Éloy regarde à tort Philarète comme le premier qui ait écrit s[ur]
l'usage et les vertus des eaux minérales de Spa.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE LA MÉDECINE

ANCIENNE ET MODERNE.

L — P.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE,
OU
MÉMOIRES DISPOSÉS EN ORDRE ALPHABÉTIQUE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE CETTE SCIENCE,
ET A CELLE DES MEDECINS, ANATOMISTES, BOTANISTES, CHIRURGIENS ET CHYMISTES DE TOUTES NATIONS.

Par N. F. J. ELOY,

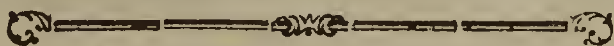
Conſeiller-Médecin ordinaire de SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR le DUC CHARLES DE LORRAINE & DE BAR &c. &c. &c. & Médecin Penſionnaire de la Ville de Mons.

Il importe beaucoup de connoître l'Hiſtoire de la Science à laquelle on s'attache.
Éloge critique de BOERHAAVE.

TOME TROISIEME.



A MONS,
Chez H. HOYOIS, Imprimeur-Libraire, Rue de la Clef.



M. DCC. LXXVIII.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE ANCIENNE ET MODERNE.

L.

LACUNA ou LAGUNA (André) étoit de Ségovie, ville d'Espagne dans la vieille Castille, où il naquit en 1499. Il n'eut pas plutôt fini ses premieres études dans sa patrie, qu'il passa à Salamanque pour s'appliquer aux Sciences supérieures ; & après y avoir fait quelques progrès, il se rendit à Paris dans le dessein de se perfectionner dans la Langue Grecque. Le goût qu'il avoit pour la Médecine fut aussi une des raisons qui l'attirerent à Paris, où François I s'occupoit du soin de protéger les Savans que ses bienfaits engageoient à venir s'y fixer. *Lacuna* paroît y avoir fait un cours entier de Médecine ; quelques Auteurs assurent même qu'il y prit le bonnet de Docteur en cette Science : mais comme on n'en trouve aucune preuve dans la notice des Médecins de Paris par M. *Baron*, on est tenté de croire que s'il prit quelque grade dans cette Capitale, ce fut uniquement celui de Maître-ès-Arts.

Il revint en Espagne en 1536, & après avoir encore suivi les Professeurs des Universités d'Alcala de Hénarez & de Tolede, il demanda les honneurs du Doc-

torat dans la derniere, & dès qu'il les eut obtenus, il se pressa d'aller joindre l'Empereur Charles V dans les Pays-Bas. Ce Prince l'honora de sa confiance, & comme *Lacuna* y correspondit toujours par son attachement, il passa presque toute sa vie à la Cour de ce Monarque. La preuve la plus éclatante qu'il donna de son zele, fut au sujet de la ville de Metz qui étoit alors Impériale. Il y vint en 1540, & pendant les cinq ou six années qu'il s'y arrêta, il rendit tant de services à ses habitans, sur-tout durant le regne d'une épidémie pestilentielle, qu'il ne manqua pas de gagner leur estime. Moins attaché à ses intérêts qu'à ceux de son Prince, il profita adroitement de la considération que lui avoient mérité ses soins envers les bourgeois de Metz, pour les contenir dans l'obéissance qu'ils devoient à l'Eglise Romaine & à l'Empereur. Au sortir de Metz, ce Médecin passa en Italie & s'arrêta à Padoue, où il assista aux dissections de *Realdus Columbus*: c'est le sentiment de *Riolan*. Il fut aussi à Bologne, & la Faculté de Médecine de cette ville fit tant de cas de ses talens, qu'elle l'adopta, en lui donnant place parmi ses Docteurs. Rome ne lui témoigna pas moins d'estime. Il y fut créé Comte Palatin & Chevalier de Saint Pierre; ordre institué en 1520 par le Pape Léon X, dont la marque est un ovale d'or chargé de la figure de Saint Pierre, qui se porte sur la poitrine. De la Capitale du monde Chrétien, *Lacuna* se rendit en Allemagne qu'il traversa, & poussant sa route vers les Pays-Bas, il arriva à Anvers où il s'arrêta: mais rappellé dans sa patrie par le desir d'y revoir sa famille après une aussi longue absence, il y finit ses jours au commencement de l'année 1560.

Ce Médecin étoit bon Critique, ainsi que le prouvent les corrections & les Commentaires qu'il a faits sur *Dioscoride*, sur divers endroits d'*Hippocrate*, d'*Aristote*, de *Galien*, &c., & les différentes censures qu'il a publiées sur les Versions des autres Littérateurs. Le nombre de ses Ouvrages est considérable, ainsi qu'on peut en juger par le catalogue qu'en donnent les Bibliographes:

Anatomica methodus, seu, de sectione humani corporis contemplatio. Parisiis, 1535, *in*-8. C'est une Collection faite d'après *Galien* & les meilleurs Auteurs des XVe. & XVIe. siecles.

Compendium curationis, præcautionisque morbi populariter passim grassantis. Argentorati, 1542, *in*-8. *Antverpiæ*, 1556, *in*-8. En Espagnol, Salamanque, 1560.

Ex Commentariis Geoponicis, sive, de Re Rustica, olim Divo Constantino Cæsari adscriptis, octo ultimi Libri. Coloniæ, 1543, *in*-8.

Vita Galeni. Venetiis, 1548, *in*-8.

Annotationes in Galeni Interpretes. Ibidem, 1548, *in*-8.

Victûs ratio Scholasticis pauperibus paratu facilis & salubris. Coloniæ, 1550, *in*-8, avec le Traité *De victûs & exercitiorum ratione maximè in senectute observandâ.*

Epitome Galeni Operum in quatuor partes digesta. Adjectis vitâ Galeni & Libellô de ponderibus & mensuris. Basileæ, 1551, 1571, *in-folio. Lugduni*, 1553, *in*-8, quatre volumes. *Argentorati*, 1609, *in-folio. Lugduni*, 1643, *in-folio.*

Methodus cognoscendi, extirpandique excrescentes in vesicæ collo carunculas. Romæ, 1551, *in*-8. *Compluti*, 1555, *in*-8. *Ulissipone*, 1560, *in*-8.

De articulari morbo Commentarius. Romæ, 1551, *in*-8, avec la *Tragopodagra* de Lucien.

Nonnulla Galeni Enantiomata. Extant cum Epitome omnium rerum & ſententiarum quæ annotatu dignæ in Commentariis Galeni in Hippocratem. Lugduni, 1554, *in*-8.

Annotationes in Dioſcoridem Anazarbæum juxta vetuſtiſſimorum Codicum fidem elaboratæ. Ibidem, 1554, *in*-12. On a les Ouvrages de *Dioſcoride* en Eſpagnol par *Lacuna;* ils ont été imprimés à Salamanque en 1563 & en 1586, *in-folio*, à Valence en 1636, *in-folio.*

Epiſtola Apologetica ad Cornarium. Lugduni, 1554, *in*-8.

Galeni de Antidotis Epitome. Antverpiæ, 1587, *in*-16, avec le petit Commentaire *De Herba Panaceâ* par *Gilles Everard.*

LAET, (Gaſpar DE) Ecrivain du XVI ſiecle, étoit de Looz ou Borchloen, Capitale de l'ancien Comté de Looz réuni à l'Evêché de Liege. Il étudia les Mathématiques avec aſſez de ſuccès, & fit d'ailleurs tant de progrès dans la Médecine, que le 25 Mai 1512, il reçut le bonnet de Docteur en cette Science dans l'Univerſité de Louvain. Il paroît qu'il demeura dans cette ville juſqu'en 1540, puiſqu'il y fit imprimer, en cette année, une eſpece d'Almanach en François, ſous le titre de *Prognoſtication de Louvain pour l'an M.D.XL;* mais il quitta enſuite les Pays-Bas pour ſe rendre en France, où il paſſa les dernieres années de ſa vie. Il eſt probable qu'il y vivoit encore en 1551, car on a de lui: *Prognoſtication pour l'an M.D.LI.* Rouen, 1551.

La ville d'Anvers a donné naiſſance à un *Jean de Laet* qui mourut en 1649. Celui-ci s'eſt occupé de choſes plus utiles que le précédent. On a de lui des Ouvrages importans qu'il a fait imprimer ſous ces titres :

Novus Orbis, ſive, Deſcriptionis Indiæ Occidentalis Libri XVIII, novis Tabulis Geographicis & variis Animantium, Plantarum, Fructuum Iconibus illuſtrati. Lugduni Batavorum, 1633, *in-folio.*

De Gemmis & Lapidibus Libri duo, quibus præmittitur Theophraſti Liber de Lapidibus Græcè & Latinè, cum brevibus Annotationibus. Ibidem, 1647, *in*-8.

In Georgii Marggravii Hiſtoriam rerum naturalium, octavô Librô comprehenſarum, Braſiliæ Annotationes, cum ordinata ejuſdem Libri diſpoſitione & variorum ab Auctore omiſſorum ſuppletione. Lugduni Batavorum & Amſtelodami, 1648, *in-fol.*

LAGALLA (Jules-Céſar) naquit en Italie l'an 1571. Les progrès qu'il fit dans les Sciences furent ſi grands & ſi rapides, que ſans faire attention au petit nombre de ſes années, la Faculté de Naples lui accorda le bonnet de Docteur en Médecine avec diſtinction, c'eſt-à-dire, à portes ouvertes & ſans payer de finance. Peu de tems après, il fut nommé Médecin de la flotte du Pape Sixte V; & comme cet emploi lui fournit l'occaſion de venir à Rome, il s'y fit encore recevoir Docteur en Philoſophie & en Médecine. La maniere dont il ſoutint ſa Theſe Inaugurale, lui mérita l'applaudiſſement de tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans cette Capitale du monde Chrétien; il n'étoit cependant âgé que de 19 ans; mais cet âge n'empêcha pas qu'on ne le donnât pour Médecin au Cardinal de Sainte Séverine. L'eſtime qu'on avoit conçue de lui, l'auroit même fait monter à l'emploi important de Médecin du Pape Clément VIII, qui fut élu le 30 Janvier 1592, ſi l'on n'eût pas craint de man-

quer à la décence & aux égards dus au Souverain Pontife, en lui donnant un Médecin qui n'étoit âgé que de 21 ans.

Les Historiens ne finissent pas sur l'estime dont on accueillit les talens précoces de *Lagalla* : mais on est bien en droit de croire que la science de ce jeune Médecin ne passoit pas les bornes de la Théorie, puisque c'est au tems à former un homme dans la pratique, pour laquelle la vie même la plus longue est toujours trop courte. Quoiqu'il en soit des motifs qui engagerent les contemporains de *Lagalla* à le faire jouir de la plus haute réputation, il étoit au comble de ses vœux, lorsqu'un contretems vint troubler le bonheur de sa vie. Tout le monde le regardoit comme un homme très-régulier & vraiment Philosophe dans sa conduite ; mais s'étant fait des affaires au sujet d'une femme qu'il aimoit, il manqua d'être assassiné par des scélérats que le mari insulté, ou qui croyoit l'être, avoit payés pour venger son honneur. A ce malheur en succéda un autre. A peine avoit-il atteint sa trente-troisieme année, qu'il fut attaqué de la gravelle & de plusieurs autres incommodités qui répandirent beaucoup d'amertume sur le reste de sa vie. Il les souffrit avec une patience incroyable jusqu'à sa mort arrivée en 1624, à l'âge de 53 ans. Ses Ouvrages consistent en douze Livres sur l'immortalité de l'ame, qui parurent à Rome en 1621, *in*-4, une Dissertation *De Cælo animato*, & en plusieurs autres Traités de Philosophie, qu'il recommanda, en mourant, à *Léon Allatius*, son disciple & son ami.

LAGNEAU, (David) Médecin du XVII siecle, s'épuisa en recherches sur l'Or Philosophique, mais elles n'aboutirent qu'à lui faire perdre sa fortune, & gâter son jugement. Ce fut cette passion qui l'engagea à traduire & à augmenter le Livre de *Basile Valentin*, qui avoit paru sous le titre de *Douze clefs de Philosophie*. La Version de *Lagneau* fut imprimée à Paris en 1659, *in*-8, & ne tarda pas à être recherchée par les fous qui lui ressembloient.

Astruc cite, dans ses Mémoires, un Médecin du même nom, natif du Diocese d'Aix, qui prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Montpellier. Si ce *David Lagneau* est différent du précédent, il a au moins quelque rapport avec lui par son goût pour la Chymie ; car on lui attribue un Traité dédié à *Jean Hervard*, premier Médecin de Louis XIII, qui fut publié à Paris en 1611, *in*-12, sous le titre d'*Harmonia seu consensus Philosophorum Chymicorum*. Cet Ouvrage a été inséré dans le quatrieme volume du Théatre Chymique, édition de Strasbourg, 1613, *in*-8.

LAGUNA. Voyez LACUNA.

LALLAMANT, (Jean) Médecin d'Autun, ville du Duché de Bourgogne, fut célebre dans le XVI siecle par le grand nombre d'Ouvrages de Poésie, d'Histoire & de Médecine qu'il publia. On remarque parmi les derniers :

Claudii Galeni Pergameni de diebus decretoriis Libri tres, recens Latini facti & commentariis illustrati. Quibus mensium lunarium solariumque anni, item Ægyptiaci, Arabici, Persici, Hebræi, Attici, necnon etiam & Romani ratio ità ponitur ob oculos, ut jam

demùm, & de mora partûs in utero, & de mensium Græcorum, exterarumque & principum nationum cum Latinis collatione, certi quid & haberi possit & statui. Lugduni, 1559, *in*-4.

Hippocratis de Hominis ætate, ex extremo fine Libri de carnibus : de septimestri, item de octimestri partu, Libri Latini facti & scholiis adornati. Genevæ, 1571, *in*-8.

De Ptisanna sui temporis. Genevæ, 1578, *in*-8. *Accesserunt Claudii Galeni Pergameni*, I, *De optima corporis nostri constitutione.* II, *De pleniore habitu.* III, *De inæquali temperie.* IV, *Quomodò simulantes morbum sint deprehendendi.* V, *De Ptisanna. Opuscula à se emendata infinitis locis, Versione Latinâ, & ad hæc litterâ Græcâ ad Librorum calcem restitutâ.*

Galeni Operum Latinè edendorum specimen. Genevæ, 1579, *in*-8.

L'ALLEMANT (Adrien) naquit en 1527 à Sorcy sur Meuse. Il étudia la Médecine à Paris, où il reçut le bonnet de Docteur sous le Décanat de *Jean de Gorris*, élu en 1548 & continué en 1549. Ce Médecin ne vit pas de longs jours, car il mourut à Paris en 1559; mais comme il aimoit le travail, il n'a pas laissé de donner au public des Ouvrages qu'on n'auroit presque osé espérer d'un homme de son âge. Tels sont de savans Commentaires sur les Livres d'*Hippocrate*, qui traitent, l'un de l'Air, des Eaux & des Lieux, l'autre des Vents. Ils furent tous deux imprimés à Paris en 1557, *in*-8. La méthode de *L'Allemant* est de donner d'abord le texte Grec, d'y joindre la Version Latine, & de l'expliquer ensuite dans son Commentaire. Il fait tout cela en Auteur consommé dans la lecture des anciens Médecins. Nous avons un Traité de sa façon publié à Paris en 1553, *in*-12, sous le titre de *Dialectique en François pour les Barbiers & Chirurgiens.* Il eut en vue d'apprendre aux Chirurgiens non Lettrés à raisonner conséquemment sur les objets de leur Art. Ces Chirurgiens avoient la manie de disputer, pour se donner un air savant; mais comme ils n'avoient point fait leurs études, ils raisonnoient souvent de travers & tiroient de fausses conséquences, au désavantage de la pratique. Cet Ouvrage n'est estimable que par l'intention de l'Auteur; car si l'on veut en apprécier le fonds, on le regardera, dit M. *Portal*, comme le produit d'une imagination crédule, remplie des préjugés de l'Ecole, & digne d'un Pédant de College. On a encore de *L'Allemant* un Ouvrage intitulé : *De optimo disputandi genere Libri tres. Parisiis*, 1547, *in*-8.

LAMBECIUS, (Pierre) l'un des plus savans Hommes du XVII siecle, étoit d'Hambourg, où il naquit en 1628. *Luc Holstenius*, son oncle, lui remarqua tant de disposition à l'étude, qu'il l'envoya à ses fraix dans les pays étrangers, pour profiter des leçons des Maîtres les plus célebres. *Lambecius* y fit de si grands progrès dans les Sciences, que le 13 Janvier 1652, on le nomma à la Chaire d'Histoire dans l'Ecole de sa ville natale, & que le 12 Janvier 1660, on le fit encore monter à l'emploi de Recteur du College. Sa femme, qui étoit vieille & qu'il n'avoit épousée que pour son bien, le dégoûta bientôt, autant que sa place de Recteur qui lui causoit beaucoup de tracasseries. Il abandonna l'un & l'autre, sortit de sa patrie & se rendit à Rome, où il embrassa publiquement la Religion Catholique. La charge de Bibliothécaire & de Conseiller Historiographe de l'Empereur Léopold le fixa ensuite à Vienne, & il y mourut en 1680, à l'âge de 52 ans.

Lambecius n'étoit point Médecin, & ce n'eſt nullement à ce titre qu'il eſt placé dans ce Dictionnaire. Il y mérite un rang honorable par ſa qualité d'Auteur du Catalogue Latin de la Bibliotheque Impériale ; cet Ouvrage, autant curieux que ſavant, eſt en huit volumes *in-fol.* Dans le ſixieme Livre des Manuſcrits, il fait mention de la plupart des Traités de Médecine qui ſont encore recherchés aujourd'hui. Il a même travaillé ſur l'Hiſtoire de cette Science dans le *Prodromus Hiſtoriæ Litterariæ* que *Jean-Albert Fabrice* a publié à Leipſic en 1710, *in-fol.*

LAMBERGEN, (Tibere) fils d'*Othon*, vint au monde en 1717. Il ſe rendit en 1736 à Franequer, où il étudia d'abord la Philoſophie, enſuite la Médecine, & prit le bonnet de Docteur le 31 Mai 1740. La réputation dont jouiſſoient les Profeſſeurs de Leyde, l'attira dans cette ville pour y ſuivre leurs leçons, & ſe préparer lui-même à enſeigner les autres, dès qu'il trouveroit à ſe placer quelque part. L'occaſion s'en préſenta en 1751. Le 13 Avril de cette année, il fut nommé Profeſſeur de Médecine à Franequer, & il prit poſſeſſion de ſa Chaire le 18 du même mois. La célébrité qu'il procura à cette Académie, engagea celle de Groningue à l'appeller dans ſes Ecoles en 1753, pour y remplir la Chaire de Botanique, de Chymie & de Pratique. Il s'y rendit, & le 11 Juin de l'année ſuivante, il commença l'exercice de ſa place, par un Diſcours qu'il prononça ſur l'utilité de la Botanique dans la Médecine. Il eſt intitulé :

Oratio Inauguralis exhibens encomia Botanices, ejuſque in Re Medica utilitatem ſingularem. Groningæ, 1754, *in*-4.

On a encore un petit Ouvrage de la façon de ce Médecin, ſur la matiere dont il traita dans ſa premiere leçon de Pratique.

Lectio Inauguralis ſiſtens ephemeridem perſanati carcinomatis. Groningæ, 1754, *in*-4. Il s'étend beaucoup ſur l'uſage du Quinquina contre le Cancer.

LAMBSMA, (Nicolas) Maître-ès-Arts & Docteur en Médecine, étoit originaire de la Friſe. Il s'établit à Harlingue, ville de cette Province ſur le bord du Zuiderzée, & il y exerçoit ſa profeſſion avec honneur, lorſqu'il donna au public un Ouvrage intitulé :

Ventris fluxus multiplex ex antiquis & Recentiorum monumentis propoſitus à N. Lambſma. Amſtelodami, 1756, *in*-8. L'Auteur le dédia à M. *Jacques Hovius*, Docteur en Médecine à Amſterdam. Il reconnoît qu'il eſt redevable à cet ami, & aux Profeſſeurs *Ouwen* & *Camper*, des connoiſſances répandues dans ce Traité. Il ajoute cependant que ſes premiers guides ſont *Hippocrate* & *Celſe* parmi les Anciens, & *Méad* & *Boerhaave* parmi les Modernes.

LAMELIN, (Englebert) Médecin natif de Cambray, a publié un Ouvrage de ſa compoſition, qui fut imprimé à Lille en 1628, *in*-12, ſous ce titre : *De vita longa Libri duo, quibus adjecta ſunt commoda & incommoda ſobriæ & moderatæ vitæ.* Son pere, qui étoit auſſi Médecin, a compoſé un Traité de la peſte, en François. *Englebert* l'a traduit en Latin, & l'a joint à l'Ouvrage qu'on vient de citer, ſous le titre de *Tractatus de peſte, ejuſque præſervatione.* On a encore de *Lamelin*,

le fils, un Livre intitulé : *L'avantgoût du vin, déclaration de ſa nature, faculté médicinale & alimentaire.* Douay, 1630, *in*-8.

LAMONIERE, (Jean DE) Médecin de Lyon, ſa patrie, a laiſſé un Traité ſur la dyſſenterie qui déſola cette ville en 1625. Il s'étend non ſeulement ſur la nature de cette maladie & la méthode curative qui lui convient, mais encore ſur les difficultés que les Auteurs ont propoſées, ou qu'ils n'ont point aſſez clairement réſolues par rapport à ces objets. Voici le titre de cet Ouvrage :
Obſervatio Fluxûs Dyſenterici, Lugduni Gallorum populariter graſſantis, annô D. 1625, & remediorum illi utilium. Lugduni, 1626, *in*-16. *Amſtelodami*, 1629, *in*-12.

LAMOTTE, (Guillaume MAUQUEST DE) Chirurgien Juré, Accoucheur à Valogne en Baſſe Normandie, étudia la Chirurgie à Paris, & ſuivit la pratique de l'Hôtel-Dieu pendant cinq ans. C'eſt-là que ſon goût commença à ſe développer pour l'Art des Accouchemens. Il y acquit tant de connoiſſances, qu'il ſe diſtingua par ſes ſuccès, non ſeulement dans ſa patrie, mais dans tout le pays voiſin, pendant un grand nombre d'années. Il a laiſſé un fils, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, dont les enfans ſont, un Médecin des Armées du Roi, & un Chirurgien qui ſe deſtine à la pratique des Accouchemens comme ſon aïeul.

Le Chirurgien, qui fait le ſujet de cet article, eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages. Le premier parut en 1715, ſous ce titre :

Traité des accouchemens naturels, non naturels & contre nature. Il y en a pluſieurs autres éditions. Paris, 1722, *in*-4, par les ſoins de *Devaux* qui a fourni la plupart des réflexions & des obſervations qu'on y trouve. La Haye, 1726, *in*-4. Leyde, 1729, *in*-4. Paris, 1765, *in*-8, deux volumes. En Allemand, par *J. G. Scheid*, Strasbourg, 1732, *in*-4. Ce Traité a paſſé pour un des meilleurs en ce genre, après celui de *Mauriceau* que *Lamotte* cenſure ; il n'épargne pas plus les Ecrits de *Peu*. L'Auteur plus verſé dans la Pratique que dans la Théorie, s'attache davantage aux détails des faits qui inſtruiſent, qu'à toutes ces longues tirades de raiſonnemens qui font ſentir les difficultés de l'Art, mais qui ne les tranchent point. C'eſt pour cette raiſon qu'il a enrichi ſon Ouvrage de 400 obſervations d'autant plus intéreſſantes, qu'elles ſont ornées de ces réflexions judicieuſes qu'une pratique de trente ans lui avoit fournies.

Diſſertation ſur la génération, ſur la ſuperfétation, & réponſe au Livre intitulé : *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes & ſur l'obligation aux meres de nourrir leurs enfans.* Paris, 1718, *in*-12. Il réfute l'opinion des Ovariſtes & combat le ſyſtême des animalcules. Il nie la ſuperfétation, & croit que la formation des animaux dépend du mêlange de la ſemence de deux ſexes. Selon lui, la génération par le moyen des œufs ne peut ſe concilier avec la ſtructure des Trompes, qui ſont trop courtes & trop éloignées des Ovaires pour les atteindre. *Puzos* a répondu victorieuſement à cette objection ; la Lettre qu'il adreſſa à *Lamotte* ſur une groſſeſſe ventrale a dû l'embarraſſer, puiſqu'il lui fait remarquer que les Trompes & la Matrice étoient dans leur état naturel. Notre Auteur a plus beau jeu contre *Hecquet*. Il rapporte pluſieurs fâcheux événemens, arrivés par la faute

des Sages-Femmes, & ſans improuver que les meres nourriſſent leurs enfans, il aſſure qu'il eſt quelquefois avantageux que ceux-ci prennent le lait d'une nourrice étrangere.

Traité complet de Chirurgie, contenant des obſervations ſur toutes les maladies Chirurgicales & ſur la maniere de les traiter. Paris, 1722, *in*-12, trois volumes, par les ſoins de *Devaux.* Paris, 1732, *in*-12, quatre volumes. Ibidem, 1763, *in*-12, quatre volumes, & 1765, deux volumes *in*-8, avec des augmentations. M. *Sabatier*, Profeſſeur Royal en Anatomie, a publié une nouvelle édition de cet Ouvrage, qu'il a corrigé & enrichi de notes critiques. Paris, 1771, deux volumes *in*-8. Notre Auteur joignoit à un amour extrême pour ſon état, un talent ſingulier pour l'obſervation; & comme il étoit fort employé dans la pratique de la Chirurgie, il a été à portée de faire une utile collection des cas les plus intéreſſans. On ne peut s'empêcher de rendre à *Lamotte* toute la juſtice qui lui eſt due; l'accueil qu'on a fait à ſon Ouvrage, par le nombre des éditions, eſt le meilleur de tous les éloges. Mais on eſt en droit de lui reprocher le peu d'égard qu'il a eu pour ſes confreres; plein de cet égoïſme qui aveugle ſur le mérite d'autrui, il ne ſonge qu'à ſe louer lui-même dans le Traité, dont nous venons de parler. C'eſt ce qui a fait dire au célebre *de Haller: Laudes ſuas non negligit, non perindè famæ Collegarum ſtudioſus.*

LAMPUGNANI (Jacques) étoit de Milan, où il naquit en 1557. A peine eut-il été admis à pratiquer la Médecine, qu'il jouit de la plus grande réputation. Il n'avoit point encore atteint la fin de ſa vingt-ſixieme année, lorſque le Marquis d'Eſth l'appella à Turin pour le traiter. La maladie étoit dangereuſe, mais *Lampugnani* prit des meſures ſi juſtes, qu'elle ſe termina heureuſement; & cette cure lui valut une Chaire de Philoſophie dans l'Univerſité de Mondovi, où il enſeigna avec éclat pendant pluſieurs années. En 1591, c'eſt-à-dire, dans le cours de la trente-quatrieme année de ſon âge, Paul-Camille Sfrondate, Cardinal Neveu, le fit venir à Rome pour être premier Médecin du Pape Grégoire XIV. *Lampugnani* ne jouit pas long-tems de cet emploi, car le Souverain Pontife mourut le 15 Octobre, dix mois, dix jours après ſon exaltation. Ce Médecin n'en fut pas moins eſtimé; les belles qualités qui formoient ſon caractere, le répandirent ſi avantageuſement dans Rome, qu'en 1607 il fut nommé premier Profeſſeur de Médecine dans le College de la Sapience. Les preuves qu'il donna de ſa ſcience dans cet emploi, le firent autant admirer, qu'il ſe fit aimer dans la ſociété par la bonté de ſon cœur, par ſa politeſſe & ſa modeſtie. On voulut pluſieurs fois l'avancer aux dignités Eccléſiaſtiques qu'il refuſa, pour s'occuper uniquement de l'étude & de l'exercice de ſa profeſſion. Conſtant dans ſa réſolution, il y tint juſqu'à la fin de ſa vie qu'il ne termina que dans un âge avancé, car il étoit encore bien portant en 1632. A ſa mort, on trouva pluſieurs Manuſcrits de ſa compoſition dans ſon Cabinet, comme les Traités *De Febribus*, *De Humoribus*, *De Criſibus*, *De Purgatione*, *De viribus Calcanthi.*

Hercule Lampugnani, frere cadet du précédent, fut reçu dans le College des Médecins de Milan en 1593. *Jules-Céſar Lampugnani*, autre Médecin natif de Milan, étoit apparemment de la même famille. Il ſe fit aggréger au College de

de ſa ville natale le 13 Décembre 1659 ; mais dès l'an 1650 il avoit déja fait preuve de ſon ſavoir par un Ouvrage contre l'abus du tabac, qui parut ſous le titre de *Levis punctura Tabaci.* Comme il étoit habile Praticien, il fut beaucoup regreté à ſa mort arrivée le 7 Mai 1661.

LAMY, (Guillaume) de Coutances en Baſſe-Normandie, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1672. Suivant l'Auteur de la Lettre à M. *Fréron*, au ſujet de l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*, ce dernier Ecrivain a confondu *Guillaume* avec *Alain Amy* natif de Caen, qui fut reçu Docteur de Paris en 1655. Il ne paroît pas que celui-ci ait rien publié ; conſéquemment c'eſt mal-à-propos que M. *Portal* lui attribue des Ouvrages qui appartiennent à *Guillaume* & qui ſont intitulés :

Lettre à M. Moreau contre l'utilité de la transfuſion. Paris, 1667, *in*-4.

Seconde Lettre dans laquelle ſont confirmées les raiſons rapportées dans la précédente. Ibidem, *in*-4. *Lamy* eſt un des premiers qui aient oſé élever la voix contre les partiſans de la transfuſion ; il prétend que cette opération eſt plutôt un moyen de tourmenter les malades que de les guérir.

De principiis rerum Libri tres. Pariſiis, 1669, *in*-12.

Diſcours Anatomiques. Paris, 1675, 1685, *in*-12. Bruxelles, 1679, *in*-12. L'Auteur nous apprend qu'il fut prié de faire ces Diſcours, pour les débiter chez un Chirurgien très-connu, qui avoit un cadavre de femme. Ces Diſcours ſont au nombre de ſix ; le premier ſur-tout eſt rempli de ſentimens ſi déplacés, que le célebre *Haller* n'a pu s'empêcher d'apoſtropher *Lamy*, en le qualifiant d'*Impius homo.*

Explication méchanique & phyſique des fonctions de l'ame ſenſitive. Paris, 1677, *in*-12, & 1681, *in*-12, avec figures. Cet Ouvrage n'eſt qu'un tiſſu d'explications hazardées & dénuées de toute probabilité.

Diſſertation ſur l'Antimoine. Paris, 1682, *in*-12. Il prend le parti de l'Antimoine contre *Blondel* & *Douté*, qui, ſe plaiſant à renouveller l'ancienne guerre qui avoit diviſé la Faculté, aſſuroient que ce Minéral étoit un vrai poiſon.

LAMZWEERDE, (Jean-Baptiſte) Ecrivain du XVII ſiecle, s'appliqua à la Médecine & prit quelque part le bonnet de Docteur en cette Science. Il s'établit à Amſterdam, où il ſe fit recevoir dans le College des Médecins au plus tard en 1666 ; mais il abandonna cette ville vers 1683, pour ſe rendre à Cologne & y remplir la charge de Profeſſeur extraordinaire. C'eſt en cette qualité qu'il donna des leçons d'Anatomie juſques vers le commencement de ce ſiecle. Ce Médecin prétendoit que *Deſcartes* avoit emprunté de *Platon*, d'*Ariſtote* & de *Galien*, tout ce qu'il y a de bon dans ſes Ouvrages ; pour le reſte, il le condamnoit abſolument ; il ſe faiſoit même un devoir de s'afficher comme un des plus mortels ennemis de la Philoſophie de ce Novateur. Nous avons de la façon de *Lamzweerde :*

Explication de la cauſe du mouvement des muſcles, avec un Catalogue des muſcles. Amſterdam, 1667, *in*-12. En Flamand, d'après le Latin de *Willis.*

Joannis Sculteti Armamentarium Chirurgicum auctum & illuſtratum. Amſtelodami,

1672, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1693, *in*-8, par les ſoins de *Jean Tiling* qui a joint, à cette édition, les obſervations de *Verduin* le fils. *Amſtelodami*, 1741, *in*-8, avec les corrections de *Jean-Chriſtophe de Sprögel.* Toute la part que notre Médecin a eue à cet Ouvrage, conſiſte en 103 Obſervations tirées de *Pierre de Marchettis* qu'il ne nomme même pas ; & pour cette raiſon, *Almeloveen* l'accuſe de plagiat dans ſon Traité intitulé : *Inventa Nov-antiqua.*

Reſpirationis Swammerdammianæ expiratio. Amſtelodami, 1674, *in*-8, avec figures.

Œconomia animalis ad circulationem ſanguinis breviter delineata. Accedit, *de generatione hominis ex legibus mechanicis. Goudæ*, 1682, *in* 8.

Monita ſalutaria de magno Thermarum & Acidularum abuſu confirmata, & à verboſo Blondelli ſtrepitu vindicata. Coloniæ, 1684, 1686, *in*-12.

Oratio de Podagra. 1685, *in-fol.*

Hiſtoria naturalis Molarum uteri, in qua accuratiùs de natura ſeminis, ejuſque ſingulari in ſanguinem regreſſu, modò conceptionis & generationis, ac ovis humanis diſquiritur. Lugduni Batavorum, 1686, *in*-12, avec figures.

LANAY, (Jean DE) Chirurgien de Louis XIII, étoit de Bois-Commun, ville de Beauce à ſix lieues de Montargis. Il prend les titres de Chirurgien du Roi, de Profeſſeur & Maître dans la Faculté de Chirurgie de Paris, à la tête d'un Ouvrage de ſa façon, qui eſt intitulé :

Aphoriſmi Hippocratis, Græcè & Latinè, in novum ordinem digeſti & in Sectiones ſeptem diſtributi, cum argumentis in eoſdem. Pariſiis, 1628, *in*-8. C'eſt la ſeconde édition. Quand la premiere parut en 1620, cet Ouvrage fut attaqué par quelques Médecins qui cenſurerent la Traduction des Aphoriſmes. Cette critique échauffa *de Lanay*, & il y répondit avec vivacité par l'Apologie qui ſe trouve dans la ſeconde édition & qui porte ce titre : *In cenſuram nonnullorum Medicorum Pariſienſium Apologia.* Cette piece eſt au devant de l'Ouvrage, & à la fin, il y a un petit Poëme ſur les devoirs du Médecin, *De Officiis Medici*, dont la Latinité n'eſt pas exquiſe.

Devaux parle de cet Auteur dans ſon *Index Funereus.* Il met ſa mort au 18 Octobre 1641, & dit qu'il étoit alors Doyen du College des Chirurgiens.

LANCISI, (Jean-Marie) de Rome, naquit le 26 Octobre 1654. Ses parens, qui étoient d'honnêtes bourgeois de cette ville, ne manquerent pas de ſeconder les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit pour l'étude. *Lanciſi* s'y appliqua de bonne heure, & dès qu'il eut achevé ſon cours d'Humanités, il fit celui de Philoſophie dans le College Romain, & paſſa enſuite aux Ecoles de Théologie. Comme il avoit toujours eu beaucoup de goût pour la connoiſſance des choſes naturelles, ce goût ſe réveilla ſi fortement en lui pendant qu'il étudioit la Théologie, qu'il lui fit abandonner cette Science, pour s'appliquer uniquement à la Médecine. Il pouſſa ſon entrepriſe avec la plus grande ardeur. Tout occupé qu'il étoit à ſe perfectionner dans l'Anatomie, la Chymie & la Botanique, il crut qu'il lui importoit également d'étudier la Géométrie ; & il en apprit les élémens de *Vital Giordani*, habile Mathématicien, natif de Bitonto, qui enſeignoit à Rome dans l'Académie de Peinture & au College de la Sapience.

Les progrès que notre ſavant éleve fit dans toutes ces parties, lui mériterent le bonnet de Docteur en Philoſophie & en Médecine. Il le reçut en 1672; mais les connoiſſances qu'il acquit depuis ſa promotion, l'éleverent au deſſus de ce titre Académique, par la haute réputation dont il jouit.

En 1675, il obtint une place de Médecin ordinaire du Saint-Eſprit *in Saſſia.* Il y fit de nouveaux progrès ſous les yeux de *Jean Tiracoda*, premier Médecin de cet Hôpital. Son attention à ſuivre les maladies dans leurs différens périodes, ſon exactitude à remarquer les criſes, les révolutions, les événemens; en un mot, le ſoin qu'il prit de faire l'hiſtoire exacte, fidele & entiere des maladies qu'il avoit à traiter, le rendit en peu de tems auſſi habile praticien qu'il étoit bon obſervateur. Mais il quitta le poſte de Médecin du Saint-Eſprit en 1678, parce qu'il venoit d'être reçu au nombre des Membres du College de Saint Sauveur *in Lauro.* Ce fut-là que ſes connoiſſances acquirent le dernier degré de profondeur; il s'occupa pendant cinq ans de la lecture des meilleurs Auteurs, dont il tira un ſi grand parti, qu'il s'appropria, pour ainſi dire, tout ce qui avoit été écrit d'eſſentiel depuis *Hippocrate* juſqu'à ſon tems.

Ses talens reconnus lui mériterent la Chaire d'Anatomie dans le College de la Sapience; il y monta en 1684, & continua d'y enſeigner pendant treize ans avec une approbation générale. Il eſt vrai qu'il ne diſſéqua pas auſſi ſouvent qu'il l'auroit ſouhaité pour l'inſtruction de ſes diſciples; mais pour leur faciliter l'étude de l'Anatomie, il engagea *Bernardin Genga* à publier les figures qu'il avoit tirées ſur le corps humain. Elles parurent à Rome en 1691 en un volume *in-folio*, avec les explications & les diſcours néceſſaires de la façon de *Lanciſi.* Cet Ouvrage eſt intitulé: *Anatomia per uſo e intelligenza del diſegno ricercata non ſolo ſu gli oſſi, e muſcoli del corpo umano, ma dimoſtrata ancora ſulle ſtatue antiche più inſigni di Roma, delineata in più tavole con tutte le figure in varie faccie, con le ſpiegationi e indice del Sig. Canonico Gio. Maria Lanciſi, gia Medico ſegreto della S. M. d'Innocentio XI.*

Ce fut en 1688 que le Pape Innocent XI nomma *Lanciſi* ſon Médecin & Camérier ſecret. Il lui donna, peu de tems après, un Canonicat dans l'Egliſe de Saint Laurent *in Damaſo;* mais le nouveau Chanoine ne conſerva ce bénéfice que pendant la vie de ſon bienfaiteur, car il s'en déporta à ſa mort en 1689. Le Cardinal Altieri, Camerlingue, chargea *Lanciſi* d'être ſon Vicaire pour l'inſtallation des Docteurs en Médecine, & le Cardinal Spinola, qui remplaça Altieri, le continua dans cet emploi que Clément XI lui aſſura enſuite pour toute la vie. Sous le Pontificat d'Innocent XII, ce Médecin fut en telle conſidération, que ce Pape étant tombé malade en 1699, il fut de toutes les conſultations juſqu'à la mort du Saint Pere, arrivée le 27 Septembre 1700. En cette année, il entra au Conclave comme Médecin; & lorſque Clément XI eut été élu le 23 Novembre, il s'empreſſa de conférer à *Lanciſi* l'office important de premier Médecin de ſa perſonne & de Camérier ſecret. Les fonctions de cette charge, la viſite des malades & l'étude du cabinet occuperent tour à tour ce ſavant homme pendant le reſte de ſa vie. Comme il étoit infatigable, tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes premiers devoirs, il les paſſoit à lire, à écrire, à étudier, ou dans les aſſemblées des Savans. Sa ſanté, qui fut conſtamment bonne juſqu'à

ſa derniere maladie, le ſoutint dans ce travail opiniâtre; mais ce fut à un régime très-ſobre & très-frugal qu'il dut l'avantage de ſe porter bien. Il ne pouſſa cependant pas bien loin ſa carriere, car il mourut le 21 Janvier 1720, âgé d'un peu plus de 65 ans.

Ce Médecin étoit d'une taille aſſez petite, mais bien conformée. Il avoit la phyſionomie vive, avec un air de gaieté. Son eſprit étoit brillant, fécond & propre à toutes choſes. Perſonne ne fut plus habile que lui à conduire une affaire avec prudence; ni le travail qu'elle exigeoit, ni les difficultés qu'elle préſentoit, rien ne l'arrêta jamais dans ſon deſſein. Eloquent en public, enjoué dans la ſociété, il répandoit beaucoup de graces ſur ſes diſcours; poli, affable, prévenant, il avoit ordinairement l'avantage de mettre tout le monde de ſon parti. Il eut toujours une paſſion extrême pour l'avancement de la Phyſique & de l'Anatomie. Il ne brilla cependant point du côté de la Théorie; attaché à la ſecte de *Sylvius de le Boë*, il en ſoutint les opinions avec cette force que donne la perſuaſion d'avoir embraſſé le bon parti. Mais comme il connoiſſoit les ſecrets les plus cachés & la marche des mouvemens de la Nature, il n'en guérit pas moins ſes malades, parce qu'il avoit le coup d'œil juſte & que ſa pratique étoit toujours dirigée par la prudence.

Lanciſi avoit amaſſé une Bibliotheque de plus de vingt mille volumes. Il la donna de ſon vivant à l'Hôpital du Saint Eſprit pour l'uſage public, & ſur-tout des jeunes Chirurgiens & Médecins qui ſervent les pauvres malades de cette Maiſon. L'ouverture s'en fit l'an 1716, en préſence du Pape Clément XI & d'un grand nombre de Cardinaux. L'Abbé *Chriſtophe Carſughi* a publié à Rome, en 1718, un Ouvrage *in*-4 pour éterniſer la mémoire de ce legs important, ſous le titre de *Bibliotheca Lanciſiana.* Il y a ajouté un diſcours *De recto uſu Bibliothecæ.*

Les Ouvrages de notre Médecin ſont en grand nombre. Je ne parlerai que de ceux qui ont été imprimés; car il en a laiſſé pluſieurs en manuſcrit, qui ſont demeurés dans la Bibliotheque de l'Hôpital du Saint-Eſprit, à qui il les a légués par Teſtament.

Lucubratio de virgine quadam Callienſi, mirabili vexatâ ſymptomate. Romæ, 1682, *in*-4

Corporis humani Anatomica ſynopſis. Romæ, 1684.

Del modo di filoſofar nell' Arte Medica. Cette piece qui fut adreſſée à l'Académie Phyſico-critique de Sienne, ſe trouve dans le Recueil imprimé à Veniſe en 1700, *in-folio*, ſous le titre de *La Galleria di Minerva.*

De ſubitaneis mortibus Libri duo. Romæ, 1707, *in*-4. *Lucæ*, 1707, *in*-4. *Venetiis*, 1708, *in*-4. *Lipſiæ*, 1709, *in*-8. L'intempérance dans le régime, les vices qui affectent la ſtructure & les fonctions du cœur & du cerveau, les anévriſmes, &c., ſont les cauſes principales auxquelles il attribue la mort ſubite. Il propoſe des moyens pour en éloigner les effets, avec une méthode pour rappeller à la vie ceux qui paroiſſent morts.

Epiſtolæ duæ de triplici inteſtinorum polypo. Dans l'Ouvrage de *Valliſnieri*, qui parut à Padoue en 1710, *in*-4, ſous le titre de *Conſiderationi ed eſperienze intorno alla generatione de vermi.* Le vers ſolitaire n'eſt point un ſeul animal, ſuivant *Lanciſi.* Il le regarde comme un aſſemblage de vers cucurbitins, unis bout à

bout par une pituite visqueuse. On convient aujourd'hui de la justesse de cette remarque ; mais on admet un *Tænia* distinct du vers dit solitaire cucurbitin.

Dissertatio de nativis, deque adventitiis Romani Cœli qualitatibus, cui accedit Historia Epidemiæ Rheumaticæ quæ per hiemem anni 1709 vagata est. Romæ, 1711, *in-4*. L'Histoire du Rhumatisme épidémique a paru seule à Geneve en 1713, *in-12*.

Epistola ad Cel. Joannem Fantonum. Augustæ Taurinorum, 1711, *in-4*, à la tête de l'Ouvrage de *Fantoni*, qui est intitulé : *Anatomia corporis humani ad usum Theatri accommodata.*

Epistola de bilis secretione ad Joannem Baptistam Bianchi. Ibidem, 1711, *in-4*, avec l'*Historia Hepatica* du même *Bianchi.*

De Physiognomia & sede animæ cogitantis. Venetiis, 1713, *in-4. Taurini*, 1713, *in-4*, avec les observations Anatomiques de *Fantoni.*

Dissertatio Epistolaris ad Exim. & Nob. C. Marsilium de ortu, vegetatione ac textura fungorum, avec la Dissertation du Comte de *Marsigli*, qui parut en 1714, *in-folio*, sous ce titre: *De generatione fungorum.*

Tabulæ Anatomicæ Clarissimi Viri Bartholomæi Eustachii, quas è tenebris tandem vindicatas & Sanctissimi Domini Clementis XI Pontif. Max. munificentiâ donô acceptas, Præfatione, Notisque illustravit. Romæ, 1714, *in-folio. Genevæ*, 1717, à la suite du Théatre Anatomique de *Manget*, qui est en deux volumes *in-folio* : mauvaise édition. *Romæ*, 1728, *in-folio*: bonne édition. *Ibidem*, 1740, *in-folio*, par les soins de *Cajetan Petroli*: édition médiocre. *Lugduni Batavorum*, 1744 & 1762, *in-folio*, par les soins de *Bernard-Sifroy Albinus*: édition excellente.

Physiologicæ Animadversiones in Plinianam Villam. Accedit de herbis & fructicibus in recens aggesto littore Tiberis suborientibus. Romæ, 1714, *in-fol.*

Dissertatio de recta Medicorum studiorum ratione instituendâ. Ibidem, 1715, *in-4 & in-8. Avenione*, 1715, *in-8*. Les Langues savantes, les Mathématiques, la Philosophie expérimentale, la Chymie, l'Histoire Naturelle, l'Anatomie, sont les connoissances préliminaires que *Lancisi* exige dans un homme qui se prépare à l'étude de la Pratique ; encore veut-il qu'il travaille à se perfectionner par les voyages.

Dissertatio Historica de Bovilla Peste ex Campiniæ finibus, annô 1713, Latio importatâ. Accedit Consilium de Equorum Epidemiâ. Romæ, 1715, *in-4*. La consultation sur la maladie des chevaux avoit déja paru à Naples en 1712, *in-8*, mais cette édition est en Italien. La maladie consistoit dans l'inflammation du ventricule & des intestins ; celle du bétail alloit au delà, & se terminoit promptement par une gangrene mortelle des mêmes parties. Comme la maladie de ces animaux étoit contagieuse, l'Auteur a fait sentir la nécessité de séparer les bêtes malades d'avec les saines.

De noxiis paludum effluviis Libri duo. Romæ, 1717, *in-4*. En traitant de la malignité des miasmes qui s'élevent des marais & infectent l'air, il s'étend sur les causes & la cure des maladies épidémiques.

Michaëlis Mercati Metallotheca. Opus posthumum auctoritate & munificentiâ Clementis XI Pontificis Max. è tenebris in lucem eductum. Operâ & studiò J. M. Lancisi illustratum, cum figuris nitidissimis. Ibidem, 1717, *in-folio.*

Appendix ad Metallothecam Vaticanam Michaëlis Mercati. Romæ, 1719, *in-fol.*

Dissertationes duæ, altera de vena sine pari, altera de structura usuque Gangliorum.

Patavii, 1719, *in*-4, à la fin des *Adverſaria Anatomica* du célebre *Morgagni*.

Diſſertatio Epiſtolaris de natura & præſagiô Dioſcurorum nautis in tempeſtate apparentium. Romæ, 1720, *in*-8.

De motu cordis & anevriſmatibus, *Opus poſthumum. Romæ*, 1728, *in-folio. Neapoli*, 1738, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1740, *in*-4. Il avoit commencé à travailler à cet Ouvrage pendant le Conclave de 1700.

Joannis Mariæ Lanciſi Opera quæ hactenus prodierunt omnia, *Diſſertationibus nonnullis adhucdum ineditis locupletata. Genevæ*, 1718, 1725, deux volumes *in*-4. *Romæ*, 1745, quatre volumes *in*-4. *Venetiis*, 1739, *in-folio.*

Conſilia 49 *poſthuma. Venetiis*, 1747, *in*-4. C'eſt à *Euſebe Squari* qu'on doit ce Recueil qu'il a tiré de la Bibliotheque du Saint-Eſprit, à qui l'on ſait que *Lanciſi* a légué tous ſes Manuſcrits.

LANDI. Voyez BASSIANO LANDI.

LANDO, (Hortenſio) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Milan. Il compoſa pluſieurs Ouvrages qu'il ſe fit un plaiſir de publier ſous de faux noms. Tel eſt un Dialogue intitulé : *Philalethes ut Opienſis*, dans lequel il attaque la mémoire d'*Eraſme*. Tels ſont encore deux Dialogues fauſſement attribués au Cardinal Jérôme Aléandre, l'un ſous le titre de *Cicero relegatus*, & l'autre ſous celui de *Cicero revocatus*. Ils parurent en 1534, *in*-8, à Lyon, où *Lando* étoit alors. Ce Médecin prend le nom de *Philalethes Polytopienſis* dans un autre Dialogue intitulé : *Fortianæ Quæſtiones*, où il examine les mœurs & l'eſprit des peuples d'Italie. Le Recueil des Lettres & Opuſcules de cet Auteur a paru en Italien à Veniſe en 1554, *in*-8.

LANFRANC, Médecin du XIII ſiecle, & non pas Chirurgien laïque, étoit de Milan. Diſciple de *Guillaume de Salicet*, il imita ſon Maître, & comme lui il s'appliqua à la Chirurgie qui de ſon tems n'avoit encore fait que de foibles progrès. Les troubles, dont ſa patrie étoit agitée, lui firent prendre la réſolution d'aller chercher ailleurs le calme qui lui manquoit. Il vint en France & s'arrêta à Lyon; mais l'envie de mettre au grand jour les connoiſſances qu'il avoit acquiſes par l'étude & la pratique ne fut pleinement ſatisfaite, que lorſqu'il put ſe rendre à Paris, où les ſoins qu'il devoit à l'éducation de ſes enfans l'avoient empêché d'aller plutôt. Du fond de ſa patrie, dit-il, il aſpiroit depuis long-tems à voir de près le ſéjour de la Majeſté Royale, de l'étude & de la paix, ſéjour recommandable ſur-tout par le ſavoir des Médecins. Il arriva à Paris en 1295. Son habileté, ſa franchiſe, l'empreſſement qu'il avoit de communiquer avec tout le monde, ſes entretiens, lui mériterent les applaudiſſemens de la Faculté. Le Doyen, *Jean Paſſavant*, & les Maîtres l'inviterent à faire devant eux les grandes opérations, dont il expliquoit la théorie & la pratique; & comme il étoit autant éloigné de mépriſer que de craindre leurs lumieres, il leur communiqua volontiers les ſiennes, dans l'eſpérance qu'ils auroient pour lui les mêmes égards. *Lanfranc* eut de quoi être ſatisfait; car non ſeulement il fut par-tout accompagné d'un grand nombre d'Ecoliers & de Bacheliers qui venoient s'inſtruire à ſon Ecole, mais il reçut encore des marques

si flatteuses d'estime & d'amitié de la part des Maîtres, qu'il a la modestie de dire qu'il n'étoit pas digne de la centieme partie de celles dont on l'honoroit. Tels sont les sentimens qu'il a consignés lui-même dans un Manuscrit Latin, *in-folio*, qui se trouve dans la Bibliotheque du Roi de France, sous le titre d'*Ars Chirurgica.* On lit ces mots à la fin de l'Ouvrage: *Favente divinâ gratiâ explicit Chirurgia Magistri Lanfranci de Mediolano completa qualis qualis Medici.*

La Chirurgie peu cultivée en France au XIII siecle, est autant redevable de ses accroissemens aux soins de *Lanfranc*, qu'aux sollicitations de *Jean Pitard* auprès du Roi Saint Louis. L'un & l'autre ont contribué à lui faire secouer le joug de l'ignorance qui la tenoit dans l'abjection; mais c'est au dernier qu'on doit la premiere forme de l'établissement que la Communauté de Saint Côme a soutenu avec honneur, & que l'Académie Royale a plus utilement perfectionné.

C'est de *Lanfranc* lui-même qu'on apprend combien étoit misérable l'état de la Chirurgie Françoise de son tems. Les Chirurgiens, dit-il, étoient presque tous idiots, (sachant à peine leur langue) tous laïques, vrais manœuvres & si ignorans, qu'à peine trouvoit-on un Chirurgien Rationel. Comme ils ne savoient point mettre de différence entre le Cautere actuel & le Cautere potentiel, l'un & l'autre étoient tombés en France dans le discrédit & presque dans l'oubli, malgré tout ce qu'en a dit l'Antiquité qui en a fait un grand usage.

Tout habile qu'eût été *Lanfranc* pour le siecle où il vécut, on ne peut trouver aucune excuse à la singularité de ses opinions. Il condamnoit l'usage du Trépan & défendoit absolument celui du Lithotome, alléguant pour raison de ce dernier sentiment, que l'extraction de la pierre rend les hommes impuissans. Mais ne pourroit-on pas croire que la raison qui le portoit à condamner ces opérations, étoit principalement fondée sur le danger qui les accompagne? Peut-être même étoit-il assez adroit pour les rejetter toutes deux, par la seule raison qu'il n'en connoissoit pas bien la manœuvre. Mais il ne pouvoit ignorer celle de la Paracenthese; il condamnoit cependant cette opération si simple, lui qui employoit le feu dans le traitement des hernies, & qui vantoit l'excellence de cette méthode, dont il s'attribue l'invention. C'est dans les Ouvrages de *Guillaume de Salicet* que notre Auteur a puisé ce qu'il y a de mieux dans les siens. Il ne nomme point ce grand Maître, dont il adopte les maximes par préférence à celles de tout autre; mais c'étoit la coutume des Ecrivains de ce tems-là de se copier mutuellement, sans en dire mot. *Lanfranc* a pris dans *Salicet* ce qu'il dit touchant les causes qui retardent la guérison des plaies; à cela près, il a mieux connu & fait mieux connoître le danger des tentes, dont on se servoit si fréquemment dans son siecle. On l'a laissé déclamer contre cet abus; personne ne s'est corrigé, & les tentes ont continué d'être employées dans le pansement des plaies. Ce n'est presque que de nos jours qu'on en a pleinement abandonné l'usage. Le Traité de Chirurgie de *Lanfranc* a paru sous ce titre:

Chirurgia magna & parva. Venetiis, 1490, 1519, 1546, *in-folio. Lugduni*, 1553, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Gui de Chauliac*, de *Roger*, de *Bertapalia*, de *Roland*, sur la Chirurgie. En François, par Maître *Guillaume Yvoire*, Lyon, 1490, *in-4*. En Allemand, par *Othon Brunfels*, Francfort, 1566, *in-8*.

On dit que *Lanfranc* laissa un fils qui se distingua vers le milieu du XIV siecle parmi les Chirurgiens de Montpellier.

LANG DE LANGENTHAL, (Jacques-Ambroise) fils de *George Christophe*, Ministre de Nuremberg sa patrie, étoit d'Etzelwangen dans le Duché de Sultzbach, où il naquit après l'an 1664. Il se rendit à Altorf en 1685, & il y étudia la Médecine avec tant de succès, qu'il fut reçu Docteur le 20 Décembre 1689. Peu de tems après sa promotion, il passa à Neuhausel dans la Haute Hongrie, & comme il s'y fit une réputation brillante par la pratique, on l'attira à Schemnitz, où il obtint rang parmi les Nobles Hongrois en 1695. Il fut depuis premier Médecin du Prince Ragotzki. C'est tout ce qu'on sait de *Jacques-Ambroise Lang*.

Jean-Michel, son frere ainé, habile Théologien Protestant, naquit en 1664 dans la même ville d'Etzelwangen. Il remplissoit une Chaire de Théologie à Altorf, lorsque se voyant en butte aux ennemis qu'il s'étoit attirés par sa conduite, il quitta brusquement cette place, & s'appliqua à l'étude de la Médecine dans la même Université. Il alla ensuite s'établir à Prentzlow dans le Brandebourg, où il mourut le 20 Juin 1731. On a de lui plusieurs Ouvrages estimés, comme des Traités Latins sur le Mahométisme & l'Alcoran; *Philologia Barbaro-Græca*; *Dissertationes Botanico-Theologicæ tres de Herba Borith.* Ces Dissertations qui parurent à Altorf en 1705, *in*-4, roulent sur une plante qui croît dans la Palestine & dont les foulons se servoient anciennement pour décrasser les étoffes.

LANGE ou LANGIUS, (Jean) habile Médecin, étoit de Loewenberg en Silésie, où il vint au monde en 1485. Leipsic, Bologne & Pise admirerent successivement son ardeur pour l'étude & les progrès qu'il y fit; la derniere de ces Universités récompensa ses travaux par le bonnet de Docteur qu'elle lui accorda. *Lange* passa ensuite à Heidelberg qu'il avoit choisi pour y déployer ses talens. Il s'y montra avec tant d'avantage, qu'il fut successivement honoré de la charge de premier Médecin de quatre Electeurs Palatins, savoir de Louis V, de Fréderic II qu'il accompagna dans ses voyages d'Espagne, d'Italie, de France & même dans la plus grande partie de l'Europe, d'Othon-Henri, & de Fréderic III.

Lange aimoit si fort le fromage, qu'on en servoit toujours à sa table & qu'il en mangeoit à tous ses repas; il assuroit même que c'étoit sans aucune raison que cet aliment étoit décrié par les Médecins. On a de lui une Epigramme à la louange du lait & du fromage; tant il est vrai qu'on loue volontiers ce qu'on aime, & que le goût l'emporte presque toujours, dans le Médecin, sur les raisons les mieux fondées de la partie diététique de son Art. Il est cependant à propos de remarquer que les alimens nous affectent différemment par les variétés de leur rapport avec notre constitution : le fromage paroît avoir sympathisé avec celle de *Langius*, puisqu'il poussa sa carriere jusqu'à l'âge de 80 ans. Il la finit à Heidelberg le 21 Juin 1565. Le plus estimé des Ouvrages de ce Médecin est le premier de ceux dont je vais donner les titres. Ce Livre qui est rempli d'une érudition variée, est en particulier très-utile à ceux qui

qui veulent apprendre l'Hiſtoire de la Nature. On y trouve beaucoup de choſes touchant la Botanique & la Chirurgie, & l'on y remarque que l'Auteur a fait les plus puiſſans efforts, pour éclairer les Médecins ſur l'abus des remedes chauds & l'avantage des boiſſons rafraîchiſſantes dans la cure des maladies inflammatoires : en quoi il a précédé le célebre *Syndenham* qui a ſi hautement condamné les erreurs de ſon ſiecle.

Medicinalium Epiſtolarum Miſcellanea. Baſileæ, 1554, *in*-4. Il n'y a que 83 Lettres dans cette édition. Celle de Francfort de 1589, *in*-4, en contient 156, mais les éditions de Hanau de 1605, *in-folio*, & de Francfort de 1605 & de 1689, *in*-8, ſont encore plus amples. Le Recueil de Chirurgie de *Geſner*, qui fut imprimé à Zurich en 1555, *in-folio*, contient *Themata aliquot Chirurgica* extraits de cet Ouvrage de *Langius ;* on y trouve quantité de remarques intéreſſantes ſur les plaies & d'autres maladies chirurgicales.

De Syrmaiſmo & ratione purgandi per vomitum, ex Ægyptiorum invento & formulâ. Lutetiæ, 1572, *in*-8, avec la Lettre de *Diocles* de Caryſte *De morborum præſagiis. Ibidem*, 1607, *in*-8.

De Scorbuto Epiſtolæ duæ. Wittebergæ, 1624, *in*-8, avec le Traité du Scorbut par *Sennert.*

Conſilia quædam & experimenta. Ulmæ, 1676, *in*-4, avec les Conſeils de Médecine de *G. H. Velſchius.*

LANGE (Chrétien) naquit le 9 Mai 1619 à Luccau dans la Baſſe Luſace, d'un pere qui ſe diſtingua dans la Chaire de Théologie qu'il rempliſſoit à Leipſic. Après de bonnes études, *Chrétien* voyagea en Italie, en France, en Hollande & en Angleterre, & revint dans la même ville de Leipſic, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 4 Avril 1644. On y connoiſſoit déja ſon mérite, mais les preuves qu'il en donna, après ſa promotion, firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Membres de la Faculté, qu'on chercha à le fixer dans les Ecoles de cette Académie. Il obtint d'abord la Chaire de Phyſiologie, & delà il paſſa ſucceſſivement à celles d'Anatomie, de Chirurgie & de Pathologie. La rapidité avec laquelle il parvint à toutes ces places eſt ſurprenante, mais il eſt plus ſurprenant encore qu'à ſa mort arrivée le 14 Mars 1662, c'eſt-à-dire, avant la fin de ſa quarante-troiſieme année, il étoit déja l'Ancien de la Faculté. On a de lui :

De genuino Acidulas Egranas ſalubriter uſurpandi modô. Lipſiæ, 1651, *in*-4.

De Thermis Carolinis. Ibidem, 1653, *in*-4.

Athanaſii Kircheri Scrutinium Phyſico-Medicum contagioſæ luis, quæ dicitur peſtis. Lipſiæ, 1659, *in*-12, 1671, *in*-4, avec une préface de la façon de notre Médecin.

Miſcellanea Medica curioſa, annexâ Diſputatione de Morbillis, quam Prodromum eſſe voluit novæ ſuæ Pathologiæ animatæ, itemque de Elixire proprietatis, poſt Autoris obitum conjunctim edita à Johanne Centurione Macaſio. Lipſiæ, 1666, 1669, *in*-4.

Tous ces Ouvrages ont paru à Francfort en 1688, *in*-4, par les ſoins de *George Francus.*

LANGE (Chrétien-Jean) de Pegau dans la Misnie, vint au monde le 16 Juin 1655. Il étudia la Médecine à Leipsic sous *Bohnius*, & prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de cette ville le 24 Novembre 1681. Son ambition ne se borna pas à faire fruit de ses connoissances dans la pratique, il voulut les communiquer aux éleves de l'Université de Leipsic ; & pour cette raison, il demanda une Chaire qu'il obtint, & dans laquelle il se distingua jusqu'à sa mort arrivée le 29 Avril 1701. Ses Ouvrages recueillis avec soin par *Augustin-Quirin Rivinus*, Professeur de Pathologie & de Botanique à Leipsic, ont été imprimés dans la même ville en 1704, deux volumes *in-folio*, sous le titre d'*Opera omnia Medica Theoretico-Practica*. Il y a encore une édition de 1735, *in-folio*. Mais les *Responsa Medicinæ Forensis* ont été séparés des autres Ouvrages par *Jean-Fréderic Zittmann* qui les mit au jour en 1706.

Charles-Nicolas Lange, Médecin de ce siecle, pratiqua son Art à Lucerne en Suisse. Ses connoissances dans l'Histoire Naturelle, son goût pour l'Observation, la solidité de ses réflexions, lui ont ouvert l'entrée de l'Académie Impériale d'Allemagne à qui il a fait part de plusieurs cas de Médecine ; mais il a donné des pieces plus importantes au public :

Historia Lapidum figuratorum Helvetiæ, ejusque viciniæ. Venetiis, 1708, *in*-4. *Lucernæ*, 1735, *in*-4, avec un Appendice.

Tractatus de origine Lapidum figuratorum. Lucernæ, 1709, *in*-4.

Un Ouvrage en Allemand imprimé à Lucerne en 1714, *in*-8, dont *Manget* rend le titre par celui-ci : *Descriptio contagii Bovini, ab anno* 1711 *ad* 1714, *in principalioribus Orbis Christiani provinciis atrociter grassati.*

Un autre imprimé dans la même ville en 1717, *in*-8, dont *Haller* parle sous un titre Allemand, que *Manget* rend ainsi : *Descriptio morborum ex esu Clavorum Secalinorum cum pane.*

Methodus nova & facilis Testacea Marina in suas debitas classes, genera & species distribuendi. Lucernæ, 1722, *in*-4.

LANGELOT, (Joël) Docteur en Médecine, étoit de la Thuringe. Comme il avoit fait une étude particuliere de la Chymie, Fréderic, Duc de Holstein-Gottorp, le chargea de la direction de son Laboratoire en 1642 : c'étoit alors le goût de tous les Princes Allemands d'en avoir un. *Langelot* y fit un grand nombre d'opérations curieuses, qui plurent tellement au Duc, qu'il le nomma Médecin de sa Cour en 1647, & Médecin de sa personne, ainsi que de celle de son fils, en 1648. Ce Chymiste mourut le 8 Décembre 1680, âgé de 64 ans, & laissa une Lettre adressée à l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il étoit Membre, sous ce titre :

Epistola ad Præcellentissimos Naturæ Curiosos de quibusdam in Chymia prætermissis, quorum occasione, secreta haud exigui momenti, proque non-entibus hactenus habita, candidè deteguntur. Hamburgi 1673, *in*-8.

LANGLOIS, (Nicolas) Chirurgien du Roi & Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit de Paris. Sa mémoire est encore en vénération dans cette Compagnie, à qui il a laissé des preuves de sa charité envers les pau-

vres. Il lui a légué une somme d'argent, afin que la visite du premier lundi de chaque mois, qui de son tems se faisoit gratuitement & pour cette raison avec assez de négligence, se fît à l'avenir avec plus de soin. Il a aussi pourvu aux fonds nécessaires pour l'entretien d'un feu chez le Portier de Saint Côme, afin qu'on puisse y tenir chaudement les enfans qu'on est obligé de débarrasser de leurs maillots, pour être présentés à la visite. C'est tout ce que l'on sait de *Nicolas Langlois* qui mourut le 5 de Septembre 1588. Mais n'en est-ce point assez pour le placer dans ce Dictionnaire? Le bien fait à l'humanité ne doit jamais s'effacer de la mémoire des hommes; tel qu'il soit, il a des droits imprescriptibles sur leur reconnoissance.

L'Abrégé Chronologique que *George Matthias* fit imprimer à Gottingue en 1761, fait mention d'*Antoine Langlois* originaire de Besançon & natif de Milan, où il vit le jour en 1660. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Pavie, pratiqua dans sa ville natale jusqu'à l'âge de 72 ans qu'il se fit Prêtre, & mourut âgé de 80, en 1740.

LANGRISH, (Browne) Médecin Anglois, mourut à Londres le 29 Novembre 1759. Il est Auteur de quelques Ouvrages écrits en sa Langue maternelle, qui ont paru sous ces titres:

New essay on muscular motion, founded on experiments and Newtonian Philosophy. Londres, 1733, *in*-8. M. *Portal* dit, dans sa notice, que ce Médecin explique le mouvement musculaire par l'action des esprits qu'il suppose de la nature de l'æther; cela étant, ils sont bien propres à augmenter la force contractile des élémens de la fibre musculeuse.

Modern Theory of Physik. Londres, 1738, *in*-8. Il s'étend beaucoup sur les différentes proportions de la sérosité & de la partie solide du sang, sur les degrés de cohésion des globules rouges, & sur les proportions de divers principes qu'on retire du sang par le moyen de l'analyse Chymique. Il tâche encore de déterminer le nombre des pulsations dans les différentes circonstances de la vie.

Physical experiments upon brutes. Londres, 1745, *in*-8.

Croonian lectures on muscular motion. 1747. Il nie que le sang puisse déterminer le cœur à se mouvoir par sa présence, & soupçonne qu'il y a des fibres dilatatrices des ventricules. Toute gratuite que soit cette conjecture, on doit lui savoir gré pour les particularités intéressantes dont il a enrichi l'histoire de la circulation.

LANGWEDEL, (Bernard) Médecin natif de Hambourg, exerça sa profession dans cette ville dès l'an 1623. Il est bien apparent que ce fut avec distinction, puisque Jules-Henri, Duc de Saxe-Lawembourg, le prit à son service en 1639, en qualité de Conseiller premier Médecin. *Langwedel* mourut le 10 Février 1656, âgé de 60 ans, & laissa des Ouvrages qui sont preuve de son attachement à la doctrine d'*Hippocrate*.

Carolus Piso enucleatus, sive, observationes Medicæ Caroli Pisonis, certis conclusionibus Physico-Pathologicis comprehensæ, rationibus firmis illustratæ & in Epitomen redactæ. Hamburgi, 1639, *in*-8. *Lugduni Batavorum* 1639, *in*-12.

Thesaurus Hippocraticus, *sive*, *Aphorismi Hippocratis in classes & certos titulos ordine dispositi atque succinctis rationibus illustrati. Hamburgi*, 1639, *in*-12.

Hippocratis defensio contra quoscumque petulcos ejusdem obtrectatores ac calumniatores suscepta. Lugduni Batavorum, 1647, *in*-12. *Amstelodami*, 1661, *in*-12. C'étoit *George-Fréderic Laurent*, alors Médecin à Hambourg, qu'il avoit principalement en vue dans cet Ecrit Apologétique.

Colloquium Romano-Hippocraticum inter Marforium & Pasquinum, *Patritios Romanos. Lugduni Batavorum*, 1648, *in*-12. *Amstelodami* 1661, *in*-12. Il continue d'y soutenir la doctrine d'*Hippocrate*.

LANSBERGEN, (Pierre) fils de *Philippe* dit *Van Lansberghe* ou *Lansbergius*, qui se fit tant de réputation dans le XVII siecle par ses Ouvrages de Mathématiques, étoit de Ter-Goes en Zélande. Il se destina d'abord aux fonctions du Ministere, qu'il exerça dans sa ville natale; mais s'étant dégoûté de cette charge, il s'appliqua à l'étude de la Médecine, se fit recevoir Docteur en cette Science & vint la pratiquer à Middelbourg, où il publia quelques Ouvrages qui n'ont point de rapport avec la Médecine.

Jacques Lansbergen, son frere, naquit à Ter-Goes vers l'an 1590. Il se distingua non seulement par ses connoissances en Philosophie & en Mathématiques, mais encore par celles qu'il avoit de la Médecine, dont il étoit Docteur. Ses talens politiques lui mériterent la place de Conseiller de la Régence de Middelbourg en 1640, & après avoir été plusieurs fois Echevin de cette ville, il en fut choisi Bourguemestre en 1649. Heureux s'il se fût contenu dans les bornes de l'autorité que lui donnoient ces charges municipales; mais s'étant rendu suspect de vouloir toucher aux droits des Electeurs dans le renouvellement des Magistrats, il fut exclu de la régence. Cette mortification lui parut si humiliante, qu'il prit le parti d'aller cacher sa honte en Hollande, où il mourut en 1657, comme il paroît par une Estampe qui présente son portrait avec cette Inscription: *Jacobus Lansbergius*, *Goësanus*, *Doctor Medicinæ & Reipublicæ Medioburgensis quondam Consul. Obiit* 1657, *ætatis suæ* 67. Elle est suivie de seize vers de la façon de *Jacques Cats*, Jurisconsulte & Poëte Hollandois, qui abdiqua la charge de grand Pensionnaire des Etats.

Nous avons de *Jacques Lansbergen* :

Disputatio Epistolaris & Scholastica de Moscho, *adversùs Medicos Mittelburgenses. Middelburgi*, 1613, *in*-8, avec d'autres Traités sur le Musc.

Apologia pro Commentationibus Philippi Lansbergii in motum terræ diurnum & annuum, *adversùs Libertum Fromondum*, *Theologum Lovaniensem*, & *Joannem-Baptistam Morinum*, *Doctorem Medicum & Parisiis Mathematum Professorem. Ibidem*, 1633, *in*-4.

LANZONI (Joseph) naquit à Ferrare le 26 Octobre 1663. Il étoit encore enfant, qu'il montroit déja l'inclination la plus ardente pour l'étude. Ses parens ne manquerent pas d'y correspondre en lui donnant les meilleurs Maîtres, & ils virent avec plaisir les grands progrès qu'il fit dans la carriere des Sciences. *Lanzoni* se distingua sur-tout dans ses cours de Philosophie & Médecine, qu'il acheva sous *Jean-Baptiste Justini*, *Jérôme Nigrisoli* & *Hyppolite de Monetis*. Il prit

le bonnet de Docteur en ces deux Sciences l'an 1683. Quoiqu'il n'eût que 20 ans, on songea dès lors à lui donner de l'emploi ; on tarda même si peu à exécuter ce dessein, qu'il fut nommé Professeur ordinaire en 1684. Les talens qu'il avoit pour la Chaire firent honneur aux Ecoles de Médecine de Ferrare. Il y enseigna pendant plus de 40 ans. En 1727, il monta dans la Chaire de Physique en qualité de Lecteur Primaire, & il la remplissoit encore, lorsqu'il mourut le 1 Février 1730, âgé de 66 ans.

Quoique *Lanzoni* n'eût pas fait sa principale affaire de la pratique de la Médecine, des cures brillantes lui mériterent cependant la confiance de plusieurs personnes également illustres par leur naissance & par leur rang. Son plus grand attrait étoit l'étude ; & comme le goût de l'application crût chez lui avec l'âge, il employa à des recherches profondes sur l'antiquité tout le tems que sa profession n'absorboit point. La Littérature entroit aussi dans le plan de ses occupations ; mais fidele à ses premiers devoirs, la Philosophie & la Médecine tenoient toujours la place la plus distinguée dans son esprit. Il étoit même si versé dans ces deux Sciences, que lorsqu'il s'agitoit en Italie quelque question difficile sur des matieres qui étoient de leur ressort, on la soumettoit presque toujours à son arbitrage. Ce Médecin a été le restaurateur & le secretaire de l'Académie de Ferrare. Celle des Curieux de la Nature se l'associa sous le nom d'*Epicharme* ; la variété de ses talens, & sur-tout ceux qu'il avoit pour la Poésie Latine & Italienne, lui ont encore ouvert l'entrée de l'Académie des Arcades de Rome, des Apatistes de Florence, de la Concorde de Ravenne, des *Incitati* de Faenza, des *Recuperati* de Padoue, &c. On trouve quantité d'Observations de la façon de *Lanzoni* dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne, mais ce sont les moindres de ses productions ; quoiqu'en général on soit en droit de lui reprocher de n'avoir pas mis la derniere main à la plupart de ses Ouvrages. Voici les titres de ceux qui ont rapport au sujet que je traite :

Additio ad Olaï Borrichii Dissertationem de lapidum generatione in Macro & Microcosmo. Ferrariæ, 1687, *in*-8.

Animadversiones variæ ad Medicinam Anatomicam & Chirurgicam facientes. Ferrariæ & Coloniæ, 1688, *in*-8. Il a assez bien écrit sur l'Anatomie, quoiqu'il ne se fût guere appliqué aux dissections.

Scholia ad Observationes Henrici à Moinichen. Ferrariæ, 1689, *in*-8.

Zoologia parva. Ibidem, 1689.

Dissertatio de Jatro-Physicis Ferrariensibus qui Medicinam suis scriptis exornarunt. Bononiæ, 1690, *in*-4.

Citrologia Curiosa. Ferrariæ, 1690, 1703, *in*-12. C'est une Dissertation dans le goût de celles de l'Académie des Curieux de la Nature. Au jugement du Baron *de Haller*, elle ne vaut pas mieux que tant d'autres qui surchargent les Mémoires de cette Compagnie.

De balsamatione cadaverum. Ibidem, 1693, 1704, *in*-12. *Genevæ*, 1696, 1707, *in*-12. L'Auteur a pris soin de recueillir dans cet Ouvrage tout ce que les Anciens ont écrit sur cette matiere.

Dissertationes de Clysteribus, de Quartana, de Lacrymis. Ferrariæ, 1693, *in*-4.

De saliva humana. Ibidem, 1702, *in*-4.

De usu Tabacci & animæ affectionibus. Ibidem, 1702, *in*-4.

Delle corone è unguenti nè conviti degli Antichi. Cette Dissertation imprimée à Ferrare en 1698, *in*-12, a paru en Latin, sous ce titre : *De coronis & unguentis in antiquis conviviis Exercitatio. Ferrariæ*, 1715, *in*-8.

Adversariorum Libri IV. Accedunt XX Consultationes Medicæ. Ferrariæ, 1714, *in* 8.

On publia à Lausanne, en 1738, le Recueil des Ouvrages de *Lanzoni*, tant de ceux que ce Médecin avoit fait imprimer lui-même, que d'autres qu'il a laissés manuscrits dans son Cabinet. Ce Recueil, auquel on a joint la Vie de l'Auteur, est en trois Volumes *in*-4, sous ce titre :

Josephi Lanzoni, *Philosophiæ ac Medicinæ Doctoris*, *in patria Universitate Lectoris Primarii*; *S. R. J. Academiæ Cæsareo-Leopoldino-Carolinæ Naturæ Curiosorum Socii &c.*, *Opera omnia Medico-Physica & Philologica*, *tùm edita hactenus*, *tùm inedita.*

Il y a un autre Médecin Italien du nom de *Lanzoni*; c'est *Nicolas* qui a écrit les Ouvrages suivans :

Id Pseudo-Galenicos, *sive in eos qui Phlebotomiam*, *Cathartica & Vesicantia remedia præscribunt*, *Actiones tres. Neapoli*, 1703, *in*-8.

Vero methodo de servirsi dell'acqua fredda nelle fabbri ed in altri mali. Naples, 1713, *in*-4. Ce Traité a paru à Naples en Latin, sous ce titre : *De usu aquæ frigidæ in febre.* 1714, *in*-4.

LAPPIUS DE WAVEREN ou VANDER LAPPEN (Gisbert) naquit en 1511 à Wesep, petite ville de Hollande à deux lieues d'Amsterdam. Son pere étoit Maire de ce lieu. On l'envoya faire son cours d'Humanités à Naerden, sous *Lambert Hortensius* qui les enseignoit avec beaucoup de réputation; & son cours fini, il se mit lui-même à enseigner la Grammaire à Ziriczée en Zélande. Delà il vint à Louvain, où il étudia la Médecine sous différens Maîtres, & en particulier sous *Reinier Gemma*, dont il fut le disciple chéri. Il passa ensuite en Italie, mais il ne s'arrêta nulle part davantage qu'à Bologne; & après plusieurs années d'application, *Jacques Arochius* lui donna le bonnet de Docteur le 10 Octobre 1545. A son retour dans les Pays-Bas, il exerça sa profession en différens endroits, d'abord à Veere, puis à Campen, enfin à Utrecht, où il se fixa en épousant *Jacqueline Van Westrenen.* Il mourut dans cette derniere ville le 4 Janvier 1574, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Paul, célebre Abbaye de l'Ordre de Saint Benoit avant les troubles de Religion. Nous n'avons rien de la façon de *Vander Lappen* touchant la Médecine. Ses Ouvrages sont: *Institutiones Grammaticæ* imprimées à Anvers en 1539, *in*-12, & une Elégie Latine que l'on trouve à la tête du Commentaire de *Lambert Hortensius.* sur l'Enéide.

Jean Vander Lappen, fils de *Gisbert*, mourut en 1594, & légua par son Testament la somme de 800 florins au profit de la Maison de Standonck à Louvain.

LASIUS. (Wolfgang) Voyez LAZIUS.

LASSONE, (Joseph-Marie-François DE) Conseiller d'Etat, premier Médecin de la Reine, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Docteur de la Fa-

culté de Médecine de Paris depuis 1742, Aggrégé honoraire du College Royal de Médecine de Nancy, naquit le 3 Juillet 1717 à Carpentras dans le Comtat Venaiffin. M. *De Laffone* étoit à peine âgé de vingt-un ans, lorfqu'il compofa une Differtation intitulée : *Solutio Quæftionis Chirurgicæ : An inftituenda Cancri mammarum fectio ?* Elle remporta le prix de l'Académie Royale de Chirurgie en 1739 ; mais le triomphe de cet Auteur eft d'autant plus grand, qu'il le partagea avec le célebre *Le Cat.* Perfuadé qu'on ne peut exceller en Médecine que lorfqu'on a des connoiffances étendues en Chirurgie, M. *De Laffone* crut devoir s'occuper dans fa jeuneffe de l'étude & de la pratique de cet Art. Les progrès qu'il y fit ne font point équivoques. Il fe diftingua fur-tout dans l'Anatomie, fur laquelle il communiqua plufieurs Mémoires importans à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Voici la notice qu'en donne M. *Portal* dans fon Hiftoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, d'où j'ai extrait cet article :

Obfervations Anatomiques pour l'hiftoire du fœtus. 1749. Il s'étend principalement fur l'inclinaifon des deux courbures de l'eftomac, & fur la ftructure des glandes fur-rénales.

Premier Mémoire fur l'organifation des os. 1751. Il penfe que la lame offeufe n'eft qu'un affemblage de fibres ou de filets endurcis, qui s'étendent plus ou moins directement, qui font immédiatement adhérens par leurs anaftomofes & par leur contact réciproque, fans l'interpofition des aréoles ou des véficules offeufes, & par conféquent que tout y eft organifé d'une maniere uniforme ; ce qui rend la ftructure des os abfolument fibreufe.

Second Mémoire fur l'organifation des os. 1752. On y trouve des remarques fur l'offification du crâne & la caufe méchanique des futures, fur la fubftance cartilagineufe placée entre la racine de la dent & l'alvéole, fur la ftructure des cartilages articulaires, & fur la maniere avec laquelle les ligamens & les tendons adherent aux os.

Hiftoire Anatomique de la rate. 1754. L'Auteur reconnoît dans la rate un parenchyme celluleux, qui ne reffemble point à la ftructure entierement vafculeufe que *Ruyfch* a affignée à ce vifcere.

Recherches fur la ftructure des arteres. 1756. Les remarques qu'il fait fur le fujet de ce Mémoire, font nouvelles, curieufes & utiles à plufieurs égards.

M. *de Laffone* a lu à l'Académie des Sciences, le 20 Juillet 1774, le rapport des inoculations faites dans la Famille Royale de France au Château de Marli, & il a publié, en 1776, *in-4*, un Ecrit intitulé : *Méthode éprouvée pour le traitement de la rage.* C'eft un imprimé de 25 pages.

Ce Médecin donna des preuves bien grandes des fentimens d'humanité qui l'animent, lorfqu'il fe chargea de la confection des remedes que le Roi fait diftribuer dans les Provinces pour les pauvres habitans des campagnes. M. *de Laffone* fit venir de la premiere main toutes les drogues fimples qui entrent dans la compofition de ces remedes, & il veilla avec l'attention la plus fcrupuleufe à ce qu'elles fuffent toujours du meilleur choix. Il s'attacha enfuite à les faire préparer fous fes yeux par les artiftes les plus expérimentés, & parvint ainfi à rendre leur ufage auffi utile, que les intentions du Monarque, qui en a ordonné la diftribution, étoient bienfaifantes.

Louis XIV avoit fait distribuer en différentes occasions des remedes gratuits dans les provinces de son Royaume. L'utilité qu'en retirerent les habitans des campagnes, le plus souvent dénués de tout secours, engagea son auguste successeur à ordonner, par les arrêts de son Conseil, du 29 Mars 1721 & 5 Juin 1722, qu'il seroit envoyé chaque année aux Intendans & Commissaires dans les différentes généralités du royaume, jusqu'à la concurrence de cent mille prises de remedes, pour être confiées à des personnes charitables pour en faire la distribution; quantité qui, en 1741, fut portée à 126910 prises. M *de Lassone* s'apperçut bientôt qu'il pouvoit rendre cette distribution encore plus utile, en substituant à des drogues trop coûteuses & d'un usage peu fréquent, des remedes d'un usage plus journalier & moins chers. Ses représentations ayant été accueillies par sa Majesté, les envois furent portés à 400000 prises environ. L'expérience convainquit ce Médecin qu'on pouvoit encore en doubler le nombre, sans une augmentation de dépense considérable. Il eut la générosité de vouloir y contribuer, en prenant une partie de cette dépense sur les bénéfices qu'il retiroit: désintéressement bien rare, & auquel le Roi lui-même a cru devoir donner des éloges dans l'arrêt émané de son Conseil, du 1 Mars 1769, par lequel il est ordonné que ces envois seroient portés à 932136 prises. Tel étoit l'état des choses, lorsque sa Majesté ayant desiré de faire participer ses sujets de Lorraine à la distribution, notre Médecin, toujours animé des mêmes sentimens, a offert de fournir gratuitement le supplément nécessaire.

Comme rien ne fait plus d'honneur à la Médecine que la générosité de ces ames sensibles qui se dévouent au soulagement de l'humanité souffrante, j'ai saisi avec empressement l'occasion de répéter ici l'éloge, que le Journal du mois de Mai 1774 a fait de M. *De Lassone.* Mais tant de mérites ne demeurerent pas sans récompense. Lorsque Louis XVI éleva M. *Liétaud* à la charge de son premier Médecin, il nomma M. *De Lassone* survivancier.

LATOS, (Jean) Médecin & Mathématicien natif de Cracovie, fit du bruit, vers la fin du XVI siecle, par un Traité sur les révolutions des Royaumes & par des Observations sur quelques Eclipses & Cometes. Il attaqua la correction du Calendrier publiée en 1582 par le Pape Grégoire XIII, assurant qu'il auroit pu faire mieux; les Astronomes, qui l'ont examinée depuis lui, ont cependant unanimement reconnu qu'il étoit difficile de faire quelque chose de plus parfait en ce genre.

LAVATERUS, (Henri) Docteur en Médecine, étoit de Zurich. Il enseigna la Physique dans cette ville, où il étoit Principal du College Carolin, lorsqu'il mourut en 1623. Attaché à la Secte Galénique, il en soutint vivement les intérêts contre *Ange Sala*, partisan de la Secte Chymique. Ce fut à ce sujet qu'il publia l'Ouvrage suivant:

Defensio Medicorum Galenicorum adversùs calumnias Angeli Salæ, Operarii Chemici, in qua superba ejus censura examinatur & refutatur. Hanoviæ, 1610, *in*-8.

LAUBS ou LAUBIUS, (George) né en 1554 à Ausbourg, étudia dans son pays, en France & en Italie, & se rendit très-habile dans la Médecine,

cine, dans les Langues, ainsi que dans les Belles-Lettres. Il mourut le 13 Novembre, 1597, à l'âge de 43 ans, & laissa un Ouvrage intitulé : *Rosa Anglica*, qui fut publié avec quelques Traductions de sa façon.

LAVELLUS, (Jacques) Médecin natif de Castro-novo en Sicile, a écrit un Abrégé de Médecine, un Livre sur le pouls, & des Commentaires sur le premier Livre des pronostics d'*Hippocrate*. Ces Ouvrages ont paru au commencement du XVII siecle, sous les titres suivans :

De pulsibus ad tirones Liber. Commentarii in primum Librum Prognosticorum Hippocratis. Venetiis, 1602, *in*-4, 1609, *in*-8.

Compendium Medicinæ. Venetiis, 1609, *in*-8, avec deux Lettres, l'une : *De curatione eorum qui à fulmine icti sunt*; l'autre : *De admirabilibus Aquis Theronalibus nuper inventis.*

LAUGIER (N.) naquit à Nancy vers l'an 1712. Son pere, Apothicaire fameux, le destina à la Médecine dans laquelle il fit des progrès si considérables, qu'il mérita d'être nommé à l'emploi de premier Médecin de la Reine Douairiere de Portugal. Après la mort de cette Princesse, il passa en Dannemarc & trouva moyen de se faire connoître à la Cour de Copenhague, où il remplit avec honneur la même place qu'il avoit eue à Lisbonne. Ces distinctions supposent des talens, & c'est la maniere avec laquelle il a fait usage de son savoir, qui les lui a méritées. Comme il est savant & aimable, il a su réunir le don de plaire & de guérir. C'est par ces mêmes qualités qu'il s'est fait ensuite estimer à Vienne, où il a rejoint son frere qui s'y distingue par l'étendue de ses connoissances dans la Botanique, dont il remplit la Chaire dans l'Université de cette Capitale.

LAVIROTTE, (Louis-Anne) Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, étoit de Nolay dans le Diocese d'Autun, où il naquit en 1725. Il mourut le 3 Mars 1759, dans la 34e. année de son âge & la 7e. de son Doctorat. Bon Physicien, habile Observateur, il marcha à grands pas dans la carriere des Sciences qu'il auroit perfectionnées par son assiduité au travail, si la courte durée de sa vie lui avoit permis de remplir l'étendue de ses desseins. Outre la part qu'il a eue au Journal des Savans, il n'a fait autre chose que de mettre au jour la Traduction de quelques Ouvrages Anglois :

Observations nouvelles sur les prédictions des crises par le pouls, par *Nihell*. Paris, 1748, *in*-12.

Dissertation sur la transpiration & autres excrétions du corps humain. Paris, *in*-12.

Exposition des découvertes philosophiques de Newton, par *Maclaurin*. Paris, 1749, *in*-4.

Nouvelle méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux, par *Needham*. Paris, 1750, *in*-8.

Nouvelles Observations microscopiques, par le même. Paris, 1750, *in*-8.

Dissertation sur la chaleur, avec des Observations sur les Thermometres. Paris, 1751, *in*-12.

Observation sur une Hydrophobie spontanée, suivie de la rage. Paris, 1757, *in*-12. On la doit à M. *Lavirotte*.

LAUNAY (Jean PIOCHON DE) naquit à Dijon en 1649. Le goût qu'il prit pour l'Etat Eccléſiaſtique, l'engagea à ſe rendre à Paris, où il étudia au College de Liſieux, fit ſon cours de Théologie, & paſſa enſuite chez les Chartreux. Mais la délicateſſe de ſon tempérament ne lui ayant pas permis de ſuivre plus de ſix mois l'auſtérité des exercices de leur Ordre, il ſortit de cette Maiſon, &, ſuivant le conſeil de ſes amis, il ſe décida pour la Chirurgie. La cure des hernies fut le principal objet de ſes études. Eleve de *Blegny*, il ſurpaſſa bientôt ſon Maître, & mérita non ſeulement l'eſtime du public par ſes recherches, mais encore celle du Roi qui le fit recevoir à Saint Côme. Il mourut d'une inflammation d'entrailles le 17 Juin 1701, & laiſſa un fils qui s'eſt appliqué à la même profeſſion. On a du pere :

Inſtructions néceſſaires pour ceux qui ſont incommodés de deſcentes, avec quelques remarques ſur le remede du Roi & ſur les moyens qu'on peut prendre pour envoyer des bandages dans les provinces. Paris, 1690, 1730, *in*-12. Le remede du Roi conſiſte dans l'uſage interne de l'eſprit de ſel, l'application d'une emplâtre & le bandage, qui ſont les trois moyens communiqués par le Prieur de Cabrieres. Il en eſt fait mention dans la feuille publiée en 1686, par ordre de Louis XIV.

Il ne faut point confondre cet Auteur avec *Charles-Denis de Launay*, Chirurgien qui ſervit dans les Troupes de France, & qui a écrit :

Nouveau ſyſtême concernant la génération, les maladies vénériennes & le mercure. Paris, 1698, *in*-12, 1726, 1755, *in*-12. La plupart des choſes qu'il avance ſur la génération, pour établir ſon nouveau ſyſtême, n'ont l'air ni vrai, ni original.

Diſſertations Phyſiques & pratiques ſur les maladies & les opérations de la pierre. Paris, 1701, *in*-12. Il décrit aſſez groſſierement les organes ſécrétoires de l'urine, & rajeunit, contre la méthode du *Frere Jacques*, la plupart des objections que *Méry* avoit faites à cet Opérateur.

LAUREMBERG, (Guillaume) Médecin Allemand, prit le bonnet de Docteur à Roſtock le 1 de Juin 1587. Il y enſeigna enſuite les Mathématiques & la Médecine ; il fut même ſi conſidéré dans l'Univerſité de cette ville, qu'on le nomma pluſieurs fois à la charge de Recteur. Son exactitude à remplir les devoirs Académiques, & la célébrité qu'il procura à ſon Corps par ſes talens, lui mériterent les regrets de ſes Collegues à ſa mort arrivée le 2 Février 1612, à l'âge de 65 ans. On a de lui :

Diſputatio de Febris malignæ petechialis eſſentiâ, cauſis, & ſignis. Roſtochii, 1605, *in*-4.

De curatione calculi. Lugduni Batavorum, 1619, *in*-12. *Wittebergæ*, 1623, *in*-12. Il prétend avoir eu lui-même une pierre dans la veſſie qui étoit de la groſſeur d'une noix muſcade, & il aſſure en avoir été guéri par l'uſage des cloportes & de quelques autres médicamens, dont il donne la recette. Sa cure eſt unique, ſi elle eſt bien réelle ; car on n'en connoît aucune autre après la ſienne.

Botanotheca, ſive, modus conficiendi Herbarium vivum. Roſtochii, 1626, *in*-12. *Hafniæ*, 1653, *in*-12, avec le *Viridarium* de *Simon Paulli. Altorfii*, 1662, *in*-4, avec les *Deliciæ Sylveſtres* de *Maurice Hoffmann. Argentorati*, 1667, *in*-4. *Francofurti*, 1708, *in*-4, avec le *Quadripartitum Botanicum* de *Simon Paulli.*

Historia descriptionis Actitis, sive, Lapidis Aquilæ. Cui adjunctus Augerii Clutii Tractatus de Lapide Calsuve, *sive, Dissertatio Lapidis Nephritici, seu Jaspidis viridis, à quibusdam* Callois *dicti, naturam, proprietates & operationes exhibens. Rostochii*, 1627, *in*-12.

Ce Médecin laissa deux fils qui héritcrent de sa réputation, parce qu'ils lui ressemblerent du côté de la science. L'ainé, *Pierre*, étoit de Rostock, où il fut reçu Docteur en Médecine. De cette ville, il passa en France & s'arrêta à Montauban dans le Querci, où il enseigna la Philosophie en 1611. On le retrouve à Hambourg en 1614; il y professa la Physique en cette année, & apparemment jusqu'en 1620, car il séjourna jusqu'alors. Mais étant bientôt après revenu à Rostock, il y fut nommé Professeur de Poésie en 1624: c'est dans cette ville qu'il finit ses jours le 13 Mai 1639, à l'âge de 54 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages, parmi lesquels on en remarque quelques-uns sur la structure du corps humain, dont *Riolan* a fait si peu de cas, qu'il a regardé leur Auteur comme un Anatomiste très-médiocre. Voici les titres des uns & des autres:

Disputationes Physicæ. Rostochii, 1616, *in*-4.

Isagoges Anatomicæ Græcæ interpretatio. Hamburgi, 1616, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1618, *in*-4. Suivant M. *de Haller*, il y a encore une édition de 1744. Cet Abrégé Anatomique est l'Ouvrage d'un ancien Philosophe, que *Lauremberg* a traduit de Grec en Latin.

Procestria Anatomica. Hamburgi, 1619, *in*-4. Il y censure *du Laurens.* Moins instruit dans l'Anatomie que celui qu'il attaque, il n'avoit disséqué que des bœufs, si l'on en croit *Riolan.*

Laurus Delphica, seu, consilium quô describitur methodus perfacilis ad Medicinam. Lugduni Batavorum, 1621, *in*-12. *Wittebergæ*, 1623, *in*-12. Comme il avoit des talens en différens genres, il ne paroît occupé que de saisir l'occasion de les vanter dans cet Ouvrage. Ses contemporains connoissoient son mérite, & c'étoit à eux qu'il devoit laisser le soin de l'apprécier; car un homme qui se loue lui-même, n'est point cru sur sa parole par la postérité.

In synopsim Aphorismorum Chymiatricorum Angeli Salæ, Vicentini, notæ & animadversiones. Rostochii, 1624, *in*-4.

Porticus Æsculapii, seu, generalis Artis Medicæ constitutio. Ibidem, 1630, *in*-4. Cet Ouvrage est frappé au même coin que celui intitulé: *Laurus Delphica.*

Apparatus Plantarius primus, tributus in duos Libros. Francofurti, 1632, 1654, *in*-4.

Pasicompse nova, id est, delineatio pulchritudinis. Lipsiæ, 1634, 1672, *in*-8.

Anatomia corporis humani, sive, Collegium Anatomicum duodecim disputationibus comprehensum. Rostochii, 1636, *in*-4. *Francofurti*, 1665, *in*-12. Il y soutient que la découverte de la circulation du sang est de nouvelle date, mais il ne se décide point sur le nom de l'inventeur.

Horti cultura Libris duobus comprehensa. C'est le même que *l'Apparatus Plantarius*, où il s'étend sur les regles à observer dans le jardinage, relativement au climat & au sol de Francfort sur le Mein. Cet Ouvrage a paru en Allemand à Nuremberg en 1682, deux volumes *in*-8.

Jean, fils cadet de *Guillaume Lauremberg*, enseigna la Médecine & les Mathéma-

tiques à Roſtock, & paſſa pour un excellent Poëte Satyrique. En 1623, il fut nommé premier Profeſſeur à Sora, où il y a un beau College pour la Nobleſſe, & il y paſſa le reſte de ſes jours. Il mourut en 1658, âgé de 68 ans. Ses Ouvrages ſont :

Gnomaticæ Libri tres. Hafniæ, 1640, *in*-4.
Otium Soranum. Ibidem, 1640, *in*-4.
Arithmetica & Algebra. Soræ, 1643, *in*-4.
Antiquarius. Lugduni, 1652, *in*-4.
Græcia antiqua. Amſtelodami, 1671, *in*-8. par les ſoins de *Samuel Puffendorf*.
Satyræ.

LAURENS. (André DU) Voyez DU LAURENS.

LAURENT, ſurnommé LE PHYSICIEN, Poëte & Médecin, vécut vers le milieu du XV ſiecle. La raiſon qu'on a de fixer ainſi le tems de la célébrité de ce Médecin, c'eſt que dans les Vers que nous avons de lui ſur les Harangs, il parle de l'art de ſaler ce poiſſon : ſecret qui fut trouvé vers l'an 1416 par Guillaume Bueckeld ou Beuckelts, fameux pêcheur, mort à Biervliet en 1447. Charles-Quint eut la curioſité d'aller voir le tombeau de cet homme, dont la découverte fut ſi utile à ſa patrie. Il y a beaucoup d'apparence que *Laurent* demeura à Nimegue & qu'il fut Médecin d'Arnold d'Egmond, qui tint le Duché de Gueldres depuis 1423 juſqu'en 1472. On a de lui un éloge de cette ville ; mais il n'a rien écrit de plus ſingulier que les Vers que nous avons ſur le Harang ſalé. Quoiqu'il ne ſoit pas poſſible d'entaſſer plus de platitudes les unes ſur les autres, on y a cependant remarqué des traits ſi frappans & ſi vrais ſur le bons effets du Harang, qu'on a placé ce morceau de Poéſie dans le Théatre Anatomique de Leyde :

Halec ſalſatum, craſſum, blancum, grave, latum :
Illud dorſatum, ſciſſum, perventrificatum,
Huic caput ablatum, ſic pellibus excoriatum,
Intùs mundatum, crudum, vel igne crematum :
Illi cæpe datum, per panem ruſtificatum ;
Et ſic cœnatum, dum tranſis nocte cubatum.
Hoc theriacatum valet antidotum pretiatum,
Quod parat optatum putamen largifluatum ;
Dans de mane ratum guttur bibendo paratum,
Hauſtu proſtratum, reparat, madidatque palatum,
Et caput & pectus deſiccat phlegmatiſatum,
Dans urinatum citò, mox deindè cacatum :
Dirigit inflatum : cibum penetrat veteratum.
Hoc Medecinatum Laurens fert verſificatum.

Pluſieurs Ecrivains diſent que ces Vers furent trouvés parmi les effets d'Arnold d'Egmond. On y trouva auſſi les ſuivans, qui apparemment ſont encore de notre Auteur :

Halec assatum, convivis est benè gratum :
De solo capite faciunt benè fercula quinque.

LAURENT LE FRISON. Voyez FRISIUS (Laurent)

LAURENT, (Jean) Docteur en Médecine natif de Ripen en Dannemarc, exerça sa profession dans sa ville natale vers la fin du XVI siecle. Il y mourut Chanoine de la Cathédrale. On trouve plusieurs autres Médecins de ce nom.

George-Fréderic Laurent étoit de Lubben dans la Basse Lusace. Il pratiqua la Médecine à Dantzick vers l'an 1621; mais comme il aimoit à voltiger d'un endroit à l'autre, il passa à Leipsic en 1624, & successivement à Lubeck, à Hambourg, à Nikoping, à Altenbourg, & à Copenhague, où il fut nommé premier Médecin de Fréderic III. Il abandonna cet emploi avant la mort de ce Prince, car il revint à Lubeck en 1663, & il y mourut le 1 de Février 1673, à l'âge de 79 ans. On a de lui les Ouvrages suivans :

Exercitationes in nonnullos minùs absolutè veros Hippocratis Aphorismos, eorumque rationes, conscriptæ. Hamburgi, 1647, 1653, *in*-4. La censure qu'il a faite de la doctrine d'*Hippocrate*, lui attira celle de *Bernard Langwedel* qui mena assez mal notre Auteur.

Defensio Venæsectionis in febre acuta, continuâ & malignâ, propè pedis dextri pollicem. Hamburgi, 1647, *in*-4.

Necessaria defensio, sive, Responsio ad mendacia & convicia. Ibidem, 1648, *in*-4. Cet Ecrit est une Replique à *Langwedel* au sujet des Aphorismes d'*Hippocrate*. Le titre seul fait assez voir que cette discussion Littéraire n'avoit pas tardé à dégénérer en guerre ouverte. *Laurent* la continua par les pieces suivantes :

Monochordum Foresio-Lygæo-Langwedelianum. In-4.

Protestatio adversùs Pasquillantis calumnias. 1648, *in*-4.

George Matthias parle de *Jean-George Laurent*, aussi natif de Lubben, qui reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Wittemberg le 12 Mai 1629, & qui alla pratiquer cette Science à Leipsic en 1630. Quatre ans après, il passa au service de Fréderic, Duc de Holstein-Gottorp, en qualité de premier Médecin; mais ayant trouvé bon d'aller se fixer à Lubeck en 1647, il devint Physicien de cette ville en 1668, & il y mourut au mois de Septembre 1673, âgé de 79 ans.

Orlandus fait mention de *Louis Laurent* dans ses Mémoires sur les Ecrivains de Bologne. Il prit le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine dans l'Université de cette ville, & fit imprimer quelques Ouvrages d'Astronomie & de Physique en 1684 & 1685. Mais tout occupé qu'il étoit de ces Sciences, il ne négligea point de travailler à l'accroissement de celle qui faisoit son principal objet; car il publia, en 1689, un Traité de Médecine qui renferme plusieurs beaux secrets de Chymie.

LAURENTIEN, (Laurent) Médecin du XV siecle, étoit de Florence. Il enseigna dans sa ville natale, ainsi que dans les Ecoles de Pise, & se fit une réputation qu'il soutint par les Ouvrages qu'il mit au jour. Les principaux

ſont : une Traduction des Œuvres d'*Hippocrate* de Grec en Latin : des Commentaires ſur les Pronoſtics du même Auteur, dont on a des éditions de Paris, 1526, 1543, 1553, *in*-8 : des Commentaires ſur l'*Ars Medica* de *Galien*, Paris, 1539, *in*-16 : l'interprétation du Livre de *Galien* qui eſt intitulé : *De differentiis febrium*, Lyon, 1550, *in*-12, avec les pronoſtics d'*Hippocrate.*

Les bonnes qualités de ce Médecin étoient malheureuſement obſcurcies par une noire mélancholie qui le rendoit inſupportable à lui-même & à ſes amis. Il en fut la triſte victime. Un jour il eut envie d'avoir une maiſon en propre; il en acheta une, & donna la troiſieme partie du prix, à condition que ſi dans ſix mois il ne payoit le reſte, l'argent qu'il avoit avancé reſteroit au premier poſſeſſeur de la maiſon. Comme il n'avoit pas bien pris ſes meſures, il n'eut pas la ſomme qu'il devoit compter à la fin des ſix mois; & ce contretems le rendit ſi chagrin, que manquant de confiance en ſes amis qui auroient eu la générosité de lui fournir cet argent, il ſe précipita dans un puits & s'y noya. Ce fut à ce ſujet que *Latomus* lui fit cette Epitaphe :

Candida Laurus erat quondam prælate ſepulti
In titulo, geminis (gloria rara) notis.
Artes dum coluit, dum clarus Apollinis inter
Myſtas, perpetuùm vivere dignus erat :
Quæ ſuper hunc Tumulum fulvis modò paſſa capillis
Stultitiam domini deflet & ipſa ſuî.
Qui ſibi ſpes ſubitò quod erat præciſa parandi,
Optabat quali commoditate domum;
Fortunæ impatiens puteum ſe miſit in altum,
Sicque miſer vitam perdidit atque animam.
Hoc eſt verſuram vitæ feciſſe, domûſque :
Nempè perîre malè, nunquàm habitare benè.

LAURENTIO, (Auguſtin DE) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Palerme. Plein de diſpoſition pour l'étude, il en donna des preuves à tous ſes Maîtres; ſur-tout à *Joſeph Requeſens*, Jéſuite, ſous qui il fit ſon cours de Philoſophie, & à *Joſeph Petronilli*, célebre Médecin, qui lui apprit les élémens de l'Art de guérir. Il ſe diſtingua tellement parmi les Médecins de Palerme, que tout le monde rendit juſtice à ſon ſavoir, & qu'en particulier *Marc-Antoine Alaymo* l'aſſocia à ſes travaux Littéraires, que *Petronilli* même lui confia ſouvent le ſoin de la garniſon, dont il étoit chargé. L'Académie de *Reaccenſi* de Palerme lui donna auſſi des marques de ſa conſidération; il y brilla par ſes connoiſſances dans les Belles-Lettres, & en particulier par les talens qu'il avoit pour la Poéſie Latine & Italienne. C'eſt ainſi qu'il partagea ſon tems entre les exercices de ſa profeſſion & l'étude des Beaux Arts. Il s'étoit fait ce plan après avoir fini ſes cours, & il le ſuivit juſqu'à ſa mort arrivée à Palerme le 14 Septembre 1661, dans un âge peu avancé. On a de lui :

Diſceptationum Medicarum Decas prima. Panormi, 1652, *in*-4.

Panormus, deliciarum hortus, à Medicina tanquam à pervigili Dracone custoditur: Oratio in anniversaria Academiæ Panormitanæ solemnitate habita Kalendis Augusti 1650. Ibidem, 1652, *in*-4.

LAURO, (Jean-Vincent) né dans le XVI siecle à Tropea, ville du Royaume de Naples dans la Calabre, fut élevé dans la Maison des Carafes, Ducs de Nocere. Comme il étoit d'une famille honnête & de condition médiocre, qui ne lui promettoit pas assez de fortune pour pouvoir subsister convenablement, il chercha à se soutenir dans le monde par l'étude, & il s'y appliqua à Naples & à Padoue. Instruit dans les Langues Grecque & Latine, il se tourna du côté de la Philosophie & de la Médecine, & réussit si bien dans ces deux Sciences, qu'elles lui ouvrirent le chemin aux dignités Ecclésiastiques. Il s'attacha d'abord à Paul Parisio, Cardinal de Cosence; après la mort de celui-ci, au Cardinal Nicolas Gadde, & en même tems, au Cardinal de Tournon qui lui avoit donné de riches bénéfices en Auvergne. Ce dernier ne fut pas plutôt mort, que le Duc de Guise l'introduisit dans la Maison d'Antoine, Roi de Navarre, en qualité de Médecin selon les apparences extérieures, mais dans le fonds, à dessein d'empêcher que la Reine & les autres personnes qui étoient auprès de ce Prince, ne lui persuadassent d'embrasser le parti des Protestans. C'est la pensée du Président *De Thou*. Antoine mourut sept mois après que *Lauro* fut entré à son service. Hippolite, Cardinal de Ferrare & Légat en France, étoit alors au moment de retourner à Rome, & *Lauro* profita de cette occasion pour se rendre dans la Capitale du monde Chrétien. Comme il étoit fait aux manieres de Cour, & que les rares connoissances qu'il avoit de la Médecine ne tarderent pas à lui procurer un accès familier auprès des Grands, il perça bientôt dans cette ville, où le mérite des hommes prudens est si bien reconnu. L'Archevêché de Mont-Réal en Sicile fut la premiere récompense qu'on lui accorda. Il fut ensuite employé en diverses Ambassades; mais la plus mémorable est celle de Pologne, où il fut envoyé par Grégoire XIII (Hugues Buoncompagno) qu'il avoit eu occasion de connoître avant son exaltation en 1572. Ce fut sous le regne de Sigismond II que *Lauro* arriva en Pologne; mais comme ce Prince mourut bientôt après, il continua ses négociations sous Henri d'Anjou, son successeur, ainsi que sous Etienne Bathori qui monta, en 1576, sur le trône que celui-ci venoit d'abandonner, pour se rapprocher de celui de France qu'il occupa sous le nom de Henri III.

Au retour de son Ambassade, *Lauro* reçut le chapeau de Cardinal des mains de Grégoire XIII. Il attira alors les yeux de tout le monde sur lui, & fut considéré comme un homme propre à être élevé à la suprême dignité de l'Eglise. Il est vrai que dans les conclaves de Sixte V, d'Urbain VII, de Grégoire XIV, d'Innocent IX & de Clément VIII, on le jugea digne de la Tiare; mais l'attachement qu'il avoit montré ci-devant pour les intérêts du Roi de Navarre lui nuisit beaucoup, & la faction Espagnole se servit de cette raison pour rendre ce pieux Cardinal suspect au Sacré College. C'est ainsi qu'on l'empêcha de monter sur la Chaire de Saint Pierre; comme on

convenoit cependant qu'il méritoit d'y être aſſis, on eut toujours pour lui la plus haute conſidération. Cet avantage le flatta preſque autant que le Pontificat qu'il avoit manqué tant de fois ; il vécut content, & rendit tranquillement ſon ame à Dieu l'année de l'exaltation de Clément VIII, en 1592, à l'âge de 70 ans. En mourant, il donna tous ſes biens, qui étoient conſidérables, aux Hôpitaux deſtinés à recevoir les malades : comme la Science de les guérir lui avoit ouvert le chemin de la fortune, il voulut qu'ils fuſſent ſes ſeuls héritiers. Son corps fut inhumé ſans pompe dans l'Egliſe de Saint Clément, dont il portoit le titre : on y mit une Epitaphe modeſte ſur ſon Tombeau, ainſi qu'il l'avoit ordonné par ſon Teſtament.

LAURUS, (Pierre) Médecin natif de Modene, vécut dans le XVI ſiecle. Ses Ouvrages ne conſiſtent qu'en Traductions. Il a mis en Italien le Traité d'Agriculture de *Caſſianus Baſſus*, & les douze Livres de *Columella* ſur la même matiere. On a auſſi de lui un Traité Latin, intitulé : *De quatuor ægritudinibus Aulicorum*, qui parut en 1558, *in*-8. Il eſt traduit de *Louis Lobera.*

LAUTERBACH, (Joſeph) ſelon *George Matthias*, eſt nommé *Lautenbach* par *Lipenius*, *Manget* & pluſieurs autres. Il pratiqua la Médecine à Friedberg, & alla enſuite remplir la premiere Chaire de la Faculté de Gieſſen, où il enſeigna juſqu'à ſa mort arrivée le 17 Août 1614. On a de lui un Recueil de conſultations, imprimé ſous ce titre :

Conſilia Medicinalia, cùm mixtìm præſtantiſſimorum Italiæ Medicorum, tùm ſeorſim Antonii-Mariæ Venuſti, de graviſſimis humani corporis malis curandis; unà cum Julii Cæſaris Claudini Tractatu de natura & uſu Thermarum, Lutorum, Fovearum, &c. Francofurti, 1605 & 1660, *in*-4.

LAZERME, (Jacques) Docteur & Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, étoit du Pouguet dans le Dioceſe de Beziers. Il fut promu au Doctorat en 1703, & parvint à la Régence en 1720, en qualité de ſurvivancier de *Jean Bezac*, dont il remplit enſuite la Chaire comme Profeſſeur en titre. Il mourut au mois de Juin 1756, âgé de 80 ans. Ce laborieux praticien eut beaucoup d'occaſions d'obſerver le cours & les ſuites des maladies ; il communiqua ſes remarques à ſes diſciples dans les cahiers qu'il leur dicta, & ceux-ci en ont fait part au public dans les Ouvrages qu'ils ont mis au jour, ſous ſon nom. Voici les titres ſous leſquels ils ont paru ; mais on y a joint ceux des Traités que *Lazerme* a fait imprimer lui-même :

Specimen Medico-Chirurgicum de ſuppurationis eventibus. Monſpelii, 1724, *in*-8.

Conſpectus mechanicus partium ſolidarum corporis humani. Ibidem, 1729, *in*-8. Il y montre beaucoup d'attachement aux opinions de *Boerhaave.*

De morbis internis capitis. Amſtelodami, 1748, deux volumes *in*-12. Le même en François. On doit ces deux éditions à ſes diſciples.

Curationes Morborum. Monſpelii, 1750, deux volumes *in*-12. Cet Ouvrage eſt dû aux ſoins de ſes diſciples. En François, par *Deidier Deſmarets*, ſous le titre de *Méthode pour guérir les maladies.* Paris, 1754, deux volumes *in*-12.

LAZIUS

LAZIUS ou LASIUS, autrement LATZ, (Wolfgang) Médecin & Historiographe de l'Empereur Ferdinand I, étoit fils de *Simon*, Docteur en Médecine qui mourut à Vienne en 1532; & qui laissa un Ouvrage intitulé, *Praxis Medica*, que *Jérôme Velschius* a inséré dans le Recueil de ses Observations, imprimé à Ulm en 1676, *in*-4.

Wolfgang Lazius naquit à Vienne en 1514. Après de bonnes études, il commença par enseigner les Belles-Lettres dans sa patrie, & s'en acquitta avec tant de réputation, qu'on le nomma à une Chaire de Médecine qu'il a remplie pendant 19 ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort arrivée à Vienne en 1565, à l'âge de 50 ans. *Lazius* fut extrêmement laborieux. Il rechercha les antiquités avec assez de soin; mais comme il s'est trompé en bien des choses, plusieurs Auteurs en parlent avec peu d'estime; il passe même chez eux pour un mauvais Critique. L'Empereur Ferdinand le mit cependant au nombre de ses Conseillers & le fit Chevalier, en récompense des services qu'il lui avoit rendus & à la République des Lettres. On dit que ce Médecin se maria avec une paysanne qu'il institua héritiere de tout son bien, en dépit de ce qu'il s'étoit fiancé à une Demoiselle qui refusa ensuite de l'épouser.

Les Ouvrages de *Wolfgang Lazius* sont en grand nombre; plusieurs ont été imprimés séparément, mais on a recueilli tout ce qui est sorti de sa plume, & cette Collection a paru à Francfort en 1698, deux volumes *in-folio*. Voici la notice des éditions particulieres:

Vienna Austriæ. Basileæ, 1546, *in-folio.*

Commentariorum Rerum Græcarum Libri duo. 1558, *in-folio.*

Fragmenta quædam Caroli Magni Imp. Roman. aliorumque incerti nominis, de veteris Ecclesiæ ritibus ac cæremoniis, eruta à tineis. Antverpiæ, 1560, *in*-8.

Commentariorum Reipublicæ Romanæ in exteris Provinciis bellô acquisitis constitutæ, Libri XII. Francofurti, 1598, *in-folio.* Ce Traité est plein de recherches, mais on y remarque beaucoup d'inexactitudes.

De gentium migrationibus. Francofurti, 1600, *in-folio.* Cet Ouvrage est savant; il roule principalement sur les émigrations des peuples du Nord.

Chorographia Pannoniæ.

Alvearium Antiquitatis.

In genealogiam Austriacam Commentariorum Libri duo.

LEALIS, (Léal) de Vérone, fut d'abord Chirurgien de l'Hôpital de Saint François à Padoue. Il prit ensuite le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Université de la même ville, où il remplit successivement les Chaires de Chirurgie, de Botanique & de Pratique, depuis 1692 jusqu'en 1725. Il mourut le 5 Novembre de cette année. Le talent de la Chaire n'étoit pas le sien; il figuroit beaucoup mieux auprès des malades que dans les Ecoles. Il eut l'avantage de faire les cures les plus brillantes par la sagesse de ses conseils. Une physionomie prévenante & tout son extérieur inspiroient tant de confiance aux personnes souffrantes, qu'il suffisoit qu'il se montrât pour rappeller le calme dans leur esprit, & disposer ainsi le corps à la guérison qu'il opéroit par ses remedes. On a de ce Médecin:

De partibus semen conficientibus in viro, Epistola ad Dominicum de Marchettis. Pata-

vii, 1686, *in*-12. Tout défectueux que cet Ouvrage ait paru à quelques Anatomistes de nos jours, *Boerhaave* l'a estimé au point de le publier, en 1707, à la suite des Œuvres d'*Eustachi.*

Hebdomada Febrilis septem Dialogis absoluta. Patavii, 1717, *in*-4. C'est la premiere partie; elle traite de la Théorie. Les Journaux ont annoncé qu'elle devoit être suivie de la seconde qui auroit la Pratique pour objet; mais les Bibliographes n'en font point mention.

LEBENWALD, (Adam DE) Docteur en Philosophie & en Médecine, Comte Palatin, Membre de l'Académie Impériale d'Allemagne, sous le nom d'*Esculape* II, &c.; étoit de Sairleinspach en Autriche, où il naquit le 25 Novembre 1624. Après avoir fait de bonnes Humanités à Lintz & son cours de Philosophie à Gratz en Basse Stirie, il alla étudier la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat. Les agrémens qu'il avoit trouvés pendant son séjour à Gratz, l'engagerent à retourner dans cette ville pour y mettre ses talens au jour. Il y exerça sa profession pendant seize ans avec tant de réputation, qu'on l'attira en 1671 à Rotenmann dans la Haute Stirie, & qu'on lui donna la charge de Médecin de cette province.

Lebenwald ne voulut ni se marier, ni se rendre à la Cour des Princes qui le demanderent pour Médecin. Uniquement occupé de l'étude de son Art & des Belles-Lettres, en particulier de la Poésie dans laquelle il excelloit, il craignit d'en être distrait par les soins que demandent les enfans. Quant aux honneurs, dont il auroit pu jouir dans les Cours, il leur préféra l'état obscur, mais tranquille, qu'il s'étoit fait. Il avoit coutume de dire avec Séneque :

Stet quicumque volet
Aulæ culmine lubricô;
Me dulcis saturet quies,
Obscurô positus locô,
Leni perfruar otiô,
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.

Ce Médecin jouit long-tems d'une santé parfaite; mais sensible au chagrin qui le rendit valétudinaire vers la fin de sa vie, il tomba dans une Hydropisie, & il en mourut le 20 Juin 1696, dans la 72e. année de son âge. Outre plusieurs Observations insérées dans les Mémoires de l'Académie Léopoldine des Curieux de la Nature, il a écrit en Allemand sur la baguette divinatoire, sur la poudre de sympathie, sur la transplantation des maladies, sur la magie, sur la peste & autres maladies contagieuses.

LECHEL, (Jean) Docteur en Médecine, étoit de Brunswick où il exerça sa profession. Il mourut dans sa patrie le 22 Novembre 1686, à l'âge de 51 ans. *Manget* se borne à le dire Auteur de quelques Observations communiquées à l'A-

cadémie des Curieux de la Nature, mais *George-Matthias* lui attribue un Traité du mauvais usage de la saignée, qui a paru en Latin & en Allemand.

LECLERC, (Hermes) Médecin natif de Tournay, se fit tant de réputation dans les Pays-Bas, qu'il y passa pour le plus habile de son tems dans l'Art de guérir. *André Catullius* en parle dans un Ouvrage imprimé à Bruxelles en 1652, *in*-4, sous le titre de *Tornacum*, *Civitas*, *Metropolis & Cathedra Nerviorum*. Il dit que ce Médecin a écrit quelques Ouvrages qui ont rapport à sa profession. On sait d'ailleurs que *Leclerc* se dégoûta du monde dans la vieillesse & se retira à la Chartreuse près de sa ville natale, où son fils étoit Prieur, sous le nom de Dom *Agathange*. Il y mourut en 1630. *Jacques*, son autre fils, fut un célebre Jurisconsulte; mais il quitta pareillement le monde, entra parmi les Chartreux, & devint Prieur de la Maison de Bruxelles.

LECLERC, (Gabriël) Médecin ordinaire de Louis XIV, se fit de la réputation par les Ouvrages qu'il donna au public. On remarque sur-tout sa *Chirurgie complette*, qui de tous les Livres élémentaires qui ont paru sur cet Art important, est le mieux fait & le plus instructif. *Boerhaave* & *Haller* ont même dit que le Traité d'Ostéologie inséré dans cet Ouvrage, étoit le plus exact qui ait paru depuis *Vésale*; & suivant M. *Portal*, il est encore un des meilleurs que nous ayions. Voici les titres de différens Ecrits qui sont sortis de la plume de *Leclerc*.

L'Ecole du Chirurgien, ou les principes de la Chirurgie Françoise. Paris, 1684, *in*-12.

Chirurgie complette. Ce Traité, qui est par demandes & par réponses, est dédié à M. *Fagon*, premier Médecin du Roi. Il y en a eu grand nombre d'éditions. Paris, 1694, 1702, 1706, *in*-12, 1719, 1739, deux volumes *in*-12. Geneve, 1699, *in*-12. Liege, 1702, *in*-12. La Haye, 1707, *in*-12. Bruxelles, 1724, 1749, deux volumes *in*-12. Leyde, 1731, deux volumes *in*-8. En Allemand, Dresde, 1699, 1707, *in*-8. En Italien, Naples, 1734, *in*-4. Comme l'Auteur avoit été disciple de *Duverney*, il a enrichi son Ouvrage des découvertes de son Maître, mais sans le nommer.

Appareil commode en faveur des jeunes Chirurgiens. Paris, 1700, *in*-12, avec figures.

Catalogue des drogues. 1701, *in*-12.

La Médecine aisée. Paris, 1719, deux volumes *in*-12.

Le rapport qu'il y a entre le nom de cet Auteur & celui de M. *Clerc*, pourroit être une occasion de les confondre; mais ils désignent deux personnes différentes. Le dernier, ancien Médecin du Roi de France en Allemagne, Membre de l'Académie de Pétersbourg, a donné au public des Ouvrages dont nous avons parlé à son Article. Voyez CLERC.

LECLERC, (Etienne) Médecin & Professeur en Langue Grecque à Geneve, disputa cette Chaire contre le célebre *Alexandre Morus*, prédicateur du parti des Calvinistes, qui lui fut préféré. *Leclerc* en fut piqué, & pour se venger de l'injustice qu'il prétendoit lui avoir été faite, il critiqua les Ouvrages des amis de *Morus*. Cependant celui-ci étant passé au bout de trois ans à une Chaire de Théologie & à la charge de Ministre à Geneve, *Leclerc* fut nommé pour

remplir sa premiere place. Il fut choisi Conseiller de la ville de Geneve en 1662, mourut en 1679, & laissa plusieurs Dissertations que *Jean*, son fils, prit soin de faire imprimer en 1684, avec celles de *David Leclerc* son oncle. *Etienne Leclerc* étoit né à Geneve en 1599.

LECLERC, (Daniel) savant Médecin, fils du précédent, étoit de Geneve, où il vint au monde le 4 Février 1652. Après avoir étudié en France, spécialement à Montpellier & à Paris, il se rendit à Valence & il y prit le bonnet de Docteur en 1672. D'abord qu'il fut de retour dans sa patrie, il s'empressa moins d'être recherché dans la pratique, qu'à s'y préparer par l'étude des Auteurs les plus célebres. Il fouilla dans les premieres sources ; & comme il s'appliqua à connoître les progrès de la Médecine d'âge en âge, & les découvertes dont elle s'étoit enrichie, il conçut le dessein d'en tracer l'Histoire. Ce projet l'occupa beaucoup ; il partagea, pour ainsi dire, son tems entre le Cabinet & les malades jusqu'à ce qu'il fut nommé Conseiller d'Etat, charge qu'il remplit pendant vingt-quatre ans & demi, & qu'il remplissoit encore à sa mort arrivée le 8 Juin 1728. Il laissa deux fils, *Jacques*, Docteur en Médecine, & *Jacques-Théodore*, Ministre & Professeur des Langues Orientales.

Daniel Leclerc a travaillé à la Bibliotheque Anatomique avec *Manget*. Les Ouvrages suivans sont de lui seul :

Historia Naturalis & Medica latorum lumbricorum intrà hominem & animalia nascentium. Genevæ, 1715, *in*-4. En Anglois, Londres, 1721, *in*-8.

Histoire de la Médecine où l'on voit l'origine & les progrès de cet Art de siecle en siecle. Geneve, 1696, *in*-12. Comme cette édition n'alloit pas au delà du tems d'*Hippocrate*, il en donna deux autres à Amsterdam, *in*-4, qui traitent de l'Histoire de la Médecine jusqu'à *Galien.* L'une parut en 1702, l'autre en 1723 ; on en a donné une troisieme à La Haye, 1729, *in*-4. On y trouve les circonstances les plus remarquables de la vie des Médecins Grecs & Latins ; mais *Leclerc* s'attache moins à ces détails, qu'à ce qui regarde les opinions, les systêmes, les sectes, les découvertes, dont ces Médecins sont les Auteurs ; en un mot, il traite de l'origine, des progrès & des révolutions de la Médecine de siecle en siecle. *Freind*, qui a aussi traité de cette partie de l'Art, fait le plus grand éloge de l'Histoire de *Leclerc*. Il ne pense pas de même au sujet de l'*Essai* pour servir à la continuation de cette Histoire, depuis la fin du deuxieme siecle jusqu'au milieu du dix-septieme, que l'Auteur a ajouté à son premier Ouvrage. Il est vrai qu'il y a dans cet Essai beaucoup de choses rapportées négligemment & avec peu de précision ; mais on doit remarquer que ce morceau n'est qu'un plan, qui laissera toujours des regrets de ce que *Leclerc* n'ait pas continué son entreprise jusqu'à son tems, avec la même étendue qu'il avoit donnée à l'Histoire de la Médecine jusqu'à la fin du deuxieme siecle. Cet Auteur a prévu les reproches qu'on pourroit lui faire à cet égard. Les raisons qu'il apporte pour excuser sa conduite sont trop justes & trop sensibles, pour ne point s'y rendre : son âge avancé, la grandeur des dépenses pour se procurer les Livres nécessaires, ses occupations, la difficulté de traiter de la Médecine des Arabes, sont les principaux obstacles qu'il a trouvés à la continuation de son travail.

J'ai profité de l'Ouvrage de ce Médecin, & j'ai tiré de ſon Hiſtoire un grand nombre d'Articles répandus dans ce Dictionnaire. J'en ai déja prévenu le Lecteur dans la Préface ; & ſi je le répete ici, c'eſt pour me rappeller encore une fois les obligations que j'ai au ſavant *Leclerc*. Il eſt impoſſible d'écrire une Hiſtoire ſans compiler ; elle eſt moins le fruit du génie, que celui des recherches. Mais pour éviter les reproches odieux du plagiat, un Ecrivain ſincere doit nommer les ſources dans leſquelles il a puiſé. C'eſt pourquoi je me ſuis fait un devoir d'imiter la conduite de *Pline*, & je répete ce qu'il a dit dans la Préface de ſon Hiſtoire Naturelle : *Benignum eſt & plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris.*

Voici maintenant la notice des Auteurs qui ont traité de l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins, & qui ont ſervi à la compoſition de celle de *Daniel Leclerc*, ainſi qu'il l'annonce lui-même dans la Préface de ſon Ouvrage.

Vossius, dans un Livre poſthume intitulé, *De Philoſophia*, dit pluſieurs choſes concernant les Médecins anciens, les Ecrits qu'ils ont laiſſés, & le tems auquel ils ont vécu.

Meibomius & Reinesius, ſavans Médecins Allemands, ont travaillé ſur cette matiere ; le premier dans ſon Ouvrage intitulé : *Magnum Opus de vitis Medicorum* ; le ſecond dans une Hiſtoire des Médecins.

Ménage a auſſi compoſé une Hiſtoire des anciens Médecins qui étoit en manuſcrit dans la Bibliotheque léguée par l'Abbé Bignon.

Pierre Castellan, Profeſſeur en Grec à Louvain, a donné un petit Traité intitulé : *Vitæ illuſtrium Medicorum.*

Brunsfels avoit fait avant lui un Catalogue des Médecins illuſtres.

Champier, Remacle Fuchs, Peucer, ont auſſi écrit ſur le même ſujet.

Wolfgang Justus a fait une Chronologie des Médecins.

René Moreau a auſſi remarqué le tems auquel divers Médecins ont vécu.

Neander, Médecin de Brême, ville d'Allemagne dans le Cercle de la Baſſe-Saxe, a compoſé un Livre imprimé en 1623, où il traite de l'origine de la Médecine, de ſon antiquité & de ſon excellence, des Sectes qui s'y ſont établies, des intervalles pendant leſquels elle a été négligée, de ceux où elle s'eſt relevée, & enfin de la vie & des Ecrits des Médecins qui y ont contribué.

Melchior Adam a écrit, un peu avant lui, la vie des Médecins Allemands.

Doringius, autre Médecin Allemand, a fait imprimer, en 1611, un petit Livre touchant la Médecine & les Médecins, l'origine & les progrès de cet Art.

Martin Fogelius, fameux Professeur d'Hambourg, avoit promis une Histoire des Médecins qui avoient été omis par ceux qui ont traité de la même matiere.

Welschius, autre Médecin d'Allemagne, a pareillement voulu faire cette Histoire.

Tiraqueau doit aussi être rangé dans le nombre de ceux qui ont travaillé pour l'Histoire de la Médecine.

Bernier a donné un Ouvrage intitulé : *Essai de la Médecine*, où il est traité de l'Histoire de la Médecine & des Médecins.

Lionardo Di Capoa, Médecin Napolitain, a aussi écrit quelque chose qui approche de l'Histoire de la Médecine.

Conringius a pareillement travaillé sur cette matiere dans son Introduction à la Médecine.

Schelhammer, célebre Professeur de l'Université de Kiell, a joint un savant Commentaire à cet Ouvrage.

Almeloveen a donné un Livre intitulé : *Inventa nov-antiqua, id est, brevis enarratio ortûs & progressûs Artis Medicæ.*

Une infinité d'autres Ecrivains ont traité de cette matiere, avec plus ou moins d'étendue, depuis que l'Histoire de *Leclerc* a paru ; mais personne ne l'emporte sur ce Médecin, soit par la variété, soit par l'utilité des détails. Il n'y a que le Docteur *Freind* qui lui soit comparable : aussi n'y a-t-il point d'Ouvrages qui fournissent de plus amples connoissances sur l'Histoire de la Médecine, que ceux de ces deux Auteurs. De l'Histoire de *Leclerc* qui va jusqu'à la fin du second siecle de salut, & de celle du Docteur *Freind* qui commence au tems de *Galien* & s'étend jusqu'au seizieme siecle, on peut extraire un grand nombre de faits, de circonstances & d'anecdotes, que les Médecins ne peuvent ignorer, sans s'exposer au reproche d'avoir négligé une des parties essentielles de leur Art.

LECOQ (Antoine) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville, où il pratiqua avec beaucoup de réputation, & mourut le 28 Mars 1550. Il avoit été élu Doyen de sa Faculté en Novembre 1538, & continué en 1539. En cette même année, *Lecoq* fut appellé à la Cour pour consulter sur l'état de François I, Roi de France, qui étoit atteint de la vérole. Comme *Fernel* ne vouloit admettre d'autre remede que son Opiate antivénérienne, on dit que notre Médecin eut la force de s'opposer à cet avis & d'insister sur la nécessité des frictions mercurielles, qu'il croyoit être le moyen le plus efficace & le plus prompt pour guérir le Roi. Cette conduite prouve son intelligence, mais le propos qu'il tint en faisant valoir son opinion, ne montre pas un Médecin Courtisan. *Gui Patin* assure qu'il dit à *Fernel*, en parlant de François I, *c'est un vilain qui a gagné la vérole*, Frottetur *comme un autre & comme le dernier*

de son Royaume, puisqu'il s'est gâté de la même maniere. Cela fut rapporté au Roi qui n'en fit que rire, & lui sut bon gré de sa franchise.

Nous avons quelques Ouvrages de la façon d'*Antoine Lecoq* :

De Ligno sancto non permiscendô. In imperitos, fucatosque Medicos. Parisiis, 1540, *in*-8. Il ne souffrit pas qu'on fît bouillir le Bois de Guaiac avec d'autres drogues.

Consilia de Arthritide. Francofurti, 1592, *in*-8, avec d'autres Ouvrages sur la même maladie, dont les principaux sont tirés de *Jacques Sylvius* & de *Fernel*. Ces deux Médecins, conjointement avec *Lecoq*, ont été consultés pour Louis de Flandre qui souffroit depuis long-tems d'une goutte vague & irréguliere. C'est ainsi qu'en parle *Henri Garet* ; il ajoute que *Pierre Bruhesius*, Médecin d'Eléonore, Reine de France, Douairiere de François I & sœur de Charles-Quint, avoit reçu ordre de cette Princesse, qui demeuroit alors dans les Pays-Bas, de s'adresser à eux, comme les plus célebres Médecins de Paris.

Il ne faut point confondre celui dont nous venons de parler, avec *Paschal Lecoq* qui naquit dans le Poitou en 1567. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Poitiers en 1597, parvint au Décanat de sa Compagnie, & mourut dans la même ville de Poitiers le 18 Août 1632.

Il a donné au public :

Bibliotheca Medica, sive, Catalogus eorum qui ex professo Artem Medicam in hunc usque annum 1589 *scriptis illustrarunt. Basileæ*, 1590, *in*-8. C'est un Catalogue alphabétique de différens Médecins, avec des notes sur leurs Ecrits, tant imprimés que manuscrits, & les principaux traits de leur vie, qu'il avoit principalement tirés de la Bibliotheque de *Gesner*. Ce premier Catalogue est suivi d'un autre dans lequel il a fait entrer les Auteurs qui ont écrit de la Médecine en François, en Allemand & en Italien. Cet Ouvrage n'est pas sans beaucoup de fautes, dont la plus commune est de parler du même Ecrivain sous différens noms.

Oratio de Galli Gallinacei naturâ & proprietatibus, Pictavii, 1613, *in*-8.

LEDELIUS, (Samuel) de Sorraw dans la Basse Lusace, fut Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Thésée* II. Il pratiqua la Médecine, après le milieu du XVII siecle, à Grunberg en Lusace, & devint Physicien Provincial du duché de Gorlitz. On a de lui :

De Pica. Jenæ, 1668, *in*-4. C'est la These qu'il soutint dans les Ecoles de Jene, sous *Jean-Arnould Friderici*.

De Centaurio minori, aurô tamen majori. Francofurti, 1694, *in*-8. Ce Mémoire est écrit dans le goût de l'Académie des Curieux de la Nature, à qui l'Auteur l'a adressé. Il lui a aussi communiqué un très-grand nombre d'Observations.

LEDRAN, (Henri) Chirurgien Juré de Saint Côme & ancien Prévôt de sa Compagnie, étoit de Paris. Comme il fut un des grands Opérateurs de son siecle, il remit en vigueur l'amputation des mammelles attaquées de cancer; méthode qui étoit négligée depuis long-tems, & qu'on avoit mise au nombre de celles qui perdent leur mérite en vieillissant. Il est vrai que le succès de cette opération est souvent infructueux ; mais c'est moins de la part de l'opération même, que de celle de l'Opérateur qui s'y prend trop tard, & lorsque le virus cancereux a déja attaqué les glandes de l'aisselle & infecté toute la masse.

Ledran se fit beaucoup de réputation dans les armées par les cures épineuses dont il fut chargé. Il traita plusieurs officiers distingués avec le plus grand succès, & en particulier le Maréchal-Duc de Villars, qu'un boulet de canon blessa à la jambe à la bataille de Malplaquet. Ce Chirurgien ne se fit pas moins de réputation à la Cour, où il fut appellé pendant la maladie, dont Louis XIV mourut. Cinq ans après, il mourut lui-même, le premier de Février 1720, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Sulpice, sa paroisse.

Henri-François, son fils, ancien Chirurgien Major de la Charité, de l'Académie de Chirurgie, de la Société Royale de Londres, & Chirurgien consultant des Camps & Armées du Roi, naquit à Paris. A l'exemple de son pere, il fut presque toujours de l'avis de passer aux grandes opérations; mais comme l'expérience dirigée par beaucoup d'esprit & de jugement, étoit le premier mobile de ses décisions, les succès qu'il en eut, & la dextérité avec laquelle il opéra, lui mériterent la réputation dont il jouissoit encore en 1768. Cette réputation durera même long-tems après lui: c'est dans les Ouvrages qu'il avoit donnés au public, que la postérité trouvera la preuve des rares connoissances qu'il avoit dans son Art.

Parallele des différentes manieres de tirer la pierre de la vessie. Paris, 1730, 1740, *in*-8. En Allemand, Berlin, 1737, *in*-8. En Anglois, Londres, 17[illegible]8, *in*-8. Cet habile Chirurgien examine les différentes méthodes de tailler qui ont eu le plus de célébrité. Avant que d'entrer en matiere, il donne une description succincte des parties contenues dans le bassin. Il a connu les replis du péritoine qui fixent la vessie aux os pubis, & il leur attribue l'usage des ligamens; il a encore donné des observations sur le tissu cellulaire qui enveloppe la vessie. Il a fait représenter le bassin dans la position où il est, lorsqu'on opere suivant la méthode de *Rau*, & il a fait dépeindre une moitié de bassin sciée verticalement, méthode dont M. *Camper* a retiré les plus grands avantages. M. *Ledran* s'étend peu sur le petit appareil qu'il condamne par rapport à l'extraction des pierres qui sont dans la vessie. Il se montre plus partisan du grand appareil; mais il conseille de faire l'incision un peu plus bas que les *Colot* n'avoient coutume de la faire. Il prétend que ceux qui pratiquent la taille à cet appareil, agissent avec trop de précipitation, ne mesurent point le degré d'incision, ou font, en retirant la pierre, des dilacérations qu'ils eussent pu prévenir en agissant avec plus de prudence. Il trouve en général moins d'avantages que d'inconvéniens dans le haut appareil; il n'en proscrit cependant pas totalement l'usage, sinon que le corps de la vessie soit affecté. Si la vessie est saine & la pierre trop grosse, il conseille d'y recourir. L'opération latérale de *Rau* lui paroît très dangereuse si l'on se sert de la sonde qu'*Albinus* a décrite; il prétend qu'on risque d'inciser très-souvent le rectum. L'Auteur a imaginé une nouvelle sonde pour obvier à cet inconvénient, & il s'en est servi avec succès dans un grand nombre de tailles.

Observations de Chirurgie, auxquelles on a joint plusieurs réflexions en faveur des Etudians. Paris, 1731, deux volumes *in*-12, & 1751, sous le même format. En Allemand, Nuremberg, 1738, *in*-8. En Anglois, 1739, *in*-8. La plupart de ces observations ont pour objet des maladies graves. L'Auteur, qui les a tirées de sa pratique, parle de ses bons succès sans ostentation, & des mauvais avec beaucoup de candeur.

Traité

Traité des opérations de Chirurgie. Paris, 1731 & 1742, *in*-8. Bruxelles, 1745, *in*-8. En Anglois, par *Gataker*, Londres, 1749, *in*-8, avec les additions de *Chéselden* & de nouvelles figures d'instrumens. C'est un bon Ouvrage, qui ne comprend cependant point toutes les opérations; mais M. *Ledran* a la modestie de parler de quelques nouvelles pratiques, sans s'attribuer le mérite de la nouveauté.

Réflexions sur les plaies d'armes à feu. Paris, 1737, 1740, 1759, *in*-12. Amsterdam, 1745, *in*-12. En Allemand, Nuremberg, 1740, *in*-8. Ce Traité est court, mais il est plein de remarques également judicieuses & intéressantes; il est le fruit que l'Auteur a recueilli des Campagnes qu'il a faites dans les Armées Françoises. M. *Ledran* prétend qu'il y a contusion dans toutes les plaies d'armes à feu; il recommande l'usage des grandes incisions, blâme celui des tentes, rejette les pansemens fréquens, indique plusieurs nouveaux appareils, & examine scrupuleusement les plaies de différentes parties du corps.

Suite du parallele de la taille. Paris, 1756, *in*-8. Les nouveaux instrumens inventés pour cette opération, depuis la publication de son premier Ouvrage, lui ont donné matiere à quantité de réflexions.

Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la Chirurgie. Paris, 1765, *in*-8. Cet Ouvrage répond parfaitement à la haute réputation de son Auteur, & les préceptes qu'on y trouve sont d'autant plus sûrs, qu'ils sont presque tous appuyés sur la longue pratique de ce grand Chirurgien.

Traité économique de l'Anatomie du corps humain. Paris, 1768, *in*-12. Ce Traité ne figure point avec les autres productions de M. *Ledran*; on n'y reconnoît plus l'Auteur des excellens Ouvrages dont on vient de parler. Le génie de l'homme vieillit avec le corps.

LEDUC, (Antoine) fils d'un Médecin de Constantinople, naquit dans cette ville. Il étoit Bachelier de la Faculté de Leyde, lorsqu'il y soutint, en 1716, selon quelques-uns, & en 1722, selon d'autres, une These sur l'Inoculation de la petite vérole, telle qu'on la pratiquoit dans sa patrie. Elle est intitulée : *Dissertatio de Bizantina variolarum insitione, pro gradu Doctoris suscipiendô in Universitate Leidensi.* C'est la premiere These qui ait été soutenue dans les Ecoles publiques sur l'Inoculation, s'il est vrai qu'elle soit de l'an 1716; car celle que M. *Boyer* défendit à Montpellier, n'est que de 1717.

LEFEVRE, (Nicolas) Membre de la Société Royale de Londres & Apothicaire de la Maison du Roi d'Angleterre, Charles II, fut aussi connu en France, sa patrie, en qualité de Chymiste de Louis XIV. On ne peut trop le louer pour les lumieres qu'il a répandues sur la Chymie, la précision avec laquelle il a décrit tous ses procédés, & le détail dans lequel il est entré sur les circonstances des opérations. Il est d'ailleurs très-fidele & très-exact dans l'exposition de ses expériences; il s'est attaché sur-tout à marquer tous les procédés où l'Artiste couroit quelques risques. On peut cependant lui reprocher un défaut; c'est qu'il regne dans ses raisonnemens un peu trop d'esprit Chymique, & qu'il parle trop au long des propriétés des médicamens. *Boyle* le désigne dans ses Ouvrages sous les lettres L F, & il y fait mention de l'*Ens primum*

Balſami, par lequel *Lefevre* prétendoit rendre la vigueur & la jeuneſſe aux animaux décrépits. Ce Chymiſte eſt preſque le premier qui ait donné en François un abrégé des procédés les plus en uſage, en obſervant l'ordre des corps qu'il ſoumet à l'opération & dont il fait l'analyſe. Ce Traité fut imprimé à Paris en 1660, 1669 & 1674, deux volumes *in*-12; à Leyde, 1699, deux volumes *in*-12; à Paris, 1751, cinq volumes *in*-12. Cette derniere édition a été revue, corrigée & augmentée d'un grand nombre de procédés par *Dumonſtier*, qui l'a encore enrichie de pluſieurs figures. La Chymie de *Lefevre* a paru en Anglois en 1670, *in*-8, & en 1740, *in*-4; en Latin, à Beſançon, 1737, deux Tomes *in*-4, en un volume.

LE FRANÇOIS, (Alexandre) de Paris, prit le bonnet de Docteur en 1708, dans la Faculté de Médecine en l'Univerſité de ſa ville natale. Il s'eſt diſtingué par des Ouvrages qui ne reſpirent que le bien public & la réforme de ſa profeſſion. Mais toutes bonnes qu'euſſent été ſes vues, elles n'ont fait qu'une impreſſion paſſagere : comme il ne falloit rien moins que le concours de l'autorité ſouveraine pour donner de l'activité à ſes projets, ils ſont demeurés ſans effet, parce qu'ils n'ont point été goûtés du Miniſtere. Voici les titres ſous leſquels ces Ouvrages ont paru :

Réflexions critiques ſur la Médecine. Paris, 1714 & 1723, 2 volumes, *in*-12.

Projet de Réformation de la Médecine. Paris, 1716 & 1723, 2 volumes, *in*-12.

Diſſertation contre l'uſage de ſoutenir des Theſes en Médecine, avec un Mémoire pour la réformation de la Médecine dans la ville de Paris. Paris, 1720, *in*-12.

LEGIUS, (Léonard) Médecin natif de Pavie, vécut vers l'an 1520. Il a montré beaucoup d'intelligence dans ſa façon d'interpréter les dogmes de pratique, qui ſont répandus dans les Ouvrages de *Galien* & d'*Avicenne*; le Traité qu'il a écrit à ce ſujet, a été publié ſous ce titre :

Propoſitiones, ſeu, Floſculi ex Galeni Libris diligentiſſimè collecti. Introductorium Medicum ex expoſitione Capituli aurei Avicennæ. Venetiis, 1523, *in-fol.*

LEGRAND (Nicolas) étoit de Paris. Il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de Médecine de ſa ville natale, ſous le Décanat de *Jean Maillart* qui fut nommé à cette dignité en Novembre 1542 & continué en 1543, & il ne tarda pas à demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint. Comme il exerça ſa profeſſion avec une eſtime générale, ſa réputation perça juſqu'à la Cour du Roi Henri II, dont il devint Médecin. *Legrand* mourut le 24 Septembre 1583, âgé de 63 ans, & laiſſa pluſieurs Ouvrages. Je n'en connois point les titres. Aucun des Bibliographes que j'ai conſultés ne cite rien ſous ſon nom ; peut-être lui a-t-on attribué les Traités qui appartiennent à *Antoine Legrand* de Douay, mais celui-ci n'a écrit qu'après le milieu du XVII ſiecle.

LEICHNER, (Eccard) de Saltzungen dans la Principauté de Henneberg en Franconie, naquit le 15 Janvier 1612. Il fit des études différentes dans le même tems : ſes parens vouloient qu'il s'appliquât à la Théologie, pendant que ſon goût le portoit vers la Médecine. Comme c'étoit la nature elle-même qui lui avoit inſ-

piré ce goût, il crut pouvoir le suivre malgré les ordres contraires qu'on lui donnoit; & sous les apparences d'étudier la Théologie, il fit enfin son unique affaire de l'Art de guérir. Après quelques années de pratique à Sondershausen, à Nordhausen & à Ordorf en Thuringe, il fut reçu Docteur à Jene le 29 Octobre 1643. L'année suivante, il fut aggrégé à l'Université d'Erfurt, où on le nomma à la Chaire de Professeur ordinaire en 1646. Il passa par différentes charges dans cette Académie, depuis ce tems jusqu'en 1690, qu'il mourut le 29 Août, âgé de 78 ans. Ce Médecin a mis au jour plusieurs Ouvrages, tant en Allemand qu'en Latin. Amateur de paradoxes, il barbouilla beaucoup de papier, soit pour faire connoître ses opinions, soit pour les défendre; il poussa même la singularité jusqu'à s'opposer aux sentimens les plus généralement reçus, & ne voulut jamais se rendre à l'évidence des faits qui démontrent la circulation du sang. Les Ouvrages qu'il a écrits en Latin portent les titres suivans :

Atomorum subcœlestium syndiacrisis. Erfurti, 1645, *in*-4.

De motu sanguinis Exercitatio Anti-Harveiana. Arnstadiæ, 1645, *in*-12. *Jenæ*, 1653, *in*-12. *Amstelodami*, 1665, *in*-12.

De generatione, seu, de propagativa animalium, plantarum & mineralium multiplicatione. Erfurti, 1649, *in*-4.

Dissertatio de indivisibili & totali cujusque animæ in toto suo corpore & singulis ejus partibus existentiâ. Ibidem, 1650, *in*-12.

De Philosophica scholarum emendatione. Ibidem, 1652, *in*-12.

De cordis & sanguinis motu Hypomnemata septem. Jenæ, 1653, *in*-12.

Exercitationes de calido innato. Erfurti, 1654, *in*-4.

De principiis Medicis, seu, de Apodictica scholarum Medicarum emendatione. Erfurti, 1664, *in*-12.

Archæus synopticus, sive, duodecim Tabulæ de legibus Medicæ Reipublicæ fundamentalibus. Ibidem, 1674, *in*-12. Les traits qu'il lâcha contre *Paul Ammann* dans cet Ouvrage, firent prendre la plume à ce Médecin, mais la dispute se termina assez inutilement de part & d'autre. *Leichner*, en combattant la circulation, tint toujours pour les Anciens; & *Ammann*, qui rejettoit hautement leurs opinions, n'en montra que plus d'attachement aux sentimens des Modernes.

De principiis Medicis Epistola Apologetica ad illustre Medicorum in Academia Lipsiensi Collegium. Erfurti, 1675, *in*-12. C'est la Réponse qu'il fit à *Ammann* qui avoit fait face, par un Ecrit, aux traits que notre Médecin avoit lâchés contre lui dans l'Ouvrage précédent.

Epicrisis Medico-Analytica super undecim Disputationes Medicas Francisci de Le Boë Sylvii. Ibidem, 1676, *in*-12.

LEIGH, (Charles) Médecin du XVII siecle, étoit de Grange dans le Duché de Lancastre. Il fut reçu Docteur à Cambridge, & il pratiqua à Londres avec tant de réputation, que la Société Royale de cette ville le mit au nombre de ses Membres le 13 Mai 1685. La célébrité, dont ce Médecin a joui, s'est soutenue après sa mort par les Ouvrages qu'il a laissés au public :

Histoire Naturelle des Provinces de Lancastre, de Chester & de Derbi avec le détail des Antiquités Britanniques, Phéniciennes, Arméniennes, Grecques & Ro-

maines qu'on trouve dans ces Provinces. Oxford, 1630, *in-fol.* Londres, 1700, *in-folio*, avec figures. On peut rendre ainsi en François le titre de cet Ouvrage, dont les éditions sont en Anglois. L'Auteur s'est attaché à parler des Eaux Minérales, des Métaux & des maladies les plus communes aux Provinces qu'il a parcourues en Naturaliste.

Phthisiologia Lancastriensis, cum Tentamine Philosophicô de Mineralibus Aquis in eodem Comitatu observatis. Londini, 1694, *in-8. Genevæ*, 1727, *in-4*, avec les Œuvres de *Richard Morton*.

Exercitationes quinque de Aquis Mineralibus, Thermis calidis, morbis acutis, morbis intermittentibus, Hydrope. Londini, 1697, *in-8.* Dans la partie de ce Recueil qui concerne les Eaux Minérales, il combat les sentimens de *Lister* sur leurs principes, & n'en reconnoît d'autres que le vitriol, l'ochre & le souffre.

Histoire de la Virginie. Londres, 1705, *in-12*, en Anglois. Amsterdam, 1707, *in-12*, en François. *Leigh* auroit pu tirer meilleur parti du séjour qu'il a fait dans ce pays & s'attacher en particulier à ses productions; mais il a rempli cette tâche avec si peu d'étendue, que ce qu'il a dit des plantes, ne mérite pas grande attention.

LEMAIRE, (Jean) ou comme il s'appelloit lui-même *Jehan Lemaire de Belges*, naquit en Hainaut dans une des trois villes auxquelles il donne ce nom. La troisieme, qui est Bavay, paroît être celle où il vit le jour vers l'an 1473, & non point à Valenciennes, comme certains Auteurs le prétendent. *Jean Molinet*, son parent, se chargea du soin de son éducation, & le mit bientôt en état d'instruire les autres. *Lemaire* voyagea d'assez bonne heure; il n'avoit que 25 ans, lorsqu'il étoit à Ville-Franche en Beaujolois, avec la qualité de Clerc des Finances au service du Roi Louis XI & du Duc Pierre de Bourbon. *Guillaume Du Bois*, plus connu sous le nom de *Cretin*, passant dans ces quartiers-là en 1498, fit connoissance avec *Lemaire*, & l'engagea à faire usage de ses talens. Ses conseils eurent tout l'effet qu'il s'étoit promis, car notre Auteur se livra avec tant d'ardeur à l'étude, qu'il ne tarda pas à donner au public les fruits de ses veilles & de ses travaux. En 1503, il s'attacha à Marguerite d'Autriche, sœur de Philippe I, Roi d'Espagne. *Molinet* étoit alors Bibliothécaire de cette Princesse qui aimoit les Gens de Lettres, & il paroît que ce fut lui qui la détermina à prendre *Lemaire* pour le remplacer dans cet emploi. Ce dernier ne suivit pas d'abord la Cour; il fut en 1506 à Venise, & dès la même année à Rome, où il étoit encore en 1508: mais il est certain qu'il recevoit des appointemens de la Princesse Marguerite en 1509. Il gagna aussi les bonnes graces de son neveu l'Archiduc Maximilien. Enfin, il trouva le secret de se faire aimer à la Cour de France par son Traité *De la différence des Schismes*; ce fut Jean Perréal, Peintre & valet de chambre de Louis XI, qui le poussa auprès de ce Prince, & qui lui ménagea la bienveillance de la Reine Anne de Bretagne, qui le fit son Secretaire, & qui joignit à cette qualité celle de son *Indiciaire* ou Historiographe. *Lemaire* tomba en démence vers la fin de ses jours; il mourut fou dans un Hôpital en 1524, ou, selon d'autres, en 1548.

On voit par ses Ouvrages qu'il savoit le François, le Latin, le Grec &

l'Italien. Il avoit beaucoup étudié l'Histoire, mais il s'étoit sur-tout attaché à la Poésie Françoise. On remarque une imagination enjouée, de l'esprit & de la facilité dans les pieces qui sont sorties de sa plume, mais peu de goût & de délicatesse. Voici un échantillon de ses Vers. Il est tiré d'un Poëme Allégorique qui a paru sous le titre de *Traictez singuliers, sçavoir : les trois Comptes intitulez de Cupido & d'Atropos, dont le premier fut inventé par Séraphin, Poëte Italien ; le second & le tiers de l'invention de Jehan Le Maire, mis en Vers François*, &c. Paris, 1525, *in*-8. Les deux derniers Contes sont destinés à montrer les suites funestes de l'Amour ; il parle dans le second de l'infâme maladie qui est la punition ordinaire de cette passion, quand elle est déréglée, & il y rapporte les sentimens qu'on avoit de son tems sur la vérole. C'est ce qu'il dit à ce sujet, qui l'a fait ranger dans ce Dictionnaire ; car tout ce qu'il a fait d'ailleurs, est parfaitement étranger à cet Ouvrage, si l'on excepte l'Ecrit intitulé : *Le triumphe de très-haulte & puissante Dame Vérolle, Royne du Puy d'Amours ; nouvellement composé par l'inventeur de menus plaisirs honnestes*. Lyon, 1539, *in*-8. On trouve cette piece annoncée, sous le N°. 13, à l'Article *Jean Lemaire* qui est à la tête du troisieme volume des Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas, composés par M. *Paquot*. C'est delà que j'ai tiré ce que je viens de dire, même les vers dont j'ai promis l'échantillon, que j'avois cependant déja vus dans l'Ouvrage *De morbis venereis* du célebre *Astruc*, imprimé à Paris en 1736.

Mais enfin, quand le venim fut meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
Si trez-hideulz, si laits & si énormes
Qu'on ne vit onc visaiges si difformes,
Ne onc receut si trez-mortelle injure
Nature humaine en sa belle figure.
Au front, au col, au menton & au nez,
Oncques ne vids tant de gens boutonnez.
Et, qui pis est, ce venim tant nuisible,
Par sa malice occulte & invisible
Alloit chercher les veines, les arteres,
Et leur causoit si estranges miseres,
Dangier, douleur de passion & goutte,
Qu'on n'y sçauroit remede, somme toute,
Fors de crier, souspirer, lamenter,
Plorer & plaindre, & mort se souhaitter.
Ne ne sceut onc lui bailler propre nom
Nul Médecin, tant eust-il de renom.
L'ung la voulu *Sahafati* nommer
En Arabic : l'autre a peu estimer
Que l'on doibt dire en Latin *Mentagra* :

Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,
Qui n'espargnoit ne couronne, ne crosse:
Pocken l'ont dit les Flamens & Picquarts:
Le Mal François la nomment les Lombars.
Si encore eut d'autres noms plus de quattre:
Les Allemans l'appellent *Groitte blatre:*
Les Espaignols *Las Buas* l'ont nommée.
Et dit on plus que la puissante armée
Des fors François, à grant-peine & souffrance,
En Naples l'ont conquise & mise en France;
Dont aulcuns d'eulx le *Souvenir* la nomment,
Et plusieurs faicts sur ce comptent & somment.
Les Savoysiens *la Clavela* la disent.
De là, comme plusieurs gens en devisent,
De là, comment l'Amour, le jeune Yvroigne
A fait aux gens grant dommage & vergoigne;
Et ne scet on, pour ces clouds desclouer,
Bien bonnement à quel Sainct se vouer.
N'antmoins aulcuns par grace souveraine
Ont imploré Madame Saincte Reine:
Les aultres ont eu recours à Sainct Job;
Peu de guaris, en sont de mors beaucop;
Car reigné à ce trez-cruel tourment
Par tout le monde universellement.

LEMAITRE, (Guillaume) Médecin de Lille en Flandre, mourut au mois d'Août 1585. Il a donné au public un Traité de la peste, maladie fort commune dans son siecle. Cet Ouvrage est intitulé:

Isagoge Therapeutica de sævitia, curatione & præventione Pestis. Francofurti, 1572, *in-8. Venetiis*, 1572, *in-12.*

LEMAITRE, (Rodolphe) de Tonnerre en Champagne, mourut vers l'an 1632. Il fut Médecin de Gaston d'Orléans, frere unique de Louis XIII, & en cette qualité il accompagna ce Prince dans son voyage de Lorraine. La peste y regnoit alors, elle y faisoit même des ravages qui demandoient de prompts secours. Ces circonstances engagerent *Lemaitre* à faire imprimer en 1631, à Pont-à-Mousson, un Ouvrage de sa façon, qui avoit déja paru en 1619 à Paris, sous le titre de *Préservatif des fievres malignes de ce tems.* Il y a fort peu de changement dans la seconde édition; mais comme l'Auteur ne tarda pas à s'appercevoir que la peste de Lorraine avoit un caractere différent de celle, contre laquelle il avoit écrit son *Préservatif*, il donna un deuxieme Ouvrage sur cette

matiere, & l'intitula : *Conseils préservatifs & curatifs contre la peste, plus contre les picqures vénimeuses & ses poisons.* Epinal, *in*-16. Avant l'époque de cette maladie contagieuse, *Lemaître* avoit publié :

De temporibus humani partûs. Apologia Medicinæ. Nemausi, 1591, *in*-8.

Doctrina Hippocratis. Aphorismi novâ interpretatione ac methodô exornati. Leges Medicinæ. Arcana judicia. Patrocinium Doctrinæ Hippocratis. Parisiis, 1613, *in*-12.

LEMERY (Nicolas) naquit à Rouen le 17 Novembre 1645, de *Julien*, Procureur au Parlement de Normandie. Il reçut les premieres leçons de Chymie d'un Apothicaire de sa ville natale, à qui on avoit confié le soin de l'instruire ; mais peu content de ce qu'il avoit appris chez ce premier Maître, il en chercha d'autres, vint à Paris & s'attacha à *Glaser*. Il fit ensuite plusieurs voyages dans la vue d'augmenter ses connoissances ; il ne revint dans la Capitale qu'au bout de six ans, & il s'y fit recevoir Apothicaire. Pour donner au public des preuves de son savoir, il annonça un cours de Chymie dans le Laboratoire de son ami *Martin*, Apothicaire du Prince de Condé. Bientôt il en eut un en propre qui fut ouvert aux étrangers ; & ce fut-là que *Rohaut*, *Bernier*, *Auzout*, *Regis*, *Tournefort*, & plusieurs autres Savans vinrent admirer sa dextérité dans les opérations. Paris devint alors le centre de la Chymie. Avant *Lémery*, cette Science étoit une espece de cahos, où le faux étoit entierement mêlé avec le vrai. Il les sépara ; il réduisit la Chymie à des idées plus nettes, plus simples & moins vagues ; il abolit la barbarie inutile de son langage, il en dissipa l'obscurité ; & bannissant le jargon vuide de sens qui en avoit fait un Art mystérieux, il s'accommoda au goût & à la Philosophie de son tems. Bien différent de tant d'autres, *Lémery* augmenta sa fortune par la Chymie ; comme il étoit le seul dans Paris qui sût faire le blanc d'Espagne, cette découverte l'enrichit beaucoup.

En 1675, il donna son *Cours de Chymie* au public. Cet Ouvrage fut reçu avec beaucoup d'applaudissemens : l'Auteur s'étoit pourtant réservé certains secrets, & on le soupçonne d'avoir seulement simplifié quelques opérations, sans révéler le dernier degré de facilité avec lequel il les exécutoit. Il y a eu beaucoup d'éditions de cet Ouvrage. La premiere de Paris en 1675, *in*-8, fut suivie de celles de 1679, 1681, 1682, 1683, 1690, 1697, 1701, 1713, 1730, dans la même ville, aussi *in*-8. Geneve, 1681, 1691, *in*-12, en Latin. Dresde, 1697, 1734, *in*-8, en haut Allemand ; la seconde édition est ornée des notes du Traducteur *Jean-Christian Zimmerman*. En Anglois, Londres, 1688, *in*-8, par *Vautier Harris*. En François, Leyde, 1716, *in*-8. Lyon, 1724, *in*-8. La meilleure édition de l'original est celle de Paris de 1713, qui a été revue par *Noël Falconet*. On y a mis beaucoup de choses qui ne se trouvent point dans les précédentes : elle contient les principales opérations sur les substances des trois regnes, qui sont écrites avec exactitude & fidélité, & sont chacune accompagnées de notes qui en exposent les raisons physiques. Mais comme cette addition ne fait point la meilleure partie de l'Ouvrage, on ne conseille point au Lecteur de s'en rapporter aux raisonnemens de *Lémery* : il vaut mieux consulter là-dessus le Cours de Chymie de cet Auteur, revu, corrigé, & augmenté de notes savantes par M. *Baron*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & imprimé en cette ville, 1756, *in*-4.

Du reſte, on ne peut trop louer la diligence minutieuſe avec laquelle *Lémery* a décrit toutes les circonſtances des procédés, & particulierement de ceux où il pourroit y avoir quelque danger pour l'Artiſte. Mais de la maniere dont cet Ouvrage eſt fait, il ne paroît point deſtiné pour les commençans : l'Auteur débute par la partie la plus difficile de la Chymie, l'analyſe des métaux. Le plus grand nombre de ſes procédés eſt tellement analogue à la préparation des remedes, qu'il paroît bien qu'il ne travailloit point en Philoſophe, mais que ſon deſſein étoit plutôt de remplir les boutiques des Apothicaires de médicamens, que d'inſtruire ſes Lecteurs dans la connoiſſance des principes & des fondemens de la Chymie. Cela ne doit cependant point empêcher de lui ſavoir gré de ſon travail ; en aſſujettiſſant la Chymie à la Médecine, il a contribué à la perfection d'un Art qu'on peut regarder comme la partie principale de la Philoſophie Naturelle.

En 1681, il s'éleva des troubles ſur la Religion, & comme *Lémery* profeſſoit ouvertement le Calviniſme, il fut obligé d'interrompre ſes cours. Sur ces entrefaites, l'Electeur de Brandebourg l'appella à Berlin; mais il refuſa de s'y rendre, & préféra d'aller en Angleterre, où le Roi Charles II le reçut avec diſtinction. Les choſes ne répondirent cependant point à ſon attente dans cette Cour, & pour cette raiſon, il ſe détermina à repaſſer en France, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Caen en 1683. L'Edit portant révocation de celui de Nantes fut publié en 1685 ; comme il interdiſoit l'exercice de la Médecine à ceux de la Religion prétendue réformée, *Lémery* ſe trouva abſolument ſans emploi. Ebranlé par cette circonſtance qui dérangeoit ſes projets, mais plus ébranlé encore par les moyens dont on uſa pour le convaincre des vérités de la Religion Catholique Romaine, il ſe détermina à l'embraſſer en 1686, & reprit le cours de ſes exercices ordinaires.

En 1697 & 1698, il donna au public deux Ouvrages conſidérables. Le premier qui eſt un Recueil de toutes les compoſitions des remedes décrits dans les meilleurs Livres de Pharmacie, eſt intitulé :

Pharmacopée univerſelle. Paris, 1697, 1716, 1754, 1764, *in*-4. Amſterdam, 1716, *in*-4. La Haye, 1729, *in*-4. En Italien, Veniſe, 1720, *in*-4. Voici le titre du ſecond :

Dictionnaire univerſel des drogues ſimples. Paris, 1698, 1714, *in*-4. Ibidem, 1733, avec les augmentations de M. *de Juſſieu*, & 1759, *in*-4. Amſterdam, 1716, *in*-4. Roterdam, 1727, *in*-4. En Italien, Veniſe, 1720 & 1737, *in-fol.*

Au rétabliſſement de l'Académie Royale des Sciences en 1699, *Lémery* obtint la place d'Aſſocié Chymiſte ; mais *Bourdelin*, qui étoit Penſionnaire, étant venu à mourir, il lui ſuccéda & ſe mit alors à lire à l'Académie ſon *Traité de l'Antimoine*. Cet Ouvrage contient l'Analyſe Chymique de ce Minéral, ainſi que le Recueil d'un grand nombre d'opérations. Il fut imprimé à Paris en 1707, *in*-12, & en Italien à Veniſe en 1717, *in*-8. Un anonyme a donné des notes critiques ſur ce Traité. Dès qu'elles eurent été publiées à Paris en 1707, *in*-12, *Lémery* ſe mit en devoir d'y répondre ; mais les raiſons qu'il a apportées pour ſoutenir ſes opinions & pour repouſſer l'attaque de ſon adverſaire, ſont bien foibles. Le Traité de l'Antimoine n'eſt point la ſeule piece que notre Auteur a communiquée à l'Académie ; il y a lu pluſieurs autres Mémoires qu'on trouve dans le Recueil de ceux que cette ſavante Compagnie a donnés au public.

Lémery

Lémery commençoit à avancer en âge, lorsqu'il sollicita sa place de Pensionnaire pour son fils. Il eut l'agrément de savoir que sa recommandation ne lui seroit pas inutile un jour ; en effet, ce fils, qui s'étoit perfectionné dans le Laboratoire de son pere, lui succéda à sa mort arrivée, le 19 Juin 1715, à la suite d'une apoplexie. Ce savant Chymiste étoit un homme infatigable au travail ; toujours occupé, il fit voir par ses Ouvrages, que celui qui sait ménager son tems, en a beaucoup à donner à l'étude. Il étoit d'ailleurs bon ami, d'une probité exacte & d'une simplicité de mœurs assez rare ; il ne connoissoit que la chambre de ses malades, son Cabinet, son Laboratoire, l'Académie.

LEMERY, (Louis) fils du précédent, & digne de lui par ses connoissances en Chymie & en Médecine, naquit à Paris le 25 Janvier 1677. On l'avoit d'abord destiné à la profession d'Avocat, mais l'étude qu'il avoit faite de la Chymie sous les yeux de son pere, & le goût qu'il prit insensiblement pour la Médecine, le déterminerent à se mettre sur les bancs de la Faculté de sa ville natale, dont il fut reçu Docteur en 1698, c'est-à-dire, à l'âge de 21 ans. Il n'en avoit que 23, lorsqu'il entra à l'Académie des Sciences, d'abord en qualité d'éleve de *Tournefort*, & ensuite de son pere. En 1708, il donna des leçons de Chymie au Jardin du Roi à la place de *Fagon* & de *Berger* ; & dès l'an 1710, il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de Médecin, place qu'il retint jusqu'à sa mort. En 1712, il passa au rang d'Associé dans l'Académie, dont il devint Pensionnaire à la mort de son pere en 1715. Il acheta une charge de Médecin du Roi en 1722, & en cette qualité, il accompagna Marie-Anne-Victoire d'Espagne, qui étoit venue en France pour épouser Louis XV, mais que le Duc de Bourbon renvoya, parce que de neuf à dix ans elle ne pouvoit donner d'héritiers. L'Infante devint depuis Reine de Portugal.

A peine *Lémery* fut-il de retour à Paris, que la Reine d'Espagne l'honora du Brévet de son Médecin-Consultant. En 1731, il fut nommé Professeur de Chymie au Jardin du Roi, à la place de *Géoffroy*. Dans la suite, il fut particulierement attaché à la Duchesse de Brunswick qu'il visitoit souvent dans le Palais du Luxembourg ; il eut aussi toute la confiance de la Princesse de Conty, seconde Douairiere. *Lémery* passoit régulierement toutes les nuits à l'Hôtel de cette Princesse, depuis 9 heures du soir jusqu'à 9 heures du matin, & c'est-là qu'il a composé plusieurs de ses Mémoires de Chymie, qu'on trouve parmi ceux que l'Académie des Sciences a publiés. Ils roulent sur la nature du fer & sur sa production, sur le Nitre & sur quelques autres sels, sur les analyses végétales & animales, sur l'origine & la formation des monstres, &c.

Cet habile Médecin & Chymiste mourut le 9 Juin 1743. Il fut d'autant plus regreté, qu'il étoit doux & poli dans le commerce, sincere & constant dans l'amitié, généreux & libéral. Ce qu'il a écrit ne se borne point aux morceaux qui sont de lui dans les Mémoires de l'Académie ; il a donné au public :

Traité des alimens. Paris, 1702, 1705, *in*-12, 1709, *in*-8, 1755, deux volumes *in*-12. Il y a beaucoup d'ordre & de clarté dans cet Ouvrage, dont *Jean*-

Jacques Bruhier a augmenté la derniere édition. Ce Traité a auſſi paru en Anglois, Londres, 1704, 1745, *in*-8.

Diſſertation ſur la nourriture des os. Paris, 1704, *in*-12. Leyde, 1709, *in*-8. En Allemand, Dreſde, 1711, *in*-8.

On a encore trois Lettres de ſa façon, qui ſont adreſſées à *Boudin*, premier Médecin du Dauphin. Il les mit au jour contre le *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, que ſon confrere *Andry* avoit publié en 1700. Ces Lettres parurent en 1704, avec la Diſſertation, dont j'ai donné le titre. *Lémery* y réfute la replique qu'*Andry* lui avoit faite dans ſon *Eclairciſſement* ſur le Traité des vers, & il y combat encore les Réflexions de ce Médecin ſur l'opinion de ceux qui croient que la moelle ne nourrit pas les os; ce qui étoit le ſentiment de notre Auteur. Cette diſpute littéraire avoit commencé par la critique du Traité des alimens qu'*Andry* avoit faite dans le Journal des Savans; pour uſer de repréſailles, *Lémery* le critique à ſon tour dans ces trois Lettres & dans la Diſſertation à laquelle elles ſont jointes. C'eſt ainſi que l'homme ſe retrouve juſques dans les Ouvrages de Médecine, où les ſentimens d'un cœur ulcéré ne devroient jamais entrer. L'animoſité fournit ſouvent à l'eſprit des traits que la bonne Nature déſavoue. La paſſion qui conduit la plume d'un Ecrivain, l'aveugle au point de ne plus voir la marche de la Nature; ſourd à ſa voix, il lui prête un langage qui n'eſt pas celui de la vérité: mais cette Maîtreſſe impérieuſe ne tarde pas à revendiquer ſes droits; elle veut être obéie, & jamais le Médecin ne la fera plier à ſes idées, s'il ne prend ſes allures pour regle des opinions qu'il met au jour.

LEMNIUS, autrement LEMMENS, (Liévin) étoit de Ziriczée en Zélande, où il vint au monde le 20 Mai 1505. Il commença ſon cours d'Humanités dans ſa patrie & l'acheva à Gand. Delà il ſe rendit à Louvain, s' perfectionna dans les Belles-Lettres, & ſuivant le conſeil de *Pierre Curtius*, Pléban de la Paroiſſe de Saint Pierre & depuis Evêque de Bruges, il partagea ſon tems entre l'étude de la Médecine & de la Théologie. Il ſe diſtingua cependant davantage dans la premiere, car il la pratiqua pendant plus de quarante ans avec tant de réputation, qu'il mérita l'eſtime de *Véſale*, de *Dodoens*, de *Jaſon à Pratis* & de *Conrad Geſner*. Dès l'an 1527, il étoit de retour dans ſa patrie, & ce fut-là principalement qu'il brilla dans la pratique de ſon Art. Il eſt vrai que les connoiſſances qu'il en avoit, étoient profondes; mais ſa phyſionomie gracieuſe & prévenante, ainſi que ſon éloquence toujours animée de quelques bons mots, ne contribuerent pas peu à ſes ſuccès, en lui attirant toute la confiance de ſes malades. Peu de tems après la mort de ſa femme, *Lemnius* ſe fit Prêtre & devint Chanoine de l'Egliſe de Saint Liévin à Ziriczée, où il mourut le 1 de Juillet 1568. On l'enterra dans cette Egliſe & l'on mit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau:

LÆVINUS LEMNIUS MEDICUS
Hìc ſitus eſt.
Obiit Kal. Julii Annô Domini M.D. LXVIII.

Paquier Oens, Recteur du College de Ziriczée, fit ces Vers sur sa mort :

Sacrificus simul & Medicus : quô nomine cives
Demeruit , cunctis officiosus erat.
Obvius , expositusque suis dum vita manebat ,
Comis & humanus , candidus usque fuit.
Fuci expers , fictique etiam , simulata perosus ,
Nec tetricos vultus , nec tulit ipse minas.
Municipi quoque se impendit , tum fovit & illi
Exemit morbos , sed medicante Deô.
Nam quascumque animi dotes , quæ munera mentis
Obtinuit , Supero accepta referre solet.
Ergò hujus tumulum quisquis teris , oro , Viator ,
Jure hostimenti perge referre vices :
Atque ità defunctum tali digneris honore ,
Ut tibi sit vitæ seu cynosura tuæ.
Non voces querulas , lacrymas non poscit inaneis ,
Nemo ex præscripto Numinis ista facit.
Cœlo etenim mens fixa stetit , Christique beata
Per meritum sperat sistier antè Deum.

Liévin Lemnius a écrit plusieurs Ouvrages , dont le style a beaucoup de force & d'élégance ; il en avoit promis quelques autres , comme : *Descriptio Algæ : Compendium de piscium trivialium nomenclaturis :* mais la mort l'a empêché d'y mettre la derniere main. Ceux qu'il a achevés portent les titres suivans :

De Astrologia Liber unus , in quo obiter indicatur quid illa veri , quid ficti falsique habeat , & quatenus Arti sit habenda fides : in quo denique multæ rerum physicarum abditæ , amœnissimæque causæ explicantur ; tum proverbii origo : quartâ Lunâ nati. De termino vitæ Liber. De honesto animi & corporis oblectamentô , & quæ exercitatio homini libero potissimùm conveniat. Obiter de frugalitate & victûs temperantiâ , ac rerum rusticarum amœnitate. Antverpiæ , 1554 , *in*-8. *Jenæ* , 1587 , *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1638 , *in*-16. Le Livre *De Astrologia* a paru à la suite de celui intitulé : *Similitudinum & Parabolarum , &c. Francofurti* , 1608 , 1626 , *in*-16.

De occultis naturæ miraculis Libri duo. Antverpiæ , 1559 , *in*-12.

De occultis naturæ miraculis Libri quatuor. Ibidem , 1564 , *in*-12. *Gandavi* , 1571 , *in*-12. *Coloniæ* , 1573 , *in*-12. *Heidelbergæ* , *in*-12. En François , par *Nicolas Gohory* , Paris , 1567. On trouve dans cet Ouvrage plusieurs choses touchant l'Histoire , la Physique , la Botanique , la Physiologie , la Pratique , & en particulier touchant la génération & les monstres ; mais on y trouve aussi beaucoup de fables. Il y a des éditions corrigées & augmentées de quelques chapitres , auxquelles on a joint un Livre *De vita cum animi & corporis incolumitate rectè instituendâ. Antverpiæ* , 1581 , *in*-8. *Coloniæ* , 1581 , *in*-12. *Francofurti* , 1591 , *in*-16 , 1598 , 1604 , 1611 , *in*-12 , 1655 , *in*-16. *Lugduni Batavorum* , 1666 , *in*-12.

De habitu & constitutione corporis , quam triviales complexionem vocant , Libri duo.

Antverpiæ, 1561, *in*-12. *Erfordiæ*, 1582, *in*-8. *Jenæ*, 1587, *in*-8. *Francofurti*, 1596, *in*-16, 1604, 1619, *in*-12. En Italien, Venise, 1567, *in*-12.

Similitudinum & Parabolarum, quæ in Bibliis ex Herbis atque Arboribus desumuntur, dilucida explicatio. Antverpiæ, 1569, *in*-8, 1655, *in*-4. *Erfordiæ*, 1581, *in*-8. *Lugduni*, 1588, 1595, *in*-12, 1622, *in*-8, 1652, *in*-12. *Francofurti*, 1591, 1596, *in*-12, 1608, 1626, *in*-16. En François, Paris, 1577, *in*-12. En Anglois, Oxford, 1587, *in*-8. Il s'étend sur l'utilité qu'on a tirée des plantes, tant par rapport à l'économie, que pour ce qui regarde les cérémonies religieuses.

De Zelandis suis Commentariolus. Lugduni Batavorum, 1611, *in*-4. *Harlemi*, 1609, 1650, avec la *Batavia illustrata* de *Pierre Scriverius*.

LEMNIUS, (Guillaume) fils du précédent, naquit à Ziriczée vers l'an 1530. Il s'appliqua à la Médecine, & marchant sur les traces de son pere, il la pratiqua avec tant de célébrité, qu'il parvint à être premier Médecin d'Eric XIV, Roi de Suede. La fortune de ce Prince décida de la sienne & même de sa vie. On le fit mourir en 1568, peu de tems après que Jean III fut monté sur le trône, d'où il avoit fait descendre Eric, son frere. Nous avons une Lettre de ce Médecin à son pere, sous ce titre :

Epistola quâ obiter docetur educationem plus efficere in animis hominum, quàm aëris ambientis aut loci qualitatem. Antverpiæ, 1554, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1638, *in*-16, avec l'Ouvrage de son pere *De termino vitæ*.

Guillaume Lemnius a aussi écrit un Traité *De stomacace*, mais il n'a pas été publié. *Liévin* en parle dans ses Livres *De habitu & constitutione corporis*.

André Lemnius, Médecin du XVI siecle, naquit aussi en Zélande : on croit qu'il étoit de la famille de ceux, dont on vient de faire mention. Il a écrit une dissertation imprimée à Paris en 1548, *in-octavo*, & à Lyon en 1556, même format, avec les Œuvres d'*Actuarius* ; elle est à la tête du Traité *De Urinis* de cet Auteur, sous le titre d'*Epistola quæ urinæ studium, & ex ea morborum prævidentiam, ut quæ sit aptior servandæ sanitati, commendat.*

LEMORT, (Jacques) fils d'un Apothicaire de Harlem, naquit dans cette ville le 13 Octobre 1650. Après ses cours d'Humanités & de Philosophie qu'il fit à Leyde, il étudia la Théologie pour contenter son pere qui souhaitoit de le voir un jour Ministre. Mais il se dégoûta entierement de cette étude au bout de trois ans, & se détermina à embrasser la profession d'Apothicaire ou de Médecin. Dans cette vue, il alla se mettre chez un Allemand, habile Chymiste d'Amsterdam, & il se rendit très-assidu à son Laboratoire. Cet homme étant venu à mourir au bout d'un an, *Lemort* retourna à Leyde, où il continua de s'occuper de la Chymie sous différens amateurs de cette Science. En 1672, il dressa lui-même un Laboratoire, dans lequel il attira beaucoup d'Etudians curieux de voir ses procédés. Trois ans après, il ouvrit une boutique de Pharmacie, & se mit presque en même tems à donner des leçons particulieres, non seulement sur cette partie de l'Art & la Chymie, mais encore sur la Médecine tant spéculative que pratique. Le concours qui s'y fit, ne manqua pas d'exciter la jalousie des Médecins chargés de l'en-

ſeignement dans les Ecoles de Leyde. *Lemort* fut ajourné par devant le College, dont *Schacht* étoit alors Préſident, & il fut condamné à l'amende, pour avoir donné atteinte aux privileges Académiques. Ce fut en 1677 qu'il eſſuya cette mortification. Pour n'en avoir plus à craindre, il ſe rendit à Utrecht, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine en 1678, & retourna enſuite à Leyde. Sa promotion n'empêcha pas que les Médecins de cette derniere ville ne le chagrinaſſent toutes les fois qu'ils en trouverent l'occaſion. Il fit face à toutes leurs attaques, & parvint enfin, l'an 1702, à ſe faire nommer à la Chaire de Chymie dans l'Univerſité de Leyde.

Comme *Lemort* étoit fortement entiché d'idées Chymiques, il réuſſit d'autant mieux à les faire ſervir de fondement à la pratique de la Médecine, que de ſon tems bien des gens étudioient davantage cette Science dans le Laboratoire, qu'au lit des malades. Mais pour donner encore plus de vogue à ſes opinions, il condamna hautement les Mathématiques comme inutiles, & mépriſa tellement la doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*, qu'il s'en fallût peu qu'il ne la déclarât contraire aux principes de la véritable Médecine. Tout ce que l'Antiquité avoit amaſſé d'Obſervations que l'expérience des ſiecles poſtérieurs a vérifiées ; tout ce que de nouveaux Obſervateurs avoient donné de preuves pour appuyer les remarques judicieuſes de ceux qui les ont précédés ; tout ce que ſes contemporains avoient écrit ſur les opérations de la Nature qu'ils s'étoient fait un devoir de ſuivre avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe ; il rejetta tout cela, pour adopter des principes fondés ſur les raiſons imaginaires qu'il tiroit de ſes procédés Chymiques. Entêté, comme ſont tous les hommes à ſyſtêmes, rien ne put jamais le faire revenir de ſes erreurs. Il perſiſta dans ſes ſentimens juſqu'à ſa mort arrivée le 1 Mars 1718, & il ne fallut pas moins que l'autorité du célebre *Boerhaave*, qui lui ſuccéda, pour diſſiper les impreſſions que ſa doctrine avoit faites ſur les eſprits de ceux qui aiment la nouveauté.

Lemort entendoit très-bien la pratique de la Chymie, & il en a expoſé les opérations avec beaucoup de clarté ; ſes procédés ne ſont cependant guere ſuivis aujourd'hui. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on appliquât les principes de la Géométrie & des Méchaniques à ceux de la Chymie ; & comme il avoit banni de cet Art la doctrine de l'Attraction, il traita avec beaucoup de ſévérité un ſavant Médecin Anglois qui avoit eu recours à cette doctrine, ainſi qu'aux Mathématiques, pour expliquer différentes opérations de la Chymie. Mais *Lemort* ne s'eſt pas contenté de débiter ſes maximes dans la Chaire ; il les a auſſi conſignées dans les Ouvrages qui nous reſtent de lui, ſous ces titres :

Compendium Chemicum. Lugduni Batavorum, 1682, *in*-12.

Pharmacia & Chymia Medico-Phyſica, *rationibus & experimentis inſtructa. Ibidem*, 1684, *in*-8, & avec des augmentations, 1688, *in*-8.

Idea actionis corporum, motum inteſtinum, præſertim fermentationem, delineans. Ibidem, 1693, *in*-12.

Chymiæ vera nobilitas & utilitas. Ibidem, 1696, *in*-4.

Metallurgia contracta: Ibidem, 1696, *in*-4, avec figures, dans les *Collectanea Chymica Leidenſia.*

Fundamenta Nov-Antiqua Theoriæ Medicæ ad Naturæ operas revocata, ſuperſtructa fluido corporum exercitio humanam machinam afficienti, Chymiæ nobilioris, id eſt, Phyſicæ antiquæ experientiâ ſuffulta. Lugduni Batavorum, 1700, 1718, *in*-8.

Oratio de concordantia operum Naturæ, Chymiæ & Medicinæ. Ibidem, 1702, *in*-4. C'eſt le Diſcours qu'il prononça lorſqu'il fut fait Profeſſeur.

Facies ac pulchritudo Chymiæ ab affictis maculis purificata, & ad veras Naturæ & ſuæ Artis leges exornata. Londini, 1710, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1712, *in*-8. C'eſt dans cet Ouvrage, qui eſt écrit avec feu, qu'il attaque le Docteur *Freind.* Il avoit attaqué auparavant *Baglivi* dans ſa Réponſe à la Lettre de *Henri Snellen*, imprimées l'une & l'autre à la tête d'un Livre de ce dernier, qui a paru à Leyde en 1705, *in*-12, ſous le titre de *Theoriæ Mechanicæ Phyſico-Medica delineatio. Lemort* s'exprime ainſi dans ſa Réponſe : « Je pardonne » à M. *Baglivi*, qui écrit à la Romaine ; tel homme, tel diſcours. J'aime mieux » voir la folie d'autrui, que d'être moi-même fou. Que les autres ſuivent les » vents, qu'ils coupent les flammes, qu'ils écrivent ſur l'eau ; qu'ils ſoient les » fiers eſclaves de leurs idoles ; je ne les envie point, je les admire &c. » Le bon homme *Lemort* ne s'apperçoit pas qu'il radote.

LEMOS, (Louis DE) Médecin du XVI ſiecle, étoit Portugais. Il ſe diſtingua à Salamanque dans la Chaire de Philoſophie qu'il remplit pendant quelques années, mais il ſe diſtingua davantage à Ellérena, petite ville d'Eſpagne dans l'Eſtramadure de Léon, où il exerça ſa profeſſion avec tant de célébrité, qu'il paſſa pour le Médecin de ſon tems le plus juſte & le plus sûr dans le pronoſtic. On a de lui pluſieurs Ouvrages :

Paradoxorum, ſeu, de erratis Dialecticorum Libri duo. Salmanticæ, 1558, *in*-8.

In Librum Ariſtotelis de interpretatione Commentarius. Ibidem, 1558, *in*-4.

Commentaria in Galenum de facultatibus naturalibus. Ibidem, 1580, 1594, *in*-4.

In Libros XII Methodi medendi Galeni Commentaria. Ibidem, 1582, *in-fol.*

Judicii Operum magni Hippocratis Liber unus. Ibidem, 1588, *in-folio. Venetiis*, 1592, *in*-8. On y a joint un autre Traité du même Auteur, qui eſt intitulé : *De optima prædicendi ratione Libri VI.*

LEMWYCK ou LYMWYCK (André DE) naquit dans le XVI ſiecle à Lemwyck dans le Nord-Jutland en Dannemarc, où ſon pere étoit Miniſtre. Il fit ſes premieres études à Albourg & à Ripen ; & comme il s'y étoit diſtingué par les plus grands ſuccès, & qu'il avoit d'ailleurs acquis beaucoup de connoiſſances dans les Belles-Lettres, il fut nommé Recteur du College de ſa ville natale, après la mort de ſon pere qui avoit fini ſes jours dans cet emploi. *André* le remplit depuis 1554 juſqu'en 1561. Il paſſa enſuite en Allemagne & en Italie, où il s'appliqua à l'étude de la Médecine. En 1575, il entreprit un nouveau voyage ; ce fut celui de France : mais étant revenu dans ſa patrie pendant le cours de l'année ſuivante, il ſe fixa à Copenhague où il avoit été nommé Profeſſeur de Médecine, & il mourut dans cette Capitale le 6 Mai 1603. Il légua ſa Bibliotheque à l'Univerſité, & laiſſa divers Ouvrages au public, comme : *Anecdota. Hodæporicon. Exercitationes & Prælectiones Medicæ. Tractatus de Urinis.*

LENOIR ou NIGER, (Jérôme) Professeur de la Faculté de Médecine de Padoue, mourut en 1600. Son fils, *Antoine*, enseigna aussi dans les Ecoles de cette ville, où il se fit tant de réputation, qu'il mérita l'estime du Pape Clément VIII qui le combla de bienfaits. Comme *Horace Augenius* avoit donné le conseil d'établir à Padoue une Chaire, dont le Professeur seroit chargé d'expliquer les Ouvrages d'*Avicenne* sur les maladies, leurs causes & leurs symptômes; ainsi que d'indiquer les signes qu'on peut tirer du pouls & des urines, on ne tarda pas à exécuter ce projet; & *Antoine Niger* parut le plus propre à le bien remplir. Il commença de s'acquitter des devoirs de cette charge en 1601; mais à sa mort en 1629, le goût qu'on avoit pris pour les Ouvrages des Médecins Grecs, qui dominoient alors dans les Ecoles de Padoue, fit abolir cette Leçon. On laissa cependant subsister la partie qui concerne le pouls & les urines, & le Médecin de l'Hôpital fut chargé d'en faire l'explication aux Ecoliers, près du lit de chaque malade.

LENSEI. Voyez ARNOULD DE LENS.

LENTILIUS. (Rosinus) Voyez LINSENBAHRT.

LENTULUS, (Paul) Médecin du XVI siecle, étoit de Berne. Il s'occupa beaucoup de la recherche de ces abstinences qui paroissoient si merveilleuses de son tems, mais qu'on cesse d'admirer autant aujourd'hui, parce qu'on en connoît mieux la cause & qu'elles sont moins rares. Ce qu'il a recueilli sur ce sujet, se trouve dans un Ouvrage qui a paru sous ce titre:

Historia admiranda, de prodigiosa Apolloniæ Schreieræ, Virginis in Agro Bernensi, inediâ, tribus narrationibus comprehensa. Cui ab eodem complurium etiam aliorum, de ejusmodi prodigiosis inediis, doctissimorum, necnon fide dignissimorum virorum narrationes, & ingeniosissimæ Commentationes adjunctæ sunt. Bernæ Helvetiorum, 1604, *in*-4. Plusieurs Auteurs ont traité de cette matiere avant & après *Lentulus*. La Bibliotheque de *Lipenius* fait mention de *Gerard Bucoldianus*, de *François Citois*, de *Fortunio Liceti*, de *David Lipsius*, & de *Jacques Zwinger*.

LEOFFROY. Voyez YVES (Etienne SAINT)

LEON L'AFRICAIN naquit à Grenade dans le XV siecle. Le Pape Léon X lui donna le nom de *Jean*, lorsqu'il embrassa le Christianisme en 1513; mais ce nouveau converti étant ensuite passé en Afrique, il ne tarda pas à retourner aux erreurs du Mahométisme, dans lesquelles il persista jusqu'à sa mort en 1526. On ne parle point ici de lui, parce qu'il a été Médecin; il ne le fut jamais: mais comme il a écrit l'Histoire des Médecins Arabes, le plan de ce Dictionnaire demandoit qu'on en fît mention. La Bibliotheque Botanique de *Séguier* attribue à *Léon l'Africain* une Histoire de l'Afrique dans laquelle il traite des arbres, herbes & racines de cette partie du monde. Cet Ouvrage écrit premierement en Arabe, fut traduit en Italien, & ensuite en François, sous ce titre:

Historiale Description de l'Afrique. Anvers, 1556, *in*-8, par *Jean Temporal.* Lyon, 1556, *in-folio.*

LÉON, (Ambroise) Philosophe & Médecin, étoit de Nole, ville du Royaume de Naples. Son intelligence dans les Langues Latine & Grecque lui attira beaucoup de réputation vers l'an 1520; il paroît même qu'il la méritoit, car ses Ouvrages témoignent qu'il ne manquoit ni d'esprit, ni d'érudition. Les principaux sont:

In Libellos de Nola patriâ. Venetiis, in-folio.

Interpretatio græca Librorum septem de urinis Actuarii Joannis. Venetiis, 1519, *in-4. Basileæ*, 1529, *in-8, ex recognitione & cum scholiis Jacobi Goupyli. Parisiis*, 1548, *in-8. Ultrajecti*, 1670.

Opus Quæstionum, tum aliis plerisque in rebus, tum verò maximè in Philosophia & Medicina. Venetiis, 1523, *in-4.*

Castigationes adversùs Averroëm, cum ejusdem Archetypo. Venetiis, 1532, *in-folio*, avec les Œuvres d'*Averroës.*

LÉON (André DE) étoit de Grenade, suivant *François Bermudez*, Historien de cette ville. Il y pratiqua assez long-tems la Médecine & la Chirurgie; mais il en sortit en 1580, pour suivre la Cour de Philippe II, Roi d'Espagne, pendant l'expédition de Portugal, dont ce Prince s'empara. Les Ouvrages de ce Médecin, qui sont écrits en sa Langue maternelle, ont paru sous ces titres:

De Anatomia. Definiciones de Medicina, differencias y virtudes del anima con declaracion de los temperamento &c. y declaracion de pulsos y orinas. Examen de Chirurgia, avisos para sangrios y purgas. Valladolid, 1590, 1605, *in-4.*

Practica de Morbo Gallico en el qual se contiene el origen, y conocimiento desta enfermedad, y el mejor modo de curarla. Valladolid, 1605, *in-4.*

Les Bibliographes parlent d'un autre Ecrivain du même nom. C'est *Dominique Léon*, Médecin Italien, qui enseigna avec réputation dans les Ecoles de Bologne vers l'an 1560. On a de lui:

Methodus curandi febres, tumoresque præter naturam, ex Græcorum placitis deprompta. Bononiæ, 1562, *in-4.*

Ars medendi humanos particularesque morbos à vertice usque ad pedes. Bononiæ, 1583, *in-folio. Francofurti* 1597, 1627, *in-8.* Le fonds de ces deux Ouvrages est presque entierement tiré des Anciens. Ce fut un grand malheur pour la Médecine dans le XVI siecle, dit le célebre *de Haller*, que quiconque se mettoit à écrire, sur-tout parmi les Italiens, eût donné un Corps entier de Pratique. Delà sont venus ces gros & nombreux volumes qui, parce qu'ils s'étendoient sur la cure de toutes les maladies, n'ont bonnement présenté qu'une répétition de ce qui avoit été dit auparavant. Les Lecteurs dégoûtés ne tarderent point à mépriser des Ouvrages, dans lesquels ils ne trouvoient ni observations, ni découvertes, ni réflexions appartenantes à ceux qui se donnoient le nom d'Auteur.

LEONARDI, (Liévin) Docteur en Médecine natif de Middelbourg, fit sa profession à Bruxelles, où il mourut le 24 Août 1561. Il laissa les fonds nécessaires pour une bourse au College du Pape Adrien VI à Louvain.

LEONI, (Pierre) Médecin du Pape Innocent VIII, étoit de Spolete, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise, où il naquit dans le XV siecle. Il se distingua dans les plus célebres Universités d'Italie, en particulier à Pise & à Padoue, par son attachement à la doctrine de *Galien*; mais comme il étoit un des plus grands partisans de l'Astrologie, il en tira des conséquences qui influerent sur sa pratique, & le détournerent quelquefois de l'observation, pour se conduire suivant les principes de cette vaine Science.

Varillas, dans ses Anecdotes de Florence, rapporte que Pierre de Médicis ayant perdu son pere, que *Leoni* avoit traité dans la derniere maladie, fit jetter de colere ce Médecin dans un puits, où il se noya au mois d'Avril 1492. *Paul Jove* rapporte la chose différemment, & dit que Laurent de Médicis fit venir *Leoni* à Florence pour consulter avec les Médecins qui le traitoient. *Leoni* commença par éloigner tous les remedes qu'on proposoit au Prince, & prétendit que la maladie étoit si légere, que les seules forces de la nature suffisoient pour l'en délivrer. Mais la malignité du mal s'étant bientôt développée, elle menaça les jours de Laurent de Médicis d'un si grand danger, qu'on fit venir *Lazare Placentinus* de Pavie. Celui-ci blâma hautement la conduite de *Leoni*, à qui il reprocha d'avoir négligé les remedes convenables dans le commencement d'une maladie, dont il étoit trop tard alors d'espérer la guérison. En effet, Laurent mourut; & la mort de ce Prince affecta si vivement *Leoni*, que suivant quelques-uns, continue *Paul Jove*, il en vint à un tel degré de folie occasionnée par le chagrin, qu'il se précipita dans un puits & s'y noya. Cet Historien ajoute cependant que d'autres personnes ont cru avoir quelques raisons de douter, si ce Médecin n'y fut pas précipité. De ce nombre est *Actius Syncerus* qui assure que la mort de *Leoni* fut ordonnée par Pierre de Médicis, dans la colere que la mort de son pere lui avoit causée. Mais *Ange Politien* est d'un sentiment contraire. Il témoigne dans une de ses Lettres, où il rapporte toutes les circonstances de la mort de Laurent de Médicis, que *Leoni* se noya lui-même de déplaisir de n'avoir pu guérir ce Prince, comme il se l'étoit promis. Plusieurs Auteurs ont eu de la peine à se prêter au sentiment d'*Ange Politien*; comme cet Ecrivain étoit attaché à la Maison de Médicis, ils n'ont point balancé de dire qu'il n'a parlé ainsi, que pour épargner à Pierre de Médicis la honte du crime par lequel il a voulu tirer vengeance de la mort de son pere. Quoiqu'il en soit, on dit que *Leoni* avoit quitté Venise, où il étoit en réputation, par la crainte de succomber au destin dont il se croyoit menacé. Sa confiance aveugle à l'Astrologie l'intimida même tellement, qu'il vint s'établir en Terre ferme, parce qu'il avoit reconnu à la figure de sa nativité qu'il mourroit dans l'eau. Le hazard a vérifié ses rêveries. Il pensa plus sainement dans ses Ouvrages. Ceux qu'on a de lui ont été imprimés à Venise en 1514, *in-folio*, avec les Livres de *Gilles de Corbeil* sur les urines & le pouls. Ils sont intitulés : *Commentarius in Medicinam & Mathematicam. De Urinis Tractatus.*

Il y a eu plusieurs autres Médecins du même nom, entre autres, *Jean Léoni* natif d'Arezzo en Toscane. Il étudia sous *Veslingius*, & devint son aide dans la Chaire d'Anatomie en l'Université de Padoue, où il mourut en 1649.

LÉONICENE (Nicolas) naquit en 1428 à Lunigo dans le Vicentin. Il enſeigna la Médecine à Ferrare pendant plus de 60 ans, & fut le premier qui ſe ſoit mis à traduire les Œuvres de *Galien* en Latin. Concentré dans ſon Cabinet & tout occupé des devoirs de ſa Chaire, il ne s'attacha que très-peu à la pratique de ſa profeſſion. Lorſqu'on lui reprochoit ſa négligence à cet égard, il avoit coutume de dire : *Je rends plus de ſervices au public que ſi je viſitois les malades, puiſque j'enſeigne ceux qui les guériſſent.* Ce Médecin n'avoit pas ce ſeul talent ; ſon emploi de Profeſſeur & l'application qu'il demande, ne l'empêcherent pas de cultiver la Littérature & de s'appliquer à l'étude de l'Antiquité. Il faiſoit très-bien des Vers, & l'on a de lui une Traduction Italienne de l'Hiſtoire de *Dion* & des Dialogues de *Lucien.* Si l'on en croit *Joſeph Scaliger*, *Léonicene* ſentit tellement l'importance de joindre les Belles-Lettres à la Philoſophie & à la Médecine, qu'il oſa avancer que ceux qui s'appliquent à la derniere, ſans y mêler l'étude de la Littérature, reſſemblent à des gens qui diſputent ſur les choſes qu'ils ne connoiſſent point.

Le dégoût d'une vie miſérablement traverſée par de fréquens accès d'épilepſie, qui lui durerent juſqu'à l'âge de 30 ans, porta ſouvent *Léonicene* à ſe faire violence; tel étoit grand le déſeſpoir dans lequel le jettoit cette cruelle maladie. Mais la Religion ſoutint ſon courage dans les momens de cette ſombre mélancholie qui lui faiſoit ſouhaiter la mort; il implora à différentes repriſes le ſecours de l'Art ſalutaire que Dieu créa pour guérir les hommes de leurs maux, & trouva enfin, par ſa perſévérance dans les remedes, le moyen de ſe délivrer de celui qui le tourmentoit depuis ſi long-tems. La régularité & la conſtance du régime auquel il s'aſſujettit, conduiſirent même ce Médecin à une extrême vieilleſſe, car il mourut plein de force & de jugement en 1524, à l'âge de 96 ans. Il paroîtra ſurprenant que *Léonicene*, dont la ſanté avoit été ſi long-tems dérangée, ſoit parvenu à une vieilleſſe auſſi heureuſe. C'étoit auſſi le ſujet de l'étonnement de *Paul Jove.* Il demanda un jour à ce Médecin par quel ſecret il avoit conſervé, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, une mémoire ſûre, des ſens entiers, un corps droit & une ſanté pleine de vigueur, & il eut pour réponſe, que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité de l'eſprit & de la frugalité des repas.

Comme *Léonicene* avoit emporté dans le tombeau les regrets des Savans & du peuple, le Duc & le Sénat de Ferrare ne voulurent pas oublier de faire voir qu'il avoit auſſi mérité les leurs. Ils firent élever un Monument à ſa mémoire, ſur lequel on grava cette Inſcription :

NICOLAO LEONICENO VICENTINO
Qui ſibi Ferrariam patriam maluit,
Ubi annos LX
Italos & Provinciales,
Magnâ celebritate, Græcè & Latinè inſtituit,
Continuâ ſerie apud Principes Eſtenſes magnô in honore habitus.
Unus omnium, magis pectore quàm linguâ, Philoſophiam profeſſus;

Rerum naturalium abditissimarum experientissimus;
Qui primus Herbariam penè desitam,
Et sylvam Rei Medicæ injuriâ temporum negligenter habitam,
In disquisitionem magnâ spe mortalium revocavit.
In barbaros conditores pertinaciter stylum perstrinxit,
Et studiô veritatis cum omni antiquitate acerrimè depugnavit.
Annos natus VI & XC,
Cum jam æternis monumentis
In arcem immortalitatis sibi gradum fecisset,
Homo esse desiit.
ALPHONSUS ESTENSIS DUX III,
ET S. P. Q. FERRARIENSIS,
B. M. POSUERE
VI *Id. Junii*, *Annô* 1524,
BONAVENTURA PISTOPHOLO,
Gratô ejus Discipulô, Procurante.

Parmi les Eloges funebres qu'on publia pour célébrer la mémoire de *Léonicene*, on remarque le suivant qui est de la façon de *Pierre Myrteus*:

Cui neque sat fuit & terras evolvere & undas,
Quæquè arcana tenent flumina, terra, mare.
Dum rerum caussas latè vestigat, & ægra
Morborum revocat corpora colluvie:
Nunc Leonicenus tegitur parvô aggere terræ,
Cujus utramque volat fama per Hesperiam.

Cet éloge est conforme à l'idée que les Ouvrages de ce Médecin ont donnée de ses talens. Nous avons de lui différens Traités qu'on a réimprimés plusieurs fois sous ces titres:

De Plinii & aliorum Medicorum in Medicina erroribus. Epistola ad Hermolaum Barbarum in primi operis defensionem. Epistola ad Hieronymum Menochium, in qua eadem materia de multis medicamentis simplicibus pertractatur, & quædam Plinii atque aliorum Medicorum errata continentur. Ferrariæ, 1492, 1509, *in*-4. *Basileæ*, 1529, *in*-4, 1532, *in-folio*, avec d'autres Opuscules, & en particulier, *De Herbis, Fructicibus, Animalibus, Metallis, Serpentibus, Tirô seu viperâ.*

Liber de Epidemia quam Itali Morbum Gallicum vocant, Galli verò Neapolitanum. Venetiis, 1497, *in*-4. Le même intitulé: *De Morbo Gallico Liber. Papiæ*, 1506, *in-folio. Bononiæ*, 1516, *in-folio. Lugduni*, 1529, *in*-8. *Basileæ*, 1536, *in*-4. Si l'on en croit *Antoine Scanarolus*, disciple de *Léonicene*, ce Médecin est un des premiers qui aient écrit sur la Vérole. *Freind* remarque cependant que le Traité, dont il est ici question, n'est qu'une Dissertation scholastique sur cette maladie, trop nouvelle alors pour que l'Auteur ait pu recueillir assez d'observations pour en déterminer la cure.

Præfationes in Libros Galeni à se translatos. Venetiis, 1508, *in-folio*, avec d'autres Ouvrages.

Opus de tribus doctrinis ordinatis secundùm Galeni sententiam. Venetiis, 1508, *in-folio. Basileæ*, 1532, *in-folio.*

Libri duo Galeni de curandi ratione ad Glauconem Latinè versi. Parisiis, 1514, *in-4*, 1557, *in-8. Lugduni*, 1551, *in-12.*

Hippocratis Aphorismorum Libri VII, Græcè & Latinè. Parisiis, 1526, 1542, *in-8. Romæ*, 1623. *Lugduni*, 1668, *in-16.*

Conversio & explanatio primi Libri Aristotelis de partibus animalium. Basileæ, 1541, *in-8. Ibidem*, 1542, *in-folio*, avec quelques Commentaires de *Michel Ephesius* sur *Aristote.*

Galeni Ars Medica. Venetiis, 1606, *in-4.*

LEONIDE, Médecin natif d'Alexandrie, vécut dans le deuxieme siecle, quelque tems après *Soranus* qui fut en réputation sous Trajan & Adrien. Il s'appliqua à concilier & à réunir les trois Sectes qui divisoient alors les Médecins, savoir la Dogmatique, l'Empirique & la Méthodique : on crut même qu'il avoit réussi à accorder les différentes opinions ; mais le moyen qu'il prit ne contenta aucun parti, car il se borna à joindre les maximes des uns avec celles des autres. Delà sa nouvelle Secte fut nommée *Episynthétique*, nom tiré du verbe Grec qui signifie *entasser* ou *assembler.*

Manget parle d'un *Léonide* qui vécut au commencement du V siecle, & dont on trouve divers fragmens dans *Aëtius.* M. *Portal* l'a confondu avec le précédent.

LÉOPOLD (Jean-Fréderic) naquit à Lubeck le 2 de Février 1676. Il étudia à Altorf, à Strasbourg & à Zurich, & après avoir voyagé en France, en Italie, en Angleterre & dans les Pays-Bas, il se rendit à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine en 1700. Dès qu'il fut de retour chez lui, son premier soin fut de travailler à la Collection de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus propre à former un Cabinet de curiosités. Pour avancer l'exécution du projet qu'il avoit formé à cet égard, il parcourut le Dannemarc & la Suede pendant les années 1706 & 1707, & il recueillit tout ce qu'il trouva avoir rapport au Regne Minéral. Satisfait du succès de ses courses, il ne continua pas moins de s'occuper à la recherche des choses qui pouvoient enrichir son Cabinet ; mais il ne jouit guere du plaisir de voir toutes les curiosités qu'il avoit amassées, car il mourut le 4 Mai 1711. *Léopold* a laissé des Mémoires sur les plus célebres Médecins de Lubeck, & le Catalogue de ceux qui se sont distingués par leurs Ouvrages dans le dix-septieme siecle. Rien de cela n'a été imprimé ; on a seulement donné au public :

Relatio Epistolica de itinere suo Suevico 1707 facto, ad Celeberrimum Virum D. Jo. Woodward M. D. Londini, 1720, 1727, *in-8.*

LEPNER, (Fréderic) de Konigsberg dans la Prusse Ducale, fut reçu Docteur en Médecine à Leyde en 1662. Ses talens lui mériterent bientôt de l'emploi. Dès

le 14 Juillet 1663, il fut nommé Professeur de la Faculté de sa ville natale, & dans la suite, on l'éleva plusieurs fois à la charge de Recteur de l'Université. Il mourut l'onzieme jour de Mai 1701, & laissa quelques Dissertations Académiques, ainsi qu'une courte introduction à la Médecine.

Christian, son fils, aussi natif de Konigsberg, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde le 20 Novembre 1692. Il voyagea ensuite en Allemagne & en Italie; & comme il revenoit à Konigsberg pour y remplir la Chaire à laquelle il avoit été nommé l'onze de Février 1694, un Rescrit Electoral du 23 Juin de la même année l'empêcha d'en jouir. Non seulement il fut dépossédé de cet emploi, mais encore interdit de pratiquer la Médecine dans son pays, parce qu'il avoit embrassé la Religion Catholique. Les Auteurs qui parlent de lui, ne disent pas où il alla finir ses jours.

LEPOIS, (Louis) d'une ancienne famille du Barrois, fut un des plus célebres Apothicaires de Nancy dans le XVI siecle. Si l'on fait ici mention de lui, ce n'est pas qu'il ait fait quelque chose de bien remarquable dans son Art; on n'en parle que pour son mérite personnel, qu'Antoine, Duc de Lorraine, releva par les Lettres de Noblesse qu'il lui accorda le 8 Janvier 1528. Mais ce qui distingue encore *Louis Lepois*, c'est la gloire avec laquelle ses enfans, & sur-tout son petit fils, ont exercé la Médecine. L'ainé de ses enfans, *Antoine*, ne laissa point de postérité. *Nicolas*, qui étoit le cadet, eut trois fils. *Chrétien* & *Charles* étudierent la Médecine; mais le premier mourut fort jeune. *François* s'appliqua aux affaires & fut employé par le grand Duc Charles en différentes négociations. Ce Prince le déclara Gentilhomme par Lettres Patentes du 27 Avril 1600.

LEPOIS, (Antoine) fils de *Louis*, étoit Conseiller premier Médecin de Charles III, Duc de Lorraine. Il a composé un *Discours sur les médailles & gravures antiques, principalement Romaines*. Paris, 1579, *in*-4. Cet Ouvrage est encore recherché, malgré son style suranné. Ce fut *Nicolas*, frere de l'Auteur, qui prit le soin de le faire imprimer; car *Antoine* mourut en 1578. *Lepois* remarque que rien ne prouve mieux la grandeur de l'Empire Romain que cette multitude de médailles trouvées dans toutes les parties du monde; il s'attache, en particulier, à la description des Monumens de la Lorraine & des contrées voisines.

LEPOIS (Nicolas) fut un des plus célebres Médecins du XVI siecle. Il vint au monde à Nancy en 1527. Son pere l'envoya de bonne heure à Paris avec *Antoine*, son ainé, & ils y étudierent la Médecine avec beaucoup de succès. Quoiqu'ils n'eussent pris aucun grade dans les Ecoles de la Faculté de cette ville; ils ne laisserent pas d'être mis au rang de ses plus savans éleves, & de mériter l'estime de *Jacques Sylvius*, leur Maître, qui leur inspira non seulement un amour passionné pour l'étude, mais encore l'esprit de leur profession, & le goût des Langues qui facilitent l'intelligence des meilleurs Auteurs de l'Antiquité.

Nicolas succéda, en 1578, à son frere, dans l'emploi de premier Médecin du Duc Charles: mais cette promotion ne dérangea point le train de vie qu'il

ſuivoit depuis long-tems ; ſes livres & ſes malades continuerent d'être les premiers & preſque les ſeuls objets vers leſquels une ancienne habitude le ramenoit ſans ceſſe. Il lut avec attention tous les Ouvrages des Médecins depuis *Hippocrate* juſqu'à lui, & après avoir vérifié par un examen ſérieux & approfondi, ſouvent même par ſa propre expérience, les progrès de l'Art & les découvertes de tous les ſiecles, il les réduiſit ſous des chefs particuliers & dans un ordre naturel. Il n'avoit en cela d'autre intention que d'être utile à ſes deux fils, *Chrétien* & *Charles*, qui ſe deſtinoient déja à la même profeſſion que lui ; mais d'habiles Médecins ayant vu ſon Manuſcrit, & en particulier le célebre *Foës*, ſon ami intime, ils l'engagerent à rendre cet avantage commun à tous les Médecins. Sur leurs repréſentations, il publia ſon Ouvrage ſous ce titre : *De cognoſcendis & curandis præcipuè internis humani corporis morbis Libri tres, ex clariſſimorum Medicorum, tùm veterum, tùm recentiorum, monumentis non ità pridem collecti. Francofurti*, 1580, *in-folio*, 1585, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1736, deux volumes *in*-4, avec la Préface du célebre *Boerhaave* qui eſtimoit beaucoup cet Auteur. *Lipſiæ*, 1766, deux volumes *in*-8. Les deſcriptions des maladies qu'il a tirées d'*Hippocrate*, de *Celſe* & des anciens Médecins, ſont bien rendues ; il leur a joint les pronoſtics relativement aux différentes circonſtances, & une Matiere Médicale plus conforme à nos uſages.

LEPOIS, (Charles) plus connu ſous le nom de *Carolus Piſo*, vint au monde à Nancy en 1563. *Nicolas*, ſon pere, dont nous venons de parler, l'envoya dès l'âge de 13 ans au College de Navarre à Paris, où il demeura pendant cinq ans. Il y étudia les Langues, les Belles Lettres & la Philoſophie avec le plus grand ſuccès. Le deſir qu'il avoit de ſe rendre habile, fit qu'il ne ſe rebuta de rien ; car toute dure que fût la maniere de vivre des Ecoliers de ce tems-là, il ne ſe plaignit que de la rareté du feu, qui, pendant un hiver très-rigoureux, lui occaſionna une douleur de tête à laquelle il fut long-tems ſujet. Il prit les degrés de Maître-ès-Arts en l'Univerſité de Paris l'an 1581, & commença bientôt après à fréquenter les Ecoles de Médecine, où il eut pour Maîtres *Louis Duret*, *Simon Pietre*, *Michel Mareſcot* ; noms connus & au deſſus de tout éloge. Il étudia pendant quatre ans entiers dans la Faculté, après leſquels il voulut connoître par lui-même les grands perſonnages qui enſeignoient alors la Médecine en Italie. Il ſe rendit en 1585 à Padoue où il demeura deux ans ; mais avant que de revenir en Lorraine, il vit le reſte de l'Italie & ſur-tout les Savans avec qui il pouvoit déja ſe meſurer.

Au commencement de 1588, il ſe préſenta à la Faculté de Médecine de Paris pour y prendre des grades ; il fut reçu Bachelier en la même année, & à la Licence en 1590. Il quitta alors Paris ſans prendre le bonnet de Docteur, parce que le rare déſintéreſſement de ſon pere lui avoit laiſſé ſi peu de reſſource dans ſon patrimoine, que l'argent lui manqua pour faire la dépenſe de cette cérémonie. Il revint donc à Nancy, où le Duc Charles III le fit ſon Médecin Conſultant & voulut toujours l'avoir de ſervice, ſoit à la Cour, ſoit dans les voyages. En 1603, *Lepois* accompagna ce Prince aux Eaux de Spa, qu'il lui avoit conſeillé de prendre pour la gravelle à laquelle il étoit ſujet.

En 1617, il ſuivit le Duc Henri II dans un voyage qu'il fit à Francfort, ſans faire mention de pluſieurs autres, où ce Médecin lui tint toujours compagnie & reçut des preuves continuelles de ſes plus grandes bontés. Ce fut à ſa ſollicitation que le Duc Henri établit une Faculté de Médecine à Pont-à-Mouſſon, dont il fut déclaré Doyen & premier Profeſſeur. En conſéquence, il retourna à Paris pour y prendre le bonnet de Docteur qu'il reçut le 14 Mai 1598 des mains de Maître *Jean Beauchesne*. Muni de ce grade qui le mettoit en état de le conférer à d'autres, il alla à Pont-à-Mouſſon, où il eut pour Collegue *Touſſaint Fournier*, ſon parent, homme diſtingué par ſon ſavoir; & ils commencerent à enſeigner dans les Ecoles de cette ville au mois de Novembre 1598.

Lepois s'acquitta de ſa charge de Profeſſeur avec toute l'exactitude qu'elle exige. Ce fut pour lui un nouveau motif de lire tout ce qui concernoit ſa profeſſion, de méditer pour en diſcerner le vrai d'avec le faux, & toujours de conſulter l'expérience, afin de reconnoître les mouvemens les plus ſecrets de la Nature. Il avoit appris un grand nombre de Langues; outre le François, le Grec & le Latin, il poſſédoit encore l'Italien, l'Eſpagnol, l'Arabe & l'Hébreu. Une ſi vaſte érudition étoit jointe à un jugement ſolide & profond, qu'il fortifioit ſouvent par l'étude des Mathématiques. Il ne connoiſſoit de paſſion que l'étude & le deſir de perfectionner la Médecine, ainſi que de la ſimplifier, en la dépouillant des épines dont la ſubtilité des Arabes & des Scholaſtiques l'avoient embarraſſée. Il étoit au deſſus des préjugés vulgaires; comme il chériſſoit ſingulierement les Ouvrages d'*Hippocrate*, il ſuivoit auſſi ſa méthode. Il étoit grand & bon Obſervateur, & par conſéquent habile Praticien. Il ſe reconnoît redevable de ſes plus grandes découvertes aux fréquentes ouvertures des cadavres, & il excite les Médecins curieux de leur profeſſion à n'en négliger aucune. Ses mœurs répondoient aux qualités de ſon eſprit. On admiroit cette ſimplicité antique qui a toujours fait le caractere des grands Médecins. Incapable & ennemi de toute charlatannerie, il aima mieux quelquefois la laiſſer triompher, que de ſe compromettre avec des envieux qui cherchoient moins à guérir les malades, qu'à ſe faire valoir & à s'enrichir. Cette route, qui eſt la moins frayée pour ſe faire connoître, eſt cependant la plus certaine & la plus eſtimable. Sans qu'il travaillât à faire éclater ſon mérite, parce qu'il en avoit un véritable, il fut reconnu par-tout pour le meilleur Praticien de ſon tems; il fut le Médecin de tout ce qu'il y avoit d'honorable en Lorraine. Son dévouement à ſa chere patrie fut la cauſe de ſa mort; il étoit venu à Nancy pour ſoulager les peſtiférés, & il ſuccomba lui-même à la maladie pendant l'été de l'an 1633. Mais ſes Ouvrages le feront vivre à jamais dans la mémoire des Médecins qui aiment leur profeſſion; voici les titres ſous leſquels ils ont paru:

Caroli III, Sereniſſimi, Potentiſſimique Ducis Lotharingiæ &c., Macariſmos, ſeu, felicitatis & virtutum egregiô Principe dignarum coronæ. 1609, *in-4.*

Selectiorum Obſervationum & Conſiliorum de præteritis hactenùs morbis, effectibuſque præter naturam ab aqua, ſeu ſerosâ colluvie & diluvie, ortis, Liber ſingularis. Ponte ad Monticulum, 1618, *in-4. Lugduni Batavorum*, 1639, *in-12*, 1650, *in-8. Francofurti & Lipſiæ*, 1674, *in-8. Lugduni Batavorum*, 1714, *in-4.* Le célebre *Boerhaave* a jugé ſi avantageuſement de cet Ouvrage, qu'il en a procuré une

nouvelle édition, avec une Préface de sa façon: *Lugduni Batavorum*, 1733, *in*-4. Il y en a une autre, *Amstelodami*, 1768, *in*-4. Ce Traité a mérité à *Charles Lepois* la réputation, dont il a si justement joui. Il y donne l'histoire des maladies suivant la méthode des plus célebres Médecins de l'Antiquité. On en a extrait quelques Observations choisies, qui ont été imprimées chez Elzévir en 1639, *in*-12, sous le titre de *Piso enucleatus*.

Physicum Cometæ speculum. Ponte ad Montionem, 1619, *in*-8.

Discours de la nature, causes & remedes tant curatifs que préservatifs des maladies populaires, accompagnées de dyssenterie & autres flux de ventre. Pont-à-Mousson, 1623, *in*-12.

Ludovici Mercati Institutiones ad usum & examen eorum qui artem luxatoriam exercent. Francofurti, 1625, *in-fol.* Il a traduit cet Ouvrage de l'Espagnol.

LE ROY. Voyez ROY (LE)

L'ESCALE. Voyez SCALIGER.

L'ESCLUSE. Voyez CLUSIUS.

LESCOT, (Simon) Chirurgien de Saint Côme dans le XVII siecle, étoit de Paris. Quoiqu'il n'eût fait aucune étude d'Humanités, son esprit propre pour les Sciences & les Arts se développa tellement avec l'âge, qu'il fit de grands progrès dans la Philosophie de *Descartes* & les Méchaniques. Il s'appliqua ensuite à l'Anatomie & passa bientôt pour un des plus habiles dissecteurs de son tems. Ce fut lui qui introduisit en France l'art des injections avec les liqueurs & la cire colorée, dont *Swammerdam* s'étoit déja servi avec succès. Il démontra ainsi la distribution des arteres, des veines & des autres vaisseaux du corps humain. Ses talens dans l'Anatomie le rendirent non seulement un des meilleurs Opérateurs de son tems, mais ils l'éclairerent assez pour l'engager à se charger des cures les plus difficiles & les plus douteuses. Il se fit même une telle réputation par les succès qui couronnerent la plupart de ces cures, que la ville de Genes lui offrit des appointemens considérables, pour qu'il vînt prendre soin de son grand Hôpital. Il s'en chargea; mais les fatigues que lui occasionna le nombre des blessés au tems du bombardement de Genes par les François en 1684, altérerent tellement sa santé, qu'il survécut peu d'années au désastre de cette ville, & mourut le 7 du mois de Septembre 1690. M. *Portal* dit qu'on n'a d'autre Ouvrage de ce Chirurgien, qu'une Dissertation sur la Myologie qu'on trouve dans le *Regnum animale* d'*Emmanuel Konig*, imprimé à Bâle, en 1682 & en 1698, *in*-4. Si cette Dissertation est aussi mauvaise que l'Auteur de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie l'assure, elle dépare le Recueil de *Konig*, qui, suivant le même Auteur, est très-estimé des connoisseurs.

LESSIUS, (Léonard) savant Jésuite, naquit le premier Octobre 1554 dans la Paroisse de Brechtan près d'Anvers, & mourut le 15 Janvier 1623. On a imprimé sa vie à Paris en 1644, *in*-12, sous ce titre: *De vita & moribus Leonardi Lessii.* La Théologie, le Droit, les Mathématiques, la Médecine & l'Histoire l'occuperent

perent tour à tour, & il se distingua par la supériorité de ses connoissances dans les unes & les autres de ces Sciences. La Médecine lui doit l'Ouvrage suivant : *Hygiasticon, seu, vera ratio valetudinis bonæ & vitæ, unà cum sensuum, judicii & memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandâ. Antverpiæ*, 1614, 1623, *in-8*, avec le Traité de *Louis Cornaro* sur cette matiere, traduit de l'Italien en Latin par *Lessius. Cantabrigiæ*, 1634, *in-8*. On a deux Versions Françoises de l'un & de l'autre de ces Ouvrages ; la premiere, Paris, 1646, *in-8*, par *Sébastien Hardy ;* la seconde, avec des notes par *de La Bonnodiere*, Paris, 1701, *in-12*. On a aussi une Traduction Allemande imprimée à Molsheim en 1670, *in-12*.

LETIO, (Louis) Médecin de Rome, se rendit célebre dans le XVI siecle par son systême sur la réformation du Calendrier, qui fut adopté par le Pape Grégoire XIII, préférablement à ceux des plus habiles Mathématiciens assemblés à ce sujet. Ce Pape en ordonna l'exécution par sa Bulle du 24 Février 1582.

LEVELIN, (Pierre-Théodore) Docteur & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Treves, fit imprimer à Nancy en 1738, *in-12*, la Traduction d'un Ouvrage publié en Allemand à Hall, 1727, *in-4*, par *Fréderic Hoffmann*. Cette Traduction est intitulée : *Analyse des Eaux de la Fontaine du bas* Selter, *située dans le bas Archevêché de Treves.*

LEURECHON (Jean) naquit dans le XVI siecle à Chardogne près de Bar. Il fit ses études à Paris au College de Navarre, où il lia une amitié solide avec *Charles Lepois ;* & après avoir pris le degré de Maître-ès-Arts, il fréquenta les Ecoles de la Faculté de Médecine de la même ville pendant quatre ans. En 1587, il fut reçu Bachelier sous le Décanat de *Jean Riolan* le pere. Il revint ensuite en Lorraine, où le grand Duc Charles III récompensa son mérite par la charge de Médecin ordinaire de sa personne. Les services de *Leurechon* furent si agréables à ce Prince, qu'il lui donna des Lettres de Noblesse en 1601, & créa pour lui une quatrieme Chaire de Médecine à Pont-à-Mousson, dont il prit possession le 7 Avril 1606. Les Ouvrages de ce Médecin se réduisent à un *Discours* sur les observations de la Comete de 1618 ; il fut imprimé à Paris en 1619, *in-8* : à une Dissertation en forme de These : *An ignes accensi in contagione saluberrimi ?* Elle parut à Pont-à-Mousson en 1622, *in-4*. La Lorraine étoit alors désolée par la peste & une dyssenterie contagieuse que les secours les plus efficaces ne purent arrêter. *Leurechon* mourut peu d'années après la fin de cette Epidémie.

LEVRET, (André) Accoucheur de feue Madame la Dauphine, Chirurgien Accoucheur de MADAME & de Madame la Comtesse d'Artois, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris depuis le 28 Février 1742, Conseiller vétéran du Comité perpétuel, s'est acquis la plus grande confiance dans la Capitale par ses talens, & la réputation la plus étendue dans les pays étrangers, par le nombre prodigieux d'éleves qu'il a formés dans l'Art des Accouchemens, & qui l'exercent avec d'autant plus de succès, qu'ils se font une regle de suivre ses principes. C'est un vrai dommage que les occupations multipliées de M. *Levret* ne lui permettent plus de continuer les leçons de ses cours ; mais ce vuide est

heureusement rempli par les soins & les talens de M. *Destremeau*, son gendre, Membre du College de Chirurgie de Paris depuis le 24 Septembre 1763. M. *Levret* lui a remis la collection riche & précieuse de toutes les pieces qui sont nécessaires pour les démonstrations. M. *Destremeau* prépare d'ailleurs une édition des Ecrits fugitifs de son beau-pere, auxquels il ajoutera quelques Mémoires ou Dissertations qui n'ont pas encore été publiées. Nous avons déja plusieurs Ouvrages intéressans de la façon de M. *Levret*. Voici leurs titres :

Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux. Paris, 1747, 1750, 1762, *in* 8. *Ibidem*, 1770, *in*-8, avec des remarques sur le Levier de *Roonhuisen*. En Allemand, Lubeck, 1758, *in*-8.

Observations sur la cure radicale de plusieurs polypes de la matrice, de la gorge & du nez, opérée par de nouveaux moyens. Paris, 1749, 1759, 1771, *in*-8, avec figures.

Suite des Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux. Paris, 1751, *in*-8. C'est une Réponse à la critique qu'on a faite du premier Ouvrage, en 1749, dans le Journal des Savans. On la trouve avec les *Observations* dans l'édition de 1770. En Allemand, Lubeck, 1761, *in*-8.

Explication de plusieurs figures sur le méchanisme de la grossesse & de l'accouchement. Paris, 1752, *in*-8. L'Auteur a représenté, autant que les variations de la nature peuvent le permettre, les différens degrés de dilatation de la matrice.

L'Art des accouchemens démontré par des principes de Physique & de Méchanique. Paris, 1753, 1761, 1766, *in*-8, avec figures. Il y a deux Traductions Italiennes de cet Ouvrage.

Essai sur l'abus des regles générales, & contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'Art des accouchemens. Paris, 1766, *in*-8.

Dans l'Ouvrage intitulé : *Suite des Observations*, on trouve une histoire particuliere du *Forceps*, connu sous le nom de Tire-tête de *Palfin*. Cet instrument que son Auteur, Chirurgien & Démonstrateur en Anatomie à Gand, apporta à Paris vers l'an 1722, & qui fut revendiqué ensuite par *Ledoux*, Chirurgien d'Ipres, a subi depuis ce tems bien des corrections & des perfections.

M. *Levret* pense que la premiere idée de cet instrument est due à la cuillere de *Paré*, laquelle fait exactement la moitié de l'instrument de *Palfin* ; & que celui-ci fit son *Forceps* en appliquant une seconde cuillere, les deux se regardant par le creux. Une troisieme cuillere, ajoutée par un Chirurgien de Bruges, parut aux Accoucheurs superflue & même nuisible, & le *Forceps* employé aujourd'hui est resté à deux branches.

Il est peu d'instrumens qui aient tant exercé le génie des Chirurgiens pour l'amener à sa perfection, que celui-ci. En France, dit *Morand* dans ses Opuscules de Chirurgie, MM. *Grégoire*, *Petit*, *Soumain*, *Dussé* ; chez les étrangers, MM. *Chamberlain*, *Chapman*, *Bultet*, *Giffard*, *Sander*, *Smellie* s'en occuperent. M. *Petit* y avoit ajouté une crémailliere qui ne permet aux deux cuilleres de s'approcher l'une de l'autre, qu'autant qu'il est nécessaire pour embrasser sûrement la tête de l'enfant & la tirer. Le Docteur *Chamberlain*, Anglois, fit ouvrir ces deux cuilleres dans presque toute leur longueur ; c'étoit un pas de plus vers la perfection ; mais la courbure que M. *Levret* a donnée au *Forceps*,

d'après la figure des tenettes dont on se sert dans l'opération de la Taille, a procuré à cet instrument un avantage qui lui manquoit.

Notre Chirurgien a mis au jour un supplément à l'Histoire du *Forceps*, parce que depuis la publication du Traité intitulé : *Suite des Observations*, il parut d'autres instrumens inventés pour la même fin, dont quelques-uns firent beaucoup de bruit. Tel est celui que *Pierre Rathlaw*, Accoucheur à Amsterdam, publia sous le nom de secret de *Roger Roonhuisen*; M. *Levret* en donne la figure. Tels sont encore les Forceps de *Freke*, Chirurgien de l'Hôpital de Saint Barthélémi à Londres, & de *Bingius* de Copenhague. Mais celui de l'Accoucheur François l'emporte sur eux. Telle perfection qu'on ait voulu donner à cet instrument, à qui tant de meres & d'enfans doivent la conservation de la vie, personne n'y a mieux réussi que le célebre *Levret*. L'Art des Accouchemens, qu'il a éclairé par ses recherches, lui en aura une obligation éternelle.

LEURYE, (François-Ange DE) fils de *Nicolas-Pierre*, Chirurgien de Paris depuis 1726, fut reçu dans la même Compagnie le 30 Décembre 1758. Il est Chirurgien du Roi au Châtelet, Conseiller du Comité perpétuel, Professeur & Démonstrateur des accouchemens, aux Ecoles du College de Chirurgie de Paris. On a de lui :

Traité des accouchemens en faveur des Eleves. Paris, 1772, *in*-8.

La Mere selon l'ordre de la Nature. Paris, 1772, *in*-12.

Discours prononcé aux Ecoles de Chirurgie le mardi 21 de Mai 1776. Paris, 1776, *in*-8 de 32 pages. Tous ces Ouvrages annoncent les talens & les connoissances de leur Auteur.

LEUWENHOECK, (Antoine) célebre Physicien & Naturaliste, naquit à Delft le 24 Octobre 1632, de *Philippe* & de *Marguerite Bel*, tous deux d'ancienne famille. Il s'acquit une très-grande réputation par ses expériences & par ses découvertes ; il excella sur-tout à tailler des verres pour les microscopes & les lunettes. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de la Société Royale de Londres, qui le mit au nombre de ses Membres le 29 Janvier 1680 ; comme il lui a adressé la plupart de ses Observations, elle en a enrichi les Transactions Philosophiques. Pierre le grand, Czar de Moscovie, honora *Leuwenhoeck* de son estime. Lorsque ce Prince passa devant Delft en 1698, il envoya deux de ses Gentilshommes le prier de se rendre auprès de lui dans un des bateaux de charge qui le suivoient, & d'apporter ses admirables microscopes ; il lui fit même dire qu'il feroit allé le voir en passant par Delft, s'il n'avoit été contraint de se dérober à la foule qui l'importunoit. Ce savant Physicien ne fut pas plutôt arrivé auprès de Sa Majesté Czarienne, qu'il satisfit l'empressement de ce Prince curieux & lui fit voir, entre autres singularités, la circulation du sang dans la queue d'une anguille. Personne n'ignore la multitude de ses découvertes en tout genre ; le nombre de celles qu'il a faites dans l'Anatomie, à l'aide de ses microscopes, est en particulier si grand, que si on vouloit en faire un détail exact, on se trouveroit engagé à copier ses Ouvrages d'un bout à l'autre. Cet Auteur a rendu évidente l'anastomose des arteres avec les veines ; toutes ses Observations

ne ſont cependant point marquées au même coin de certitude. Il a cru voir un nombre infini de petits animaux dans le ſperme des mâles, & ſur ce qu'il en a dit, on a bâti un ſyſtême concernant la reproduction des êtres vivans, qui n'a eu d'autre vogue que celle qui lui avoit été procurée par la nouveauté. Quoique *Leuwenhoeck* eût paſſé toute ſa vie, qui fut très-longue, à obſerver & à répéter ſes Obſervations, comme il lui manqua de la Littérature, il ne perfectionna pas toutes ſes expériences; mais parce qu'il lui manquoit encore de ce goût ſûr qui décide de la ſolidité d'une Obſervation, il crut quelquefois voir des choſes qui n'exiſtent pas & n'en aſſura pas moins qu'elles exiſtoient. Parmi ſes paradoxes, on remarque ſon opinion ſur la tunique des inteſtins appellée *Villoſa* par les Anatomiſtes, qu'il a voulu faire paſſer pour un muſcle; la pulſation qu'il a attribuée aux veines & non pas aux arteres; les vers ſpermatiques: mais à travers ces erreurs, on lui doit une infinité de choſes de grande importance.

Cet Obſervateur mourut le 26 Août 1723. Il a publié différens Ouvrages, en Hollandois, qui ont paru à Delft & à Leyde, & qu'on a traduits en Latin ſous le titre d'*Arcana Naturæ detecta. Delphis*, 1695, 1696, 1697, 1719, quatre volumes *in*-4. Ces quatre volumes ont été réimprimés, en 1722, à Leyde, & ils ſont intitulés: *Opera omnia, ſeu, Arcana naturæ ope exactiſſimorum microſcopiorum detecta, experimentis variis comprobata.*

LIBAVIUS, (André) Docteur en Médecine natif de Hall en Saxe, profeſſa l'Hiſtoire & la Poéſie à Jene en 1588. Delà il paſſa en 1591 à Rothenbourg-ſur-le-Tauber, & en 1605 à Cobourg en Franconie, où il venoit d'être nommé Principal du College de Caſimir. Il mourut dans cette derniere ville en 1616. *Libavius* a fait ſa réputation par ſes Ouvrages de Chymie; ils ſont tels, qu'on a cru pouvoir les mettre de niveau avec ceux d'*Agricola*. Il y établit les vrais principes de la Chymie, & tâche de rapprocher cette Science de l'ancienne Médecine. Il y a traité fort au long de la nature & de l'examen des Métaux, & il n'a échappé aucune occaſion de réfuter les ſentimens de *Paracelſe* & de ſes Sectateurs. Le grand nombre d'Ouvrages que ce Médecin a laiſſés, fait voir combien il étoit laborieux; mais ils ne prouvent pas tous qu'il ait toujours penſé ſainement ſur les différentes matieres dont il a traité. Voici leurs titres:

Neo-Paracelſica in quibus vetus Medicina defenditur adversùs Georgium Amwald, cujus Liber de Panacea excutitur. Francofurti, 1594, *in*-8.

Anatome Tractatus Neo-Paracelſici. Ibidem, 1594, *in*-8.

Tractatus duo Phyſici, prior de impoſtoria vulnerum per Unguentum Armarium curatione, poſterior de cruentatione cadaverum injuſtâ cæde factorum, præſente qui occidiſſe creditur. Francofurti, 1594, *in*-8.

Epiſtolarum Chymicarum Libri tres. 1595-99, *in*-8, trois Tomes en un volume.

Schediaſmata pro Galenicæ Medicinæ dignitate. Ibidem, 1596, *in*-8.

Alchymia recognita, emendata & aucta, tùm dogmatibus & experimentis nonnullis, tùm Commentariô Medico-Phyſicô. Ibidem, 1597, *in*-4, 1606, 1615, *in-folio.*

Singularium partes quatuor. Ibidem, 1599, 1601, *in*-8, quatre volumes. Cet Ouvrage, qui eſt aſſez rare, contient des ſingularités que notre maniere de penſer apprécie aujourd'hui tout autrement que *Libavius* n'a fait.

Novus de Medicina Veterum, tàm Hippocraticâ quàm Hermeticâ, Tractatus. Francofurti, 1599, *in*-8.

Variarum controversiarum Libri duo schediastici. Ibidem, 1600, *in*-8.

Praxis Alchymiæ, hoc est, doctrina de artificiosa præparatione præcipuorum medicamentorum chymicorum. Ibidem, 1604, *in*-8.

Defensio & declaratio perspicua Alchymiæ transmutatoriæ. Francofurti, 1604, *in*-8.

Commentariorum Alchymiæ Pars secunda. Ibidem, 1606, *in folio.*

Alchymia triumphans de injusta in se Collegii Galenici spurii in Academia Parisiensi censurâ. Ibidem, 1607, *in*-8.

De universalitate & originibus rerum conditarum. Ibidem, 1610, *in*-4.

Syntagma selectorum undiquaque & perspicuè traditorum Alchemiæ arcanorum. Ibidem, 1611, *in-folio.*

Syntagmatis arcanorum chymicorum Tomus secundus. Ibidem, 1613, *in-folio.* Les deux Tomes en un volume, *Ibidem*, 1660, *in-folio.*

Appendix necessaria syntagmatis arcanorum chymicorum. Ibidem, 1615, *in-folio.*

Examen Philosophiæ novæ, quæ veteri abrogandæ opponitur. Ibidem, 1615, *in-folio.*

C'est dans ces Ouvrages qu'on voit pour la premiere fois un Médecin qui parle de la transfusion du sang d'un animal dans un autre; opération singuliere qui a fait du bruit, & qu'on a dit que *Libavius* avoit imaginée d'après la fable de *Médée.* Il parle de ses effets d'un ton si assuré & il s'énonce si positivement, que cette assertion ne pouvoit manquer de séduire quelqu'un. Deux nations toujours rivales s'en disputerent la premiere épreuve. On la regarda, dit le célebre *Senac*, comme une ressource contre les maladies; on vit même clairement, dans cette transfusion, l'assurance de l'immortalité. Tout cela fit illusion. Les premieres expériences furent faites en France, selon quelques Ecrivains; mais la premiere transfusion avérée, fut tentée par *Hansheau* en 1658. *Lower*, Médecin Anglois, perfectionna cette opération en 1665. L'année suivante, *Denis*, Médecin *plus occupé des jeux de hazard, que des jeux de la machine animale*, voulut se distinguer en marchant sur les traces de *Lower. King & Coxe*, Anglois, suivirent ces exemples. Le bruit que firent ces expériences porta la même curiosité en Italie; *Cassini & Grisoni* furent témoins de quelques nouvelles épreuves.

Denis, plus hardi, osa y soumettre un homme qu'il disposa à recevoir dans ses veines le sang d'un animal. *Lower* & *King* imiterent bientôt *Denis.* Les Italiens ne tarderent pas à être aussi téméraires: en 1668, ils répéterent la transfusion dans plusieurs hommes. *Biva* & *Manfredi* firent cette opération. Un Médecin nommé *Sinibaldus* voulut bien s'en faire lui-même le sujet. Enfin, jusques dans la Flandre on trouva des Transfuseurs. Mais quels furent les succès de cette opération dans les animaux & dans les hommes? Les animaux, poursuit M. *Senac*, ne moururent pas après la transfusion tentée par *Lower*; & le résultat des expériences de *King* & de *Coxe* fut que plusieurs en devinrent plus vigoureux, guérirent même des incommodités pour lesquelles on avoit tenté cette opération. Dans quelques hommes, les succès ne furent pas malheureux, mais ils le furent dans d'autres; & cela fut cause que la transfusion parut une témérité que les loix réprimerent, parce qu'elle alloit devenir contagieuse.

LICETI ou LICETO, (Joseph) de Reco dans l'Etat de Genes, fit la Médecine dans sa ville natale. Il passa ensuite à Rapallo, mérita l'estime de ses habitans, & se vit bientôt recherché par ceux de Genes, où il alla s'établir. Il y mourut en 1599. Ce Médecin a écrit deux Dialogues intitulés :

La nobilita de principali membri dell'Uomo, *Dialogo.* Bologne, 1590, *in*-8.

Il ceva overo dell'eccellenza ed uso de genitali, *Dialogo.* Bologne, 1598, *in*-8.

LICETI, Médecin célebre, connu sous le nom de *Fortunius Licetus*, étoit de Rapallo dans l'Etat de Genes, où il naquit le 3 Octobre 1577, de *Joseph Liceti*, dont on vient de parler. *Fortunio* vint au monde avant le septieme mois de la grossesse de sa mere. C'est à l'agitation violente que la tempête procura à celle-ci dans le trajet de Reco à Rapallo, qu'on attribua la naissance prématurée de cet enfant qui reçut le nom de *Fortunio*, parcequ'il promettoit d'y survivre. Son pere le mit dans une boite garnie de coton, & l'éleva avec tant de soin, qu'il jouit dans la suite d'une santé aussi parfaite, que s'il fût venu au terme ordinaire. Ce pere tendre ne prit pas moins de soin de l'éducation de son fils. Il l'instruisit lui-même dans les Lettres, & l'envoya ensuite à Bologne, où il l'aida encore de ses conseils pendant son cours d'étude. *Fortunio* étoit passé à Bologne en 1595; il en sortit en 1599 pour rejoindre son pere à Genes, mais il eut la disgrace de le trouver mort depuis deux jours, lorsqu'il y arriva. Ce contretems l'engagea à aller chercher fortune à Pise, où il obtint bientôt une Chaire de Philosophie, & travailla à établir sa réputation par un Ouvrage intitulé : *Gonopsis Chantropologia.* Il n'en tira cependant point tout l'avantage qu'il s'étoit promis. On prétendit que cette piece n'étoit pas de lui; mais pour repousser l'injustice qu'on lui faisoit à cet égard, il la publia de nouveau sous cet autre titre : *De ortu animæ humanæ.* Cette tracasserie le chagrina beaucoup; elle ne diminua cependant rien de l'estime que les personnes impartiales avoient conçue de son mérite. Tout au contraire, la vérité réduisit ses ennemis au silence, & son savoir lui acquit une si grande réputation dans les Ecoles de Pise, qu'elle perça jusqu'à Padoue, où on l'engagea de venir enseigner en 1605. Il s'y rendit, & ne cessa de faire honneur à l'Université de cette ville jusqu'en 1631 qu'il en sortit fâché, parce qu'on lui avoit refusé la Chaire de Médecine vacante par la mort de *Cremonini*, & qu'on lui avoit préféré *Thomas Zilioli.*

Liceti se retira alors à Bologne. Mais la République de Venise ne tarda pas à sentir la perte qu'elle avoit faite, dans son Université de Padoue, par la retraite de ce Médecin; elle chercha l'occasion de l'y rappeller. Une Chaire étant venue à vaquer en 1645, elle lui fit faire des instances si obligeantes pour l'accepter, qu'il revint enseigner dans cette ville, à qui il procura la plus grande célébrité jusqu'à sa mort arrivée en 1657, à l'âge de 79 ans. Ce Médecin a composé plus de cinquante Traités. Je ne donnerai que les titres des principaux; encore y en a-t-il plusieurs qui ne regardent point directement la Médecine :

De ortu animæ humanæ, *Libri tres. Genuæ*, 1602, *in*-4. *Venetiis*, 1603, *in*-4. *Francofurti*, 1606, *in*-8.

De Lucernis Antiquorum reconditis, *Libri sex. Genuæ*, 1602, *in*-4. *Venetiis*, 1621, *in*-4. *Utini*, 1652, *in-folio. Patavii*, 1662, *in-folio*, avec figures.

De Vita, Libri tres. Venetiis, 1606, *in-4. Genuæ*, 1607, *in-4.*

De animarum coextensione corpori, Libri duo. Patavii, 1616, *in-4.*

De iis quæ diu vivunt sinè alimento, Libri quatuor. Ibidem, 1612, 1618, *in-fol.*

De perfecta constitutione hominis in utero, Liber unus. Ibidem, 1616, *in-4.*

De monstrorum caussis, naturâ & differentiis, Libri duo. Ibidem, 1616, 1634, *in-4.* La seconde édition a été augmentée & ornée de figures. *Amstelodami*, 1665, *in-4. Patavii*, 1668, *in-4*, par les soins de *Gerard Blasius.* On trouve beaucoup de superstition & de crédulité dans cet Ouvrage. L'Auteur, qui n'a pas su éviter ces erreurs, rapporte toutes les fables que les Anciens ont inventées au sujet de la matiere qu'il traite, tout ce que ses contemporains ont écrit, & il y ajoute ce que l'imagination a pu lui suggérer.

De spontaneo viventium ortu, Libri quatuor. Vicentiæ, 1618, *in-fol. Patavii*, 1621, *in-folio.*

De novis astris & cometis. Venetiis, 1623, *in-4.*

Controversiæ de novis astris & cometis. Ibidem, 1625.

De Intellectu agente, Libri quinque. Patavii, 1627, *in-fol.*

De immortalitate animæ. Patavii, 1629, *in-fol.*

Allegoria Peripatetica de generatione, amicitiâ & privatione, in Aristotelicum Ænigma Ælia Lelia Crispis. Ibidem, 1630, *in-4.*

De feriis altricis animæ, Nemesiticæ Disputationes. Ibidem, 1631, *in-4.*

De anima subjecto corpori nil tribuente, deque seminis vitæ efficientiâ primariâ in formatione fœtûs, Liber unus. Patavii, 1631, *in-4.*

De rationalis animæ variâ propensione ad corpus, Libri duo. Ibidem, 1634, *in-4.*

De natura primô movente, Libri duo. Utini, 1634, *in-4.*

Pyronarcha, seu, de fulminum naturâ, deque febrium origine, Libri duo. Patavii, 1634, *in-4.*

De propriorum Operum historiâ, Libri duo. Ibidem, 1634, *in-4.*

Mundi & hominis Analogia. Utini, 1635, *in-4.*

Athos perfossus, sive, Rudens eruditus in Criomixi Quæstiones de alimento, Dialogus. Patavii, 1636, *in-4.*

Ulisses apud Circen, sive, de quadruplici transformatione, deque variè transformatis hominibus, Dialogus. Utini, 1636, *in-4.*

De duplici calore corporum naturalium. Ibidem, 1636, *in-4.*

Dialogus de anima ad corpus physicè non propensâ. Utini, 1637, *in-4.*

Ad Aram Lemniam Dosiadæ Encyclopedia. Parisiis, 1637, *in-8.*

Litheosphorus, sive de Lapide Bononiensi lucem in se conceptam ab ambiente claro mox in tenebris mirè conservante. Utini, 1640, *in-4.*

Responsa de quæsitis per Epistolas à Claris Viris. Ibidem, 1640-50, trois volumes *in-4.*

Libri tres de natura & efficientia luminis. Ibidem, 1640, *in-4.*

De annulis antiquis. Ibidem, 1645, *in-4.*

De pietate Aristotelis ergà Deum & homines. Ibidem, 1645, *in-4.*

De motu sanguinis, origine nervorum, cerebrô leniente cordis æstum, & imaginationis viribus. Ibidem, 1647, *in-4.*

Hieroglyphica, sive, antiqua schemata gemmarum annularium. Patavii, 1653, *in-fol.*

De Cometæ observationibus astronomicis Responsum. Utini, 1653, *in*-4.

De Hydrologia, sive, fluxu maris. Ibidem, 1655, *in*-4.

Je ne m'arrêterai pas à passer en revue toutes les erreurs que *Liceti* à consignées dans ces Ouvrages ; je dirai seulement que ce Médecin prétend dans celui intitulé : *De Lucernis Antiquorum*, que les Anciens avoient le secret de faire une huile qui ne se consumoit point; ou de disposer les Lampes sépulcrales en sorte, qu'à mesure qu'elles brûloient, la fumée se condensoit insensiblement, & se réduisoit en huile par un changement perpétuel. Qu'à l'égard de la mêche, elle étoit d'une espece de Lin que les Anciens appelloient *Asbeston*, c'est-à-dire, inextinguible. Il rapporte là dessus plusieurs histoires. Sous le Pontificat de Paul III, qui fut élevé au Saint Siege en 1534 & mourut le 10 Novembre 1549, on ouvrit un Tombeau à Rome, où l'on trouva un corps tout entier, dont les cheveux étoient noués d'un raiseau de fil d'or. Il y avoit dans ce Tombeau une Lampe qui devoit avoir brûlé près de 1600 ans, puisque l'Inscription étoit concue en ces termes : *Tulliolæ filiæ meæ*; ce qui marque que c'étoit la fille de Cicéron. Mais tout cela ne fut pas plutôt exposé à l'air, que la Lampe s'éteignit & le corps se réduisit en poussiere. On assure qu'on a trouvé dans le territoire de Viterbe quantité de ces Lampes éternelles, mais qui étant exposées à l'air, ne purent conserver leur lumiere que pendant quelques heures. On dit que la plus belle étoit celle d'*Olybius Maximus* de Padoue. Elle étoit composée de deux phioles, dont l'une étoit d'or & l'autre d'argent, toutes deux pleines d'une admirable liqueur qui entretenoit, sans se consumer, une Lampe placée entre les deux phioles, ou au dessus comme d'autres disent. *Liceti* rapporte d'autres histoires, & il prétend que le feu éternel de la Déesse *Vesta* n'étoit qu'une de ces Lampes. Mais il se trompe ; car tout le monde sait qu'on n'appelloit ce feu éternel, que parce qu'on ne le laissoit jamais éteindre & que les Vestales avoient soin de l'entretenir. A l'égard même des Lampes sépulcrales, *Liceti* se trompe encore, & son opinion a été solidement réfutée par *Octavio Ferrari*, célebre Professeur d'Humanités à Padoue, dans la Dissertation qu'il publia en 1685, & qu'il intitula : *De Veterum lucernis sepulchralibus.* Il y prouve que les Lampes appellées éternelles, & dans lesquelles on supposoit une mêche inextinguible, ne sont que des Phosphores qui s'allument pour un peu de tems, après avoir été exposés à l'air.

LIDDEL, (Duncan) Docteur en Médecine, natif d'Aberden en Ecosse, remplaça *François Parcovius*, en 1587, dans la Chaire d'Astronomie en l'Université d'Helmstadt. Il enseigna ensuite la Géométrie, & enfin la Médecine, dont il fut nommé Professeur en 1596. Il fut encore premier Médecin du Duc de Brunswick. Mais tous ces avantages ne purent le fixer en Allemagne ; l'amour de la patrie l'emporta sur eux, & il abandonna ses emplois pour y retourner en 1607. On a quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin :

De facultate vegetante ejusque functionibus. Helmæstadii, 1592, *in*-4.

Universæ Medicinæ Compendium. Ibidem, 1605, 1620, *in*-4.

Ars Medica succinctè & perspicuè explicata. Hamburgi, 1607, 1628, 1655, *in*-8. *Lugduni*, 1624, *in*-8. C'est une compilation assez informe, à laquelle l'Auteur n'a rien ajouté qui lui fasse honneur.

De

De Febribus Libri tres. Hamburgi, 1610, *in*-8.

Operum Jatro-Galenicorum, ex intimis Artis Medicæ adytis & penetralibus erutorum, Tomus unicus, auctus, & illustratus studiô & operâ Ludovici Serrani Neomagensis. Lugduni, 1624, *in*-4.

LIÉBAUT, (Jean) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris depuis 1559, étoit de Dijon. Il épousa la célebre *Nicole*, fille de *Charles Etienne*, Médecin, & retourna ensuite dans sa patrie, où il écrivit un Livre sur les maladies des femmes, traduit ou imité de l'Italien de *Jean Marinello*, qui l'avoit donné au public sous le titre de *La Comara*. L'Ouvrage de *Liébaut* est intitulé : *Trois Livres de la santé, fécondité & maladies des femmes*. Paris, 1582, *in*-12. Lyon, 1609, *in*-8. Il travailla aussi au fameux Livre, appellé *La Maison Rustique*, dont *Charles Etienne*, son beau-pere, est le premier Auteur. Ce Livre imprimé à Paris en 1574, parut à Lyon en 1583, *in*-4, & plusieurs fois depuis en d'autres villes, soit en François, soit en Italien, en Anglois, &c. On ne sait pas en quelle année *Liébaut* revint de Dijon à Paris, mais on sait qu'il mourut dans cette derniere ville le 21 Juin 1596. Nous avons encore de lui :

Scholia in Jacobi Hollerii Commentaria in Libros septem Aphorismorum Hippocratis.

Thesaurus sanitatis paratu facilis. De præcavendis, curandisque venenis Commentarius. Parisiis, 1577, *in*-12.

Secrets de Médecine. Paris, 1579, *in*-8. C'est une Traduction.

Embellissement du corps humain. Paris, 1582, *in*-8. Lyon, 1595, *in*-12.

LIEBERCKUNH, (Nathanaël) célebre Anatomiste, étoit de Berlin, où il naquit le 5 Septembre 1711. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Leyde, & bientôt après, il fut reçu dans le College de sa ville natale ; mais comme il ne tarda pas à donner des preuves éclatantes de ses talens, la Société Royale de Berlin, celle de Londres, & l'Académie des Curieux de la Nature, le mirent au nombre de leurs Membres. Ce Médecin mourut le 7 Décembre 1756, & laissa un Cabinet Anatomique, composé de plus de quatre cens pieces, qui a été exposé en vente pendant long-tems. Il a aussi laissé quelques Mémoires qui ont été insérés dans le Recueil de l'Académie de Berlin, & deux Dissertations imprimées à Leyde, l'une sous le titre de *Disputatio de Valvula Coli*, 1739, *in*-4, l'autre sous celui de *Dissertatio de fabrica & actione villorum intestinorum tenuium hominis*, 1744, *in*-4. Tout ce que cet Auteur a écrit est intéressant.

LIENS, (Corneille) Médecin ordinaire de la ville de Ziriczée en Zélande, & ensuite Drossard de l'Isle de Tolen dans la même Province, mourut après l'an 1636. Il est Auteur des pieces suivantes :

Cum Adversariis D. P. Lansbergii amica concertatio epistolica. Ziriczeæ, 1614, *in*-8.

Mittelburgensium Medicorum responsi postliminii & epistolæ apologeticæ refutatio, pro D. P. Lansbergio. Ibidem, 1614, *in*-8.

LIÉTAUD (Joseph) naquit en 1703 à Aix en Provence. Il étoit Professeur d'Anatomie dans les Ecoles de sa ville natale, lorsqu'il fut appellé à Versailles, en 1749, pour y remplir la charge de Médecin de l'Infirmerie Royale,

d'où il monta, en 1755, à celle de Médecin des Enfans de France. La supériorité de ses talens lui ouvrit l'entrée de la Société Royale de Londres, & le fit recevoir à l'Académie des Sciences de Paris en 1752. Il est enfin parvenu, en 1775, à la place de premier Médecin du Roi, & il a été reçu Membre de la Faculté de la Capitale par une cooptation d'autant plus flatteuse, qu'elle est très-rare & ne s'accorde qu'au mérite bien reconnu.

M. *Liétaud* eut toujours le goût le plus vif pour l'Anatomie, & ses découvertes dans cette Science lui ont acquis beaucoup de réputation. Comme il disséqua au moins douze cens cadavres, il ne manqua pas d'occasion de multiplier ses connoissances; il les communiqua au public dans les Ouvrages que nous avons de lui:

Essais Anatomiques contenant l'Histoire exacte de toutes les parties qui composent le corps humain. Aix, 1742, *in*-8. Paris, 1766, *in*-8, 1772, deux volumes *in*-8. Quoique ce Livre ne soit pas de grande étendue, il renferme beaucoup de découvertes, & un grand nombre de descriptions où l'Auteur attaque les opinions des Anatomistes qui l'ont précédé, entre autres, celles du célebre *Winslow*. Il n'est cependant point irrépréhensible lui-même; malgré toutes les commodités qu'il a eues pour étudier l'Anatomie dans les deux Hôpitaux dont il a été Médecin, il lui est arrivé d'observer ou d'assurer des choses que les meilleurs Anatomistes n'ont vues, ni décrites comme lui. Tout ce qui se présente à l'œil du dissecteur, ne fait pas toujours regle dans l'exposition du corps humain: la nature s'égare quelquefois dans la figure & la position des parties, & ses égaremens doivent être concentrés dans le cercle des observations extraordinaires, sans pouvoir en tirer des conséquences sur la vraie & constante structure de nos organes. M. *Portal* a publié une nouvelle édition, Paris, 1777, deux volumes *in*-8, avec des notes & des observations.

Elementa Physiologiæ juxta solertiora, notissimaque Physicorum experimenta & accuratiores Anatomicorum observationes concinnata. Parisiis, 1749, *in*-8. Il avoit composé cet Ouvrage en faveur de ses disciples, lorsqu'il professoit la Médecine à Aix.

Précis de la Médecine pratique. Paris, 1759, 1761, *in*-8, 1769, 1777, deux volumes *in*-8. Le même en Latin, avec des augmentations, Amsterdam, 1765, deux volumes *in*-4. Paris, 1770, deux volumes *in*-4. Cette édition est la meilleure; elle comprend la Pratique, un Traité des médicamens & un autre des alimens. Paris, 1777, deux volumes *in*-8 que l'Auteur a revus.

Précis de la Matiere Médicale. Paris, 1766, *in*-8, 1770, 1777, deux volumes *in*-8.

Historia Anatomico-Medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia. Parisiis, 1767, deux volumes *in*-4, avec quelques observations par M. *Antoine Portal*, & une Table Nosologique par le même.

M. *Liétaud* a communiqué à l'Académie des Sciences plusieurs Observations Anatomiques qu'elle a insérées dans ses Mémoires. Ce Médecin s'est aussi occupé de l'Histoire Naturelle de la Provence. Les matériaux qu'il a amassés à ce sujet, regardent les animaux & les minéraux. Ceux qu'il a recueillis d'ailleurs méritent également qu'on en fasse cas, puisqu'il viennent, pour la principale partie, de M. *Garidel*, son oncle.

LIGER, (Charles-Louis) d'Auxerre, fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1742. Il s'est retiré dans sa patrie, où il est Conseiller-Médecin du Roi. On a de lui un *Traité de la goutte* imprimé en 1753, *in*-12.

LIGERIE, (N. DE LA) personnage du XVIII siecle, se fit un grand nom par la publication d'un remede dont il possédoit le secret. C'est le *Kermès Minéral*. La découverte de cette poudre fait une sorte d'époque dans la Médecine; on a souvent tiré bon parti de ce médicament dans les maladies les plus graves. Voici ce qu'on lit, au sujet du Kermès, dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris, année 1720. Il parut, en 1714, un remede nouveau qui fit beaucoup de bruit dans la Capitale & qui continue d'y être en vogue. On l'appelle la Poudre des Chartreux, parce qu'un certain *Dominique*, frere de cet Ordre, étant tombé dans ce tems-là dans une grosse fluxion de poitrine qui alloit enfin l'emporter, malgré tous les remedes connus & placés avec toute l'attention possible, le frere *Simon*, du même Ordre, demanda en grace que, puisqu'on n'espéroit plus rien, il lui fût permis de faire prendre au malade le nouveau remede dont il avoit fait l'acquisition, & qui réussit alors si parfaitement, que bientôt après le frere *Dominique* se trouva guéri au grand étonnement des assistans qui avoient été témoins de sa situation. Ce remede étoit auparavant entre les mains de M. *De La Ligerie*, de qui le frere Chartreux reconnoît de bonne foi qu'il le tient; mais faute de quelque cure brillante, en un mot de quelque concours heureux de circonstances, la poudre n'avoit pas fait alors la même fortune qu'elle a faite depuis entre les mains du Chartreux. Comme le remede ne tarda pas à se répandre, le secret de la composition fut bientôt découvert par d'habiles Médecins, entre autres par *Lémery*, qui compta si fort sur son efficace, de même que sur la certitude de sa découverte, qu'il l'employa, en 1718, pour la guérison du Marquis de Bayers qui en ressentit tous les meilleurs effets possibles. Cette cure qui surprit par l'état dangereux dans lequel avoit été le malade, acquit une si grande réputation à la poudre, que le Roi acheta enfin le secret de M. *De La Ligerie* en 1720, & le rendit public.

Le *Kermès* est un souffre tiré de l'Antimoine par le moyen de l'alcali du Nitre fixé par les charbons. Il est moins vomitif que le souffre doré d'Antimoine ordinaire qu'on employoit au même usage. Il purge doucement, & quelquefois n'agit que par la transpiration, quoique avec assez d'effet; il convient principalement aux maladies de poitrine. *La Ligerie* n'a pas prétendu en être l'inventeur; il le tenoit de M. *De Chastenai*, Lieutenant de Roi à Landau, à qui il avoit été donné par un Apothicaire, disciple du fameux *Glauber*. Ainsi *Glauber* seroit la premiere source. Ce remede est effectivement dans ses Ouvrages; mais il est décrit si énigmatiquement, qu'on auroit peine à le trouver, si l'on n'en étoit prévenu. Tous les Traités de Chymie mis au jour par les Auteurs modernes, s'étendent fort au long sur la préparation du Kermès Minéral.

LIGNAMINE, (Jean-Philippe DE) Docteur en Médecine dans le XV siecle, étoit de Messine en Sicile. Il se fit remarquer par la finesse & la pénétration de son esprit ; il se fit même par-là beaucoup de réputation pendant qu'il enseignoit dans l'Université de Pérouse. Ce fut dans cette ville qu'il se lia d'amitié avec François d'Albescola de la Rovere, qui, de Général des Cordeliers, devint Cardinal, & enfin Pape le 9 Août 1471, sous le nom de Sixte IV. Un des premiers soins de ce Souverain Pontife après son exaltation, fut d'appeller à Rome son ancien ami qu'il nomma Médecin de sa personne, & qu'il honora de son estime. *De Lignamine* se soutint en faveur, parce qu'il montra toujours autant de prudence à ménager la bienveillance de son protecteur, qu'il donna de preuves de son application aux devoirs de son état. Il avoit une Imprimerie dans sa maison, d'où sont sortis les Ouvrages suivans :

De conservatione sanitatis. Romæ, 1475, *in*-4.

De unoquoque cibo & potu homini utili & nocivô, eorumque primis qualitatibus. Romæ, *in*-4.

De Sybillis. Ibidem, 1481, *in*-4.

LIGNAU, (Jean) Médecin célebre par ses voyages, étoit de Konigsberg dans la Prusse Ducale, où il naquit en 1633. Après avoir étudié la Médecine dans les principales Universités d'Allemagne & de la Hollande, il se rendit en 1659 à Séville dans l'Andalousie, où il pratiqua pendant un an. Il parcourut ensuite l'Espagne, l'Italie, la Turquie & la Palestine, & vint enfin se faire recevoir Docteur à Padoue en 1664. Mais toujours entraîné par sa passion pour les voyages, il se mit encore à courir le monde. Il arriva en 1666 à Alep, où il fut Médecin des Nations Françoise, Angloise & Hollandoise jusqu'en 1681, qu'il quitta cette ville pour revenir en Europe & parcourir la France & l'Angleterre. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il sembloit que la réputation avec laquelle il pratiquoit son Art, alloit le fixer pour toujours ; mais il se mit en chemin en 1692 pour retourner dans sa patrie. Il mourut le 20 Octobre de la même année, avant d'être arrivé à Konigsberg. Son corps fut transporté dans cette ville, & il y fut honorablement enterré.

Tant de courses peuvent avoir augmenté les connoissances de ce Médecin, il n'a cependant laissé aucun Ouvrage ; &, ce qui est bien rare pour un homme qui a tant voyagé, il n'a pas même travaillé au récit de ses aventures & de ses observations.

LILLE (Christian DE) naquit à La Haye en 1724. Il fit ses études de Philosophie & de Médecine à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur le 14 Septembre 1756. M. *Camper*, Professeur de Médecine & de Chirurgie à Groningue, avoit été appellé à Amsterdam le 24 Avril de l'année précédente, & M. *de Lille* fut nommé à la Chaire qu'il laissoit vacante. La célébrité de son prédécesseur auroit rendu cette tâche difficile à remplir à un homme moins habile que lui ; mais il avoit déja fait preuve de ses talens par un Ouvrage imprimé sous ce titre :

Tractatus de palpitatione cordis, quem præcedit præcisa cordis historia physiologica ;

cuique pro coronide addita sunt monita quædam generalia de arteriarum pulsûs intermissione. Zwollæ, 1755, *in*-8. On y trouve des remarques physiologiques & pathologiques sur l'action du cœur, qui prouvent que leur Auteur avoit des connoissances fort étendues de la Théorie, & un talent singulier pour l'observation.

LIMBORCH, (Guillaume VAN) ancien Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Louvain, vécut dans le XVII siecle. Il est fort connu par un Traité de Matiere Médicale intitulé: *Medulla simplicium ex Dodonæo & Schrodero. Lovanii*, 1693, *in*-12. *Bruxellis*, 1724, *in*-8.

LIMBOURG. (Gilbert DE) Voyez PHILARETE.

LIMBOURG, (Jean-Philippe DE) Docteur en Médecine, se distingue à Spa par la savante méthode avec laquelle il emploie les différentes Eaux de ce Bourg, dans la cure des maladies les plus opiniâtres & les plus rebelles aux autres remedes. Comme il séjourne à Spa pendant la saison des Eaux, il est à même plus que personne d'en observer les propriétés; & c'est pour en faciliter l'usage, ainsi que pour en constater les vertus, qu'il a publié les Traités que nous avons de lui sur cette matiere. Mais ils ne sont pas les seuls qui soient sortis de sa plume; on lui en doit plusieurs autres, dont nous allons donner les titres avec ceux des premiers:

Dissertation sur les Eaux de Spa soutenue à Leyde le 7. Août 1736, traduite du Latin de Philippe-Louis de Presseux. Liege, 1749, *in*-12.

Traité des Eaux Minérales de Spa. Leyde, 1754, *in*-12. Liege, 1756, *in*-8, avec une Carte des environs de Spa. L'Auteur s'étend sur tout ce qui a rapport à la maniere d'agir de ces eaux précieuses. Il donne, à la fin de son Discours préliminaire, une liste des Ouvrages qui ont été publiés sur les Eaux de Spa & qu'il a consultés. Il cite aussi ceux qu'il n'a pas eu occasion de voir, & même les Traités concernant d'autres Eaux Minérales froides, à l'aide desquels il a composé le sien.

Dissertations sur les Bains d'eau simple, tant par immersion, qu'en douches & en vapeurs. Liege, 1757, 1766, *in*-12.

Caracteres des Médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément, & celle de ce qu'ils devroient être, d'après *Pénélope* de feu *La Mettrie*. Liege, 1760, *in*-12. L'esprit de l'homme se replie de tant de façons pour parvenir à son but, il emploie tant de moyens, il use de tant d'intrigues & de détours, qu'il n'est pas surprenant de le voir s'éloigner des voies de la droiture & de la probité. Les Médecins ne sont point exempts de ces défauts, eux qui ne devroient avoir d'autre objet en vue que la guérison de leurs malades. Ils paroissent quelquefois oublier ceux-ci, pour ne s'occuper que de ce qui peut satisfaire, ou leur avidité, ou leur ambition. L'Auteur de cet Ouvrage entre là dessus dans les plus grands détails & s'applique par-tout à faire tomber le masque, sous lequel certains Médecins cachent les qualités qui les déshonorent dès qu'elles sont exposées au grand jour.

Dissertation sur les affinités chymiques, qui a remporté le prix de Physique de l'an 1758, au jugement de l'Académie de Rouen. Liege, 1761, *in*-12.

Nouveaux amuſemens des Eaux Minérales de Spa. Liege, 1763, *in-12.*

Diſſertation ſur les douleurs vagues, connues ſous les noms de goutte vague & de rhumatiſme goutteux, laquelle a remporté le prix au jugement de Meſſieurs les Docteurs Régens de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Louvain, l'an 1763. Liege, 1763, *in-12.*

Recueil d'obſervations des effets des Eaux Minérales de Spa, de l'an 1764, avec des remarques ſur le ſyſtême de M. Lucas ſur les mêmes Eaux Minérales. Liege, 1765, *in-8.*

LIMPRECHT (Jean-Adam) naquit à Breſlau le 2 Septembre 1651. Il commença ſon cours de Médecine à Leipſic, & après avoir parcouru la Saxe, il alla le finir à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur le 26 Octobre 1675. Une Theſe *De Tuſſi*, fut le ſujet de ſa diſpute inaugurale. En quittant la Hollande, il paſſa en Angleterre & delà en France; & comme l'objet principal de ſes voyages étoit de ſe perfectionner dans l'étude de ſa profeſſion, il s'arrêta dans les plus célebres Univerſités de ces deux Royaumes. Non content des fruits qu'il avoit recueillis dans ſes premieres courſes, il en entreprit d'autres, & partit l'an 1679 pour voir le Portugal, l'Eſpagne & l'Italie. C'eſt à Padoue qu'il a fait le plus long ſéjour. A ſon retour en Allemagne, il ne tarda pas à être ſouhaité de toute part; mais il s'attacha par préférence aux Ducs de Wurtemberg-Oelſn, dont il fut premier Médecin. Sur la fin de ſa vie, il ſe retira à Berlin, où il mourut le 27 Juillet 1735. On a de lui pluſieurs Obſervations dans les Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il étoit Membre, ſous le nom de *Fabius*, depuis le 8 Mai 1682, & Adjoint depuis 1698.

LINACRE, ou LINACER chez les Auteurs Latins, (Thomas) l'un des plus ſavans Anglois du XVI ſiecle, vint au monde en 1461 à Rocheſter, ſuivant *Freind*, & à Cambridge, ſelon d'autres. Il étudia à Oxford, où il fut reçu dans le College de toutes les Ames en 1484; mais le deſir de profiter des Leçons des hommes célebres qui illuſtroient alors l'Italie, le tira bientôt de l'Angleterre & le fit paſſer à Florence. La politeſſe & la modeſtie qu'on lui remarqua dans cette ville, lui firent des amis qui le préſenterent à Laurent de Médicis. Ce Prince l'honora tellement de ſon eſtime, qu'il le donna pour compagnon d'étude à ſes enfans, & le mit ainſi à même de profiter de l'inſtruction des précepteurs qu'il leur avoit donnés. *Linacre* fit les plus grands progrès dans la Langue Grecque ſous *Demetrius Chalchondyle*, & ſe perfectionna dans la Latine ſous *Ange Politien.* Au ſortir de Florence, il paſſa à Rome où il ſe fit également eſtimer, mais ſur-tout d'*Hermolaus Barbarus* qui lui procura le plaiſir de voir les précieux Manuſcrits de la Bibliotheque du Vatican.

L'Angleterre revit avec plaiſir un citoyen qui avoit pris chez l'étranger un goût extrêmement délicat pour les Sciences, & qui cherchoit à l'inſpirer aux autres. Sa Latinité paſſa pour la plus pure & la plus polie; elle auroit été parfaite, ſi ce qu'il a écrit en cette Langue n'eût pas tant ſenti le travail. *Eraſme*, qui parle de *Linacre* avec beaucoup d'eſtime & fait même un grand éloge de ſes Ouvrages, lui

reproche, ainsi que *Paul Emile*, d'avoir rendu ses Livres moins parfaits à force de les limer. Mais *Linacre* n'étoit encore qu'un savant Littérateur ; bientôt il devint Médecin. Comme il parloit & écrivoit le Grec avec une facilité admirable, la lecture des Ouvrages de *Galien* qu'il fit dans les originaux, lui inspira le goût qu'il prit pour la Médecine. Il fit une étude suivie de cette Science après son retour en Angleterre, & ne tarda pas à être reçu Docteur dans l'Université d'Oxford, où il enseigna avec distinction. Toujours plein du desir de former les jeunes gens dans l'Art salutaire dont il leur dictoit les principes, dès qu'il étoit descendu de la Chaire, il s'informoit exactement du caractere de ses auditeurs ; & ceux en qui il trouvoit de la conduite, de l'esprit, du goût pour l'étude, de l'émulation pour surpasser leurs condisciples, il les aidoit de ses conseils, les animoit par son estime, leur ouvroit même sa bourse, quand ils manquoient de fortune. Un tel homme méritoit des distinctions & des récompenses; Henri VII le nomma son Médecin ordinaire, & Henri VIII, son fils, le continua dans le même emploi.

On doit plusieurs Ouvrages à *Linacre* ; on lui doit encore la Traduction de quelques Livres de *Galien* qu'il a mis de Grec en Latin. Parmi les uns & les autres, les principaux sont :

De emendata Latini sermonis structurâ.
Rudimenta Grammatices. Ces Ouvrages lui appartiennent.
Interpretatio Librorum trium Galeni de Temperamentis.
De Pulsuum usu.
De naturalibus facultatibus.
De sanitate tuendâ.
De symptomatum differentiis & eorum causis.
De inæquali temperie.
De methodo medendi. Tout cela est de *Galien*.

Notre Médecin mourut à Londres le 21 Octobre 1524, âgé de 64 ans : on assure qu'il s'étoit fait Prêtre sur la fin de sa vie. Il fut honorablement enterré dans l'Eglise de Saint Paul. Les Universités d'Oxford & de Cambridge lui doivent des établissemens bien avantageux à la Médecine. Il laissa les fonds nécessaires pour l'entretien de deux Professeurs dans chacune de ces Académies. Mais suivant le Docteur *Freind*, il fit quelque chose de plus pour la Médecine. Cette Science étoit dans l'humiliation du tems de *Linacre ;* il voyoit avec peine que des Moines ignorans, & des Empiriques plus ignorans encore, se mêloient de la pratiquer au grand préjudice des malades qu'ils trompoient. A Londres, c'étoit l'Evêque, ou le Doyen de Saint Paul, qui examinoit & recevoit les Médecins à la Licence ; chaque Evêque en agissoit de même dans son Diocese. Pour arrêter le cours de ces abus, il parut à *Linacre* qu'il importoit que des hommes d'une capacité reconnue fussent les seuls juges dans une matiere aussi intéressante pour le bien public. A cet effet, il conçut le projet de fonder le College des Médecins de Londres ; & profitant de la faveur dont il jouissoit à la Cour, principalement auprès du Cardinal *Wolsey*, il obtint des Lettres patentes du Roi pour cet établissement qui fut confirmé par le Parlement. Ses Collegues rassemblés songerent à se choisir un Chef ; le sort ne pouvoit manquer de tomber sur *Linacre* qui fut le premier Président

de cette Compagnie. Mais voulant donner de nouvelles preuves de ſon zele pour la ſolidité d'un établiſſement auſſi utile qu'il étoit néceſſaire, il légua ſa maiſon au College, afin que les aſſemblées qui s'y étoient tenues de ſon vivant, continuaſſent encore de s'y faire après ſa mort. Ce fut pour conſerver la mémoire de ces grands bienfaits, que *Jean Kaye* ou *Caïus* compoſa cet éloge funebre :

THOMAS LINACRUS
REGIS HENRICI VIII MEDICUS ;
Vir Græcè & Latinè ,
Atque in Re Medicâ longè eruditiſſimus ;
Multos ætate ſuâ languentes , & qui jam vitam deſponderant ,
Vitæ reſtituit.
Multa Galeni Opera
In Latinam Linguam , mirâ & facili facundiâ vertit :
Egregium opus de emendata ſtructura Latini ſermonis ,
Amicorum rogatu ,
Paulò antè mortem edidit.
Medicinæ Studioſis Oxoniæ publicas Lectiones duas ,
Cantabrigiæ unam ,
In perpetuum ſtabilivit.
In hac Urbe
Collegium Medicorum fieri ſuâ induſtriâ curavit ,
Cujus & Præſidens proximus electus eſt.
Fraudes , doloſque mirè peroſus ;
Fidus amicis ; omnibus juxta charus :
Aliquot annos antequam obiret Presbyter factus ,
Plenus annis ex hac vita emigravit ,
Multùm deſideratus ,
Annô Domini 1524 , *die* 21 *Octobris.*
Vivit poſt Funera Virtus.
THOMÆ LINACRO CLARISSIMO VIRO
JOANNES CAÏUS
Poſuit Annô 1557.

LINDEN. Voyez VANDER LINDEN.

LINDERN (François-Balthaſar) fit la Médecine à Strasbourg dès le commencement de ce ſiecle. Comme il avoit ſoigneuſement étudié toutes les parties de cette Science, & qu'il s'en occupoit encore au milieu des courſes d'une nombreuſe pratique, il écrivit différens Ouvrages que le public reçut avec plaiſir. On fait cas de l'Oſtéologie qu'il mit au jour en 1710. Il fit imprimer à Strasbourg en 1728, *in*-8, ſon *Tournefortius Alſaticus, cis & trans Rhenanus.*
Le

Le même Ouvrage reparut en 1747, ſous le titre d'*Hortus Alſaticus*, *plantas in Alſatia naſcentes deſignans. Argentinæ*, *in*-8. Il comprend un grand nombre de plantes, parmi leſquelles on en trouve pluſieurs nouvelles dans la claſſe des aquatiques, avec de belles figures. Ce Médecin a auſſi écrit quelques Traités en Allemand, comme celui qui fut publié à Strasbourg en 1736, *in*-4, ſous le titre de *Venus Spiegel*, ou Méthode de guérir les maux vénériens.

LINDHOUT, (Henri DE) Médecin natif de Bruxelles, fit ſa profeſſion à Hambourg vers la fin du XVI ſiecle. Il s'éleva au deſſus des préjugés qui avoient établi la néceſſité de l'union de l'Aſtrologie à la Médecine. Ce faux ſyſtême étoit ſi univerſellement répandu de ſon tems, qu'on en faiſoit dépendre la cure de la plupart des maladies. La ſaine doctrine en ſouffroit, & les malades en étoient ſouvent les triſtes victimes. Ce fut pour deſſiller les yeux au public, que *Lindhout* mit au jour les Ouvrages ſuivans :

Speculum Aſtrologiæ, in quo vera Aſtrologiæ fundamenta & Genethliacæ Arabum doctrinæ vanitates demonſtrantur. Hamburgi, 1597, *in*-4.

Tractatus Aſtrologicus, ſeu, Introductio in Phyſicam Judiciariam. Lipſiæ, 1618, *in*-4.

LINNÉ, dit LINNÆUS, (Charles VON) eſt un de ces hommes rares que notre ſiecle a vu naître, & dont le génie ſupérieur n'a ceſſé juſqu'aujourd'hui d'éclairer la Médecine. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de l'Académie des Sciences de Paris, de l'Académie des Curieux de la Nature, ainſi que de celles de Montpellier, de Stockholm, de Berlin, d'Upſal, &c. Le Roi de Suede, qui l'a mis au nombre de ſes Médecins, l'a nommé à la Chaire de Botanique en l'Univerſité d'Upſal, à qui *Linnæus* a procuré la plus grande célébrité. Réformateur de la méthode de *Tournefort*, il en a imaginé une nouvelle pour la diviſion des plantes en claſſes, en genres & en eſpeces. Les différentes parties qui ſervent à la fructification lui ont fourni les regles qu'il a ſuivies. Il a propoſé vingt-quatre claſſes de plantes qui viennent ſe ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient, ſoit dans les claſſes, ſoit dans les ſous-diviſions. L'Auteur a été cependant obligé d'employer de nouveaux mots, inconnus aux Botaniſtes qui l'ont précédé; mais comme ces mots ne ſont point employés pour déſigner les plantes en particulier, & que d'ailleurs ils ſont tous tirés du différent arrangement des parties de la fructification, bien loin de charger la mémoire d'une nouvelle nomenclature, ils ne ſervent qu'à fixer les idées & à favoriſer la libre application des principes de cet Auteur.

Outre la commodité qui réſulte de la méthode de *Linnæus*, on y trouve encore un autre avantage. Des expériences réitérées ont appris que les plantes qui portent des caracteres communs, poſſedent auſſi à-peu-près des vertus analogues. C'eſt ainſi que la ſous-diviſion *Monogynia* de la claſſe nommée *Tetrandria*, contient des plantes aſtringentes & diurétiques. Les plantes de la claſſe appellée *Monodelphia* ſont comptées entre les mucilagineuſes & les émollientes. Les plantes ameres & ſtomachiques appartiennent à la claſſe nommée *Gynandria*, &c.

C'eſt par la continuité d'un travail bien entendu que ce Médecin a mérité

d'être mis au nombre de ceux qui ont illuſtré la Botanique. Les nombreux Ouvrages qu'il a donnés ſur cette matiere, le feront vivre long-tems dans la mémoire des Savans. Je n'entreprendrai point de donner les titres de tous les Ecrits que nous lui devons. Je paſſerai ſous ſilence ce grand nombre de diſſertations intéreſſantes, en forme de Theſes, qui roulent la plupart ſur la Botanique, parce qu'on les trouve dans ſes *Amœnitates Academicæ;* je ne dirai rien non plus des Ouvrages publiés en Langue Suédoiſe, parce que cette Langue étant peu connue dans les contrées ſavantes de l'Europe, ces Traités ne peuvent être utiles qu'à ceux qui la parlent. Je me borne donc à la notice ſuivante:

Syſtema Naturæ, ſiſtens Regna tria Naturæ in claſſes, ordines, genera & ſpecies redacta, tabuliſque æneis illuſtrata. Lugduni Batavorum, 1735, *in-folio*, 1756, *in*-8. *Holmiæ*, 1740, 1748, 1766, *in*-8. *Pariſiis*, 1744, *in*-8. *Lipſiæ*, 1748, *in*-8. *Hallis*, 1749, *in*-8. Ce fut par ce Traité que l'Auteur débuta pour la réforme de la Botanique. Son ſyſtême n'eut cependant pas l'avantage de plaire à tous les Naturaliſtes, parce qu'ils trouverent que la méthode qu'il avoit imaginée pour le Regne Végétal, ne pouvoit point également être appliquée aux deux autres Regnes.

Muſa Cliffortiana florens Hartecampi propè Harlemum. Lugduni Batavorum, 1736, *in*-4, avec figures.

Bibliotheca Botanica recenſens Libros plus mille de plantis huc uſque editos, ſecundùm ſyſtema Authorum naturale diſpoſitos, additis editionis locô, tempore, formâ, linguâ. Amſtelodami, 1736, 1741, *in*-8, avec les *Fundamenta Botanica* du même Auteur. *Halæ Salicæ*, 1747, *in*-8.

Hortus Cliffortianus plantas exhibens, quas in Hortis tàm vivis, quàm ſiccis Hartecampi in Hollandia coluit Vir nobiliſſimus & generoſiſſimus Georgius Clifford, *Juris utriuſque Doctor, cum tabulis æneis* 36. *Amſtelodami*, 1737, *in-folio*.

Viridarium Cliffortianum in quo exhibentur plantæ omnes, quas vivas aluit Hortus Hartecampenſis annis 1735, 1736, 1737, *indicatæ nominibus ex Horto Cliffortiano depromptis. Amſtelodami*, 1737, *in*-8.

Critica Botanica, in qua nomina plantarum examini ſubjiciuntur. Lugduni Batavorum, 1737, *in*-8. Il y fait voir la néceſſité de changer les noms dans les genres & dans les eſpeces des plantes.

Flora Laponica exhibens plantas per Laponiam creſcentes, ſecundùm ſyſtema ſexuale collectas. Amſtelodami, 1737, *in*-8. C'eſt le fruit du voyage qu'il fit en 1732 en Laponie, d'où il rapporta 536 plantes.

Genera plantarum, earumque characteres naturales ſecundùm numerum, figuram, ſitum & proportionem omnium fructificationis partium. Lugduni Batavorum, 1737, *in*-8, & avec des augmentations, 1742, *in*-8. *Pariſiis*, 1743, 1748, *in*-8. *Holmiæ*, 1754, *in*-8. Cette édition a été corrigée & augmentée par l'Auteur. *Ibidem*, 1764, *in*-8.

Corollarium generum plantarum, exhibens genera plantarum LX addenda prioribus characteribus expoſitis in generibus plantarum. Accedit methodus ſexualis ſiſtens genera plantarum ſecundùm mares & fœminas, in claſſes & ordines redacta. Lugduni Batavorum, 1737, *in*-8.

Claſſes plantarum, ſeu, ſyſtemata plantarum omnia à fructificatione deſumpta. Pars ſecunda Fundamentorum Botanicorum. Lugduni Batavorum, 1738, *in*-8.

Oratio de necessitate peregrinationum intrà patriam, *cum Elencho animalium per Sueciam observatorum. Accedunt* Joannis Browallii *examen epicriseos Siegesbeckianæ in systema plantarum sexuale*, & Joannis Gesneri *Dissertationes de partium vegetationis & fructificationis structurâ*, *differentiâ & usu. Lugduni Batavorum*, 1743, *in*-8.

Oratio de incrementis Telluris habitabilis. Lugduni Batavorum, 1744, *in*-8. Par la raison que la terre a été entierement couverte d'eau dans les jours de la Création, & que cet amas d'eau s'est retiré pour laisser la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de se retirer insensiblement vers leur lit, & qu'elles augmentent ainsi l'espace de la terre habitable.

Flora Suecica exhibens plantas per Regnum Sueciæ crescentes. Leidæ, 1745, *in*-8. *Upsaliæ*, 1745, *in*-8.

Fauna Suecica sistens animalia Sueciæ Regni, *Quadrupedia*, *Aves*, *Amphibia*, *Pisces*, *Insecta*, *Vermes. Holmiæ & Lugduni Batavorum*, 1746, *in*-8, avec figures.

Vires plantarum. Upsaliæ, 1747, *in*-4.

Flora Zeilanica sistens plantas Indicas Zeilanæ Insulæ, *quæ olim ab anno* 1670 *ad* 1677 *lectæ fuere à Paulo Hermanno. Stockholmiæ*, 1747, *in*-4. *Amstelodami*, 1748, *in*-4, avec figures. Les plantes recueillies par *Hermann* dans l'Isle de Ceylan & qu'il avoit arrangées en trois volumes *in-folio*, sont heureusement tombées en mains de *Linnæus* qui, à l'aide du *Musæum Zeilanicum* ou *Catalogus plantarum in Zeilana spontè nascentium*, publié à Leyde en 1717, s'est trouvé en état de les disposer par genres & especes, suivant sa méthode.

Hortus Upsaliensis, *exhibens plantas exoticas Horto Upsaliensis Academiæ à se illatas ab anno* 1742 *ad* 1748. *Stockholmiæ*, 1748, *in*-8, avec figures. *Amstelodami*, 1748, *in*-8.

Flora œconomica. Upsaliæ, 1748, *in*-4. En Suédois, à Stockholm, 1749, *in*-8.

Materia Medica secundùm genera, *loca*, *nomina*, *qualitates*, *vires*, *differentias*; *durationes*, *simplicia*, *modos*, *usus*, *synonyma*, *culturas*, *præparata*, *potentias*, *composita. Holmiæ*, 1749, 1763, *in*-8.

Amœnitates Academicæ, *seu*, *Dissertationes variæ Physicæ*, *Medicæ*, *Botanicæ. Holmiæ & Lipsiæ*, 1749-1760, cinq volumes *in*-8, avec figures. Le premier volume à paru à Leyde en 1749, le second à Amsterdam en 1752, le troisieme à Amsterdam & à Leyde en 1756, *in*-8. C'est un Recueil des Dissertations Académiques que les Ecoliers de l'Université d'Upsal ont soutenues sous la présidence de *Linnæus*.

Pan Suecicus. Upsaliæ, 1749, *in*-4. Il y examine la nature des plantes les plus propres à la nourriture du Bétail.

Semina Muscorum. Ibidem, 1750, *in*-4.

Philosophia Botanica, *in qua explicantur fundamenta Botanica*, *cum definitionibus partium*, *exemplis terminorum*, *observationibus rariorum. Stockholmiæ*, 1751, *in*-8, avec figures. *Viennæ Austriæ*, 1763, *in*-8.

Species plantarum exhibentes plantas ritè cognitas ad genera relatas, *cum differentiis specificis*, *secundùm Systema sexuale digestas. Holmiæ*, 1753, deux volumes *in*-8. *Vindobonæ*, 1764, deux volumes *in*-8.

Essai sur l'Histoire de la nature, de l'art & de l'économie, publié sur les expériences de plusieurs Provinces de Suede. En Allemand, 1756, *in*-8.

Animalium Specierum in classes, ordines, genera & species methodica dispositio, additis characteribus, differentiis, atque synonymis. Lugduni Batavorum, 1759, *in-8.*
Instructio peregrinatoris. Ibidem, 1762, *in-4.*

LINSENBAHRT (Rosinus Lentilius, en Allemand) Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Oribase*, étoit Médecin. Il naquit le 3 Février 1657 à Waldenbourg dans le Comté de Hohenlohé. A l'âge de 14 ans, il commença ses études à Heidelberg, & il alla les continuer à Jene, où il se rendit en 1673. Mais comme il manqua bientôt de moyens pour subsister honnêtement, il prit le parti de s'engager l'année suivante, en qualité de Précepteur, dans une Campagne à portée de Leipsic, & il y demeura jusqu'en 1677. Delà il se mit à voyager & chercha fortune à Rostock, à Wismar, à Lubeck, à Dantzick, à Konigsberg, à Mittau en Courlande ou il s'arrêta, s'étant encore engagé en qualité de Précepteur dans cette derniere ville. Foible ressource pour un homme de mérite, sur le pied où étoient alors la plupart des Précepteurs en Allemagne & dans les pays voisins. Pour se donner plus de considération, *Linsenbahrt* se mit en même tems à exercer la Médecine; & comme il la fit avec assez de succès, le Marquis d'Anspach lui accorda la place de Physicien de la ville de Creilsheim en Franconie. Il s'y rendit en 1680, après avoir pris le degré de Licence en Médecine à Altorf. De ce premier poste, il passa, en 1685, à un pareil dans la ville de Nordlingen en Suabe; mais l'ayant abandonné en 1698 pour aller s'établir à Stutgard, le Marquis de Dourlach le nomma son Médecin ordinaire & l'attira ainsi à sa Cour. Il revint cependant à Stutgard, lorsque ce Prince se refugia à Bâle à cause de la guerre, & il y remplit la charge de Physicien, avec le titre de Médecin honoraire du Duc de Wirtemberg, dont il devint enfin premier Médecin en 1711. Le fils de ce Prince passa peu de tems après à Turin; & comme il reçut ordre de voyager en d'autres pays, *Linsenbahrt* alla le rejoindre dans la Capitale du Piémont. Ce Médecin partit de cette ville avec le jeune Prince en 1713; il l'accompagna dans les Pays-bas, en Espagne & en France, & le ramena en parfaite santé dans ses Etats en 1716. Ce fut seulement alors que cet homme put jouir du repos qu'il avoit si souvent souhaité, mais que ses courses avoient toujours interrompu. Il se borna à faire tranquillement la Médecine, & il en continua l'exercice jusqu'à sa mort arrivée le 12 de Février 1733.

Linsenbahrt eut des opinions singulieres. Grand partisan des médicamens, surtout des absorbans, des aromates, des sudorifiques, il étudia toute sa vie la Matiere Médicale, qu'il regarda comme la principale partie de l'Art de guérir. Il est le premier qui ait parlé de l'usage interne de l'Arsénic pour la cure de la fievre intermittente. Mais il faisoit si peu de cas de l'Anatomie & des Observations des Anciens, qu'il ne croyoit pas qu'elles fussent nécessaires pour éclairer le Médecin dans la pratique. Mauvais interprete de ce passage de *Celse* : *Differunt pro natura locorum genera Medicinæ*, il se plaignoit de ce que les Médecins traitoient leurs malades, conformément aux principes que leur avoient

inculqué des Maîtres qui habitoient des climats différens. Il auroit voulu que les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la Médecine, revinssent étudier dans une Université voisine du climat où ils avoient intention de pratiquer. Il recommandoit aux habitans de la Souabe de lire avec précaution les Médecins de la Basse-Saxe, & sur-tout ceux de la Hollande.

Antiphlébotomiste décidé, il fit tous ses efforts pour bannir la saignée de la pratique de la Médecine ; il se récria spécialement contre la coutume des Allemands qui se font saigner vers les équinoxes, & il publia à ce sujet un Ouvrage écrit en sa Langue maternelle, qui parut à Ulm en 1692, *in*-8. Il en publia d'autres en Latin, sous ces titres :

Tabula Consultatoria Medica. Ulmæ, 1696, *in*-8. Il s'étend sur la maniere dont les Médecins doivent examiner les malades qui demandent leurs conseils, & fait voir tout le fruit qu'on peut tirer de leurs réponses, pour reconnoître la nature du mal, combiner les indications & les contre-indications, & diriger la cure avec plus de certitude.

Miscellanea Medico-Practica tripartita. Ulmæ, 1698, *in*-4.

De Hydrophobiæ causâ & curâ, Dissertatio. Ibidem, 1700, *in*-8.

Eteodromus Medico-Practicus anni 1709. *Studgardiæ*, 1711, *in*-4. C'est un Journal exact de ses cures & consultations, pendant l'année 1709, & généralement de tout ce qui lui est arrivé concernant sa profession durant le même tems.

Jatromnemata Theoretico-Practica. Ibidem, 1712, *in*-8. Il passe en revue les devoirs des Médecins pensionnés par les villes d'Allemagne. Il veut qu'ils donnent les mêmes soins aux habitans qui sont en santé qu'aux malades ; qu'ils travaillent à convaincre le peuple de la superstition sur laquelle l'administration de certains remedes est fondée ; qu'ils prennent inspection de la conduite, des mœurs, & de la pratique des jeunes Médecins, &c. Ce projet de réforme fait le sujet des Dissertations jointes au corps de l'Ouvrage. On trouve dans celui-ci quantité d'Observations calquées sur sa méthode curative, si susceptible elle-même de la réforme que les grands Maîtres de nos jours ont portée dans la Théorie qui a été si long-tems du goût des Médecins Allemands.

LINUS, ancien Poëte, passe pour avoir été précepteur d'*Orphée*. On lui a attribué quelques connoissances en Médecine, par la raison qu'il a écrit des arbres & des fruits : mais on peut avoir déja remarqué dans le cours de ce Dictionnaire, qu'anciennement peu de chose faisoit regarder un homme comme Médecin. Le grand intervalle qui sépare notre siecle de ces tems ténébreux, n'a presque point changé la façon de penser de nos contemporains sur la qualification de Médecin. La principale différence consiste en ce qu'anciennement quelques connoissances relatives à l'Art de guérir faisoient placer un homme dans la classe des Médecins, sans que jamais il eût aspiré à ce rang ; aujourd'hui, sans rien savoir de cet Art, de tous le plus difficile comme le plus important, tout le monde s'affiche comme Médecin, & donne des conseils qui ne sont que trop suivis par la multitude.

LIPARI, (Michel) Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XVII siecle, étoit de Messine en Sicile. Quoiqu'il fût Prêtre, il exerça la profession de Médecin dans sa ville natale & à Naples, & il s'en acquitta avec distinction; il enseigna même la Théorie avec beaucoup d'applaudissement dans la Chaire de Lecteur ordinaire à Messine. En 1664 & 1665, il eut quelques démêlés littéraires avec le célebre *Malpighi*, & il se mesura avec lui à l'occasion d'un Ouvrage qu'il avoit publié sous ce titre:

Galenistarum triumphus novatorum Medicorum insanias funditùs eradicans. Cosentiæ, 1665, *in*-4. *Venetiis*, 1666, *in*-4, avec une Lettre à *Laurent Bellini*. Notre Auteur attaque vivement la doctrine de ses contemporains, contre qui il lance les traits les plus mordans.

Son esprit n'étoit pas seulement remuant du côté des Sciences, il l'étoit encore du côté des affaires; car s'étant impliqué dans les troubles de la guerre qui désola le Royaume de Sicile, après que la ville de Messine eut imploré la protection de la France contre le despotisme des Vice-Rois Espagnols, il eut la tête tranchée le 10 Mars 1676.

LIPENIUS (Martin) naquit le 11 Novembre 1630 à Gorick dans la nouvelle Marche. Son pere, qui étoit laboureur, le poussa dans les études & lui fit prendre des grades en Philosophie à Wittemberg. *Lipenius* se borna à la Littérature, & passa la plus grande partie de sa vie à Hall en Saxe, à Stétin & à Lubeck, où il remplit les places de sous-Principal & de Principal des Colleges de ces différentes villes. Il mourut dans la derniere le 6 de Novembre 1692, & laissa plusieurs Ouvrages, parmi lesquels on remarque une Bibliotheque de Théologie, de Droit, de Philosophie & de Médecine, ou un Catalogue des matieres qui concernent ces Sciences, avec les Ouvrages & les noms des Auteurs qui en ont traité. Ce Catalogue est en six volumes *in-folio*. Le dernier qui roule sur la Médecine, est intitulé:

Bibliotheca realis Medica omnium materiarum, rerum & titulorum in universa Medicina occurrentium, ordine alphabeticô sic disposita, ut primô statim intuitu tituli, & sub titulis Autores Medici, justâ velut acie collocati, in oculos statim & animos incurrant. Accedit index Autorum copiosissimus. Francofurti ad Mœnum, 1679.

LIPPENS (Jacques) naquit à Gand vers l'an 1620. A peine eut-il achevé son cours d'Humanités, qu'il se lassa de l'étude; mais dès qu'il en eut repris le goût, il s'appliqua à la Médecine & alla prendre les leçons des Professeurs qui l'enseignoient à Padoue. Entre les autres Maîtres qu'il suivit dans la célebre Université de cette ville, il eut l'avantage d'être disciple du savant *Jean Veslingius*, sous lequel il fit les plus grands progrès. Il étudioit encore avec cette ardeur qui lui avoit mérité les applaudissemens de ses Maîtres, lorsque le manquement d'argent rallentit tout-à-coup son zele, par le désespoir de ne pouvoir faire face aux fraix de sa promotion. Mais Antoine Bombardini calma ses allarmes. *Lippens* trouva dans la personne de ce noble Vénitien un protecteur généreux, qui lui fournit les moyens de parvenir au Doctorat. Revêtu du titre de Docteur, il revint à Gand au plus tard en 1651, s'y maria, & s'occupa de l'exercice de

sa profession pendant plus de trente ans. Pour faire diversion aux travaux de la pratique, il s'amusa de la Poésie. Il y avoit du goût ; ce qu'il a fait est cependant d'une beauté médiocre, & consiste principalement en éloges, dont on a publié le Recueil à Gand en 1683, *in*-8, sous le titre de *Poëmatum Promulsis.*

LIPSTORP (Christophe) étoit de Lubeck, où il vint au monde le 19 Septembre 1634. Il étudia à Rostock & à Jene, & après avoir voyagé en Allemagne, en Hollande & en Italie, il fut reçu Docteur en Médecine à Padoue en 1656. Il revint alors dans sa patrie, où il fit sa profession jusqu'en 1661, qu'il passa à Stade en qualité de Physicien. Mais il abandonna cet emploi en 1683, pour aller se fixer à Hambourg, & il y mourut subitement le 17 Août 1690, auprès d'un malade pour qui il écrivoit la recette de quelque médicament. Ce Médecin a donné plusieurs petits Ouvrages tant en Allemand qu'en Latin.

Gustave-Daniel Lipstorp, son fils, vit le jour à Stade le 7 Décembre 1664. Après avoir étudié la Médecine à Francfort sur l'Oder, il suivit l'exemple de son pere & voyagea en Hollande, où il prit le bonnet de Docteur à Leyde en 1687, passa ensuite en Angleterre, en France & en Italie. A son retour en Allemagne, il ne tarda pas à être occupé ; car sa ville natale le nomma à l'emploi de son Médecin en 1689.

Les Historiens parlent aussi d'*Henri Lipstorp* né à Rostock en 1666. Il s'appliqua d'abord à l'étude du Droit ; mais son goût le porta ensuite vers la Médecine, dont il commença le cours dans sa patrie, le continua à Jene & à Leyde, & alla le finir à Utrecht en 1692, par la réception des honneurs du Doctorat. Peu content des connoissances qu'il avoit prises dans les Ecoles de ces Universités, il voulut voir la maniere dont la Médecine étoit traitée ailleurs. A cet effet, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Boheme, & ne vint se fixer à Lubeck en 1694, qu'après avoir pleinement satisfait une curiosité aussi louable. Cette ville ne jouit pas long-tems de l'avantage de posséder ce Médecin. A peine y avoit-il fait sentir tout ce qu'il valoit, que la mort l'enleva à ses habitans le 9 de Février 1701.

LISIMACHUS, Médecin cité par le Scholiaste de *Nicandre*, étoit un des ardens Sectateurs de la doctrine d'*Hippocrate.*

LISTER, (Matthieu) de la Province d'Yorck en Angleterre, fut reçu Docteur en Médecine à Bâle, & incorporé à Oxford le 15 de Mai 1605. Jacques I le nomma Médecin de la Reine ; il passa ensuite, dans la même qualité, au service de Charles I, qui le créa Chevalier le 11 Octobre 1636. *Lister* étoit Président du College Royal des Médecins de Londres, lorsqu'il mourut en 1657, à l'âge de 92 ans.

Il y eut plusieurs Médecins de la même famille, entre les autres, *Edouard Lister* natif de Wakefield dans la Province d'Yorck. Il pratiqua long-tems à Londres, où il mourut le 27 Mars 1620. *Joseph Lister*, son frere, fut aussi Docteur en Médecine & l'un des plus célebres Praticiens de la ville d'Yorck ; mais celui, dont je vais parler, les a surpassés tous en mérite & en réputation,

LISTER, (Martin) habile Naturaliſte qui étoit d'Yorck, fut reçu dans la Société Royale de Londres le 2 Novembre 1671. On lui avoit donné la meilleure éducation avant de l'envoyer étudier la Médecine à Cambridge ; il y fit de grands progrès qu'il alla continuer en France. A ſon retour en Angleterre, il exerça ſa profeſſion dans ſa ville natale ; mais ayant pris la réſolution de ſe fixer à Londres, il ſe rendit à Oxford pour y prendre le bonnet de Docteur, qu'il reçût le 5 Mars 1683. Delà il vint dans la Capitale, où il obtint l'entrée du College Royal, & ne tarda pas à être connu pour tout ce qu'il valoit. En 1698, il accompagna le Comte de Portland en France. Ce voyage lui mérita une place parmi les Médecins de la Reine Anne, ſous le regne de laquelle il mourut au commencement de ce ſiecle. On a de lui quelques Mémoires dans les Tranſactions Philoſophiques, & pluſieurs Ouvrages ſur l'Hiſtoire Naturelle des Animaux, ſur les Eaux Minérales de l'Angleterre & ſur la Médecine. Voici les titres & les éditions de ces Ouvrages :

Hiſtoriæ Animalium Angliæ Tractatus tres. Unus de Araneis. Alter de Cochleis, tùm terreſtribus, tùm fluviatilibus. Tertius de Cochleis marinis. Quibus adjectus eſt quartus de Lapidibus ejuſdem Inſulæ ad Cochlearum quandam imaginem figuratis. Londini, 1678, *in*-4. Le Traité des Araignées l'emporte ſur les autres, par les détails intéreſſans qu'il donne ſur tout ce qui a rapport à ces inſectes & à leurs différentes eſpeces.

De Fontibus Medicatis Angliæ Exercitatio nova & prior. Eboraci, 1682, *in*-8. *Francofurti & Lipſiæ*, 1684, *in*-8.

De Fontibus Medicatis Angliæ Exercitatio altera. Londini, 1684, *in*-8. Les deux enſemble, *Lugduni Batavorum*, 1686, *in*-8.

Joannis Goëdartii de Inſectis opus in methodum redactum cum notulis. Londini, 1685, *in*-8, avec l'Ouvrage de *Liſter* qui eſt intitulé : *Appendix ad Hiſtoriam Animalium Angliæ, unà cum Scarabeorum Anglicanorum quibuſdam Tabulis mutis.* Il y a corrigé les fautes qui lui étoient échappées dans ſon premier Traité ſur l'Hiſtoire des Animaux de l'Angleterre.

Hiſtoria Conchyliorum. Londini, 1685, 1693, *in-folio*, en cinq parties, avec 1057 figures, dont le deſſin eſt de la main des filles de l'Auteur.

Exercitatio Anatomica, in qua de Cochleis maximè terreſtribus & Limacibus agitur. Ibidem, 1694, 1696, *in*-8, avec figures.

Sex Exercitationes Medicinales de quibuſdam morbis chronicis. Londini, 1694, 1697, *in*-8. *Francofurti*, 1696, *in*-8. Il y traite de l'Hydropiſie, contre laquelle il recommande l'uſage des purgatifs les plus forts ; du Diabétès ; de l'Hydrophobie ; de la Vérole, dont il ne diſconvient pas que le mercure ſoit le remede ſpécifique, mais il ajoute que le mercure a beſoin lui-même d'un antidote, & que cet antidote, c'eſt le Guaiac ; du Scorbut ; des maladies arthritiques ; de la Pierre ; de la petite Vérole, pour la guériſon de laquelle il vante autant les Alexipharmaques, qu'il condamne la méthode rafraîchiſſante.

Exercitatio Anatomica altera de Buccinis fluviatilibus & marinis. Accedit Exercitatio Medicinalis de variolis. Londini, 1695, *in*-8.

Conchyliorum bivalvium utriuſque aquæ Exercitatio Anatomica tertia. Accedit Diſſertatio Medicinalis de Calculo humano. Londini, 1696, *in*-4.

Voyage

Voyage de Paris de 1698. En Anglois, Londres, 1699, *in*-8. Cet Ouvrage curieux & intéressant est rempli d'anecdotes sur l'état de la Médecine & de la Chirurgie en France.

Sanctorii Sanctorii de Statica Medicina Aphorismorum sectiones septem, cum Commentario Listeri. Londini, 1701, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1711, *in*-12.

Dissertatio de Humoribus. Londini, 1709, *in*-8. *Amstelodami*, 1711, *in*-8. Il passe en revue les humeurs du corps humain & assure que le chyle est la matiere de toutes les sécrétions. Comme il soutient que les nerfs sont solides & non creux, il nie l'existence des esprits animaux ; il ravale même le cerveau au point de le regarder comme l'organe sécrétoire de la pituite. *Drake* & *Ruysch* qui ne pensoient point ainsi, sont traités assez durement dans cette dissertation.

De Scarabeis Britannicis Appendix. Londini, 1710, *in*-4, avec l'Histoire des insectes de *Jean Ray*.

On doit encore à *Lister* une édition de *Cælius Apicius*, intitulée : *De obsoniis & condimentis Libri decem*. Elle parut à Londres, & fut ensuite donnée au public à Amsterdam, en 1709, *in*-8.

LITTRE, (Alexis) de Cordes dans l'Albigeois, vint au monde le 21 Juillet 1658. Son pere, Marchand de cette petite ville, eut douze enfans qui vécurent tous. Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelque talent : la force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous. *Littre* joignit à ces avantages un caractere très-sérieux, très-appliqué, & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela, il n'eût pas subsisté dans ses études, qu'il fit à Villefranche en Rouergue chez les Peres de la Doctrine. Comme une grande économie, dit M. *de Fontenelle*, n'eût pas suffi à son entretien, il fallut qu'il répétât à d'autres écoliers, plus riches & plus paresseux, ce qu'on venoit presque dans l'instant de leur enseigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de savoir mieux. Ses études finies à Villefranche, il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Médecine. Il y fit des progrès rapides. Mais l'Anatomie fut la partie à laquelle il s'adonna avec plus de goût. Le desir de se perfectionner dans la dissection l'engagea à se rendre à Paris, où il se lia avec un Chirurgien de la Salpétriere, avec qui il disséqua dans l'Hôpital, pendant l'hiver de 1684, plus de deux cens cadavres. Il jouissoit déja d'une réputation qui lui attira un grand nombre d'étudians, qu'il instruisoit à proportion qu'il s'instruisoit lui-même. Comme il enseignoit sans titre, il fut traversé dans ses exercices ; il se refugia au Temple, où, dit M. *de Fontenelle*, de plus grands criminels se mettent quelquefois à l'abri des privileges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sureté avec la permission de M. le Grand Prieur de Vendôme ; mais un Officier subalterne, avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le trésor qu'il tenoit caché dans cet asyle, un cadavre qui l'occupoit alors Cet enlevement, continue le célebre Historien de l'Académie des Sciences, se fit avec une pompe insultante : on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un

jeune homme qui n'avoit pas droit de devenir ſi habile. Il eſſuya encore, en vertu d'une ſentence de M. de Laraynie, Lieutenant de Police, obtenue par les Chirurgiens, un ſecond affront, ſi c'en étoit un, du moins une ſeconde perte auſſi douloureuſe. Il fut ſouvent réduit à ſe rabattre ſur les animaux, & principalement ſur les chiens qui ſont les plus expoſés au ſcalpel, lorſqu'il n'y a rien de mieux à faire.

Cependant toutes ces diſgraces ne firent qu'accroître le goût que *Littre* avoit pour l'Anatomie. Les gens ſages en furent outrés, & les étudians, qu'une noble émulation excitoit au travail, ſe firent un honneur de ſuivre ſes leçons & d'y conduire leurs confreres. *Littre* leur communiquoit ſes découvertes, comme s'il eût voulu les partager avec eux. Il y avoit déja quinze ans qu'il continuoit ce genre d'exercice, lorſque ſes parens le preſſerent de retourner à Cordes. Mais quelle propoſition, s'écrie le grand *Fontenelle*, pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & qui ſur-tout avoit ſi peu beſoin de parenté! *Littre* continua ſon genre de vie ordinaire, & pour s'inſtruire toujours de plus en plus, il aſſiſta à toutes les conférences qu'on tenoit ſur les matieres qui l'intéreſſoient; il ſe trouva aux panſemens dans les hôpitaux; il ſuivit les Médecins dans leurs viſites; il fréquenta les Ecoles de Médecine. Il étoit entré en Licence l'an 1689, & il obtint le bonnet de Docteur en la Faculté de Paris l'an 1691.

Ce ne fut qu'à force d'habileté que *Littre* réuſſit dans ſa profeſſion; encore ne réuſſit-il que parmi ceux qui ſe contentoient de l'Art de la Médecine dénué de celui du Médecin. Sa vogue ne s'étendit point juſqu'à la Cour, ni juſqu'aux femmes du grand monde. Son laconiſme peu conſolant n'étoit d'ailleurs réparé, ni par ſa figure, ni par ſes manieres. Cependant *du Hamel*, qui ne jugeoit pas les hommes par la ſuperficie, ayant paſſé dans la Claſſe des Anatomiſtes au renouvellement de l'Académie des Sciences en 1699, nomma *Littre* pour ſon Eleve. En 1702, il n'étoit encore monté qu'à la qualité d'Aſſocié; mais une cure extraordinaire qu'il fit en ce tems-là dans la perſonne d'une femme, du ventre de laquelle il tira un fœtus par le fondement, lui mérita une eſtime générale comme Praticien, & peu de mois après, il fut fait Médecin au Châtelet. Cette place lui parut d'autant plus avantageuſe, qu'elle fourniſſoit des accidens rares à obſerver & beaucoup d'occaſions de diſſéquer.

Comme depuis les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, il perdoit la vue de jour en jour, il vendit à des Médecins ou Chirurgiens Anglois & Hollandois les préparations anatomiques qu'il avoit faites de ſa main. Malgré la perte de la vue, il continua d'aſſiſter aux Aſſemblées de l'Académie. Le 1 de Février 1725, il fut frappé d'apoplexie, & mourut le 3, ſans avoir eu aucune connoiſſance dans tout cet eſpace de tems. M. *Littre*, ſon neveu, Lieutenant-Général de Cordes, fut ſon Légataire univerſel. Ce Médecin n'a donné aucun Ouvrage au public; tout ce qu'on a de lui conſiſte en ces Obſervations intéreſſantes qu'il a communiquées à l'Académie des Sciences depuis 1700 juſqu'en 1720, & que cette Compagnie a fait inſérer dans ſes Mémoires.

LLOYD ou LHUYD, (Humphrey) de Denbiga dans la Province de Galles en Angleterre, fut reçu Bachelier ès Arts en 1547. Il passa ensuite à l'étude de la Médecine, dans laquelle il fit tant de progrès, qu'il alla pratiquer cette Science dans sa patrie, où il mourut vers 1570. *Lhuyd* n'étoit pas seulement Médecin, il étoit Rhéteur, Philosophe & Antiquaire ; il méritoit sur-tout cette derniere qualité par les grandes connoissances qu'il avoit des Antiquités Britanniques. On a de lui un Ouvrage *in*-4, intitulé : *De Mona Druidum insula antiquitati suæ restitutâ*, & plusieurs autres en Anglois ; comme un Calendrier avec les pronostics ; Jugement des urines traduit du Latin ; Trésor des pauvres de *Pierre d'Espagne*, avec les causes & les signes de chaque maladie des Aphorismes d'*Hippocrate*.

Edouard Lhuyd, Garde du Cabinet d'Ashmol à Oxford, a écrit un bon Abrégé de l'Histoire des pierres, dont les noms sont disposés dans l'ordre des Botanistes. Il est intitulé :

Lithophylacii Britannici Ichnographia. Londini, 1699, *in*-8. On a encore de sa façon :

Archæologia Britannica. Oxonii, 1707, *in-folio.*

Et plusieurs Mémoires sur la Botanique dans les Transactions Philosophiques.

LOBB, (Théophile) célebre Médecin Anglois, s'est fait beaucoup de réputation dans ce siecle par les différens Ouvrages qu'il a donnés au public. Voici la notice qu'en donne le savant *de Haller :*

Rational methods of curing feavers deduced from the structure of the human body. Londres, 1734, *in*-8. Partisan de la Théorie de *Boerhaave*, sur laquelle il s'étend, il explique la nature, les causes & les effets de la fievre. Il considere la saignée sous différens points de vue, & ne paroît pas lui être bien favorable ; car il ne l'admet que lorsqu'il s'agit de diminuer la masse surabondante, ou de procurer la spoliation, comme dit *Quesnay*, par la soustraction des globules rouges. *Lobb* craint si fort de pousser la saignée trop avant, qu'il ordonne d'arrêter le sang à la moindre apparence de foiblesse dans le pouls. Il auroit eu raison de craindre l'excès dans la saignée, s'il étoit vrai qu'en tirant six onces & deux gros de sang d'un homme pesant cent soixante livres, on peut diminuer les forces & l'action du cœur & des arteres d'environ un dixieme ; s'il étoit vrai encore que l'évacuation de cinquante onces diminue les forces de six septiemes, c'est-à-dire, est au moment de les éteindre.

Treatise of the smallpox. Londres, 1731, 1748, *in*-8, avec des augmentations. En François, Paris, 1749, deux volumes *in*-12. Il propose de diriger la cure de façon que l'éruption ne suive point la fievre varioleuse.

Medical practice in curing feavers. Londres, 1735, *in*-8. Il distingue les fievres en trois classes. La premiere reconnoît pour cause la dissolution du sang, la seconde la coagulation, la troisieme est un mêlange de ces deux especes. Il n'admet guere le Quinquina, ni la saignée dans la cure, & leur préfere toujours les vomitifs. Dans la fievre catarrhale, il conseille les atténuans & tous les remedes qui, sans être trop incendiaires, augmentent le mouvement du sang. Ce Traité fut traduit & publié en François, Paris, 1757, deux volumes *in*-12.

Pratical Treatiſe of painfull diſtempers with ſome effectual methods in curing'em. Londres, 1739, *in*-8. Le contact des molécules acres & la preſſion de l'air ſont, ſelon lui, les cauſes principales de la douleur. C'eſt d'après ce principe, qui n'eſt pas toujours vrai, qu'il ne veut, ni ſaignée, ni *Opium*, dans les cas où la douleur fait le ſymptôme le plus grave, ou tout au moins, le plus pénible au malade.

A Treatiſe on diſſolvents of the ſtone, and on curing the ſtone and the gout by aliments. Londres, 1739, *in*-8. Bâle, 1742, *in*-8, en Latin, avec une Diſſertation, par *David Hartley*, ſur le Lithontriptique de *Jeanne Stephens.* En François, Paris, 1744, *in*-12. Notre Auteur croit que le calcul eſt formé d'une matiere alcaline, & regarde le ſuc de limon, le ſuc de porreau, injectés dans la veſſie, comme les vrais diſſolvans de la pierre. Fondé ſur cette Théorie, il devoit néceſſairement blâmer l'uſage du remede de Mlle. *Stephens.* Il ajoute que la matiere de la goutte eſt de la même nature que celle du calcul, & qu'il ſuffit, pour prévenir cette maladie ou pour la diſſiper lorſqu'elle n'eſt pas ancienne, de faire un grand & long uſage d'alimens tirés de la claſſe des végétaux, & d'éviter ceux que les animaux fourniſſent.

Letters relating to the plague and other contagious diſtempers. Londres, 1745, *in*-4.

Compendium of pratice in Phyſick. Londres, 1747, *in*-8.

LOBEL, (Matthias DE) dit communément *Lobelius*, naquit en 1538 à Lille en Flandre. Le goût qu'il prit pour la Médecine, l'attira en 1565 à Montpellier pour y étudier cette Science, & trois ans après, il y fut reçu au Doctorat. Il retourna alors dans ſa patrie, mais il ne s'y fixa pas; car il alla d'abord exercer ſa profeſſion à Anvers, & enſuite à Delft, en qualité de Médecin de Guillaume, Prince d'Orange. Comme il avoit la plus grande inclination pour la Botanique, il en fit ſon étude favorite, & il y réuſſit tellement, qu'il ſe rendit très-célebre dans la connoiſſance des plantes. Jacques I, Roi de la Grande Bretagne, fit tant de cas de ſes talens en ce genre, qu'il l'appella à Londres, où *Lobel* mourut en 1616. Ce fut en Angleterre que ce Médecin compoſa les Ouvrages que nous avons de lui ſous ces titres:

Stirpium Adverſaria nova, auctoribus Petrô Pena & Matthiâ de Lobel, Medicis. Londini, 1570, 1571, 1572, *in-folio. Icones* 268, *& in Appendice, Conchæ Anatiferæ Britannicæ & Lithoxyli Icones, & deſcriptio, cum Icone arboris Chriſti Ledi foliô, quæ in editione altera non reperitur.* Ces deux Médecins ont travaillé en commun; *Pena* a fourni les plantes de la France Méridionale, & *Lobel* celles des Pays-Bas & de l'Angleterre.

Plantarum ſeu ſtirpium Hiſtoria, cui annexum eſt Adverſariorum volumen & Guillelmi Rondeletii remediorum formulæ. Antverpiæ, 1576, *in-folio. Icones* 1486, *quæ ex Cluſio, Matthiolo & Dodoneo depromptæ ſunt.*

Plantarum ſeu Stirpium Hiſtoria, cui acceſſit Adverſariorum volumen cum variis obſervationibus & auctuariis. Antverpiæ, 1581, *in-folio, cum iconibus* 2116, *formâ oblongâ.* En Flamand. *Ray* & *Linnæus* parlent de cet Ouvrage, mais peut-être l'ont-ils confondu avec le ſuivant:

Icones Stirpium seu plantarum tàm exoticarum, quàm indigenarum, in duas partes digestæ. Antverpiæ, 1581, *in*-4, *formâ longâ. Icones* 2116. *Eædem cum septem linguarum Indicibus. Antverpiæ*, 1591, *in*-4, *formâ longâ. Icones* 2116.

Balsami, Opobalsami, Carpobalsami, & Xylobalsami cum suô cortice explanatio. Londini, 1598, *in*-4.

De Balsamo & Zingibere Libellus. Londini, 1599, *in*-4. On trouve ce Traité dans la Bibliotheque Botanique de *Linnæus*.

Dilucidæ simplicium medicamentorum explicationes & stirpium Adversaria, quibus accessit altera pars cum prioris illustrationibus, castigationibus, auctuariis, rarioribus aliquot plantis, selectioribus remediis, succis medicatis & metallicis Medicinæ Thesauris, Opii, Opiati, & antidoti, decantatissimique Chymistarum & Germanorum Laudani opiati formulis. Accessit Matthiæ de Lobel in Guillelmi Rondeletii methodicam pharmaceuticam animadversiones, cum Myrei paragraphis. Londini, 1605, *in-folio. Francofurti*, 1651, *in-folio.*

Diarium pharmacorum parandorum & simplicium legendorum. Lugduni Batavorum, 1627, 1652, *in*-12, avec le Dispensaire de *Valerius Cordus*.

Stirpium illustrationes, plurimas elaborantes inauditas plantas, Joannis Parkinsonii rapsodiis sparsim gravatæ. Londini, 1655, *in*-4, par les soins de *Guillaume How*.

Il étoit juste qu'un homme qui avoit si utilement travaillé à enrichir la Botanique, trouvât de justes estimateurs de son mérite, qui élevassent quelques monumens à sa gloire. *Matthias Bouchæus* se distingua parmi eux; il consacra cet Eloge funebre à la mémoire de son aïeul :

Chare senex, arctô dum consummare sepulchrô,
Quid precor? Ut sit humus non onerosa tibi.
Antiquæ tantùm est tellus tua reddita matri,
Ast levis Elysiis ambulat umbra locis.
Molliter ossa cubent Tumulô, sat sit tibi scriptis
Implevisse tuis solis utramque domum.
Æternum salvêre Nepos te exoptat in ævum,
Mœstitiâ voces impediente suas.

CHRONOGRAPHICUM.

TERTIA LUX MAII, VERNUSQUE INSTABAT APOLLO,
UT NOVUS IN CŒLIS INCOLA FACTUS AVUS.

Ce Distique Numéral met la mort de *Matthias de Lobel* en 1617.

LOBER, (Valentin) natif d'Erfurt, où il vint au monde le 19 Octobre 1620, fut reçu Docteur en Médecine à Rostock en 1658. L'année suivante, il obtint la charge de Médecin Provincial des Duchés de Brême & de Verden; mais il abandonna cet emploi, pour retourner en 1684 dans sa ville natale, où il mourut le 18 Mars 1685. On a de lui :

Anchora sanitatis dialogicè fabricata, cui annexa est Mantissa de Venenis & eorum antidotis. Francofurti & Hamburgi, 1671, *in*-8. *Francofurti*, 1679, *in*-8.

LOBERA (Louis) étoit d'Avila, ville d'Espagne dans la vieille Castille. Il fut Médecin de l'Empereur Charles V qu'il suivit dans tous ses voyages, tant en Europe qu'en Afrique. On a de lui quelques Traités. *Lipenius* en met un Latin sous son nom; le titre porte: *Convivium Nobilium & modus vivendi, sive, de Re Cibaria. Compluti*, 1542, *in-folio*. Suivant *Nicolas Antonio*, il a écrit: *Libro de Anatomia* imprimé en 1542, *in-folio*. Mais on remarque sur-tout celui que ce Médecin publia à Tolede en 1544, *in-folio*, sur les maladies les plus communes aux gens de Cour, savoir le Catarrhe, la Goutte, la Gravelle & la Vérole. Il est intitulé: *Libro de la quatro enfermedades cortesanas, que son Catarrho, Gotta, mal de piedra, y mal de Buas.* Ce qu'il a dit de la Vérole est court, mais, suivant le Docteur *Freind*, plus riche en observations utiles, que quantité de gros Ouvrages. *Pierre Lauro* a mis ce Traité en Italien, & il a paru en cette Langue à Venise en 1558, *in-8*.

Lobera a encore écrit un Ouvrage imprimé à Valladolid en 1551, *in-folio*. Il y traite de la conservation de la santé, de la peste & des fievres pestilentielles, de la stérilité des hommes & des femmes, des maladies des femmes grosses & de celles des enfans. Quoique cet Ouvrage soit aussi en Espagnol, les Médecins qui ne savent point cette Langue peuvent en tirer quelque parti, parce qu'on y trouve une interprétation Latine en plusieurs endroits.

LOCATELLI, (Louis) de Bergame dans l'Etat de Venise, Médecin & Chymiste, s'acquit beaucoup de réputation à Milan dans le XVII siecle. Il inventa plusieurs nouveaux remedes, & il y a apparence que le Baume qui porte encore son nom dans nos Dispensaires, est de ce nombre. On l'appella à Genes pendant le regne d'une maladie contagieuse qu'il traita avec assez de succès; mais il y succomba lui-même en 1637, dans un âge peu avancé. Il a laissé:

Theatrum Arcanorum Chymicorum, sive, de Arte Chemico-Medicâ Tractatus exquisitissimus. Francofurti, 1656, *in-8*. En Italien à Venise, 1667, *in-8*, sous le titre de *Theatro d'Arcani del Medico Lodovico Locatelli.*

LOCHNER (Michel-Fréderic) naquit à Furth, Bourg à une lieue de Nuremberg, le dernier jour de Février 1662. Il fut envoyé de bonne heure au College de Nuremberg, où il fit de grands progrès dans les Lettres humaines; mais comme il étoit d'une santé foible & délicate, on le mit à l'âge de quinze ans en mains de son oncle paternel à Wismar, qui prit grand soin de son éducation Médicinale & Littéraire. Dès que l'âge lui eut affermi le tempérament, on l'envoya à Altorf, où il s'appliqua à la Médecine pendant deux ans. Au bout de ce terme, il voyagea en Suisse, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas; & à son retour en Allemagne, il ne tarda pas à se rendre encore à Altorf pour y reprendre le fil de ses études Académiques. Il soutint une These *De Nymphomania*, & prit ensuite la route de l'Italie qu'il parcourut, non seulement en voyageur curieux, mais encore en Philosophe qui cherche à s'instruire par l'observation. C'étoit dans les mêmes vues qu'il avoit entrepris son premier voyage; &, pour multiplier les avantages qu'il pouvoit attendre de celui-ci, il revint dans sa patrie par la Carinthie, la Stirie, l'Autriche &

ſa Boheme. Jeune encore, mais ſavant par les fruits qu'il avoit tirés de ſes études & de ſes voyages, il paſſa pour la troiſieme fois à Altorf pour y demander le bonnet de Docteur, qu'il reçut en 1684 des mains de *Jean-Maurice Hoffmann*, alors Doyen de la Faculté de Médecine. L'année ſuivante, il entra dans le College de Nuremberg, dont il fut trois fois Doyen; en 1686, le célebre *Volcamer* l'aſſocia à l'Académie des Curieux de la Nature, ſous le nom de *Périander*. Le 5 Février 1711, il fut nommé Adjoint, & le 26 Mars ſuivant, il paſſa à la charge de Directeur de cette illuſtre Compagnie. En 1712, on lui confia l'emploi de Médecin de l'Hôpital de Nuremberg, qu'il remplit avec la plus grande réputation jusqu'à ſa mort arrivée le 15 Octobre 1720, dans la 59 année de ſon âge. Il étoit alors l'Ancien du College.

Lochner étoit profondément verſé dans la connoiſſance de l'Antiquité & dans l'Hiſtoire Naturelle. Il a donné pluſieurs Ouvrages, dont la meilleure partie traite des Simples exotiques. Voici les titres ſous leſquels ils ont paru :

Papaver ex omni antiquitate erutum, gemmis, nummis, ſtatuis & marmoribus æri inciſis illuſtratum. Norimbergæ, 1713, *in*-4.

Mungos animalculum & radix. Ibidem, 1715, *in*-4. On doit cette racine à *Koempfer* qui l'a apportée en Europe.

Commentatio de Ananaſa, ſive, Nuce Pineâ Indicâ, vulgò Pinhas. Ibidem, 1716, *in*-4.

Nerium, ſeu, Rhododaphne veterum & recentiorum. Ibidem, 1716, *in*-4.

Rariora Beſleriani Muſæi. Ibidem, 1716, *in-folio*. Cet Ouvrage a été recueilli par *Jean-Fréderic*, ſon fils; il n'en eſt que l'éditeur.

Bellilli Indicum. Ibidem, 1717, *in*-4.

Heptas Diſſertationum variarum ad Hiſtoriam Naturalem conſcriptarum. Ibidem, 1717, *in*-4.

De novis & exoticis Theè & Cafè ſuccedaneis, Botry Mexicanâ Ambroſioide, Ambroſiâ Artemiſiæ foliis Malabar, Peruvianâ Agerati foliis, ſive, Theè de Lima, herbâ de Paraguay, Café à la Sultane, & *oleô Sirec, aliiſque. Norimbergæ*, 1717, *in*-4.

De Pareira Brava. Ibidem, 1719, *in*-4.

LODGE, (Thomas) du Comté de Lincoln en Angleterre, vint étudier à Oxford vers l'an 1573. Il s'y fit un nom par ſes talens pour les Vers Satyriques qu'il compoſoit en ſa Langue maternelle; mais le goût qu'il prit pour la Médecine, lui fit quitter le métier de médire en cadence, & dès qu'il ſe crut ſuffiſamment inſtruit des principes de l'Art de guérir, il alla prendre le bonnet de Docteur à Avignon. A ſon retour en Angleterre, il ſe fit incorporer à l'Univerſité d'Oxford le 25 Octobre 1602, & ſe rendit enſuite à Londres, où il pratiqua avec beaucoup de réputation. Il mourut dans cette ville au mois de Septembre 1625, & laiſſa un Traité de la peſte, en Anglois, qu'il avoit fait imprimer en 1603.

LOMBARD, (Pierre) de l'Univerſité de Paris, étoit Chanoine de Chartres & Médecin de Louis VII, dit le jeune, Roi de France. *Lombard* avoit étudié

ſous *Fulbert*: un chacun ſe choiſiſſoit alors un Maître ſous qui il apprenoit les Sciences. Cela ſe fit long-tems dans les Monaſteres; mais ſous le regne de Louis le jeune, c'eſt-à-dire, vers le milieu du XII ſiecle, il y avoit des Ecoles ſéculieres à Paris & l'on y enſeignoit déja la Médecine.

LOMMIUS ou VAN LOM, (Joſſe) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Buren, Bourg du Duché de Gueldre. Son pere, qui occupa la place de Greffier de cet endroit, l'éleva avec beaucoup de ſoin, & il eut le plaiſir de voir qu'il y correſpondit par les ſuccès de ſes études. *Joſſe* étoit ſavant dans les Langues Latine & Grecque, lorſqu'il ſe tourna du côté de la Médecine; il s'y appliqua principalement à Paris, où ſes talens lui mériterent l'amitié de *Fernel*. On ne ſait pas où *Lommius* prit ſes grades, mais on ſait qu'il fit ſa profeſſion à Tournay & qu'il étoit Médecin Penſionnaire de cette ville en 1557. Il s'établit à Bruxelles au plus tard en 1560, dans un âge déja avancé, & il s'y fit conſidérer. Il vivoit encore le 4 de Septembre 1562; mais on ne ſait rien au delà de ce tems. Les Ouvrages qu'il a écrits, ſont très-eſtimés, ſoit pour le fonds des matieres qu'il y a traitées, ſoit pour la diction. Son ſtyle eſt pur, élégant & précis, ſans être obſcur; ſon diagnoſtique eſt exact & ſa pratique judicieuſe. Il avoit fait eſpérer des Traités ſur les cauſes & la cure des maladies, qui n'ont point paru, car il s'eſt borné aux ſuivans:

Commentarii de tuenda ſanitate, in primum Librum de Re Medicâ Aurelii Cornelii Celſi. Lovanii, 1558, *in-12. Lugduni Batavorum*, 1734, *in-12. Amſtelodami*, 1761, *in-12.*

Obſervationum Medicinalium Libri tres. Antverpiæ, 1560, 1563, *in-8. Francofurti*, 1643, 1688, *in-12. Amſtelodami*, 1715, 1720, 1738, 1745, 1761, *in-12. Lovanii*, 1744, *in-12. Edimburgi*, 1752, *in-12.* En François, ſous le titre de *Tableau des maladies, où l'on découvre leurs ſignes & leurs événemens.* Paris, 1712, *in-12*, par *Jean-Baptiſte Le Brethon*, Bachelier de la Faculté de Paris. Il y a encore une édition publiée dans la même ville en 1759, *in-12*; on l'attribue à l'Abbé *Le Maſcrier*. La Médecine retrouva preſque un *Celſe* dans *Lommius*. Plein d'énergie, cet Auteur ſuit la route frayée par les Anciens. Perſonne n'a fait, en auſſi peu de mots, l'hiſtoire fidelle d'une auſſi prodigieuſe quantité de maladies connues.

De curandis febribus continuis Liber. Antverpiæ, 1563, *in-8. Londini*, 1718, *in-8. Roterodami*, 1720, 1733, *in-8. Amſtelodami*, 1761, *in-12.* Tous les Ouvrages de *Lommius* ont paru à Amſterdam en 1745, ſous le titre d'*Opera omnia*, trois Tomes en deux volumes *in-12*: à Lyon, ſous le nom d'Amſterdam, 1761, trois volumes *in-12.*

LONGRAIS (Alexandre-Louis DE BELJAMBE, Sieur de) étoit de Caen, où il naquit le 25 Juin 1699, de *Gilles de Beljambe* & d'*Anne Le Couvreur*, tous deux de famille honnête & ancienne dans la Bourgeoiſie. Il étudia dans l'Univerſité de ſa ville natale, où il fit ſes Humanités ſous différens Profeſſeurs, & ſa Philoſophie ſous M. *Aubert*. Né avec d'heureuſes diſpoſitions pour les Lettres, il parut toujours avec éclat pendant ſon cours d'études. Les progrès qu'il fit dans

dans la Philoſophie, lui inſpirerent du goût pour la Médecine, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'une conſéquence de la premiere dans la théorie, mais dont les vues ont un objet différent dans la pratique. Son inclination naturelle le portoit vers l'Art de guérir, & cette inclination en devenoit plus forte par le louable deſir de rendre ſervice à ſes concitoyens & de ſoulager les malheureux. Il prit ſes degrés en Médecine dans la Faculté de Caen. M. *Angot*, qui étoit alors un des Profeſſeurs, lui trouva tant de qualités littéraires & ſociales, qu'il en fit ſon éleve & qu'il le chargea ſouvent de faire ſes leçons, lorſque d'autres occupations l'empêchoient de les faire lui-même. Etant encore en Licence, *Longrais* fut choiſi pour prononcer dans l'Ecole de la Faculté deux harangues, l'une en 1719 & l'autre en 1720, le jour de Saint Nicolas, conformément à la fondation faite par M. *de Cahagnes*, ancien Profeſſeur de Médecine. Ces Diſcours, ainſi que les Theſes qu'il ſoutint, lui attirerent de grands applaudiſſemens. Lorſqu'il eut reçu le bonnet de Docteur, il vint à Paris pour ſe perfectionner & comparer les méthodes de ſes premiers Maîtres avec celles des plus habiles Médecins de la Capitale. De retour à Caen, il y fut recherché avec empreſſement & l'on eut en lui la plus grande comme la plus juſte confiance. Au talent de bien traiter les malades, il joignit celui de former de bons éleves, & l'eſtime qu'il s'acquit fut telle, que M. *Angot* jugea qu'il n'y avoit perſonne qui fût plus digne que lui de le remplacer. Il voulut lui céder ſa Chaire de ſon vivant; mais la mort l'ayant enlevé avant qu'il eût pris tous les arrangemens néceſſaires à cet égard, *Longrais* lui ſuccéda par une autre voie. Il diſputa la Chaire vacante contre d'habiles concurrens, & il l'emporta de l'avis unanime de la Faculté de Caen; c'étoit en 1731. En 1735, il fut élevé au Rectorat. L'année ſuivante, il fut aſſocié à l'Académie de Caen. En 1741, il donna une Diſſertation bien raiſonnée ſur les effets de l'air par rapport à la ſanté; il développe dans cet Ouvrage les diverſes cauſes des maladies épidémiques qui firent de ſi grands ravages durant l'hiver de 1740. A la fin de cette Diſſertation, il promit une Analyſe des Eaux Minérales de l'Hôpital de Caen; mais il ne put l'achever. Il mourut le 24 Janvier 1743, dans la quarante-quatrieme année de ſon âge, ſans avoir laiſſé d'enfans.

LONGUEIL, (Gilbert) Médecin connu ſous le nom de *Longolius*, étoit d'Utrecht, où il naquit en 1507. Après avoir étudié dans ſa patrie les Langues ſavantes & la Philoſophie, il paſſa en Italie, où il ſe fit recevoir Docteur en Médecine. De retour en ſon pays, il enſeigna les Lettres Humaines à Deventer, & delà il alla faire la même choſe à Andernach & à Cologne. Mais comme il pratiqua encore la Médecine dans cette derniere ville, & qu'il y mérita une réputation juſtement acquiſe par ſes ſuccès, l'Archevêque Herman le prit à ſon ſervice, en qualité de Médecin de ſa perſonne. *Longueil* ne jouit pas long-tems de cet avantage; car il mourut à Cologne en 1543, à l'âge de 36 ans. *Manget* dit qu'on lui refuſa la ſépulture pour cauſe de religion, mais que ſes amis firent tranſporter ſon corps à Bonn, où il fut enterré. On a divers Ouvrages de la façon de *Longueil* :

Lexicon Græco-Latinum. La derniere édition, qui eſt conſidérablement augmentée, eſt de 1733.

Rhetoricorum Ciceronis Libri quatuor cum annotationibus. Coloniæ, 1539, *in*-8.

Des remarques ſur *Ovide*, *Plaute*, *Cornelius Nepos*, *Ciceron*, &c., en quatre volumes *in*-8.

La Vie d'*Apollonius* de Thiane par *Philoſtrate*, en Grec & en Latin, *in*-8.

Dialogus de Avibus & earumdem nominibus Græcis, Latinis & Germanicis. Coloniæ, 1544, *in*-8.

L'Eloge Hiſtorique de la Faculté de Médecine de Paris, prononcé aux Ecoles le 16 Octobre 1770 par M. *Jacques-Albert Hazon*, fait mention de *Guillaume de Longueil*, que la Notice de M. *Baron* dit avoir été élu Doyen en Novembre 1436. Vers le milieu du quinzieme ſiecle, le degré du Baccalauréat, inſtitué & admis dans la Faculté, n'étoit pas un degré bien reconnu & bien décidé dans l'Univerſité. Ce fut *Guillaume de Longueil* qui en demanda la confirmation à l'Univerſité aſſemblée le 6 Avril 1447, & il l'obtint. Il falloit cependant que ce degré fût au moins tacitement reconnu, puiſque l'on voit pluſieurs Bacheliers de la Faculté de Médecine, Recteurs de l'Univerſité, même avant cette époque, & dès les premiers tems de la ſéparation de la Faculté d'avec les Nations. Un de ces Bacheliers, *Romain du Feu*, décéda Recteur le 15 Décembre 1601. Les Cours ſouveraines aſſiſterent à ſes funérailles, dont les fraix ſe monterent à ſoixante écus ſols, aux dépens de l'Univerſité.

LONICER, (Jean) habile Littérateur Allemand, naquit en 1499 à Otthren, dans l'Etat de Mansfeld. Comme il s'appliqua à l'étude contre le gré de ſon beau-pere, il s'enfuit de chez lui, paſſa à Eeiſleben dans le même Etat & enſuite à Wittemberg. Dénué de tout ſecours, il manquoit du premier néceſſaire, lorſqu'il prit le parti de s'engager au ſervice de quelques Ecoliers qui lui permirent de partager ſon tems entre eux & l'étude. Celle qu'il fit des Langues Latine & Grecque lui réuſſit ſi bien, que *Mélanchton* & *Joachim Camerarius* jetterent les yeux ſur lui pour mettre la derniere main au Dictionnaire Grec & Latin, auquel ils avoient travaillé. *Lonicer* fut enſuite nommé Profeſſeur de la Langue Hébraïque à Fribourg. Delà il ſe retira à Marpurg, où il ſe mit à enſeigner les Belles-Lettres. La réputation, dont il jouiſſoit, lui mérita les offres avantageuſes qu'on lui fit de pluſieurs endroits. On voulut le faire monter à des charges plus conſidérables que celle qu'il occupoit; mais il leur préféra de vivre dans l'état médiocre qu'il s'étoit choiſi, & il en remplit les devoirs juſqu'à ſa mort arrivée à Marpurg le 20 Juillet 1569, à l'âge de 70 ans.

Jean Lonicer n'étoit point Médecin; il a cependant enrichi la Médecine par des Ouvrages qu'on doit à la grande connoiſſance qu'il avoit de la Langue Grecque. Ils ſont intitulés:

Nicandri Theriaca & Alexipharmaca cum ſcholiis & interpretatione Latinâ. Coloniæ, 1531, *in*-4.

In Dioſcoridis Anazarbæi de Re Medicâ Libros à Marcello Virgilio verſos ſcholia nova. Marpurgi, 1543, *in-folio*. Il y a joint les notes *d'Herman Riif*, & les planches de *Fuchs* & de *Tragus*.

Erotemata in Galeni de uſu partium in hominis corpore Libros XVII. Francofurti, 1550, *in*-8.

LONICER, (Adam) fils du précédent, naquit à Marpurg, dans le Landgraviat de Hesse-Cassel, le 10 Octobre 1528. A l'âge de 16 ans, il fut reçu Maître-ès-Arts dans l'Université de sa ville natale ; & après avoir étudié la Médecine à Mayence pendant deux ans, il revint à Marpurg, où il enseigna les Mathématiques en 1553. L'année suivante, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de la Faculté de cette derniere ville ; mais comme celle de Mayence lui avoit déja reconnu des talens pendant le séjour qu'il y fit avant sa promotion au Doctorat, elle l'engagea à venir remplir la Chaire qu'elle lui destinoit. *Lonicer* l'accepta, & ne tarda pas à se mettre en chemin pour aller en prendre possession. Il n'en fit cependant rien ; car les Magistrats de Francfort sur le Mein l'arrêterent dans leur ville, & le presserent avec tant d'instance de se charger de l'emploi de Médecin Stipendié, qu'il ne put se refuser à leurs sollicitations. Il remplit les devoirs de cette charge avec honneur pendant 32 ans, & mourut extrêmement regreté le 19 Mai 1586. Nous avons de lui :

Methodus Rei Herbariæ & animadversiones in Galenum & Avicennam. Francofurti, 1540, *in*-4.

Historiæ Animalium Opus novum, in quo tractatur de Arborum, Fructicum, Herbarum, Animantiumque terrestrium, volatilium & aquatilium ; item Gemmarum, Metallorum, Succorum concretorum verâ cognitione, delectu & usu. Francofurti, 1551, *in-folio.* Il a profité du travail de son beau-pere *Egenolphius*, qui avoit recueilli ce qu'il avoit trouvé de plus intéressant dans les Ouvrages d'*Eucharius Rhodion*, de *Théodore Dorstenius* & de *Jean Cuba.*

Naturalis Historiæ Tomus secundus, de plantarum, earumque potissimùm quæ locis nostris rariores sunt, descriptione, naturâ & viribus. Accessit Onomasticon continens varias plantarum nomenclaturas, utpotè Græcas, Latinas, Italicas, Gallicas, Germanicas, vocumque, quarum in plantarum descriptionibus frequens est usus, explicationem. Ibidem, 1555, *in-folio.* Il y a un grand nombre d'éditions Allemandes de ces derniers Ouvrages. Francfort, 1549, 1569, 1573, 1577, 1593, 1598, 1630, 1650, 1713, *in-folio.* Ulm, 1679, *in-folio.*

Traité des Accouchemens. Francfort, 1573, 1703, *in*-4. Il est en Allemand.

Omnium corporis humani affectuum explicatio methodica. Francofurti, 1594, *in*-8.

De purgationibus Libri tres, ex Hippocrate, Galeno, Aëtio & Mesue deprompti. Ibidem, 1596, *in*-8.

LOPEZ, (Alphonse) Docteur en Médecine dans le XVI siecle, étoit de Valladolid. Ses talens lui mériterent la confiance de Marie de Castille, fille de Charles-Quint & Douairiere de l'Empereur Maximilien II, à laquelle il fut attaché en qualité de Médecin. *Lopez* eut plus de goût pour la Poésie que de dispositions à y réussir ; il a donné quelques Ouvrages en sa Langue maternelle, mais ses Vers sont foibles & languissans. Je ne sais s'il a mieux réussi dans ce qu'il a écrit sur sa profession : on lui attribue :

Hippocratis Prognosticum. Matriti, 1596, *in*-4.

Nicolas Antonio, Auteur de la Bibliotheque Espagnole, cite plusieurs Ecrivains du nom de *Lopez*, dont *Manget* fait mention d'après lui.

Alphonſe Lopez, ou *Lupeus*, a compoſé un Traité intitulé : *De Vini commoditatibus Liber.*

Alphonſe Lopez de Hinnoioſo eſt Auteur de celui-ci : *Suma y Recopilacion de Cirurgia con un Arte para ſangar, y examinar Barberos.* La ſeconde édition qui a paru à Mexico en 1595, *in*-4, eſt augmentée d'un appendice ſous le titre d'*El origen, y nacimiento de las Revinas y enfermedades, que dellas proceden.*

Gaſpar Lopez, Médecin Portugais, étoit au ſervice du Duc de Girone, lorſqu'il mit au jour un Ouvrage intitulé : *In Libros Galeni de temperamentis novi & integri Commentarii, in quibus ferè omnia quæ ad Naturalem Medicinæ Partem ſpectant, continentur. Compluti*, 1565, *in-folio.* C'eſt ainſi qu'au-lieu de conſidérer & d'analyſer la nature, on analyſa *Galien*, & l'on fit de très-longs Commentaires ſur ſes Traités, même ſur ceux où la doctrine d'*Hippocrate* eſt noyée dans des ſubtilités minutieuſes.

Jacques Lopez, Docteur en Médecine, étoit de Calataiud dans le Royaume d'Aragon. On a de lui : *In Avicennæ Librum de viribus cordis Commentaria. Toleti*, 1527, *in-folio.* Ce Traité eſt rempli d'explications puériles & faſtidieuſes.

Garcie Lopez, Médecin Portugais, eſt Auteur d'un Livre intitulé : *De variâ Rei Medicæ lectione. Antverpiæ*, 1564, *in*-8.

Jean Lopez de Tudela a écrit : *De Materia Medica ad Tyrones Liber. Pampelone*, 1585, *in-fol. Hiſpali*, 1589, *in-fol.*

Pierre Lopez du Port-Alegre, ville de Portugal dans l'Alentejo, a donné au public : *De ſex rebus non-naturalibus Liber, eleganti Poëmate conſcriptus. Conimbricæ*, 1618, *in*-4. *Floſculus Medicinæ tribus Libris comprehenſus, & totidem rebus quas humanum corpus continet. Olyſippone*, 1620, *in*-8. *Malacæ*, 1635, *in*-4.

Pierre Lopez de Léon exerça la Chirurgie à Carthagene dans l'Amérique Méridionale. Il a écrit un Ouvrage imprimé à Séville en 1628, *in-folio*, ſous ce titre : *Practica y Theorica de los apoſtemas en general y particular; queſtiones y oltras coſas nuevas y particulares, primera parte; ſegunda parte del agregado de la Cirurgia Theorica y Practica.*

LORME, (Jean DE) de Moulins en Bourbonnois, étudia la Médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de Docteur en 1577. Après quelques années de pratique, il vint s'établir à Paris, & il y exerça ſa profeſſion avec tant de ſuccès, qu'en 1606 il fut nommé premier Médecin de la Reine Louiſe de Lorraine, femme de Henri III. Lorſque *Du Laurens* ſe défit de la charge de Médecin ordinaire du Roi qu'on avoit créée pour lui, *De Lorme* en obtint l'agrément; il y a apparence que *Du Laurens* lui, procura en même tems la place de premier Médecin de la Reine Marie de Médicis, qu'il quittoit pour paſſer à celle de premier Médecin de Henri IV. *De Lorme*, pourvu de ces places, reſta à la Cour avec diſtinction, juſqu'à ce qu'ayant trouvé l'occaſion de donner celle de Médecin ordinaire du Roi à ſon fils *Charles*, il ſe retira en 1626 à Moulins, où l'on croit qu'il mourut en 1637, âgé de 80 ans.

LORME, (Charles DE) fils de *Jean*, étoit auſſi de Moulins, où il naquit en 1584. Son pere fut ſon premier Maître : il alla enſuite étudier la Médecine à

Montpellier & il prit ſes degrés en 1607. Il n'eut pas plutôt achevé ſon cours, qu'il publia le Recueil des Theſes qu'il avoit ſoutenues pendant ſa Licence ; c'eſt à Paris qu'il le fit imprimer en 1608, *in*-8, ſous le titre de *Laurea Apollinaris.* Il examine dans la premiere, ſi les amoureux & les fous peuvent être guéris par les mêmes remedes, & il décide pour l'affirmative.

Charles de Lorme pratiqua la Médecine à Paris ſous les yeux de ſon pere, à qui il ſuccéda, en 1626, dans la place de Médecin ordinaire du Roi, ainſi qu'on vient de le dire. Comme il remplit cette place avec plus de conſidération que ſon pere, il fut très-ſuivi tant à la Cour qu'à la ville ; on le rechercha non ſeulement pour les malades, mais encore pour ceux qui ſe portoient bien, parce qu'il donnoit la ſanté aux premiers & qu'il inſpiroit de la gaieté aux derniers.

Gui Patin dit que *Charles de Lorme* fut premier Médecin de Gaſton de France, frere unique de Louis XIII ; mais il ne le fut pas long-tems. *Jean Bernier* a auſſi parlé de lui dans ſes *Eſſais.* Il le traite aſſez mal, comme c'étoit la coutume de cet Auteur ſatyrique, qui par-là ne mérite pas toujours d'être cru. Il paroît cependant que *de Lorme* avoit donné priſe à la ſatyre, car il étoit vain, glorieux, avantageux, faiſant le maître, & d'un commerce fâcheux dans l'exercice de la Médecine ; tout ce qui pouvoit rendre ſa conduite tolérable à ſes confreres, c'eſt que du moins il rachetoit ces défauts par beaucoup de ſavoir. Il étoit d'une ſi bonne conſtitution à l'âge de 78 ans, qu'il eut le courage de ſe marier pour la troiſieme fois. Il ſurvécut à ſa femme qui mourut dans la premiere année de ſon mariage, & il atteignit l'âge de 94 ans, qui eſt celui auquel il eſt mort en 1678. Malgré le poids de la vieilleſſe, il avoit encore l'eſprit ſi vif, qu'on a vu des vers de ſa compoſition fort bien tournés, qu'il avoit faits quinze jours avant ſa mort.

Quelque réputation qu'ait eu ce Médecin pendant ſa vie, on ne le connoît plus que par les Bouillons rouges qu'il mit à la mode, que tout le monde prenoit de ſon tems, dont beaucoup de malades ſe trouvoient bien, & qu'on ordonne encore quelquefois. Ces Bouillons ſi vantés, n'étoient dans le fonds que des Bouillons altérans avec des racines & des herbes, où l'on ajoutoit des racines d'Oſeille pour leur donner la couleur rouge.

LORRY, (Anne-Charles) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris depuis 1748, eſt de Croſny à quatre lieues de cette Capitale, où il vint au monde en 1725. L'étude du Cabinet faiſoit les délices de ce ſavant Médecin depuis quelques années, lorſqu'il publia le premier volume d'un Ouvrage qui a été fort accueilli. Il eſt intitulé :

Eſſai ſur l'uſage des alimens, pour ſervir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate. Paris, 1753, *in*-12.

Le titre modeſte d'*Eſſai* convenoit à un Ecrivain de 28 ans. Il annonce un jeune homme qui cherche à ſe produire dans le monde littéraire ; mais la lecture de cet Ouvrage décele la maturité de ſes réflexions, la profondeur de ſes connoiſſances, & l'ordre admirable de ſes vues. Ce Livre, frappé au coin du bon Médecin & de l'homme d'eſprit, traite de la nature de la partie alimenteuſe des corps, dont nous nous nourriſſons,

& de l'assimilation animale des liqueurs chyleuses, selon la théorie la plus satisfaisante & les lumieres de la plus saine Chymie. Ce n'est point du tout un Ouvrage, comme en ont donné *Lémery*, *Arbuthnot* & quelques autres sur les alimens. Ceux-ci n'envisageoient que les propriétés de différentes especes de substances, dont nous tirons notre nourriture, & *Lorry* ne traite guere que de l'aliment en général. Mais comme ce Livre n'est que la premiere partie d'un Ouvrage complet sur la nature des corps qui nous nourrissent, ce Médecin nous a donné la seconde en 1757. Il y traite de l'usage des alimens, suivant les différentes mœurs, les climats, les différens sujets, les lieux, les saisons où l'on se trouve, en un mot, il compare les alimens aux hommes.

M. *Lorry* eut trop de raisons d'être satisfait de son premier Ouvrage, pour ne point penser à en publier d'autres. Laborieux comme il est, il ne demeura pas oisif; il travailla aux suivans qui n'ont pas été moins accueillis du public :

Aphorismi Hippocratis Græcè & Latinè. Parisiis, 1759, *in*-8.

De Melancholia & morbis melancholicis. Ibidem, 1765, *in*-8, deux volumes. Tout est intéressant dans ce Traité ; le style plait, la théorie est solide, les divisions sont bien établies, les causes bien déduites, les symptômes parfaitement caractérisés, la cure est exactement adaptée à la variété des circonstances : en un mot, cet Ouvrage est moins le fruit de l'imagination brillante de son Auteur, que l'expression de la Nature qu'il a rendue avec toutes ses nuances.

Memoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par feu M. Astruc. Paris, 1767, *in*-4. M. *Lorry* n'est que l'éditeur de ces Mémoires, qu'il a ornés d'une Préface de sa façon & de l'Eloge Historique de l'Auteur.

Sanctorii Sanctorii de Medicina statica Aphorismi ; commentaria notasque addidit. Parisiis, 1770, *in*-12.

Tractatus de morbis cutaneis. Parisiis, 1777, *in*-4. En considérant l'élégance & l'érudition qui caractérisent les Ouvrages de M. *Lorry*, on voit qu'il a donné au travail du Cabinet tout le tems qu'il pouvoit dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue. Le sujet de ce Traité est vaste, & les recherches auxquelles il falloit se livrer pour ne rien omettre de ce qu'un nombre prodigieux d'anciens Auteurs pouvoient nous avoir laissé de bon sur les maladies de la peau, exigeoient un long travail. Ces recherches, souvent fastidieuses, étoient pourtant indispensables pour mettre le Lecteur au fait de la théorie & de la pratique des Médecins de tous les tems. Si la collection de ces matériaux est précieuse par elle-même, ils acquierent encore infiniment plus de valeur par l'ordre, la clarté & la précision avec lesquels ils sont présentés; mais ce qui rend sur-tout le travail de notre Auteur recommandable, c'est qu'il n'a cessé de ramener, aux principes les plus reconnus de l'Art, le traitement des maladies de la peau, qui trop long-tems a resté soumis à l'empirisme. Ainsi parlent les rédacteurs du Journal de Médecine, Août, 1777.

On doit à M. *Lorry* une édition Latine des Ouvrages de *Méad*, Paris, 1751, 1758, *in*-8, deux volumes. Une édition Françoise de l'*Essai sur la conformité de la Médecine ancienne & moderne, par Barker.* Paris, 1768, *in*-12.

LOSEL (Jean) naquit à Brandebourg dans la Prusse le 26 Août, 1607. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Konigsberg le 15 Avril 1632, & voyagea ensuite en France,

en Angleterre & en Hollande. Comme le ſujet principal de ſes voyages étoit de s'inſtruire dans la Médecine, il s'arrêta à Leyde où il ſe propoſoit de demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint. Bientôt après, il retourna dans ſa patrie, & il lui fit part des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans les pays étrangers. Pour le faire avec plus de fruit, il ſe préſenta à l'Univerſité de Konigsberg qui lui donna une Chaire du troiſieme ordre en 1639, & le nomma enſuite Profeſſeur d'Anatomie & de Botanique. *Löſel* remplit ces charges avec honneur juſqu'à ſa mort arrivée à Konigsberg le 30 Mars 1655. Le public lui doit les Ouvrages ſuivans :

De Podagra Tractatus, morbi hujus indolem & curam diligenter exponens. Roſtochii, 1636, *in*-16, 1638, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1639, *in*-12, avec l'*Encomion Podagræ* de *Jérôme Cardan*.

Scrutinium Renum. Regiomonti, 1642, 1645, *in*-4. Ce Médecin s'eſt étendu fort au long ſur la ſtructure des reins, mais preſque toujours d'après les Auteurs qui ont écrit ſur cette partie. Il y a joint deux planches repréſentant les voies urinaires, qui ne ſont rien moins que bonnes.

Citrium prægnans. Ibidem, 1645, *in*-4.

De Theriaca Andromachi. Ibidem, 1655, *in*-4

Plantarum rararum ſponte naſcentium in Boruſſia Catalogus. Ibidem, 1655, *in*-4, ſans figures. On doit cette édition au fils de l'Auteur ; il la donna peu de mois après la mort de ſon pere. *Francofurti*, 1673, *in*-4. *Regiomonti*, 1703, *in*-4, ſous le titre de *Flora Pruſſica, ſive Plantæ in Regno Pruſſiæ ſponte naſcentes*, avec 88 planches, par les ſoins de *Jean Gottſched*, Profeſſeur de Médecine. On y trouve la deſcription de 761 plantes, la plupart aquatiques, ou de la claſſe des Mouſſes & des Champignons.

LOSSIUS, (Fréderic) d'Heidelberg, pratiqua la Médecine à Dorcheſter en Angleterre, après le milieu du XVII ſiecle. On a de lui :

Obſervationum Medicinalium Libri quatuor. Londini, 1672, *in*-8.

Conſiliorum, ſive, de morborum curationibus, Liber poſthumus. Lipſiæ, 1685, *in*-8. L'Auteur faiſoit beaucoup de cas du Manuſcrit ſur lequel on a imprimé cet Ouvrage. Il paroît qu'on l'a également eſtimé long-tems après ſa mort, car on en trouve une édition dans le Catalogue de *Falconet*, qui eſt de Londres, 1734, *in*-8.

LOTH, (George) Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Konigsberg, étoit de la Marche de Brandebourg, où il vit le jour le 24 Juin 1579. Il étudia à Konigsberg, & il y prit le degré de Maître-ès-Arts le 23 Mars 1607. La Médecine fut enſuite le principal objet de ſes études ; on lui enleva cependant une partie du tems qu'il vouloit conſacrer à cette Science, car on l'engagea à être ſous-Maître de College, & enſuite Principal de l'Ecole de la vieille ville pendant l'année 1608. Mais, ne voulant plus s'occuper que de la Médecine, il prit la réſolution de paſſer à Wittemberg où il continua ſon cours d'étude, qu'il alla enfin achever à Bâle par la réception du bonnet de Docteur, qu'on lui accorda en 1612. Jean-Sigiſmond, Electeur de Brandebourg, qui protégeoit *Loth*, lui fit faire le voyage d'Italie & fournit libéralement aux fraix néceſſaires. Ce Médecin tira un ſi bon parti de ce voyage, qu'étant revenu à Konigsberg en 1613, le Prince, ſon bienfaiteur, le nomma Médecin de ſa Cour, & la Fa-

culté Professeur extraordinaire. En 1614, il passa au rang de Professeur ordinaire en second, mais en 1622, il obtint la premiere Chaire, qu'il a remplie jusqu'au 15 de Novembre 1635, époque de sa mort. On n'a rien de lui que des Dissertations ou Theses Académiques, & des Vers Latins.

George Loth, son fils, naquit à Konigsberg le 21 Janvier 1623. Il prit goût pour la profession de son pere, & passa à Wittemberg, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 5 Octobre 1648. A son retour à Konigsberg, on lui reconnut des talens dont on s'empressa de profiter; car dès l'an 1650 il fut chargé d'enseigner dans les Ecoles de la Faculté, en qualité de Professeur extraordinaire. Dans la suite, il passa successivement à la Chaire de Professeur ordinaire du second & du premier rang. On lui trouva même assez de mérite pour le nommer au Rectorat. Il exerçoit pour la huitieme fois cette Magistrature Académique, lorsqu'il mourut le 22 Février 1684. On a de lui un Ouvrage sur la petite Vérole qui regna à Konigsberg en 1656.

LOTICH, (Pierre) connu sous le nom de *Petrus Lotichius Secundus*, étoit de Solitaire ou Schluchtern, dans le Comté d'Hanau, où il naquit le 2 Novembre 1528. Un de ses oncles, Abbé du Monastere de Solitaire qui introduisit le Luthéranisme parmi ses Moines, le fit élever avec beaucoup de soin: ce fut pour se distinguer de cet oncle qui portoit le même nom, qu'il se donna celui de *Secundus*, conformément à l'usage des Savans de son siecle, qui avoient tous la manie de latiniser leurs noms.

Dès que *Pierre Lotich* eut pris la premiere teinture des Lettres, il fut envoyé à Francfort pour étudier sous *Jacques Micylle*, savant Humaniste & Poëte Latin. Comme il avoit un génie admirable, ainsi qu'une forte inclination pour l'étude, il profita si bien des leçons de cet excellent Maître, que dans peu de tems il surpassa de beaucoup ses compagnons d'Ecole, & qu'il égala même les plus savans dans la belle Littérature. Mais le desir de se perfectionner l'attira à Marpurg, & le même motif le fit passer à Wittemberg, pour profiter des leçons de *Mélanchton* & de *Camerarius* qui enseignoient dans cette ville & qui lui donnerent bientôt toute leur estime. Ce jeune homme goûtoit sous ces Maîtres la douceur de l'étude, lorsque le bruit des armes lui inspira une humeur guerriere qui sembloit si contraire à sa premiere inclination. Il s'étoit élevé une guerre civile en Allemagne au sujet de la Religion, & il y prit parti en 1546. Mais comme il avoit une passion extrême pour la Poësie, elle le suivit jusqu'au milieu du tumulte des armes; dès qu'il étoit libre, il se divertissoit à faire des vers, ainsi qu'il le témoigne lui-même en quelques endroits de ses Ouvrages, où il parle aux Muses de cette maniere:

Vos quoque sum lituos inter veneratus & enses,
Quodque fuit vacuum tempus ab hoste dedi.
Deque tot amissis etiam nunc pauca supersunt
Carmina, militiæ tempore facta meæ.

La tournure favorable que prirent les affaires du Luthéranisme en Allemagne, ayant

ayant ramené *Lotich* à Wittemberg, il fut chargé de l'éducation de quelques jeunes Gentilshommes de la premiere noblesse. Après avoir demeuré chez eux pendant un certain tems, il les conduisit en France, leur fit voir Paris, les accompagna à Montpellier, où ils demeurerent l'espace de quatre ans. Au bout de ce terme, il les remit à leurs parens; mais comme il avoit pris goût pour la Médecine pendant son séjour à Montpellier & qu'il s'étoit même sérieusement appliqué à cette Science, il voulut voir encore les Universités d'Italie & entendre les grands Maîtres qui présidoient à l'enseignement dans les Ecoles les plus célebres. Il s'arrêta principalement à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur en 1557. L'année suivante, il vint se fixer à Heidelberg, & les talens qu'il y déploya dans la Chaire, ainsi que dans la pratique de la Médecine, firent beaucoup d'honneur à la Faculté de cette ville. Malheureusement il y vécut trop peu de tems pour exécuter les desseins qu'il avoit conçus; il mourut d'une fievre maligne le 7 Novembre 1560, à l'âge seulement de 32 ans. Ses Poésies Latines & sur-tout ses Elégies, sont estimées. *Joachim Camerarius* les fit imprimer trois ans après sa mort; il y a aussi une édition de Leipsic qui parut en 1586, *in*-8.

Lotich avoit la taille médiocre, mais l'esprit grand & élevé. Il étoit complaisant, civil, modeste, sobre, enjoué dans la conversation, constant dans l'amitié, infatigable dans l'étude, intrépide dans les périls. Il avoit un si grand fonds de candeur, de bonté & de douceur, qu'il étoit impossible de le connoître sans l'aimer. Il avoit reçu de la nature un corps robuste & vigoureux; mais il fut extrêmement affoibli par un accident qui lui arriva en Italie. Voici comme on le conte. Dans le tems qu'il étoit à Bologne, son hôtesse, éprise d'un amour furieux pour un Gentilhomme Bavarois qui logeoit chez elle, mit un philtre amoureux dans le bouillon qu'elle lui avoit préparé. *Lotich* trouvant que celui qu'on lui avoit donné étoit trop gras, le changea avec le breuvage empoisonné qui étoit préparé pour le Bavarois. Il ne l'eut pas plutôt avalé, qu'il fut saisi de maux d'estomac insupportables. On lui donna les remedes les plus prompts, mais il ne laissa pas de languir long-tems. Une maladie dangereuse lui fit tomber les cheveux & les ongles, & changea si fort son tempérament, que toutes les années de sa vie à pareille saison qu'il avoit bu ce funeste bouillon, il lui prenoit une grosse fievre accompagnée de délire. Ne peut-on pas croire, après ce récit, qu'il y avoit plus de dépit que d'amour dans la conduite de l'hôtesse Italienne? Les refus du Bavarois avoient irrité sa passion qui s'étoit tournée en haine, & cette femme résolut de venger, par le poison, la honte dont le mépris de l'insensible Gentilhomme l'avoit couverte. Si ce breuvage eût été un philtre, ou plutôt si les philtres étoient physiquement possibles, celui-ci eût allumé dans l'ame de *Lotich* les mêmes desirs que cette hôtesse vouloit faire naître dans celle du Bavarois. On ne supposera sans doute point une vertu magnétique dans ce bouillon, capable de produire des effets différens sur différentes personnes, par la diversité de rapport entre l'agent & le corps qui est soumis à son action : les effets que ce bouillon a produits dans la personne du malheureux *Lotich*, eussent été les mêmes chez le Bavarois, s'il eût avalé ce breuvage.

LOTICH, (Jean-Pierre) Docteur en Médecine, né à Francfort sur le Mein en 1598, étoit petit-neveu du précédent. Il a fait de grands progrès dans l'étude des Belles-Lettres, mais il paroît avoir eu plus de lecture & de mémoire, que de pénétration & de jugement. Il avoit déja exercé sa profession à Minden & dans la Hesse, lorsqu'il fut appellé à Rintlen, au Comté de Schawenbourg en Westphalie, pour y enseigner la Médecine. Il remplit les devoirs de sa Chaire avec beaucoup de réputation pendant plusieurs années; & pour cette raison, sa mort arrivée en 1652 causa les plus vifs regrets à ses Collegues qui furent long-tems à se consoler de sa perte. *Lotich* a laissé quelques Ouvrages en Vers & en Prose; la plupart des derniers consistent en Traités & Discours touchant la Médecine. Voici leurs titres & leurs éditions:

Vade mecum. Francofurti, 1625, *in*-12.

De Gummi ut vocant Gotta, sive, Laxativo Indico, Discursus Theoretico-Practicus. Ibidem, 1626, *in*-12, avec un Dispensaire Chymique qui est de la façon d'un autre Auteur.

Paradoxon, sive, de Febribus in genere Dissertatio Theoretico-Practica. Accessit Disputatio Physica de dignitate & præstantiâ Scientiæ Naturalis. Ibidem, 1627, *in*-4.

In Petronii Satyricon Commentarii, sive, Excursus Medico-Philosophici. Ibidem, 1629, *in*-4.

Gynæcologia, id est, de nobilitate & perfectione sexûs fœminini. Rintelii, 1630, *in*-8.

Oratio super fatalibus hoc tempore Academiarum in Germania periculis. Ibidem, 1631, *in*-4.

De casei nequitiâ Tractatus Medico-Philologicus. Francofurti, 1643, *in*-8.

De bona mente, Oratio. Ibidem, 1643, *in*-8.

Consiliorum & Observationum Medicinalium Libri V. Ulmæ, 1644, *in*-4. *Eorumdem Libri VI. Ibidem*, 1658, *in*-4.

Oratio de opinione. Francofurti, 1645, *in*-8.

LOVEL, (Robert) célebre Botaniste, étoit du Comté de Warwick en Angleterre. Il étudia la Philosophie & la Médecine à Oxford, & de cette ville il passa à Coventry, où il se distingua dans la pratique de son Art. Ce fut aussi là qu'il mourut le 5 Novembre 1690. Il a écrit un Abrégé de Botanique imprimé à Oxford en 1659, *in*-12, & dans la même ville en 1665, même format, avec des augmentations. On a encore de lui une Histoire des animaux & des minéraux, qui parut en 1661: ces deux Ouvrages sont en Anglois.

LOUIS, (Antoine) Secretaire & Membre de l'Académie Royale de Chirurgie à Paris, Chirurgien Consultant des Armées du Roi, ancien Chirurgien Major de l'Hôpital de la Charité, Démonstrateur & Censeur Royal, des Académies de Montpellier, Lyon, Rouen, Metz, Associé étranger de la Société Royale des Sciences de Gottingue, de l'Académie des Apathistes de Florence, de la Société Botanique de la même ville, Aggrégé honoraire au College Royal des Médecins de Nancy, Docteur en Chirurgie dans la Faculté de Médecine en l'Université de Hall en Saxe, naquit à Metz le 13 Février 1723.

Tous ces titres ſuppoſent du mérite, & ce Chirurgien en a beaucoup. Sa plume a fourni différens Ouvrages ſur toutes ſortes de matieres. Il eſt Auteur de la partie chirurgicale de l'Encyclopédie ; il a préſenté pluſieurs Diſſertations intéreſſantes à l'Académie de Chirurgie, qui en a fait tout le cas qu'elle devoit; il s'eſt diſtingué dans la diſpute entre les Médecins & les Chirurgiens de Paris ; il a traité en Critique pluſieurs queſtions importantes ; mais comme il n'a pas trouvé tout le monde de ſon ſentiment, il a été différentes fois attaqué par de ſavans adverſaires. Perſonne ne l'a traité plus vivement que M. *Valentin*, du College Royal de Chirurgie de Paris. Les Lettres qui ſe trouvent à la ſuite des *Recherches critiques ſur la Chirurgie moderne* de cet Auteur, contiennent des reproches qui ont dû bleſſer l'amour propre de M. *Louis.* Mais comme il ne m'appartient pas de décider ſi ces reproches ſont bien ou mal fondés, je paſſe rapidement à la notice des Ouvrages du célebre Chirurgien qui fait le ſujet de cet Article :

Obſervations ſur l'électricité, où l'on tâche d'expliquer ſon méchaniſme & ſes effets ſur l'économie animale, avec des remarques ſur ſon uſage. Paris, 1741 & 1747, *in*-12. Il diſtingue la paralyſie qui eſt cauſée par l'engorgement des vaiſſeaux qui compriment les tubes médullaires, d'avec celle qui eſt occaſionnée par l'atonie; & c'eſt dans cette derniere qu'il conſeille autant l'uſage de la machine électrique qu'il le déſapprouve dans la premiere.

Eſſai ſur la nature de l'ame, où l'on tâche d'expliquer ſon union avec le corps. Paris, 1746, *in*-12. Il établit le ſiege de l'ame dans le corps calleux, & ſe répand en réflexions ſur la nature de cette ſubſtance ſpirituelle ; mais il avertit que ces réflexions ſont extraites du Livre de M. *De Saint Hyacinte.*

Cours de Chirurgie pratique ſur les plaies d'armes à feu. Paris, 1746, *in*-4. C'eſt le plan d'un Cours qu'il ſe propoſoit de faire aux éleves qui ſe deſtinent à l'exercice de la Chirurgie dans les armées. Comme il étoit à la tête d'un Hôpital dans lequel il avoit à ſa diſpoſition un nombre prodigieux de cadavres, il indique diverſes expériences qui ne peuvent fournir que des réſultats utiles à l'inſtruction.

Obſervations & remarques ſur les effets du virus cancereux, & ſur les tentatives qu'on peut faire pour découvrir un ſpécifique contre ce vice. Paris, 1748, *in*-12. Il y rapporte l'exemple de deux fractures qui n'ont été ſenſiblement produites par aucune cauſe externe; la Dame qui fait le ſujet de cette obſervation, étoit attaquée d'un virus cancereux, dont elle mourut. Les os fracturés étoient exempts de carie, mais beaucoup plus ſecs qu'ils n'ont coutume de l'être; les extrêmités fracturées étoient cependant tuméfiées & ramollies.

Obſervations ſur les noyés. Diſſertation ſur les maladies héréditaires. Paris, 1748, *in*-12.

Réfutation du Mémoire ſur la ſubordination des Chirurgiens aux Médecins. 1748, *in*-4, de 32 pages. M. *Combaluſier*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, avoit fait imprimer un Ecrit, *in*-4, de 24 pages, ſous ce titre : *La ſubordination des Chirurgiens aux Médecins, démontrée par la nature des deux profeſſions, & par le bien public ;* & c'eſt cet Ecrit que M. *Louis* s'attache à réfuter.

Lettre d'un Chirurgien de Paris à un Chirurgien de Province, contenant un rêve ſingulier & quelques remarques ſur l'excellence de la Médecine moderne. 1748, *in*-4, d 52 pages.

Examen des plaintes des Médecins de Province & Réfutation de divers Mémoires composés par M. Combalusier *dans le cours de la dispute entre les Médecins & les Chirurgiens.* 1749, *in*-4. La Faculté de Médecine de Paris avoit fait des représentations au Roi, & avoit porté jusqu'au trône les plaintes des Provinces sur le désordre général introduit par les Chirurgiens dans l'exercice de la Médecine, de la Pharmacie & de la Chirurgie.

Positiones Anatomico-Chirurgicæ de capite. Parisiis, 1749, *in*-4.

Lettre à M. l'Abbé Nollet sur l'électricité. Paris, 1749, *in*-12.

Eloge funebre de M. Petit. Paris, 1750, *in*-4.

Recueil de pieces sur différentes matieres chirurgicales. Paris, 1752, *in*-12.

Lettres sur la certitude des signes de la mort. Paris, 1752, *in*-12, avec des observations & des expériences sur les noyés. Il établit, contre l'opinion de M. *Bruhier*, que la putréfaction n'est pas le seul signe de la mort, bien plus qu'elle n'en est pas un signe; & il regarde le conseil que donne M. *Bruhier* de conserver les morts jusqu'à la putréfaction, comme barbare & funeste à l'humanité. Il finit par rassurer les citoyens de la crainte d'être enterrés vivans, comme si de malheureux exemples ne prouvoient pas assez que cela est arrivé & peut encore arriver tous les jours. Les expériences de M. *Louis* sur les noyés tendent à prouver l'entrée de l'eau dans leur poumon; il passe ensuite à l'énumération des moyens propres à les rappeller à la vie. On ne doute plus aujourd'hui de l'efficace des différens moyens qu'on a imaginés pour cela; on regrete seulement qu'on n'y ait pas recours aussi souvent & aussi promptement qu'on le devroit.

Lettres sur les maladies vénériennes. 1754, *in*-12, de 27 pages.

De partium externarum generationi inservientium in mulieribus, naturali, vitiosâ & morbosâ dispositione, Theses Anatomico-Chirurgicæ. 1754, *in*-4. C'est une espece de These soutenue dans l'Acte public qui conduit à la Maîtrise en Chirugie & qui est ordonné par Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 12 Avril 1749. M. *Louis* est le premier qui ait soutenu pareille These dans son Acte du 25 Septembre 1749, après avoir fini les six années d'exercice dans l'Hôpital de la Salpétriere, où il avoit servi comme Chirurgien gagnant Maîtrise.

Dissertation sur la structure & les fonctions de l'Estomac & de la Rate, & sur les maladies de ces deux organes. 1755.

Expériences sur la Lithotomie. 1757. Il n'approuve point le Lithotome caché du Frere *Côme*, mais il loue les méthodes de tailler proposées par M. *Foubert* & M. *Thomas*.

Discours Historique & Critique sur le Traité des maladies des Os de feu M. Petit. Paris, 1758, *in*-12. Dans ce Discours, qui est à la tête de la cinquieme édition de l'Ouvrage de M. *Petit*, il s'attache à justifier cet Auteur contre les critiques mal fondées qu'on a publiées contre lui. M. *Louis*, qui s'est chargé de la défense de ce grand Chirurgien, a prêté ses soins à cette cinquieme édition.

Eloge de MM. Bassuel, Malaval & Verdier. Paris, 1759, *in*-8.

Recueil sur l'Electricité Médicale. Paris, 1763, deux volumes *in*-12.

Mémoire sur une Question Anatomique, relative à la Jurisprudence, dans lequel on établit les principes pour distinguer, à l'inspection du corps trouvé pendu, les signes du suicide d'avec ceux de l'assassinat. Paris, 1763, *in*-12. M. *Philip*, Médecin de la

Faculté de Paris, a donné des obſervations ſur ce Mémoire, par la voie du Journal de Médecine, Septembre 1763: M. *Louis* y a répondu par celui de Novembre de la même année. Parmi les différences diſtinctives de l'aſſaſſinat d'avec le ſuicide, il eſt queſtion de la luxation des vertebres du col; & M. *Louis* aſſure que *jamais dans un homme qui s'eſt pendu lui-même, les parties n'éprouvent un pareil déſordre.* Le 22 de Juillet 1771, je fus préſent à la viſite d'un homme qui, malgré les fers qu'il avoit aux pieds & aux mains, trouva le ſecret de ſe pendre dans la priſon. La luxation des vertebres du col étoit bien marquée dans le cadavre; il n'y a cependant aucune raiſon de douter du ſuicide dans le cas de mon obſervation.

Mémoire contre la légitimité des naiſſances prétendues tardives. Paris, 1764, *in*-8. Cette matiere a été traitée contradictoirement par pluſieurs plumes ſavantes. L'opinion de M. *Louis* eſt que la naiſſance naturelle d'un enfant eſt phyſiquement impoſſible au delà du terme ordinaire, dont la plus grande étendue a été déterminée par *Hippocrate* à dix jours au delà de neuf mois complets. Cette opinion concilie les Loix civiles avec celles de l'Economie animale.

Supplément au Mémoire contre la légitimité des naiſſances prétendues tardives. Paris, 1764, *in*-8.

Recueil d'Obſervations d'Anatomie & de Chirurgie, pour ſervir de baſe à la Théorie des léſions de la tête par contrecoup. Paris, 1766, *in*-8.

Eloge de M. Bertrandi. Paris, 1767, *in*-12.

Réponſe à MM. Faiſſole & Champeaux, Chirurgiens de Lyon. 1768, *in*-8. Il loue ces Chirurgiens d'avoir conclu que Claudine Rouge n'avoit point été jettée vivante dans l'eau, parce qu'on n'a pas trouvé dans ſes bronches l'eau écumeuſe, dont ils ſont néceſſairement remplis, lorſqu'on a reſpiré ſous l'eau & qu'on a péri par la ſubmerſion.

Hiſtoire de l'Académie Royale de Chirurgie depuis ſon établiſſement juſqu'en 1743. Paris, 1768, *in*-4, avec le Tome IV des Mémoires de cette Académie. Le cinquieme a paru en 1774, & le quatrieme Tome du recueil des prix en 1776, *in*-4.

Aphoriſmes de Chirurgie d'Herman Boerhaave *commentés par* M. Van Swietten. *Nouvelle Traduction du Latin en François, avec des notes.* Paris, 1768, ſept volumes *in*-12.

Traité des maladies vénériennes, traduit du Latin de M. *Aſtruc*, quatrieme édition revue & augmentée de remarques. Paris, 1777, quatre volumes *in*-12. M. *Louis* a réuni les remarques de l'Auteur en conſervant ce qu'elles contiennent d'utile; mais il a ſupprimé les diſcuſſions polémiques, pour donner place à des réflexions qu'il étoit important d'ajouter au Traité de M. *Aſtruc.*

Feu M. *Morand* avoit ſaiſi le plan des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour rédiger ceux de l'Académie de Chirurgie, lorſqu'il en étoit Secretaire; c'eſt ſur ce plan qu'il a dirigé la compoſition du ſecond & du troiſieme volume. Mais M. *Louis*, ayant remplacé ce célebre Chirurgien, a trouvé bon d'adopter une nouvelle méthode, qu'il a ſuivie dans le quatrieme volume des Mémoires de ſa Compagnie. Depuis l'an 1748, qui eſt celui de l'établiſſement de l'Académie de Chirurgie, les trois Secretaires qu'elle a eus, ont pris un plan différent dans la rédaction de ſes Mémoires. M. *Queſnay* a cru devoir ſe con-

tenter de mettre à la tête une Préface & de donner tout de suite les Mémoires des Académiciens. M. *Morand*, qui lui succéda, publia deux volumes en 1753 & 1757, & s'écarta du plan de son prédécesseur. Il divisa chacun de ses Recueils en deux parties, dont l'une porte le titre d'*Histoire* & l'autre celui de *Mémoires*. M. *Louis* paroît de n'avoir pas goûté ce plan. Il n'approuve point qu'on ait pris l'Académie des Sciences pour modele, qui, selon lui, en fournit un fort défectueux pour l'Académie de Chirurgie. Il en donne ses raisons; c'est au public à les apprécier.

On a de M. *Louis* différentes autres pieces, telles que des Dissertations, Observations, Mémoires & Consultations sur des matieres plus ou moins intéressantes.

LOUVET (Pierre) naquit à Beauvais d'un pere qui étoit d'Amiens. Il étudia la Médecine à Montpellier & s'appliqua en même tems aux Belles-Lettres & à la Géographie; mais il paroît que dans la suite il s'occupa davantage des dernieres que de la premiere Science. En effet, il enseigna long-tems la Rhétorique en Provence & la Géographie à Montpellier; il publia même, depuis 1657 jusqu'en 1680, un grand nombre d'Ouvrages sur l'Histoire du Languedoc, de Provence, &c. Ces Ouvrages sont écrits d'un style lâche & traînant, moitié François, moitié Latin; ses matériaux sont d'ailleurs si mal digérés, & ses inexactitudes si fréquentes, qu'on ose à peine citer un pareil Auteur.

LOW D'ERLSFELD, (Jean-François) Docteur en Philosophie, en Droit & en Médecine, Professeur en cette derniere Science dans l'Université de Prague, sa patrie, Médecin-Conseiller de la Cour Impériale de Vienne, commença, dès l'an 1684, à faire connoître ses talens au public par différens petits Ouvrages qu'il mit au jour. Quelque bien accueillis qu'ils eussent été, ils ne lui procurerent l'entrée dans l'Académie des Curieux de la Nature qu'en 1717; il en devint Membre sous le nom d'*Acron*. Les Bibliographes qui parlent de lui, se bornent à le dire Auteur des Ouvrages suivans:

Tractatus de Variolis & Morbillis. Norimbergæ, 1699, *in*-4.

Nova & vetus Aphorismorum Hippocratis interpretatio. Francofurti & Lipsiæ, 1711, *in*-4.

Universa Medicina juxta mentem Veterum & Recentiorum efformata & aucta. Norimbergæ, 1724, trois volumes *in*-4.

Theatrum Medico-Juridicum. Norimbergæ, 1725, *in*-4.

LOWER (Richard) naquit, vers l'an 1631, à Trémere dans la Province de Cornouailles en Angleterre. Il étudia la Médecine à Oxford, où il se lia d'une amitié si étroite avec *Thomas Willis*, qu'ils firent ensemble plusieurs voyages. *Lower* prit le bonnet de Docteur en 1665. L'année suivante, il passa à Londres avec *Willis*, son Maître & son ami, qui se fit un plaisir de l'éclairer dans les routes difficiles de la pratique; & il profita si bien de ses conseils & de ses lumieres, qu'il ne tarda pas à figurer parmi les plus célebres Médecins de la Capitale. Il fut reçu dans la Société Royale le 17 Octobre 1667, & à la mort de *Willis* en 1675, il se vit recherché par les malades du premier

rang. Il n'étoit parlé que de lui à la Cour ; mais comme on apprit qu'il étoit du parti des Wights, cela suffit pour le faire regarder d'un mauvais œil & le décrier. *Lower* s'en consola par la fortune qu'il avoit faite dans le tems où tout lui rioit. Il en laissa la plus grande partie aux Refugiés François & Irlandois, aux pauvres de sa Paroisse, & à l'Hôpital de Saint Barthélémi à Londres, où il mourut le 17 Janvier 1691. Ce Médecin pratiqua la transfusion du sang d'un animal dans un autre, il voulut même faire croire qu'il étoit l'inventeur de cette opération : tout ce qu'il a fait, c'est de la présenter sous un nouveau jour, car on sait que *Libavius* est le premier qui en ait donné l'idée.

Lower a écrit une Lettre en sa Langue maternelle sur l'Etat de la Médecine en Angleterre ; mais cet Ouvrage n'est rien en comparaison des suivans :

Diatribæ Thomæ Willisii de Febribus vindicatio, adversùs Edmundum de Meara. Londini, 1665, *in*-8. *Amstelodami*, 1666, *in*-12.

De Corde, item de motu & calore sanguinis, & chyli in eum transitu. Londini, 1669, *in*-8. *Amstelodami*, 1671, *in*-8, avec la Dissertation du même Auteur *De origine catarrhi*, qui avoit aussi paru à Londres en 1671. *Londini*, 1680, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1708, 1722, 1740, *in*-8, avec figures. *Lugduni Batavorum*, 1749, *in*-8 ; c'est la meilleure édition. En François, Paris, 1679, *in*-8. Ce Traité fait honneur à la mémoire du Médecin dont je parle ; l'observation sert de base au raisonnement le plus réfléchi. On y trouve plusieurs choses nouvelles, & en particulier sur l'arrangement des fibres, dont le cœur est composé. Les Anciens n'avoient eu qu'une idée très-vague sur ce viscere ; *Vesale* même & *Stenon* s'étoient contentés de prouver que le cœur est un muscle, mais ils n'en avoient pas connu la structure. *Lower* a poussé fort loin ses recherches sur tout ce qui a rapport à cet organe. Ce qu'il en dit n'est cependant point exempt de fautes ; M. *Senac* en releve plusieurs dans l'Ouvrage qu'il a publié sur le même sujet. Le plan de notre Auteur a presque servi de regle au Médecin François. L'un & l'autre, après avoir décrit la structure du cœur & indiqué ses usages, sont passés à l'examen des maladies qui l'attaquent : mais le Traité de M. *Senac* l'emporte infiniment sur celui de *Lower*, à qui on ne peut cependant refuser la gloire d'avoir été le premier qui ait éclairci une matiere de cette importance.

LOYSEL dit AVIS, (Jean) natif de Beauvais, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris, fut reçu à la Régence en 1498, & choisi Doyen en 1504, 1505 & 1506. Son mérite l'éleva à la charge de premier Médecin de Louis XII ; & aprés la mort de ce bon Roi, arrivée en 1515, il se soutint dans l'estime du public jusqu'à la sienne, en 1521.

On trouve dans la liste des Doyens de la Faculté de Paris un *Jean Loysel* ou *Avis* plus ancien que le précédent. Celui-ci, natif de Bayonne, fut élu en 1470 & continué en 1471. Pendant son Décanat, Louis XI emprunta de la Faculté une copie du Livre de *Rhasis*, qu'il desiroit de mettre dans sa Bibliotheque, & il donna pour sûreté du Manuscrit qu'il vouloit faire copier, douze marcs d'argent & l'obligation d'un Bourgeois pour la somme de cent

écus d'or. Il eſt bien ſingulier, dit M. *de Saint Foix*, dans ſes Eſſais Hiſtoriques ſur Paris, qu'un Roi donne non ſeulement des gages, mais encore caution bourgeoiſe pour un Livre qu'il emprunte dans ſon Royaume. On voit delà combien il étoit difficile d'avoir des Livres & combien ils étoient chers, avant & même pluſieurs années après l'invention de l'Imprimerie qui fut imaginée à Strasbourg ou à Mayence en 1440. Il s'établit des Imprimeurs à Paris en 1470; ils dédierent à Louis XI, cette même année 1470, un des premiers Livres qu'ils y avoient imprimés ; & c'eſt l'année ſuivante, en 1471, que ce Prince emprunte un Livre pour en avoir une copie manuſcrite. On prétend que vingt mille perſonnes en France ſubſiſtoient de la vente des Livres qu'elles copioient, & que c'étoit une raiſon pour ne pas favoriſer l'établiſſement de l'Imprimerie. Le nombre de perſonnes que cet Art occupe maintenant dans ce Royaume eſt sûrement inférieur à celui de vingt mille ; mais il eſt ſi conſidérable depuis que la fureur d'écrire en tout genre eſt une maladie épidémique qui déſole la Littérature, que le commerce des Livres a remplacé le profit que les Copiſtes tiroient anciennement de leurs Manuſcrits.

Je reviens à *Jean Loyſel*. Il paroît avoir été fort conſidéré dans ſon Corps, car il fut l'un des quatre Députés de la Faculté, qui aſſiſterent aux conférences tenues à Paris, en 1473, pour la condamnation de la Secte Philoſophique, appellée *les Nominaux*. Ce Médecin mourut en 1501.

LUC, (Saint) Evangéliſte, étoit d'Antioche en Syrie. Saint Paul, dont il fut le diſciple, nous apprend qu'il étoit Médecin. Il paſſa, avec cet Apôtre, de Troade en Macédoine vers l'an 51 de J. C., & il écrivit l'évangile dans l'Achaïe environ l'an 53. Dix ans après, il écrivit les Actes des Apôtres, c'eſt-à-dire, l'Hiſtoire de leurs principales actions à Jéruſalem & dans la Judée, depuis l'Aſcenſion de notre Seigneur juſqu'à leur diſperſion. Il y rapporte enſuite les voyages, la prédication & les actions de Saint Paul, juſqu'à la fin des deux années que cet Apôtre demeura à Rome, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'an 63 de Jeſus-Chriſt; ce qui donne lieu de croire que ce Livre fut écrit dans cette Capitale de l'Empire. Il contient l'Hiſtoire de 30 ans, & Saint Luc le compoſa ſur ce qu'il avoit vu lui même. Il eſt en Grec ; la narration en eſt noble, & les diſcours ſont élégans & ſublimes. Cet Evangéliſte eſt celui de tous les Auteurs inſpirés du nouveau Teſtament, dont les Ouvrages ſont les mieux écrits; il rapporte auſſi, avec plus d'énergie que les autres, les circonſtances qui ont quelque rapport à la Médecine, ſpécialement au ſujet des malades que Jeſus-Chriſt a guéris par miracle. On croit que Saint Luc mourut à Rome ou dans l'Achaïe, & à l'âge de 84 ans, ſelon Saint Jérôme. Il eſt le Patron que les Médecins Catholiques ſe ſont choiſi.

LUCENA, (Louis DE) né à Guadalaxara dans la Nouvelle Caſtille, s'acquit beaucoup de réputation dans le XVI ſiecle. Il fit de longs voyages, dont il profita pour obſerver tout ce qui pouvoit lui faire connoître la Nature. Rien n'échappa à ſon attention; les plantes, les animaux, les minéraux, les métaux, les mœurs & les uſages des peuples, tout l'arrêta & devint le ſujet de l'examen le plus réfléchi. On remarque qu'il exerça la Médecine à Toulouſe & qu'il dédia à

Jean

Jean Chavanhac, Capitoul de cette ville, un Ouvrage imprimé en 1523, ſous ce titre :

De tuendâ, præſertim à peſte, integrâ valetudine, deque hujus morbi remediis. Toloſæ, in-4.

Après que *Lucena* fut revenu en Eſpagne, où il ne fit pas un long ſéjour, il ſe remit à voyager. Il paſſa à Rome en 1549, autant pour y communiquer aux autres les connoiſſances qu'il avoit recueillies dans ſes courſes, que pour les augmenter encore par le commerce qu'il ſe propoſoit de lier avec les Savans de cette Capitale. Mais il ne profita guere de cet avantage ; car il mourut dans cette ville en 1552, & fut enterré dans l'Egliſe de Sainte Marie du peuple, vis-à-vis de la porte. On mit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau.

D. O. M.
LUDOVICO LUCENÆ HISPANO
Vadalaxaræ nato,
Ingenuarum Artium, Phyſicæ rationis imprimis perito,
Sibi & Poſteris, Antonius Nunnez, fratris filius, mœrens poſuit.
Vixit annos LXI.
Obiit IV Id. Auguſti à partu Virginis 1552.

On lit autour de la pierre ſépulcrale :

Hic præter cæteras virtutes, quibus longè aliis excelluit, hanc maximè coluit, ut omnibus aſſiduè benefaceret, & neminem ob id ſibi devinctum eſſe vellet.

LUCHTENIUS (Adam) étoit de Hoxter, ou des environs de cette ville qui eſt en Weſtphalie. Il y enſeigna la Médecine avant l'an 1609, & il alla en 1612 la pratiquer à Halberſtadt. On ne connoît rien de lui que des Obſervations inſérées dans les Actes de Copenhague.

LUCIUS APULEIUS ou LUCE APULÉE, Philoſophe qui vécut dans le deuxieme ſiecle ſous les Empereurs Adrien, Antonin le Débonnaire & Marc Aurele, étoit de Madaure en Afrique, ville autrefois célebre par ſon Académie : Saint Auguſtin y a étudié. Le pere d'*Apulée* s'appelloit *Théſée*, homme ſi conſidéré dans ſa patrie, qu'il fut nommé à la charge de *Duumvir. Salvia*, ſa mere, étoit de la famille de *Plutarque* & de celle du Philoſophe *Sextus.* Il étudia à Carthage & à Athenes ; où il s'attacha beaucoup à la Philoſophie de *Platon.* Il paſſa enſuite à Rome dans le deſſein de s'appliquer à la Juriſprudence ; il y fit même de tels progrès, qu'il acquit beaucoup de réputation dans le Barreau vers l'an 150. Mais il abandonna bientôt cette Profeſſion, pour reprendre la Philoſophie qui étoit plus de ſon goût ; & au rapport du célebre *de Haller*, il pratiqua encore la Médecine. *Le Clerc* eſt du même ſentiment, & il le prouve par un endroit des Ouvrages d'*Apulée*, où il dit *qu'il n'eſt ni ignorant, ni ſans expérience en fait de Médecine*, c'eſt-à-dire, qu'il avoit joint la pratique à la théorie.

C'eſt à l'étude qu'*Apulée* a faite de la Philoſophie & de la Médecine qu'on

doit les Traités qu'il a écrits. Il y avoit parmi eux un Livre de Questions Naturelles, dans lequel il parloit fort amplement des Poissons ; mais il est perdu. On met, entre ses Ouvrages, un autre Livre sur la vertu des plantes qui nous est resté & qui est en Latin ; on doute cependant qu'il soit de lui. Voici le titre sous lequel il a paru :

De virtutibus Herbarum Liber. Basileæ, 1528, *in-folio*, avec des Traités qui ont rapport à cette matiere, & qui appartiennent à *Soranus*, à *Oribase*, à *Pline*, à *Antoine Musa. Ibidem*, 1533, *in-8. Parisiis*, 1528, *in-folio*, 1543, *in-8. Tiguri*, 1537, *in-4. Venetiis*, 1547, *in-folio*, avec les *Medici Antiqui. Lugduni*, 1587, *in-8*, avec les autres Ouvrages d'*Apulée*. On trouve dans celui, dont il est question, les noms de plusieurs Plantes Médicinales en diverses Langues, en Grec, en Latin, en Egyptien, en Punique, en Gaulois, en Langue des Daces, &c. On y trouve même les noms que les Prophetes, comme l'Auteur les appelle, c'est-à-dire, les Magiciens *Zoroastre*, *Osthanes*, & d'autres donnoient à ces plantes. On y voit ensuite la description de ces mêmes plantes, par rapport à leur figure, au lieu où elles naissent, & l'énumération de leurs propriétés relativement à la guérison des maladies. Ces propriétés sont de deux sortes ; les unes sont naturelles & les mêmes que celles qui ont été indiquées par *Dioscoride* & la plupart des Botanistes ; les autres n'ont de fondement que sur une tradition superstitieuse, & dépendent plus de certaines cérémonies qu'on joint à l'usage d'une plante, que de la nature de la plante même.

Le goût d'*Apulée* pour ces remedes superstitieux a sans doute contribué à le faire regarder comme Magicien ; mais il s'est justifié par deux Apologies qui nous sont restées. Il est vrai que la cause principale de cette accusation fut le mariage qu'il avoit contracté avec une riche veuve, nommée *Pudentilla*. Les parens, qui n'en furent pas contens, s'aviserent de publier qu'*Apulée* avoit forcé cette Dame, par ses sortileges, à lui donner la main ; ils le chargerent même d'avoir fait mourir le fils de cette veuve, pour s'en approprier les richesses qui montoient à quatre millions de petits sesterces, qui font environ quatre cens mille livres de France. Mais il est bien apparent que cette accusation n'est fondée que sur des soupçons. *Apulée* peut y avoir donné lieu par les expériences qu'il faisoit tous les jours pour découvrir les propriétés des plantes, des animaux, &c. ; & comme il poussoit souvent assez loin sa curiosité à cet égard, on alla jusqu'à lui supposer les intentions les plus criminelles. Quoiqu'il en soit, ce Médecin fut absous par les juges de l'accusation qu'on avoit intentée contre lui ; le préjugé du public ne se soutint cependant pas moins, & la postérité trop facile à croire le rapport des contemporains d'*Apulée*, ne l'a pas moins mis au rang des Magiciens.

LUCIUS-JUNIUS-MODERATUS COLUMELLA, Philosophe natif de Cadix, étudia la Médecine à Rome sous *Aurelius-Cornelius Celsus*, cet Ecrivain si renommé encore aujourd'hui par son éloquence. *Columella* composa vers l'an 63 ou 64, sous le regne de Néron, un Ouvrage sur l'Agriculture qui est en douze Livres, dont le dixieme est en Vers ; ils sont précieux par les préceptes & par le style qui se ressent si bien de la Latinité du siecle d'Auguste. On a beaucoup multiplié les éditions de cet Ouvrage :

De Re Rustica Libri duodecim. Venetiis, 1472, *in-fol. Regii*, 1482, *in-folio*, avec quelques autres Traités sur pareille matiere. *Ibidem*, 1498, *in-fol. Lugduni*, 1533, *in-fol. Coloniæ*, 1536, *in-8.* En Allemand, par *Melchior Herven*, Strasbourg, 1538, *in-fol.* En Italien, par *Pierre Lauro*, Venise, 1544, *in-8.* En François, par *Claude Cotereau*, Chanoine de l'Eglise de Paris. Paris, 1551, *in-4. Jean Thierry* a revu cette derniere édition & l'a mise de nouveau au jour. Paris, 1556, *in-4.*

Carmina de cultu hortorum, sive, Columellæ Liber decimus. Parmæ, 1478, *in-fol. Ibidem*, 1496, *in-fol. Bononiæ*, 1520, *in-fol. Venetiis*, 1521, *in-8. Parisiis*, 1543, *in-4. Lugduni*, 1548, *in-8. Parisiis*, 1549, *in-4. Francofurti*, 1571, *in-12. Marpurgi*, 1639, *in-4.* Il y a plusieurs autres éditions des Ouvrages de *Columella* conjointement avec ceux de *Caton.*

LUCIUS (Jean-Josse) vint au monde à Heidelberg le 18 de Novembre 1576. Il fit de bonnes études; & après avoir été reçu Maître-ès-Arts en 1597, on le chargea de la Principalité du College de Casimir, qu'il gouverna jusqu'en 1600. Trop jeune pour faire face à un pareil emploi, ou peut-être rebuté par les devoirs assujettissans qu'il impose, il prit le parti de se rendre à Montpellier en la même année 1600, & il s'y mit sur les bancs de la Faculté de Médecine. La maniere distinguée avec laquelle il remplit le cours de sa Licence, lui mérita le bonnet de Docteur qu'on lui accorda le 9 Février 1603. Il vint ensuite se fixer à Heidelberg, où il donna tant de preuves de son savoir, qu'en Avril 1606 on le nomma aux Chaires d'Anatomie, de Botanique & de Physiologie que *Lubert Esth* avoit laissées vacantes par sa mort. *Lucius* ne lui survécut pas bien long-tems, car il mourut lui-même à Heidelberg le 2 Mai 1613. *George Matthias* qui parle de ce Médecin, ne lui attribue aucun Ouvrage.

LUDOVICI, (Antoine) Médecin de Lisbonne, étoit en réputation vers l'an 1530. La connoissance qu'il avoit des Langues Latine & Grecque lui facilita l'étude de l'Histoire ancienne, pour laquelle il avoit beaucoup de goût, & l'engagea à ne recourir qu'aux premieres sources dans sa Profession. Persuadé qu'*Hippocrate* & *Galien* avoient mieux vu & observé que les Auteurs qui sont venus après eux, il négligea entierement les derniers; il les condamna même comme gens, dont l'esprit étoit fasciné par l'erreur. *Ludovici* donna dans l'excès: rien n'est plus juste que le tribut de louange qu'il rend aux Maîtres de l'Ecole Grecque, mais en même tems, rien n'est plus faux que le jugement qu'il porte indistinctement sur tous les Médecins qui ont écrit depuis *Galien* jusqu'à lui. Sa vénération pour les Anciens fut telle, qu'il auroit voulu qu'on renonçât à l'observation pour se borner à ce qu'ils ont vu, parce qu'il croyoit qu'eux seuls avoient eu les yeux faits pour bien voir. Conduit par ce principe, *Ludovici* s'attacha à faire des notes sur différens Ouvrages d'*Aristote* & de *Galien*, dont il publia une édition à Lisbonne en 1540, *in-folio.* Il a encore écrit:

De occultis proprietatibus Libri V. Olissipone, 1540, *in-folio. Ibidem*, 1543, *in-folio*, avec un Livre *De Empyricis & Miscellaneis quibusdam*, & un autre de *Pudore.*

LUDWIG ou LUDOVICI, (Daniel) Médecin Allemand, s'est acquis beaucoup de réputation dans le XVII siecle. Il étoit de Weimar dans la Thuringe, où il naquit le 5 Octobre 1625. Après avoir pris le bonnet de Docteur à Jene en 1647, il se rendit vers l'an 1650 à Konigsberg, petite ville au Cercle de Franconie ; mais comme il ne tarda pas à s'y faire un nom par les succès de sa pratique, la ville de Saltzungen, dans la Principauté de Henneberg, lui offrit l'emploi de son Physicien qu'il alla remplir en 1658. Sa réputation qui augmentoit de jour en jour, lui procura des charges & plus avantageuses & plus honorables encore; en 1662, il devint Médecin Provincial du Duché de Gotha; en 1666, premier Médecin du Duc & Président du College de Médecine établi dans sa Résidence. Comme il s'acquitta des devoirs de ces deux places avec distinction, il fut extrêmement regreté à sa mort arrivée le 11 Septembre 1680.

Ce Médecin a publié un grand nombre d'observations sur les Minéraux, les Métaux, les Végétaux, les cas les plus rares de sa pratique, & sur d'autres sujets intéressans, dont on peut voir l'énumération dans la Bibliotheque des Ecrivains en Médecine de *Manget*, qui en a extrait les titres des Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature. On a des Ouvrages plus considérables de la façon de *Ludwig*. Tels sont :

De volatilitate Salis Tartari Dissertatio. Gothæ, 1667, 1674, *in*-12.

De Pharmacia moderno sæculo applicandâ, *Dissertationes tres. Gothæ*, 1671, *in*-12, 1685, *in*-8. *Amstelodami*, 1688, *in*-12. *Hamburgi*, 1688, *in*-8. En François, Lyon, 1710, *in*-8. En Allemand, 1714, *in*-8. *George-Philippe Nenter* a enrichi cet Ouvrage de ses Commentaires qui ont paru à Strasbourg en 1708, *in*-4. La Pharmacie de *Ludwig* est recommandable par les soins qu'il a pris de la dépouiller de quantité de remedes inutiles; mais elle rebute par le style obscur & entortillé, dont il s'est servi.

De morbis castrensibus & dysenteriâ Tractatus duo.

Observationes Physico-Chymico-Medicæ Curiosæ XLVIII. Il a paru à Francfort en 1712, *in*-4, un recueil de toutes ces pieces par les soins de *Jean-Conrad Michaëlis*.

Christian-Gottlieb Ludwig, Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Leipsic, & Membre de la Société Royale de Berlin, est Auteur de plusieurs excellentes Dissertations Physiologiques, en forme de Theses, dont le premier recueil a été publié à Leipsic en 1740, & le second en 1743, sous le titre de *Decas Quæstionum*. On a séparément :

Definitiones Plantarum juxta Methodum Rivinianam. Lipsiæ, 1737, *in*-8.

Aphorismi Botanici. Ibidem, 1738, *in*-8.

De minuendis speciebus Plantarum. Ibidem, 1740, *in*-4.

Institutiones Historico-Physicæ Regni Vegetabilis, *Prælectionibus Academicis accommodatæ. Ibidem*, 1742, 1757, *in*-8. *Haller* fait beaucoup de cas de cet Ouvrage.

Institutiones Physiologiæ. Ibidem, 1752, *in*-8.

Institutiones Chirurgicæ. Ibidem, 1764, *in*-8.

LUGO, (Jean DE) célebre Cardinal & l'un des plus savans Jésuites de son siecle, étoit de Madrid, où il vint au monde le 25 Novembre 1583. Ce fut le Pape Urbain VIII qui lui donna le chapeau le 14 du mois de Décembre

1643. Il fit honneur au choix du Souverain Pontife par d'éminentes qualités, & en particulier par sa grande charité envers les pauvres qui le pleurerent, lorsqu'il mourut à Rome le 20 Août 1660, à l'âge de 77 ans. Ce fut lui qui mit en vogue le Quinquina dans les premiers tems de la découverte de cette écorce salutaire. Comme il la distribuoit libéralement aux pauvres malades, il multiplia ainsi les occasions de s'assurer des propriétés de ce fébrifuge qui se vendoit alors très-cher. La poudre de Quinquina a retenu long-tems le nom de *Poudre de Lugo*, & les Anglois l'appellent encore aujourd'hui la *Poudre des Jésuites*.

LUISINUS, (Louis) Médecin natif d'Udine, ville de l'Etat de Venise, fut en réputation vers le milieu du XVI siecle. Comme il s'étoit distingué dans la Littérature, avant de se livrer à la passion qui l'entraînoit vers l'Art de guérir, il n'eut pas plutôt perfectionné ses connoissances dans cet Art, qu'il employa ses talens à composer & à recueillir les Ouvrages que nous avons de lui. Voici les titres sous lesquels ils ont paru :

Aphorismi Hippocratis Hexametrô carmine conscripti. Venetiis, 1552, *in-8.*

De compescendis animi affectibus per Moralem Philosophiam & medendi Artem, Tractatus in tres Libros divisus. Basileæ, 1562, *in-8. Argentorati*, 1713, *in-8.*

Aphrodisiacus, sive de Lue venerea, in duos Tomos bipartitus, continens omnia quæcumque hactenus de hac re sunt ab omnibus Medicis conscripta. Venetiis, 1566, *in-fol.* C'est le premier Tome, & il contient les Ouvrages imprimés sur les maux vénériens jusqu'à cette année. *Venetiis*, 1567, *in-fol.* Le second Tome renferme principalement les Ecrits qui n'avoient point encore vu le jour. *Venetiis*, 1599, deux volumes *in-fol. Lugduni-Batavorum*, 1728, *in-fol.*

LULLE, (Raimond) né dans l'Isle de Majorque en 1236, sortoit de l'illustre famille des Lulles de Barcelone. Infatigable à l'étude, il embrassa plusieurs Sciences, la Philosophie, la Médecine, la Théologie & la Chymie. Il poussa plus loin ses idées sur la derniere que *Roger Bacon*, dont il se dit disciple; il peut l'avoir vu dans ses voyages, car il parcourut la France, l'Angleterre & l'Allemagne. Ce Chymiste est le premier qui ait parlé de la Pierre Philosophale & d'un remede universel pour toutes les maladies; il en fait mention dans son Livre intitulé : *Quinta essentia.* On le cite encore comme un homme extrêmement versé dans la Logique. Il eut l'adresse d'introduire dans les Ecoles un nouvel Art transcendant, qu'on a appellé l'*Art de Lulle*, par le moyen duquel on pouvoit disputer un jour entier sur quelque Topique que ce fût, sans entendre un mot de la matiere. Mais s'étant apperçu de la futilité de cet Art, il quitta la superfluité stérile des mots pour s'attacher aux choses. Il prêcha en Chymie une doctrine qui ne vouloit que de l'expérience, & il assura qu'il étoit impossible de s'instruire de cette Science par de simples paroles. Il avança beaucoup d'autres sentimens sur différentes matieres, & tout cela fait le sujet des discussions dans lesquelles il est entré : mais il est difficile de savoir au juste le nombre des Ouvrages qu'il a écrits, parce que ses disciples ont souvent publié les leurs sous son nom, & que dans des tems moins reculés, on lui en a attribué d'autres, dont il ne fut jamais l'Auteur.

Lulle voyagea dans la Mauritanie, où l'on suppose qu'il prit les premieres connoissances de la Chymie; il paroît même que c'est dans les Ecrits de *Geber* qu'il en a sucé les principes. La conformité que l'on remarque entre ces deux Auteurs, donne au moins quelque vraisemblance à cette opinion. Si l'on en croit les Ecrivains Espagnols, l'occasion de son voyage fut sa passion pour une jeune fille, nommée Eléonore, qui refusa opiniâtrément de l'écouter. Un jour qu'il la pressoit davantage & qu'il lui demandoit la raison de ses refus, elle se découvrit sur le champ la poitrine & lui montra une partie de son sein dévoré par un cancer. *Lulle*, en amant tendre & généreux, conçut le dessein d'aller dans la Mauritanie, où l'on trouvoit plus aisément les Ecrits de *Geber*, dans l'espérance d'en tirer quelques lumieres sur les remedes propres à guérir la maladie de sa Maîtresse. D'autres disent que, frappé à la vue du mal cruel qui lui enlevoit l'espoir de posséder jamais cette fille infortunée, il se dévoua à la vertu & aux exercices de la pénitence, & qu'il se consacra ensuite à la conversion des Infideles. C'est, dit-on, pour cette raison qu'il apprit l'Arabe à l'âge de 30 ans; on ajoute même que, pour soutenir l'ouvrage qu'il avoit heureusement commencé, il engagea Jacques II, qui monta sur le trône d'Aragon en 1291, à fonder un Séminaire à Majorque pour l'instruction des Missionnaires. *Lulle* finit par être lapidé en Afrique, où il prêchoit le Christianisme aux Infideles, le 26 Mars 1315.

On voit assez par ce que nous venons de rapporter de *Raimond Lulle*, combien son histoire est obscure & incertaine; ce qui nous reste à dire sur le grand nombre d'Ouvrages qui ont paru sous son nom, n'est peut-être pas mieux fondé. On le fait Auteur de différens Traités sur toutes les Sciences; quelques-uns peuvent être de lui, mais il est difficile de croire, ainsi que nous l'avons déja dit, qu'il ait écrit tous ceux qui lui sont attribués. Au reste, on y remarque beaucoup d'étude & de subtilité, peu de solidité & de jugement, & un style digne de la barbarie de son siecle. Voici les titres de ceux qui concernent la Chymie:

De secretis Naturæ, seu, de Quinta Essentia Libellus. Augustæ Vindelicorum, 1518, *in*-4. *Venetiis*, 1521, *in*-4, 1542, *in*-8. *Argentorati*, 1541, *in*-8. *Coloniæ*, 1567, *in*-8. *Adjecta est ejusdem Epistola ad Regem Robertum de accurtatione Lapidis Philosophici, & adjunctus est Tractatus de Aquis, ex scriptis Raimundi super accurtationis Epistolam ab Artis studiosô collectus.*

Apertorium de veri Lapidis compositione. Noribergæ, 1546, *in*-4.

Testamentum duobus Libris universam Artem Chymicam complectens. Item ejusdem compendium animæ transmutationis Artis metallorum. Coloniæ, 1566, 1573, *in*-8. *Rothomagi*, 1663, *in*-8.

Liber Mercuriorum. Coloniæ, 1567, *in*-8.

De Arte brevi. Parisiis, 1578, *in*-12.

Secreta secretorum. Coloniæ, 1592, *in*-8.

Codicillus, seu, vade mecum, in quo fontes Alchymicæ Artis ac Philosophicæ reconditioris uberrimè traduntur. Coloniæ, 1572, *in*-8. *Rothomagi*, 1651, *in*-8.

Dans le Théatre Chymique, imprimé à Strasbourg, *in*-8, au commencement du XVII siecle, on trouve les Ouvrages suivans sous le nom de *Lulle*:

Theoria & practica.

De intentione Alchymistarum.
De Mercurio solo Libellus.
Praxis universalis magni Operis.
Repertorium, seu, intentio summaria valdè utilis ad intelligentiam Testamenti, Codicilli & aliorum ejus Librorum.

Dans le Recueil *De veræ Alchymiæ Scriptoribus*, on a repris ceux-ci :
Apertorium cum aliis de veri Lapidis compositione.
Ars intellectiva super Lapidem Philosophorum.
Practica Lapidis.

On attribue encore à *Raimond Lulle :*
Epistolæ ad Eduardum, Regem Angliæ.
Speculum magnum.
Testamentum novissimum.
Aphorismi.
De investigatione occulti secreti.
Exempla accurtationis.

La plupart de ces Ouvrages sont en manuscrit dans la Bibliotheque de Leyde, & l'on assure que dans celle de la République de Venise, on conserve plus de cent Manuscrits de *Lulle* qui n'ont point encore vu le jour. Il y a dans la Bibliotheque de *Boile* une fort belle copie de tous les Ouvrages Chymiques de notre Auteur, faite en 1483 & en 1484, en deux volumes *in-folio*; cette copie fut donnée par *Elie Ashmole.* On trouve aussi, dans la Bibliotheque Chymique de *Manget*, quelques-uns des Traités dont nous venons de faire mention; mais il y a une édition particuliere des Œuvres de *Lulle*, qui est très-rare; elle est de Strasbourg, 1617, *in*-8, avec figures. Enfin, on a donné à Mayence en 1714, *in*-8, le Catalogue des Ouvrages de cet Auteur. Il comprend des Traités sur la Théologie, la Morale, la Médecine, la Chymie, la Physique, le Droit, &c ; car les Docteurs des siecles d'ignorance embrassoient toutes les Sciences dans leurs Ecrits; & quoiqu'ils n'en possédassent parfaitement aucune, ils cherchoient à éblouir leurs contemporains par l'étalage d'une érudition universelle.

LUSITANUS. Voyez AMATUS.

LUSITANUS. Voyez ZACUTUS.

LUSSAULD, (Charles) de Poitiers, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Montpellier, & obtint le titre de Conseiller-Médecin du Roi. On a de lui:

Functionum fœtûs officialium assertio, cum animadversionibus in contrariam exercitationem Philippi le Houst. Parisiis, 1648, *in*-4. *Niorti*, 1651, *in*-8. L'Epitre Dédicatoire, datée de Paris du mois de Mai 1648, est adressée à *Vautier*, pour lors premier Médecin de Louis XIV. Cet Ouvrage est rempli de conséquences fausses & d'explications puériles. Parce qu'il est arrivé plusieurs fois qu'on ait extrait le fœtus vivant de la matrice après la mort de la mere, il va jusqu'à conclure que la vie du premier est indépendante de celle de la seconde.

Apologie pour les Médecins contre ceux qui les accusent de déférer trop à la Nature & de n'avoir point de religion. Paris, 1663, *in*-12. Ce reproche, pour avoir été fait de tout tems aux Médecins, n'en est ni plus vrai, ni mieux fondé.

LUTHER, (Paul) fils de *Martin*, le plus fameux Héréfiarque qui ait troublé l'Eglise depuis *Arius*, naquit à Wittemberg le 28 Janvier 1533. Après avoir étudié le Grec & le Latin sous *Vite Winsemius* & *Philippe Mélanchton*, il s'appliqua à la Médecine, & fut reçu Docteur en cette Science dans l'Université de sa ville natale, le 29 Juillet 1557. Comme il avoit des talens pour la Chaire, il profita de l'occasion de celle qui étoit vacante à Jene; il la demanda & l'obtint, mais il la quitta bientôt pour être Médecin du Duc de Weimar. Il entra ensuite, en la même qualité, au service de Joachim II, Electeur de Brandebourg; & celui-ci étant mort en 1571, Auguste, Electeur de Saxe, le chargea de travailler dans son Laboratoire à la préparation des remedes Chymiques, dont il étoit auteur. *Luther* s'acquitta de cette commission au gré du Prince qui le récompensa magnifiquement; & comme il se fit d'ailleurs estimer à à la Cour, Christian I, fils d'Auguste, le retint auprès de lui après la mort de son pere arrivée en 1586. Mais ce Médecin ne se soutint pas dans la faveur de Christian; car il fut congédié en 1589, pour avoir parlé trop librement contre ceux qui vouloient distinguer la doctrine de *Mélanchton* de celle de *Martin Luther.* Après cette disgrace, il vécut à Leipsic uniquement occupé de l'étude de sa profession; mais Guillaume-Fréderic, Administrateur de l'Electorat, le tira de sa retraite & le nomma son Médecin en 1592. Ce ne fut pas pour longtems, car il mourut à Leipsic le 8 Mars de l'année suivante. On a de lui un Ouvrage en Allemand sur le régime qu'il convient d'observer en tems de peste; *Jean Weber* le mit au jour à Erfurt en 1626.

LYCUS ou LUPUS, Médecin Empirique qui vécut peu de tems avant *Galien*, étoit de la Macédoine. Il a passé pour le meilleur Auteur qui ait écrit sur les muscles, mais il fut blâmé pour avoir grossi son Livre par quantité de questions de Logique; matiere indifférente à celle qu'il traitoit. *Galien*, qui fait cette remarque, a d'ailleurs observé que *Lycus* avoit omis de parler de plusieurs muscles, & qu'il se trouvoit beaucoup de fautes dans son Ouvrage, qui contenoit près de cinq mille versets.

LYMBISANUS, (Horace) Médecin du XVII siecle, étoit de la Calabre. Il enseigna à Naples en qualité de Professeur extraordinaire, & il s'y fit de la réputation par les Ouvrages qu'il publia. Leurs titres portent:

Conciliationes & Decisiones super finitiones actionis depravatæ, diminutæ, morbi & symptomatum, excretorum & retentorum Antonii Santorelli. Neapoli, 1629, *in*-4. *Antoine Santorellus* enseigna aussi la Médecine à Naples.

De Febribus Libri III. De Peste Libri IV. De terræ motu, pro ut Pestis causa est, Disputatio. Ibidem, 1629, *in*-4.

LYRIUS, Esclave de l'Empereur Tibere, étoit Médecin Oculiste, comme on l'apprend de l'Inscription suivante:

Ti. Lyrius Ti. Cæsaris
Aug. Ser. Celadianus
Medicus Ocularius
Pius Parentium Suorum &c.

On ignore s'il n'est point le même qui est nommé *Illyrius* dans une autre Inscription, & qui étoit aussi Médecin Oculiste & Esclave du même Empereur. Si l'on ne savoit pas d'ailleurs que la Médecine a été exercée à Rome par des Esclaves, on l'apprendroit par ce trait de l'Histoire de *Lyrius*. Il est cependant à propos de remarquer que les hommes de cette condition se mêloient peu de la Médecine qui a pour objet les maladies internes, & qu'ils s'attachoient principalement à quelque partie de la Chirurgie & de la Pharmacie, c'est à-dire, à la Médecine qu'on appelloit anciennement *Ministrante.* C'est donc sans fondement que quelques Auteurs ont prétendu que tous les Médecins de Rome étoient Esclaves. Mais s'il restoit quelque doute là dessus, il disparoîtroit en passant en revue les Grecs que les privileges accordés par les Romains ont attirés dans la Capitale; ceux-ci étoient certainement de condition libre. D'ailleurs, pour prouver que la Médecine n'étoit pas à Rome entre les mains de seuls Esclaves, & même la Chirurgie, il ne s'agit que d'avoir recours à différentes Inscriptions, où la lettre L. avec un point à côté, marque que les Médecins, dont elles font mention, étoient des Affranchis, *Liberti.* En voici une de cette sorte:

C. N. Helvius C. N. L. Jola
Medicus Ocularius.
Q. Clodius Q. L. Niger
Medicus Ocularius, sibi &c.

LYSER (Michel) étoit de Leipsic. Il étudia la Philosophie dans sa patrie, & après en avoir achevé le cours avec distinction, il passa dans les Ecoles de Médecine de la même ville, où il soutint une These *De auditu*, en 1653, & une autre *De sphacelo cerebri*, en 1656. Il se rendit ensuite à Copenhague pour y suivre les Leçons de *Thomas Bartholin.* De disciple de ce grand Homme, il en devint l'ami, & bientôt après son Prévôt dans l'Amphithéatre Anatomique. Les dispositions qu'avoit *Lyser* à profiter des instructions de son cher Maître, le mirent à portée de devenir lui-même un des meilleurs Anatomistes de son tems; il a eu la gloire de partager avec *Bartholin* la découverte des vaisseaux lymphatiques. Au sortir de Copenhague, il voyagea en d'autres pays, & par-tout il se fit estimer par son adresse dans les dissections. L'Université de Padoue lui rendit justice à ce sujet, lorsqu'il se présenta dans ses Ecoles pour y prendre le bonnet de Docteur. Après sa promotion, il repassa en Dannemarc & s'établit à Nikoping dans l'Isle de Falster, où il mourut le 20 Décembre 1660, âgé seule-

ment de 33 ans, & au bout de trois ſemaines de mariage. *Thomas Bartholin* fit alluſion à cette mort précipitée dans l'Inſcription qu'il conſacra à la mémoire de ſon cher Diſciple :

Æternæ memoriæ
MICHAELIS LYSERI D.
Proſectoris felicioris
Quàm Mariti.
Qui
Novorum vaſorum, novæque Conjugis,
Intentus obſervationibus,
Utriuſque ardens amore,
Quum
Lymphâ Bartholianâ,
Cujus cum Præceptore primo
Fontes advertit ſecundus,
Calorem extinguere non poſſet,
Febre ardente uti conſumptus,
Famam ex cineribus claris
Conſumi neſciam,
Claræ conſervavit hiſtoriam
Poſteritati
M. H. P.
TH. BARTHOLINUS.
CIƆ. IƆ. CLXIV.

Nous avons de la façon de *Lyſer* un Ouvrage qu'on eſtime encore aujourd'hui, parce qu'il contient de bonnes inſtructions ſur la maniere de diſſéquer. L'Auteur y traite principalement des Muſcles & des Os, mais il ne laiſſe pas de dire beaucoup de choſes intéreſſantes ſur les autres parties du corps humain. Voici le titre & les éditions de cet Ouvrage :

Culter Anatomicus, hoc eſt, Methodus brevis, facilis & perſpicua artificiosè & compendiosè humana corpora incidendi, cum nonnullorum inſtrumentorum Iconibus Hafniæ, 1653, *in*-8. *Ibidem*, 1665, *in*-8, avec une Préface de *Bartholin. Francofurti*, 1679, *in*-8, avec un Eſſai des adminiſtrations Anatomiques de *Gaſpar Bartholin. Trajecti ad Rhenum*, 1706, *in*-8. *Leidæ*, 1726, 1731, *in*-8. En Allemand, Brême, 1735, *in*-8. En Anglois par *Thomſon*, Londres, 1740, *in*-8.

Les Obſervations Médicinales de *Michel Lyſer* ont paru en Latin à Copenhague en 1679, *in*-8., avec celles d'*Henri à Moinichen*, de *Martin Bogdanus* & de *Jacques Seidelius*.

M.

MACASIUS, (Jean-George) natif d'Egra en Boheme, fut reçu Docteur en Médecine à Jene en 1644. Il exerça sa profession à Zwickau, petite ville au Cercle de la Haute Saxe, où il mourut en 1653. On a de lui :

Promptuarium Materiæ Medicæ, sive, Apparatus ad Praxim Medicam Libris duobus adornatus. Francofurti, 1654, *in*-8. *Ulmæ*, 1676, *in*-4. *Barutini*, 1676, *in*-12, avec des augmentations par *Jean-Matthias Nester. Lipsiæ*, 1677, *in*-12.

Paul Macasius, Médecin, & parent du précédent, a écrit un Traité sur les Eaux d'Egra, qui a paru sous ce titre :

De Acidularum Egranarum usualium, seu, Fonticuli Crystallini naturâ, viribus & administratione. Norimbergæ, 1613, *in*-4.

MACER. Voyez ÆMILIUS MACER.

MACHAON étoit frere de *Podalire*, tous deux fils d'*Esculape*. Celui-là étoit l'ainé, ainsi qu'on le recueille de ce que *Q. Calaber* fait dire à *Podalire* au sujet de la mort de *Machaon*; que ce cher frere l'avoit élevé comme son fils, après que leur pere avoit été reçu dans le ciel, & qu'il lui avoit enseigné à guérir les maladies. Il est vrai qu'*Homere* met toujours *Podalire* le premier, lorsqu'il parle de lui & de son frere; mais ce n'est pas une preuve qu'il soit l'ainé : il est vraisemblable que c'est pour s'accommoder aux regles de la versification. La maniere dont le Poëte parle de *Machaon*, fait voir qu'il étoit plus estimé que son frere & qu'on l'appelloit préférablement à lui pour panser les Grands de l'armée. En effet, ce fut *Machaon* qui traita *Menelaus* blessé par *Tindare*, en essuyant premierement le sang de sa plaie, & en y appliquant ensuite des remedes adoucissans, comme faisoit son pere. C'est à tort qu'on a dit que *Machaon* avoit sucé la blessure de *Menelaus*, & qu'on a rapporté cette cure pour appuyer la méthode adoptée par quelques Chirurgiens François, en particulier par *Anel*, qui donne la description d'une espece de seringue pour pomper les liqueurs, le sang & le pus extravasés. L'expression d'*Homere* a fait prendre le change au sujet des moyens employés par le Médecin Grec; c'est à la double signification du mot, dont le Poëte s'est servi dans cette rencontre, qu'on doit attribuer l'erreur dans laquelle plusieurs Savans sont tombés.

Ce fut encore *Machaon* qui guérit *Philoctete* qui étoit devenu boiteux, pour avoir laissé tomber sur son pied une fleche trempée dans le fiel de l'Hydre de Lerne; présent ou dépôt que lui avoit remis *Hercule* en mourant. Cette cure est une preuve que *Machaon* étoit plus habile dans son Art que le Centaure *Chiron*, qui ne put se guérir d'une blessure de cette espece.

Au reste, les deux freres étoient soldats aussi bien que Médecins, & *Machaon* doit avoir été fort brave, puisqu'il fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois, cette fameuse machine, dont les Grecs se servirent pour

prendre Troye. Il fut bleſſé à l'épaule dans une ſortie que firent les Troyens, & enfin il fut tué dans un combat de ſeul à ſeul par Nérée, ou ſelon d'autres, par Euripile, fils de Télephe. *Pauſanias*, qui parle de ce combat, ajoute que *Machaon* fut enſeveli dans la Meſſenie, où ſes os furent rapportés du camp de devant Troye par les ſoins de Neſtor. Sur quoi il faut remarquer que ce combat, qui ſe donna devant le camp des aſſiégeans, ne ſe rapporte pas bien avec ce que l'on a dit d'après *Hyginus*, que ce vaillant Médecin fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois; car on ſait que Troye fut priſe immédiatement après que les guerriers qui étoient dans ce cheval, en furent ſortis. Mais ne pourroit-on pas concilier ce trait d'hiſtoire avec le premier, en diſant que le camp des Grecs a demeuré quelque tems devant Troye après la priſe de cette ville, pour que les aſſiégeans puiſſent profiter de tous les avantages qu'ils attendoient de leur conquête.

La femme de *Machaon* s'appelloit *Anticlea*; elle étoit fille de Dioclès, Roi de Meſſenie. Il en eut deux fils, *Nicomachus* & *Gorgaſus*, qui demeurerent à Phere & poſſéderent le Royaume de leur aïeul, juſqu'à ce que les Héraclides, au retour de la guerre de Troye, ſe fuſſent emparés de la Meſſenie & de tout le Péloponneſe, d'où ils les chaſſerent auſſi bien que quelques autres petits Rois. *Pauſanias* parle encore de trois autres fils de *Machaon*, qu'il nomme *Sphirus*, *Alexanor* & *Polémocrates*. Il y a apparence qu'une partie d'entre eux furent Médecins, & peut-être qu'ils ſuivirent tous la profeſſion de leur pere, qui fut ſoigneuſement conſervée dans leur famille. Au reſte, on ne ſait ſi *Machaon* étoit Roi par lui-même, ou s'il tenoit cette dignité de ſa femme; mais *Homere* l'appelle en deux ou trois endroits, *Paſteur de Peuples*, qui eſt le titre qu'il donne à Agamemnon & aux autres Rois.

Ovide, pour déſigner un Médecin, fait ainſi mention de *Machaon*, au premier Livre *De Ponto*, Epitre IV.

Utque Machaoniis Peautius Artibus Heros;

Et au troiſieme Livre, Epitre IV.

Firma valent per ſe, nullumque Machaona quærunt.

Martial en parle auſſi dans la XVI Epigramme du deuxieme Livre:

Zoïlus ægrotat, faciunt hanc ſtragula febrem:
Si fueris ſanus, coccina quid facient?
Quid torus à Nilo? Quid Sidone tinctus olenti?
Oſtendit ſtultas quid niſi morbus opes?
Quid tibi cum Medicis? Dimitte Machaonas omnes.
Vis fieri ſanus? Stragula ſume mea.

Suivant les Mémoires Littéraires & Critiques de M. *Goulin*, la naiſſance de *Machaon* peut être fixée vers l'an du monde 2765.

MACHERONI, (Pierre) Docteur en Philoſophie & en Médecine, obtint le droit de Bourgeoiſie à Palerme, où il ſe ſignala l'an 1575, durant

le regne d'une maladie peſtilentielle. Il vivoit encore en 1630, car il fit imprimer à Meſſine, en cette même année, un Ouvrage *in-quarto*, ſous ce titre : *Reſponſa Medica, in quibus nonnulli morbi cum ſuis cauſis & ſignis in examen adducuntur, multæque arduæ quæſtiones Medicæ pertractantur.*

MACHY, (Jacques-François DE) Maître en Pharmacie à Paris, Cenſeur Royal, de l'Académie des Curieux de la Nature, de la Société Royale de Berlin, a donné pluſieurs Ouvrages au public :

Examen de l'eau minérale de M. de Calſabigy, à Paſſy. Paris, 1756, *in*-8.

Elémens de Chymie ſur les principes de *Beker* & de *Stahl*, traduits du Latin ſur la premiere édition de *Juncker*, avec des notes. Paris, 1757, ſix volumes *in*-12.

Eaux minérales de Verberie. 1758, *in*-12.

Diſſertations Chymiques de Pott, traduites du Latin & de l'Allemand. Paris, 1759, quatre volumes *in*-12.

Précis de la Table des rapports. In-12.

Inſtituts de Chymie. Paris, 1766, deux volumes *in*-12.

Procédés Chymiques. Paris, 1769, *in*-12.

L'Art du Diſtillateur. 1774, *in-folio.*

Recueil de Diſſertations Phyſico-Chymiques. Paris, 1774, *in*-8.

M. *Margraff* ayant mis en François ſes *Opuſcules Chymiques*, M. *de Machy* a donné ſes ſoins à l'édition qui a été publiée à Paris, 1762, deux volumes *in*-12.

MACKI (André) ou MACK, Médecin né en Franconie, mourut le 21 Mars 1683, à l'âge de 77 ans. On a de lui :

Antidotarium privatum. Coburgi, 1647, *in*-8.

Jean-Chriſtian, ſon fils, naquit à Cobourg le 24 Juin 1634. Après avoir étudié dans dix Univerſités, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Strasbourg en 1663, & vint enſuite s'établir à Schneeberg en Miſnie, où il mourut le 6 Mars 1701. Comme il étoit entré dans l'Academie des Curieux de la Nature, ſous le nom de *Pégaſe* III, il ne manqua pas de faire inſérer les Obſervations les plus intéreſſantes de ſa pratique, dans les Mémoires de cette Compagnie.

MACOLLONE, (Jean) que d'autres appellent *Macollo*, étoit Ecoſſois. Après avoir enſeigné la Chymie dans les Ecoles de l'Univerſité de Piſe, il ſe rendit à Londres, ou Jacques I le mit au nombre de ſes Médecins en 1622. Il a écrit :

Theoria Chymica Luis venereæ. Florentiæ, 1616, *in*-8.

Jatria Chymica exemplô Therapeiæ Luis venereæ illuſtrata. Londini, 1622, *in*-8. L'un & l'autre de ces Ouvrages eſt frappé au coin d'un homme emporté par ſes délires Chymiques, & qui ne fait aucun cas de la doctrine des Ecrivains qui n'ont point rêvé comme lui.

MACQUART, (Henri-Jacques) Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims, ſa patrie, vint ſe mettre ſur les bancs de celle de Paris, où il

reçut le bonnet en 1754. Il soutint, pendant sa Licence, plusieurs Theses sur des sujets intéressans; dans l'une, il condamne l'usage des maillots dans le bas âge, & celui de corps à baleine dont se servent les jeunes filles; dans l'autre, il établit la cure de la danse de Saint Vit par les évacuans, les narcotiques & les cordiaux; dans une troisieme, il donne la préférence pour la Taille, à l'instrument connu sous le nom de Lithotome caché. Cette derniere, soutenue en 1754, a été mise en François & imprimée à Paris en 1755, *in*-8. Les talens de M. *Macquart* lui mériterent la place de Censeur Royal & celle de Médecin ordinaire de la Charité. Il mourut à Paris le 9 Avril 1768, & laissa au public:

Collection des Theses Medico-Chirurgicales sur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. *de Haller*. Paris, 1757, cinq volumes *in*-12. Il ne s'est point asservi à traduire littéralement ces différentes Theses, il s'est contenté d'en donner un extrait; & comme il l'a fait avec beaucoup de goût, & que les faits y sont rapprochés, il a donné dans un volume *in*-12, ce qui faisoit le sujet d'un volume *in*-4.

Macquart succéda, pour les travaux du Journal des Savans, à *Barthés*, & fut lui-même remplacé par *Macquer*.

MACQUER, (Pierre-Joseph) Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, depuis 1742, ancien Professeur de Pharmacie, Censeur Royal, Membre de l'Académie des Sciences de Turin, de Stockholm & de celle de Paris, naquit dans la derniere ville le 9 Octobre 1718. Personne jusqu'à lui, pas même le grand *Boerhaave*, n'avoit traité de la Chymie seule & sans égard à l'Art de guérir: on la regardoit moins comme une partie considérable de la Physique expérimentale, que comme une partie de l'Art de préparer les médicamens. Il n'est donc pas étonnant que la plupart des Ecrits qu'on a donnés sur la Chymie, soient remplis de formules propres à dégoûter de l'étude utile de cette Science tous Lecteurs qui ne sont pas Médecins. Mais M. *Macquer*, qui a senti cet abus, l'a évité avec soin; ses Ouvrages peuvent également servir aux Médecins & à ceux qui ne s'appliquent qu'à la Physique expérimentale. En voici les titres:

Elémens de Chymie Théorique. Paris, 1749, 1753, *in*-12. Ils ont paru en Allemand & en Anglois.

Elémens de Chymie Pratique. Paris, 1751, deux volumes *in*-12. Ces deux Ouvrages ensemble. Paris, 1756, trois volumes *in*-12.

Plan d'un Cours de Chymie expérimentale & raisonnée. Paris, 1757, *in*-12, conjointement avec *Baumé*.

Dictionnaire de Chymie, contenant la Théorie & la Pratique de cet Art. Paris, 1766, deux volumes *in*-8. En Allemand, 1768, 1769, trois volumes avec des notes.

Le second Ouvrage est l'application des regles & comme la démonstration des vérités fondamentales que l'Auteur a exposées dans le premier. On peut compter l'un & l'autre parmi les meilleurs Livres qui aient paru depuis longtems. Il y a quatre-vingt ans que la Chymie n'étoit guere que l'art de se ruiner méthodiquement, en cherchant à faire de l'or; mais graces au célebre *Boerhaave* & à quelques autres Savans, on s'apperçoit aujourd'hui qu'elle est une

vraie Science, & qu'elle fait une partie considérable de la Physique expérimentale. Avant l'époque qui a procuré cette heureuse révolution, la Chymie se bornoit à préparer des médicamens contre les maladies; & comme elle n'a que trop réussi à remplir son objet, elle a surchargé l'Art de guérir de cette multitude de remedes, qui, joints à ceux qu'a inventé la Pharmacie, son émule, font preuve que nous sommes en disette de médicamens bons & efficaces, puisqu'on s'est toujours occupé à en chercher de nouveaux. Mais anciennement c'étoit bien pis encore. Ceux qui ont écrit il y a deux siecles, & même un siecle, sur la Chymie, n'étoient pour la plupart que des hommes fastueux, des Alchymistes orgueilleux, qui se sont fait un mérite de n'écrire qu'avec obscurité, & dont les métaphores & les expressions figurées ont servi de masque à leur ignorance, ou rendu leur savoir inutile au genre humain. Il semble que la plupart de ces Auteurs, piqués d'avoir été les dupes de leur travail, n'ont voulu écrire que pour en faire d'autres. Mais les *Le Fevre*, les *Lémery*, les *Boerhaave*, & quelques autres grands génies ont paru; ils ont déchiré le voile qui couvroit la Chymie; ils ont fait sortir cette Science des profondes ténebres, dont les Alchymistes l'avoient enveloppée.

M. *Macquer* a obtenu la survivance de M. *Bourdelin*, Professeur de Chymie au Jardin du Roi à Paris.

MAETS (Charles-Louis) est un de ces hommes qui ont travaillé une partie de leur vie à multiplier les médicamens chymiques. Il naquit à Utrecht, d'un pere qui enseignoit la Théologie dans les Ecoles de cette ville. En 1668, il obtint la permission d'y ouvrir un Cours de Chymie; mais devenu Professeur en titre dans l'Université de Leyde, il commença, en 1670, à donner des Leçons publiques sur cette Science. Jaloux d'étendre la doctrine qu'il enseignoit, il ne se borna pas à instruire ses Ecoliers; il mit au jour quelques Ouvrages, où il tâche d'inspirer la plus grande confiance aux remedes chymiques. Ces Ouvrages sont :

Prodromus Chemiæ rationalis, adjectis Observationibus in Librum cui titulus : Collectanea Chymica Leidensia. Lugduni Batavorum, 1684, *in*-8. C'est en cette même année que les *Collectanea Chymica* avoient paru; *Marggraff*, *Lemort*, *Maets* y étoient mis à contribution. Mais le dernier ne put souffrir qu'on eût publié ses procédés chymiques à son insu, sans rectifier, par ses Observations, les fautes qu'on y avoit glissées.

Praxis Chymiatrica Rationalis. Lugduni Batavorum, 1687, *in*-8. Il y passe en revue les principales maladies de la tête, de la poitrine & du bas-ventre; & comme il en établit les causes dans la variété des particules, par rapport à la figure, la grandeur, la situation, &c., & dans la disposition des pores ou des vaisseaux à les transmettre, il entrevoit, par-tout, obstruction ou compression dans les maladies, & parmi les moyens qu'il croit les plus propres à y remédier, il n'oublie pas les médicamens chymiques.

MAGATUS (César) naquit en 1579 à Scandiano, de *George Magatus* & de *Claudine Matacoda*, honnêtes bourgeois de cette ville, mais d'une fortune assez mé-

diocre. A peine étoit-il forti de l'enfance, qu'il donna des preuves de fes heureufes difpofitions pour l'étude ; & bientôt il confirma la bonne opinion qu'on avoit conçue de lui, par les progrès qu'il fit dans la Philofophie & la Médecine à Bologne, où il prit le bonnet de Docteur dans l'une & l'autre Science, le 28 Mars 1597, c'eft-à-dire, dans la dix-huitieme année de fon âge. Quoique fa promotion lui donnât le droit de pratiquer la Medecine, il fentit trop la néceffité de l'Obfervation, pour ne point employer les années précieufes de la jeuneffe à fuivre les meilleurs Maîtres. A cet effet, il s'attacha aux Praticiens de Bologne les plus célebres, les accompagna dans les Hôpitaux, & d'un œil attentif, il examina les démarches de la Nature au lit des malades. De Bologne, il fe rendit à Rome, où il continua d'étudier la Pratique de la Médecine, en même tems qu'il s'appliquoit à l'Anatomie & à la Chirurgie. Ce ne fut qu'après avoir fuivi ce train d'étude pendant un tems affez confidérable, qu'il fe crut en état de rendre quelques fervices à fa patrie ; mais à peine commençoit-il à gagner la confiance de fes concitoyens, que le Marquis de Bentivolo l'emmena avec lui à Ferrare. Comme il ne tarda pas à s'y diftinguer dans la Médecine & la Chirurgie, il ne tarda point auffi à éprouver la mauvaife humeur des Médecins de cette ville. Le mérite eft par-tout en butte aux traits de l'envie. Celle des plus anciens Profeffeurs de Ferrare fut pouffée au point d'interdire la pratique à *Magatus*, s'il n'aimoit mieux fe foumettre aux examens ordinaires. Il les fubit ; & fes Examinateurs, convaincus de la profondeur de fes connoiffances, ne tarderent pas à fe repentir des tracafferies qu'ils lui avoient faites. Ils le virent même avec tant de plaifir au nombre des Praticiens de Ferrare, qu'ils applaudirent aux mouvemens que fe donnoit le Marquis de Bentivolo pour faire paffer fon protégé à l'emploi de Profeffeur, qu'il obtint pour lui en 1613. Les premieres Leçons de *Magatus* roulerent fur la nouvelle méthode de panfer les plaies, dont il avoit obfervé les bons effets pendant fon féjour à Rome. Il condamna les panfemens trop fréquens des plaies fimples, ainfi que la propreté mal entendue qui les prive des fucs balfamiques fi néceffaires à la guérifon. Il condamna encore l'introduction des bourdonnets qui s'oppofent d'autant plus à la réunion, qu'ils agiffent comme corps étrangers, & que d'ailleurs ils contribuent à rendre les bords de la plaie durs & calleux. Il s'étendit fort au long fur ces mauvaifes pratiques, auxquelles il en fubftitua de plus judicieufes qu'il appuya fur une expérience réfléchie. Mais pour faire une impreffion plus durable fur l'efprit des Chirurgiens qui fuivoient aveuglément la méthode pernicieufe qu'il condamnoit, il donna, en 1616, un excellent Traité qui feroit fans défaut, s'il n'étoit déparé par trop de Théorie Galénique. Les bonnes chofes qu'on trouve dans cet Ouvrage le mettent cependant au deffus de ce défaut ; & c'eft moins au génie de l'Auteur, qu'à celui de fon fiecle, qu'on doit attribuer une pareille Théorie, puifqu'on n'en avoit point de meilleure de fon tems. Voici le titre & les éditions de ce Traité :

De rara Medicatione vulnerum, feu, de vulneribus rarò tractandis Libri duo. Venetiis, 1616, *in-folio. Ibidem*, 1676, *in-folio. Lipfiæ*, 1733, deux volumes *in*-4. Comme *Sennert* s'étoit élevé contre cet Ouvrage, *Magatus* ne voulut pas le laiffer fans défenfe. Il en publia l'Apologie à Bologne en 1627, *in*-4, fous le

nom

nom de *Jean-Baptiste*, son frere, & sous ce titre : *Defensio raræ medicationis contra Sennertum.* On a ajouté cette piece à l'édition de Venise de 1676. Les réflexions judicieuses que notre Auteur a faites sur les plaies au commencement du XVII siecle, ont été malheureusement négligées pendant l'espace de plus de cent ans ; il n'y a pas long-tems que des Chirurgiens plus attentifs en ont senti le prix.

César Magatus jouissoit de la plus grande réputation à Ferrare, lorsqu'il y tomba malade. Il fit vœu de passer le reste de ses jours dans un Ordre Religieux, s'il plaisoit à Dieu de lui rendre la santé. Il guérit & fidele à ses promesses, il entra chez les Capucins dont il prit l'habit. Il continua de faire la Médecine & la Chirurgie dans ce nouvel état, & ses succès lui mériterent la confiance des personnes de la premiere distinction, en particulier de François I, Duc de Modene. Mais les douleurs vives, dont il fut tourmenté, le rendirent inutile aux autres pendant les dernieres années de sa vie. Il souffroit violemment de la pierre, lorsque, pour s'en délivrer, il se fit transporter à Bologne, où on le tailla. Il ne survécut que peu de tems à cette opération, & mourut en 1647, à l'âge de 68 ans.

Jean-Baptiste, son frere, fut aussi un habile Médecin. Il a donné des preuves de sa capacité dans les Consultations qui sont jointes à l'Ouvrage Apologétique de *César*, & qui ont paru avec lui sous ce titre :

Considerationes Medicæ, quibus potiores difficultates in praxi contingentes expenduntur. Bononiæ, 1637, *in*-4.

MAGDELAIN, (Antoine) de Tours, prit ses degrés en la Faculté de Médecine de Montpellier en 1636. Feu M. *Astruc* en parle ainsi dans ses Mémoires. On lui fit grace sur les interstices des Actes, & les motifs qui y engagerent, & qui sont couchés dans les Registres, sont très-honorables. *Antonius Magdelain*, y est-il dit, *celeriter admittitur ad examina, propter mortem matris, & præcipuè propter insignem eruditionem, ætatisque maturitatem & experientiam in praxi Medicâ exercendâ.*

On a cru *Magdelain* Auteur de la seconde Apologie pour l'Université de Médecine de Montpellier, contre les Recherches curieuses de *Riolan*. L'Auteur de cet Ouvrage, quel qu'il soit, a marqué beaucoup de zele pour cette Faculté, il y a même des faits qu'il a assez bien éclaircis ; mais il n'y a point d'ordre dans cette Apologie, on y avance beaucoup de choses hazardées, on n'y épargne pas les injures. Je sais bien, continue *Astruc*, que ceux qu'on combat ne les avoient pas épargnées ; mais il eût été mieux de ne pas imiter leur exemple.

Magdelain, ayant obtenu une charge de Médecin du Roi par quartier, se fixa à Paris, où il pratiqua avec honneur à travers les tracasseries que lui susciterent les Médecins de la Faculté de cette ville.

MAGGI (Barthélémi) étoit de Bologne, où il naquit en 1477. *Jérôme*, son frere, fut également célebre par ses talens dans l'Art Militaire, ses Ouvrages de Littérature, & ses malheurs pendant qu'il étoit esclave à Constantinople,

où il périt par la corde en 1572. *Barthélémi* fut plus heureux. Il enseigna la Chirurgie dans sa ville natale avec beaucoup de réputation, & il pratiqua la Médecine avec tant de succès, qu'il mérita la confiance des personnes les plus distinguées, en particulier du Cardinal de Monte qui l'honora encore de son amitié la plus intime. Ce Cardinal se souvint de lui au moment de son exaltation en 1550. Il ne fut pas plutôt assis sur la Chaire de Saint Pierre, sous le nom de Jules III, qu'il appella *Maggi* à Rome & le nomma à la place importante de son premier Médecin. La maniere dont il fut accueilli & goûté de ce Pape, étoit une raison bien forte pour l'engager à demeurer à sa Cour; mais l'air de Rome, qui étoit contraire à sa santé, ne tarda pas à lui faire prendre la résolution de retourner dans sa patrie, où il mourut en 1552. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint François, & l'on mit cette Epitaphe sur son Tombeau :

D. O. M.
BARTHOLOMÆO MAGGIO BONON.
Philosopho ac Medico præclarc,
Cujus
Mira virtutum facultas
JULIO III PONT. MAX.
Henrico, Galliarum Regi,
Totique Orbi notissima fuerat.
Qui
Vixit An. LXXV, Mens. VII, D. XXII.
Obiit VII Cal. Aprilis.
JOHAN. BAPT. MAGGIUS *Fratri* B. M. P.
M. D. LII.

L'année de la mort de ce Médecin, il parut un Ouvrage de sa façon, dans lequel il détruit beaucoup de préjugés sur les plaies d'armes à feu. Il est intitulé : *De sclopetorum & bombardarum vulnerum curatione Liber. Bononiæ*, 1552, *in*-4. *Tiguri*, 1555, *in-folio*, avec les Traités de Chirurgie recueillis par *Conrad Gesner. Venetiis*, 1566, *in*-8, dans la même Collection de *Gesner*. Notre Auteur entre dans de grands détails sur l'amputation des extrêmités, & parle d'un ton à ne laisser aucun doute qu'il ne l'ait souvent pratiquée lui-même. On a remarqué que *Laurent Joubert*, qui a composé un Traité en François sur les plaies d'armes à feu, avoit beaucoup copié celui de *Maggius*.

MAGINUS, (Jean-Antoine) Mathématicien né à Padoue en 1555, enseigna à Bologne, où il mourut le 11 Février 1617, dans la 61e. année de son âge. Ce Savant s'étoit laissé infecter par les erreurs qui regnoient alors dans la Médecine, par rapport à l'influence des astres sur le corps humain. Non seulement il se mêla de tirer les Horoscopes, mais il voulut encore établir l'Art de connoître & de guérir les maladies sur ses idées Astrologiques. Ebloui de son systême, il en fit le fondement de la doctrine qu'il publia dans l'Ouvrage suivant :

De Astrologica ratione ac usu dierum criticorum, seu decretoriorum, ac præterea de cognoscendis & medendis morbis ex corporum cœlestium cognitione. Venetiis, 1607, *in*-4. *Francofurti*, 1608, *in*-4.

MAGIRUS, (Jean) de Fritzlar dans la Basse-Hesse, ou, selon d'autres, de Coblentz, quitta le commerce pour s'attacher à l'étude de la Médecine, dont il fit le cours à Marpurg, où il reçut le bonnet de Docteur le 17 Janvier 1585. L'envie de se pousser dans l'Université de cette ville, l'engagea à s'y fixer. Il attendit long-tems avant d'être nommé à quelque Chaire vacante, & il n'obtint celle de Physique que vers l'an 1596; encore n'en jouit-il guere, car il mourut le 28 Août de cette année. On a de lui :

Anthropologia, hoc est, Commentarius in Philippi Melanchtonis Libellum de anima. Francofurti, 1603, *in*-8.

Physiologiæ Peripateticæ Libri VI. Ibidem, 1605, 1629, *in*-8.

Pathologia, id est, morborum & affectuum omnium præternaturalium, qui corpus humanum invadere solent, enumeratio. Francofurti, 1615, *in*-8.

Les Bibliographes citent un autre Médecin du même nom, aussi Professeur à Marpurg, qui a fait des notes sur l'Ouvrage de *Sennert*, intitulé : *Methodus discendi Medicinam*, & qui en a procuré l'édition publiée dans la même ville de Marpurg en 1672, *in*-12.

MAGNEN, (Jean-Chrysostôme) Professeur en Médecine à Pavie dans le XVII siecle, étoit de Luxeuil en Franche-Comté. On a de lui quelques Ouvrages assez curieux & qui témoignent que leur Auteur ne manquoit pas d'érudition. Voici les titres sous lesquels ils ont paru :

Democritus redivivus, seu, vita & Philosophia Democriti. Papiæ, 1646, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1648, *in*-12.

De Tabaco Exercitationes XIV. Ticini, 1648, 1658, *in*-4. Il y traite de l'histoire, de la culture, des propriétés, du bon usage & de l'abus du Tabac.

De Manna. Ticini, 1648, *in*-12. *Hagæ Comitis*, 1658, *in*-12. *Amstelodami*, 1669, *in*-12. Les deux derniers Ouvrages sont compris dans les éditions de La Haye & d'Amsterdam.

MAGNINUS, Médecin du XIIIe. siecle, n'est connu que par un Ouvrage intitulé : *Regimen sanitatis*, qui parut avec d'autres sur différentes matieres, & dont on a des éditions de Paris, 1483, *in*-4, de Strasbourg, 1503, *in*-4, de Lyon, 1517, *in*-4. Mais si l'on en croit ce que rapporte *Barthélémi Corte* dans ses Mémoires Historiques, il se trouvera que le nom de *Magninus* est le nom supposé que prit *Arnauld* de Ville Neuve, lorsqu'il dut sortir de la France & passa en Sicile. Il se cacha ainsi pour n'être point reconnu dans ses voyages.

MAGNOL, (Pierre) né à Montpellier en 1638, s'attacha à l'étude de la Médecine dans la Faculté de sa ville natale. Il se fit inscrire en 1655, & il obtint le bonnet de Docteur le 11 Janvier 1659. Il ne paroît pas qu'après son Doctorat, il ait fréquenté les exercices des Ecoles, ni qu'il se soit occupé de la pratique de la Médecine. L'étude des plantes fut son unique soin, & il y devint

si habile, qu'il mérita une réputation qui lui valut les louanges de *Tournefort*. Ce grand Botaniste fit non seulement beaucoup d'estime de ses talens, mais il en rendit encore un compte si avantageux à *Crescent Fagon*, qui étoit alors premier Médecin du Roi, que *Magnol* obtint la Chaire qu'*Amé Durant* laissa vacante à Montpellier en 1694. Ce Médecin entra ensuite à l'Académie Royale des Sciences de Paris, à la place de *Tournefort*. En 1706, il obtint des Provisions de sa Chaire de Botanique pour son fils, & il mourut en Mai 1715, âgé de 76 ans. On a de lui :

Botanicon Monspeliense, sive, plantarum circa Monspelium nascentium Index. Monspelii, 1676, *in*-8; & avec un Appendix, 1686, *in*-8. C'est le plus estimé de ses Ouvrages; il contient 1354 plantes.

Prodromus Historiæ generalis plantarum, in quo familiæ plantarum per Tabulas disponuntur. Monspelii, 1689, *in*-8.

Hortus Regius Monspeliensis, sive, Catalogus plantarum quæ in Horto Regio Monspeliensi demonstrantur. Monspelii. 1697, *in*-8, avec figures. Il y suit la méthode & la nomenclature de *Tournefort*.

Antoine, son fils, né à Montpellier en 1676, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville en 1696. Le goût qui lui vint pour l'état militaire qu'il embrassa, parut lui faire négliger le titre de Docteur pendant quelques années; mais l'envie de succéder à son pere qui devenoit vieux, le rappella à son premier état. Il intéressa *Fagon* en sa faveur, & par la protection de ce Médecin, il obtint la survivance de la Chaire de son pere en 1706. Professeur en titre depuis 1715, il jouit long-tems de cette charge; car il n'est mort que le 10 Mars 1759, à l'âge de 83 ans. Ses Ouvrages ne consistent qu'en Dissertations qu'il fit soutenir sous sa présidence dans les Ecoles de Montpellier; celui qui regarde la Botanique n'est pas de lui, mais de son pere qui l'avoit laissé en manuscrit :

Dissertatio de naturali secretione bilis in jecore. Monspelii, 1719, *in*-12.

Novus character plantarum. Ibidem. 1720, *in*-4. *Montisbeligardi*, 1725, *in*-4. Comme il se repentit bientôt d'avoir mis ce Livre au jour, il en retira tant d'exemplaires, que ceux de l'édition de Montpellier sont aujourd'hui fort rares.

Dissertatio Physiologica de Respiratione. Monspelii, 1729, *in*-4.

Quæstio, an cataractæ confirmatæ operatio chirurgica unicum remedium? Ibidem, 1731, *in*-8.

De natura & causis fluiditatis sanguinis naturalis & deperditæ. Ibidem, 1741, *in*-8.

MAGNUS, Médecin & Sectateur d'*Athénée*, a composé un Livre *Des choses qui ont été découvertes par Thémison.* Il paroît qu'il n'a écrit ce Livre qu'en vue d'y rapporter ce que ce dernier avoit innové dans la Médecine. Il vécut comme lui dans le quarantieme siecle du monde & au commencement du premier de l'Ere Chrétienne; mais il poussa sa carriere environ vingt ans au delà de la mort de *Thémison*, c'est-à-dire, jusques vers l'an 29 de salut.

Galien parle d'un *Magnus* qui étoit son contemporain & premier Médecin des Empereurs Antonin le Pieux & Marc-Aurele. Il y joint un *Demetrius* qui avoit le même emploi. *Konig*, dans sa *Bibliotheca vetus & nova*, cite un

Magnus, Médecin d'Antioche, qui vécut vers l'an 360, ſous l'Empire de Julien & de Valens, & qui compoſa un Traité des Urines. Il parle encore d'un *Alexandre Magnus*, Médecin de Bologne, qui publia en 1637 un volume, *in*-4, qui eſt un Commentaire ſur le Livre de l'ouie, dont *Ariſtote* eſt Auteur. Certains Bibliographes, entre autres *Manget*, citent encore deux *Magnus*. L'un, *Nicolas*, a écrit : *De Medicis pulveribus Libellus. Lutetiæ*, 1545, *in*-8. *Argentinæ*, 1545, *in*-8. C'eſt *Nicolas Legrand*, Docteur de la Faculté de Paris, ſa patrie, & Médecin du Roi. Le ſecond, nommé *Pierre-Paul*, a donné au public : *De ſanguinis miſſione Liber. Romæ*, 1584, *in*-4.

MAGON, Médecin natif de Carthage, voyagea très-long-tems ne ſe nourriſſant que de farine ſeche. Il a écrit vingt-huit Livres en Langue Punique ſur l'Agriculture. On trouve quelques Chapitres *De Mulo-Medicina*, de ſa façon, dans les Auteurs qui ont traité de la Vétérinaire. Ces Chapitres ont paru en Grec à Bâle, 1537, *in*-4 ; en Latin, par *Jean Ruel*, Paris, 1530, *in-folio*.

MAHEUST, (Matthieu) Sieur de Vaucouleurs, habile Médecin, naquit le 5 Octobre 1630. Il prit le bonnet de Docteur dans l'Univerſité de Rheims, & obtint ſans diſpute une Chaire dans celle de Caen. Ce fut dans cette derniere ville qu'une mort ſubite l'enleva le 2 Avril 1700, à l'âge de 69 ans. On eſtime ſa Diſſertation Latine ſur le Lait ; elle parut à Rouen en 1664, *in*-4. Il a auſſi laiſſé quelques Traités ſur les Aphoriſmes d'*Hippocrate*, ainſi que des Theſes ſavantes & curieuſes qu'il avoit compoſées pour ſes diſciples. C'étoit un homme d'une grande application, bon Anatomiſte & Phyſicien très-habile. M. Huet, Evêque d'Avranches, en parle avec beaucoup d'éloge dans ſes Origines de Caen.

MAIMONIDE, (Moïſe) ou *Maimonides-ben-obdailha*, célebre Rabbin, étoit de Cordoue, où il naquit en 1139. Il étudia ſous les plus habiles Maîtres, en particulier ſous *Averroës*, & après avoir fait de grands progrès dans les Langues, dans la Médecine, dans l'Aſtrologie judiciaire, dans l'Aſtronomie, dans la Sphere & dans les Mathématiques, il ſe rendit en Egypte, où il devint premier Médecin du Sultan. Il fut en grand crédit auprès de ce Prince, & mourut comblé de gloire, d'honneurs & de richeſſes en 1209, à l'âge de 70 ans. Il a écrit pluſieurs Ouvrages ſur la Religion Judaïque, qui lui ont acquis tant de réputation, que les Juifs l'appellent l'*Aigle des Docteurs* & qu'ils le regardent comme le plus beau génie qui ait paru depuis Moïſe le Légiſlateur. *Maimonide* eſt ſouvent cité ſous le nom de *Moſes Ægyptius*, à cauſe de ſon ſéjour en Egypte, & ſous celui de *Moſes Cordubenſis*, parce qu'il étoit de Cordoue. On l'appelle auſſi le Rabbin *Moré*, c'eſt-à-dire, le *Docteur*, & il eſt ſouvent déſigné par le nom de *Rambam*, compoſé des lettres initiales R. M. B. M., par leſquelles on deſigne ſon nom entier, *Rabbi Moïſe, fils de Maimon*. Les Juifs ont coutume de marquer les noms de leurs fameux Rabbins par des lettres initiales. Les Ouvrages que *Maimonide* a écrits ſur la Médecine, ont paru ſous les titres ſuivans :

Aphorismi secundùm doctrinam Galeni, Medicorum Principis. Bononiæ, 1489, *in*-4. *Basileæ*, 1579, *in*-8. Il y traite principalement ce qui a rapport à l'air, aux eaux & aux lieux; matiere si soigneusement détaillée dans les Ecrits des anciens Médecins.

Tractatus de regimine sanitatis ad Saldanum Regem. Florentiæ, *in*-4, sans date. *Venetiis*, 1514, 1521, *in-folio*, avec les Consultations de *Jean Matthieu De Gradibus. Augustæ Vindelicorum*, 1518, *in*-4. *Lugduni*, 1535, *in-folio*. Saladin, ce fameux Sultan d'Egypte, est sans doute celui dont il fut Médecin; il étoit au moins contemporain de ce Prince.

Liber de cibis vetitis. Ouvrage curieux que *Marc Woeldicke* a mis en Latin, & qu'il a publié à Copenhague en 1734, *in*-4.

MAINETTI, Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XVI siecle, fut d'abord Lecteur en cette derniere Science à Bologne, & ensuite Professeur Primaire à Pise, où il mourut le 26 Novembre 1572. On transporta son corps à Bologne, qui étoit sa ville natale, & on l'y enterra dans l'Eglise de Saint Dominique, avec une Inscription honorable sur son tombeau. Ce Médecin a laissé plusieurs Ouvrages manuscrits de Physiologie, qu'on a fait imprimer à Bologne en 1580, *in-folio*.

MAIOLUS, (Laurent) Médecin natif de Genes, vécut vers la fin du XV siecle. Il a écrit un Traité imprimé à Venise en 1497, *in*-4, sous le titre de *Liber de gradibus Medicinarum*. Il est dans le goût de la plupart des Ouvrages de son tems; leurs Auteurs y affectoient une érudition qui ne consistoit souvent qu'en d'inutiles difficultés sur les choses les plus simples.

On connoît plusieurs autres *Maiolus*, comme *Antoine-Vincent*, natif de Faenza dans la Romagne, & Médecin de l'Université de Bologne. Il a donné: *Galenistarum Hypothesis, adversùs Recentiorum placita, confirmatio. Paul*, Docteur en Médecine natif d'Asti dans le Montferrat, a publié à Venise quelques Commentaires sur les Œuvres d'*Hippocrate*. *Simon*, Evêque de Volturara au Royaume de Naples, est Auteur de plusieurs Ouvrages sur les jours caniculaires, dont il y a des éditions de Mayence en 1607, & 1608, *in*-4, de Cologne en 1608, *in*-4, & de Francfort en 1642, *in-folio*. Celle-ci comprend tous les Ecrits de *Simon Maiolus*.

MAJOR, (Jean-Daniel) célebre Médecin & Naturaliste, étoit de Breslau, où il naquit le 16 Août 1634. Après avoir étudié à Wittemberg, il voyagea en Allemagne, passa en Italie, prit le bonnet de Docteur à Padoue en 1660, & parcourut ensuite le reste de ce beau pays, pour y voir ce qu'il y a de plus remarquable. Déterminé à reprendre la route de sa patrie, il revint en Silésie par l'Autriche; mais il ne fit que se montrer à Breslau, d'où il se rendit promptement à Wittemberg. Il y épousa, en 1661, *Marguerite Dorothée*, fille du célebre *Sennert*, qu'il perdit en 1662 au bout de huit jours de couche. N'ayant plus rien qui le retînt à Wittemberg, il s'empressa de quitter cette ville pour aller chercher ailleurs quelque distraction à sa douleur. Il passa à Hambourg, où il s'engagea en qualité de Médecin préposé à la cure de la peste. Ce fut-là qu'il reçut, en

1663, la nouvelle de ſa réception dans l'Académie des Curieux de la Nature, ſous le nom d'*Heſperus*. Il dut cet honneur aux ſuccès de ſa pratique : mais comme ſes talens l'avoient encore mieux fait connoître à Hambourg que dans le reſte de l'Allemagne, le Réſident de Ruſſie dans cette ville Anſéatique lui propoſa de paſſer à la Cour de ſon Maître, en qualité de premier Médecin. L'amour de la patrie empêcha *Major* d'accepter cette offre, tout avantageuſes qu'en fuſſent les conditions; il ne put jamais ſe réſoudre à aller habiter chez un peuple, dont la langue & les mœurs étoient ſi différentes de celles de ſon pays. Cet attachement fut récompenſé, en 1665, par ſa promotion à la Chaire de Théorie dans l'Univerſité de Kiell qui venoit d'être fondée; il y fut enſuite nommé Profeſſeur de Botanique & en même tems Directeur du jardin des plantes. Cet emploi demandoit toute l'activité du génie de ce Médecin; auſſi ne négligea-t-il rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la réputation de la nouvelle Académie. Voyages, recherches, dépenſes, collections précieuſes, il employa les moyens les plus propres à remplir des vues auſſi étroitement liées avec ſon devoir qu'avec ſon goût. L'ardeur avec laquelle il ſe ſoutint dans ce travail utile, le répandit ſi avantageuſement dans le monde, que Charles XI l'appella en 1693 à Stockholm pour la maladie de la Reine; mais cet habile Médecin ſuccomba lui-même à celle dont il fut attaqué dans cette ville. Il y mourut le 3 Août de la même année. L'empreſſement de *Major* à enrichir l'Hiſtoire Naturelle & la Médecine, ſe fait aſſez voir par le nombre & la matiere des Ouvrages qu'il a laiſſés au public. On ne rapportera point les titres de toutes les Diſſertations Académiques qu'il a miſes au jour; on ſe bornera à ce qu'il y a de plus remarquable parmi ſes Ecrits:

Lithologia curioſa, ſive, de animalibus & plantis in lapidem converſis. Witteberga, 1662, *in*-4.

Hiſtoria Anatomica calculorum inſolentioris figuræ, magnitudinis & molis in renibus repertorum. Lipſiæ, 1662, *in*-4.

De cancris & ſerpentibus petrefactis. Jenæ, 1664, *in*-4.

Prodromus à ſe inventæ Chirurgiæ infuſoriæ, ſive, quô pactô agoniſantes quidam, pro deploratis habiti, ſervari aliquandiu poſſint, infusô in venam ſectam liquore particulari. Lipſiæ, 1664, *in*-8. Il prétend que *Jean-George Von Wahrendorf* fit, en 1642, dans le village de Luche en Alſace, l'eſſai de cette tranſfuſion ſur ſes chiens.

De planta monſtroſa Gottorpienſi. Schelwigiæ, 1665, *in*-4, avec figures. Il y parle fort au long de la circulation du ſuc dans les plantes.

Hiſtoria Anatomiæ Kilonienſis primæ. Kiliæ, 1666, *in-fol.*

Chirurgia infuſoria placidis Cl. Virorum dubiis impugnata, cum modeſta ad eadem Reſponſione. Ibidem, 1667, *in*-4. On y trouve de longs raiſonnemens & peu d'expériences.

De Fortuna Medici, Ibidem, 1667, *in*-4.

Deliciæ hybernæ, ſive, Inventa tria nova Medica. Ibidem, 1667, *in-fol.* La transfuſion, la tranſplantation des maladies, l'application du cautere actuel au ſommet de la tête pour la guériſon de pluſieurs maux, ſont les trois découvertes qu'il annonce.

Programma ad Rei Herbariæ cupidos. Accessere Theophili Kentmanni Tabulæ locum & tempus colligendarum stirpium exprimentes, cum indice alphabeticô Jo. Dan. Majoris. Kilonii, 1667, *in*-12.

Consideratio Physiologica quorumdam occurrentium in duabus Epistolis Burrhi, de cerebro & oculis. Ibidem, 1669, *in*-4.

Collegium Medico-Curiosum. Ibidem, 1670, *in*-4.

Summarium Medicinæ Biblicæ, à se edendæ. Ibidem, 1672, *in-fol.* Cet Auteur a beaucoup écrit ; mais il lui est aussi souvent arrivé de promettre des Ouvrages qu'il n'a jamais publiés.

Memoria Sachsiana. Lipsiæ, 1675, *in*-4. C'est la vie de *Philippe-Jacques Sachs*, célebre Médecin natif de Breslau.

Fabii Columnæ Opusculum de Purpura. Kiliæ, 1675, *in*-4. *Major*, qui en est l'éditeur, y a ajouté un Ouvrage de sa façon, sous le titre de *Doctrinæ de Testaceis in ordinem congruum redactæ Specimen, cum brevi Dictionario Ostracologico de partibus Testaceorum.*

De concipienda Anatome novâ Consilium breve. Ibidem, 1677, *in*-4.

Genius errans, sive, de ingeniorum in scientiis abusû. Kiliæ, 1677, *in*-4.

Medicinæ Practicæ Tabulæ sciagraphicæ XXVII. Ibidem, 1677, *in*-4.

Consideratio ferri radiantis. Slesvigæ, 1679, *in*-4.

De inventis à se Thermis artificialibus succinatis. Kiliæ, 1680, *in*-4.

Roma in Nummis Augustalibus germanizans. Pars prior. Ibidem, 1684, *in*-4.

Aurea catena hominis. Ibidem, 1685, *in*-4.

Serapis radiatus Deus Ægyptius. Ibidem, 1685, *in*-4.

De Nummis Græcè inscriptis, Epistola. Ibidem, 1685, *in*-4.

MAIRE. (Jean LE) Voyez LE MAIRE.

MAITLAND, (Henri) Médecin Anglois, est un des premiers qui aient introduit l'Inoculation de la petite vérole dans sa patrie. Il a publié deux Ouvrages à ce sujet. L'un intitulé : *Account of Inoculation*, a paru à Londres en 1722, *in*-8. L'autre qui porte ce titre : *The account of inoculating vindicated*, a été imprimé dans la même ville en 1722, *in*-8, & en Allemand à Brême, en 1725, *in*-8. Dans le dernier, il défend la pratique de l'insertion contre les attaques du Docteur *Wagstaffe*.

Peu de personnes, avant *Maitland*, avoient écrit sur cette méthode : on ne trouve guere qu'*Abraham Vater* qui publia à Wittemberg, en 1720, *in*-4, une Dissertation *De methodo transplantandi Variolas per insitionem ;* & *Antoine Le Duc*, fils d'un Médecin de Constantinople, qui prit pour sujet de sa Dispute Inaugurale à Leyde, en 1716, selon quelques-uns, & en 1722, selon d'autres, *De Byzantina Variolarum insitione.* On doit cependant remarquer que les Docteurs *Timone* & *Pylarino*, qui ont tous deux exercé la Médecine à Constantinople, avoient déja écrit sur cette pratique vers l'an 1715. On assure même que le premier a adressé au Docteur *Woodward*, Médecin de Londres, une Lettre datée de Constantinople au mois de Décembre 1713, sur les avantages & les succès de l'Inoculation. Le Docteur *Jurin* a fait imprimer quelques pieces sur

ſur cette méthode dès l'année 1721 ; & M. *Boyer*, depuis Docteur-Régent de la Faculté de Paris, a ſoutenu une Theſe, en 1717, dans les Ecoles de Montpellier en faveur de l'Inſertion. Mais *Henri Maitland* paroît avoir eu plus d'avantages que bien d'autres, pour écrire ſur cette pratique ; car outre les obſervations qu'il avoit recueillies à Conſtantinople pendant qu'il étoit attaché à Milord Wortley Montagu, il inocula lui-même la petite vérole, en 1717, au fils unique de cet Ambaſſadeur, qui n'étoit âgé que de ſix ans.

La liſte des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, eſt immenſe aujourd'hui. On a des Traités pour & contre en abondance ; mais on diſpute encore, & les Inoculateurs ne ſont point parvenus, juſques ici, à faire de l'inſertion un dogme de pratique adopté par toutes les Facultés.

MAITRE GERVAIS. Voyez CHRETIEN.

MAITRE. (Guillaume LE) Voyez LEMAITRE.

MAITRE. (Rodolphe LE) Voyez LEMAITRE.

MAITRE-JEAN, (Antoine) Chirurgien juré du Roi à Mery-ſur-Seine & correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris, s'étoit formé dans cette Capitale ſous *Dionis* & *Mery*. Il ſe fit de la réputation, dès le commencement du XVIII ſiecle, par ſes ſuccès dans le traitement des maladies de l'œil. La deſcription de cet organe, qu'on trouve à la tête de ſon Ouvrage, fait voir qu'il n'avoit rien négligé pour en découvrir la ſtructure ; mais comme il porta également ſes vues ſur l'œil malade, il entra là deſſus dans les plus grands détails. Il vint à bout de démontrer que le ſiege de la Cataracte n'eſt point dans les membranes de l'œil, & que c'eſt uniquement de l'opacité du cryſtallin que cette maladie dépend. Voici les titres des Ouvrages de *Maitre-Jean* :

Traité des maladies de l'œil & des remedes propres pour leur guériſon. Troyes, 1707, *in*-4, 1722, *in*-8. Paris, 1741, *in*-12. En Flamand, par *Palfin*, Leyde, 1714, *in*-4. En Allemand, Nuremberg, 1725, *in*-8.

Obſervations ſur la formation du poulet. Paris, 1722, *in*-12, avec des figures deſſinées par l'Auteur. Son opinion eſt que la femelle des animaux quelconques fournit le germe de l'embrion, & que le mâle ne fait autre choſe que de lui donner l'action, d'où la vie dépend.

MAKENSIE, (George) Docteur en Médecine & Membre de la Société Royale d'Edimbourg, a publié, en 1708 & 1711, deux volumes *in-folio*, contenant les Vies des Savans Ecoſſois. Cet Auteur a promis un troiſieme volume ſur la même matiere.

MALANEL, (Matthias-Théodore) Médecin d'Anvers, qui fut en réputation dans le XVI ſiecle, a traduit en Latin le Livre de *Galien*, qui poſe en queſtion : *Utrum conceptus in utero ſit animal?* Cette Verſion a paru à Anvers en 1540, *in*-4, avec l'Ouvrage de notre Auteur, qui eſt intitulé : *De Melancholia, ſive, de atræ bilis morbô ex Galeni, Ruffi & Aëtii Sicanii voluminibus Collectanea.*

MALAVAL (Jean) naquit le 2 Mars 1669, à Lézan en Languedoc, Diocese de Nismes. Destiné à la Chirurgie, il prit le parti de venir à Paris, pour y puiser à la source les vrais principes de cet Art ; il arriva dans la Capitale en 1693. Ce que la fortune fit de plus heureux pour lui, fut de le loger dans le voisinage de M. *Hecquet*. Ce savant & pieux Médecin, ayant connu le jeune *Malaval*, le jugea digne de son amitié, & lui rendit à la fois deux services de la plus grande importance ; il lui fit abjurer la Religion Protestante dans laquelle il avoit été élevé par ses parens, & il le plaça chez M. *Le Dran* le pere. Déja instruit des principes de la Chirurgie, *Malaval* s'exerça à la pratique sous cet habile Maître ; & comme il avoit une mémoire prodigieuse, il se fit, plus aisément qu'un autre, un fonds de Théorie qui le mit en état d'être reçu dans la Communauté de Saint Côme le 20 Août 1701, & de faire un Cours public d'Ostéologie en 1704. C'étoit une espece de pierre de touche à laquelle on éprouvoit alors les talens des jeunes Maîtres.

En 1706, *Le Dran* le fils revint de l'Armée. La maison paternelle lui offrit les leçons de pratique les plus intéressantes ; mais il fut confié pour celles de Théorie à *Malaval* qui l'instruisit pendant trois ans. Feu M. *Morand*, dont les Opuscules de Chirurgie m'ont fourni la plus grande partie de cet article, dit qu'il a eu la satisfaction d'entendre M. *Le Dran* parler avec des sentimens dignes de lui, de ce commerce affectueux de services réciproquement & cordialement rendus.

Malaval se fit dès lors une réputation. Il se distingua sur-tout par l'opération de la saignée, qu'il a exercée long-tems avec un succès qui n'a été affoibli par aucune aventure fâcheuse. Il saignoit encore à quatre-vingt ans sans lunettes. Mais il ne se borna pas à cette opération dans laquelle il brilloit ; il en fit dans son tems de plus grandes, & sur des personnes de distinction, dont il mérita la confiance par ses succès. En 1721, il fut pourvu de la charge de Chirurgien du Roi en sa Cour de Parlement. Dans cette place, les premiers Magistrats l'honorerent encore de la confiance la plus intime, & plusieurs, de leur amitié.

A la création des Démonstrateurs Royaux en 1724, il fut un des cinq premiers établis par le Roi sur la présentation de M. *Mareschal*, & chargé du Cours qui a pour objet la démonstration de la saignée, du séton, des cauteres & des médicamens Chirurgicaux. Au moment de l'Institution de la Société Académique en 1731, il fut nommé Vice-Directeur par le Roi & continué pendant dix ans ; en 1741, il monta à la place de Directeur, dans laquelle il fut continué pendant quatre ans. Il a été fait Lieutenant du premier Chirurgien en 1750 ; & à ce titre, il parvint de droit à la charge de Trésorier de l'Académie, en vertu du Réglement donné par le Roi, lorsqu'il adopta cet établissement en 1751. Zélé pour les progrès de l'Art, auxquels les travaux de la nouvelle Académie ont contribué d'une maniere éclatante, *Malaval* y a fourni son contingent par les observations dont il a enrichi ses Mémoires.

Entre plusieurs indications pour l'opération du Trépan, l'on comptoit communément le détachement du péricrane. *Malaval* a fait voir que cela peut arriver à la suite des plaies de tête, sans qu'il paroisse aucun des accidens propres à nécessiter cette opération ; & *Quesnay* s'est servi des observations de notre Chirurgien pour appuyer un point de doctrine à ce sujet.

Une eſpece de Hernie inconnue aux Anciens, qui ſe fait par le Trou ovalaire, a fourni un fait communiqué par *Malaval*; il eſt d'autant plus intéreſſant, que l'opération en fut faite avec ſuccès. Il ſe trouve dans le ſecond Tome des Mémoires de l'Académie.

Les Praticiens ont obſervé que l'uſage du Mercure eſt auſſi pernicieux dans le traitement des Cancers, qu'efficace pour la cure des maladies vénériennes. Il eſt bien dangereux de prendre le change ſur cela. *Malaval* a confirmé par pluſieurs exemples la vérité de ce précepte préſentement adopté par les bons Chirurgiens. M. *Mark Akenſide*, l'un des Médecins du Roi d'Angleterre, vient cependant de publier quelques Obſervations dans le premier volume des Tranſactions Médicinales du College de Londres, imprimé dans cette ville en 1768, qui prouvent que le ſublimé corroſif, joint aux pilules de Ciguë, a été heureuſement employé dans la cure des Cancers récens.

Malaval venoit avec plaiſir aux Aſſemblées de ſa Compagnie, & il y jouiſſoit de la conſidération qu'il avoit ſi bien méritée; mais ſon grand âge ne lui permettant plus de les ſuivre, il demanda la Vétérance, pour ne s'occuper dorénavant que des hommages qu'il devoit à la Religion Catholique qu'il avoit ſincerement embraſſée. Il mourut le 16 Juillet 1758, âgé de 89 ans & quelques mois. Aux rares talens que ce Chirurgien avoit pour ſon Art, il joignit une belle ame & un grand jugement. Celui-ci s'affoiblit tellement par le nombre des années, que ſa vieilleſſe fut une véritable enfance: mais ce qui doit étonner, c'eſt que dans cet état même il ne perdit pas les traces des choſes qu'il avoit confiées autrefois à ſa mémoire. A l'occaſion d'un mot qui frappoit ſon oreille dans la converſation à laquelle il ne pouvoit pas prendre part, il récitoit avec chaleur un aſſez grand nombre de Vers ou de pages entieres d'Ouvrages en proſe qui lui étoient familiers, & où ſe trouvoit le mot qui lui ſervoit, pour ainſi dire, de réclame. Son cerveau étoit une eſpece de montre à répétition.

Ce Chirurgien a été pere de trois enfans, deux fils & une fille. L'ainé s'étoit deſtiné à la Médecine; il fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1734. Le cadet étoit Maître Chirurgien du College de Paris, & Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims. Tous deux bien nés, bien élevés, tous deux dignes d'une plus longue vie, ils ſont morts à la fleur de leur âge. On retrouve dans leur ſœur mariée à M. *Foubert*, ce caractere d'amabilité, dont la nature avoit libéralement pourvu la famille de *Malaval*.

MALISSAIN, (François) étoit de Paris. Il eut l'avantage d'avoir pour Maître le célebre *George Mareſchal*, alors Chirurgien-Major de la Charité, & depuis premier Chirurgien du Roi Louis XV. Quelque tems après avoir été reçu dans la Communauté de Saint Côme, il fut nommé à la charge de Chirurgien de S. A. R. le Duc de Lorraine. Il ſervit ce Prince pendant pluſieurs années, & paſſa enſuite à Pont-à-Mouſſon, où il prit ſes degrés en Médecine & obtint une Chaire de Profeſſeur en Chirurgie. Mais il abandonna cette Univerſité pour ſe rendre à Lille en Flandre, où il mourut en 1721. Il étoit alors Médecin de l'Hôpital Militaire de cette ville & Chirurgien-Major des Armées du Roi Très-Chrétien dans les Pays-Bas.

MALOET, (Pierre) de Clermont en Auvergne, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1720. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de l'Académie Royale des Sciences, & les succès, dont sa pratique a été couronnée, celle de l'Hôtel des Invalides qu'il a gouverné comme Médecin. Les Mémoires de l'Académie des années 1727, 1728, 1732 & 1733, contiennent plusieurs Observations de sa façon sur des sujets intéressans.

Pierre-Louis-Marie, son fils, Docteur de la Faculté de Paris, sa patrie, depuis 1752, & premier Médecin de Mesdames de France, a publié l'*Eloge Historique de M. Vernage*. Paris, 1776, *in*-8.

MALOUIN, (Charles) né d'une famille de gens de Lettres, la plupart Médecins, fit des progrès extraordinaires dans ses études, sur-tout en Physique. A la fin de son cours de Philosophie à Caen, son Professeur étant mort précipitamment, M. *Malouin*, son oncle, Proviseur du College, lui trouva tant de capacité, qu'il le jugea digne de remplir la Chaire vacante. Mais le goût du jeune Physicien pour la Médecine l'emporta bientôt sur celui de la Philosophie. Il s'appliqua tout entier à l'Art de conserver la santé & de guérir les maladies, & prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Caen. Il vint à Paris en 1717, dans le dessein de se perfectionner; mais l'excès de l'étude le mit au tombeau à l'âge de 23 ans, lorsqu'il s'apprêtoit à retourner à Caen pour y disputer la Chaire de la Langue Grecque, qu'occupa depuis l'Abbé *Malouin* son frere, Licencié en Droit, Chanoine de Caen & sous-Doyen de la Faculté de Théologie en l'Université de la même ville.

On a de *Charles Malouin* :

De vero & inaudito artificio quô moventur solida, unàque de cordis & cerebri motu. Cadomi, 1715, *in*-4. C'est probablement une Dissertation Académique. La Version Françoise qu'on a trouvée en manuscrit à sa mort, & dans laquelle il est entré dans de plus grands détails, a été donnée au public par *Jacques-Laurent Malouin*, Docteur en Théologie & frere de l'Auteur, sous ce titre :

Traité des corps solides & fluides du corps humain, ou, Examen du mouvement des liqueurs animales dans leurs vaisseaux. Paris, 1718, *in*-12. Paris, 1758, *in*-12, avec un *Traité de l'usage des Langues savantes dans les Sciences*, par *Paul-Jacques Malouin*, dont nous allons parler.

Paul-Jacques Malouin, Docteur & ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, où il avoit pris le bonnet en 1730, Médecin ordinaire de la Reine, Censeur Royal, de l'Académie des Sciences & de la Société Royale de Londres, Professeur au College Royal, naquit à Caen dans une famille qui s'est distinguée dans les Lettres. Il lui a fait honneur par ses talens. On lui doit tout ce qui regarde la Chymie dans les deux premiers volumes du Dictionnaire Encyclopédique; il a communiqué à l'Académie l'Analyse des eaux savoneuses de Plombieres & l'Histoire des maladies épidémiques observées à Paris, de même que les différentes températures de l'air depuis 1746 jusqu'en 1754. On lui doit encore :

Traité de Chymie contenant la maniere de préparer les remedes qui sont le plus en usage dans la pratique de la Médecine. Paris, 1734, *in*-12.

Lettre en réponse à la critique du Traité de Chymie. Paris, 1735, *in*-12.

Pharmacopée Chymique, ou Chymie Médicinale. Paris, 1750 & 1755, deux volumes *in*-12.

MALPIGHI, (Marcel) célebre Médecin & Anatomiste, étoit de Crevalcuore près de Bologne, où il naquit le 10 Mars 1628. L'étude des Belles-Lettres occupa les premieres années de sa jeunesse ; ce ne fut qu'après avoir atteint sa dix-septieme, qu'il commença son cours de Philosophie sous *François Natalis*, qui lui inspira pour le Péripatétisme le goût qu'il avoit lui-même. En 1649, *Malpighi* perdit son pere & sa mere dans l'espace de peu de jours. Abandonné à lui-même, il ne savoit trop quel parti prendre, lorsque *Natalis*, son Professeur de Philosophie, lui conseilla de se jetter du côté de la Médecine. Il en entreprit le cours à Bologne sous *Barthélémi Massaria* & *André Mariano* qui furent les témoins de ses succès. Comme ils lui remarquerent beaucoup de dispositions pour l'Anatomie, ils s'attacherent à les cultiver ; *Massaria*, en particulier, fixa son goût pour la dissection, en faisant devant lui diverses expériences sur les animaux vivans, pour trouver des preuves contre la circulation qu'il ne vouloit point admettre. *Jean-Baptiste Caponi*, *Christophe Guelferi* & *Charles Fracassati*, qui suivoient les cours particuliers de ce Professeur, disséquerent encore plusieurs cadavres humains, & *Malpighi* ne manqua pas de profiter de leurs recherches. Il finit à Bologne son cours de Médecine par la réception du bonnet de Docteur en 1653. Les Arabes étoient alors dans la plus grande vénération dans cette Université ; mais comme notre Candidat étoit partisan de la doctrine d'*Hippocrate*, il afficha son gout dans ses Theses publiques, & s'attira par-là mille brocards de la part des Maîtres & de ses condisciples. Satisfait d'avoir soutenu une bonne cause, il lui importa peu de passer pour un Novateur téméraire ; il savoit que l'esprit ne peut prendre la position d'où l'on voit la vérité, s'il n'est affranchi de tout préjugé & de toute passion, qui sont les sources principales des faux jugemens des hommes & des erreurs qui les déshonorent.

Malpighi s'étoit déja fait une réputation brillante, lorsque la ville de Bologne l'engagea à accepter une place de Professeur en Médecine. Il monta en Chaire en 1656 ; mais Ferdinand II, Grand Duc de Toscane, l'enleva bientôt à cette Académie, en l'attirant dans celle de Pise, où il se rendit, pendant le cours de la même année, pour y enseigner la Médecine Théorique. Ce fut-là que *Malpighi* contracta une étroite amitié avec le savant *Borelli*, à qui il avoue d'être redevable de l'aisance qu'il eut pour la plupart des découvertes qu'il fit dans la suite. Dès qu'il eut entendu ce grand Philosophe, il fut non seulement choqué des termes barbares de la Philosophie Scholastique, mais il en sentit tellement le vuide, qu'il ne s'attacha plus qu'aux expériences, & comprit que c'étoit sur elles que devoient être bâtis les systêmes philosophiques.

La santé de *Malpighi* ne s'accommoda pas de l'air de Pise ; comme il y étoit souvent malade, il prit le parti de retourner, en 1659, à Bologne, où il s'arrêta jusqu'en 1662 qu'il passa à Messine pour y remplir la Chaire de premier Professeur en Médecine, à laquelle il avoit été nommé par le Magistrat de

cette ville. La Lettre par laquelle il fut invité de se rendre à Messine, est du 2 Avril 1662. Ce Médecin s'étoit engagé à y enseigner pendant quatre ans, & ce premier terme fini, on le sollicita d'en recommencer un nouveau. Il parut accepter la proposition; mais étant passé au mois d'Avril 1666 dans sa patrie, sous le prétexte d'y voir ses amis, il s'y arrêta. Quelque vives qu'eussent été les sollicitations des Magistrats de Messine pour le déterminer à retourner dans leur ville, il y répondit par de si bonnes raisons, qu'ils consentirent à le perdre.

Le sujet qui avoit rappellé ce Médecin à Bologne, n'étoit autre que le desir d'y reprendre ses exercices dans les Ecoles de cette Université. Il se mit à y enseigner, en même tems qu'il faisoit de l'Anatomie une de ses principales occupations. Son nom se répandit alors si avantageusement dans les pays étrangers, qu'il fut reçu dans la Société Royale de Londres le 4 Mars 1669. Il continua de faire honneur à sa Faculté jusqu'en 1691, que le Cardinal Antoine Pignatelli, qui l'avoit connu à Bologne pendant sa Légation, étant devenu Pape sous le nom d'Innocent XII, l'appella à Rome & le nomma premier Médecin de sa personne. *Malpighi* se rendit dans la Capitale du monde Chrétien. Il étoit déja d'un certain âge, sujet à la goutte, aux palpitations de cœur & à des douleurs néphrétiques; tout cela détruisit insensiblement ses forces qu'il usoit encore par l'étude. Environ trois ans après son arrivée à Rome, il fut attaqué d'apoplexie au Palais Quirinal, & il y succomba le 29 Novembre 1694, à l'âge de 67 ans. Il avoit été reçu, la même année, de l'Académie des Arcades. Son corps fut embaumé, transporté à Bologne, & inhumé dans l'Eglise de Saint Grégoire. On grava l'Epitaphe suivante sur son Tombeau:

D. O. M.
MARCELLUS MALPIGHIUS
Philosophus & Medicus Bononiensis Collegiatus:
In Pisana & patriâ Universitate Ordinarius,
In Messana verò Primarius Medicinæ Professor,
Operibus editis, clariorum Europæ Academiarum
Æstimationem promeritus,
Ab Innocentio XII P. M.
In Archiatrum electus,
Ac inter Romanos Nobiles
Et Cubicularios intimos participantes
Adscriptus:
In proximo Cœnotaphio,
Quod sibi & posteris extrui mandaverat,
Requiescit.
Annô Salutis M. D. C. XCIV,
Ætatis suæ LXVII.

L'Université de Bologne apprécia si haut les services que ce grand Médecin lui avoit rendus, que, pour en témoigner sa reconnoissance & en faire passer le souvenir à la postérité, elle fit graver, en 1683, cet éloge sur une Table de marbre qu'on posa dans l'une des Ecoles publiques :

D. O. M.

Virtuti ac famæ æternùm mansuræ
INCLYTI VIRI MARCELLI MALPIGHI,
Medicinæ Professoris celeberrimi,
Utraque Artistarum Universitas posuit annô salutis 1683.
Miraris breve Lemma? Nomen ingens
Ornari negat : est satis referri.
Jussum cætera cur tacere marmor?
Omnis Malpighium loquetur ætas.

La sagacité de ce Médecin dans les recherches Anatomiques lui mérita la réputation, dont il jouit encore aujourd'hui. Il s'appliqua à la découverte des parties les plus déliées du corps humain & les moins sensibles à la vue, dans un tems où personne n'en avoit pas même eu la moindre idée. Il macéroit les parties qu'il vouloit examiner, il se servoit de microscopes, il employoit des injections faites avec l'encre & d'autres liqueurs colorées, il réunissoit à tout cela l'Anatomie comparée des animaux : c'est à cette méthode de procéder que l'on doit les belles choses que *Malpighi* nous a tracées. Mais son industrie ne borna point ses recherches aux animaux les plus parfaits ; elle les étendit jusqu'aux Insectes & les végétaux, qu'il disséqua avec la même adresse que les parties du corps humain. Il découvrit, entre autres choses, que la substance corticale du cerveau est composée d'une multitude innombrable de petites glandes ; il fixa les différentes conjectures qu'on avoit faites jusqu'alors sur le tissu de la langue ; il démontra au vrai la substance des poumons & celle du foie, & donna plusieurs observations nouvelles sur la rate, sur le méchanisme des reins, sur les vaisseaux lymphatiques, sur les glandes. Il est vrai qu'il a poussé trop loin ce qu'il a dit sur la texture de ces dernieres parties, dont il a inutilement multiplié le nombre ; il est vrai encore que sa diction est assez mauvaise & difficile à comprendre, que sa Théorie ne vaut pas mieux : mais ce dernier défaut, qui étoit celui de son siecle, ne doit rien diminuer de notre reconnoissance pour les découvertes & les observations dont il a enrichi l'Histoire Naturelle & l'Anatomie. *Malpighi* eut cependant bien des contradictions à essuyer, & il fut cruellement déchiré par ses adversaires, souvent même par les Médecins, ses confreres. Ceux-ci tournerent ses travaux en dérision, les traiterent de frivoles & regarderent ses découvertes comme de vaines spéculations, plus propres à entretenir l'humeur curieuse des gens oisifs, qu'à apporter quelque utilité dans la pratique de la Médecine. Parmi les antagonistes de *Malpighi*, aucun ne porta plus loin son animosité que *Jérôme Sbaragli*, son ancien collegue. On trouve encore parmi eux, *Michel Lipari*,

Paul Mini, *Montanari*, *Triumphetti*, *Bonanni* & plusieurs autres, qui s'attacherent tous à critiquer les Ouvrages de notre Médecin. Mais leur critique ne séduisit pas les grands Anatomistes du XVII siecle ; ils firent l'accueil le plus distingué aux différens Ecrits que *Malpighi* mit au jour sous ces titres :

Observationes Anatomicæ de pulmonibus. Bononiæ, 1661, *in-folio. Hafniæ*, 1663, *in*-8, avec le Traité de *Thomas Bartholin*, qui est intitulé : *De pulmonum substantiâ & motu*. Ces Observations ont encore paru à Leyde en 1672, *in*-12, & à Francfort en 1678, *in*-12.

Epistolæ Anatomicæ de Lingua, de Cerebro, de externo tactûs organo, de Omento, de Pinguedine & adiposis ductibus. Bononiæ, 1661, 1665, *in*-12. *Amstelodami*, 1669, *in*-12.

De viscerum, nominatim Pulmonum, Hepatis, cerebri corticis, Renum, Lienis structurâ, Exercitationes Anatomicæ. Accedit Dissertatio de Polypo. Bononiæ, 1666, *in*-4. *Amstelodami*, 1669, *in*-12. *Londini*, 1669, *in*-12. *Jenæ*, 1677, 1683, *in*-12. *Francofurti*, 1678, *in*-12. En François, Paris, 1683, *in*-12, par *Sauvalle. Monspelii*, 1683, *in*-12. C'est dans la Dissertation sur le polype que cet Auteur traite de la nature du sang ; il est le premier qui en aît parlé avec connoissance de cause, & d'une maniere qui présente bien son sujet.

Dissertatio Epistolica de formatione pulli in ovo. Londini, 1666, 1673, *in*-4. En François, Paris, 1686, *in*-12.

Dissertatio Epistolica de Bombyce. Londini, 1669, *in*-4, avec 54 figures en douze planches. En François, Paris, 1686, *in*-12.

Anatome plantarum, cum Appendice de ovo incubato. Londini, 1675, *in-folio*, avec figures. Il a exposé fort au long la structure des plantes, qu'il étoit parvenu à développer à l'aide de ses microscopes ; il est même un des premiers qui aient établi la différence sexuelle entre elles.

Anatomes plantarum pars altera. Londini, 1679, *in-folio*. La premiere & la seconde partie ensemble, *Londini*, 1686, *in-folio*.

Epistola de glandulis conglobatis. Londini, 1689, *in*-4. *Leidæ* 1690, *in*-4.

Consultationum Medicinalium Centuria prima. Patavii, 1713, *in*-4, par les soins de *Jérôme Gaspari*, Médecin de Vérone. *Venetiis*, 1748, avec les Consultations de *Lancisi*. Notre Auteur y donne une histoire fort succinte des maladies & de leur cure, mais il ne dit rien du bon ni du mauvais succès des remedes.

La plupart de ces Ouvrages sont dans la Bibliotheque Anatomique, publiée à Geneve en 1685, *in-folio*, par *Le Clerc* & *Manget* ; on trouve encore dans cette Bibliotheque : *De cornuum vegetatione. De Utero & viviparorum ovis. Epistolæ quædam circa illam de ovo Dissertationem.* On a d'ailleurs le Recueil des Œuvres de *Malpighi*, sous le titre d'*Opera omnia. Londini*, 1686, deux Tomes *in-folio. Lugduni Batavorum*, 1687, deux Tomes *in*-4. Ses *Opera posthuma* ont paru : *Londini*, 1697, *in-folio. Amstelodami*, 1698, 1700, deux volumes *in*-4, avec figures. *Venetiis*, 1698, *in-folio*. Tous les Ouvrages de ce Médecin ont été imprimés à Venise en 1733, *in-folio*, avec les Préfaces & les Annotations de *Faustin Gavinelli*, Lecteur public d'Anatomie.

MANARA (Camille) naquit à Milan le 10 Janvier 1652. Il étudia la Médecine à Pavie, où il reçut les honneurs du Doctorat ; après quoi, il retourna dans

dans sa ville natale, suivit *Barthélémi Guidetti* dans le cours de sa pratique, & devint lui-même un des plus habiles Praticiens de Milan. Il y mourut le 10 Octobre 1709. Ses Ouvrages sont:

Pharmaceutici Returbiani potûs ad mentem Gabriëlis Frascati extractum, in quo natura, virtus & utendi modus ejusdem sincerè continentur. Ticini, 1687, *in*-8.

La vilta del Fango ne Bagni di Retorbio pretiosa. Milan, 1689, *in*-8.

De moderando panaceæ Americanæ abusu, sive, de Tabaci vitio in Europæis & maximè in Insubribus corrigendô & emendandô. Madriti, 1702, *in*-12. *Mediolani*, 1707, *in*-12.

Infantilium ærumnarum Compendium. Manuscrit *in*-4.

MANARD, (Jean) de Ferrare, où il étoit né en 1461, s'appliqua à l'étude de la Médecine dès qu'il eut achevé son cours de Philosophie. Il y fit d'autant plus de progrès, qu'il fut dirigé par *Nicolas Léonicene* qui enseigna ces deux Sciences à Ferrare avec le plus grand applaudissement. Disciple chéri d'un tel Maître, *Manard* eut l'avantage de voir *Léonicene* s'intéresser à ses succès par des instructions privées, qui lui facilitoient l'intelligence des leçons publiques de ce Professeur; mais disciple aussi ingrat qu'il avoit été aimé, *Manard* oublia bientôt les services importans qu'il avoit reçus de *Léonicene*. Sa conduite envers lui l'exposa aux reproches de ses contemporains; la postérité même l'a accusé d'ingratitude.

Ce Médecin a fait sa profession à Ferrare jusqu'en 1513. L'année suivante, il fut appellé en Hongrie pour remplir la charge de premier Médecin du Roi Ladislas VI. La mort de ce Prince, qui arriva en 1516, lui fit prendre la route de sa patrie; mais comme il s'arrêta en Hongrie, en Pologne & en Autriche, il n'arriva à Ferrare que dans le courant de 1518, & ne commença d'y enseigner la Médecine qu'en 1519. Ce ne fut qu'après son retour qu'il mit au jour les Ouvrages que nous avons de lui, sous ces titres:

Medicinales Epistolæ Recentiorum errata & Antiquorum decreta peritissimè referantes. Ferrariæ, 1521, *in*-4. *Parisiis*, 1528, *in*-8. *Argentorati*, 1529, *in*-8. *Lugduni*, 1549, *in*-8. On a des éditions plus amples: *Epistolarum Medicinalium Libri XX*, auxquels on a joint ses *Annotationes & censuræ in Joannis Mesuæ simplicia & composita. Basileæ*, 1540, *in-fol. Venetiis*, 1542, *in-fol. Ibidem*, 1611, & *Hanoviæ*, 1611, *in-fol.*, sous le nouveau titre de *Curia Medica viginti Libris Epistolarum & Consultationum adumbrata.* Ces Lettres furent écrites depuis l'an 1500 jusqu'en 1536, & l'Auteur y censure la pratique des Arabes avec beaucoup de vivacité. On y trouve d'ailleurs de bonnes Observations à travers les discussions les plus inutiles, comme les plus minutieuses.

In primum Artis parvæ Galeni Librum Commentarius. Romæ, 1525, *in*-4. *Basileæ*, 1536, *in*-4.

Ce Médecin épousa dans un âge fort avancé une jeune fille d'une grande beauté. Le desir d'avoir des enfans le porta à des excès qui avancerent ses jours, & dont il mourut le 8 Mars 1536, âgé de 74 ans. *Pierre Curtius* en prit sujet de lui faire cette épitaphe:

Dum Manarde vigil cum prole Coronidis esses,
Vidisti vitam perpetuam esse tuam.
Et dum formosa cum Pallade conjuge dormis,
Sensisti mortem curvus adesse senex.
Hic nunc clare jaces, & quem Podalirion esse
Vidimus, annosum sustulit ipsa Venus.

Julie, femme de *Manard*, a émoussé la pointe épigrammatique de ces vers; par l'inscription honorable qu'elle fit graver sur le Tombeau de son mari:

JOANNI MANARDO FERRARIENSI
Viro, uni omnium integerrimo ac sanctissimo,
Philosopho ac Medico doctissimo,
Qui annos P. M. LX continenter tùm docendo, tùm scribendo,
Tùm innocentissimè medendo,
Omnem Medicinam ex arce bonarum Litterarum fœdè prolapsam,
Et in Barbariæ potestatem ac ditionem redactam,
Prostratis ac profligatis hostium copiis,
Identidem ut Hydra renascentibus,
In antiquum, pristinumque statum ac nitorem restituit:
Lauream omnium bonorum consensu adeptus,
IV & LXX annum agens,
Omnibus omnium ordinum sui desiderium relinquens,
Humili se hôc Sarcophagô condi voluit.
JULIA MANARDA UXOR
Quod ab ea optabat,
Posuit.

Hæc brevis exuvias magni capit Urna Manardi,
Nam virtus latè docta per ora volat.
Mens pia cum Superis cœli colit aurea templa;
Hinc Hospes vitæ sint documenta tuæ.
Annô M. D. XXXVI.

MANCINI, (Jules) Médecin du XVII siecle, étoit de Sienne. Il pratiqua à Rome avec tant d'estime & de réputation, qu'après avoir rempli la charge de Médecin de l'Hôpital du Saint Esprit *in Saxia*, il devint Chanoine du Vatican, & fut enfin nommé premier Médecin du Pape Urbain VIII, qui monta à la Chaire de Saint Pierre le 6 Août 1623. Le pronostic de *Mancini* étoit si juste, qu'on ne vit guere qu'il ait été démenti par l'événement. La sagacité qu'il avoit acquise à cet égard, lui faisoit voir les choses telles qu'elles étoient & telles qu'elles pouvoient être. Ce talent releva beaucoup le mérite qu'il avoit d'ailleurs; il eut en particulier celui de faire un bon usage de ses richesses. Il lé-

gua de groffes fommes d'argent aux Ecoliers de l'Univerfité de Sienne, & il ordonna d'en employer le montant à l'acquifition de quelques fonds applicables à leur entretien. On n'a point d'Ouvrage de la façon de *Mancini*; celui qui a paru à Venife en 1601 & en 1625, *in-4*, fous fon nom, eft un Traité *De decoratione* qu'il avoit recueilli des Leçons du favant *Mercuriali*.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Jacques Mancini*, dont on a un Livre intitulé : *Praxis vifitandi infirmos*, imprimé à Venife en 1659, *in-8*.

MANCUSUS (Jofeph) naquit à Palerme en 1598. Les progrès qu'il fit dans les Lettres Humaines, engagerent fes parens à le pouffer dans la carriere où il étoit entré; il s'appliqua à l'étude de la Philofophie & de la Médecine, & il prit le bonnet de Docteur en ces deux Sciences avec beaucoup de gloire. Prefque au fortir des Ecoles, il fut chargé d'enfeigner la Médecine à Palerme. Son âge ne fit pas bien augurer de fes fuccès; il s'acquitta cependant de cette charge avec tant de fruit, qu'il forma plufieurs Médecins qui ont fait honneur à la Sicile. Il ne fut pas moins recherché dans la pratique, qu'il étoit fuivi dans la Chaire; les meilleures familles & prefque toutes les Communautés de fa ville natale fe confierent à fes foins. *Paul Pizzuti*, Proto-Médecin de la Sicile, fe déchargea même fur lui des fonctions de fon emploi, & il les remplit avec diftinction. Mais comme les devoirs de la Religion tenoient la premiere place dans l'efprit de *Mancufus*, il ne rougit pas de les pratiquer publiquement. Sa fcience étoit humble; il en rapportoit toute la gloire à Dieu qui en eft le principe. Solidement pieux dans le refte de fa conduite, il fut encore très-attaché aux exercices extérieurs de la Religion, & ne penfa pas comme tant de Savans de notre fiecle, qui les regardent comme des cérémonies propres à amufer les fimples. Plein de refpect pour ces exercices, ce Médecin venoit de fatisfaire fa piété, en accompagnant la proceffion de la Sainte Epine du Couvent des Carmes, lorfqu'il fut attaqué de la fievre qui le mit au tombeau après quelques jours de maladie, le 9 Mai 1671, à l'âge de 73 ans. Son corps, qui fut inhumé dans l'Eglife de Saint Antoine de Padoue chez les Freres de l'étroite Obfervance, fut trouvé tout entier au commencement du XVIII fiecle, lorfqu'*Antonin Mongitore* écrivoit fa Bibliotheque de Sicile. Les Ouvrages de *Mancufus* ont été bien reçus de fes contemporains, à qui il les a donnés fous ces titres :

De fecunda cubiti fectione in omnibus febribus putridis & malignis & verè peftilentialibus. Panormi, 1650, *in-4*.

De Colomborum attractione. Ibidem, 1650, *in-4*.

De partu dierum 238, quod non fit novimeftris legitimus, fed octimeftris aut ad octimeftrem fpectans. Ibidem, 1651, *in-4*.

MANDER, (Adam VAN) Médecin, Philofophe, Mathématicien, & d'ailleurs homme éloquent & favant dans l'Hiftoire, étoit de Bruges, & vivoit dans le XVI fiecle. Il pratiqua long-tems la Médecine à Gand, où il publia en Latin divers Calendriers, calculés à la hauteur de 51 degrés de latitude, fous le titre d'*Ephemerides Meteorologicæ*.

Manget cite *Charles Van Mander*, Auteur d'un Poëme *De Pulvere Tabaci*, qui parut à Copenhague en 1665, *in*-4.

MANDEVILLE, (Bernard DE) Médecin du XVIII siecle, naquit à Dort, & se fit un nom malheureusement célebre par des Ouvrages impies. On dit qu'il vivoit comme il écrivoit, & qu'il autorisoit autant les vices par ses exemples que par ses Ecrits. Ce fut en Angleterre, & dans la langue de ce Royaume, qu'il publia en 1714 un Poëme intitulé: *The Grumbling hive*, c'est-à-dire, l'*Essaim d'abeilles murmurant*, sur lequel il fit ensuite des remarques. Elles parurent à Londres en Anglois, avec le corps de l'Ouvrage, en 1723, *in*-8, sous un titre qu'on peut rendre par celui de *La Fable des abeilles*. Il y a aussi une édition Françoise, donnée dans la même ville, en 1740, quatre volumes *in*-8, sous ce titre: *La Fable des abeilles, ou les fripons devenus honnêtes gens*. Il prétend que le luxe & les vices des particuliers tournent au bien & à l'avantage de la société. Quelle morale! Mais pour ne laisser aucun doute sur la perversité de son cœur & de son esprit, *De Mandeville* publia ensuite ses pensées sur la Religion, l'Eglise & le bonheur de la nation, que *Van Effen* traduisit de l'Anglois en François, & mit au jour à la Haye en 1722, *in*-8. Ces pensées firent grand bruit, aussi bien que la Fable des abeilles, & souleverent les personnes judicieuses contre leur Auteur, à cause de son irréligion & de ses impiétés. Il mourut à Londres le 19 Janvier 1733, à l'âge d'environ 63 ans.

On a encore de lui d'autres Ouvrages frappés au coin des précédens: il s'en est plus occupé que de ceux qui regardent la Médecine, car il paroît que le suivant est le seul qu'il ait écrit sur cette Science:

Treatise of the hypochondriak and hysteric passion. Londres, 1711, *in*-8. C'est la seconde édition. Il parle en Praticien éclairé sur les maladies Hypochondriaques & Hystériques, & recommande beaucoup l'exercice, la commotion, les frictions: mais toute sérieuse que soit la matiere qu'il traite, son génie satyrique perce encore à travers les conseils qu'il donne dans cet Ouvrage.

MANDEVILLE, (Jean DE) Chevalier Anglois & Professeur en Médecine, sortit de son pays environ l'an 1332, & voyagea pendant trente-quatre ans en Asie & en Afrique. A son retour, il donna au public une Relation de ses voyages, dans laquelle il s'étend sur ce qu'il a vu de plus remarquable en Egypte, en Arabie, en Perse & ailleurs. Cet Ouvrage, qu'il mit en Latin, en François & en Anglois, a encore été traduit en diverses autres Langues. Il a paru en Latin sous le titre d'*Itinerarius à terra Angliæ ad partes Jerosolimitanas*, en caracteres gothiques, *in*-4, sans année d'impression au frontispice; mais on trouve ces mots à la fin du Livre: *Explicit itinerarius à terra Angliæ ad partes Jerosolimitanas, editus annô M. CCCC. LV in civitate Leodiensi*. On voit par-là que l'Art de l'imprimerie n'avoit pas tardé long-tems à être connu à Liege, puisqu'il n'y avoit que quinze ans que les premiers essais en avoient été donnés au public. Les autres éditions de cet itinéraire sont: en Flamand, à Zwol, 1483, *in*-4; en François, à Lyon, 1487, & à Paris, 1542; en Italien, 1496, & à Venise, 1534; en Espagnol, à Valence, 1540, *in-folio*; en Anglois, à Londres, 1696, *in*-4. Mais cet Ouvrage,

n'auroit pas été tant multiplié, si l'on avoit fait attention aux fautes & aux mensonges dont il est rempli. L'Auteur mourut à Liege le 17 Novembre 1372, comme nous l'apprenons de son Epitaphe qui est rapportée par *Vossius*, *Balæus*, *Pitsæus* & d'autres, & que l'on voit chez les Guillelmites où il fut enterré:

Hìc Jacet Vir Nobilis
DOMINUS JOANNES DE MANDEVILLE,
Aliàs dictus ad Barbam,
Miles,
Dominus de Chambdy,
Natus de Anglia,
Medicinæ Professor, devotissimus Orator,
Et bonorum suorum largissimus pauperibus erogator;
Qui,
Quasi totô orbe lustratô
Leodii diem vitæ suæ clausit extremum,
Annô Domini 1372,
Mensis Novembris die 17.

MANDOSIUS, (Prosper) noble Romain & Chevalier de Saint Etienne, vécut vers la fin du XVII siecle. On peut utilement consulter ses Ouvrages sur l'Histoire de la Médecine & des Médecins; sa Bibliotheque des Ecrivains Romains, & spécialement son Théatre des premiers Médecins des Papes, fournissent certains traits qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Il cite même dans ce dernier Ouvrage, d'autres Médecins que ceux des Souverains Pontifes; mais les Vies des uns & des autres sont trop courtes, & souvent il s'est plus attaché à parler de la famille de ces Médecins, que de ce qu'ils ont fait pour les progrès de l'Art. Voici les titres des Ouvrages de *Mandosius*:

Bibliotheca Romana, seu, Romanorum Scriptorum Centuriæ V. Romæ, 1682, deux volumes *in*-4.

Theatrum Archiatrorum SS. Pontificum Romanorum. Ibidem, 1696, *in*-4.

MANELPHI, (Jean) de Monte-rotonde dans le Pays des Sabins, enseigna la Médecine à Rome, où son savoir & ses Ouvrages le firent estimer sous le Pontificat d'Urbain VIII, vers l'an 1630. Différens Auteurs parlent de lui avec éloge. A juger de ce Médecin par ses Ecrits, il paroît que non seulement il aima le travail, mais qu'il s'y appliqua utilement. Voici les titres sous lesquels ses Ouvrages ont paru:

Tractatus de fletu & lacrymis. Romæ, 1618, *in*-8.

Responsio brevis ad Annotationes Prosperi Martiani in Commentationem Marsilii Cagnati super Aphorismo Concocta, XXII *Libri primi Hippocratis. Ibidem*, 1621, *in*-8.

Disceptatio de Helleboro. Ibidem, 1622, *in*-8.

Prognostica in Febribus in communi & ad mentem Hippocratis edita. Romæ, 1623, *in*-8.

Annotationes quædam & circa Textum præcipuè, unà cum Versione Aphorismorum Hippocratis, Nicolaô Leonicenô interprete. Ibidem, 1623, *in*-16.

Theoria de Febribus. Ibidem, 1625, *in-4.*

Urbanæ Disputationes in primam Problematum Aristotelis Sectionem. Ibidem, 1630, *in-8.*

De parte affecta Pleuritidis, Dissertatio. Ibidem, 1642, *in-8.*

Mensa Romana, sive, urbana victûs ratio. Ibidem, 1650, *in-4.*

MANFREDI, (Jérôme) Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XV siecle, étoit fort attaché à l'Astrologie. Les sympathies des corps qui n'ont nul rapport entre eux, servoient alors à expliquer les difficultés de la Physique & de la Pathologie ; on vouloit rendre raison de tous les faits, & par la crainte d'être en défaut à cet égard, on préféroit de recourir à de vieilles chimeres, plutôt que d'avouer son ignorance. L'Astronomie, cette Science respectable qui s'occupe de la connoissance des corps célestes, étoit alors moins en honneur que l'Art imposteur de régler les destins des hommes sur les mouvemens des astres, & d'étudier les influences qu'on leur attribuoit sur la vie & la santé. *Manfredi*, qui enseigna la Médecine à Bologne jusqu'en 1492, s'attacha à prouver la nécessité & l'avantage des recherches Astronomiques dans la cure des maladies ; non seulement il débita en Chaire cette vaine & pernicieuse doctrine, mais il écrivit encore des Ouvrages qui buttent à fasciner l'esprit de ses lecteurs sur le même objet. Ces Ouvrages sont intitulés :

Centiloquium de Medicis & Infirmis. Bononiæ, 1483, 1489, *in-4. Venetiis*, 1500, *in-fol. Norimbergæ*, 1530, *in-8.*

Ephemerides Astrologicæ operationes Medicas spectantes. Bononiæ, 1664. Il y a des éditions antérieures à celle-ci.

Ce Médecin mourut à Bologne & fut enterré dans l'Eglise de Ste. Marguerite.

Paul Manfredi, autre Médecin Italien, naquit à Lucques, & fut en réputation vers le milieu du XVII siecle. Il est encore une preuve de l'empire des préjugés sur l'esprit des hommes. Sectateur des opinions de *Libavius*, il écrivit un Traité pour prouver les avantages de la transfusion du sang d'un animal dans un autre. Il fut publié sous ce titre :

De nova & inauditâ Medico-Chirurgicâ Observatione, sanguinem transfundente de individuo in individuum, priùs in brutis & deindè in homine expertâ Romæ. Romæ, 1668, *in-4.*

Cet Auteur a donné quelques Observations sur l'orcille interne & sur l'uvée ; elles ont paru à Rome en 1674, *in-4*, & *Manget* les a insérées dans sa Bibliotheque Anatomique.

MANGET, (Jean-Jacques) habile Médecin, naquit à Geneve le 19 Juin 1652. Après son cours d'Humanités qu'il fit avec distinction, il commença celui de Philosophie à l'âge de 14 ans, & passa ensuite aux Ecoles de Théologie. Il s'appliqua à cette Science pendant cinq ans : mais s'étant enfin décidé pour la Médecine, il y fit tant de progrès sans aucun Maître, au seul moyen des Livres, qu'en 1678 il obtint les honneurs du Doctorat à Valence en Dauphiné. Il se mit alors à pratiquer la Médecine dans sa patrie, & comme il l'exerça avec beaucoup de réputation, Fréderic III, Electeur de Brandebourg & premier Roi de Prusse en 1701, le nomma Médecin honoraire de sa personne en 1699. *Manget* étoit labo-

rieux ; il conserva même son goût pour le travail jusques vers la fin de sa vie, qu'il poussa jusqu'à l'âge de 91 ans, étant mort à Geneve le 15 Août 1742. *Daniel Le Clerc*, Auteur de l'Histoire de la Médecine, a beaucoup aidé cet Ecrivain dans la compilation des nombreux Ouvrages qu'il a mis au jour. On sent bien qu'un homme qui a publié tant de gros volumes, n'a pu tout faire lui seul ; on sent même qu'il n'est point étonnant qu'il ne soit pas toujours original & exact : mais les Recueils qu'il a laissés n'en seront pas moins utiles à ceux qui ne peuvent avoir des Bibliotheques fournies de quantité de Livres. Voici la notice de ceux que nous devons aux soins de *Manget* :

Messis Medico-Spargyrica, quâ abundantissima seges pharmaceutica è selectissimis quibusque tùm Pharmacologis & Chymiatris, tùm celeberrimis Practicis &c., cumulatur. Genevæ, 1683, *in-fol.*

Pauli Barbette Opera omnia Medica & Chirurgica, notis, observationibus, necnon pluribus morborum historiis & curationibus illustrata & aucta. Genevæ, 1683, 1688, 1704, *in-4.*

Bibliotheca Anatomica, sive, recens in Anatomia inventorum Thesaurus locupletissimus. Ibidem, 1685, 1699, deux volumes *in-folio*, avec figures. La seconde édition doit être préférée à la premiere, à raison des augmentations qu'on y a jointes. C'est un Recueil de ce que les Ecrivains du dernier siecle ont publié de plus intéressant sur la structure du corps humain. L'Editeur a malheureusement négligé de parler des découvertes importantes des Anatomistes du XVI siecle, qui en ont fait un si grand nombre. Les Anglois ont donné un extrait de cet Ouvrage dans l'édition qui a paru à Londres en 1711, trois volumes *in-4.*

Pharmacopœa Schrodero-Hoffmanniana illustrata & aucta. Genevæ, 1687, *in-fol.*

Tractatus de Febribus, seu Febris Heautontimorumenos, Auctore Franciscô Piens, notis, observationibus, opusculis integris, & remediis quibusdam selectioribus multò auctior. Ibidem, 1689, *in-4.*

Jo. Andreæ Schmitzii Medicinæ Practicæ Compendium, à Christ. Constant. Rumphio auctum, & à Jo. Jac. Mangeto pluribus morborum hactenus omissorum descriptionibus locupletatum. Ibidem, 1691, *in-12.*

Bibliotheca Medico-Practica, quâ omnes humani corporis morbosæ affectiones ordine alphabeticô explicantur. Ibidem, 1695, 1696, 1698, quatre volumes *in-folio. Ibidem*, 1739, quatre volumes *in-folio.*

Theophili Boneti Sepulchretum, sive, Anatomia practica, novis Commentariis & Observationibus aucta. Lugduni, 1700, trois volumes *in-fol.*

Bibliotheca Chemica curiosa. Genevæ, 1702, deux volumes *in-folio*, avec figures.

Bibliotheca Pharmaceutico-Medica. Ibidem, 1703, deux volumes *in-fol.*

Theatrum Anatomicum, cum Eustachii Tabulis Anatomicis. Genevæ, 1716, deux vol. *in-fol.* Les planches d'*Eustachi* sont assez mal rendues. L'Ostéologie est tirée de *Bidloo*, la Myologie de *Brown*, la Splanchnologie de *Ruysch*. Le Compilateur s'est attaché par préférence, aux Anatomistes du XVII siecle, sans parler des plus anciens, qui cependant méritent attention à tant d'égards. *Morgagni* a vivement écrit contre cet Ouvrage.

Bibliotheca Chirurgica. Genevæ, 1721, quatre Tomes, en deux volumes *in-fol.*

Traité de la Peste recueilli des meilleurs Auteurs. Geneve, 1721, deux volumes *in*-12. Lyon, 1723, deux volumes *in*-12. Cet Ouvrage a paru à l'occasion de la peste de Marseille.

Nouvelles Réflexions sur l'origine, la cause, la propagation, les préservatifs & la cure de la peste. Geneve, 1722, *in*-12.

Bibliotheca Scriptorum Medicorum Veterum & Recentiorum. Genevæ, 1731, quatre Tomes, en deux volumes *in-fol.* L'Auteur avoit au moins 80 ans, lorsqu'il travailla à cette compilation. J'ai profité de son travail pour la rédaction de ce Dictionnaire; mais j'ai tâché de corriger les fautes dans lesquelles il est tombé, de retrancher l'ennuyeuse prolixité de certains articles, & d'ajouter à la défectueuse briéveté de plusieurs autres. C'est en confrontant & combinant *Manget* avec des Auteurs plus exacts, que j'ai rédigé les articles de ce Dictionnaire, qui me sont communs avec lui.

MANITIUS, (Samuel-Gotthilff) Médecin né en Lusace, fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Macer.* Il exerça sa profession à Dresde, où il fit imprimer en 1691, *in*-12, un Ouvrage intitulé: *De ætatibus Zedoariæ Relatio. George Matthias*, qui met la mort de ce Médecin au 22 de Septembre 1698, ajoute qu'il a encore publié, mais sous le nom de *Sempronius Gracchus* de Marseille, un Ouvrage qui porte ce titre:

Medicus hujus sæculi, seu, Herma Tyroni Medico expeditissimam, quâ eundum, viam monstrans. Dresdæ, 1693, *in*-8.

MANNAGETTA, (Jean-Guillaume) de Wilhelmsbourg en Autriche, où il vint au monde le 1 Mai 1588, étudia à Prague & s'y fit recevoir Maître-ès-Arts en 1615. Il avoit déja fréquenté les Ecoles de Médecine de l'Université de cette ville, lorsqu'il se rendit à Padoue où il prit le bonnet de Docteur en 1620. Les avantages, qu'il espéroit de trouver à Vienne, l'attirerent ensuite dans cette Capitale; il y pratiqua non seulement avec des succès qui le répandirent dans le grand monde, mais il fut encore reçu dans l'Université en qualité de Professeur. Comme il étoit d'un caractere doux & sociable, & qu'il avoit d'ailleurs beaucoup d'intelligence pour les affaires, il fut honoré onze fois de la charge de Doyen de sa Faculté, & huit fois de celle de Recteur de cette Université. L'Empereur Ferdinand II l'honora aussi de ses bienfaits; il le mit au nombre de ses Médecins, le créa Comte Palatin, & lui donna la Seigneurie de Lerchenau. Il fut encore Médecin des Empereurs Ferdinand III & Léopold I; mais il ne servit ce dernier que pendant sept ans, car il mourut au commencement de Juin 1666. *Mannagetta* a fait un bon usage des richesses qu'il avoit amassées; il en a légué la plus grande partie aux Professeurs de l'Université de Vienne, dont il a augmenté les honoraires.

MANNINGHAM, (Richard) Docteur en Médecine, de la Société Royale & du College des Médecins de Londres, se fit beaucoup de réputation dans cette ville par les Traités qu'il y publia avant le milieu de ce siecle:

Compendium Artis obstetricandi. Londini, 1739, *in*-4. *Halæ Saxonum*, 1746, *in*-4, par les soins de *Philippe-Adolphe Boehmer* qui l'a enrichi d'une Préface, & d'une Dissertation

Dissertation sur le Forceps de *Chamberlayne* perfectionné par *Chapman* & *Giffard*. *Londini*, 1754, *in*-4. *Lovanii* 1755, *in*-4. En Anglois, Londres, 1744, *in*-4, sous le titre d'*Abstract of midwifry*. Tout concis que soit cet Ouvrage, il donne des préceptes très-utiles, en forme d'aphorismes, sur l'accouchement naturel & non naturel, sur les mauvaises positions de l'enfant dans la matrice & les manœuvres propres à le ramener à une meilleure, sur les maladies des femmes grosses & accouchées.

The symptoms, nature, causes and cure of the febricula commonly called the nervous an hysterical feaver. Londres, 1746, 1748, *in*-8. Il accuse la viscosité du sang & le décroissement d'activité dans les esprits animaux, comme causes de la maladie hystérique, & c'est sur cette théorie qu'il fonde les indications curatives.

MANTIAS, disciple d'*Hérophile*, vécut dans le XXXVIII siecle du monde. Il demeura constamment attaché aux sentimens de son Maître, au-lieu que plusieurs autres, sortis de la même Ecole, les abandonnerent & devinrent Empiriques. *Galien* dit que ce Médecin a été le premier, non seulement des Hérophiliens, mais de tous ceux dont il avoit connoissance, qui ait décrit plusieurs bons médicamens. *Mantias* a composé quelques Livres uniquement destinés à faire voir la maniere, dont on devoit s'y prendre pour les bien préparer.

MANTINUS, (Jacques) Médecin Hébreu, naquit en Espagne, & fut en réputation à Venise au commencement du XVI siecle. *Amatus Lusitanus*, qui faisoit des vœux pour que quelqu'un assez instruit des Langues Arabe & Latine se chargeât de traduire *Avicenne* en la derniere, dit que *Mantinus* avoit heureusement commencé à y travailler, mais qu'il n'acheva pas la Version qu'il avoit entreprise. En effet, il se borna à mettre en Latin quelques morceaux d'*Avicenne* & d'*Averroës*, que nous avons sous ces titres:

Paraphrasis Averroïs de partibus & generatione animalium. Romæ, 1521, *in-folio.* Il a suivi une Version Hébraïque qui avoit été faite d'après l'Arabe.

Avicennæ Fen IV primi, de universali ratione medendi, Versio Latina. Venetiis, 1530, *in*-8. *Ettelingæ*, 1531, *in*-8.

Avicennæ Caput XXIX tertii Canonis Fen I, Tractatus I, de Canonibus universalibus curationis doloris capitis. Venetiis, 1530, avec la Méthode de *Corneille Baersdorp.*

Paraphrasis Averroïs super Libros Platonis de Republica. Romæ, 1539, *in*-8.

Interpretationes in Organum Averroïs. Venetiis.

MANZOLLI. (Pietro-Angelo) Voyez PALINGENE.

MAPLET, (Jean) étoit de Londres. Il étudia la Philosophie à Oxford, prit les Ordres à la maniere de son pays, & passa ensuite aux Ecoles de Médecine de la même ville, où il reçut le bonnet de Docteur le 24 Juin 1647. L'année suivante, il accompagna en France un jeune Gentilhomme, nommé Falkland, qu'on avoit confié à ses soins, & il demeura avec lui pendant deux ans dans ce Royaume; mais il ne s'arrêta nulle part plus long-tems qu'à Orléans, à Blois & à Saumur. A son retour en Angleterre, les parens de ce Gentilhomme furent si contens des attentions qu'il avoit eues pour lui,

qu'ils l'engagerent à se charger du frere de son premier éleve & à l'accompagner dans le voyage qu'ils vouloient lui faire faire dans les Pays-Bas & surtout en Hollande. *Maplet* s'en chargea ; mais, las de courir le monde, il reprit la route de sa patrie le plutôt qu'il lui fut possible, & vint enfin se produire dans la pratique de la Médecine, qu'il exerça avec honneur, tant à Bristol, où il demeuroit pendant l'hiver, qu'à Bath où il passoit la saison des eaux. Comme on l'avoit dépossédé de la charge de Principal du College de Glocester, il eut d'autant plus de satisfaction de s'y voir rétabli en 1660, que cet emploi le mettoit à même de mener une vie commode & tranquille. Il en étoit encore en possession à sa mort arrivée le 4 Août 1670, à l'âge de 55 ans. *Maplet* ne passa pas seulement pour un bon Médecin, mais encore pour un excellent Poëte Latin. On trouva dans son Cabinet des Manuscrits qui ont été refondus en un Ouvrage, en forme de Lettres, sur les effets des Bains de Bath. Cet Ouvrage fut imprimé en 1694.

George Matthias cite un autre *Jean Maplet* qui a publié un Traité, en Anglois, sur les Métaux, les Pierres, les Plantes, les Arbres & le Bétail.

MAPLETOFT (Jean) naquit le 15 Juin 1631 à Margaret-Inge, communément dit Margeting, dans le Comté d'Essex en Angleterre. Il étudia la Médecine à Cambridge & à Oxford, & vers l'an 1660, il passa en France & en Italie pour y acquérir de nouvelles connoissances. En 1663, il revint dans sa patrie, mais il tarda jusqu'en 1667 à demander le bonnet de Docteur qu'il reçut à Cambridge. En 1669, il se fit incorporer à Oxford, & bientôt après, il s'embarqua pour se rendre à Copenhague avec l'Ambassadeur de la Grande-Bretagne. *Mapletoft* profita de cette occasion pour voyager dans les principales régions du Nord qu'il examina avec un œil observateur. A son retour en Angleterre, on admira les progrès qu'il avoit faits dans les Sciences ; & pour lui prouver combien on estimoit son mérite, on le reçut dans la Société Royale de Londres le 10 Février 1675, & le 27 Mars suivant, on le nomma Professeur en Médecine au College de Gresham de la même ville. Mais il ne remplit pas long-tems la Chaire qu'on lui avoit confiée ; car il partit pour la France, en 1676, avec Milord Montague que Charles II envoyoit à la Cour de Louis XIV ; & le 10 Octobre de la même année, il abdiqua sa place de Professeur, renonça tout-à-fait à la pratique de la Médecine, & se livra à l'étude de la Théologie. Il paroît avoir réussi dans ce nouvel état, puisqu'après être entré dans les Ordres en 1682, & avoir été reçu Docteur à Cambridge en 1689, il occupa successivement plusieurs places dans l'Eglise Anglicane. Il étoit Président du College de Sion, lorsqu'il mourut le 10 Novembre 1721, âgé de 90 ans.

C'est à lui que nous devons la Version Latine des Observations de *Thomas Sydenham* sur l'histoire & la cure des maladies aiguës ; il la fit vers 1676 à la priere de l'Auteur qui lui dédia ce beau morceau de ses Ouvrages. Les autres Traités du célebre *Sydenham* ont été mis en Latin par *Gilbert Havers* qui avoit contracté une étroite amitié avec *Mapletoft*, pendant qu'il étudioit la Médecine à Cambridge. On voit delà qu'on se trompe grossierement, quand on regarde

les Ouvrages Latins de *Sydenham* comme originaux ; ce Médecin les a écrits en Anglois.

MAPPUS (Marc) étoit de Strasbourg, où il vint au monde le 28 Octobre 1632. Il commença son cours de Médecine dans sa ville natale ; mais le desir de perfectionner ses connoissances sous de nouveaux Maîtres, lui fit prendre la route de Padoue, & après s'y être mis en état de recevoir le bonnet de Docteur, il revint dans sa patrie où il l'obtint en 1653. Quelques années après sa promotion, il fut nommé à la Chaire de Botanique & de Pathologie dans les Ecoles de Strasbourg, & il s'y distingua non seulement, par l'exactitude avec laquelle il en remplit les devoirs, mais encore par le plus grand attachement à la doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*, qu'il soutint de toutes ses forces contre les attaques des Médecins systématiques. *Mappus* étoit Chanoine de Saint Thomas, lorsqu'il mourut le 9 Août 1701. On a de lui quelques Ouvrages de Botanique, & un plus grand nombre de Dissertations intéressantes sur différens sujets :

Thermoposia, seu, Dissertationes Medicæ tres de potu calido. Argentorati, 1672, 1674, 1675, *in*-4.

De fistula genæ terminatâ ad dentem cariosum. Argentorati, 1675, *in*-4.

De oculi humani partibus & usu. Ibidem, 1677, *in*-4.

De superstitione & remediis superstitiosis. Ibidem, 1677, *in*-4.

De aquis fœtûs. Ibidem, 1681, *in*-4.

De voce articulatâ. Ibidem, 1681, *in*-4.

Dissertatio de aurium cerumine. Ibidem, 1684, *in*-4.

Historia Medica de acephalis. Argentorati, 1687, *in*-4.

Catalogus plantarum Horti Medici Argentinensis. Ibidem, 1691, *in*-4. C'est l'énumération des plantes du Jardin de l'Université de Strasbourg, dont le nombre a été beaucoup augmenté, depuis quelques années, par les soins de M. *Spielmann*.

Historia exaltationis Theriacarum in Theriacam cœlestem. Ibidem, 1695, *in*-12,

Dissertationes de potu Theæ, Caffe, Chocolatæ. Ibidem, 1695, *in*-4. Les premieres Dissertations avoient été imprimées séparément en 1691 & 1693.

De Rosa de Jericho vulgò dictâ. Ibidem, 1700, *in*-4.

Historia Plantarum Alsaticarum. Ibidem, 1742, *in*-4, par les soins de *Jean-Christian Ehrmann*. Cet Ouvrage posthume est disposé en ordre alphabétique. L'Auteur y parle de beaucoup de plantes, même des plus rares, sous les noms que *Tournefort* leur a donnés ; mais on y trouve peu de figures.

MARANTA, (Barthélémi) Médecin, étoit natif de Venosa, ville du Royaume de Naples, dans la Basilicate au pied de l'Appenin, la même qui est la patrie du Poëte *Horace*. Ses talens lui mériterent l'estime des Médecins du XVI siecle, & sur-tout celle de *Fallopio*, avec qui il entretint un commerce de lettres par lesquelles ils se communiquoient mutuellement les découvertes & les observations dont ils ont enrichi la postérité. *Maranta* ne s'appliqua pas moins à l'étude de la belle Littérature, qu'à celle de sa profession ; & comme il aimoit le travail, il écrivit plusieurs Ouvrages sur l'une & sur l'autre. Les principaux sont :

Methodi cognoscendorum simplicium medicamentorum Libri tres. Venetiis, 1559, *in-4.* Grand admirateur de *Dioscoride*, il s'appliqua beaucoup à la lecture de ses Ecrits; mais il y fit plus qu'aucun des Botanistes de son tems, car il renchérit sur les Anciens. Non content de publier des observations sur les médicamens simples, dont ils avoient parlé, il ajouta de son propre fonds ce qui manquoit à leurs découvertes, & osa ainsi sortir des bornes dans lesquelles l'opinion avantageuse, qu'on avoit sur le compte des Anciens, retenoit les Auteurs de ce tems-là.

De aquæ Neapoli in Luculliano scaturientis metallicâ naturâ & viribus. Neapoli, 1559, *in-4.*

Lucullianarum Quæstionum Libri V in Virgilium. Basileæ, 1564, *in-folio.*

De Theriaca & Mithridatio Libri duo. Francofurti, 1576, *in-8.* C'est une traduction que l'on doit à *Joachim Camerarius.* L'original, qui est en Italien, a paru à Venise en 1572, *in-4.*

Epistola excusatoria de quibusdam contra Matthiolum editis. On trouve cette lettre dans le quatrieme Livre de celles de *Matthiole.*

MARC CATON, célebre Romain, natif de Tusculum, fut surnommé *le Censeur.* Il haïssoit extrêmement les Médecins Grecs, & ne vouloit d'autre Médecine que la simple Empirique, quoiqu'il vécût dans un tems où l'Art de guérir avoit déja eu de grands Maîtres. Plein de ressentiment contre les Grecs, il écrivit une lettre à son fils, dont la lecture fait assez voir que le préjugé national y avoit eu plus de part que la droite raison. La voici cette lettre, telle qu'on l'a traduite d'après *Pline* qui la rapporte : « je vous dirai » quand il en sera tems, mon fils Marc, ce que je pense de ces Grecs, & » ce que j'estime le plus de tout ce qui est à Athenes. Il est bon d'étudier, » comme en passant, leurs Lettres & leurs Sciences, mais il ne faut pas » les apprendre à fonds. Je viendrai à bout de cette race méchante & fiere; » mais soyez assuré, comme si un devin vous l'avoit dit, qu'aussitôt que cette » nation nous aura communiqué ses Lettres, elle gâtera ou corrompra tout; » & cela se fera d'autant plus aisément, si elle nous envoie encore ses Médecins. » Ils ont juré entr'eux de tuer tous les Barbares par le moyen de la Méde- » cine : & encore exigent-ils un salaire, pour cela, de ceux qu'ils traitent, » afin qu'il se fient mieux à eux & qu'ils puissent les perdre plus facilement. » Ils sont assez insolens pour nous appeller Barbares, aussi bien que les autres; » ils nous traitent même plus insolemment, en nous appellant *Opiques.* (C'est- » à-dire, grossiers, sans politesse, ignorans) En un mot, souvenez-vous que je vous » ai défendu les Médecins. »

Caton est le premier des Romains qui ait écrit sur la Médecine naturelle. *Pline* nous apprend qu'il faisoit beaucoup d'estime du chou. *Plutarque* observe qu'il n'approuvoit pas que l'on s'abstînt de manger dans les maladies; qu'il recommandoit les herbages, & la chair de canard, de pigeon, de lievre. *Caton* approuvoit d'ailleurs les remedes superstitieux, & il y avoit tant de confiance, qu'on lit dans ses Ouvrages les paroles qu'il prononçoit avec beaucoup de cérémonies, pour la guérison des fractures & des dislocations. Ce Romain mourut dans le XXXIXe. siecle, vers 148 avant J. C., à l'âge de 85 ans.

MARCEL, surnommé l'EMPIRIQUE, étoit de Bordeaux. Il fut Maître des Offices sous Théodose & Arcadius, & vécut jusqu'au regne de Théodose le jeune, qui monta sur le trône des Empereurs d'Orient en 408. Il ne paroît pas que *Marcel* ait fait une étude particuliere de la Médecine; mais il se mêloit de cette profession comme tant d'autres, sans la trop savoir. La Collection qu'il compila d'après les Médecins, tant anciens que ses contemporains, & sur-tout d'après *Scribonius Largus* qu'il a copié en entier sans le nommer, est écrite d'un style barbare. Elle contient un grand nombre de recettes & de formules pour toutes les maladies du corps humain; mais on y remarque plus de superstition que de jugement. Ce Compilateur a même adopté les remedes les plus ridicules, qu'il a rapportés sur des ouï dire, ou sur les effets que les gens de la campagne & le petit peuple prétendoient en avoir tirés. Cette dépravation de goût étoit le vice dominant de son siecle, & la suite de la décadence des Sciences & des Beaux Arts dans l'Occident. Tel que soit l'Ouvrage de *Marcel*, il a passé jusqu'à nous. Il fut imprimé sous ce titre :

De medicamentis empiricis Physicis & rationalibus Liber à Jano Cornario versus. Basileæ, 1536, 1567, *in-fol.* avec le Tétrabible d'*Aëtius. Venetiis*, 1547, *in-fol.*, avec les *Medici antiqui. Lutetiæ*, 1565, *in-folio*, avec les *Medici principes* recueillis par *Henri Etienne*. Le dessein de *Marcel*, en formant cette compilation qu'il dédia à ses enfans, fut de leur donner des moyens de se guérir par des remedes simples & faciles. Il leur conseille cependant de ne point négliger les remedes plus composés, quand il en est besoin; de s'adresser pour cela aux Médecins les plus habiles, & de ne rien faire sans leurs avis.

Il y a lieu de s'étonner que *Marcel*, qui étoit Chrétien, ait débité sérieusement des choses vaines & ridicules, des prestiges & des rêveries : témoin le conseil qu'il donne à ceux à qui il est entré de petites pailles dans les yeux. Il veut qu'en ouvrant l'œil avec trois doigts de la main gauche sans anneau, on crache trois fois, en disant autant de fois, *Rica Rica Soro*. Mais pour ne laisser rien à desirer sur le contenu d'un Ouvrage, où l'on trouve plusieurs autres choses également ridicules, il reste à dire qu'il est orné d'une lettre, en forme de préface, que *Marcel* adresse à ses enfans, à la suite de laquelle on en trouve quelques autres de différens Médecins. Il y en a deux d'*Hippocrate*, une de *Largius Designatianus*, une de *Pline*, deux de *Celse*; & une assez curieuse de *Vindicien*. Celle de ce dernier, qui prend le titre d'*Archiatrorum Comes*, est adressée à l'Empereur Valentinien.

MARCELLUS de Seyde en Pamphilie, vécut dans le deuxieme siecle de salut, sous l'Empire de Marc Aurele. Il a écrit quarante-deux Livres en Vers Héroïques touchant la Médecine, & dans un de ces Livres, il a traité de la Lycanthropie, espece de Mélancholie qui fait croire à ceux qui en sont atteints, qu'ils sont changés en Loup. On n'a plus rien de cet Ouvrage, sinon un fragment dans *Aëtius*, *Tetrab.* 2, *Serm.* 2, *Cap.* 2, & un petit Poëme sur les poissons, qui se trouve, dit-on, dans quelque Bibliotheque d'Italie.

MARCELLUS, Médecin du XV siecle, étoit de Cumes, ville de Campanie au Royaume de Naples. Il est bien apparent qu'on ignore son nom; car celui de

Marcellus Cumanus, ſous lequel il eſt connu, paroît composé de ſon nom de baptême & du nom de ſa ville natale, ainſi que c'étoit alors la coutume, ſpécialement parmi les Gens de Lettres. *Marcellus* ſervit en qualité de Médecin & de Chirurgien dans l'Armée de Veniſe, durant la guerre de cette République & de ſes alliés contre Charles VIII, Roi de France, qui fut vainqueur à la bataille de Fornove donnée le 6 Juillet 1495. Nous avons des Obſervations de la façon de ce Médecin; il les publia en la même année 1495, & elles reparurent à Ausbourg en 1668, *in*-4, par les ſoins de *Jérôme Velſchius*. C'eſt dans cet Ouvrage que l'on trouve la premiere deſcription des ſymptômes vénériens; l'Auteur les avoit remarqués dans les malades de l'Armée de Veniſe; mais il n'en connut guere le caractere & encore moins les remedes, d'autant que la vérole venoit tout récemment de ſe montrer dans le Royaume de Naples, d'où elle s'eſt communiquée à toute l'Europe.

MARCELLUS DONATUS, Médecin du XVI ſiecle, abandonna ſa profeſſion pour ſe mettre au ſervice du Duc de Mantoue, en qualité de Secretaire. On a de lui ſix Livres *de Hiſtoria Medica mirabili*, qui ont paru à Mantoue en 1586, *in*-4, & à Veniſe en 1588, 1597, même format. C'eſt un Recueil d'Obſervations tirées des Ouvrages des Médecins Grecs, Arabes, Latins, & de ceux qui vivoient dans le ſiecle de l'Auteur. Des titres particuliers font l'arrangement de cette Collection; *Marcellus Donatus* y rend raiſon de ce qu'il avance & il y joint des Obſervations qui lui ſont propres. *Haller* regarde cet Ouvrage comme le premier Recueil d'Hiſtoires Médicinales parvenu à ſa connoiſſance. *Grégoire Horſtius* en a fait tant d'eſtime, qu'il l'a fait réimprimer à Francfort, où il a paru en 1613 & 1664, *in*-8, avec un ſeptieme Livre ſur les maladies réputées magiques & ſur les abſtinences extraordinaires. *Marcellus* a encore écrit un Traité *De Variolis & Morbillis*, qui fut publié à Mantoue en 1569, *in*-4 & en 1597, *in*-8, avec un autre *De Radice purgante quam vocant Mekoakan*.

MARCH, (Gaſpar) Docteur en Médecine, étoit de Stétin en Poméranie, où il naquit en 1629. Il commença de figurer dans le monde ſavant par les Leçons de Mathématique qu'il donna à Gripſwald en 1649; il paſſa enſuite à la Chaire de Chymie qu'il remplit juſqu'en 1657. Ce fut en cette année qu'il ſe rendit à Roſtock, où il avoit été nommé Profeſſeur en Médecine & en Mathématiques; mais il ne ſéjourna pas encore long-tems dans cet endroit. L'Univerſité de Kiell l'invita, en 1665, à venir enſeigner dans ſes Ecoles; il accepta la Chaire qu'on lui avoit offerte, & il la remplit avec tant de réputation, que le Duc de Holſtein-Gottorp le déclara ſon Médecin. Mais Fréderic-Guillaume, dit le Grand, Electeur de Brandebourg, le choiſit pour Médecin de ſa perſonne en 1673; il ſe rendit à la Cour de ce Prince, où il mourut le 26 Octobre 1677. On a de lui quelques Obſervations dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature.

Son fils, *Gaſpar March*, vint au monde à Gripswald, ſuivant d'autres, à Berlin, le 30 Septembre 1654. De bonnes études le mirent en état de fréquenter avec fruit les Ecoles de la Faculté de Médecine. Les progrès qu'il y fit,

engagerent son pere à l'appeller à l'Armée de Brandebourg, pour le former à la pratique sous sa conduite, & il profita de cette instruction pendant deux ans. Il passa ensuite à Nimegue avec l'Ambassadeur de la Cour de Berlin; mais le congrès ne prenant point une tournûre conforme aux intentions de l'Electeur, il revint en Prusse l'an 1678 à la suite du même Ambassadeur, & ne songea plus qu'à aller prendre ses grades dans l'Université de Kiell, où il reçut le bonnet de Docteur en 1680. Le desir qu'il avoit de perfectionner ses connoissances le fit sortir encore une fois de son pays. Il commença par voir la Hollande, se rendit ensuite en Angleterre où il fut reçu dans la Société Royale de Londres, passa delà en France & en Italie, & fut par-tout accueilli avec cette distinction qu'on n'accorde qu'au vrai mérite. A son retour à Berlin, l'Electeur le nomma à la charge de premier Médecin & en même tems à celle de Directeur du Laboratoire de Chymie. *March* remplit l'un & l'autre de ces emplois avec honneur; mais au bout de dix ans, il se retira de la Cour pour aller se fixer à Hambourg, où il mourut le 29 Mai 1706.

MARCHANT, (Jacques) d'Orléans, Maître de la Communauté de Saint Côme, & Chirurgien du Roi au Châtelet, étoit gendre de *Guillemeau*. Il mourut le 13 Mai 1601, & laissa un Ouvrage contre *François Rousset*, au sujet de l'Accouchement Césarien, qui est intitulé:

Declamationes in Apologiam Francisci Rosseti. Parisiis, 1598, *in*-8. L'Auteur s'oppose vivement à l'Opération Césarienne que *Rousset* vouloit mettre en usage dans ces cas désespérés, où la mere & l'enfant sont dans un péril éminent de perdre la vie. *Marchant* manquoit apparemment de bonnes raisons pour soutenir l'opinion qu'il avoit embrassée, puisqu'il se répand en invectives contre *Rousset*, & qu'il lui reproche de ce qu'étant sans titre, il ose attaquer la Compagnie des Chirurgiens de Paris. Mais *Marchant* devoit ou pouvoit savoir, en 1598, que *Rousset* étoit Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier avant l'an 1581. S'il n'eût point fait la bévue de le regarder comme un homme sans titre, il se fût épargné la peine de composer ces mauvais vers qu'il a insérés dans son Ouvrage, qui ne vaut pas mieux:

PRO REGIO PARISIENSIUM CHIRURGORUM
COLLEGIO.

Ordinis es cujus, rogo, dic Rossete, vel artis,
Si Medicorum (inquis) te suus ordo rogat;
Nec tu donatus laurô, titulôve Medentum,
Et furtim exerces, quod titulô ipse nequis:
Sed tu dum scindis miseras per frusta parentes,
Artis eris cujus, dic rogo, carnificis.

MARCHANT, (Nicolas) Docteur en Médecine de la Faculté de Padoue, s'établit à Paris, où son mérite lui ouvrit l'entrée de l'Académie des Sciences au moment même de sa fondation en 1666. Il fit honneur à la nouvelle Compagnie par la connoissance qu'il avoit des plantes; c'est à son savoir en ce genre qu'il dut le

titre de premier Botanifte de Gafton de France, & la charge de Directeur du Jardin Royal. *Marchant* mourut en 1678, & laiffa un Ouvrage en François, qui contient la *Defcription des plantes données par l'Académie*. Paris, 1676, *in-fol.*

Jean Marchant, fon fils, qui étoit auffi de l'Académie des Sciences, a communiqué à cette Compagnie plufieurs Mémoires fur la Botanique, & en particulier une *Differtation fur la préférence que nous devons donner aux plantes de notre pays, par deffus les plantes étrangeres*. Mém. de l'Acad. année 1701. Ce morceau fait partie d'un Mémoire fur une plante nommée dans le Bréfil *Yquétaia*, qui fert de correctif au Sené; cet habile Botanifte a reconnu que l'Yquétaia n'eft que la grande Scrophulaire aquatique, foulée tous les jours fous nos pieds. Cet exemple lui donne lieu de conclure que les plantes de notre pays, que nous n'étudions pas affez, valent fouvent autant que les étrangeres, & que le malheur qu'elles ont de naître dans nos champs, leur fait trop de tort auprès de nous.

MARCHETTI (Alexandre) vint au monde le 17 Mars 1633, au Château de Pontormo fitué entre Pife & Florence. Il s'appliqua à la Philofophie d'*Ariftote* & à la Jurifprudence, paffa enfuite aux Mathématiques qu'il étudia fous *Borelli*, & bientôt après à la Médecine, dont il fit le cours dans les Ecoles de Pife, où il reçut les honneurs du Doctorat. Ferdinand, Grand Duc de Tofcane, honora *Marchetti* de fon eftime & ne manqua aucune occafion de lui en donner des preuves. Il le nomma à la Chaire de Logique dans l'Univerfité de Pife; mais ce Médecin paffa à celle de Philofophie à titre de Profeffeur extraordinaire & enfuite de Profeffeur ordinaire; enfin, il fuccéda au célebre *Borelli*, en 1679, dans la Chaire des Mathématiques. Parmi les Ouvrages qu'il a laiffés, il y en a peu qui aient la Médecine pour objet; celui qui eft intitulé: *De refiftentia folidorum*, & qui fut imprimé à Florence en 1669, *in*-4, a cependant jetté quelques lumieres fur le méchanifme de la circulation.

Marchetti étoit âgé de 39 ans, lorfqu'il époufa *Anne-Lucrece de Cancellieri*, native de Piftoye en Tofcane, qui lui donna plufieurs enfans. L'ainé fe diftingua dans l'Univerfité de Pife où il enfeigna les Méchaniques, avec le titre de Mathématicien du Grand Duc. Il prit foin des obfeques de fon pere, qui mourut au Château de Pontormo, lieu de fa naiffance, le 6 Septembre 1714, âgé de 81 ans, & qui fut enterré dans l'Eglife de Saint Michel, où l'on grava fur fon Tombeau cette Epitaphe compofée par l'Abbé *Lazare-Benoit Migltorucci*, fon ami intime:

D. O. M.
ALEXANDER MARCHETTI HIC CONDITUR,
Generis claritate confpicuus,
Vir ingeniô tàm admirabili,
Ut fibi parem aliquem,
Superiorem certè habuerit neminem.
Omni politiori doctrinâ inftructiffimus,
Cujus in Mathematica profunditas,
In Etrufca Poëfi lepor,

In

In Latinitate elegantiâ,
Libris editis inclaruit domi forisque:
Quem eloquentissimum
Per annos LVII Academia Pisana
Primùm Philosophiam,
Tùm Mathematicam edocentem
Admirata est,
In tam eximio Viro Galileum
Et Borellum
Sibi restitutos putans.
Amicitiæ cultor, candore, fide, obsequiis;
Animi moderatione
Et prudentiâ singulari,
Integritatis exemplar spectatissimum;
Pietatis ac Religionis servantissimus.
Vixit annos LXXXI,
Ad gloriam satis,
Ad Reipublicæ Litterariæ decus
Atque utilitatem
Non satis:
Imò integer sui
Obiit,
Bonorum omnium luctu,
VI Septembris, Anni MDCCXIV.
Hunc Tumulum
Patri longè charissimo,
ANGELUS, *ejusque Fratres mœstissimi*
Posuerunt.

MARCHETTIS, (Pierre DE) Docteur en Médecine, enseigna l'Anatomie dans les Ecoles de l'Université de Padoue, sa patrie, où il monta en Chaire le 28 Février 1652. Son mérite lui procura l'honneur d'être nommé Chevalier de Saint Marc; mais comme il excelloit encore dans la connoissance & la pratique de la Chirurgie, il en obtint la premiere Chaire en 1661, & conserva toujours celle d'Anatomie, qu'on lui permit de résigner à son fils *Antoine*, le 23 Novembre 1669. A l'âge de 80 ans, il se retira absolument de l'Université. Il étoit tems qu'il prît du repos, & il en jouit jusqu'à sa mort arrivée le 16 Avril 1673. Son corps fut inhumé à Padoue dans l'Eglise de Saint Antoine. Nous avons de la façon de ce Médecin:

Anatomia. Venetiis, 1654, *in*-4.
Sylloge Observationum Medico-Chirurgicarum rariorum. Patavii, 1664, 1685, *in*-8.

Amstelodami, 1665, *in*-12, 1675, *in*-4. *Londini*, 1729, *in*-8. En Allemand, Nuremberg, 1673, *in*-8. On y trouve 53 observations, la plupart intéressantes, & trois Traités, l'un sur les ulceres, l'autre sur les fistules de l'urethre, & le troisieme sur le Spina Ventosa.

Dominique de Marchettis, fils du précédent, vint au monde à Padoue en 1626. Il fit tant de progrès dans l'Anatomie, que le célebre *Veslingius*, qui commençoit à devenir vieux, le choisit pour Coadjuteur en 1644. Eclairé par cet habile Maître, ses progrès n'en devinrent que plus rapides, & dans la suite, il se perfectionna encore à l'Ecole de son pere. La Chaire de Chirurgie qu'il obtint & qu'il remplit long-tems, lui procura un nouveau moyen de faire briller ses talens. Le 29 Septembre 1680, il quitta cette place pour passer à celle de Professeur extraordinaire de Pratique. Il fut encore chargé de travailler aux dissections; mais il ne demeura que peu d'années dans cet état subalterne, car il devint premier Professeur d'Anatomie le 9 Octobre 1683. Il ne jouit guere de cette Chaire. La mort l'enleva à l'Université de Padoue en 1688, à l'âge de 62 ans. Ce Médecin se fit une affaire de soutenir les sentimens de *Veslingius* contre les attaques de *Riolan*. Ce fut pour remplir cet objet, qu'il publia l'Anatomie de son pere, avec des notes de sa façon, sous ce titre:

Anatomia, cui Responsiones ad Riolanum, Anatomicum Parisiensem, in ipsius Animadversionibus contra Veslingium, additæ sunt. Patavii, 1652, 1654, *in*-4. *Hardervici*, 1656, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1688, *in*-12. C'est un bon Abrégé d'Anatomie qui, selon le sentiment du célebre *Haller*, est trop peu connu. L'Auteur est vraiment original, car il a rempli cet Ouvrage de quantité d'observations nouvelles & qui lui sont propres.

Antoine, frere de *Dominique*, étoit aussi de Padoue. Il aida son pere dans les dissections Anatomiques, & enfin il lui succéda en 1669, ainsi que je l'ai dit plus haut. En 1683, il fut nommé Professeur de Chirurgie; mais ayant obtenu la vétérance en 1730, il abandonna cette Chaire & mourut le 22 Octobre de la même année, à l'âge de 90 ans. *Antoine de Marchettis* fut moins habile dans la Chaire, qu'heureux dans la pratique. Le ton qu'il avoit de badiner agréablement auprès des malades, le rendit si amusant, qu'en même tems qu'il leur inspiroit la gaieté par ses propos, il gagnoit toute leur confiance, dont il savoit profiter pour avancer leur guérison.

MARCI DE KRONLAND (Jean-Marc) naquit en Boheme en 1595. Il enseigna à Prague en qualité de premier Professeur de Médecine, & il s'y distingua non seulement par les connoissances qu'il avoit de cette Science, mais encore par celles des Langues, & particulierement de l'Hébraïque, de la Syriaque & de la Grecque. Il mourut le 30 Décembre 1667, & laissa quelques Ouvrages qui font preuve de son goût & de son assiduité au travail. Ils sont intitulés:

Idearum operatricium ideà. Pragæ, 1635, *in*-4. *Francofurti*, 1676, *in*-4.

De proportione motûs, seu Regula Sphygmica ad celeritatem & tarditatem pulsuum, ex illius motu ponderibus geometricis libratô, absque errore metiendam. Pragæ, 1639, *in*-4. Cet Auteur a borné ses recherches sur le pouls aux seules variations qui dé-

pendent de la viteſſe & de la lenteur. Les *Solano*, les *Nihell*, les *Bordeu*, les *Michel*, les *Cox*, les *Fouquet* ſont allés plus loin ; ils ont même eu pour objet principal, l'indication qu'on peut tirer du pouls par rapport aux criſes.

Philoſophia vetus reſtituta, partibus quinque comprehenſa. Francofurti & Lipſiæ, 1676, deux volumes *in*-4. C'eſt la ſeconde édition.

Liturgia mentis, ſeu, Diſſertatio Medica, Philoſophica & optica de natura Epilepſiæ, illius ortu & cauſis, deque ſymptomatis quæ circa imaginationem & motum eveniunt. Opus poſthumum, cui acceſſit Tractatus Medicus de natura urinæ. Ratisbonæ, 1678, *in*-4.

Otho-Sophia, ſeu, Philoſophia impulſus univerſalis. Opus poſthumum, in quo admiranda geneſis, progreſſus, vires impulsûs, cùm in animalibus, tùm liquidis & ſolidis corporibus explicantur. Vetero-Pragæ, 1682, *in*-4.

MARENCI, (Jean-François) pieux & ſavant Médecin du XVI ſiecle, étoit d'Albe, ville d'Italie dans le Montferrat. C'eſt autant pour ſa piété que pour ſa Science que Pie V, qui fut élevé au Souverain Pontificat le 7 Janvier 1566, le nomma Médecin de ſa perſonne. Animé par l'exemple de ce Saint Pape, *Marenci* ſe conſacra au ſervice des pauvres malades, qu'il aida de ſa bourſe & de ſes conſeils. Il a laiſſé un Manuſcrit contenant l'hiſtoire de la derniere maladie de Pie V: *Mandoſius*, qui en parle, dit que l'original étoit dans la Bibliotheque de Jean Biſſaiga, Archiviſte du Saint Siege.

MARESCA, (Joſeph) fils de *Léonard*, Docteur en Médecine, vit le jour à Palerme le 6 Novembre 1636. Après de bonnes études d'Humanités & de Philoſophie, dont il fit les cours dans le Séminaire des Clercs de ſa ville natale, il ſe rendit à Meſſine, où il s'appliqua à la Médecine avec tant de ſuccès, qu'il obtînt le bonnet de Docteur en cette Science. Ses talens le firent eſtimer & lui mériterent la charge de Médecin des Galeres de la Sicile ; mais tout occupé qu'il fût de l'exercice de ſa profeſſion, ſon goût pour la Belle Littérature le ramenoit quelquefois dans ſon Cabinet. C'eſt delà que ſont ſortis ces excellens morceaux de Poéſie Italienne, qui lui ont ouvert l'entrée de l'Académie des *Reaccenſi* de Palerme & de celle des *Radicati* de Meſſine. *Manget*, qui parle de ce Médecin d'après *Antonin Mongitore*, ne cite d'autres Ouvrages imprimés de ſa façon que des Poéſies Italiennes ; il ajoute cependant qu'il a écrit un Traité des fievres & un autre ſur la circulation du ſang, mais il ſe borne à dire que leur Auteur s'étoit propoſé de les mettre ſous preſſe. On ne ſait ſi *Mareſca* a exécuté ce deſſein.

MARESCHAL, (George) premier Chirurgien des Rois Louis XIV & Louis XV, étoit de Calais, où il vint au monde en 1658. Son pere, qui étoit Officier dans un Régiment étranger au ſervice de France, ayant été eſtropié à la Bataille de Rocroy, s'étoit retiré à Calais, où il jouiſſoit d'une fortune médiocre.

Mareſchal ſe ſentit du goût pour la Chirurgie. Il vint très-jeune à Paris pour l'apprendre & ſe mit ſous *Le Breton*, avec qui il contracta des engagemens, dont il tira parti pour ſubſiſter dans cette ville, en n'y faiſant que la dépenſe abſo-

lument indiſpenſable. Il s'appliqua d'abord à l'Anatomie, & comme il étoit très-aſſidu à l'Hôpital de la Charité, il s'attira l'eſtime de *Morel*, Chirurgien en chef de cette maiſon, & de *Roger*, gagnant-Maîtriſe. Celui-ci, qui étoit attaché à M. le Prince de Conty, ayant été obligé de faire un voyage, ne put ſe diſpenſer de commettre quelqu'un à ſa place; il propoſa *Mareſchal*, qui par-là eut occaſion de ſe faire connoître. *Roger* ne fut pas plutôt de retour, qu'il reprit ſon emploi; & *Mareſchal* qui en ſavoit aſſez pour faire la Chirurgie dans ſa Province, ſongea à aller rejoindre ſa famille. Mais il fut retenu à Paris par la place de gagnant-Maîtriſe qu'on lui donna à la Charité, & dans laquelle il ſuccéda à *Roger* qui avoit fini ſon terme de ſix ans. En 1684, il épouſa la ſœur de ce Chirurgien, & dès lors, il abandonna entierement le deſſein de retourner à Calais. En 1688, il fut reçu Maître en Chirurgie à Paris; & preſque auſſitôt *Morel*, qui étoit devenu infirme, lui confia le ſoin de l'Hôpital de la Charité, dans lequel il exerça ſon Art en chef, avec un applaudiſſement général. C'eſt alors qu'il parut dans la Capitale, placé dans les Conſultations à côté des Chirurgiens du premier ordre; il fit même avec éclat toutes les Opérations, & principalement celle de la Taille au grand appareil qu'il a rendue plus ſimple & plus sûre. Sa réputation, qui l'approchoit inſenſiblement de la premiere place, lui mérita d'être appellé, en 1696, pour conſulter ſur la maladie de Louis XIV qui avoit un abſcès conſidérable à la nuque; il fit ſigne de la main qu'il convenoit de faire une inciſion cruciale, & loin de profiter de cette circonſtance pour ſa fortune, il revint à la Capitale après avoir ainſi donné ſon avis.

En 1703, il ſuccéda à *Félix* dans la charge de premier Chirurgien du Roi, & trois ans après, il obtint une place de Maître d'Hôtel & des Lettres de Nobleſſe. La mort de Louis XIV ne changea rien à ſa ſituation; il retrouva dans Louis XV la confiance dont ſon Auguſte biſaïeul l'avoit honoré. En 1719, il s'aſſocia *La Peyronie*, pour ſe mettre à même de jouir d'une vie un peu plus tranquille: c'eſt à ſa Terre de Bievre près de Paris, qu'il avoit acquiſe en 1711, qu'il alloit quelquefois paſſer des jours d'autant plus délicieux pour lui, qu'il les employoit au ſoulagement des pauvres. En 1723, le Roi le fit Chevalier de l'Ordre de Saint Michel; enfin cet habile homme mourut dans ſon Château de Bievre le 13 Décembre 1736, âgé de 78 ans.

A la tête des devoirs que ce grand Chirurgien avoit à remplir, il mit toujours ceux de la Religion au rang des premiers. Véritablement pieux, il n'étoit pas moins aimable dans la ſociété; on lui trouvoit des mœurs douces & rien de ce dehors auſtere, auquel le dedans ne répond pas toujours. Il avoit une éloquence naturelle & polie par l'uſage du grand monde; il expoſoit avec clarté un fait de Chirurgie; il racontoit une hiſtoire avec graces; & ſes diſcours étoient autant de tableaux, où les choſes étoient rendues avec des traits naïfs & une vérité, que les ornemens n'offuſquoient pas. Le zele qu'il eut toujours pour la perfection & l'avancement de ſon Art, fit qu'il employa toute la protection que lui donnoit ſa charge de premier Chirurgien, pour illuſtrer cette partie de la Médecine trop long-tems négligée. *La Peyronie* eut la gloire d'achever l'ouvrage entrepris par ſon prédéceſſeur; il eut même la ſatisfaction

de voir l'Académie de Chirurgie établie sur un pied solide, & produire des fruits dignes des Maîtres qui la composent.

MARESCOT (Michel) naquit à Lisieux le 10 Août 1539. Il perdit ses pere & mere à l'âge de huit ans, & il n'en avoit que neuf lorsque son tuteur l'envoya à Paris, où il fit de si grands progrès dans l'étude, que dès l'âge de 18 ans, il fut jugé capable de professer la Philosophie au College de Bourgogne. Le célebre *de Thou* fut un de ses disciples.. Il n'étoit que dans la vingt-sixieme année de son âge, lorsque l'Université l'élut Recteur le 16 Décembre 1564. Le goût qu'il avoit toujours eu pour la Médecine, le détermina depuis à s'attacher uniquement à cette Science. Il reçut le bonnet de Docteur dans la Faculté de Paris le 17 Octobre 1566. *Chomel*, dans son Essai Historique sur la Médecine en France, met la promotion de *Marescot* à la Régence de la Faculté en 1556 ; c'est une faute. On n'accorde point la Régence à l'âge de 17 ans. D'ailleurs, le Recteur de l'Université de Paris est toujours pris de la Faculté des Arts; les Docteurs des autres Facultés ne sont point éligibles ; il est même arrivé que les Bacheliers de celle de Médecine promus au Rectorat, ont dû différer la prise de bonnet, parce qu'il exercoient cette Magistrature Académique. On voit encore dans la Notice des Médecins de Paris par M. *Baron* que *Marescot* soutint une These, en 1566, comme Bachelier, qu'il n'est même fait aucune mention de lui avant le Décanat de *Simon Pietre* élu en 1564 & continué en 1565.

Les raisons que je viens de rapporter contre la date du Doctorat de *Marescot* échappée à *Chomel* ou à son Imprimeur, ne m'ont été dictées que par la nécessité de redresser une faute contraire aux anciens usages, & à la précision que l'on remarque dans le Recueil de M. *Baron*. Je passe maintenant au Décanat de *Marescot* ; il y fut nommé en 1588 & continué en 1589. Ce Médecin amassa de grands biens dans sa profession, & s'acquit beaucoup d'honneur par son savoir. Il eut non seulement la confiance de quantité de Seigneurs de la Cour, mais encore du Roi Henri IV, dont il étoit premier Médecin lorsqu'il mourut le 20 Octobre 1606. On le dit Auteur d'un Livre intitulé : *Discours véritable sur le fait de Marthe Broissier de Romorantin, prétendue démoniaque*. Paris, 1599, *in*-8. On lui attribue aussi un Ouvrage qui passe pour être de *Botal* ; c'est le Traité *De curatione per sanguinis missionem*.

MARESCOTTI (César) vint au monde à Bologne le 3 de Mai 1671, de *Séraphin Marescotti* & de *Valerie Boncompagni*, tous deux de famille patricienne. Il fit son cours d'Humanités chez les Peres Jésuites & celui de Philosophie sous *Lælio Triumphetti*, dont il fréquenta l'Ecole pendant trois ans. Au bout de ce tems, il se décida pour la Médecine, malgré les oppositions de son frere ainé qui n'épargna rien pour l'engager à prendre un autre parti. *César* persista dans sa résolution. Il fit tant de progrès dans l'étude de la Science à laquelle il s'étoit dévoué par goût, qu'à l'âge de 19 ans, on lui trouva assez de capacité pour lui donner la conduite des malades de l'Hôpital de la mort à Bologne. Il s'y appliqua à la pratique pendant quatre ans, & fut enfin reçu Docteur dans

l'Université de la même ville. Peu de tems après sa promotion, on le chargea d'enseigner dans les Ecoles de la Faculté. Il se distingua tellement dans les différentes Chaires qu'il y occupa, qu'il fut plus d'une fois un sujet d'admiration, tant à ses collegues qu'à ses auditeurs. Il publia, en 1723, un Traité Latin sur la petite vérole, dont les Journaux ont parlé avec éloge; il fut imprimé à Bologne, *in-4*. *Marescotti* avoit achevé d'autres Ouvrages qu'il se proposoit de mettre sous la presse; mais les Bibliographes ne les citent que comme manuscrits, & ne disent point qu'ils aient été rendus publics. Leurs titres portent : *Dialogus de tuenda Medicorum dignitate. Historia Philosophica & Medica Nitri. De ratione comparandi nobilitatem.*

MARET, (N.) Docteur en Médecine, Aggrégé au College de Dijon, Secretaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même ville, Censeur Royal, Médecin de la Généralité pour les épidémies, Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, Adjoint à la Société Royale & Correspondance de Médecine, Associé honoraire du College de Nancy, de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand, des Académies de Bordeaux, Caen, Besançon & Lyon, est un de ces hommes rares, dont le zele ardent & éclairé n'a d'autre objet que l'avantage du public. Déja connu par les talens qui le distinguent, M. *Maret* fut reçu à l'Académie de Dijon le 9 Janvier 1756, & se fraya par-là le chemin aux autres honneurs littéraires qu'il a obtenus dans la suite. Il met toute sa gloire à faire voir qu'il les a mérités; ami des hommes, il les sert utilement par les travaux d'une pratique également sage & heureuse; ami des Sciences, il les enrichit par ses Ouvrages. Nous avons de lui :

Consultations Médico-Légales.

Histoire de l'Académie de Dijon, dans le premier & le second volume des Mémoires de cette Compagnie. On y trouve quelques Dissertations, dont M. *Maret* est Auteur.

Mémoire sur les bains d'eau douce & d'eau de mer. Il a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux en 1767.

Mémoire sur l'influence qu'ont les mœurs sur la santé des François. Il a été couronné à l'Académie d'Amiens en 1771.

Mémoire sur l'usage où l'on est d'enterrer les morts dans les Eglises & dans l'enceinte des villes. Dijon, 1773.

Mémoire pour servir au traitement d'une fievre épidémique, imprimé par ordre du Gouvernement. Dijon, 1775.

Cet Auteur a non seulement fait insérer beaucoup d'observations intéressantes dans les Journaux, mais il a encore fourni un grand nombre d'Articles pour le supplément du Dictionnaire Encyclopédique.

MARGGRAFF, (Christian) Médecin natif de Liebstadt en Misnie, fut reçu Docteur à Franeker le 31 Janvier 1659. On estima assez ses talens pour l'engager à demeurer en Hollande. Les Curateurs de l'Université de Leyde lui donnerent la Chaire de Pathologie, qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1687. Mais la Chymie procura à ce Médecin plus de réputation que

les autres parties de l'Art de guérir. Le goût de cette Science étoit alors celui qui dominoit dans les Ecoles ; l'Economie animale n'étoit plus qu'une Chymie naturelle, par laquelle on expliquoit toutes les fonctions du corps de l'homme. Comme *Marggraff* ne fut point un des moindres partisans de cette doctrine, il fit tous ses efforts pour la répandre & l'accréditer par les Ouvrages suivans :

Prodromus Medicinæ Practicæ Dogmaticæ & Rationalis. Lugduni Batavorum, 1672, 1685, *in*-4.

Materia Medica contracta, exhibens simplicia & composita medicamenta officinalia. Ibidem, 1674, *in*-4. *Amstelodami*, 1682, *in*-4. Ces deux Traités ont été réunis & publiés sous ce nouveau titre : *Opera Medica duobus Libris comprehensa, quorum prior morborum naturam & causas inquirit ; posterior medicamentorum simplicium præstantiam ac vires, necnon compositorum præparationem, usum ac dosim declarat. Amstelodami*, 1715, *in*-4.

George Marggraff, frere aîné du précédent, naquit à Liebstadt le 20 Septembre 1610. Il étudia les Lettres Latines & Grecques avec beaucoup de succès, & montra un goût si décidé pour la Musique & la Peinture, qu'on lui donna des Maîtres en ces deux Arts, dont il prit des Leçons avec autant de fruit que d'assiduité. Mais pour ne négliger rien de ce qui pouvoit perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises par son travail, ses parens l'engagerent à voyager. La proposition lui plut. Il partit de Liebstadt le 16 Avril 1627, & pendant onze ans, il ne revint qu'une seule fois dans sa patrie : les Mathématiques, la Botanique, la Médecine & la Chymie l'occuperent durant tout ce tems. Une absence aussi longue pouvoit faire croire qu'il se fixeroit enfin dans quelque endroit pour y tirer parti de ses talens ; mais comme le goût de voyager étoit devenu pour lui une passion dominante, il ne fit que se montrer à sa famille, & partit pour le Brésil le premier de Janvier 1638. Il y arriva heureusement, & fut bien accueilli de Jean-Maurice de Nassau, Gouverneur du pays, qu'il servit tout-à-la-fois comme Médecin, Géometre & Ingénieur. L'humeur ambulante de *Marggraff* ne lui permit cependant point encore de se fixer en Amérique ; il passa en Afrique, où il mourut en 1644, à l'âge de 34 ans. Il laissa huit Livres sur l'Histoire Naturelle du Brésil. Les trois premiers ont la Botanique pour objet. Le quatrieme traite des poissons, le cinquieme des oiseaux, le sixieme des quadrupedes & des serpens, le septieme des insectes, le huitieme s'étend sur la description du pays, sur les mœurs, coutumes & usages des habitans. *Jean de Laet*, natif d'Anvers, a mis ces Livres en ordre & les a enrichis de notes savantes. Ils ont paru avec l'Histoire du Brésil, imprimée par ordre du Comte Jean-Maurice de Nassau à Leyde & à Amsterdam en 1648, *in-fol.* Les figures, dont cet Ouvrage est rempli, ne sont pas rendues avec beaucoup d'art.

MARIANUS, (André) Médecin du XVII siecle, étoit de Bologne. Il enseigna dans cette ville, ainsi que dans les Ecoles de Pise & de Mantoue ; & après avoir monté en Chaire pendant quarante ans, il se retira comme Vétéran, & vint mourir dans sa patrie en 1661. *Marianus* a écrit sur différens sujets ; mais on n'a de lui qu'un seul Ouvrage sur la Médecine, qui est intitulé : *De Peste anni* 1630, *cujus generis fuerit, & an ab aëre ? Bononiæ*, 1631, *in*-4.

MARIANUS, Médecin du XVI siecle, est appellé par *Gesner*, MARIANUS SANCTI BAROLITANI, & par *Justus*, ainsi que *Vander Linden*, MARIANUS SANCTUS BAROLITANUS. Ce nom lui fut donné, parce qu'il étoit de Barlette, ville du Royaume de Naples dans la Terre de Bari. Comme ce Médecin avoit pris le bonnet de Docteur dans la Faculté de Padoue, il ne voulut point se mettre à pratiquer la Lithotomie, sans l'avis & l'agrément des Membres de cette Faculté. C'étoit encore le tems que le serment des Candidats comprenoit la clause reprise dans celui dicté par *Hippocrate*, de ne point tailler de la pierre : mais les Docteurs de Padoue passerent au dessus de cette défense, & virent avec plaisir les succès qu'avoit le grand appareil entre les mains de *Marianus*, qui s'étoit exercé à cette opération sous *Jean des Romains*, Médecin de Crémone. Toute imparfaite que fût alors cette méthode d'opérer, il la pratiqua autant bien que la nouveauté le permettoit, & s'attira par-là beaucoup de réputation à Venise, où il se présenta en 1540. Sa méthode consistoit à introduire la sonde dans l'urethre qu'il coupoit à la partie antérieure du périné, & au moyen de différens instrumens il dilatoit le col de la vessie, d'où il tiroit la pierre chargée entre les branches de la tenette. L'imperfection de cette maniere de tailler a été sentie pendant deux siecles, & pendant tout ce tems, on a cherché à la corriger. Elle a enfin été remplacée par l'appareil latéral, qui des mains d'un Hermite est passé entre celles de ces grands Maîtres qui, de nos jours, ont rendu cette opération & plus sûre & plus simple, par les différens instrumens qu'ils ont imaginés à cet effet. Nous n'avons par dessus les Anciens que le mérite de la perfection dans la plupart des choses. *Celse* a décrit l'appareil latéral, & c'est de lui encore que nous tenons la méthode de traiter la fistule à l'anus par la ligature.

Les titres des Ouvrages de *Marianus* font soupçonner qu'il étoit plus attaché à la pratique de la Chirurgie, qu'à celle de la Médecine. On n'a point de peine à se ranger du parti des Auteurs qui pensent ainsi. C'est une nouvelle preuve des obligations que la Chirurgie doit à la Médecine ; car la premiere seroit tombée en décadence entre les mains des hommes ignorans qui l'exerçoient dans les XVe. & XVIe. siecles, si la seconde ne se fût occupée de prévenir la chûte, dont cet Art si nécessaire étoit menacé. Nous avons de *Marianus*.

Commentaria in Avicennæ textum de apostematibus calidis, de contusione & attritione, de casu & offensione, de calvariæ curatione. Romæ, 1526, *in*-4.

De lapide renum Liber & de lapide vesicæ excidendô. Venetiis, 1535, *in*-8. *Parisiis*, 1540, *in*-4. Ces Traités ont été réimprimés avec les suivans, dont la diction est aussi ampoullée que celle des premiers. *Compendium de Chirurgia. Libellus de quidditatibus. De modo examinandi Medicos Chirurgos. Oratio de Medicinæ laudibus. Venetiis*, 1543, 1647, *in*-4. *Lugduni*, 1542, *in*-8. Dans le Livre qui traite de la pierre des reins, l'Auteur vante la poudre de Persil & de Chardon étoilé, comme un merveilleux lithontriptique.

De putredine digressio. Venetiis, 1535, *in*-8.

De ardore urinæ & difficultate urinandi Libellus. Ibidem, 1558, *in*-8.

MARINUS

MARINUS, Médecin qui fut précepteur de *Quintus*, vécut dans le premier ſiecle ſous l'Empire de Néron. *Galien*, qui le compte entre les meilleurs Anatomiſtes, & qui remarque en particulier que *Marinus* avoit fort bien écrit ſur la Myologie, cite ſes Ouvrages au deuxieme Livre des Adminiſtrations Anatomiques ; il les taxe cependant d'obſcurité & d'imperfection. Cela peut être ; mais il y a long-tems qu'on a dit que *Galien* ne louoit jamais quelqu'un ſans quelque refrein de critique, à laquelle il fut extrêmement porté, même dans ſa jeuneſſe.

Pline le jeune parle d'un autre Médecin nommé *Poſthumius Marinus*, auquel il dit avoir obligation du rétabliſſement de ſa ſanté. En reconnoiſſance de ce ſervice, il pria Trajan de donner la bourgeoiſie de Rome à quelques perſonnes qui lui avoient été indiquées par ce Médecin. Ce dernier *Marinus*, qui vivoit dans le ſecond ſiecle, pourroit être le fils du premier : il n'y a rien du moins qui y répugne pour le tems.

MARIOTTE, (Edme) Prieur de Saint Martin ſous Beaune, à quatre lieues de Dijon, fut reçu de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1666, en qualité de Phyſicien, & mourut le 12 Mai 1684. Cet habile homme eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages :

Nouvelle découverte touchant la vue. Paris, 1668, *in*-4. Il prétend être le premier qui ait obſervé que le nerf optique n'eſt pas au milieu du fond de l'œil ; mais d'autres en avoient parlé avant lui. Il prétend encore que la rétine ne peut être l'organe de la vue, parce qu'elle eſt tranſparente ; il le cherche ailleurs, & croit le trouver dans la Choroïde. Ce ſyſtême eſt tombé aujourd'hui.

Premier Eſſai de la végétation des plantes contenu dans une Lettre écrite à M. Lantin, Conſeiller au Parlement de Bourgogne. Paris, 1679, *in*-8.

Eſſai de la nature des couleurs. Paris, 1681, *in*-12.

Traité de la percuſſion ou choc des corps. Paris, 1684, *in*-12.

Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides. Paris, 1686, *in*-12. Il y a deux éditions de tous les Ouvrages de *Mariotte*, l'une de Leyde, 1717, *in*-4, l'autre de La Haye, 1740, même format.

MARIUS. (George) Voyez MAYER.

MARLIANUS, (Jean) Mathématicien & Médecin du XV ſiecle, étoit de Milan. Il enſeigna & pratiqua la Médecine à Pavie avec beaucoup de réputation, & mérita par ſes talens l'eſtime des Ducs de Milan, qui lui accorderent pluſieurs privileges en récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus au public. *Marlianus* jouit de leurs bienfaits avec reconnoiſſance, mais en même tems il redoubla de ſoins, d'attention & de zele pour en obtenir d'autres. Il les vit ſe multiplier pendant le cours d'une vie longue qu'il paſſa dans la ſanté la plus parfaite ; car il n'eut d'autre maladie que la décrépitude, dont il mourut le 21 Septembre 1483. Il a écrit :

De caliditate corporum humanorum tempore hiemis & æſtatis. De Antiperiſtaſi. Venetiis, 1501, *in-fol.*

Jean Marlianus eut deux fils, *Jérôme* & *Antoine*, qui firent la Médecine avec distinction. On trouve un autre Médecin du même nom & probablement de la même famille. Celui-ci, *Louis Marlianus*, étoit fils de *Daniel*. Il fut reçu dans le College de Milan en 1483, & parvint à la charge de premier Médecin de Louis & de Maximilien Sforce, ses Maîtres. L'Empereur Maximilien I, Philippe d'Autriche, Roi d'Espagne premier du nom, & Charles-Quint, l'honorerent du titre de leur Conseiller ; mais comme ce Médecin se fit encore considérer par son éloquence, par ses connoissances en Philosophie & en Mathématiques, & sur-tout par la profondeur de son savoir en Théologie, il s'avança tellement dans l'Etat Ecclésiastique, qu'il devint Evêque de Tuy en Galice, & qu'il venoit d'être nommé au Cardinalat, lorsqu'il mourut en 1521.

MARQUARD, (Jean) Médecin de Vienne en Autriche, sa patrie, mourut en 1590. On a de lui :

Practica Theorica Empirica morborum interiorum à capite ad calcem. Spiræ, 1583, 1589, 1592, *in*-8. *Heidelbergæ*, 1607, *in*-8, *cum Capivaccii & Lucæ Ghini Libellis de Lue Venerea. Françofurti*, 1610, *in*-8.

MARQUE, (Jacques DE) Chirurgien de la Communauté de Saint Côme, étoit de Nantes. Il mourut à Paris le 17 Décembre 1618.

Son neveu, *Jacques de Marque*, naquit à Paris en 1569, & se rendit célebre, dans la même Communauté, par les connoissances qu'il avoit puisées dans les meilleures sources. Supérieur à ses confreres par la qualité de bon Logicien, qui étoit alors si rare parmi eux ; doué de l'esprit le plus judicieux ; versé dans les Ecrits d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Celse*, de *Paul* d'Egine, d'*Aëtius*, d'*Albucasis*, de *Gui de Chauliac*, de *Tagault*, de *Paré*, & d'autres Auteurs qui ont travaillé sur la Chirurgie, il éclaira son siecle par des Ouvrages qui méritent encore d'être lus, & qui ont servi de canevas à des Livres plus nouveaux que nous lisons aujourd'hui. Cet habile Chirurgien survécut peu d'années à son oncle, car il mourut dans sa ville natale le 22 Mai 1622. Il laissa une excellente *Introduction à la Chirurgie*, qui fut imprimée à Paris en 1652, 1662, 1675, *in*-8, à Lyon, 1687, *in*-12. Je n'ai point trouvé d'édition antérieure dans les Bibliographes. *De Marque* composa cet Ouvrage en faveur des Commençans, ayant pris pour modele un Traité de même nature, donné au public par *Jean Tagault*, Docteur & Professeur de la Faculté de Paris. On a encore de la façon de ce Chirurgien :

Paradoxe, ou Traité Médullaire, auquel il est amplement prouvé que la moëlle n'est pas la nourriture des os. Paris, 1602, *in*-12. On y trouve plusieurs réflexions judicieuses sur l'ossification & sur la formation du cal. *Jean Lanay* attaqua cet Ouvrage par un Ecrit intitulé : *Réponse au paradoxe de Jacques de Marque*. Paris, 1607, *in*-8. Celui-ci se défendit par une Brochure imprimée à Paris en 1609, *in*-8, sous le titre de *Paradoxe de Jacques de Marque contre Lanay* ; mais ce dernier lui opposa un nouvel Ecrit qu'il intitula : *Triomphe de la moëlle : Replique de Lanay à Jacques de Marque*. Paris, 1609, *in*-8.

Question Chirurgicale en laquelle est proposé & débattu que le Chirurgien ne doit jamais

pratiquer les opérations appellées Périscythisme & Hypospathisme. Paris, 1610, *in*-8. Ces opérations consistent en incisions faites au front jusqu'au péricrâne, & au sinciput jusqu'au crâne.

Traité des Bandages. Paris, 1618, 1631, *in*-8, avec figures.

MARQUES CORREA (Jean) vint au monde le 20 Juin 1670, à Béja, ville de Portugal dans la Province d'Alentéjo. Il reçut le grade de Docteur en Médecine, le 23 Juin 1696, à Coimbre dans la Province de Beira, & mourut dans sa patrie le 16 Juin 1745. On a de lui un Ouvrage intitulé :

Tratado Physiologico Medico Physico è Anatomico da circulaçao do sangue, dividido em quatro capitulos. Lisbonne, 1735, *in*-4.

MARQUET (François-Nicolas) naquit à Nancy en 1687, d'une famille honnête, mais peu favorisée des biens de la fortune. Après avoir fait ses cours d'Humanités & de Philosophie, il suivit le goût qu'il avoit senti depuis quelque tems pour l'étude de la Médecine, & se rendit à Pont-à-Mousson, où il s'appliqua à cette Science pendant dix ans. La réputation de l'Université de Montpellier l'attira ensuite dans les Ecoles de cette ville qu'il fréquenta pendant quatre ans; ce fut-là qu'il s'engagea en qualité de précepteur de quelques jeunes Gentilshommes, à qui il enseigna les principes de la Langue Latine. *Marquet* manquoit de moyens pour se soutenir pendant le cours de ses études, & pour cette raison, il fut obligé de recourir à l'expédient, dont je viens de parler, pour se tirer d'affaire. Mais il avoit fait ses conditions; maître d'une bonne partie de son tems, il l'employa à suivre les Professeurs de la Faculté, & s'appliqua particulierement à la Botanique, dans laquelle il fit des progrès si grands & si rapides, qu'il passa à Montpellier même pour un homme capable de jetter un nouveau jour sur cette Science. De retour en sa patrie, il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Pont-à-Mousson, & ne tarda pas à se fixer à Nancy. Il s'y appliqua à la pratique & la fit avec succès; mais comme il ne perdit jamais de vue l'étude de la Botanique, il employa le loisir que lui laisserent les malades pendant les premieres années, à composer un Recueil des plantes qui naissent dans la Lorraine. Il le dédia à feu S.A.R. le Duc Léopold, qui le gratifia d'un Brévet de Médecin de sa Cour, d'une pension, & d'un terrein à portée de Nancy, pour y former un jardin propre à la culture des plantes. Ce Recueil eût été mis sous presse il y a long-tems, sans la mort prématurée du Prince, qui, Protecteur né des Belles Lettres, ainsi que juste estimateur du vrai mérite & des talens, ne manqua jamais de les encourager.

Comme *Marquet* parcourut la Lorraine pendant trente ans, toujours dans la vue d'en reconnoître les plantes, son premier Recueil grossit d'année en année, & parvint enfin à trois volumes *in-folio*, forme d'atlas. L'Auteur le vendit à M. *Gautier*, Chanoine Régulier; mais il se trouve actuellement entre les mains de M. *Buc'hoz*, gendre du Médecin dont je parle & Médecin lui-même, qui n'a pu parvenir à se rendre possesseur de ce Manuscrit, qu'en remboursant à l'Abbé Gautier le double de ce qu'il en avoit payé à son beau-pere. C'est ainsi que l'intérêt domine quelquefois les ames qui ont renoncé aux biens temporels, & que l'avidité de gagner quelque argent, tyrannise le mérite dépourvu de richesses. C'est la plainte que fait M. *Buc'hoz* dans son *Tournefortius Lotharingiæ.*

Ce Recueil, qui eſt le fruit d'un travail de quarante ans, eſt rangé par ordre alphabétique. Il contient les différens noms Latins & François des plantes, leur figure au naturel, leur étymologie, leur origine, leur deſcription, le tems de la fleur & du fruit, l'analyſe des principes qu'elles renferment, leurs vertus, la doſe de leurs préparations uſitées dans la Pharmacie Galénique, les formules Latines & Françoiſes. Cet Ouvrage a beaucoup aidé M. *Buc'hoz* à rédiger celui qu'il a publié à Nancy & à Paris en 1762 & années ſuivantes, dix volumes *in*-8. ornés de planches en taille douce, ſous le titre de *Traité Hiſtorique des plantes qui croiſſent dans la Lorraine & les trois Evêchés*, *contenant leur deſcription*, *leur figure*, *leur nom*, *l'endroit où elles croiſſent*, *leur culture*, *leur analyſe & leurs propriétés*, *tant pour la Médecine que pour les Arts & Métiers.*

Autre *Hérophile*, mais doué d'une imagination plus hardie que ce Médecin Grec, *Marquet* donna au public en 1747, un Ouvrage ſur la méthode d'apprendre à connoître le pouls par les notes de la Muſique. Il eſt orné de planches en taille douce qu'il prit ſoin de graver lui-même, & il parut à Nancy, *in*-4, ſous le titre de *Méthode pour apprendre, par les notes de la Muſique, à connoître le pouls de l'homme & les différens changemens qui lui arrivent depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort.* Il y a une ſeconde édition de Paris, 1768, *in*-12, que l'on doit aux ſoins de M. *Buc'hoz*. On a encore de la façon de *Marquet* un Traité d'*Obſervations ſur la guériſon de pluſieurs maladies notables, aiguës & chroniques, auxquelles on a joint l'Hiſtoire de quelques maladies arrivées à Nancy & dans les environs, avec la méthode employée pour les guérir.* Deux volumes *in*-12. Le premier fut imprimé à Paris en 1750, & le ſecond dans la même ville en 1770, par les ſoins de *Buc'hoz* qui avoit en mains le Manuſcrit de ſon beau-pere. Il eſt queſtion dans cet Ouvrage de l'Hydropiſie, de la jauniſſe, de l'Apoplexie, Paralyſie & autres affections ſoporeuſes.

En 1752, lors de l'établiſſement du College Royal de Nancy, comme *Marquet* étoit le plus ancien Médecin de cette ville, on le reconnut Doyen, & en cette qualité, il étoit du Conſeil du College; mais il eut toujours plus de goût pour ſon Cabinet que pour les aſſemblées de ce Corps. Il employa les derniers tems de ſa vie à travailler ſur la Matiere Médicale & à raſſembler les formules des médicamens qui lui avoient réuſſi dans ſa pratique. Enfin on a perdu cet homme vénérable le 29 Mai 1759. Après une longue maladie de langueur & d'épuiſement, il tomba dans une Léthargie qui finit ſes jours & ſes travaux, à l'âge de 72 ans. Il a voulu être enterré ſans pompe dans le Cimetiere de Notre-Dame; mais ſes héritiers ſe propoſent d'orner ſon tombeau de cette épitaphe:

F. N. MARQUET TUMULUS.
Hìc jacet
Clariſſimus ac Conſultiſſimus Vir
F. N. MARQUET,
Regiæ ſuæ Celſitudinis
LEOPOLDI I
Lotharingiæ & Barri Ducis,

Quondam Medicus ordinarius & Botanicus,
Civitatis Nanceianæ à ſtipendiis,
Regalis Collegii Medicorum Nanceianorum primus Decanus,
Necnon Conſiliarius,
Qui primus Muſicæ modulationibus pulſum ſubjecit,
Muſicalemque applicuit digitum;
Doctus & Doctor,
Medicis & Botanicis in rebus peritiſſimus,
Mirificè conjugalibus nodis cum Praxi Theoriam conjunxit;
Doctiſſimis ſuis Conſultationibus,
Quas typis mandavit,
Et immensô ſuô Plantarum Tractatu,
Lotharingi Theophraſti atque Hippocratis nomen
Non immeritò obtinuit.
Probitate & ſcientiâ notus,
Poſtquam omnem ſagacitate ſuâ vicerat Naturam,
Tandem ipſe naturâ victus
Præſentem jucundâ fronte mortem ſuſtinuit,
Atque ab hac lacrymarum regione in meliorem tranſlatus eſt
Annô, ætatis ſuæ LXXII.
Adeoque fuit ſingularis ipſius modeſtia,
Ut corpus ſuum in hoc loco præ cæteris,
Abſque ullo apparatu humari voluerit.
Quid plura, Viator?
Tantam præcelebris illius Viri memoriam precibus,
Non elogiis proſequere.
Obiit die 29ª. Menſis Maii,
A. R. S. H. 1759.
Requieſcat in pace.

MARQUIS, (Guillaume) Médecin natif d'Anvers, vécut au commencement du XVII ſiecle. Il exerça ſa profeſſion à Hulſt en Flandre; mais ayant été chargé de la direction de l'Hôpital de ſa ville natale, il s'y fixa pour toujours. Nous avons de lui:

Decas peſtifuga, ſeu, decem Quæſtiones Problematicæ de Peſte, unà cum exactiſſima inſtructione purgandarum ædium infectarum. Antverpiæ, 1622, 1627, *in*-4.

Aloë morbifuga in ſanitatis conſervationem concinnata. Ibidem, 1633, *in*-8.

Quelques Auteurs parlent de *Lazare Marquis*, auſſi Médecin d'Anvers, qui a donné un Traité de la Peſte en Flamand, imprimé en 1636, dans la même ville.

MARQUIS, (Jean) de Condrieu, petite ville de France au Lyonnois, tiroit son origine de Vienne en Dauphiné, où il exerça la Médecine avec applaudissement. En 1583, il étoit Principal du College du Cardinal Bertrand à Paris. *Jean Morel*, son ami, lui recommanda en mourant sa fille *Camille*, si célebre par ses Ouvrages Grecs, Latins, & François. *Marquis* intéressa les plus beaux esprits de son tems à travailler avec lui au Tombeau de ce savant homme; il lui érigea le *Mausolée Royal*, qui est le titre qu'il donna au Recueil des vers qu'on composa sur cette mort.

Juste Lipse fut aussi un des amis de *Marquis*, & il lui témoigna, par ses lettres, combien il lui étoit attaché. Ce Médecin mourut en 1625, à l'âge de 72 ans. On sait qu'il a composé plusieurs Ouvrages, mais il ne nous reste qu'une continuation de la Chronologie de Génebrard jusqu'en 1609.

MARRADON, (Barthélémi) Docteur en Médecine, fit sa profession à Marchena dans l'Andalousie, où il se distingua au commencement du XVII siecle. On a de lui:

Dialogo del uso del Tabaco, los damnos que causa, y del Chocolate, y otras bebidas. Séville, 1618, *in*-8. *René Moreau* a traduit cet Ouvrage en François, & l'a fait imprimer à Paris en 1643, *in*-4, avec le Discours d'*Antoine Colmenero* sur le Chocolat.

MARSIGLI, (Louis-Ferdinand Comte de) d'une ancienne Maison de Bologne, naquit en cette ville le 10 Juillet 1658. Habile dans l'Art Militaire, il se distingua dans cet état par sa valeur & ses négociations; mais comme il cultiva aussi les Arts de la paix, il se rendit encore très-habile dans les Mathématiques, l'Histoire Naturelle, la Physique & l'Anatomie. Ses talens en ces différens genres lui procurerent l'entrée de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres & de celle de Montpellier. Sa patrie lui doit une Société Littéraire, dont les vues se portent vers les objets qui fixent l'attention de ces compagnies; l'Institut de Bologne lui doit son établissement qui date du 11 Janvier 1712. Certains désagrémens avoient engagé le Comte de Marsigli à passer en France; il comptoit finir ses jours en Provence: mais étant allé à Bologne pour des affaires domestiques, il y mourut d'apoplexie le premier Novembre 1730, à l'âge de 72 ans. On a plusieurs Ouvrages de sa façon:

Osservazioni intorno al Bosforo Tracio. Rome, 1681, *in*-4.

Dissertazione da Fosforo Minerale, osia della Pietra illuminabile Bolognese. Leipsic, 1698, *in*-4.

Dissertatio de generatione fungorum. Accedit Dissertatio de Plinianæ villæ ruderibus & Ostiensis littoris incrementô. Romæ, 1714, *in-fol.* Suivant lui, les champignons naissent des parties putrescibles que la chaleur détache des corps qui inclinent à la pourriture; mais comme ce systême exclut le concours des graines, il ne s'accorde guere avec la marche que suit la nature dans la production des autres végétaux.

Essai Physique de l'Histoire de la mer. Amsterdam, 1725, *in-folio.* Il y traite, entre autres choses, de la nature, de la propriété, de la végétation des plantes marines, ainsi que des animaux qui se trouvent dans la mer.

Danubius Pannonico-Mysicus. Hagæ Comitis, 1726, trois volumes *in-folio.*

MARSTALLER, (Gervais) de Fribourg en Brifgaw, étudia à Wittemberg, où il fe diftingua par les connoiffances qu'il avoit des beautés de la Poéfie, & par les progrès qu'il avoit faits dans la Philofophie & les Mathématiques. Mais comme il s'étoit appliqué à la Médecine avec autant de fuccès, & qu'il en vouloit faire fa profeffion principale, il fe rendit en Italie pour s'y perfectionner, fuivit les Profeffeurs des Univerfités les plus célebres, & finit par prendre le bonnet de Docteur à Pife. En 1553, il revint à Wittemberg dans le deffein de s'y fixer. Ses premiers pas furent heureux; il avoit même déja gagné la confiance du public, lorfqu'on l'engagea à quitter cette ville pour aller pratiquer à Brunfwick, où il demeura pendant dix ans. En 1570, il fut nommé Profeffeur de la Faculté de Jene; mais il abandonna bientôt cet emploi pour fe rendre à *Zell* & y remplir la charge de premier Médecin du Duc Guillaume. *Marftalier* mourut dans cette ville le 3 Juin 1578.

Gervais, fon fils, fe diftingua à la Cour des Ducs de Poméranie, où il fut Médecin de Bogiflas, de Philippe II & de François.

MARTEL (François) fut Chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590. Il fuivit ce Prince dans les guerres du Dauphiné, de Savoie, du Languedoc & de Normandie, & il lui fauva la vie à la Mothe-Frelon. Henri avoit fecouru une place de fon parti, appellée la Ganache que fes ennemis affiégeoient, & il y avoit effuyé beaucoup de fatigues. Le foir, il eut une forte douleur de côté, accompagnée d'une fievre violente & d'une grande difficulté de refpirer. Les Médecins du Roi étoient éloignés de fa perfonne dans ce moment critique; il appella le Chirurgien qui l'accompagnoit & fe fit faigner, fans autre avis que celui de *Martel*. Le fuccès en fut heureux & mérita à ce Chirurgien toute la confiance de fon Maître. *Martel* eft Auteur de l'*Apologie pour les Chirurgiens contre ceux qui publient qu'ils ne doivent fe mêler de remettre les os rompus & démis*. Dans cet Ouvrage, il rapporte plufieurs guérifons qu'il avoit faites à la Cour, fous les yeux des Médecins & Chirurgiens nommés par le Roi pour examiner fon habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes fur la pratique de Chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de chofes que les Praticiens modernes ont introduit dans leur Art. Ces Ouvrages de *Martel* furent imprimés à Paris en 1635, *in*-12, avec la Chirurgie rationelle de *Philippe Fleffelle*.

On croit que *Martel*, qui avoit fuccédé à *Antoine Portail* dans la place de premier Chirurgien de Henri IV, fut encore premier Chirurgien de Louis XIII au commencement de fon regne.

MARTIANUS, Sectateur de la doctrine d'*Erafiftrate*, vécut du tems de *Galien* qui eut avec lui quelques difputes fur des matieres Anatomiques, & qui en parle comme d'un homme envieux & fatyrique. *Martianus* étoit cependant eftimé par les autres Médecins, à caufe de deux Livres qu'il avoit écrits fur la ftructure du corps humain.

MARTIANUS, (Profper) Médecin du XVI fiecle, étoit de Saffuolo, ville d'Italie au Duché de Modene. Il s'acquit beaucoup de réputation à Rome,

où il exerça sa profession ; mais il s'en acquit davantage par ses Commentaires sur les Œuvres d'*Hippocrate*, dont *George Baglivi* faisoit la plus grande estime. Ils ont paru sous ce titre :

Magnus Hippocrates Cous notationibus explicatus, sive, Operum Hippocratis interpretatio, Latinè. Romæ, 1626, 1628 ; *in-folio. Venetiis*, 1652, *in-folio. Patavii*, 1718, *in-folio.*

MARTIN, (Jean) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville vers l'an 1572, fut Professeur des Ecoles, & premier Médecin de Marguerite de Valois, que Henri IV répudia pour épouser Marie de Médicis. *Martin* mourut en 1609, & laissa des Commentaires manuscrits sur quelques Livres d'*Hippocrate. René Moreau* les fit paroître sous ces titres :

Prælectiones in Librum Hippocratis Coi de morbis internis. Parisiis, 1637, *in*-4.

Prælectiones in Librum Hippocratis Coi de aëre, aquis & locis. Ibidem, 1646, *in*-4.

Jean Martin, premier Médecin de Charles VIII, Roi de France, en 1483, fut pourvu d'un office de Maître des Comptes en 1484, & mourut en 1491.

MARTIN, (Bernardin) fils de *Samuel Martin*, Apothicaire de la Reine Marie de Médicis, naquit à Paris le 8 Janvier 1629. Les progrès qu'il avoit faits dans la profession de son pere, engagerent le Prince de Condé à le prendre, en 1669, à son service, à titre de Chymiste. Il en jouit pendant toute la vie de ce Prince ; il fut même continué par son fils aux mêmes appointemens & en la même qualité. *Martin* a publié quelques Ouvrages, comme une relation de ses voyages en Espagne, en Portugal, dans les Pays-Bas & en Allemagne.

Dissertation sur les dents. Paris, 1679, *in*-12.

Traité sur l'usage du lait. Paris, 1684 & 1706, *in*-12.

MARTIN, (Jean-Baptiste) Maître Apothicaire d'Auxerre, étoit de cette ville, où il naquit le 27 Octobre 1729, de *Germain Martin*, aussi Maître Apothicaire & ancien Juge Consul, & d'*Agathe Maujot.* Avant l'âge de seize ans, il avoit fait toutes ses Humanités au College des Jésuites ; il embrassa alors la profession de son pere qui fut son premier Maître en Pharmacie. Au bout de trois ans, c'est-à-dire, en 1750, il alla faire ses Cours à Paris sous M. *Rouelle*, Démonstrateur au Jardin du Roi ; & après avoir fait quelques progrès dans le Laboratoire de cet habile Chymiste, il obtint le tablier au Jardin du Roi au mois de Juillet de la même année. *Obtenir le Tablier*, c'est être admis au Laboratoire pour y travailler sous le Démonstrateur. Il prit en même tems les Leçons de M. *Bourdelin*, Professeur Royal de Chymie. Cette Science faisoit les délices de *Martin*, mais elle ne l'absorboit pas ; il étudioit encore la Botanique sous MM. *Antoine* & *Bernard de Jussieu.*

Dans le tems qu'il goûtoit davantage les charmes de l'étude & des plaisirs qui en accompagnent les progrès, son pere le rappella à Auxerre pour l'aider dans sa profession, où le grand nombre de malades lui rendoit son secours nécessaire. Il partit aussitôt ; car il ne méconnut jamais la voix du devoir, &

& il lui sacrifia toujours sa propre satisfaction. Rendu à lui-même quelque tems après, il retourna à ses cheres études. Outre les Cours publics que faisoit *Rouelle*, il obtint la permission d'en suivre un particulier qui se faisoit pour des personnes de considération. Elles ne l'eurent pas plutôt connu, qu'elles l'associerent à leurs études & à leur amitié. Le Chevalier Turgot voulut l'emmener à Malthe, où il se chargeoit du soin de sa fortune & de son établissement; mais *Martin* préféra sa patrie & sa famille. Il y revint en 1752, & cette même année, il obtint une place d'Associé résident dans la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxerre. Ce ne fut qu'après un nouveau voyage à Paris, pour y perfectionner ses connoissances, qu'il se fixa enfin dans sa ville natale au mois d'Octobre 1753, & se mit à la tête du Laboratoire de son pere, à qui des infirmités ne permettoient plus de se passer de lui. Malgré le surcroît d'occupations domestiques, *Martin* fut très-assidu aux assemblées de la Société d'Auxerre. Il lut différens Mémoires, comme ceux qui roulent sur des Pyrites trouvées à la montagne de Saint Siméon près de sa ville natale; sur le danger de l'usage des vaisseaux de cuivre pour la préparation & conservation des alimens; sur la cure de deux malades mordus par des viperes & guéris par l'eau de Luce; sur l'analyse des eaux communes d'Auxerre.

Martin étoit d'une santé délicate, que son application au travail avoit encore affoiblie. Sur la fin de Septembre 1760, il fut attaqué d'un flux dyssentérique accompagné de fievre; le mal qui paroissoit d'abord de peu de conséquence, fit de tels progrès, que dès le 29 il le conduisit au Tombeau, n'ayant pas encore trente-un ans accomplis.

MARTINE (George) prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde vers 1725, & retourna ensuite en Ecosse, sa patrie, où il pratiqua avec beaucoup de réputation dans la ville de Saint André. Il fut Médecin de la Flotte commandée par l'Amiral Vernon, & mourut entre les années 1740 & 1743. On trouve plusieurs Mémoires de sa façon dans le Recueil publié par la Société d'Edimbourg; mais il a écrit des Ouvrages plus considérables, sous ces titres:

De similibus animalibus & animalium calore, Libri duo. Londini, 1740, *in*-8. En François, Paris, 1751, *in*-12. Ce qu'il dit sur la force du cœur, est appuyé de divers calculs algébriques, & de plusieurs Théoremes de Géométrie qui n'ont pu séduire l'esprit clairvoyant de feu M. *Senac*; ce Médecin a même relevé les écarts de notre Auteur par une critique des plus séveres. « *Martine*, dit-il, dont » le génie promettoit à la Médecine d'heureux travaux, a traité en passant ce » sujet qui a occupé vainement tant de Géometres. Ce qu'il y a de singulier dans » son Ouvrage, c'est qu'il a prodigué un étalage d'érudition qu'on n'a jamais ac- » compagné de la Géométrie: Virgile, Horace, Lucrece y égaient la sévere & » seche raison qui marche appuyée sur des calculs. Il n'a pu se préserver du goût » dépravé qui entasse des citations, goût qui ne prouve autre chose, si ce n'est » que les yeux ont parcouru beaucoup de Livres. Un autre défaut qui intéresse » davantage, c'est qu'il a cru que la Géométrie étoit une clef qui ouvre tous les » secrets de la nature: les efforts des plus grands génies n'ont pu déterminer les » forces d'un seul animal. » Ainsi parle le célebre *Senac* dans son Traité du cœur.

Essay Medical and Philosophical. Londres, 1740, *in*-8. Cet Ouvrage traite de plusieurs objets détaillés dans le précédent.

In Bartholomæi Eustachii Tabulas Anatomicas Commentaria. Edimburgi, 1755, *in* 8. C'est M. *Monro* qui a déterminé les parens de l'Auteur à publier ces Commentaires. On y trouve plusieurs remarques historiques sur la vie & les travaux de *Vésale*, de *Charles Etienne*, de *Jacques Sylvius*, de *Columbus*, de *Valverda*, de *Fallope*, & le jugement de *Martine* sur les découvertes d'*Eustachi*, dont il corrige les défauts, mais en comblant cet Auteur de tous les éloges qu'il mérite par ses recherches sur les nerfs. C'est en examinant cette partie de l'Anatomie, si supérieurement traitée par *Eustachi*, que notre Médecin indique les différentes découvertes qu'on y a faites.

MARTINEZ, (Chrysostôme) savant Espagnol, vint à Paris vers l'an 1660. Il étudia l'Anatomie avec le plus grand soin durant les trente années qu'il demeura dans cette Capitale, caché dans le College de Montaigu, où il vivoit tout simplement & si frugalement, qu'il se contentoit le plus souvent de pain, d'oignons & de quelques fruits, buvoit fort peu de vin, sans jamais se rendre à charge à ses amis, & paroissoit toujours content. Il étudioit souvent un mois entier sur un bras, sur une main, sur un doigt, & toujours d'après nature. Environ l'an 1690, cet homme si sage, si savant, & qui paroissoit si tranquille, disparut pendant le fort de la guerre qui précéda la paix de Ryswick. *Martinez*, qui méritoit d'avoir des protecteurs, & qui, n'ayant jamais songé à faire sa cour à qui que ce soit, n'avoit aucun crédit, fut inquiété & accusé d'être espion, peut-être parce qu'il parloit aussi bien la Langue Françoise que sa Langue maternelle. Il laissa deux planches d'Anatomie qu'il avoit gravées lui-même. La premiere parut de son tems, & il la vendoit un Louis d'or; la seconde inconnue jusqu'en 1740, fut donnée alors au public, avec un Livret pour servir d'explication.

MARTINI (Jean) étoit originaire du Gévaudan. Il remplissoit la charge de premier Médecin du Roi Charles VIII en 1484, lorsque ce Prince accorda à la Faculté de Montpellier une confirmation de tous les privileges & franchises, expédiée à Montargis en Janvier 1484, la seconde année de son regne. Le Roi dit expressément qu'il en avoit été vivement supplié par son bien aimé & fidele Conseiller & premier Médecin *Jean Martini* : *In favorem dilecti & fidelis Consiliarii & primi Medici nostri, Magistri Joannis Martini, qui super hoc instantissimè nos requisivit.* Un peu plus bas le Roi ajoute, que c'est en faveur de son Conseiller & premier Médecin qu'il a accordé cette confirmation, & principalement en considération des grands services qu'il lui a rendus depuis sa naissance, & qu'il ne cesse de lui rendre : *Concedentes favore & contemplatione dicti Consiliarii & primi Medici nostri, necnon maximorum servitiorum per ipsum nobis à nativitate nostra impensorum, & quæ impendere non desinit*; ce qui prouve que *Martini* avoit été attaché à Charles VIII dès la premiere jeunesse de ce Prince, qui naquit à Amboise le 30 Juin 1470.

En reconnoissance des obligations que la Faculté de Montpellier avoit à ce Médecin, elle fit mettre à la façade des Ecoles une Inscription en son honneur, qui,

entre les louanges qu'on lui donne, nous apprend deux faits, l'un qu'il devint Maître des comptes, apparemment à Paris; c'étoit alors le but de l'ambition des premiers Médecins, comme le prouve l'exemple de *Coctier*, premier Médecin de Louis XI : l'autre que *Martini* mourut à Blois en 1491. Voici l'Inſcription:

JOANNES MARTINI,
Patriâ Gabalitanus,
Suâ tempeſtate Medicinæ Princeps, Doctor ſummus & egregius;
Hujuſque Univerſitatis Montiſpeſſulani Decanus.
Caroli VIII Conſiliarius,
Cameræ Computorum Magiſter ordinarius;
Ac primus Medicus ſuâ eximiâ virtute habitus eſt.
Obiit Blaſii MCCCCLXXXXI.

MARTINI, (Jacques) de Lawenbourg dans le Cercle de la Baſſe-Saxe; fut Médecin de la ville de Lubeck juſqu'en 1627, qu'il alla pratiquer à Hambourg, où il étoit encore en 1636. *Jacques Martini*, ſon fils, naquit dans cette derniere ville, où il mourut fort regreté en 1679. Il avoit été reçu Docteur en Médecine à Padoue en 1653.

Les Bibliographes citent beaucoup de Médecins du nom de *Martini*, entre autres *Henri Martini* natif de Dantzick, qui fut Médecin du Duc de Brieg en Siléſie. Il mourut le 10 Février 1675, & laiſſa au public :

Anatomia Urinæ Galeno-Spargyrica. Acceſſit ejuſdem Ars pronunciandi ex Urinis. Francofurti, 1650, 1658, 1661, *in*-12.

Anteambulo Medicus, ſeu, Hebdomadale Medicum. Brigæ, 1668, *in*-12.

MARTINIERE, (Germain PICHAUT DE LA) Ecuyer, premier Chirurgien de Louis XVI, Conſeiller d'Etat, Chevalier de l'Ordre du Roi, Chef de la Chirurgie du Royaume, Membre de l'Académie de Stockholm, Préſident de celle de Chirurgie de Paris, montre la même ardeur que M. *de la Peyronie*, ſon prédéceſſeur, pour maintenir la nouvelle forme des Ecoles, dont la direction lui eſt confiée. C'eſt à ſes ſoins & à ſon crédit qu'on doit l'édifice ſuperbe, durable & commode que Louis XV a fait élever, pour y aſſurer l'inſtruction des jeunes gens qui ſe deſtinent à la Chirurgie. C'eſt encore à ſes ſollicitations, auprès du Roi regnant, qu'on doit l'établiſſement d'une nouvelle Chaire, & la fondation de ſix lits, pour y traiter les bleſſures les plus rares, les plus dangereuſes & les plus extraordinaires, à l'effet de faire faire aux Eleves la juſte application des préceptes qu'on leur a donnés. L'humanité ne peut manquer de tirer le plus grand avantage de ce nouvel établiſſement, parce que c'eſt le moyen le plus sûr de former de vrais Chirurgiens.

Le pied ſur lequel eſt aujourd'hui le College de Paris, contribue infiniment à ſon illuſtration. Ce Corps deſtiné à éclairer & à perfectionner la Chirurgie, réuſſira d'autant mieux à remplir ſon objet, qu'il ſentira la néceſſité de s'y borner : la partie de l'Art de guérir, dont il fait profeſſion, eſt aſſez étendue pour l'occuper à l'excluſion des autres branches.

MARTIUS. (Galeottus) Voyez GALEOTTUS MARTIUS.

MARTIUS, (Jérémie) célebre Médecin d'Ausbourg dans le XVI siecle, né de parens pauvres & obscurs, trouva des protecteurs qui eurent soin de faire cultiver ses talens naturels, & il en profita. Il dût ses premieres instructions au savant *Betuleius* qui mourut en 1554, & il fit sous lui des progrès si rapides, que les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, tant Grecs que Latins, lui devinrent familiers, & lui firent trouver dans l'étude ses plus cheres délices. Son goût l'ayant porté du côté de la Médecine, les *Fugger* favoriserent son inclination, & lui donnerent les moyens d'aller prendre, hors de sa patrie, les leçons des plus habiles Professeurs. Il avoit été connu, dès l'an 1555, de cette illustre famille, où l'amour des Lettres étoit dominant, & voici à quelle occasion. Jean Dorefchwan avoit apporté de l'Orient à *Antoine Fugger* les Annales de *Jean Zonare* & de *Nicetas Choniate*. On jugea que cet Ouvrage méritoit d'être traduit du Grec & imprimé, & que *Fugger* feroit une action digne de son zele pour les Sciences, de récompenser celui qui se chargeroit de cette version. La commission en fut donnée à *Jérôme Wolfius* qui possédoit les Langues Grecque & Latine; mais comme ce Savant étoit d'une santé très-foible, il s'associa dans cette entreprise *Jérémie Martius*, qui employa une année entiere à écrire les Annales en question en Grec & en Latin. *Antoine Fugger* avoit promis pour récompense à ce jeune homme de l'entretenir pendant trois ans & de payer tout ce qu'il dépenseroit pour ses études; il lui tint parole. En conséquence, *Martius* s'empressa de mettre à profit un secours si généreux; il se décida pour la Médecine qu'il alla étudier à Ingolstadt, où il prit les leçons de *Laurent Gryll* pendant un an. Delà il se rendit à Montpellier, & il eut l'avantage d'y suivre *Antoine Saporta*, *François Feynes*, *Laurent Joubert*, *Jean Boucaud*, *Pierre Guichard*, *François Fontanon* & le célebre *Rondelet*. Il faisoit de tems à autre des courses aux environs de Montpellier pour étudier l'Histoire Naturelle; & après avoir employé les trois ans que son Mécene lui avoit accordés, il se mit en route pour la Provence, s'arrêta quelque tems à Marseille, & revint dans sa patrie, où il apprit la mort de son protecteur. Mais il en trouva d'autres dans *Marc* & *Jean Fugger*, fils d'*Antoine*, qui l'envoyerent à leurs dépens à Padoue, où il prit encore pendant six mois les leçons des plus habiles Médecins & Naturalistes qui étoient alors dans cette ville. MM. *Fugger* lui manderent de passer à Florence; au bout d'un an il se rendit à Rome. *Martius*, craignant d'être à charge à ses patrons, s'embarqua enfin pour Venise, d'où il revint à Ausbourg en 1566. Il ne tarda pas à y être employé, car il obtint la charge de premier Médecin d'un Hôpital de cette ville. Mais il ne se borna point à la pratique. Comme il avoit beaucoup de goût pour l'application, & qu'il possédoit les Langues Grecque, Latine, Allemande, Françoise & Italienne, il se trouva en état de profiter de tout ce qu'on avoit écrit de meilleur en ces Langues, tant sur la Médecine, que sur l'Histoire Naturelle. Outre les Ouvrages de sa composition, parmi lesquels on remarque *La Médecine aisée*, en Allemand, publiée à Ausbourg en 1571, *in*-8, on a de lui plusieurs Versions:

Marinelli Regimen mulierum. Traduit de l'Italien.

Sylloge curationum omnium particularium morborum. Argentinæ, 1568, *in* 8. Traduit du Grec de *Nonus.*

Les ſecrets de Gabriël Fallope, mis en Allemand & publiés à Ausbourg en 1571, *in*-8.

Le Livre de *Nicolas de Metris* qui eſt intitulé : *De curandis internis & externis pleriſque morbis.* En Allemand.

Jacobi Grevini de Venenis Libri duo, qu'il traduiſit du François en Latin. Il y a une édition d'Anvers, 1571, *in*-4, avec la Verſion du Traité de *Grévin*, intitulé : *Apologie ſur les vertus & facultés de l'Antimoine.* Une autre édition de la même ville, 1572, *in-folio*, avec l'*Epitome Veſalii.*

MARUS, Péruſin, eſt cité par *Silius Italicus*, Poëte du premier ſiecle, qui le dit ſoldat & Médecin. La longue expérience que *Marus* avoit du métier de la guerre, lui fournit l'occaſion de voir ſouvent panſer des bleſſures, & par-là il apprit ſi bien à les panſer lui-même, qu'il ſe trouva en état de rendre ſervice à *Serranus*, fils de *Regulus*, qui avoit été bleſſé dans la Bataille. L'Ouvrage, dans lequel *Silius Italicus* fait mention de *Marus*, eſt un Poëme ſur la ſeconde guerre punique qui commença l'an de Rome 535 & finit en 552. Ce Poëme, qui contient les expéditions d'Annibal en 17 Livres, fut trouvé par le *Pogge* dans une vieille tour du Monaſtere de S. Gal, durant la tenue du Concile de Conſtance.

MASERJAWAIH Médecin Syrien, Juif de Religion, ſe rendit célebre vers l'an de ſalut 683, par la Verſion Arabe qu'il donna des Pandectes d'*Aaron* d'Alexandrie ; Ouvrage écrit en Syriaque, diviſé en trente Livres, & principalement tiré des Auteurs Grecs. *Maſerjawaih* eſt le premier qui ait traduit en Arabe les Livres des Médecins Grecs ; mais ni lui, ni les autres interpretes qui l'ont ſuivi de près, ne ſe ſont point ſervis du texte Grec pour leurs traductions ; car ils ont toujours travaillé d'après les verſions Syriaques, qui ſont les plus anciennes qu'on ait faites des Ecrits des Grecs.

MASINI, (Nicolas) Médecin & Phyſicien du XVI ſiecle, étoit de Céſene, ville d'Italie dans la Romagne. Son pere & ſon aïeul avoient relevé la nobleſſe de leur extraction par la ſupériorité des talens qu'ils avoient apportés dans la pratique de la Medecine. Il embraſſa lui-même cette profeſſion, qu'il exerça avec autant de réputation que de ſuccès, après avoir pris le bonnet de Docteur à Padoue. Mais comme les hommes les plus ſages ne ſont pas toujours exempts de ridicule, que les plus ſavans en ont même davantage que les autres, & qu'on pourroit les accuſer de folie en certaines occaſions, *Maſini* fut quelquefois ſi inconſtant & ſi ſingulier, qu'il ſe rendit mépriſable. Parmi les traits qui nous peignent ſon caractere, on remarque le ſuivant. Le Pape Clément VIII, qui fut élu le 30 Janvier 1592, lui ayant fait écrire pour qu'il vînt à Rome remplir la place de Médecin de ſa perſonne, il demanda du tems pour délibérer ſur cette propoſition, que tant d'autres ſe ſeroient empreſſés d'accepter. Il en remit la déciſion à ſa ſervante qu'il regardoit

comme une Sainte ; & cette fille, dont les paroles étoient pour lui des oracles, lui ayant dit qu'il devoit attendre la vieillesse dans l'endroit où il avoit passé sa jeunesse, il écrivit au Souverain Pontife pour le remercier de ses offres, & allégua, pour raison, qu'il étoit dans un âge où il avoit plus besoin de repos que de travail, de tranquillité que de gloire. L'imbécillité qu'eut ce Médecin de se soumettre ainsi à la décision d'une servante Maîtresse, fit dire à quelque plaisant que la prétendue *Sainte* avoit eu plus d'empire que sa *Sainteté* sur l'esprit de *Masini.*

Ses héritiers ont trouvé dans son Cabinet une belle collection de médailles anciennes & plusieurs Ouvrages manuscrits ; mais les Bibliographes n'en citent aucun de sa façon que le suivant, qu'il fit imprimer lui-même :

De gelidi potùs abusu, Libri tres. Cæsenæ, 1587, *in*-4.

MASSA, (Nicolas) Médecin & Anatomiste très-renommé dans le XVI siecle, étoit de Venise, où il vivoit encore en 1566. Il mourut dans sa ville natale, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint Dominique. On lui éleva un superbe Tombeau de marbre, sur lequel on grava cette Epitaphe :

NICOLAI MASSÆ,
Magni Philosophi ac Medici.
Maria F. Posuit
Annô 1569.

Je ne m'arrêterai point à détailler les erreurs qu'il a répandues dans ses Ouvrages sur la structure du corps humain. Ce détail ne me paroît d'aucune utilité dans le siecle éclairé où nous vivons ; il n'est tout au plus qu'un reproche tacite sur les méprises des anciens Anatomistes à qui nous avons d'ailleurs tant d'obligations, & une répétition inutile qui n'est d'aucun avantage pour l'Histoire que je traite. Tel est le plan que j'ai suivi dans le cours de cet Ouvrage. Moins occupé de grossir chaque volume par l'énumération des fautes qui sont échappées aux Auteurs dont je parle, je ne me suis étendu sur leur doctrine, que tout autant qu'elle a opéré quelque changement dans l'Art, ou qu'elle en a avancé les progrès. Je me borne donc à dire que *Riolan* & quelques autres que son autorité a jettés dans l'erreur, attribuent à *Massa* la découverte des Muscles Pyramidaux : mais leur opinion est sans fondement ; car le muscle qu'on regarde comme le muscle pyramidal trouvé par ce Médecin, n'est que le Muscle *Crémaster*, à qui il vaudroit mieux laisser ce nom, ainsi qu'ont fait les Anatomistes des derniers tems. Une chose qu'on ne peut cependant lui disputer, c'est la description de la cloison du *Scrotum*, dont quelques Ecrivains modernes se font honneur, quoique son exposé soit très-exact. Il a nié l'existence de cette membrane que *Mundinus* appelle *Velamentum* ou *Pudicitia*, & que nous appellons *Hymen.* Il a décrit les canaux des caroncules des Reins, à travers lesquels les urines sont filtrées, & que nous appellons *Tubuli Urinarii.* Il a démontré que la substance de la Langue étoit musculeuse, & que cette partie étoit couverte d'une double enveloppe. Il a dit aussi que le col de la Matrice étoit musculeux. Il traite encore de vrai muscle la membrane

charnue du front, & il soutient que les petits os qui servent à l'organe de l'Ouie, étoient découverts dès le tems d'*Achillini*, à qui il n'attribue que l'honneur d'en avoir le premier donné la description. *Massa* est d'ailleurs entré dans les détails les plus exacts sur le traitement des maux vénériens. Il a même poussé ses recherches, à cet égard, jusqu'à disséquer les corps des malades morts de la vérole. Il en soumit plusieurs au scalpel en 1524. C'est dans le premier des Ouvrages, dont je vais donner les titres, qu'il s'est étendu sur cette matiere,

Liber de Morbo Gallico. Venetiis, 1532, 1559, *in*-4. *Lugduni*, 1534, *in*-8. *Venetiis* 1563, *in*-4, avec une adjonction *De potestate Ligni Indici, de cognitione Salsæ Pariliæ, de radicibus Chinæ &c.* Les célebres *Freind* & *Astruc* ont regardé *Massa* comme celui qui avoit mis la derniere main à la perfection de la méthode de traiter ces maladies avec le Mercure. Il vouloit qu'on fît les frictions de loin en loin pour éloigner la salivation, ainsi qu'il est d'usage aujourd'hui; & par cette raison il mérite d'être placé après *Carpi*, à qui l'on donne à juste titre le premier rang, par rapport au traitement de la vérole par le Mercure.

Anatomiæ Liber introductorius. Venetiis, 1536, 1539, 1559, *in*-4. Il y décrit la Gastroraphie, que personne ne sut faire en France avant *Rousset*, qui en parla dans un Ouvrage imprimé en 1581.

De febre pestilentiali, petechiis, morbillis, variolis & apostematibus pestilentialibus, ac eorum omnium curatione; necnon de modo quô corpora à peste præservari debeant. Venetiis, 1540, 1556, *in*-4.

Epistolarum Medicinalium Tomus primus. Ibidem, 1542, *in*-4. *Tomus alter. Ibidem*, 1550, *in*-4. Les deux Tomes ensemble: *Lugduni*, 1557, *in-folio*. *Venetiis*, 1558, *in*-4.

Examen de Venæsectione & sanguinis missione in febribus ex humorum putredine ortis, ac in aliis præter naturam affectibus. Venetiis, 1560, 1568, *in*-4.

MASSAC, (Raymond DE) Docteur en Médecine dans le XVI siecle, étoit très-connu des Rois Henri III & Henri IV. Comme il aimoit autant la Poésie que la profession qu'il exerçoit, il étoit si attaché à Ovide, que la lecture des Ouvrages de ce Poëte remplissoit ordinairement les intervalles que la Médecine lui laissoit libres. Il mourut à Orléans, Doyen de la Faculté, mais on ne sait pas en quelle année. On a de lui:

Pæan Aurelianus, seu, de laudibus salubritatis cœli & soli Aureliani, atque consessûs Collegii Medicorum, Carmen. Ce Poëme est la quatrieme piece du *Recueil des Poëmes & Panégyriques de la ville d'Orléans*, imprimé dans cette ville en 1646, *in*-4. Il est de plus de cinq cens vers. Dans les cent premiers, l'Auteur célebre l'heureuse température du climat d'Orléans, la pureté de l'air qu'on y respire, la fertilité du sol, la salubrité de ses productions, & divers avantages naturels qui rendent ses habitans d'une complexion saine & robuste Le reste est l'éloge du College de Médecine, des Membres qui s'y sont distingués & par leur science & par leurs talens.

Pugeæ, sive, de Lymphis Pugiacis Libri duo, carminibus expressi. Editio secunda, cum notis Joannis Le Vasseur. Parisiis, 1597, *in*-8. *Liber secundus. Ibidem*, 1599, *in*-8. *Charles de Missac*, fils de l'Auteur, a mis cet Ouvrage en vers François, sous ce titre: *Les Fontaines de Pougues*. Paris, 1605, *in*-8. Un de ses des-

cendans a écrit une Lettre sur le Poëme de *Raymond de Massac*, qu'on a insérée dans le Mercure de France, Mars, 1763.

MASSARIA (Alexandre) étoit de Vicenze, où il étudia le Grec & le Latin sous *Jacques Grypholi*, & ensuite à Padoue sous le Docteur *Lazare Bonami*, Professeur public des Lettres Humaines. Comme l'esprit de *Massaria* étoit fait pour les Sciences, il en sentit croître le goût avec l'âge ; & pour mettre à profit ces heureuses dispositions, il s'attacha successivement aux Professeurs les plus célebres de l'Université de la même ville de Padoue. Tels furent *Tomitanus* qui remplissoit la Chaire ordinaire de Logique, *Alberti* qui enseignoit la Physique, *Oddi* l'ancien, Professeur de la Faculté de Médecine pour la Théorie, *Fracantianus* pour la Pratique, *Fallopio* pour l'Anatomie & la Chirurgie. Il fit des progrès si considérables sous ces grands Hommes, qu'il n'eut pas de peine à obtenir le bonnet de Docteur ; dès qu'il l'eut reçu, il retourna dans sa ville natale, où il exerça sa profession pendant vingt-cinq ans. Savant, mais sans ambition, il se borna à voir des malades, sans songer à pousser sa fortune dans des postes plus brillans & plus avantageux. Tranquille dans l'état de médiocrité qu'il s'étoit choisi, la renommée fit pour lui ce qu'il ne cherchoit pas. Elle l'annonça à Venise avec tant d'éclat, que ses compatriotes furent obligés de consentir à le perdre & à le laisser passer dans cette ville, où il pratiqua pendant neuf ans avec la plus grande réputation. *Massaria* arriva à Venise en 1578. Ses talens y furent accueillis ; ils firent même tant d'impression sur l'esprit des principaux membres de la Seigneurie, qu'ils nommerent ce Médecin, en 1587, pour remplir la Chaire vacante en la Faculté de Padoue, par l'abandon de *Jérôme Mercuriali* qui avoit obtenu la permission de passer à Bologne. Le nouveau Professeur sentit tout le poids de cette charge. Il succédoit à un homme célebre, dont les Ecoles sembloient demander le retour ; il avoit à remplir la tâche difficile de diminuer les regrets qu'on avoit de ne plus le posséder : mais il débuta si avantageusement par l'intérêt qu'il mit dans ses premieres leçons, que les Ecoliers accoururent en foule à celles qu'il donna dans la suite, & que bientôt le peuple & les Grands s'empresserent de le consulter sur leurs maux. *Massaria* avoit encore assez de force pour faire espérer qu'il s'acquitteroit pendant quelques années des devoirs de sa Chaire, lorsqu'il mourut subitement le 17 Octobre 1598, à l'âge de plus de 70 ans.

Ce Médecin exerça sa profession autant noblement que personne. Si les Soins qu'il prit des malades du premier rang lui procurerent des richesses, il ne les rechercha jamais. Aussi désintéressé à leur égard qu'il étoit libéral envers les pauvres, il recevoit avec grandeur d'ame, comme il donnoit avec profusion. Les jours des grandes fêtes, il traitoit à diner un grand nombre de pauvres qu'il servoit, & il ne les congédioit qu'après leur avoir distribué une partie de ses revenus. A l'exemple de *Cimon*, Général des Athéniens, qu'il surpassa en générosité, il avoit à Padoue une grande & belle maison, toujours ouverte aux Savans, à ses amis & aux étrangers, qui étoient assurés d'être accueillis de la meilleure façon. Une autre chose qui distingue *Massaria*, c'est la vénération qu'il avoit pour la doctrine de *Galien* ; elle étoit si grande, qu'il aimoit mieux, disoit-il,

disoit-il, errer avec cet Ancien, que d'avoir raison avec les Modernes. Entraîné, par la passion qui l'aveugloit à cet égard, il a pensé ainsi jusques dans ses Ouvrages. Ils ne respirent que la pure Médecine Galénique, mais bien traitée & bien expliquée ; & pour cette raison, on doit non seulement lui pardonner l'enthousiasme qui l'a emporté quelquefois au delà des bornes de la saine raison, mais il doit être mis au nombre des Médecins les mieux instruits de son tems. Voici les titres des Ouvrages que nous avons de lui :

De peste Libri duo. Venetiis, 1579, *in*-4.

De abusu medicamentorum vesicantium & Theriacæ in Febribus Pestilentialibus. Patavii, 1591, *in*-4.

De abusu medicamentorum vesicantium, Disputatio Apologetica ad Librum Herculis Saxoniæ de Phœnigmis. Vicentiæ, 1593, *in*-4. Il condamne le sentiment de *Saxonia* qui prétendoit que l'usage des Vésicatoires & de la Thériaque étoit fort avantageux dans les maladies pestilentielles. Le témoignage de *Galien* vaut mieux, selon *Massaria*, que tout ce qu'il pourroit dire de lui-même.

Disputationes duæ, quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principiô. Vicentiæ, 1598, *in*-4. *Lugduni*, 1622, *in* 4. Son Traité de la saignée est un chef-d'œuvre ; il y détaille savamment les cas où elle convient, & ceux où elle est nuisible. Si l'on s'étoit autant attaché à la doctrine de *Massaria*, qu'à celle que *Botal* a établie dans l'Ouvrage qu'il a publié dans le même siecle, on n'auroit pas vu les Médecins prodiguer pendant si long-tems le sang des hommes, sur le faux principe que la saignée est presque un remede universel.

Prælectiones de morbis mulierum, conceptûs & partûs. Lipsiæ, 1600, *in*-8. Cet Ouvrage peu intéressant est rempli de citations. Cette façon d'écrire ne prouve rien autre chose, sinon que l'Auteur a beaucoup lu.

Practica Medica & Liber de Morbo Gallico, de purgantibus, de ratione consultandi. Francofurti, 1601, *in*-4. *Tarvisi*, 1606, *in-fol.*

Practica Medica, seu, Prælectiones Academicæ, continentes methodum ac rationem cognoscendi & curandi totius humani corporis morbos ad nativam Hippocratis & Galeni mentem, cum Tractationibus de peste, affectibus renum & vesicæ, & de pulsibus & urinis. Francofurti, 1601, *in*-4. *Tarvisi*, 1607, *in-fol. Venetiis*, 1613, 1617, 1622, *in-fol. Lugduni*, 1616, 1622, *in*-4. *Venetiis*, 1618, *in*-4.

Tractatus quatuor utilissimi, de peste, de affectibus renum & vesicæ, de pulsibus, de urinis. Francofurti, 1608, *in*-4. Le Recueil des Ouvrages de *Massaria* a paru sous le titre d'*Opera Medica. Francofurti*, 1608, *in-folio. Lugduni*, 1634, 1654, 1669, 1671, *in-folio.*

Liber Responsorum & Consultationum Medicinalium. Venetiis, 1613, 1617, 1622, *in-folio*, avec ses Leçons Académiques.

Il paroît que la famille de *Massaria* a donné plusieurs autres Médecins ; car on en trouve deux dans *Vander Linden* & *Manget*, qui sont nés à Vicenze & qui ont écrit des Ouvrages imprimés dans le XVI siecle. *Dominique* est Auteur d'un Traité intitulé : *De ponderibus & mensuris Medicinalibus Libri tres. Papiæ*, 1516, *in-folio. Tiguri*, 1584, *in*-8, par les soins de *Conrad Gesner*. On a de la façon de *Jérôme*, une version du Livre d'*Hippocrate* de la nature de l'hom-

me : *Hippocratis de natura hominis Liber Latinè verſus & Paraphraſi explicatus. Argentorati*, 1564, *in*-8.

François Maſſaria, de Veniſe, Philoſophe & Médecin célebre vers l'an 1530, a fait des annotations fort ſavantes ſur le neuvieme Livre de l'Hiſtoire Naturelle de *Pline*, où il eſt parlé de la nature des animaux aquatiques. Cet Ouvrage a paru ſous ce titre : *In nonum Plinii de Hiſtoriâ naturali Librum Caſtigationes & Annotationes. Baſileæ*, 1537, *in*-4. *Pariſiis*, 1542, *in*-4.

MASTELYN, (Henri) Médecin des Archiducs Albert & Iſabelle, fut inhumé dans l'Egliſe des Dominicains de Bruxelles, où l'on mit ſur ſon tombeau une épitaphe qui fut détruite en 1695. Elle étoit conçue en ces termes;

D. O. M.
HENRICUS MASTELYN,
SERENISS. ARCHIDUCIB. ALBERTO ET ISABELLÆ
A Cubiculis & Perſonis XXXV annis Doctor Medicus,
Vivens, mortis memor, hoc Monumentum ſibi,
D. MARIÆ VAN DEN WOUWERE
Conthorali,
Ac Hæredibus poni curavit.
Obiit ille 6 Martii : hæc verò.....

MASSUET, (Pierre) Docteur en Médecine de l'Univerſité de Leyde, étoit de Mouzon-ſur-Meuſe en Champagne, où il naquit en 1698. Il prit le bonnet en 1729, & ſoutint ſa Theſe Inaugurale *De generatione ex animalculo in ovo*; dans laquelle il ſe déclara partiſan de *Leuwenhoeck*. Ce Médecin a donné au public les *Elémens de la Philoſophie moderne* imprimés en 1752, à Amſterdam, en deux volumes *in*-12, avec figures. Il avoit préludé à cet Ouvrage par les Eſſais de Phyſique de *Pierre Van Muſſchenbroek*, qu'il mit du Hollandois en François, Leyde, 1739, *in*-4. Nous lui ſommes encore redevables de la Traduction Françoiſe de pluſieurs bons Ouvrages, tel que de celui de *Deventer* ſur le manuel des accouchemens, de celui de *Pierre-Adrien Verduin*, qui parut à Amſterdam, en 1756, *in*-8, ſous ce titre : *De l'amputation à lambeau, ou nouvelle Méthode d'amputer les membres.* Il a enrichi cette derniere verſion d'une Préface & de notes très-ſavantes ſur l'hiſtoire de cette opération; les augmentations qu'il y a faites ſont plus conſidérables que l'Ouvrage même.

On trouve un Traité de la façon de ce Médecin dans le Catalogue de *Falconet*. Il eſt intitulé :

Recherches ſur l'origine, la formation &c. des vers à tuyau. Amſterdam, 1733, *in*-8.

MATARATIUS (Jacques) vint au monde le 12 Novembre 1647 à Modica, petite ville de Sicile dans le Val de Noto. Il étudia la Philoſophie & la Médecine, & prit le bonnet de Docteur en ces deux Sciences, dans leſquelles il ſe diſ-

tingua, mais ſur-tout en la ſeconde qu'il exerça dans ſa patrie avec beaucoup de réputation. On a de lui :

De febribus peticularibus malignis & contagioſis. Mazzareni, 1672, *in*-4.

De prolificæ eclipſis effectibus Epiſtola Medica, *morbi curatione*, *duabus controverſiis & commentatione locupletata. Neapoli*, 1690, *in*-4.

Antonin Mongitore, Auteur de la Bibliotheque de Sicile, ajoute que ce Médecin ſe propoſoit encore de mettre ſous preſſe des Lettres & des Conſultations Médicinales, ainſi qu'un Abrégé de toute la Médecine.

MATHISIUS, (Corneille-Henri) Médecin natif de Bruges, jouit d'une grande réputation à Piſe vers l'an 1526. Il revint dans ſa patrie, & fut nommé à la charge de premier Médecin de Marie, Reine de Hongrie, que l'Empereur Charles V, ſon frere, avoit nommée Gouvernante Générale des Pays-Bas en 1531. *Mathiſius* mourut d'une chûte de cheval, en allant voir ſes malades. Il laiſſa une verſion Latine des ſix Livres *De methodo medendi* d'*Actuarius*, qui fut imprimée à Veniſe en 1554, *in*-4, & à Paris en 1566, *in*-8, avec les autres Ouvrages de ce Médecin Grec.

Henri Mathiſius, à qui les Bibliographes attribuent des Commentaires ſur les Aphoriſmes d'*Hippocrate*, étoit auſſi de Bruges. Il fut Médecin de l'Empereur Charles V & de Philippe II, Roi d'Eſpagne, qu'il accompagna en différens voyages. Il vint mourir à Bruxelles le 29 Juin 1565, & fut enterré dans l'Egliſe de Sainte Gudule, où l'on voit ſon Epitaphe :

D. O. M.
HENRICO MATHISIO,
Patricio Brugenſi,
Medico Celeberrimo,
In comitatu Caroli V & Philippi Hiſpaniarum Regis
Suô munere probiſſimè & feliciſſimè functo,
Uxor & Liberi poſuerunt.
Obiit annô 1565, 29 *Junii*.

MATTE, (Sébaſtien) dit *La Faveur*, fut un habile Chymiſte, pour qui Louis XIV créa, en 1675, la place de Démonſtrateur Royal de Chymie dans l'Univerſité de Médecine de Montpellier. Ce fut *Antoine D'Aquin*, Docteur de cette Univerſité & premier Médecin de Louis XIV, qui ſollicita ce nouvel établiſſement. Les Lettres Patentes, accordées à *Matte*, lui permettoient de faire un cours public de Chymie tous les ans dans la Faculté de Montpellier, & lui attribuoient pour cela 600 livres de gages, avec toutes les exemptions, droits, prérogatives & immunités, dont les Profeſſeurs jouiſſent. La Faculté, juſtement ſurpriſe de voir que par la teneur de la déclaration du Roi, un Artiſte ſans lettres & ſans étude auroit le droit d'enſeigner en Maître, avec une autorité égale à celle des Profeſſeurs, prit le parti de repréſenter le tort que cet établiſſement lui faiſoit. Elle ſupplia ſa Majeſté de vouloir bien y remédier, en érigeant l'Aggrégature de *Fonſorbe* en ſeptieme Chaire, deſtinée à enſeigner la Chymie; en or-

donnant au ſurplus que *Matte* démontreroit ſous ſa Préſidence, comme cela s'étoit pratiqué de tout tems, à l'égard du Profeſſeur & du Démonſtrateur d'Anatomie. Le Roi, touché de la force de ces repréſentations, créa une ſeptieme Chaire dans la Faculté pour enſeigner la Chymie, & nomma *Arnauld Fonſorbe* pour la remplir.

Preſque en même tems que *Matte* fut inſtallé à Montpellier, Louis XIV le nomma pour démontrer publiquement la Chymie à Paris; ce qui l'engagea à faire régulierement deux Cours l'année. Il continua ce fatiguant exercice juſqu'en 1684. Alors ſon âge & ſes infirmités ne lui permettant plus de ſe rendre annuellement dans la Capitale, il ſe démit de la place de Démonſtrateur qu'il y occupoit, & il eut pour ſucceſſeur le célebre *Nicolas Lémery*. On a de *Matte* une *Pratique de Chymie* qu'il publia à Montpellier en 1671, *in*-8.

Jean Matte, fils de *Sébaſtien* & de *Marie Coulet*, ſa premiere femme, naquit à Montpellier le 1 Février 1660. Il fit ſes premieres études au College des Jéſuites de ſa ville natale, & ſa Philoſophie à Paris au College du Pleſſis. Il prit en 1681 le degré de Maître-ès-Arts dans la Capitale, & la même année, le Roi lui accorda la ſurvivance de la place dont ſon pere étoit revêtu à Montpellier. *Matte* n'avoit encore que 21 ans. A ſon retour dans ſa patrie, il ſe livra ſans réſerve à l'étude de la Chymie, afin d'acquérir les connoiſſances qui lui étoient néceſſaires pour faire honneur à la place à laquelle il étoit deſtiné. En 1699, il fut nommé Correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris. En 1706, époque de la création de la Société Royale de Montpellier, il obtint une place d'Aſſocié Chymiſte. Il y a pluſieurs Mémoires de ſa façon, parmi ceux de l'une & de l'autre de ces Compagnies ſavantes. Exact à remplir ſes devoirs d'Aſſocié, il aſſiſta régulierement aux aſſemblées de la Société Royale juſqu'en 1735 qu'il demanda la vétérance. Sa place d'Académicien fut donnée à *Serane*, ſon neveu, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. *Matte* ſe retira preſque en même tems de l'Univerſité, où il avoit été pourvu de la place de Démonſtrateur Royal de Chymie à la mort de ſon pere; il en fit obtenir la ſurvivance à *Sébaſtien Matte*, ſon frere, & ſe déchargea ſur lui du ſoin de faire les démonſtrations en public. Il s'étoit déja démis de l'emploi de Syndic de l'Hôpital général, dans un tems où ſes grands travaux ne lui permettoient pas d'en remplir toutes les fonctions. Après ſa retraite, il partagea ſon tems entre la priere, la lecture & les bonnes œuvres, & ce fut dans ces ſaints exercices qu'il mourut le 7 Août 1742, âgé de 82 ans & ſix mois.

MATTENBOURG (Jean) étoit de Minden en Weſtphalie, où il naquit en 1550 de *Chriſtophe*, Echevin de cette ville. Les progrès qu'il avoit faits dans ſes études, lui mériterent la réputation d'un habile Littérateur, & d'un homme plus capable que perſonne d'inſpirer aux jeunes gens le goût des Sciences qu'il avoit lui-même cultivées avec ardeur. La place de Sous-Principal du College de Caſſel demandoit un tel homme, & en 1576, on jetta les yeux ſur lui pour la remplir. Il l'accepta. Mais comme il profitoit du tems que lui laiſſoient les devoirs de cette charge, pour étudier la Médecine, il fut bientôt en état d'aſpirer aux honneurs du Doctorat; & pour les obtenir, il ſe rendit à Valence en Dauphiné,

où il reçut le bonnet en 1579. Déterminé à tirer parti de ſa promotion, il vint pratiquer la Médecine à Gotha dans la Thuringe. Ses ſuccès lui mériterent la confiance & l'eſtime des habitans de cette ville, qui applaudirent, en 1594, à ſa nomination à la Magiſtrature, & au choix qu'on avoit fait de lui pour remplir la charge d'Inſpecteur du College Ducal. *Mattenbourg* mourut à Gotha en 1631, à l'âge de 81 ans. On n'a qu'un ſeul Ouvrage de ſa façon:

Tractatus exiguus & perquam utilis de Hydrope ejuſque ſpeciebus omnibus. Lemgowiæ, 1583, *in*-8.

MATTHÆUS (Philippe) vint au monde à Marpurg en 1621. Il y a apparence que ce fut à Franeker, dans la Friſe, qu'il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine; il eſt au moins certain qu'il ſe fixa dans cette ville, où il commença d'enſeigner l'Anatomie en 1645. Il s'y diſtingua également dans la Pratique & dans la Chaire; il paſſa même à l'emploi de Profeſſeur de Botanique en 1651. Comme ce Médecin étoit fort entendu dans les affaires, il fut nommé deux fois à la charge d'Echevin de la ville de Franeker; mais il l'abdiqua, lorſqu'il fut choiſi Recteur de l'Univerſité en 1673. On met ſa mort au 29 Décembre 1700.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Philippe Matthæus*, fils d'*Antoine* Profeſſeur à Utrecht. Il naquit dans cette ville le 16 Mars 1638, ou ſelon d'autres, 1641. Ce fut auſſi à Franeker qu'il étudia la Médecine & qu'il prit le bonnet de Docteur dans cette Faculté. En 1663, il occupoit l'emploi de Médecin de ſa ville natale, où il fut encore nommé Profeſſeur extraordinaire en 1670; mais il abandonna l'une & l'autre de ces charges le 17 Novembre de la derniere année, pour aller remplir la Chaire d'Anatomie en l'Univerſité de Franeker. Il y mourut le 16 Octobre 1690.

On trouve pluſieurs Médecins du même nom, entre autres, *Jean Matthæus* Heſſois, qui enſeigna au commencement du XVII ſiecle à Herborn, dans la Principauté de Naſſau-Dillembourg, & qui fut Médecin des Seigneurs de cette illuſtre Maiſon. On a de lui:

Diſcurſus de Febre Peſtilentiali quæ ſuperioribus annis Germaniam pervagata eſt. Francofurti, 1603, 1620, *in*-8. Il s'attache à prouver que la ſaignée eſt pernicieuſe dans la cure de cette maladie.

Rationalis & Empirica Thermarum Marchicarum Badenſium deſcriptio. Ettlingæ, 1606, *in*-8. *Hanoviæ*, 1608, *in*-8.

Conſilia Medica diverſorum Authorum pro Erneſto Friderico Marchione Badenſe conſcripta. Francofurti, 1608, *in*-8.

Centuria difficultatum Medicarum tàm jucundarum quàm utilium. Herbornæ, 1616, *in*-8. Il y a une édition antérieure de Francfort, 1603, *in*-8, mais elle ne contient que trente-une Queſtions.

Speculum ſanitatis, rerum nonnaturalium, quas vocant, adminiſtrationem, pro bona valetudine conſervandâ, continens. Francofurti, 1620, *in*-8. L'Auteur s'eſt étendu, dans quelques morceaux détachés, ſur les propriétés des médicamens ſimples, & ſur ce que les anciens Botaniſtes en ont dit de faux, d'abſurde & de ſuperſtitieux.

Conrad Matthæus, né à Herborn le 26 Mai 1603, eſt apparemment fils de l'Au-

teur dont on vient de parler. Il fut reçu Docteur en Médecine à Groningue en 1627, & Professeur ordinaire en 1631. Il mourut le 12 Septembre 1639, après avoir été honoré du Rectorat de l'Université de cette ville.

Voici encore un Médecin de ce nom. C'est *Pierre Matthæus* natif de Cosenza dans le Royaume de Naples. Il fut disciple de *Léonard Capua*, & à l'exemple de son Maître, il entassa paradoxes sur paradoxes dans les dix Dialogues de sa façon, qui parurent à Naples en 1704, *in*-4, sous le titre d'*Animadversiones Physico-Medicæ*.

MATTHESIUS (Jean) naquit le 25 Août 1544 à Joachimsthal en Boheme. Il fut reçu Docteur & Professeur en Médecine à Wittemberg, & quelque tems après sa promotion, Auguste, Electeur de Saxe, le mit au nombre de ses Médecins. Ces avantages ne le fixerent cependant point à Wittemberg; il passa à Dantzick en qualité de Médecin Pensionnaire de cette ville & de Professeur du College. Ce fut-là qu'il publia, en Allemand, les Regles du régime qu'il faut observer dans le cours des maladies pestilentielles.

Son fils, de même nom que lui, fut aussi Docteur en Médecine. Il exerça pendant 40 ans la charge de Médecin de la ville de Thorn, dans la Prusse Royale, où il mourut le 15 Juin 1652.

MATTHIAS, (George) Docteur en Médecine & Professeur de l'Université de Gottingue, vit avec tant de peine combien la partie historique de l'Art de guérir étoit négligée pendant le cours des études, & sentit si parfaitement combien elle étoit intéressante pour acquérir une connoissance parfaite de cet Art, qu'il prit le parti d'en entretenir ses auditeurs. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir que cette matiere le meneroit trop loin, s'il étoit réduit à la dicter par cahiers; & pour ménager le tems précieux qu'il devoit d'ailleurs à l'instruction de ses Ecoliers, il imagina de faire imprimer une notice chronologique des Auteurs & de leurs Ouvrages, pour qu'il ne lui restât plus qu'à l'expliquer dans ses Leçons Académiques. Ce plan paroît avoir été goûté par une infinité d'Ecrivains, qui ne manquent jamais de toucher quelque chose de la partie historique de la Médecine, quand l'occasion s'en présente dans leurs Ouvrages; plusieurs même en ont fait un objet particulier de recherches, dont ils ont enrichi la Littérature Médicinale. Je ne répéterai point ici les raisons qui m'ont engagé à travailler à la rédaction de ce Dictionnaire; je me suis assez étendu là dessus dans la Préface, pour n'en rien dire davantage. Je finis cet Article par les titres des Traités que nous devons au Professeur de Gottingue:

Hippocratis Liber de honestate, Græcè & Latinè, cum notis. Gottingæ, 1740, *in*-4.

Conspectus Historiæ Medicorum Chronologicus, in usum Prælectionum Academicarum confectus. Ibidem, 1761, *in*-8. L'exactitude avec laquelle cet Ouvrage est écrit, lui a mérité, de ma part, la plus grande confiance, lorsqu'il s'est agi de concilier la variété d'opinions qui se rencontre dans les Historiens de la Médecine.

MATTHIOLE (Pierre-André) étoit de Sienne, ville d'Italie dans la Toscane, où il naquit vers l'an 1500, de *François Matthiole*, Médecin, & de *Lu-*

crece Boninſegni. Il paſſa ſa jeuneſſe à Veniſe & s'y perfectionna dans les Langues Latine & Grecque. Son pere l'envoya enſuite à Padoue, avec ordre d'y faire ſon cours de Droit ; il partit. Mais comme il ne tarda point à s'appercevoir du peu de diſpoſitions qu'il avoit à cette étude, il ſe crut obligé de faire connoître le goût qui le portoit vers la Médecine, & il s'y appliqua avec le plus grand ſuccès. La mort de ſon pere vint cependant déranger ſes projets. Les moyens de continuer ſes études lui manquerent, & il auroit été obligé de quitter Padoue, ſi les progrès qu'il avoit déja faits n'euſſent engagé les Docteurs de la Faculté à ne point le laiſſer partir, ſans lui donner le bonnet. Empreſſé de retourner à Sienne, *Matthiole* ſe livra aux exercices de la pratique, & ſes ſuccès le répandirent ſi avantageuſement dans cette ville, qu'il ſe vit bientôt à l'aiſe du côté de la fortune. Cet état d'aiſance lui fit négliger les moyens par leſquels il y étoit parvenu. Plus appliqué à l'étude du Cabinet qu'aſſidu à voir les malades qui imploroient ſon ſecours, il commença à mener une vie ſi retirée, que ce ne fut qu'avec peine qu'on l'engagea quelquefois à ſe prêter au deſir des perſonnes, dont il avoit eu auparavant toute la confiance. Mais quelque forte que fût la réſolution qu'il avoit priſe de ne point ſe départir du genre de vie qu'il avoit embraſſé, il ſe vit obligé de paſſer dans le tumulte du grand monde. Il fut appellé à la Cour de l'Empereur Charles V par Ferdinand, Archiduc d'Autriche, qu'il ſervit pendant dix ans, en qualité de premier Médecin. Au bout de ce terme, il ſe rendit à Trente, où il ſe maria en ſecondes noces avec une Demoiſelle de cette ville, qui lui donna pluſieurs enfans. Il y vécut heureux avec elle, mais la mort l'en ſépara en 1577. Son corps fut enterré dans la grande Egliſe, & l'on fit graver ces deux Vers ſur ſon Tombeau :

Saxa quidem abſumit tempus, ſed tempore nunquam
Interitura tua eſt gloria, Matthiole.

Ce Médecin a effectivement mérité l'immortalité par ſes Ouvrages ; mais il auroit fait quelque choſe de mieux pour la Botanique, s'il ne ſe fût point laiſſé tromper, & qu'il n'eût pas trompé ceux d'après lui, en inſérant de fauſſes figures de plantes dans ſes Commentaires ſur *Dioſcoride.* Il les y a miſes telles qu'on les lui a données, ſans trop s'informer ſi elles étoient conformes à la nature ; & comme il s'eſt fondé d'ailleurs ſur les deſcriptions qu'avoient laiſſées les Anciens, il a imaginé le deſſin de pluſieurs plantes ſur ce qu'ils en ont écrit, & nous a ainſi tracé des figures de pure invention. Cette remarque ne doit cependant point faire mépriſer ces Commentaires ; ils ſont utiles par les expériences qu'ils contiennent, ainſi que par les lumieres que l'Auteur y a répandues, & qui les rendent ſupérieurs à ce que nous ont laiſſé les Anciens ſur la Botanique. Voici les titres des différens Traités de *Matthiole* :

Dialogus de Morbi Gallici curatione.

Apologia adversùs Amatum Luſitanum, cum cenſura in ejuſdem enarrationes. Venetiis, 1558, *in*-8. La diction de cet Ouvrage eſt vive & pleine de feu.

Epiſtolarum Medicinalium Libri V. Pragæ, 1561, *in-folio. Lugduni*, 1564, *in-8.*

Diſputatio adversùs viginti Problemata Melchioris Guilandini. Venetiis, 1563, *in-4.*

Opuſcula de ſimplicium medicamentorum facultatibus ſecundùm genera & loca. Venetiis, 1569, *in-12. Lugduni*, 1571, *in-16.*

De plantis Epitome utiliſſima. Venetiis, 1571, 1586, *in-4. Francofurti*, 1586, *in-4*, avec les augmentations de *Joachim Camerarius*, & un Opuſcule ſur le voyage de *François Calceolari* depuis Vérone juſqu'au Mont-Baldo.

Le principal Ouvrage de *Matthiole* eſt celui qui contient ſes Commentaires ſur les ſix Livres de *Dioſcoride*. Il y en a des éditions en pluſieurs Langues, dont *Jean-François Séguier* a donné la Notice ſuivante dans ſa Bibliotheque Botanique :

Il Dioſcoride con li ſuoi diſcorſi, aggiuntovi il ſeſto libro de gli antidoti contra tutti i vileni. Veniſe, 1548, 1549, *in-4*, ſans figures. C'eſt l'édition originale, car *Matthiole* a écrit ſes Commentaires en Italien ; ce n'eſt qu'en 1554 qu'il les a fait paroître en Latin.

Commentarii in ſex Libros Pedacii Dioſcoridis, adjectis quàm plurimis plantarum & animalium imaginibus. Venetiis, 1554, *in-folio*, avec de petites figures.

Secundò aucti, adjectis plurimis plantarum & animalium imaginibus, quæ in priore editione non habentur. His acceſſit Apologia adversùs Amatum Luſitanum, & Cenſura in ejuſdem enarrationes. Venetiis, 1585, *in-folio, cum Iconibus.*

Venetiis, 1560, *in-fol.*

Traduits en François, par *Antoine du Pinet.* Lyon, 1561, *in-folio*, avec de petites figures.

En Italien, avec les augmentations de l'Auteur. Veniſe, 1563, *in-folio*, avec de petites figures.

En Allemand, par *George Handſch.* Prague, 1563, *in-fol.*

Latinè, Venetiis, 1563, *in-4.*

Denuò ab ipſo Auctore recogniti & locis plus mille aucti, adjectis magnis ac novis plantarum ac animalium iconibus ſupra priores editiones delineatis. Acceſſerunt quoque ad margines Græci contextus ex antiquiſſimis Codicibus deſumpti. Item de ratione diſtillandi Liber. Venetiis, 1565, *in-fol.*

En Italien, avec l'Art de diſtiller. Veniſe, 1570, *in-fol.* On y trouve 957 grandes figures.

En François de la Traduction de *du Pinet.* Lyon, 1572, *in-fol.*

Traduits en François par *Jean des Moulins*, Docteur en Médecine, avec des Tables Médicinales des qualités & vertus des médicamens ſimples. Lyon, 1572, *in-folio.*

En François, de la même Verſion. Lyon, 1579, *in-fol.*

En François, de la Verſion de *du Pinet.* Lyon, 1580, *in-fol.*

Latinè, cum Libro de ratione diſtillandi. Venetiis, 1583, *in-folio*, avec de grandes figures ; 1596, *in-folio*, avec de petites figures.

En Italien. Veniſe, 1584, *in-fol.* Bergame, 1591, *in-4.*

En Allemand de la Traduction de *Joachim Camerarius.* Francfort, 1590 & 1598, *in-fol.*

Opera omnia, hoc eſt : I. Commentarii in ſex Libros Dioſcoridis, adjectis in margine

Græci

Græci textûs lectionibus, ex antiquissimis Codicibus desumptis, qui Dioscoridis depravatam lectionem restituunt, à Gaspare Bauhino aucti, synonymis quoque plantarum & notis illustrati : adjectis plantarum iconibus supra priores editiones plusquam 300 (quarum quamplurimæ hìc primùm describuntur) ad vivum delineatis. II *De ratione distillondi Liber.* III *Apologia in Amatum Lusitanum cum Censura.* IV *Epistolarum Medicinalium Libri quinque.* V *Dialogus de Morbo Gallico. Basileæ*, 1598, *in-folio*, avec 330 planches, dont 50 nouvellement gravées.

En Allemand, de la Version de *Camerarius.* Francfort, 1600, *in-folio*, avec figures.

En Italien. Venise, 1604, *in-folio*, avec de grandes figures.

En Allemand. Francfort, 1611, *in-fol.*

En François, de la Traduction de *du Pinet*, avec le Livre de l'art de distiller. Lyon, 1619, *in-fol.*

En Allemand, de la Version de *George Handsch*, avec les éclaircissemens de *Camerarius.* Francfort, 1626, *in-fol.* On y trouve 123 nouvelles figures.

En François, de la Traduction de *du Pinet.* Lyon, 1656, *in-folio*, & 1680.

Latinè, ex editione Bauhini. Basileæ, 1674, *in-fol.*

Latinè. Venetiis, 1712, 1744, *in-fol.* Cette multitude de Versions & d'éditions de *Matthiole* fait preuve de la pénurie, où l'on étoit alors, de bons Livres en Botanique : les Ouvrages de nos meilleurs Auteurs en ce genre n'ont point eu un sort si heureux.

MATTHIOLE ou MATTHIOLUS DE MATTHIOLIS, Médecin natif de Pérouse dans l'Etat Ecclésiastique, enseigna à Padoue où il mourut en 1498. On lui attribue plusieurs Ouvrages, comme :

Ars memorativa, seu, Tractatus de præceptis artificialibus & regulis Medicinalibus ad augendam memoriam. Argentinæ, 1498, *in-4.*

Regimen contra pestem. Venetiis, 1535, *in-8.*

Mais celui qui a fait le plus de bruit, est un Traité qui fut publié sous son nom à Paris, & qui porte ce titre :

Livre de Matheolus contre le mariage. 1492, *in-fol.* Il y a aussi une édition de Lyon, chez Olivier Arnoulet, qui porte ces mauvais Vers au frontispice :

Le Bigame Matthiolus
Qui nous montra sans varier
Les biens & aussi les vertus
Qui viennent pour soi marier,
Et à tous fait considérer ;
Il dit que l'homme n'est pas sage
S'il se tourne remarier
Quand pris a été au passage.

Comme *Pierre-André Matthiole*, dont on a parlé à l'Article précédent, s'est marié en secondes noces, on a voulu aussi lui attribuer cet Ouvrage ; mais on

n'a pas fait la réflexion que la date de la premiere édition est antérieure à la naissance de ce Médecin. D'ailleurs, cet homme sensé ne s'amusa point de pareilles sottises; elles firent cependant assez de bruit pour mériter une Réponse intitulée :

Le Rebours de Matheolus, ou le Résolu en mariage, composé en rime Françoise. Paris, 1518, *in*-4. Cette piece commence ainsi :

Des femmes sommes tous venus.
Autant les gros que les menus,
Pourquoi celui qui en dit blâme,
Doit être réputé infâme.

MATY, (Matthieu) fils d'un Ministre réformé qui étoit de Beaufort en Provence, naquit en 1718 à Montfort près d'Utrecht, & se fit recevoir Docteur en Philosophie & en Médecine. Ses talens lui mériterent l'entrée de la Société Royale de Londres & de l'Académie de Berlin; ils lui procurerent encore la place de Secretaire & de Bibliothécaire du Musée Britannique à Londres. Ce Médecin à travaillé à la *Bibliotheque Raisonnée*, au *Journal Britannique*, année 1750 & suivantes. Il a publié un *Essai sur l'usage*, & un autre *sur le caractere du grand Médecin, ou, Eloge critique de Boerhaave.* Dans ce dernier, qui parut à Leyde en 1747, *in*-8, il loue *Boerhaave* sans flatterie, il ne cache même point les petits défauts qui ont déparé son mérite littéraire.

MAUCHARD (Burchard-David) naquit en 1696 à Marbach dans le Duché de Wirtemberg, de *Jean-David Mauchard*, Docteur en Médecine. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il alla à Tubingue, où il s'appliqua à la Médecine, pendant cinq ans, sous *Camerarius* & les autres Professeurs qui enseignoient dans l'Université de cette ville. Delà il passa à Altorf pour y écouter le célebre *Heister*, & ce fut sous sa présidence qu'il soutint sa Dissertation Inaugurale *De vera glandularum appellatione*, & qu'il reçut le bonnet de Docteur en 1718. De retour à Marbach, il y exerça la Médecine pendant six mois, sous les yeux de son pere; mais comme il vouloit encore se perfectionner dans l'étude de l'Anatomie & de la Chirurgie, il se rendit à Paris, où il fit connoissance avec les célebres *Du Verney* & *Winslow*, & se lia d'amitié avec *Petit* & *Thibaut*, Chirurgiens. Il suivit aussi la pratique de *Gerard*, premier Chirurgien de la Charité, chez qui il logeoit. Après deux ans de séjour dans la Capitale, *Mauchard* revint en Allemagne dans le dessein d'y exercer la Médecine. En 1722, il se fit aggréger à la Faculté de Tubingue, où il soutint une These sur les hernies pour parvenir à cette aggrégation; mais à peine avoit-il fait ce pas, qu'il songea encore une fois à quitter sa patrie, d'où plusieurs Savans de Paris l'excitoient à sortir par leurs promesses. Cependant la place de Médecin de la Cour de Wirtemberg qu'il occupoit, lui fit abandonner son projet, & bientôt après, il épousa la fille de *Zeller*, Professeur de Médecine à Tubingue. En 1726, il obtint la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie, place qu'il a remplie avec distinction jusqu'à sa mort qui arriva le 11 Avril 1752.

Ce Médecin s'est acquis beaucoup de réputation en Allemagne par la dextérité

& les ſuccès, avec leſquels il traitoit les maladies des yeux, dont il s'étoit particulierement inſtruit ſous *Heiſter* & *Woolhouſe*. On a de lui un grand nombre d'Obſervations importantes ſur la Médecine & la Chirurgie dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, & beaucoup de Diſſertations, en forme de Theſes, qui ſont eſtimées & méritent toutes d'être lues. Le Mercure de France, Mai 1722, contient une Lettre critique, de ſa façon, ſur le Traité des maladies des yeux par *Saint Yves* qui lui répondit; mais *Mauchard*, peu ſatisfait de cette replique, propoſa de nouvelles objections à ſon adverſaire dans le Journal des Savans 1723.

MAUGANT GENETHLIAC. Voyez GENETHLIAC.

MAUGUE, (Benoit) Docteur en Médecine, Inſpecteur général des Hôpitaux du Roi en Alſace, premier Médecin de cette Province, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, étoit de Clermont-Ferrand, où il naquit vers la fin du dernier ſiecle. Sa qualité d'*Archiatre*, ou de premier Médecin de l'Alſace, l'avoit fixé dans ce pays, où il a demeuré quarante ans. Pendant ce long eſpace de tems, ce Naturaliſte laborieux a fait des remarques ſur tous les objets qui lui ont paru dignes d'attention, & il les a conſignées dans un Manuſcrit qui eſt en deux volumes, *in-folio*, ſous le titre d'*Hiſtoire naturelle de la Province d'Alſace, où après avoir décrit ſa ſituation, les Montagnes qui l'environnent, les Etangs, les Marais & les Rivieres qui l'arroſent, les Forêts qui la couvrent, on examine quelle en peut être la qualité de l'air & celle des alimens, d'où on déduit les tempéramens, les inclinations, les mœurs des habitans, & les maladies les plus communes dans ce climat, avec la deſcription des Animaux, des Végétaux, des Minéraux, des Pétrifications, des Eaux communes & des Minérales, &c.* M. *Schoepflin*, célebre Profeſſeur de Strasbourg, à qui *Maugue* avoit communiqué ſon Ouvrage, dit qu'il renferme beaucoup de choſes intéreſſantes. Les figures qui s'y trouvent en grand nombre ſont enluminées & très-bien deſſinées: pluſieurs ſont néceſſaires pour l'intelligence du Livre; d'autres repréſentent les inſtrumens & les machines particulieres qui ſont en uſage dans la Province, les bas reliefs, & les anciens monumens qu'on y voit.

Cet Ouvrage eſt dans la Bibliotheque de M. *Benoit Duvernin*, petit-neveu de l'Auteur, Médecin aggrégé au College de Clermont-Ferrand, & de la Société Littéraire de cette ville. Il a lu dans les aſſemblées de cette Société un *Diſcours ſur l'Hiſtoire Naturelle en général, & ſur celle d'Auvergne en particulier*, & un autre *ſur le climat de la Province d'Auvergne*; on les trouve dans le Recueil de Littérature imprimé à Clermont-Ferrand en 1748, *in*-8. La poſition de cette Province, ſuivant ſes degrés de latitude & de longitude, ſes montagnes, ſes plaines, les rivieres & les petites ſources qui l'arroſent, la direction des montagnes, leur hauteur, les vents qui regnent dans certaines ſaiſons, & leurs effets, la fertilité des terres & la qualité des productions, ſont les principaux points traités dans le dernier Mémoire. De leur comparaiſon, l'Auteur déduit la qualité du climat de la Province d'Auvergne.

MAUREGARD, (Charles DE) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, dont il fut élu Doyen en 1443 & continué en 1444, fut privé de tous ses droits, au sujet du mariage qu'il avoit contracté en 1447. Comme les Médecins de Paris, autrefois Ecclésiastiques, étoient alors dévoués au célibat, en qualité de Membres d'une compagnie qui faisoit partie du Clergé, *Mauregard* devint doublement irrégulier aux yeux de la Faculté, parce qu'il avoit épousé une veuve; espece de bigamie du côté de la femme. Ce fut la matiere d'un grand procès; il se pourvut devant le Prévôt de Paris, dans ce cas de *nouvelleté*. Il gagna au Châtelet: la Faculté lui rendit tous ses droits, excepté la Régence, mais elle porta à cette occasion un décret, par lequel elle déclara que quiconque, dans les difficultés qui pourroient survenir, se pourvoiroit hors du sein de la Faculté ou de l'Université, seroit privé des émolumens.

Si la Faculté de Paris tenoit anciennement à honneur de garder le célibat, parce qu'elle étoit Membre d'un corps Ecclésiastique, elle ne se soucioit cependant pas que les Bacheliers se présentassent avec l'ordre de la Prêtrise; elle craignoit que ces Ecoliers ne donnassent à l'étude de la Théologie un tems qu'elle croyoit destiné à celle de la Médecine. Voilà pourquoi *Jean Clément*, de Marle, en 1403; *Jean de Gray*, en 1408; *Robert Poitevin*, en 1416; *Jean Langrenois*, en 1429; *Guillaume de Algia*, en 1436; *Geoffroy Lami*, en 1442, obtinrent des dispenses & Bulles de Rome, soit pour pouvoir obtenir la Licence, soit pour Régenter, soit pour pouvoir exercer la Médecine & allier cet Art avec le Sacerdoce. En donnant l'exclusion aux Prêtres qui n'étoient pas munis de dispenses, la Faculté exigeoit que ses Ecoliers fussent Clercs: avant la réforme de 1452, par le Cardinal d'Estoutteville, & même depuis, elle s'assuroit, par le serment, du célibat des Bacheliers, avant que de les admettre au *principium*; mais par la réforme de 1600, ce serment a été entierement aboli.

MAURICEAU, (François) ancien Prévôt de la Communauté des Chirurgiens de Saint Côme, étoit de Paris. Il s'appliqua pendant plusieurs années à la théorie & à la pratique de son Art; mais comme il se livra ensuite tout entier aux opérations qui regardent les accouchemens, & qu'il s'y exerça même long-tems à l'Hôtel-Dieu avant de se donner au public, il acquit tant de réputation par sa probité, sa prudence & son habileté, qu'il fut bientôt à la tête de tous les Opérateurs en ce genre. Quelques années avant sa mort, il quitta absolument sa profession & se retira à la campagne, pour y vivre dans la retraite & vaquer à son salut. Ce fut-là qu'il mourut paisiblement le 17 Octobre 1709.

Lorsque *Mauriceau* entreprit son grand Ouvrage, les Auteurs qui avoient parlé des accouchemens, ne les avoient envisagés que sous un point de vue général; il s'en trouvoit peu qui fussent descendus dans le particulier de cet Art où rien n'est petit, ni minutieux. Animé du zele le plus ardent pour le bien public, il s'occupa de la lecture des plus anciens Accoucheurs, profita de leurs découvertes, auxquelles il joignit les siennes, consulta l'expérience dans l'exercice de son Art, & se mit enfin en devoir de faire imprimer un Ouvrage qui a jetté le plus grand jour sur la pratique des accouchemens trop obscurément traitée avant lui. Voici le titre & les éditions de cet Ouvrage, ainsi que des autres qu'il a publiés sur la même matiere :

Traité des maladies des femmes grosses & de celles qui sont accouchées. Paris, 1668, 1675, 1681, 1694, *in*-4. Il a aussi paru en Allemand, en Anglois, en Flamand, en Hollandois, en Italien & en Latin. Ce Traité de *Mauriceau*, quoique rempli de faits importans, n'eut pas une approbation générale. *Viardel*, *Lamotte*, & notamment *Peu*, s'éleverent contre lui, souvent même contre l'Auteur, qui répondit à ce dernier pour défendre son tire-tête, dont il avoit blâmé l'usage. *Mauriceau*, qui se sentoit vivement offensé, accusa *Peu* d'avoir falsifié la plupart des Observations qu'il rapporte dans son Ouvrage; mais cet Accoucheur lui répondit dans une Dissertation qui mérita l'approbation de plusieurs Médecins de la Faculté de Paris. Les confreres de notre Auteur ne sont point les seuls qui aient critiqué ses Ouvrages; *Astruc* en a fait de même dans le quatrieme volume de son Traité des maladies des femmes. » *Mauriceau*, dit-il, écrit » sans ordre & sans méthode, & c'est un guide très-infidele quand il se mêle » de raisonner. Mais comme il avoit de l'expérience, on trouve dans ses Li- » vres des faits de pratique, qui méritent d'être recueillis. »

Aphorismes touchant l'accouchement, la grossesse & les maladies des femmes. Paris, 1694, *in*-16. Amsterdam, 1700.

Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes, & sur leurs maladies & celles des enfans nouveaux nés. Paris, 1695, 1715, *in*-4.

Dernieres Observations sur les maladies des femmes grosses & accouchées. Paris, 1708, *in*-4. On a donné tous ces Ouvrages ensemble: Paris, 1712, 1724, 1738, 1740, *in*-4, avec figures.

MAUROCORDATUS (Alexandre) naquit à Chio, selon quelques Historiens qui font remonter son origine aux Scarlati de Genes; selon d'autres, il naquit à Constantinople d'une mere qui étoit d'une famille illustre de cette ville. Il étudia premierement à Rome au College d'Urbain, & delà il se rendit à Padoue pour y faire son cours de Médecine. La grande facilité qu'il avoit à parler en public, sans s'être préparé, le fit admirer à l'occasion d'un Professeur de Padoue qui fut subitement attaqué de maladie, lorsqu'il alloit prononcer un Discours d'ouverture de classes. *Maurocordatus* monta en Chaire à la priere de plusieurs Médecins, &, profitant du feu de son imagination, il prononça un Discours si suivi, qu'on l'engagea à le mettre par écrit pour le faire imprimer. Mais la vivacité de son génie influa tellement sur son caractere, qu'oubliant ce qu'il devoit à ses Maîtres, il se fit de mauvaises affaires avec eux. Fier par tempérament, il devint encore querelleur, opiniâtre, brouillon; & l'Université le bannit de ses Ecoles au moment qu'il alloit demander les honneurs du Doctorat. Ce contretems le fit passer à Bologne, où il obtint le bonnet en 1664, au bout de quelques jours d'assiduité à assister aux exercices académiques. Le méchanisme de la respiration fut le sujet de sa Dispute inaugurale, sous le titre de *Pneumaticum instrumentum circulandi sanguinis, sive de motu & usu pulmonum. Bononiæ*, 1664. *Francofurti*, 1665, *in*-12. *Lipsiæ*, 1682, *in*-12. Soit que les postes brillans, auxquels *Maurocordatus* parvint dans la suite, eussent réveillé sa fierté au point de lui faire mépriser la qualité de Médecin; soit qu'il ne fût pas content de l'Ouvrage qu'il avoit publié, il fit

tous ses efforts pour en supprimer les exemplaires ; mais les différentes éditions ont rendu ses soins inutiles. Ses autres Ouvrages sont des Traités d'Histoire, de Philosophie & de Politique.

Maurocordatus n'eut pas plutôt reçu les honneurs du Doctorat, qu'il retourna à Constantinople, où il pratiqua avec tant de succès, qu'il se fit la réputation la plus brillante & devint Médecin du Grand-Seigneur. Mais comme il avoit une facilité admirable à apprendre les Langues étrangeres, il fut reçu à la Cour Ottomanne en qualité de truchement à la place de Panagiotti, & devint ensuite premier Interprete. En 1683, il se trouva enveloppé dans le changement qui se fit dans l'Etat, & après la mort de Cara Mustapha, Grand Visir, il fut emprisonné & obligé de donner tous ses biens pour racheter sa liberté. Sous le regne de Soliman III, il rentra en grace ; cet Empereur le députa même à la Cour de Vienne pour y faire part de son élévation au trône & pour faire des propositions de paix. L'intelligence qu'il montra dans cette commission, lui mérita la qualité d'Ambassadeur Plénipotentiaire aux conférences de Carlowitz, où la paix fut conclue, le 26 Janvier 1699, entre l'Empereur Léopold & la Porte Ottomanne. A son retour, *Maurocordatus* fut comblé de bienfaits par le Sultan, & il en jouit heureusement jusqu'à sa mort arrivée en 1711. Il laissa un fils qui parvint aux premieres places de l'Empire.

MAUVILLAIN, (Jean-Armand DE) Docteur en Médecine, fut élu Doyen de la Faculté de Paris en 1666 & continué en 1667. Comme chaque Doyen est dans l'usage, d'après une possession immémoriale, de faire frapper à son coin un jetton sur le revers duquel on met ordinairement les armes de la Faculté ou celles du Doyen, ou un Emblême ou Devise à son choix, *Mauvillain*, qui pendant son Décanat avoit eu un procès avec *François Blondel*, Doyen lui-même en 1658 & 1659, & qui l'avoit gagné avec dépens, fit mettre sur le revers de son portrait un Cyclope renversé, dont Ulisse creve l'œil avec un pieu, & pour devise cette inscription : *Verô lumine cæcat.* Ces mots font allusion à *Blondel* qui étoit borgne & le plus processif de tous les hommes.

C'est à *Mauvillain*, homme de beaucoup d'esprit, fils du Bibliothécaire du Cardinal de Richelieu qui l'avoit tenu sur les Fonts de Baptême, & à *Nicolas Liénard*, Docteur de la Faculté de Paris, Doyen en 1680 & 1681 & qui mourut le premier de Février 1697, qu'on doit la plus grande partie des plaisanteries qui se trouvent dans les Comédies de *Moliere* contre les Médecins & principalement contre les Apothicaires. Ces derniers faisoient alors étonnamment du renchéri. *Le Médecin charitable*, Livre fort utile au public, étoit à peine connu ; on ne savoit pas même préparer une Tisane chez les malades. Comme on étoit obligé de passer par les mains des Apothicaires pour les plus petits remedes, l'état des drogues montoit souvent à des sommes, dont le paiement dérangeoit la fortune des malades. Delà on s'étoit mis sur le ton d'en rabattre quelque chose : c'est pour cette raison que dans la piece du *Malade imaginaire* on a fait passer ce proverbe : *Mémoires d'Apothicaires.*

Les Médecins ne sont pas mieux traités dans plusieurs Comédies de *Moliere*. *Mauvillain* & *Liénard*, non contens d'avoir donné à l'Auteur les termes de l'Art

qui entroient dans le plan de ses pieces, lui ont encore tracé le caractere original de ces Médecins qui se singularisent dans leur profession, ou qui la déshonorent. Bien aises l'un & l'autre de les tourner en ridicule, ils ont trouvé la même disposition dans le Comédien, qui s'étoit chargé de venger sa femme de l'affront qu'elle avoit reçu du Médecin chez qui elle logeoit. *Moliere* plut au public par ses plaisanteries; formé à l'école de *Mauvillain* & de *Liénard*, il abusa des connoissances qu'ils lui avoient données, & s'autorisa quelquefois à pousser ses saillies au dela des égards qu'il devoit avoir pour les Médecins en général.

Louis XIV, voyant un jour *Moliere* à son diner avec *Mauvillain*, s'adressa au Poëte Comique & lui dit : *Vous avez un Médecin, que vous fait-il ? Sire*, répondit Moliere, *nous raisonnons ensemble : il m'ordonne des remedes, je ne les fais point & je guéris.* C'est encore du même Médecin, dont il s'agit dans le Placet que *Moliere* présenta au Roi le 5 Février 1669. En voici les termes : « Sire, un fort honnête » Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet & veut s'obliger, par » devant Notaire, de me faire vivre encore trente ans, si je puis lui obtenir une » grace de Votre Majesté. Je lui ai dit sur sa promesse, que je ne lui demandois » pas tant ; & que je serois satisfait de lui, pourvu qu'il s'obligeât de ne me » point tuer. Cette grace, Sire, est un Canonicat de votre Chapelle Royale » de Vincennes, vacant par la mort de.... « C'étoit pour le fils de *Mauvillain* que le Comédien demandoit ce Canonicat qu'il obtint. *Mauvillain* eut un autre fils, *Armand-Jean*, qui fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1676.

L'Ouvrage intitulé : *Horti Regii Parisiensis Pars prior, cum Præfatione Joannis Vallot. Parisiis*, 1663, *in-folio*, est de la façon de *Fagon* & de *Jean-Armand de Mauvillain.*

MAYENSCHEIN, (Lazare) naquit le 13 Juillet 1560 à Nuremberg, d'une mere qu'un accès de vapeurs fit regarder comme morte pendant trois jours. Il commença son cours de Médecine à Wittemberg, & alla l'achever à Bâle, où il reçut les honneurs du Doctorat le 5 Décembre 1583. Empressé de revoir sa patrie, il y retourna après sa promotion, & se fit aggréger au College en 1584 ; mais dans le cours de la même année, il passa à Culmbach en Franconie en qualité de Médecin ordinaire. *Mayenschein* avoit l'humeur ambulante ; car il quitta cette ville en 1588, pour aller exercer sa profession à Schlackenwalde en Boheme. Il n'y séjourna qu'un an, & courut dans un autre endroit, où plus constant qu'ailleurs, il demeura jusqu'en 1617. Il se rendit alors à Cobourg, & il y mourut le 25 Octobre de la même année.

MAYER, (George) de Wurtzbourg en Franconie, vint au monde en 1533. Dès qu'il eut pris le bonnet de Docteur en Médecine, il enseigna successivement dans les Universités de Heidelberg & de Marpurg, jusqu'à ce qu'il passât à la Cour de Guillaume, Landgrave de Hesse, en qualité de premier Médecin. Quelque bien accueilli qu'il fût chez ce Prince, il quitta son service peu de tems après y être entré, pour aller remplir la charge de Physicien de la ville de Nuremberg : mais Fréderic IV, Electeur Palatin, le rappella à Heidelberg, où il reprit la Chaire de Médecine qu'il y avoit autrefois occupée. Il mourut phthisique dans cette ville, en 1606, à l'âge de 73 ans. On trouve

une Lettre de sa façon dans les Œuvres de *Matthiole*, édition de Lyon, 1564, *in-8*; elle est intitulée : *Epistola quâ agitur de plantis nonnullis, nempè Piceâ, Chamæleonibus, Pyrethrô, Saxifragâ, Hermodactylô & quibusdam aliarum imaginibus.*

MAYER (Michel) étoit de Rindsbourg dans le Duché de Holstein. Il étoit déja Docteur en Médecine depuis quelques années, lorsqu'il se rendit, vers 1597, à Rostoch, où il pratiqua cette Science. L'Empereur Rodolphe II l'honora du titre de son Médecin, ainsi que Maurice, Landgrave de Hesse; mais il finit par être Physicien de la ville de Magdebourg. Il alla s'y fixer en 1620, & il y mourut en 1622, à l'âge de 54 ans. Sa passion pour l'Alchymie lui fit faire le sacrifice de sa raison, de sa fortune, & de son tems à la folie ruineuse de faire de l'or, & comme il avoit le cerveau gâté par la recherche du grand Œuvre, il donna dans tous les travers des Adeptes. L'ambition n'en est pas le moindre; car cette espece d'hommes a toujours été autant portée à relever son prétendu mérite, qu'à rabaisser celui des autres, tel solide qu'il fût. C'est en vue de se faire encore plus considérer, que *Mayer* se pare sans cesse d'une longue tirade de titres, parmi lesquels on remarque ceux-ci : *Comes Imperialis Consistorii, Nobilis exemtus, Aulicus Cæsareus.* Mots d'usage, mais vuides de choses, qu'on trouve constamment à la tête des Ouvrages dans lesquels il a consigné ses délires.

De circulo physico quadrato, hoc est, Aurô ejusque virtute medicinali, sub duro cortice instar nuclei latente. Oppenheimii, 1616, *in-4.*

Examen fucorum pseudo-chymicorum. Francofurti, 1617, *in-4.*

Jocus severus, hoc est, Tribunal æquum quô Noctua, regina avium, Phœnice arbitrô, Palladi sacrata agnoscitur. Ibidem, 1617, *in-4.*

Symbola aureæ mensæ duodecim nationum. Ibidem, 1617, *in-4.*

Silentium post clamores, sive, Tractatus Apologeticus quô causæ non solùm clamorum, sive revelationum Fratrum Germanorum de Rosea Cruce, sed & silentii, seu non redditæ ad singulorum vota responsionis, traduntur. Ibidem, 1617, *in-8*, 1624, *in-4.*

Atalanta fugiens, hoc est, Emblemata nova chymica de secretis naturæ. Oppenheimii, 1618, *in-4. Francofurti*, 1687, *in-4.*

Viatorium, hoc est, de montibus planetarum septem seu metallorum Tractatus. Oppenheimii, 1618, *in-4. Rothomagi*, 1651, *in-8.*

Themis aurea, hoc est, de legibus Fraternitatis Roseæ Crucis Tractatus. Francofurti, 1618, *in-8.*

Tripus aureus, hoc est, Tractatus tres Chymici selectissimi. Ibidem, 1618, *in-8.*

Verum inventum, hoc est, munera Germaniæ, ab ipsa primitùs reperta & reliquo orbi communicata. Ibidem, 1619, *in-8.*

Tractatus de Volucri arboreâ, absque patre & matre in Insulis Orcadum, formâ anserculorum proveniente. Ibidem, 1619, *in-8.*

Lusus serius quô Hermes, sive, Mercurius, Rex mundanorum omnium judicatus & constitutus est. Oppenheimii, 1619, *in-4.*

Septimana Philosophica, quâ Ænigmata aureola de omni naturæ genere à Salomone Israëlitarum sapientissimô Rege & Arabiæ Reginâ Sabâ, necnon Hyramô Tyri Principe

cipe, in modum colloquii proponuntur & enodantur. Francofurti, 1620, *in*-4.

Civitas corporis humani à tyrannide Arthriticâ vindicata, hoc est, Podagræ, Chiragræ & Gonagræ methodica curatio. Ibidem, 1621, *in* 8.

Cantilenæ intellectuales de Phœnice redivivô. Romæ, 1622, *in*-12. *Rostochii*, 1623, *in*-12. En François, Paris, 1758, *in*-12.

Ulisses, hoc est, sapientia seu intelligentia. Francofurti, 1624, *in*-8.

Subtilis allegoria super secreta Chymiæ. Ibidem, 1677, *in*-4, dans le *Musæum Hermeticum*.

Arcana arcanissima, id est, Hieroglyphica Ægyptio-Græca. in-4.

MAYERNE (Théodore TURQUET DE) naquit près de Geneve le 28 Septembre 1573; *de Beze* fut son parrein. *Louis Turquet de Mayerne*, son pere, se fit connoître par une Histoire générale d'Espagne en deux volumes *in-folio*, & par un Ouvrage intitulé: *Monarchie Aristo-Démocratique*, qui fut défendu en France. Sa mere, *Louise le Masson*, étoit fille d'*Antoine*, Trésorier des Troupes de François I & de Henri II en Piémont.

Dès qu'il eut achevé son cours d'Humanités dans sa patrie, on l'envoya à Heidelberg où il commença celui de Médecine; mais la réputation de la Faculté de Montpellier l'ayant attiré dans les Ecoles de cette ville, il s'y fit inscrire en 1592, y fut reçu Bachelier en 1596, & Docteur le 20 Février 1597. D'abord après sa promotion, il vint à Paris où il se fit connoître si avantageusement, qu'en l'année 1600, on jetta les yeux sur lui pour être Médecin du Duc de Rohan, que le Roi Henri IV envoyoit à la diete de Spire. Il y suivit cet Ambassadeur & ne revint à Paris qu'en 1602; mais comme avant son départ il avoit obtenu l'agrément d'une charge de Médecin du Roi par quartier, il se prévalut du privilege attaché à cette place pour se répandre dans la Capitale. Protégé par *Ribbitz*, Sieur de la Riviere, son compatriote & Médecin ordinaire de Henri IV, il s'avisa d'ouvrir un Cours de leçons publiques pour les jeunes Chirurgiens & Apothicaires. Cette démarche déplut à la Faculté de Paris; mais ce qui lui déplut davantage, ce fut de voir que *Mayerne* approuvoit, louoit & employoit dans sa pratique les remedes chymiques, pour lesquels cette Compagnie avoit alors une aversion si marquée. Un de ses Membres fit paroître contre lui un écrit anonyme, où il étoit assez mal traité. Il y répondit par un Ouvrage, où il ne traitoit pas mieux la Faculté, & cet Ouvrage fut imprimé à Paris, sous le nom de la Rochelle. Voici le titre qu'il porte:

Apologia in qua videre est, inviolatis Hippocratis & Galeni legibus, remedia chymicè præparata tutò usurpari posse. Rupellæ, 1603, *in*-8.

Jean Riolan le pere se chargea de réfuter cette Apologie, & il le fit avec tant de feu, que *Mayerne* fut brouillé plus que jamais avec les Médecins de la Faculté. *Gui Patin* en parle ainsi dans la VIIIe. Lettre du premier volume. « Comme » il se piquoit d'être grand Chymiste, il eut querelle avec quelques-uns des nôtres, » d'où vint qu'on fit un Décret de ne jamais consulter avec lui. De cette querelle » provint une Apologie dudit Théodore Mayerne Turquet, de laquelle il n'est » non plus l'auteur que vous ni moi. Deux Docteurs de notre Compagnie y tra-

» vaillerent, Séguin, notre Ancien, qui a toujours protégé les charlatans, & son » beau-frere Akakia: ce qu'ils avoient fait en dépit de quelques-uns de nos An» ciens qui étoient d'honnêtes gens, & qui tâchoient avec fort bon dessein que » les Chymistes & les charlatans ne se missent ici en crédit, pour vendre leur » fumée aux Badaux de Paris. »

Le Décret, dont parle *Gui Patin*, est vif & violent: on est surpris que la Faculté de Paris ait pu se porter à un pareil excès. Mais un corps nombreux est quelquefois susceptible de préjugé; & celui qu'il avoit alors contre l'Antimoine & les préparations chymiques, étoit passé en opinion fondée sur le bien public. Ce fut en conséquence de cette opinion, que *Paul Rénéaulme*, Médecin de Blois, dut promettre par écrit à la Faculté de ne plus employer à l'avenir les remedes qui lui avoient réussi dans sa pratique. Sa déclaration est du 23 Février 1607. *Pierre Paulmier*, plus opiniâtre sans doute que *Rénéaulme* & par-là jugé plus coupable que lui, fut chassé, en 1608, de la Faculté de Paris, dont il étoit Membre. On voudroit pouvoir excuser de pareils procédés. Tout ce que l'on peut dire là dessus, c'est que la Faculté, toujours ennemie des nouveautés, tint quelquefois trop fortement à l'ancienne doctrine, & qu'il fallut du tems pour que les yeux s'ouvrissent à la lumiere que les préjugés empêchoient de percer; mais ces préjugés partoient d'un bon principe, car ils dérivoient en partie de l'inflexible sévérité de cette Compagnie contre tout ce qui a l'air de charlatanisme; & les Chymistes étoient regardés alors sous ce point de vue. C'est sur ce principe que la Faculté se fonda pour lancer contre *Mayerne* le Décret conçu en ces termes: *Collegium Medicorum in Academia Parisiensi legitimè congregatum, auditâ renunciatione Censorum quibus demandata erat provincia examinandi Apologiam sub nomine Mayerni Turqueti editam, ipsam unanimi consensu damnat, tanquam famosum libellum, mendacibus convitiis & impudentibus calumniis refertum, quæ nonnisi ab homine imperito, impudenti, temulento & furioso profiteri potuerunt. Ipsum Turquetum indignum judicat, qui usquam Medicinam faciat, propter temeritatem, impudentiam & veræ Medicinæ ignorationem. Omnes verò Medicos, qui ubique gentium & locorum Medicinam exercent, hortatur ut ipsum Turquetum, similiaque hominum & opinionum portenta, à se suisque finibus arceant, & in Hippocratis ac Galeni doctrinâ constanter permaneant; & prohibuit ne quis ex hoc Medicorum Parisiensium ordine, cum Turqueto, eique similibus, medica consilia ineat; qui secus fecerit, scholæ ornamentis & Academiæ privilegiis privabitur, & de Regentium numero expungetur. Datum Lutetiæ in scholis superioribus, die 5 Decembris, annô salutis* 1603.

Il paroit que *Mayerne* méprisa ce Décret. En renonçant aux Cours de Chymie & de Pharmacie, il continua d'exercer la Médecine dans Paris & d'employer hautement les remedes chymiques; il entreprit même de solliciter la place de premier Médecin du Roi, qui étoit devenue vacante, en 1609, par la mort d'*André du Laurens*. On prétend qu'Henri IV étoit assez déterminé à lui accorder sa demande, quoiqu'il fût Protestant, si la Reine, poussée par le Cardinal du Perron, ne l'eût pas empêché: mais *Astruc* prétend que ce fait n'est ni vrai, ni vraisemblable, & qu'il n'y a que *Minutoli*, Professeur de Geneve, qui l'ait avancé sans en donner aucune preuve.

Une circonſtance de la vie de *Mayerne* dont tout le monde convient, parce qu'elle fut le commencement de ſa fortune, c'eſt qu'un Seigneur Anglois, malade, étant venu à Paris en 1607 pour ſe faire traiter, ſe mit entre les mains de ce Médecin qui eut le bonheur de le guérir. Ce Seigneur reconnoiſſant l'engagea à faire un voyage en Angleterre, où il fut ſi bien accueilli, qu'il eut l'honneur d'être préſenté à Jacques I qui le goûta. Mais *Mayerne*, ne trouvant rien de ſolide dans l'eſtime qu'on lui témoignoit, revint en France reprendre ſon emploi de Médecin par quartier, qu'il exerça juſqu'en 1611. Ce fut en cette année que Jacques I, Roi d'Angleterre, l'appella ſolemnellement pour être ſon premier Médecin; l'Ambaſſadeur de ce Prince le demanda ſur des Lettres Patentes ſcellées du grand ſceau du Royaume. *Mayerne* s'empreſſa d'aller occuper ce poſte, & il le remplit avec tant d'honneur & de diſtinction, qu'il devint le favori du Roi. Après la mort de Jacques, il fut revêtu de la même charge auprès de Charles I, ſon fils, & il la conſerva juſqu'à la fin tragique de ce Prince en 1649.

Ce Médecin a joui d'une réputation conſtante en Angleterre juſqu'à la fin de ſa vie, & il y a fait une fortune conſidérable. Parmi les marques d'honneur qu'il y reçut, on doit compter ſon aggrégation aux Facultés de Médecine de deux Univerſités du Royaume, Oxford & Cambridge, qui l'admirent d'un conſentement unanime au nombre de leurs Docteurs.

Sa premiere femme, *Marguerite de Boetſlaer*, de la famille d'Aſperen, lui donna deux fils qui moururent avant lui. De ſa ſeconde, *Iſabelle Joachim*, il ne retint qu'une fille qu'il maria au Marquis de Montpeillan, petit-fils du Maréchal Duc de la Force, laquelle mourut en couche à la Haye en 1661, ſans laiſſer de poſtérité. Pour *Mayerne*, il mourut quelques années auparavant; ce fut à Chelſea près de Londres, le 16 Mars 1655, âgé de 81 ans & demi.

Ce Médecin n'a rien fait imprimer que l'Apologie, dont on a parlé; mais il parut de ſon vivant une Lettre *De Gonorrheæ inveteratæ & carunculæ ac ulceris in meatu urinario curatione*, qui eſt de ſa façon. Elle fut publiée à Oppenheim en 1619, *in*-4, & à Francfort en 1627, *in*-4, avec les Lettres de *Guillaume Fabrice Hildan*. Après la mort de *Mayerne*, on imprima ſes autres Ouvrages que les Bibliographes annoncent ſous les titres ſuivans:

Medicinal counſels and advices. Londres, 1677, *in*-4. Comme la réputation, dont l'Auteur a joui, avoit déja fait rechercher ſes Conſultations, *Théophile Bonet* s'empreſſa d'en publier un Recueil Latin qui parut à Geneve, avec le Traité *De Arthritide*, en 1674, *in*-12, & à Londres en 1676, *in*-8.

De morbis internis præcipuè gravioribus & chronicis. Londini, 1690, *in*-8. *Auguſtæ Vindelicorum*, 1691, *in*-12, avec un Traité *De cura gravidarum* de la façon de *Mayerne*, qu'on trouva manuſcrit dans la Bibliotheque de *George-Jérôme Welſchius*. *Genevæ*, 1692, *in*-12.

Praxeos Mayernianæ ex Adverſariis, Conſiliis ac Epiſtolis ejus concinnatum ſyntagma alterum, Tractatus quatuor, continens, I de Febribus, II de morbis externis, III de Arthritide, IV de Lue Venerea. Londini, 1695, *in*-8.

Opera omnia Medica, complectentia Conſilia, Epiſtolas & Obſervationes, Pharmacopœam, variaſque medicamentorum formulas. Londini, 1700, 1703, *in-folio*. C'eſt le

Recueil le plus complet des Ouvrages de *Mayerne* ; on lè doit aux ſoins de *Joſeph Browne*.

Le ſavant *Aſtruc* a porté ce jugement ſur les écrits de *Mayerne*, dans ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Faculté de Montpellier : « La Théorie qui » regne dans ces Ouvrages, n'eſt point bonne & ne mérite aucune attention ; la » Pratique pourroit être plus utile par le grand nombre des remedes qu'on y pro- » poſe, ſi on pouvoit s'y fier. Ils ſont, pour la plupart, nouveaux, bizar- » res, ſinguliers, & quoiqu'on en parle d'un ton de confiance, comme de » remedes excellens, ils ſont abſolument hors d'uſage dans la pratique. On trou- » vera dans l'Hiſtoire de la Médecine plus d'une réputation uſurpée, plus d'une » gloire légere, occaſionnée par le préjugé des Grands, que les Ouvrages donnés » par des gens enivrés de leur ſuccès, ont fait totalement tomber. » Cette cenſure n'eſt pas auſſi violente que le Décret porté contre *Mayerne*, en 1603, par la Faculté de Paris, mais elle eſt bien auſſi tranchante.

MAYNARD, (Pierre) Médecin de Vérone, donna au public, vers l'an 1518, deux Traités *De morbo Gallico*, dans leſquels il prétend que cette maladie a tiré ſon origine de l'influence maligne des aſtres. Il étoit du ſyſtême dominant dans le XVI ſiecle, de faire entrer l'Aſtrologie dans la Médecine. Fondé ſur ce principe, *Maynard* aſſura encore que par une ſuite de la conjonction favorable des aſtres, la vérole finiroit ſes ravages en 1584. La prédiction annonçoit un avenir trop avantageux, pour ne pas trouver des partiſans ; & comme ce Médecin étoit aſſuré qu'il n'exiſteroit plus au tems qu'elle devoit avoir ſon effet, il ſe prévalut de tout ce qu'elle avoit d'impoſant, pour ſe faire conſidérer de ſes contemporains. Déja avancé en âge, lorſqu'il joua le rôle de prophete, il ne couroit aucun riſque d'être le témoin de la fauſſeté de ſes oracles. Il y a preſque deux ſiecles que le tems fixé par *Maynard* eſt écoulé, & la vérole fait encore les mêmes ravages, malgré les remedes puiſſans qu'on oppoſe à ſes fureurs. Quand ceſſera-t-elle de les exercer ? Lorſque pluſieurs générations auront été aſſez tempérantes pour ne point s'expoſer à la contagion, & que le poiſon gliſſé dans les veines de ces victimes innocentes qui ont reçu cette maladie avec la vie, aura eu le tems de s'uſer par le défaut de reproduction.

MAYOW (Jean) naquit à Londres vers l'an 1645. Quoiqu'il eût étudié le Droit, qu'il eût même été reçu Docteur dans la Faculté d'Oxford le 5 Juillet 1670, il ne tira pas grand parti de la Juriſprudence, il ſe diſtingua davantage par la pratique de la Médecine qu'il exerça avec beaucoup de réputation, mais principalement à Bath où il ſe rendoit pendant la ſaiſon des Eaux. Ses talens lui ouvrirent l'entrée de la Société Royale de Londres le 30 Novembre 1678. Il ne fit qu'y paroître ; car il mourut dans cette Capitale au mois de Septembre de l'année ſuivante. *Mayow* n'a rien laiſſé au public que les Traités compris dans le volume intitulé :

Tractatus quinque Phyſico-Medici, *quorum primus agit de Sale Nitro & Spiritu Nitro-aëreô*, *ſecundus de Reſpiratione*, *tertius de Reſpiratione fœtûs in utero & ovô*, *quartus de motu muſculari & ſpiritibus animalibus*, *ultimus de Rachitide. Oxonii*, 1669, 1674,

in-8. *Hagæ Comitis*, 1681, *in*-8. Ces Ouvrages ſont remplis de toutes les hypotheſes qui étoient ſi fort au goût des contemporains de l'Auteur ; on y trouve cependant pluſieurs remarques intéreſſantes ſur le méchaniſme de la reſpiration. *Mayow* ne regarde point le *Rakitis* comme une maladie ancienne ; il dit qu'elle ſe montra, vers l'an 1630, dans la partie occidentale de l'Angleterre, que delà elle s'étendit par tout le Royaume, & paſſa enſuite dans les pays étrangers. *Schelhammer* penſe tout autrement dans ſa Diſſertation *De morbis ætatum*, & il eſt tenté de croire que le Pere de la Médecine a connu le *Rakitis*. Le 26e. Aphoriſme de la troiſieme Section, & le 46e. de la ſixieme Section, ſont cités par certains Auteurs à l'appui du ſentiment de *Schelhammer*, mais, à ce qu'il paroit, aſſez gratuitement. C'eſt pourquoi *Gliſſon*, *Mayow* & tous les Médecins qui ont écrit après eux du *Rakitis*, aſſurent qu'il a pris naiſſance en Angleterre.

Les Traités du *Rakitis* & de la Reſpiration ont paru ſéparément à Oxford en 1668, *in*-8, & à Leyde en 1671, même format.

MAZERES, (Guillaume DE) Médecin du XIIIe. ſiecle, paroit avoir tiré ſon nom du lieu de ſa naiſſance dans le Pays de Foix. *Ranchin* n'en fait aucune mention, quoique, ſuivant *Aſtruc*, il eût été Docteur de la Faculté de Montpellier & qu'il y eût même enſeigné pendant long-tems. La preuve qu'il en donne, ſe tire d'une Bulle de l'an 1308, où le Pape Clément V regle le nombre des ſuffrages qu'il faut pour la Licence. *Habitâ*, dit-il, *ſuper his cum dilectis filiis. Arnaldô de Villanova & Joanne de Aleſto, &c. . . . . plenâ deliberatione, & ab ipſis, necnon & à quodam Magiſtro Guillelmo de Mazero Phyſico, dum viveret, qui etiam longô tempore in ſtudio rexerat memorato, informatione receptâ, autoritate Apoſtolicâ ſtatuimus &c.* Les expreſſions de cette Bulle prouvent que *Guillaume de Mazeres* étoit mort au tems qu'elle fut publiée.

MAZILES, (Jean) natif de Beauvais en Picardie, étudia la Médecine à Montpellier en 1537 & 1538, & fut reçu Docteur en 1539. Il ſe retira peu de tems après dans ſa patrie, où il exerça ſa profeſſion avec tant de ſuccès, que le Cardinal Odet de Chatillon, Evêque de Beauvais, conçut de l'eſtime pour lui & le propoſa au Roi Henri II pour être Médecin des Enfans de France. *Maziles* le fut du Duc d'Alençon, auquel il étoit déja attaché depuis quelque tems, lorſqu'il devint premier Médecin de Catherine de Médicis, & enfin du Roi Charles IX, ſon ſecond fils, qui mourut au Château de Vincennes le 30 Mai 1574.

Pendant la maladie du Roi, ce Médecin ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à ſa guériſon ; il parla même à ce Prince avec une vérité & une franchiſe qui partoient du grand attachement qu'il avoit à ſes devoirs. *Pierre de l'Eſtoille* lui a rendu là deſſus un témoignage fort avantageux dans les Mémoires manuſcrits qu'il a laiſſés, dont on a tiré le Journal du regne de Henri III, qui a été imprimé pluſieurs fois. » Le vendredi, dit cet Auteur, dont le Roi » Charles mourut le Dimanche enſuivant, ſur les deux heures après midi, » ayant fait appeller Maziles ſon premier Médecin, & ſe plaignant de grandes

» douleurs qu'il souffroit, lui demanda s'il n'étoit pas possible que lui & tant » d'autres Médecins qu'il avoit dans son Royaume, lui pussent donner quelqu'allégement en son mal, *car je suis*, dit-il, *horriblement & cruellement tourmenté*; » à quoi Maziles répondit que tout ce qui dépendoit de leur Art, ils l'avoient » fait, & que même le jour de devant, tous ceux de la Faculté s'étoient assem» blés pour y donner remede : mais que pour en parler à la vérité, Dieu étoit le » grand & souverain Médecin en telles maladies, auquel il falloit recourir. *Je » crois*, dit le Roi, *que ce que vous me dites est vrai*, *& n'y sçavez autre chose. Tirez » moi ma custode* (mon rideau) *que j'essaye d' reposer.* »

Ce discours de *Maziles* détruit absolument ce que *Gui Patin* a avancé sur son compte, savoir, que Catherine de Médicis vouloit le faire pendre *pour n'avoir fait voir le Roi malade par fameux Médecins de Paris.* Mais on vient de lire, d'après les Mémoires de *l'Estoille*, que *Maziles* dit au Roi que *tous ceux de la Faculté s'étoient assemblés pour y donner remede*; ce qui justifie ce Médecin de la négligence que *Patin* lui impute. *Chomel* le justifie de même dans son *Essai sur la Médecine en France*, où il dit que les Médecins appellés pour la maladie de Charles IX, furent *Simon Pietre & Nicolas le Grand*, Docteurs de la Faculté de Paris; il ajoute cependant que *la Reine vouloit faire punir le premier Médecin* (Maziles) *parce qu'il avoit trop tard appellé du secours.* Mais *Astruc* tait ces derniers mots de *Chomel.* Le Journal de *l'Estoille* ne parle que des Médecins assemblés quatre jours avant la mort du Roi, qui périt baigné dans son propre sang qui lui sortoit par les pores.

Après la mort de Charles IX, *Maziles* se retira à Beauvais, où il finit ses jours en 1578. A peine avoit-il fermé les yeux, que les mignons du Roi Henri III, sur l'avis qu'on leur donna que ce Médecin avoit vingt mille écus, firent députer un Maître des Requêtes pour fouiller en sa maison, ce qu'on fit en leur présence; mais on n'y trouva rien, ou au moins si peu d'argent, que le Roi l'ayant entendu, dit : *je suis bien aise qu'on soit éclairci, car j'ai tenu Maziles pour homme de bien, encore qu'il fût un peu huguenot.*

MAZINI, (Jean Baptiste) Professeur de Médecine en l'Université de Padoue & zélé partisan de la Secte Méchanique, mourut vers le milieu de ce siecle. Cet homme à paradoxes eut des idées singulieres sur l'action des médicamens & les fonctions animales. La figure des parties intégrantes des remedes & celle des canaux, dont les organes sont composés, font, selon lui, toute la différence des effets dans l'opération des premiers, & de la nature des liqueurs dans les sécrétions des seconds. Entraîné par le feu de son imagination, ce Médecin poussa si loin son systême, qu'il en déduisit la théorie qui fait la base de la plupart des Ouvrages suivans :

Mechanices morborum Pars I. Brixiæ, 1723, *in*-4. *Pars II. Ibidem*, 1725, *in*-4. *Pars III. Ibidem*, 1727, *in*-4. Les trois parties ensemble ont été imprimées à Paris en 1731, *in*-4., & à Offenbach en 1732, même format.

Mechanica medicamentorum. Brixiæ, 1734, *in*-4.

Conjecturæ de respiratione fœtûs. Ibidem, 1737, *in*-4. Les expériences sur lesquelles il appuie ses conjectures sur la respiration du fœtus dans le sein de la mere,

ſont marquées au coin de la plus grande incertitude, & ne prouvent conſéquemment rien contre le ſentiment commun des Phyſiologiſtes. Ce qu'il ajoute ſur les cauſes qui déterminent l'accouchement, n'a pas l'air de plus de vraiſemblance. Parmi ces cauſes, il établit pour principale le changement de la figure ſphérique de la matrice en figure oblongue, changement que le fœtus a déterminé lui-même, par la différence de ſon attitude.

Inſtitutiones Medicinæ Mechanicæ. Brixiæ, 1739, *in*-4. Tous ces Traités ont paru enſemble ſous le titre d'*Opera omnia. Brixiæ*, 1743, *in*-4.

On a encore une Lettre, de la façon de *Mazini*, écrite en Italien & adreſſée à *Antoine Vallisnieri*, en date du 11 Novembre 1711, ſur l'épidémie contagieuſe du Bétail qui déſoloit le territoire de Breſce. On la trouve dans le Recueil imprimé à Veniſe en 1712, *in*-8, ſous le titre de *Teſoro di vari ſegreti e rimedi provati contra il male contagioſo di Buoi.*

MEAD (Richard) naquit le 2 Août 1673 à Stephey, petit village près de Londres. Son pere y exerçoit les fonctions de Miniſtre; mais la diſgrace qu'il eut d'être ſoupçonné d'avoir trempé dans quelque conſpiration contre la Cour, l'obligea à s'expatrier. Il paſſa en Hollande avec ſon fils, & le mit ſous la direction de *Grævius* qui lui enſeigna les Humanités à Utrecht. *Richard* fit auſſi ſon cours de Philoſophie dans cette ville, & delà il ſe rendit à Leyde, où il commença celui de Médecine, qu'il alla finir en Italie par la réception du bonnet de Docteur dans les Ecoles de Padoue. De retour en Angleterre l'an 1696, il exerça le grand Art de guérir avec un ſuccès qui décida de la réputation dont il jouit toute ſa vie. Comme il joignoit à la plus profonde théorie la pratique la plus brillante, la plus étendue & la plus heureuſe, l'Univerſité d'Oxford confirma les Lettres Patentes par leſquelles celle de Padoue rendoit témoignage de ſa promotion au Doctorat; le College des Médecins de Londres le reçut même dans ſon Corps, & la Société Royale de la même ville lui accorda une place parmi ſes Membres. Nommé Médecin du Roi George II, en 1727, il fut l'Eſculape de la Cour & de la ville: on aſſure que ſa profeſſion lui rapportoit par an près de cent mille livres, monnoie de France. Il pratiqua pendant cinquante ans, dont il paſſa la plus grande partie à obſerver le cours des maladies dans l'Hôpital de Saint Thomas; auſſi s'eſt-il acquis une réputation qui a porté ſon nom dans les pays étrangers, où il a été regardé non ſeulement pour un excellent Médecin, mais encore pour un habile Littérateur. Il mourut le 16 Février 1754, âgé de 80 ans, & laiſſa une magnifique collection de Livres, de Médailles & de Monumens antiques. Le Catalogue des choſes précieuſes qu'il avoit dans ſon Cabinet en ces deux derniers genres, fut imprimé à Londres en 1755, *in*-8, ſous le titre de *Muſæum, ſive, Catalogus Nummorum, veteris ævi Monumentorum ac Gemmarum.*

Né avec des mœurs douces, une ame noble & délicate, *Méad* ſe fit des amis, & il en avoit à la Cour, dans les Lettres & même parmi ſes Confreres; *Boerhaave* & *Freind* étoient de ce nombre. Un ſeul trait fait ſon éloge. Le Docteur *Wigan*, Auteur de la vie de *Freind*, ne fait mention que fort légerement de cette anecdote intéreſſante; c'eſt pourquoi je vais rendre ce qu'en a dit l'Abbé *Ladvocat*

dans ſon Dictionnaire Hiſtorique portatif: « *Freind* ayant aſſiſté au Parlement, » en 1722, comme Membre du Bourg de Launceſton, il s'éleva avec force contre » le Miniſtere. Cette conduite le fit accuſer de haute trahiſon, & renfermer au » mois de Mars à la Tour de Londres. Environ ſix mois après, le Miniſtre tomba » malade & envoya chercher *Méad*, habile Médecin, intime ami de *Freind*. *Méad* » après s'être mis au fait de la maladie, dit au Miniſtre qu'il lui répondoit de ſa » guériſon, mais qu'il ne lui donneroit pas ſeulement un verre d'eau, que *Freind* » ſon ami ne fût ſorti de la Tour. Le Miniſtre, quelques jours après, voyant » ſa maladie augmentée, fit ſupplier le Roi d'accorder la liberté à *Freind*. L'ordre » expédié, le malade crut que *Méad* alloit ordonner ce qui convenoit à ſon état; » mais le Médecin ne voulut rien faire que ſon ami ne fût élargi. Après cet » élargiſſement, *Méad* traita le Miniſtre & lui procura en peu de tems une gué- » riſon parfaite. Le ſoir même, il porta à *Freind* environ cinq mille guinées, » qu'il avoit reçues pour honoraire en traitant les malades de ſon ami pendant » ſa priſon, & l'obligea de recevoir cette ſomme, quoiqu'il eût pu la retenir lé- » gitimement, étant le fruit de ſes peines. » Quelle grandeur dans cette action pour obtenir la liberté de *Freind!* Mais il faut vivre dans un pays comme l'Angleterre, pour oſer l'entreprendre. Quelle confiance du Miniſtre malade envers *Méad!* Mais il falloit avoir les talens de ce Médecin pour la mériter. Quel déſintéreſſement de conduite envers un ami qu'on a rendu à lui-même & au public! Mais c'eſt l'ouvrage du ſentiment, & par malheur, il eſt trop rare parmi les hommes de notre profeſſion.

La généreuſe bienfaiſance de *Méad* n'avoit point de bornes. Sa table, ouverte aux Gens de Lettres & de mérite, réuniſſoit la délicateſſe de celle des financiers & les plaiſirs de celle des hommes ſages. Sa Bibliotheque, auſſi riche que bien choiſie, étoit autant pour le public que pour lui; il étoit même le premier à offrir ſes lumieres & ſes richeſſes littéraires. Le zele, dont il brûloit pour les progrès des Sciences, lui fit ſouvent faire d'utiles démarches pour déterrer le ſavoir caché & ſecourir les talens indigens. Plein de reconnoiſſance pour ceux qui s'étoient diſtingués dans la Médecine, il voulut contribuer à l'immortalité de ſon compatriote *Harvée*, & fit faire à ſes dépens la ſtatue de ce grand Homme, qu'on plaça dans le College des Médecins de Londres. Bon citoyen, parce qu'il étoit ami de l'humanité, il engagea par ſes conſeils un Libraire, nommé *Guy*, à conſacrer un bien immenſe à la fondation d'un nouvel Hôpital, qui eſt un des plus beaux ornemens & des plus utiles établiſſemens de la Capitale d'Angleterre. Mais il voulut contribuer par lui-même au ſoulagement des maux inſéparables de notre nature; c'eſt par ſes Ouvrages qu'il a rempli des vues auſſi ſalutaires, & c'eſt encore par eux qu'il a donné de nouvelles preuves de ſon zele pour l'avancement des Lettres. Voici les titres ſous leſquels ſes Ecrits ont paru:

Mechanical account of poiſons. Londres, 1702, 1711, 1747, *in*-8. Dublin, 1729, *in*-8. Le même en Latin, traduit par *Joſué Nelſon*, eſt intitulé: *Mechanica expoſitio venenorum. Lugduni Batavorum*, 1737, *in*-8. En Italien, 1744, *in*-4.

De imperio ſolis ac lunæ in corpora humana & morbis indè oriundis. Londini, 1704, 1746, *in*-8. Il établit un flux & un reflux dans l'air comme dans les eaux de la

mer;

mer ; il étend même si loin l'action du soleil & de la lune sur l'élément subtil qui nous environne, qu'il en déduit tous les maux que la diminution du poids de l'air peut occasionner aux hommes.

A short discourse concerning pestilential contagion. Londres, 1720, *in*-8. Cet Ouvrage fut imprimé six fois pendant le cours d'une seule année ; la derniere édition Angloise, qui est la neuvieme, est de 1744, *in*-8. Il y a aussi des éditions Latines, sous le titre de *Dissertatio de pestiferæ contagionis naturâ & remediis. Hagæ Comitis*, 1721, *in*-8. *Londini*, 1723, *in*-8. La peste de Marseille fut alors la raison pour laquelle on mit au jour une infinité de Traités sur la cure de cette maladie. Celui de *Méad* tient un rang distingué parmi eux, non seulement parce qu'il contient des remarques utiles à la pratique, mais encore à la police. Cet Auteur veut qu'on interdise tout commerce avec les pays infectés ou soupçonnés de l'être ; il déconseille d'allumer des feux en vue de purifier l'air, il condamne même la méthode de couvrir de chaux les corps des pestiférés qu'on enterre.

Oratio anniversaria Harveiana. Adjecta est Dissertatio de Nummis à Smyrnæis in Medicorum honorem percussis. Londini, 1724, *in*-4. *Leidæ*, 1725, *in*-8. *Gottingæ*, 1748, *in*-8. La plupart des Médailles, dont il est parlé dans cette Dissertation, ont été apportées de Smyrne par *Chishull.* On y voit les noms de quelques Médecins de la Secte d'*Erasistrate* & d'*Hérophile*, tels que *Xeuxis*, *Hicesius*, *Apollophanes*, *Jatrodorus*, *Jason Jasonis*, *Athenagoras*, *Sarapion*, *Pasicrates*, *Metrodorus Pasicratis*, *Hermogenes Triccæ.* Les revers de ces Médailles présentent l'empreinte & les symboles des Dieux de la Médecine, tels qu'on les remarque dans les Médailles Romaines des familles *Acilia*, *Junia*, *Claudia*, *Rubria*, &c.

De variolis & morbillis Liber. Londini, 1747, *in*-8, avec le Commentaire de *Rhazès* sur les mêmes maladies, traduit de l'Arabe en Latin. *Méad* dit, dans la Préface de ce Livre, qu'il est auteur de la méthode de purger dans la fievre secondaire de la petite vérole confluente ; il en avoit effectivement parlé au Docteur *Freind* avant que celui-ci mît au jour sa Lettre *De purgantibus in secunda Variolarum confluentium febre adhibendis.* La Lettre de *Freind* date de 1719, & la premiere observation de *Méad* de 1708 ; il l'avoit faite dans l'Hôpital de Saint Thomas.

Dissertation on the Scurvy. Londres, 1749, *in*-8. En François, Paris, la même année, *in*-8. Il y décrit le Scorbut qui désola la Flotte de l'Amiral Anson.

Medica sacra, sive, de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur Commentarius. Londini, 1749, *in*-8. *Amstelædami*, 1749, *in*-8. Il s'étend, avec beaucoup de liberté, sur les maladies les plus remarquables, dont il est fait mention dans les Livres Saints ; telles sont celle de Job, la Lepre, celles des Rois Saül, Joram, Ezéchias, Nabuchodonosor, les démoniaques, les lunatiques, la femme aux flux de sang, &c. : mais il ne s'agit que de lire la préface qui est à la tête de cet Ouvrage, pour se convaincre que les sentimens de l'Auteur ne s'accordent point toujours avec ceux de l'Eglise Romaine.

Monita & præcepta Medica. Londini, 1751, *in*-8. *Hamburgi*, 1752, *in* 8. *Lovanii*, 1755, *in*-12. *Parisiis*, 1757, *in*-12. En François, Paris, 1758, *in*-12, avec

un Discours Académique de *Kaau Boerhaave*, sur les qualités qui forment & perfectionnent les Médecins.

M. *Lorry*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nous a procuré une édition Latine des Ouvrages du célebre *Méad*, qui vaut mieux que celle publiée à Gottingue en 1748, 1749, deux volumes *in* 8. L'édition de Paris est intitulée :

Opera ad Editiones Anglicas nuperrimas typis mandata. De Venenis. De Peste. De Variolis & Morbillis. De Imperio solis & lunæ in corpora humana. Oratio Harveiana. Dissertatio de Nummis Smyrnæis. Anglica interpretatus est. Parisiis, 1751, *in*-8, avec figures. On trouve, à la fin du volume, le Commentaire *De morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur.* Depuis, M. *Coste*, Médecin de l'Hôpital Militaire de Nancy, a donné une Traduction Françoise des Œuvres Physiques & Médicinales de *Méad*, qui a paru à Bouillon en 1774, deux volumes *in*-8, avec des notes intéressantes de la main de l'Editeur.

MEARA, (Dermutius DE) né dans le Comté de Tipperary en Irlande, étudia la Médecine à Oxford ; mais on doute s'il y prit le bonnet. Il exerça sa profession dans sa patrie, où il publia, au commencement du XVII siecle, un Ouvrage intitulé :

Pathologia hæreditaria generalis, sive, de morbis hæreditariis Tractatus Spagyrico-Dogmaticus. Dublini, 1619, *in*-8. *Londini*, 1665, *in*-8. *Amstelodami*, 1667, *in*-12.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Edmond de Meara*, autre Irlandois, dont *Lower* parle dans l'Epitre adressée à *Thomas Millington* & qui se trouve à la tête de son Traité du cœur. Comme *Lower* & *Willis* furent toujours unis par l'amitié la plus étroite, ils se prêtoient des secours mutuels pour composer leurs Ouvrages, & si l'un d'eux essuyoit quelque critique, l'autre prenoit son parti. Telle étoit la liaison entre ces deux hommes célebres, lorsqu'*Edmond de Meara* s'avisa d'attaquer le Traité des fievres de *Willis* par un Ecrit qui parut sous ce titre :

Examen Diatribæ Thomæ Willisii de Febribus, cui accesserunt Historiæ aliquot Medicæ rariores. Londini, 1664, *in*-8. *Amstelodami*, 1667, *in*-12. *Lower* ne tarda pas à prendre la défense de son ami qu'il vengea en 1665, en réfutant les objections de son adversaire. Encore plein d'animosité contre *Meara* en 1669, il l'épargna si peu dans l'Epitre Dédicatoire de son Traité du cœur qu'il mit au jour en cette année, qu'en parlant des ignorans qui se plaisent à retarder les progrès des Arts par des critiques mal fondées, il en fait le portrait suivant : *Inter quos, summæ proterviæ & stuporis* Meara *quidam Hybernus, cæteris omnibus palmam præripere videtur : cui, imperito ipsi, alios scire quicquam dolet ; id quod scripta ab illo, utcunque sub larvato titulo* Conlonis Cassinii *nuper edita, convitiorum non minùs quàm errorum plena palam faciunt. Verùm ista omitto, quia ea in parte si cum illo certandum esset, non tàm esset mihi in arenam quàm in sterquilinium descendendum, ubi contractas sordes victoria non compenset.* Ce trait n'a rien de flatteur.

MÉDECINE (LA) est une Science fondée sur la connoissance des choses salutaires & nuisibles, au moyen de laquelle le Médecin travaille à conserver la vie & la santé, ou à rétablir la derniere par l'usage des remedes conve-

nables. Conſerver aux hommes la ſanté, ſoit en prévenant, ſoit en guériſſant les maladies, c'eſt le devoir du Médecin ; tout le monde en convient. Le mortel capable de rendre ce ſervice important à ceux qui ont recours à lui, honore ſon état, &, ſuivant le langage de la Grece, il peut s'aſſeoir, à juſte titre, entre les fils d'Apollon. On ne parvient cependant à mériter cette diſtinction qu'avec beaucoup de peines & de travail ; car quelque ſoient les idées du vulgaire, les perſonnes inſtruites n'ignorent point combien il eſt difficile d'acquérir le degré de connoiſſance néceſſaire pour exercer la Médecine avec ſuccès. Le chemin qui conduit, je ne dis pas à la perfection, mais à une intelligence convenable dans l'Art de guérir, eſt rempli de difficultés preſque inſurmontables. Nous ſommes entourés d'incertitudes qui nous cachent ſouvent la nature de la ſanté & le caractere des maladies ; leurs cauſes relatives ſont enveloppées d'une obſcurité qu'il eſt bien difficile de diſſiper parfaitement ; mais le fût-elle un jour, la connoiſſance ſuffiſante de la vertu des remedes nous manqueroit encore pour faire face à tous les cas poſſibles. D'ailleurs, chaque partie de la Médecine eſt d'une étendue ſupérieure à la capacité de l'eſprit humain ; il eſt impoſſible d'en pénétrer tous les replis & d'y voir la Nature à découvert ; cependant le parfait Médecin devroit poſſéder toutes les parties de ſon Art.

Ce tableau des imperfections de la Médecine ne paroit guere propre à ranimer la confiance chancelante du public qui ſe pique de philoſopher ſur toutes les connoiſſances humaines. Il ſe prévaudra des aveux qu'on vient de faire ; mais comme ils ne dégradent point la Médecine de ſa dignité, tout ce qu'on en pourra conclure contre elle, n'aura rien de bien difficile à réſoudre. Partons d'un point, dont tout le monde eſt d'accord. La Science de la Médecine eſt celle de la Nature qu'aucun homme n'a ſu encore pénétrer parfaitement, lors même qu'elle ſe montre à nud, qu'il la touche de ſes doigts & la voit de ſes yeux : & l'on voudroit que le Médecin ne trouvât rien de douteux, rien d'incertain, rien d'impoſſible dans les recherches qu'il fait pour parvenir à déchirer le voile dont la Nature ſe couvre dans l'état de la ſanté, mais dont elle s'enveloppe au lit du malade. On voudroit aujourd'hui que le Médecin fût sûr dans ſes procédés & ſes jugemens, qu'il guérît toujours ceux qui s'adreſſent à lui, c'eſt-à-dire, qu'il fût maître des événemens, & de la Nature même dont il n'eſt que le Miniſtre. Le Médecin n'eſt point un homme impeccable ; il peut faire des fautes dans l'exercice de ſa profeſſion, & celui qui en fait le moins, doit être le plus eſtimé. Mais comme l'Art de guérir ne s'eſt perfectionné qu'avec le tems, & qu'il doit plus à l'expérience de tous les ſiecles qu'au raiſonnement de chaque particulier, cet Art n'a point de fondement plus ſolide que le réſultat de toutes ces expériences. C'eſt de ce fonds précieux que le Médecin tire ſes conſéquences dans la cure des maladies ; il marchera même dans cette route épineuſe avec d'autant plus de sûreté, qu'il connoîtra mieux le principe ſur lequel il doit former ſes indications. La Médecine a cela de commun avec la Politique & l'Art de la Guerre, qu'elle dépend, comme ces deux Sciences, du talent de tirer les conſéquences avec le plus de juſteſſe qu'il eſt poſſible, & de celui de bien faire ſes combinaiſons : c'eſt à l'eſprit d'obſervation & à la maniere de voir les choſes, qu'elles ſont redevables de la réuſſite de leurs procédés.

On réclamera peut-être contre ma comparaiſon ; elle paſſera pour un paradoxe auprès de ceux qui ne voudront pas ſe donner la peine de l'approfondir. Mais ſi l'on prend celle de réfléchir ſur les cauſes d'où partent les ſuccès & les fautes du Politique, du Guerrier & du Médecin, on verra que ces trois perſonnes, qui different ſi eſſentiellement l'une de l'autre par l'objet qu'elles ont en vue, ſe ſervent preſque des mêmes moyens pour le remplir. Je ne connois aucun Ouvrage où cette matiere ſoit mieux diſcutée, que dans le *Traité de l'expérience en général, & en particulier dans l'Art de guérir*, par M. *George Zimmermann* ; c'eſt pourquoi je profite de ce que dit cet Auteur, pour confirmer la propoſition que j'ai avancée. „ Sans l'eſprit d'obſervation, „ le Politique manque toujours ſon but. Jamais il ne s'élevera à la théorie du » bonheur des Etats entiers ou des ſociétés civiles, ſi les obſervations les plus „ juſtes n'en ont pas profondément gravé dans ſon eſprit le caractere, les » moyens, les obſtacles, les cauſes & les ſuites de ces mêmes obſtacles. Con» noître tout ce qui peut arriver à l'infini dans un Etat, ſavoir l'art d'en main„ tenir le bien-être, de s'oppoſer aux obſtacles directs, ou indirects, d'obvier „ à ſes maux internes, de faire ceſſer ceux qui ſe ſont manifeſtés, de les pal» lier & de les couvrir, s'ils ſont incurables, & ſur-tout ſavoir ſaiſir le tems, „ la meſure & la force des remedes, tout cela demande une pénétration „ au deſſus du Politique ordinaire qui ne fait que ce que ſes prédéceſſeurs „ ont fait. Si l'Homme d'Etat ne connoît le fort & le foible du cœur hu„ main, plutôt d'après de juſtes analyſes que par des hypotheſes établies ſur „ les paſſions mal conçues & mal connues, jamais il ne devinera les deſſeins „ des autres & n'en tournera les vues à ſes propres deſſeins ; il ignorera tou„ jours ce qui ſe doit & ſe peut faire publiquement, ſecretement ; il employera „ plutôt de vils artifices que d'adroites manœuvres ; il verra, touchera tout „ à faux, fera tout mal ou à demi, & méconnoîtra par-tout le vrai eſ„ prit des intérêts du peuple. „ Changez la ſcene & l'Acteur, vous retrouverez le Médecin dans ce Diſcours. Ecoutons encore *Zimmermann* ſur l'Art de la guerre.

„ C'eſt ſur l'art de bien voir & promptement qu'un Général d'armée fonde „ tout ſon bonheur. Pour faire des marches adroites, il faut qu'il remarque „ d'abord tous les avantages & les déſavantages du pays ; qu'il combine en„ ſemble le tems, les lieux, ſon monde, ſes vivres & ſon ennemi également „ enviſagé dans les mêmes circonſtances. S'il faut aſſeoir ſon camp, choiſir un „ lieu convenable pour attaquer l'ennemi, la connoiſſance des moindres dé„ tails lui devient ſi eſſentielle, qu'un buiſſon, un foſſé, un ruiſſeau décide „ ſouvent de ſa perte ou de ſa victoire. Non ſeulement il a ſon armée à „ commander, il faut encore éclairer les marches, les fauſſes routes ; connoître „ les embûches de l'ennemi : une démarche impoſante aſſure ſon ſuccès. S'il „ manque un coup d'œil au fort de la mêlée, ſon armée eſt en déroute. Au „ milieu de ces difficultés, il doit cependant voir tout d'un œil calme & „ tranquille. C'eſt ſon œil attentif qui va triompher, ou de l'ennemi, ou „ de ſon propre malheur. On a vu dans combien de circonſtances ce coup

„ d'œil de maître a décidé d'une victoire & du ſort d'un Etat. „ Mettez le Médecin & le malade en lieu & place du Général d'armée & de ſon ennemi, vous verrez la même néceſſité d'attentions, de combinaiſons, d'activité, & ſur-tout l'importance du coup d'œil dans le premier comme dans le ſecond. *Zimmermann* paſſe enſuite à ce qui regarde le Médecin.

„ La ſcience eſt la clef avec laquelle un Médecin pénetre dans l'intérieur „ de la Nature. Le Médecin ſavant connoît d'avance le pays où il va en-„ trer ; au lieu que l'empirique ignore même les routes qui y conduiſent. L'un va „ voir à découvert le ſein de la Nature, l'autre ne ſait même ce qu'il va „ chercher.

„ Mais il n'eſt rien de plus avantageux pour éclairer l'eſprit de l'Obſerva-„ teur que la connoiſſance hiſtorique de la Médecine. On entend par-là ce que „ les meilleurs Obſervateurs, & ſur-tout Hippocrate, nous ont laiſſé ſur la „ théorie des ſignes & des ſymptômes par leſquels on comprend que telle ma-„ ladie eſt celle-là, & non pas une autre. Cette connoiſſance, jointe aux au-„ tres principes, inſtruira donc toujours le Médecin ſur les phénomenes des „ maladies, ſur leur liaiſon, ſur leur dépendance, autant qu'il en a beſoin „ pour juger par-là des cauſes qu'il s'agit de déterminer dans les cas poſſibles. Il „ verra par ce moyen la *phyſionomie* de chaque maladie, qu'il n'appercevra pas im-„ médiatement à la vérité par les yeux du corps, mais par ceux de l'eſprit. „

S'il eſt vrai que dans la Politique, l'Art de la guerre & la Médecine il s'agit de voir & de bien voir pour parvenir à ſes fins, on ſent aſſez que les conſéquences que l'eſprit le plus philoſophique tirera de ce qu'il a vu, ne ſeront pas toujours exemptes de ces conjectures qui peuvent être démenties par l'événement dans les cas, où la complication, l'intrigue, la variété des circonſtances ſont capables d'en impoſer à l'homme même le plus attentif. C'eſt dans ce ſens que la Médecine eſt une véritable Phyſique, remplie comme la Phyſique elle-même d'opinions conjecturales, ſur-tout dans la Théorie; mais la Pratique marche d'un pas plus aſſuré, car les regles qui la dirigent, & la plupart des principes d'où ces regles ſont déduites, peuvent ſouffrir l'examen le plus rigoureux, ſans perdre de leur évidence. Ces paroles d'*Hippocrate*, qui ſont à la tête de ſes Aphoriſmes : *l'Art eſt long, la vie eſt courte, l'occaſion rapide, l'expérience dangereuſe, le jugement difficile*, annoncent moins l'incertitude de la Médecine, que les difficultés qui en accompagnent la pratique ; & delà, celui qui ſait remplir tous les devoirs de cette profeſſion, doit être d'autant plus eſtimé, qu'il a plus d'obſtacles à ſurmonter pour parvenir à ſon but, c'eſt-à-dire, la guériſon des malades.

Le public regarde cependant la Médecine comme une choſe fort aiſée à pratiquer ; il croit qu'il ne s'agit que de ſe meubler la tête d'un tas de formules, qu'on applique le mieux que l'on peut aux différentes circonſtances des maladies ; & il le croit d'autant plus fermement, qu'il voit des gens réuſſir dans la cure des maux qui attaquent l'humanité, ſans ſuivre d'autres regles que celles que leur preſcrit un répertoire de remedes qu'ils ont hérité de leurs ancêtres. C'eſt ainſi que la Médecine, de tous les Arts le plus important, a ſeule le privilege d'attirer la confiance à quiconque s'en mêle. Il ſuffit d'afficher quelques talens en Médecine, pour avoir droit & juriſdiction ſur la vie des hommes ; peu importe quel ſoit d'ail-

leurs le caractere des personnes qui se rendent officieuses par leurs conseils, ou qu'un vil intérêt porte à vendre des remedes que la prétendue universalité de leurs vertus fait rechercher avec empressement. Les personnes de la premiere classe agissent de bonne foi, mais sans connoissance; celles de la seconde jouent différens rôles. Les uns se parent d'une apparence de zele pour le bien du public, à qui ils distribuent des spécifiques plus capables d'enrichir les mystérieux auteurs de ces remedes, que de guérir les malades. Fussent-ils même ces spécifiques autant vrais & bons, qu'ils sont pour la plupart faux & nuisibles, il n'est point d'une ame honnête, noble & humaine de faire trafic d'un médicament utile. Les autres, montés sur des trétaux ou parcourant les carrefours, font un commerce encore plus vil des drogues qu'ils préconisent par des harangues étudiées, que le peuple va toujours écouter en foule. L'éloquence & la parure de l'Orateur en imposent à la multitude.

Quoique la sagesse du Gouvernement dans tous les Etats policés ait prit des mesures pour arrêter les suites dangereuses d'une confiance si inconsidérée, le particulier n'en est guere moins disposé à se livrer au premier Charlatan qui se vante d'avoir quelque remede. La foiblesse des malades & l'impatience de guérir, sont les causes de cette excessive crédulité:

Fingunt se cuncti Medicos, Idiota, Sacerdos,
Judæus, Monachus, Histrio, Rasor, Anus.

Autant la folie differe de la raison, autant les Empiriques different des vrais Médecins. Ces gens, qui n'ont fait aucune étude de la Médecine ou qui n'en ont appris que les termes les plus communs, tranchent hardiment du Docteur; & comme ils font un vil métier de l'Art le plus noble, ils ne s'attachent qu'à l'avantage qu'ils en peuvent tirer, & vont même jusqu'à dire: puisque le peuple veut être notre dupe, qu'il le soit. Mais cette maxime, autant contraire à la probité qu'à la charité chrétienne, n'auroit jamais été pratiquée de nos jours, si la sottise des hommes n'y avoit donné lieu. Un Médecin qui a de quoi satisfaire un malade raisonnable sera quitté, s'il ne contrefait le Charlatan ou le Devin; & qui lui préférera-t-on? Un misérable qui ne sait ordinairement ni lire, ni écrire, & qu'on va chercher au loin pour apprendre de lui, à l'aspect d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie à laquelle il ne connoîtroit rien, quand il auroit le malade sous les yeux. En parlant ici du vulgaire qui a recours à ces misérables Charlatans, on n'entend pas toujours la lie du peuple. Le peuple ou le vulgaire à qui ces reproches s'adressent, est répandu dans toutes les conditions, & fait ordinairement le grand nombre dans quelque société que ce soit. Il arrive même, je ne sais par quelle fatalité, que des gens qui ont d'ailleurs du bon sens & de la pénétration, semblent dépourvus d'intelligence, quand il s'agit de la vie & de la santé. Philosophes, lorsqu'ils se portent bien, mais peuple dans la maladie, ils ont recours à quiconque se mêle de donner des conseils ou des remedes, avec le même empressement que le dernier des idiots. Mais tranchons sur cette matiere: c'est déclamer contre des erreurs, dont tout le monde convient par moment, & dont la multitude ne se corrigera jamais. Un seul moyen est capable d'extirper la race

de ces imposteurs qui courent le monde, sous le nom de Charlatans; c'est celui qu'à employé le Roi de Prusse regnant. Il a ordonné d'arrêter & de punir, comme contrebandiers, tous ceux qui se mêlent de l'Art de guérir, sans avoir un titre pour l'exercer. Puisse cette loi si sage être en vigueur dans les autres Etats policés.

Je me presse de tirer le rideau sur tout ce qui tient à la charlatanerie, dont je n'aurois pas même dit le mot, si les dangers auxquels les hommes s'exposent, ne m'eussent fait un devoir d'élever la voix: je reviens à ce qui regarde la Médecine. Nous n'aurions aucun besoin de cette Science, nous jouirions perpétuellement de la vie comme de la santé, si les parties, dont nos corps sont composés, pouvoient toujours subsister dans leur état naturel, & faire les fonctions auxquelles le Créateur les a destinées. Mais il n'est point de moment qui n'apporte dans nos corps quelque altération sensible ou insensible; & toute merveilleuse qu'en soit la composition, ils sont enfin sujets à être détruits. La loi indispensable qui impose la nécessité de mourir, a de tout tems fait gémir l'Humanité; & les hommes, entraînés par le penchant naturel qui les porte à veiller à leur conservation, se sont attachés depuis le commencement du monde au discernement des choses qui sont utiles pour l'entretien de la vie & de la santé, d'avec celles qui peuvent détruire l'une & l'autre. Ils ont particulierement fait leurs efforts pour se garantir des dernieres; mais ayant remarqué que nonobstant toutes leurs précautions, ils étoient quelquefois surpris, & qu'il ne dépendoit pas toujours d'eux d'éviter les causes des maladies, la derniere ressource a été de prendre garde de bien près à la conduite que tenoient ceux qui étoient tombés malades. Voyant donc que ceux qui mouroient, avoient fait, sembloit-il, telle ou telle faute qui pouvoit avoir rendu la maladie mortelle; & au contraire, que ceux qui guérissoient, s'étoient conduits dans leur maladie de telle ou telle maniere, & s'étoient servis de certaines choses, dont ils n'usoient pas en santé & auxquelles on pouvoit attribuer leur guérison; ils ont évité dans la suite ce qui leur avoit paru nuire aux premiers, & essayé sur d'autres personnes, en de semblables maladies, les mêmes choses qui leur avoient semblé apporter du soulagement aux derniers. C'est proprement le résultat & la pratique de ces observations qu'on a d'abord appellé du nom de *Médecine*. Purement naturelle dans son principe, elle a commencé dès qu'il y a eu des hommes, elle a été ensuite en usage parmi toutes les nations: aussi l'on peut dire avec *Pline*, que s'il y a eu des peuples qui se soient passés de Médecins, ils n'ont point été pour cela sans Médecine. En effet, la Médecine est de même date que les maladies, car on a cherché à s'en délivrer dès qu'on les a senties; or les maladies sont presque aussi anciennes que le monde, puisqu'elles sont la suite & la punition du péché d'Adam.

Au commencement, chacun se mêloit de donner des conseils aux malades, & l'on a été fort long-tems avant que l'Art de guérir fût une profession particuliere. Quelquefois les malades, fatigués de l'inutilité de ces avis & encouragés par la douleur, sortoient de l'inaction & cherchoient du soulagement dans des remedes inconnus. Si par hazard, ou par un concours de circonstances favorables, les expédiens auxquels ils avoient eu recours, avoient produit un effet salutaire, l'observation qu'ils en firent, jetta les premiers fondemens de cet Art, dont l'Univers

entier tira dans la suite de si grands avantages. Celui qui avoit fait ainsi quelque expérience sur soi-même où sur autrui, la réitéroit en semblables occasions & la communiquoit à ses amis ou à ses voisins. Nous apprenons d'*Hérodote* que les Babyloniens en usoient encore de la sorte de son tems, c'est-à-dire, dans le XXXVIe. siecle du monde. Les Babyloniens, dit-il, font porter les malades dans les places publiques, (car ils ne se servent point de Médecins) afin que les passans qui les voient ou qui ont eu une maladie semblable à la leur, ou qui en ont vu quelqu'un malade, leur donnent des conseils & les encouragent à pratiquer ce qu'eux-mêmes ou d'autres ont pratiqué avec succès en de semblables occasions. *Hérodote* ajoute qu'il n'étoit permis à personne de passer auprès des malades, sans s'informer de leur maladie. Cette loi subsista encore plusieurs siecles après en Assyrie, & même chez les Lusitaniens & les habitans des Asturies.

La Médecine, après avoir fait ce second pas chez les Babyloniens & les Chaldéens, ces anciens fondateurs de presque toutes les Sciences, passa en Egypte, & sortit, entre les mains de ses industrieux habitans, de l'état d'imperfection dans lequel elle avoit langui pendant tant de siecles. Les Egyptiens sentirent que cet Art ne pouvoit faire des progrès rapides, qu'autant qu'on se mettroit en devoir de former un dépôt d'expériences, auquel on auroit recours dans les occasions. A cet effet, ils couvrirent les murs de leurs Temples de descriptions de maladies & de recettes, afin d'en conserver la mémoire, & de donner l'aisance d'y voir ce qui avoit le mieux réussi dans des cas semblables. Ils chargerent ensuite des particuliers du soin des malades ; mais leurs Prêtres, plus instruits sans doute que le reste de la nation par l'examen qu'ils pouvoient faire tous les jours des descriptions tracées sur les Tableaux du Temple, ne manquerent pas de s'emparer du département de la Médecine, qu'ils rendirent d'autant plus respectable aux yeux du peuple, qu'ils y firent entrer quantité de cérémonies religieuses. Ces Prêtres furent les premiers Médecins de profession ; ils établirent plus d'ordre dans l'exercice de la Médecine, & les expériences qui s'étoient faites auparavant sans exactitude, qui n'avoient même été que négligemment rédigées, prirent dès lors une forme plus commode & plus avantageuse à l'application qu'on pouvoit en faire à des cas semblables.

Cependant les hommes ne tarderent point à être convaincus que l'observation des maladies & la recherche des remedes ne suffisoient pas pour perfectionner la Médecine, avec une rapidité proportionnée au besoin qu'ils en avoient. Les Grecs sur-tout, qui par leur liaison avec les Egyptiens tirerent d'eux les premieres connoissances de la Médecine, sentirent que la Logique étoit nécessaire pour avancer les progrès d'un Art, dont ils ne pouvoient se passer ; mais ce ne fut qu'avec le tems qu'ils en vinrent là. Le premier Médecin connu de la Grece, *Esculape*, mérita dans Epidaure les honneurs divins, pour avoir enchéri sur les connoissances & sur l'habileté de ses prédécesseurs ; tout l'avantage qu'il eut sur eux, c'est qu'il exerça un peu moins grossierement la Médecine qui n'étoit encore que dans les mains du peuple. Les *Asclépiades* plus instruits se l'approprierent entierement, par l'adresse avec laquelle ils renfermerent cet Art dans le Temple de leur pere commun, où les malades étoient obligés de se rendre, & d'attendre la réponse du Dieu au milieu des cérémonies religieuses que ses descendans mortels avoient inventées, pour

pour masquer les secours qu'ils donnoient eux-mêmes à ces malades. L'imposture triompha pour un tems : mais enfin les Philosophes désabuserent le peuple, & se chargerent d'exercer la Médecine auprès du lit des malades, avec plus de vérité & moins de faste. *Celse* les regarde comme les vrais fondateurs de l'Art. On sent assez que cette révolution n'a pu se faire sans trouble ; car les Prêtres d'*Esculape*, piqués de voir leur fourberie démasquée, chercherent à faire valoir leurs talens, en attirant dans leur parti les plus habiles des Philosophes. Ceux qu'ils n'avoient pu gagner, formerent une ligue soutenue par l'émulation, & la jalousie qu'ils conçurent contre les premiers, contribua aux progrès d'un Art dans lequel les uns & les autres vouloient se surpasser. Leur plan n'étoit pas mal arrangé ; il ne s'agissoit que d'éviter les fausses routes. Ils commencerent par avoir recours plus que jamais à la raison, dont ils avoient reconnu long-tems auparavant l'importance dans la distinction & la cure des maladies ; mais l'empressement qu'ils eurent d'accélérer les progrès de l'Art, leur ferma les yeux sur la nécessité de l'observation. Ils préférerent les conjectures rapides de l'imagination à la lenteur de l'expérience, & ils séparerent follement deux choses qu'il falloit faire marcher de pair, la Théorie & les Faits. Qu'en arriva-t-il ? C'est que sans égard pour la vérité & pour la sûreté de la Pratique, ils établirent la Médecine sur des spéculations spécieuses, mais fausses ; fort subtiles, mais peu solides. Ils aimerent mieux donner l'essor à leur imagination, que d'assujettir le jugement à la juste appréciation des faits. Delà vint que l'éloquence des Rhéteurs & les sophismes des Philosophes purent séduire pendant quelque tems l'esprit de ceux qui étoient en santé, mais ils ne purent tenir contre les gémissemens des malades. L'art de préconiser la méthode n'en prévenoit pas les suites fatales ; après qu'on avoit démontré que le malade devoit guérir, il ne laissoit pas de mourir.

A travers les fautes que commirent les Philosophes, en abusant du raisonnement, il s'échappa cependant quelques rayons de lumiere qui éclairerent l'Art ; & personne n'en profita plus qu'*Hippocrate*, parce que personne n'en tira meilleur parti que lui, pour répandre du jour sur l'observation dont il faisoit tant de cas. Quoiqu'il n'ait pas été le fondateur de la Médecine, il mérita d'en être appellé le pere, parce qu'il lui procura, par ses travaux, les avantages d'une naissance toute nouvelle. Les heureux succès qui couronnerent l'étroite union du raisonnement à l'expérience, rendirent la Philosophie utile à la Médecine, & la Médecine à la Philosophie ; c'est par les principes lumineux qu'il tira de cette union, qu'*Hippocrate* devint le premier vrai Médecin. En réunissant au génie le plus pénétrant une érudition solide & la prudence la plus consommée, il devint encore le Médecin le plus grand, & celui qui sera l'objet de l'admiration de tous les siecles.

L'insuffisance de la raison dans la Médecine n'étonnera point ceux qui considerent les choses avec impartialité. Depuis *Hippocrate*, il s'est heureusement trouvé beaucoup d'hommes d'un mérite supérieur, qui ont démontré la nécessité de l'expérience & du raisonnement, les grands effets de leur conspiration au même but, la force de ces deux bras réunis, & la foiblesse de l'un & de l'autre, lorsqu'ils sont séparés. Comme la santé & les maladies sont des effets nécessaires de plusieurs causes particulieres, dont les actions se réunissent pour les produire, l'action de ces causes ne deviendra jamais le sujet d'une démonstration

géométrique, à moins que l'essence & les propriétés de chacune en particulier ne soient connues, & qu'on n'ait déduit, de cette comparaison, les propriétés & les forces résultantes de leur mêlange. Or, l'essence & les propriétés de chacune ne se manifestent que par leurs effets; c'est par les effets seuls que nous pouvons juger des causes : la connoissance des effets doit donc précéder en nous le raisonnement. Mais qui peut assurer un Médecin, de quelque profondeur de jugement qu'il soit doué, qu'un effet est l'entiere & pleine opération de telle ou telle cause ? Pour en venir-là, il faudroit distinguer & comparer une infinité de circonstances pour la plupart si déliées, qu'elles échappent à toute la sagacité de l'Observateur. D'ailleurs, telle est la variété prodigieuse des maladies, tel est le nombre des symptômes de chacune d'elles, que la courte durée de la vie, la foiblesse de notre esprit & de nos sens, les difficultés que nous avons à surmonter, les erreurs dont nous sommes capables, & les distractions auxquelles nous sommes exposés, ne nous permettent jamais de rassembler assez de faits pour fonder une théorie générale, un systême qui puisse s'étendre à tout & nous diriger dans la Pratique.

Quoi faire dans cet embarras de circonstances qui semblent s'opposer à ce qu'il y ait jamais de vrais Médecins ? Chacun se tiendra-t-il au meilleur parti qu'il peut tirer de ses recherches, de ses observations, de son raisonnement ? Non. Comme la Médecine a tiré ses plus grands avantages de l'érudition, & qu'elle n'a fait des progrès nulle part, qu'à proportion qu'on a su réunir aux connoissances des autres, celles que l'on avoit acquises soi-même; il s'ensuit qu'il faut remonter aux premieres sources & passer d'âge en âge jusqu'à nous, pour recueillir les richesses que nos prédécesseurs ont amassées par l'observation. Ce fut l'érudition qui forma la Médecine en Grece; aussi cet Art resta toujours imparfait dans les provinces où les Ecrits des Grecs ne furent pas connus, & il est encore dans son enfance, par-tout où l'érudition n'a pas porté son flambeau. S'il est donc vrai, comme on n'en peut douter, que la Médecine n'eût jamais été un Art réduit en principes, sans les Ecrits que nous ont laissé les Médecins dont le savoir a intéressé la postérité reconnoissante, il n'est point de moyen plus court & plus sûr pour se perfectionner dans cet Art, que de se remplir des connoissances des autres, de consulter les vivans & les morts, de feuilleter les Ouvrages des Anciens, de s'enrichir des découvertes des Modernes, & de se faire de la vérité une regle invariable & sacrée. Comme on ne doit rien craindre davantage que de contracter des préjugés dangereux, il ne faut point puiser dans toutes sortes de sources; il y en a d'impures, de troubles & d'empoisonnées qu'on doit éviter soigneusement. Avoir beaucoup lu, ce n'est pas toujours être savant; on ne le devient qu'en se rendant propre, par la réflexion, ce qu'on a lu. On ne croit point en Médecine ce qu'on s'efforce de croire par la simple persuasion d'autrui, mais seulement ce qu'on voit clairement & nettement, & dont on est convaincu par sa propre persuasion. Avec cette maniere de voir & de croire, l'expérience de tous les siecles ne sera plus une maîtresse abusive, parce qu'alors elle nous apprendra réellement par la bouche de toutes les nations & par les archives de tous les tems, ce qu'il y aura de vrai & d'utile dans tous les cas.

C'eſt ainſi qu'il eſt poſſible à un homme de ſurmonter les obſtacles, dont la multitude ſeroit capable de l'arrêter dans l'étude & la pratique de la Médecine; avec ce ſecours, il eſt en état de ſe faire un plan, & de marcher d'un pas aſſuré dans les routes épineuſes qui conduiſent au vrai. Il ne s'agit que de s'attacher aux meilleurs modeles; car les Ouvrages de Médecine, comme tous les autres, contiennent des erreurs à côté des plus grandes vérités. Le Médecin ſe formera ſur ces modeles, & mépriſera la foule obſcure des Auteurs ſyſtématiques, pour ne s'inſtruire qu'avec ceux qui ont ſuivi la Nature, qui l'ont peinte telle qu'elle eſt, qui avoient trop d'honneur pour appuyer une Théorie favorite par des faits imaginés, qui ſe ſont laiſſés conduire par la vérité, qui n'ont cherché qu'elle, & que des vues intéreſſées n'engagerent jamais à altérer les événemens, ſoit en y ajoutant, ſoit en retranchant la moindre circonſtance. Voilà les fontaines ſacrées dans leſquelles il ne deſcendra jamais trop ſouvent; voilà les Hommes qui lui frayeront le chemin à l'immortalité. Ces Hommes ne ſont point des êtres de raiſon; depuis que la Médecine eſt réduite en principes, tel a été le bonheur du monde, qu'elle n'a jamais ceſſé d'en produire. Elle ne faiſoit que de naître dans l'ordre des Sciences, lorſqu'*Hippocrate* parut; & malgré l'éloignement des tems, elle eſt encore toute brillante des lumieres qu'elle a reçues de cet Homme admirable. *Hippocrate* eſt l'étoile polaire de la Médecine; & c'eſt pour ne l'avoir jamais perdue de vue, que tant de grands Hommes ont mérité la place diſtinguée qu'ils occupent dans les Faſtes de notre Art.

Ecoutons encore une fois le ſavant *Zimmermann*, de qui j'ai tiré différens morceaux épars dans cet Article, & voyons ce qu'il penſe ſur la doctrine d'*Hippocrate* ſi généralement ſuivie aujourd'hui. « J'entends quelquefois de prétendus beaux eſprits dire, avec un ton railleur, que la Médecine eſt encore » aujourd'hui ce qu'elle étoit du tems d'Hippocrate, & que les Médecins les » mieux inſtruits ne ſavent que ce qu'il ſavoit. Hippocrate a ſans contredit été » le premier bon Obſervateur de la Nature que nous connoiſſions; & ſes Ouvrages ſont même regardés, par M. d'Alembert, comme le plus beau & le plus » grand monument de la connoiſſance que les Anciens avoient de la Nature. » Si donc Hippocrate a vu la Nature comme on devoit la voir, nous ne pouvons la voir aujourd'hui que comme lui; ou il faudroit que la Nature ne » fût plus la même. Il eſt ainſi bien des circonſtances où nous ne ſommes pas » plus habiles que lui, parce que cela n'eſt pas poſſible. Qu'il ſeroit à ſouhaiter » que ces ſots railleurs fiſſent, avec raiſon, à tous les Médecins le reproche » de n'en pas ſavoir plus qu'Hippocrate! » Il faut cependant remarquer que la maſſe des connoiſſances étant montée plus haut aujourd'hui que du tems de ce grand Homme, c'eſt être à certains égards plus inſtruit que lui, que de réunir les découvertes des Modernes à celles des Anciens.

Quoique l'Art de guérir ait tiré ſon origine de la néceſſité, cette mere féconde de tant d'inventions utiles; quoique le hazard ait contribué à l'enrichir de quantité de remedes, & que l'expérience jointe au raiſonnement y ait mis le comble de la perfection; tout cela ne doit point exclure le concours de la Providence, de qui les premiers hommes ont reçu le précieux don de la Médecine. Les Livres ſaints atteſtent cette vérité; toute l'Antiquité païenne a même été dans la croyance que

les Dieux étoient les auteurs de l'Art de guérir. Suivant *Cicéron*, cet Art a été consacré à l'invention des Dieux immortels, c'est-à-dire, qu'on l'a regardé comme quelque chose de sacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'Auteur du Livre intitulé : *L'Introduction*, piece que l'on trouve parmi les Œuvres de *Galien*, nous apprend que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des Dieux, ou à quelques-uns de leurs proches parens qui avoient été instruits par eux. Mais quittons la Fable pour nous arrêter à des preuves & plus sûres & plus convaincantes. Il est dit dans le Livre de l'Ecclésiastique, au Chapitre 38e. que *c'est le Très-Haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit; & l'homme sage n'en aura point d'éloignement*; mais il s'en servira dans le besoin. *Dieu a fait connoître aux hommes la vertu des plantes; le Très-Haut leur a donné la science, afin qu'ils l'honorent dans ses merveilles. Donnez lieu au Médecin*, appellez-le pour vous traiter : *car c'est le Seigneur qui l'a créé; qu'il ne vous quitte donc point, parce que son Art vous est nécessaire.*

Les peuples qui ont été privés de la connoissance du vrai Dieu, n'ont été portés à donner cours aux fables que l'Antiquité a débitées sur l'invention de la Médecine, que parce qu'ils ont senti, d'une part, que l'origine d'une Science aussi importante ne pouvoit partir que de la bienfaisance de leurs Dieux, & que de l'autre, il falloit être de la classe de ces hommes que les Dieux ont comblés de leurs faveurs, pour mettre à profit les connoissances qu'ils leur avoient communiquées. Delà vint que les Poëtes célébrerent *Apollon* comme le Dieu de la Médecine, à qui ils donnerent encore le nom d'*Horus*, fils d'*Isis*. Delà vint aussi que l'Antiquité païenne multiplia le nombre des Auteurs de cette Science, en regardant comme tels ceux qui s'y étoient le plus distingués. Eschyle attribue la découverte de la Médecine à *Prométhée*; Pline & Eustate au Centaure *Chiron*; d'autres à *Apis* Egyptien; Virgile à *Esculape*; Diodore de Sicile à *Isis*; les Tyriens à *Agenor*. Quoiqu'il y ait long-tems que l'Histoire a apprécié ces commencemens fabuleux de la Médecine à leur juste valeur, elle n'a pas laissé d'en tirer une preuve qui fait connoître combien l'Antiquité a eu de vénération pour cette Science, & qui démontre, en même tems, que la découverte des moyens de guérison ne doit pas être rapportée à un seul pays & à un seul homme. La Mythologie a certainement un fonds historique; mais comme il est fort défiguré par la variété des fables, la tradition qui étoit en vogue dans ces tems si reculés, ne nous donne que des lumieres fort imparfaites sur le premier âge de la Médecine.

MÉDECINE en Europe jusqu'à la renaissance des Lettres. (Introduction & Etat de la) Ce fut des Grecs que les Romains apprirent à mieux connoître la Médecine qu'ils avoient si long-tems méprisée; mais personne ne la mit plus en honneur parmi eux que *Galien*, qui joignit à une érudition extraordinaire l'esprit le plus vif & le plus inventif. Il savoit à fonds la Philosophie Péripatéticienne & tous les systêmes de l'Antiquité : outre cela, il étoit vraiment éloquent. Jamais Médecin n'eut un génie plus vaste & plus fin que lui, & l'on ne peut voir sans étonnement qu'il ait su réunir en lui seul, & en un seul systême, tout ce que la Médecine avoit connu jusqu'à son-tems. Il est vrai que la pure doctrine d'*Hippocrate* y est quelquefois noyée dans des subtilités minutieuses, néanmoins *Galien* suivoit

Hippocrate dans ſa pratique, préférablement à tous les Médecins. Le ton qu'il donna à ſa profeſſion & les ſuccès qui la couronnerent entre ſes mains, lui mériterent les diſtinctions dont Marc Aurele & Lucius Verus l'ont honoré. Sous les autres Empereurs Romains, on vit encore quantité de Médecins qui furent récompenſés par des titres avantageux, de grandes charges, des privileges, & ſur-tout par l'eſtime particuliere qu'on fit de leurs talens; mais ce qui releva davantage l'Art qu'ils exerçoient, c'eſt que le Sacerdoce ne l'honora pas avec moins d'attention & même de prédilection.

Dès l'origine du Chriſtianiſme, les Peres de l'Egliſe crurent qu'il ſeroit honteux pour la Religion, que les Païens ſurpaſſaſſent les Chrétiens en érudition, & ils ne tarderent point à s'appercevoir que les Belles-Lettres étoient d'un grand ſecours pour les progrès de l'Evangile. La Foi, en étendant les limites de ſon empire, porta le précieux tréſor de la ſcience chez les peuples qu'elle éclaira; & bientôt, dans toutes les Egliſes un peu conſidérables, des Evêques pleins de zele & de lumieres établirent des Ecoles, non ſeulement pour enſeigner la Religion, mais encore pour apprendre à la jeuneſſe les Lettres, les Langues & les Sciences. On ne craint pas même d'avancer qu'on y étudioit la Médecine; elle étoit cenſée ſi utile & ſi néceſſaire à l'humanité, qu'elle faiſoit partie des connoiſſances qui s'acquéroient immédiatement après l'étude des Belles-Lettres, de la Philoſophie & de la Phyſique. De tels commencemens promettoient beaucoup. Le goût des Sciences perçoit déja dans les parties les plus floriſſantes de l'Europe, & il y avoit des raiſons qui engageoient à croire qu'il s'étendroit encore davantage; mais les guerres, les invaſions des Barbares, les ravages qu'ils firent dans les différentes Provinces de l'Empire, l'arrivée des Goths dans les Gaules qu'ils déſolerent pendant plus de deux ſiecles, jetterent les Sciences dans la plus grande langueur. On les chercheroit en vain dans l'Occident vers la fin du cinquieme ſiecle; le fer des Huns, des Vandales & des Goths les avoient fait diſparoître. Il n'y eut pas même juſqu'à la Médecine, ſur laquelle la barbarie de ces peuples n'ait étendu ſon empire. Au-lieu de ces grands Médecins de l'Antiquité, ceux du cinquieme ſiecle étoient à la vérité très-prompts à propoſer des remedes, très-aſſidus à multiplier leurs viſites; mais jamais d'accord entre eux, peu habiles à procurer du ſoulagement aux malades, auxquels ils nuiſoient plutôt par l'excès de leurs bons offices, qu'ils ne leur étoient utiles. Tel fut alors le pitoyable état de la Médecine, que les fureurs de la guerre avoient reléguée dans les Cloîtres.

La barbarie de ces tems malheureux ne vint cependant point à bout de détruire abſolument les Ecoles Epiſcopales. Elles ſe relevoient par intervalles, ſuivant l'étendue des lumieres & du zele des Evêques qui en prenoient ſoin ou les protégeoient; elles ont même ſubſiſté de cette maniere juſqu'à l'établiſſement des Univerſités qui les ont remplacées. Dans le ſixieme ſiecle, Paris avoit une Ecole floriſſante, dont Saint Germain fait mention; & l'on ſait d'ailleurs qu'il y en avoit encore dans d'autres villes célebres, comme Bordeaux, Toulouſe, Autun, Lyon, Rheims, Chartres, &c. C'eſt ainſi que les Gaules ſe diſtinguoient par la culture des Sciences; mais que pouvoient-elles ces Sciences dans un état ravagé par des guerres fréquentes? Effrayées & chaſſées de toutes parts, elles furent long-tems contraintes d'aller s'enſevelir dans les Cloîtres; la Médecine même n'eut pas

d'autre afyle: les Eccléfiaftiques & les Moines furent ainfi les feuls Médecins dans la plus grande partie de l'Europe, parce qu'il n'y avoit plus qu'eux qui étudiaffent, & ce défordre a duré long-tems.

Le huitieme fiecle étoit prefque à fa fin, lorfque les Sciences commencerent à fe relever & à reprendre une partie de leur ancien luftre fous le regne de Charlemagne. Ce Prince augmenta l'éclat de fes triomphes par la fageffe de fes établiffemens; il fit revivre l'étude des Lettres, en infpirant le goût qu'il avoit pour elles. Les Ecoles Epifcopales & Monaftiques étoient dans le relâchement. Charlemagne effaya de les renouveller, en leur donnant de l'émulation; & comme tout ce qui n'étoit pas Clerc, & fur-tout la Nobleffe, manquoit entierement d'éducation, il inftitua des Ecoles dans fon Palais &, pour ainfi dire, à fa fuite, afin d'exciter fes fujets à fecouer le joug de l'ignorance toujours fatale à un Etat. Il attira dans fon Empire, par tout ce qu'il y avoit de plus féduifant, les étrangers qui avoient quelque réputation de fcience, & il les mit à la tête des études qu'il vouloit favorifer. Mais ce ne fut que fur la fin de fes jours qu'il ordonna de faire étudier la Médecine aux jeunes gens; comme il fentoit déja les infirmités de l'âge, elles lui rappellerent la néceffité & l'importance d'un Art qui fait au moins les adoucir.

De tous les pays de l'Occident, c'étoit l'Efpagne où la Médecine étoit mieux cultivée: on parloit même de Géométrie & de Chymie à la Cour des Rois Maures, & l'Ecole de Cordoue étoit regardée comme le centre des lumieres de l'Europe. Quelques Juifs pratiquoient la Médecine en France & en Allemagne; mais c'étoit d'une Langue étrangere dont ils fe fervoient pour en exprimer les termes. L'émulation que donna la célébrité des Ecoles qu'on voyoit fleurir chez les Sarrafins; l'infuffifance de l'enfeignement qui fe faifoit dans les Monafteres; l'une & l'autre de ces raifons fit qu'on fongea enfin à la fondation des Univerfités. Celles d'Italie datent de la fin du huitieme fiecle, & celles d'Angleterre de la fin du neuvieme; preuve certaine que les Sciences y étoient en honneur.

On a voulu faire remonter l'inftitution de l'Univerfité de Paris au regne de Charlemagne, fans doute par reconnoiffance de ce que ce Prince avoit fait pour les Beaux Arts; mais ce n'eft plus un problême, tout le monde eft d'accord aujourd'hui que cette Académie ne fut fondée que long-tems après cette époque. Ses premiers inftituts furent dreffés fous Philippe-Augufte, quoiqu'il y ait apparence que ce fut fous le regne de Louis le jeune qu'elle prit naiffance, c'eft-à-dire, avant l'an 1180. Le nom d'Univerfité ne lui fut cependant donné que fous Saint Louis, dans le treizieme fiecle; mais dès le douzieme, on y enfeigna le Droit Canon, la Philofophie, la Médecine & la Théologie. Suivant *Crevier*, dans fon Hiftoire de l'Univerfité de Paris, comme Ecole elle remonte à Alcuin & à Charlemagne; comme Compagnie, on la voit fubfiftante en 1169. Son Chef, qui eft le Recteur, eft nommé dans le Diplôme de Philippe-Augufte de l'an 1200; les Procureurs des Nations en 1218; les Nations elles-mêmes en 1229; la Faculté de Théologie exiftoit en Corps diftinct & féparé l'an 1267, & les Facultés de Droit & de Médecine en 1281.

Ce qu'on vient de dire de l'Univerfité de Paris, ne doit pas faire croire qu'on ait voulu l'annoncer comme la plus ancienne de l'Europe; on trouve de pareils établiffemens bien antérieurement à fa fondation. Nous avons déja

dit un mot de l'ancienneté des Univerſités d'Italie & d'Angleterre. Bologne, Padoue & Pavie avoient leurs Académies dès la fin du huitieme ſiecle ; Oxford & Cambridge en 895 ; Montpellier en 1196 ; Salamanque en 1200. Dans la ſuite des tems, comme la Médecine, ainſi que les autres Sciences, fut cultivée de toutes parts, on vit les fondations des Univerſités ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. On établit celle de Naples en 1224, celle de Toulouſe en 1233, celle de Bourges en 1236, celle de Vienne en Autriche en 1237, celle de Coimbre en 1290, celles de Rome & d'Avignon en 1303. L'utilité reconnue de ces Univerſités en fit multiplier le nombre ; à Pérouſe en 1307, à Orléans en 1312, à Ferrare en 1316, à Sienne en 1330, à Cahors en 1332, à Piſe en 1339, à Valladolid en 1346, à Heidelberg en la même année, à Prague en 1360, à Cracovie en 1361, à Upſal en 1376, à Erfort en 1392, à Angers en 1398. On remarque dans le ſiecle ſuivant la fondation de l'Univerſité de Turin en 1405, de celle de Leipſic & d'Aix en 1409, de Saint André en Ecoſſe en 1412, de Roſtock en 1419, de Louvain en 1426, de Poitiers en 1431, de Caen en 1437, de Bordeaux en 1441, de Gripſwald en 1456, de Florence, de Nantes & de Bâle en 1460, de Valence en 1470, d'Ingolſtadt, en 1472, de Mayence & de Tubingue en 1477, de Copenhague en 1478, d'Alcala de Hénarès en 1498, & de pluſieurs autres après le parfait rétabliſſement des Lettres. On fonda celle de Wittemberg en 1502, de Francfort ſur l'Oder en 1506, de Rheims en 1547, de Douay en 1552, de Leyde en 1575, d'Utrecht en 1636, de Hall en Saxe en 1694, de Gottingue en 1737, &c.

Mais revenons à la fondation de l'Univerſité de Paris. Je m'y arrêterai encore quelquefois, parce que c'eſt principalement dans cette ville que les Belges alloient étudier, avant que d'avoir des Ecoles publiques dans l'étendue de leur pays. Il eſt certain qu'on ne doit point regarder Charlemagne comme celui qui a immédiatement & directement établi cette Univerſité ; car les deſirs de ce Prince ſe bornerent à ériger dans ſon Royaume des Ecoles qui ne fuſſent ni Eccléſiaſtiques, ni Monaſtiques ; qui en euſſent les avantages ſans en avoir les inconvéniens ; qui fuſſent plus dépendantes de l'Etat & plus utiles aux citoyens pour qui il les deſtinoit. Ces Ecoles furent établies ſous le nom d'*Ecoles Palatines* ; mais apparemment qu'elles durerent peu ou qu'elles furent en trop petit nombre, puiſqu'en 829, pluſieurs Evêques demanderent à Louis le Débonnaire, & enſuite à Charles le Chauve, qu'à l'exemple de leur pere & aïeul Charlemagne, ils vouluſſent fonder des Ecoles dans les trois grandes villes du Royaume. Ces repréſentations eurent peu ou point d'effet, & ce ne fut que ſous les Rois de la troiſieme race que les Sciences ſortirent de l'état de langueur, dans lequel elles étoient tombées après la mort de Charlemagne. Les efforts de ce Prince pour les faire fleurir, n'avoient eu que des ſuccès de peu de durée ; les guerres civiles qui troublerent le regne de Louis le Débonnaire, ſon fils, ainſi que le regne des enfans de ce dernier ; les ravages que les irruptions des Normans firent en France ; tous ces malheurs replongerent la nation dans ſa premiere ignorance. La Médecine éprouva le même

fort : depuis le huitieme jusqu'au douzieme siecle, on ne trouve pas un seul Ouvrage fait par des Médecins Chrétiens, au-lieu qu'on en connoît beaucoup de la composition des Médecins Arabes.

Ce n'est pas que dans le neuvieme siecle, il n'y eût quelques Ecclésiastiques & quelques Religieux autant renommés par leur science que par leur piété; il y en eut même qui firent une étude particuliere de la Médecine & qui s'y distinguerent proportionnément à l'étendue des connoissances de ce tems : tels furent *Didon*, Abbé de Saint Pierre-le-vif à Sens, *Sigoald*, Abbé d'Epternac, *Bertaire*, Abbé du Mont-Cassin. Mais dans le dixieme siecle, on parla davantage de quelques Ecoles Episcopales & Monastiques. *Abbon*, Abbé de Fleuri, enseigna les Sciences sacrées & profanes, & en particulier la Médecine. *Gerbert* fut un Médecin célebre de l'Ecole de Rheims; il devint Archevêque de cette ville, & enfin Pape sous le nom de Sylvestre II. L'Abbaye de Fleuri & l'Ecole de Rheims n'étoient point les seules dans lesquelles on enseignoit publiquement la Médecine; on parle encore de l'Ecole de Chartres qu'on met au rang des plus célebres du dixieme siecle. *Fulbert*, un de ses Evêques, savoit non seulement la Médecine, mais il l'avoit enseignée avant que d'arriver à l'Episcopat. Le siecle suivant est remarquable par la réforme d'un grand nombre de Monasteres & la fondation de plusieurs Ordres Religieux : les choses n'allerent cependant pas moins leur train par rapport à la Médecine; cette Science utile au genre humain, ne l'étoit pas moins aux Maisons Religieuses, & il n'y en avoit pas une seule qui n'eût un Médecin titré, choisi parmi les Moines, dont la pratique étoit fort répandue au dehors.

Vers la fin de l'onzieme ou le commencement du douzieme siecle, les Ecrits des Médecins Arabes se répandirent en Europe; avant ce tems, l'Espagne seule les avoit eus presque tous en sa possession. Faute d'Auteurs que l'on pût consulter avec fruit, & dans lesquels on trouvât au moins quelques traces de l'ancienne Médecine, cette Science étoit si négligemment cultivée dans le public, qu'à peine elle méritoit ce nom. Dans notre continent, l'Art de guérir étoit entre les mains des Juifs, à l'exception de quelques secrets de vieilles femmes & de quelques traditions de remedes qui se conservoient dans les familles. On n'en savoit pas davantage chez ceux qui n'étoient ni Moines, ni Ecclésiastiques. Mais les Croisades publiées parmi les Princes Chrétiens, dès la fin de l'onzieme siecle, par le Pape Urbain II, & la part qu'y prit toute l'Europe que la nouveauté du projet avoit attirée, donnerent lieu à l'introduction des Livres Arabes dans cette partie du continent que nous habitons. On se mit bientôt à étudier les Ouvrages d'*Avicenne* & de *Mésué* qui avoient enchéri sur les subtilités de *Galien*, & dont l'imagination l'emportant sur l'esprit, n'avoit souvent donné que des idées au-lieu de vérités utiles. On doit cependant convenir que les Auteurs Arabes ne se sont pas toujours égarés; on leur a en particulier l'obligation d'avoir rectifié la méthode de traiter les maladies aiguës, d'avoir inventé la Chymie, surbordonné la Pharmacie à la Médecine, & d'avoir répété ce qu'avoient dit les Grecs sur la Théorie de l'Art & les principes fondamentaux de la Pratique. En étudiant les Ecrits des Médecins Arabes, on fit donc un pas de

de plus vers les ſources d'où l'on pouvoit tirer les connoiſſances qui manquoient à la Médecine; mais faute de juſteſſe dans le diſcernement, faute d'être accoutumé à ſuivre l'expérience pour en recueillir les lumieres, le parti qu'on tira de ces Ecrits, ne fut rien moins qu'avantageux à l'Art que l'on cherchoit à perfectionner. Comme les Ouvrages Arabes ſe reſſentoient de la ſuperſtitieuſe crédulité de leurs Auteurs; comme la doctrine des Grecs n'y étoit pas toujours expoſée avec cette pureté qui fait encore tant d'honneur à l'ancienne Ecole; on ſe ſaiſit indifféremment du bon & du mauvais que l'on trouva dans ces Ouvrages, on alla même juſqu'à cette ſorte d'admiration qui retarde ſi fort les progrès des Sciences. En regardant les Ecrivains Arabes comme des Maîtres infaillibles & des hommes à qui rien n'avoit échappé dans l'étude de la Nature, on négligea l'Anatomie pour ne croire que leurs déciſions, on s'en rapporta uniquement à eux pour la connoiſſance des plantes, & l'on adopta tout ce qu'ils avoient avancé ſur les cauſes, les ſignes & la cure des maladies.

Tel qu'étoit alors le nombre des Ecoles en différens pays, la Médecine n'y fut point en meilleur état par l'acquiſition qu'on avoit faite des Ecrits Arabes. Comme il n'y avoit preſque en Europe que des Clercs ou des Moines qui étudiaſſent, & qu'il n'y avoit auſſi qu'eux qui fuſſent Phyſiciens, c'eſt-à-dire, Médecins, l'eſprit de recherches n'étoit point aſſez de leur goût, pour qu'ils s'appliquaſſent à vérifier ce que les autres avoient avancé. Dans la plupart des choſes, ils ne le pouvoient même pas; car leur état inſpiroit un parfait éloignement pour les diſſections, & la vie ſédentaire, à laquelle ils étoient aſſujettis, ne leur permettoit pas de courir au loin pour examiner les plantes par eux-mêmes. Bornés à ne connoître l'Art de guérir que par l'enſeignement de leurs Maîtres, ils n'en ſavoient point aſſez pour former des diſciples qui fuſſent en état de profiter de ce qu'il y avoit de bon dans les Ecrits des Arabes.

Parmi les plus renommés & les plus ſavans Phyſiciens de l'onzieme ſiecle, on trouve, en France, *Gilbert Maminot*, Chapelain & Médecin de Guillaume le Conquérant, & enſuite Evêque de Liſieux; *Pierre de Chartres*, éleve de *Fulbert* & par conſéquent de l'Ecole de Chartres, dont étoient auſſi ſortis *Hildier*, *Goisbert* & *Jean de Chartres* ſurnommé le ſourd, qui fut Médecin de Henri I, Roi de France. On remarque encore *Pierre de Blois*; *Roger*, Moine de la Croix-Saint-Leufroy; *Jean Joannelin* formé dans l'Abbaye de Saint Benigne de Dijon & depuis Abbé de Fecamp; *Raoul* ou *Radulphus de mala corona*, Moine de Saint Evrol & frere de Guillaume, Duc de Normandie. Parmi ceux du douzieme ſiecle, il eſt fait mention d'*Obizo* ou *Obiſon*, Médecin de Louis le gros & depuis Chanoine de Saint Victor; de *Pierre Lombard*, Chanoine de Chartres & Médecin de Louis VII; de *Gilles de Corbeil*, Chanoine de Paris & Médecin de Philippe-Auguſte; de *Rigord*, Religieux de Saint Denis, ſecond Médecin & Chapelain du même Prince. Tous ces Hommes ſortis des Cloîtres ſans épreuve, ſans degré, ſans licence, ſans autre titre que celui qu'ils ſe donnoient à eux-mêmes, devoient leur réputation à la recommandation du Chef des Ecoles Epiſcopales ou Abbatiales.

Ce n'eſt pas que dès lors on n'eût déja condamné l'uſage qui autoriſoit les Moines

& les Chanoines Réguliers à faire la profession d'Avocat & de Médecin pour gagner de l'argent. Le Concile général de Latran tenu sous Innocent II, en 1139, parle de cet usage comme d'un abus invétéré; mais comme ce Concile ne fait mention que des Religieux profès, la Médecine n'a pas laissé de demeurer encore 300 ans entre les mains des Clercs. Il n'est point étonnant qu'elle y soit restée si long-tems, sur-tout en France, puisqu'il étoit défendu aux Médecins de se marier. On vouloit qu'un homme, engagé dans l'exercice de l'Art important de traiter les maladies, s'y livrât tout entier, & qu'il ne pût être distrait par les soins qu'entraînent, à leur suite, le ménage, l'éducation & l'établissement des enfans. Les Médecins qui vivoient avant la fondation de l'Université de Paris étoient Clercs par état; d'autres l'étoient par choix, parce que la Cléricature, combinée avec la Médecine, leur ouvroit le chemin aux bénéfices & même aux premieres dignités de l'Eglise. La fondation de l'Université de Paris ne changea rien à la condition des Médecins de la Faculté; comme la Compagnie, dont ils faisoient partie, fut d'abord toute Ecclésiastique, il leur fut défendu de se marier, & si quelques-uns d'entre eux n'entrerent pas dans le Clergé, ils garderent au moins le célibat. Les choses subsisterent sur ce pied jusqu'en 1452, que le Cardinal d'Estouteville apporta en France une Bulle par laquelle il étoit permis aux Médecins de se marier; mais en abrogeant l'ancien statut qui excluoit de la Régence les mariés & même les bigames, quoique veufs, cette Bulle n'empêcha point que les Clercs continuassent de s'appliquer à la Médecine, & encore aujourd'hui ils sont reçus dans la Faculté. L'Histoire nous a transmis les noms de plusieurs Ecclésiastiques qui ont exercé la Médecine dans les premiers siecles qui se sont écoulés après l'établissement de l'Université de Paris. Dans le treizieme, on remarque *Dudon*, d'abord Curé & ensuite Médecin & Chapelain de Saint Louis; *Robert de Provins* sous le même Roi, & *Robert de Douay*, Chanoine de Senlis, sous Marguerite de Provence, sa femme. Dans le quatorzieme siecle, *Jean de Guisco*, Chanoine de Nantes, Médecin de Charles V, dit le Sage; *Gervais Chrétien* ou *Christiani*, Chanoine de Bayeux & de Paris, Médecin du même Prince; *Albert le Riche*, Docteur de Paris & Archidiacre d'Arras, Médecin du Duc d'Orléans; *Tabari*, Chanoine de Paris & Evêque de Terouane, Médecin du Roi Charles VI, dit le Bien-aimé. Enfin on trouve dans le quinzieme siecle, *Jean Avantaige*, Médecin de Philippe Duc de Bourgogne & ensuite Evêque d'Amiens; *Jacques Desparts*, Chanoine des Eglises de Tournay & de Paris, Médecin du même Duc, ainsi que de Charles VII, Roi de France; *Henri Thiboust*, Chanoine & Pénitencier de l'Eglise de Paris; *Michel de Colonia*, Chantre & Chanoine de la même Eglise, l'un & l'autre Docteur de la Faculté; *Angelo Catto*, Médecin, Astrologue & Aumonier de Louis XI, & depuis Archevêque de Vienne, &c.

La Faculté de Paris vit ainsi plusieurs de ses Membres occuper des places distinguées dans l'Eglise, parce que cette Compagnie, d'abord toute Ecclésiastique comme l'Université, étoit composée de gens tirés du Clergé, où toute la science étoit autrefois concentrée. Ces hommes vertueux, savans & titrés formoient le Corps le plus respectable; c'étoit un Sénat d'hommes illustres

constitués en dignités, Prêtres, Pasteurs, Chanoines, Grands-Chantres, Grands-Pénitenciers, Chanceliers, Evêques, dont quelques-uns furent Evêques de Paris, d'autres dans les Provinces, d'autres en Angleterre, d'autres enfin parvinrent au Cardinalat & même au Souverain Pontificat. De tels hommes honorerent la Profession, l'éclairerent & la tirerent de l'empirisme qui l'avoit couverte jusqu'alors ; ils donnerent de l'existence à une Science qui n'en avoit que le nom ; ils la communiquerent ; ils eurent des disciples qui renchérirent sur les connoissances de leurs Maîtres & parvinrent enfin à donner à la Médecine une consistence plus ferme & plus solide encore.

La Faculté de Paris, cette Compagnie respectable à tous égards, est née dans les Nations Académiques de l'Université, incorporée &, pour ainsi dire, enclavée avec elles. Aussi ancienne que l'Université, elle a la même origine; mais elle s'en est séparée vers la fin du treizieme siecle, pour faire Corps à part. La forme de son gouvernement, la distinction des Nations dans la Faculté même, l'intrance pour l'élection du Doyen ; toutes ces formalités prises de l'Université & qui eurent lieu dans la Faculté jusqu'en 1565, prouvent bien son identité avec cette Compagnie primitive. L'Université de Paris a été la mere de tant d'autres, les Ecoliers s'y rendoient en si grande foule de tous les pays de l'Europe, avant que le nombre des Académies fût aussi considérable qu'il l'a été depuis, que je ne peux m'empêcher de jetter un moment les yeux sur elle, en donnant une preuve de la célébrité dont elle jouissoit déja au commencement du treizieme siecle. *Jacques de Vitry*, qui vécut en 1228, qui étudia à Paris, & qui devint Cardinal & Légat du Saint Siege, dit, Chapitre VII de son Histoire Occidentale : *Ex omnibus penè Europæ regionibus innumeri discendi causâ confluxerunt, ac tanta tamque varia Scholasticorum multitudo & inter se, atque adeo cum civibus Parisiensibus, turbas excitavit. Non solùm autem ratione diversarum sectarum vel occasione disputationum sibi invicem adversantes contradicebant Scholastici, sed pro diversitate regionum mutuò diffidentes & detrahentes, multas contra se calumnias & opprobria impudenter proferebant. Anglicos potatores & caudatos affirmantes ; Francigenas superbos, molles & muliebriter compositos asserentes ; Teutonicos furibundos & in conviviis suis obscœnos dicebant ; Normannos autem inanes & gloriosos ; Pictavos proditores & fortunæ amicos ; hos autem qui de Burgundia erant, brutos & stultos ; Britones autem leves & vagos judicantes, Arturi mortem frequenter eis objiciebant ; Lombardos avaros, malitiosos & imbelles ; Romanos seditiosos, violentos & manus rodentes ; Siculos tirannos & crudeles ; Brabantios viros sanguinum, incendiarios, rutarios & raptores ; Flandrenses superfluos, prodigos & commessationibus deditos, ac more butyri molles & remissos appellabant ; & propter ejusmodi convicia de verbis ad verbum frequenter procedebant.* On seroit fâché de rendre en François une aussi prodigieuse quantité d'injures de toute espece ; & si l'on a cité ce passage, c'est uniquement pour prouver l'affluence des nations qui accouroient étudier à Paris. Mais il y avoit alors d'autres Universités célebres, où le concours des Ecoliers étoit presque aussi grand ; car celles d'Italie & d'Angleterre jouissoient depuis longtems d'une réputation constante. Comme les jeunes gens aimoient à s'instruire dans les Sciences sous différens Maîtres, ils passoient d'une Université à une

autre, & grossissoient ainsi le nombre des Ecoliers qui se renouvelloit plus ou moins, suivant que le goût des études dominoit, & que l'état d'aisance des particuliers leur permettoit de supporter les frais de voyage.

La ville de Montpellier, si renommée encore aujourd'hui par sa Faculté de Médecine, entroit aussi en concurrence avec les autres Universités. Dès l'an 1100, il y eut une Ecole dans cette ville, où l'on enseignoit l'Art de guérir; l'on y aspiroit même, dit le savant *Astruc*, à enseigner seuls, & l'on en obtenoit le droit exclusif des Guillaumes, Seigneurs de Montpellier, à force de sollicitations ou à prix d'argent. Mais comme ce monopole étoit contraire au bien de l'Ecole & à l'avantage de la ville, Guillaume, fils de Malthide, promit aux habitans, en 1180, par un titre public qui subsiste encore aujourd'hui, de ne plus se laisser induire par priere, argent ou sollicitation, à restraindre à peu de Médecins le droit d'enseigner dans l'Ecole de Montpellier, mais de permettre à tout le monde d'y faire des leçons, qui qu'on pût être & de quelque lieu que l'on vînt; à quoi il ordonne à son successeur de se conformer. Cette Ecole reçut bientôt après une forme fixe & certaine par la Bulle que le Cardinal Conrad, Evêque de Porto & de Sainte Rufine, Légat du Saint Siege en Languedoc contre les Albigeois, donna à Montpellier le XIV des Calendes de Septembre, c'est-à-dire, le 25 Août de l'an 1220. Par cette Bulle, on confirme aux Maîtres le droit d'enseigner la Médecine à Montpellier, on les autorise à examiner les Candidats qui voudront être reçus Maîtres, & si on les trouve capables d'enseigner, on leur enjoint de les renvoyer à l'Evêque de Maguelone, de qui ils en recevront la licence; on défend à ceux qui n'auront pas été promus à la Maîtrise en cette maniere, de faire aucune fonction, c'est-à-dire, qu'on érige l'Ecole de Montpellier en Faculté de Médecine.

Malgré le nombre d'Universités, dont l'établissement paroissoit si avantageux à la Médecine, l'état de cette Science fut très-languissant dans la plupart des Ecoles jusqu'environ le quinzieme siecle. Je ne dirai rien de la vigueur des études, à cette époque, dans l'Université de Louvain, ma bonne Mere; fondée par Jean IV, Duc de Brabant, elle n'eut d'Ecoles ouvertes que le 18 Août 1426, & de leçons publiques que le 2 Octobre de la même année. Mais je dirai en général, que dans la plus grande partie des Universités on se contentoit alors de lire les Ouvrages des Arabes; étudier la Médecine, c'étoit raisonner & agir suivant ce qu'ils avoient écrit sur cette Science. Comme s'il n'y eût plus eu d'animaux sur la terre pour en faire l'objet des recherches anatomiques, ni de plantes & de minéraux pour en éprouver les effets; comme si les malades n'eussent plus présenté de symptômes à observer, ni les maladies de causes à rechercher; comme si les hommes n'eussent point eu l'usage des sens pour voir par eux-mêmes, ni assez d'esprit & de jugement pour analyser ce que les autres avoient dit & s'assurer de la vérité par un examen mûr & réfléchi; en un mot, comme si la Nature n'eût plus existé pour la consulter elle-même, on se contenta de lire & de croire pieusement tout ce qu'on avoit appris par la lecture. Les Ouvrages des Arabes continuerent même d'être si fort au goût des Ecoles jusqu'au commencement du XVI siecle, que les Médecins ne firent autre chose que de les commenter,

ou d'écrire d'après les principes qu'ils en avoient empruntés. *Cornarius* nous a laissé le tableau de ce qui se passoit de son tems dans les Ecoles, c'est-à-dire, au commencement du XVIe. siecle. On lisoit, dit-il, & on expliquoit *Avicenne*, qui étoit regardé comme le Prince ou le plus excellent de tous les Médecins. On expliquoit *Rhasés*, sur-tout le neuvieme Livre de cet Auteur qui est dédié à Almansor, & l'on prétendoit y trouver tout ce qui peut regarder la maniere de guérir les maladies. On y citoit aussi des praticiens plus modernes, comme *Bertrucius*, *Gatinaria*, *Guainerius*, *Valescus* & un grand nombre d'autres; on comptoit sur-tout, entre les principaux, un certain *Arculanus* que d'autres appelloient *Herculanus*. Mais on ne faisoit pas plus d'attention aux Médecins Grecs que s'il n'y en avoit jamais eu, si ce n'est qu'il arrivât quelquefois que l'on citât *Hippocrate*, *Galien*, *Dioscoride*, & cela comme en passant. Les autres étoient entierement inconnus, & leurs Ecrits ne se trouvoient, ni en Grec, ni en Latin. On avoit seulement des Traductions Latines très-corrompues & très-barbares de quelques-uns des Ouvrages de *Galien*, que ceux, qui les possédoient dans leurs Bibliotheques, gardoient soigneusement comme quelque chose de fort précieux. Il ne paroissoit d'*Hippocrate* que quelques petits Livrets, comme celui des Aphorismes & des Pronostics, aussi mal traduits & aussi fautifs que les précédens. On lisoit dans les Ecoles quelques endroits de ces derniers Auteurs, lorsque les Princes Arabes étoient d'humeur à leur céder la place; mais cela n'arrivoit que rarement. Telle est l'idée que *Cornarius* a donnée de l'enseignement de la plupart des Ecoles de son siecle; on doit cependant en excepter celle de Paris, qui, long-tems avant cette époque, avoit établi une meilleure forme pour le cours des études. On lit dans l'Eloge historique de la Faculté de Médecine de Paris par M. *Hazon*, & dans l'Essai historique sur la Médecine en France par M. *Chomel*, que dès le milieu du douzieme siecle, suivant le premier, mais plus probablement dès le milieu du treizieme, suivant le second, elle avoit adopté des Auteurs qui étoient les seuls que l'on pouvoit lire dans ses Ecoles. A la tête de ceux que les Maîtres pouvoient interpréter & que leurs disciples devoient étudier, on voit *Hippocrate* & sur-tout les Traités qui lui ont acquis le plus de réputation, comme ses Aphorismes, les maladies aiguës, ses Pronostics, ses Epidémies. Suivent l'Introduction à l'Art abrégé de *Galien* par *Joannitius*; un Traité d'Anatomie de *Théophile*, observateur exact & fidele imitateur de *Galien*; un Livre des urines par le même; une Dissertation de *Philarete* sur le pouls; un Traité en Vers de *Gilles de Corbeil* sur les urines & les différences du pouls. On lisoit encore dans les Ecoles de Paris plusieurs Traités Théoriques & Pratiques d'*Isaac*, Médecin Arabe du septieme siecle, & en particulier, celui du Viatique. Ces Auteurs avoient aussi leurs Commentateurs, & la Faculté n'adoptoit pas indifféremment tous ceux qui portoient ce nom. Cette adoption fait voir que la Médecine des Arabes tenoit son rang dans les Ecoles de Paris, mais elle fut toujours & plus long-tems du goût de celle de Montpellier & de la plupart des autres de l'Europe.

Le gout pour la doctrine des Arabes, qui a tant regné dans notre Occident, ne peut être attribué qu'à l'ignorance de la Langue Grecque, ainsi qu'à la disette des Auteurs qui ont écrit en cette Langue. Ce n'est pas qu'il n'y eût alors quelques-uns de leurs Ouvrages dans les Bibliotheques; mais,

on les tenoit cachés, ou presque personne ne les lisoit, ni les entendoit. Les choses ne changerent de face que dans le quinzieme siecle, vers l'an 1453, lorsqu'après la prise de Constantinople par les Turcs, les Livres Grecs passerent en Europe avec les Savans qui s'y refugierent. *Théodore Gaza*, *Argyropile*, *Lascaris* & d'autres qui se retirerent de la Capitale de l'Empire d'Orient, vinrent en Italie où ils apporterent plusieurs Manuscrits. Mais quelque grand que fût l'accueil qu'on fit d'abord à ces Ouvrages, ils ne se répandirent que bien lentement : ce fut à l'Art de l'Imprimerie, qui venoit d'être inventé, qu'on dut l'avantage d'en avoir des copies, sans être obligé de les transcrire. Le prix des Manuscrits étoit si considérable encore après la naissance de l'Imprimerie, que Louis XI ayant emprunté de la Faculté de Paris un exemplaire du principal Ouvrage de *Rhazés*, celle-ci exigea des gages, pour la sûreté de la restitution, qui consistoient en douze marcs d'argent & une caution de cent écus d'or.

Les degrés par lesquels l'Art de l'Imprimerie a passé pour parvenir à sa perfection, n'ont pas peu contribué à la rareté des Livres dans les premiers tems de l'invention de cet Art utile. La premiere époque date de 1442 ; c'est la Xylographie, qui se bornoit à graver ou sculpter des Lettres sur des planches de bois, à l'imitation des Chinois qui depuis nombre de siecles impriment de cette maniere. Harlem, ville considérable de la Hollande, s'attribue l'honneur de cette invention ; elle est due à Laurent Coster qui l'y pratiqua le premier. La seconde époque date de 1450 ; c'est la Typographie, dont Jean Guttemberg, Gentilhomme de Mayence, est l'inventeur. Elle consistoit à fixer sur des planches des lettres de bois mobiles, c'est-à-dire, qu'on pouvoit placer, déplacer & faire servir plusieurs fois. La ville de Strasbourg réclame l'honneur de cette premiere perfection. La troisieme époque ou le second degré essentiel de perfection date de 1460. Pierre Schoëffer en est l'Auteur. Au-lieu de lettres de bois mobiles, il fit jetter en moule des lettres de métal mobiles, plus solides, plus nettes & plus durables. La ville de Mayence prétend qu'elle a vu naître dans son sein ce degré de perfection, auquel on a ajouté dans la suite les lettres initiales & enfin les ornemens typographiques.

En proportion que l'Art de l'Imprimerie se répandoit, les bons Auteurs devenoient moins rares : mais pour nous renfermer dans les Livres Grecs écrits sur la Médecine, on croit que ce fut *Aldus* qui le premier en mit sous presse. Il commença par *Dioscoride* qui parut en 1506 ; il imprima les Ouvrages de *Galien* en 1525, ceux d'*Hippocrate* l'année suivante, & les Œuvres de *Paul d'Egine* en 1528. Il se fit après cela plusieurs éditions Latines de ces Auteurs ; les bonnes Traductions se multiplierent au point, qu'on négligea les Versions défigurées qu'on avoit faites d'après les Arabes. On vit alors ces derniers abandonner insensiblement le haut bout qu'ils avoient tenu si long-tems dans les Académies ; ils ne laisserent cependant pas d'y conserver des partisans ; on trouve même des Professeurs qui se prévalurent de leur doctrine jusques bien avant dans le dix-septieme siecle.

MÉDECINE après la renaiſſance des Lettres. (Etat de la) Tant s'en faut que la Médecine judicieuſe des Grecs ait été perfectionnée par les Arabes, que même la Langue dans laquelle les excellens Ouvrages des premiers ſont écrits, ceſſa d'être cultivée & qu'on ne s'attacha plus qu'aux traductions faites d'après les Traités mis au jour par les derniers. Pendant pluſieurs ſiecles, à peine ſut-on ce que contenoient les Ouvrages des Grecs ; ſi l'on excepte ce qu'on pouvoit en recueillir des ennuyeux Ecrits des Médecins Arabes, gens pour la plupart entêtés de leurs propres idées, & ſi éloignés de profiter de ce qu'ils avoient trouvé dans les Anciens, que leurs verſions & leurs commentaires ſont fort au deſſous des originaux. Ces mauvaiſes Traductions Latines, faites d'après les Traductions Arabes, ne furent pas d'une plus grande reſſource ; c'étoit cependant la ſeule par laquelle il étoit poſſible d'avoir connoiſſance de la Médecine des Grecs : mais cet expédient porta les plus terribles coups à la ſaine doctrine. Ceux qui s'étoient mêlés de donner ces Traductions Latines, ne ſavoient qu'imparfaitement le Latin, l'Arabe, & même la Médecine ; ils pervertirent, preſque à chaque ligne, le ſens des Auteurs qu'ils traduiſoient.

C'eſt ainſi que la Médecine fut traitée juſqu'au quinzieme ſiecle. Depuis le huitieme, à peine trouve-t-on quelques Médecins qui euſſent eſſayé de faire des Obſervations par eux-mêmes, ou de ſe diſtinguer de la foule, ſi ce n'eſt, tantôt par des ſupercheries & des charlatanerics, tantôt par d'obſcurs & d'ennuyeux Commentaires. Le bon goût manquoit ; & dès qu'on eſt en défaut de ce côté-là, les Sciences captives ſous l'empire de l'ignorance ou de la barbarie, ont bien de la peine à en ſecouer le joug.

A la fin du quinzieme ſiecle, pluſieurs choſes concoururent à la renaiſſance des Lettres parmi nous. Conſtantinople fut priſe par les Turcs en 1453 ; les Manuſcrits Grecs qui avoient été conſervés dans cette ville, furent apportés en Europe ; les Gens de Lettres qui ſe ſauverent de la Capitale de l'Empire d'Orient, ſe refugierent en Italie & en France, où ils porterent le goût des Sciences & celui des bons Livres ; l'Art de l'Imprimerie étendit non ſeulement les connoiſſances que l'on avoit, mais encore celles que l'on devoit aux Savans qui s'étoient rendus en Europe : tout cela mit bientôt les Médecins en état de faire plus de progrès dans leur profeſſion. Ceux qui apprirent le Grec, lurent les Ouvrages d'*Hippocrate*, de *Galien* & des principaux Auteurs qui ont écrit en cette Langue ; mais comme tout le monde ne ſe trouva pas en état de recourir aux originaux, on publia d'exactes traductions, & par ce moyen, un chacun put étudier les Traités de ces premiers Maîtres. Comme on en ſentit tout le mérite, on ne balança pas de préférer la doctrine qu'on y trouva à celle des Arabes, & ſur-tout l'ordre & la netteté avec leſquels cette doctrine y étoit expoſée, à la confuſion & l'aridité des Ouvrages qu'on avoit préconiſés ſi long-tems. On ne s'occupa donc plus que de lire, d'entendre, d'interpréter *Hippocrate* & *Galien*, & l'on abandonna *Avienne* & *Rhazés*, dont le regne n'avoit que trop long-tems duré. La Médecine des Grecs fut renouvellée & miſe dans tout ſon our après tant de ſiecles d'aviliſſement ; c'eſt à cette époque qu'on commence à trouver un Corps de Médecine complet, uniforme, judicieux, lié dans toutes ſes parties, où l'on a ſuivi, développé, établi les points fondamentaux de

cette Science que les Grecs avoient enseignés, & que les Arabes eux-mêmes n'avoient point abandonnés à travers le faux étalage d'érudition qui leur est propre, mais qui ne fut jamais le langage de la Nature. Simple & vrai tout ensemble, l'Art ne s'occupa plus qu'à distinguer avec exactitude le caractere, les especes, les causes, les différences des maladies; qu'à marquer avec soin les signes qui servent à les reconnoître; qu'à former les pronostics qu'on en peut tirer; qu'à désigner les indications qu'il est nécessaire de remplir; qu'à s'étendre sur les moyens capables d'opérer la cure.

Comme ce fut en Italie qu'aborderent les Grecs qui s'étoient retirés de Constantinople après la prise de cette ville, ce fut aussi en Italie que les Lettres commencerent à fleurir; & delà vint la réputation que ses Universités, principalement celle de Padoue, eurent dès la fin du quinzieme siecle pour toutes les Sciences, & sur-tout pour la Médecine. La Faculté de Padoue vit pendant près de deux cens ans dans ses Ecoles une foule d'étrangers, spécialement des Allemands, des Anglois, des Flamands, qui venoient y prendre des leçons & même le bonnet de Docteur; ce ne fut que vers le milieu du dix-septieme siecle que cette vogue cessa. L'empressement de se rendre en Italie commença à dimininuer dès que les autres Universités eurent fait l'acquisition de meilleurs Professeurs, qu'elles eurent bâti des Amphithéatres pour y faire des cours publics d'Anatomie, & formé des Jardins destinés à la culture des plantes. On sentit tellement l'utilité des établissemens qu'on avoit sous la main, qu'on ne courut plus aussi loin pour profiter des avantages qu'ils procurent. La faveur que la Chymie prit en Allemagne, donna de la célébrité à ses Ecoles au commencement du dix-septieme siecle, pendant que l'Italie, servilement attachée au systême de *Galien*, refusoit d'adopter les nouvelles découvertes, pas même celle de la circulation du sang; on l'avoit cependant entrevue dans son sein, avant que l'immortel *Harvée* la démontrât en Angleterre. Mais ce qui contribua en général à faire valoir les Universités de chaque pays, ce fut l'ambition nationale: il se trouva par-tout des hommes qui mériterent par leurs talens une si grande réputation, qu'elle ne manqua pas de rejaillir sur le Corps dont ils étoient Membres.

Les progrès que fit la Médecine au tems de la renaissance des Lettres, ne furent point arrêtés par le mal vénérien qui commença ses ravages en Italie l'an 1493. Les Espagnols qui avoient contracté cette maladie dans l'Isle Haiti, la porterent au siege de Naples en 1494, & delà elle se communiqua à toute l'Europe. C'est ainsi que pensent la plupart des Ecrivains qui ont traité de cette maladie; d'autres se sont cependant déclarés contre l'opinion commune, & ils ont non seulement prétendu que le mal vénérien ne tiroit point son origine de l'Amérique, mais qu'il avoit paru en Europe avant le retour de Colomb & de ses compagnons de voyage en 1493. Quoiqu'il en soit, ce mal, si terrible dans les commencemens, contribua d'autant plus à la perfection de l'Art, que tous les Médecins s'appliquerent à en chercher la cause, & qu'ils se firent une affaire sérieuse d'examiner si les Anciens en avoient eu quelque connoissance. La nouveauté du mal remua, pour ainsi dire, les esprits, &

mit tout le monde en train d'étudier avec plus de fruit qu'on n'avoit fait jusqu'alors. On s'attacha à la Pharmacie, mais avec moins d'excès que les Arabes; on cultiva la Botanique, mais avec plus d'ardeur encore qu'ils n'avoient montrée pour cette Science; on s'appliqua à la Chymie, dont on tenoit d'eux les premiers procédés, & on ne s'y appliqua peut-être que trop. On fit dans le même tems une étude particuliere de l'Anatomie, en vue de découvrir quelque chose qui donnât des lumieres sur le nouveau mal; les ouvertures des cadavres furent plus fréquentes; un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens s'exerça dans les dissections jusqu'à *Vésale* qui porta l'Anatomie à un très-haut degré de perfection. Peu de tems après, *Columbus*, *Valverda*, *Fallope*, *Eustachi*, *Adrien Spigelius*, *André du Laurens*, *Jérôme Fabrice* d'Aquapendente, *Gaspar Asellius*, & tant d'autres, firent dans cette partie de la Médecine tous les progrès qu'il étoit possible de faire en ce tems-là, que la circulation du sang n'étoit point encore clairement démontrée. C'est au célebre *Harvée* que l'Univers est redevable de cette importante démonstration; il l'annonça en 1628, & par elle il éclaira les Anatomistes sur les vrais usages des parties du corps humain. Tant de recherches ne rallentirent point l'application que demandoient les Ouvrages des Médecins Grecs, dont les Imprimeries de Venise, de Rome & de Paris avoient fourni tant de bonnes éditions. Les progrès que les Italiens & les François firent en peu d'années, sont surprenans : on vit la Médecine secouer le joug des Ecoles & prendre une forme toute nouvelle. *Calvus*, *Mercuriali*, *Martianus*, & quelques autres parmi les Italiens, *Fernel*, *Duret*, *Jacot*, *Baillou*, parmi les François, firent passer leur nom à la postérité qui les honore encore aujourd'hui.

Mais telle est l'inconstance de l'esprit humain, tels sont les travers dont il est capable, que le vertige de l'imagination ne tarda pas de l'emporter sur les droits les plus sacrés de la raison, de l'expérience & de la Nature. Pendant que tout conspiroit à ramener la Médecine à son ancienne perfection, qu'on étudioit les différentes parties de cette Science avec autant de fruit que d'ardeur, qu'on tiroit l'avantage le plus précieux de la lecture des Ouvrages des Anciens, les hommes tournerent tout-à-coup, & jamais empressement ne fut aussi grand que celui avec lequel ils chercherent, dans le dix-septieme siecle, à se soustraire à l'empire des Maîtres de l'Ecole Grecque, qu'on avoit tant respectés dans le seizieme. On poussa même le délire jusqu'à mépriser les Auteurs qu'on avoit admirés, les opinions qu'on avoit soutenues, les Livres qu'on avoit étudiés: on eût dit que les Médecins du dix-septieme siecle, plus éclairés que leurs peres, ne trouvoient rien de vrai, rien de solide dans les préceptes qu'on leur avoit donnés & qu'eux-mêmes avoient suivis jusqu'alors. A cette révolte succéderent le désordre & la licence, qui en sont les suites ordinaires : comme on ne reconnoissoit plus aucun guide, un chacun se livra au transport de son imagination, & il y eut tout d'un coup presque autant de systêmes de Médecine que de Médecins. Les uns, entêtés de la Chymie, tournerent cette Science utile à la ruine de la Médecine par l'abus qu'ils en firent. On vit des hommes également ignorans & fanatiques en imposer à la multitude qui se rangea de leur parti; mais le regne de ces aventuriers auroit été court, si des Médecins savans d'ailleurs

n'euſſent été aveuglés au point de ne raiſonner & de n'agir dans la cure des maladies, que ſur les principes abſurdes qu'ils avoient empruntés des premiers. Tel fut *Paracelſe* dans le ſeizieme ſiecle. Chymiſte, Chirurgien, Aſtrologue, il oſa bâtir un ſyſtême de Médecine tout nouveau ſur les ruines de la doctrine ancienne; & après lui, la Secte Chymique ne vit plus dans le corps humain que des ſouffres & des ſels, des acides & des alcalis, des fermens, des fermentations, des effervescences, des exploſions. On eût dit qu'elle vouloit tranſporter dans la machine animale toutes les opérations de ſes fourneaux. Les Ecoles de l'Allemagne & de la Hollande ont été plus attachées que les autres à cette Secte.

La Médecine menacée d'une décadence générale par les ſuites de cette fatale révolution, ſe trouva ſurchargée par le nombre des remedes ſimples & compoſés qui ſe multiplioient tous les jours avec une confuſion extrême. Les Médecins Galéniſtes, qui faiſoient bande à part, attribuoient à leurs remedes ſimples des vertus qui ſembloient ſurpaſſer tout ce qu'on pouvoit attendre de mieux pour le genre humain; ſelon eux, tout étoit bon à tout. Les Chymiſtes, plus difficiles, n'établiſſoient les vertus des médicamens ſimples que ſur la torture qu'ils leur avoient fait ſouffrir par de fauſſes analyſes, dont le réſultat étoit ſouvent le produit du feu, plutôt que l'expreſſion de leurs vrais principes. Mais comme d'une premiere faute on paſſe aiſément à une autre, les Chymiſtes, éblouis par les apparences de leurs premiers ſuccès, vanterent leur Art au point de croire que c'étoit de lui que la Médecine devoit tirer tous ſes remedes. Ils raconterent les prodiges les plus merveilleux de leurs extraits & de leurs teintures, ils vanterent leurs quinteſſences, leurs ſels de toutes eſpeces, leurs magiſteres, leurs eſprits, &c.; ſuivant eux, les Ouvrages ſublimes par leſquels ils annonçoient leurs découvertes, étoient les triomphes même de la Nature. L'ignorance la plus groſſiere y paroiſſoit cependant quelquefois avec le ton des oracles les plus impoſans. Enfin, ces Galéniſtes & ces Chymiſtes, preſque auſſi abſurdes les uns que les autres dans leurs médicamens & la méthode de les employer, trouverent des ſectateurs de leurs opinions; il y en a même encore aujourd'hui, parce que les opinions les plus déraiſonnables ſont toujours les plus durables parmi les hommes.

La Philoſophie vint auſſi arrêter les progrès de la Médecine. Une nouvelle Secte, par zele pour les ſentimens de *Deſcartes*, attribua à la matiere ſubtile tout ce qui ſe paſſe dans le corps humain. Elle fit agir cette matiere à ſon gré, & par ce moyen, elle prétendit rendre raiſon de tout, ſans s'appercevoir que ſes explications n'étoient ni plus vraies, ni plus admiſſibles, que celles que les Galéniſtes avoient établies ſur les qualités & les facultés, dont elle ſe moquoit elle-même.

Il y en eut d'autres qui, prévenus pour la Philoſophie corpuſculaire de *Gaſſendi*, imaginerent dans le ſang & les humeurs des atômes, c'eſt-à-dire, des corpuſcules ronds ou crochus, durs ou flexibles, gros ou petits, à qui ils donnoient le mouvement qu'ils vouloient, ſans ſonger que leurs ſuppoſitions n'avoient pas la moindre apparence de vraiſemblance. Mais heureuſement les mauvais effets de l'une & de l'autre de ces façons de penſer furent prévenus, en partie par le peu de ſuccès de ceux qui y mirent trop de confiance, &

en partie par la conduite de plusieurs grands Hommes de ce tems-là, qui démontrerent que, quelque chose que l'on pût dire, les Arts & les Sciences ne pouvoient être perfectionnées que par des expériences judicieuses, & par les conclusions claires qu'on en tireroit. On parut prendre ce dernier parti; & après avoir surmonté les grands obstacles que les réveries des Chymistes & les subtilités des Philosophes avoient opposés à la perfection de la Médecine, on fit des expériences plus exactes. Ce fut à cette époque qu'on reprit, avec plus d'ardeur que jamais, l'étude des Auteurs Grecs; qu'on s'appliqua plus sérieusement à l'Anatomie; qu'on pénétra jusques dans les replis les plus cachés des organes qui composent le corps humain; qu'on voulut que la Physique fût le résultat de l'observation & non le fruit d'une imagination féconde & téméraire. C'est ainsi que les Sciences parvinrent à un état plus florissant vers la fin du dix-septieme siecle. L'Univers étoit devenu curieux; tout ce qui tend à procurer des connoissances utiles, étoit cultivé avec ce zele que l'émulation excite & que l'encouragement soutient. Ce ne furent pas seulement des particuliers, mais des Sociétés de Savans qui travaillerent à perfectionner ces connoissances. Les Médecins animés du même zele ont fait les découvertes les plus intéressantes; en avançant les progrès de la Médecine, ils ont même contribué à ceux des autres Sciences, & en particulier des Mathématiques.

Mais quand on étoit en droit de croire que notre Art atteindroit bientôt au point de cette perfection, auquel on vouloit le faire monter, on vit des hommes, dont l'imagination forte faillit d'arrêter la marche judicieuse des Médecins qui étoient entrés dans la carriere de l'expérience. Ces hommes trouverent cette derniere route trop longue pour arriver au but; ils prirent un chemin plus court, & s'occuperent entierement de Théorie & de mille choses de ce genre, vains amusemens qu'ils préférerent à ce qu'il y avoit d'important dans leur profession. Ils se sont mis à examiner scrupuleusement toutes les parties du corps humain, jusqu'au moindres & les plus cachées; ils se sont occupés sérieusement à calculer, avec une exactitude géométrique, les forces de chaque fibre, de chaque muscle, de chaque viscere; ils ont voulu connoître la nature des fluides, leurs propriétés, leurs changemens; ils les ont examinés de tout côté, & ils ont publié plus d'un Livre ingénieux sur ces matieres. Enfin, on a poussé les recherches si loin dans le siecle où nous vivons, qu'on s'est cru en état de disserter aussi hardiment sur les esprits animaux, êtres invisibles, que sur toutes les autres choses qui tombent sous nos sens. La partie spéculative de la Médecine, sur laquelle les plus sages Médecins de l'Antiquité comptoient si peu, a donc été l'objet des recherches les plus minutieuses.

Faute d'avoir marché constamment dans la vraie route, la Médecine n'a fait que des progrès bien lents; car malgré l'étendue d'un travail immense, soutenu par des hommes de réputation, les maladies sont moins connues qu'elles ne devroient l'être. Depuis deux mille ans qu'on s'est étudié à multiplier les connoissances sur cet objet, est-on parvenu à surpasser de bien loin ce que nous trouvons dans les Ecrits du Pere de la Médecine? Il est vrai que l'étude des Anciens a perfectionné la Pratique, & qu'on a tiré de ce fonds, si riche en observation, la regle qu'on devoit suivre pour en multiplier uti-

lement le nombre ; mais la Philoſophie des Modernes n'a-t-elle pas arrêté la marche des progrès qu'on auroit pu faire depuis long-tems ? Quoique nous ayions des Théories en abondance & des Traités ſans nombre, nous y trouvons cependant peu de choſes ſur quoi nous puiſſions ſolidement nous fonder. Les fermens dans les liqueurs, les rallentiſſemens dans le cours du ſang, les ſels de différentes eſpeces, les frottemens, les ébranlemens, les ſecouſſes dans les parties ſolides, ſont les ſujets ordinaires ſur leſquels s'exercent nos Médecins ſpéculatifs : chacune de ces choſes a ſes patrons & ſes défenſeurs : chaque Médecin a ſon ſyſtême favori, plus ou moins aſſaiſonné de la Philoſophie de ſon pays. C'eſt la raiſon pour laquelle tant de choſes ridicules ont été annoncées dans ce ſiecle, par les Médecins de toutes les nations de l'Europe, par les hommes chargés d'enſeigner dans les Académies ; non par des imbécilles & des ignorans, mais par ceux qui paroiſſoient avoir du jugement & du ſavoir en toute autre choſe, parce que leur imagination ne s'y égaroit pas comme en Médecine.

A l'égard de ceux qui ont donné des obſervations ſur les maladies, le nombre eſt fort petit en comparaiſon des autres ; encore pluſieurs ſe ſont fiés à leur mémoire pour la plupart des cas ſur leſquels ils ont écrit. Cette maniere eſt bien propre à jetter les autres dans l'erreur, & par-là elle eſt très-préjudiciable en Médecine. *Baglivi*, ce célebre Profeſſeur de Rome, qui mourut il y a bientôt ſoixante-dix ans, étoit ſi perſuadé de cette vérité, qu'il a condamné hautement la méthode des Médecins Obſervateurs de ſon tems, qu'il a même compoſé un Traité pour faire voir la néceſſité & l'utilité des obſervations régulieres & judicieuſes, & la préférence qu'on doit leur donner ſur toutes autres choſes dans l'Art de guérir. C'eſt en effet à l'obſervation qu'un Praticien doit principalement s'appliquer ; elle doit faire ſon étude favorite, puiſque la Science qu'il profeſſe, pour être bien appuyée, ne peut l'être que ſur des faits. C'eſt dans le Livre de la Nature, c'eſt dans les monumens laiſſés par les Médecins de tous les ſiecles qui ont toujours eu l'œil ouvert ſur ce Livre admirable, qu'il faut puiſer les principes lumineux que nulle contradiction ne peut affoiblir, nul ſyſtême ne peut détruire ; mais pour y puiſer avec fruit, il faut avoir le talent de voir & de bien voir.

Le Médecin Praticien ne doit cependant point négliger les lumieres qu'il peut tirer d'une théorie ſûre & raiſonnable. Cette théorie ſera telle, ſi on n'admet plus que ce qui ſe déduit comme de ſoi-même de la ſtructure connue des parties, dont on veut expliquer les fonctions ; que ce qui réſulte des regles certaines de la circulation du ſang & de la lymphe, & ce qui eſt juſtifié par l'ouverture des cadavres bien faite & bien appréciée. Vouloir rendre raiſon de tout, eſt un grand défaut dans la partie ſpéculative de la Médecine ; cette préſomption occaſionne des chûtes terribles dans la pratique. La manie de vouloir tout expliquer, fait qu'on préſente ſouvent la même choſe ſous autant de faces, qu'il y a de têtes qui ſe ſont mêlées d'en raiſonner. J'ai remarqué depuis quarante ans toutes les conſéquences d'un pareil procédé. J'ai vu les théories ſe ſuccéder & ſe détruire les unes les autres ; car leur vogue ne dépendoit ſouvent que de celle de leur Auteur. La derniere théorie de mode les remplaçoit toutes, pour s'éclipſer à ſon tour,

lorſqu'un Ecrivain de réputation en imaginoit une nouvelle. Ce déſordre étoit la cauſe qu'un Ecolier ſorti de cours avec la tête meublée de la théorie favorite de ſes Maîtres, ſe trouvoit au bout de quelques années un homme du vieux goût, s'il ne s'appliquoit à lire tout ce qui paroiſſoit de nouveau en ce genre, & ne travailloit en même tems à oublier la plupart des choſes qu'on lui avoit enſeignées. Combien de tems perdu ! Il n'eſt d'autre théorie qui ſoit vraie, qui ſoit utile, qui ſoit ſtable, que celle qui eſt fondée ſur les faits & les conſéquences juſtes qu'on en tire. Donner l'eſſor à ſon imagination pour expliquer les choſes ſur leſquelles nous n'avons aucune lumiere ; craindre d'avouer ſon ignorance ſur certains points de l'économie animale ; c'eſt folie, c'eſt préſomption. Rien ne paroît plus beau, dit le ſavant *Gaubius*, dans la Préface de ſes Inſtitutes de Pathologie, que de ſavoir rendre raiſon de toutes choſes, que de montrer un eſprit aſſez pénétrant pour réſoudre les difficultés les plus abſtraites, que de répandre la lumiere ſur ces routes obſcures où la prudence ne marche qu'à tâtons. Mais il eſt plus frappant de voir un homme expliquer ce qui eſt incompréhenſible à d'autres dans les ſecrets de la Nature, & tirer de la profondeur de ſes méditations des conjectures qui en éclairent les myſteres les plus cachés. Ce qui ſurpaſſe cependant tous ces efforts de l'eſprit humain, c'eſt de voir ce même homme établir ſur ſes idées un ſyſtême qu'il croit capable de faire face à toutes les difficultés de l'Art de guérir. Je l'approuverois ce ſyſtême, pourſuit *Gaubius*, ſi les maladies ſe combattoient par les opinions ; ſi le babil du Médecin faiſoit preuve de la ſupériorité de ſes lumieres ; ſi la nature ſe prêtoit à l'imagination de l'Artiſte : tout au moins, je croirois que cette façon d'agir pourroit être tolérée, ſi la théorie ſeule faiſoit le Médecin, ſi elle n'avoit rien de commun avec la pratique, ſi ſes erreurs n'influoient pas ſur la cure des maladies. Mais il eſt évident que les écarts de l'imagination portent les coups les plus terribles au plus important de tous les Arts. C'eſt pourquoi le ſincere *Gaubius*, au-lieu de donner un libre eſſor à ſon génie, ſe renferme dans le cercle des vérités connues ; & plutôt que d'expoſer ſes lecteurs à s'égarer avec lui, il préfere d'avouer ſon ignorance ſur les différentes queſtions qu'il propoſe dans ſon Ouvrage ; il préfere encore le ſilence à tout ce qu'il pourroit dire de ſpécieux & même de brillant, qui ne ſeroit pas ſuffiſamment démontré. Ce ſavant Profeſſeur va juſqu'à dire, à la fin de ſa Préface : je déclare ingénument que l'exercice de ma profeſſion m'ouvre tellement les yeux, que je déſapprends tous les jours plus que je n'apprends, & qu'avec l'âge ma ſcience diminue plutôt qu'elle n'augmente. C'eſt ainſi que parloit, en 1763, cet homme admirable à qui il ne coûtoit rien d'avouer ſes erreurs & qui montroit le zele le plus ardent pour redreſſer celles des autres.

Il eſt aiſé de conclure de tout ce qu'on vient de rapporter, qu'on ne peut adopter d'autre théorie que celle qui eſt frappée au bon coin. Mais le Médecin ne doit pas borner ſa curioſité à cette étude, il doit la pouſſer plus loin ; car tout aſſuré qu'il ſoit de trouver toujours aſſez d'occupations eſſentielles à ſon état, ſans ſe mêler de choſes moins importantes, il ne peut renoncer à l'avantage qui réſulte des découvertes utiles, faites par les Modernes. Celui qui ne connoîtra pas ces découvertes, ſera toujours une pauvre figure en Médecine, & encore plus, qui les mépriſera. *Celſe* a fait là deſſus une remarque fort judicieuſe qui appuye ce

qu'on vient de dire : quoiqu'il y ait bien des choſes qui n'appartiennent pas proprement à notre Art, elles lui ſont cependant d'un grand ſecours, & ſervent toujours à étendre l'eſprit de l'Artiſte. Ainſi, quoique l'étude de la nature des choſes ne faſſe pas un Médecin, elle le rend néanmoins plus propre à la Médecine. Ce qui étoit vrai du tems de *Celſe*, l'eſt infiniment plus aujourd'hui : les connoiſſances humaines ſont plus étendues & plus multipliées, elles ſont même tellement répandues, qu'il ſeroit honteux à un homme de n'avoir qu'une ſorte de mérite & une ſorte d'eſprit dans les Sciences. *Hippocrate* ſavoit autre choſe que la Médecine.

Telles ſont les variations qui ſe ſont ſuccédées les unes aux autres dans les différens âges de notre Art. La Raiſon s'eſt quelquefois égarée, & la vivacité de l'imagination a voulu créer des choſes qui n'étoient faites que pour être obſervées. Les ſyſtêmes ont été les fruits d'un tel genre d'étude ; mais comme ils ſe ſont toujours entrechoqués les uns les autres, ils ſe ſont détruits mutuellement. Un ſeul ſyſtême a ſubſiſté à travers les troubles de ces guerres inteſtines ; il a été avoué de toutes les nations, il a toujours été le même, parce qu'il étoit établi ſur les démarches de la Nature & qu'il ſervoit de principe fondamental à la Médecine. Connoître les maladies & diſtinguer leurs différentes eſpeces ; chercher les cauſes évidentes qui les produiſent, ou du moins après leſquelles elles arrivent ordinairement ; fixer les vues ou les indications qu'on doit ſe propoſer pour y remédier ; enfin choiſir entre les remedes connus, ceux qu'on juge les plus propres à remplir ces indications ; c'eſt ce qui a toujours fait & fera toujours l'objet immuable de l'Art de guérir. C'eſt pourquoi, à travers la fureur qui emportoit aveuglément les Médecins vers les ſyſtêmes, ils n'ont pas laiſſé de faire des découvertes ſur la ſtructure des parties, de mieux fixer le ſiege & la nature des maladies, de mieux connoître la plupart des cauſes immédiates qui les produiſent : obſervateurs dans la pratique, raiſonneurs en théorie, ils firent le premier rôle par devoir & le ſecond par oſtentation.

Les découvertes ſont d'autant plus eſtimables, qu'elles ont contribué à éclairer la Phyſique de la Médecine, à rendre la Théorie plus vraie & plus inſtructive, à fournir des raiſons plauſibles de pluſieurs faits qu'on ne ſavoit pas expliquer ; mais on ne doit pas croire qu'elles aient rien changé dans ce qui conſtitue l'eſſence de l'Art. Les nouveaux remedes, par exemple, qu'on a découverts & qu'on découvre tous les jours, ou les nouvelles propriétés qu'on reconnoit dans les anciens, n'ont point changé le fonds de la pratique ; ce ſont uniquement de nouveaux moyens de remplir, dans certains cas, des indications déja connues, ou ſi l'ont veut, de nouveaux chemins qu'on s'eſt ouverts pour arriver plus facilement où l'on a deſſein d'aller. La Médecine toujours ferme dans ſes principes comme dans ſes maximes, profite des découvertes, pour mieux exécuter les deſſeins qu'elle ſe propoſe de ſuivre dans la cure des maladies ; & ſi l'on retranche les queſtions étrangeres, & que l'on s'en tienne à ce qu'il y a d'eſſentiel, on trouvera que cette Science, qu'on taxe de tant d'inconſtance, n'a jamais varié dans ce qui ſe déduit naturellement de ſes principes fondamentaux. Cet Art eſt immuable, parce que

ſon objet eſt toujours le même ; les variations qu'on y a remarquées, ne ſont point ſes défauts, mais ceux des Artiſtes.

Si *Pline* eût fait d'abord cette réflexion, il eût porté un jugement plus équitable de la Médecine & ne l'eût pas accuſée d'être le plus inconſtant de tous les Arts ; *nullam artium inconſtantiorem eſſe.* Mais la vérité lui parla enſuite ſi haut, qu'il fut obligé de convenir que les variations introduites par les Médecins de ſon ſiecle, étoient l'ouvrage de leur caprice, qu'elles venoient de l'envie qu'ils avoient d'acquérir de la réputation par des nouveautés, ſans s'embarraſſer ſi elles nuiroient à leurs malades : *nec dubium omnes iſtos famam novitate aliquâ aucupantes, animas ſtatim noſtras negotiari.* Ce n'eſt plus à la Médecine qu'il reproche les variations, dont il ſe plaint & dont il rapporte des exemples frappans, mais à ceux qui entreprenoient de l'exercer ſans avoir les qualités convenables : *non eſſe Artis vitia, ſed hominum.* D'ailleurs, il paroit que les reproches de *Pline* ne tombent que ſur les Charlatans qui, par des menées ſourdes, par des protections mendiées, par des approbations vénales, par des émiſſaires gagés, cherchoient à Rome de ſon tems, comme ils ſont encore de toutes parts aujourd'hui, à accréditer des remedes nouveaux, mais inefficaces & ſouvent dangereux, dont ils faiſoient un vil commerce. Ce ne fut que des gens de cette eſpece que *Pline* a pu dire qu'ils trafiquoient de nos vies : *animas noſtras negotiari.*

Je ne puis mieux finir cet Article que par rapporter ce qu'a dit M. *Clerc* dans le Diſcours préliminaire de la ſeconde partie de ſon Hiſtoire naturelle de l'homme malade. Le tableau qu'il fait de la Médecine, eſt relevé par des couleurs ſi vives & ſi vraies, qu'il eſt impoſſible de n'y pas diſtinguer les défauts des Artiſtes, d'avec ceux qu'on impute mal-à-propos à l'Art reſpectable dont ils abuſent. » Quelles ſont les cauſes qui retiennent la Médecine dans l'état de » foibleſſe qu'on lui reproche ? Si elle a des principes vrais, féconds, lumi- » neux, auroit-elle auſſi des principes d'erreurs plus féconds encore ? En le » ſuppoſant, viennent-ils d'un vice radical de ſa conſtitution, ou dépendent ils » uniquement de ceux qui ont rendu cet Art compliqué, bizarre, incertain, » ſemblable à des champs plus fertiles en poiſons qu'en remedes ?

» Un Art puiſé dans la Nature, conforme à ſes vues, à ſes beſoins, un Art » dont les principes ont été admis & ſuivis par de grands hommes & confirmés » par l'expérience des ſiecles, eſt néceſſairement un Art utile, un Art ſalutaire, » le premier des Arts. S'il eſt innocent, les abus qui s'y ſont introduits, retom- » bent ſur ceux qui ne ſe ſont pas conformés à la ſageſſe de ſes inſtitutions.

» Au moment même où l'on ceſſa d'étudier la Médecine à la maniere des Grecs, » & qu'on abandonna la ſimplicité des regles antiques, pour parer cette Science » d'ornemens ſuperflus, de bienfaiſante qu'elle étoit, elle devint nuiſible ; la mul- » tiplicité des ſecours, leur aſſociation bizarre, la rendirent ſouvent meurtriere. Les » Novateurs & les Sophiſtes donnerent des interprétations myſtérieuſes ou contra- » dictoires à ce qui étoit ſimple, & ſe firent un Art de défendre leurs opinions » par des ſubtilités mépriſables. Le génie & la méthode d'*Hippocrate* furent ſacri- » fiés aux diſcuſſions, on lui diſputa même la juſte autorité dont il avoit joui pen- » dant près de cinq ſiecles ; l'ambition & l'eſprit de parti animerent les Médecins » qui paſſerent des injures aux injuſtices : dès lors, ils ne connurent plus aucune

» regle, aucune bienſéance, aucune ſubordination, & les cataſtrophes ſe multi-
» plierent. Pendant près de deux mille ans on a diſputé, innové, chacun a voulu
» être Légiſlateur à ſon tour; rien n'a été capable d'éclairer les Médecins ſur
» leurs véritables intérêts, & de leur faire ſentir qu'en détruiſant le crédit de leur
» Art, ils ſe détruiſoient eux-mêmes.

» L'étude de la Nature négligée, l'abus des plus grands talens, l'amour de
» l'humanité ſacrifié à l'intérêt des richeſſes ou de l'amour propre, priverent les
» Médecins de la confiance, de l'autorité, du reſpect que la Grece avoit ac-
» cordés au zele, à la candeur, à la modération, aux ſuccès d'*Hippocrate*.

» Cette Science ſeroit reſtée dans le mépris, ſi au milieu de ces tems de
» troubles & d'anarchie, elle n'avoit produit, comme par hazard & de loin
» en loin, quelques ſages qui ne furent pas toujours les plus forts, & qui
» malheureuſement n'eurent qu'un petit nombre d'imitateurs.

» La Médecine n'a donc été & n'eſt chancelante, que parce qu'on s'eſt éloi-
» gné de ſon objet : pour s'en rapprocher, il faut rétrograder juſqu'au point
» d'où l'on eſt parti en ſuivant une fauſſe route. Si l'Iſle de Cos a été le ber-
» ceau de la vraie Médecine, les inſtituts de ſon fondateur en ſont la baſe : notre
» premier pas eſt celui que fit *Hippocrate*, il doit être notre modele & la Nature
» notre livre. C'eſt en vain qu'on ſe fait une méthode toute différente; la vé-
» rité ne change point au gré du caprice de l'imagination. » Puiſſe cette leçon
n'être jamais oubliée des Médecins!

MÉDECINE. (Contradictions qu'a ſouffert la) Il eſt étonnant que cette Science ait pu ſurmonter tous les obſtacles qui ſe ſont oppoſés à ſa perfection, & qu'elle n'ait pas été accablée ſous le poids des révolutions qu'elle a eſſuyées depuis ſon établiſſement. Les guerres inteſtines n'ont pas ceſſé de l'agiter depuis qu'on a voulu fixer les préceptes qui doivent lui ſervir de fondement; elle a trouvé preſque autant de perturbateurs de la ſaine doctrine, que de chefs de parti, & les innovations que chacun a prétendu faire à ſon gré, ont troublé cette uniformité de ſentimens qu'auroit dû avoir une Science fondée ſur l'immutabilité des regles de la Nature. Mais toutes préjudiciables que ces guerres inteſtines euſſent été aux progrès de la Médecine, elle n'en fut pas quitte pour y faire face; elle eut encore à ſoutenir les attaques du dehors. On vit, de tout tems, des hommes pétris de fiel & d'injuſtice ſe ſoulever contre cette Science, oſer même lui diſputer l'utilité que tant de ſiecles lui avoient reconnue, & que des hommes plus équitables, parce qu'ils étoient plus judicieux, avoient célébrée par leurs éloges. On employa mille paſſages d'Auteurs, tant ſacrés que profanes, pour dégrader cette Science de ſa dignité; on contourna le ſens des citations; on ſuppoſa même des textes également faux & calomnieux, dans la vue de multiplier les traits qu'on cherchoit à lancer contre elle. Mais cette haine contre la Médecine ne ſe borna pas aux ſiecles les plus reculés, elle parvint juſqu'à ces derniers tems; car on attaque encore aujourd'hui cette Science avec la même fureur, on y met ſeulement plus de fineſſe, plus de bel eſprit & de raillerie. Nos Philoſophes ont recours à tout ce qui a été dit contre la Médecine & les Médecins pour aſſaiſonner les traits, dont ils cherchent à multiplier le nombre; & c'eſt principalement chez les

les perſonnages qu'on va paſſer en revue, qu'ils prennent leurs premieres leçons.

Pétrarque, *Montagne* & *Moliere* auroient parfaitement réuſſi à décréditer notre Art, ſi la haine, cette paſſion vive qui aveugle la raiſon & forme les jugemens les plus injuſtes & les plus bizarres, n'avoit été le principal mobile de leur conduite. Ces trois fameux perſonnages ont attaqué la Médecine avec une pareille animoſité, quoique d'une maniere fort différente. *Pétrarque* l'inſulte avec furie ; les démêlés qu'il eut en France avec quelques Médecins l'ont porté à cet excès. Mais ſa haine augmenta pendant la maladie du Pape Clément VI, auquel il étoit attaché ; il écrivit à ce Pape une lettre injurieuſe à la Médecine & aux Médecins qui le traitoient. Un d'eux fit réponſe à cette lettre, ſans néanmoins ſe faire connoître ; apparemment qu'elle étoit vive, car *Pétrarque* en fut tellement irrité, qu'il publia quatre invectives contre l'Auteur anonyme, & n'ayant pu découvrir la main qui l'avoit frappé, il y déclama contre tous les Médecins, afin de ne pas manquer ſon ennemi.

Montagne ne haïſſoit pas moins la Médecine, quoiqu'il ne ſe ſoit pas déchaîné contre elle avec autant de violence ; mais cette modération ne peut être attribuée qu'à ſon tempérament, qui n'étoit emporté que lorſqu'il s'agiſſoit de ſe louer lui-même. C'eſt encore plus l'Art que les Artiſtes qu'il attaque ; il avoue hautement qu'il honore ceux-ci, & que ſes ſentimens à leur égard ſont autant fondés ſur l'amour que ſur l'eſtime. Il changea cependant de langage dans la ſuite. Voyant que la Médecine ne pouvoit apporter aucun remede aux douleurs de la pierre, dont il étoit travaillé, il ſe crut en droit de ſe récrier, & contre cette Science & contre ceux qui s'y appliquent. *Gui Patin* a parlé, dans ſes Lettres, de la haine qu'il portoit à la Médecine : " Michel Montagne, dit-il, a honoré les Médecins de ſon approbation en leur perſonne, & ne s'eſt attaqué qu'à leur métier : & néanmoins il s'eſt trop hâté ; s'il eût eu 90 ou 100 ans, avant que de médire de la Médecine, il eût pu avoir quelque couleur de raiſon : mais ayant été maladif de bonne heure, & n'ayant vécu que 70 ans, il faut avouer qu'il en a payé trop tôt l'amende : les ſages voyageurs ne ſe moquent des chiens du village qu'après qu'ils en ſont éloignés & qu'ils ne peuvent plus en être mordus. " *Patin* étoit mal inſtruit quand il a donné 70 ans de vie à *Montagne*. On ſait qu'il naquit en 1533, & qu'il mourut d'eſquinancie en 1592, conſéquemment qu'il n'avoit à ſa mort qu'environ ſoixante ans.

Moliere a été plus loin que les deux autres ; il a fait monter la Médecine ſur le théatre, & la tournant en ridicule, il l'a donnée en ſpectacle au peuple pour le divertir. L'intérêt n'en a pas été la ſeule cauſe ; la haine & la vengeance ont eu beaucoup plus de part à ſon deſſein. *Moliere* logeoit chez un Médecin dont la femme, peut-être avare, dit à l'épouſe du Comédien qu'elle vouloit augmenter le prix de la location du quartier qu'elle occupoit. Celle-ci ne daigna pas ſeulement l'écouter, & ſon appartement fut loué à un autre. *Moliere* épouſa à cette occaſion, la querelle & la paſſion de ſa femme, & il attaqua le Médecin. Le goût que le public prit à ces ſortes de pieces de théatre, l'engagea à pouſſer plus loin ſa

pointe ; il finit par tourner la Médecine en ridicule, & pour y mieux réussir, il profita de la condescendance de *Mauvillain*, Médecin de la Faculté de Paris, qui lui fournissoit les termes dont il avoit besoin pour la composition de ses Comédies. L'Auteur des Anecdotes de Médecine parle du satyrique *de La Mettrie*, au sujet de l'Article que je traite, & semble excuser toutes les déclamations de ce Médecin contre ses confreres. Il dit que *La Mettrie*, dans son Machiavel en Médecine, expose à la vérité au grand jour les ruses, les bassesses, les défauts, la charlatanerie, l'improbité, les vices de quelques Médecins de son tems ; mais il ajoute que l'on voit clairement que cet Auteur n'a composé son Ouvrage de Pénélope, que dans le dessein de faire un excellent tableau, dans lequel il étoit comme nécessaire de peindre les bassesses & les vices, pour les faire servir en quelque sorte d'ombre, & donner par-là un plus grand éclat à la grandeur & à la vertu, si nécessaires dans cet Art. Ainsi s'exprime l'Auteur des Anecdotes. Feu M. *du Monchaux* connoissoit cependant trop les hommes, pour ne pas savoir qu'ils sont toujours plus enclins à croire le mal que le bien, & qu'ils recevront les déclamations de *La Mettrie* contre ses confreres, comme des oracles dictés par la vérité, pendant qu'ils seront très-difficiles à se laisser persuader de la sincérité de sa plume dans les éloges qu'il fait de quelques autres qu'il préconise. La prévention contre la Médecine est trop générale aujourd'hui, pour ne pas sentir que si quelques personnes trouvent leur conversion dans l'Ouvrage de *La Mettrie*, il y en aura un plus grand nombre qui s'y muniront d'armes contre les Médecins & la Médecine. On l'a déja dit plusieurs fois, la vraie Médecine est un Art immuable & nécessaire ; elle est au dessus de toute censure, parce que les traits qu'on lancera contre elle, retomberont toujours sur les abus & jamais sur la chose. Il n'en est pas de même de la critique qu'on peut faire de certains Médecins; comme il en est qui s'égarent, ceux-ci perdent à être vus tels qu'ils sont : mais il est contre toute regle de justice de confondre les bons avec les méchans, & de faire rejaillir sur le corps entier, le blâme que ces derniers méritent. Puissent-ils se corriger de leurs défauts par la lecture de l'Ouvrage où M. *de Limbourg* peint si bien leurs caracteres, & devenir enfin tels qu'ils doivent être pour faire honneur à leur profession.

La Médecine ne trouve nulle part plus d'ennemis que parmi ceux qui se piquent de bel esprit, d'esprit fort, qui affichent l'irréligion & l'impiété ; comme ils voyent les choses sous un autre aspect que le reste des hommes, ils ne trouvent dans la Médecine que des sujets de défiance, & ils la regardent plus propre à soutenir les espérances d'un malade affoibli par ses maux, qu'à lui donner les secours réels qu'il demande pour s'en délivrer. Tranchans comme ils sont, les Docteurs de nos jours décident hardiment qu'un honnête homme ne doit point mourir sans Médecin, & qu'il ne peut se soustraire à cette pratique d'usage, toute inutile qu'elle soit : agir ainsi, c'est se conformer à la mode, c'est éviter la singularité, & puis c'est tout. Telle est l'opinion qu'ils ont de la plupart des Sciences, sur-tout de celle qui est la regle de notre croyance comme de notre conduite. Mais témoins que nous sommes de la maniere dont ils insultent Dieu & le culte que la Religion ordonne de lui rendre ; témoins encore du peu d'estime qu'ils font de la partie la plus noble

d'eux-mêmes qu'ils ravalent jusqu'à la condition de l'ame des bêtes ; avons-nous raison de nous plaindre de la façon dont ils traitent la Médecine ? Non sans doute. Les sophismes éblouissans par lesquels les nouveaux Philosophes étayent leurs erreurs, n'en imposent malheureusement que trop à la multitude, qui s'aveugle au point de ne pas appercevoir que la conduite de ses Docteurs ne fait pas toujours l'apologie de la doctrine qu'ils lui prêchent. Examinons les ces Docteurs dans les circonstances allarmantes de la maladie. Entourés de Prêtres, ils cherchent à se rassurer sur les craintes que leur donne le libertinage d'esprit qu'ils ont affiché ; entourés de Médecins, ils demandent les secours d'un Art qui n'est fait, suivant eux, que pour amuser les imbécilles. Ces exemples ne sont pas rares. On a cependant vu quelques-uns de ces Philosophes pousser l'impiété jusqu'à mourir en blasphémant, ou tout au moins cacher les remords qui les dévoroient, sous le voile du stoïcisme. D'autres, pour ne point s'écarter de la généralité de leurs maximes, ont paru supporter les maux les plus cuisans sans se plaindre, souhaiter même la mort dans les maladies, parce que rassasiés de plaisirs, l'impuissance d'en jouir leur rendoit inutile une vie qu'ils quittoient sans crainte comme sans espérance.

Arrêtons-nous un moment à ce que dit l'Auteur du Mémoire sur la vie & les principes de M. *Fizes*, Docteur de la Faculté de Montpellier, & voyons ce qu'il pense au sujet d'un de ces Philosophes de nos jours, qui s'est élevé contre la Médecine avec le ton froid qui lui est propre, mais qui n'en est que plus tranchant. Le personnage que la Note de la page 23 du Mémoire a en vue, est trop connu aujourd'hui pour ne le pas deviner à ces mots : » Un Ecrivain licentieux de ce siecle, dont le nom passera à la postérité de la » même maniere que celui d'*Erostrate*, a plusieurs fois démenti son prétendu stoï» cisme. Il avoit prémédité d'attaquer la Médecine dans le même tems qu'il attaqua » la Musique Françoise, comme il a été dit, long-tems avant que son *Emile* » parût, dans la justification de la Musique Françoise. Sa mauvaise foi est sen» sible ; tantôt il veut que la Médecine ne puisse guérir aucune maladie ; puis » il avoue que le Médecin prudent guérit & que celui qui se hâte trop, tue. » Il accuse les Médecins d'imprimer le découragement en présentant l'idée de la » mort. Ces idées qu'il a puisées dans les Auteurs du siecle de Néron, de» vroient, si elles sont justes, obliger à l'observance du régime, & presque » tous les malades y manquent essentiellement. Les Celtes, les peuples les plus » belliqueux, ne croyoient-ils pas à l'immortalité de l'ame ? Les sourdes menées » qu'il attribue aux Médecins, doivent-elles rejaillir sur les honnêtes gens ? » Quoi ! la vertu n'existeroit-elle pas, pour y avoir des méchans ? Il est sin» gulier que tandis qu'il médit des Médecins, il répete ce qu'ont dit *Boerhaave* » & *Conyers* sur le régime des enfans. Les douleurs, selon lui, sont des » épreuves qui renforcent le tempérament : s'il a la gravelle, il en décidera. „ Combien de fois un calmant donné à propos, garantit-il de la gangrene ? „ Les Médecins, dit-il, affoiblissent la constitution avec leurs remedes ; la Mé„ decine de *Boerhaave*, de *Sanctorius*, de *Sydenham* est roborante : tous les „ dangers qui résulteroient du relâchement, occasionné par les délayans, sont „ ordinairement ôtés en deux ou trois jours de convalescence & par quelques to-

„ niques : qui ne voudroit pas, à ce prix, acquérir la ſanté ? Combien de „ coliques, de dyſſenteries récentes, cedent-elles à cette ſorte de remedes, qui, „ ſans ce ſecours, ſeroient mortelles ? Sans l'uſage des purgatifs, que d'abſcès „ à la ſuite des maladies aiguës ! Il s'en convaincra, s'il compare la Méde- „ cine expectative d'*Hippocrate* avec celle d'aujourd'hui. Les grands Médecins „ ne ſont pas auſſi rares qu'il le penſe, & s'aſſujettiſſent eux-mêmes au traitement „ qu'ils conſeillent aux autres. Il y a ſans doute de la mauvaiſe foi d'affirmer qu'il „ ne croira jamais à la Médecine. Que diroit-on d'un athée qui croiroit ne pou- » voir jamais trouver de raiſon pour croire en Dieu ? Il me reſteroit bien d'au- » tres remarques à faire, que je ſuſpens, parce qu'on s'eſt généralement ap- perçu qu'il fait des paradoxes. » Ainſi finit la Note.

Voilà les plus fameux Maîtres chez qui le public va apprendre à ſe railler de la Médecine. En vérité, le bon ſens & la droite raiſon n'ont-ils pas ſujet de ſe récrier contre des hommes que la paſſion a préoccupés ? Mais quelque vifs que ſoient leurs reproches & leurs ſarcaſmes, ils ne porteront aucun coup à la Médecine, tandis qu'on jugera ſainement des choſes. Il n'y a rien de ſi parfait & de ſi reſpectable que les mauvais eſprits ne tournent en ridicule : les libertins n'en uſent-ils pas de la ſorte à l'égard de la Religion ? Ne peuvent-ils pas le faire encore au ſujet du gouvernement des Etats & de l'adminiſtration de la juſtice ? Sans la crainte des châtimens qui retient la langue & la plume des calomniateurs, ne verroit-on pas les perſonnes les plus diſtinguées par leurs emplois & leur mérite, attaquées avec la même fureur que les Médecins ? Ceux-ci paroiſſent pouvoir être inſultés ſans conſéquence, parce qu'on eſt prévenu que leur unique reſſource eſt de gémir & de ſe taire. Les ſervices importans qu'ils rendent tous les jours au public, n'ont pu encore leur procurer des protecteurs tels qu'ils méritent & que l'intérêt des hommes le demande : auſſi la Médecine, toujours attaquée & jamais traitée ſuivant ſa dignité, détombera tellement de ſon ancienne ſplendeur, que les perſonnes faites pour exercer cette Science avec honneur, & les plus capables de s'y appliquer avec fruit, rebutées par les travers humilians dont on l'accable, ceſſeront enfin d'embraſſer ce genre d'étude. Rien ne décourage plus la jeuneſſe, que les contradictions auxquelles elle voit que la Médecine eſt ſans ceſſe expoſée. Lorſque par un goût inſpiré par ſes diſpoſitions à l'étude de cette Science, elle commence à s'y appliquer, ſouvent elle en déſiſte & ſe jette dans une autre profeſſion, quoiqu'elle n'ait pas les mêmes talens pour y réuſſir : ſe peut-il rien de plus contraire au bien de la ſociété ? Nous naiſſons tous avec des diſpoſitions particulieres à une choſe plutôt qu'à une autre.

C'eſt pour n'avoir pas ſuivi le ſecret attrait qui nous entraîne vers l'état pour lequel nous ſommes nés, qu'il y a tant de gens déplacés dans ce monde. Il s'en trouve parmi les Médecins ; ils ne le ſont que de nom, ils déshonorent le plus noble de tous les Arts, ils profanent le miniſtere qu'ils ont uſurpé. C'eſt encore une des contradictions qu'éprouve la Médecine & qui n'eſt pas la moins humiliante pour elle. Ecoutons là deſſus le véridique *Zimmermann*, page 35 & ſuivantes de ſon premier volume. « Jamais on ne trouvera de vrai génie dans un Médecin » qui montre de la duplicité, de la baſſeſſe, capable de digérer tous les affronts, „ prêt à faire le fou avec les fous & à ſacrifier à toutes les idoles. *Galien*, qui ſe

„ fit une réputation si grande & si légitime par ses qualités éminentes, tant de „ l'esprit que du cœur, & qui avoit réuni en lui seul tout ce que les siecles pré- „ cédens avoient connu dans la nature, se plaint amerement d'un grand nombre „ de Médecins qui ne se faisoient point de honte d'aller faire, dès le matin, leur „ cour aux femmes, de se trouver le soir aux festins les plus somptueux, & „ de chercher, en s'asservissant à la mode, à se faire une grande réputation bien „ ou mal établie. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on regarde les Beaux Arts & la „ Philosophie comme des connoissances fort inutiles à un Médecin. Doit-on être „ surpris, après cela, que des artisans quittent leur métier pour exercer la Mé- „ decine, & que des gens qui n'ont que l'art de préparer des médicamens, aient „ la hardiesse de se ranger parmi les vrais Médecins, & de traiter des maladies. „ *Pline* a fort bien dit qu'avec l'effronterie, on passera pour Médecin, si on „ le veut.

„ Cette maniere de penser, qui s'est introduite depuis tant de siecles, est une „ suite de l'idée grossiere qu'on s'est faite de la Médecine dans tous les âges. J'ai „ ouï dire, à la louange d'un Médecin des plus suivis d'une ville, qu'*il étoit aussi* „ *souple qu'un valet-de-chambre*. Mais un Médecin qui pense noblement de son Art, „ & qui sait ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit à ses malades & aux assis- „ tans, aura-t-il cette souplesse? C'est justement là ce qui le fait mépriser. La „ Médecine fera-t-elle donc quelques progrès, quand ceux qui pourroient le plus „ contribuer à sa perfection, ne font rien pour leur Art. Cet abus est sur-tout „ commun en Angleterre, où les plus grands Médecins aiment mieux consacrer „ aux Beaux Arts, à la Philosophie, aux Mathématiques les momens de leur „ loisir, que de s'occuper de quelques Ouvrages qui contribuent aux progrès de „ la Médecine. *Bacon* dit que l'imposteur triomphe souvent au lit des malades, „ tandis que le vrai mérite y est affronté & déshonoré; car le peuple a regardé „ de tout tems un charlatan ou une vieille femme comme les rivaux des vrais „ Médecins: delà vient que tout Médecin qui n'a pas assez de grandeur d'ame „ pour ne pas s'oublier, ne se fait pas de peine de dire avec Salomon: *S'il en* „ *est de moi comme de l'insensé, pourquoi voudrois-je paroître plus sage que lui?* D'autres „ plus délicats prennent donc un autre parti, & cherchent à se faire une répu- „ tation en se livrant à d'autres Sciences, puisque la médiocrité en Médecine „ mene aussi loin que le plus haut degré de perfection. *Bacon* n'a que trop bien „ observé que la longueur d'une maladie, la douceur de la vie, les appas illu- „ soires de l'espérance, les recommandations des amis, sont des raisons valables „ pour préférer les plus vils ignorans aux meilleurs Médecins, parce qu'un igno- „ rant donne toujours plus d'espérance qu'un vrai Médecin.

» *Freind*, qui, dans sa jeunesse, avoit déja mérité la réputation de très-grand » Médecin & de grand Ecrivain, fait aussi ce raisonnement, & a eu le même » sort : on peut voir ce qu'il dit à ce sujet dans une lettre adressée au Doc- » teur *Méad*, cet homme si méprisé des empiriques & du peuple, & si con- » sidéré de tout ce qu'il y avoit de gens respectables. L'estime que l'on a pour » les ignorans, dit *Freind* dans cette lettre, est cause que de vrais génies, qui » se seroient distingués dans la Médecine, ont cherché à se faire une réputa- » tion, en se livrant à d'autres Sciences dans lesquelles ils ont même surpassé

» ceux qui sembloient être particulierement destinés par la nature à les cultiver.
» En effet, ceux qui n'envisagent que la gloire & la réputation, n'ont-ils pas raison
» d'abandonner un Art dans lequel les préjugés accordent autant d'estime à la mé-
» diocrité qu'au plus rare mérite, & dont l'exercice n'a d'éclat aux yeux du peu-
» ple, qu'autant que la témérité l'emporte sur la réserve & la prudence ?

» Le charlatan a même un avantage considérable sur le vrai Médecin. C'est
» que, si quelqu'une de ses promesses se réalise, on l'éleve jusqu'aux nues, &
» si le malade est trompé, l'on est obligé de se taire par honneur, & pour
» ne pas s'exposer à être blâmé d'avoir confié sa guérison à un malheureux
» qui a d'autant plus de droit d'être fripon, que le nombre des sots est tou-
» jours le plus grand. D'ailleurs, cet homme hardi ne risque jamais la perte de sa
» réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'esprit des ignorans, le tort
» sera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment
» tant le merveilleux, que le charlatan a même seul le droit de faire goûter
» au peuple la nouveauté : plus ses promesses seront absurdes, plus il sera sûr
» d'être écouté. Il donne un nom barbare au simple qu'il vient de cueillir à
» l'entrée du village où il préconise ses remedes, & fait le détail de ses
» miracles; & dès l'instant ce simple va guérir toutes les infirmités. » Ainsi parle *Zimmermann* par l'organe du Traducteur de son Traité de l'expérience; & ainsi devoit penser l'ami des célebres *de Haller* & *Tissot*.

Mais à travers les ombres qui offusquent quelquefois la Médecine; cette Science paroîtra toujours respectable aux yeux de ceux qui jugent sans partialité; & les hommes, qui ont les talens nécessaires pour exercer cette profession avec honneur, n'en seront pas moins considérés. Pour donner plus d'étendue aux propositions que je viens d'avancer, je vais rapporter ce qu'a dit un Avocat au Parlement de Paris en faveur d'un Médecin, dont il plaidoit la cause. Le discours qu'il prononça dans le Sanctuaire de la Justice, & qui fit pancher la balance du côté de son client, est conçu dans ces termes, premier volume des Causes célebres : « Il n'y a que trois personnes que l'Ecriture Sainte nous
» commande expressément d'honorer : *Honorez votre pere*, c'est un précepte du
» Décalogue : *Honorez le Roi*, c'est au Chapitre II de la premiere Epitre de
» Saint Pierre : *Honorez le Médecin*, c'est le passage de l'Ecclésiastique. Il faut
» honorer les peres, parce qu'ils sont les auteurs de la vie; il faut honorer
» les Rois, les Médecins, parce qu'ils en sont les conservateurs. La vie a
» deux sortes d'ennemis, les hommes & les maladies. Les Rois la protegent
» contre les hommes, & par les armes contre les étrangers, & par la justice
» entre leurs sujets; les Médecins la défendent contre les maladies, & par le
» fer contre les plaies, & par les remedes contre les autres maux. Les remedes
» des Médecins ont ce rapport avec la justice des Rois, que comme la justice
» est nécessaire pour remettre les choses dans l'égalité, les remedes sont néces-
» saires pour rétablir l'égalité dans les humeurs; & la justice n'est précisément
» que la santé de l'ame, & la santé n'est précisément que la juste propor-
» tion des qualités qui composent le tempérament du corps. Le Médecin est
» un Magistrat naturel qui exerce une Jurisdiction intérieure dans le corps hu-
» main entre les élémens, dont il est composé. Il ôte aux uns les degrés qu'ils

» ont de trop, il rend aux autres, les degrés qui leur manquent, & en faiſant ainſi » juſtice aux uns & aux autres, il entretient parmi eux cette belle union qui fait toute » la douceur & les plaiſirs de la vie. Il y a des conditions plus éclatantes, plus » nobles, plus illuſtres, mais il n'en eſt point de plus néceſſaire à l'Univers que celle » des Médecins. Il n'eſt ni condition, ni âge, ni ſexe qui n'en ait beſoin ; & » ceux-là même qui déclament contre elle, changent bientôt leurs invectives » en éloges, quand ils ſont attaqués de la moindre indiſpoſition. „

Quand Dieu n'auroit point ordonné aux hommes d'avoir des ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance pour les Médecins ; quand il n'auroit pas dit qu'ils ſeront loués en préſence des Grands de la terre & qu'ils recevront des dons de la part des Rois ; ceux qui rendent à la Société des ſervices dépendans de l'Art de guérir, ſeroient encore en droit d'attendre quelques marques de conſidération de la part du public. L'étude de la Médecine eſt très-ſatisfaiſante ; & il eſt vrai que ceux qui s'y appliquent par goût, ſont en quelque ſorte récompenſés de leurs veilles, par le plaiſir qu'ils trouvent dans la recherche des merveilles de la Nature. Mais cette étude eſt auſſi celle qui demande le plus de travail, le plus de peine & de dépenſe pour y faire les progrès convenables, auxquels on ne parvient encore qu'avec beaucoup de danger pour la ſanté.

Après l'éducation ordinaire des gens de Lettres, le jeune Médecin entre dans une carriere qui n'a jamais montré ſes limites à celui dont les jours ont été les plus heureux. Tous les étés, il faut qu'il parcoure les campagnes avec beaucoup de fatigues, pour y chercher les productions de la Nature ; tous les hivers, ne vivant pour ainſi dire qu'avec les morts, il doit être renfermé dans les Amphithéatres pour les Cours & Diſſections Anatomiques : occupé toute l'année à profiter des ſoins que les grands Maîtres donnent aux malades dans les Hôpitaux, il ne quitte des compagnies ſi lugubres, que pour ſe récréer dans les Laboratoires où il s'exerce aux Opérations Chymiques & Galéniques. C'eſt ainſi que le jeune Médecin doit, pour ainſi dire, ne paroître que dans les lieux, où des odeurs les plus fétides, des exhalaiſons les plus malſaines, des vapeurs les plus meurtrieres, ont ſouvent altéré la ſanté, & même donné la mort à ceux qui s'y occupoient avec trop de zele des moyens de conſerver la vie des hommes. Le moindre obſtacle qu'il ait à ſurmonter, c'eſt de vaincre ſes répugnances, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'aſſiſter aux Opérations Chirurgicales, & de voir mutiler les hommes à travers les cris affreux par leſquels ils expriment leurs craintes & leurs douleurs.

Ces Sciences d'obſervation, qui ſeules ſont de quoi occuper les génies les plus profonds, ne ſont cependant encore que des préliminaires, ou plutôt la matiere des réflexions, des méditations, des recherches infinies que le Médecin va puiſer dans les leçons des habiles Profeſſeurs & dans les Ouvrages des Auteurs expérimentés, pour ſe mettre au fait de la vraie & ſolide pratique de ſon Art. Après toutes ces dépenſes & ces travaux ; nouveaux fraix, nouvelles peines, pour donner des preuves de capacité & obtenir les degrés Académiques.

La pratique de la Médecine n'offre pas moins de peines à eſſuyer, mais bien plus de diſgraces que ſon étude ; on en ſeroit bientôt rebuté, ſi les qualités

du cœur ne portoient le Médecin à remplir les devoirs que l'humanité lui impose & que les malades lui demandent par leurs plaintes. En effet, ne paroître que dans des lieux où réside la tristesse & quelquefois le désespoir ; toujours respirer un mauvais air auprès des malades ; souvent respirer avec lui le poison dans les maladies contagieuses ; être le témoin des infirmités les plus dégoûtantes ; partager avec la mort les insultes d'un public ignorant qui s'érige en juge absolu de toutes les actions du Médecin ; souvent être obligé de se disculper de la mort la plus inévitable, & n'en être pas moins en butte aux traits des langues diffamantes que l'imposture met en jeu pour ternir la science & la probité ; n'avoir à soi ni jours, ni momens, dont on puisse s'assurer, pour les donner au délassement ou à ses affaires ; ne pouvoir jouir de soi-même, mais être toujours prêt à servir le public au gré de sa volonté souvent incommode, quelquefois quinteuse & déraisonnable ; essuyer tous les caprices d'un malade que le chagrin dévore & que la douleur impatiente ; être journellement compromis avec ces donneurs de conseils que rien ne retient & qui décident hardiment dans les cas même les plus graves ; voir des gens se jouer de la vie des autres en donnant des remedes mal à-propos, & n'être point écouté quand on s'y oppose : tout cela ne demande-t-il pas dans le Médecin l'ame la plus forte & la plus patiente ? La Médicomanie, qui est particuliere au siecle où nous vivons, est seule la cause de mille disgraces. Par un délire aussi blâmable qu'il est épidémique, le public propose des remedes sans les connoître, & les autorise par ses propres observations, sans être en état d'observer. Il faut cependant que le Médecin qui est pénétré des devoirs de sa profession, se roidisse contre ces conseils téméraires ; & à quoi ne l'expose point le ton de vigueur qu'il est obligé de prendre ?

Telles sont les disgraces qui accompagnent la pratique de la Médecine, & malheureusement elles sont la récompense la plus ordinaire des Médecins qui se dévouent au service du public. Jeunes gens, qui vous disposez à étudier la Médecine, sondez-vous, & voyez si vous êtes d'une trempe à supporter toutes ces disgraces, sans manquer à vos devoirs. Ne vous découragez pas, si vous vous sentez d'humeur à les remplir. Fermes dans la résolution que vous aurez prise, conduits par l'honneur & la probité, marchez dans le sentier de la vertu à travers les obstacles que vous ne manquerez pas d'y rencontrer. Il est des hommes assez équitables pour apprécier votre conduite & rendre justice à vos talens ; leur approbation doit vous suffire contre les cris de la multitude.

Les personnes qui jugent des choses sans prévention, ne refuseront jamais leur estime aux vrais Médecins, elles les traiteront même avec cette considération qu'ils sont en droit d'attendre de la reconnoissance des hommes ; c'est bien la moindre rémunération qu'ils méritent. Celle qui leur vient d'ailleurs, n'est point ordinairement proportionnée à leurs travaux ; & quoique l'on convienne quelquefois que la Médecine est une profession qui devroit être mieux récompensée qu'elle ne l'est, on peut cependant dire que de toutes les personnes employées au service du public, les Médecins sont ceux qui voient moins de récompenses à espérer. Les Ecclésiastiques, les Militaires, les Jurisconsultes, & les autres professions honorables qui n'ont point, en tous tems, autant de fatigues & de disgraces à essuyer,

essuyer, obtiennent des bénéfices, des pensions, des magistratures, des dignités. Les Médecins, qui s'occupent toute la vie à soulager les maux d'autrui, bornés au seul honneur d'être charitables, bienfaisans, compatissans, d'être attentifs dans le traitement des maladies, heureux dans la cure, n'ont, pour ainsi-dire, de récompenses à attendre que du casuel de leur Art; encore ce casuel n'est-il d'un rapport considérable qu'à un petit nombre d'entre eux, & sur-tout à ceux qui tiennent le haut bout dans les grandes villes. Il est pourtant de l'intérêt général que les Médecins jouissent de quelques avantages & qu'ils soient bien payés : c'est le moyen le plus propre à perfectionner la Médecine, à rendre les bons Médecins nombreux, & à faire participer la société au bien qu'elle desire le plus, la vie & la santé.

Je m'arrête pour ne pas étendre davantage un Article peut-être déja trop long. On s'ennuiera à le lire, on le regardera même comme une jérémiade; soit. Si je n'ai dit que la vérité, on conviendra qu'il est permis de se servir des armes qu'elle donne, pour défendre une profession que l'on aime.

MÉDECIN des Rois de France. (Premier) L'emploi de premier Médecin est fort honorable dans toutes les Cours de l'Europe; mais comme il seroit trop long de m'étendre sur l'état dont jouissent, dans chacune d'elles, les personnes qui en sont revêtues, je me bornerai à ce qui concerne la Cour de France, où cette charge est fort ancienne.

Grégoire de Tours nous apprend que *Mareleife* fut premier Médecin du Roi Chilpéric I qui mourut en 584. Le premier siecle Bénédictin, par le Pere Mabillon, remonte plus haut & donne *Tranquillinus* pour Médecin au Roi Clovis I qui mourut en 511. Au commencement de l'Université de Paris, celui qui avoit cette charge, s'appelloit *Physicus Domini Regis*; dans la suite, il prit le nom d'*Archiater*, à l'exemple des Médecins des Empereurs; mais dans le XVI siecle on voulut imiter ces derniers de plus près par le titre d'*Archiatrorum Comes*, & il y a apparence que *Marc Miron* fut le premier qui le porta sous Henri III. C'est la pensée de *Chomel*; mais d'autres assurent que ce titre n'étoit déja plus en usage en France du tems de *Miron*.

Le premier Médecin du Roi de France est le chef de tous les Officiers de santé qui sont au service de ce Prince; sa Majesté, qui lui confie plus particuliérement la conservation de ses jours, lui donne à ce titre, une certaine inspection & autorité pour le réglement de la Médecine. Les honneurs, les privileges & les émolumens attachés à cet Office, se tirent de la nécessité de son ministere, ainsi que de l'excellence de ses fonctions; il y a même beaucoup de rapport entre l'état des Archiatres sous les Empereurs Romains, & la réception, les fonctions, les prérogatives & les pouvoirs des premiers Médecins en France. La confiance du Roi est le seul titre qui éleve quelqu'un à cette dignité; c'est le plus haut degré d'honneur auquel un Médecin puisse parvenir dans sa profession. Mais rien ne fait mieux connoître les effets de cette confiance & la nature de cette charge, que la formule du serment qui se prête entre les mains de sa Majesté. *Vous jurez & promettez à Dieu de bien & fidelement servir le Roi en la charge de son premier Médecin, dont Sa Majesté vous a pourvu; d'apporter pour la conser-*

vation de sa personne & pour l'entretenement de sa santé, tous les soins & toute l'industrie que l'Art & la connoissance que vous avez de son tempérament vous feront juger nécessaires ; de ne recevoir pension, ni gratification d'autre Prince que de Sa Majesté ; de tenir la main à ce que ses Officiers, qui sont sous votre charge, s'acquittent fidelement de leurs devoirs, & généralement faire, en ce qui la concerne, tout ce qu'un fidele sujet & serviteur doit & est tenu de faire. Ainsi vous le jurez & promettez.

En conséquence, les fonctions du premier Médecin sont, pendant la santé du Roi, d'accompagner Sa Majesté par-tout, de se trouver tous les matins à la premiere entrée, c'est-à-dire, dès que Sa Majesté est éveillée, mais encore au lit, jusqu'au moment qu'elle appelle les grandes entrées ; de se trouver aux autres entrées avec les autres Officiers de santé, & de venir quelquefois donner l'ordre à la bouche. Quand le Roi est malade, c'est son premier Médecin qui le gouverne particulierement ; il préside aux Consultations que l'on fait pour le rétablissement d'une santé si précieuse, ainsi qu'au traitement & à la conduite du régime & des médicamens qui y sont réglés : & à cet effet, il doit toujours être auprès de Sa Majesté lorsqu'elle prend quelque remede pour en régler l'administration & en observer les opérations.

Le premier Médecin est du nombre des grands Officiers. La noblesse a toujours été attachée à sa charge, & ceux qui en ont été pourvus, l'ont toujours transmise à leurs descendans. Ils ont depuis long-tems été dans l'usage de prendre la qualité de *Conseillers ordinaires de Sa Majesté en tous ses Conseils d'Etat & Privé* ; qualité qui répond à celle des *Comites consistoriani*, & qui convient par conséquent aux premiers Médecins du Roi, puisqu'ils sont les mêmes que les *Comites Archiatrorum.*

Pour soutenir l'honneur de ces titres, il étoit nécessaire d'attacher de gros revenus à cet emploi. Le premier Médecin perçoit trente quatre mille livres d'appointement, savoir :

3000 livres de gages qui lui sont payés par les Trésoriers de la Maison.

2000 livres de livrées.

3000 livres pour sa bouche en Cour.

16000 livres pour son entretenement & carosse ; ces trois dernieres sommes payables à la Chambre aux deniers.

4000 livres de récompense.

6000 livres de pension comme Conseiller d'Etat ; ces deux pensions payables au Trésor Royal.

De la confiance que le premier Médecin a obtenue de la personne du Roi pour le soin de sa santé, suit nécessairement l'inspection qu'il doit avoir sur les autres Officiers qui doivent concourir avec lui pour la conserver, spécialement sur ceux qui exercent un ministere subalterne. Ces Officiers lui ont été subordonnés de tout tems par un usage constamment suivi, lequel en conséquence du serment qu'il prête au Roi, a rendu le premier Médecin chef de trois genres d'Officiers en cette Cour. Cette inspection a principalement deux objets. Il doit interroger, examiner & agréer tous ceux qui doivent, sous lui, exercer quelque Office de santé, c'est-à-dire, tous les autres Médecins, Chirurgiens, même

le premier Chirurgien, Apothicaires, Lithotomistes, Renoueurs & Dentistes; leur donner ses certificats de capacité & recevoir leur serment, de la prestation duquel il est dressé, au bas de leurs provisions, un Verbal signé du premier Médecin. Son inspection s'étend, en second lieu, jusqu'à la connoissance de l'exactitude avec laquelle ils s'acquittent des fonctions de leur état & Office, pour lesquelles ils ne reçoivent aucun ordre que de sa part. C'est pourquoi, ils ne peuvent s'absenter de la Cour, ni manquer à leur service, sans en avoir préalablement obtenu dispense & permission du premier Médecin; & ce n'est que sur l'attestation de l'exactitude avec laquelle ils ont rempli leurs devoirs, qui leur est délivrée par lui, qu'ils reçoivent les émolumens & les gages attachés à leur place.

Le premier Médecin n'a aucun droit sur les Facultés de Médecine, & lorsqu'il se trouve aux assemblées de celle dont il est Membre, il n'y peut exiger aucune distinction; & il y occupe la place que lui donne sa réception, sans aucune primauté, ni autorité sur les autres aggrégés: cependant lorsqu'il vient aux Ecoles de Médecine revêtu de sa robe de satin, comme Conseiller d'Etat, il doit être reçu à la porte par le Doyen accompagné de quelques Bacheliers & précédé des Bedeaux, & avoir à l'assemblée ou à l'acte une séance d'honneur, quand même il ne seroit pas Docteur de cette Faculté. C'est en conséquence de cet usage observé dans celle de Paris, que M. *Chicoyneau*, premier Médecin de Louis XV, étant venu en 1735 assister à la These que M. *Louis-Jean le Thieullier*, Président de l'Acte, lui avoit dédiée, fut reçu avec le cérémonial ordinaire, prit séance à la droite du Président sur un fauteuil orné, placé sur une estrade un peu au dessous de la Chaire.

Les autres prérogatives du premier Médecin sont, qu'aucun Expert pour les bandages des hernies ne peut être reçu sans son consentement; que dans les villes & lieux non jurés, il a tout pouvoir & autorité de visite & d'examen sur les Apothicaires qui y sont établis, & peut y commettre un ou plusieurs Médecins pour y exercer sa jurisdiction en son lieu & place; qu'à lui appartient le droit d'approuver les spécifiques. Anciennement, il avoit l'Intendance du Jardin des plantes à Paris, mais aujourd'hui il ne conserve que celle des Bains & Fontaines Minérales & Médicinales du Royaume.

MÉDECINS de la Famille Royale de France. On voit au Mémorial de la Chambre des Comptes cotté O, une Ordonnance de Philippe de Valois de Mai 1350, qui porte qu'il n'y auroit qu'un Physicien ordinaire en Cour, qui seroit payé à vingt sols tournois par jour. Le Roi Jean II, son fils, n'avoit encore que trois Physiciens; mais dans la suite leur nombre a été considérablement augmenté.

Aujourd'hui, il y a d'abord un Médecin ordinaire de sa Majesté, qui a sur l'état:

1800 livres de gages payables par les Trésoriers de la Maison.

1500 livres de livrées pour sa bouche en Cour, payables à la Chambre aux deniers.

2400 livres de penſion au Tréſor Royal.

9000 livres comme Médecin Conſultant : en tout 14700 livres.

Il a le titre de Conſeiller du Roi. Sa fonction eſt de ſervir auprès de Sa Majeſté en l'abſence du premier Médecin, & de paroître aux Conſultations. *Aſtruc* dit que ce fut pour *André du Laurens* qu'on créa la charge de Médecin ordinaire en 1600.

Le Roi a de plus huit Médecins ſervans par quartier, deux, chacun trois mois, avec le titre de *Médecins ordinaires du Roi ſervans par quartier.* On les appelle *Medici Regis Cubicularii*, parce que le Médecin ordinaire couchoit autrefois dans la chambre du Roi. Suivant *Chomel*, dans ſon *Eſſai hiſtorique ſur la Médecine en France*, de petites intrigues particulieres ont fait perdre à ces Médecins ordinaires preſque tous leurs privileges, principalement ſous Louis XIV & dans le tems que M. *d'Aquin* étoit premier Médecin. Peut-être auſſi, les Rois ne faiſant plus leur demeure à Paris, ces Médecins qui, pour la plupart, étoient les plus employés, peu à peu ont obtenu la permiſſion de s'abſenter de la Cour, & leur ſervice a été totalement remplacé.

Les Médecins ordinaires par quartier ont chacun :

1200 livres de gages payés par les Tréſoriers de la Maiſon.

273 livres, 15 ſols de livrées pour bouche en Cour, à la Chambre aux deniers.

Leurs quartiers commençoient aux mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre ; & pendant leur terme, ils devoient ſe trouver au lever, au coucher & aux repas du Roi, quoiqu'il ſe portât bien. De plus, quand Sa Majeſté doit toucher les malades attaqués d'écrouelles, de même, lorſque le Jeudi Saint il doit laver les pieds à treize enfans, c'eſt au premier Médecin, ou Médecin ordinaire, ou autres de quartier, à viſiter auparavant ceux qui ſe préſentent pour cela ; & toutes les fois que le Roi touche, les Médecins ont, à la Chambre aux derniers, 17 livres, 9 ſols, 4 deniers, pour une douzaine de pains, deux quartes de vin de table & ſix pieces de gibier piqués.

Il y a pour la perſonne du Roi quatre Médecins Conſultans, à 9000 livres d'appointement, pour ſur la nomination & le choix du premier Médecin entrer de droit dans les Conſultations qui ſe font lorſque Sa Majeſté eſt malade, avec ceux qu'on appelle extraordinairement. Il y a encore un Médecin Spargyrique qui a 1200 livres de gages, & un autre Médecin qui perçoit 400 livres, mais qui ne ſert que lorſqu'on l'appelle.

Tous les Officiers de trimeſtre, après avoir fait un quartier chez le Roi, font encore un quartier de ſervice chez M. le Dauphin qui n'a point de Maiſon différente de celle de ſa Majeſté ; ceux qui ſont ordinaires ſervent toute l'année. Mais outre ces Officiers du Roi, le Dauphin a pour le ſervice, en place de ces Médecins ordinaires, un premier Médecin qui a 1800 livres de gages & 8000 livres de penſion. Les Enfans de France n'ayant point non plus une Maiſon particuliere de celle du Roi, ils ſont gouvernés par les mêmes Médecins ; mais ils ont un premier Médecin pour ſuppléer à leur abſence.

La Reine a une Maiſon particuliere & ſéparée de celle du Roi. Elle a un premier Médecin qui a 600 livres de gages, & un Médecin du commun, qu

a 300 livres. Son premier Médecin a les mêmes fonctions & la même autorité dans sa Maison, que le premier Médecin du Roi dans celle de sa Majesté; il a de même le titre de *Conseiller d'Etat*, en conséquence duquel il est reçu aux portes des Ecoles de Médecine avec la même cérémonie.

Madame la Dauphine a pour sa Maison particuliere un premier Médecin qui a 600 livres de gages & 1200 d'augmentation; un Médecin ordinaire qui a 300 livres de gages & 120 d'augmentation.

Les Rois de France ont toujours accordé au premier Prince de leur sang une Maison composée d'un certain nombre d'Officiers, qui jouissent du même privilege que ceux de leur propre Maison, & dont l'état est pareillement registré à la Cour des Aides. Pour la chambre du Duc d'Orléans, il y a un premier Médecin qui a 400 livres de gages, & quatre Médecins ordinaires qui ont chacun 60 livres. La Maison de Condé jouissoit autrefois de la même prérogative.

Les Médecins de la Famille Royale ont toujours eu parmi leurs privileges, celui d'exercer la Médecine dans toutes les villes du Royaume; car étant réputés gens de science & de probité par la confiance que le Prince met en eux, ils sont censés mériter la même confiance chez le reste des hommes. Ce privilege s'étend jusqu'à la ville de Paris, comme la Faculté l'a reconnu par un décret du 5 Novembre 1505; elle accorde même un autre privilege à ces Médecins qui sont de son Corps, c'est d'être censés présens, quoique absens, pendant leur service, à condition cependant qu'ils présideront à leur tour à la *Quodlibétaire*; & en conséquence, ils reçoivent les mêmes honoraires que les autres Docteurs-Régens.

MÉDECINS de Londres. (College Royal des) C'est à *Thomas Linacre* que la ville de Londres est redevable de cet établissement. La Médecine étoit si maltraitée en Angleterre dans le XVI siecle, qu'on voyoit des Moines ignorans, & des Empiriques plus ignorans encore, tenir le haut bout dans la pratique de cette Science: les Evêques, chacun dans leur Diocese, étoient ceux de qui ils recevoient le pouvoir de l'exercer. *Linacre* sentit combien il étoit important de réprimer cet abus, & en conséquence, combien il étoit nécessaire que le droit de l'examen & de la faculté d'admettre à la licence ne fût confié qu'à des gens en état d'en juger. C'est pourquoi, il imagina d'établir un College composé de personnes capables de remplir ces fonctions; il poussa même si avant son dessein, que profitant de la faveur dont il jouissoit à la Cour, & sur-tout auprès du Cardinal Wolsey, ce grand protecteur des Sciences, il obtint du Roi Henri VIII des Lettres Patentes qui ont été confirmées par le Parlement.

Linacre, uniquement occupé du bien public, n'envisagea pas seulement cet établissement du côté de l'avantage que les malades en tireroient; ses vues se porterent encore à entretenir, parmi les Médecins, cette liaison contractée par l'habitude de se voir, & ces discussions amicales de sentimens, toutes deux si nécessaires à la conciliation des intérêts de l'Art, des Artistes & des hommes. Il prévit d'ailleurs que les vrais Médecins étant distingués de la foule des Empiriques par quelque titre d'honneur, s'animeroient à mériter l'estime du public par des soins mieux concertés, & se piqueroient de plus en plus de cette noble émulation qui engage les hommes à ne rien épargner, pour pousser les Sciences à leur perfec-

tion. *Linacre* n'a point été trompé dans son attente. Le College Royal de Londres a constamment donné, depuis son établissement jusqu'à nos jours, des hommes faits pour les progrès de la Médecine, & qui se sont rendus autant recommandables par les savants Ecrits qu'ils ont publiés, que par les heureux succès de leur pratique.

Il est étonnant qu'à l'exemple des Anglois, & même des Ecossois qui ont aussi un célebre College de Médecine à Edimbourg, les établissemens de cette espece ne soient pas plus communs. La France, l'Allemagne, la Hollande en ont, mais ils sont trop rares ailleurs ; les fruits immenses que ces Etats en retirent, sont cependant de puissans motifs qui devroient engager à multiplier ces Colleges, au moins dans la Capitale de chaque Province. Un des premiers objets que les Médecins réunis en Société Littéraire devroient avoir en vue, seroit de travailler à des Mémoires sur l'Histoire Naturelle & les maladies épidémiques ou les plus communes de leur canton ; & comme une certaine étendue de pays ressortit toujours d'une Université, chaque College pourroit être chargé d'envoyer annuellement ses Mémoires à la Faculté de Médecine de l'Académie dont il dépend, & celle-ci, après en avoir fait le triage, les publieroit sous le titre d'*Acta Medicorum* de tel ou tel pays. Par ce moyen, on amasseroit insensiblement un Recueil précieux de connoissances utiles, dont la postérité tireroit le plus grand avantage. Mais celui qui résulteroit de tels établissemens, s'étendroit encore à beaucoup d'autres objets, parce que les Membres du College ne borneroient point leurs vues aux seuls Mémoires qu'on vient d'indiquer. Toutes les matieres qui sont du ressort de la Médecine seroient soumises à leurs discussions, d'abord qu'elles auroient quelque rapport à la conservation de la vie & de la santé des hommes.

On voit au premier coup-d'œil combien ces Sociétés Littéraires sont avantageuses au public ; mais elles sont d'autant plus nécessaires parmi nous, que dans la plupart des Capitales de nos Provinces des Pays-Bas Autrichiens rien n'est fait pour remuer les esprits, qui souvent s'engourdissent faute d'émulation. C'est elle cependant qui développe le génie ; & tel se contente aujourd'hui de végéter dans le cercle des connoissances médiocres, qui, poussé par cet éguillon, chercheroit à se tirer de la foule & à servir plus utilement sa patrie. Qu'on pardonne cette digression à mon zele : je reviens au College des Médecins de Londres.

Il ne doit être composé que de 80 Membres. Les principaux d'entr'eux sont appellés *Felows* ou Collegues. Après ceux-ci sont les Collegues honoraires, & enfin les Licenciés, c'est-à-dire, ceux qui ayant été trouvés capables de pratiquer la Médecine, du moins en quelque sorte de maladies, obtiennent du College la permission de l'exercer. Ce College a plusieurs privileges qui lui ont été accordés par le Roi ou par le Parlement. Par exemple, un Médecin, quoiqu'il ait pris ses degrés à Oxford où à Cambridge, ne peut pratiquer la Médecine à Londres ou à sept milles aux environs, sans licence obtenue sous le sceau du College ; & toute personne qui n'a point pris ses degrés, ne peut exercer cette profession en aucune partie de l'Angleterre. Ce College peut condamner à l'amende & faire emprisonner tout contrevenant ; il y a même une

loi qui défend à qui que ce ſoit d'exercer la Médecine & la Chirurgie, à moins qu'il ne ſoit qualifié pour cela, ou qu'il n'ait permiſſion expreſſe pour le faire, & qui déclare félon ou coupable de mort tout contrevenant entre les mains de qui un malade viendra à périr. Ce College a auſſi l'autorité de viſiter les boutiques des Apothicaires dans Londres & aux environs, & de voir ſi les drogues & compoſitions ſont bonnes & bien préparées. Et afin que les Médecins du College puiſſent viſiter leurs malades en tout tems, ils ſont exempts de toutes les charges onéreuſes des Paroiſſes. Cependant Londres ne laiſſe pas de fourmiller d'Empiriques, de Charlatans & autres qui exercent la Médecine ſans autorité, & dont les billets ſont tous les jours publiquement diſtribués par toute la ville. Mais pour empêcher le petit peuple de ſe laiſſer duper par cette ſorte de gens, & le ſauver en même tems des mains des Apothicaires qui vendent les drogues à très-haut prix, quarante-deux Médecins établirent, en 1696, trois boutiques ou laboratoires, appellés *Diſpenſarys.* Il y en a un au College des Médecins, un autre dans Bornhill à Londres, & le troiſieme dans S. Martin's-lane à Weſtminſter, où l'on vend les médicamens au juſte prix de leur valeur, & où l'on donne gratuitement conſeil aux perſonnes incommodées.

Le College des Médecins eſt gouverné par un Préſident, quatre Cenſeurs & douze Electeurs, qui ſont les principaux Membres de la Société. Le Préſident eſt choiſi entre eux, tous les ans à la Saint Michel; mais les Collegues honoraires & les Licenciés n'ont point de part au gouvernement, quoiqu'ils jouiſſent des privileges du College. Par une Patente de Jacques II, il eſt déclaré que ceux qui ont pris leurs degrés dans les Univerſités étrangeres, ſont qualifiés pour devenir *Felows* ou Collegues.

Le 18 Octobre de chaque année il y a ſéance publique, pendant laquelle on prononce une Oraiſon Latine qui a pour objet la Médecine & les perſonnes qui ſe ſont diſtinguées, ſoit par leurs talens, ſoit par leurs bienfaits envers le College. Le célebre *Harvey* eſt l'inſtituteur de cette cérémonie fondée ſur la reconnoiſſance; & les Médecins Anglois qui s'en ſont acquittés, n'ont pas manqué d'inſérer dans le Recueil de leurs Ouvrages, les Diſcours qu'ils ont prononcés à l'honneur du College & de ſes bienfaiteurs.

On a publié à Londres en 1722, *in*-4, un Ecrit concernant la diſcipline du College de cette ville; il eſt intitulé: *Statuta moralia Collegii Regii Medicorum Londinenſium.* Cette Compagnie a fait imprimer différens Diſpenſaires à ſon uſage; mais elle a donné, en 1768, le premier volume d'un Ouvrage, *in*-8, plus important & plus utile encore, ſous le titre de *Medical Tranſactions*, & elle ſe propoſe de continuer ce Recueil, qui eſt rempli d'Obſervations propres à compléter l'Hiſtoire des maladies & à conſtater les effets de différens remedes.

MÉDÉE, Sœur d'*Angitia* & de *Circé*, a été miſe au nombre des Magiciennes, & à ce titre, elle a paſſé pour opérer des choſes ſurprenantes, comme le rajeuniſſement des vieillards. Mais ſi l'on examine de près le merveilleux que l'Antiquité a cru voir dans les procédés de cette femme, les ſoupçons de Magie ne tarderont point à diſparoître. L'opinion qu'on avoit d'elle ſur le rajeuniſſement des vieillards, n'étoit fondée que ſur la connoiſſance qu'elle avoit

des herbes qui teignent en noir les cheveux blancs, & ſur l'art qu'elle avoit de s'en ſervir adroitement. Comme elle fut encore la premiere qui s'aviſa de conſeiller l'uſage des bains chauds, pour rendre les corps plus ſouples & plus agiles, ainſi que pour les guérir de diverſes maladies, le peuple qui voyoit tout cet appareil de chaudieres d'eau & de bois, ſans en ſavoir la deſtination, publia qu'elle faiſoit bouillir les hommes qui ſe mettoient entre ſes mains. Le Vieillard *Pelias* contribua à accréditer ce préjugé parmi le public; car ayant voulu eſſayer les bains chauds, nonobſtant ſon âge, il y trouva la mort & paſſa pour avoir ſouffert une ébullition trop forte.

Il y a des Auteurs, même parmi les Anciens, qui conviennent que *Médée* n'avoit d'autre ſortilege que de faire pratiquer des exercices convenables, en vue de rendre robuſtes & vigoureux les corps les plus délicats & les plus foibles; mais comme elle employoit auſſi les Bains, ainſi qu'on vient de le dire, la nouveauté du remede en impoſa aux peuples ignorans, qui s'imaginerent que tout le ſecret de cette femme conſiſtoit à faire cuire la chair des hommes pour les rajeunir. Elle-même ne fut peut-être pas fâchée du bruit qui couroit ſur ſon compte; il jettoit du myſtere ſur la pratique la plus ſimple, & il aidoit par-là à faire réuſſir toutes les petites fourberies, par leſquelles l'Empiriſme cherchoit à relever les conſeils qu'il donnoit aux malades. *Médée* n'en uſa cependant point ainſi à l'égard de ſes autres connoiſſances; car *Diodore* nous apprend que cette femme avoit guéri les bleſſures de *Jaſon*, ſon mari, celles de la guerriere *Atalante* & des *Theſpiades*, & qu'elle n'employoit pour cela que certaines herbes différemment préparées.

MEDIUS, Médecin du XXXVII ſiecle, fut diſciple de *Chryſippe* Cnidien. *Suidas* dit qu'il étoit frere de *Crétoxene*, mere d'*Eraſiſtrate*. C'eſt apparemment le même que *Diogene* de Laërce appelle *Medias*, & qu'il donne pour mari à *Pythias*, fille d'*Ariſtote*.

MEECKREN, (Job VAN) Chirurgien de l'Hôpital & de l'Amirauté d'Amſterdam, vécut dans le XVII ſiecle. Il fit de bons éleves dans ſon Art qu'il pratiqua avec autant d'honneur que de ſuccès; il ſe diſtingua même parmi ſes confreres par l'invention de quelques inſtrumens, & la perfection qu'il donna au Troicart pour percer l'œil rempli d'eau ou de pus, au Seringotome & à une Aiguille cannelée. Comme il avoit le génie obſervateur, il recueillit beaucoup d'Hiſtoires Médico-Chirurgicales, qu'il a écrites en Hollandois, ſa langue maternelle, & qu'on a publiées après ſa mort. Ce Recueil parut à Amſterdam en 1668, *in*-8, avec figures; à Nuremberg en 1675, même format, en Allemand; à Amſterdam, 1682, *in*-8, en Latin, par *Abraham Blaſius* qui en eſt le Traducteur. Ces Obſervations, que l'Auteur a enrichies de ſes remarques, ſont rendues avec beaucoup de vérité. *Van Meeckren* ne cache même pas les événemens malheureux de ſa pratique; il inſtruit également par ſes bons & ſes mauvais ſuccès. En parlant de l'Artériotomie, dont il étoit grand partiſan & qu'il avoit faite pluſieurs fois avec tout l'avantage poſſible, il avoue qu'elle lui avoit mal réuſſi par le défaut du bandage & l'inattention du malade.

MEGES, Chirurgien du quarantieme fiecle, étoit de Sidon, fuivant *Galien.* Au rapport de *Celfe*, il demeura à Rome fous l'Empire d'Augufte, & fe fit de la réputation dans cette ville, où d'autres bons Chirurgiens fe diftinguerent dans le même tems, comme *Tryphon*, le pere, & *Evelpiftus*, fils de *Phleges.*

MEGOBACCH, (Jean) de Spangenberg, ville dans le Bas Landgraviat de Heffe, naquit en 1495. Le fuccès avec lequel il s'étoit appliqué aux études préliminaires à celle de la Médecine, fit augurer favorablement fur fon compte, dès qu'on le vit décidé pour cette derniere. Il en commença le cours dans l'Univerfité de Padoue, où les preuves qu'il donna de fa capacité lui mériterent les honneurs du Doctorat; mais il en donna de plus grandes, à fon retour en Allemagne, par la diftinction avec laquelle il enfeigna dans les Ecoles de la Faculté de Marpurg, & par les différens Ouvrages qu'il mit au jour. Il avoit à peine 40 ans, lorfqu'il abdiqua fa Chaire, en 1535, pour fe rendre à Caffel, où Philippe, Landgrave de Heffe, l'honora de toute fa confiance. *Megobacch* étoit encore au fervice de ce Prince, lorfqu'il mourut dans la même ville le 27 Juillet 1555, dans la foixante-unieme année de fon âge.

MEIBOMIUS, (Jean-Henri) favant Médecin, étoit de Helmftadt, où il naquit le 27 Août 1590. Il voyagea en Italie dans le deffein de fe perfectionner dans les Sciences; & comme il y fit de grands progrès, fur-tout dans la Médecine, il fe rendit en 1619 à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur. Il retourna enfuite dans fa ville natale qu'il ne tarda pas à enrichir de fes connoiffances dans la Chaire que les Membres de la Faculté lui accorderent en 1620. Il continua d'enfeigner dans les Ecoles de fa patrie jufqu'en 1626, qu'il alla s'établir à Lubeck en qualité de Médecin de cette ville & de fon Evêque. Ce fut-là qu'il mourut le 16 Mai 1655. *Meibomius* ne s'occupa prefque que de l'Hiftoire fur la fin de fa vie; il s'attacha particulierement à celle de la Médecine, fur laquelle il laiffa à fon fils un Manufcrit intitulé : *De Vitis Medicorum ufque ad fæculum XV:* mais cet Ouvrage n'a point été imprimé. Il en laiffa d'autres, dont la plus grande partie a vu le jour de fon vivant, fous ces titres:

Hippocratis Orkoe, five, Commentarius in Hippocratis jusjurandum. Lugduni Batavorum, 1643, *in*-4.

De Flagrorum ufu in re venereâ. Ibidem, 1643, *in*-4. *Londini*, 1655, *in*-32. *Hafniæ*, 1669, *in*-8, par les foins de *Thomas Bartholin* qui a compris dans cette édition ce qu'il a lui-même écrit fur cette matiere. *Francofurti*, 1670, *in*-8. L'ufage du fouet, en vue de fe rendre habile à la génération, eft une pratique bien ancienne. Les Dames Romaines fe rendoient à certaines heures dans le Temple de Lucine, où depouillées de leurs vêtemens & dévotement profternées, elles recevoient avec docilité plufieurs coups de fouet qu'un Luperque, ou Prêtre de Pan, leur appliquoit avec des lanieres faites de peau de bouc. Si cette fuftigation ne les rendoit pas fécondes, elle paffoit au moins pour avoir la propriété de les difpofer à le devenir.

Epiftola de Cynophoria, feu, canis portatione ignominiosâ. Helmftadii, 1645, *in*-4.

De Mithridatio & Theriaca Difcurfus. Lubecæ, 1652, 1659, *in*-4.

Mæcenas, ſive, de C. Dinii Mæcenatis vitâ, moribus & geſtis, Liber ſingularis. Lugduni Batavorum, 1653, *in*-4.

De Cereviſiis, potibuſque & ebriaminibus extra vinum aliis, Commentarius. Helmſtadii, 1668, *in*-4, avec le Livre d'*Adrien Turnebe* qui eſt intitulé: *De Vino.*

Aurelii Caſſiodori Formula Comitis Archiatrorum. Ibidem, 1668, *in*-4. C'eſt un Commentaire ſur la 19e. Lettre du VIe. Livre de *Caſſiodore.*

MEIBOMIUS, (Henri) fils du précédent, vint au monde à Lubeck le 29 Juin 1638. Après avoir fait de bonnes études à Helmſtadt & en différentes Univerſités de la Hollande, il voyagea en Italie & en France, s'arrêta à Angers, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine l'an 1663, ſe rendit enſuite en Angleterre & repaſſa delà en Allemagne. Le nom de ſon pere étoit encore en honneur à Helmſtadt, & comme le ſien ne tarda pas à s'y répandre par l'eſtime qu'on fit de ſes talens, l'Univerſité de cette ville ne balança pas de l'inſcrire parmi ſes Profeſſeurs. Il fut nommé aux Chaires de Médecine, de Poéſie & d'Hiſtoire qu'il remplit ſucceſſivement; il occupoit encore la derniere à ſa mort arrivée le 26 Mars 1700, à l'âge de 62 ans. Quelque occupé que fût *Meibomius* des devoirs de ces emplois Académiques & de la pratique de la Médecine, l'amour du travail lui fit tellement ménager ſon tems, qu'il en trouva non ſeulement aſſez pour la compoſition des Ouvrages qu'on lui doit, mais encore pour veiller à l'édition de ceux d'autrui. On remarque parmi les uns & les autres:

De incubatione in fanis Deorum, Medicinæ causâ, olim factâ. Helmſtadii, 1659, *in*-4. Comme les Prêtres, qui s'étoient anciennement emparés de l'intendance de la Médecine, faiſoient regarder toutes les maladies comme une punition des Dieux, il étoit dans l'ordre que les Dieux guériſſent les maux qu'ils envoyoient aux hommes; & voilà vraiſemblablement l'origine de l'incubation dans les Temples, où les malades alloient coucher pour attendre le moment favorable à la guériſon de leurs maux. Mais pour que perſonne ne mourût entre les mains des Prêtres, on n'admettoit à l'incubation que des malades ſuſceptibles d'une guériſon prompte & facile; ſans cette précaution, on auroit décrédité le culte de la Divinité. Les malades étoient obligés de conſulter d'abord le Dieu dont ils imploroient le ſecours; & comme ſes Miniſtres en étoient l'ame & l'organe, ils dictoient les réponſes à leur gré. A cette premiere cérémonie les Prêtres en ajoutoient d'autres, auxquelles ils mettoient un appareil d'autant plus propre à en impoſer au peuple, qu'il eſt toujours avide du merveilleux. Ces cérémonies conſiſtoient en jeûnes, en expiations, en luſtrations, en ſacrifices. On s'accordoit par-tout ſur la néceſſité des ſacrifices; il étoit même défendu de rien emporter des victimes ou de ce qui avoit été conſacré aux Dieux; mais chaque Temple avoit des uſages différens, tant ſur la maniere que ſur l'eſpece des offrandes. La Divinité avoit auſſi différentes façons de ſe communiquer dans tous les Temples. Dans celui d'Athenes, elle exerçoit en perſonne le miniſtere de la guériſon. Quand les ablutions & les ſacrifices étoient finis, les malades ſe couchoient, le ſacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond ſilence par reſpect pour le lieu: car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raiſons pour ne pas s'expoſer aux regards curieux & indiſcrets des profanes. Lorſ-

que le sacrificateur croyoit tout son monde bien endormi, il saisissoit ce moment pour faire sa ronde & s'emparer des noix, des figues, des gâteaux & des autres offrandes qui avoient été transportées de l'autel sur la table sacrée, & emportoit toute cette victuaille pour manger avec sa famille; car puisqu'il guérissoit pour le Dieu, il étoit juste qu'il mangeât pour lui. Vers le milieu de la nuit, lorsque tout étoit calme, *Esculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faisoit les fonctions, accompagné de plusieurs femmes, qu'on faisoit passer pour les filles du Dieu, visitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable; un aide le préparoit sur le champ, & le Dieu en faisoit l'application. Quelques-uns de ces malades guérissoient par hazard, & d'autres se croyoient guéris; ce qui revenoit à-peu-près au même pour entretenir la crédulité du peuple & accréditer les fourberies des Prêtres du Paganisme.

Observationes Medicæ de affectibus omissis. Helmstadii, 1664, *in*-4. Ce Recueil, qui est de la façon d'*Arnould de Boot*, avoit déja paru à Londres en 1649, *in*-12. Dans la Préface qui est de la composition de *Meibomius*, on trouve plusieurs notes importantes sur les Auteurs qui ont publié des Consultations & des Observations.

De vasis palpebrarum novis, Epistola ad Joëlem Langelottum. Helmstadii, 1666, *in*-4. On a cru mal-à-propos que *Meibomius* avoit fait différentes découvertes sur les glandes & les vaisseaux des paupieres. Il est vrai qu'il en a donné une description exacte; mais *Casserius* les avoit connus long-tems avant lui.

De ossium contusione Disputatio. Ibidem, 1668, *in*-4. Je passe sous silence quantité d'autres Dissertations sur des sujets intéressans, & je me borne à dire qu'elles prouvent que leur Auteur avoit de grandes connoissances sur l'économie animale & les maux qui la dérangent.

De Medicorum Historiâ scribendâ, Epistola ad Georgium Hieronimum Velschium. Ibidem, 1669, *in*-4. Les difficultés qui se rencontrent dans l'Histoire de la Médecine des Arabes, paroissent l'avoir arrêté dans son projet; elles l'ont même empêché de publier l'Ouvrage que son pere lui avoit laissé.

Parentatio J. Danielis Schmidt. Dantisci, 1687, *in*-4.

Ad Saxonicæ Inferioris Historiam Introductio. Helmstadii, 1687, *in*-8.

Scriptores Rerum Germanicarum. Ibidem, 1688, deux volumes *in-fol.*

Valentini Henrici Vogleri Introductio universalis in notitiam cujuscumque generis bonorum scriptorum. Ibidem, 1700, *in*-4, avec des augmentations de la part de l'Editeur.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Henri Meibomius*, son grand pere, qui enseigna à Helmstadt, où il publia quelques Ouvrages; ni avec *Marc Meibomius*, autre habile homme de la même famille, qui se consacra tout entier à l'étude de l'Histoire & des Belles-Lettres, & qui mourut en grande réputation en 1611. On trouve encore *Brandus Meibomius*, Professeur de Médecine en l'Université de Helmstadt, qui a publié quelques Dissertations Académiques depuis 1730.

MÉLAMPE étoit d'Argos & vivoit environ l'an du monde 2705. Il naquit dans une famille illustre. *Salmonée*, qui regnoit dans l'Elide, eut une fille d'une grande beauté; elle se nommoit *Tyro*, & elle épousa *Cretés* qui succéda à *Salmonée*. *Tyro* donna à *Cretés* trois fils, *Amythaön*, *Pherés*, & *Aëson*. D'*Amy*-

thaön & d'*Aglaïde* naquirent *Mélampe* & *Bias*. *Mélampe* eut tant de goût pour les Sciences, qu'il passa d'Argos en Egypte dans le dessein de s'instruire de celles qu'on cultivoit dans ce pays. Il en rapporta de grandes connoissances dans la Grece, mais aussi une partie de la superstitieuse Mythologie & de la Magie des Egyptiens. L'Art même de guérir, si fort au goût de ce dernier peuple, mérita encore toute son attention; la preuve des progrès qu'il y avoit faits, se tire des histoires suivantes.

Les filles de *Prætus*, Roi des Argiens, étoient devenues folles. Il les guérit en les purgeant avec l'Ellébore, dont il avoit reconnu la vertu par l'effet qu'il produisoit sur ses chevres après qu'elles en avoient brouté. *Mélampe* ne s'en tint pas là; il fit baigner les filles du Roi dans une fontaine d'eau chaude pour achever la cure. Voilà les premieres purgations, dont il soit fait mention parmi les Grecs. On donna depuis le nom de *Melampodium* à l'Ellébore.

Le savoir de *Mélampe* dans la Médecine est encore prouvé par l'histoire de l'Argonaute *Iphiclus*, fils de *Philacus*. Ce jeune homme, fort chagrin de n'avoir pas d'enfans, s'adressa à *Mélampe* qui lui conseilla de prendre de la rouille de fer, pendant dix jours, dans un peu de vin; ce remede produisit l'effet qu'il en attendoit. *Leclerc* doute du fait, dans son Histoire de la Médecine; mais s'il est vrai, il n'est pas difficile de l'expliquer par des raisons que l'expérience confirme encore aujourd'hui. Pour parvenir à la découverte de ce remede, il n'étoit pas nécessaire que *Mélampe* fît parade de son habileté dans l'Art des incantations, & qu'il feignît de recourir à une voie extraordinaire, la révélation du vautour; tout cela ne buttoit qu'à en imposer à ses compatriotes ignorans. Mais cette supercherie, si digne des gens avides d'honneur & d'argent, & dont la conduite des Empiriques nous fourniroit cent exemples, étoit fort en vogue dans les premiers âges de la Médecine. On doit cependant convenir que si *Mélampe* employa les incantations, les charmes & les augures dans le traitement des maladies, ce fut à l'imitation des Egyptiens, chez qui il en avoit puisé la pratique. Ce manege étoit fort en vogue chez ce peuple, & le fut chez tous ceux qui remplacerent le défaut de leurs connoissances par l'air mystérieux qu'ils mirent dans l'exercice de la Médecine. La vanité des personnes qui en faisoient profession, y trouva d'autant mieux son compte, que l'ignorance des gens à qui ils avoient à faire, se prêtoit aveuglément à toutes les pratiques de l'odieux manege qui déshonora si fort l'enfance de notre Art. Une seule chose peut les excuser à nos yeux: c'est que la Religion s'accordoit avec la façon de penser des uns & des autres. Les premiers sembloient plus attachés au culte des Dieux, dont ils imploroient le secours ou dont ils attendoient les révélations: les seconds se laissoient aisément persuader par ce cérémonial, que les Médecins étoient des hommes protégés & favorisés du ciel. Que s'ensuivoit-il delà? C'est que les peuples marquoient en tous tems une extrême vénération pour les Médecins, & que dans la maladie, ils avoient pour leurs ordonnances toute la docilité possible. On commençoit l'incantation; le malade prenoit les potions qu'on lui prescrivoit comme des choses essentielles à la pratique religieuse: il guérissoit, & ne manquoit pas d'attribuer aux charmes l'efficacité des remedes. Si les Prêtres d'*Esculape* ou d'*Isis* avoient connu la vertu du Quinquina, il leur auroit été bien facile d'accréditer, aux dépens de cette écorce,

la partie du culte qu'ils auroient voulu ordonner en l'adminiſtrant. Cependant il faut convenir que ces momeries pouvoient augmenter la confiance du malade en ſon Médecin, changer même l'état de la maladie par les influences néceſſaires des diſpoſitions de l'eſprit ſur celles du corps; deux effets qui ne ſont pas de petite importance pour accélérer le ſuccès des remedes.

Hérodote, *Pauſanias*, *Ovide* & *Apollodore*, en parlant des cures faites par *Mélampe*, ſemblent nous ſuggérer que la Médecine n'étoit pas alors auſſi imparfaite qu'on le penſe communément. Car ſi nous conſidérons les propriétés de l'Ellébore, & ſur-tout de l'Ellébore noir dans les maladies particulieres aux femmes, & en même tems l'efficacité des bains chauds à la ſuite de ce remede, nous conviendrons que tout cela étoit bien ſagement preſcrit dans le cas des filles de *Prætus*. D'une autre part, en ſuppoſant, comme il eſt vraiſemblable, que l'impuiſſance d'*Iphiclus* provenoit du relâchement des ſolides & d'une circulation languiſſante des liquides, il eſt évident que pour corriger ces défauts, les préparations faites avec le fer étoient tout ce qu'avec les connoiſſances modernes on auroit pu ordonner de mieux. Mais comme ſi ce n'eût point été aſſez de faire honneur à *Mélampe* de ces deux cures, dans leſquelles on a mis tout l'eſprit & la juſteſſe des indications les mieux priſes, on a voulu encore lui attribuer des morceaux d'écriture qui ont paru en Grec dans le XVIe. ſiecle; ils ne ſont cependant qu'un tiſſu de ſottiſes & de puérilités. Celui qui eſt intitulé: *Ex palpitationibus Divinatio*, ne contient que neuf pages & demie d'impreſſion, & celui qui porte le titre de *Divinatio ex nævis corporis*, eſt en quarante trois lignes; ils ont été publiés en Grec à Rome en 1545, *in*-4, avec les Hiſtoires d'Élien. Le ſecond fut imprimé en Latin à Veniſe en 1552, *in*-8, avec d'autres Ouvrages; en Grec & en Latin à Paris en 1658, *in-folio*, avec la Métopoſcopie de *Jérôme Cardan*. M. *Goulin*, qui parle de ces deux eſpeces d'Ouvrages dans la lettre adreſſée à M. *Fréron* au ſujet de l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. *Portal*, les attribue à un autre *Mélampe* qui vivoit en Egypte environ mille ans plus tard que le premier, ſous un des Rois Ptolomée. Ceci ſe rapporte aſſez au ſentiment de *Pierre Caſtellan* & de *Neander* qui citent un *Mélampe* qui fleuriſſoit après *Empédocle*. C'eſt au plus ancien que quelques Auteurs donnent un fils nommé *Thyodamas*, ou *Theodamas*; il hérita du ſavoir de ſon pere & ſe diſtingua autant que lui dans la Médecine. C'eſt du même, dont *Virgile* fait mention au troiſieme Livre des Géorgiques:

Præterea, nec jam mutari pabula refert,
Quæſitæque nocent artes: ceſſere Magiſtri
Phyllirides Chiron, Amythaoniuſque Melampus.

MELETIUS, Philoſophe Chrétien que l'on croit contemporain d'*Aëtius*, s'eſt particuliérement appliqué à l'Anatomie. Il a laiſſé un Ouvrage en Grec, qui a paru en Latin à Veniſe en 1552, *in*-4, de la verſion de *Nicolas Petreius*, ſous ce titre: *De natura, ſtructurâque hominis Opus.* Le célebre *Riolan*, dont le jugement eſt d'un grand poids en Anatomie, avoit fort mauvaiſe opinion de ce Traité. Mais M. *Portal* eſt d'un ſentiment un peu différent; il aſſure même que ceux

qui ſe donneront la peine de lire l'Ouvrage de *Meletius*, le trouveront meilleur que *Riolan* ne le penſe. L'Hiſtorien, que je viens de citer, le regarde comme un Traité preſque complet de la ſtructure du corps humain.

MELIORATUS, (Remi) de Sulmona, ville de l'Abruze citérieure au Royaume de Naples, enſeigna la Philoſophie à Piſe dans le XVI ſiecle. La réputation qu'il ſe fit dans les Ecoles de cette ville, engagea l'Univerſité de Padoue à lui offrir la même Chaire en 1535. Il l'accepta, & après l'avoir remplie pendant trois ans, il paſſa à la premiere de Logique, qu'il laiſſa en 1543 à *Bernardin Tomitanus*. On ne ſait ſi celui-ci lui ſuccéda à cauſe de mort, ou s'il le remplaça ſeulement à ſa ſortie de Padoue. *Melioratus* n'étoit point Médecin ; il ne doit le rang qu'on lui donne dans ce Dictionnaire, qu'au Traité *De putredine* qu'il écrivit contre *Jean Argentier*, & qui parut à Veniſe en 1564, *in*-4.

MEMMIUS, (Pierre) Docteur en Médecine, natif d'Herenthals dans le Brabant, exerça premierement ſa profeſſion à Utrecht ; mais ſa femme y étant morte en 1551, il prit le parti de voyager & s'arrêta à Roſtock, où il enſeigna dans les Ecoles de la Faculté depuis 1561 juſqu'en 1581. Ce fut en cette annee qu'il ſe rendit à Lubeck en qualité de Médecin ſtipendié ; il y mourut le 17 Juillet 1589, à l'âge de 67 ans. Ses Ouvrages ſont intitulés :

De recto Medicinæ uſu Liber unus. Delphis, 1564, *in*-8.

Hippocratis Coi Jusjurandum commentariô illuſtratum. Acceſſit pars altera, quâ ratione Medicorum vita & Ars ſanctè conſervetur, declarans. Roſtochii, 1577, *in*-8.

Gaſpar Burmann parle d'*Abraham Memmius*, dans ſon *Trajectum eruditum*, & il le croit fils du précédent. *George Matthias* l'aſſure dans ſon *Conſpectus Chronologicus*, où il dit qu'*Abraham* naquit à Utrecht au mois de Septembre 1564 ; il faut donc que ſon pere s'étoit marié en ſecondes noces. Celui, dont nous parlons, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle en 1589, & paſſa delà à Konigsberg, où il fut nommé Profeſſeur de Phyſique en 1594, & Recteur de l'Univerſité en 1596 & en 1600. Il mourut dans la même ville le 18 Septembre 1602.

MENA, (Ferdinand) ſurnommé le Portugais par quelques Auteurs, fit beaucoup d'honneur, dans le XVI ſiecle, à l'Univerſité d'Alcala de Henarez, où il enſeigna la Médecine. *Nicolas Antonio*, qui a mis au jour la Bibliotheque d'Eſpagne, ajoute que Philippe II nomma *Mena* à l'emploi important de premier Médecin de ſa perſonne, & qu'il le combla de ſes bienfaits. Ce favori n'abuſa point des faveurs & des bontés de ſon Prince ; il fut même ſi déſintéreſſé, qu'il les tourna moins à ſon avantage qu'à celui de ſa profeſſion. En effet, il engagea Philippe II à fonder pluſieurs Chaires de Médecine dans les différentes Univerſités de ſon Royaume, & à contribuer aux ſuccès des études par de nouveaux privileges. Ce Médecin y contribua lui même par ſes Ouvrages, dont les Bibliographes donnent la notice ſuivante :

Claudii Galeni de pulſibus Liber è Græco converſus & Commentariis illuſtratus. Compluti, 1553, *in*-4.

Claudii Galeni Liber de urinis cum interpretatione & Commentariis locupletissimis. Ibidem, 1553, *in*-4.

Commentaria in Libros Galeni de sanguinis missione & purgatione. Ibidem, 1555, *in*-8. *Augustæ Taurinorum*, 1587, 1589, *in*-8.

Libellus utilissimus de ratione permiscendi medicamenta quæ passim in usus veniunt. Compluti, 1555, *in*-8. *Augustæ Taurinorum*, 1587, 1625, *in*-8.

Methodus febrium & earum symptomatum curatoria Hispaniæ Medicis potissimùm ex usu. Antverpiæ, 1568, *in*-4, avec les Traités *De septimestri partu & de purgantibus*.

MENABENUS, (Apollonius) bon Poëte & savant Philosophe, étoit de Milan. Il fut premier Médecin de Jean III, Roi de Suede, avant l'an 1581; car on croit que ce fut en cette année qu'il passa à Vienne, d'où il retourna ensuite dans sa patrie. Ce Médecin a laissé plusieurs Ouvrages manuscrits, dont on ne connoît point les titres; ceux qui ont été rendus publics, sont intitulés:

De causis fluxûs & refluxûs aquarum Stockholmensium.

Tractatus de magno animali, quod Alcen nonnulli vocant, Germani Elendt, *& de ipsius partium in Re Medica facultatibus. Item Historia Cervi Rangiferi, & Gulonis, Filfras seu Vielfras vocati. Accessit Remberti Dodonæi de Alce Epistola. Coloniæ*, 1581, *in*-12.

MENAPIUS, (Guillaume) savant personnage du XVI siecle, étoit de Grevenbroich, petite ville du Duché de Juliers. Le desir de se perfectionner dans les Sciences l'engagea à parcourir la plus grande partie de l'Europe, & partout il s'attacha aux Professeurs qui jouissoient de la réputation la mieux établie dans les Universités. Il s'arrêta principalement à Padoue, où il étudia la Philosophie sous *Nicolas Thomæus*; delà il se rendit à Rome, & comme il y séjourna assez long-tems, il s'appliqua à différentes Sciences avec un égal succès. Sensible au plaisir d'être savant, il ne goûtoit point encore toutes les douceurs qui sont les fruits du travail, parce qu'il lui manquoit celle d'être utile à sa patrie. Il en prit le chemin pour aller communiquer ses connoissances à ses compatriotes, dont il n'ambitionnoit que l'estime pour récompense de ses talens. Il obtint plus qu'il ne demandoit; car peu d'années après son retour dans sa ville natale, il fut nommé à la Prévôté de l'Eglise Collégiale de Saint Adelbert à Aix-la-Chapelle, qu'il occupa dignement jusqu'à sa mort arrivée en 1561. *Menapius* n'étoit point Médecin, mais comme il étoit savant dans la Médecine, il a écrit quelques Ouvrages qui ont du rapport avec cette Science:

Ratio victûs salubris & sanitatis tuendæ. Coloniæ, 1540, *in*-4, avec le Traité *De triplici vitâ*, de la façon de *Marsile Ficin. Basileæ*, 1540, *in*-8, 1549, *in*-4.

Encomium Febris Quartanæ. Adjuncta est ratio curandi Febrem Quartanam. Basileæ, 1542, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1636, *in*-8, avec d'autres Traités.

MÉNÉCRATE de Syracuse, vécut dans le XXXVII siecle, sous le regne de Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand. Il ne manquoit pas de connoissances dans la Médecine; il passe même pour avoir écrit un Livre de

Remedes : mais sa vanité fut si ridicule & il eut une telle opinion de ses talens, qu'il se crut en droit de faire revenir le tems auquel les Médecins passoient pour des Dieux. En conséquence de cette folle idée, il se fit accompagner par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris ; il en fit habiller un en Apollon, un autre en Esculape, un troisieme en Hercule, se réservant pour lui la couronne, le sceptre, les attributs & le nom de Jupiter, comme le Maître de ces Divinités subalternes à qui il avoit rendu la vie. *Athénée*, qui rapporte tout ceci, nous apprend encore que *Ménécrate* avoit coutume d'exiger des promesses par écrit de ceux qu'il avoit guéris de la maladie sacrée, c'est-à-dire, de l'épilepsie, qu'ils lui obéiroient & qu'ils le suivroient à l'avenir comme les valets suivent leurs maîtres. *Athénée* cite même les noms de ceux qui formoient le cortege de *Ménécrate*. Il nomme un *Nicostrate*, natif d'Argos, qui ayant été délivré du haut mal par les remedes de ce Médecin, alloit à sa suite, habillé comme un Hercule & prenant le nom de ce Héros. Un autre, appellé *Nicagoras*, portoit l'habit de Mercure, assorti des ailes & du caducée de ce Dieu. *Astycreon* faisoit le troisieme sous le nom & l'équipage d'Apollon ; un quatrieme étoit ajusté comme Esculape : pour *Ménécrate*, il avoit à la façon de Jupiter, une robe de pourpre, une couronne d'or sur la tête, un sceptre à la main, avec une chaussure comme celle des Dieux. Il courut toute la Grece en cet état, avec sa troupe divine ; mais comme on lui reconnut par-tout plus de fol orgueil que de vrai savoir, il reçut plus de marques de mépris que de vénération.

Philippe de Macédoine ne manqua aucune occasion de mortifier ce Médecin, & s'attacha à rabattre la vaine opinion qu'il avoit de lui même. Ce Prince ayant reçu une lettre qui commençoit ainsi : *Ménécrate Jupiter souhaite toutes sortes de prospérités au Roi Philippe ;* il lui fit une réponse, dont l'adresse étoit conçue en ces termes : *Philippe à Ménécrate santé & bon sens ;* voulant lui faire connoître qu'il étoit malade d'esprit. Mais afin qu'il n'en doutât pas, Philippe ajouta qu'il lui conseilloit d'aller à Antycire, ville de la Phocyde, fameuse par l'abondance d'Ellébore qui croissoit dans ses environs, & dont on se servoit pour purger les foux.

Philippe fit encore un autre affront à *Ménécrate*. Il l'invita un jour à un grand repas ; & ayant fait mettre pour ce Médecin une table à part dans un lieu fort élevé avec un encensoir dessus, il donna ordre qu'on le repût de la fumée des parfums qu'on y brûloit, pendant que les autres conviés feroient bonne chere à une table auprès de lui. *Elien* dit que *Ménécrate* se rejouit au commencement du repas de l'honneur qu'on lui fit ; qu'il fut même extrêmement flatté de voir sa divinité reconnue dans cette assemblée respectable ; mais comme on ne lui servoit rien à manger, la faim ne tarda pas à le faire ressouvenir qu'il étoit homme, & il prit brusquement congé de la compagnie. Toutes ces mortifications ne purent cependant rien rabattre de la vanité de ce fou. Il en poussa l'insolence jusqu'à écrire au Roi Philippe en ces termes : » Vous » regnez dans la Macédoine. Vous pouvez, lorsqu'il vous en prend la fantai» sie, faire périr ceux qui se portent bien ; mais moi je puis rendre la santé

„ à

» à ceux qui ne l'ont pas, la conserver à ceux qui l'ont, & même les faire » parvenir jusqu'à l'âge le plus avancé, pourvu qu'ils aient de la soumission » pour moi. Les Macédoniens sont vos gardes & se tiennent auprès de votre » personne. Je tire le même service de ceux qui ont été guéris par mes » soins, & à qui moi, qui suis Jupiter, ai donné la vie. » Ainsi parloit *Ménécrate* qui, dans le tems qu'il s'occupoit de la guérison des maux d'autrui, ne songeoit point à la maladie qui lui dérangeoit l'esprit.

MÉNÉCRATE, Médecin du premier siecle, fut en réputation sous l'empire de Tibere, & même dès la fin de celui d'Auguste. Il mourut sous Claude, comme il paroît par une Inscription Grecque qui se voyoit à Rome & qui est rapportée par *Gruter* & par *Mercuriali*. Il est appellé Médecin des Césars dans cette Inscription; ce qui fait croîre qu'il avoit servi plusieurs Empereurs, apparemment Tibere, Caligula & Claude.

On a attribué à *Ménécrate* de Syracuse un Ouvrage sur la composition des médicamens qui appartient à celui dont nous parlons dans cet Article. *Galien*, qui en fait mention, met cet Auteur au rang de ceux qui ont mieux écrit sur cette matiere, & il remarque que son Livre étoit intitulé: *Autocrator Hologrammatos*, c'est-à-dire, l'Empereur dont les mots sont écrits. Il avoit intitulé son Livre l'*Empereur*, apparemment parce qu'il l'avoit dédié à l'Empereur qui vivoit de ce tems-là: il y a encore d'autres exemples d'une semblable maniere d'intituler des Livres. Le mot *Hologrammatos* qui suit, marquoit qu'il avoit écrit les mots entiers, c'est-à-dire, qu'il avoit écrit tout au long le nom & le poids de chaque simple. Cela suppose que les Médecins avoient déja alors la coutume d'écrire en mots abrégés, & de se servir de chiffres & de caracteres particuliers, comme on fait aujourd'hui; mais *Ménécrate* ne trouvoit pas cela à propos & ne s'en étoit point voulu servir, pour éviter les fautes que l'on pouvoit faire en prenant une lettre numérale pour une autre, ou en expliquant mal une abbréviation. Qu'auroit pensé ce Médecin, s'il eût vécu dans le tems où les Chymistes ont inventé tous ces caracteres mystérieux, sous le voile desquels ils cachent aux yeux du public les choses les plus communes? Il en auroit condamné l'invention & l'usage, & il auroit bien fait. Parmi les médicamens qui sont décrits dans le Livre de *Ménécrate*, il y en a de son invention, comme l'Emplâtre *Diachylon*, c'est-à-dire, composée de sucs; mais elle est différente de celle que nos Apothicaires préparent aujourd'hui sous le même nom.

Cœlius Aurelianus cite un *Ménécrate* qu'il appelle *Menecrates Zeophletensis*; il pourroit être le même.

MENEMACHUS d'Aphrodisias, Médecin Méthodique, est cité par *Celse* au sujet d'un remede contre la douleur des dents. On croit qu'il a suivi *Thémison* de près; du moins il a été l'un des plus subtils défenseurs de sa doctrine.

MENESTOR, Médecin dont *Théophraste* fait mention, a écrit touchant les plantes.

MENGIN, (Ignace-Isidore) de saint Michel ou Michiel au Duché de Bar, vécut dans le XVII siecle. Il exerça d'abord sa profession de Médecin à Saint Dié, mais les succès de sa pratique le firent appeller à Nancy, où il soutint sa réputation par la continuité de ses succès & par les Ouvrages qu'il mit au jour. Tels sont une Dissertation sur le jeûne extraordinaire d'une fille native du village d'Eulmont à une lieue de la Capitale, & un discours sur les Eaux de Plombieres. Ces deux pieces se trouvent dans le Dictionnaire de Trévoux, édition de Nancy. *Mengin* étoit encore un de ces Médecins du vieux tems, pensant juste & parlant d'un ton dur; il guérissoit ses malades, mais il ne les égayoit point par ces jolis propos & ces complaisances basses, qui tiennent aujourd'hui lieu de mérite.

MENJOT, (Antoine) natif de Paris, reçut le bonnet de Docteur, en 1636, dans les Ecoles de Montpellier, & prit bientôt après la route de sa ville natale, où il obtint une charge de Médecin du Roi & pratiqua avec réputation jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingt ans. Quoique *Menjot* fût Calviniste, il affectionnoit extrêmement les Augustins déchaussés de Paris & alloit souvent les voir. Quelques jours avant sa mort, qui arriva avant l'an 1697, il envoya à ces Religieux, en présent, deux grands volumes d'Atlas, que les Etats Généraux des Provinces-Unies lui avoient donnés en 1672.

Nous avons de la façon de ce Médecin un Ouvrage imprimé à Paris en 1662, *in*-4, sous le titre d'*Historia & curatio febrium malignarum*. Il ne mit point son nom à la tête de ce Traité, dans le dessein de pressentir le goût du public; mais voyant que personne n'attribuoit son Histoire des fievres, non plus que ses Dissertations Pathologiques, à aucun Médecin de Paris, il s'en déclara l'Auteur dans les éditions qu'il publia en 1665, 1674 & 1677, en trois volumes *in*-4. Si l'on en croit *Bayle*, dans ses Nouvelles de la République des Lettres, on a regardé pour un tems *Jean de Gorris*, qui fut Doyen de la Faculté de Paris en 1548 & 1549, comme celui à qui ces Ouvrages appartenoient; mais ce qui démontre le faux de ce supposé, c'est que le même Journaliste ajoute que *Menjot*, en se déclarant l'Auteur de ces productions, les a dédiées à *de Gorris*: or tout le monde sait que ce dernier mourut en 1577.

Les Dissertations de *Menjot* sont distribuées en quatre parties, à la tête desquelles on voit l'Histoire & la cure des fievres malignes qui regnoient à Paris de son tems. Mais ces Dissertations ne contiennent que des raisonnemens Pathologiques, sans diagnostic, ni pronostic, ni vues curatives. Pour la Théorie, elle y est telle qu'on la connoissoit de son tems. Cependant ces Dissertations se font lire avec plaisir; elles sont très-bien écrites & en très-bon Latin; c'est dommage qu'il y ait trop d'emphase pour des Ouvrages didactiques. Les Opuscules posthumes de *Menjot* ont paru à Amsterdam en 1697, *in*-4. Ils sont divisés en deux parties, dont la premiere traite des choses qui ont rapport à la Physique & à la Médecine; la seconde s'attache à celles qui concernent les usages ecclésiastiques & la religion.

MENNENS (Guillaume) étoit d'une famille patricienne d'Anvers, où il naquit, en 1525, de *Guillaume Mennens* & de *Mechtilde van Doornen*. On ne

fait rien touchant ses études, ni les endroits où il s'y appliqua; mais M. *Paquot* nous apprend, dans ses Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas, que les Ecrits de *Mennens* font preuve qu'il s'appliqua à plus d'une Science, car il y tranche du Poëte, du Physicien, du Théologien, du Médecin & du Chymiste. La pierre philosophale fut sa marotte, comme celle de tant d'autres dans le XVI siecle; il publia un Ouvrage à ce sujet, qui est une histoire allégorique, symbolique, physique, chymique & alchymique de Gédéon & de Jason. C'est un ramas de visions, qu'on a inséré avec divers autres de cette trempe dans le *Theatrum Chymicum* imprimé à Strasbourg en 1622 & en 1659, *in*-12. L'édition originale, qui est dédiée à Charles Duc de Croy & d'Arschot, a paru à Anvers en 1604, *in*-4, sous ce titre:

Aurei Velleris, sive, sacræ Philosophiæ Vatum selectæ ac unicæ, mysteriorumque Dei, Naturæ & Artis admirabilium Libri tres.

MENODOTUS de Nicomédie, fut disciple d'un certain *Antiochus* de Laodicée, Philosophe Pyrrhonien; mais pour la Médecine, il suivit la Secte des Empiriques. *Galien* en parle comme d'un méchant Auteur qui avoit composé de fort gros Livres & en grand nombre, dans lesquels il chargeoit d'injures les Médecins des autres Sectes. *Theodas* ou *Theudas* a été condisciple de *Menodotus* & Empirique comme lui: l'un & l'autre ont vécu dans le deuxieme siecle.

MÉNON, disciple d'*Aristote*, a composé un Livre intitulé: *L'Assemblée des Médecins*, dans lequel il a recueilli les sentimens de tous ceux qui l'avoient précédé. Il y parle d'une maladie qui affectoit tellement l'imagination de ceux qui en étoient atteints, qu'ils chassoient aux rats & les guettoient comme font les chats. Quelques-uns ont attribué cet Ouvrage à *Aristote* lui-même, mais *Galien* dit qu'il étoit plus généralement reconnu pour être de *Ménon*. Il paroît même que *Galien* étoit de cet avis, & que la lecture de ce Traité qui se trouvoit encore de son tems, mais qui s'est perdu depuis, l'avoit engagé à penser ainsi.

MENTEL, (Jacques) de Château-Thierri en Brie, reçut le bonnet de Docteur, en 1632, dans la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, sous le décanat de *Réné Moreau*. Il professa la Chirurgie dans les Ecoles, & en 1647 l'Anatomie. Il s'étoit toujours fortement appliqué à cette derniere Science; car si l'on en croit *Hénault*, Médecin de Rouen, il avoit observé le réservoir du chyle sur un chien dès l'an 1629. *Mentel* mourut à Paris en 1671.

Comme ce Médecin étoit de la famille de *Jean Mentel* de Strasbourg, à qui plusieurs Ecrivains attribuent l'invention de l'Imprimerie vers 1442, il fit tous ses efforts pour accréditer cette opinion; & à cet effet, il publia à Paris, en 1650, un Ouvrage *in*-4, intitulé: *De vera Typographiæ origine*. Mais les Savans regardent tout ce que cet Auteur avance sur cette matiere, comme des allégations destituées de preuves, & reconnoissent que *Jean Faust* & *Pierre Schœffer* sont les seuls & vrais inventeurs de l'Imprimerie avec *Jean de Gutemberg*.

Les Ecrits que *Mentel* a donnés sur la Médecine, ont été mieux reçus du

public. On remarque d'abord: *Gratiarum actio habita die auspicali Doctoratûs.* 1632, *in*-8. *De Epicrasi Dissertatio. Parisiis*, 1642, *in*-8. *Epistola ad Pecquetum de nova illius chyli secedentis à lactibus receptaculi alius ac hepatis notatione.* 1651, *in*-4. Il a encore laissé un Manuscrit fort curieux, sous ce titre : *Adversaria de Medicis Parisiensibus.* Il en est passé une copie assez informe dans la Bibliotheque de feu M. le Chancelier d'Aguesseau, mais on soupçonne qu'il en existe une plus correcte dans celle de l'Empereur à Vienne.

MENTZEL (Chrétien) naquit à Furstenwald dans la moyenne Marche le 15 Juin 1622. Il prit la premiere teinture des Lettres dans la maison paternelle, & après en avoir achevé le cours dans le College de Joachims-Thal dans le Brandebourg, il passa successivement à Francfort sur l'Oder & à Konigsberg, où il s'appliqua à la Médecine avec beaucoup de succès. Il voyagea ensuite en Hollande, en Espagne, en Italie, se fit recevoir Docteur à Padoue en 1654, & s'occupa par-tout de l'étude de la Botanique. L'amour de la patrie le ramena enfin chez lui; mais jaloux de faire briller ses talens dans un plus grand jour, il se rendit à Berlin, où il exerça sa profession avec tant d'applaudissement, que l'Académie Impériale d'Allemagne le mit au nombre de ses Membres, sous le nom d'*Apollon*, & que depuis 1658 jusqu'en 1688, il servit constamment les Electeurs de Brandebourg, en qualité de Médecin. Ce fut en cette derniere année qu'il obtint la permission de se retirer de la Cour; son âge, mais plus encore le parti qu'il avoit pris de s'occuper uniquement de l'étude, le rappellerent dans son cabinet. Il s'y appliqua si sérieusement à l'Histoire, ainsi qu'à la Langue Chinoise, qu'il devint le premier homme de son tems à cet égard. *Mentzel* mourut le 17 Janvier 1701. On a trouvé dans sa Bibliotheque un Manuscrit en quatre volumes *in-folio* sur les choses naturelles du Bresil, que le Prince Maurice de Nassau avoit fait soigneusement dessiner d'après nature & superbement enluminer. On y a trouvé encore dix volumes *in-folio* tirés du Lexicon Chinois, qui est intitulé *Cugney*, & un Ouvrage en deux Tomes sur les fleurs des arbres & des plantes du Japon, avec leurs caracteres & leurs noms en la langue de ce Royaume, & des figures enluminées. Tous ces Manuscrits sont précieusement conservés dans la Bibliotheque Royale de Berlin; mais ce ne sont pas là les seuls Ouvrages que l'on doit à ce savant Médecin; il en est d'autres qu'il a rendus publics :

Catalogus plantarum circà Gedanum sponté nascentium. 1649, *in*-4.

Lapis Bononiensis in obscuro lucens, collatus cum Phosphoro Hermetico Christiani Adolphi Balduini. Bilefeldiæ, 1675, *in*-12.

Sylloge minutiarum Laxici Latino-Sinico-characteristici. In-4.

Index nominum plantarum universalis multilinguis. Berolini, 1682, *in-folio. Ibidem*, 1696, *in-folio*, *auctior Corollariô ex variis Authoribus*, *cum novis plantis & nominibus Moscoviticis. Ibidem*, 1715, *in folio*, sous le titre de *Lexicon plantarum Polyglotton universale.* On y trouve deux Tables des plantes exotiques qui ne sont point dans les éditions précédentes.

Chronologie de la Chine. Berlin, 1696, *in*-4, en Allemand.

Jean-Chrétien Mentzel, fils du précédent, étoit de Berlin. La réputation qu'il

s'étoit acquise dans les Ecoles, avant de remporter les honneurs de Doctorat, & celle à laquelle il parvint dans la pratique, engagerent le Roi de Prusse à le mettre au nombre de ses Médecins, & l'Académie Impériale des Curieux de la Nature à le recevoir dans son Corps, sous le nom de *Séneque* II. Il mourut le 17 Mai 1718, & ne laissa rien au public que les Observations qu'on peut voir dans les Mémoires de l'Académie, dont il étoit Membre.

MERCADO ou MERCATUS, (Louis) Médecin célebre dans le XVI siecle, étoit de Valladolid, ville d'Espagne dans la vieille Castille, où il enseigna avec tant de réputation, qu'après avoir fait un honneur infini à sa patrie, il n'en sortit que pour occuper les postes qui lui procurerent d'immenses richesses. Il fut pendant vingt ans premier Médecin de Philippe II; & à la mort de ce Prince arrivée le 13 de Septembre 1598, Philippe III, son successeur & son fils, le nomma au même emploi. *Mercado* parvint à l'âge de 86 ans; mais la fin de sa vie fut cruellement traversée par les douleurs de la pierre qu'il avoit dans la vessie. Il s'ensuivit une rétention d'urine, qui l'emporta au bout de dix-huit jours de souffances les plus atroces. On a plusieurs Ouvrages de la façon de ce Médecin. Ils sont écrits en meilleur Latin que ceux des autres Ecrivains de sa nation; mais pour le fonds, ils sont presque entierement tirés des anciens Médecins, & l'Auteur ne s'est guere attaché à relever leurs observations par les siennes. Voici les titres des Ouvrages qu'on attribue à *Mercado* :

Methodus medendi. Pinciæ, 1572, *in*-8. Il n'y a point de Traité, sous ce nom, dans la collection de ceux de ce Médecin. C'est la remarque du célebre *de Haller*.

Libellus de essentia, causis, signis & curatione febris malignæ, in qua maculæ rubentes, pulicum morsibus similes, erumpunt per cutem. Pinciæ, 1574, *in*-8. *Basileæ*, 1594, *in*-8.

De pulsibus Libri duo. Pinciæ, 1584. *Patavii*, 1592, *in*-4.

De essentia caloris febrilis. Pinciæ, 1586, *in*-4.

De morbis mulierum Libri quatuor. Venetiis, 1587, 1602, *in*-4. *Matriti*, 1594, *in-fol.*

De communi & peculiari præsidiorum Artis Medicæ indicatione. Pinciæ, *in-fol. Coloniæ*, 1588, *in*-8.

Institutiones Chirurgicæ. Matriti, 1594, *in*-8.

Institutiones Medicæ. Ibidem, 1594, *in*-8. Cet Ouvrage n'est point repris dans la Collection.

De morbis, eorum signis & curatione. Pinciæ, 1604, *in-fol.*

Institutiones ad usum & examen eorum qui Luxatoriam Artem exercent. Francofurti, 1624, *in-fol.* C'est le titre de la Traduction que *Charles Lepois* a faite de l'original Espagnol.

Les Ouvrages de *Mercado* ont été recueillis en trois volumes *in-folio. Pinciæ*, 1605, 1611, 1613. *Francofurti*, 1608, 1614, 1620. *Venetiis*, 1609.

MERCADO ou MERCATUS (Pierre) naquit à San-Mincalo en Toscane. *Michel*, son pere, Philosophe célebre & ami particulier de *Marsile Ficin*, étoit d'une ancienne famille de ce Duché. *Pierre* fut ainsi élevé dans le sein de la Littérature. Il y fit de grands progrès, & de plus grands encore dans la Médecine

qu'il étudia avec toute l'ardeur possible, & qu'il exerça avec la plus haute réputation. Il mourut dans le lieu de sa naissance le 15 Mai 1585, & fut enterré dans l'Eglise de Saint François. Ses enfans lui firent élever un mausolée qu'ils chargerent de cette Inscription :

PETRO MERCATO
Philosopho & Medico præstantissimo,
Qui Bonas Artes prudentiâ, fide, & religione ornavit.
Domi clarus fuit, foris honoratus,
Pio V & Gregorio XIII, summis Pontificibus, cognitus & gratus.
MICHAEL ET FRANCISCUS, FILII,
Parenti Optimo Posuere.
Vixit annos LXXI, *Dies* XIII.
Obiit Idibus Maii M. D. LXXXV.

Quelques Bibliographes disent ce Médecin Auteur d'un Ouvrage intitulé : *De febrium differentiis, causis, signis, medelâ. Granatæ*, 1583, 1592, *in*-4. Il est bien apparent qu'il est de la composition de *Louis Mercado* qui en a donné plusieurs sur la même matiere ; le changement de titre & l'identité de nom sont les causes de cette méprise.

MERCADO, (Michel) fils de Pierre, étoit aussi de San-Mincalo, où il vint au monde le 6 Avril 1541. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il se rendit à Pise où il s'attacha au célebre *André Césalpin*, & reçut le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine. Au sortir de cette Université, il passa à Rome & fut bientôt connu du Pape Pie V qui lui donna l'intendance du Jardin des plantes du Vatican. *Mercado* n'avoit point encore vingt-six ans complets, lorsqu'il fut nommé à cet emploi ; il le remplit cependant avec tant de réputation, que Ferdinand I, Grand Duc de Toscane, lui accorda des marques publiques de son estime en 1568, en lui donnant rang parmi les familles nobles de Florence. Le Sénat Romain, pour entrer dans les vues bienfaisantes de ce Prince envers son sujet, lui donna aussi des Lettres de Noblesse en 1569. Mais le Pape Grégoire XIII attacha *Mercado* à sa personne par des liens plus forts ; il le mit au nombre de ses Officiers de santé, & lui témoigna en toute occasion une confiance sans bornes, qu'il poussa jusqu'à la maladie dont il mourut le 10 Avril 1585. Sixte V, son successeur, fit aussi de grands biens à ce Médecin & lui donna d'amples revenus ; il le choisit même pour accompagner le Cardinal Aldobrandin en Pologne, où ce Prélat fut envoyé pour travailler au rétablissement de la paix entre Sigismond III & Maximilien, Archiduc d'Autriche. *Mercado* profita de ce voyage en savant Naturaliste ; car il recueillit une grande quantité de choses rares dans le Regne Minéral, qu'il destina à enrichir la belle collection en ce genre qu'il avoit commencé de faire avant son départ de Rome. Enfin le Cardinal, dont on vient de parler, étant devenu Pape en 1592, sous le nom de Clément VIII, il appella *Mercado* à l'emploi de son premier Médecin ; il songeoit même à l'élever à de plus grands honneurs, lorsque cet habile homme mourut au mois de Juin 1593,

âgé de 52 ans, deux mois & six jours. A l'ouverture qu'on fit de son corps, on y trouva deux pierres dans les ureteres, toutes deux à-peu-près de la grosseur d'une petite noix; plus de soixante très-petites dans les reins & trente-six dans la vésicule du fiel grosses comme des pois. Il fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie *in Valicella*, que Saint Philippe de Néri, son ami intime & son confesseur, avoit obtenue de Grégoire XIII, en 1575, pour les Prêtres de sa Congrégation. Ce Médecin mérita les regrets des personnes les plus distinguées de Rome; car il s'étoit fait généralement estimer par sa douceur, par sa modestie, par sa simplicité, par son désintéressement & par ses Ouvrages.

On a de lui, en Italien, des conseils sur la peste, sur les causes de la corruption de l'air, sur la goutte & sur la paralysie; il les composa à la sollicitation du Pape Grégoire XIII, & les fit paroître à Rome en 1576, *in*-4. On a encore de lui une Dissertation, dans la même Langue, sur les obélisques de Rome; elle fut imprimée dans cette ville en 1589, *in*-4.

Dès le Pontificat de Pie V, *Mercado* avoit donné l'explication des métaux & des fossiles qu'il avoit amassés dans un Cabinet situé près du Jardin des plantes du Vatican; & pour en rendre l'intelligence plus facile, il s'étoit sérieusement occupé à faire graver la figure des pieces les plus remarquables de ce Cabinet. Son dessein fut toujours de publier un Ouvrage plus étendu sur cette matiere; mais la maladie dont il fut attaqué en 1586, & sa mort arrivée en 1593, l'empêcherent d'y mettre la derniere main. Son Manuscrit demeura caché dans le Cabinet du Jardin des plantes jusqu'à ce que *Jean-Marie Lancisi*, premier Médecin du Pape Clément XI, l'en tira pour le mettre au jour, sous ce titre:

Metallotheca, opus posthumum authoritate & munificentiâ Clementis XI, Pontificis Maximi, è tenebris in lucem eductum; operâ autem & studiô Joann. Mar. Lancisi, Archiatri Pontificii, illustratum. Romæ, 1717, *in-folio.* Comme cet Ouvrage n'étoit point complet, il fut suivi d'un *Appendix ad Metallothecam. Ibidem*, 1719, *in-fol.*

MERCENNE, (Pierre DE) natif de Paris, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de cette ville le 3 Mai 1645. Comme il fut souvent témoin des travaux Anatomiques de *Pecquet*, il fut aussi un de ses panégyristes les plus zélés; il lui rendit même justice, sur ses découvertes, dans une Lettre qui a été publiée avec les Ouvrages de ce Médecin, & que *Siboldus Hemsterhuys* a insérée dans sa *Messis aurea* imprimée à Heidelberg en 1659, *in*-8.

MERCKLEIN (George-Abraham) vint au monde en 1613 à Weinsheim en Franconie, de *Jean*, Chirurigen de cette ville & bon Poëte. Il étudia la Médecine à Wittemberg où il servit de Secretaire à *Daniel Sennert* depuis 1635 jusqu'en 1638; & comme pendant tout ce tems, il fut à même plus que personne de recueillir les instructions de ce savant Maître & de profiter des connoissances qu'il se faisoit un plaisir de lui communiquer, il n'eut pas de peine à obtenir le bonnet de Docteur à Altorf, lorsqu'il le demanda en 1640. Les progrès que *Mercklein* avoit faits pendant le cours de ses études, lui mériterent bientôt un établissement honorable. A peine étoit il sorti des Ecoles, qu'on lui donna l'emploi de Médecin ordinaire de la ville de Weissembourg dans le Cercle de Franconie; il l'oc-

cupa pendant vingt ans avec la confiance des premiers Seigneurs des environs, en particulier, du Comte de Pappenheim, Commandeur de l'Ordre Teutonique. En 1660, il fut nommé premier Médecin de la ville d'Herspruck, charge qu'il remplit pendant cinq ans à la satisfaction de tous ses habitans; mais il se retira en 1667 à Nuremberg, où il se fit recevoir dans le College de Médecine, devint Physicien ordinaire de la ville & Médecin juré de la Maison de l'Ordre Teutonique. Ce fut à Nuremberg qu'il mourut en 1683, dans la 71e. année de son âge.

MERCKLEIN, (George-Abraham) fils du précédent, naquit le 29 Novembre 1644 à Weissembourg, ville Impériale du Cercle de Franconie sur la riviere de Rednitz. Il commença ses études dans sa patrie sous les yeux de son pere; mais au départ de celui-ci pour Herspruck, il alla les continuer à Nuremberg, ensuite à Wittemberg, où il fit son Cours de Philosophie & prit les premieres leçons de Médecine. La réputation des Universités d'Altorf & de Padoue étoit alors si grande, qu'il s'empressa à se rendre dans leurs Ecoles; & après y avoir fait de nouveaux progrès, sur-tout dans la derniere ville, il revint à Altorf, où il demanda les honneurs du Doctorat qu'il obtint en 1670. Sa promotion lui ouvrit l'entrée du College des Médecins de Nuremberg; il devint ainsi l'associé de son pere qui s'y étoit fait recevoir dès l'an 1667.

Mercklein se maria en 1672; mais ayant perdu sa femme au bout de dix ans, & n'ayant retenu d'elle que *Jean-Abraham*, dont nous parlerons, il passa en secondes noces l'an 1683. Trois fils & une fille furent les fruits de ce deuxieme mariage. En la même année 1683, il succéda à son pere dans la charge de Médecin de l'Ordre Teutonique de la Maison de Nuremberg; & dans la suite, Louis-Antoine & François-Louis, Princes Palatins, successivement Grands-Maîtres de cet Ordre, le nommerent à l'emploi de premier Médecin de leur personne. *Mercklein* étoit plein de feu & d'activité. Il se livra sans mesure à tous les travaux de son état, & par l'excès des fatigues auxquelles il s'exposa inconsidérément, il altéra tellement sa santé déja délicate, qu'il tomba en consomption, dont il mourut le 19 Avril 1702, âgé de 58 ans. En 1676, il avoit été reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Chiron* I, & depuis son admission dans cette Compagnie, il n'avoit cessé d'enrichir ses Mémoires par des Observations plus ou moins intéressantes. Mais il a fait quelque chose de plus pour l'avantage de la Médecine, en publiant les Ouvrages dont voici les titres:

Josephi Pandolphini à Monte Martiano Tractatus de ventositatis spinæ sævissimô morbô. Norimbergæ, 1674, *in*-12. Il n'est point uniquement l'éditeur de ce Traité; car il l'a non seulement corrigé en plusieurs endroits, mais il l'a encore enrichi de notes conformes à l'opinion qu'il avoit de cette maladie. Il avoit en particulier des sentimens fort singuliers sur le compte des Anciens. Poussé par une sorte d'enthousiasme pour tout ce qui pouvoit leur faire honneur, il prétend qu'ils ont eu connoissance de toutes les maladies que nous regardons comme nouvelles, sans même en excepter la petite vérole & les maux vénériens; & il ajoute que les Modernes n'ont d'autre avantage sur les Anciens, que celui d'avoir

d'avoir mieux expliqué la nature & la cure de ces maladies. Mais *Freind*, qui fait cette remarque, déclare ouvertement qu'il n'entrera jamais en lice avec ceux qui soutiennent de pareilles opinions, puisque l'excès de leur attachement pour l'Antiquité les aveugle au point de refuser la découverte de la circulation du sang aux Auteurs qui en ont parlé les premiers.

Tractatio Medica curiosa de ortu & occasu Transfusionis sanguinis. Ibidem, 1679, 1715, *in*-8. Notre Médecin s'éleve avec beaucoup de force contre cette pratique qu'il accuse d'être cruelle & dangereuse.

Lindenius renovatus, sive, Joannis Antonidæ Vander Linden de Scriptis Medicis Libri duo. Ibidem, 1686, deux volumes *in*-4. C'est celui des Ouvrages de *Mercklein* qui l'a fait connoître plus avantageusement. Il n'est cependant point sans fautes; car il n'est guere possible de les éviter toutes dans de pareils Recueils. Quelque attention que j'eusse donnée à la composition de ce Dictionnaire, qui n'est lui-même qu'un *Lindenius* plus étendu & plus historique, je n'ose me flatter de n'y avoir point commis quantité de fautes.

Sylloge casuum medicorum incantationi vulgò adscribi solitorum, maximèque præ cæteris memorabilium. Norimbergæ, 1698, 1715, *in*-4. Malgré les lumieres que la saine Philosophie a répandues sur notre siecle, il se trouve encore des gens assez bons pour ajouter foi aux enchantemens & aux sortileges, dont on a bercé leur enfance.

MERCKLEIN, (Jean-Abraham) fils de *George-Abraham* le jeune, vit le jour à Nuremberg le 9 Juillet 1674. Les progrès surprenans qu'il avoit faits dans les Humanités, & spécialement en Rhétorique, le firent choisir, en 1692, pour prononcer l'Oraison Latine qui entroit dans le plan de la fête, que les Médecins de sa ville natale avoient ordonnée, pour célébrer l'année séculaire de l'établissement de leur College. Il s'acquitta de cette commission avec tant de graces, que l'on jugea dès lors ce que vaudroit ce jeune homme dans la profession dont il venoit de faire l'éloge, & à laquelle on savoit qu'il se destinoit. En effet, il l'étudia à Jene avec tant de succès, que lorsqu'il se crut en état de demander les honneurs du Doctorat, la Faculté d'Altorf, à qui il s'adressa à ce sujet, lui remarqua une si grande étendue de connoissances, qu'elle lui accorda le bonnet en 1695. La même année, il fut reçu dans le célebre College de Nuremberg. Mais le desir de perfectionner des talens qu'on admiroit déja, & dont un homme moins difficile que lui n'auroit point eu de peine à se contenter, lui fit prendre la résolution d'aller en Italie, où il fut très-assidu aux Leçons & aux Démonstrations des Professeurs de Padoue pendant plusieurs mois. Il revint à Nuremberg le 25 Avril 1697; & comme il ne tarda pas d'y briller par les nouvelles lumieres qu'il avoit acquises chez les étrangers, il gagna bientôt la confiance & l'estime de ses concitoyens. L'Académie Impériale des Curieux de la Nature le reçut dans son corps, en 1712, sous le nom de *Chiron* III. Mais il n'occupa cette place que peu d'années, car il mourut le 28 Septembre 1720, âgé seulement de 46 ans, & cependant l'Ancien du College. On a de lui une Oraison *De feliciori nunc quàm olim Medicinâ*, qu'il fit imprimer à Padoue en 1696, *in*-4. Il y traite

de toutes les parties de la Médecine, & des découvertes importantes que les Modernes ont faites dans chacune d'elles.

MERCURE. Voyez HERMES.

MERCURIALI, (Jérôme) de Forli, ville d'Italie dans la Romagne, naquit le 30 Septembre 1530, jour de la fête de Saint Jérôme, dont on lui donna le nom. Ce fut un heureux présage pour *Mercuriali*, qui à l'exemple de son Patron si célebre encore par sa doctrine, se rendit en peu de tems habile dans les Sciences, & principalement dans la Médecine qu'il étudia à Bologne. Ses talens le firent estimer de ses concitoyens; les qualités de son cœur & de son esprit lui mériterent même si bien leur confiance, qu'ils l'envoyerent à Rome en 1562, âgé seulement de 32 ans, pour y traiter d'affaires importantes à la Cour de Pie IV. La maniere avantageuse dont il se comporta à cette occasion, & la supériorité de génie qu'il y montra, frapperent tellement le Cardinal Farnese, que ce Prélat ne négligea rien pour engager un homme de ce caractere à se fixer à Rome. *Mercuriali* se rendit à des sollicitations aussi pressantes; il demeura dans cette ville pendant sept ans qu'il employa, partie à enseigner la Médecine, partie à cultiver les Belles-Lettres. Les monumens de l'Antiquité qui ont échappé à l'injure des tems, les précieux Manuscrits qu'il trouva dans les riches Bibliotheques de la Capitale du monde chrétien, les Ouvrages imprimés de toute espece qu'il eut la facilité d'y consulter, tous ces secours l'aiderent à composer son Traité de l'Art Gymnastique, qui est le meilleur de ceux qu'il ait mis au jour. On y trouve des recherches curieuses sur les exercices qui ont été les plus en usage chez les Anciens, la description de leurs jeux & de leurs courses, avec de savantes explications. Mais une chose qu'on est en droit de reprocher à *Mercuriali*, c'est que tout enfoncé dans l'Antiquité, il pousse sa passion pour elle, jusqu'à condamner l'exercice du cheval qu'elle n'aimoit guere; & que se bornant aux usages anciens dans un Traité qu'il vouloit rendre utile à ses contemporains, il ne dit pas un mot sur les manieres de s'exercer qui ont été en vogue dans les siecles moins reculés.

Tels que fussent les défauts de cet Ouvrage, on les lui passa volontiers, pour ne s'arrêter qu'aux belles choses qu'on y trouva. Ces dernieres acquirent même tant de réputation à leur Auteur, que la République de Venise l'invita à accepter une Chaire dans l'Université de Padoue. *Mercuriali* fut d'autant plus flatté de ces avances, qu'il affectionnoit beaucoup cette Université; il l'appelloit ordinairement sa Mere, parce qu'il y avoit reçu les honneurs du Doctorat. Il se rendit à Padoue, en 1569, pour y remplacer *Antoine Fracantiani* de Vicenze, qui fut surnommé l'*Esculape* de son tems. C'étoit un pas bien glissant pour lui que de succéder à un homme d'une aussi grande réputation; il eut cependant la satisfaction de remplir l'attente du public par son habileté, il la surpassa même par les talens admirables qui porterent son nom par toute l'Europe.

L'Empereur Maximilien II appella ce Médecin en Allemagne pour le consulter sur sa santé chancelante. Il arriva à Vienne en 1573, avec *Hercule Saxonia* & *Antoine Tertius*; mais ce Prince, plus satisfait des conseils de *Mercuriali* que de ceux de ses Collegues, lui témoigna non seulement sa reconnoil-

fance par des préfens plus confidérables, mais il l'honora encore du titre de Chevalier & de Comte Palatin. De retour à Padoue dans le courant de la même année, notre Médecin y continua fes fonctions ordinaires de Profeffeur; & ce ne fut qu'après avoir enfeigné pendant dix-huit ans dans cette Univerfité, qu'il fe rendit en 1587 à Bologne, pour y faire part de fes rares connoiffances à un nombreux auditoire d'Ecoliers qui fouhaitoient ardemment d'en profiter. On dit qu'il accepta d'autant plus volontiers la propofition qu'on lui fit de paffer à Bologne, qu'il fe déplaifoit depuis long-tems à Padoue. Ce n'eft pas qu'il n'y fût confidéré; mais il lui étoit demeuré une forte de honte depuis le voyage qu'il avoit fait, en 1578, à Venife avec *Jérôme Capivaccio* Ils y furent appellés pour une maladie qui défoloit cette ville, & ils déclarerent, l'un & l'autre, qu'elle n'étoit point peftilentielle & encore moins contagieufe. Cependant le jugement qu'ils en porterent fut démenti par l'événement; la mort de cent mille hommes dépofa contre leur pronoftic. C'eft ainfi que les plus grands Médecins s'aveuglent quelquefois; mais la partie la plus équitable du public eut affez d'indulgence pour paffer cette faute à *Mercuriali*: on peut même dire que la haute réputation, dont il avoit joui jufqu'à cette époque, en fut fi peu ébréchée, que le Grand Duc de Tofcane lui fit propofer, en 1599, de fe rendre à Pife, & lui promit 1800 écus d'or d'appointement, qu'il lui affura de faire monter jufqu'à 2000 au bout de quelques années. Il accepta ces conditions & parut avec éclat dans les Ecoles de Pife; mais pendant que cet homme, déja fi célebre, travailloit ainfi à augmenter la gloire qu'il ne devoit qu'à fon mérite, fes jours s'écouloient infenfiblement pour aller fe perdre dans la nuit du tombeau. *Mercuriali*, qui donnoit à tout le monde des confeils utiles pour la confervation de la vie, trouva la fin de la fienne dans une maladie qu'il connut bien & qu'il ne put guérir. Il étoit retourné dans fa patrie pour s'y délaffer & reprendre une nouvelle vigueur pour l'étude, lorfqu'il fentit les plus rudes atteintes de fon mal. Il prédit aux Médecins qui le voyoient, qu'il avoit deux pierres dans les reins, & demanda d'être ouvert, après fa mort, pour vérifier fa prédiction. Il expira le 13 Novembre 1606, & à l'ouverture de fon corps, on trouva que ce qu'il avoit annoncé étoit véritable. Son fils, *Maximilien*, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe poffible, & le Corps des Médecins en deuil affifta à fes funérailles. Il fut enterré dans la Chapelle qu'il avoit fait bâtir dans l'Eglife de Saint Mercurial, Patron de fa ville natale, où il avoit fait tranfporter les Reliques de ce Saint peu de tems avant fa mort. Ce monument de fa piété a rendu fa mémoire précieufe aux habitans de Forli. L'honneur qu'il avoit fait à fa patrie, par fes talens, lui a encore mérité leur eftime; & pour que le fouvenir de ce grand Homme pafsât à la poftérité la plus reculée, ils firent mettre fa ftatue dans la place publique de leur ville.

La fcience a non feulement procuré à *Mercuriali* une réputation très-étendue dans le monde littéraire, mais encore des richeffes confidérables. Il laiffa cent vingt mille écus d'or à fes héritiers, après avoir vécu avec éclat, & fait de grandes libéralités à fes amis, ainfi que d'abondantes aumônes aux pauvres. C'étoit un homme bien fait & de bonne mine; il avoit beaucoup de dou-

ceur, une piété exemplaire, & une méthode d'enseigner qui lui attiroit beaucoup de disciples. Ce fut à eux qu'il donna la commission de publier le plus grand nombre de ses Ouvrages, qu'il auroit mieux fait de mettre lui-même au jour; mais il voulut faire servir cet expédient à sa réputation, afin que s'il étoit tombé dans quelque erreur, il pût la corriger sans se compromettre. Ses disciples s'acquitterent assez mal de la publication des cahiers qu'ils avoient écrits à la dictée de leur Maître; les éditions qui viennent d'eux sont pleines de fautes, & les matieres y sont traitées avec une longueur qui ennuie. Tout ce qui sortit de la bouche de *Mercuriali* parut merveilleux à ses Ecoliers; ils adopterent comme lui les bonnes & les mauvaises idées des Anciens, & pleins de respect pour ses décisions, ils n'oserent corriger les sentimens erronés qui leur servent de base. Voici la notice des Ouvrages de ce Médecin:

Nomothesaurus, seu, Ratio lactandi infantes. Patavii, 1552. Il est cité par *Morgagni*.

De Arte Gymnastica Libri sex. Venetiis, 1569, 1573, 1587, 1601, *in*-4. *Parisiis*, 1577, *in*-4. *Amstelodami*, 1675, *in*-4. C'est le meilleur de ses Ouvrages; aussi avoit-il pris soin de le publier lui-même.

Variarum Lectionum in Medicinæ Scriptoribus & aliis Libri quatuor. Venetiis, 1571, 1588, 1598, 1601, *in*-4. *Basileæ*, 1576, *in*-8. *Parisiis*, 1585, *in*-8. L'édition de Bâle est augmentée d'un cinquieme Livre; celle de Paris & celle de Venise de l'année 1588 & suivantes, d'un sixieme. *Mercuriali* s'est chargé de mettre ce Recueil au jour.

De morbis cutaneis & omnibus corporis humani excrementis. Venetiis, 1572, 1585, 1601, 1625, *in*-4. *Basileæ*, 1577, *in*-8. *Leidæ*, 1623, *in*-4.

Tractatus de maculis pestiferis & Hydrophobiâ. Basileæ, 1577, *in*-8. *Venetiis*, 1580, *in*-4. *Patavii*, 1586, *in*-4. L'Auteur y parle bien des maladies cutanées.

De Pestilentia in universum, præsertim verò de Veneta & Patavina. Venetiis, 1577, *in*-4. *Patavii*, 1580, *in*-4. *Leidæ*, 1623, *in*-4.

Hippocratis Opera Græcè & Latinè. Venetiis, 1578, *in-fol.*

De morbis muliebribus Prælectiones. Basileæ, 1582, *in*-8, par les soins de *Gaspar Bauhin. Venetiis*, 1601, 1618, *in*-4.

De morbis puerorum Tractatus locupletissimi. Venetiis, 1583, 1615, *in*-4. *Francofurti*, 1584, *in*-4, avec une Lettre Grecque d'*Alexandre* de Tralles, & la Version Latine de *Mercuriali*, qui est intitulée: *De Lumbricis. Basileæ*, 1584, *in*-8, avec le Traité *De venenis & morbis venenosis*, & un autre, sous le titre de *Censura de Hippocratis operibus*, qui avoit paru à Venise en 1583, *in*-4, & qui trace le plan d'une nouvelle édition des Œuvres d'*Hippocrate*. Ce Traité fut encore imprimé à Francfort en 1585, *in*-8.

De Venenis & morbis venenosis Tractatus locupletissimi. Venetiis, 1584, *in*-8, 1601, *in*-4, 1644, *in-fol. Basileæ*, 1586, *in*-8.

De Decoratione Liber. Venetiis, 1585, 1601 & 1625, *in*-4, par les soins de *Jules Mancini. Francofurti*, 1587, *in*-8.

Consultationes & Responsa Medicinalia. Tomus I. Venetiis, 1587, *in-fol. Tomus II. Ibidem*, 1590, *in-fol. Tomus III. Ibidem*, 1597, *in-fol. Tomus IV. Ibidem*, 1597, 1604, *in-fol.* Ensemble, *Venetiis*, 1617, 1620, 1624, *in-folio*, avec les notes de *Mundinus*.

Tractatus de compositione medicamentorum. De morbis oculorum & aurium. Venetiis, 1590, 1601, *in-4. Francofurti*, 1591, 1601, *in-8.*

De hominis generatione. Venetiis, 1597, *in-fol. Francofurti*, 1602, *in-fol.* C'est une compilation.

Commentarii eruditissimi in Hippocratis Coi Prognostica, Prorrhetica, de victûs ratione in morbis acutis & in Epidemicas Historias. Venetiis, 1597, *in-folio*, par les soins de *Marc Cornacchini. Francofurti*, 1602, *in-folio*, sous le titre de *Prælectiones Pisanæ.*

Medicina Practica, seu, de cognoscendis, discernendis & curandis omnibus humani corporis affectibus. Francofurti, 1602, *in-fol. Lugduni*, 1618, 1623, *in-4. Venetiis*, 1627, *in-fol. Lipenius* cite encore une édition de Venise de 1588, *in-fol.*

In omnes Hippocratis Aphorismorum Libros Prælectiones Patavinæ. Bononiæ, 1619, *in-folio*, par les soins de *Maximilien Mercuriali. Forolivii*, 1625, *in-folio. Lugduni*, 1631, *in-4.*

In secundum Librum Epidemiorum Hippocratis Prælectiones Bononienses. Forolivii, 1626, *in-fol.*

Monstrorum Historia posthuma. Bononiæ, 1642, *in-fol. Haller* ne fait aucun cas de cet Ouvrage.

Opuscula aurea & selectiora. Venetiis, 1644, *in-fol.*

MERCURII (Jérôme) naquit à Rome dans le XVI siecle. Il prit goût pour la Médecine qu'il alla étudier à Bologne, où il fut disciple d'*Arantius* en 1568. Bientôt après, il se rendit à Padoue & suivit les plus célebres Professeurs de l'Université de cette ville. L'envie lui prit alors d'entrer dans l'Ordre de Saint Dominique, & il y fut reçu à Milan ; mais en changeant d'habit, il ne changea point de goût, car il porta dans le cloître celui qu'il avoit pour la Médecine. Tout appliqué qu'il fût à la Théologie, dont l'étude étoit nécessaire à son nouvel état, il s'en arrachoit souvent pour cultiver celle de la Médecine ; il employoit même une partie de son tems à entretenir une correspondance réglée avec les plus célebres Médecins d'Italie. *Mercurii* se fit tant de réputation à Milan pendant le peu d'années qu'il y demeura après l'émission de ses vœux, que la Noblesse de cette ville le vit partir à regret, & demanda son rappel avec beaucoup d'instance. Il s'étoit alors retiré à Padoue, où il s'occupoit encore de l'étude de la Théologie ; mais ses Supérieurs ne tarderent point à le renvoyer à Milan, par condescendance pour les personnes de distinction qui demandoient qu'il y vînt pratiquer la Médecine. Il arriva dans cette ville comme un autre *Esculape* ; il fut couru de tout le monde, & à la faveur de l'habit qu'il portoit, il ne tarda pas à effacer les Médecins les plus accrédités. Répandu dans le public & chez les Grands ; fêté des uns, admiré des autres ; il sentit bientôt se refroidir en lui l'esprit de la vocation religieuse ; enfin il en secoua le joug & se mit à voyager. Il ne s'arrêta cependant nulle part aussi long-tems qu'en Italie. En 1571, il étoit à Peschiera dans le Véronnois, d'où il partit pour se rendre en France. En 1573, il revint dans cette ville qui l'avoit rappellé dans ses murs, piquée qu'elle étoit contre ses Médecins, dont la pratique ne plaisoit à personne. En 1578, il passa à

Bologne & delà à Padoue. Le Pape voulut ensuite l'engager à venir à Civita Vecchia, & la République de Venise ne négligea rien pour l'attirer dans le Polesin de Rovigo. Mais il refusa toutes les offres qu'on lui fit & se retira à Peschiera, où il amassa des biens assez considérables pour vivre avec honneur. Il parut alors plus éloigné que jamais de rentrer dans le sein de son Ordre ; Dieu toucha cependant son cœur, & ses Supérieurs le reçurent à bras ouverts, tant à raison de la régularité de mœurs dont il ne s'étoit jamais écarté, que par attention pour les services qu'il avoit rendus au public & qu'il pouvoit lui rendre encore. Ce fut en 1601 qu'il reprit l'habit; & quoiqu'il eût commencé dès lors à suivre avec ferveur les exercices de son Institut, il ne laissa point de pratiquer la Médecine pendant les quinze années qu'il survécut à sa rentrée. Tour-à-tour Religieux & Médecin, on le dispensa souvent de ses premieres obligations pour se répandre dans le monde, d'où il rapportoit à son Couvent les récompenses pécuniaires qu'on lui donnoit à titre d'Aumônes. *Mercurii* s'occupa alors de la publication des Ouvrages qu'il avoit composés longtems auparavant; il les mit au jour sous le nom de *Scipion Mercurii*. On les reçut avec tout l'empressement que méritent les Ecrits qui sont regardés comme également utiles aux Médecins & aux personnes qui ont charge d'ames ; mais la notice qu'on va donner du premier, ne paroît pas l'apprécier à la valeur qu'on voudroit fonder sur le grand nombre d'éditions qu'on en a faites.

La Commare oriccoglitrice. Venise, 1601, 1607, 1620, 1642, 1676, *in*-4. Milan, 1618, *in*-4. Vérone, 1652, 1662, *in*-4. En Allemand, de la traduction de *Godefroid Velschius*, Leipsic, 1652, *in*-4. Wittemberg, 1671, *in*-4. Tout prolixe que soit cet Ouvrage dans les choses les moins importantes, il est trop bref à l'égard de celles qu'il est nécessaire d'éclaircir par de longues discussions. Il est même fondé sur des principes faux, que l'Auteur a copiés aveuglément dans les Ecrits des Anciens dont il a suivi les erreurs. Comme il s'étend beaucoup sur les Accouchemens difficiles, il les ramene tous à la sortie de l'enfant par la tête, encore même qu'il présenteroit les pieds. Bien loin de donner le conseil de changer la position contre nature de l'enfant, de façon à terminer l'accouchement par les pieds, il met cet accouchement au rang des plus difficiles & des plus laborieux. Il donne ensuite la figure de ces terribles crochets qui étoient en usage de son tems, & il ne paroît point en sentir le danger, soit pour la mere, soit pour l'enfant à qui une main barbare arrache la vie, sur les signes incertains d'une mort apparente. Il raisonne mieux sur l'opération césarienne, & pour prouver sans replique qu'il est possible de la faire avec succès sur la personne en vie, il en rapporte quelques exemples heureux.

Degl'errori popolari d'Italia, Libri sette. Venise, 1603 *in*-4.

MERINDOL, (Antoine) Docteur & Professeur en Médecine, étoit d'Aix en Provence, où il mourut en 1624. On a de lui les Ouvrages suivans :

Des Bains d'Aix & des moyens de les remettre à MM. les Consuls d'Aix, Procureurs du Pays. Aix, 1600, *in*-8.

De calido innato & humido primigenio. Lugduni, 1615, *in*-8.

Selectæ exercitationes VIII. Lutetiæ Parisiorum, 1617, *in*-8.

Ars Medica in duas partes secta. Accessit sub finem Exercitationum Medicinalium Decas unica. Aquis-Sextiis, 1633, *in-folio.*

MERMANN DE SCHONBERG (Thomas) naquit à Cologne en 1549. Il y fit le cours de ses premieres études, ainsi que celui de Philosophie, & se rendit ensuite à Pise dans le dessein de se mettre sur les bancs de la Faculté de Médecine. Il s'appliqua effectivement à cette Science avec beaucoup de succès; mais tour-à-tour Disciple & Maître, il enseignoit la Philosophie à quelques Gentilshommes qui se trouvoient alors à Pise, pendant qu'il suivoit les plus habiles Professeurs de cette Université, où il prit enfin le bonnet de Docteur. A son retour en Allemagne, Martin de Schaumbourg, Evêque d'Aichstat, l'engagea à son service en qualité de Médecin; mais il abandonna cette place pour aller à Munich, où il eut successivement le même emploi à la Cour des Ducs Albert, Guillaume & Maximilien, dont le dernier fut élevé, en 1623, à la dignité Electorale par l'Empereur Ferdinand II. *Mermann* ne vit pas cette époque avantageuse à la Maison de Baviere; car il mourut le 25 Décembre 1612, à l'âge de 63 ans. Il emporta dans le tombeau le titre glorieux de *Galien* de la Baviere; apparemment qu'il avoit imité cet ancien Médecin dans la pratique, ou qu'il étoit le partisan de ses opinions. Il ne lui ressembla sûrement point du côté de ses Ouvrages; car il n'a rien laissé qu'un Recueil de consultations, que *François-Ignace Thiermair* a publié à Ingolstadt en 1675, *in-folio*, sous le titre de *Consultationes ac Responsiones Medicæ.*

MERRET (Christophe) vint au monde le 16 Février 1614, dans la Province de Glocester en Angleterre. Il étudia à Oxford, où il reçut les honneurs du Doctorat le 31 Janvier 1643, & passa bientôt après à Londres, comme dans une ville également propre à acquérir des connoissances utiles & à les mettre au jour. Sa réception dans le College des Médecins de cette Capitale & dans la Société Royale lui procura l'un & l'autre avantage; il se distingua sur-tout par les Ouvrages qu'il publia, & ne cessa de travailler que lorsqu'il fut arrêté par les infirmités de l'âge, qui le conduisirent au tombeau le 19 Août 1695. Ce Médecin a beaucoup écrit en Anglois. On a de lui, dans cette Langue, un Recueil des Actes, des Loix & des jugemens qui ont rapport aux privileges du College des Médecins de Londres; le Caractere du parfait Médecin; l'Exposition des fraudes que commettent les Apothicaires à l'égard des malades & des Médecins. Ce dernier Ouvrage lui attira la haine des Apothicaires & de *Henri Stubbe*, leur patron. Chaque parti plaida sa cause par différens Ecrits. Le public les lut; les uns par l'intérêt qu'ils prirent à n'être point les dupes de la malversation, dont *Merret* accusoit les Pharmaciens, les autres pour se divertir & juger la question, mais elle est demeurée indécise jusqu'aujourd'hui. On a encore de la façon de ce Médecin:

Pinax rerum naturalium Britannicarum, continens Vegetabilia, Animalia, & Fossilia in hac Insulâ reperta. Londini, 1667, *in-8*; c'est la seconde édition. L'Auteur y donne la description d'un grand nombre de plantes, spécialement des Mousses dont les Botanistes avoient peu traité jusqu'à lui; mais il paroît bien qu'il ne s'est point assuré par lui-même de la vérité des choses qu'il avance, car il parle de plusieurs plantes, ou douteuses, ou imaginaires.

Obſervationes & Notæ in Antonii Neri Libros ſeptem de Arte Vitraria. Amſtelodami, 1668, *in*-12, avec les Ouvrages de *Neri*, que *Merret* a traduit de l'Italien en Anglois, & qui ont enſuite paru en Latin ſous le titre qu'on vient de rapporter. On a publié à Paris en 1752, *in*-4, un Ouvrage traduit de l'Allemand du Baron d'Holbach, qui contient tout ce que *Neri*, *Merret* & *Kunckel* ont écrit ſur l'Art de la Verrerie.

MERTZ, (Nicolas-Balthaſar) Docteur en Médecine, enſeigna cette Science dans l'Univerſité de Wurtzbourg, ſa patrie, & fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature en 1654. Il publia, en 1652, un Ouvrage intitulé : *Oënopolium Polypharmacum. Herbipoli*, *in*-4.

MERY, (Jean) de Vatan en Berry, naquit le 6 Janvier 1645, de *Jean Mery*, Maître Chirurgien, & de *Jeanne Mores*. On lui fit commencer le cours des études ordinaires, mais il ſe dégoûta bientôt de la Langue Latine, & s'attacha uniquement à la profeſſion de ſon pere. Le tems n'étoit point encore venu qu'il falloit être Maître-ès-Arts pour être Chirurgien à Paris; *Mery* eſt cependant une preuve qu'on peut être excellent Chirurgien, ſans avoir paſſé par les études qui conduiſent à ce titre Académique. Puiſſe-t-il n'être jamais prouvé que l'Art a perdu du côté de l'obſervation, depuis que les Artiſtes ont couru après le bel eſprit, l'érudition, la ſpéculation & les ſyſtêmes.

Mery n'avoit que dix-huit ans, lorſqu'il vint à Paris pour s'inſtruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour la pratique. Non content de ſes exercices du jour, il déroboit ſubtilement un cadavre quand il le pouvoit, l'emportoit dans ſon lit & paſſoit la nuit à le diſſéquer ſecretement. En 1681, il fut pourvu d'une charge de Chirurgien de la Reine. En 1683, M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien-Major. L'année ſuivante, le Roi de Portugal ayant demandé à Louis XIV un Chirurgien capable de donner du ſecours à la Reine ſon Epouſe, M. de Louvois le fit partir en poſte pour Lisbonne; mais la Reine mourut avant ſon arrivée. L'Eſpagne & le Portugal tenterent inutilement d'enlever *Mery* à ſa patrie; quelque avantageuſes qu'euſſent été les offres par leſquelles on chercha à l'arrêter dans l'une & l'autre de ces Cours, il ne put ſe réſoudre à les accepter, & revint à Paris, où il entra dans l'Académie des Sciences en 1684. L'occaſion ſe préſenta de faire un autre voyage; ce fut celui d'Angleterre qu'il entreprit par ordre de la Cour en 1692 : mais on a toujours ignoré le ſujet qui l'y a conduit. Louis XIV le nomma enſuite Chirurgien du Duc de Bourgogne, encore enfant. *Mery* ſe trouva, dit *Fontenelle* dans ſon éloge, plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Eſpagne; ce n'étoit point un ſéjour qui lui convînt, & il alla, auſſitôt qu'il le put, reprendre ſon poſte aux Invalides.

Il vivoit extrêmement retiré & ſe communiquoit fort peu; après qu'il avoit rempli ſes fonctions ordinaires, dont il s'acquittoit toujours avec la derniere exactitude, il ſe renfermoit dans ſon Cabinet pour étudier & pour travailler : ſa famille même ne le voyoit qu'aux heures du repas. En 1700, il fut fait premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu; mais il n'accepta cette charge, que quand il fut bien sûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec ſa place à l'Académie. On lui a entendu

dire que les deux ensemble remplissoient toute son ambition ; aussi l'ont-elles uniquement occupé. Des malades, quels qu'ils fussent, n'ont jamais pu le faire sortir de chez lui ; tout au plus a-t-il traité quelques amis, à qui il n'auroit point été honnête qu'il se refusât.

Comme il avoit une profonde connoissance de l'Anatomie, & que par l'adresse & la persévérance qu'il faut pour faire de grands progrès dans cette partie, il avoit acquis la plus grande réputation, des Etrangers le solliciterent souvent de leur faire des Cours particuliers ; mais les promesses les plus magnifiques & les plus sûres ne purent jamais le déterminer à condescendre à ce qu'ils souhaitoient si passionnément. Il ne vouloit point d'augmentation de fortune, qui lui eût coûté un tems destiné à de nouveaux progrès dans la Chirurgie. C'étoit pour y parvenir qu'il travailloit à lui seul aux dissections les plus exactes & les plus minutieuses ; mais pour ne pas trop se glorifier de la connoissance qu'il avoit de la structure des animaux, il faisoit réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action & du jeu des liqueurs. *Nous autres Anatomistes*, disoit-il familierement, *nous sommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les rues, jusqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.* Il ne cherchoit pas lui-même d'y fouiller trop curieusement. Son génie étoit d'observer avec une extrême exactitude, & de se bien assurer de la simple vérité des choses, sans se presser d'en imaginer les raisons. Il avoit été si long-tems appliqué à ne faire autre chose que de voir, qu'il n'avoit pas songé à se faire des systêmes. Il n'en étoit cependant pas moins attaché à ses propres opinions : la retraite, dans laquelle il a vécu, lui faisoit ignorer certains ménagemens d'expressions qui sont nécessaires dans la dispute. Il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un sentiment étoit absurde ; il le disoit cruement. C'est ainsi qu'il en agissoit à l'Académie ; mais cet excès de sincérité ne blessoit aucun de ses Membres, on le lui passoit sans peine. Il n'étoit cependant pas si entier dans ses sentimens, qu'il n'en changeât quelquefois. On le vit d'abord approuver l'opération de la Taille du Frere *Jacques*, qu'il désapprouva dans la suite, & il en a usé de même en quelques autres occasions. Tel fut le caractere de *Mery*, qui d'ailleurs eut toute sa vie beaucoup de religion & des mœurs telles que la religion les demande & les inspire. Il étoit de la constitution la plus forte qu'il soutenoit par un régime exact ; mais comme nos corps dépérissent tous les jours, malgré les soins que nous prenons pour les conserver dans leur intégrité, *Mery* sentit presque tout d'un coup ses jambes manquer vers l'âge de 75 ans, après quoi il ne fit que languir jusqu'au 3 de Novembre 1722, qu'il mourut dans sa 77e. année.

On a de lui plusieurs savantes Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & les Ouvrages suivans qui ont été publiés séparément :

Description de l'oreille de l'homme. Paris, 1681, 1687, *in*-12. Il adressa cette description à *Lamy* qui la fit paroître à la suite de ses Ouvrages, pour prévenir *Duverney*. Tout le monde savoit que celui-ci travailloit depuis long-tems à son Traité de l'Ouie.

Observations sur la maniere de Tailler dans les deux sexes, pour l'extraction de

la Pierre, pratiquée par le Frere Jacques. Paris, 1700, *in*-12. En Hollandois, Amſterdam, 1700, *in*-8. Le premier rapport de *Mery* fut on ne peut pas plus avantageux à l'Opération du Frere *Jacques*, mais c'étoit d'après celle qu'il lui avoit vu faire ſur le cadavre que ce Chirurgien parloit. Dans le ſecond rapport, *Mery* décrit non ſeulement l'Opérateur & les inſtrumens dont il ſe ſervoit, mais encore l'Opération qui pouvoit être bonne en elle-même, ainſi que *Rau* l'a démontré en la rectifiant. On ſent aſſez que l'un de ces rapports contredit l'autre ; il faut cependant remarquer que *Mery* parle dans le dernier d'après les Opérations faites ſur les vivans, & que c'eſt à ſa candeur & à ſa façon de voir qu'on doit en attribuer la différence. Fort éloigné de penſer, ainſi que *Garengeot* le fait entendre, ce ne fut point à la perſuaſion des Lithotomiſtes contemporains du Frere *Jacques* que *Mery* fit ſon ſecond rapport ; ce fut la vérité & l'obſervation qui l'obligerent de parler.

Nouveau ſyſtême de la circulation du ſang, par le trou ovale, dans le fœtus humain, avec les réponſes aux objections de MM. Duverney, Tauvry, Verheyen, Sylveſtre & Buiſſiere. Paris, 1700, *in*-12. On croyoit généralement que le trou ovale étoit deſtiné à laiſſer un paſſage à une partie du ſang de l'oreillette droite, dans l'oreillette gauche. *Mery* ſeul propoſa une opinion contraire. Il écrivit que tout le ſang de l'oreillette droite couloit dans le ventricule droit, d'où il parvenoit au poumon par l'artere pulmonaire qui le verſe dans les veines pulmonaires, d'où il tombe dans l'oreillette gauche. Il ſe diviſe ici en deux colomnes ; l'une parvient dans l'artere aorte, qui la diſtribue à toutes les parties du corps, l'autre aboutit à l'oreillette droite à la faveur du trou ovale : il deſcend dans le ventricule droit, revient dans l'artere pulmonaire, &c. Ainſi la plus grande partie du ſang circule du cœur au poumon, & la plus petite quantité eſt portée dans les parties du corps par l'artere aorte : quel paradoxe ! Il ne put ſéduire l'eſprit clairvoyant du célebre *Duverney* : accoutumé à diſtinguer les ſophiſmes d'avec la vérité, il leva le voile dont les raiſonnemens captieux de *Mery* les couvroient. Il ſoutint l'opinion reçue ſur la circulation du ſang dans le fœtus, & pour la défendre, il compoſa pluſieurs Mémoires qui n'eurent pas tout le ſuccès qu'il devoit en attendre. Ce qu'il y eut de ſingulier dans cette diſpute, dit *Senac* dans ſon Traité du cœur, c'eſt que les Savans ſe partagerent entre *Mery* & *Duverney*. Le plus grand nombre étoit pour *Mery*. L'erreur eut plus de partiſans que la vérité ; cela n'eſt pas ſurprenant, elle étoit mal défendue par *Duverney* qui la connoiſſoit peu exactement. *Verheyen*, *Buiſſiere*, *Sylveſtre*, qui connurent mieux la vérité, la défendirent auſſi fort mal.

Problêmes de Phyſique. Paris, 1711, *in*-4. *Camille Falconet* fit ſoutenir, en cette année, une Theſe dans les Ecoles de la Faculté de Paris, par laquelle il cherchoit à prouver que l'enfant ſe nourrit plutôt du lait, dont la matrice eſt abreuvée, que du ſang qui circule de la mere au fœtus par le moyen du placenta. *Mery* combattit cette opinion, & il appuya la ſienne, ſur la communication réciproque entre la mere & l'enfant, par l'hémorrhagie qui ſurvient lorſque le placenta ſe décole pendant la groſſeſſe, ou que les Sages-Femmes le détachent avec trop de précipitation après l'accouchement. C'eſt principalement ſur cette preuve que *Mery* ſe fonde. Mais le décollement du placenta amene toujours après lui

une effusion de sang plus ou moins considérable; & si cette effusion dégénere en perte dans les cas posés, c'est que les ouvertures des vaisseaux demeurent béantes par défaut de contraction suffisante de la matrice. Rien de tout cela n'exclut l'existence d'une matiere laiteuse, propre à la nourriture du fœtus.

François Mery, son fils, naquit à Paris. Il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine en l'Université de sa ville natale, & il y reçut le bonnet de Docteur en 1726. Moins occupé de chicanes littéraires que son pere, il poussa tranquillement ses jours jusqu'au 5 Novembre 1760, qui est l'époque de sa mort, & ne laissa d'autres Ecrits que des Dissertations soutenues dans les Ecoles, & une Oraison qu'il y prononça & qui fut imprimée en 1744, *in-4*, sous le titre d'*Oratio quâ quid sit Medicina, docentur Philiatri.*

MESCHEDE (Thiéry Gresmunt de) étoit Westphalien. Il s'acquit beaucoup de réputation à Mayence, où il pratiqua la Médecine vers la fin du quinzieme siecle, & composa un Traité *De sanitate tuendâ tempore pestis.* Ce Médecin laissa un fils qui parut comme un prodige par la supériorité de son esprit & l'étendue de ses connoissances.

MESNARDIERE. Voyez PILET DE LA MESNARDIERE.

MÉSUÉ, (Jean) fils d'un Apothicaire, naquit à Nisabour, ville Capitale de la Province de Khorasan dans la Perse. Quelques Auteurs le disent Syrien; mais on doit d'autant moins les en croire, que leur opinion n'a d'autre fondement que la grande intelligence que *Mésué* avoit de la Langue Syriaque. Il étoit Chrétien de la secte de Nestorius. Son goût pour les Sciences se déclara de bonne heure; & comme la profession de son pere lui inspira celui de la Médecine, il le suivit avec d'autant plus d'ardeur, que *Gabriël*, fils de *Bachtishua*, ne manqua pas de le soutenir pendant le cours d'étude qu'il fit sous lui. Au sortir de cette Ecole, *Mésué* devint le Médecin de l'Hôpital de sa ville natale; mais au bout de quelques années il passa à Bagdad, ville d'Asie sur le bord oriental du Tigre, où il se fit lui-même beaucoup de disciples. Sa réputation y étoit déja si solidement établie sous Aaron-al-Raschid qui monta sur le trône des Califes en 786 de l'Ere Chrétienne, ou 170 de l'Hégire, que ce Prince s'étant déterminé à donner la qualité de Vice-roi de la Province de Khorasan à son fils Ebullach, surnommé Al-mammon, jetta les yeux sur *Mésué* pour accompagner le jeune Vice-roi, le chargea même de demeurer constamment auprès de sa personne. Ce fut à son intelligence dans les Langues & dans les Sciences que *Mésué* dut cette distinction; il en profita pour inspirer à Al-mammon le desir de protéger les Savans & de faciliter les études. Ce Prince n'attendit que le moment de regner pour remplir le dessein qu'il avoit conçu à ce sujet. A peine fut-il parvenu au Califat en 813, qu'il ordonna de chercher de toutes parts les Ouvrages des Anciens, dont on n'avoit encore rien traduit en Arabe. Mais pour atteindre plus sûrement au but qu'il se proposoit, il convoqua un grand nombre de Savans en plusieurs Langues, & se fit donner par eux les noms des Auteurs en quelque Art & Science que ce fût ainsi que la liste des Ouvrages qui avoient été écrits en Grec, en Persan, en Chaldéen & en Egyptien. Après avoir ainsi recueilli le nombre des Traités

qu'il souhaitoit de faire examiner, il ordonna aux Savans assemblés de traduire les meilleurs & les plus utiles parmi ceux qui concernoient l'Astronomie, la Musique, la Cosmographie, la Chronologie, la Physique & la Médecine. *Mésué* fut chargé de revoir les Versions des Auteurs Grecs qu'on avoit apportés de différentes contrées de l'Asie; & l'on donna alors, pour la premiere fois, les Livres de Médecine de *Galien* & les Ouvrages d'*Aristote* en Langue Arabe.

On met communément la mort de *Mésué* à la 80e. année de son âge, en 819; mais le Docteur *Freind* la renvoie à l'an 845 ou 846. Le même Historien rapporte qu'*Haly Abbas*, qui vécut vers la fin du dixieme siecle, parle des Œuvres de *Mésué*; & de ce qu'*Haly* en dit, il conclut qu'aucun des Ouvrages de pratique du Médecin, dont nous faisons ici mention, n'est passé jusqu'à nous. Ceux, dit *Freind*, qu'on croit être de sa composition, ne sont pas tels qu'*Haly* les dépeint, puisque les originaux sont sans arrangement & sans ordre, & qu'on en a mis dans les Livres qu'on lui attribue. D'ailleurs, on trouve le nom *Rhazés* dans les Ouvrages qui passent pour être de *Mésué*, quoique le premier de ces Médecins ait vécu après le second. *Freind* ajoute qu'*Abi-osbaia* compte trente-sept volumes écrits par *Mésué*, il en cite un sur les médicamens purgatifs & un autre sur les décoctions: peut-être sont-ce-là les seuls véritables Ouvrages de ce Médecin. Comme *Abi-osbaia* n'en cite particulierement aucun autre, l'Historien Anglois est tenté de croire que ceux qui portent encore le nom de *Mésué*, sont supposés. Quoiqu'il en soit, voici les éditions Latines des Ouvrages qu'on lui attribue sur les médicamens; c'est uniquement sur cette matiere que roulent ceux dont les Bibliographes font mention.

Opera omnia, nempe: de medicamentorum purgantium delectu & castigatione, Libri duo, quorum priorem Canones universales, *posteriorem* de Simplicibus *vocant.* Grabadin, *hoc est, Compendii secretorum medicamentorum Libri duo, quorum prior* Antidotarium, *posterior* de Appropriatis *vulgò inscribitur, ex duplici translatione, alterâ antiquâ, alterâ novâ Jacobi Sylvii, cum annotationibus Manardi & ejusdem Sylvii. Cum additionibus Petri Apponi, Francisci de Pedemontio &c. Venetiis*, 1558, *in-fol. Ibidem*, 1561, *in-folio: adjectæ sunt Andreæ Marini annotationes in simplicia, cum imaginibus & Volumine supplementorum in Mesuem. Ibidem*, 1581, *in-folio, cum Mundini, Manardi & Sylvii in tres priores Libros Observationibus; his accessere plantarum in Libro Simplicium descriptarum imagines, atque item Joannis Costæi annotationes. Ibidem*, 1602, *in-folio, cum Mundini & Georgii de Honestis, aliorumque observationibus.*

Canones universales de consolatione medicinarum simplicium, ex Arabico in Latinum translati. Venetiis, 1471, *in-fol. Mediolani*, 1479, *in-fol. Venetiis*, 1484, 1528, *in-fol. Lugduni*, 1531, *in-8, cum Antidotario, Librô Medicinarum & additionibus Petri Apponi &c.*

Canones, Liber de simplicibus & Antidotarium, Jacobô Sylviô interprete. Parisiis, 1542 & 1543, *in-folio*, 1561, *in-8. Lugduni*, 1548, *in-8. Venetiis*, 1575, 1589, 1623, *in-folio.* En Italien, Venise, 1475, *in-fol.* 1621, *in-4.* En François, avec les Commentaires de *Tagault.* Paris, *in-8.*

Jean Léon l'Africain parle d'un *Mésué* ou *Mésuach*, Chrétien de la Secte des Jacobites, qui étoit de Maridin, ville située sur le bord de l'Euphrate. Il étudia la Philosophie & la Médecine à Bagdad, & tout âgé qu'il étoit quand

Avicenne, encore jeune, commença à publier sa doctrine, il s'en déclara un des plus zélés partisans. *Mésuach* écrivit quelques Traités sur les choses potables, & on lui en attribue d'autres sur la composition des médicamens. Il est arrivé delà qu'on l'a confondu avec le premier *Mésué*, sans faire attention qu'il lui est postérieur de plus d'un siecle ; car il mourut au Caire, où il exerçoit sa profession, l'an de l'Hégire 406, & de salut 1015, dans la 90 année de son âge.

MÉTHODIQUE. (Secte) Les principes d'*Asclépiade* ayant paru trop vastes & même trop difficiles à entendre à un de ses disciples, nommé *Thémison*, celui-ci crut qu'il falloit chercher un chemin plus aisé & plus court, ou une méthode abrégée qui fût à la portée de tout le monde : c'est delà que cette nouvelle Médecine prit le nom de *Méthodique*. Son Auteur, qui vécut vers la fin du XXXIX siecle & au commencement du suivant, ne négligea rien pour la faire valoir.

Les Empiriques avoient déja entrepris d'abréger & de faciliter l'étude de la Médecine, en retranchant tout ce qui a rapport aux causes cachées des maladies ; mais les Méthodiques allerent beaucoup plus loin. Ils ne se contenterent pas d'adopter la réforme introduite par les Empiriques ; ils entreprirent encore de réduire à deux genres principaux tout ce grand nombre de maladies, que les Dogmatiques & les Empiriques eux-mêmes avoient distingué avec beaucoup de soin. Ils s'imaginerent qu'en observant ce que les maladies ont de commun entre elles à certain égard, il ne servoit à rien de descendre davantage dans le particulier : & ce fondement posé, ils se mirent dans la tête que comme il n'y avoit proprement, selon eux, que deux sortes de maladies, il ne falloit aussi que deux sortes de remedes, qui étoient naturellement indiqués par les deux genres sous lesquels ils rangeoient tous les maux internes. De cette maniere, la Médecine fut simplifiée au point qu'elle ne consista plus qu'à connoître sous lequel de ces deux genres une maladie devoit être rapportée ; après quoi, il ne fut pas difficile de trouver le remede. Mais que d'absurdes conséquences ne peut-on pas tirer de ce systême méthodique ? Il s'ensuit évidemment qu'il n'est plus nécessaire d'entendre ni la Philosophie, ni l'Anatomie, ni même d'avoir une grande expérience pour posséder la Médecine.

Les deux genres sous lesquels *Thémison* & ses Sectateurs réduisoient toutes les maladies, sont le genre *resserré* & le genre *relâché*, d'où il en résultoit naturellement un troisieme, qui étoit le genre *mêlé* & qui tenoit partie de l'un & de l'autre des deux premiers ; c'est-à-dire, que dans les maladies comprises sous ce troisieme genre, il y avoit d'un côté du *relâchement* & de l'autre du *resserrement*.

Ce systême parut si commode, que la plupart des Médecins l'adopterent, & que cette Secte, qui commença presque avec le quarantieme siecle, environ deux cens ans après l'établissement de la Secte Empirique, se soutint avec éclat pendant trois ou quatre siecles. *Thémison* étoit déja vieux lorsqu'il en jetta les fondemens ; & comme il n'avoit point eu le tems de méditer à fonds sur ce sujet,

il laissa le soin d'y mettre la derniere main à ceux qui vinrent après lui. Ses disciples auroient dû travailler à cette affaire ; on n'apprend cependant point qu'ils aient pensé sérieusement à perfectionner les idées de leur Maître. Il y a même apparence qu'aucun d'eux ne s'en occupa autant que *Thessalus* de Tralles qui parut avec éclat sous Néron, environ cinquante ans après que *Thémison* eut établi sa Secte. Comme *Thessalus* fut le premier qui corrigea les principes de ce Médecin & qui en étendit le systême, il eut la réputation de l'avoir perfectionné.

Tous les Méthodistes eurent beaucoup d'aversion pour les spécifiques, pour les purgatifs (excepté dans l'Hydropisie) pour les clysteres forts, pour les narcotiques, pour les diurétiques, & pour tous les remedes douloureux, tels que les cauteres &c. Mais ils faisoient grand cas des vomitifs, de la saignée, des fomentations & de toutes sortes d'exercices. Ils s'attachoient sur-tout à contenter les malades, comme faisoit *Asclépiade*, particulierement par rapport au coucher, à la qualité de l'air & à celle des alimens. La nécessité où nous sommes de respirer continuellement leur donnoit une si haute opinion de l'influence de l'air sur nos corps, qu'ils regardoient cet élément comme une chose plus importante, ou qui l'étoit au moins autant que les alimens ordinaires ; & pour cette raison, il n'y eut point de Secte qui s'occupa davantage du soin de choisir un air convenable à la disposition de chaque malade. A l'égard de l'abstinence qu'ils ordonnoient au commencement pour trois jours, ils la modérerent dans la suite & la réduisirent à deux, ou du moins ils n'exigerent pas les trois jours à la rigueur. Cependant ils employoient rarement les vomitifs & la saignée avant le troisieme jour de la maladie, & ils n'ordonnoient guere celle-ci qu'une fois, excepté dans le cas du transport.

Il en fut de la Secte Méthodique, comme de toutes les autres qui l'avoient précédée ou qui la suivirent ; l'opinion, l'esprit de parti & celui de contradiction y eurent plus de part que l'étude de la Nature. Il arriva delà que le tems y fit plusieurs innovations. Les partisans de *Thémison* en introduisirent de bien grandes dans les principes de leur Maître ; ils se départirent même si fort de ces principes, qu'ils se diviserent par des disputes & des querelles qui firent éclore deux nouvelles Sectes, savoir l'*Episynthétique* & l'*Eclectique*.

C'est ainsi que les Médecins employerent à fabriquer des systêmes un tems qu'ils auroient dû consacrer tout entier à étudier la Nature ; *Hippocrate* s'occupa toute sa vie à en connoître la marche, & pour cette raison, ses Ecrits ont triomphé de l'injure des tems & subsistent encore. Il n'en est pas de même des Ouvrages, enfans de l'imagination des hommes emportés par la fureur d'innover : tout ce que l'antiquité a fait de Systêmes est tombé dans l'oubli. Belle leçon pour les Modernes qui s'amusent encore à mettre les leurs au jour ! Ils doivent s'attendre qu'ils périront avec eux, si déja ils n'ont point été combattus & détruits de leur vivant.

MÉTIUS, (Adrien) Médecin du XVII siecle, étoit d'Alcmaer. Il prit la premiere teinture des Lettres en Allemagne, où il s'appliqua encore aux Sciences supérieures. Il excella sur-tout dans l'Astronomie qu'il enseigna publiquement ; mais l'amour de la patrie lui fit quitter l'Allemagne & la Chaire qu'il y occu-

poit, pour venir se fixer à Franeker, où il professa la Médecine & les Mathématiques pendant 38 ans. Il mourut dans cette ville le 17 Septembre 1635, & fut enterré dans l'Eglise principale, où l'on voit son Epitaphe conçue en ces termes :

D. M. S.
Et Adriano Metio Alcmariano,
Medicinæ Doctori et Mathematico celeberrimo,
Qui, cum per annos XXXVIII easdem Artes in hac Academia
Cum laude docuisset,
Acutâ febre correptus vivere desiit.
Corpus Terræ, famam Orbi, mentem Cælo reposuit
XV Kal. Oct. 1635.
Uxor mœr. Marito opt. & desideratiss.
Piet. Test. C. H. Mon. P. C.

Metius a laissé les Ouvrages suivans, qui ont tous rapport aux Mathématiques; il ne paroît pas même qu'il en ait écrit aucun touchant la Médecine :

Doctrinæ Sphæricæ Libri V. Francofurti, 1591, *in*-8.
Astronomiæ universæ Institutio. Franekeræ, 1605, *in*-8.
Arithmeticæ & Geometricæ Practica. Ibidem, 1611, *in*-4.
De gemino usu utriusque Globi. Amstelodami, 1611, *in*-4.
Geometrices per usum Circini nova Praxis. Ibidem, 1623, *in*-8.

Ce Médecin eut un frere, nommé *Jacques*, qui partagea avec *Zacharie Jansen* l'honneur de l'invention du Télescope. Il donna une nouvelle forme à cet instrument, par la remarque qu'il fit à l'occasion des Ecoliers qui jouoient sur la glace. Il vit que ces jeunes gens se servoient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, au bout desquels ils mettoient des morceaux de glace qui rapprochoient d'eux les objets éloignés. La surprise des Ecoliers engagea l'habile Artiste à profiter de l'observation qu'il devoit au hazard; il s'appliqua à la rectifier, & il en tira tant de parti, qu'il finit par inventer les lunettes d'approche. D'autres disent que ce furent les enfans d'un Lunettier de Middelbourg qui donnerent occasion à cette découverte, en badinant avec des verres dans la boutique de leur pere.

METON, fameux Astronome, étoit d'Athenes, où il vécut environ la 88e Olympiade, dans le trente-sixieme siecle du monde. *Tiraqueau* dit qu'il a passé pour Médecin; mais c'est moins de ce côté-là qu'en qualité d'Astronome, que *Meton* s'est distingué. Les Historiens de la Médecine ne font que le nommer; pendant que ceux qui ont traité des progrès de l'esprit humain dans les Mathématiques, lui attribuent plusieurs decouvertes. Sorti de l'Ecole de *Phainus*, célebre Astronome, il se lia avec *Euctemon* son condisciple, pour suivre les conseils de leur Maître commun. Ils observerent ensemble l'entrée du soleil dans le tropique du cancer, c'est-à-dire, le solstice d'été, & firent usage d'un Hé-

liometre, instrument qui leur servoit à mesurer le cours du soleil. Ils observerent aussi le lever & le coucher de quelques étoiles en 431 avant J. C. Mais deux ans auparavant, *Meton* avoit découvert un cycle de dix-neuf ans, par le moyen duquel il concilia fort bien les mouvemens du soleil & de la lune. Il exposa la Table qui contenoit l'explication de son cycle à la vue du peuple qui célébroit les jeux Olympiques, & elle fit sur toute l'assemblée une impression si vive, que pour faire connoître le cas qu'on faisoit du travail de *Meton*, on donna le nom de *Nombre d'or* à celui qui exprimoit le nouveau cycle.

MÉTRODORE, Médecin natif de Chio ou Scio dans l'Archipel, fut disciple du Philosophe *Démocrite*, & Maître d'*Hippocrate* & d'*Anaxarque*. Il vécut avant le milieu du XXXVII siecle. *Pline*, *Athénée* & *Isaac Tzetzès* font mention de ses Ouvrages, mais ils sont perdus; celui qui est cité par *Pline*, traitoit des plantes qui entrent dans la composition des médicamens. Si *Métrodore* n'a pas mieux pensé en Médecine qu'en Philosophie, il a bien donné dans le travers; car il croyoit le monde éternel & infini.

Il y a eu plusieurs *Métrodore*. Un disciple de *Sabinus*, qui est mis, ainsi que son Maître, au rang des anciens Commentateurs d'*Hippocrate*. Un autre cité par *Cælius Aurelianus* & *Galien*, qui fut disciple & Sectateur d'*Asclépiade*; un autre encore qui étudia sous *Chrysippe*.

METTRIE, (Julien Offray DE LA) Médecin qui n'est fameux que par des Livres impies & satyriques, dans lesquels on ne trouve ni science, ni jugement, ni érudition, étoit de Saint Malo, où il naquit en 1709. Comme il avoit fait ses Humanités avec assez de succès, ses parens seconderent son goût pour la Médecine, & l'envoyerent étudier en Hollande sous le célebre *Boerhaave*. Il y fit des progrès, & puisa à l'Ecole de cet habile Maître les connoissances, dont il vint faire parade en France. Hardi & entreprenant, il trouva moyen de s'insinuer chez le Duc de Grammont, Colonel des Gardes Françoises, qui lui donna le Brévet de Médecin de son Régiment. *La Mettrie* accompagna ce Seigneur à la guerre & se trouva avec lui à la Bataille de Dettingen & au siege de Fribourg, où il tomba dangereusement malade. Cette circonstance qui auroit dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on appelle Ame, baissoit avec le corps & se flétrissoit avec lui. De cette premiere erreur il passa à une seconde, & traita en Physicien ce qui n'est point du ressort de la Physique; il osa faire l'*Histoire naturelle de l'Ame*, qui parut sous le nom de La Haye, 1745, *in*-4. Cet Ouvrage, qui respire l'impiété à chaque page, souleva tout le monde contre son Auteur; il lui auroit attiré le châtiment qu'il méritoit, sans le crédit de son Protecteur: mais le Duc de Grammont ayant été tué d'un coup de canon à la Bataille de Fontenoi, *La Mettrie* perdit sa place & n'en devint pas plus sage.

La perversité de son cœur & de son esprit ne lui permit pas d'être oisif. Il écrivit un autre Ouvrage aussi détestable que le premier, sous le titre de *L'Homme Machine*. Leyde, 1748, *in*-12. Après avoir avancé que l'Ame est matérielle, il

il ſoutient que Dieu lui-même n'eſt que matiere. Quel blaſphême ! Mais il lui manquoit de mettre le comble à ſon irréligion, à ſon orgueil, à ſa déraiſon.

Un homme qui ſe dégradoit ainſi lui-même, étoit capable de tout. Il venoit de tourner ſes armes contre ſes Confreres dans le Libelle calomnieux, cynique & groſſier qui fut imprimé à Geneve, ſous le nom de Berlin, 1748, en deux volumes *in-12*, ſous le titre d'*Ouvrage de Pénélope*, *ou Machiavel en Médecine.* L'Auteur, qui s'y donne le faux nom d'*Alethius Demetrius*, maltraite *Boerhaave*, *Linnæus*, *Winſlow* & la plupart des Médecins François. En 1749, parut un Supplément, où il attaque particulierement *Aſtruc*, *Ferrein* & *Sylva.* C'eſt ainſi que cet Auteur qui faiſoit peu de cas de la Médecine, parce qu'il l'ignoroit, s'eſt emporté juſqu'à mépriſer les hommes les plus reſpectables, & à publier une cenſure indécente de leurs meilleurs Ecrits, ainſi que de leurs actions les plus louables.

Le ſoulevement de la Faculté de Paris contre l'*Ouvrage de Pénélope* obligea *La Mettrie* à quitter la France. Il ſe retira à Leyde, où il publia ſon *Homme Machine*; Livre pitoyable, par lequel il entreprend de prouver le matérialiſme de l'Ame, dont il avoit déja tenu une ſorte d'Ecole à Paris, pendant qu'il étoit attaché au Régiment des Gardes Françoiſes. Une ſuppoſition continuelle de principes, de comparaiſons imparfaites érigées en preuves, d'obſervations particulieres d'où il tire des concluſions générales qui n'en naiſſent point, l'affirmation la plus abſolue miſe à tout inſtant à la place du doute ; voilà la miſérable Logique que l'Auteur emploie dans la déduction des abſurdités dont ſon Livre eſt tiſſu. Cependant l'enthouſiaſme avec lequel il déclame, l'air de perſuaſion qu'il prend, étoient capables de ſéduire ces eſprits foibles qui aſpirent à l'eſprit fort pour cacher leurs foibleſſes ; mais ce n'étoit pas ce que *La Mettrie* deſiroit le plus. Il vouloit ſeulement avoir le titre d'animal ſpirituel & de machine curieuſe : cela étoit plus tranchant ; il ſe mettoit ainſi à l'abri des foibleſſes des eſprits forts, & il étouffoit les remords qu'attire après ſoi le retour à la raiſon.

Pourſuivi en Hollande, où ſa déteſtable production fut livrée aux flammes, il ſe ſauva au péril de ſa vie, & ne dut qu'à la précipitation de ſa fuite, d'avoir échappé au juſte châtiment que leurs Hautes Puiſſances lui deſtinoient. Après avoir erré aſſez long-tems, *La Mettrie* ſe rendit, en 1748, à Berlin, où il devint Lecteur du Roi & Membre de l'Académie de cette Capitale. Il y vécut tranquille juſqu'à ſa mort arrivée en 1751 ; elle fut la ſuite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute ſa conduite. Il avoit une fievre d'indigeſtion ; il prit les bains, ſe fit ſaigner huit fois, & mourut comme il avoit vécu. On a prétendu qu'il s'étoit repenti dans ſes derniers momens, & que les Philoſophes de Berlin avoient dit que *La Mettrie les avoit déshonorés pendant ſa vie & à ſa mort ;* il eſt bien à ſouhaiter qu'il ait paru coupable à leurs yeux par l'humble & ſincere aveu de ſes fautes. Mais il eſt bien apparent qu'il n'en a rien fait ; car un de ſes amis écrivoit de Berlin qu'il avoit quitté la vie à-peu-près comme un Acteur quitte le théatre, ſans autre regret que celui de perdre le plaiſir d'y briller. On trouvera peut-être que j'ai peint ce Médecin Matérialiſte trop déſavantageuſement. Je réponds, avec les Auteurs du Nouveau Dictionnaire Hiſtorique portatif : nous

l'avons peint tel qu'il étoit. Peut-on en douter ? Quand deux hommes tels que le Marquis d'Argens & Voltaire ne penſent pas mieux ſur ſon compte. *La Mettrie* étoit, ſuivant le dernier qui l'avoit beaucoup connu, un fou qui n'écrivoit que dans l'ivreſſe.

La converſation de ce Médecin étoit amuſante, lorſque ſa gaieté n'alloit pas juſqu'à l'extravagance, & elle y alloit ſouvent. On voyoit quelquefois ce prétendu Philoſophe jetter ſa perruque par terre, ſe déshabiller & ſe mettre preſque tout nud, au milieu d'une grande compagnie. Il étoit dans ſes Ecrits ce qu'il étoit dans ſes actions. Se figurant un jour que le Baron *de Haller*, un des plus ſavans hommes qui fuſſent alors à Gottingue, étoit un athée, il imagina une hiſtoire calomnieuſe ſur le compte de ce célebre Médecin & il la publia. Il raconta qu'il avoit vu ce reſpectable Profeſſeur dans un mauvais lieu, combattant l'exiſtence de l'Etre ſuprême ; mais tout le monde ſait que le ſavant *Haller* avoit trop étudié la ſtructure merveilleuſe des organes du corps humain, pour n'y avoir pas reconnu l'empreinte de la main toute-puiſſante qui ſeule a pu les former.

La Mettrie a écrit pluſieurs Traités de Médecine & il a traduit différens Ouvrages de *Boerhaave.* On trouve du feu, de l'imagination & du brillant dans ces productions, mais en même tems peu de juſteſſe, peu de préciſion, peu de goût. Voici les titres ſous leſquels elles ont paru :

Syſtême de Boerhaave *ſur les Maladies Vénériennes.* Paris 1735, *in*-12, avec des Notes & une Diſſertation du Traducteur ſur l'origine, la nature & la cure de ces maladies.

Traité du Vertige avec la deſcription d'une Catalepſie hyſtérique & une Réponſe à M. *Aſtruc.* Paris, 1737, *in*-12.

Du Vertige & des Maladies Vénériennes. Paris, 1738, *in*-12.

Mémoire ſur la Dyſſenterie. In-12.

Lettre ſur l'Art de conſerver la ſanté & de prolonger la vie. Paris, 1738, *in*-12.

Aphoriſmes de Médecine traduits du Latin de *Boerhaave.* Paris, 1738, *in*-8.

Traité de la Matiere Médicale de *Boerhaave.* Paris, 1738, *in* 12.

Traité de la petite Vérole, avec la maniere de guérir cette maladie ſuivant les principes de *Boerhaave* & ceux des plus habiles Médecins de notre tems. Paris, 1740, *in*-12.

Inſtitutions de Médecine traduites du Latin de *Boerhaave.* Paris, 1740, deux volumes *in*-8.

Abrégé de la Théorie Chymique de la Terre, tiré des Ecrits de *Boerhaave*, avec le Traité du Vertige & une Lettre à *Aſtruc* ſur les Maladies Vénériennes. Paris, 1741, *in*-12. Les Elémens de Chymie de *Boerhaave* ont été publiés en François, de la Traduction de *La Mettrie*, Paris, 1754, ſix volumes *in*-12, avec figures.

Commentaires ſur les inſtitutions de Médecine de *Boerhaave.* Paris, 1743, ſix volumes *in*-12. Il a copié *Haller* qui a travaillé ſur le même ſujet ; mais il a gâté ſa Verſion par la quantité de fautes & de bévues qu'on trouve dans les additions qu'il a faites à cet Ouvrage.

Obſervations de Médecine Pratique. Paris, 1743, *in*-12. Il y donne la deſcription de pluſieurs maladies, entre autres, du *Cholera* dont il fut lui-même attaqué ; &

il y fait parade de son goût pour les remedes violens, pour les fortes saignées, &c.

Réflexions Philosophiques sur l'origine des animaux. Berlin, sous le nom de Londres, 1750, *in*-4. L'Auteur pousse sa manie pour les paradoxes, jusqu'à vouloir prouver que la terre peut produire des animaux; mais tout ce qu'il avance en faveur de cette opinion absurde, est frappé au coin de la singularité qui déraisonne, & de la bizarrerie qui renverse l'ordre naturel des choses.

Les Ouvrages de ce Médecin ont été recueillis après sa mort, sous ces titres:

Œuvres Philosophiques. Berlin, 1751, *in*-4. L'Homme Machine, l'Homme Plante, l'Histoire de l'ame, l'Art de jouir, le Discours sur le bonheur, sont les pieces principales de ce Recueil. Elles serviront, comme tant d'autres, à faire preuve des égaremens de l'esprit humain dans le dix-huitieme siecle.

Œuvres de Médecine dédiées au Roi de Prusse. Berlin, 1755, *in*-4, avec figures.

METZGER, (George-Balthasar) de Schweinfurt en Franconie, enseigna la Médecine à Giessen & ensuite à Tubingue. Il fut plusieurs fois Recteur de l'Université de cette derniere ville, mérita une place dans l'Académie des Curieux de la Nature, où il entra, en 1652, sous le nom d'*Americus*, & mourut le 9 Octobre 1687. On n'a de lui que des Dissertations Académiques.

George Matthias parle d'un autre Médecin du même nom, qui étoit de Vienne en Autriche. C'est *Martin-Christophe Metzger*, Adjoint de l'Académie Impériale d'Allemagne sous le nom de *Pline* II, & Physicien de la ville de Ratisbonne, où il finit ses jours le 20 Mars 1690.

MEURER (Wolfgang) étoit d'Aldenberg dans la Misnie, où il naquit le 23 Mai 1513. Comme il s'avança dans les Lettres par son propre génie, il y fit ensuite d'autant plus de progrès sous les habiles Maîtres qu'il suivit en vue de se perfectionner, qu'il apporta à leur Ecole plus de disposition & de goût que le commun de leurs disciples. Il se distingua sur-tout pendant son cours de Philosophie, & donna ensuite tant de preuves de la supériorité de ses connoissances, qu'il obtint la Chaire de cette Science en l'Université de Leipsic. Partagé entre les devoirs que sa charge lui imposoit & le desir d'étudier la Médecine, il étoit tour-à-tour Professeur & Ecolier; ses succès lui mériterent enfin le bonnet de Docteur que la Faculté de Leipsic lui accorda en 1549. Comme *Meurer* ne ressembloit point à ces hommes qui se contentent du titre Académique, sans trop s'embarrasser si leur savoir y correspond, il ne s'occupa plus que du soin d'augmenter ses connoissances; il se rendit promptement à Padoue, dont les Ecoles avoient alors beaucoup de célébrité. Il en suivit les Professeurs pendant quelque tems, & parcourut ensuite la plus grande partie de l'Italie avec *Valerius Cordus* qu'il accompagna dans ses recherches Botaniques. A son retour en Allemagne, il ne tarda point à se rendre à Leipsic où il avoit été rappellé, & il reprit bientôt ses premiers exercices. Il y enseigna la Philosophie pendant 27 ans, & la Médecine & la Philosophie tout ensemble pendant 14; il y remplit encore les charges de Chancelier & de Recteur. La maniere dont il s'acquitta de tous ces emplois fit tant d'honneur à l'Université de Leipsic, qu'il vécut dans la plus haute estime & qu'il la conserva jusqu'à sa mort arrivée dans cette ville le 6 Février 1585, à l'âge de 71 ans & quelques mois. Sa vie écrite en Latin par *Barthélémi Walther*, parut à Leipsic en 1588, *in*-4.

On n'a rien de la façon de *Meurer* que des Consultations que *Brendelius* a recueillies & fait imprimer avec d'autres, Francfort, 1615, *in*-4.

Christophe Meurer, fils de *Wolfgang*, naquit à Leipsic le 9 Octobre 1558. Il étoit à peine Maître-ès-Arts, qu'on le nomma à la Chaire des Mathématiques en l'Université de sa ville natale. Ce fut en 1582 qu'il obtint cette Chaire. Mais ayant reçu le bonnet de Docteur en Médecine en 1592, il ne s'appliqua plus qu'à la pratique de cette Science, qu'il fit avec beaucoup de succès parmi ses concitoyens, & spécialement à l'Hôpital de Leipsic, dont il fut Médecin depuis 1594 jusqu'à sa mort en 1616. Les Ouvrages de *Christophe Meurer* consistent en quelques pieces Académiques. Telles sont *Oratio de Anatomia* imprimée en 1596, *in*-4, & les Dissertations *De Phthisi seu Tabe : De Carbunculo contagiosô : De præfocatione uterinâ.*

MEURISSE, (Henri-Emmanuel) habile Chirurgien de Paris, natif de Saint Quentin, mourut le 17 Mai 1694. L'honneur de la Communauté de Saint Côme lui tenoit si fortement à cœur, qu'il fit tous ses efforts pour avancer la construction du nouvel Amphithéatre, dont il avoit été le principal promoteur. Il se chargea de ses ornemens intérieurs, & fit graver une Estampe de l'ouvrage entier, où l'on voit les symboles qui représentent la Chirurgie, rendus avec beaucoup de goût. Il fit aussi frapper, à cette occasion, des jettons chargés de devises honorables à sa Compagnie.

Meurisse a écrit un Traité de la saignée qui renferme des préceptes utiles & des réflexions judicieuses. Il est intitulé :

L'Art de saigner accommodé aux principes de la circulation du sang. Paris, 1686, *in*-12. Ce fut du consentement, à la sollicitation même de l'Auteur, que cet Ouvrage reparut en 1689, *in*-12, avec les augmentations de *Devaux*, qui s'étoit encore chargé d'en corriger le stile. La troisieme édition fut publiée à Paris en 1738, *in*-12. Le but de ce Traité est non seulement relatif à la maniere & aux précautions à prendre pour bien exécuter la saignée, mais il s'étend presque tout autant à détailler les avantages de cette opération dans la cure des maladies. Il n'est point de Livre qui préconise mieux la saignée & qui excite plus à y recourir ; je ne le voudrois cependant point donner comme un oracle à suivre dans la pratique de la Médecine.

MEY, (Jean DE) que d'autres écrivent *Van der Mey*, étoit de Middelbourg en Zélande. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Valence en Dauphiné, & fut ensuite Ministre & Professeur en Théologie dans sa ville natale, où il mourut le 8 Avril 1678, à l'âge de 61 ans. On a de lui :

Commentaria Physica, sive, Expositio aliquot locorum Pentateuchi Mosaïci, in quibus agitur de rebus naturalibus, etiam ad Medicinam attinentibus. Medioburgi, 1651, 1661, *in*-4.

Commentarius in Joannis Goedaert metamorphosim Insectorum, cum Appendice de Hemerobiis & Cometis. Ibidem, 1668, *in*-8, avec figures.

On trouve un autre Médecin Hollandois du même nom (*Fréderic Van der Mey*) qui a écrit les Ouvrages suivans :

Historia Medica de Vertigine, Catarrho, Tussi, Abortu. Hagæ Comitis, 1624, *in-4.*
De morbis & symptomatibus Bredanis tempore obsidionis. Antverpiæ, 1627, *in-4.*

MICHAELIS, (Jean) Seigneur de Bendorff, étoit de Soest ou Zoest en Westphalie, où il naquit en 1606. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Leipsic en 1630, & Docteur en Médecine l'année suivante. C'étoit, sembloit-il, à la seule réception des degrés Académiques que son ambition se bornoit; il se disposoit, ainsi que tant d'autres, à chercher un endroit où il pût tirer parti de sa profession, lorsqu'on le retint dans cette Université, en le nommant à la Chaire de Philosophie. On lui connoissoit des talens pour enseigner, & il le fit avec tant de réputation, qu'il parvint dans la suite au rang de Professeur en Médecine. Dès l'an 1641, il fut choisi premier Médecin de Fréderic-Guillaume, Prince de Saxe-Altenbourg; en 1662, il eut la même charge à la Cour de Jean-George II, Electeur de Saxe; mais il n'en jouit pas long-tems, car il mourut en 1667.

Michaëlis étoit assez habile dans la Pratique; il l'auroit même été davantage, si moins célebre du côté de la Chymie, dont il fut grand partisan, il se fût plus occupé de l'observation, que de l'invention des médicamens qu'il mit trop souvent en usage. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une teinture qui porte son nom, sous le titre d'*Essentia Lignorum.* C'est avec raison qu'on reproche à ce Médecin d'avoir donné dans l'excès des remedes chauds, en vue de pousser la sueur; mais ces drogues incendiaires étoient tellement au goût des Praticiens Allemands de son tems, qu'ils se sont épuisés en éloges pour relever le prétendu mérite des découvertes de notre Auteur.

Comme *Michaëlis* aimoit le travail, il s'appliqua non seulement à publier les Ouvrages d'autrui, comme ceux de *Henri ab Heer*, de *Jean Hartmann*, d'*Oswald Crollius* & de *Caravantes*, mais il en composa lui-même plusieurs qui parurent sous ces titres: *Regulæ circa modum Pharmacopolia visitandi observandæ. Clavis ad Authoris Polychresta. Praxis clinica generalis. Praxis clinica specialis. Apparatus Formularum.* Ils furent recueillis & publiés à Nuremberg en 1688, *in-4*, sous le titre d'*Opera omnia.*

MICHAULT, (Jean) Maître Chirurgien Juré & Barbier de Paris, étoit de Villeneuve en Brie, où il vint au monde en 1632. *Devaux* dit qu'il s'attacha beaucoup à la doctrine Chirurgicale d'*Hippocrate*, & qu'il rectifia la poulie, dont les Anciens s'étoient servi pour réduire les luxations. Le même Auteur ajoute que *Michault* mourut le 3 Mai 1694, & qu'il fut regretté pour sa méthode de traiter les Maux Vénériens, ainsi que pour sa grande expérience dans la cure des maladies Chirurgicales que ses Confreres regardoient comme incurables.

Michault s'attira beaucoup d'affaires par le premier Ouvrage qu'il publia, sous ce titre:

Le Barbier-Médecin, ou les fleurs d'Hippocrate, dans lequel la Chirurgie a repris la queue du serpent. Paris, 1672, *in-12*. Ce Livre, imprimé chez J. Guignard, fut saisi pour avoir été mis au jour sans aucune approbation des Docteurs

de la Faculté de Médecine de Paris : mais ayant été soumis à leur examen par sentence du 3 Août 1672, ils dirent, par leur avis du 22 Octobre suivant, qu'ils ont trouvé cet Ouvrage *en toutes ses parties contraire aux bonnes mœurs & aux anciennes maximes de la Médecine, reçues de tout temps & autorisées par les Arrêts de la Cour, plein de calomnies, impiétés & comparaisons insolentes, sans aucun respect du Roi & des Magistrats, fables & histoires impudiques, dans lequel il n'explique rien des matieres proposées dans les titres des chapitres.* Sur ce rapport, intervint sentence du 8 Novembre de la même année, par laquelle les exemplaires ont été déclarés bien saisis, & le livre supprimé ; défenses faites à *Michault* de composer & exposer de pareils livres ; ledit *Michault* condamné en cent livres d'amende, & interdit du conseil des chirurgiens, &c. *Michault*, peu content de cette sentence, en appella au Parlement, où, par un Arrêt du 8 Juillet 1673, l'appellation fut mise à néant, condamné à aumôner quarante livres pour le pain des pauvres prisonniers de la Conciergerie du Palais, & aux dépens ; mais la Cour réduisit à deux ans l'interdiction d'aller à la Communauté des Chirurgiens.

Voici le titre d'un autre Ouvrage de la façon de *Michault* :

Discours de Chirurgie, pour l'explication des nouvelles machines pour les os, & pour la Vérole ou Maladie Vénérienne, lorsqu'elle y fait des nodus & exostoses & des anchylôses aux jointures, avec l'art de la guérir méthodiquement par la seule application du Mercure. Paris, 1682, *in*-8. Si l'on en croit *Devaux*, dans son *Index funereus Chirurgorum Parisiensium*, le stile de l'un & de l'autre de ces Traités est vif, enjoué, & assez semblable à celui de *François Rabelais.* Mais on a vu ce que les Docteurs de la Faculté de Paris ont dit du premier : & c'est faire grace au second que de n'y trouver que de l'emphase & du charlatanisme.

MICHEL (Jean) étoit d'Angers. Il fut reçu, en 1477, à la Licence dans la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, sous le Décanat de *Reinier Hanegreve* ; & parvint à la charge de premier Médecin du Roi Charles VIII. J'ai suivi M. *Baron* qui ne parle de *Michel* que comme Licencié, dans sa notice des Médecins de Paris ; mais *Chomel* le dit Docteur-Régent, dans son Essai Historique sur la Médecine en France. Quoiqu'il en soit, *Michel* est plus connu par une Tragédie de la Passion qu'il fit imprimer à Paris en 1486, *in-folio*, que par ce qu'il a fait de remarquable dans sa profession. C'étoit le goût de son siecle de représenter en public les plus saints mysteres de la Religion. Le Roi Charles VI avoit déja autorisé l'établissement de ces Histrions par ses Lettres du 4 Décembre 1402, & bientôt il leur permit de jouer publiquement ces pitoyables pieces, auxquelles le peuple prit tant de plaisir, qu'on ne trouvoit plus personne dans les Eglises les jours de Fêtes. Le Clergé même trouva ces religieuses bouffonneries si instructives, que pour ménager le tems d'aller les entendre, on faisoit chanter l'office divin à la hâte. Ainsi pensa-t-on dans le XV siecle : la Tragédie composée par *Michel* fut extrêmement goûtée, quoiqu'il y débitât quantité d'absurdités.

Ce Médecin, qui avoit été Boursier du College de *Maître Gervais*, mourut en

1493. Voici ce qu'en dit l'Itinéraire de Charles VIII, intitulé le *Vergier d'honneur.* „ Le mardi 18e. jour d'Août le Roi partit de Thurin pour aller derechief à „ Quiers, & là demoura jusqu'au 22 jour dudit mois, que trépassa Maître Jehan „ Michel, premier Médecin du Roi, très-excellent Docteur en Médecine, duquel „ le Roi fut moult fort marry. „ *Michel* ne laissa qu'une fille qui fut mariée à Pierre du Tremblay, trisaïeul du fameux Pere *Joseph* Capucin, favori du Cardinal de Richelieu.

MICHELI (Pierre-Antoine) naquit en 1679 à Florence. Ses parens, dont la fortune étoit bien médiocre, le destinerent à la profession de Libraire; mais son goût pour la Botanique l'arracha de la boutique de son maître, & il ne s'occupa plus que de la connoissance des plantes. Il étudia seul la Langue Latine; il lut *Matthiole*, auquel il joignoit le grand Livre de la Nature qu'il alloit consulter dans les campagnes, dans les forêts & sur les montagnes. Le Grand-Duc, instruit des progrès que *Micheli* faisoit dans cette partie, lui fit donner tous les secours dont il avoit besoin pour en faire de plus grands, & bientôt après il l'honora du titre de son Botaniste. Animé par ces avances & par cette marque de l'estime de son Souverain, *Micheli* s'occupa plus que jamais de son objet; jaloux de multiplier ses connoissances, il voyagea en divers pays, où il fit une abondante recolte de plantes & amassa d'importantes observations sur l'Histoire Naturelle. Son dernier voyage fut au Mont Baldo dans le Véronois, endroit autant remarquable par sa hauteur que par sa fécondité en végétaux.

Ce Botaniste mourut le 2 Janvier 1737, âgé de 57 ans. Il laissa plusieurs Ouvrages, dont voici les titres:

Relazione dell' erba detta da' Botanichi orobanche. Florence, 1723, & 1743, *in-8.* L'Orobanche s'étoit considérablement multiplié dans la Toscane depuis plusieurs années; & comme cette plante nuit aux productions de la terre, l'Auteur propose les moyens les plus propres à l'extirper.

Nova plantarum genera juxta Tournefortii methodum disposita, quibus plantæ 1900 *recensentur, scilicet ferè* 1400 *nondum observatæ, reliquæ suis sedibus restitutæ. Florentiæ*, 1729, *in-folio*, avec 108 planches. Si l'on en croit *Haller* dans ses Notes sur la Méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave*, ce Traité est de la main de *Cocceius* qui a prêté sa plume à *Micheli*, homme sans Lettres & meilleur Jardinier que Botaniste. Mais *Boerhaave* en juge différemment; comme il ne s'attache qu'au fonds de l'Ouvrage, il en a fait le plus grand éloge.

On a trouvé plusieurs Manuscrits dans le Cabinet de notre Auteur, comme *Observationes Itinerariæ*, & différentes pieces sur l'Histoire Naturelle, qui devoient faire partie du second volume de son grand Ouvrage, où il se proposoit de traiter des plantes marines. Mais rien de tout cela n'a été publié, à l'exception du Jardin Farnese qui parut à Florence en 1748, *in-folio*, sous le titre de *Catalogus plantarum Horti Cæsarei Florentini. Micheli* lui avoit donné celui d'*Historia plantarum Horti Farnesiani*; mais il ne convenoit plus en 1748, parce que François I, Grand-Duc de Toscane, étoit parvenu en 1745 au trône Impérial, qu'il avoit autant mérité par les rares qualités de sa grande ame, que par les suffrages de l'Allemagne qui avoit besoin d'un Chef puissant.

L'Epitaphe que les amis de *Micheli* ont fait graver ſur ſon Tombeau, eſt conçue en ces termes:

PETRUS ANTONIUS MICHELIUS
Vixit annos LVII, dies XXII.
In tenui re beatus,
Omnis Hiſtoriæ Naturalis peritiſſimus,
Magnorum Etruriæ Ducum Herbarius,
Inventis & ſcriptis ubique notus,
Ac propter ſapientiam, ſuavitatem, pudorem,
Optimis quibuſque ætatis ſuæ egregiè carus.
Obiit IV Nonas Januarias MDCCXXXVII.
Amici ære conlatô titulum poſuere.

MICHELOTTI, (Pierre-Antoine) Médecin natif de Trente, étoit de la Société Royale de Londres, de l'Académie des Sciences de Berlin, & de l'Inſtitut de Bologne. Il étoit encore du College des Médecins de Veniſe, où il pratiqua avec beaucoup de réputation dès le commencement de ce ſiecle; ce fut auſſi dans cette ville qu'il fit imprimer les Ouvrages que nous avons de lui. On remarque, parmi eux, un Ecrit en Italien contenant ſes conjectûres ſur la nature, les cauſes & la cure de la maladie qui attaqua le gros bétail dans l'Etat de Veniſe vers l'automne de l'an 1711: l'édition eſt de Veniſe, 1712, *in*-8. On remarque encore:

De ſeparatione fluidorum in corpore animali, Diſſertatio Phyſico-Mechanico-Medica. Venetiis, 1721, *in*-4. A l'exemple de *Bellini*, de *Pitcairn* & de *Keill*, il applique les Mathématiques à la Médecine, & il prouve qu'on peut en tirer un grand parti à pluſieurs égards; mais il recommande très-fort de n'en point abuſer.

Epiſtola ad Bernardum Fontenellum, in qua, an aër pulmones influens cogatnè, an ſolvat ſanguinem eorum canales permeantem, inquiritur. Lutetiæ Pariſiorum, 1724, *in*-4. Le ſentiment que *Claude Adrien Helvetius* avoit avancé dans ſon Mémoire de 1718, ſur la condenſation du ſang dans le poumon de l'homme, a mérité l'attention de *Michelotti*. Il ſoutient une opinion contraire, & prétend que l'air, en ſe mêlant avec le ſang, le raréfie & lui donne une couleur plus rouge.

Rari ac propè inauditi ex utero morbi Hiſtoria, unà cum neceſſariis Medicis animadverſionibus. Venetiis, 1726. Il s'agit d'une longue abſtinence d'alimens & de boiſſon.

Apologia in qua Bernouillium motricis fibræ in muſculorum motu inflatæ curvaturam ſupputaſſe defenditur. Venetiis, 1727, *in*-4.

MICHON, (Pierre) connu ſous le nom de l'*Abbé Bourdelot*, étoit fils de *Maximilien Michon* & d'*Anne Bourdelot*; petite niece de *Marie Bourdelot* qui fut mere du fameux *Théodore de Beze*, Miniſtre de Geneve. *Pierre* naquit à Sens, où ſon pere exerçoit la Chirurgie, le 2 Février 1610. Il y apprit ſous lui les premiers principes de cet Art, & même quelque choſe de la Pharmacie & de

de la Chymie ; mais comme il se sentit du goût pour l'étude de la Médecine, il voulut s'y préparer par celle de la Philosophie. A cet effet, il vint trouver à Paris ses oncles maternels, *Jean Bourdelot*, Avocat au Parlement & Maître des Requêtes de la Reine Marie de Médicis, & *Edme Bourdelot*, Médecin du Roi Louis XIII. Il fit son cours de Philosophie dans cette ville, & commença bientôt après celui de Médecine. Ce fut alors que ses oncles voulurent qu'il portât leur nom ; ils demanderent, en 1634, à Louis XIII les Lettres de changement & les obtinrent. C'est en vertu de ces Lettres que *Michon* ne fut plus appellé que *Bourdelot*.

En 1635, il suivit à Rome le Comte de Noailles qui s'y rendoit en qualité d'Ambassadeur ; mais *Edme* étant mort, son oncle *Jean* le rappella à Paris où il fut bientôt connu du Prince de Condé, Henri II, qui voulut l'avoir auprès de lui en qualité de Médecin, quoiqu'il ne fût pas assez avancé dans son Cours aux Ecoles de la Faculté de Paris, pour y être reçu Docteur. *Bourdelot* suivit ce Prince au siege de Fontarabie en 1638 ; mais la nouvelle de la mort de son oncle le fit revenir en diligence, pour recueillir sa succession qui étoit opulente. A son arrivée, il trouva la plupart des effets soustraits & divertis ; il ne lui resta que la Bibliotheque qui, au rapport de *Gui Patin*, valoit environ 8000 francs. Il s'empressa de mettre ordre à ses affaires, pour aller rejoindre le Prince de Condé qu'il suivit encore en Roussillon ; mais il revenoit les hivers à Paris pour y faire ses actes dans les Ecoles de la Faculté, où il prit enfin le bonnet de Docteur en 1642.

La même année, il fut reçu Médecin du Roi, & peu de tems après, il commença de tenir, dans l'Hôtel de Condé, une espece d'Académie composée de personnes savantes que M. le Prince honoroit souvent de sa présence. A la mort de celui-ci, *Bourdelot* fut retenu auprès de Louis de Bourbon, son fils ainé, aussi en qualité de Médecin ; il eut aussi la charge de veiller à la santé du Duc d'Anguien, depuis M. le Prince.

Il se présenta, en 1651, une nouvelle occasion de voyager. La Reine Christine de Suede tomba malade, & le savant *Saumaise*, qu'elle avoit fait venir auprès d'elle, lui conseilla d'appeller *Bourdelot* dont il connoissoit le mérite. La Reine suivit ce conseil, & fut si satisfaite des avis que ce Médecin lui donna, qu'elle le renvoya à Paris avec un passeport honorable, & qu'elle obtint pour lui l'Abbaye de Macé vacante par la mort de M. de Château-neuf, Garde des Sceaux de France. *Bourdelot* avoit travaillé depuis long-tems à se procurer les dispenses nécessaires pour posséder des bénéfices ; dès le tems de son séjour à Rome, il les avoit obtenues du Pape Urbain VIII, mais sous la condition d'exercer la Médecine gratuitement. Il l'observa fort religieusement ; il donna même tous les jours charitablement des remedes aux malades qui étoient dans l'indigence.

Après son retour de Suede, il tint son Académie toutes les semaines dans sa maison, comme il avoit fait à l'Hôtel-Condé, & il continua ainsi jusqu'à sa mort qui arriva à Paris le 9 Février 1685, au commencement de sa 76e. année, par un accident bien funeste. Un valet mit inconsidérément un morceau d'Opium dans le pot de *Roses Muscates*, dont il se servoit ordinairement pour se purger. Il en prit un matin, & ayant connu au goût ce que c'étoit, il en rejetta une partie ; mais

il ne laissa pas de demeurer près de 24 heures dans un tel assoupissement, qu'il étoit tout-à-fait insensible. Comme dans cet état on s'empressoit de l'échauffer, il fut brûlé au talon par une bassinoire, & il n'en sentit rien qu'après être revenu de son sommeil. Peu de tems après la gangrene s'y mit & il en mourut.

Nous avons de lui plusieurs Ouvrages, comme celui des *Recherches & observations sur les viperes*, imprimé à Paris en 1670, *in*-12. Son but est de réfuter le sentiment de *Charas* qui faisoit consister le venin de la vipere dans la seule colere de l'animal. *Du Mont Etna. Relation des appartenances de Versailles. Histoire de la maladie & de la mort de M. de . . . .* Paris, 1684 *in*-12, & trois volumes de ses *Conférences* recueillies par le Sieur Galoys. Il a aussi laissé plusieurs Manuscrits qui sont demeurés entre les mains de son neveu, M. *Bonnet* fils de sa sœur, ci-devant Médecin de la Reine & puis Médecin de la Chancellerie, qu'il a nommé son héritier à charge de porter à l'avenir le nom de *Bourdelot*. Celui-ci mourut au commencement de l'année 1709, âgé de 54 à 55 ans. Il étoit au moment de donner au public un grand Ouvrage auquel il travailloit depuis plus de vingt ans; c'étoit une espece de Catalogue de tous les Livres de Médecine imprimés, avec la vie des Auteurs & la critique de leurs Ecrits, qui auroit formé trois gros volumes *in-fol.* Ce qu'il en a fait, est en manuscrit à la Bibliotheque du Roi de France.

MICHOU ou DE MICHOVIA (Matthias) fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de Miechau, petite ville de Pologne dans la Cujavie, où il naquit dans le XV siecle. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine dans les principales Universités d'Allemagne & d'Italie, & après avoir reçu les honneurs du Doctorat à Padoue, il revint dans sa patrie, où il fut nommé Médecin du Roi Sigismond I. La célébrité, dont il jouissoit, devint pour lui un fardeau qui le dégoûta de sa profession. Il chercha dans l'Etat Ecclésiastique le repos après lequel il soupiroit au milieu du tumulte de la Cour; il entra dans les Ordres sacrés & finit par être Chanoine de Cracovie, où il mourut en 1523. Il légua tous ses biens à l'Université de cette ville pour l'entretien de deux Professeurs, l'un de Médecine & l'autre d'Astrologie. Ses Ouvrages consistent en un Traité sur la conservation de la santé, une Chronique de Pologne dédiée au Roi Sigismond, & deux Livres, le premier sur la Sarmatie Européenne, le second sur la Sarmatie Asiatique. Ce dernier fut imprimé à Paris, en 1532, avec quelques pieces sur le Nouveau monde.

MICON, (François) Docteur en Médecine natif de Vic, ville d'Espagne dans la Catalogne, fut grand partisan des boissons rafraîchies à la neige, dont il vanta beaucoup l'usage vers la fin du XVI siecle. Il écrivit à ce sujet un Traité en sa langue maternelle, sous ce titre :

Libro del regalo y utilidad de bever frio, y refrescado con nieve. Barcelone, 1576, *in*-8.

MILICH (Jacques) étoit de Fribourg en Brisgaw, où il naquit le 24 Janvier 1501. Il fit ses premieres études dans sa patrie, & passa delà à Vienne

en Autriche & à Wittemberg, où il continua de se pousser dans la carriere des Sciences. Ce fut lui qui donna le goût des Mathématiques aux Professeurs de l'Université de Wittemberg, il les enseigna même à leurs Ecoliers dès l'an 1524 ; mais comme l'étude de la Médecine étoit son principal objet, il s'y appliqua avec tant de succès, qu'il obtint le bonnet de Docteur le 16 Novembre 1536. D'abord après sa promotion, on le chargea du double emploi de Professeur en Médecine & aux Mathématiques, dont il s'acquitta avec beaucoup d'honneur ; mais la célébrité à laquelle il parvint dans la pratique, ne fut pas moindre que celle que la Chaire lui procura. L'une & l'autre lui valurent l'estime des Hommes les plus savans de son tems, tels qu'*Erasme*, *Mélanchton*, *Joachim Camerarius*, *Heobanus Hessus*, &c.

Ce Médecin mourut d'apoplexie à Wittemberg le 10 de Novembre 1559. Il laissa différens Ouvrages, dont plusieurs portent l'empreinte de son goût & de son attachement à la doctrine d'*Hippocrate*. On y remarque des Discours Latins sur la vie de ce Pere de la Médecine, sur celle de *Galien* & d'*Avicenne*. *Commentaria in Librum secundum Plinii de Historia mundi. Oratio de consideranda sympathia & antipathia in rerum naturâ. De Arte Medica. De partibus & motibus cordis. De pulmone. De studio doctrinæ Anatomicæ.* On les trouve dans le Recueil des Oraisons de *Mélanchton*, imprimé à Strasbourg en 1558, *in*-8.

Milich étoit un homme d'un esprit doux & droit, d'un jugement solide, d'un courage ferme & d'une prudence consommée. Il étoit fidele envers ses amis, ardent à leur rendre toutes sortes de bons offices, constant dans l'amour & dans l'étude des Sciences. Mais plus recommandable encore par la qualité de pere, il prit tant de soins de l'éducation de ses enfans, qu'il peut être proposé comme un exemple à cet égard. Il aima mieux les laisser vertueux que riches ; & de peur qu'ils ne contractassent quelques habitudes vicieuses & négligeassent leurs études, jamais il ne s'éloignoit d'eux. Il refusoit même d'aller voir les malades hors de la ville de Wittemberg, quelque profit qu'on pût lui offrir, pour l'engager à quitter sa maison.

Henri, son fils, étoit de Wittemberg où il étudia la Médecine, mais il alla prendre le bonnet de Docteur à Sienne dans la Toscane. Delà il se rendit à Jene & il y obtint une Chaire, en 1573, qu'il remplit jusqu'en 1581. Il l'abandonna pendant le courant de cette année, pour se rendre à Plaven dans le Meckelbourg en qualité de Médecin Pensionnaire. Mais il ne jouit guere de cet avantage ; car il mourut dans la même ville environ l'an 1585.

MILON, (Pierre) Médecin natif de Tours, est cité par *Astruc* dans son Histoire de la Faculté de Montpellier ; il n'a cependant point de preuves que *Milon* y ait pris le bonnet. Cet Historien n'en a pas davantage sur la place que *Milon* occupa à la Cour de Henri VI. Il est vrai qu'il le dit successeur de *d'Alibout* dans la charge de premier Médecin de ce Prince, dont la mort funeste, arrivée le 14 Mai 1610, fut la cause qu'il ne remplit ce poste que pendant six mois : mais *Chomel* ne qualifie point *Milon* de premier Médecin, non plus que *d'Alibout* ; il ne les regarde que comme Médecins ordinaires.

On a de la façon de *Milon* un Ouvrage intitulé :

Description des Fontaines Médicinales de Rochepozay *en Touraine.* Paris, 1617, *in*-8.

MINADOUS, (Jean-Baptiste) Philosophe & Médecin célebre dans le XVI siecle, étoit de Ferrare. Il a écrit un Traité intitulé :

De abusu missionis sanguinis in maligna febri, etiam apparentibus peticulis. Venetiis, 1597, *in*-4.

Il eut deux fils qui embrasserent la même profession. L'un, nommé *Aurele* & natif de Rovigo, ville d'Italie dans l'Etat de Venise, étudia à Padoue sous *Jérôme Capivaccio.* Il se distingua à Venise dans la pratique de la Médecine, & il y fit imprimer un Traité de la vérole qu'il dédia à Laurent Priolus, Cardinal & Archevêque de cette ville. Apparemment que la vérole passoit alors dans le public pour une maladie factice, inventée par les Médecins, puisque *Minadous* s'attache à prouver la réalité de son existence. On n'en doute plus il y a long-tems; mais si le nombre des victimes de cette maladie ne fournissoit pas tous les jours de nouvelles preuves des ravages qu'elle a faits, la conduite de quelques Chirurgiens donneroit à douter maintenant, comme alors, si la vérole existe réellement. En effet, l'appas du gain les porte à supposer cette maladie où elle n'est point, afin de tirer parti d'un traitement d'autant plus coûteux qu'il est secret. On voit encore les Médecins également comme les Chirurgiens supposer assez gratuitement la complication de la vérole avec les maux, dont ils ne peuvent venir à bout; il n'en est cependant rien, puisque les obstacles qu'ils rencontrent dans la cure, partent moins de la nature du mal, que de l'ignorance de ses causes. Les symptômes vénériens, la vérole même, ne se compliquent que trop souvent avec les autres maladies; c'est une vérité dont on convient : mais il est encore vrai qu'on travestit trop légerement aujourd'hui les maladies en vérole. Le peu de fruit qu'on retire fréquemment de cette ressource banale dans bien des cas, devroit faire sentir qu'on ne l'emploie pas toujours à propos, & qu'on se laisse quelquefois conduire par une routine, dont les malades s'accommodent moins que les ministres de la santé. Telles sont à-peu-près les réflexions que fait le savant *Astruc* sur le Traité de *Minadous* qui est intitulé :

De Virulentia Venerea. Venetiis, 1596, *in*-4.

L'autre fils de *Jean-Baptiste Minadous* s'appelloit *Jean-Thomas;* il étoit de Rovigo, ainsi que son frere. Après de bonnes études à Padoue, où il fut reçu Docteur en Médecine, il pratiqua cette Science en Syrie sous deux Consuls Vénitiens; mais las de vivre si loin de sa patrie, il revint en Italie & s'attacha bientôt à Guillaume, Duc de Mantoue. Ses succès lui procurerent une réputation si brillante à la Cour de ce Prince, qu'elle perça dans les villes voisines. Il y fit des cures qui lui mériterent la considération des Magistrats & les marques les plus honorables de leur estime; la Seigneurie de Venise ne tarda même pas à le nommer Professeur en l'Université de Padoue. Il succéda, en 1596, à *Emile Campolongo*, passa, en 1607, à la Chaire vacante par la mort d'*Hercule Saxonia*, & monta, en 1612, à la premiere place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée à Florence le 30 Mai 1615. Il étoit allé dans cette ville pour la maladie du Grand Duc. Nous avons plusieurs Ouvrages de la façon de ce Médecin.

Philodicus, sivè, de Prisanna ejusque cremore Pleuriticis propinandô. Mantuæ, 1584, *in*-4. *Venetiis*, 1587, 1591, *in*-4. Il n'est que l'Editeur de ce Traité qui est en forme de Dialogue.

De ratione mittendi sanguinis in febribus. Venetiis, 1587, *in*-4.
Medicarum Disputationum Liber. Tarvisii, 1590, 1610, *in*-4.
Apologia contra Joannem Levenclavium. Venetiis, 1596.
Pro Avicenna Oratio. Patavii, 1598, *in*-4.
Disputationes duæ. I, De causa periodicationum in febribus. II, De febre ex sanguinis putredine. Ibidem, 1599, *in*-4.
De Humani corporis turpitudinibus cognoscendis & curandis Libri tres. Ibidem, 1600, *in-folio*.
De Arthritide Liber unus. Ibidem, 1602, *in*-4. *Venetiis*, 1603, *in*-4.
De Variolis & Morbillis Liber unicus. Patavii, 1603, *in*-4.
De febre maligna Libri duo. Ibidem, 1604, *in*-4. *Venetiis*, 1604, *in*-4.
Pro quadam sua sententia Disputatio. Patavii, 1604, *in*-4.

MINDERER, (Raimond) Médecin de la ville d'Ausbourg, sa patrie, se fit un nom vers le commencement du XVII siecle par son attachement à la Secte Chymique. Il s'en fit un plus grand dans les Armées, où il servit en qualité de Médecin. Les succès de sa pratique lui mériterent l'estime & la confiance de l'officier & du soldat; ils le répandirent même si avantageusement dans les Cours de Vienne & de Munich, qu'il y fut souvent appellé pour les personnes de la premiere distinction. Les observations que ce Médecin avoit faites sur les maladies regnantes dans les Armées, lui ont fourni la matiere d'un Ouvrage écrit en Allemand. Il fut traduit en Latin sous ce titre:

Medicina Militaris, seu, Liber Castrensis, euporista & facilè parabilia medicamenta continens. Augustæ Vindelicorum, 1620, *in*-8. *Norimbergæ*, 1668, *in*-8, 1679, *in*-12, avec les notes de *Cardilucius*. En Anglois, Londres, 1674, *in*-8.

Nous avons quelques autres Ouvrages de la façon de *Minderer*:
De pestilentia Liber unus. Augustæ Vindelicorum, 1608, 1619, *in*-8.
Aloëdarium Marocostinum. Ibidem, 1616, *in*-8. *Item*, 1622, 1626, *in*-12, avec des augmentations.
De Calcantho seu Vitriolo, ejusque qualitate, virtute & viribus. Ibidem, 1617, *in*-4.
Threnodia Medica, seu, Planctus Medicinæ lugentis. Ibidem, 1619, *in*-8.

MINI, (Paul) Médecin de Florence, vécut dans le XVI siecle. Il partagea son tems entre la pratique de sa profession & l'étude de l'Histoire de sa patrie. On a de lui un Discours Italien sur la nature & l'usage du vin, qui fut imprimé à Florence en 1596, *in*-12, sous le titre de *Discorso della natura del vino, delle sue differenze, e del suo uso*. Il ne lui fit pas beaucoup d'honneur, comme Médecin; mais il s'en fit lui-même davantage auprès de ses compatriotes en qualité d'Historien. Il a écrit trois Ouvrages sur l'Histoire de Florence. Le premier est un discours Italien sur la noblesse de cette ville & de ses habitans; le second contient des remarques & des additions à ce Discours; le troisieme, la défense des deux précédens. Ce dernier est le plus recherché; mais il ne faut pas toujours se fier à cet Auteur, car il flatte beaucoup sa patrie & ses concitoyens.

Manget cite un autre *Paul Mini*, Médecin de Bologne, qui a écrit une Dissertation imprimée à Venise en 1678, *in*-4, sous le titre de *Medicus igne, non cultrô, necessariò Anatomicus*.

On trouve encore *Dominique Mini* de Mont-Réal en Piémont. Il fut Médecin de Charles-Emmanuel premier du nom, qui mourut en 1630, & il écrivit un Ouvrage *De unguento armario* qu'il étoit prêt à mettre sous presse en 1667, âgé alors de près de 80 ans. La vigueur de son esprit étoit étonnante à cet âge. Plein de feu & de goût pour l'étude, il ne s'y appliquoit pas moins que dans sa jeunesse.

MIRICA, (André) Médecin du XVI siecle, étoit de Lewarde dans la Frise. Il entendoit fort bien le Latin, le Grec, l'Hébreu & le Chaldaïque; & comme la connoissance qu'il avoit de ces Langues le mettoit à même de consulter les originaux, il y eut recours pour la composition des Ouvrages qu'il a écrits sur la Médecine & la Théologie. Il étoit au moment de les donner au public, lorsque, se sentant attaqué de la maladie dont il mourut le 6 Décembre 1585, il les fit jetter au feu.

MIRON, (Gabriël) originaire de Tortose en Catalogne, étoit de Perpignan dans le Roussillon. Il vint étudier la Médecine à Montpellier, où il prit ses degrés, & il y parvint ensuite aux premieres places. La réputation dont il jouissoit dans cette ville, perça jusqu'à la Cour; Charles VIII honora son mérite par la charge de premier Médecin de sa personne. *Miron* étoit en route pour aller prendre possession de cet emploi, lorsqu'il fut arrêté à Nevers par la maladie dont il mourut.

On lit sur la façade des Ecoles de la Faculté de Montpellier une Inscription en l'honneur de ce Médecin, qui est surmontée de ses armes, & qui est conçue en ces termes:

GABRIEL MIRO PERPINIANENSIS,
Medicinæ divinum oraculum,
Consiliarius & Medicus fuit Christianissimi Regis Caroli VIII,
Cujus servitiô dum vocaretur,
Obiit in Civitate Nivernensi.

Astruc, qui parle de *Miron* sous l'an 1490, dit que cet Oracle de la Médecine n'a point parlé. C'est se taire, pour un homme à qui on donne publiquement un pareil titre, que de n'avoir laissé aucun Ouvrage à la postérité, ou de n'avoir rien fait de remarquable qui ait contribué à la perfection de son Art.

MIRON (Gabriël) de Tours, neveu du précédent, étoit comme lui originaire de Tortose en Catalogne. Il fut premier Médecin & Chancelier d'Anne de Bretagne, femme de Louis XII, Roi de France, & de sa fille Claude, épouse de François I; il se donna au moins ces qualités au frontispice d'un Livre imprimé à Tours en 1544, *in-folio*. A la page 50 *Verso* de cet Ouvrage qui est intitulé: *De Regimine infantium Tractatus tres amplissimi*, il dit qu'il a soin des enfans de la Reine Claude qui fut mariée en 1514. Mais quand on n'auroit point cette preuve de la confiance qu'on avoit en lui, on en a d'autres de la haute considération dont il jouissoit depuis long-tems à la Cour; on sait,

en particulier, qu'il avoit figné au Contrat de mariage d'Anne de Bretagne que Louis XII époufa le 8 Janvier 1499. Il y a dans l'Eglife des Cordeliers de Tours une Chapelle fondée par *Gabriël Miron.*

MIRON, (François) fils de celui dont on vient de parler, prit Tortofe pour fa patrie, en s'immatriculant dans le regiftre de la Faculté de Montpellier, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine le 27 Janvier 1509. Il fe mit enfuite fur les bancs de la Faculté de Paris & prit de nouveaux degrés en 1514. La place de premier Médecin des Rois Henri II, François II & Charles IX, qu'il occupa fucceffivement, fait preuve qu'il avoit autant de mérite que fon pere & fon grand oncle. Il laiffa un fils qui a rempli avec honneur des places importantes dans la Robe, & dont la poftérité fut nombreufe.

MIRON, (Marc) premier Médecin de Henri III, Roi de France, étoit du Diocefe de Tours. Déja attaché à ce Prince, lorfqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou, il le fuivit en 1573 en Pologne, où les fuffrages unanimes de tous les Ordres de la Nation l'avoient élevé fur le trône; mais Henri ne l'occupa que cinq mois, il abandonna cette Couronne, pour venir prendre poffeffion de celle de France à la mort de Charles IX, fon frere.

Comme il s'agiffoit de cacher le moment de l'évafion de ce Prince, *Miron* en impofa au public par les démonftrations d'une maladie fuppofée. Le Roi, qu'on croyoit réellement malade, fe mit en chemin dans le milieu de la nuit & gagna une journée fur les Seigneurs Polonois qui ne purent l'atteindre, que lorfqu'il eut paffé les frontieres de la République. Henri ne fut pas plutôt arrivé en France, qu'il déclara *Miron* Médecin de fa perfonne; il eft le premier qu'on trouve revêtu du titre de *Comes Archiatrorum à fanctioribus confiliis.* Ce Prince eut non feulement la plus grande confiance en lui par rapport à fa fanté, mais il la pouffa encore jufqu'à prendre fes confeils dans certaines affaires épineufes. Il l'envoya à Paris dans un tems de trouble, & *Miron* foutint fortement les intérêts de fon Maître contre Meffieurs de Guife. Ce Médecin fut auffi chargé du cahier de fa Faculté, pour le préfenter aux Etats de Blois affemblés en 1576 & 1579.

Marc Miron avoit pris le bonnet de Docteur en la Faculté de Paris l'an 1558, & il étoit l'Ancien de l'Ecole lorfqu'il mourut le premier de Novembre 1608. Il avoit époufé *Genevieve de Morvilliers*, de la Maifon du Chancelier de Chyverny, dont il eut plufieurs enfans. *Charles* fut Evêque d'Angers & paffa enfuite à l'Archevêché de Lyon. Un autre de fes fils parvint à la charge de Lieutenant Civil & de Prévôt des Marchands. Un troifieme fut Préfident au Parlement; fa fille époufa le Garde des Sceaux Louis Le Fevre de Caumartin.

MISTICHELLI, (Dominique) Profeffeur de Médecine en l'Univerfité de Pife, étoit né dans le territoire de cette ville. Vers l'an 1709, il fe fit aggréger à l'Univerfité de Rome, & parvint enfuite à l'emploi de Médecin de l'Hôpital de la Charité, qui eft deffervi par les Freres de Saint Jean de Dieu, dits *Fate ben Fratelli.* Cet emploi le fixa dans la Capitale du monde Chrétien, où il mourut le 28 Août 1715.

On a de lui un Traité de l'apoplexie écrit en Italien, qu'il fit imprimer à Rome en 1709, *in*-4. Il y a inséré plusieurs remarques sur la moëlle allongée & la moëlle de l'épine, & il y a parlé du cautere actuel appliqué aux plantes des pieds, comme d'un premier remede contre l'Apoplexie. Les Additions qu'il publia sur cet Ouvrage, sont dédiées à *Antoine Vallisnieri*; elles furent imprimées à Padoue en 1715, *in*-4, sous le titre d'*Aggiunta al trattato dell' Apoplessia*. On y trouve plus de Physiologie & d'Anatomie que de Pratique. Il nie l'existence des esprits animaux, êtres invisibles qu'on ne peut soupçonner que par leurs effets; mais comme il assure que les nerfs tirent leur origine des Meninges, il regarde ces membranes sous un point de vue bien différent de ce que pense le commun des Anatomistes; car il prétend qu'elles sont les véritables organes du mouvement & du sentiment.

MITHOBIUS, (Burcard) Docteur en Médecine natif de Hambourg, enseigna cette Science, ainsi que les Mathématiques, dans les Ecoles de l'Université de Marpurg. Il passa successivement dans les Cours de Cassel & de Brunswick-Lunebourg, en qualité de premier Médecin, & vint mourir à Munden le 16 Août 1565. On a quelques Ouvrages de sa façon, comme *Stereometria. Compositio Annuli Astronomici.* Son fils *Hector*, Docteur en Médecine, s'appliqua aussi aux Mathématiques qu'il professa à Hannovre.

Il y a eu quelques autres Médecins du nom de *Mithobius*. On remarque spécialement *Conrad*, premier Médecin du Duc de Brunswick-Lunebourg au commencement du XVII siecle. Il écrivit une Lettre *De aqua vitæ Juniperinâ*, qui parut à Ulm en 1628, parmi les Observations de *Grégoire Horstius*. On remarque encore *Jean*, natif de Ratzbourg dans le Cercle de la Basse-Saxe, qui pratiqua la Médecine à Lubeck vers l'an 1668.

MITHRIDATE VI, Roi de Pont, est renommé dans l'Histoire par les guerres qu'il soutint contre les Romains depuis 3915 du monde jusqu'à l'année 3939, qui est celle de sa mort. *Pharnace*, son fils, en prononça lui-même l'arrêt par ces horribles paroles : *qu'il meure*. *Mithridate* lui demandoit, pour toute grace, la permission d'aller passer le reste de ses jours hors des Etats que ce fils dénaturé venoit de lui ravir; mais au-lieu d'obtenir cette consolation, il ne reçut d'autre réponse que les paroles qu'on vient de rapporter. Transporté de douleur & de rage, il passe dans l'appartement de la Reine, lui fait avaler du poison, & il en prend lui-même; il n'en eut cependant aucun effet, soit parce qu'il en faisoit un fréquent usage, soit parce qu'il avoit coutume de se servir d'antidote, sur-tout de celui qui porte son nom. Voyant qu'il avoit manqué son coup de ce côté-là, il eut recours au fer, dont il se frappa d'une main caduque & mal assurée; mais comme il n'en fut blessé que légerement, il pria un Officier Gaulois de lui rendre le funeste service de l'achever.

Ce Prince cultiva les Lettres au milieu du bruit des armes; il les auroit même protégées par goût & par amour, s'il eût été assez tranquille pour les faire jouir de la paix, sans laquelle elles ne sont que languir. *Appian* fait mention d'un

d'un de ſes Médecins nommé *Timothée ;* il parle encore de quelques Eunuques de ce Roi, qui exerçoient la Médecine, entre leſquels il cite un certain *Tryphon.*

On dit que *Mithridate* s'étoit accoutumé à prendre tous les jours du poiſon, pour empêcher qu'il ne pût lui nuire ; mais il avoit ſoin d'avaler auparavant un contrepoiſon, afin d'en détourner plus sûrement les mauvais effets. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une compoſition qui porte le nom de ce Prince, & qui a été regardée anciennement comme l'Antidote, dont il ſe ſervoit. Mais il étoit beaucoup plus ſimple que cette drogue ; car *Serenus Sammonicus* rapporte que Pompée, s'étant rendu maître du Palais de *Mithridate* & ayant fait chercher la recette du fameux contrepoiſon dont il avoit appris que ce Roi faiſoit uſage, fut bien ſurpris lorſqu'on l'eut trouvée. En effet, il vit qu'il ne s'agiſſoit que de vingt feuilles de Rhue, d'un grain de ſel, de deux noix & de deux figues ſeches. Voici comme parle *Serenus Sammonicus :*

Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Conſociata modis : ſed magnus ſcrinia regis
Quum raperet victor, vilem deprehendit in illis
Syntheſim, & vulgat a ſatis medicamina riſit ;
Bis denum Rutæ folium, Salis & breve granum,
Juglandeſque duas, totidem cum corpore Ficus.
Hæc oriente die paucô conſperſa Lyæô
Sumebat ; metuens dederat quæ pocula mater.

Les connoiſſances de ce Prince ne ſe bornoient cependant point à ce ſeul médicament ; elles s'étendoient plus loin ; & Pompée ne perdit pas ſes peines en fouillant dans les Cabinets & les Caſſettes de *Mithridate.* Il y trouva des Livres écrits en différentes Langues, & entre autres, un Traité *De arcanis morborum* qu'on a regardé anciennement comme un répertoire des ſecrets les plus rares de la Médecine. *Pompeius Lenæus*, Affranchi de Pompée & Médecin ſelon *Pline*, parle avec tant d'eſtime des Ouvrages qui ont été trouvés dans le palais de ce Roi de Pont, qu'il dit que la victoire que les Romains avoient remportée ſur lui, fut non ſeulement avantageuſe à la République par l'aggrandiſſement de ſes Etats, mais encore par l'utilité que les citoyens en ont tirée par rapport à la ſanté.

MIVERIUS, (Daniel) Docteur en Médecine dans le XVI ſiecle, fut attaché à la ville de Ter-goes en Zélande, en qualité de Médecin Penſionnaire. Il étoit ſavant dans les Mathématiques qu'il avoit étudiées avec beaucoup de ſuccès à Heidelberg ſous *Herman Witekind ;* il ne l'étoit pas moins dans ſa profeſſion, au ſentiment de *Henri Smet* qui a eu ſoin de recueillir ſes Lettres Médicinales, & qui les a inſérées dans ſes *Miſcellanea* imprimés à Francfort en 1611, *in*-8. On a encore de la façon de *Miverius :*

Apologia pro Philippo Lansbergio. Mittelburgi, 1607, *in*-8.

MIZAUD, (Antoine) natif de Mont-Luçon dans le Bourbonnois, fit une partie de ses études à Bourges, & les acheva à Paris, où il s'appliqua en même tems à la Médecine & aux Mathématiques. *Oronce Finé*, Professeur au College Royal, fut son Maître dans cette derniere Science ; il lui ressembla du côté de la crédulité à l'Astrologie Judiciaire qu'il poussa jusqu'au ridicule. L'étude particuliere qu'il avoit faite de cette sorte d'Astrologie, lui mérita l'estime des plus habiles gens de la Capitale. Dès qu'il se vit en crédit de ce côté-là, il abandonna la pratique de la Médecine, pour ne s'occuper que des Mathématiques, de la recherche des secrets de la Nature, mais sur-tout de ses rêveries astrologiques, qui étoient si fort au goût de son siecle. *Mizaud* a beaucoup écrit sur ces différentes matieres. Les Ouvrages qu'il a donnés sur le jardinage n'ont rien de neuf ; ils sont presque entierement compilés d'après les Traités qu'on a publiés avant lui sur l'Agriculture. Tout ce qui a paru sous son nom, porte l'empreinte d'une crédulité aveugle & d'une démangeaison extraordinaire de débiter des fadaises. Parmi les systêmes qu'il avoit adoptés, le plus raisonnable est celui, suivant lequel il vouloit que la Botanique réglât tout dans la cure des maladies, & qu'on substituât les plantes Médicinales aux remedes composés de la Pharmacie. Ce systême lui attira la haine & la jalousie des Médecins de son tems.

Mizaud mourut à Paris en 1578, & fut encore, dans le tombeau, l'objet de la plaisanterie de ceux qui l'avoient connu. On l'attaqua jusques dans le XVII siecle ; *Mascurat* l'a peint dans ce Vers :

Quælibet à quovis mendacia credere promptus.

Tout le monde sait que *Mascurat* n'est point le nom d'un Poëte. C'est ainsi qu'on appelle l'Ouvrage de *Gabriël Naudé*, qui porte le titre de *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le Cardinal Mazarin*. Il est en forme de Dialogue, & les Interlocuteurs sont *Mascurat*, c'est-à-dire, *Camusat* Libraire, & *Saint Ange*, qui est le nom supposé de *Naudé*.

Voici maintenant le Catalogue des Ecrits qui ont paru sous le nom d'*Antoine Mizaud* :

Cometographia. Parisiis, 1549, *in*-4.

Æsculapii & Uraniæ Medicum simul & Astronomicum ex colloquio conjugium. Lugduni, 1550, *in*-4.

Planetologia rebus Astronomicis, Medicis & Philosophicis referta. Ibidem, 1551, *in*-4.

De mundi Sphæra. Lutetiæ, 1553, *in*-8.

Ephemeridum aëris perpetuarum Libelli seu Classes quinque. Parisiis, 1554, *in*-12. *Ambergæ*, 1604, *in*-12. En François, sous ce titre : *Ephémérides de l'air, ou Astrologie des Rustiques*. Paris, 1556, *in*-8.

Harmonia cœlestium corporum & humanorum. Parisiis, 1555, *in*-8. *Francofurti*, 1589, 1592, 1613, *in*-12.

Harmonia superioris naturæ mundi & inferioris. Lutetiæ, 1555, 1577, 1598, *in*-8.

Memorabilium aliquot naturæ arcanorum sylvula, rerum sympathias & antipathias complectens. Ibidem, 1558, *in*-8. *Francofurti*, 1592, 1613, *in*-16. *Norimbergæ*, 1681, *in*-12, sous le titre de *Mizaldus redivivus, sive, Centuriæ XII memorabilium in aphorismos arcanorum digestæ.*

Hortorum secreta, cultus & auxilia. Lutetiæ, 1560, 1575, *in*-8. *Coloniæ*, 1577, *in*-8. *Parisiis*, 1607. Rien n'est plus ridicule que ce qu'il avance sur les propriétés des plantes.

De hortensium arborum insitione Opusculum. Lutetiæ, 1560, *in*-8. Le même en François, 1578, *in*-8.

Secrets & secours contre la Peste. Paris, 1562, *in*-8. Paris, 1623, *in*-12, sous ce titre : *Divers remedes & préservatifs contre la peste, avec l'avis de M.* Ellain *sur la même maladie. Nicolas Ellain*, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris en 1584, 1585, 1598 & 1599, mourut l'Ancien de sa Compagnie le 30 Mars 1621.

Artificiosa methodus comparandorum hortensium fructuum, olerum, radicum, uvarum, vinorum, carnium, jusculorum, quæ corpus humanum clementer purgant, & variis morbis, absque ulla noxa & nausea, blandè succurrunt. Lutetiæ, 1564, 1575, *in*-8. *Coloniæ*, 1577, *in*-8. En Allemand, Bâle, 1616, *in*-12.

Alexikepus, seu, auxiliaris & medicus Hortus. Lutetiæ, 1565, 1574, *in*-8. *Coloniæ*, 1576, *in*-8.

Memorabilium, utilium & jucundorum Centuriæ IX. Lutetiæ, 1567, *in*-8. *Coloniæ*, 1574, *in*-12. *Francofurti*, 1589, *in*-12, 1592, *in*-8, 1613, 1673, *in*-12.

Secrets de la Lune. Rouen, 1571, *in*-8.

Opusculum de Sena, plantâ inter omnes hominibus saluberrimâ. Lutetiæ, 1572, 1574, *in*-8.

Dioclis Carystii Epistola de morborum præsagiis & eorumdem extemporaneis remediis. Lutetiæ, 1572, *in*-8. Il a joint à cette Version le conseil *De salubri hortensium usu* par *Arnauld de Villeneuve*, & le Livre de *Jean Langius* qui est intitulé : *De Syrmaismo & ratione purgandi per vomitum, ex Ægyptiorum inventô & formulâ.*

Dendr-Anatome, seu, exploratio & dissectio corporis arborei in sua sigillatim membra & partes. Lutetiæ, 1575, *in*-8, *cum Hortorum secretis. Additô ad finem Opusculô de Hominis symmetriâ, proportione & commensuratione.*

Paradoxa rerum cœli. Ibidem, 1576, *in*-8.

Traduction des Livres de *Mizaud* par *André de la Caille*; savoir le Jardinage, contenant la maniere d'embellir les Jardins ; item comme il faut enter les arbres & les rendre médicinaux. Epitre de *Carystius*. Du Syrmaisme & maniere de purger par le vomissement, suivant l'invention des Egyptiens. Le conseil d'*Arnauld de Villeneuve*. Traité du Sené. Receptes de divers secrets. Jardin Médicinal. Méthode artificielle pour avoir des fruits laxatifs. 1578, *in*-8.

Epitome de la maison rustique, contenant le Jardin Médicinal & Jardinage d'*Antoine Mizaud*. Item la maniere d'embellir les Jardins : plus la façon d'enter les arbres. Villefranche, 1605, *in*-8.

Ce ne sont pas là tous les Ouvrages de *Mizaud* ; ce fécond Auteur en a laissé plusieurs autres en manuscrits.

MNÉMON, Médecin natif de Sidé en Pamphilie, vécut dans le XXXVIII siecle du monde. On lui a anciennement attribué d'être l'Auteur des *Caracteres* qui se trouvent à la fin de quelques histoires des maladies, dont *Hippocrate* fait mention dans son troisieme Livre des Epidémiques. *Galien* le rapporte ainsi,

d'après d'autres Ecrivains. Il dit que *Mnémon* prit un exemplaire des Œuvres d'*Hippocrate* dans la Bibliotheque de Ptolomée Evergete, ſous prétexte de vouloir expliquer le troiſieme Livre des maladies épidémiques, & qu'il y ajouta les caracteres dont il eſt queſtion. Ce trait eſt cependant rendu différemment par certains Auteurs. Ils conviennent que l'exemplaire des Ouvrages d'*Hippocrate*, dans lequel ſe trouvoient ces caracteres, étoit dans la Bibliotheque d'Alexandrie, mais ils ajoutent qu'il y avoit été apporté de Pamphilie en Egypte par *Mnémon* qui l'avoit vendu à Ptolomée. Ils aſſurent même qu'il étoit écrit, au titre de cet exemplaire, que *Mnémon* Sidite l'avoit corrigé & qu'il avoit été envoyé par mer. On ſait que la Pamphilie eſt une des provinces maritimes de l'Aſie mineure.

MNÉSITHÉE étoit d'Athenes, & vivoit, à ce que l'on croit, dans le XXXVII ſiecle du monde. *Galien* en parle comme d'un célebre Anatomiſte, & *Celſe* le met au rang des plus habiles Médecins. *Oribaſe* fait mention d'un autre *Mnéſithée* qui étoit Cyzicenien.

MOCHINGER (George) naquit à Thorn, ville de Pologne au Palatinat de Culm. Il étudia la Médecine à Leipſic, où il prit le bonnet de Docteur le 1 Mai 1623; c'eſt apparemment à cette occaſion qu'il propoſa un Abrégé des Inſtituts de *Daniel Sennert* en dix-ſept Diſputes. Cet Abrégé fut imprimé à Paris en 1631, *in*-12.

MOEBIUS (Godefroid) étoit de Laucha en Thuringe, où il vit le jour le 17 Octobre 1611. Il fit ſon cours de Médecine à Jene, y prit le bonnet de Docteur le 4 Mai 1640, & fut nommé Profeſſeur dans la même année. On ne peut douter qu'il ne ſe ſoit acquis de la réputation dans cette Univerſité, puiſqu'il devint premier Médecin de Fréderic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, d'Auguſte, Duc de Saxe, & de Guillaume, Duc de Saxe-Weimar, qu'il ſervit avec diſtinction. Il mourut à Hall en Saxe le 25 Avril 1664, dans la 53e. année de ſon âge, & laiſſa des Ouvrages qui n'ont rien de neuf; car leur principal mérite conſiſte dans les remarques qu'il a recueillies de ſes lectures. Voici les titres de ces Ouvrages :

De uſu Cordis. Jenæ, 1654, *in*-4.

De uſu Hepatis & bilis. Ibidem, 1654, *in*-4.

Anatomia Camphoræ, ejus originem, qualitates, præparationes chymicas ac vires exhibens. Ibidem, 1660, *in*-4.

De dentium ſtatu naturali & præternaturali. Ibidem, 1661, *in*-4. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs pieces de même eſpece, dont on trouve les titres dans *Lipenius*; ce ſont des Diſſertations Académiques.

Fundamenta Medicinæ Phyſiologica. Jenæ, 1657, 1661, *in*-4. *Francofurti*, 1678, *in*-4.

Epitome Inſtitutionum Medicarum. Jenæ, 1663, *in*-4, 1690, *in-fol.* Ce volume comprend un Abrégé de toute la Médecine. Chaque partie de cette Science eſt traitée aſſez ſuperficiellement, & il n'en eſt aucune où l'on remarque quelque choſe d'intéreſſant.

Godefroid Moebius, ſon fils, & Médecin comme lui, a publié un Ouvrage de ſa façon, ſous le titre de :

Synopſis Epitomes Medicinæ Practicæ. Patavii, 1667, *in-folio*.

MOEGLINGUS, (Daniel) né à Tubingue en 1546, enſeigna la Médecine en l'Univerſité de cette ville, & fut premier Médecin du Duc de Wirtemberg. Il mourut dans ſa patrie à l'âge de 50 ans, & ne laiſſa d'autres Ouvrages que des Diſſertations Académiques, en forme de Theſes.

Les Bibliographes citent différens Médecins de ce nom. *Jean-Louis Moeglingus* eſt Auteur d'une Diſſertation *De inconſiderato Acidularum uſu*, imprimée à Tubingue en 1615, *in*-8. *Chriſtian-Louis* a écrit un Traité Latin ſur les fievres continues & intermittentes, publié dans la même ville en 1758, *in*-4.

MOELLENBROCK, (Valentin-André) d'Erfurt, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Jene en 1650. Il remplit une Chaire dans les Ecoles de la Faculté de ſa ville natale, mais il l'abandonna au bout de quelques années, pour aller occuper la place de Médecin de Hall en Saxe, où il mourut le 8 Août 1675. Les Obſervations, dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, lui ont mérité une place dans cette Compagnie, ſous le nom de *Pégaſe* I; il a auſſi donné quelques Ouvrages au public :

Medulla totius Praxeos Aphoriſtica. Erfurti, 1656, *in*-4. Le fonds de ce Traité eſt de la main de *Tobie Dorncrell*, mais *Moellenbrock* l'a augmenté de ſes Notes & de celles de *Joachim Schell*, Phyſicien de la ville de Copenhague.

De Varis, ſeu, Arthritide vagâ ſcorbuticâ. Halæ, 1662, *in*-8. *Lipſiæ*, 1663, 1672, *in*-8.

Cochlearia curioſa cum figuris & Indice locupletiſſimô. Lipſiæ, 1674, 1746, *in*-8. En Anglois, par *Sherley*, Londres, 1677, *in*-8. L'Auteur diſtingue aſſez mal les eſpeces de *Cochlearia* ; il en donne même des figures peu reſſemblantes. Mais il n'a pas manqué ſon but du côté des formules qui ſervent aux compoſitions des remedes, où cette plante peut entrer ; car il les a entaſſées les unes ſur les autres, & il s'eſt par-là conformé au goût de ſon ſiecle pour la polypharmacie.

MOHT, (Paul) que d'autres écrivent MOTH, naquit l'an 1600 à Flenſbourg en Dannemarc. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle en 1637, ſe diſtingua dans ſa ville natale par les ſuccès de ſa pratique vers 1640, paſſa à Lubeck en 1644, à Odenſée, dans l'Iſle de Fionie, en 1646, enfin en 1651 à Copenhague, où il devint premier Médecin du Roi Fréderic III, & mourut le 6 Mai 1670. On ne connoît rien de lui qu'une Obſervation Chirurgicale qui a paru ſous ce titre :

Caſus Chirurgicus perforati Thoracis. Hafniæ, 1656, 1658, 1661, *in*-4.

MOHY, (Henri) dit *Ericius Mohyus*, étoit de Rondchamp, village du pays de Liege ſur les frontieres du Luxembourg. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine, dans laquelle il fit des progrès conſidérables; il pratiqua même cette Science avec aſſez de réputation depuis environ 1620 juſques vers l'an 1654. Nous avons de ſa façon :

Tertianæ crisis, quà DD. Petri Barbæ, Proto-Medici, praxis curandæ Tertianæ, & Vopisci-Fortunati Plempii, Professoris Lovaniensis primarii, Animadversio discutitur, ac legitima demùm Tertianæ curatio exponitur. Lovanii, 1642, *in*-4. Les Remarques de *Plempius* sont de la même année.

Pulvis sympatheticus quô vulnera sanantur absque medicamenti ad partem affectam applicatione & superstitione. 1654, *in*-4, sans nom de ville & d'Imprimeur.

MOIBAN, (Jean) fils d'*Ambroise*, Ministre Protestant de Breslau, naquit dans cette Capitale de la Silésie le 27 Février 1527. Il étudia la Médecine en Allemagne, où il apprit encore les Langues savantes; mais le desir de se perfectionner le fit sortir de sa patrie, pour se rendre en Italie. Son assiduité aux Leçons des Professeurs les plus célebres, son application aux différentes parties de l'Art, son goût pour l'Observation, son éloignement de tout systême désavoué par la Nature, la pénétration de son génie, la justesse de son discernement, la persévérance dans l'amour de l'étude : tout cela augmenta tellement la masse de ses connoissances, qu'à son retour, il mérita la confiance des habitans d'Amberg dans le Haut Palatinat de Baviere. Comme il se fit la plus grande réputation dans cette ville, celle d'Ausbourg employa tous les moyens capables de l'attirer dans ses murs, & le détermina enfin à s'y fixer par l'appas des appointemens considérables qu'elle lui fit. On attendoit de grandes choses de *Moiban*. Laborieux & savant, il avoit restitué assez heureusement divers passages d'*Hippocrate* & de *Galien*, quand il se mit à traduire *Dioscoride*; il s'apprêtoit même à publier différens Ouvrages de sa composition, lorsqu'il mourut à Ausbourg le 9 Mai 1562, âgé seulement de 35 ans. Ce fut de douleur d'avoir perdu sa femme.

Cette mort prématurée nous a privés des fruits de son travail; il ne reste que ce qu'il a fait sur *Dioscoride* :

Pedacii Dioscoridis ad Andromachum de curationibus morborum per medicamenta paratu facilia Libri duo primùm Græcè editi partim à J. Moibano, partim, post ejus mortem, à Conrado Gesnero in Linguam Latinam conversi, adjectis ab utroque Interprete symphoniis Galeni & aliorum. Argentorati, 1565, *in*-8. On a joint à cet Ouvrage un Recueil de remedes contre les maladies des femmes, tiré de *Dioscoride*, de *Galien* & de *Pline* par *Thaddée Dun*, Médecin de Locarno en Suisse.

MOINICHEN, (Henri DE) Médecin Danois qui, après avoir étudié à Padoue sous *Antoine Molinetti* & à Venise sous *Michel-Ange Rota*, revint dans sa patrie, où il reçut le bonnet de Docteur à Copenhague. Il vivoit dans cette ville en même tems que *Thomas Bartholin*, c'est-à-dire, au milieu du XVII siecle, & il étoit intimement lié avec lui. Comme il avoit recueilli différentes Observations en Italie sur des cas rares, & qu'il en avoit amassé d'autres dans le cours de sa pratique, il les rassembla en un volume qu'il dédia à son ami *Bartholin*, sous ce titre :

Observationes Medico-Chirurgicæ XXIV. Hafniæ. 1665, *in*-8. *Ibidem*, 1678, *in*-8, avec le *Culter Anatomicus* de *Michel Lyser. Francofurti*, 1679, *in*-8. *Dresdæ*, 1691, *in*-12. L'Auteur se récrie contre l'abus des escarotiques dans le traitement des carnosités de l'urethre ; mais il ne s'agit que de faire attention aux accidens qu'il

leur attribue, pour ſentir toutes les raiſons qu'il avoit d'en condamner l'uſage. Les ſondes ou bougies, dont on ſe ſervoit de ſon tems, étoient compoſées de cauſtiques, ou violens, ou mal combinés, qui les rendoient bien différentes de celles qu'on emploie aujourd'hui. *Moiban* parle ſi avantageuſement de la méthode de *Taliacot* pour réparer les défectuoſités du nez & des autres parties du viſage, qu'il paroît bien qu'il en étoit grand partiſan.

MOISE, Conducteur du peuple de Dieu, poſſédoit différentes connoiſſances relatives à la Médecine, qu'il avoit puiſées en Egypte. Les Grands de ce pays étoient dans l'uſage de s'appliquer à cette Science; & comme *Moïſe* reçut une éducation diſtinguée à la Cour de Pharaon, on ne négligea point de l'en inſtruire. L'opinion de *Clément* d'Alexandrie eſt conforme à cette conjecture; ſi l'on ſuit même à la lettre ce qu'il dit ſur les études de ce Légiſlateur, on ne balancera point de mettre la Médecine au nombre des Sciences qui en ont été les principaux objets. Mais l'Ecriture Sainte ne laiſſe aucun doute là deſſus; elle nous apprend que *Moïſe* n'ignoroit rien des connoiſſances de l'Egypte, & l'on ſait d'ailleurs que la Médecine étoit en honneur dans ce pays. Nous ne ſuivrons cependant point l'opinion des Adeptes qui aſſurent que le Conducteur du peuple d'Iſraël poſſédoit parfaitement la Chymie. Ils ſe fondent ſur ce qui eſt dit dans l'Exode, qu'il prit le Veau d'or, qu'il le brûla, qu'il le réduiſit en poudre & le fit boire aux Hébreux. On ſait que cette opération a ſes difficultés; mais elle ne ſuppoſe que la connoiſſance de l'Art Métallique, dont *Tubalcain* étoit déja inſtruit au rapport même de *Moïſe*.

MOLANUS, (Jean VERMEULEN dit) Docteur de la Faculté de Théologie en l'Univerſité de Louvain, étoit fils de *Henri Vermeulen* natif de Schoonhove en Hollande. *Aubert Mirée* & *Valere André* diſent que *Molanus* vint au monde, en 1533, à Lille en Flandre, pendant le ſéjour que ſon pere & ſa mere y firent pour apprendre la Langue Françoiſe; mais il ſe fixa enſuite à Louvain, qui étoit la patrie de ſa mere & qu'il regarda toujours comme la ſienne. C'eſt pour cette raiſon qu'il ne ſe fit connoître au public que ſous le nom de *Molanus Lovanienſis*. Le Préſident *de Thou* aſſure en conſéquence qu'il étoit de Louvain. Il eſt au moins vrai qu'il y mourut le 18 Septembre 1585, à l'âge de 52 ans, & qu'il fut enterré dans l'Egliſe Collégiale de Saint Pierre. *Molanus* étoit ſavant dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, ſur laquelle il a compoſé pluſieurs Ouvrages. Le ſuivant a du rapport à cette matiere, mais comme il en a auſſi beaucoup avec la Médecine, je ne puis le paſſer ſous ſilence:

Eccleſiaſticum Medicorum Diarium. Lovanii, 1595, *in*-8. On y trouve des Notes ſur les ſaints perſonnages qui appartiennent à la Médecine par quelques particularités de leur vie, ou qui ſe ſont appliqués par état à l'étude & à la pratique de cette Science. Cet Ouvrage, qui eſt une eſpece de calendrier pour tous les mois & beaucoup de jours de chaque mois, eſt ordinairement joint à un autre Traité du même Auteur, imprimé à Louvain ſous le titre de *Natales Sanctorum Belgii*, 1595, *in*-8. -

MOLEZIO ou MOLETIUS, (Joseph) Philosophe, Médecin & Mathématicien, étoit de Messine en Sicile, où il naquit l'an 1531. Comme l'étude des Mathématiques fut celle qui lui donna plus de réputation, Guillaume, Duc de Mantoue, le fit venir à sa Cour & le chargea d'enseigner cette Science au Prince Vincent, son fils. Mais la République de Venise fit plus pour *Molezio*; elle le gratifia d'une pension considérable pour l'engager à remplir la Chaire des Mathématiques en l'Université de Padoue. Il accepta cette charge, & se distingua tellement par son exactitude à se rendre à son Ecole, ainsi que par la clarté de ses instructions, qu'il forma un grand nombre de savans disciples. Un tel Maître étoit capable d'applanir les difficultés qui arrêtoient les Mathématiciens dans la réformation du Calendrier que Grégoire XIII ordonna en 1581. *Molezio* fut nommé par le Sénat de Venise pour y travailler, & il publia des Ephémérides ou Tables qu'on appella *Grégoriennes*, parce qu'elles servirent beaucoup au grand ouvrage que le Pape vouloit pousser à sa fin. Ce fut le systême de *Louis Letio*, Médecin Romain, qui fut adopté, & la réformation du Calendrier, à laquelle ce systême donna lieu, fut exécutée en vertu de la Bulle de Grégoire du 24 Février 1582.

Molezio mourut à Padoue en 1588, à l'âge de 57 ans, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint François; la pierre qui couvre son Tombeau est chargée de cette Inscription:

JOSEPHUS MOLETIUS,
Mathematicus celeberrimus,
Ossa hìc reliquit.
Annô MDLXXXVIII.
Ætatis suæ LVII.

Ce Médecin n'a rien écrit sur sa profession; tout ce qu'on a de lui regarde les Mathématiques & la Géographie.

MOLIN. (Jacques) Voyez DUMOULIN.

MOLINELLI, (Pierre-Paul) Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur de Médecine & de Chirurgie en l'Université de Bologne, de l'Institut de cette ville, premier Chirurgien de l'Hôpital de Sainte Marie de la vie, & Associé étranger de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, mourut le 15 Octobre 1764, âgé de 62 ans. Il est Auteur de plusieurs Mémoires qu'il a communiqués à l'Institut. Ils roulent principalement sur des expériences Anatomiques, sur l'ouverture de quelques cadavres, sur des opérations Chirurgicales, notamment sur celle de la fistule lacrymale, au sujet de laquelle il semble d'une opinion contraire à *Jean-Louis Petit*, célebre Chirurgien de Paris. Mais M. *Bordenaye*, qui fut chargé par l'Académie d'examiner ce différend, a jugé que *Molinelli*, bien loin d'attaquer la doctrine de M. *Petit*, paroît avoir voulu perfectionner sa méthode, & y ajouter plutôt que de la détruire.

MOLINETTI, (Antoine) Médecin natif de Venise, prit ses degrés dans l'Université, de Padoue & revint dans sa patrie, où il se distingua non seulement par les succès de sa pratique, mais encore par son adresse dans les dissections Anatomiques. Ses talens en ce dernier genre lui mériterent la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie dans les Ecoles de Padoue. Il succéda à *Veslingius* en 1649; & par une faveur spéciale, il fut nommé en 1661, pour remplir en même tems la Chaire de Médecine Théorique qui étoit vacante depuis 1657 par la mort de *Liceti.* Notre Médecin les occupa toutes deux avec une égale célébrité; mais comme les devoirs Académiques ne le détournerent jamais de la visite des malades qu'il traita avec le plus grand succès, il parvint à un tel degré de réputation dans la pratique de son Art, qu'il fut souvent appellé en différentes villes d'Italie & même chez l'étranger. Le Duc de Baviere le fit venir dans sa résidence pour le consulter, & le renvoya à Padoue chargé de présens. Le Duc de Parme l'appella aussi à sa Cour, & ce fut-là qu'il mourut en 1675, suivant *George Matthias*, mais si l'on en croit l'Historien de l'Académie de Padoue, c'est à Venise qu'il finit ses jours.

On reproche à *Molinetti* d'avoir été un savant présomptueux. Autant attaché à ses opinions qu'opposé à celles des autres, il lui coûta toujours de s'exécuter soi-même & de rendre justice au mérite de ses émules. Ce défaut a fait tort à sa mémoire. Mais la postérité, plus équitable que lui, a sagement distingué l'Homme de l'Auteur; elle n'a vu que le dernier dans les Ouvrages estimables qui ont paru sous ces titres :

Dissertationes Anatomicæ & Pathologicæ de sensibus & eorum organis. Patavii, 1669, *in*-4. On y trouve les principes de la saine Physique réunis à ceux d'une Anatomie exacte. *Molinetti* croit que c'est le Pont de *Varole* qui fournit les nerfs aux organes des sens, & que c'est dans cette partie que réside la perception. Il ajoute un septieme muscle aux moteurs des yeux, sous le nom de Trochléateur, & il dit l'avoir découvert en 1666, avec *François Boldini*, son Prosecteur. Il a combattu l'ancienne erreur sur la distinction des nerfs propres au mouvement & d'autres à la sensation; il a soupçonné que l'humeur crystalline est le siege de la cataracte; il s'est déclaré partisan de la méthode de *Taliacot*, & il en appelle à la guérison d'un noble Polonois, à qui son pere avoit réparé le nez en 1625. Il s'ensuit de la preuve qu'il apporte, que son pere exerçoit la Chirurgie.

Dissertationes Anatomico-Pathologicæ, quibus humani corporis partes accuratissimè describuntur, morbique singulas divexantes explicantur. Venetiis, 1675, *in*-4. C'est la seconde édition de l'Ouvrage précédent avec des augmentations. Il s'y étend davantage sur la structure & les usages des parties, ainsi que sur les maladies qui les attaquent, & ne manque point d'y joindre plusieurs bonnes Observations Chirurgicales.

Michel-Ange Molinetti n'avoit que 22 ans, lorsqu'il fut nommé, en 1667, Aide de son pere dans l'Amphithéatre Anatomique de Padoue. Instruit par les leçons de cet excellent Maître, il se rendit lui-même si habile, qu'il fut jugé capable d'enseigner l'Anatomie & la Chirurgie à la place de *Dominique de Marchettis*, à qui il succéda le 13 Janvier 1688. Il monta dans cette Chaire avec plus d'avantages

que son prédécesseur ; car on lui accorda non seulement de plus gros appointemens au moment de sa nomination, mais on les augmenta encore en 1714. Il ne profita cependant point de la derniere augmentation ; elle lui fut faite le 5 de Décembre, & il mourut quatre jours après, le 9 du même mois. *Jean-Baptiste Morgagni* fut son successeur.

Molinetti, le fils, étoit savant en tout genre de Littérature ; & comme il avoit beaucoup de pénétration & de jugement, il se fit autant estimer par ces connoissances, que par celles de sa profession. Il fut même à tous égards plus généralement estimé que son pere ; car il étoit affable, poli, honnête, & d'un commerce facile & prévenant.

MOLITOR (Jean) naquit à Nuremberg le 14 Mars 1631. Il étudia la Théologie & la Médecine, tantôt à Altorf, tantôt à Helmstadt, & prit enfin le parti de se rendre vers 1653 à Venise, où il servit de Ministre aux Marchands Allemands qui résidoient dans cette ville. Cet emploi ne lui quitta rien du goût qu'il avoit pour la Médecine ; il se rendit à Padoue, où il reçut le bonnet de Docteur en cette Science. Bientôt après, il passa à Nuremberg & se fit inscrire dans le College des Médecins en 1662 ; mais comme il n'avoit point pris congé des Marchands Allemands à Venise, il retourna dans cette Capitale pour leur faire ses adieux qui furent éternels, car il y mourut le 6 Septembre 1664.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Jean-Horace Molitor* qui composa un Ouvrage imprimé à Jene en 1676, *in*-12, sous le titre de *Tractatus de Thermis artificialibus septem Mineralium Planetarum.* L'Auteur ne se borne point à imiter la Nature dans la composition des Eaux Thermales, il veut encore lever le voile dont elle se couvre dans les entrailles de la terre, lorsqu'elle travaille à la production des métaux.

MOLLER (Fréderic) étoit de Custrin dans la nouvelle Marche de Brandebourg. Il ne négligea rien pour se perfectionner dans la Médecine ; à cet effet, il voyagea en Hollande, en Dannemarc, en Poméranie, & il s'y occupa avec beaucoup d'ardeur de tout ce qui a rapport aux différentes parties de la profession qu'il vouloit exercer. Il ne lui manquoit plus que d'obtenir les honneurs Académiques. Il alla les demander à la Faculté de Konigsberg qui lui donna le bonnet de Docteur le premier de Septembre 1644. Ce Médecin fut ensuite employé dans les Ecoles de cette ville ; & il y demeura jusqu'en 1658 ; mais il retourna alors dans sa patrie, où il fit imprimer, en 1662, une Observation sur un enfant de 173 jours de conception, terme auquel il vint au monde & vécut. On lui doit d'autres Observations qui ont paru en Latin à Londres en 1672, *in*-8. La plupart des Bibliographes ne parlent que de cette édition qui est en quatre Livres, il n'est cependant point apparent qu'elle soit la premiere.

On trouve plusieurs Médecins de ce nom. *Juste Moller* est Auteur d'un Ouvrage intitulé :

Fasciculus Remediorum ex Dioscoride & Matthiolo, omnibus humani corporis affectibus methodicè accommodatorum. Basileæ, 1579, *in*-8.

Jean Moller a écrit :

De Peste Tractatus. Islebii, 1585, *in*-4.

Historia generalis plantarum, Libris XVIII collecta. Lugduni, 1587, *in-folio.*

Daniel Moller natif de Lubeck, fut nommé Médecin de cette ville en 1627. Il ne profita guere de cet emploi ; car il mourut le 24 Janvier 1629, âgé de 47 ans.

Pierre Moller naquit en Prusse en 1628. Il étudia à Leipsic, à Strasbourg, & passa de cette derniere ville en Hollande, en Angleterre, en France, & en Italie où il fit la connoissance d'*Athanase Kircher*, célebre Jésuite natif de Fulde, qui s'étoit retiré à Rome. Apparemment que *Moller* se fit un nom dans la Capitale du monde chrétien, ou que *Kircher*, qui l'estimoit, le présenta au Cardinal Barberini, car il servit quelque tems cette Eminence en qualité de Médecin. Il profita de son séjour en Italie pour demander le bonnet de Docteur, & il l'obtint à Padoue en 1655. L'année suivante, il se rendit à Konigsberg, & après avoir honorablement rempli la Chaire extraordinaire de Chymie & de Chirurgie dans les Ecoles de cette ville, il y mourut le 11 de Mai 1680.

Daniel-Guillaume Moller étoit de Presbourg, où il vint au monde le 28 Mai 1642. Il abandonna sa patrie pour aller prendre le bonnet de Docteur en Médecine en Allemagne, & se fixa à Altorf. Il y enseigna avec réputation jusqu'à sa mort arrivée le 25 Février 1712. Il avoit obtenu, en 1694, une place dans l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Solinus* I, & ce fut aux Ouvrages qu'il publia sur la Médecine, la Philosophie & l'Histoire, qu'il dut cet honneur. Les Bibliographes, que j'ai consultés, ne donnent point les titres de tous ces Ouvrages ; ils se bornent à dire qu'il a fait des recherches sur les Médecins nés en Allemagne, qu'il a publié un Programme *De præparatione abiturientium in Italiam*, & un Traité intitulé :

Meditatio de Insectis quibusdam Hungaricis. Francofurti, 1673, *in*-12.

MONANTHEUIL (Henri DE) naquit vers l'an 1536 à Rheims, dans une famille noble qui possédoit la Terre de Monantheuil dans le Vermandois. Il fut élevé à Paris dans le College de Presles, & passa delà dans les Ecoles du College Royal & de la Faculté, où il s'appliqua à l'étude des Mathématiques & de la Médecine. Les progrès qu'il fit dans cette derniere Science, lui mériterent les honneurs du Doctorat ; il fut même si considéré dans sa Compagnie, qu'il en fut élu Doyen en 1578 & continué en 1579. Ses talens dans les Mathématiques le répandirent encore avantageusement au dehors de la Faculté de Médecine de Paris ; ils lui valurent la Chaire de Professeur Royal qu'il obtint en 1577. Toutes profondes que fussent les matieres dont il traitoit dans ses Leçons, il y jettoit tant de lumieres par la netteté de ses instructions, qu'il se vit bientôt un auditoire nombreux, & qu'il compta plusieurs personnes de marque parmi ses Ecoliers. Tels furent Jacques-Auguste de Thou, depuis Président à Mortier au Parlement de Paris, & le savant Pierre de Lamoignon. Le zele de *Monantheuil* pour former ses disciples dans les Mathématiques, ne se ralentit jamais ; toujours éga-

lement assidu au College Royal ; toujours occupé du soin de rendre l'enseignement autant utile qu'il étoit méthodique, il ne lui fut pas difficile de parvenir à la célébrité, dont il a joui jusqu'à sa mort arrivée le 19 Novembre 1608. Ce Médecin a publié le Traité des Méchaniques d'*Aristote* en Grec, avec une Traduction Latine de sa façon, & de beaux Commentaires qu'il a dédiés à Henri le Grand, Paris, 1599, *in*-4. On a encore :

Oratio, quale esse deberet Collegium Professorum Regiorum. Parisiis, 1595, *in*-8.

Ludus Jatro-Mathematicus, Musis factus. Ibidem, 1597, *in*-8.

MONARDES, (Nicolas) Médecin du XVI siecle, étoit de Séville. Il fit son Cours de Médecine à Alcala de Henarez, & alla ensuite pratiquer cette Science dans sa patrie, où il mourut en Octobre 1578. L'Histoire Naturelle fut le principal objet de ses études; c'est sur elle que roulent presque tous les Traités que nous avons de lui :

De secanda vena in Pleuritide inter Græcos & Arabes concordia. Hispali, 1539, *in*-4. *Antverpiæ*, 1564, *in*-8.

De Rosa & partibus ejus; de succi Rosarum temperaturâ; de Rosis Persicis seu Alexandrinis; de Malis Citriis, Aurantiis & Limoniis, Libelli. Antverpiæ, 1565, *in*-8.

Dos Libros de las cosas que se traen de las Indias occidentales, que sirven al uso de Medicina. Séville, 1565, *in*-12, 1569 & 1580, *in*-4. L'édition *in*-4 est augmentée d'un troisieme Livre. Burgos, 1578, *in*-4. En Italien, Venise, 1585, *in*-4. *Charles de l'Escluse* a mis les deux premiers Livres en Latin, sous ce titre: *Simplicium Medicamentorum ex novo orbe delatorum, quorum in Medicina usus est, Historia. Antverpiæ*, 1574, 1579, *in*-8. La traduction du troisieme, par le même Auteur, a paru à Anvers en 1582, *in*-8. En François, par *Colin*, Apothicaire de Lyon. Lyon, 1619, *in*-8.

Libro de dos Medicinas eccelentissimas contro todo veneno, la Piedra Bezaar y la yerva Escorsonera. Séville, 1569, 1580, *in*-8.

Libro que trata de la Nieve. Séville, 1571, *in*-8. Il loue beaucoup la boisson à la glace, & il assure que les Espagnols n'en sont jamais incommodés.

Trattado de la grandeza del Hiero. Séville 1574, *in*-4. *L'Escluse* a aussi mis ces Ouvrages en Latin, sous le titre de *Nicolai Monardi Libri tres, magna Medicinæ secreta & varia experimenta continentes. Lugduni*, 1601, *in*-8. Il est parlé dans le premier Livre de la Pierre Bezoar & du Salsifis d'Espagne; dans le second du Fer & de ses propriétés; dans le troisieme de la Neige & de ses avantages. Si l'on en croit *Freind*, aucun Médecin, depuis *Rhazes* jusqu'à *Monardes*, n'a parlé des vertus du *Fer* contre les obstructions.

Del efeto da varias yervas. Séville, 1571, *in*-8.

Différens Ouvrages de cet Auteur ont été traduits en Anglois, en Allemand, en Italien & en François.

MONAVIUS (Pierre) étoit de Breslau, où il naquit en 1551, dans une famille patricienne. Après de bonnes études, il se rendit à Bâle & n'eut pas de peine à s'y faire recevoir Docteur en Médecine. Sa promotion date de 1578. Mais ce n'étoit pas seulement dans la Médecine que *Monavius* étoit savant; ses

connoiſſances alloient au delà de cette Science, & il excelloit ſur-tout dans les Langues & la Littérature. La réputation dont il jouit à ces différens titres, le fit connoître à la Cour de l'Empereur Rodolphe II qui le prit à ſon ſervice en qualité de Médecin. Il profita peu des avantages qu'il ne devoit qu'à ſon mérite; car il mourut à Prague à la fleur de ſon âge, le 12 Mai 1588. Voici ſon Epitaphe :

D. O. M. S.
Et
PETRI MONAVII VRATISLAVIENSIS,
Patritiâ Familiâ nati,
Sacr. Cæſ. Majeſt. Medici,
Viri trium Linguarum
Et bonarum omnium diſciplinarum cognitione,
Cum ſingulari pietate conjunctâ,
Clariſſimi,
MEMORIÆ.
Obiit Annô 1588, 12 *Maii*, *Ætatis* 37.

Laurent Scholzius a inſéré des Conſeils de Médecine & des Lettres, de la façon de *Monavius*, dans l'Ouvrage qu'il a fait imprimer à Francfort en 1598, *in-folio*, & qui a reparu à Hanau en 1610, même format, ſous le titre de *Medicorum præſtantium Conſilia Medicinalia.* Une de ces Lettres eſt remarquable par ce qu'elle contient ſur la découverte de la circulation du ſang. *Monavius* écrivoit en 1576 à *Jean Craton*, alors Médecin de l'Empereur Maximilien II, qu'étant à Heidelberg en 1574, un Italien, nommé *Pigafetta*, diſciple de *Fallope*, avoit dit publiquement, en y démontrant l'Anatomie, qu'un Eſpagnol avoit trouvé que le ſang qui ſortoit du ventricule droit du cœur, étoit porté dans les poumons par la veine artérieuſe, & qu'il revenoit au ventricule gauche par l'artere veineuſe. On croit que *Michel Servet* eſt l'Eſpagnol dont *Pigafetta* entendoit de parler; peut-être avoit-il lu le Traité *De Trinitatis erroribus* imprimé à Bâle en 1531, où *Servet* dit bien des choſes ſur la circulation du ſang.

Il ne faut pas confondre *Fréderic Monavius*, diſciple de *Riolan* & Médecin de Stetin en Poméranie, avec celui dont on vient de parler. *Fréderic* a écrit les Ouvrages ſuivans dans le XVII ſiecle :

Lanx ſatura Rerum Medicarum. Tubingæ, 1622, *in-4.*

Elenchus affectuum ocularium. Regiomonti, 1644, *in-4.*

Bronchotomia, quæ eſt gutturalis aperiendi ratio. Cum Appendice de affectibus ocularibus & de febribus omnibus. Gryphiſwaldiæ, 1654, *in-4. Jenæ*, 1711, *in-8.*

Cryſtallina : puta Luis venereæ novæ inventæ ſpecies. Brunſwigæ, 1665, *in-8.*

MONCHAUX, (Pierre DU) Médecin du Roi aux Hôpitaux Militaires de Douay, étoit de Bouchain, où il naquit le 17 Décembre 1733. Son goût pour l'étude lui fit faire des progrès rapides, & le mit en état de produire au grand

jour des talens qu'on n'auroit pas soupçonnés dans un homme de son âge. Il n'avoit que 23 ans, lorsqu'il publia un Ouvrage intitulé :

Bibliographie Médicinale raisonnée. Paris, 1756, *in*-12. Il y a joint une Lettre qui contient une critique de quelques endroits des Commentaires du Baron *Van Swietten* sur les Aphorismes de *Boerhaave.* C'est aussi dans cette Lettre qu'il me fait des reproches sur la premiere édition de ce Dictionnaire. Je ne lui en sus jamais mauvais gré ; & s'il vivoit encore, il verroit que je n'ai rien négligé de tout ce qui étoit à ma portée, pour mieux faire, en suivant ses conseils. Les autres Ouvrages de *du Monchaux* sont :

Une *Dissertation* Latine sur l'Apoplexie.

Lettre sur l'antiquartium de Riviere, ou Remede spécifique pour toutes les fievres d'accès. Lille, 1760, *in*-12.

Etrennes d'un Médecin à sa patrie.

Anecdotes de Médecine. 1762, *in*-16, sans nom d'Imprimeur. Lille, 1766, *in*-12, en deux parties. Comme l'Epitre Dédicatoire de la premiere édition est signée Barb. . . du B. . ., cet Ouvrage a été faussement attribué à M. *Barbeux du Bourg*, Docteur de la Faculté de Paris. Ce Médecin s'en est allarmé ; mais on a bientôt connu le véritable Auteur des *Anecdotes*, & la seconde édition fut annoncée sous le nom de *du Monchaux*, dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1766.

Du Monchaux, fier de la protection de M. *Senac* qui avoit des bontés pour lui, ne se conduisit point à Douay de façon à mériter les attentions des Médecins de cette ville. Il porta ses vues jusqu'à prétendre à des emplois qui n'étoient point de son âge, & par-là, il indisposa contre lui les personnes qui avoient intérêt de s'opposer à ses desseins. Les tracasseries désobligeantes qu'il s'attira & qu'il paroît avoir méritées, le forcerent en quelque sorte à chercher les moyens de s'éloigner de Douay, où il s'étoit marié. M. *Senac*, son protecteur, lui procura la place de Médecin de l'Isle de Saint Domingue ; il s'y rendit, & il y pratiqua sa profession jusqu'à la fin de l'an 1766. Ce fut alors qu'il prit la résolution de revenir dans sa patrie. Il manda son retour à sa femme ; mais à la veille de s'embarquer, il fut attaqué d'une fievre qui le mit au tombeau. Il mérite d'être regreté. Ses talens, ses connoissances, son application & son goût pour tout ce qui a rapport à la Médecine, annonçoient un mérite distingué que l'âge auroit rendu plus solide, en mûrissant son esprit trop vif & trop bouillant.

MONCK, (François) Colonel d'un Régiment de Cavalerie au service de la Couronne de Dannemarc, se mêla de la Médecine, ainsi que tant d'autres le font encore aujourd'hui sans en avoir plus de connoissance que lui. Il y a long-tems qu'on a dit qu'il suffisoit de s'afficher comme Médecin, pour avoir la confiance du public. *Monck* se prévalut de cette vérité à Hambourg, dans le Holstein & en Hollande, & par-tout il trouva des sots qui payerent cherement leur crédulité. Il leur vendit ses Panacées que *Jungken* condamna par la censure la plus vive, & qu'il tâcha de défendre, contre les attaques de ce savant adversaire, par une apologie écrite en Allemand. Cet Empirique mourut à la Haye en 1705, à l'âge de 84 ans.

MONCONYS, (Balthasar) fameux voyageur, étoit fils du Lieutenant Criminel de Lyon, sa patrie. Après avoir étudié la Philosophie & les Mathématiques, tant dans sa ville natale qu'en Espagne, il se mit à parcourir presque toute l'Europe, & passa ensuite dans l'Asie mineure & l'Egypte, pour y chercher les traces de la Philosophie de *Mercure Trismegiste* & de *Zoroastre*. Mais ses recherches n'ayant pas satisfait sa curiosité, il revint en France, où il se fit estimer des Savans, sur-tout des amateurs de la Chymie, dont il étoit lui-même grand partisan. Il prétendit d'avoir fait d'importantes découvertes dans ses voyages, entre autres, d'avoir trouvé le secret de fixer le vif-argent; il ne put cependant réussir à en faire la preuve par l'expérience. Ses travaux sur ce demi-métal, ainsi que sur bien d'autres choses, n'ont laissé aucun doute qu'il avoit donné tête baissée dans tous les contes par lesquels on a cherché à lui en imposer.

Monconys mourut à Lyon le 28 Avril 1665. Ses Ouvrages ont été imprimés sous ce titre:

Journal des Voyages. Lyon, 1665, trois Tomes en deux volumes *in*-4. Paris, 1695, quatre volumes *in*-12. Ils sont plus utiles aux Savans qu'aux Géographes; car l'Auteur, tout occupé de remarquer les choses rares & recherchées, ne s'est guere attaché aux descriptions Géographiques. Le principal mérite de ce Recueil consiste en observations sur l'Histoire Naturelle & Littéraire, & en ce qu'il a frayé le chemin à quelques découvertes; mais il faut beaucoup de goût pour toutes ces choses pour en soutenir la lecture, car le style est si traînant, qu'on ne le supporte point sans ennui.

MONDEVILLE. (Henri DE) Voyez HERMONDAVILLE.

MONDOLY. Voyez CHEVALIER.

MONGEOT (Gabriël DE) a fleuri sous les regnes des Ducs de Lorraine, Charles III, Henri II & Charles IV, dont il a été Médecin ordinaire. Il commença son Cours de Philosophie en 1596, & après avoir encore étudié les Mathématiques, il passa aux Ecoles de Médecine en l'Université de Toulouse, où il reçut le bonnet de Docteur. Pour faire son éloge, il suffiroit de dire que *Charles Lepois* lui demanda son avis sur le Livre *De morbis à serosa colluvie* qu'il méditoit de donner au public. *Mongeot*, rempli de vénération pour un confrere si illustre, lui envoya une Lettre que *Lepois* ne jugea pas indigne d'être mise à la tête de son Ouvrage, en forme d'approbation.

Ce Médecin obtint, dans la suite, une Chaire dans la Faculté de Pont-à-Mousson, & il la remplit avec autant d'honneur que de zele. Il avoit rassemblé une Bibliotheque considérable pour son tems; on voit même encore en Lorraine beaucoup d'excellens Livres sur lesquels son nom est écrit, avec sa devise: *Laurô non aurô*. Cette maxime étoit si profondément gravée dans son cœur, que l'amour du bien public l'emporta toujours chez lui sur l'intérêt personnel. L'unique Ouvrage que nous avons de lui porte l'empreinte de sa façon de penser: les abus qui regnoient de son tems parmi les Apothicaires de la Lorraine, lui firent prendre la plume & composer un Traité intitulé:

Discours sur les médicamens domestiques, où l'on enseigne la vraie méthode de composer, avec facilité & peu de fraix, les remedes les plus en usage dans le traitement des maladies. Pont-à-mousson, 1620, *in*-12.

MONRO, (Alexandre) célebre Professeur d'Anatomie en l'Université d'Edimbourg, de la Société Royale de la même ville & de celle de Londres, est un de ces hommes à qui la Médecine a les plus grandes obligations. Les Essais de la Société d'Edimbourg contiennent plusieurs Mémoires de sa façon sur des matieres intéressantes; on peut les voir dans la Traduction Françoise par *Demours*, Paris, 1740 & suiv., *in*-12. Mais les Ouvrages du savant *Monro* ne se bornent point à ces Mémoires; on a de lui différens Traités écrits en Anglois, dont les éditions sont en cette Langue, en Latin ou en François.

Anatomy of human Bones. Edimbourg, 1726, 1732, 1741, 1750, 1758, 1763, *in*-8. Ce que l'Auteur a dit des Nerfs dans cet Ouvrage, a été publié en Latin à Franeker sous le titre d'*Anatome nervorum contracta.* 1751, 1754, *in*-8; & en François, avec le Traité des maladies nerveuses de *Whytt*, traduit par M. *Le Begue de Presle.* Paris, 1767, *in*-12. Tout l'Ouvrage a été imprimé en François, Avignon, 1759, grand *in*-12; mais cette édition n'est rien en comparaison de celle que M. *Sue* a donnée de l'Ostéologie de *Monro*, sous le titre suivant:

Traité d'Ostéologie traduit de l'Anglois de M. Monro, Professeur d'Anatomie & de la Société Royale d'Edimbourg, auquel l'on a ajouté des Planches en taille-douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du Fœtus avec leurs explications. Paris, 1759, deux volumes grand *in-folio.* Les éditions Angloises sont sans figures, parce que le célebre *Monro* les croyoit superflues après celles que *Chéselden* avoit publiées. Mais M. *Sue* pensa différemment. En adoptant l'Ostéologie de notre Auteur, qu'il fit traduire par un de ses Eleves sur l'édition de 1732, il l'orna de trente & une planches à la façon des Tables d'*Eustachi* mises au jour par *Lancisi*, & de celles d'*Albinus*; c'est-à-dire, que le même sujet occupe deux planches, dont l'une représente la figure avec toutes ses ombres, teintes & demi-teintes; l'autre n'est exprimée que par le simple trait ou l'esquisse, pour laisser la gravure plus nette, & la place nécessaire pour recevoir les Lettres indicatives toutes seules. M. *Sue* expose, dans la Préface, les raisons qu'il a eues de donner le texte de *Monro* par préférence à tout autre; & c'est essentiellement parce que cet Auteur ne s'est point borné à la connoissance des os, mais qu'il y a joint l'attache de presque tous les muscles, le passage d'un grand nombre de vaisseaux & de nerfs, & qu'il indique à quels os & à quelle partie de ces os répondent presque tous les visceres. Cet Ouvrage est un Chef-d'œuvre de Typographie à la magnificence duquel tout concourt: papier, caracteres, burin, frontispices, vignettes, culs-de-lampe, &c.

Tentamina Anatomica circa methodum injiciendi. Leidæ, 1741, *in*-8. C'est la Traduction d'un Mémoire sur cette matiere, qui se trouve dans les Essais de la Société d'Edimbourg. Il s'est beaucoup occupé de la recherche du secret de *Ruysch* pour les injections Anatomiques.

Examen des Remarques de MM. *Winslow*, *Ferrein* & *Walthers* sur les muscles. Cet Ouvrage a paru en Anglois à Edimbourg, 1752, *in*-12.

Médecine d'Armée, ou Traité des maladies les plus communes parmi les Troupes dans les camps & dans les garnisons. C'est le titre que M. *Le Begue de Presle* a donné à la Traduction qu'il a mise au jour avec quelques augmentations.

An Account of the Inoculation of smallpox in Scotland. Edimbourg, 1765, *in*-8. En François, Paris, 1766, *in*-8. Il y dit les choses les plus favorables à la pratique de l'Inoculation en Ecosse.

Ce Médecin a eu la satisfaction d'avoir deux fils qui se sont distingués dans sa profession. Comme ils l'avoient embrassée avec d'heureuses dispositions, ils ne manquerent pas de correspondre aux soins d'un pere savant, dont l'exemple étoit pour eux un puissant aiguillon qui les anima toujours dans les cours de leurs études. Ils ne tarderent pas à donner au public des preuves de leurs talens. *Donald Monro*, Professeur de Médecine à Edimbourg, a publié un Ouvrage sous ce titre :

Dissertatio de Hydrope. Edimburgi, 1753, *in*-8. En Anglois, Londres, 1756, *in*-12 ; c'est la seconde édition. En François, Paris, 1760, *in*-8, par *Savari.* L'Auteur y a rassemblé tout ce que la Théorie, l'Anatomie & l'Observation pouvoient jetter de lumieres sur la maladie dont il traite ; & le Traducteur a fait choix de quantité d'autres faits de pratique, qui viennent à l'appui des premiers.

Alexandre Monro prit le bonnet de Docteur en Médecine à Edimbourg, où sa These Inaugurale, *De Testibus & de semine in variis animalibus*, parut en 1755, *in*-8, avec figures. Il a donné plusieurs Mémoires qu'on trouve dans les Essais de la Société d'Edimbourg ; les plus intéressans roulent sur les vaisseaux spermatiques & la matrice fécondée. Il a encore publié :

Dissertatio de venis lymphaticis valvulosis & de earum imprimis origine. Berolini, 1757, *in*-8. *Lipsiæ*, 1760, *in*-8. Il révoque en doute l'existence des arteres lymphatiques, & n'admet que les veines de ce genre, qu'il regarde comme les vrais vaisseaux absorbans qui reportent dans le torrent de la circulation le liquide déposé dans les visceres & les principales cavités du corps. C'est au moyen de ce systême qu'il explique les métastases, dont il cite plusieurs exemples.

Observations Anatomical and Physiological &c. Edimbourg, 1758, *in*-8. Cet Ouvrage est écrit contre le Docteur *Hunter* qui s'attribuoit la découverte des vaisseaux des Testicules & de l'Epidydime, ou du moins, qui prétendoit avoir jetté plus de jour sur cette matiere qu'aucun autre Anatomiste avant lui.

Answer to the notes on the proscript to Observations Anatomical and Physiological. Edimbourg, 1758, *in*-8. C'est une suite de l'Ouvrage précédent.

MONTAGNANA, (Barthélémi) de Padoue, enseigna la Médecine avec beaucoup de réputation dans les Ecoles de l'Université de cette ville ; il y florissoit deja en 1446, mais il paroît qu'il ne vécut point au delà de l'an 1460. Nous avons un Recueil de ses Ouvrages, qui fut imprimé sous ce titre :

Selectiorum Operum, in quibus ejusdem Consilia, variique Tractatus alii, tùm proprii, tùm ascititii, continentur, Liber unus & alter. Venetiis, 1497, 1567, *in-folio. Lugduni*, 1520, 1525, *in*-4. *Francofurti*, 1604, *in-folio. Norībergæ*, 1652, *in-folio.*

Astruc parle d'un autre *Barthélémi Montagnana* qui fut aussi Professeur de Mé-

decine à Padoue. Il étoit fils du précédent. On fait qu'il furpaffa fon pere du côté de l'efprit, de l'éloquence & de l'application à l'étude des Belles Lettres, mais il fe diftingua moins que lui dans la pratique de fon Art. Ce fecond *Montagnana* quitta Padoue, vers l'an 1508, pour aller exercer la Médecine à Venife, où il mourut le 11 Mai 1525. On a de de lui:

Refponfa reparandæ, confervandæque fanitati fcitu digniffima.

De peftilentia ad Adrianum Pont. Max. Ce Pape eft Adrien VI qui mourut en 1523, après avoir gouverné un an, huit mois & feize jours.

Le fecond *Montagnana* laiffa un fils qui portoit auffi le nom de *Barthélémi*, & qui embraffa la même profeffion. Il écrivit, vers l'an 1541, une Confultation *De Morbo Gallico* pour George Martinufius qui fuccéda à Jean Zapoliha dans la Vice-Royauté de Hongrie. On la trouve dans le fecond Tome de la Collection de Venife fur les maux vénériens.

Marc-Antoine Montagnana, petit-fils du deuxieme *Barthélémi*, étoit de Padoue. Il y enfeigna la Chirurgie depuis l'an 1545 jufqu'en 1570; il furvécut cependant à cette derniere année, car on ne met fa mort qu'après 1572. On a de lui un Traité *De Herpete, Phagedænâ, Gangrænâ, Sphacelô & Cancrô*, qui parut à Venife en 1559 & en 1589, *in*-4.

Pierre Montagnana, frere de *Marc-Antoine*, lui fuccéda en la Chaire de Chirurgie dans les Ecoles de Padoue, & mourut trois mois après lui. Il étoit bon Philofophe, grand Phyficien, habile Médecin & favant en Anatomie; mais comme il étoit encore fort inftruit de la Chirurgie, il aidoit fon frere qui enfeignoit cette partie de l'Art de guérir, & lui préparoit tout l'appareil néceffaire aux Démonftrations qu'il faifoit à fes difciples. Ce fut aux preuves qu'il avoit données de fes connoiffances dans cette derniere partie, qu'il dut la Chaire que fon frere avoit abandonnée. Il la remplit avec honneur, & fe fit encore beaucoup de réputation par des Tables Anatomiques enluminées qui repréfentent les organes intérieurs du corps humain. On a de lui deux Traités, l'un *De Urinis*, l'autre *De Vulneribus & Ulceribus, eorumque remediis.* Mais il ne s'eft pas borné à l'édition Latine, il en a publié une en Italien, pour la commodité des Chirurgiens de fa nation qui ne favoient point la premiere Langue.

Il faut ajouter *Ange Montagnana* à ceux dont on vient de parler. Il commença d'enfeigner la Médecine à Padoue, en 1637, à titre de Profeffeur extraordinaire du troifieme rang; il monta au fecond en 1647, & mourut en 1678. C'eft ainfi que le nom de *Montagnana* a brillé dans la Faculté de Padoue pendant plus de deux fiecles.

MONTAGNAT, (Henri-Jofeph-Bernard) Docteur en Médecine, né à Amberieux dans le Bugey, fut un des plus zélés difciples de M. *Ferrein*, en faveur duquel il publia différens Ouvrages. Il s'éleva une difpute affez vive entre MM. *Ferrein* & *Bertin*, au fujet du fyftême du premier fur le méchanifme de la voix & d'un nouveau genre de vaiffeaux découverts dans le corps humain. *Montagnat* parut fur la fcene, & prenant les intérêts de fon Maître, il en foutint les opinions par les Ecrits fuivans:

Lettres à M. l'Abbé des F. (Fontaines) Paris, 1745, *in*-8. Elle fut publiée au sujet d'une autre Lettre intitulée : *Lettre au D *** sur le nouveau systême de la voix*. La Haye, 1745, *in*-8. M. *Bertin* en est l'Auteur.

Eclaircissemens en forme de Lettre à M. Bertin sur la découverte que M. Ferrein a faite du méchanisme de la voix de l'homme. Paris, 1746, *in*-8. L'Auteur met dans un plus grand jour les preuves sur lesquelles M. *Ferrein* a établi son systême, & pour leur donner encore plus de force, il s'attache à combattre les objections de son adversaire. Le moyen le plus sûr d'y réussir, auroit été de prouver, par des expériences, la solidité des principes de M. *Ferrein*. M. *Montagnat* se flatte dans cet Ecrit de pouvoir faire réussir ces expériences quand bon lui semblera ; mais il paroît qu'il en est demeuré à la proposition.

Lettre à M. Bertin au sujet d'un nouveau genre de vaisseaux découverts dans le corps humain. Paris, 1746, *in*-8. Il s'agit des vaisseaux de l'Uvée & des vaisseaux lymphatiques du Poumon. M. *Portal* s'éleve contre la nouveauté de la découverte ; selon lui, *Vieussens* a décrit les vaisseaux blancs de l'Uvée dans son Traité intitulé : *Expériences & Réflexions sur la structure & l'usage des visceres* ; & *Willis* a donné la description des vaisseaux lymphatiques du Poumon dans son Anatomie du cerveau.

Supplément à la Lettre précédente sur les Lymphatiques de M. Ferrein. L'opiniâtreté de *Montagnat* à défendre les découvertes que son cher Maître s'étoit attribuées, fit rompre le silence que M. *Bertin* avoit gardé jusqu'alors ; celui-ci publia, en 1748, des Lettres adressées à M. *Gunz*, Professeur d'Anatomie à Leipsic, dans lesquelles on trouve une critique amere des Ouvrages de M. *Ferrein*.

MONTALBANI, (Ovidio) Médecin, étoit de la famille d'*Alicorne* de Bologne. Il enseigna pendant 32 ans dans les Ecoles de l'Université de cette ville, où il remplit différentes Chaires avec beaucoup de réputation. Celle de Philosophie fut la premiere qu'il occupa ; il passa ensuite successivement au rang de Professeur des Mathématiques & de Médecine, & mourut vieux en 1672. Comme *Montalbani* étoit savant en plusieurs genres, il écrivit sur diverses matieres : mais le Catalogue de ses Ouvrages fait bien voir qu'il faisoit son étude favorite de la Botanique.

Index omnium plantarum exsiccatarum & cartis agglutinatarum, quæ in proprio Musæo conspiciuntur in quatuor magnis voluminibus consarcinatæ. Bononiæ, 1624, *in*-4.

Bibliotheca Botanica, seu, Herboristarum Scriptorum promota Synodia, cui accessit individualis Graminum omnium ab Authoribus observatorum numerosissima nomenclatura. Ibidem, 1627, *in*-4. Il mit ce Recueil au jour sous le nom de *Jean-Antoine Bumaldus*, afin de pouvoir se louer lui-même à l'ombre du voile, sous lequel il se cachoit. *Bononiæ*, 1657, *in*-24. *Hagæ Comitis*, 1740, *in*-4, à la suite de la Bibliotheque Botanique de *Jean-François Séguier*.

Epistolæ variæ de rebus in Bononiensi Tractu indigenis, & speciatim de illuminabili Lapide Bononiensi. Bononiæ, 1634, *in*-4. Cette pierre, qui se trouve au pied du Mont-Paterno près de Bologne, s'imbibe de la lumiere, lorsqu'on l'expose au soleil ou au grand jour, & même à la clarté du feu. Si on la porte à l'instant dans l'obscurité, elle paroît lumineuse comme un charbon ardent, mais sans chaleur sensible. Cette pierre a besoin d'être calcinée pour avoir la pro-

priété phosphorique, & quand elle l'a perdue, on la lui rend en la calcinant de nouveau.

Geoscopia Cereale, overo speculazione terrestre circa le biade. Bologne, 1635, *in*-4. Il passe en revue toutes les especes de grains.

Geoscopia Ampelite, overo speculazione terrestre circa le viti. Bologne, 1636, *in*-4. Il s'agit ici de la Vigne.

Kiposcopia, overo speculazione degli Horti. Bologne, 1638, *in*-4.

Ensiteoscopia, overo speculazione dell' inestamento dell' piante. Bologne, 1639, *in*-4. L'Auteur parle assez au long de tout ce qui regarde la maniere d'enter; & s'occupe dans cet Ouvrage, comme dans les précédens, de ce qui a rapport aux différentes branches de l'Agriculture.

Charamaposcopia, overo speculazione dell' interna proprieta dell' Erbe mediante gl' oggetti de sensi. Bologne, 1640, *in*-4. Il n'est pas le premier Médecin qui ait prétendu que les sens suffisent pour découvrir les propriétés des plantes.

Cenotaphia clarorum Doctorum Bononiensium. Bononiæ, 1640, *in*-4.

Bibliotheca Bononiensis. Ibidem, 1641, *in*-16.

Selenoscopia, overo astronomico-fisica speculazione circa lâ Luna. Bologne, 1647, *in*-4.

Formolario economico, erbario, e medicinale. Bologne, 1654, *in*-4.

Hortus Botanographicus herbarum ideas & facies supra bis mille concludens. Bononiæ, 1660, *in*-8. C'est la table d'un Ouvrage qui devoit paroître en trois volumes, *in*-8, mais qui ne fut point publié.

Nova antepreludialis Dendr-Anatomes, arboreæ scilicet resolutionis adumbratio. Ibidem, 1660, *in-fol.*

Vindiciæ figmentorum Phœnicis Avis. Bononiæ, 1661, *in-folio*. On trouve le titre de cet Ouvrage dans la Bibliotheque de Médecine de *Lipenius*.

Catalogus omnium Doctorum Collegiatorum in Artibus Liberalibus & Facultate Medicâ. Ibidem, 1664, *in*-4.

Arboretum, Libri duo. Sylva glandaria, acinosumque Pomarium. Bononiæ, 1668, *in-fol. Francofurti ad Mœnum*, 1671, 1690, *in-folio*, avec une Préface de la façon de *George Francus*. C'est le XIIIe. & dernier Tome des Œuvres d'*Aldobrandi*.

L'Honore de i Collegii dell' Arti della Citta di Bologna. Bologne, 1670, *in-fol.*

Dell' Issopo di Salomone, Discorso. Bologne, 1671, *in*-4, dans le Recueil de l'Académie des *Gelati*.

La fabrica del pane soventizio di chiarata. Bologne, 1672, *in*-4.

MONTALTUS, (Jérôme) Philosophe & Médecin Sicilien, fut en réputation vers l'an 1592. On a de lui un Ouvrage intitulé :

De Homine sano Libri tres. Francofurti, 1591, 1598, *in*-8. Il y parle de la nature de l'homme dans le premier Livre. Dans le second, il s'étend sur les choses qui peuvent déranger les fonctions; dans le troisieme, il fait voir que la Nature a des ressources pour conserver l'intégrité des fonctions & se débarrasser de tout ce qui peut en altérer la vigueur.

Manget cite encore *Philotheus Elianus Montalto*, Médecin Portugais qui a écrit :

Optica, intrà Philosophiæ & Medicinæ aream, de Visu, de Visûs organô & objectô

Theoriam accuratè complectens. Florentiæ, 1606, *in*-4. *Coloniæ Allobrogum*, 1613, *in*-4.
Archipathologia, in qua internarum capitis affectionum essentia, causæ, signa, præsagia & curatio accuratissimâ indagine edisseruntur. Lutetiæ, 1614, *in*-4. *S. Gervasii*, 1628, *in*-4. Ces deux Ouvrages sont attribués au même Auteur, dans le Catalogue de *Falconet*.

MONTAN, (Mathurin) Médecin & Jurisconsulte du XVI siecle, étoit de Périgueux. Il a écrit un Ouvrage, dont on ne fait aucune estime; il est intitulé:
Genialium dierum Commentarii, in præclarum Julii Pauli responsum Leg. 7. septimô mense ff. de statu hominis. Parisiis, 1555, *in*-8.

MONTAN (Jacques) naquit à Creutznach, dans le Cercle du Haut Rhin, le premier de Mai 1529. Comme il s'étoit appliqué pendant huit ans à l'étude de la Pharmacie, & qu'il remplissoit les devoirs de cette profession avec succès, on ne douta point qu'il ne fût déterminé à s'y livrer pour toujours. Mais cette étude n'étoit que préparatoire à celle de la Médecine qu'il commença à Konigsberg en 1551, & qu'il alla poursuivre à Bologne en Italie, où il reçut les honneurs du Doctorat en 1556, après un séjour de trois ans dans cette ville. A son retour en Allemagne, il servit le Marquis de Brandebourg en qualité de Médecin: ce fut à sa sollicitation que ce Prince établit une Apothicairerie publique dans sa résidence, & qu'il ordonna d'y tenir les remedes les plus accrédités. Le nombre en fut assurément considérable; car s'il est vrai que nous tenons toujours à nos premiers goûts, *Montan* qui avoit la direction de cette Apothicairerie, n'a pu manquer de la meubler grandement. On met la mort de ce Médecin au 16 Février 1600.

MONTAN, (Jean) de Strigau en Siléfie, où il naquit en 1531, découvrit les propriétés de la Terre de la montagne de Saint George près de cette ville. Il vanta cette Terre comme un remede efficace contre plusieurs maladies, & prétendit avoir fait beaucoup de cures heureuses qu'il lui attribuoit. Mais ce Médecin étoit un homme à secrets, & pour cette raison, il cacha long-tems l'usage qu'il faisoit de son remede. Ce ne fut que sur les instances réitérées du Magistrat de Strigau, qu'il se détermina à en publier la préparation & la méthode de l'employer. Il fit cette déclaration environ 19 ans avant sa mort; car on date celle-ci du 3 Juin 1604, & son Ouvrage parut à Nuremberg en 1585, *in*-4, sous le titre de *Breve, sed exquisitum, verèque Philosophicum judicium de vera nativa, omnisque artis ac fuci experte Terrâ Sigillatâ Strigonii per divinam gratiam à se inventâ*.

MONTANA (Bernard) naquit dans les environs du Mont-Serrat en Catalogne. *Nicolas Antonio*, qui le met au nombre des Médecins de l'Empereur Charles V, dit qu'il avoit 45 ans de pratique, lorsqu'il publia deux Ouvrages en sa Langue maternelle, sous ces titres:
Libro de la Anatomia del Hombre.

Un Coloquio del Marques de Mondexar D. Luis Hurtado de Mendoza, con el Autor, acerca de un fuenno que fonno el Marques de la generacion, nacimento, y muerte del Hombre. Enfemble à Valladolid, 1550, *in-folio.*

MONTANUS. (Robert) Voyez BERGHE) Robert VANDEN)

MONTECALVO (Vincent) étoit de Bologne, où il vint au monde en 1573. Sa famille tenoit un rang confidérable dans cette ville; elle étoit ancienne & elle avoit produit d'illuftres citoyens. *Vincent* fe rendit fi habile dans la Philofophie d'*Ariftote*, qu'il paffa pour le premier Péripatéticien de fon tems. Il enfeigna cette Science pendant 24 ans, & il le fit avec tant d'applaudiffement, que toutes les Univerfités d'Italie fouhaiterent de l'avoir au nombre de leurs Profeffeurs. On tâcha à différentes reprifes de le tirer de Bologne; mais les propofitions les plus avantageufes ne purent jamais l'engager à quitter fa patrie, où il mourut le 15 Octobre 1637. Il n'a rien écrit qu'un Traité de Médecine & un Commentaire fur la Métaphyfique d'*Ariftote.*

MONTESAURUS, (Noël) natif de Vérone, vécut dans le XV fiecle. Il écrivit un Ouvrage contre *Nicolas Léonicene* au fujet de la maladie vénérienne. On le trouve dans le premier Tome de la collection *De morbo Gallico*, mais il a paru féparément en 1497 ou 1498, fous ce titre: *De epidemia quam vulgares* Mal Franzofo *appellant.* Ce Médecin prétend que la Vérole n'eft pas une maladie nouvelle, & qu'elle étoit anciennement connue fous le nom de *Bothor*, d'*Afaphati* & de *Tufii.* Toute abfurde que foit fa prétention, il allegue tout ce qu'il peut de raifons pour l'appuyer; il en cherche jufques dans l'influence des aftres, & c'eft de leur conjonction qu'il tire la caufe de différens retours de cette maladie. Mais *Noël Montefaurus* n'a point eu l'avantage de convaincre fes contemporains; plus difficiles que lui, ils voulurent des preuves mieux fondées que celles qu'il apportoit pour foutenir fon opinion. *Nicolas Léonicene* fut du nombre des incrédules; & de ce chef, il déplut tellement à *Montefaurus*, qu'il s'emporta contre lui avec une violence qui tenoit encore de la barbarie des fiecles antérieurs à la renaiffance des Lettres.

MONTEUX. (Sébaftien DE) Voyez MONTUUS.

MONTI, (Jean-Baptifte) célebre Médecin & Poëte iffu de la noble famille des *Monti* en Tofcane, naquit à Vérone en 1498. Son pere voulut qu'il étudiât la Jurifprudence, & il l'envoya à Padoue pour en faire le cours; mais le jeune Ecolier, emporté par goût vers l'étude de la Médecine, s'y livra tout entier, & fecoua le joug de l'obéiffance pour éviter celui de la contrainte. Dès que fon pere fut averti de cette démarche, il pouffa la févérité jufqu'à lui retrancher tout fecours en argent. Un fils qui méprifoit fes ordres lui parut indigne de fes bontés; peut-être lui parut-il plus indigne encore, parce qu'à fes yeux il s'aviliffoit par l'étude d'une profeffion qu'il croyoit déroger à la nobleffe de fon extraction. Cette difgrace affligea beaucoup le jeune *Monti.* Il auroit voulu obéir, mais fon inclination ne s'accordoit pas avec la volonté de fon pere. Sa façon

de penſer s'accordoit encore moins avec la ſienne ; car il ne voyoit pas moins d'honneur à ſoulager les hommes dans leurs maux, qu'à invoquer la juſtice pour conſerver leurs biens. Il continua donc de s'appliquer à la Médecine, & il le fit avec tant de ſuccès, ſoit à Padoue, ſoit dans les autres Univerſités d'Italie, qu'il vint enfin à bout de ſe voir décoré du bonnet de Docteur. D'abord après ſa promotion, il ſe préſenta à ſon pere dans l'eſpérance de le fléchir; mais comme il en fut mal reçu, il ſortit bruſquement de Vérone en faiſant ces plaintes :

Eſt pater Euriſteus, Juno fortuna, ſuperſunt
Ærumnæ; Alcides, da mihi robur, ero.

Son courage lui mérita les faveurs de la fortune ; car il pratiqua la Médecine avec ſuccès & cultiva les Beaux Arts avec réputation dans toutes les villes où il s'arrêta. Ce fut principalement à Breſce, à Naples, à Rome & à Veniſe qu'il ſe diſtingua; ſes talens lui procurerent non ſeulement d'illuſtres amis, mais le mirent encore tellement à ſon aiſe, qu'il ſe vit en état de paſſer le reſte de ſes jours dans le repos littéraire. Pour en jouir, il ſe retira à Padoue en 1536; mais à peine y fut-il arrivé de quatre ans, qu'on l'engagea à ſe charger de l'emploi de Profeſſeur. Il l'accepta malgré le propos qu'il avoit fait de vivre en homme privé, & il enſeigna pendant onze ans dans cette Académie avec un applaudiſſement ſi général, que l'Empereur Charles V, François I, Roi de France, & Côme, Grand-Duc de Toſcane, lui firent faire les propoſitions les plus avantageuſes pour l'attirer à leur ſervice. Toutes les inſtances & les promeſſes furent inutiles : rien ne put ébranler *Monti* & l'engager à abandonner la Chaire qu'il rempliſſoit avec tant de réputation, qu'on diſoit communément à Padoue que l'ame de *Galien* étoit paſſée dans ſon corps.

Les douleurs de la pierre, ce triſte appanage d'un grand nombre d'Hommes de Lettres, vinrent troubler les plus beaux jours de ce Médecin. Les attaques de gravelle furent ſi terribles peu de tems avant ſa mort, qu'il ſe fit tranſporter à ſa maiſon de Terrazo dans le territoire de Vérone, pour faire diverſion à ſon mal. Mais les douleurs allerent toujours en augmentant, & il en mourut le 6 de Mai 1551. On l'enterra honorablement dans l'Egliſe de Sainte Marie à Vérone. *Nicolas Chiocco* fit ſon Oraiſon funebre, & *Jérôme Fracaſtor*, que *Monti* avoit ſi ſouvent maltraité dans ſes Ecrits, eut aſſez de grandeur d'ame pour prôner le mérite de ſon adverſaire dans cette Epitaphe :

Dum Medicâ, Montane, doces ope vincere fata,
Et Lacheſi invitâ vivere poſſe diu;
Lethæô indignans preſſit te Parca ſopore,
Et ſecuit vitæ grandia fila tuæ.
Sic animas & tu, Æſclepi, dum ſubtrahis orcô,
Te quoque ſævorum perdidit ira Deûm.

Le Préſident *de Thou* parle de *Monti* dans le IXe. Livre de l'Hiſtoire de ſon tems. *Jean-Baptiſte Monti*, „ dit-il, Médecin fameux „ mourut en ſon année climactérique

à Vérone, ſa patrie. Les Ecrits qu'il a publiés de ſon vivant, & ceux que *Jean Craton*, ſon diſciple, qui a heureuſement exercé la Médecine ſous trois Empereurs, a mis en lumiere depuis ſa mort, ſont en très-grande réputation. La famille de Monti s'eſt éteinte en la perſonne du Marquis Monti, mort ſans enfans. Ainſi penſe, ſur le compte de notre Médecin, le célebre Hiſtorien que je viens de citer; mais il ſe trompe ſur l'année de ſa mort qui n'étoit pas climactérique, puiſqu'il n'avoit alors que 53 ans. L'eſtime avec laquelle il parle des Ouvrages de *Monti*, ne doit ſurprendre perſonne. L'Hiſtoire de ſon tems, qui comprend 138 Livres écrits en Latin, s'étend depuis 1545 juſqu'en 1607; & à cette époque, *de Thou* a ſuivi l'impreſſion avantageuſe que les Médecins du XVI ſiecle avoient faite ſur lui, en accueillant des Ouvrages dont les éditions ſembloient prouver le mérite. On n'en fait plus de cas aujourd'hui. Comme ils ſont remplis de cette Théorie qui étoit ſi fort au goût des contemporains de *Monti*, ils ont été effacés par de meilleures productions & ſont tombés inſenſiblement dans l'oubli. A peine les connoîtroit-on aujourd'hui, ſi les Bibliographes ne s'étoient donné la peine d'en raſſembler les titres. Je vais les donner d'après eux, en faiſant remarquer que la plupart des Ouvrages de ce Médecin ont été publiés par ſes diſciples.

Interpretatio Latina Librorum quatuor Medicinæ ex Veteribus contractæ Aëtii Amideni. Baſileæ, 1535, *in-folio.*

Tabulæ in tres Libros Artis parvæ Galeni. Venetiis, 1546, *in-folio. Patavii*, 1558, *in-folio.*

Metaphraſis ſummaria eorum quæ ad medicamentorum doctrinam attinent in Libris Aëtii Amideni Medici. Auguſtæ & Patavii, 1550, *in-8.*

De alimentorum differentiis. Venetiis, 1553, *in-8.*

Libellus de gradibus & facultatibus medicamentorum. Wittebergæ, 1553, *in-8.*

Explanatio eorum quæ pertinent ad tertiam partem de componendis medicamentis. Venetiis, 1553, *in-8.*

Quæſtio examinans quomodo medicamentum dicatur æquale aut inæquale. Patavii, 1554, *in-8.*

Opuſcula. De characteriſmis febrium. Quæſtio de febre ſanguinis. De uterinis affectibus. Venetiis, 1554, *in-8. Pariſiis*, 1557, *in-16.*

De excrementis, fæcibus, urinis, Libri duo. Patavii, 1554, *in-8. Pariſiis*, 1555, *in-16*, avec un Traité *De morbo Gallico.* Notre Auteur, qui parle de cette maladie comme nouvellement tranſplantée des Indes en Europe, dit que le Mercure eſt autant contraire à la cure des maux vénériens, que le Guiac lui eſt bon; c'eſt dans ce bois ſeul que réſide, ſelon lui, le véritable antidote de ces maux. On penſe bien différemment aujourd'hui.

Conſultationes de rariorum morborum curationibus. Venetiis, 1554, *in-8. Baſileæ*, 1557, *in-8*, par les ſoins de *Jérôme Donzellini. Venetiis*, 1558, *in-8*; cette édition contient la ſeconde Centurie. *Norimbergæ*, 1559, *in-folio. Baſileæ*, 1583, *in-folio*, avec des augmentations. *Francofurti*, 1587, *in-folio.* C'eſt le meilleur de ſes Ouvrages.

In tertiam primi Epidemiorum Hippocratis ſectionem explanationes. Venetiis, 1554, *in-8.*

In Libros Galeni de Arte curandi ad Glauconem explanationes. Ibidem, 1554, *in-8. Lugduni*, 1596, *in-16.*

In

In Artem parvam Galeni explanationes. Venetiis, 1554, *in*-8.

In primam Fen Libri primi Canonis Avicennæ explanatio. Ibidem, 1554, *in*-8.

In nonum Librum Rhazis ad Almanforem Regem Expofitio. Ibidem, 1554, *in*-8. *Bafileæ*, 1562, *in*-8, par les foins de *Jean Craton.*

Explicatio eorum quæ pertinent, tùm ad qualitates fimplicium medicamentorum, tùm ad eorundem compofitionem. Venetiis, 1555, *in* 8.

Expectatiffimæ in primam & fecundam partem Aphorifmorum Hippocratis Lectiones. Ibidem, 1555, *in*-8.

In quartam Fen primi Canonis Avicennæ Lectiones. Ibidem, 1556, *in*-8.

In fecundam Fen primi Canonis Avicennæ Lectiones. Ibidem, 1557, *in*-8.

De caufis & accidentibus, pulfibus & urinis. Ibidem, 1557, *in*-8.

Opufcula varia & præclara, in quibus tota ferè Medicina methodicè explanatur. Bafileæ, 1558, 1565, *in*-8. C'eft *Donzellini* qui a procuré l'édition de ces Opufcules.

Commentaria in Galeni Libros de elementis, de natura hominis, de atra bile & de temperamentis. Venetiis, 1560, *in*-8. *Hanoviæ*, 1595. Ces Commentaires ont été mis au jour par *Jean Craton.*

Medicina universa ex Lectionibus Montani, cæterifque opufculis collecta. Francofurti, 1587, *in-folio.* On en doit l'édition à *Martin Weindrich.*

Idea doctrinæ Hippocraticæ de generatione pituitæ; de humore melancholico; de coctione & præparatione humorum; de victûs ratione. Ibidem, 1621, *in*-8, avec la *Methodus curativa Bertocii.*

On trouve d'autres Médecins du même nom dans les Ecrits des Auteurs qui fe font occupés de la Bibliographie.

Horace Monti eft Auteur d'un Ouvrage imprimé à Pife en 1627, *in*-4, fous le titre de *Trattato della miffione del fangue contro l'abufo moderno.*

Jofeph Monti, Médecin de ce fiecle & Profeffeur de Botanique en l'Univerfité de Bologne, a donné les pieces fuivantes :

Catalogi ftirpium Agri Bononienfis Prodromus. Bononiæ, 1719, *in*-4.

Differtatio de monumento diluviano nuper in Agro Bononienfi detectô. Ibidem, 1719, *in*-4.

Plantarum varii indices ad ufum demonftrationum quæ in Bononienfis Archigymnafii publicô Hortô quotannis habentur. Ibidem, 1724, *in*-4.

Exoticorum fimplicium medicamentorum varii indices ad ufum exercitationum quæ in Bononienfi Inftitutô fingulis hebdomadis habentur. Ibidem, 1724, *in*-4.

Les deux derniers Ouvrages reparurent à Bologne en 1753, *in*-4, par les foins de *Cajetan Monti*, fils de l'Auteur, & avec les corrections de *Petronius Monti*, fon autre fils, qui y mit la derniere main.

Ces deux freres s'occuperent de la Botanique. *Cajetan* traduifit, de l'Italien en Latin, l'Hiftoire des plantes rares de *Jacques Zanoni*, Apothicaire de Bologne & Garde du Jardin public de cette ville ; il l'enrichit de toutes les notes qu'on avoit trouvées en manufcrit dans le Cabinet de l'Auteur. Voici le titre qu'il a donné à fa Verfion :

Jacobi Zanonii rariorum ftirpium Hiftoria ex parte olim edita, nunc centum plus Tabulis ex Commentariis Auctoris ab ejufdem nepotibus ampliata. Opus Latinè redditum, fuppletum & digeftum à Caj. Montio. Bononiæ, 1742, *in-folio*, avec 185 planches.

MONTUUS ou DE MONTEUX, (Sébastien) ou DUMONT selon *George Matthias*, naquit à Rieux, ville de France en Languedoc. *Réné Moreau* dit qu'il fleurissoit en 1532 ; c'est au moins vers ce tems que parurent les Ouvrages qu'on lui attribue & qui ont été imprimés sous ces titres :

Annotatiunculæ in Errata recentiorum Medicorum per Leonhardum Fuchsium, Germanum, *collecta. Apologica Epistola pro defensione Arabum à D. Bernardo Unger*, Germano, *composita. Epistola responsiva pro Græcorum defensione in Arabum errata, à Symphoriano Campegio composita. Conjunctim. Lugduni*, 1534, 1548, *in*-8. Le titre annonce assez qu'il n'est que l'Editeur de cette Collection.

De Medicis sermones sex, quorum I *De sectis Medicorum.* II, *De disciplinis quæ Dogmaticis necessariæ.* III, *De Dogmaticorum officiò.* IV, *De excellentia Dogmaticorum.* V, *De consiliis eorum.* VI, *De Stipendiis eorundem. Ejusdem, de humorum differentiis atque indiciis Epitome. Lugduni*, 1534, *in*-8.

Dialexeon Medicinalium Libri duo. Adjectus est de his quæ ad Rationalis Medici disciplinam, munus, laudes, consilia & præmia pertinent, Libellus. Lugduni, 1537, *in*-4.

Jérôme, son fils, naquit en Savoie, selon certains Auteurs, & en Dauphiné, selon d'autres. Il prit le bonnet de Docteur à Montpellier & pratiqua à Lyon ; il se distingua même dans la derniere ville, non seulement par les connoissances qu'il avoit de la Médecine, mais encore par celles de la Chirurgie. Si l'on en juge par ce qu'il dit des Opérations Chirurgicales, il les a faites quelquefois ; ses contemporains lui rendent encore témoignage à ce sujet.

Du Cange met *Jérôme Montuus* au rang des premiers Médecins ; il n'eut cependant que le titre de Conseiller-Médecin de Henri II. Il l'obtint pendant le séjour de ce Prince à Lyon, & il se le donne dans un Traité dédié à François de Lorraine, Duc de Guise, & imprimé à Lyon en 1558, *in*-4. Il est intitulé :

Chirurgica auxilia ad aliquot affectus qui repentinam exigunt curationem ; morbi item Venerei, ac eorum qui huic vicini sunt, curationes.

Il a encore écrit les Ouvrages suivans :

Opuscula Juvenilia. Lugduni, 1556, *in*-8. Ces Opuscules sont : *Viator, sive, Itinerarium. De admirandis facultatibus, quarum causæ latentes, cæcæque ac plerisque omnibus ignotæ sunt, Centuriæ duæ cum aliquot Decuriis. Selecta aliquot in Aphorismos redacta, quorum Sectiones tres sunt. Quibus addita est Erasmi Roterodami in laudem Artis Medicæ Declamatio. De his quæ ad Rationalis Medici disciplinam, munus, laudes, consilia & præmia pertinent, Libellus, cum Appendice.* On a déja vu cet Opuscule parmi les Ecrits de son pere. *De Medica Theoresi Liber primus.*

Compendiolum curatricis scientiæ longè utilissimum. Adjecta est Sylloge de purgationibus. Lugduni, 1556, *in*-8. C'est un Abrégé de Physiologie & de Pratique compilé d'après les anciens Médecins.

De activa Medicinæ scientia Commentarii duo, quorum primus de salubritate non modò tuendæ sanitatis, verùm etiam producendæ ad multos annos vitæ rationem modumque docet ; alter verò universales qui ad morborum curationes pertinent. Lugduni, 1557, *in* 8.

Halosis febrium, quæ omnium morborum gravissimæ sunt Libri IX. Ibidem, 1558, *in*-4, avec les pieces intitulées : *Chirurgica auxilia ad aliquot affectus qui repentinam*

exigunt curationem. Morbi item venerei, ac eorum qui huic vicini ſunt, curationes. De infantium febribus & pleriſque omnibus aliis malis.

Commentaire ſur la conſervation de la ſanté & prolongation de la vie. Lyon, 1559, *in*-8. Paris, 1572, *in*-8. C'eſt la Traduction de la premiere partie du Traité intitulé: *De activa Medicinæ ſcientiâ.*

Anaſceve morborum. Lugduni, 1560, *in*-8.

Practica Medica in ſex partes diviſa. Venetiis, 1626, *in*-4. C'eſt le Recueil de la plupart des Ouvrages précédens.

MOOR, (Barthélémi DE) Profeſſeur de Médecine à Harderwick vers la fin du XVII ſiecle, attaqua la Secte Chymique, qui dominoit alors en Hollande, fit voir les vices de ſon influence ſur la pratique, & s'efforça de ramener ſes contemporains à l'étude des Anciens, chez qui l'obſervation ſert de baſe à la Pathologie. C'eſt pour remplir ces différens points de réforme qu'il publia les Ouvrages ſuivans:

Cogitationum de inſtauratione Medicinæ, ad ſanitatis tutelam, morbos profligandos, necnon vitam prorogandam, Libri tres. Amſtelodami, 1695, *in*-8. La deſtruction des ſyſtêmes mis au jour par *François Sylvius* & *Corneille Bontekoe* eſt le principal objet de l'Auteur. Il en propoſe lui-même un autre qui n'a pas fait plus de fortune, & qui eſt tombé en diſcrédit, ainſi que ceux des Médecins qu'on vient de nommer. Il veut que la preſſion que le ſang exerce ſur les arteres toujours pleines, à la ſortie du cœur, ſoit la cauſe de preſque tous les phénomenes qu'on obſerve dans l'homme ſain ou malade. Il aſſigne cependant une cauſe particuliere pour le ſommeil, & il la déduit du mêlange du chyle qui retarde le cours du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau.

Veris œconomiæ animalis, ſeu potius humanæ, principiis innixæ Pathologiæ cerebri delineatio practica, in qua morborum ſoporoſorum per notas characteriſticas diſtinctio, necnon ſpaſmorum accuratior diſtributio traditur. Amſtelodami, 1704, *in*-4. Il établit la ſource des maladies dans les vices de la preſſion du ſang combinés avec la ſtructure de chaque partie du corps.

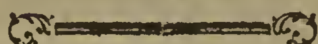
Oratio de Hypotheſibus Medicis. Ibidem, 1706, *in*-4.

Oratio de methodo diſcendi Medicinam. Ibidem, 1707, *in*-4.

MORALES, (Antoine) Médecin natif de Cordoue, mourut en 1535, à l'âge de 66 ans. Tout ce que les Auteurs diſent de lui, ſe rapporte à la piété filiale d'*Ambroiſe*, Hiſtoriographe célebre, qui fit élever un monument funebre à la mémoire de ſon pere dans l'Egliſe de Saint Jérôme de ſa ville natale. Ce monument eſt chargé de cette Inſcription & de ces vers:

DEO OPT. MAX. SACRUM.
ANTONIUS MORALES CORDUBENSIS,
Honeſtô & undequaque probatiſſimô genere ortus,
Medicinæ Doctor præſtantiſſimus,
Quem plangunt pauperes,
Inclamant divites,

Et tota penè Bœtica ademptum luget.
H. S. E.
Obiit annô salutis 1535, *ætatis suæ* 66.



Hoc tibi, care Pater, natus cum carmine saxum
Dat, cæcâ obscurus ne tegereris humô.
Nil majus potuit pietas perculsa dolore,
Quod dedit hæc meritis inferiora tuis.
AMBROSIUS MORALES PARENTI OPT. P.

Manget parle de *Gaspar de Morales*, autrement *Albero*, qui étoit de Saragosse au Royaume d'Aragon en Espagne. Il fut reçu Docteur en Philosophie & en Médecine à Alcala de Henarez, & passa ensuite à Paracuellos, où il fit sa profession. On a de lui un Traité écrit en sa Langue maternelle, sous ce titre: *De las virtudes y propriedades maravillosas de las piedras preciosas.* Madrid, 1605, *in*-8.

MORAND, (Jean) naquit en 1658 à Chabonois, petite ville du Limosin. Il commença ses exercices en Chirurgie dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Dès qu'il eut donné des preuves suffisantes de ses connoissances & de ses talens, il servit aux Invalides pendant six ans en qualité de *Gagnant-Maîtrise*, & fut reçu dans la Communauté de Saint Côme, en vertu du privilege attaché à la place qu'il venoit de remplir. Dans la suite, il devint Chirurgien-Major de la même maison des Invalides, & comme il en fit les fonctions pendant 28 ans, & que d'ailleurs il fut recherché dans la Capitale, il ne manqua pas d'occasions d'observer ce qui manquoit à la perfection de son Art. Ce fut lui qui le premier osa tenter l'amputation du bras dans son articulation avec l'omoplate; cette pratique lui réussit, & lui valut une réputation dont il jouit constamment jusqu'à sa mort arrivée le 7 Novembre 1726, à l'âge de 68 ans. Son corps fut honorablement enterré dans l'Eglise des Invalides.

MORAND, (Sauveur) fils du précédent, étoit de Paris où il vint au monde en 1697, & mourut au mois de Juin 1773. C'est faire son éloge que de le nommer. Ce célebre Chirurgien de la Communauté de Saint Côme, érigée aujourd'hui en Académie Royale, a eu la satisfaction d'en voir la naissance & les progrès. Il contribua à l'illustration de cette Compagnie par son mérite, mais ce fut à lui seul qu'il dut les places honorables qu'il a occupées, & les titres dont il a été décoré. Il étoit Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Membre & Pensionnaire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, ancien Secretaire de celle de Chirurgie de la même ville, de la Société Royale de Londres, ainsi que des Académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Bologne, de Florence, de Rouen, &c. Tel honneur que ces titres procurassent à *Morand*, il les auroit regardés comme des noms stériles, s'il ne les eût point honorés lui-même par son mérite & ses ta-

fens. Les Mémoires qu'il a communiqués aux Académies des Sciences & de Chirurgie de Paris, & les Ouvrages dont il eſt ou l'Auteur ou l'Editeur, feront paſſer ſon nom à la poſtérité la plus reculée. Sa Compagnie vient de lui rendre la juſtice qu'elle lui doit, en plaçant ſon buſte dans le Portique du nouveau College Royal de Chirurgie, parmi ceux de *Mareſchal*, de *la Peyronie*, de *Petit*, &c. Voici la notice des Ouvrages que nous devons à *Morand* :

Traité de la Taille au haut appareil, avec une Diſſertation de M Morand & une Lettre de M. Winſlow ſur cette matiere. Paris, 1728, *in*-12. En Anglois par *Douglas*, Londres, 1729, *in*-8, avec l'Hiſtoire de 60 Tailles au haut appareil. Comme les ſuites de cette méthode ne furent pas toujours heureuſes en France, & que les ſuccès de l'opération latérale faiſoient du bruit en Angleterre, *Morand* ſe rendit à Londres pour y voir travailler *Chéſelden*. Il fut ſi ſatisfait de la réuſſite que la Taille latérale avoit entre les mains de cet habile Chirurgien, qu'il ne balança pas de l'adopter; il s'empreſſa même de la pratiquer d'abord qu'il fut de retour à Paris, & les épreuves qu'il en fit, eurent les plus grands ſuccès. C'eſt en 1729 que M. *Morand* fit le voyage de Londres aux fraix de l'Académie des Sciences, & ce fut en 1730 qu'il commença ſes opérations dans l'Hôpital de la Charité.

Eloge Hiſtorique de M. Mareſchal, premier Chirurgien du Roi. Paris, 1737, *in*-4. M. *Morand* avoit épouſé la fille de ce premier Chirurgien.

Réfutation d'un paſſage du Traité des Opérations de Chirurgie en Anglois, publié par M. Sharp, Chirurgien de Londres. Paris, 1739, *in*-12. Ce Chirurgien y avoit dit que l'Opération latérale étoit défendue par un Edit du Roi dans les Hôpitaux de France.

Diſcours dans lequel on prouve qu'il eſt néceſſaire au Chirurgien d'être Lettré. Paris, 1743, *in*-4. Ce Diſcours fut prononcé à l'ouverture des Ecoles de Chirurgie, le 29 Octobre 1743.

Mémoire ſur les Eaux Minérales de Saint Amand. Dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1743.

Recueil d'expériences & d'obſervations ſur la pierre. Paris, 1743, deux volumes *in*-12.

L'Art de faire des Rapports en Chirurgie. Paris, 1743, *in*-12. Il a fait quelques additions à cette nouvelle édition de l'Ouvrage de *Devaux*.

Hiſtoire de l'Académie Royale de Chirurgie, pour le ſecond & le troiſieme volumes.

Catalogue des pieces d'Anatomie, Inſtrumens, Machines, &c. qui compoſent l'Arſenal de Chirurgie formé à Paris pour la Chancellerie de Médecine de Pétersbourg. Paris, 1759, *in*-12. M. *Condoidi*, Conſeiller premier Médecin de S. M. l'Impératrice de Ruſſie (*Eliſabeth*), Chancelier de Médecine, éleve de l'Illuſtre *Boerhaave*, étoit venu à Paris, en 1729, pour acquérir des connoiſſances dans la Chirurgie. Une étroite liaiſon avec M. *Morand*, qu'il choiſit pour cela, & chez qui il demeuroit, établit entre eux un commerce d'amitié qu'ils entretinrent mutuellement. M. *Condoidi*, devenu par des talens diſtingués premier Médecin de l'Impératrice, repréſenta à Sa Majeſté la diſette où étoit la Chancellerie de Médecine en ce qui concerne la Chirurgie, & Sa Majeſté approuva le choix qu'il avoit fait de ſon ami, pour former à Paris une Collection des inſtrumens & machines néceſſaires pour la Chirurgie, à laquelle ſeroit jointe une Anatomie artificielle. Celle-ci

a été exécutée avec beaucoup d'art & de justesse par la Demoiselle *Biheron*, dont l'Académie des Sciences a approuvé le travail.

Ce Catalogue est dédié à M. *Condoidi*, & M. *Morand* y rend compte de toutes les pieces qui composent la collection.

Opuscules de Chirurgie. Premiere Partie. Paris, 1768, *in*-4. Seconde Partie. Paris, 1772, *in*-4. Comme il avoit donné sa démission de la place de Secretaire de l'Académie de Chirurgie, avant que d'avoir mis la derniere main au Recueil qui devoit former le canevas du quatrieme volume des Mémoires de cette Compagnie, & comme il vit que M. *Louis*, son successeur, avoit suivi un autre plan que celui du second & du troisieme volume, il crut devoir mettre le public en état de juger si ces changemens étoient aussi nécessaires que M. *Louis* semble l'avoir pensé.

Morand fit le cours de ses études au College Mazarin & le termina de très-bonne heure, puisque dès l'an 1712 il fut mis au rang des Chirurgiens employés à l'Hôtel-Royal des Invalides. Le cours de ses Humanités ne l'avoit point empêché de trouver, dans la maison paternelle, une école excellente pour la profession à laquelle il étoit destiné, & dans laquelle il devoit un jour acquérir la plus haute réputation.

En 1716, il prit le bonnet de Maître-ès-Arts à l'Université de Paris, & huit ans après, il fut reçu Maître Chirurgien; ce qui lui procura la qualité de Chirurgien titulaire aux Invalides, où jusqu'alors il n'avoit servi que comme simple Employé.

En 1725, il fut nommé, dans sa Compagnie, Démonstrateur des Opérations & des Principes de l'Art utile qu'il exerçoit. En 1730, il obtint une place de Censeur Royal, & fut placé, à la même époque, à la tête de l'Hôpital des Religieux de la Charité. Sa réputation s'augmentoit à tel point, qu'il lui venoit de tous les pays des Eleves, dont le nombre étoit quelquefois si grand, que ne pouvant les recevoir tous chez lui, les maisons voisines de la sienne en étoient remplies.

Successivement Directeur & Secretaire de sa Compagnie, il n'y faisoit que changer d'honneurs. Bientôt l'Académie des Sciences se l'attacha en qualité d'Anatomiste; il auroit même pu figurer dans celle des Belles-Lettres par la connoissance qu'il avoit des Antiquités & des Médailles.

En 1739, il fut nommé Chirurgien-Major du Régiment des Gardes Françoises, & deux ans après, on lui confia divers postes, relatifs à la Chirurgie Militaire. Il ne lui manquoit que des honneurs publics, & en 1751, il se vit décoré du Cordon de l'Ordre du Roi; mais comme sa supériorité s'annonçoit par-tout où il se présentoit, l'Académie de Chirurgie le chargea des fonctions du Secretariat, qu'il a remplies long-tems avec distinction. En 1757, il fut encore honoré d'une Commission d'Intendance pour les Miliciens.

Tant de preuves de la considération à laquelle il s'étoit élevé, ne laissent aucun doute sur ses talens utiles; mais il tenoit encore de la nature & de l'usage du monde tout ce qui peut rendre un homme agréable. Une figure aimable, ouverte & prévenante, un maintien décent, un ton poli & formé sur celui de la meilleure compagnie, un esprit orné & gai, tout cela étoit porté chez lui à un point

qui le mettoit au dessus des personnes de son état, & qui le faisoit rechercher aussi souvent par les gens de la meilleure santé, que par ceux qui avoient besoin de ses lumieres & de ses secours.

Passons maintenant à quelques anecdotes qui doivent trouver place dans l'Article du célebre Chirurgien dont je parle. M. *Le Blanc*, Professeur d'Anatomie & d'Opérations aux Ecoles Royales de Chirurgie d'Orléans, me fournit la premiere, page 535 du premier volume de son *Précis d'Opérations de Chirurgie*. » M. *Mareschal*, dit-il, premier Chirurgien du Roi, fit en 1726, avec le plus » heureux succès, en présence de M. *Morand* qui étoit jeune alors, & de plusieurs » consultans, l'ouverture d'un abcès au foie à M. Le Blanc, Ministre de la » guerre : j'accompagnois M. *Morand*, & j'eus la satisfaction de voir faire cette » opération. Dans l'instant où M. *Mareschal* portoit le bistouri sur la tumeur » pour en faire l'ouverture, M. *Morand* y posa le bout du doigt; M. *Mareschal* » lui fit signe de l'ôter; M. *Morand* le réappliqua en regardant fixement M. » *Mareschal* & lui indiquart des yeux & du doigt que c'étoit-là où il falloit » ouvrir. M. *Mareschal* fit l'incision au lieu marqué & pénétra dans le foyer » de l'abcès.

» Le Ministre parfaitement rétabli donna un grand repas à sa famille & y » invita MM. *Mareschal* & *Morand*. Dans ce cercle où la joie étoit peinte sur » les visages, le Ministre prit M. *Mareschal* par la main & dit à ses convives, » *voilà celui à qui je dois la vie... Vous vous trompez, Monseigneur*, répondit M. » *Mareschal*, & en montrant M. *Morand*, *c'est à ce jeune homme à qui vous la devez:* » *car sans lui je vous tuois.* Ce grand homme plein de justice & de vérité ne rou- » git point, dans une circonstance glorieuse où le Ministre lui marquoit sa vive » reconnoissance, de lui faire le détail de son opération, & de lui appren- » dre que sans M. *Morand* il auroit fait, en l'opérant, une faute grave. »

La seconde anecdote que j'ai à rapporter, est le voyage que M. *Morand* fit à Bruxelles, où il arriva le premier de l'an 1767. Il fut appellé dans cette ville pour des accidens survenus à la jambe de S. A. R. Monseigneur le Duc Charles de Lorraine, Gouverneur Général des Pays Bas Autrichiens. Comme cet habile Chirurgien déploya tous les talens qu'il avoit perfectionnés par une longue pratique de son Art, & qu'en travaillant au rétablissement de ce Prince si justement chéri des peuples qu'il gouverne, il parvint à écarter les dangers auxquels étoit exposée une vie si précieuse, il fut magnifiquement récompensé. Mais ce qui surpasse en quelque sorte les gratifications considérables qui lui furent faites, c'est d'avoir été lui-même accueilli par tout un peuple qui le bénissoit comme le libérateur de la patrie. Témoin de la joie publique que causa la premiere sortie de Son Altesse Royale, lorsque ce Prince se rendit à la Comédie le 5 Février de la même année, M. *Morand* eut la douce satisfaction de recevoir les applaudissemens de la multitude. Les sentimens & les démonstrations de toute espece, par lesquels la ville de Bruxelles a fait éclater son attachement & son amour pour cet Auguste Convalescent, ont sans doute frappé l'esprit de ce Chirurgien devenu lui-même, dans ce moment, l'objet de la vénération du peuple. Il a vu que la Nation Belgique se fait un devoir d'aimer ses Maî-

tres & les Princes qui les repréſentent, autant & plus que toute autre nation; & s'il a trouvé moins d'art & d'apprêt dans la façon d'aimer de cette Nation, c'eſt que ſon amour porte l'empreinte du caractere de ſon cœur.

M. *Morand* a pu le remarquer pour ce qui le regardoit lui-même. L'impreſſion qu'a fait ſur lui l'accueil diſtingué, dont une foule immenſe s'étudioit à lui donner des marques, eſt preſque comparable à la joie que reſſentoient les grands Capitaines de l'ancienne Rome, lorſqu'il recevoient la couronne au milieu des acclamations du peuple qui aſſiſtoit à leur triomphe.

Mais de nouvelles allarmes vinrent troubler la ſécurité que la journée du 5 de Février avoit répandue dans les Pays-Bas Autrichiens; les ſuccès de la cure opérée par *Morand* ne ſe ſoutinrent point autant qu'on l'avoit eſpéré. La jambe de S. A. R. empira, & l'état fâcheux où elle fut après le départ du Chirurgien François, rappella dans l'eſprit allarmé des peuples ces triſtes momens, pendant leſquels on avoit craint pour la vie précieuſe d'un Prince univerſellement adoré. Nous n'étions cependant pas ſans reſſource. Il exiſtoit dans nos Provinces un homme qui avoit le talent particulier de guérir les maux de jambe les plus déſeſpérés. Chirurgien par état, il s'étoit diſtingué depuis long-tems par les cures les plus brillantes & les plus aſſurées, auxquelles de grands Maîtres avoient paru renoncer. Mais concentré dans la ville de Louvain, où il jouiſſoit en paix de la médiocrité de ſa fortune, cet homme ne ſembloit pas fait pour paroître à la Cour, où le célebre *Morand* avoit échoué. Il eſt cependant arrivé plus d'une fois que des Chirurgiens les plus renommés, ſoit par la ſupériorité du génie qui leur avoit procuré des places honorables, ſoit par les ſuccès dans les grandes opérations qui les avoient répandus dans le monde, ont blanchi vis-à-vis des maux légers en apparence, pendant que des hommes d'une réputation moins brillante ont réuſſi à les guérir par un traitement ſimple, appuyé d'une méthode particuliere.

M. *Jean Voghels*, Chirurgien de Louvain, avoit ce précieux talent pour les ulceres des jambes. Il entreprit la cure du Séréniſſime Prince, & pour y avoir réuſſi, il a été décoré du titre glorieux de Conſeiller-Chirurgien de ſa perſonne. Comblé des bienfaits de ſon Alteſſe Royale, il a encore eu la ſatisfaction de voir M. *Jean-Joſeph Voghels*, ſon fils, devenir l'objet des bontés de cet Auguſte Prince qui l'a pris à ſon ſervice en qualité d'homme de chambre. Par les ſoins que le fils donne pour aſſurer la ſolidité perſévérante de la cure de ſon pere, nos Provinces Belgiques ont l'avantage de voir leur Séréniſſime Gouverneur-Général jouir de la ſanté la plus parfaite, & la douce eſpérance de profiter encore long-tems de ſes bénignes influences.

C'eſt pour éterniſer la mémoire d'un Prince ſi digne d'être aimé & qui ne peut l'être aſſez, que les Etats de Brabant ont fait l'Inauguration de ſa ſtatue pédeſtre le 17 Janvier 1775. Elle eſt en bronze au milieu de la nouvelle place, vis-à-vis de l'endroit où étoit la vieille Cour à Bruxelles, avec cette Inſcription ſur le devant du piedeſtal.

Carolo Alexandro
Lotharingiæ & Barri Duci,
Supremo
Equitum Teutonicorum Magiſtro,
Pro Maria Theresia Aug.
Belgii Præfecto.
Optimo Principi
Patriæ Delicio.

On lit ſur le derriere du piedeſtal :

Quod per luſtra quinque,
Sacris excultis legibus, *æquis ſancitis*,
Agris erectis, *excitatis Artibus*,
Commerciô propagatô, *perpetuâ rerum copiâ procuratâ*,
Publicam felicitatem aſſeruerit.
Ordines Brab., Grati posuere.
Annô M. D. CC. LXIX.

Voici un Quatrain qui pourroit lui-même ſervir d'Inſcription :

Bronze, qui vas tranſmettre à la race future,
Du meilleur des Héros les traits & la figure ;
Puiſſes-tu, d'âge en âge, aux yeux du Citoyen,
Retracer ſes vertus, notre amour & le ſien.

L'attachement à ma Patrie, & à tout ce qui l'intéreſſe, m'a engagé dans cette eſpece de digreſſion. Mais ſi on la conſidere du côté de la maladie de S. A. R., cette digreſſion vient ici fort à propos ; car ſi la premiere cure eſt une époque honorable à la mémoire de feu M. *Morand*, la ſeconde eſt un événement bien plus flatteur pour M. *Voghels*, puiſqu'elle a rappellé le calme dans l'eſprit des peuples, & qu'elle a aſſuré le bonheur dont ils jouiſſent ſous le Gouvernement de S. A. R.

MORAND, (Jean-François-Clément) fils du célebre Chirurgien dont on vient de parler, naquit à Paris le 28 Avril 1726. Après de bonnes études, il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de ſa ville natale, y remporta les honneurs du Doctorat en 1750, & devint Profeſſeur d'Anatomie dans les Ecoles. Quelle exactitude n'apporta-t-il pas pour développer les replis les plus ſecrets du corps humain ? Quels talens ne montra-t-il pas pour réuſſir dans ſes recherches laborieuſes ? Formé par un pere qui étoit un des plus habiles Maîtres en ce genre, il fit honneur aux leçons qu'il en avoit reçues. Son mérite lui valut le titre de Médecin ordinaire de Stauiſlas, Roi de Pologne & Duc de Lorraine, à qui il dédia une Theſe ſoutenue, ſous ſa Préſidence, par M. *Guillaume Fumée* ;

elle posoit en question : *An ex Heroïbus Heroes?* On sent que la conclusion étoit affirmative. Cette cérémonie se fit avec pompe. Le Roi de Pologne étoit représenté par un Tableau d'un grand prix, placé dans le lieu le plus éminent des Ecoles; & un Officier principal, envoyé par Sa Majesté, assista à la dispute.

Différentes Sociétés Littéraires aggrégerent M. *Morand* à leur Corps, & témoignerent par-là l'estime qu'elles faisoient de ses talens. Telles sont l'Académie Royale des Sciences de Paris, dont il devint Bibliothécaire, l'Académie de Médecine de Madrid, la Société Botanique de Florence, la Société Royale de Londres, les Académies de Rouen, de Stockholm, les Colleges des Médecins de Nancy & de Liege. Nous avons de la façon de *Morand* :

Histoire de la maladie singuliere & de l'examen d'une femme devenue en peu de tems toute contrefaite par un ramollissement général des os. Paris, 1752, *in*-12. Il est question du ramollissement & de la contorsion singuliere des os de la nommée *Suppiot.* L'Auteur a joint le rapport de l'ouverture du cadavre de cette femme.

Nouvelle description des grottes d'Arcy. Lyon, 1752, *in*-12. Il a aussi donné une description de la Balme du Dauphiné, supérieure à celle que M. Dieulemant avoit communiquée à l'Académie des Sciences de Paris.

Lettre à M. Le Roi au sujet de l'Histoire de la femme Suppiot. Paris, 1753, *in*-12.

Eclaircissement abrégé sur la maladie d'une fille de Saint Geosme. Paris, 1754, *in*-4.

Recueil pour servir d'éclaircissement détaillé sur la maladie de la fille de Saint Geosme, près de Langres. Paris, 1754, *in*-12.

Lettre sur l'instrument de Roonhuysen. Paris, 1755, *in*-12.

Lettre sur la qualité des eaux de Luxeuil en Franche-Comté. Journal de Verdun, Mars 1756.

Mémoire sur les Eaux Thermales de Bains en Lorraine, comparées dans leurs effets avec celles de Plombieres. Journal de Médecine, Tome VI, 1757.

Du charbon de terre & de ses mines. Paris, 1769, *in-folio.* C'est le quarantieme cahier des Arts décrits par l'Académie des Sciences.

Mémoire sur la nature, les effets, propriétés & avantages du charbon de terre apprêté pour être employé commodément, économiquement & sans inconvénient au chauffage & à tous les usages domestiques. Paris, 1770, *in*-12, avec figures.

Eloge de M. *Morand*, son pere, en tête du Catalogue de ses livres.

Mémoire sur la qualité dangereuse de l'émétique des Apothicaires de Lyon.

MORANDI (Jean-Baptiste) s'est distingué vers le milieu de ce siecle par son goût pour la Botanique. Il cultiva un grand nombre de plantes dans son jardin, dont il publia la description dans un Ouvrage intitulé :

Historia Botanico-Practica, seu, plantarum, quæ ad usum Medicinæ pertinent, nomenclatura, descriptio & virtutes. Mediolani, 1744, *in-folio.* Il a suivi l'ordre de *Boerhaave;* mais les figures, qui en général sont trop petites, ne rendent pas toujours le vrai, sur-tout à l'égard des plantes officinales.

M. *Regnault*, de l'Académie de Peinture & de Sculpture de Paris, a publié quelque chose de mieux, en suivant le conseil que lui a donné feu M. *Roux*, Auteur du Journal de Médecine; il consiste à ne rien négliger sur les différentes parties de la fructification. C'est un Recueil en grand *in-folio* qui paroît sous ce

titre : *La Botanique mise à la portée de tout le monde*, ou, collection des planches, représentant les plantes usuelles d'après nature, avec le port, la forme & les couleurs qui leur sont propres, gravées d'une maniere nouvelle. Ce Recueil est un bon Ouvrage de plus pour faciliter l'étude de la Botanique. Il en paroît un cahier grand *in-folio* de cinq planches & cinq feuilles de discours tous les mois.

MOREAU, (Jacques) né à Châlons sur Saone le 15 Mai 1647, s'appliqua à l'étude de la Médecine, & fut disciple & ami du fameux *Gui Patin*. Il soutint des Theses publiques qui exciterent contre lui la jalousie & la haine des vieux Médecins; mais il justifia ces Theses par de bons écrits. Il en publia dans la suite quelques autres sur différentes maladies; tels sont une *Dissertation Physique sur l'Hydropisie*; des *Consultations sur le Rhumatisme*; un *Traité Chymique de la véritable connoissance des fievres continues, pourprées & pestilentielles, avec le moyen de les guérir*, qui fut imprimé à Dijon en 1683, *in*-12. Ce Médecin mourut le 4 Juin 1729, dans sa 83e. année.

MOREAU, (René) de Montreuil-Bellay, en Anjou, où il naquit en 1587, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1618. Comme il fit de grands progrès dans les Sciences, dans les Belles-Lettres & les Langues, il ne lui fallut point un moindre théatre que celui de Paris pour mettre ses talens au jour. La Cour & la ville s'empresserent à lui rendre justice, & il y fut autant estimé par son mérite que par son érudition. Il obtint une place au College Royal, où il remplit la Chaire de Médecine & de Chirurgie avec distinction. Il fut élu Doyen de sa Faculté en 1630 & continué en 1631. Le tems ne donna aucune atteinte à sa réputation; car non seulement elle se soutint dans la même vigueur jusqu'à sa mort arrivée le 17 Octobre 1656, à l'âge de 69 ans, mais elle passa au delà du tombeau, au moyen des Ouvrages qu'il a laissés. Voici leurs titres & leurs éditions :

De missione sanguinis in Pleuritide, cum vita Petri Brissoti. Parisiis, 1622, 1630, *in*-8. *Halæ*, 1742, *in*-8. On y trouve un Catalogue Chronologique de presque tous les Médecins qui ont vécu avant lui. Il s'étoit proposé de s'étendre sur l'Histoire de ceux de la Faculté de Paris; car il en parle comme d'un Livre prêt à voir le jour, en traitant de la vie de *Brissot: unô verbô ejus vitæ totius Historiam ex Libro nostro de Parisiensibus Medicis illustribus, quem tibi (Lectori Philiatro) jam affectum adornamus, depromptam exhibere nobis visum fuit, ne quid ad hujus Libri complementum superesse conquereris.* Ce Livre n'a cependant jamais paru.

Schola Salernitana, hoc est, de valetudine tuendâ. Adjectæ sunt Animadversiones novæ & copiosæ. Parisiis, 1625, 1673, *in*-8. Il y a encore beaucoup d'autres éditions de cet Ouvrage.

Vita & icon Jacobi Sylvii. Genevæ, 1635, *in-folio*, à la tête de l'édition des Œuvres de ce Médecin.

Epistola exegetica ad CL. V. Baldum Baldum de affecto loco in Pleuritide. Parisiis, 1641, *in*-8. *Romæ*, 1643, *in*-8.

Du Chocolate, Discours curieux, divisé en quatre parties. Traduit de l'Espagnol d'Antoine Colmenero, avec quelques annotations. Plus est ajouté un Dia-

logue composé par *Barthélémi Marrandon* des environs de la ville de Morchena, traduit aussi de l'Espagnol. Paris, 1643, *in*-4.

Remerciement à Michel le Mesle, au nom de la Faculté de Médecine, sur le rétablissement des Ecoles. 1643, *in*-4.

Epistola de Laryngotomia. Parisiis, 1646, *in*-8, avec les *Exercitationes Anginæ* de *Thomas Bartholin*.

Tabulæ methodi universalis curandorum morborum. Ibidem, 1647, *in-folio* & *in*-4.

René Moreau eut un fils nommé *Jean-Baptiste*, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1648, & Doyen de cette Compagnie en 1672 & 1673. Il succéda à son pere dans la Chaire du College Royal qu'il remplit avec honneur. On trouve *Jean-Baptiste-René Moreau* dans la liste des Médecins de Paris, sa patrie; il y fut reçu Docteur en 1676, & se montra digne de son pere & de son aïeul, dont il portoit les noms.

MOREL, (Jean) Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, né à Châlons sur Saone en 1593, étoit savant dans les Langues Grecque & Latine. Il mourut en Septembre 1668, & laissa au public un Ouvrage intitulé:

De febre purpuratâ epidemiâ & pestilenti quæ ab aliquot annis in Burgundiam, & omnes ferè Galliæ Provincias, debacchatur, Medica Dissertatio. Lugduni, 1641, *in*-8.

On trouve d'autres Médecins de ce nom, comme *Grégoire Morel* ou *Morelli*, qui a écrit:

De Aquis Medicatis Agri Patavini & de causis qualitatum quæ eis insunt, Compendiolum. Patavii, 1567, *in*-8.

Théodoric Morel, Docteur de la Faculté de Paris, qui a publié:

Orationes XIII encomiasticæ pro laude Medicinæ. Parisiis, 1524, *in*-4.

Fréderic Morel, célebre Professeur du College Royal de Paris, a utilement employé la connoissance qu'il avoit de la Langue Grecque. Il a revu les Ouvrages de *Synesius*; il a mis en Latin le Traité *De urinis* de *Théophile*, qui fut imprimé à Paris en 1608, *in*-12, il a traduit dans la même Langue un Traité des purgatifs attribué à *Hippocrate*, mais qui n'est point de lui. On l'a sous ce titre:

Hippocratis de pharmacis purgantibus libellus. Ex Cujaciano Cod. à R. P. S. J. exscriptus; hactenus in plerisque Hippocraticis editionibus desideratus; quem & Latinè vertit & Notis illustravit. Parisiis, 1621, *in*-24.

Pierre Morel est Auteur des Ouvrages suivans:

Methodus præscribendi formulas remediorum elegantissima, quæ antehac aliquoties immutata & mutilata prodiit: nunc verò, consensu Authoris, Praxi Medicæ novissimè initiatorum in gratiam, & commodum publicum, studiô Joannis Jacobi à Brunn genuinam lucem adspicit. Cum annexo systemate Materiæ Medicæ, methodo medendi & formulis medicamentorum præscribendis accommodatô. Basileæ, 1630, *in*-8. *Genevæ*, 1639. *Lipsiæ*, 1645, *in*-8. *Patavii*, 1647, *in*-12. *Lipsiæ*, 1654, *in*-8. *Amstelodami*, 1659, 1665, *in*-12. *Amstelodami & Hagæ Comitis*, 1680, *in*-12. Les deux dernieres éditions ont été augmentées par *Gerard-Léonard Blasius*.

Systema parascevasticum ad Praxim; Materiæ Medicæ sylvam complectens, & ratio-

nem præscribendi ipsam in formulas secundùm leges Pharmaciæ & normam practicandi Monspelii usitatam. Aureliopoli, 1628, *in*-8. *Lugduni*, 1657, *in*-12. *Amstelodami*, 1659, 1680, *in*-12. *Blasius* a enrichi de notes les deux dernieres éditions qui ne different point de celles qui ont paru dans les mêmes années à Amsterdam, sous le titre qu'on a donné plus haut.

Jean-Charles Morel a publié à Besançon en 1746, *in*-8, un Recueil Latin de questions de Médecine sur les Eaux de Plombieres.

Devaux parle d'un Chirurgien du même nom dans son *Index Funereus.* C'est *Claude Morel* natif de Paris, ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme. Il fut premier Chirurgien de Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston de France, Duc d'Orléans. A la mort de cette Princesse, il remplit la charge de Chirurgien en Chef de la Charité, & fit dans cet Hôpital, ainsi que dans la ville, les opérations les plus délicates de son Art, avec un succès toujours égal. Il se distingua sur-tout par la Lithotomie, & forma quantité d'Eleves à l'Hôtel-Dieu dans la pratique de la Taille, pendant qu'il se faisoit admirer dans les Ecoles publiques par ses Démonstrations Anatomiques & Chirurgicales. *Morel* mourut âgé de plus de 70 ans, le 3 du mois de Décembre 1703.

MORGAGNI (Jean-Baptiste) naquit à Forli, ville de la Romagne, le 25 Février 1682, de *Fabrice Morgagni* & de *Marie Fornielli.* Il n'avoit que six ans, lorsqu'il perdit son pere; mais il trouva dans les soins de sa mere tout ce qu'il pouvoit espérer du côté de l'éducation; & comme il avoit autant de goût que de disposition à l'étude, il fit des progrès rapides dans les Belles-Lettres & les Langues savantes, auxquelles il s'appliqua dans sa patrie. Il n'en fit pas de moins grands dans la Philosophie, dont il soutint des Theses qu'il dédia au Cardinal Ottoboni. Savant au delà de son âge, *Morgagni* donna dès lors les plus belles espérances de ce qu'il pouvoit devenir un jour, s'il continuoit de montrer la même ardeur dans la carriere des Sciences. Il se rendit à Bologne pour y commencer son Cours de Médecine; & quoiqu'il n'eût que quinze ans lorsqu'il l'entreprit, *Antoine-Marie Valsalva*, *Hippolyte-François Albertini* & *Jacques de Sandris*, ses premiers Maîtres, ne tarderent pas à sentir tout ce que valoit un tel disciple. Les actes qu'il soutint pour son Doctorat lui firent beaucoup d'honneur. On lui trouvoit déja de grandes connoissances; & comme il avoit une mémoire étonnante, la réflexion juste, le jugement pénétrant, on ne douta pas que bientôt il en acquerroit de plus grandes encore. Son assiduité à l'étude lui donna un mal d'yeux qui interrompit pendant quelque tems ses lectures, qui fit même craindre qu'il ne perdît la vue; mais l'air natal, le repos & les remedes qu'il employa, parvinrent à dissiper ce mal si désolant pour un homme de Lettres.

Dès qu'il fut guéri, il retourna à Bologne où il apporta une nouvelle ardeur pour l'étude. Il commença par aider *Valsalva* dans ses travaux Anatomiques sur l'oreille; ce fut lui qui prépara la plûpart des pieces qui ont été décrites, ou dont on trouve les figures dans le Traité que ce Médecin a publié sur l'organe de l'ouie. Il lui rendit encore d'autres services, comme celui de remplir sa Chaire pendant le tems d'un voyage qu'il fit à Parme. *Morgagni*

fut d'autant plus ſuivi dans les leçons qu'il donna alors à Bologne, qu'il les rendit intéreſſantes par la quantité de préparations Anatomiques qu'il démontra à ſes auditeurs, & par les diſcours éloquens qu'il leur adreſſa. Il avoit d'ailleurs des manieres ſi engageantes, qu'il mettoit tout le monde de ſon parti & qu'il étoit impoſſible de lui refuſer ſon amitié ; les plus ſavans hommes de ſon tems lui accorderent même la leur, & en particulier les freres *Manfredi*, *Beccari*, *Jean-Antoine* & *Victor Stancari.*

Sa réputation, qui augmentoit tous les jours, lui mérita l'entrée de l'Académie *degli inquieti.* Mais comme *Morgagni* n'étoit occupé que des moyens d'étendre la ſphere de ſes connoiſſances, il ſe rendit à Veniſe, où il cultiva diverſes branches de la Phyſique avec *Jean Poleni*, *Jean-Jérôme Zanichelli* & pluſieurs autres Savans. Tout occupé encore du deſſein de ſe perfectionner dans la Médecine, il paſſa de Veniſe à Padoue pour y ſuivre les Leçons des Profeſſeurs de l'Univerſité de cette ville ; & ce ne fut qu'après avoir fait de nouveaux progrès qu'il ſe détermina à s'établir dans ſa patrie. Mais trop reſſerré à Forli pour y tirer parti de ſes talens, il ſuivit le conſeil de *Guglielmini* qui l'engagea à revenir à Padoue. Il n'y fut pas long-tems ſans être employé ; car *Guglielmini* étant mort en 1710, *Vallisnieri* lui ſuccéda, & laiſſa une Chaire vacante que *Morgagni* obtint en 1711. Pendant qu'il enſeignoit à Padoue, il ſe lia d'amitié avec le célebre *Lanciſi*, qu'il aida dans l'explication des Tables d'*Euſtachi* qui furent publiées en 1714.

Le ſavoir de *Morgagni* n'étoit point borné à la Médecine ; il s'étendoit ſur la Littérature, l'Hiſtoire & les Antiquités. Ce fut cependant par l'Anatomie que ce grand Homme brilla davantage, & ce fut-elle qui lui mérita la réputation qui le fit monter à la premiere Chaire de Padoue le 5 Octobre 1715 ; il y remplaça *Michel-Ange Molinetti.*

L'Académie des Curieux de la Nature reçut *Morgagni* au nombre de ſes Membres en 1708, la Société Royale de Londres en 1724, & l'Académie des Sciences de Paris le choiſit pour remplacer *Ruyſch* mort en 1731. Comme le nom de notre Médecin devenoit de jour en jour plus célebre, l'Académie Impériale de Pétersbourg le mit dans la liſte de ſes Aſſociés en 1735, & l'Académie de Berlin en 1754. Ces différentes admiſſions firent honneur à *Morgagni* ; mais ce qui ne lui en fit pas moins, ce fut de ſe voir eſtimé des hommes les plus ſavans de ſon tems, d'être même, en quelque ſorte, l'arbitre des diſputes qui s'élevoient dans la Médecine, puiſque tout le monde cherchoit à s'appuyer de ſon opinion. La ville de Forli ſe fit gloire de l'avoir vu naître ; & pour laiſſer à la poſtérité une marque publique des ſentimens qu'elle avoit conçus pour un tel citoyen, elle l'honora de ſon vivant, en faiſant placer dans le Palais principal, ſon Buſte avec cette Inſcription :

JO. BAPT. MORGAGNO, NOB. FOROL.
PATRIA,
Inventis, Libriſque ejus probatiſſimis
Ubique gentium illuſtrata,
Decrevit A. D. MDCCLXIII

Ponendam in celeberrimo hoc loco
Marmoream effigiem
Adhuc viventis.

On lit tout autour :

Hic eſt, ut perhibent doctorum corda virorum,
Primus in humani corporis Hiſtoriâ.

A toutes ces marques d'honneur, *Morgagni* pouvoit ajouter celles qu'il avoit reçues par la viſite des plus grands perſonnages de ſon tems. Les Princes, les Savans ſe firent un plaiſir de l'aller voir dans leurs voyages d'Italie. Charles-Emmanuel III, Roi de Sardaigne, eut une longue converſation avec lui en paſſant à Forli. Il fut accueilli de Joſeph II, Empereur regnant, dans le voyage que ce grand Prince fit en Italie. Les Papes Clément XI & Clément XII lui ont donné des marques particulieres de leur eſtime, & Benoit XIV a fait de lui une mention honorable dans ſon Traité *De beatificatione ſervorum Dei.* Les hommes les plus célebres de ſon ſiecle n'échapperent même aucune occaſion de relever ſon mérite; tels furent, en particulier, *Lanciſi*, *Verheyen*, *Heiſter*, *Ruyſch*, *Boerhaave*, *Daniel Leclerc*, *Fantoni*, *Nigriſoli*, *Michelotti*, *Riccha*, &c. Ce fut principalement par l'Anatomie que *Morgagni* fut conſidéré; il s'occupa de cette Science toute ſa vie, & ne ceſſa de travailler juſqu'à la fin de ſa carriere, qu'il termina le 5 Décembre 1771, à l'âge de 89 ans, 9 mois & 10 jours.

Ce Médecin étoit d'une conſtitution robuſte, grand de taille, d'un aſpect agréable & gai. Il avoit les yeux bleus, & comme il s'étoit fait une habitude de les baigner tous les jours à l'eau froide, il conſerva la vue extrêmement bonne juſques dans la vieilleſſe. *Morgagni* avoit épouſé *Paola Vergieri*, noble Demoiſelle de Forli, qui lui donna quinze enfans, dont huit vivoient encore à ſa mort.

L'Anatomie doit beaucoup de découvertes à ce Savant. Il en fit de conſidérables ſur les muſcles de l'os Hyoïde, de la Luette & du Pharynx, ſur la Langue, l'Epiglotte, les Glandes Aryténoïdes, les Glandes Sebacées, la Veſſie, l'Uterus, le Vagin & les Mammelles. Il porte par-tout le flambeau de la vérité; car il eſt un des premiers qui aient banni de l'Anatomie ces erreurs, que de fauſſes lumieres avoient entretenues trop long-tems. C'eſt dans ſes précieux Ouvrages qu'il faut chercher le réſultat des recherches qui lui ont coûté un travail infini :

In Aurelium Cornelium Celſum & Quintum Serenum Sammonicum Epiſtolæ quatuor. Hagæ Comitis, 1704, *in*-4.

Adverſaria Anatomica prima. Bononiæ, 1706, *in*-4. *Leidæ*, 1714, *in*-4. *Adverſaria Anatomica II, III & IV. Bononiæ*, 1717, *in*-4. *Adverſaria ſex Anatomica. Patavii* 1719, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1723-1740, ſix volumes *in*-4, avec figures. Il n'eſt point de partie du corps humain de laquelle cet Anatomiſte n'ait parlé, mais il le fait avec cet eſprit de critique qui peſe tout, qui réfléchit ſur tout, & qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu & bien vu.

Nova inſtitutionum Medicarum Idea. Patavii, 1712, *in*-4. *Leidæ*, 1740, *in*-8.

Vita Gulielmini. A la tête des Ouvrages de ce Médecin, dont il a procuré l'édition. On en a une de Geneve, 1719, deux volumes *in*-4,

Epistolæ Anatomicæ duæ, *novas observationes & animadversiones complectentes*, *quibus Anatome augetur*, *Anatomicorum inventorum historia evolvitur*, *utraque ab erroribus vindicatur. Lugduni Batavorum*, 1728, *in*-4. *Morgagni* eut de vifs démêlés avec *Bianchi* sur la structure du Foie; *Lancisi*, leur ami commun, tâcha de les concilier. Mais celui-ci étant mort, *Bianchi* voulut rentrer en lice, & mit au jour ses sentimens dans une nouvelle édition de l'histoire du Foie. Ce fut à ce sujet que *Morgagni* censura ses planches dans la premiere des deux Lettres, dont on vient de donner le titre. Il y attaque son adversaire avec beaucoup de modestie. *Bianchi* s'en prévalut dans sa défense; il s'étudie à piquer le pacifique *Morgagni*. Celui-ci fut si sensible à ce mauvais procédé, qu'il mena assez durement *Bianchi* dans sa seconde Lettre.

Epistolæ anatomicæ duodeviginti ad scripta pertinentes celeberrimi Ant. Mariæ Valsalvæ. Venetiis, 1740, deux volumes *in*-4, avec les Ouvrages du même *Valsalva*, dont il a donné une édition. Ces Lettres roulent sur la structure de l'oreille interne & externe, sur le Larynx, le Pharynx, le Colon, le Cæcum, le Cœur, les vaisseaux veineux & artériels, les Nerfs, les Reins, la structure de l'oeil, &c.

De sedibus & caussis morborum per Anatomen indagatis Libri quinque. Venetiis, 1760, *in-folio. Patavii*, 1765, deux volumes *in-folio. Lovanii*, 1766-67, deux volumes *in*-4, en quatre Tomes. L'Auteur étoit âgé de près de quatre-vingt ans, lorsqu'il publia cet excellent Ouvrage. Son Epitre à *Jean-Fréderic Mechel* est datée de Padoue le 31 Août 1760, & c'est la derniere de celles qui se trouvent à la tête de différens Livres de ce Traité. On peut dire que *Morgagni* n'a fait que des Chefs-d'œuvres. Comme il est par-tout l'interprete de la Nature, il a tenu le premier rang parmi les Anatomistes de son tems: M. *Senac* l'a surnommé le grand *Morgagni*.

Ses Ouvrages en tout genre, c'est-à-dire, ceux de Littérature, d'Histoire, d'Anatomie & de Médecine, ont été recueillis & publiés à Bassano, 1765, en cinq volumes. On y trouve les pieces suivantes, outre celles dont on a déja parlé:

De Anatomicis Eustachii Tabulis Epistola.

De glandulis Epistola.

De lacrymalibus ductibus, eorumque obstructione, Epistola.

De acu intrà vesicam intrusâ, & de excrescentia membranæ adiposæ, Epistola.

De calculis felleis Epistola.

De venæ cavæ varicibus Epistola.

De vesicæ calculis à Fratre Jacobo Beaulieu Patavii exsectis, & de casu Corneliæ Baudiæ, Epistola.

Responsum Medico-Legale circa obstetricum judicium de mulieris virginitate.

Responsum Medico-Legale alterum super seminis emittendi impotentiâ.

Responsum Medico-Legale tertium, an post septem à conceptione menses infans nasci possit vitalis & perfectus.

MORIENUS, ancien Alchymiste qui étoit de Rome, se retira à Jérusalem pour y vivre en Hermite. Il passe pour un des meilleurs Ecrivains qui nous restent sur la Métallurgie: les Adeptes ont toujours fait beaucoup de cas de

ce

ce qu'il a laissé sur la transmutation des métaux. Suivant *Boerhaave*, ses Ouvrages ont été traduits de l'Arabe en Latin en 1182. Le Docteur *Shaw* fait mention de deux suivans :

Liber de distinctione Mercurii Aquarum. Il étoit en manuscrit dans la Bibliotheque de *Boyle*, à qui *Elie Ashmole* l'avoit donné.

Liber de compositione Alchemiæ. On trouve ce Livre dans la Bibliotheque Chymique de *Manget*, Tome I, page 509.

Manget & *Lipenius* citent un autre Ouvrage de *Morienus*, imprimé à Paris en 1559 & 1574, *in*-4, à Hanau en 1593 & 1663, *in*-8, sous ce titre :

De Re Metallica, Metallorum transmutatione, & occultâ summâque Antiquorum Medicinâ Libellus.

MORIN (Jean-Baptiste) étoit de Villefranche en Beaujolois, où il naquit le 23 Février 1583. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine à Valence en Dauphiné, où il reçut le bonnet de Docteur. Delà il vint à Paris, & plus occupé de l'Astrologie judiciaire que de la Science de guérir, il tenta de faire fortune par toutes ces mystérieuses chimeres qu'on déduit de la position des astres. Cet Art superstitieux étoit alors à la mode ; & comme il avoit cours chez les Grands autant & plus que parmi le peuple, ce fut par lui que *Morin* se procura l'entrée chez les Cardinaux de Richelieu & Mazarin. Le premier, que la vaste étendue de son génie n'avoit pas empêché d'être crédule, ainsi que tant d'autres, le consulta en différentes occasions ; il n'entreprit même le voyage de Perpignan que sur la décision de cet oracle astrologique. Le Comte de Chavigni, Secretaire d'Etat, régloit toutes ses démarches sur les avis de *Morin*, & ce qu'il regardoit comme la chose la plus importante, il avoit recours à lui pour fixer les heures des visites qu'il rendoit au Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal Mazarin avoit aussi beaucoup de confiance dans les prédictions de *Morin* ; & pour récompenser ses talens à cet égard, il lui fit une pension de deux mille livres, après lui avoir procuré la Chaire des Mathématiques au College Royal de Paris.

Le hazard qui justifia quelques-uns des horoscopes de ce Médecin, lui avoit procuré cette réputation qui le mit à la mode dans la Capitale. On dit qu'il ne se trompa que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe, qu'il rencontra, à dix heures près, le moment de celle du Cardinal de Richelieu, & qu'ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle étoit, il répondit que cet homme auroit la tête tranchée. On ajoute qu'il se méprit de seize jours seulement à la mort du Connétable de Lesdiguieres, & de six à celle de Louis XIII. Mais on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur pareilles prédictions ; on n'y voit que de la charlatannerie, & tout au plus l'art adroit de savoir faire ses combinaisons.

Morin attaqua le systême de *Copernic* & celui d'*Epicure* ; il eut même des démêlés très-vifs, à ce sujet, avec *Gassendi*, *Bernier* & d'autres Savans. On commença par lui faire voir qu'il se trompoit lourdement dans ses prédictions, & qu'elles ne devoient leur apparence de succès qu'au hazard & aux circons-

tances dont il étoit prévenu. On lui prouva ensuite qu'il n'avoit point trouvé le problême des longitudes, comme il s'en étoit flatté dans l'espérance d'obtenir les cent mille livres que la Hollande avoit promis, & les trois cens mille que l'Espagne s'étoit engagée de payer à celui qui feroit cette découverte. Mais la démonstration de son extravagance à cet égard alluma sa bile; son dépit redoubla même si fort, lorsqu'il vit l'Astrologie judiciaire en butte aux traits de *Gassendi*, qu'il lui prédit, pour toute réponse, qu'il mourroit à la fin de Juillet ou au commencement d'Août 1650. *Morin* savoit que *Gassendi* étoit parti pour la Provence en très-mauvais état, qu'il avoit été condamné des Médecins, & que sa santé ne se rétablissoit point. Elle prit cependant insensiblement le dessus à la faveur de l'air natal; & ce qui dut dérouter cet Astrologue, c'est que *Gassendi* ne se porta jamais mieux que pendant l'année 1650. Cette bévue n'est point la premiere qu'on ait reprochée aux diseurs de bonne ou de mauvaise aventure. Au reste, l'Astrologie judiciaire a été mêlée à la Médecine bien des siecles avant celui de *Morin* qui n'a fait que rajeunir de vieilles erreurs.

Ce Médecin mourut à Paris le 6 Novembre 1656, à 73 ans. Sa Vie fut imprimée dans cette ville en 1660, *in*-12. Les Ouvrages qu'il a donnés sont:

Astrologia Gallica. Astronomia à fundamentis integrè & exactè restituta.

Nova mundi sublunaris Anatomia. Parisiis, 1619, *in*-8. En François, Lyon, 1707, *in*-8.

Epistola pro restituenda Astrologiâ. Parisiis, 1628, *in*-8.

Longitudinum terrestrium & cœlestium nova & optata scientia. Ibidem, 1634, *in*-4.

Tychobraheus in Philolaum pro telluris quiete. Ibidem, 1642, *in*-8.

Alæ telluris fractæ adversùs Gassendi Librum de motu impresso à motore translato. Ibidem, 1643, *in*-4.

Refutatio Libri de præadamitis. Ibidem, 1656, *in*-12.

MORIN (Louis) naquit au Mans, le 11 Juillet 1635, dans une famille qui étoit peu favorisée des biens de la fortune, mais qui ne laissa pas de prendre beaucoup de soins de son éducation & de lui inspirer le goût pour l'étude. Il fit la route de Paris à pied en herborisant, & se mit sur les bancs de Philosophie. Son cours fini, il passa aux Ecoles de la Faculté de Médecine; & pendant tout le tems qu'il s'appliqua à cette Science, il vécut en anachorete, ne mangeant que du pain & ne buvant que de l'eau: tout au plus se permettoit-il quelques fruits. Paris étoit pour lui une autre Thébaïde; mais il lui fournissoit des Livres & des Savans, & cela lui suffisoit, puisqu'il parvint à s'y faire recevoir Docteur en 1667.

Cette vie si simple & si retirée n'avoit d'autre objet que de se ménager des moyens pour se pousser dans les Sciences. *Morin* y fit de grands progrès, sur-tout dans la Botanique, & ce fut par elle qu'il mérita l'estime de *Fagon*, de *Longuet* & de *Galois* qui travailloient à un Catalogue des plantes du Jardin Royal publié en 1665, sous le nom de *Valot*, premier Médecin. Pendant ce travail, *Morin* fut souvent consulté, & comme il donna de grandes preuves de son savoir, *Fagon* ne manqua dès lors aucune occasion de lui témoigner toute la considération qu'il avoit conçue pour lui. *Morin* la méritoit par plus

d'un endroit ; car il étoit encore estimable par son caractere. Quoiqu'il fût d'un tempérament délicat, il se levoit tous les jours à deux heures du matin pour vaquer à la priere, il rendoit ensuite ses visites aux pauvres malades des paroisses, dont il s'étoit chargé. L'après-midi, il travailloit à la connoissance & à la recherche des plantes. Il fut depuis Médecin de l'Hôtel-Dieu, mais la pension qu'il retiroit de cet Hôpital, y demeuroit ; il la remettoit dans le tronc, après avoir bien examiné si personne ne le voyoit.

Tant de mérite ne fut pas sans récompense. Un homme aussi studieux que *Morin*, pouvoit aspirer aux places les plus honorables. Il fut nommé Associé Botaniste de l'Académie des Sciences de Paris en 1699, & en 1707, il fut fait pensionnaire à la mort de *Dodart*. En 1701, l'Académie inséra dans ses Mémoires son *Projet d'un systême touchant les passages de la boisson & des urines*; mais *Morin* ne brilloit pas du côté de la Physiologie. Il suppose gratuitement que la boisson tombe par les pores de l'estomac dans la cavité du bas-ventre, & qu'elle est résorbée par ceux de la vessie. On a de lui un *Mémoire sur les Eaux de Forges* qui vaut mieux, & qui fut publié avec ceux que l'Académie fit imprimer en 1708.

Pendant que *Tournefort* alla herboriser dans le Levant, par ordre de Louis XIV, *Morin* fut chargé de faire, en sa place, les démonstrations des plantes au Jardin Royal. *Tournefort* le paya de ses peines en lui rapportant de l'Orient une nouvelle plante, qu'il nomma *Morina Orientalis*. Mais comme les talens de *Morin* ne se bornoient point à la Botanique, & que sa capacité & son expérience dans la cure des maladies étoient généralement reconnues, Mademoiselle de Guise le choisit pour son Médecin. Après la mort de cette Princesse qui lui laissa 2000 livres de pension par son testament, il se retira à l'Abbaye de Saint Victor pour vaquer à la priere, à l'étude & au soulagement des pauvres qu'il traita toujours par charité. Ce fut dans ces pieux exercices qu'il mourut le premier de Mars 1715, âgé de près de 80 ans. Il laissa une Bibliotheque, de près de vingt mille écus, dans laquelle on trouva un médaillier, un Herbier, un Index alphabétique, Grec & Latin, sur les Ouvrages d'*Hippocrate*, & des observations Météorologiques recueillies depuis 40 ans. Ces deux Ouvrages sont demeurés manuscrits. Voilà à quoi se bornoit tout le bien de ce Médecin; il n'a fait aucune autre acquisition, quoiqu'il eût toujours vécu avec beaucoup de frugalité & dans un travail perpétuel.

MORISON, (Robert) habile Médecin & célebre Botaniste, étoit d'Aberdéen en Ecosse, où il naquit, en 1620, de *Jean Morison* & d'*Anne Cray*. Après de bonnes études d'Humanités, il fit son cours de Philosophie dans l'Université de sa ville natale, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur-ès-Arts en 1638, on lui reconnut assez de capacité pour enseigner lui-même dans les Ecoles qu'il venoit de quitter. *Morison* s'appliqua alors aux Mathématiques & dans la suite à la Théologie & à la Langue Hébraïque. C'étoit le goût de ses parens ; mais comme le sien le portoit vers la Médecine & sur-tout la Botanique, il se borna enfin à l'étude de ces Sciences, & fit de grands progrès dans la derniere, pour laquelle il avoit beaucoup de passion.

Les guerres civiles suspendirent pour un tems cette passion. Plein de zele pour les intérêts du Roi Charles I, il devint soldat & signala son courage dans le combat donné sur le pont d'Aberdéen entre les habitans de cette ville & les troupes presbytériennes. Il y fut dangereusement blessé à la tête; mais obligé de fuir hors de sa patrie, il alla achever sa guérison en France, où il reprit son ancien goût pour la Botanique qu'il étudia sous *Robin*. Il ne négligea cependant point la Médecine; car il fut reçu Docteur de la Faculté d'Angers en 1648. Muni de ce titre, il revint à Paris & continua de suivre *Robin*, à la recommandation duquel Gaston de France, Duc d'Orléans, lui confia la direction du Jardin Royal de Blois en 1650. *Morison* dressa une nouvelle méthode d'expliquer la Botanique qui plut au Duc; mais ce Prince étant mort, il prit le parti de retourner, en 1660, en Angleterre avec le Roi Charles II, à qui Gaston l'avoit présenté à Blois. Charles ne fut pas plutôt arrivé à Londres, qu'il nomma *Morison* Médecin de sa personne & Professeur Royal de Botanique, avec une pension annuelle de deux cens livres sterling.

Pour faire honneur aux charges qu'il occupoit & pour montrer qu'il en étoit digne, il publia son premier Ouvrage sous ce titre:

Hortus Regius Blesensis auctus, cum notulis durationis & characterismis plantarum tàm additarum quàm non scriptarum. Item plantarum in eodem Horto Regio Blesensi contentarum, nemini hucusque scriptarum, brevis & succincta delineatio, quibus accessere observationes generaliores Rei Herbariæ studiosis valdè necessariæ. Præludiorum Botanicorum Pars prior. Accessere Hallucinationes Casparis Bauhini in Pinace, tàm in digerendis quàm denominandis plantis. Animadversiones in tres Tomos Historiæ plantarum Joannis Bauhini. Dialogus inter socium Collegii Regii Londinensis Gresham *dicti, & Botanographum Regium. Præludiorum Botanicorum Pars altera. In calce. Epistola ad Abel Brunyer & Nicolaum Marchant. Londini*, 1669, *in*-12. On avoit déja des éditions de l'*Hortus Regius Blesensis* de la façon de *Brunyer*, l'une de Paris, 1635, *in-folio*, suivant *Séguier*, l'autre de la même ville, 1655, *in-folio*, selon le Catalogue de *Falconet*, N°. 4363; mais comme *Morison* a considérablement augmenté cet Ouvrage, qu'il y a promis 260 plantes nouvelles, qu'il l'a même enrichi par la distribution des genres qu'il établit sur la fleur, & qu'il en déduit delà les caracteres, on n'a pas moins senti toute l'obligation que la Botanique lui devoit.

La réputation de ce Médecin s'accrut tellement après la publication de cet Ouvrage, que la Faculté d'Oxford lui offrit l'incorporation en la même année 1669, avec une Chaire dans ses Ecoles. *Morison* l'accepta du consentement du Roi. Il monta dans cette Chaire en 1670, il la remplit honorablement, & il forma de savans disciples dans la Science des plantes qui étoit l'objet de ses leçons. Une aventure malheureuse enleva ce Botaniste à la République des Lettres. Le timon d'un chariot lui heurta violemment la poitrine; il mourut le lendemain du coup qu'il avoit reçu, à Londres, le 10 Novembre 1683, à l'âge de 63 ans. Voici la notice des autres Ouvrages que nous avons de lui:

Plantarum umbelliferarum distributio nova per tabulas cognationis & affinitatis ex libro naturæ observata & detecta. Oxonii, 1672, *in-folio*. C'est sur les semences qu'il établit les genres de ces plantes.

Plantarum Historiæ universalis Oxoniensis pars secunda, *seu*, *herbarum distributio nova per tabulas cognationis & affinitatis. Oxonii*, 1680, *in-folio.* Le titre annonce assez que cet Ouvrage est la seconde partie du précédent. La troisieme a paru après la mort de l'Auteur, par les soins de *Jacques Bobart*, Directeur du Jardin d'Oxford. L'édition est de cette ville, 1699, *in-folio.* Les trois parties ont été publiées ensemble, Oxford, 1715, deux volumes *in-folio*, avec beaucoup de figures. *Séguier* cite encore un Traité à l'Article de *Morison* :

Almagestum Botanicum, *sive*, *Phytographiæ Plucknetianæ Onomasticon methodô syntheticâ digestum. Oxonii*, 1696, *in-folio.*

La nouvelle méthode que ce Botaniste donne dans son Histoire des plantes, est estimée des connoisseurs. Ils regretent que l'Auteur ne l'ait pas complettée, en traitant des arbres & des plantes ligneuses ; mais apparemment qu'il a jugé que cette partie étoit peu nécessaire, ou peut-être que la regardant moins difficile dans le nouvel arrangement qu'il se proposoit d'y établir, il l'a renvoyée à un autre tems, dont sa mort inopinée ne lui a pas permis de jouir. La méthode de *Morison* consiste à établir les genres des plantes sur les parties de la Fructification, c'est-à-dire, les fleurs, les semences & les fruits. On ne sauroit assez louer le dessein de cet Auteur ; on lui reproche cependant de s'être trop loué lui-même. Bien loin de se contenter de la gloire que ne pouvoit manquer de lui procurer le plus beau projet qu'on ait jamais fait en Botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de *Christophe Colomb* ; & sans parler de *Gesner*, de *Césalpin* & de *Colomna*, il assure en plusieurs endroits de ses Ouvrages qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'auroit peut-être cru sur sa parole, s'il n'avoit point transcrit des pages entieres de ces deux derniers Auteurs ; ce qui fait voir que leurs Traités lui étoient assez familiers.

MORONUS, (Matthias) Médecin du XVII siecle, exerça sa profession à Cassal, & parvint ensuite à l'emploi de Proto-Médecin de tout le Duché de Montferrat. Il fut honoré du titre de Médecin de Louis XIII, Roi de France ; apparemment qu'il l'obtint au tems de la conquête du Montferrat par le Comte d'Harcourt en 1640. *Moronus* mourut en 1650, âgé de 53 ans, & laissa un Ouvrage intitulé :

Directorium Medico-Practicum, *sive*, *Indices duo præternaturalium affectuum*, *cùm distinctorum*, *tùm implicatorum*, *de quibus peculiares extant gravissimorum Virorum Consultationes*, *Epistolæ*, *Quæstiones*, *Responsiones*, *Observationes*, *Historiæ*, *&c. Lugduni*, 1647, 1650, *in-8. Francofurti*, 1663, *in-4*, par les soins & avec les additions de *Sébastien Scheffer.*

MORTON, (Richard) de la Province de Suffolck en Angleterre, fut reçu Bachelier ès Arts à Oxford, & devint ensuite Chapelain de la famille de Foley dans la Province de Worcester. Mais comme il étoit non-conformiste, il dut abandonner cette place ; & dès lors il s'appliqua à l'étude de la Médecine, dont il prit le bonnet de Docteur, en 1670, pendant le séjour qu'il fit à Oxford avec le Prince d'Orange, qu'il accompagna en qualité de Médecin attaché à sa personne. Après sa réception au Doctorat, il se fit aggréger au College

Royal de Londres & ne tarda pas à être fort ſuivi dans la pratique. Il s'acquit ſur-tout beaucoup de célébrité par le traitement de la phthiſie, dont il rapporte lui-même les ſuccès dans celui de ſes Ouvrages qui s'étend ſur cette maladie. Il en a écrit quelques autres qu'il publia peu d'années avant ſa mort arrivée dans la Province de Surrey le 30 Août 1698. Voici les titres ſous leſquels les Ouvrages de ce Médecin ont paru:

Phthiſiologia, ſive, Exercitationes de Phthiſi. Londini, 1689, *in*-8. En Anglois, Londres, 1694, *in*-8. Il entre dans un grand détail ſur cette maladie & ſes différentes eſpeces.

Exercitationes de morbis univerſalibus acutis. Londini, 1692, *in*-8.

De Febribus inflammatoriis. Ibidem, 1694, *in*-8. *Bremæ*, 1693, *in*-8. C'eſt avec raiſon qu'on reproche à cet Auteur ſon attachement au régime chaud dans la cure des maladies aiguës. L'abus dans lequel il tomba à cet égard, & ſur-tout dans la petite vérole, doit avoir eu des ſuites aſſez frappantes pour lui ouvrir les yeux; mais la lumiere de l'expérience ne fait ſur eux qu'une impreſſion bien foible, quand ils ſont éblouis par le faux brillant d'un ſyſtême.

Opera omnia. Amſtelodami, 1696, deux volumes *in*-8. *Genevæ*, 1696, *in*-4, avec les Ouvrages de *Liſter* & de quelques autres. *Lugduni Batavorum*, 1697, *in*-4. *Genevæ*, 1727, *in*-4. *Venetiis*, 1733, *in*-4. *Lugduni*, 1737, *in*-4.

MOSCHION, diſciple d'*Aſclépiade* le Bythinien, au commencement du quarantieme ſiecle du monde, fut appellé le *Correcteur*, parce qu'il corrigea quelques-unes des opinions de ſon Maître. *Galien* parle de ce *Moſchion*, & il en fait d'ailleurs citer un autre par *Soranus* qui lui attribue des Livres ſur l'ornement & l'embelliſſement du corps. *Pline* en cite un troiſieme qui eſt Auteur d'un Ouvrage touchant les Raiforts, & *Plutarque* en nomme un quatrieme qui étoit ſon contemporain & ſon ami, qui vivoit par conſéquent au commencement du ſecond ſiecle de ſalut.

On trouve dans le *Lindenius renovatus* & dans preſque tous les Bibliographes un Ouvrage ſous le nom d'un *Moſchion*, Médecin de la Secte Méthodique, dont il eſt aſſez difficile de fixer l'âge; mais qu'on ne croit pas pouvoir placer plus haut que le huitieme ſiecle. *Haller* croit que ce Livre fut compoſé en Latin & traduit enſuite en Grec; c'eſt au moins le ſentiment de *Gaſpar Wolff* qui en a donné une édition, & qui parle d'une Julie Agrippine à qui *Moſchion* avoit envoyé une recette pour avoir des garçons; mais on ne ſait quelle eſt cette femme. Voici le titre de ce Livre:

De muliebribus affectibus Liber unus. Baſileæ, 1538, *in*-8, Grec & Latin parmi les *Gynæciorum Libri* mis au jour par *Spachius. Baſileæ*, 1566, *in*-4, *cum Conradi Geſneri Scholiis & emendationibus*, en Grec, par les ſoins de *Gaſpar Wolff. Argentinæ*, 1597, *in-folio*. L'Auteur y parle des ſecours qu'on peut donner aux femmes dans les accouchemens; il paroît même qu'il a exercé cet Art, ſans y ſavoir grand'choſe. En effet, il avoit beaucoup de lenteur dans les cas qui exigent de l'accélération; car dans celui où l'enfant ſe préſente mal, il ſe borne à graiſſer les parties de la mere avec des onguens, pour s'attacher enſuite à ramener cet enfant par la tête. Hardi juſqu'à la témérité dans le cas de la chûte de matrice, il ne balance point

d'extirper ce viſcere, dès que le contact de l'air & l'état d'étranglement où il ſe trouve, le menace de gangrene. En général, il ſavoit peu de choſe de la bonne Chirurgie, mais il étoit un aſſez paſſable Anatomiſte pour ſon tems.

MOTH (Paul) étoit de Flensbourg dans le Duché de Sleſwick. Il fut reçu Docteur en Médecine à Bâle en 1637, & retourna enſuite dans ſa ville natale, où il exerça ſa profeſſion juſqu'en 1640 qu'il paſſa à Lubeck. Il n'y fit pas un long ſéjour; car la Nobleſſe de Fionie lui offrit la place de Médecin de cette Iſle, dont il remplit les devoirs en ſe fixant à Odenſée, où il demeura juſqu'en 1651. Ce fut en cette année que Fréderic III le nomma ſon premier Médecin. *Moth* ne tarda pas à ſe rendre à Copenhague pour prendre poſſeſſion de ſa nouvelle charge, qu'il exerça pendant toute la vie de Fréderic, c'eſt-à-dire, juſqu'au 9 Février 1670, qui eſt le jour de la mort de ce Prince. Il lui ſurvécut bien peu, puiſqu'il mourut lui-même dans cette Capitale le 6 Mai ſuivant.

Ce Médecin eut quelques diſputes Anatomiques avec *Simon Paulli;* mais elles ne paroiſſent point avoir donné lieu à aucun écrit polémique, car les Bibliographes ſe bornent à donner les titres des Ouvrages ſuivans:

De Pleuritide legitimâ Diſputatio. Baſileæ, 1637. C'eſt la Theſe Inaugurale de *Moth.*

Caſus Chirurgicus perforati Thoracis. Hafniæ, 1656, 1658, 1661, *in*-4.

Matthias Moth, ſon fils, étudia la Médecine & la Chirurgie dans pluſieurs Univerſités étrangeres, où il fit de grands progrès; il ne paroît cependant pas qu'il ait fait dans la ſuite beaucoup d'uſage des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans l'Art de guérir. Il trouva mieux ſon compte à ſe jetter dans les affaires politiques & civiles, dont on lui confia le département peu de tems après ſon retour dans ſa patrie. C'eſt dans ces ſortes d'emplois qu'il paſſa le reſte de ſa vie; mais il eſt bien apparent qu'il les dut plutôt à la paſſion que le Roi Chriſtian V avoit conçue pour ſa ſœur, qu'à la ſupériorité de ſes talens.

MOTTE. (DE LA) Voyez LAMOTTE.

MOUAFFEKEDDIN AHMED BEN CASSEM AL-KHEZERGI mourut l'an 668 de l'Hégire, de ſalut 1269. Il eſt Auteur d'un Livre intitulé: *O'ioun al-halabat fi thabacat alattheba*, qui eſt en trois volumes, & qui traite des Médecins anciens & modernes. Cet Ouvrage contient cinq parties. La premiere s'étend ſur l'origine de la Médecine; la ſeconde ſur les Médecins qui ont fait des Traités particuliers touchant cet Art; la troiſieme ſur les Médecins Grecs qui ont vécu avant *Galien;* la quatrieme ſur ceux qui ont vécu depuis *Galien*; la cinquieme ſur les Médecins qui ont fleuri depuis le Muſulmaniſme.

MOUFETT, (Thomas) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Londres. Il fit de longs voyages en différens pays de l'Europe, & ce fut dans l'entretems de ſes courſes qu'il étudia la Médecine, dont il prit le bonnet de Docteur dans une Univerſité étrangere. A ſon retour à Londres, il ſe montra avantageuſement du côté de la Chymie, & comme il ne ſe fit pas moins de réputation dans le

traitement des maladies, le College des Médecins de cette ville se tint honoré de l'avoir mis au nombre de ses Membres. Il mourut vers la fin du XVI siecle & fut enterré à Wilton. Heureusement qu'il avoit achevé le Théatre des insectes commencé par *Edouard Wotton*, *Conrad Gesner* & *Thomas Pennius*; cet Ouvrage ne parut cependant qu'en 1634, sous ce titre :

Insectorum, seu, minimorum animalium Theatrum iconibus supra quingentis illustratum. Londini, *in-folio*. Les figures sont assez bonnes & doivent faire estimer ce Traité, quoique l'Auteur n'ait pas toujours été en garde contre les erreurs populaires. C'est dommage qu'il ait adopté certaines histoires fabuleuses qui déparent son Ouvrage; mais tel qu'il est, on n'a pas manqué de l'accueillir, parce qu'avant celui de *Swammerdam*, on n'avoit rien de mieux sur cette matiere. *Moufett* a encore écrit:

De jure & præstantiâ chymicorum medicamentorum Dialogus apologeticus. Accesserunt Epistolæ quædam Medicinales ad Medicos aliquot conscriptæ. Francofurti, 1584, *in-8*. Dans le premier volume du Théatre Chymique imprimé à Strasbourg en 1613 & en 1659, *in-8*.

Nosomantica Hippocratica, seu, Hippocratis prognostica cúncta. Francofurti, 1588, *in-8*.

Health's improvement or rules concerning the nature method and manner of preparing al sorts of food. 1655. C'est un Traité sur la nature & la préparation des alimens, qui a reparu en 1746, *in-8*, avec les augmentations de *Bennet*.

MOULINS, (Claude DE) de Narbonne, prit, suivant toutes les apparences, le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Montpellier. Il parvint à la charge de premier Médecin de Louis XI; c'est de lui que Philippe de Comines entend de parler sous le nom de *Maître Claude*. Il étoit auprès de ce Roi en 1480, lors de l'accident que le Prince eut aux Forges près de Chinon ; *Angelo Catto* Napolitain, Médecin & Aumônier de Louis XI, fameux Astrologue & depuis Archevêque de Vienne, *Adam Fumée*, Médecin & Maître des Requêtes, furent de toutes les consultations. C'est à leurs soins que le Roi dut sa convalescence, qui cependant ne fut pas parfaite, puisqu'il ne fit que languir jusqu'en 1483, qui est l'année de sa mort.

Philippe de Comines, qui a fait le détail de la derniere maladie & de la mort de Louis XI, n'y parle pas de *De Moulins* : apparemment que ce Médecin étoit mort ou qu'il avoit été obligé de céder sa place à l'avare *Jacques Coctier* qui avoit su gagner toute la confiance du Roi, malgré toutes les duretés qu'il lui disoit en face. *Coctier* connoissoit le foible de Louis, & il s'en prévalut pour conserver son emploi; il ne s'agissoit que de le menacer de l'abandonner à sa mauvaise constitution, pour le faire trembler.

Le Catalogue de *Falconet* cite un Ouvrage de *Jean des Moulins*, Médecin de Lyon; c'est la Traduction Françoise de l'Histoire générale des plantes de *Jacques Dalechamps*, qui parut à Lyon en 1615 & en 1653, deux volumes *in-fol*. Comme différentes occupations avoient empêché *Dalechamps* de mettre la derniere main à son Histoire, *Jean des Moulins* y fit des augmentations qui la rendirent plus complette.

MOUSIN, (Jean) ſavant Médecin, étoit de Nancy, où il naquit le 19 de Janvier 1573. Il étudia les Belles-Lettres & la Philoſophie dans l'Univerſité de Cologne, & ſe rendit delà à Paris, où il s'appliqua à la Médecine & prit les premiers degrés dans cette Science. Comme il étoit perſuadé que rien ne contribue davantage à éclairer un Médecin que les voyages, il viſita les plus célebres Univerſités de France, d'Eſpagne, d'Italie & d'Allemagne, afin de profiter des lumieres des meilleurs Maîtres & de comparer leurs méthodes les unes avec les autres. Mais il ne s'arrêta nulle part plus long-tems qu'à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur, & recueillit la plus grande partie de ces rares connoiſſances qu'il vint répandre dans ſa patrie. Ses Confreres lui rendirent juſtice; ils ne tarderent pas à lui donner des preuves de l'eſtime qu'ils faiſoient de ſa ſcience, & charmés de vivre avec un homme qui les prévenoit par la bonté de ſon cœur & la douceur de ſon caractere, ils s'empreſſerent encore à lui accorder leur amitié. Le Duc Charles III, que le deſir de récompenſer le mérite animoit à le chercher par-tout où il étoit, s'empreſſa lui-même à connoître celui de *Mouſin*; il le nomma ſon Médecin ordinaire. Le Duc Henri lui continua les avantages qu'il tenoit de ſon prédéceſſeur; il y ajouta même l'ennobliſſement par Lettres datées du 8 Novembre 1608.

L'étude étoit la paſſion dominante de *Mouſin*; plus libre que jamais au ſervice d'un Souverain qui aimoit les Sciences, il s'y livra tout entier. Les Mathématiques, qu'*Hippocrate* fait entrer dans le plan des études d'un Médecin, devinrent ſon occupation favorite. Il revenoit cependant journellement à ſa profeſſion; & comme il ſentit l'extrême importance d'approfondir la doctrine des Médecins Grecs, ce travail l'engagea à des recherches particulieres ſur les meilleurs Auteurs de l'Antiquité. Pendant qu'il ſe livroit à de profondes méditations ſur ces objets importans, il ne négligea jamais de voir des malades, il ne les vit même que pour vérifier les obſervations des Anciens par une expérience réfléchie; & quoiqu'il ne fît rien pour accumuler le nombre des perſonnes qui avoient recours à lui, il devint bientôt un des Praticiens les plus ſuivis de ſon pays.

Sa maniere de vivre ne correſpondoit point aux richeſſes qu'il tenoit de la fortune. Simple dans ſa conduite, il regardoit le faſte & l'ambition comme des vices honteux à un véritable homme de Lettres, dont la ſeule gloire ſolide ne doit conſiſter que dans l'acquiſition de la ſcience & l'emploi de ſes talens à l'avantage du public. Cette maxime l'avoit rendu l'ennemi juré de toute charlatannerie. Oppoſé, autant qu'on peut l'être, à ces vendeurs d'Orviétan, de Mithridate & de cent autres drogues, il fit la guerre aux inſectes rampans ſur la ſurface de la terre ſous le nom odieux de charlatans, & parvint enfin à purger la Lorraine de ces fripons célebres, qui avec de beaux mots & de mauvais remedes, empoiſonnent le public crédule, avec la permiſſion des Magiſtrats plus crédules encore que le peuple. Non moins déclaré contre les Docteurs à bonnes fortunes, qui, ſe perſuadant que les grands airs ſuppléent au mérite, ſubſtituent les bons mots à la ſcience, la fatuité aux connoiſſances utiles, les baſſeſſes à la gravité de leur état, le mépris de leurs confreres à la probité, *Mouſin* écrivit contre eux, & il les auroit ſans doute corrigés, ſi l'ignorance & la vanité étoient ſuſceptibles de correction. Les Médecins de cette trempe changent rarement de conduite. Un Auteur moderne en a donné la raiſon : les malades, dit-il, aiment les valets & tous ceux dont ils

croient pouvoir difpofer à leur gré ; ceux qui les flattent & les amufent. Ainfi parle M. *Bordeu* dans la Préface de fes Recherches fur les maladies chroniques.

La franchife de *Moufin* ne put manquer de lui fufciter des ennemis ; il avoit d'ailleurs trop de talens pour n'en avoir pas. Ils lui firent mille tracafferies & lui cauferent des défagrémens fi fouvent répétés, que cet homme qui fut écrire contre les fots, n'eut pas affez de Philofophie pour les méprifer. Touché de leurs injures, il abandonna la fociété. Il fit bâtir une maifon affez confidérable, qui jouit d'une vue charmante fur une petite montagne fituée au couchant de Nancy & qui n'en eft éloignée que d'une demi-lieue : elle fe nomme communément *Bethlemont* ou *Batlemont*, mais fon nom véritable eft *Buttenemont*. Ce fut-là que *Moufin* paffa des jours heureux dans l'étude de la Nature, fans fe refufer aux malades qui vinrent fouvent l'y confulter. Il vécut plus de trente ans dans cette agréable retraite, où il mourut en 1645. On ne connoît que deux Ouvrages de fa façon qui aient été imprimés :

Difcours de l'ivreffe & Ivrognerie, auquel les caufes, nature & effets de l'ivreffe font amplement déduits avec la guérifon & préfervation d'icelle, enfemble la maniere de carouffer & les combats bacchiques des anciens Ivrognes. Toul, 1612, *in*-12. Le même en Latin par le Médecin *Cachet*, fous le titre de *Pandora Bacchica furens medicis armis oppugnata. Tulli*, 1614, *in*-12.

Hortus Jatro-Phyficus in quo immenfam exoticorum florum fylvam cuivis decerpere licet. Nanceii, 1632, *in*-8.

MULHAUSER (Melchior) naquit en Alface. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Ingolftadt, & vint enfuite enfeigner cette Science à Fribourg, où il époufa la fille de *Joachim Schiller*, célebre Médecin de cette ville. *Mülhaufer* vivoit encore en 1580 à la Cour de l'Archevêque de Saltzbourg, dont il étoit Médecin. On fit grand cas de lui dans tous les endroits où il demeura ; car il brilla non feulement dans l'exercice de fa profeffion mais il fe diftingua encore par fes connoiffances dans les Mathématiques, la Langue Grecque & les Belles-Lettres.

MULIERS, (Nicolas) de Bruges, où il vint au monde le 25 Décembre 1564, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde le 24 Mars 1589. Comme fon deffein étoit de fe fixer dans les Etats de la République que les Hollandois travailloient à établir fur les débris de la puiffance Efpagnole, il chercha de l'emploi, & parvint à être fucceffivement Médecin des villes de Harlingen & de Lewarde dans la Frife. En 1614, on le nomma aux Chaires des Mathématiques & de Médecine dans l'Univerfité de Groningue, dont il fut depuis Bibliothécaire & deux fois Recteur. Tout occupé que *Muliers* parût de fa profeffion, il ne laiffa pas de fe mêler des affaires du commerce ; car il fut reçu dans le College de la Compagnie des Indes en 1621. Il mourut le 5 de Septembre 1630, & laiffa plufieurs Ouvrages fur l'Aftronomie.

Paul Freher fait mention de ce Médecin dans fon Théatre des Hommes favans ; *George Matthias* en parle auffi dans fon *Confpectus Hiftoriæ Medicorum Chronologicus* ;

& l'un & l'autre lui joignent *Pierre Muliers*, son fils, qui naquit à Harlingen le 11 de Mars 1599. Ce fut principalement à Groningue, à Leyde & à Montpellier qu'il s'appliqua à l'étude des Mathématiques & de la Médecine, mais ce fut à Valence en Dauphiné qu'il demanda les honneurs du Doctorat en cette derniere Science, & qu'il les obtint le 10 Juin 1624. Delà il vint exercer à Amsterdam, où il occupa la place de Médecin ordinaire du Prince d'Orange jusqu'en 1629, qu'il alla enseigner la Physique & la Botanique à Groningue. On met sa mort au 14 Février 1647.

MULLER (Philippe) vint au monde, le 11 Février 1585, à Hertzberg dans l'Electorat de Saxe. Il prit ses grades en Médecine à Leipsic, & quoiqu'il en fût demeuré à la Licence, on le nomma à la Chaire des Mathématiques, ensuite à celle de Botanique, & à différens autres emplois, dont il s'acquitta avec honneur dans l'Université de cette ville, où il mourut le 26 Mars 1659.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Philippe Muller*, aussi Professeur à Leipsic. Celui-ci, qui étoit de Fribourg, a écrit un Traité intitulé :

Miracula Chymica & Mysteria Medica, Libris quinque enucleata. Lipsiæ, & Regiomonti, 1614, *in*-12. *Wittebergæ*, 1623, *in*-12, & 1656, *in*-8. *Parisiis*, 1644, *in*-12. *Rothomagi*, 1651, *in*-12. *Amstelodami*, 1656, 1659, 1668, *in*-12. *Genevæ*, 1660, *in*-8. Cet Auteur, vrai Adepte & d'ailleurs homme à secrets, ne s'occupa que de la Pierre Philosophale & de la recherche de nouveaux remedes Chymiques. Il s'est cependant écarté de cette route si battue alors en Allemagne, pour écrire une Lettre *De usu musculorum*, qui a paru avec les Observations de *Grégoire Horstius* imprimées à Ulm, 1628, *in*-4.

Il y a eu beaucoup d'autres Médecins du nom de *Muller*; mais je me bornerai à parler des principaux.

Jacques Muller naquit en 1594 à Torgau en Misnie. Il fit de bonnes études en différens genres; mais comme il s'étoit principalement appliqué aux Mathématiques & à la Médecine, il prit l'an 1618 le bonnet de Docteur en cette derniere Science à Giessen, & la même année, il fut choisi pour enseigner la premiere dans les Ecoles de cette ville. L'Université de Marpurg l'attira dans les siennes, en 1625, pour y remplir la charge de Professeur des Mathématiques, dont il s'acquittoit à Giessen avec tant de célébrité. *Muller* se rendit à son invitation. En 1637, le Prince Jean, Landgrave de Hesse, le nomma Médecin de sa personne, ainsi que de l'Armée qu'il commandoit; mais il ne jouit pas longtems de cet emploi, car il mourut en Misnie le 10 Avril de cette année. On a de lui : *De coalitu partium genitalium. De natura motûs animalis & voluntarii*: Ouvrages imprimés à Ulm en 1628, *in*-4, avec les observations de *Grégoire Horstius*.

Théophile Muller, Docteur en Médecine, étoit de Dresde. Il exerça à Hambourg vers 1680, & publia dans cette ville un Traité sous ce titre :

Commentationum biga, quarum prima de oleis, variisque ea extrahendi modis; secunda de quibusdam Alchymiæ ortum & progressum breviter illustrantibus agit. Hamburgi, 1688, *in*-12.

Jean Muller, Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Padoue,

étoit natif de Hambourg. Il fut d'abord Médecin de la Cour de Saxe-Eisenach mais il retourna, en 1689, dans sa patrie, pour y enseigner la Poésie & la Physique. Il y mourut au mois de Janvier 1725.

Godefroid-Policarpe Muller, Médecin de Leipsic, a donné un Ouvrage intitulé: *Meditationes in œconomiam generationis animalium. Lipsiæ*, 1715, *in*-4.

Jean-Matthias Muller, Médecin de Francfort, étoit de l'Académie des Curieux de la Nature, à qui il a communiqué plusieurs observations. Il en a fait imprimer une à ses dépens, sous le titre de

Casus Medico-Chirurgicus de effractura cranii & subsecutis gravissimis symptomatibus ex voto curatis. Halæ, 1712, *in*-8. *Noribergæ*, 1714, *in*-8. Il s'agit d'un coup de pied de cheval à la tête, avec fracture de l'os frontal, de la partie supérieure du nez & de l'os ethmoïde.

Godefroid-Guillaume Muller a écrit une Dissertation *De situ uteri obliquô in gravidis & ex eo sequente partu difficili. Argentinæ*, 1731, *in*-4. Cette piece traite d'une matiere sur laquelle il est important de combiner ce que *Deventer* & *Levret* en ont dit.

MUNDANELLA, (Louis) Médecin natif de Bresse, fut en grande réputation en Italie vers l'an 1540. Il se distingua à Padoue tant par l'emploi de Directeur du Jardin des plantes, que par les lumieres qu'il porta dans la Botanique; mais rien ne lui fit plus d'honneur que d'avoir senti, un des premiers, la préférence qu'on devoit donner aux Ouvrages des Médecins Grecs sur ceux des Arabes. Il employa tout ce qu'il avoit d'éloquence à persuader ses contemporains de cette vérité. Egalement attaché à l'étude du Cabinet & à la pratique, il recueillit d'importantes observations, dont il appuya les maximes répandues dans les Traités qu'il donna au public:

Epistolæ Medicinales variarum quæstionum & locorum Galeni difficiliorum expositionem continentes. Annotationes in Antonii Musæ Brassavolæ simplicium medicamentorum examen. Basileæ, 1538, *in*-8, 1543, 1556, *in*-4. *Tiguri*, 1540, *in*-8. *Venetiis*, 1545. *Lugduni*, 1557, *in-folio.*

Dialogi Medicinales decem. Tiguri, 1551, *in*-4.

Theatrum Galeni, hoc est, universæ Medicinæ à Galeno diffusæ, sparsimque traditæ Promptuarium. Basileæ, 1551, 1568, *in-folio. Coloniæ*, 1587, *in-folio.*

Epistola ad Josephum Valdanium, quâ tractatur Quæstio, utrùm in lienis affectibus secanda sit vena quæ ad annularem digitum sinistræ manûs. Patavii, 1567, *in*-8.

MUNDINUS, Médecin du XIV siecle, étoit de Milan, selon *Douglas* & *Freind*. Il tenta de perfectionner l'Anatomie, mais il y mit plus de zele que de succès, quoiqu'il se fût appliqué à la dissection. Grand admirateur des Ouvrages Anatomiques de *Galien* & d'*Avicenne*, il ne leur est pas tellement attaché, qu'il ne les contredise quelquefois. Plus méthodique qu'eux, il décrit les parties du corps humain de façon, qu'il en désigne le lieu, les situations particulieres, le nombre, l'apparence, la substance, la qualité, les dimensions, les tégumens, les tuniques, les ligamens, les usages, les maladies qui leur sont propres, les actions qu'elles operent & les accidens auxquels elles sont sujettes. Il traite des

visceres fort au long, mais il passe légerement sur les nerfs & les vaisseaux sanguins. Il ne décrit même les muscles qu'assez imparfaitement. Tel est le plan de l'Ouvrage que *Mundinus* écrivit en 1315. On y trouve quelques nouvelles observations & des découvertes qui lui appartiennent sur la matrice, mais tout cela est rendu d'une maniere grossiere. Les descriptions manquent d'exactitude, & le style se sent de la rudesse du siecle de l'Auteur; tellement que ce Traité d'Anatomie n'a aujourd'hui d'autre mérite que celui qu'il tient de son ancienneté. On doit cependant avouer que ce fut lui qui ressuscita, pour ainsi dire, l'étude de l'Anatomie; on le respecta même si généralement en Italie jusqu'au rétablissement des Lettres, que les statuts de l'Université de Padoue défendoient de se servir d'autre Traité, sur la structure du corps humain, pour les Leçons des Ecoles de Médecine. Tel que fût cet Ouvrage, le grand nombre d'éditions qu'on en a faites dans les XV & XVI siecles, prouve assez combien on l'estimoit. Voici le titre sous lequel il a paru:

Anatome omnium humani corporis interiorum membrorum. Papiæ, 1478, *in-folio*, 1512, *in-4*, 1550, *in-8*, avec les Commentaires de *Matthieu Curtius. Bononiæ*, 1482, *in-folio*, 1520, *in-4*, avec le Commentaire de *Carpi. Patavii*, 1484, *in-4*, par *Jérôme de Mafeis. Venetiis*, 1507, *in-folio*, par *André Marsianus. Ibidem*, 1513, *in-folio*, par *Jean de Ketam*, & 1638, *in-12*, avec des notes. *Argentinæ*, 1509, 1513, *in-4. Lugduni*, 1528, *in-8. Lipsiæ*, 1505, *in-4*, avec les corrections de *Martin Polich. Marpurgi*, 1541, *in-4*, par *Dryander.*

Mundinus mourut à Bologne le 30 Août 1318, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Vital.

MUNIER, (Jean-Alcide) que *Portal* titre de Philosophe, de Médecin de Lorraine, & de Citoyen de Genes, vécut vers le milieu du XVI siecle. On a de lui un Ouvrage sur les vaisseaux lactés & lymphatiques, qui ne doit être qu'une compilation, puisque l'Auteur avoue qu'il n'a rien vu de ces vaisseaux, faute de dissecteur qui pût lui en faire la démonstration. Cet Ouvrage est intitulé:

De venis tàm lacteis quàm lymphaticis novissimè repertis Sylloge Anatomica. Genuæ, 1648, 1654, *in-8.*

MUNNICKS, (Jean) fils d'un Apothicaire, naquit à Utrecht le 16 Octobre 1652. Il étudia la Médecine dans sa patrie & il y fit tant de progrès, qu'on lui accorda les honneurs du Doctorat le 29 Octobre 1677. Le 11 Décembre de l'année suivante, il fut nommé Lecteur d'Anatomie; mais le 9 Février 1680, il monta à la Chaire d'Anatomie, de Médecine & de Botanique, & quoique ce fût sous la condition de ne jouir d'aucun honoraire pendant deux ans, il en remplit les devoirs avec autant d'assiduité que d'honneur. Ce Médecin mourut le 10 Juin 1711, & laissa plusieurs enfans de *Marie de Graaf*, sa seconde femme, qu'il avoit épousée en 1685. Il s'étoit marié en premieres noces, l'an 1681, avec *Hélene Meulemans.* Voici la notice des Ouvrages de *Jean Munnicks.*

Dissertatio de urinis earumdemque inspectione. Trajecti ad Rhenum, 1674, *in-12*, 1683, *in-8.* Si l'on en croit *Gaspar Burmann*, dans son *Trajectum eruditum*, notre Médecin a tiré la matiere de cette Dissertation d'un Livre écrit en François,

que peut-être il n'a fait que traduire ; c'eſt au moins ce qu'on lui reproche dans un Libelle intitulé : *Uromanticus caſtratus.*

Oratio de præſtantiâ Rei Herbariæ. Ultrajecti, 1678, *in*-4. Il prononça ce Diſcours lorſqu'il prit poſſeſſion de la Chaire extraordinaire de Médecine.

Oratio Inauguralis de utilitate Anatomiæ & fine. Ibidem, 1680, *in*-4. C'eſt par ce Diſcours qu'il ouvrit ſes premieres Leçons d'Anatomie, le 20 Novembre 1677.

Chirurgia ad praxim hodiernam adornata. Ibidem, 1689, *in*-4. *Francofurti*, 1691, *in*-8. *Genevæ*, 1715, *in*-4, ſous le nom d'Amſterdam. *Corneille Havardt* a mis cette Chirurgie en Hollandois, Utrecht, 1693, *in*-4 ; elle a depuis paru en Allemand, Francfort, 1700, *in*-8. C'eſt un Recueil tiré des Ecrits de différens Auteurs, mais dans lequel on trouve bien peu de choſes qu'on puiſſe attribuer à l'Editeur.

Oratio de diſcorde hominum concordiâ. Ultrajecti, 1693, *in*-4. Il la prononça en ſortant de ſon ſecond Rectorat, en 1694.

De Re Anatomicâ Liber. Ibidem, 1697, *in*-4. En Hollandois, Amſterdam, 1740. L'Ouvrage eſt court, mais bien écrit. Il eſt proprement un Extrait de tout ce qu'on avoit publié de mieux en Anatomie avant que cet Auteur mît ſon Livre au jour ; on y trouve cependant pluſieurs Obſervations qui lui appartiennent.

Oratio de morte. Ultrajecti, 1710, *in*-4. Ce Diſcours fut prononcé lorſqu'il ſe dépouilla de la dignité de Recteur pour la troiſieme & derniere fois.

Munnicks a travaillé à la quatrieme & à la cinquieme partie de l'*Hortus Malabricus*, qui ont paru en 1683 & en 1685, *in-folio*.

MUNSTER (Jean) vint au monde, en 1571, à Heilbron dans le Duché de Wirtemberg. Il étudia à Tubingue, à Lintz, & paſſa enſuite en Italie, dont il viſita les plus célebres Univerſités. A ſon retour, il ſe rendit à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine le 16 Février 1599. Les progrès qu'il avoit faits, lui mériterent bientôt la confiance des malades. Il ſe livra à la pratique, & parvint à une telle réputation, tant à Heilbron qu'à Wimpffen dans la Suabe, qu'on l'appella en 1606 à Gieſſen dans la haute Heſſe, pour y remplir une Chaire de Médecine. Son début lui fit honneur, mais il n'eut pas le tems de faire voir entierement de quoi il étoit capable ; car il mourut le 25 Septembre de la même année, âgé ſeulement de 35 ans. On a cependant quelques Ouvrages de ſa façon :

Diſcuſſio eorum quæ ab Abrahamo Schopffio in generalis ſuæ omnium præſidiorum Medicorum univerſalium & topicorum diſquiſitionis Libri III, Sectione IV, tùm de aliis quibuſdam ad purgandi negotium ſpectantibus Theorematis, tùm verò maximè de purgatione principiô morborum inſtituendâ, contra magnum illud magni Hippocratis I Aphor. 22 *oraculum ſcripta ſunt. Francofurti*, 1603, *in*-8.

Diſputationum de Pœdo-Phlebotomia Libri V, quibus ſaluberrimum Galeni decretum, de non mittendo pueris infra decimum quartum annum ſanguine, defenditur, pro Alexandro Maſſaria adversùs Horatium Augenium. Tubingæ, 1604, *in*-4. *Francofurti* 1617, *in*-4. L'un & l'autre de ces Ecrits font preuve de l'attachement de *Munſter* aux ſentimens des Anciens, mais en même tems de la mauvaiſe application qu'il faiſoit de leurs maximes dans les cas que préſente journellement la pratique.

MUNTING, (Henri) Docteur de la Faculté de Groningue, sa patrie, naquit vers le commencement du XVII siecle. Il voyagea pendant huit ans qu'il employa à parcourir l'Angleterre, la France, l'Italie, & l'Allemagne; mais comme son génie le portoit spécialement à l'étude de la Botanique, il ne manqua aucune occasion de consulter les hommes les plus savans dans cette Science, & il acquit ainsi les rares connoissances qui le rendirent lui-même si célebre dans la suite. Il étoit revenu depuis peu de tems à Groningue, lorsqu'il fit à ses fraix une entreprise qui parut au dessus des forces d'un particulier. Il acheta un fonds & le forma en jardin qu'il remplit de plantes étrangeres & indigenes les plus curieuses. La dépense qu'il dut faire, absorba le revenu de son patrimoine & de sa profession; il ne laissa cependant point de travailler à l'embellissement de son jardin avec autant de goût que d'ardeur : mais cet homme généreux auroit bientôt été réduit à manquer du nécessaire à la vie, si les Etats de la Province n'eussent enfin pris la résolution de protéger un établissement aussi utile à la nouvelle Université de Groningue. Ils donnerent à *Munting* le titre de leur Botaniste, & lui accorderent une pension annuelle pour l'aider à faire face aux dépenses inséparables de son entreprise. Ce fut en 1641 qu'ils lui firent ces avances; mais comme ils s'apperçurent qu'elles ne suffisoient pas au remboursement des fraix, ils nommerent ce Médecin à la Chaire de Chymie & de Botanique en 1654, avec une augmentation considérable de sa pension. *Munting* n'occupa cette Chaire qu'environ quatre ans; car il mourut en 1658. Nous avons de lui :

Hortus & universæ Materiæ Medicæ Gazophylacium, in quo plantas tùm usitatas ac vulgatiores, & in agro Omlandico ac Drenticô, cæterisque conterminis passim per campos, pascua, &c. provenientes; tùm etiam minùs usitatas ac rariores ex diversis mundi plagis hùc translatas, ordine alphabeticô describuntur. Accessit catalogus Tuliparum & Cariophillorum hortensium. Groningæ, 1646, *in*-8.

MUNTING, (Abraham) fils du précédent & d'*Esther Renemans*, vit le jour à Groningue le 19 Juin 1626. Après son cours de Philosophie sous *Martin Schoockius*, il profita pendant quelque tems des instructions de son pere sur la connoissance des plantes; & puis ayant suivi les Professeurs les plus célebres des Universités de Franeker, d'Utrecht & de Leyde, il passa en France en 1649, toujours dans le dessein de se perfectionner dans la Médecine & sur-tout dans la Botanique. Au bout de deux ans de séjour dans ce Royaume, il prit le bonnet de Docteur à Angers, & revint ensuite dans sa patrie rendre compte à son pere du succès de son voyage. Celui-ci, charmé des progrès qu'il avoit faits dans la Botanique, ne manqua pas de lui fournir l'occasion de montrer son habileté, en le chargeant de monter en Chaire en sa place. Le public regarda dès lors *Abraham* comme un homme capable de succéder à son pere; aussi ne balança-t-on pas de le nommer à la charge de Professeur que celui-ci laissa vacante par sa mort arrivée en 1658. Il fit honneur à son nouvel emploi qu'il exerça avec beaucoup de fruit, jusqu'au dernier jour de Janvier 1683; il mourut ce même jour d'un catarrhe suffocatif, âgé seulement de 56 ans, après avoir été Recteur de l'Université de Groningue. L'année de la mort de son pere, il avoit épousé *Elisabeth Gabbema*,

sœur de l'Historiographe de ce nom, dont il eut plusieurs enfans. Il laissa une fille & deux fils; l'un, *Albert Munting*, Docteur en Médecine qui obtint sa Chaire, vivoit encore en 1695.

Les Bibliographes ont fait les remarques suivantes sur les Ouvrages du Médecin dont nous parlons :

La véritable culture des plantes, en Flamand. Leuwarde, 1671, *in*-4. Amsterdam, *in*-4. Ce Traité, qui est divisé en trois Livres, est orné de quarante planches en taille-douce ; mais le Baron *de Haller* reprocha à l'Auteur d'avoir mal rendu les noms des plantes & d'avoir donné plusieurs figures très-suspectes. Il a paru un extrait de cet Ouvrage sous le titre d'Almanach du jardinage. Groningue, 1687, *in*-12.

Aloëdarium, sive, Aloës mucronatô foliô Americanæ majoris, aliarumque ejusdem speciei, Historia. Amstelodami, 1680, *in*-4, avec figures.

De vera Antiquorum Herbâ Britannicâ & ejusdem efficaciâ contra Stomacacen seu Sceletyrben, Frisiis & Batavis de Scheurbuyck, *Dissertatio Historico-Medica. Amstelodami*, 1681, 1698, *in*-4. M. *de Haller* censure encore la plupart des figures de cet Ouvrage. L'herbe *Britannique* servoit autrefois de remede aux Frisons & aux peuples voisins contre le Scorbut ; les Romains s'en servirent aussi avec succès pendant qu'ils furent maîtres de la Frise : mais les irruptions que les Normands & les Goths firent dans ce pays-là vers l'an 758, ne laisserent presque aucun exemple de son utilité. Cette plante fut depuis confondue avec plusieurs autres. Notre Auteur prouve par les passages des anciens Ecrivains, & par sa propre expérience, que c'est l'*Hydrolapathum*, la Patience aquatique, ou la Parelle de Marais, qui est la véritable *Britannique*. Dans le langage Frison, *Brit* signifie consolider, *Tan*, dent, & *Ica* ou *Hica*, la sortie ; & comme le peuple reconnut, dans cette plante, la propriété de consolider les chairs & d'affermir les dents qu'elle empêchoit de tomber, il la nomma *Britannica*, mot formé par la réunion de ceux dont on vient de parler.

Description curieuse des plantes. Leyde, & Utrecht, 1696, *in-folio*, en Flamand. Les planches sont magnifiquement gravées ; elles représentent cependant quelques plantes fabuleuses que l'Auteur a adoptées comme vraies. On trouva ce grand Ouvrage dans son Cabinet ; il est orné de 245 planches, qui ont été publiées seules & sans aucun discours en 1727. Il y a une édition Latine, augmentée des noms synonymes des plantes, par *François Kiggelaer*, sous le titre de *Phytographia curiosa, exhibens arborum, fructicum, herbarum & florum icones. Amstelodami*, 1702, 1711, 1713, *in-folio*, avec les noms Latins, François, Italiens, Allemands, Flamands & autres. A la page 909 de ce Traité, *Munting* parle d'une Ordonnance des Etats de Hollande publiée en 1637, pour arrêter le commerce des Tulipes qui étoit porté à tel excès, que trois oignons de l'espece nommée *semper Augustus* avoient été vendus 30000 florins.

MURALT ou DE MURALTO, (Jean) natif de Zurich, demeura quelque tems à Montpellier, où il s'appliqua à l'étude de la Médecine. Il passa delà à Lyon, & il suivit les meilleurs Praticiens de cette ville, sur-tout dans les Hôpitaux; bientôt après, il se rendit à Paris dans le dessein d'y faire ses cours d'accouchemens

couchemens & d'Anatomie. *Mauriceau* & *Gayant* furent ses Maîtres. Les progrès qu'il avoit faits dans ces différens genres l'annoncerent si avantageusement dans sa patrie, qu'il y parut tout-à-la-fois comme Médecin, comme Accoucheur & comme Chirurgien; on le chargea même ensuite d'y enseigner la Physique, l'Anatomie & la Chirurgie. La maniere dont il s'acquitta de tous ces devoirs le rendirent cher à ses concitoyens, qui le regreterent beaucoup à sa mort arrivée en 1733. *Muralt* contribua à l'établissement d'un Théatre Anatomique à Zurich; il y fit souvent des dissections d'animaux, démontra quelquefois la structure de nos organes sur des cadavres humains, & donna des Leçons de Chirurgie. Il ne se borna cependant point à instruire de vive voix; il mit au jour plusieurs Ouvrages en Allemand, tant sur l'Anatomie & les Accouchemens, que sur les Opérations Chirurgicales & la Médecine. Celui qu'il écrivit sur cette derniere Science, porte le titre d'*Hippocrate Helvétique*, parce qu'il y a rassemblé des observations rapportées au climat de la Suisse, au tempérament & aux usages des peuples.

On trouve quantité d'autres observations de sa façon dans les Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il fut membre sous le nom d'*Aretæus*. On a encore de lui:

Vademecum Anatomicum, sive, Clavis Medicinæ. Tiguri, 1677, *in*-12. *Amstelodami*, 1688, *in*-12, sous le titre d'*Exercitationes Anatomicæ observationibus & experimentis Anatomicis mixtæ.* C'est dans l'exposé des dissections que consiste l'utilité de ce petit Ouvrage. L'Auteur s'attribue la découverte de l'artere bronchiale; mais personne ne lui en a déféré l'honneur. Il décrit assez bien la circulation, dont il prétend qu'*Hippocrate* a eu connoissance; il entre d'ailleurs dans une infinité de détails Anatomiques, la plupart rendus avec exactitude.

Collegium Anatomicum. Norimbergæ, 1687, *in*-8. C'est un mêlange d'Anatomie & de remarques sur les Accouchemens.

Physices specialis quatuor partes, sive, Helvetiæ Paradisus. Tiguri, 1710, *in*-8. Il y donne la description des plantes les plus rares des environs de Schaffhouse & des montagnes de la Suisse; mais on doit se défier de sa nomenclature, à raison des noms étranges qu'il assigne souvent à ces plantes.

MURATORIUS, (François) Docteur en Philosophie & en Médecine, enseigna l'Anatomie à Bologne, où il florissoit dès l'an 1602. Il paroît qu'on peut ajouter qu'il exerçoit encore la Chirurgie, puisqu'il fut obligé de faire l'apologie du traitement qu'il avoit employé dans la cure d'une plaie d'arme à feu au bras. Il publia à ce sujet:

Apologia adversùs calumniatores Therapeiæ quam ipse in vulnere brachii ex sclopeto adhibuit. Bononiæ, 1600, *in*-4.

On lui doit encore un Ouvrage écrit en Italien, qui est un Recueil des meilleurs remedes contre la maladie contagieuse qui désoloit la ville de Bologne en 1630 & en 1631.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Louis-Antoine Muratori* natif de Vignoles dans le territoire de Bologne. Ce dernier étoit un savant Ecclésiastique qui fut Bibliothécaire de la Bibliotheque Ambrosienne à Milan, & ensuite de

celle du Duc de Modene. Il mourut en 1750, à l'âge de 77 ans; & parmi les beaux Ouvrages qui rendront sa mémoire immortelle, il laissa un Traité Italien sur la peste, le régime convenable à cette maladie & la méthode de s'en préserver, avec des maximes Ecclésiastiques, Politiques, & Médicinales, relatives à ces différens objets. Il y a une édition de Modene, 1714, *in*-4.

MURRAY ou MURREY, (Robert) noble Ecossois, remplit, avec honneur, différens emplois militaires & civils en France & en Angleterre. Il étoit Président de la Société Royale de Londres, lorsqu'il mourut subitement le 4 Juillet 1673. Ce fut à la variété de ses talens que *Murray* dut l'avantage d'être mis le premier à la tête de cette Compagnie, depuis si célebre par les grands Hommes qu'elle a produits. Il étoit lui-même très-versé dans la Chymie, dans les Mathématiques & dans la Philosophie expérimentale; mais il s'est dégradé, aux yeux de la postérité, par l'opiniâtreté de son attachement à la Société des Freres de la Rose-Croix.

MUSA. Voyez ANTONIUS MUSA.

MUSÉE, Poëte Grec que l'on croit avoir vécu du tems d'*Orphée* & avant *Homere*, environ 1180 ans avant Jesus-Christ, passe pour avoir enseigné des remedes pour les maladies. *Pline* dit qu'il s'appliqua à la connoissance des plantes, de même qu'*Orphée*; mais cet Auteur remarque que *Musée* fut le dernier des deux qui écrivit sur cette matiere. Les Ouvrages de l'un & de l'autre ont cependant bien l'air d'être supposés; au moins passoient-ils anciennement pour tels, car *Pausanias* les donne à un certain *Onomacritus* qui étoit d'Athenes.

MUSGRAVE (Guillaume) naquit vers 1657 dans le Duché de Sommerset en Angleterre. Il étudia pendant quelque tems le Droit à Oxford, mais il passa ensuite aux Ecoles de Médecine dans l'Université de la même ville, & il y fut reçu Docteur le 6 Juillet 1689. *Musgrave* étoit déja Membre de la Société Royale de Londres, lorsqu'il se mit sur les bancs de la Faculté d'Oxford; il y avoit été admis en 1684, & il en fut nommé Secretaire dans le courant de la même année. Il a communiqué quelques observations à cette Compagnie. Mais il y a apparence qu'il cessa bientôt de faire les fonctions de Secretaire, tant à raison de son séjour à Oxford, que parce qu'il alla se fixer en 1691 à Excester, où il exerça sa profession avec beaucoup de célébrité & composa les Ouvrages suivans:

Dissertatio de Arthritide symptomaticâ. Oxoniæ, 1703, *in*-8. *Genevæ*, 1736, *in*-4.

De Arthritide anomalâ sive internâ dissertatio. Oxoniæ, 1707, *in*-8. *Amstelodami*, 1710, *in*-8. *Genevæ*, 1715, 1723, *in*-4, avec la Dissertation précédente, à la suite des écrits de *Sydenham*.

Geta Britannicus. Iscæ Dunmoniorum, 1716, *in*-8. Ce Traité concerne la Science des médailles.

De Dea salute. Oxonii, 1716, *in*-8.

Il y a eu un autre *Musgrave* (*Thomas*) qui prit le bonnet de Docteur en Médecine à Oxford en 1521, & qui fut nommé l'année suivante à la charge de

Lecteur, fondée par le Cardinal de Wolſey dans l'Univerſité de la même ville. Il mourut en 1527, au moment qu'il alloit recevoir les honneurs du Doctorat en Théologie.

MUSITAN, (Charles) fils de *Scipion* & de *Laura Pugliefe*, étoit de Caſtrovillari dans la Calabre, où il vint au monde le 5 Janvier 1635. Après avoir fini ſon cours de Philoſophie, il alla étudier la Médecine à Naples ſous *Thomas-Corneille Conſentinus*, *Léonard Capua* & *Sébaſtien Bartholus*; il y prit même ſes degrés & ſe jetta enſuite dans la pratique qu'il exerça avec beaucoup de célébrité. Différentes Académies d'Italie l'aggrégerent à leur Corps, & l'Univerſité de Naples le mit au nombre de ſes Profeſſeurs.

Muſitan fut tout-à-la-fois Prêtre & Médecin; mais cette combinaiſon d'état lui ſuſcita bien des tracaſſeries de la part de ſes ennemis. Le mal de Naples faiſoit alors de grands ravages, & notre Médecin traitoit avec ſuccès ceux qui en étoient atteints; il ſe mêloit d'ailleurs de tout ce qui a rapport aux maladies des femmes. Ces différens départemens de la Médecine ne parurent point du reſſort d'un Prêtre-Médecin. Les envieux crierent à l'indécence, & ſous ce prétexte dicté par la jalouſie, ils n'allerent pas moins qu'à vouloir lui interdire toute pratique de la Médecine. Ils ne parvinrent cependant point à l'en exclure; car le Pape Clément IX, qui connoiſſoit le ſavoir & le mérite de *Muſitan*, lui permit de l'exercer, & le Cardinal Antoine Pignatelli, Archevêque de Naples, & depuis Souverain Pontife ſous le nom d'Innocent XII, conſentit encore qu'il fût admis à entendre les confeſſions. C'eſt ainſi que *Muſitan* triompha des intrigues de l'envie. Le public plus équitable ne lui avoit jamais refuſé ſon eſtime; & comme il continua de la mériter, il en jouit juſqu'à ſa mort arrivée en 1714, à l'âge de 79 ans.

Ce Médecin fut ennemi déclaré du Galéniſme. Attaché à la Secte Chymique, il fit beaucoup d'uſage des remedes chauds & vanta hautement ſes prétendus ſpécifiques, pendant qu'il condamnoit la ſaignée, les ſang-ſues & les lavemens. Il ne s'écarta guere de cette méthode dans les Traités qu'il a laiſſés; mais tout inſupportables qu'ils ſoient à raiſon des moyens curatifs, ils ſont encore plus ennuyeux par la longueur avec laquelle l'Auteur décrit les maladies & donne l'ordre de leurs cauſes. Voici les titres de ces Ouvrages:

Pyretologia, ſeu de Febribus. Neapoli, 1683, *in*-4. *Coloniæ Allobrogum*, 1701, *in*-4. Le ſyſtême qu'il avoit adopté ne pouvoit manquer de produire une bien mauvaiſe Théorie des fievres. La corruption de l'urine, de la bile & du ſang, ſont tout autant de cauſes qu'il attaque par des médicamens tirés des trois Regnes par l'action du feu chymique.

Del mal Franceſe, en quatre Livres. Naples, 1697, *in*-8. Il y vante les remedes qu'il propoſe, comme s'ils étoient nouveaux, & il s'en glorifie, comme s'ils étoient capables de correſpondre à ſes vues; mais ſa conduite à cet égard eſt d'autant plus blâmable, qu'au mépris des loix de l'honneur, elle porte l'empreinte du charlataniſme.

Chirurgia Theoretico-Practica, ſeu, Trutina Chirurgico-Phyſica. Genevæ & Lugduni, 1698, *in*-4. *Genevæ*, 1718, *in*-4. La quatrieme Partie de cet Ouvrage

roule ſur le traitement de la Vérole. Elle parut en François à Trévoux, en 1711, deux volumes *in*-12., ſous ce titre : *Traité de la Maladie Vénérienne & des remedes qui conviennent à ſa guériſon. Devaux*, qui a fait cette Traduction ſur l'édition Latine, y joint des notes critiques de ſa façon, dont le mérite ſurpaſſe celui de l'original.

Apologia celeberrimorum Virorum. Genevæ, 1700, *in*-4. Il mit cet Ecrit au jour pour ſe défendre contre les adverſaires que lui avoit ſuſcité ſon oppoſition au Galéniſme.

Trutina Medico-Phyſica. Genevæ, 1701, *in*-4. C'eſt un Corps de pratique.

Mantiſſa ad Hadriani à Mynſicht Theſaurum & Armamentarium Medico-Chymicum. Ibidem, 1701, *in*-4. Il y fait un pompeux étalage des médicamens qu'il a inventés ou adoptés.

De morbis mulierum. Ibidem, 1709, *in*-4. En Allemand, Leipſic, 1743, *in*-8. Il y débite beaucoup de miſeres ſur les ſignes de la virginité, ſur le flux périodique des femmes, & ſur l'eſprit ſéminal, dont il établit le ſiege au centre du diaphragme.

Le Recueil des Ouvrages de ce Médecin fut imprimé, ſous le titre d'*Opera omnia. Genevæ*, 1701, deux volumes *in*-4. *Ibidem*, 1716, deux volumes *in-folio*. Cette édition a été augmentée d'un Traité *De morbis Infantum*, d'un autre *De Luxationibus & de Fracturis*. On y trouve encore *Pyrotechnia Sophica*, qui eſt la Chymie de l'Auteur. *Lugduni* 1733, deux volumes *in-folio*. *Venetiis*, 1738, deux volumes *in-folio*.

MUSSAPHIA (Benjamin) naquit en Eſpagne de parens Juifs. Il fit la Médecine à Hambourg vers l'an 1638, paſſa enſuite à Gluckſtad au Duché de Holſtein, & ſe rendit enfin à Amſterdam où il mourut en 1674, à l'âge de 69 ans. On a de lui :

Sacro-Medicæ Sententiæ. Hamburgi, 1640, *in*-8, avec ſa Lettre *De auro potabili*.

Epiſtola de maris reciprocatione. Amſtelodami, 1642, *in*-4. Il y établit ſon ſyſtême ſur la cauſe du flux & du reflux de la mer.

MUTIIS, (Donat à) Médecin natif de Raguſe, fut en eſtime vers le milieu du XVI ſiecle. Il écrivit une Lettre ſur les vertus de la Térébenthine, qui parut à Lyon en 1534, *in*-8, avec le *Pentapharmacum* de *Symphorien Champier*. Il eſt encore Auteur d'un Traité imprimé à Zurich en 1547, *in*-4, ſous ce titre : *In interpretationem Galeni ſuper quatuordecim Aphoriſmos Hippocratis, Dialogus*.

MUYS (Wyer-Guillaume) naquit à Steenwyk dans l'Over-yſſel, le 5 Janvier 1682, de *Jean Muys*, Docteur en Médecine, & de *Marie Schulting*, fille d'un Bourguemeſtre de ce lieu. Il commença ſes Humanités dans ſa patrie & alla les continuer, pendant trois ans, au College de Kempen dans la même Province. *Iſaac Muys*, ſon frere ainé, l'appella alors à Vollenhove & lui donna, pendant deux ans, des principes de Géométrie, de Médecine & d'Algebre. Il n'avoit que ſeize ans lorſqu'il ſortit de la maiſon de ſon frere pour ſe rendre à Leyde, où il fit ſon cours de Philoſophie ſous *de Volder* & *Senguerdius* ; il paſſa enſuite aux Ecoles de Médecine, & ſuivit les

leçons des Professeurs *Bidloo*, *Dekkers* & *Hotton*. De Leyde, il alla à Utrecht dans l'intention d'y demander le bonnet de Docteur qu'il reçut au mois d'Octobre 1701. Comme il n'étoit point fort à l'aise du côté de la fortune, il s'empressa de voir des malades, d'abord à Steenwyk & ensuite à Arnhem, ce qu'il fit avec un succès dont il avoit besoin pour vivre convenablement à son état. En 1707, les Curateurs de l'Académie de Groningue lui offrirent la Chaire de Philosophie & des Mathématiques, qui vaquoit par le départ du célebre *Jean-Bernoulli*; mais les démêlés qui divisoient le Magistrat de cette ville & celui des Ommelandes, arrêterent l'effet de ces offres & laisserent *Muys* sans emploi. Il réussit mieux du côté de l'Académie de Franeker, où il fut appellé, dans le mois de Mars 1709, pour remplacer *Bernard Fullenius* en qualité de Professeur des Mathématiques. Il prit possession de cette Chaire le 13 Août 1711, & le 4 Novembre de l'année suivante, on lui en donna encore une de Médecine, qu'il quitta en 1720 pour celle de Chymie. Enfin en 1726, il passa à la charge de Professeur de Botanique à laquelle est attachée l'inspection du Jardin des plantes. A ces emplois, la Maison d'Orange avoit encore ajouté celui de Conseiller Médecin; & quoiqu'il ne fût demandé qu'assez rarement pour en exercer les fonctions, il ne laissa pas de jouir de gros appointemens pendant toute sa vie.

Ce Médecin avoit à peine atteint l'âge de 62 ans, lorsqu'une maladie de quelques semaines l'enleva de ce monde le 19 Avril 1744. *Herman Venema*, Professeur en Théologie, prononça son Oraison funebre le 22 Mai suivant. *Muys* fut cinq fois Recteur de l'Université de Franeker, & il étoit de la Société Royale de Berlin depuis le mois de Septembre 1709. On a de lui:

Oratio de usu Matheseos in perficiendo ingenio & judicio. Franequeræ, 1711, *in-folio*.

Elementa Physices methodô Mathematicâ demonstrata, quibus accedunt Dissertationes duæ: prior, de caussa soliditatis corporum: posterior, de caussa resistentiæ fluidorum. Amstelodami, 1711, *in*-4.

Oratio inauguralis de theoriæ usu, atque rectâ illam excolendi ratione. Franequeræ, 1714, *in-folio*.

Dissertatio & observationes de salis ammoniaci præclarô ad febres intermittentes usu. Franequeræ, 1716, *in*-4.

Disputationes duæ, de materia luminis seu ignis, caloris & lucis naturâ. Ibidem, 1721, 1722, *in*-4.

Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus exstat. Lugduni Batavorum, 1738, 1741, 1751, *in*-4, avec trois planches dessinées par l'Auteur. C'est par le travail le plus opiniâtre qu'il est venu à bout de former une compilation de tout ce qui avoit été dit sur la fibre musculaire, & qu'il a donné le recueil des expériences faites à ce sujet. Il y a joint tout ce qu'il a lui-même découvert par le Microscope.

Dissertation sur la perfection du monde corporel & intelligent, où l'on démontre en détail le merveilleux méchanisme par lequel Dieu à voulu que les especes des Hommes, des Animaux & des Plantes se perpétuassent pendant un tems déterminé &c. Leyde, 1745 & 1750, *in*-12.

Opuscula posthuma, seu sermones Academici de selectis materiis, & Dissertatio de distinctione mentis & corporis, cum Hermanni Venèma Oratione funebri in ejus memoriam. Edente I. H. G. Muys filiô. Leovardiæ, 1749, *in*-4.

Jean Muys, pere de celui dont on vient de parler, exerça la Médecine à Leyde, & publia quelques Ouvrages que *Sancassani* cite avec éloge.

Praxis Medico-Chirurgica rationalis. Les quatre premieres Décades ont paru à Leyde en 1684, *in*-12; la cinquieme en 1685; la sixieme & la septieme en 1690, *in*-12. En tout, douze Décades qui furent publiées à Amsterdam en 1695, *in*-8, & en Allemand, à Berlin, 1699, *in*-4.

Podalirius redivivus. Leidæ, 1686, *in*-8. C'est une addition aux Observations précédentes. L'un & l'autre Recueil fut imprimé à Naples en 1727, *in*-4, avec d'autres Ouvrages.

Ce Médecin a donné dans les Théories de son tems: L'acide passe chez lui pour une cause prédominante dans les maladies. On ne sauroit trop se récrier contre la fureur des systêmes, dont on a encore tant de peine à se guérir aujourd'hui. Rien ne prouve davantage leur insuffisance dans la pratique, que les cures opérées par des personnes diamétralement opposées sur le même point de Théorie: *Muys*, avec le plus mauvais systême, a fait les cures les plus brillantes. Ce qui fait voir que malgré le libre essor qu'il donnoit à son génie dans le raisonnement, il agissoit en Médecin expérimenté dans la pratique & se conformoit aux regles que la Nature a dictées elle-même.

MYE, (Fréderic VANDER) Médecin & Poëte du XVII siecle, naquit à Delft & exerça sa profession à Bréda. Il s'y distingua non seulement par les succès de sa pratique, mais encore par les Ouvrages dont il a enrichi la Médecine:

De Arthritide & Calculo gemino, Tractatus duo, unà cum Disputatione Philosophicâ de lapidum generatione. Hagæ Comitis, 1624, *in*-4, avec le suivant:

Historia Medica de vertigine, catarrhô, tussi vehementi, abortu, &c. Antverpiæ, 1624, *in*-4.

De morbis & symptomatibus popularibus Bredanis, tempore obsidionis, deque medicamentis in summa rerum inopiâ adhibitis. Ibidem, 1627, *in*-4.

De officio Medici præsidii & morbis ab urbe recuperatâ grassantibus Bredanis, erroribus variis Practicorum & medicamentis tempore obsidionis in præsidio pro militibus præscriptis. Bredæ, 1630, *in*-4.

MYNSICHT, (Adrien) Docteur en Médecine, Comte Palatin, Conseiller-Médecin du Duc de Meckelbourg & de plusieurs autres Princes, se distingua par ses connoissances Chymiques au commencement du XVII siecle. On a de lui un Ouvrage qui a eu beaucoup de vogue, ainsi qu'on peut en juger par le nombre des éditions; mais il ne faut pas toujours se fier à ce que dit l'Auteur sur les propriétés des médicamens, dont il donne la manipulation. Voici le titre de cet Ouvrage:

Armamentarium Medico-Chymicum, hoc est, selectissimorum, contra quosvis morbos, pharmacorum conficiendorum secretissima ratio, cui in fine adjunctum est Testamentum

Hadrianeum de aureo Philosophorum Lapide. Hamburgi, 1631, *in*-4. *Lubecæ*, 1638, 1646, 1662, *in*-4. *Lugduni*, 1645, 1664, 1670, *in*-8. *Rothomagi*, 1651, *in*-8. *Francofurti*, 1675, *in*-8. C'eſt à ce Médecin qu'on doit le ſel *de duobus* ou l'*Arcanum*, dont on fait encore aujourd'hui tant d'uſage.

MYREPSUS, (Nicolas) Médecin natif d'Alexandrie, eſt mis au rang des derniers Auteurs Grecs par le Docteur *Freind*, s'il eſt permis de regarder comme Grec, ſon ſtyle impur & barbare. On doit lui ſavoir gré des peines qu'il s'eſt données pour recueillir tous les médicamens compoſés qui ſont diſperſés dans les Ecrits des Grecs & des Arabes, & en former une eſpece de Pharmacopée. Il eſt certain que *Myrepſus* fit ſa compilation avant l'an 1300; car *Pierre de Abano*, ce fameux Conciliateur qui mourut en 1315 ou 1316, *Sylvaticus* & *Pedemontanus*, tous deux Médecins de Robert, Roi de Sicile, & qui écrivirent preſque au commencement de ſon regne, c'eſt-à-dire, vers l'an 1310, rapportent mot à mot différentes recettes que nous trouvons dans cet Auteur. D'ailleurs, on lit dans l'Eloge Hiſtorique de la Faculté de Médecine de Paris par M. *Hazon*, qu'on trouve dans les Archives de cette Compagnie, un projet de Réglement dreſſé en François l'an 1332, & qui a été traduit en Latin pour être préſenté à Meſſieurs du Parlement, au ſujet des Apothicaires; on lit encore que ſelon ce projet qui a eu ſon exécution, tous les Maîtres Apothicaires devoient avoir chez eux l'Antidotaire de Nicolas, corrigé par la Faculté, & s'y conformer uniformément. Le Diſpenſaire de *Nicolas Myrepſus* étoit alors la regle de toute l'Europe pour la Pharmacie.

Léonard Fuch a mis ce Diſpenſaire en Latin, avec des notes, ſous le titre d'*Opus medicamentorum in ſectiones quadraginta-octo digeſtum*; & quoique cette Traduction ne fût pas bien correcte, on n'a pas laiſſé d'en faire pluſieurs éditions. On remarque celle de Bâle, 1549, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Méſué*; celle de Lyon, 1550, *in*-8; de Veniſe, 1551, 1602, *in-folio*, avec les ſupplémens de *Méſué*; de Paris, 1567, *in*-8, entre les *Medicæ Artis Principes*; de Francfort, 1626, *in*-8, & de Nuremberg, 1658, même format, avec la Préface de *Jean Hartman Beyerus*, ſous le titre de *Theatrum Medico-Practicum de præparatione medicamentorum.* Cette derniere édition paſſe pour la meilleure. Il y en a d'autres plus anciennes que toutes celles dont on vient de parler: Lyon, 1519, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Méſué*, & dans la même ville, 1531, *in*-8, avec les Canons de *Méſué*: Ingolſtadt, 1541, *in*-4, avec les notes de *Jean Agricola Ammonius*; mais la verſion eſt de *Nicolas Rheginus* ou de *Nicolas de Regio.*

N.

NAELDWYCK, (Pierre VAN) Docteur en Médecine, étoit Hollandois de nation, & vivoit dans le XVII siecle. Il passa à Gothenbourg en Suede, où il exerça sa profession, & il fit imprimer à Leyde, en 1631, *in*-4, un Ouvrage intitulé :

Libri duo Philippicorum, sive, de Equorum naturâ, electione, educatione, disciplinâ & curatione. On trouve dans l'Histoire quantité de Médecins qui se sont occupés de la Vétérinaire ; il s'en trouve même plusieurs qui nous ont transmis des détails importans sur les Epizooties qui ont regné en différens tems.

NAERSSEN ou NARSSIUS (Jean) étoit de Dordrecht, où il naquit le 9 de Novembre 1580. Il n'eut pas plutôt achevé ses cours d'Humanités & de Philosophie, qu'il fut reçu au College Théologique des Etats de Hollande à Leyde, dont *Jean Kuchlein* avoit la Régence. Les progrès qu'il y fit, lui mériterent, en 1605, la place de Ministre à Grave sur Meuse, qu'il remplit jusqu'en 1619 ; mais il dut l'abandonner pendant le cours de cette année, parce qu'il étoit attaché au parti des Remontrans, & qu'il fut banni avec eux de la Hollande, en conséquence de la déclaration du Synode de Dordrecht. Il se rendit alors en France & il alla étudier la Médecine à Caen. Delà il passa à Hambourg, où il obtint la permission de pratiquer cette Science. Apparemment qu'il n'y fit pas grande fortune, puisqu'il essaya de s'établir à Fréderic-Stad en Dannemarc. Ce fut alors qu'il prit le parti de voyager ; mais après avoir parcouru la Suede, la Prusse, la Pologne, la Moscovie & la plus grande partie de l'Allemagne, il retourna à Stockholm où il fut plus heureux. Le Roi Gustave-Adolphe l'honora du titre de son Médecin & Historiographe. Comme ce Prince étoit alors tout occupé de la guerre, le séjour de Stockholm ne s'accordoit pas avec les devoirs d'Historiographe que *Naerssen* étoit chargé de remplir. Le Roi lui écrivit, le 15 Mai 1630, de se rapprocher de ses Armées ; & il alla s'établir en Prusse, afin d'être plus à portée d'apprendre les exploits de son héros. Mais la Bataille de Lutzen termina les conquêtes de Gustave, avec sa vie, le 16 Novembre 1632 ; ce dévastateur de l'Allemagne y fut tué au commencement du combat. Ce fut alors que *Naerssen* prit le parti de retourner en Hollande, où il ne s'arrêta que jusqu'en 1635. On l'envoya, pendant cette année, aux Indes Orientales en qualité de Médecin de la Compagnie Hollandoise ; mais il ne la servit que deux ans, étant mort à Batavia au bout de ce terme.

Comme le grand talent de ce Médecin étoit la Poésie, il n'a laissé que des Ouvrages en ce genre. Les uns sont en Flamand, d'autres en Allemand ; mais la plupart des Vers qu'il a faits à la louange de Gustave-Adolphe, sont en Latin.

NÆVIUS

NÆVIUS, (Gaſpar) de Chemnitz en Miſnie, voyagea en Italie, où il ſuivit les plus célebres Profeſſeurs & fit tant de progrès dans l'étude de la Médecine, qu'à ſon retour en Allemagne, il ne tarda pas à obtenir une Chaire dans les Ecoles de l'Univerſité de Leipſic. Les Electeurs de Saxe, Maurice & Auguſte ſon frere, l'honorerent du titre de leur Conſeiller-Médecin; *Nævius* fut ſenſible à cette diſtinction, & s'appliqua plus que jamais à multiplier les talens qui la lui avoient méritée. Il mourut le 23 Octobre 1579, à l'âge de 65 ans, & laiſſa quelques Ouvrages, parmi leſquels on remarque des Conſultations de Médecine qui ſe trouvent dans le Recueil de *Brendelius*, deux Lettres adreſſées à *Matthiole*, l'une ſur quelques plantes & l'autre ſur une terre bleue, & un Ecrit intitulé :

De ratione alterandi humores per medicamenta ad purgandum, atque eorundem evacuationis tempore. Lipſiæ, 1551, *in*-4.

Jean Nævius, frere ainé de *Gaſpar*, étoit auſſi de Chemnitz, où il naquit le 29 Août 1499. Ce fut principalement en Italie qu'il étudia la Médecine, & ce fut dans ce pays qu'il reçut le bonnet de Docteur le 6 Mai 1525. Il avoit exercé ſa profeſſion à Annaberg en Saxe & à Joachimſthal en Boheme, avant que d'être attaché au ſervice des Electeurs Maurice & Auguſte, en qualité de Médecin; & comme il jouiſſoit d'une grande réputation dans toute l'Allemagne, l'Empereur Ferdinand I l'appella deux fois à Vienne pour le conſulter ſur ſa ſanté. *Pierre-André Matthiole*, avec qui *Nævius* avoit lié connoiſſance en Italie, faiſoit beaucoup d'eſtime du ſavoir de ce Médecin; il le déclare ainſi dans la préface d'un de ſes Livres, en parlant des Mémoires qu'il lui avoit envoyés pour ſon Hiſtoire des plantes.

Jean Nævius mourut le 7 Juillet 1574, & laiſſa quelques Conſultations, entre autres, celle intitulée : *Medicamenta contra peſtem pro Republica Dreſdenſi.*

NALDIUS, (Matthias) Médecin natif de Sienne, fut célebre dans le XVII ſiecle, non ſeulement par les connoiſſances qu'il avoit de ſon Art, mais encore par celles des Langues Latine, Grecque, Hébraïque, Chaldaïque & Arabe. Il enſeignoit avec beaucoup de réputation à Piſe, lorſque le Cardinal Fabio Chigi l'en tira pour être ſon premier Médecin, peu de tems après qu'il eût été élevé à la Papauté, ſous le nom d'Alexandre VII. A ſon exaltation, le 7 Avril 1655, ce Pape avoit choiſi *Jean-Jacques Baldini*, déja vieux, pour remplir cette charge; mais *Baldini* étant devenu fort infirme, *Naldius* fut appellé pour le remplacer. Il ne ſe borna pas aux devoirs du poſte éminent qu'il occupoit à la Cour d'Alexandre VII, il enſeigna encore la Médecine à Rome, & contribua beaucoup à faire fleurir les Ecoles de l'Univerſité de cette ville. Il étoit d'un âge fort avancé, lorſqu'il mourut en 1682. Nous avons pluſieurs Ouvrages de ſa façon, dont on trouve les titres dans la plupart des Bibliographes; mais à en juger par les titres même, il paroît que ce Médecin s'eſt appliqué davantage aux diſcuſſions Phyſiologiques, qu'à mettre en ordre les Obſervations qu'une longue pratique doit lui avoir fournies.

Sapientis vitale filum, quod Philoſophicæ ac Medicæ Facultatis ambages publicè in-

greſſurus, Heroïcis numeris ſibi conglomeravit. Senis, 1623, *in*-4. Le goût qu'il eut pour la Poéſie dans ſa jeuneſſe, lui fit écrire cet Ouvrage en vers.

Pamphilia, ſeu mundi univerſi amicitia, cui diſſidentes Philoſophorum opiniones conciliantur & parantur ex Re Medica amicitiæ. Ibidem, 1647, *in*-4.

Regole per la cura del contagio. Rome, 1656, *in*-4.

Annotationes in Aphoriſmos Hippocratis. Romæ, 1667, *in*-4.

Rei Medicæ Prodromi, præcipuorum Phyſiologiæ problematum Tractatus. Ibidem, 1682, *in-folio.*

NANCEL, (Nicolas DE) célebre Humaniſte & Médecin, fut ainſi nommé du village de Nancel, lieu de ſa naiſſance entre Noyon & Soiſſons, où il vit le jour en 1539. Il vint étudier à Paris au College de Preſles, & il ſe fit tant eſtimer de *Ramus* qui en étoit Principal, qu'il fut chargé d'enſeigner publiquement les Langues Latine & Grecque dans ce College, quoiqu'il eût à peine atteint la fin de ſa dix-huitieme année. L'Univerſité de Douay l'attira enſuite dans ſes Ecoles, où il prononça, le 5 Janvier 1563, un Diſcours Latin ſur l'excellence & la néceſſité de la Langue Grecque. Mais ſes amis, qui ne l'avoient vu quitter Paris qu'avec regret, le preſſerent ſi inſtamment de revenir dans cette Capitale, qu'il ſe détermina à s'y rendre pour remplir une Chaire au College de Preſles. Ce fut alors qu'il ſongea à ſe faire recevoir Docteur en la Faculté de Médecine de Paris; je doute cependant qu'il l'ait fait, car on ne trouve point ſon nom dans la Notice des Médecins de cette ville par M. *Baron*. Il ne ſe mêla pas moins de la pratique de la Médecine, & Soiſſons fut le premier endroit où il alla l'exercer. Il en partit, en 1569, pour aller à Angers trouver ſon ami *Maziles*, premier Médecin du Roi Charles IX, afin de voir ſi par ſon crédit il ne pourroit pas obtenir quelque place à la Cour. En paſſant par Tours, il fut ſollicité ſi vivement de s'arrêter dans cette ville, qu'il y conſentit. Il n'eut pas lieu de s'en repentir, car il s'y maria avantageuſement l'année ſuivante. Mais le Médecin de la Princeſſe Eléonore de Bourbon, Abbeſſe de Fontevrault, étant mort en 1587, *Nancel* obtint ſa place & quitta Tours, où il avoit demeuré 18 ans. On ne dit pas ſi ſon ſéjour fut long dans cette Abbaye; on ſe borne à fixer ſa mort en 1610, à l'âge de 71 ans.

Ce Médecin a écrit pluſieurs Ouvrages, comme *Epiſtolæ & Præfationes*, qui ont été imprimées à Paris en 1603, *in*-8; mais on ne s'arrête qu'aux ſuivans, à raiſon de leur rapport avec la Médecine:

Diſcours ſur la peſte. Paris, 1581, *in*-8.

De immortalitate animæ, velitatio adversùs Galenum. Pariſiis, 1587, *in*-8. Cette piece eſt tirée d'un Ouvrage plus conſidérable qu'il publia ſous le titre d'*Analogia microcoſmi ad macrocoſmum*, & dont on a des éditions de Paris de 1611 & de 1631, *in-folio.*

Declamationes, in quibus Medicinæ & Juriſprudentiæ encomium. Pariſiis, 1600, *in*-8.

NANNONI, (Ange) Chirurgien de l'Hôpital de Sainte Marie la Neuve à Florence, enſeigna la Chirurgie dans cette ville, où il jouiſſoit d'une grande réputation vers le milieu de ce ſiecle. On a de lui différens Ouvrages qui ont été bien accueillis du public:

Trattato delle malattie delle mamelle. Florence, 1746, *in*-4. Il vante le vinaigre, en forme de fumigation, contre la plupart des maladies des mammelles; mais à l'exemple de tant d'autres qui se sont épuisés en réflexions sur la nature du Cancer, il regarde l'amputation comme le seul moyen curatif de ce mal désolant.

Dissertazioni Chirurgiche della Fistola Lacrimale, Cataratta, &c. Paris, 1748, *in*-8. Il y est question de médicamens désiccatifs & caustiques, dont l'Auteur explique l'action d'une maniere assez vraisemblable.

Discorso Chirurgico nell'introduzzione al curso delle operazioni. Florence, 1750, *in*-4. M. *Bertrandi* parle d'un autre Traité de la façon de *Nannoni*, qui a paru sous ce titre : *Della simplicita di medicare.* La simplicité du traitement a toujours été la pierre de touche de la bonne Médecine & de la bonne Chirurgie : dès qu'on connoît la nature & les causes d'une maladie, on ne voltige point d'un remede à un autre; on se tient à celui indiqué.

NAPIER, (Richard) fils de *Robert* gentilhomme Anglois, fut reçu Maître-ès-Arts à Cambridge. On le nommoit communément *Docteur*, quoiqu'il n'eût pris aucun grade en Médecine, parce qu'il se mêloit d'exercer cette profession; mais il traitoit les malades sur des principes bien différens de ceux de l'Ecole. Les Talismans & les Amulettes étoient sa principale ressource; on n'attribue même les cures qu'il a faites qu'à ces moyens superstitieux, que l'aveugle crédulité adopte aisément & que l'imagination frappée tourne quelquefois à son avantage. C'est aux foiblesses de l'esprit humain que le Charlatanisme doit ses succès; ce fut à elles que *Napier* dut les siens; & comme il ne manqua jamais de trouver des sots, il se soutint en crédit parmi eux jusqu'à sa mort arrivée le premier d'Avril 1634, à l'âge de plus de 75 ans.

On trouve un autre *Richard Napier* qui fut un des premiers Membres de la Société Royale de Londres. Il étudia à Oxford, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le premier de Novembre 1642. Partisan de l'Empirisme, il s'afficha dans le public, ainsi que le précédent, mais d'une maniere différente. Comme il étoit extrêmement entiché de l'Astrologie, il eut recours à toutes les petites supercheries de cette vaine Science, pour se faire valoir dans l'exercice de sa profession. Il y réussit cependant assez mal; car il fit plus de bruit en Angleterre par la singularité de ses idées, que par les cures qu'il entreprit. On met sa mort au 17 Janvier 1675.

NARDIUS, (Jean) de Monte-Pulciano, petite ville d'Italie en Toscane, fit la Médecine à Florence au commencement du XVII siecle. On a plusieurs Ouvrages de sa façon :

Lactis Physica Analysis. Florentiæ, 1634, *in*-4.

Apologeticon in Fortunii Liceti Mulctram, vel de duplici calore. Ibidem, 1636, *in-folio & in*-4.

De igne subterraneô Physica Prolusio. Ibidem, 1641, *in*-4.

De Rore disquisitio Physica. Ibidem, 1642, *in*-4.

Noctium genialium Physicarum annus primus. Bononiæ, 1656, *in*-4.

De prodigiosis vulnerum curationibus. Norimbergæ, 1662, *in*-4, dans le *Theatrum sympatheticum auctum.*

Comme *Nardius* aimoit la Littérature, il publia une édition de *Lucrece*, Poëte Latin du quarantieme siecle, qui mit en vers le systême & la doctrine d'*Epicure* dans les six Livres *De rerum naturâ.* L'édition donnée par ce Medecin parut à Florence en 1647, *in*-4, avec des explications, des éclaircissemens & des réflexions.

NAREZ (Ursmer) naquit en 1678 à Binch dans la Province d'Hainaut. Comme ses parens n'étoient pas fort à l'aise, un Prêtre de sa parenté, qui lui avoit remarqué beaucoup de dispositions à l'étude, se chargea de l'y pousser & le mit au College, où il l'entretint durant son cours d'Humanités. Les progrès qu'il y fit, engagerent son bienfaiteur à l'envoyer à Louvain en 1696. Il y fut reçu dans la Maison de *Standonck*, suivit les Professeurs de Philosophie au College du *Porc*, & remporta la troisieme place à la Promotion générale du 16 Novembre 1698. Les avantages attachés aux premieres places de Philosophie décident ordinairement ceux qui les ont obtenues à embrasser l'étude de la Théologie, sur-tout lorsqu'ils sont mal partagés du côté de la fortune. *Narez* suivit une coutume qui étoit presque passée en regle; quoiqu'on ait un grand nombre d'exemples qui prouvent que l'espérance de profiter de certains avantages a souvent eu plus de part dans la prise de l'habit clérical, que le goût pour l'état ecclésiastique. Aussi le Droit & la Médecine ont-ils quelquefois réclamé contre cet usage abusif, en rappellant dans leurs Ecoles des sujets qui n'étoient pas faits pour la Théologie. *Narez* en est lui-même un exemple. Sa vocation à l'état ecclésiastique paroissoit bien décidée, lorsqu'une seule circonstance fit qu'il y renonça. Il étoit à peine initié dans la Théologie, qu'il fut nommé Professeur de Philosophie au *Porc.* Cet emploi ne l'empêcha cependant point de continuer le genre d'étude qu'il avoit d'abord embrassé; il prit le degré de Bachelier; il se prépara même à aller recevoir les ordres sacrés à Cambray: mais il apprit que son Archevêque (M. de Fénélon) étoit résolu de ne les conférer qu'à ceux qui auroient été éprouvés dans son Séminaire. L'absence que demandoit cette épreuve, étoit incompatible avec la Chaire de Philosophie: pour cette raison, *Narez* prit le parti de renoncer à l'état ecclésiastique, dont il ne conserva que l'habit. Décidé à se faire Médecin, il résigna un Canonicat de Saint Paul à Liege qu'il avoit obtenu en vertu des privileges de la Faculté des Arts, & il fut reçu à la Licence le 20 Septembre 1705. Il chercha dès lors à se fixer à Louvain & à devenir Membre de la Faculté de Médecine en l'Université de cette ville. Il y réussit en 1710, & fut nommé successeur de *Jean-François Favelet* dans la Chaire de Botanique, dont il prit possession le 3 Mars de la même année. Il continua de la remplir jusqu'au 10 Mai 1717, qu'il fut installé dans celle des Institutes, de laquelle il passa, le dernier Mars 1719, à la charge de Professeur d'Anatomie & de Chirurgie. *Narez* étoit alors Docteur; il avoit pris le bonnet le 18 Février de l'année précédente. Ceux qui ne sont point au fait des usages de l'Université de Louvain, trouveront sans doute que cette promotion est bien tardive, & s'étonneront de voir un homme enseigner avant qu'il soit Maître. Mais leur étonnement cessera, dès qu'ils sauront que les honneurs du Doctorat ne s'accordent à Louvain

qu'à un petit nombre de personnes dans chaque Faculté, & que le cours ordinaire des études se borne à la Licence. Il faut cependant remarquer que les simples Licenciés sont réputés Maîtres & habiles à enseigner.

Le 2 Juillet 1742, *Narez* fut choisi pour remplacer *Favelet* dans la Chaire de Professeur Primaire, ainsi que dans la direction de l'Hôpital de Louvain ; mais il ne jouit pas long-tems de ce double emploi. Un mal d'estomac le jetta dans la langueur qui le mit au tombeau le 6 Décembre 1744.

Ce Médecin avoit épousé une Demoiselle de Louvain, *Elisabeth Joris*, qui le laissa veuf sans enfans. Maître de disposer de sa succession, il légua par son testament les fonds nécessaires à plusieurs fondations utiles & pieuses, & en particulier, il laissa 60 florins de rente pour aider à l'entretien du Jardin des plantes. *Narez* étoit un grand homme de bien, plein de droiture & d'équité. Ennemi du faste, de la médisance & de la flatterie, il sut gagner l'estime & la confiance des appréciateurs du vrai mérite. Généreux & bienfaisant, l'intérêt ne maîtrisa jamais son ame ; charitable par inclination autant que par devoir, il fut le soutien de plusieurs familles indigentes ; franc dans toute sa conduite, il aima la vérité au point de blâmer ouvertement les détours politiques qu'il mettoit au rang des déguisemens insidieux ; partisan du bon ordre, il s'opposa toujours à ces cabales sourdes qui ne se glissent que trop souvent dans les Corps Académiques, parce qu'il les regardoit comme la ruine des études. Tel fut *Narez* dans le commerce de la vie. Considérons-le maintenant du côté de sa profession. Il étoit solide, mais peu brillant dans la Chaire. Bon observateur dans la pratique, il saisissoit heureusement les indications les plus justes dans le traitement des maladies ; lent, quand il avoit à développer le caractere d'un mal, actif à en attaquer les causes, lorsqu'il étoit parvenu à les connoître, il opéra des guérisons qu'il auroit manquées, si sa conduite eût été moins prudente. Elle parut quelquefois timide à des yeux moins éclairés que les siens ; mais comme elle lui avoit toujours réussi, il laissoit jaser les censeurs, & se reposoit sur la reconnoissance des malades qui ne manquoient pas de préconiser la bonté de sa méthode. Il ne chercha jamais à relever la solidité de son savoir par un pompeux étalage d'érudition ; aussi simple auprès des malades que dans la Chaire, le vrai & l'utile furent ses uniques objets. Il voyoit les Théories se succéder dans l'esprit de ses Collegues, comme les modes à la toilette des femmes, & il n'en prenoit que ce qui étoit marqué au sceau de la Nature ; il raisonnoit, mais d'après les faits, & ne souffroit pas qu'on se laissât entraîner par les écarts de l'imagination.

Nous n'avons qu'un seul Ouvrage de la façon de ce Médecin ; encore ne le doit-on qu'à son aversion décidée pour la charlatanerie. C'est une *Lettre d'un Médecin de Louvain à un de ses amis*, à l'occasion d'un Livret intitulé : *Preuve de la nécessité de regarder les urines &c. Par J. F. D. B.* Louvain, 1733, *in*-12. *Narez* y montre le peu d'utilité de l'inspection des urines en général, & l'inutilité de celles qu'on apporte au Médecin pour la guérison des maladies. Il s'apprêtoit à donner un Traité de pratique fondé sur sa longue expérience, lorsque la mort arrêta son travail ; c'est une vraie perte que ceux qui ont connu la justesse de sa méthode regreteront long-tems.

NATALIS, (Jean) né à Messine le 16 Mars 1642, fut reçu Docteur en Philosophie & en Médecine le 6 Octobre 1661. La même année, il fut nommé Secretaire de sa ville natale pour le terme de quatre ans, & fut ensuite continué jusqu'en 1673; mais il obtint alors cet emploi pour toute sa vie, par la protection de Claude Lamoral, Prince de Ligne, Vice-Roi de Sicile. La charge de Secretaire n'empêcha point *Natalis* de cultiver les Belles-Lettres & de se distinguer dans la pratique de la Médecine. Il étoit même si appliqué à l'étude de sa profession, que sa qualité de Docteur ne l'empêcha pas de se confondre avec les Ecoliers, & d'assister assez régulierement aux Leçons de *Marcel Malpighi*, de *Jean-Alphonse Borelli*, ainsi qu'à celles de *Charles Fracassati* qui succéda au premier. Ce fut par cette continuité d'étude, sous d'aussi habiles Maîtres, qu'il se soutint dans la réputation, dont il a joui par toute la Sicile & les Pays voisins. On croit qu'il est mort en 1730. Il a écrit plusieurs Ouvrages de Poésie, & il a laissé quelques Manuscrits de Médecine.

NAVARRO, (Michel) Apothicaire du XVI siecle, étoit Aragonois de naissance. Ses talens lui mériterent la confiance de Philippe II, Roi d'Espagne, qui le prit à son service. *Nicolas Antonio* lui attribue un Ouvrage intitulé: *In Johannis Mesue Libros Commentaria.*

Le même Auteur parle de *Jean-Baptiste Navarro* originaire du Royaume de Valence en Espagne, mais qui naquit à Castillon, petite ville de la Catalogne. Il étudia la Médecine dans l'Université de Valence, & il y prit le bonnet de Docteur. Ce fut encore dans cette Capitale qu'il fit imprimer en 1628, in-8, des Commentaires *In Libros Galeni de differentiis febrium, de pulsibus ad Tyrones, & spurium de urinis.*

NAUDÉ, (Gabriel) habile Critique & Médecin, naquit à Paris le 22 Février 1600. Il fit ses premieres études dans une Communauté Religieuse, & passa delà dans l'Université, où il s'appliqua à la Philosophie & ensuite à la Médecine. Pendant qu'il s'occupoit de cette derniere Science, Henri de Mesme, Président à Mortier au Parlement de Paris, voulut l'avoir pour son Bibliothécaire. Il accepta cet emploi qu'il exerça pendant quelque tems; mais l'envie de se pousser dans la Médecine, lui fit prendre la résolution de se rendre, en 1626, à Padoue, pour y continuer ses études. La mort de son pere fut au moment d'en interrompre le cours. Tout le sollicitoit de revenir incessamment à Paris; il ne quitta cependant les Ecoles de Padoue qu'après y avoir pris le bonnet de Docteur. Arrivé dans sa patrie, il ne tarda pas à se faire connoître du Cardinal Bagny qui le prit pour son Bibliothécaire & l'emmena avec lui à Rome en 1631. Dans la suite, il s'attacha au Cardinal Antoine Barberin; mais comme il jouissoit d'une pension à la Cour de France, avec le titre de Médecin de Louis XIII, le Cardinal de Richelieu le rappella à Paris, où il revint en 1642. A la mort de cette Eminence, le 4 Décembre de la même année, *Naudé* entra au service du Cardinal Mazarin, encore en qualité de Bibliothécaire; & sur ses ordres, il forma en peu de tems une collection de plus de 45000 volumes. Ce fut alors que ce Ministre lui donna un Canonicat de Verdun & le Prieuré de Lartige en Limosin.

La Reine Christine de Suede, informée du mérite de *Naudé*, l'appella à sa Cour après l'éloignement de Mazarin. Il s'y rendit, mais il trouva l'air du pays si contraire à sa santé, qu'il n'y put tenir, malgré les témoignages d'estime dont cette Princesse le combloit. Il se mit en chemin pour revenir en France, & vint mourir à Abbeville le 29 Juillet 1653, âgé de 53 ans. Ce Médecin joignoit à des mœurs pures & à une vie réglée, beaucoup d'esprit, de savoir & de jugement. Il étoit extrêmement vif, & sa vivacité le jettoit quelquefois dans des conversations dangereuses. Il parloit avec une liberté qui s'étendoit souvent sur des matieres de religion, à laquelle on assure cependant qu'il étoit attaché; mais comme il n'y a point de petites fautes à cet égard, c'est mal l'excuser, que de dire qu'il étoit si peu maître de retenir une saillie, que son esprit faisoit tort à son cœur.

Plus Littérateur que Médecin, *Naudé* a laissé des preuves de son goût dans les Ouvrages dont voici les titres :

Syntagma de studio liberali. Arimini, 1623, *in*-8. *Urbini*, 1632, *in*-4. Il y donne de bons préceptes sur la maniere d'étudier.

Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Freres de la Rose-Croix. Paris, 1623, *in*-8. Cet Ouvrage est recherché par les Curieux, pour servir à l'Histoire des délires de l'esprit humain.

Apologie pour les grands Hommes faussement accusés de magie. Paris, 1625, & 1628, *in*-8. Paris, 1669, deux volumes *in*-8. Amsterdam, 1712, *in*-8. C'est le plus connu de ses Ouvrages; il montre combien l'Auteur étoit ennemi des préjugés.

Avis pour dresser une Bibliotheque. Paris, 1627, *in*-12, & 1644, *in*-8.

De antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Parisiensis. Parisiis, 1628, *in*-8. Quoique *Naudé* n'eût fait aucun Acte dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, il étoit si plein d'estime pour cette Compagnie, qu'il en composa l'éloge qui fut prononcé pour le Discours des Paranymphes en 1628. Il y a encore une édition de Paris, 1663, *in*-8, avec les *Orationes Encomiasticæ ad novem Jatrogonistas Laureâ Medicâ donandos.* On trouve encore cet éloge à la fin des statuts de la Faculté imprimés en 1696.

Addition à l'Histoire de Louis XI. Paris, 1630, *in*-8.

Syntagma de studio militari. Romæ, 1637, *in*-4. *Jenæ*, 1683, *in*-12. C'est peu de chose.

Science des Princes, ou Considérations politiques sur les coups d'Etat. Paris, sous le nom de Rome, 1639, *in*-4, 1667, *in*-12. Paris, 1673, *in*-8, avec les réflexions de *Louis du May.*

Exercitatio, quod Senæ nomen non Cæsenæ, sed Senogalliæ conveniat. Parisiis, 1642, *in*-8.

Bibliographia Politica. Lugduni Batavorum, 1642, *in*-16. *Francofurti*, 1673, *in*-8. Cet Ouvrage savant, mais peu exact, a été traduit en François par *Challine.* Paris, 1642, *in*-8.

Hieronymi Cardani vita. Parisiis, 1643, *in*-8. C'est à ses soins qu'on doit cette édition. Il les a encore étendus sur d'autres Ouvrages; car il a fait imprimer à Paris, en 1643, *in*-4, *Bartholomæi Perdulcis Commentarii in Jacobi Sylvii Anatomen & in Libros Hippocratis.* C'est encore d'après lui, qu'on a donné à Amsterdam,

en 1655, *in*-12, *Hieronymi Rorarii Libri duo quibus demonſtrat quod animalia bruta ratione meliùs utantur homine.* L'Auteur de ce dernier Traité naquit en Italie & fut un ſavant Ecrivain du XVI ſiecle; mais il a abuſé de ſon ſavoir, en voulant prouver, non ſeulement que les bêtes ſont des animaux raiſonnables, mais qu'elles ſe ſervent de la raiſon mieux que l'homme.

Panegyricus dictus Urbano VIII. Pariſiis, 1644, *in*-8.

Auguſtini Niphi opuſcula moralia & politica. Ibidem, 1645, *in*-4. Il a joint, à cette édition, ſon jugement ſur l'Auteur.

De fato & fatali vitæ terminô. Genevæ, 1647, *in*-8.

Pentas Quæſtionum Jatro-Philologicarum. Ibidem, 1647, *in*-8. Il y a une édition plus ancienne & moins complette, qui eſt de Padoue, 1634. Entre autres queſtions, on trouve celles-ci dans l'édition de Geneve: ſi l'étude du matin eſt plus avantageuſe que celle du ſoir? S'il eſt permis au Médecin de tromper le malade?

Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le Cardinal Mazarin depuis le 6 Janvier juſqu'au 1 Avril 1649. Paris, 1649, *in*-4. On y trouve des choſes curieuſes. Ce Livre, qui a paru ſous le nom de *Maſcurat*, a été ſupprimé preſque auſſitôt qu'il a été mis en vente. Il eſt en dialogues, & *Maſcurat*, c'eſt-à-dire, *Camuſat*, Libraire, s'y entretient avec *Saint Ange*, qui eſt le nom ſuppoſé de *Naudé.*

Cauſæ Kempenſis collectio pro Curia Romana. Pariſiis, 1651, *in*-8.

Remiſe de la Bibliotheque du Cardinal Mazarin entre les mains de M. Tubœuf. 1651, *in*-4.

Avis à Noſſeigneurs du Parlement ſur la vente de la Bibliotheque du Cardinal Mazarin. 1652, *in*-4.

Epiſtolæ. Genevæ, 1667, *in*-12, avec celles de quelques autres Savans.

Les Ouvrages de *Naudé* ſont écrits d'un ſtyle aſſez dur, mais on leur paſſe ce défaut pour les choſes curieuſes & intéreſſantes qu'on y trouve. On a recueilli différens traits de la vie de ce Médecin & pluſieurs de ſes penſées dans un de ces Livres qui ont été long-tems à la mode, je veux dire les *Ana.* Celui dont je parle, eſt intitulé :

Naudæana & Patiniana. Paris, 1701, *in*-12. Amſterdam, 1703, *in*-12, avec des additions.

NAVIER, (Pierre-Touſſaint) Médecin, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de la Société Littéraire de Châlons-ſur-Marne, naquit à S. Dizier en Champagne. Il s'eſt diſtingué dès le milieu de ce ſiecle par les Ouvrages ſuivans :

Lettre ſur quelques Obſervations d'Anatomie. Châlons, 1751, *in*-4.

Lettre à M. Aubert, dans laquelle on examine ſi le Péritoine enveloppe immédiatement les inteſtins. Ibidem, 1751, *in*-4. Elle attira à l'Auteur une Critique de la part de M. *François Aubert*, Médecin des Hôpitaux de Châlons-ſur-Marne, né à Dormans le 28 Septembre 1695, ſous le titre de *Réponſe aux Ecrits de M Navier ſur le Péritoine.* Celui-ci repliqua avec toute l'honnêteté & la modeſtie poſſible.

Replique à la Critique de M. Aubert ſur le Péritoine. Châlons, 1752, *in*-12. M.

Navier

Navier dit que le Péritoine, en embrassant les intestins par une duplicature membraneuse, les enveloppe immédiatement.

Dissertation sur plusieurs maladies populaires qui ont regné depuis quelque tems à Châlons-sur-Marne. Paris, 1753, *in*-12.

Observations sur l'amollissement des os. Paris, 1755, *in*-12. Il traite de cette matiere en général, & descend ensuite dans le particulier, au sujet de la femme Supiot.

Réflexions sur les dangers des exhumations précipitées & sur les abus des inhumations dans les églises; suivies d'observations sur les plantations d'arbres dans les cimetieres. Paris, 1775, *in*-12. Ces réflexions ont été lues, en 1767, dans une séance de l'Académie de Châlons-sur-Marne.

NÉANDER, (Michel) de Joachimsthal en Boheme, vint au monde le 3 Avril 1529. Il fit ses premieres études & sa Philosophie à Wittemberg, où il fut reçu Maître-ès-Arts le 10 Août 1550. Comme il s'étoit fait admirer dans cette ville par la supériorité de ses talens, on ne manqua pas de les accueillir à Jene, où il se rendit au sortir de Wittemberg; car il y obtint les Chaires des Mathématiques & de la Langue Greeque en 1551. Ces fonctions publiques ne l'empêcherent point de s'appliquer à la Médecine, pour laquelle il avoit toujours eu beaucoup de goût. Il en prit le bonnet le 20 Août 1558, & deux ans après, on le nomma Professeur en cette Science.

Néander mourut à Jene le 15 Octobre 1581, avec la réputation d'un homme extrêmement laborieux. Il le fut en effet; on peut même dire qu'il passa la plus grande partie de sa vie à écrire. Mais nous n'avons rien de lui sur la Médecine. Ses Ouvrages consistent principalement en des Traités sur la Physique, sur la Langue Grecque, sur *Isocrate*, *Aristote*, *Euripide*, *Lucien*, & sur les mesures & les poids des Anciens. Ce dernier Traité est le seul approchant de mon objet; on peut y joindre celui qu'il a écrit sur la Physique. Ils ont paru l'un & l'autre sous ces titres:

Physicæ, sive potius Sylloge Physicæ rerum eruditarum ad omnem vitam utilium, Pars prima. Lipsiæ, 1591, *in*-8.

Synopsis mensurarum & ponderum secundùm Romanos, Athenienses, Georgos & Hippiatros, cum Galeno de ponderibus & mensuris. Basileæ, 1544, 1555, *in*-4.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Jean Néander* natif de Brême, qui s'est occupé d'Ouvrages décidément relatifs à la Médecine. On a de lui:

Tabacologia, id est, Tabaci seu Nicotianæ descriptio Medico-Chirurgico-Pharmaceutica. Lugduni Batavorum, 1622, 1626, *in*-4. *Bremæ*, 1627, *in*-4. *Ultrajecti*, 1644, *in*-12, avec d'autres pieces sur le Tabac. En François, Lyon, 1626, *in*-8. Il y parle de trois especes de Tabac, de leur culture, préparation, & de leurs vertus médicinales. Il y parle encore des moyens qu'on emploie pour sophistiquer cette plante, & il donne la maniere de reconnoître les fraudes qui alterent sa bonté naturelle.

Syntagma, in quo Medicinæ cùm laudes & natalitia, Sectæ earumque placita, tùm Cataclypses ejus, Restauratores & Propagatores, &c. depinguntur. Bremæ, 1623,

in-4. On fait peu de cas de cet Ouvrage, parce qu'il eſt plein de fautes & d'anachroniſmes.

Saſſafraſologia. Ibidem, 1627, *in*-4.

NEBEL, (Daniel) Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, ſous le nom d'*Achille* II, étoit d'Heidelberg, où il naquit en 1664. Après de bonnes études, il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de cette ville, & parcourut enſuite la Suiſſe & la France. Voyageur curieux, il remarqua toutes les beautés de l'un & de l'autre de ces pays; mais plus curieux encore de perfectionner & d'augmenter ſes connoiſſances, il s'attacha aux Maîtres les plus habiles & fit ſous eux de ſi grands progrès, que peu de tems après ſon retour à Heidelberg, il fut nommé à la Chaire de Profeſſeur extraordinaire, dans laquelle il monta en 1691. Témoin de la déſolation que les François porterent dans ſa ville natale, qui fut priſe par le Maréchal de Lorges en 1693, il ne put ſoutenir la vue des maux & des cruautés qui dévaſtoient ſa patrie. Il s'enfuit à Marpurg, & il y fut reçu à bras ouverts; on lui donna même une Chaire de Médecine qu'il remplit juſqu'en 1708, tems auquel il retourna à Heidelberg pour y occuper les charges de premier Profeſſeur de la Faculté & de Médecin de la Cour. L'Electeur Charles-Philippe le nomma ſon premier Médecin en 1728; mais *Nebel* ne jouit que peu d'années de cet avantage, car il mourut le 15 Mars 1733. On a de lui quantité d'obſervations dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne, & pluſieurs diſſertations qu'il a données en différens tems au public, ſous ces titres:

De novis inventis Botanicis hujus ſæculi. Marpurgi, 1694, *in*-4.

Character plantarum naturalis. Francofurti, 1700, *in*-12.

De plantis vernô tempore efflorescentibus. Heidelbergæ, 1706, *in*-4.

De plantis vergente æſtate efflorescentibus. Ibidem, 1707, *in*-4.

De Rore marino. Ibidem, 1710, *in*-4.

De Lithotomia. Ibidem, 1710, *in*-4.

De fœtûs extractione ex utero. Ibidem, 1713, *in*-4.

Guillaume-Bernard Nebel, fils du précédent, étoit de Marpurg. Il enſeigna la Médecine à Heidelberg, fut reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature, & publia les Diſſertations ſuivantes:

Diſſertatio Phyſica de Mercurio lucente in vacuo. Baſileæ, 1719, *in*-4.

De partu tredecimeſtri legitimô. Heidelbergæ 1731, *in*-4. C'eſt donner bien de l'extenſion à la groſſeſſe.

De lethalitate vulneris pericardii. Ibidem, 1739, *in*-4.

NEBRUS, Triſaïeul d'*Hippocrate*, ſe rendit célebre par ſes connoiſſances qu'il avoit de la Médecine, mais il le devint davantage, par l'oracle que les Prêtres de Delphes publierent à ſon ſujet. Les Criſſéens, peuple de la Phocyde, furent attaqués en vertu d'un Décret des Amphictyons. Le ſiege de Criſſa avoit déja duré huit ans, & la peſte ravageoit le camp des aſſiégeans, lorſque ceux-ci eurent recours à l'oracle de Delphes, qui leur répondit que *Pour recouvrer la ſanté & prendre la place, il falloit faire venir de l'Iſle de Cos le faon d'une biche avec de l'or.*

L'obscurité de ces paroles jetta les assiégeans dans le plus grand embarras, mais ils trouverent enfin l'explication de l'énigme dans la personne de *Nebrus* & dans celle de son fils *Chrysus*, dont le premier signifie en Grec un faon de biche & le second de l'or. L'un & l'autre partirent pour se rendre devant Crissa, montés sur une galere équipée aux fraix de *Nebrus* qui porta aux assiégeans des médicamens si salutaires, qu'à leur moyen ils furent délivrés de la peste dont ils étoient désolés.

Tel fut toujours l'air mystérieux que les Grecs mirent dans les actions des hommes qui avoient servi la patrie. Mais ce qu'il y a de grand dans la conduite de *Nebrus*, du côté des secours de son Art qu'il alla offrir aux assiégeans, a été flétri par un trait de la barbarie la plus monstrueuse. Il empoisonna les sources d'où les assiégés tiroient leurs eaux, & viola ainsi tout-à-la-fois les droits de la guerre & de l'humanité. Quant à ce qui regarde *Chrysus*, il paroît qu'il paya de sa personne au siege de Crissa, car il fut tué à l'assaut que les Grecs donnerent à cette ville.

NECHEPSUS, Roi d'Egypte de la XXe. Dynastie, vécut vers l'an du monde 2550. Il s'appliqua beaucoup à l'Astrologie, & il fut regardé par le peuple comme un Savant & un Sage. On lui attribue non seulement des Livres de Magie & d'Astrologie judiciaire, mais encore des Ouvrages de Médecine; car les uns & les autres marchoient souvent de pair dans l'enfance de ce dernier Art. Tel qu'eût été son savoir, il a suffi pour faire passer son nom à la postérité. *Ausone* le regarde comme le Maître des Magiciens; *Pline* le cite sur des faits d'Astronomie; *Julius Firmicus* dit que ce très-juste Empereur des Egyptiens étoit bon Astronome, qu'il avoit fait des Recueils sur toutes les maladies & qu'il avoit trouvé des remedes divins. *Galien* cite aussi *Nechepsus* en parlant des propriétés du jaspe verd. Ce Roi d'Egypte avoit vanté cette pierre contre la foiblesse de l'orifice de l'estomac; mais il falloit y graver la figure d'un dragon rayonnant & l'appliquer sur la partie malade. *Galien* ajoute cependant qu'il a vu le même effet de l'application du jaspe, sans qu'il y eût rien de gravé. Ce Médecin avoit trop de bon sens, pour ne pas savoir que la figure du dragon, ainsi que tant d'autres qu'on voit gravées sur les Talismans, sont des moyens de guérison autant inutiles que superstitieux. Ce fut la Philosophie qui éclaira *Galien* sur cette matiere; car les Romains de son tems donnoient encore un peu dans de pareils remedes.

On trouve dans *Aëtius* la description d'une emplâtre & de quelques autres médicamens attribués au Roi *Nechepsus* ou *Nechepsos*; cet Auteur avance même que ce Prince Egyptien avoit trouvé un remede propre à briser la pierre dans la vessie.

NEEDHAM (Marchamont) naquit en 1620 à Burford en Angleterre. Après de bonnes études d'Humanités, il se rendit à Oxford, ville capitale de sa Province, où il s'appliqua à la Philosophie, & fut reçu Bachelier-ès-Arts le 24 Août 1637. Dès qu'il eut fini son cours de Philosophie, il commença celui de Médecine dans la même ville, & s'attacha dès lors à la Secte Chy-

mique, dont il adopta les principes. En 1645, il passa à Londres, où il exerça sa profession & s'afficha par la singularité de ses maximes. Il fit grand bruit à l'occasion des Ouvrages qu'il publia, en sa langue maternelle, sur l'état de la Médecine en Angleterre. Les édits qui bornent l'exercice de cet Art aux personnes qui ont fait preuve de leur capacité, lui déplurent; il se récria contre eux, & voulut faire revivre l'usage des tems antérieurs à l'établissement des Académies. Il prétendit prouver qu'il devoit être permis à tout le monde de s'ériger en Médecin, sans qu'on fût obligé de faire aucun cours d'étude dans les Ecoles, ni de se soumettre aux examens qui conduisent aux grades. La police qui veille à la sûreté publique par la sagesse de ses ordonnances, ne s'accommodoit pas avec les vues de *Needham* qui ne buttoient pas moins qu'à ouvrir la porte au charlatanisme. *Jean Twysden* & *Robert Sprackling* détruisirent, par leurs Ecrits, ce chimérique & préjudiciable projet; mais comme l'Auteur étoit un de ces hommes entêtés qu'on fait revenir difficilement de leurs idées, il y persista jusqu'à sa mort arrivée le 29 Novembre 1678.

NEEDHAM, (Vautier) Médecin Anglois, fit la plus grande partie de ses études à Oxford. Le goût de la lecture étoit une suite de sa passion dominante. Toujours occupé à rechercher ce que chaque Auteur avoit dit de mieux dans ses Ouvrages, il ne quittoit presque pas les Bibliotheques publiques; ces Musées consacrés à l'avancement des Lettres lui servoient, pour ainsi dire, de Cabinet. Ce fut-là qu'il puisa les rares connoissances qui lui ouvrirent l'entrée du College Royal de Londres, & qui le répandirent si avantageusement dans cette ville, qu'on le nomma à la charge de Médecin de l'Hôpital de Sutton. Le 20 Juin 1667, il fut reçu dans la Société Royale, à qui il fit honneur par les Observations, dont il ne cessa d'enrichir ses Mémoires jusqu'à sa mort arrivée le 16 Avril 1691. On a encore de lui un Ouvrage dans lequel il a bien traité de tout ce qui a rapport au Fœtus; on lui reproche cependant de s'être trop attaché aux expériences faites sur les animaux, & de n'avoir pas cherché à les vérifier par l'ouverture des cadavres humains. Voici le titre de cet Ouvrage :

Disquisitio Anatomica de formato Fœtu. Londini, 1667, *in*-8. *Amstelodami*, 1668, *in*-12.

Gaspar Needham, autre Médecin Anglois, reçu à Oxford, fit son entrée dans la Société Royale de Londres le 28 Août 1661. Il étoit aussi du College des Médecins de cette ville, & il y jouissoit de la plus grande réputation, lorsqu'il mourut le 31 Octobre 1679, à l'âge de 57 ans.

Il ne faut point confondre ces deux Médecins avec un Gentilhomme Anglois, nommé *Turberville Needham*, qui étoit de la Société Royale de Londres. Il a publié, en sa Langue maternelle, un Ouvrage traduit de l'Italien de l'Abbé *Splanzini*, Professeur de Philosophie à Modene, dans lequel l'Auteur rappelle l'ancien systême de la production des animaux par la pourriture. La Version Angloise a paru à Londres, en 1745, *in*-8. Depuis, on a mis cet Ouvrage en François dans les éditions de Leyde, 1747, *in*-12, de Paris, 1750, *in*-12, & 1769, deux volumes *in*-8. La derniere a été publiée sous ce titre :

Nouvelles recherches sur les découvertes microscopiques, & la génération des corps organisés, avec des Notes, des Recherches Physiques & Métaphysiques sur la Nature & la Religion; & une nouvelle Théorie de la Terre, par M. de Needham, *Membre de la Société & de celle des Antiquaires de Londres, & Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris.* Sous le nom de Londres, Paris, 1769, deux volumes *in*-8.

NEHEMIA, (Abraham) Juif Portugais, fit la Médecine vers la fin du XVI siecle. Il est connu par un Ouvrage qui a été plusieurs fois imprimé sous ce titre :

Methodi universalis medendi per sanguinis missionem & purgationem Libri duo, quorum alterô agitur de tempore purgandi & ordine medendi. Accessit de tempore aquæ frigidæ in febribus ardentibus ad satietatem exhibendæ Liber unus. Venetiis, 1591, 1604, *in*-4.

NEMESIUS, Philosophe qui se fit Chrétien, vécut sur la fin du quatrieme siecle ou au commencement du cinquieme, & devint, dit-on, Evêque d'Emese, lieu de sa naissance dans la Phénicie. Il nous reste de lui un Livre de la nature de l'homme, qui se trouve en Grec & en Latin dans la Bibliotheque des Peres, & qui a été imprimé séparément sous ce titre :

De natura hominis Liber. Lugduni, 1538, *in*-8, de la Traduction de *George Valla. Antverpiæ*, 1565, 1584, *in*-8, en Grec, avec la Version Latine de *Nicolas Ellebodius. Oxonii*, 1671, *in*-8. En Anglois, Londres, 1636, *in*-8.

Le Docteur *Freind* n'est pas d'accord avec l'Editeur d'Oxford sur les découvertes Anatomiques de *Nemesius*. Cet Editeur lui en attribue deux bien importantes, dont l'une sur-tout tient le premier rang parmi toutes celles qui ont contribué aux progrès de la Médecine. La premiere concerne la bile. Cette humeur, suivant notre Philosophe, n'existe pas dans le corps pour elle seulement; ses usages sont fort étendus, car elle aide à la digestion des alimens & elle facilite la déjection des excrémens. D'ailleurs, en qualité & à l'imitation des facultés vitales, elle communique au corps une espece de chaleur. Telles sont les raisons par lesquelles elle semble faite par rapport à elle-même; mais comme elle sert encore à nettoyer le sang, elle paroît aussi être faite par rapport à ce fluide. Voilà, dit l'Editeur d'Oxford, tout le systême moderne de la bile assez clairement exposé; systême que *Sylvius de le Boë* s'est vanté d'avoir produit. On convient que les principes du dernier sont à peu-près les mêmes que ceux de *Nemisius;* mais ne pourroit-on pas dire, d'après le Baron de *Haller*, que si cette Théorie de la bile est de quelque utilité dans la Médecine, c'est moins à *Nemesius* qu'il faut accorder l'honneur de l'invention, qu'à *Galien*, dont il a copié la Physiologie ?

Il est maintemant question d'un point beaucoup plus important. L'Editeur d'Oxford prétend que le Philosophe d'Emese a connu la circulation du sang, & qu'il est vraiment l'Auteur de cette découverte, dont la démonstration a tant illustré le dernier siecle. C'est par le passage suivant qu'il s'efforce de prouver son assertion. Le mouvement du pouls, dit *Nemesius*, nait du cœur & particulierement du ventricule gauche de ce viscere. Par une suite constante de l'ordre & de l'harmonie, l'artere est dilatée & resserrée avec violence : dans la dilatation, elle attire des

veines voisines la partie la plus tenue du sang, dont les exhalaisons servent à l'entretien des esprits vitaux. Dans sa contraction, l'artere répand dans tout le corps, par des passages secrets, toutes les exhalaisons qu'elle contient; ensorte que tout ce qui est fuligineux, est chassé par le cœur dans l'expiration, soit par la bouche, soit par le nez. Ainsi parle *Nemesius*. Si c'est là-dessus que l'Editeur d'Oxford lui attribue l'importante découverte de la circulation, *Hippocrate* & *Galien* pourroient la revendiquer à de plus justes titres; car tout ce qu'on peut conclure de ce passage, ainsi que de l'autre où il s'agit du Foie, c'est que *Nemesius* n'avoit aucune idée de la maniere, dont se fait la circulation.

NENTER, (George-Philippe) célebre Professeur de Médecine en l'Université de Strasbourg, a donné quelques Ouvrages au public vers le commencement de ce siecle. Ils sont intitulés :

Theoria hominis sani, sive, Physiologia Medica. Argentorati, 1714, *in*-8. *Ibidem*, 1723, *in*-8.

Theoria hominis ægroti, sive, Pathologiæ Medicæ pars generalis. Ibidem, 1716, *in*-8.

Fundamenta Medicinæ Theoretico-Practicæ. Ibidem, 1718, *in*-4. Le second Tome a paru à Strasbourg en 1721, *in*-4, & les deux ensemble à Venise, en 1753, *in-fol.*

Les deux premiers Ouvrages servoient de cahiers aux Ecoliers qui suivoient les Leçons, dans lesquelles il leur expliquoit plus au long les matieres qui n'étoient qu'ébauchées dans l'Imprimé. Les avantages que les Ecoliers tirerent de cette méthode d'enseigner, engagerent *Nenter* à céder à leurs prieres, & à donner plus d'étendue au corps de doctrine qu'il a établie, en deux Tomes *in*-4, sur les principes de *Stahl* & d'autres Médecins célebres. La Préface qu'il a mise à la tête de cette édition, est remarquable par la maniere ingénieuse avec laquelle il traite de la Médecine malade. Il expose, avec autant de vérité que d'énergie, les causes qui dérangent la santé d'un Art si nécessaire, & il les rapporte principalement au mépris qu'on fait de la Médecine & des Médecins, parce que ceux-ci ne travaillent point assez à pousser celle-là à l'état de perfection, dont elle est susceptible. Il ajoute que la Pratique tire peu de fruit de l'enseignement des Ecoles; que la Médecine d'*Hippocrate* est trop négligée, celle des Novateurs trop aveuglément suivie; que les Médecins ne s'appliquent point assez à la recherche des remedes héroïques, & que l'essence de plusieurs maladies leur est encore trop peu connue. La source d'où partent tant de maux, est, selon lui, la négligence des Modernes à suivre la Nature pas à pas, ainsi que faisoient les Anciens. On a commencé par abandonner la maniere d'écrire aphoristique & cette admirable brieveté, sous laquelle *Hippocrate* a renfermé les plus grands principes, pour se répandre en raisonnemens la plupart étrangers à la Médecine, & tous inutiles à la perfection de la Pratique. On a tiré peu de lumieres de l'Observation, parce que l'histoire des maladies a été mal tracée ou négligée. On a eu beaucoup d'ardeur pour l'étude, mais on en a peu profité, parce qu'on s'est attaché à de mauvais Auteurs, sur-tout à ceux qui en imposent à leurs Lecteurs par le faux brillant des Hypotheses Philosophiques & Médicinales. *Nenter* ne prévoit pas qu'on puisse guérir la Médecine qu'à l'aide du tems. Il faut la préparer de longue-main à l'action des remedes efficaces, dont elle a un vrai besoin; & ces remedes consistent prin-

cipalement dans la meilleure méthode d'enſeigner cette Science, de l'apprendre & de l'exercer. C'eſt de la nature de l'enſeignement que découlent les bons principes qui doivent former des Ecoliers ſavans & des Praticiens heureux. Tout Profeſſeur doit commencer par rejetter les préjugés qui offuſquent la raiſon. Une érudition ſolide, beaucoup de fidélité dans l'expoſition des mouvemens de la Nature, un grand deſir de communiquer ce qu'il ſait, un deſir plus grand encore de n'enſeigner que des vérités utiles & conſtantes, une averſion marquée pour les ſyſtêmes ſéduiſans de l'imagination qui court après la nouveauté : telles ſont les qualités que doit avoir celui à qui on a donné la charge, également honorable & importante, de former des Eleves capables de ſervir un jour l'humanité ſouffrante.

NESSEL, (Edmond) premier Médecin de George-Louis de Berghes, Evêque & Prince de Liege, étoit de la ville de ce nom, où il naquit vers l'an 1658. Il étudia la Médecine à Leyde, & voyagea enſuite en France pour y perfectionner ſes connoiſſances. Ce ne fut qu'après s'être mis au fait de celles qui décident de la réputation d'un Médecin qui ſe livre à la pratique de ſon Art, qu'il prit la réſolution de retourner dans ſa patrie. Il s'y fit aggréger au College vers l'an 1690, & il eut bientôt l'avantage de ſe diſtinguer par les cures les plus brillantes, qui lui mériterent la conſidération qu'on ne peut refuſer au vrai mérite & à la ſcience. Comme l'eſtime, dont il jouiſſoit à des titres auſſi ſolides, n'eſt point ſujette aux revers, ainſi que celle qui dépend du caprice de la multitude, elle l'accompagna pendant toute ſa vie; elle lui ſurvécut même par les regrets dont le public l'honora à ſa mort arrivée le 24 Février 1731, dans la 73e. année de ſon âge. On a de lui :

Traité analytique des Eaux de Spa & de leurs vertus & uſages. Liege, 1699, *in*-12. Il laiſſa encore deux Manuſcrits, dans l'un deſquels il a recueilli ce que les meilleurs Ecrivains ont dit ſur les propriétés des ſimples les plus en uſage; il rapporte, dans l'autre, la méthode qui lui a le mieux réuſſi dans les maladies rares qu'il a eu occaſion de traiter. Ces deux Manuſcrits ſont demeurés en mains de ſon fils, *Matthieu Neſſel*, Médecin & Conſeiller de la Cour Allodiale de Liege. On doit à celui-ci :

Apologie des Eaux de Spa. Liege, 1713, *in*-8.

NEUCRANTZ, (Paul) Docteur en Médecine, étoit de Roſtock. Il commença par exercer dans ſa ville natale en 1632, mais au bout de deux ans, il ſe rendit à Lubeck, où il parvint à la charge de Phyſicien en 1655, & mourut le 24 Mai 1671, âgé de 66 ans. Il a écrit :

De Purpura Liber ſingularis, in quo febrium malignarum natura & curatio proponitur. Lubecæ, 1648, *in*-4. *Francofurti*, 1660, *in*-4.

De Harengo Exercitatio Medica, in qua principis piſcium exquiſitiſſima bonitas, ſummaque gloria aſſerta & vindicata. Lubecæ, 1654, *in*-4.

Idea perfecti Medici. Ibidem, 1655, *in*-4. C'eſt l'Oraiſon funebre de *Jean-Henri Meibomius.*

Jean-Antoine Neucrantz de Lubeck, fils de *Paul*, étudia à Helmſtadt ſous *Henri*

Meibomius, & vint exercer la Médecine dans sa patrie. Il passa, en 1698, à la Cour de Schwerin-Mecklenbourg.

Il faut distinguer ces deux Médecins de *Jean Neucrantz*, Docteur en Philosophie & en Médecine, & premier Physicien de Stralsund dans la Poméranie, qui publia dans cette ville en 1645, *in*-12, un Ouvrage intitulé:

Auctarium Pharmacopœiæ Stralsundensis.

NEUFVILLE (Gerard DE) naquit en 1590 à Wésel au Duché de Cleves. Il n'eut pas plutôt pris le bonnet de Docteur en Médecine, que se sentant du goût & des talens pour la Chaire, il se mit à postuler celles qu'il crut lui convenir. Comme il étoit en état d'enseigner plusieurs Sciences, il commença par les Mathématiques, dont il fit des Leçons publiques à Heidelberg, en qualité de Professeur extraordinaire. Il passa ensuite à Brême, & non seulement il y continua d'enseigner les Mathématiques, mais encore la Physique & la Médecine; il y parvint même à l'emploi de premier Médecin stipendié, qu'on connoît en Allemagne sous le nom de *Physicien*. De meilleures conditions le tirerent de Brême pour se rendre à Groningue, où il avoit obtenu la Chaire de Philosophie & de Médecine. Il mourut dans cette ville le 28 Juillet 1648, & ne laissa que des Ouvrages de Mathématique & de Physique.

Louis de Neufville, disciple d'*Albinus*, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde, où il publia en 1730, *in*-4, une Dissertation réimprimée en 1736, *in*-8, dans laquelle il soutient l'existence de la membrane Allantoïde & de l'Ouraque dans le Fœtus humain.

NEVIANUS, (Marc) dont le véritable nom doit avoir été NEEFS ou DE NEEF, suivant M. *Paquot*, naquit à Grammont, en Flandre, vers l'an 1520 ou 1530. Il fut considéré dans sa patrie qu'il servit utilement pendant plusieurs années, soit en qualité de Médecin, soit à titre de Bourguemestre. Toute la ville lui témoigna les regrets qu'elle avoit de le voir abandonner sa profession, pour embrasser l'état Ecclésiastique. Comme il venoit d'être pourvu d'un bénéfice, il se fit Prêtre & alla s'établir à Gand, où il demeura au moins depuis 1563 jusqu'en 1575. *Nevianus* aimoit le travail. A l'imitation de *Macer* & de *Nicandre*, il consacra ses talens pour la Poésie à l'avantage de la Médecine. Mais bien différent de ces deux Poëtes-Médecins, il ne mit aucune beauté dans ses Vers; il ne traita même point des matieres qui sont les sujets de ses Ouvrages, avec tout l'intérêt dont elles sont susceptibles. Voici les titres des pieces que nous avons de lui:

De plantarum viribus Poëmation. Lovanii, 1563, *in*-8. Il dédia ce Poëme à Lamoral, Comte d'Egmond, Gouverneur de la Flandre. On peut juger de ses Vers par l'échantillon qu'on a pris de ce qu'il dit du Nêflier & du Pêcher:

Germina, tum frondes, quas Mespilus edit, acerbô
Gustu donantur cumulatè. Bacca redundat
Stypsis energiâ: dein emolumenta profundit,
Atque parit stomacho: sedisque fluenta coercet.

Mali

Mali Perſiacæ folium germenque caleſcit ,
Et per cæca fugat nocuum ſpiracula Chymum :
Quin & amaroris geniô decoratur alacri :
Nec non Helmynthes tollit. Sed poma gelaſcunt
Ordine ſub bino , madidantque , citòque feruntur
Per alvi ductus. Flumen matura propellunt
Ejuſdem : at cohibent hunc immatura fluorem.

De qualitatibus primis , ſecundis , tertiis , iiſque quas natura tegit occultas abditaſve , Poëmation. Gandavi , 1573 , *in*-8.

De curandis morbis Poëmation. Ibidem , 1573 , 1575 , *in*-8.

In Poëmation ſuum de curandis morbis , Corollarium de febribus agens. Ibidem , 1575 , *in*-8.

NEUMANN , (Gaſpar) Conſeiller Aulique de Sa Majeſté Pruſſienne , étoit de Zullichau dans le Duché de Croſſen , où il naquit , le 11 Juillet 1683 , de *George Neumann* , Bourgeois & Apothicaire de cette ville. Il s'appliqua à la Profeſſion de ſon pere , & après avoir tenu quelque tems une Pharmacie à Unruhſtadt dans la grande Pologne , il paſſa en 1705 à Berlin , où il entra dans l'Apothicairerie de voyage du Roi de Pruſſe. Il voyagea ſept ans en cette qualité ; mais comme on lui reconnut des talens & d'heureuſes diſpoſitions pour les perfectionner , on en rendit compte au Roi qui voulut qu'il étudiât à Hall , & qui le fit enſuite voyager à ſes fraix pour lui donner occaſion d'approfondir la Chymie. Ce fut en 1711 qu'il commença ſes voyages. Après avoir viſité les mines d'Allemagne , il paſſa en Hollande pour y voir travailler les plus célebres Chymiſtes de ce pays , & ſur-tout pour y profiter des lumieres du ſavant *Boerhaave.* Delà il ſe rendit en Angleterre , où il apprit la mort de ſon Maître , le Roi de Pruſſe Fréderic I , qui périt en 1713 d'une maladie de langueur. Dans cette circonſtance qui l'embarraſſoit , il trouva , en retournant , le Docteur *Cyprien* qui le retint à Franequer & qui l'employa à faire différentes expériences. Mais le Médecin *Gundelsheimer* lui écrivit de Berlin , en 1715 , pour ſavoir s'il avoit envie de revenir dans cette ville , & s'il vouloit aller en Poméranie en qualité d'Apothicaire de campagne. *Neumann* l'en remercia , & en 1716 il alla avec le Roi d'Angleterre , George I , à Hannovre , d'où il ſe rendit à Berlin pour y vaquer à quelques affaires particulieres qui demandoient ſa préſence. Il y lia connoiſſance avec *Stahl* , Médecin du Roi Fréderic-Guillaume , & gagna tellement l'eſtime & l'affection de ce Savant , qu'il lui obtint la permiſſion de voyager encore pendant un an , aux fraix de la Cour. *Neumann* profita de cette nouvelle faveur pour voir l'Angleterre , la France & l'Italie. Il fit par-tout connoiſſance avec les Chymiſtes les plus habiles , & en France , il donna des Leçons de Botanique. A Rome , il mérita la bienveillance de *Lanciſi* qui lui fit voir tout ce qui pouvoit mériter ſon attention dans cette ville , où il demeura ſix ſemaines. De retour à Berlin , il fut fait Apothicaire de la Cour ; & le Roi ayant fondé , en 1723 , un College de Médecine & de Chirurgie dans ſa Capitale , il fut nommé Profeſſeur de Chymie

pratique, & en 1724 Membre du College. En 1725, la Société Royale de Londres le reçut dans son Corps, & la Faculté de Médecine de Hall lui accorda le bonnet de Docteur en 1727. Il fit cette année un voyage en Silésie, en Moravie, jusqu'à Vienne ; il passa à son retour par la Boheme, visita les bains de Toeplitz, & se rendit à Berlin par Dresde & Freyberg, dont il examina les mines avec toute l'attention d'un Philosophe-Chymiste.

Neumann fut aggrégé à l'Académie Impériale des Curieux de la Nature en 1728, & à l'Institut de Bologne en 1734. La même année, il fit un voyage dans la Nouvelle Marche & la Poméranie, où il découvrit la véritable génération de la Pierre Ostéocolle. En 1736, l'Académie des Curieux lui envoya le diplome d'Adjoint, & presque en même tems, il fut nommé Doyen du College de Médecine & de Chirurgie à Berlin. Il mourut dans cette ville le 20 Octobre 1737, & laissa plusieurs Mémoires au public dans les Recueils des Sociétés savantes, dont il étoit Membre. Les Actes des Curieux de la Nature contiennent: *Tractatus de oleo destillato formicarum æthereô*: *Tractatus de albumine ovi succino simili.* On trouve dans les mêlanges de la Société Royale de Berlin, où il avoit encore été reçu : *Disquisitio de Camphora: de experimento probandi Spiritum Vini Gallici: de salibus alcalino fixis.* Dans les Transactions Philosophiques: *De Camphora Thymi: de Ambra grysea*, &c. On a séparément :

Lectiones Chymicæ de salibus alcalino-fixis & de Camphora. Berolini, 1727, *in*-4.

De Succino, Opio, Caryophillis aromaticis & Castoreo. Ibidem, 1730.

Disquisitio de Ambra grysea. Dresdæ, 1736.

Et quelques Ouvrages en Allemand, dont celui qui renferme des Leçons publiques sur le Thé, le Caffé, la Bierre & le Vin, fut publié à Leipsic en 1736, *in*-4.

NEWTON, (Thomas) célebre Poëte Latin & Maître d'Ecole en Angleterre, se mêloit aussi de la pratique de la Médecine. Il a écrit quelques Ouvrages sur cette Science, en sa Langue maternelle, comme sur les médicamens les plus éprouvés, sur la nature & les symptômes des maladies, &c. Il en a traduit d'autres dans la même Langue, & principalement d'après *Gratarole* & *Liévin Lemnius.* L'Histoire Chronologique des Médecins, par *George Matthias*, ajoute que *Thomas Newton* mourut au mois de Mai 1607.

Il faut distinguer cet Auteur d'*Isaac Newton*, célebre Philosophe & Mathématicien Anglois, qui naquit à Volstrope dans la Province de Lincoln, le jour de Noël 1642, & mourut à Londres le 20 Mars 1727, à l'âge de 85 ans. Ce grand génie a écrit quantité d'Ouvrages sur différentes matieres, & la Médecine n'a pas manqué de tirer parti de ceux qu'il a donnés sur la Physique.

NICANDRE, Auteur Grec, fut non seulement Grammairien, mais encore Poëte & Médecin. On dit qu'il fleurit vers l'an du monde 3741, sous le regne d'Attale I, Roi de Pergame, qui fut surnommé *Galatonicès. Suidas* veut que *Nicandre* étoit fils de *Xénophane* de Colophon, ville d'Ionie, quoique d'autres le fassent Etolien de nation. Il est cependant assuré, par le témoignage même de *Nicandre*, qu'il étoit de Claros, autre ville d'Ionie dans le voisinage de Colophon. Mais

ce n'est point uniquement sur le lieu de la naissance de ce Médecin qu'il y a diversité de sentimens parmi les Auteurs; il y en a encore sur le tems auquel il a vécu. Quelques-uns veulent qu'il ait été en réputation sous le regne du dernier des Attales, surnommé *Philometor*, & sous celui d'Aristonicus, bâtard d'Eumenès II, qui tenta d'usurper le Royaume de Pergame qu'Attale avoit donné aux Romains. A ce compte, *Nicandre* seroit moins ancien qu'on ne l'a dit, puisqu'il auroit vécu environ l'an du monde 3870. Il y a aussi quelque difficulté sur le nom du pere de notre Auteur; car le Scholiaste nous apprend qu'il s'appelloit *Damnée*.

Quoiqu'il en soit de cette diversité d'opinions qu'il importe peu de discuter, on ne peut se refuser aux témoignages de *Nicandre* & du Scholiaste sur le nom de la patrie & celui du pere. Quant au tems de l'existence de ce Médecin, je le fixerois volontiers sous le regne d'Attale *Philometor*, Prince qui cultiva les Arts & les fit aimer plus qu'Attale I, qui ne s'occupa que de la guerre & du soin d'étendre ses conquêtes. Passons maintenant aux Ouvrages de *Nicandre*. Il en a écrit plusieurs qui sont cités par *Eustathe*, le Scholiaste d'*Aristophane* & *Athénée*; mais il ne nous reste que deux Poëmes intitulés: *Theriaca* & *Alexipharmaca*. Dans le premier il parle des animaux vénimeux, & dans le second, il traite des antidotes. Les remedes qu'il met dans cette classe, y sont arrangés sans beaucoup de choix, ni de jugement. On a cependant recherché ces deux Poëmes avec grand empressement, ainsi que le témoigne le nombre d'éditions qu'on en a publié.

En Grec, à Venise, 1499 & 1506, *in-folio*, avec les Œuvres de *Dioscoride*; 1518, *in*-4 & 1523, *in*-8.

En Grec, à Cologne, 1530, *in*-4, avec l'interprétation du Poëme *De Theriaca* par un Auteur anonyme, & différens Commentaires de celui intitulé *Alexipharmaca*. On y a joint un Traité des poids & des mesures.

En Latin, Cologne, 1531, *in*-4. C'est la Traduction de *Jean Lonicer*.

En Vers Latins par *Henri Cordus*, Francfort, 1532, *in*-4.

En Grec & en Latin, Paris, 1549, *in*-8, de la Traduction de *Jean de Gorris*, avec des notes.

Valence, 1552, *in*-8, de la Traduction de *Pierre-Jacques Steve*, Médecin de cette ville, avec des explications.

Paris, 1557, *in*-4. C'est le Poëme *Alexipharmaca*, avec de courtes observations en Grec, & la Traduction en vers Latins de *Jean de Gorris*. Le même y a joint une Préface dans laquelle il traite de tout ce qui a rapport aux poisons, & à la fin, une Apologie sur le Lievre marin adressée à *Guillaume Rondelet*.

Paris, 1566, *in-fol.* Cette édition comprend les deux Poëmes de la Traduction de *Jean de Gorris*.

De la même Traduction, Geneve, 1606, *in-folio*, avec les Ouvrages de différens Poëtes. Edition Grecque & Latine.

Paris, 1622, *in-fol.* On y a joint les XXIV Livres des Définitions Médicinales du Traducteur *Jean de Gorris*.

Helmstadt, 1614, *in*-8. En vers Latins par *Cordus*, avec les autres Poésies du Traducteur.

Les Œuvres de Nicandre traduites en vers François par *Jacques Grévin*. Anvers, 1567 & 1568, *in*-4.

Suivant *Pierre Lambecius*, l'un des plus ſavans hommes du XVII ſiecle, il y a un bel exemplaire manuſcrit de *Nicandre* dans la Bibliotheque Impériale de Vienne. Il eſt orné des figures d'animaux vénimeux, & d'un Commentaire de la main du Sophiſte *Eutechnius.*

Divers Auteurs parlent avantageuſement de *Nicandre*; on trouve même pluſieurs Epigrammes à ſa louange dans le premier Livre d'Anthologie. Une ancienne Inſcription fait mention d'un *Mutius Fonteius Nicander*, mais on ne ſait pas quand il a vécu.

NICERATUS, Médecin à qui *Galien* attribue l'invention de quelques médicamens, eſt cité par *Cælius Aurelianus* au ſujet d'un Livre, où il traitoit de la maladie appellée *Catalepſis.*

NICHOLS, (François) Docteur en Médecine & Lecteur d'Anatomie à Oxford, fut reçu dans la Société Royale de Londres, à qui il a communiqué pluſieurs Obſervations qu'on trouve dans les Tranſactions Philoſophiques. On lui doit ſéparément :

Compendium Anatomicum œconomicum. Londini, 1733, 1736, *in*-4. Il y contredit la doctrine communément reçue touchant le mouvement du cœur & la circulation du ſang, tant dans l'adulte que dans le fœtus. Plus curieux d'ailleurs à donner des explications qu'à produire des faits, il attribue à quelques parties des uſages bien ſinguliers. Tel eſt, par exemple, celui des muſcles pyramidaux, qui conſiſte, ſuivant lui, à abaiſſer le ligament ſupérieur de la veſſie par leur contraction, & à permettre à ce viſcere de ſe contracter librement lui-même pour expulſer l'urine.

De anima Medica. Londini, 1750, *in*-4.

NICIAS étoit de Soli. Il fut attaché en qualité de Médecin à Pyrrhus, ce Roi des Epirotes ſi célebre, dans le XXXVIII ſiecle, par ſes guerres contre les Romains. *Théocrite* parle avantageuſement de *Nicias*; mais il en ſeroit indigne, s'il étoit vrai qu'il eût offert aux Romains d'empoiſonner le Roi ſon maître.

Il ſe trouve un autre *Nicias*, Médecin du deuxieme ſiecle, qui étoit de Nicopolis. *Plutarque*, ſon contemporain, cite un *Nicias Mallotes*, comme Auteur d'un Traité *De Lapidibus*; il paroît être le même que celui dont il eſt parlé dans les Recueils de *Stobée*, laborieux Ecrivain Grec de la fin du quatrieme ſiecle & du commencement du cinquieme.

NICOLAÏ (Chriſtophe) naquit à Nuremberg le 21 Janvier 1618. Après de bonnes études de Médecine dans les Univerſités d'Altorf & de Padoue, il reçut les honneurs du Doctorat dans la premiere le 14 Avril 1645, & retourna la même année à Nuremberg, où il ſe fit aggréger au College des Médecins. Ses talens y furent eſtimés, & lui mériterent la confiance de ſes concitoyens. Il étoit chargé du ſoin de l'Hôpital, lorſque la Faculté d'Altorf jetta les yeux ſur lui, en 1654, pour remplir la Chaire vacante par la mort de *Louis Jungerman. Nicolaï* mourut dans cette derniere ville le 21 Février 1662, ſans avoir rien donné au public que des Theſes ſur différens points de Médecine.

NICOLAÏ, (Henri-Albert) né le 6 Mars 1701 de *Henri Nicolaï*, Médecin de Lubeck, étudia la Médecine à Strasbourg, où il prit le bonnet de Docteur. On a de lui deux Dissertations Académiques, sous ces titres :

Decas Observationum illustrium Anatomicarum. Argentinæ, 1725, *in*-4.

De directione vasorum. Ibidem, 1725, *in*-4.

Manget parle d'un Médecin qu'il nomme *Henricus Nicolaus*, & à qui il attribue un Ouvrage intitulé :

Tractatus singularis de Panis naturâ, usu, affectionibus, operationibus, divisionibus & varietatibus. Dantisci, 1651, *in*-4.

Lipenius en cite deux autres du même nom. On a de l'un : *Disputatio Inauguralis de Lienis obstructione & reseratione. Altorfii*, 1674, *in*-4 ; & de l'autre : *De vulneribus sclopetorum. Argentinæ*, 1676, *in*-4.

NICOLAS d'Alexandrie. Voyez MYREPSUS.

NICOLE, (Nicolas) Médecin natif de Florence, vécut dans le XV siecle. *Léandre Alberti*, Provincial des Dominicains qui a donné les éloges des Hommes illustres de son Ordre, leur associe ce Médecin, dont il parle avec beaucoup d'avantage. Il a mérité cet honneur de la part d'*Alberti*, par son aggrégation à l'Ordre de ce Religieux, mais plus encore par les Ouvrages qu'il a laissés. Tels sont :

Sermones Medicinales septem. Venetiis, 1491, 1507, 1533, quatre volumes *in-fol.*

Commentum super Aphorismos Hippocratis. Bononiæ, 1522, *in*-8. C'est aux soins de *Jean-Baptiste Theodosius* de Parme qu'on doit ce Recueil.

De Febribus Epitome. A la page 285 de la Collection de Venise *De Febribus.*

Nicole ne s'est point borné aux Ouvrages dont je viens de donner les titres, il en a écrit d'autres sur la Philosophie & la Cosmographie. *François Philelphe*, célebre Grammairien & Philosophe de Tolentin en Italie, lui a adressé deux Lettres qui sont preuve de l'estime qu'il faisoit de son mérite. On reproche cependant à ce Médecin d'avoir eu des façons si dures envers plusieurs Savans de Florence, qu'ils ne purent tenir contre ses procédés, & qu'ils s'exilerent volontairement de cette ville, où *Nicole* mourut en 1430, à l'âge de 73 ans.

NICOMACHUS, pere d'*Aristote*, étoit de Stagire dans la Macédoine. Il vécut dans le XXXVI siecle, & fut Médecin du Roi Amyntas III, aïeul d'Alexandre le grand. Sa science étoit relevée par son extraction, car il tiroit l'origine de sa famille d'un fils de *Machaon* ; conséquemment il étoit de la race des Asclépiades, aussi bien qu'*Hippocrate*. Au rapport de *Suidas*, il a composé six Livres concernant la Médecine & un autre sur la Physique ; mais il ne nous est rien resté de tout cela.

NICOMEDE III, Roi de Bithynie, vécut dans le XXXIX siecle, du tems de Mithridate VI, Roi de Pont. On l'a mis au rang des Princes qui ont cultivé la Médecine ; peut-être n'a-t-il fallu pour cela, que d'avoir trouvé quelques médicamens qui portent son nom dans les Ouvrages de *Galien*.

Il y a eu un *Nicomede* Médecin, dont il est fait mention dans les Inscriptions anciennes.

NICONITIUS, (François) Médecin Polonois, vécut vers le milieu du XVI fiecle. On le dit Auteur d'un Ouvrage compofé dans le délire d'une imagination échauffée, que le retour du bon fens avoit condamné à ne jamais voir le jour, mais qu'un de fes amis fit imprimer à Cracovie en 1541, *in*-8, fous ce titre :

Bis centum & viginti-quatuor rationes dubitandi, feu argumenta non unius loci, fed plurium authoritatibus, non fcriptis alibi comprobata, quibus videbatur filium natum ex uxore, abfente maritô per decennium, effe legitimum. On y lit cette Epigraphe :

Incivile eft non totâ lege perfpectâ judicare.

L'éditeur a ajouté les vers fuivans :

CLEMENS JANICIUS
AD UXORES.

Conjugum adulteria prohibet Niconitius, at vos
Jam lapfas magnô protegit ingeniô:
Talem & tam doctum vobis nec prifca tulerunt
Sæcula patronum, neque futura dabunt.

M. *Portal* dit que *Janicius* fe trompe & que les femmes trouvent tous les jours de tels avocats; mais heureufement pour elles, ils plaident plus éloquemment leur caufe, & n'en foutiennent point d'auffi mauvaife que notre Auteur. Tout le monde fait le bruit qu'ont fait, il y a quelques années, les Mémoires qu'on a publiés pour & contre les naiffances tardives. En donnant trop d'extenfion au terme de la groffeffe, on a, il eft vrai, fauvé l'honneur des femmes; mais n'a-t-on point troublé les familles, en y faifant entrer des enfans, dont la légitimité eft plus que douteufe?

NICOT, (Jean) né à Nifmes d'un Notaire de cette ville, fortit de bonne-heure de fa patrie & s'introduifit à la Cour, où fon mérite lui procura la faveur des Rois Henri II & François II. Il fut Maître des Requêtes, & paffa à l'Ambaffade de Portugal pendant les années 1559, 1560 & 1561. A fon retour en France, il apporta cette plante qu'on a appellée de fon nom *Nicotiane*, ou autrement *Petun* & *Herbe à la Reine*. Cette derniere dénomination lui vient de ce que *Nicot* préfenta cette plante à Cathérine de Médicis; mais elle eft plus connue aujourd'hui fous le nom de *Tabac* qui fournit quelques reffources à la Médecine en qualité de remede, qui fait la matiere d'un grand commerce pour les peuples & d'un revenu plus grand encore pour les Souverains. *Nicot* mourut à Paris le 10 Mai de l'an 1600.

NIEUWENTYT, (Bernard VAN) né en 1664 à Weftgraafdyk dans la Nort-Hollande, montra dès fa premiere jeuneffe beaucoup d'inclination pour les Sciences; mais avec le defir de tout favoir, il eut la fageffe de fe borner. Il s'attacha d'abord à la Philofophie & aux Mathématiques, & paffa enfuite à l'étude du Droit & de la Médecine. Les progrès qu'il fit en ces différens genres

furent également rapides ; bon Philosophe, grand Mathématicien, Médecin célebre, Magistrat habile & équitable, il fut plus attentif à suivre l'attrait de son génie, qu'avide des honneurs du gouvernement de sa république. Il se contenta d'être Conseiller & Bourguemestre de la ville de Purmerende où il demeuroit, sans briguer des emplois qui l'auroient tiré de son Cabinet. Son amour pour l'étude ne finit qu'avec lui le 30 Mai 1718, à l'âge de 63 ans. On lui doit plusieurs Ouvrages, comme une Réfutation de *Spinosa*, en Hollandois, des Ecrits contre les infiniment petits ; mais le principal est un Traité, en Hollandois, qui parut en 1716, 1720, & 1725, *in*-4, & qui fut mis en François par *Noguez*, sous ce titre : *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la Nature.* Paris, 1725, *in*-4. Il y a aussi une Traduction Allemande qui fut publiée à Leipsic en 1747, *in*-4. Cet Ouvrage fait preuve de l'étendue des connoissances de l'Auteur dans les Mathématiques, la Physiologie des corps vivans, la Physique Expérimentale & l'Hydrostatique.

NIGER. Voyez SEXTIUS NIGER,

NIGER. (Jérôme) Voyez LENOIR.

NIGER ou NIGRINI (Antoine) étoit de Breslau. Il enseigna l'Histoire Naturelle & la Langue Grecque à Marpurg, & delà il se rendit à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine l'an 1536. La ville de Brunswick chercha à s'attacher *Nigrini*, peu de tems après qu'il fut de retour en Allemagne ; elle lui offrit la charge de Médecin ordinaire qu'il accepta, & qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1555. On a de lui des Ouvrages qui ont été imprimés plusieurs fois :

Consilium de tuenda valetudine. Lipsiæ, 1554, 1558, *in*-8. *Wittebergæ*, 1573, 1581, *in*-8.

De decem præcipuis erroribus & abusibus, propter quos apud nonnullas gentes præclara Medicinæ Ars Mulierculis, Judæis ac impostoribus veluti præda relicta, miserèque infamata constuprataque jacet. Hamburgi, 1590, *in*-8.

NIGRISOLI (Jérôme) naquit à Ferrare en 1621. Il fit ses études de Médecine avec tant de distinction, & il remporta les degrés avec tant de gloire, que, malgré sa jeunesse, Ferdinand Gonzaga, Duc de Guastalle, le prit à son service en qualité de Médecin de sa personne. *Nigrisoli* ne démentit pas l'opinion avantageuse que ce Prince avoit conçue de ses talens ; il étoit dans la plus grande considération à la Cour de Guastalle, lorsque la ville de Ferrare le rappella dans ses murs & le chargea d'enseigner publiquement la Philosophie. Ce fut dans cet emploi, ainsi que dans l'exercice de la Médecine, qu'il passa le reste de ses jours. Il mourut en 1689, âgé de 68 ans. On a de lui :

Progymnasmata, in quibus novum præsidium Medicum, appositio scilicet Hyrudinum internæ parti uteri in puerperis ac mensium suppressione exponitur : de vena in malignis febribus secandâ differitur, & alia Medicis non solùm, sed omnibus bonarum artium cultoribus utilia simul, atque jucunda expenduntur. Guastallæ, 1665, *in*-4.

NIGRISOLI, (François-Marie) fils du précédent, étoit de Ferrare, où il vint au monde en 1648. Son goût pour la Médecine se développa à l'Ecole de son pere. Il prit de lui les premieres leçons en cette Science, & passa ensuite dans l'Université de sa ville natale, où il fit son cours avec tant de succès, que peu de tems après sa promotion au Doctorat, il fut nommé premier Médecin de la ville de Comacchio dans le Duché de Ferrare. Il y avoit à peine trois ans qu'il exerçoit cet emploi, lorsqu'il fut rappellé dans le lieu de sa naissance, pour y enseigner l'Anatomie qu'il démontra encore par de fréquentes dissections; & de cette Chaire, il passa successivement à celles de Théorie, de Pratique & de Philosophie. L'amour qu'il avoit pour l'étude & le travail fut si grand, que malgré le tems qu'il donnoit aux fonctions de ses charges, ainsi qu'à la visite des malades, il trouva encore celui de s'appliquer à la composition des nombreux Ouvrages qu'il a laissés. Quelques-uns ont paru sous le voile de l'anonyme, d'autres sous un nom étranger; mais plusieurs sont demeurés manuscrits dans le Cabinet des curieux, & tout intéressans qu'on soit en droit de les croire par les titres qu'ils portent, les Bibliographes n'en font point mention comme d'Ouvrages qui aient vu le jour. Leur Auteur mourut à Ferrare le 10 Décembre 1727.

Voici le catalogue des Traités qui sont de la façon de *Nigrisoli* :

Dell' Anatomia Chirurgica delle glandole. Ferrare, premiere partie en 1681, la seconde en 1682.

Febris Chinâ Chinæ expugnata, seu illustrium aliquot virorum Opuscula quæ veram tradunt methodum febres Chinâ Chinæ curandi. Ferrariæ, 1687, 1700, *in*-4. On y trouve le Remede Anglois pour la guérison des fievres par *Nicolas de Blegny*; la Méthode de traiter les fievres par l'usage du Quinquina, suivant *François de Monginot*: Hippocrate de l'usage du China China pour la guérison des fievres par *Raimond Restaurand*; une observation par *de Blegny* sur le nouveau Fébrifuge; les observations de *Jacques Spon* sur les Fébrifuges & les Fievres.

Ad anchoram Sauciatorum Joannis Cornelii Weeber Observationes. Ferrariæ, 1687.

Anonymi Tractatus varii de morbis, ad Recentiorum mentem concinnati. Ibidem, 1690, 1700, *in*-8.

Lettera sopra l'invasione fatta da Topi nelle Campagne di Roma l'anno 1690. Ferrare, 1693, *in*-4.

De Charta ejusque usu apud Antiquos. Venetiis, 1699.

Considerazioni intorno alla generazione de viventi, è particolarmente de Mostri. Ferrare, 1712, *in*-4. C'est sur les œufs qu'il établit le systême de la reproduction des êtres vivans. La seconde & la troisieme partie de cet Ouvrage devoient traiter des Monstres, mais elles n'ont point été publiées. Ce qu'il a mis au jour, n'a pas été à l'abri de la critique. Apparemment que les raisons qu'on lui a opposées, ne l'ont point fait changer d'opinion; car il a défendu son premier Ecrit par un autre qu'il a publié en 1714, sous le titre de *Difesa della Considerazione &c.*

Parere intorno alla corrente Epidemia degli animali bovini. Ferrare, 1714, *in*-8. L'Italie étoit alors dévastée par l'Epizootie qui lui a enlevé un grand nombre de gros bétail.

De

De Onocrotalo Exercitatio. 1720. Il y dit des choſes curieuſes ſur le Pélican, cet oiſeau ſingulier, ſi commun en Afrique & en Amérique.

Pharmacopœæ Ferrarienſis Prodromus, ſeu, determinationes & Animadverſiones circa plurium medicamentorum compoſitionem. Il publia cet Ouvrage à l'occaſion de la viſite qu'il fit des Apothicaireries de Ferrare au commencement de l'année 1723, en qualité de Prieur du College des Médecins de cette ville.

Conſigli Medici. Ferrare, 1726, 2 vol. *in*-4. Il y a une partie de ces Conſultations en Italien, & une autre en Latin. L'Auteur ſe préparoit à donner une troiſieme centurie, mais elle eſt demeurée parmi ſes papiers, avec les Ouvrages ſuivans :

Annales Anatomici, in quibus à primo Anatomes ortu ad noſtra hæc uſque tempora Illuſtres quotquot fuerunt Anatomici, juxta annorum ſeriem referuntur, ſcripta, obſervationes, inventa, lites & controverſiæ recenſentur.

Hiſtoria nova Anatomica, ſeu, Hiſtorica enarratio illorum omnium quæ in Anatome fuerunt reperta & obſervata, ab ætate famoſiſſimi Anatomici Andreæ Veſalii ad noſtra hæc uſque tempora.

L'Anatomia delle Piante di Neemia Grew, e di molte oſſervazioni, accreſciuta. Traduction d'après l'édition Françoiſe de l'Anatomie des plantes, que *Grew* a publiée en Anglois.

Sturionis Deſcriptio Hiſtorico-Anatomica.

De Medicis Ferrarienſibus, illis ſcilicet qui Ferrariæ nati, Ferrariæ etiam & in Ferrarienſi Gymnaſio Medicinam profeſſi ſunt, ſeu etiam illis qui Ferrariæ nati, extra patriam Medicinam profeſſi ſunt, & illis tandem qui aliundè nati, Ferrariæ Medicinam profeſſi ſunt, & ad docendum atque legendum in publico Gymnaſio conducti ſunt.

Parere intorno all'uſò di alcuni rimedii, parte prima, nella quale ſi conſiderano gli rimedii tolti della Chirurgia.

Inſtitutiones Medicæ ad recentiorum mentem concinnatæ, quas juvenibus Medicinæ initiatis dictabat.

Il ne faut point confondre les deux Médecins, dont on vient de parler, avec *Sigiſmond Nigriſoli*, auſſi natif de Ferrare. Il enſeigna la Médecine dans l'Univerſité de cette ville, il l'exerça même avec beaucoup de réputation, & s'occupa encore du travail du Cabinet ; mais de tous les Ouvrages qu'il a écrits, un ſeul fut imprimé en 1557, ſous le titre d'*Aliquot Facultatis Medicinæ Deciſiones.*

NIHELL, (Jacques) Irlandois, pratiqua la Médecine à Cadix vers l'an 1740. Son empreſſement à ſaiſir tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de ſa profeſſion, l'a mis au fait d'une découverte que l'expérience à pluſieurs fois confirmée ſous ſes yeux, & que les obſervations d'habiles gens confirment encore tous les jours. *François Solano* de Lucques, qui faiſoit la Médecine à Antéquéra au Royaume de Grenade, ayant raſſemblé quantité de remarques ſur le pouls, il les crut aſſez importantes pour les publier dans un Ouvrage intitulé : *Lapis lydius Apollinis*, qui parut à Madrid en 1731, *in-folio*, mais qui fut aſſez mal reçu des Médecins Eſpagnols. *Nihell* en fit plus de cas. Il trouva cependant les remarques du Docteur *Solano* ſi obſcures, qu'il prit le

parti d'aller à Antéquéra lui demander les éclairciſſemens dont il avoit beſoin. Il en revint ſatisfait ; & comme il avoit été pluſieurs fois témoin de la juſteſſe des prédictions de *Solano*, qu'il lui arriva même de faire d'heureuſes applications des regles qu'il en avoit appriſes, il s'empreſſa à en rendre compte au public. A cet effet, il réduiſit en abrégé le grand Ouvrage de *Solano*, auquel il joignit ſes propres obſervations, & il dédia ce précieux Recueil à *Richard Méad*, célebre Médecin de Londres, ſous ce titre :

New and extraordinary obſervations concerning the prediction of various criſes, of the pulſe. Londres, 1741, *in*-8. Cet Ouvrage a été traduit en Latin par *Guillaume Noortwick* qui l'a intitulé : *Novæ raræque obſervationes circa variarum criſium prædictionem ex pulſu. Amſtelodami*, 1746, *in*-8. On s'eſt auſſi empreſſé de le mettre en François, & la Traduction en cette Langue eſt due aux ſoins de M. *Lavirotte*, Médecin des Facultés de Montpellier & de Paris, qui l'a fait paroître ſous le titre d'*Obſervations nouvelles & extraordinaires ſur la prédiction des criſes par le pouls*. Paris, 1748, *in*-12.

NINNIN, (Henri) Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Rheims, Médecin-Conſultant du Roi de France, ancien Médecin-Conſultant des Armées, & ci-devant Inſpecteur des Hôpitaux Militaires des trois-Evêchés, a publié, en 1753, une Traduction des Ouvrages de *Celſe* ſur la Médecine & la Chirurgie, deux volumes *in*-12.

NIPHUS, (Auguſtin) l'un des plus célebres Philoſophes du XVI ſiecle, prit le nom d'*Eutychius* ou d'*Eutychus Philotheus*, conformément à la mode des Savans de ſon tems, qui prenoient ſouvent plaiſir à changer de nom. *Matthias* dit qu'il naquit en 1460, ou ſelon d'autres, en 1473, à Jopoli dans la Calabre. Dès qu'il fut en âge d'étudier, on l'envoya à Tropea où il fit de grands progrès ; mais la mort de ſon pere & de ſa mere ne tarda pas à déranger le cours de ſes études. L'impoſſibilité où il ſe trouva de le continuer, faute de moyens de ſubſiſtance, l'engagea à ſe rendre à Naples pour y chercher quelque protecteur. Le hazard le fit connoître à un habitant de Seſſa, qui étoit alors dans cette Capitale, & il en fut ſi bien reçu, qu'il conſentit à ſe fixer chez lui pour être le précepteur de ſes enfans. Il ſuivit enſuite ſes éleves à Padoue où il s'appliqua à la Philoſophie ſous *Nicolas Vernia*. De retour à Seſſa, il y épouſa une fille vertueuſe nommée *Angelella*, dont il eut pluſieurs enfans ; & ce fut pour complaire à ſa femme, qu'il prit dès lors cette ville pour ſa patrie & qu'il la réclama ſouvent comme l'endroit de ſa naiſſance. Seſſa l'adopta avec plaiſir, parce qu'il lui fit honneur par ſa ſcience, & qu'elle le vit briller dans les Univerſités d'Italie, où il fut appellé pour enſeigner dans leurs Ecoles. Il ſe diſtingua dans celles de Padoue, de Piſe, de Rome, de Naples, de Bologne & de Salerne. Le Pape Léon X, admirateur de ſes talens, le créa Comte Palatin par Lettres patentes du 15 Juin 1521, avec pouvoir de créer lui-même des Maîtres-ès-Arts, des Bacheliers, des Licenciés & des Docteurs en Théologie & en Droit civil & canonique, de légitimer des bâtards, & d'ennoblir trois perſonnes. L'Empereur Charles V l'honora enſuite du titre de ſon Médecin. *Niphus* étoit ſavant dans

l'Art de guérir, & quoiqu'on ne dise pas qu'il ait fait profession ouverte de cet Art, on voit assez, par ses Ouvrages, qu'il en avoit de grandes connoissances.

Il mourut en 1545 ou 1546. C'étoit un homme d'assez mauvaise mine; mais il parloit avec tant de graces, il avoit même si bien le talent d'amuser par ses contes & par ses bons mots, que son enjouement lui procura l'estime des Seigneurs & des Dames de la premiere distinction. On a de lui plusieurs Ouvrages, mais ils sont écrits d'un style diffus & incorrect. Tels sont des Commentaires Latins sur *Aristote & Averroës:*

De diebus criticis seu decretoriis Liber unus. Venetiis, 1500, *in-folio. Argentorati*, 1528, *in-8.*

De Morbo Gallico Liber. Neapoli, 1534, *in-4.*

Commentaria in Aphorismos Hippocratis. Spiræ, 1581, *in-8.*

De auguriis Libri duo. Marpurgi, 1614, *in-4*, avec *Uraniæ divinatricis*, *quoad Astrologiæ generalia*, *Libri duo*, par *Rodolphe Goclenius.*

Opuscula moralia & politica, *cum Gabriëlis Naudæi de Auctore Judiciô. Parisiis*, 1645, *in-4.*

Fabio Niphus, son petit-fils, enseigna la Médecine à Padoue; mais ayant été chassé de cette ville, parce qu'il étoit attaché à la doctrine des Réformés, il se refugia à Paris, où il fit un cours de Mathématiques à M. d'Elbene. Delà il passa en Angleterre, puis en Hollande, où il enseigna quelque tems dans les Ecoles de Leyde. Ce fut dans cette ville qu'il composa un Ouvrage intitulé: *Ophinum*, *sive, de cœlesti animorum progenie*; il ne le publia cependant pas d'abord après l'avoir achevé, car il ne fut imprimé qu'en 1617. Enfin il se rendit en Flandre, où il se fixa par un mariage avantageux. Son fils, *Ferdinand*, a été homme de Lettres.

NISSOLE, (Guillaume) de Montpellier, naquit dans cette ville, le 19 Avril 1647, de *Jean*, Chirurgien & Anatomiste Royal dans les Ecoles de l'Université. Après avoir fait ses études avec succès chez les Jésuites, il prit le parti de la Médecine, & comme il s'y appliqua par goût & avec de grandes dispositions, il s'y rendit fort habile. Après son Doctorat, il alla à Paris dans le dessein de se perfectionner par le commerce des Savans; & après trois ans de séjour dans cette Capitale, il revint à Montpellier. En 1675, il disputa avec beaucoup d'honneur une Chaire vacante par la mort de *Louis Soliniac*; mais cette Chaire continua d'être possédée par *Amé Durant* que *Soliniac* avoit nommé pour son survivancier, en vertu du Brévet qu'il avoit obtenu en date du 21 Janvier 1665. Toute inutile qu'eût été la tentative de *Nissole*, elle fit connoître son mérite auquel on applaudit. Il connoissoit particulierement l'économie Animale dans un tems, où l'Anatomie des animaux de toute espece n'avoit point encore été portée au degré de précision où nous la voyons aujourd'hui. Mais il avoit la science de son tems; & parfaitement soumis à l'autorité des Grecs, des Latins & des Arabes, il auroit cru manquer à son devoir, s'il se fût écarté de la loi établie dans les Ecoles de Médecine. Plein de respect pour les décisions des Anciens, il se conduisit suivant leurs principes dans la visite des malades; il ne tarda cependant point à sentir que ces principes lui manquoient souvent dans l'application, lorsqu'il avoit

à traiter certaines especes de maladies. Pour remédier à cet inconvénient, il se livra à l'étude même de la Nature ; & n'osant plus se rapporter aveuglément aux sentimens des autres, il voulut tout voir, tout examiner par lui-même. Il prit en particulier tant de goût pour l'Histoire Naturelle & sur-tout pour la Botanique, qu'il en fit dans la suite sa principale occupation, quoiqu'il n'eût qu'un patrimoine médiocre, qu'il lui eût été facile d'augmenter, s'il eût voulu continuer la pratique de la Médecine.

Nissole avoit projetté de donner un Catalogue de toutes les plantes du Languedoc, d'y ajouter toutes les curiosités naturelles qu'il auroit pu remarquer dans ses voyages, & de corriger les descriptions mal rendues ou exagérées par les Auteurs qui ont écrit sur ces matieres. Cet Ouvrage a été commencé, mais il n'a pu être achevé. L'Académie de Montpellier conserve dans ses Mémoires beaucoup de descriptions de plantes faites par cet illustre Botaniste, comme celles du *Ricinioides*, de l'*Alypum Monspelianum*, de l'*Arachnoides Americana*, du *Phaseolus Indicus*, du *Luffa Arabum*. On y remarque encore une Dissertation sur l'établissement de quelques nouveaux genres de plantes, année 1711, & une autre sur l'origine & la nature du Kermès, année 1714. *Nissole* avoit été associé à cette Académie dès le commencement de son établissement en 1706. Il mourut en 1735, selon *Séguier*, à l'âge de près 88 ans. *Tournefort* lui a fait l'honneur d'appeller quelques plantes de son nom.

NOCERA (Joseph) naquit en 1643 à Messine en Sicile. Il étudia la Philosophie & la Médecine avec beaucoup de succès, fut reçu Docteur en l'une & l'autre de ces Sciences, l'an 1664, & ne tarda pas ensuite à être fort occupé dans sa patrie. Dom François Benavides, Vice-Roi de Sicile, le nomma, en 1679, à la charge d'Assesseur du Conseil de santé, & la ville de Messine le choisit pour remplir celle de son premier Médecin pendant le cours de la même année. Le Duc d'Uzéda, qui succéda à Benavides en qualité de Vice-Roi, le revêtit de l'emploi de Médecin d'un Régiment Espagnol & de l'Hôpital Royal.

On a de la façon de *Nocera* un Ouvrage au sujet de la saignée, en réponse à celui de *Dominique La Scala* qui s'étoit mis à la tête d'une Secte qui condamnoit ouvertement la Phlébotomie. Cet Ouvrage est intitulé :

Opus Medico-Physicum contemplativum, in quo variæ medicantium Sectæ circa Phlebotomiam & Pharmaciam discutiuntur, systema de Febribus, nondum claré divulgatum, juxta Democriti & Epicuri dogmata novis rationibus & experimentis propugnatur. Messanæ, 1695, *in*-8.

NOCITUS (Gerard) ou NOCITO, Apothicaire Sicilien, s'est distingué vers la fin du XV siecle & au commencement du XVI, à Sacca, sa patrie, par la connoissance des plantes & la composition des médicamens. *Paschal* en parle avec éloge dans sa Bibliotheque Médicinale, & *Sylvio Boccone* cite un Ouvrage de la façon de *Nocito*, sur le tems de cueillir les plantes. *François Marchesio*, Chanoine de Palerme, avoit un Livre manuscrit sur les onguens, qui étoit aussi de la composition de cet Apothicaire. Il est encore Auteur du Traité suivant :

Expositio super Libro simplicium medicinarum noviter compilata. Neapoli, 1511, *in*-4, avec son *Lucidarium Medicinæ*, qui est l'Ouvrage dont parle *Boccone*.

NOË, l'un des descendans de *Seth*, naquit l'an 2944 avant J. C. On sera sans doute surpris de voir le nom de ce Patriarche dans un Dictionnaire qui traite de l'Histoire de la Médecine ; mais comme il fut le seul qui, avec sa famille, trouva grace devant le Seigneur & survécut au déluge universel, il n'est point douteux qu'il n'ait instruit ses enfans dans les Sciences que la crainte de Dieu, qui en est le principe, lui avoit rendues familieres, & que le besoin lui rendoit nécessaires. C'est par son moyen que les connoissances acquises par les hommes qui ont vécu avant le déluge, sont passées aux générations qui peuplerent de nouveau la terre. *Sem*, *Cham* & *Japhet*, instruits à son Ecole, apprirent à leurs enfans ce qu'ils tenoient de lui ; & par les soins des petits-fils de *Noë*, qui se disperserent en différentes contrées, les peuples, qui en vinrent, reçurent non seulement le dépôt de Science qui étoit passé du premier âge du monde au second, mais encore celui des nouvelles découvertes que leurs peres avoient faites.

Les Sciences & les Arts s'étoient déja considérablement accrus dès le tems de *Noë*, mais les descendans de ce pere commun des nations ne profiterent point également des connoissances qui leur furent transmises. Chacun paroît avoir eu un département particulier, d'après son goût & ses dispositions. Suivant M. *Dujardin*, dans son Histoire de la Chirurgie, des trois fils de *Noë*, on en a fait deux Médecins, *Sem* & *Cham*. Si l'on en croit un Manuscrit Hébraïque de la Bibliotheque de l'Electeur de Baviere, le premier composa des Traités sur la Médecine ; & quant au second, on dit qu'avant le déluge il avoit gravé ce qu'il savoit de Médecine sur des lames de métal ou sur des pierres qu'il transporta dans l'arche, ou selon une autre tradition, qu'il cacha sous terre, mais qu'il alla reprendre quand le déluge eut cessé, pour y joindre ses découvertes ultérieures. On sent assez toute l'incertitude, & même le peu de vraisemblance de ces traditions hazardées, auxquelles M. *Dujardin* ne paroît point s'arrêter. Il n'y voit, ainsi que tout le monde, que des traces de l'ancienne opinion sur l'existence de la Médecine long-tems avant le déluge. L'Art de guérir n'en devint peut-être que plus nécessaire après que les eaux se furent retirées de la surface de la terre ; & les hommes s'étant de nouveau multipliés, ils porterent ce qu'ils savoient de cet Art dans les contrées qu'ils allerent habiter, où ils laisserent à leurs descendans le soin de renchérir sur les connoissances qu'ils avoient reçues de leurs peres.

Quelques Savans ont avancé que *Gomer*, fils de *Japhet*, porta les premiers principes de la Médecine dans les Gaules, & son fils *Tubal* dans l'Espagne. Suivant eux, *Madaï* enseigna la Médecine aux Medes ; *Assur*, fils de *Sem*, aux Assyriens ; *Nemrod* aux Persans ; *Javan*, fils de *Japhet*, aux Grecs ; *Mesraïm* aux Egyptiens. *Jectan*, fils d'*Arphaxad*, aux Indiens, & *Abraham* aux Phéniciens. Mais de tous ces peuples, les Assyriens & les Egyptiens furent ceux qui se donnerent plus de peines pour rassembler les faits qui pouvoient contribuer à l'avancement de la Médecine. C'est aussi chez ces peuples qu'on trouve les marques les plus considérables de l'existence de l'Art dans les anciens tems. On ne doit cependant pas

croire qu'ils aient d'abord mis beaucoup de méthode dans l'exercice de la Médecine ; fille de la néceſſité, elle étoit chez eux une eſpece de Science purement naturelle, fondée ſur la tradition, appuyée ſur l'expérience qui de tems en tems répandoit de nouvelles lumieres. On ne raiſonnoit guere alors ; c'étoit tout au plus, ſur la comparaiſon d'un fait avec un autre qu'on établiſſoit le fondement des conſéquences.

NOESSLER, (George) de Berlin, naquit le 10 Mai 1591, dans cette partie de la ville qui eſt au delà de la riviere de Sprée & qui s'appelle *Coln*. Après avoir étudié en différentes Univerſités d'Allemagne, il en viſita d'autres en Italie, & s'arrêta enfin pendant trois ans à Padoue, où il reçut le bonnet de Docteur en 1617. *Daniel Fabritius* de Dantzick venoit d'y recevoir le même honneur, & ils partirent enſemble pour ſe rendre dans leur patrie.

Noeſſler ne tarda guere à obtenir un emploi, car on lui donna une Chaire de Philoſophie & de Médecine à Altorf en 1618. L'année ſuivante, il ſe fit aggréger au College des Médecins de Nuremberg, ſans diſcontinuer cependant de remplir ſes fonctions Académiques ; mais au bout de quelques années, il fut obligé de les abandonner pour aller ſervir dans l'Armée de Brandebourg en qualité de Médecin. Il eut le malheur d'être fait priſonnier en 1631, & ce ne fut qu'après cinq mois de captivité qu'il put retourner à Altorf, où il continua d'enſeigner juſqu'à ſa mort arrivée le 9 Juillet 1650. Voici ſon Epitaphe :

GEORGIUS NOSLERUS
Berolinas Marchicus,
Cum charitatibus ſuis hìc ſitus eſt.
Natus die 10 *Maii annô* 1591,
Denatus Altdorffii 9 *Julii* 1650.
Vitæ ſanctimoniam, eruditionis copiam,
Inſignia merita quibus Artem Medicam & Philoſophiam
Per annos XXXI ſummè ſibi devinxit
VIR OPTIMUS
In Famæ Templo, quàm in hoc Cippo legi maluit.

Ce Médecin n'a point donné d'autres Ouvrages que des Theſes & des Opuſcules Académiques, dont le ſtyle lui a mérité la gloire d'avoir atteint à la beauté de celui de *Celſe*. *Noeſſler* étoit d'ailleurs bon Poëte.

NOGUEZ, (Pierre) Bachelier de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, étoit de Sauveterre, petite ville de France dans le Béarn. Il fit quelque tems la Médecine dans l'Iſle de Saint Domingue en Amérique, & revint delà à Paris, où il remplit la charge de Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle au Jardin du Roi. Il a publié les Ouvrages ſuivans :

Anatomie du corps humain en abrégé. Paris, 1723 & 1726, *in*-8.

Nouvelle maniere de faire l'opération de la Taille, pratiquée par Douglas, *avec ce qu'a écrit* Rouſſet *& le Traité de* Chéſelden. Paris, 1724, *in*-12.

Sanctorii Sanctorii de Statica Medicina Aphorismorum Sectionibus septem distinctorum explanatio physico-medica: cui Statica Medicina, tùm Gallica Cl. Dodartii, tùm Britannica Cl. Keill, notis aucta, simul cum Appendice de variolarum insitione, accedit. Parisiis, 1725, deux volumes *in*-12.

Relation du succès de l'inoculation de la petite vérole dans la grande Bretagne, traduite de l'Anglois de *Jurin*. Paris, 1725, *in*-12.

Géographie Physique, ou Essai sur l'Histoire Naturelle de la Terre. Paris, 1735, *in*-4. Traduit de l'Anglois de *Woodward.*

NOIR ou ATRATUS. (Hugues LE) Voyez LENOIR.

NOIR ou NIGER. (Jérôme LE) Voyez LENOIR.

NONNIUS. Voyez NUNNEZ.

NONUS, Médecin Grec, vécut sous l'Empire de l'un des Constantins, à qui il dédia un Ouvrage qu'on a mal-à-propos attribué à *Michel Psellus.* Le Manuscrit fut trouvé dans la Bibliotheque publique d'Ausbourg par *Jérémie Martius*, Médecin de cette ville, qui le traduisit de Grec en Latin, & le fit imprimer en ces deux Langues. Il a paru sous ce titre:

De omnium particularium morborum curatione, sic ut Febres quoque & Tumores præter naturam complectatur, Liber. Argentorati, 1568, *in*-8. Ce Livre n'est presque rien autre chose qu'une compilation faite d'après les Ecrits d'*Aëtius*, d'*Alexandre*, & de *Paul* d'Egine.

Il y a quelque embarras sur le tems auquel *Nonus* a vécu. *Lambecius* dit que le Constantin auquel il dédia son Ouvrage, fut Constantin Porphyrogenete qui mourut en 959. Mais *Jérémie Martius* prétend que ce Livre fut dédié à Constantin, fils de Constantin Ducas & d'Eudoxie, qui refusa de monter sur le trône des Empereurs Grecs, lorsque Michel Parapinace, son frere, fut déposé en 1077. Je ne sais lequel des deux sentimens doit prévaloir. *Lambecius* appuie le sien sur la protection que Constantin Porphyrogenete accordoit aux gens Lettrés, & *Martius* sur le goût de Ducas pour les Lettres qu'il se faisoit un plaisir, un honneur même de cultiver. Mais la façon de penser de ces deux Empereurs ne paroît avoir fait qu'une sensation momentanée sur les esprits, puisqu'au rapport d'Anne Comnene, Princesse illustre par son savoir, qui a écrit l'Histoire du regne d'Alexis l'Ancien, son pere, depuis l'an 1081 jusqu'en 1118, l'étude des Lettres languit au point de presque s'éteindre dans l'intervalle qui se trouve entre la mort de Porphyrogenete & l'avénement de Ducas à l'Empire d'Orient.

Il y a aussi quelque difficulté sur le nom du Médecin, dont nous parlons. Si l'on en croit *Jean-Albert Fabricius* dans sa Bibliotheque Grecque, le nom de *Nonus* est un nom de nombre, c'est-à-dire, qu'il fut ainsi appellé, parce qu'il étoit le neuvieme enfant de son pere. Cet Auteur rapporte plusieurs exemples de ces sortes de dénominations. *Freind* semble même venir à l'appui de l'opinion de *Fabricius*; car il dit qu'on trouve des Manuscrits de l'Ouvrage du Médecin, dont il est question, dans la Bibliotheque Impériale de Vienne, qui portent le nom de *Théophanes*, sans qu'il soit parlé de *Nonus.*

NOSTRADAMUS, (Michel) Médecin & Aſtrologue, étoit de Saint-Remy, petite ville de Provence, où il naquit le 14 Décembre 1503, de *Jacques de Notre-Dame*, Notaire Royal, & de *Renée de Saint-Remy*. Sa famille étoit d'origine Juive, & elle fut compriſe, en cette qualité, dans la taxe qui fut faite, en 1512, ſur les familles Juives de Provence qui s'étoient nouvellement converties à la Religion Chrétienne. *Michel* n'ignoroit pas ſon extraction; il ſe relevoit même ſur elle, & prétendoit être de la Tribu d'Iſſachar, ſe glorifiant de ce qu'il eſt dit, au premier Livre de Paralipomenes, que ceux de cette Tribu étoient des gens ſages & éclairés, capables de connoître tous les tems: *de filiis quoque Iſſachar filii eruditi qui noverant omnia tempora.*

Arriere petit-fils de Médecin, tant du côté paternel que maternel, il ſuivit l'exemple de ſes biſaïeux. *Pierre de Notre-Dame* avoit été Conſeiller & Médecin du Duc de Calabre, fils de René le Bon, Roi de Navarre & Comte de Provence, & *Jean de Saint-Remy*, Conſeiller & Médecin du même Roi René. *Michel* profita des inſtructions du dernier, & après ſa mort, il ſe rendit à Avignon pour y continuer ſes études & y faire ſa Philoſophie. Il paſſa delà à Montpellier dans le deſſein de s'appliquer à la Médecine; mais la peſte qui ſurvint dans cette ville l'obligea d'en ſortir, au moment qu'il eſpéroit de ſe diſtinguer entre les Ecoliers de la Faculté. Il n'étoit alors âgé que de 22 ans; & comme il ſe crut déja en état d'exercer la profeſſion qu'il avoit embraſſée, il ſéjourna près de quatre ans dans le Haut Languedoc, à Toulouſe, à Bordeaux, ou dans la plupart des villes qui ſont ſur la Garonne. Il revint enſuite prendre ſes degrés à Montpellier, où il fut reçu Docteur ſous la Préſidence d'*Antoine Romier*.

Le goût qu'il avoit pris pour Toulouſe & les connoiſſances qu'il y avoit faites, le rappellerent bientôt dans cette ville; mais la conſidération & l'eſtime qu'il avoit pour *Jules-Céſar Scaliger*, qui étoit établi à Agen, l'engagerent enſuite à ſe rendre auprès de lui, & à s'y fixer par un mariage avec une Demoiſelle des meilleures familles de cet endroit. La mort de ſa femme & de ſes enfans, qu'il perdit dans l'eſpace de quatre ans, lui fit cependant changer de réſolution; il quitta Agen pour ſatisfaire la paſſion qu'il avoit toujours eue de voyager. Il parcourut l'Italie & la France pendant dix ou douze ans; mais il ne ſe borna point à examiner les pays & les lieux par leſquels il paſſoit, il eut ſoin encore de faire connoiſſance avec ceux de ſa profeſſion & de profiter de leurs lumieres.

En 1543 ou 1544, il revint dans ſa patrie, âgé alors de 40 ou 41 ans. Son premier deſſein fut de s'établir à Marſeille, comme dans une ville riche & peuplée, & par conſéquent, propre pour exercer les talens qu'il avoit acquis; mais quelque tems après, ſes amis lui ayant ménagé un mariage avantageux à Salon, avec une Demoiſelle de bonne maiſon, nommée *Anne Ponſart*, cette alliance le détermina à aller s'y établir. Ce lieu, qui eſt à une diſtance à-peu-près égale de Marſeille, d'Aix, d'Avignon & d'Arles, lui parut propre à ſe faire connoître dans ces villes & à s'y faire rechercher. Ses vues eurent le ſuccès qu'il en avoit attendu. La Communauté d'Aix le pria en 1546, par une délibération ſolemnelle, de venir arrêter les progrès de la contagion qui regnoit dans leur ville; il accepta cet emploi, quoique dangereux; & tant que la contagion dura, il ne négligea rien

fien pour le foulagement de ceux qui en étoient atteints. C'eft dans cette occafion qu'il fe fervit utilement d'une poudre excellente pour chaffer les odeurs peftilentielles, de laquelle il a donné la compofition dans fon Traité des fards.

La réputation qu'il acquit à Aix le fit appeller à Lyon, en 1547, au fujet de la maladie contagieufe qui s'y étoit gliffée; c'eft apparemment pendant le féjour qu'il y fit, qu'il eut quelques conteftations avec *Jean-Antoine Sarazin*, un des Médecins les plus accrédités de cette ville. Au retour de ce voyage, *Noftradamus* fe retira à Salon. On ne fait point les raifons qui l'y retinrent; mais il ne paroît pas qu'il y fut fort content. Il continua cependant de s'appliquer à l'étude de la Médecine; & comme il fe plaint en plus d'un endroit de l'ignorance, de la barbarie & de la brutalité de la plupart de fes concitoyens, il paroît qu'il profita du loifir qu'ils lui laifferent dans la pratique de fon Art, pour compofer les Ouvrages qu'il publia en différens tems. Le premier eft intitulé : *Des Fardements & des Senteurs*; il parut en 1552, & vingt ans après, il fut réimprimé à Lyon. Le fecond eft un *Traité des fingulieres Recettes pour entretenir la fanté du corps*, imprimé à Poitiers en 1556. Le troifieme, fous le titre *Des Confitures*, parut chez Plantin en 1557, & à Lyon en 1572. Il y a encore une édition Allemande d'Ausbourg, 1572, *in*-8, avec d'autres Traités. Son dernier Ouvrage Médicinal eft une Traduction Françoife de la Paraphrafe de *Galien* fur l'exhortation de *Ménodote* à l'étude & fur-tout à celle de la Médecine. Lyon, 1557.

Noftradamus s'étoit arrêté quelque tems en Lorraine pendant le cours de fes voyages, & comme il y réuffit à prédire l'avenir, il paroît que dès lors il prit goût à l'étude de l'Aftrologie. *Aftruc*, que j'ai fuivi jufques ici, avoue qu'il rendit par-là fon nom ridicule aux yeux des Savans; mais il ajoute que des travaux utiles & fenfés ne lui auroient jamais procuré la gloire & la fortune, que fes prédictions lui ont acquifes auprès des Grands & des Rois. L'Auteur du Dictionnaire des Portraits s'exprime plus nettement au fujet de *Noftradamus*. Las d'exercer la Médecine, où il ne faifoit rien, il prit le métier plus lucratif de Charlatan. C'étoit autrefois le regne de l'Aftrologie & des prédictions. Le peuple, à force de lui entendre dire qu'il lifoit dans les aftres & qu'il étoit inftruit de l'avenir comme du paffé, le crut, quoiqu'il ne connût ni l'un ni l'autre. Mais ce qu'il favoit le mieux, étoit de mettre à profit la crédulité publique. La meilleure de fes vifions eft celle qui lui annonça qu'il feroit fortune à fon nouveau métier. Il renferma fes prédictions dans des Quatrains rimés qu'il divifa en Centuries. En 1555, il publia les fept premieres à Lyon, *in*-18. Leur obfcurité impénétrable, le ton prophétique qu'il y prend, l'affurance avec laquelle il parle, joints à l'efpece de réputation qu'il avoit, firent rechercher cet Ouvrage extravagant. *Naudé* compare ces prophéties, qui peuvent s'appliquer à plufieurs événemens arrivés en différens tems, au foulier de Théramene qui pouvoit être chauffé indifféremment par toute forte de perfonnes, ou à la mefure Lesbienne qui étoit de plomb, afin qu'elle pût s'appliquer également aux figures droites, obliques, rondes & cylindriques.

Notre Médecin, enhardi par fes premiers fuccès, mit au jour la huitieme, neuvieme & dixieme Centurie, qu'il dédia au Roi Henri II. Ce Prince & la

Reine Catherine de Médicis, entêtés tous deux ſur le compte de l'Aſtrologie qui étoit alors fort à la mode, voulurent voir l'Auteur. Le Comte de Tende, Gouverneur de la Provence, le leur envoya à Paris, où *Noſtradamus* fut reçu comme un grand homme & récompenſé comme un vrai Savant, car l'on lui fit un préſent de deux cens écus d'or. De retour à Salon, il eut la viſite d'Emmanuel, Duc de Savoie, & de la Princeſſe Marguerite, ſa femme. Charles IX, voyageant en Provence, alla auſſi le voir à Salon, & dans un ſecond voyage, il le fit venir à Arles pour conférer avec lui. Ce fut à cette occaſion qu'il lui donna deux cens écus d'or, une charge de Médecin du Roi, avec des appointemens.

Noſtradamus mourut à Salon le 2 Juillet 1566, âgé de 62 ans, 6 mois & 17 jours, & fut enterré dans l'Egliſe des Cordeliers. On y voit ſon portrait à main gauche en entrant, & une pierre de marbre ſur laquelle étoit gravée ſon Epitaphe, que le tems a effacée. Elle étoit conçue en ces termes:

D. M.
OSSA CLARISSIMI MICHAELIS NOSTRADAMI
Unius omnium mortalium Judiciô digniſſimi,
Cujus penè divinô calamô totius Orbis,
Ex aſtrorum influxu,
Futuri eventus conſcribuntur.
Vixit annos 62, *menſes* 6, *dies* 17.
Obiit Salonæ, annô 1566.
Quietem poſteri ne invidete.

C'eſt ainſi que le langage faſtueux des Epitaphes en impoſeroit à la poſtérité, ſi l'Hiſtoire ne lui faiſoit connoître les hommes, tels qu'ils ont été. Ce Médecin fut regardé par le peuple comme un Savant qui liſoit l'avenir dans les aſtres, quoiqu'aux yeux des Philoſophes il paſsât pour n'y connoître rien. Ses partiſans diſent cependant encore aujourd'hui que tout ce qu'il a prédit lui avoit été révélé: cela pourroit être, mais ce n'étoit ſûrement que par le démon du délire. Perſonne ne l'a mieux peint qu'*Etienne Jodelle*, dans ces deux vers:

Noſtra damus, cum falſa damus, nam fallere noſtrum eſt,
Et cum falſa damus, nil niſi noſtra damus.

Depuis la mort de ce prétendu Prophete, on a imprimé une onzieme & une douzieme Centurie, qu'on a recueillies de ſes papiers. Les meilleures éditions de tout ce qui lui appartient en ce genre, ſont celles de Lyon, 1568, *in*-8, & d'Amſterdam, chez Elzévir, 1668, *in*-12. Il a paru quelques Ouvrages à l'occaſion des Centuries de *Noſtradamus;* tels ſont:

Éclairciſſement des véritables Quatrains de Noſtradamus. 1656, *in*-12.

Concordance des Prophéties de Noſtradamus, avec la vie de l'Auteur. Paris, 1693, *in*-12, par *Guynaud.*

Céſar Noſtradamus, fils ainé de *Michel*, naquit à Salon en 1555 & mourut en 1629. Il a donné quelques Ouvrages:

Pieces Héroïques & Poésies. Tholose, 1608, *in*-12.

Histoire & Chroniques de Provence. Lyon, 1614, *in-folio.* C'est une compilation fort mal écrite, qui mérite cependant d'être estimée pour les recherches qu'elle renferme.

NOUVEAU MONDE. (Etat de la Médecine dans le) De tous les peuples sauvages, dont les mœurs nous sont connues par des relations authentiques, il n'y en a pas chez qui l'Art de guérir ait été traité avec plus de simplicité, que chez les Américains. Lorsqu'on fit la découverte de leur pays, tout leur savoir consistoit à s'en rapporter à la seule expérience, & à observer sans beaucoup raisonner. Tout bien considéré, ils agissoient prudemment; car il vaut mieux manquer entierement de théorie, que d'en avoir une capable d'introduire des erreurs dans la pratique.

Antoine de Solis, Historiographe Espagnol, qui a écrit sur la conquête du Mexique, dit que *Montezune*, Empereur de cette vaste région, avoit pris des soins infinis pour enrichir ses jardins de toutes les plantes que produit cet heureux climat. Il ajoute que l'étude des Médecins se bornoit à savoir les noms & les vertus des simples, qu'ils en avoient pour toute sorte d'infirmités, & qu'ils opéroient des cures surprenantes, soit avec les sucs qu'ils tiroient de ces simples, soit en appliquant la plante même sans autre préparation. Une longue expérience leur avoit appris les propriétés des végétaux; eux seuls fournissoient toute leur Matiere Médicale: & quoiqu'ils n'eussent aucune connoissance des causes des maladies, ils ne laissoient pas de s'en servir au grand soulagement des malades. Le Roi faisoit distribuer les plantes de ses jardins à quiconque en avoit besoin; dès que le peuple en faisoit demander, on lui en fournissoit libéralement, soit que les Médecins les eussent ordonnées, ou non. Rien ne faisoit plus de plaisir à ce Prince, que d'avoir contribué à la guérison de quelqu'un de ses sujets; il fut même toujours si persuadé qu'il étoit de son devoir de veiller à leur santé, qu'il ne manqua jamais de s'informer de l'effet des remedes qu'il leur faisoit distribuer. Cette façon de penser fait-elle preuve de la barbarie, que l'avidité des Européens a supposée dans ces peuples, pour pallier les injustices & les rapines, dont on les a accablés? Les yeux d'un Conquérant & ceux d'un Philosophe ami de l'humanité, voient les choses sous différentes faces.

De Solis rapporte dans un autre endroit de son Ouvrage, à l'occasion de la maladie de *Ferdinand Cortez* qui s'est rendu si célebre au XVI siecle par la conquête du Mexique, que le Sénat convoqua les Médecins les plus habiles dans le choix & la connoissance des plantes; que ceux-ci montrerent, dans l'usage qu'ils en firent, un discernement singulier de leurs propriétés & de leurs effets, variant les remedes suivant les différens périodes de la maladie; & qu'enfin ils rendirent la vie à *Cortez*. Ils userent d'abord de simples doux & rafraîchissans, pour suspendre l'inflammation & calmer la douleur que lui causoit la fievre: pour mûrir & guérir la plaie, ils en employerent d'autres, & cela avec tant d'intelligence, dit *Antoine de Solis*, que *Cortez* ne tarda pas à jouir d'une santé parfaite.

L'exemple des Américains auroit fourni un puissant argument à ceux qui combattoient les sentimens des Dogmatiques, & qui soutenoient que la Médecine doit

ſa naiſſance & ſes premiers progrès à l'expérience. On voit en effet, par cet exemple, que dans un pays où il n'y avoit pas l'ombre de cette Philoſophie qui remonte de l'obſervation à la nature des cauſes, on avoit avancé fort loin dans la connoiſſance de la Nature. Les Américains n'avoient point de ſyſtêmes, mais beaucoup d'expérience; & c'eſt d'eux que nous tenons pluſieurs remedes efficaces. Nous leur devons le Quinquina, l'Ipécacuanha, le Simarouba & tant d'autres, que ces groſſiers habitans du nouveau monde avoient découverts, tandis que nos ſubtils & ſavans Philoſophes ne connoiſſoient de la vertu des plantes qui croiſſent autour d'eux, que ce qu'ils en avoient lu dans *Dioſcoride* & quelques autres Anciens. Où étoient donc les progrès ſi vantés de la Médecine? Car pour ce qui concerne les maladies, celles qui paſſoient pour incurables il y a deux mille ans, le ſeroient toutes encore aujourd'hui, ſi nous n'avions rencontré dans le Quinquina, le Mercure & l'Antimoine les moyens d'en guérir quelques-unes.

Dans le XVI ſiecle, les Médecins de l'Europe n'avoient pas ces ſecours, & pour cette raiſon, ils manquoient de remedes efficaces contre une infinité de maladies chroniques: mais les Américains étoient plus heureux qu'eux, puiſque l'expérience leur avoit aſſuré des reſſources contre les maladies de toute eſpece, dans les plantes de leur pays. Nos peres en étoient-ils venus-là? Y ſommes-nous même parvenus aujourd'hui? Notre Matiere Médicale, toute abondante qu'elle eſt, nous manque encore au beſoin. Nous cherchons chez l'étranger des remedes pour remplacer ceux que nous foulons aux pieds, parce que nous ne les connoiſſons pas aſſez.

Lorſque *Chriſtophe Colomb* aborda, le 6 Décembre 1492, à l'Iſle Haiti, celle des Antilles qu'on nomme aujourd'hui l'Iſle de Saint Domingue, l'Amérique ne connoiſſoit point la Goutte, la Pierre, la petite Vérole, la Peſte. Les tranquilles habitans de cette Iſle avoient cependant une maladie qui leur étoit endémique, & que les Eſpagnols rapporterent en Europe, à qui elle avoit été inconnue juſqu'alors. C'eſt la Vérole. Cette maladie ſemble avoir vengé les Américains des outrages que l'avidité des Européens à faits à ces inſulaires; car la premiere année de ſa tranſplantation en Europe n'étoit peut-être pas écoulée, qu'elle avoit déja percé du midi au nord. *Curæus* nous apprend que dès l'an 1495 elle étoit connue à Cracovie, & que l'année d'enſuite elle étoit paſſée en Siléſie. Quels progrès n'a-t-elle point faits depuis? Un Savant Médecin de nos jours ne balance point d'avancer qu'avant deux ou trois générations, il n'y aura peut-être plus guere de maladies dans les villes, où le mal vénérien n'entrera pour quelque choſe. La corruption des mœurs qui va toujours en augmentant; l'idée même qu'on attache à ce mal dans tant de pays différens & qui n'y eſt plus déshonorante; le nombre de ces ſortes de malades qui a doublé en Europe dans la plupart des Hôpitaux où on les traite; celui des autres malades de ce genre répandus dans toutes les conditions; la quantité qui eſt montée à tel point parmi la claſſe des citoyens les moins à l'aiſe, qu'on s'eſt trouvé dans l'obligation d'établir des traitemens publics de la vérole en pluſieurs endroits: tout cela multiplie les preuves de la propoſition avancée par le Médecin dont il eſt ici queſtion. Quelle décadence cette contagion ne doit-elle pas apporter dans l'eſpece humaine? Elle en eſt d'autant plus ſuſceptible, que les richeſſes des Indes Orientales, en

répandant l'abondance dans le reſte de la terre, ont étendu les ſources de la molleſſe parmi les hommes, & multiplié ſes pernicieux effets. Les drogues incendiaires qu'on retire encore de ces vaſtes régions, flattent le goût, le ſéduiſent, excitent les paſſions, trompent les ſens & les émouſſent. Les préſens que nous ont fait l'une & l'autre Inde, ont ainſi arraché les plus hauts cris à la Nature ſur le trouble & le déſordre qui la déſolent, & qui ſont portés au période le plus effrayant pour l'eſpece humaine. Si elle continue de dégénérer, on ne verra, dans les ſiecles poſtérieurs, que débilité, que foibleſſe, que langueur, que maladies. La dépopulation eſt même déja ſi grande, que l'Allemagne, ce pays où les tempéramens ſont plus forts qu'ailleurs, ſe plaint d'avoir vu mourir, en 1776, ſoixante-deux mille hommes plus qu'il en étoit né dans le courant de cette année.

NUCK, (Antoine) Médecin qui étoit Allemand de nation, ſe rendit célebre par ſes travaux Anatomiques vers la fin du XVII ſiecle. Il exerça d'abord ſa profeſſion à La Haye, & paſſa enſuite à Leyde, où il remplit la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie, & fut Préſident du College des Chirurgiens. En moins de huit ans, il diſſéqua plus de ſoixante cadavres humains, ſans compter le grand nombre de bêtes qu'il ſoumit à ſes recherches Anatomiques. L'art des injections contribua à la facilité de ſes découvertes ; mais comme cet art étoit encore éloigné alors de ſa perfection, le vif-argent fut principalement la matiere dont il ſe ſervit pour remplir les vaiſſeaux qu'il vouloit rendre ſenſibles. Ce Médecin mourut vers l'an 1692.

Il eſt le premier qui ait apperçu & indiqué la maniere, dont la perte accidentelle de l'humeur aqueuſe de l'œil ſe répare. Il découvrit un canal particulier qui part de l'artere carotide interne, & qui, après avoir ſerpenté le long de la ſclérotique, paſſe au travers de la cornée dans les environs de la prunelle, ſe diſperſe en pluſieurs branches autour de l'iris, s'y inſere, & répare l'humeur aqueuſe par celle qu'il y tranſporte. Cet infatigable Anatomiſte a encore découvert quelques glandes ſalivaires, dont *Wharton*, *Sténon*, *Bartholin* ou *Rivinus* n'ont point fait mention. Il a donné une ample deſcription des glandes ſalivaires de l'homme, qu'il a extraite des meilleurs Auteurs, & à laquelle il a joint ſes propres recherches. Il a dit que les mammelles ſont des amas de glandes, auxquelles des ramifications innombrables des arteres thorachiques & axillaires fourniſſent du ſang ; & que pluſieurs de ces vaiſſeaux, paſſant à travers l'os de la poitrine ou le *Sternum*, s'uniſſent aux vaiſſeaux du côté oppoſé. Ces arteres, qui ſont d'une petiteſſe incroyable, répandent le lait dans de petits canaux contenus dans les glandes, dont on a parlé. De ces canaux, quatre ou cinq forment un petit tronc en s'uniſſant.

Nuck prétend que les vaiſſeaux lymphatiques partent immédiatement des arteres, que pluſieurs de ces vaiſſeaux traverſent les glandes conglobées qui ſont dans la poitrine & dans le bas-ventre, & qui ſe trouvent ſur la route du réſervoir du chyle ou des veines dans leſquelles ils ſe déchargent. Le Traité qu'il a donné là-deſſus, peut paſſer pour l'hiſtoire la plus complette des glandes lymphatiques qu'on ait publiée juſqu'alors. *Nuck* a trouvé un nouveau conduit ſalivaire, mais ce

ne fut point dans l'homme ; il ne le vit que dans les animaux & fur-tout dans les chiens. *Bernard Albinus* a fait la même découverte qu'il s'eft appropriée.

Telles font les recherches Anatomiques, dont notre Auteur s'attribue la gloire ; mais il n'en eft point demeuré-là ; il a écrit plufieurs bonnes chofes fur la Chirurgie. On en remarque fpécialement deux qu'on a fait valoir dans ces derniers tems. L'une eft la dilatation de l'anneau des mufcles du bas-ventre avec le doigt, lorfqu'on ne peut faire rentrer la portion d'inteftins qui fait la hernie. M. *Leblanc*, Chirurgien d'Orléans, a rempli les vues de cette méthode par un dilatatoire de fon invention, dont il a parlé dans le fecond volume de fon *Précis d'opérations de Chirurgie* publié en 1775. L'autre eft une machine pour redreffer le cou porté de travers par la rétraction des mufcles. *Nuck* la décrit comme une efpece de collier attaché de deux côtés à un demi cercle de fer, au milieu duquel eft un anneau où l'on attache une corde : le collier appliqué & le demi cercle élevé par deffus la tête, on paffe une corde dans une poulie fixée au plancher & l'on tire jufqu'à ce que le malade foit fufpendu. On doit réitérer cette manœuvre trois ou quatre fois la journée, & laiffer toutes les fois le malade fufpendu pendant un quart d'heure. Cette machine eft, à peu de chofe près, l'Efcarpolette Angloife qui confifte dans un demi cercle de fer, & deux boyaux de cuir fouple matelaffés, dont les bouts font attachés de chaque côté aux extrêmités du demi cercle. Un anneau placé au milieu de ce demi cercle joue par fa queue dans le trou qu'on y a formé, & fert, par fa partie fupérieure, à recevoir une corde attachée au plancher. C'eft un vrai jeu pour les enfans qui font menacés de quelque difformité de la colonne épiniere, de monter à l'Efcarpolette. Ils s'y fufpendent, en paffant une des courroies fous le menton & l'autre à la nuque, & fe tenant par les mains aux cuirs qui partent des extrêmités du demi cercle de fer. On les balance dans cette attitude, pour leur donner le mouvement qu'ils continuent enfuite d'exécuter eux-mêmes.

Il me refte maintenant à donner les titres & les éditions des Ouvrages de notre Médecin :

De vafis aquofis oculi. Leidæ, 1685.

De ductu falivali novô, falivâ, ductibus aquofis & humore aqueô oculorum. Lugduni Batavorum, 1686, *in*-12. *Ibidem*, 1690, 1695, *in*-8, fous le titre de *Sialographia & ductuum aquoforum Anatome nova.*

Adenographia curiofa & Uteri fœminei Anatome nova, cum Epiftola ad amicum de inventis novis. Ibidem, 1692, 1696, *in*-8, avec la Differtation *De motu bilis circulari* par *Maurice Van Revershoft. Ibidem*, 1723, *in*-8.

Operationes & Experimenta Chirurgica. Lugduni Batavorum, 1692, *in*-8, par les foins de *Jean Tiling. Ibidem*, 1696, 1714, 1733, *in*-8. *Jenæ*, 1698, *in*-8. En Allemand, Lubeck & Weifmar, 1709, *in*-8, & avec les notes de *Baffius*, Hall en Saxe, 1728, *in*-8. Les trois derniers Ouvrages ont paru à Lyon en 1722, trois petits volumes *in*-12.

NUMESIANUS, Médecin du deuxieme fiecle, étoit d'Héraclée, ou felon d'autres, de Corinthe. *Galien* en parle comme de fon Maître, mais il remarque encore que *Numefianus* avoit enfeigné *Pélops*, dont lui, *Galien*, avoit été difciple.

NUNNEZ ou NONNIUS, (Alvarés) de Frarinala en Eſpagne, ſe fit beaucoup de réputation, au XVI ſiecle, par ſes talens dans la Chirurgie, & par un Ouvrage qu'il publia ſous ce titre :

Annotationes ad Libros duos Franciſci Arcæi de recta curandorum vulnerum ratione. Antverpiæ, 1574, *in*-8.

Ce Chirurgien ſe tranſporta à Anvers avec ſa femme, ou peut-être il s'y maria, car ce fut dans cette ville que naquit *Louis Nunnez*, ſon fils, qui étudia la Philoſophie à Louvain & qui fut nommé dans la ſeconde ligne à la promotion générale de l'an 1573. *Louis* paſſa enſuite aux Ecoles de la Faculté de Médecine en la même Univerſité, & il n'en ſortit qu'avec les honneurs dus au mérite & à la ſcience. Il avoit éminemment l'un & l'autre ; ſon érudition ſur-tout étoit peu commune, puiſqu'il n'excella pas moins dans la Poéſie & dans l'Hiſtoire, que dans l'exercice de ſa profeſſion. On a de lui différens Ouvrages qui ſont preuve de la vérité de ce qu'on avance ſur ſon compte. Il a écrit un Commentaire fort étendu ſur les médailles de la Grece, de Jules-Céſar, d'Auguſte & de Tibere, qui parut l'an 1620, en un volume *in-folio*. Son *Hiſpania* fut imprimée à Anvers en 1607, *in*-8 ; c'eſt un Livre fort utile pour la connoiſſance de l'ancienne Eſpagne. Son Commentaire ſur la Grece, ſur les Iſles, &c. de *Goltzius*, eſt auſſi un Ouvrage ſavant & curieux. Il n'en eſt pas de même de ſon Recueil de Poéſies qui ſont aſſez foibles ; mais les deux Traités que nous avons de lui ſur la Diététique, valent mieux.

Ichthyophagia, ſive, de piſcium eſu Commentarius. Antverpiæ, 1616, *in*-8. il y fait voir que ſelon les anciens Médecins, le poiſſon eſt un aliment très-ſalutaire aux vieillards, aux malades, aux perſonnes ſédentaires & à celles de foible conſtitution, parce qu'il fait un ſang propre à leur tempérament.

Diæteticon, ſive, de Re Cibaria Libri quatuor. Ibidem, 1627, *in*-8, 1645, *in*-4. On ne peut rien lire en ce genre, ni de plus utile, ni de plus agréable. Il y a dans cet Ouvrage cent choſes remarquables qui contribuent à l'intelligence des Poëtes Latins, principalement d'*Horace*, de *Juvenal* & de *Martial*, qui en corrigeant les mœurs des Romains, ont parlé des viandes qui ſervoient aux plaiſirs de leur table.

On a encore différens morceaux de ce Médecin, qui ont paru avec le Livre *De calculo* de *Berverwyck*, imprimé à Leyde en 1638, *in*-12. Tels ſont : *Epiſtola ad Joannem Beverovicium, cujus argumentum : Caro calloſa in veſica calculum ementiens. Sanctorii opinio de calculi generatione in renibus examinata. Duplex in iis generandis locus. Difficile ejus generationem prohibere.* On trouve dans une autre Lettre, adreſſée au même *Beverwyck* : *Calculorum curatio. Diureticorum uſus. Aquæ ſpadanæ præſtantia & utendi modus. Chymicorum remediorum in calculoſis ineſſicacia.*

NUNNEZ, (Ambroiſe) Chevalier de l'Ordre de Chriſt, Docteur & Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Salamanque, étoit de Lisbonne, où il naquit vers l'an 1526. Au ſortir de Salamanque, il fit ſucceſſivement ſa profeſſion à Séville & à Madrid, puis étant retourné dans ſa patrie, il y exerça l'emploi de premier Médecin du Roi de Portugal. On a de lui deux Ouvrages qu'il publia à l'âge de 74 ans, & dont il appuya les principes ſur ſa longue expérience. Ils ſont intitulés :

Enarrationes in priores tres libros Aphorismorum Hippocratis. Conimbricæ, 1600, *in-folio. De Peste Liber. Ibidem*, 1601, *in*-4. Madrid, 1648, en Langue Castillane, sous le titre de *Tratado universal de la Peste*.

NUNNEZ, (Pierre) savant Médecin & Mathématicien Portugais du XVI siecle, étoit d'Alcaçar-do-sal dans l'Estramadure. Il fut Précepteur de Dom Henri, fils du Roi Emmanuel, & passa ensuite dans l'Université de Conimbre, où il enseigna les Mathématiques avec beaucoup de réputation. A sa mort, en 1576 ou 1577, à l'âge de 80 ans, on le regreta comme le plus habile homme du Portugal. Il l'étoit en effet, car il possédoit la plupart des Sciences & savoit beaucoup de Langues; mais ce qui releve infiniment son mérite, c'est qu'il ne se prévaloit pas trop de ses connoissances, & qu'il a laissé parler pour lui les Ouvrages qu'il a donnés au public. Tels sont deux Livres *De arte navigandi*, qui furent d'autant mieux reçus à la Cour de Lisbonne, qu'ils favorisoient les grands desseins qu'avoit le Roi de pousser les expéditions maritimes en Orient. Il a encore écrit : *De Crepusculis. Annotationes Historicæ. Problema mechanicum de motu navigii, ex remis*. Un Traité d'Algebre, en Castillan; il l'estimoit beaucoup & il le dédia, en 1564, à son ancien éleve le Prince Henri, Cardinal-Infant.

Les Bibliographes citent plusieurs autres Médecins du nom de *Nunnez*, & *Nicolas Antonio* parle avec éloge de la plupart dans sa Bibliotheque d'Espagne. On remarque :

Antoine Nunnez de Zamora, qui a publié à Salamanque un Commentaire, *in*-4, sur le premier & le troisieme chapitre de l'Ouvrage de *Galien* qui traite *De differentiis febrium*.

Jérôme Nunnez, Portugais, a écrit des remarques *In Galenum de Venæsectione*. Elles ont paru à Lisbonne, *in*-4, & ensuite à Anvers en 1610, sous le même format. Il n'est peut-être point différent de *Jérôme Nunnez Ramirez* qui a écrit un Livre *De curandi ratione per sanguinis missionem*, auquel il a joint un Traité des poids & mesures des Romains, des Grecs & des anciens Espagnols.

Alphonse Nunnez a donné un Livre *De pulsuum essentiâ, differentiis, cognitione, causis & prognosticis. Salmanticæ*, 1606, *in*-4.

Christophe Nunnez, premier Professeur de Médecine en l'Université d'Alcala de Henarez, est Auteur d'un Ouvrage imprimé à Madrid en 1613, *in*-4, qui traite *De coctione & putredine*.

Emmanuel Nunnez a dédié au Prince de Portugal, Henri, Cardinal-Infant, *Libellus de tactûs organô, in quo multa adversùs Philosophos & Medicos disseruntur. Olyssipone*, 1557, 1589, *in*-8.

François Nunnez, Docteur de la Faculté de Médecine d'Alcala, a mis au jour un Traité *Del parto humano*, imprimé à Saragosse, en 1638, *in*-8, & à Alcala, en 1680, *in*-8.

François Nunnez de Oria, du Diocese de Tolede, Docteur en Médecine, se rendit célebre par ses talens dans la *Poésie Latine*. Il a écrit en sa langue maternelle : *Regimiento y Avisos de sanidad*. Madrid, 1569, 1572, *in*-8. Medina del Campo, 1585, *in*-8.

NYMANN, (*Grégoire*) fils de *Jérôme*, naquit à Wittemberg le 14 Janvier 1594. Il étudia avec tant de succès dans cette ville, qu'après y avoir été reçu Maître-ès-Arts en 1614, il obtint le bonnet de Docteur en Médecine le 29 Juin 1618. Les savantes leçons qu'il donna sur l'Anatomie & sur la Botanique dans l'Université de sa ville natale, lui procurerent beaucoup de réputation, mais il mourut trop tôt pour mettre le comble au projet qu'il avoit conçu de rendre les Ecoles de Wittemberg les plus florissantes de l'Allemagne. Ce fut le 28 Octobre 1638 qu'il finit ses jours, dans la 45e. année de son âge.

Jérôme, son pere, qui étoit de Torgau, prit en 1593 le bonnet de Docteur en Médecine à Wittemberg, où il se fit assez de réputation dans la Chaire qu'il occupoit. On a quelques Ouvrages de la façon de l'un & de l'autre. *Jérôme* a donné:

Oratio de imaginatione. Wittebergæ, 1613, *in*-8, avec les Dissertations Physico-Médicinales de *Tobie Tandler*.

On a de *Grégoire*:

De Apoplexia Tractatus. Wittebergæ, 1629, 1670, *in*-4.

Dissertatio de vita fœtûs in utero, quâ luculenter demonstratur infantem in utero non animâ matris, sed suâ ipsius vitâ vivere, propriasque suas vitales actiones etiam in alvo maternâ exercere, & matre extinctâ, sæpè vivum & incolumem ex ejus ventre eximi posse, adeoque à Magistratu in benè constitutis Rebuspublicis non concedendum ut vel ulla gravida rebus humanis exempta sepeliatur, priusquam ex ejus utero fœtus excisus, vel ad minimum sectione, an infans adhuc vivens, an verò mortuus sit, exploratum fuerit. Wittebergæ, 1628, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1644, *in*-12. *Ibidem*, 1664, *in*-12, avec l'Ouvrage de *Plazzoni*, qui est intitulé: *De partibus generationis.*

Le sujet du dernier Traité est de la plus grande importance. Cette matiere a échauffé le zele de M. *Cangiamila*, Docteur en Théologie, Chanoine Théologal de l'Eglise de Palerme & Inquisiteur Provincial de tout le Royaume de Sicile. Ce savant Ecclésiastique a composé un Ouvrage qui a paru plusieurs fois en Langue Italienne, & dont la derniere édition Latine a été beaucoup augmentée par l'Auteur. L'Abbé *Dinouart* en a fait un extrait qu'il a mis au jour sous ce titre: *Abrégé de l'Embryologie sacrée, ou Traité des devoirs des Prêtres, des Médecins & autres, sur le salut éternel des enfans qui sont dans le ventre de leur mere.* Paris, 1762, *in*-12. Il a été réimprimé en deux volumes même format, avec des augmentations.

O.

OBEL. (Matthias DE L') Voyez LOBEL.

OBERT, (Antoine) Médecin natif de Saint Omer en Artois, vécut au commencement du XVII siecle. Il paroît qu'il s'est beaucoup occupé de ces questions ſcholaſtiques qui partageoient les Médecins de ſon tems au ſujet de la ſaignée dans la Pleuréſie, car les Ouvrages qu'il a donnés au public n'ont point d'autre objet, ainſi que leurs titres l'annoncent :

De venæſectione in Pleuritide eudoxa, contra paradoxam Fuſchii, Fernelii & aliorum ſententiam. Audomari, 1629, *in*-4.

Anaſtichioſis Apologetica pro Paræneſi contra D. L. du Gardin decretum, quô oppoſitam in Pleuritide revulſionem condemnat, quam Paræneſis approbat. Ibidem, 1631, *in*-8.

De Venæſectione in Pleuritide Paræneſis ſecunda. Acceſſit de Venæſectione in Variolis adminiſtrandâ contra popularem errorem Aſſertio. Ibidem, 1635, *in*-8. La plus ſaine partie des Praticiens donnent aujourd'hui la préférence à la ſaignée directe dans la Pleuréſie, & perſonne ne doute que la ſaignée ne convienne, à certains égards, dans la cure de la petite vérole.

OBIZO fut premier Médecin de Louis VI, dit le gros, qui monta ſur le trône en 1108. *Obizo* enſeigna la Médecine à Paris avant l'établiſſement de la Faculté en Corps Académique : on ſait que cette Science étoit alors cultivée par des Maîtres iſolés qui avoient chacun leurs diſciples. Mais il abandonna les Ecoles ſéculieres pour ſe retirer dans l'Abbaye de Saint Victor, y vivre en ſimple Religieux, entierement détaché de ſes biens qu'il donna à cette Abbaye. On voyoit anciennement ſon Epitaphe dans le cloître de cette Maiſon. *Gabriël Naudé* la rapporte dans ſon Ouvrage intitulé : *De antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Pariſienſis Panegyris*; & on la trouve ainſi, page 175 de l'édition de 1714, *in*-12 :

Reſpice qui tranſis, & quid ſis diſce vel undè,
Quod fuimus nunc es, quod ſumus iſtud eris.
Pauper Canonicus de divite factus Obizo
Huic dedit Eccleſiæ plurima, ſeque Deo :
Summus erat Medicus, mors ſola triumphat in illo,
Cujus adhuc legem nemo cavere poteſt.
Non potuit Medicus ſibimet conferre ſalutem.
Huic igitur Medico ſit medicina Deus.

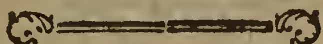
OCCON (Adolphe) naquit dans l'Oſt-Friſe en 1447. Il étoit également bon Poëte & Médecin; ce fut en cette derniere qualité qu'il ſervit Sigiſmond, Archiduc d'Autriche. *Occon* mourut à Ausbourg en 1503, & inſtitua ſon héritier

universel un autre *Adolphe Occon* son cousin, qu'il avoit adopté depuis quelques années.

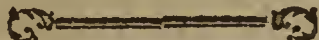
Celui-ci étoit de Brixen en Tirol, où il vint au monde en 1494. Après avoir reçu les honneurs du Doctorat à Bologne en 1519, il vint s'établir à Ausbourg, & fit la Médecine dans cette ville avec tant de réputation, qu'il obtint l'emploi de Physicien & celui de Médecin de l'Hôpital. Il mourut en 1572.

Son fils *Adolphe* naquit à Ausbourg le 17 Octobre 1524. Comme il fit de grands progrès à l'école de son pere, & qu'il y perfectionna les principes qu'il avoit reçus dans les Universités, il ne tarda pas à être connu dans la pratique de la Médecine; il parvint même, en 1564, à la charge d'Inspecteur des Apothicaireries de sa ville natale, & à celle de Vicaire perpétuel du Doyen du College des Médecins. Il survécut jusqu'en 1605, & laissa une nombreuse famille qui fit mettre cette Epitaphe sur son tombeau:

ADOLPHUS OCCO
A. F. A. N.
Medicus Reipublicæ Augustanæ,
Hoc sibi Monumentum voluit poni,
Ut in eo cum Uxore & Liberis,
Ad extremum usque judicii diem mox adfuturum,
Mortuus Quiesceret.
Tu Viator, quisquis es, quieti locum non invideas.
Vale. Abi.



Qui fuit æternæ Christus mihi causa salutis,
Exuviis rursus vestiet ossa meis.
Ejus dum reditu mihi vita, salusque paratur,
Intereà tumulô molliter ossa cubent.



Ce Médecin a non seulement brillé du côté de la pratique, mais encore par la connoissance de la Langue Grecque, dont il a rendu l'usage plus commun en Allemagne. Ses Ouvrages ont aussi beaucoup contribué à sa célébrité:

Pharmacopœa, seu, Medicamentarium pro Republica Augustana. Augustæ Vindelicorum, 1574, *in-folio*, 1580, *in-12*, 1597, *in-4 longo. Ibidem*, 1613, 1622, 1640, *in-folio.* Ces trois dernieres éditions ont été corrigées & augmentées par le College des Médecins d'Ausbourg. *Zwelfer* a aussi corrigé cette Pharmacopée, sur laquelle il a publié des Animadversions imprimées à Nuremberg en 1667, *in-folio.* Mais on n'est point demeuré à ces éditions du Dispensaire d'Ausbourg; on a encore les suivantes: *Goudæ*, 1653, *in-8. Augustæ Vindelicorum*, 1673, *in-8.* 1684, 1694, 1710, 1734, *in-folio.*

Imperatorum Romanorum Numismata à Pompeio M. ad Heraclium. Editio altera auctior. Augustæ Vindelicorum, 1601, *in*-4. *Mediolani*, 1683, *in-folio*. Cette derniere édition est considérablement augmentée, & au surplus, elle est ornée de figures.

Epistola Græca ad Conradum Gesnerum de Oxymeli Helleborato, aliisque ad Rem Medicam spectantibus. On la trouve dans le deuxieme Livre des Lettres de *Gesner*.

OCTAVIANUS HORATIANUS, Médecin qui passe pour être né en Afrique, fut en estime après le milieu du IV siecle, sous l'Empire de Gratien & de Valentinien II. Il avoit été disciple de *Vindicianus*, Médecin de l'Empereur Valentinien I. On a de lui un Ouvrage en quatre Livres, qu'Herman, Comte de Névenare, a tiré de la poussiere de quelque Cabinet, & qui a été imprimé sous ce titre :

Rerum Medicarum Libri quatuor. I, *Logicus, de curationibus omnium ferè morborum corporis humani, ad Euporistum.* II, *De acutis & chronicis passionibus, ad eundem.* III, *Gynæcia, de mulierum accidentibus & curis eorundem, ad Victoriam.* IV, *De Physica scientia, experimentorum Liber ad Eusebium filium. Argentinæ*, 1532, *in-folio*, avec les trois Livres de Chirurgie d'*Albucasis*. Il y a une édition de Bâle de la même année, en trois Livres ; mais l'Ouvrage y est attribué à *Theodorus Priscianus*, & les *Gynæcia* sont adressés à une *Salvina*, qu'on croit avoir été Sage-Femme.

ODDIS, (Oddo DE) Médecin issu d'une famille noble de Pérouse, naquit à Padoue en 1478. Dès l'an 1518 il enseigna la Philosophie dans les Ecoles de sa ville natale; mais il abandonna cette Chaire pour se rendre à Venise, où il exerça la Médecine avec tant de réputation, que la Seigneurie trouva à propos de le renvoyer à Padoue pour y remplir une des premieres Chaires de Médecine. Son attachement à la doctrine de *Galien* fut tel, qu'il ne parloit dans ses leçons, & n'agissoit dans sa pratique, que d'après les principes de cet Auteur. Ce fut pour cette raison, qu'on l'appella l'*Ame de Galien* ; nom qu'il se glorifioit beaucoup d'avoir mérité : mais on lui reprocha d'avoir suivi le Médecin de Pergame jusques dans ses fautes.

Oddo mourut à Padoue le 5 de Février 1559, & laissa plusieurs Ouvrages, dont les Bibliographes ne citent que des éditions posthumes, sous ces titres :

De Pestis & pestiferorum omnium affectuum causis, signis, præcautione, curatione, Libri quatuor. Apologiæ pro Galeno, tùm in Logica, tùm in Philosophia, tùm in Medicina, Libri tres. De Cœnæ & Prandii portione Libri duo. Venetiis, 1570, *in*-4. L'Auteur, partisan comme il étoit de l'influence des astres respectivement aux maladies, n'a pas manqué de faire passer ses idées dans son Traité de la Peste, qu'il composa à l'occasion de celle qui fit tant de ravages à Padoue en 1555. Mais son fils, *Marc*, qui publia cet Ouvrage avec le sien *De Putredine*, retrancha la partie la plus singuliere de la Théorie Astrologique de son pere.

In Aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima interpretatio. Venetiis, 1572, *in* 8. *Patavii*, 1589, *in*-4. La premiere Section avoit déja été publiée à Padoue en 1564, *in*-8.

Ars parva. Venetiis, 1574, *in*-4.

In primam totam Fen Libri primi Canonis Avicennæ Expositio. Venetiis, 1575, *in*-4. *Patavii*, 1612, *in*-4.

In Librum Artis Medicinalis Galeni exactissima & dilucidissima Expositio. Brixiæ, 1607, *in*-4. *Venetiis*, 1608, *in*-4.

ODDIS, (Marc DE) fils du précédent, vit le jour à Padoue en 1526. Il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine dans l'Université de cette ville, où il commença d'enseigner la Logique en 1546, & la Philosophie en 1549. Une Chaire confiée à un jeune homme de cet âge, suppose de grands talens ; mais comme il n'en est pas de même de la Médecine que de la Philosophie, pour l'aptitude à enseigner, on laissa mûrir la science qu'il avoit acquise dans la premiere, avant que de le nommer au Professorat. Il n'obtint la Chaire de Médecine Théorique qu'en 1583, & de celle-ci il passa à la Chaire de Pratique, qu'il occupoit encore à sa mort arrivée le 25 Juillet 1591. Il a écrit :

De putredine, germanæ ac nondum explicatæ Aristotelis & Galeni sententiæ, adversùs Angelum Mercenarium & Thomam Erastum, Apologia. Venetiis, 1570, *in*-4, avec le Traité de la peste de la façon de son pere. *Patavii*, 1585, *in*-4.

Meditationes in Theriacam & Mithridaticam Antidotum. Venetiis, 1576, *in*-4, avec ce que *Junius Paulus Crassus & Bernardin Taurisanus* ont écrit sur cette matiere.

Methodus exactissima de componendis medicamentis & aliorum dijudicandis. Patavii, 1583, *in*-4, avec une Table des médicamens simples & composés les plus usuels, & des remarques sur leurs doses & propriétés. On y trouve encore deux discours, l'un sur la Thériaque & l'autre sur le Turbith.

De morbi natura & essentia. Ibidem, 1589, *in*-4. Il y examine tout ce que les Philosophes & Médecins les plus célebres ont dit de la santé & de la maladie, & il finit par donner la préférence aux sentimens d'*Hippocrate* & de *Galien*.

De urinarum differentiis, causis & judiciis Tabulæ. Ibidem, 1591, *in-folio*.

ODET, (Philippe) Médecin, étoit de Nancy, où il vint au monde vers le milieu du XVI siecle. Il étudia dans les Ecoles de la Faculté de Paris sous *Jean Riolan* le pere, qui fit tant d'estime de son disciple, qu'il lui fit présent d'un de ses Ouvrages, avec cette Inscription écrite de sa main : *Philippo Odeto, Medico Nanceiensi, quondam Auditori suo, nunc & amico colendo, Joannes Riolanus D. P.* On a de la façon d'*Odet* :

De tuenda valetudine Libri sex, in quibus omnia quæ ad diætam hominis sani pertinent, breviter ac dilucidè pertractantur. Nanceii, 1604, *in*-12. Il dédia ce Livre au Duc Charles III qui l'ennoblit par Lettres datées du 16 Mars 1605.

ODONUS, (César) Médecin de Bologne qui vécut vers le milieu du XVI siecle, fut Directeur du Jardin des plantes de cette ville. Il est Auteur d'un Ouvrage intitulé :

Theophrasti Sparsæ de plantis sententiæ, in continuam seriem ad propria capita, no-

minaque ſecundùm litterarum ordinem diſpoſita. Bononiæ, 1561, *in*-4, avec deux Diſſertations en forme de Theſes.

Odonus a encore écrit un Traité *De urinis*, où il donne les moyens de connoître toutes les maladies par l'inſpection des urines. On le trouve avec le Livre intitulé: *Anatomia Urinæ*, compoſé par *Henri Martinius* & imprimé à Francfort en 1658, *in*-12. L'étendue que les Charlatans ont donnée à l'inſpection des urines, a fait dégénérer cette partie de la Séméiotique en l'art impoſteur, auquel la crédulité n'a que trop ſouvent recours. Tout Médecin tire des ſignes de l'examen des urines dans le traitement des maladies; mais il s'en faut de beaucoup qu'il y voie ce que l'Empiriſme prétend y reconnoître.

ODORIC, (Jean) Médecin natif de Trente, fut en réputation vers le milieu du XVI ſiecle. Ses talens lui mériterent la conſidération de *Pierre-André Matthiole*, qui lia avec lui un commerce de Lettres par leſquelles ils ſe communiquoient mutuellement les ſuccès de leurs études. On en trouve quelques-unes de la façon d'*Odoric* dans le Recueil de celles du même *Matthiole*.

O DWYER (Jean) naquit dans une famille noble & ancienne à Caſſel, ville d'Irlande au Comté de Tippérary. Son attachement à la Religion Catholique, qui étoit celle de ſes peres, le porta à quitter ſa patrie, pour ſe rendre dans les Pays-Bas. Ce fut-là qu'il prit goût pour la Médecine, cette Science ſi conſidérée dans la grande Bretagne. Il fit ſon cours d'étude dans les Ecoles de la Faculté de Louvain, où il fut reçu à la Licence vers le milieu du XVII ſiecle, & paſſa enſuite à Mons en Hainaut. Son ſavoir ne tarda pas à y être connu. Il mérita la confiance du Prince de Rache qui l'employa, en qualité de Médecin, dans les Troupes du Roi d'Eſpagne, & après avoir quitté le ſervice militaire, il obtint du Magiſtrat de Mons une place de Médecin Penſionnaire de cette ville.

Comme *O Dwyer* étoit né avec beaucoup de ſentimens, il vit avec peine le brigandage qui déſoloit les vrais Médecins dans la patrie qu'il avoit adoptée. Il éleva la voix contre des abus également préjudiciables à l'humanité & au bon ordre, & il publia un Ouvrage ſous ce titre:

Querela Medica, *ſeu*, *Planctus Medicinæ modernæ ſtatus. Montibus* 1686, *in*-12. Ses plaintes ſont juſtes; mais malgré tout ce qu'il a dit, & ce que d'autres ont écrit avant & après lui, les incurſions ſur le territoire de la Médecine n'en vont pas moins leur train. C'eſt un champ ouvert à quiconque veut y glaner, parce que d'une part, l'amour de la vie & de la ſanté rend les malades aſſez crédules pour donner leur confiance à ceux qui promettent de les guérir, & que de l'autre, le défaut de ſubordination des miniſtres ſubalternes de la ſanté & le ſilence des loix édictées à cet égard, multiplient tous les jours les abus dont on ſe plaint.

OELHAF, (Joachim) de Dantzick, fut promu au Doctorat dans la Faculté de Médecine de Montpellier en l'année 1600. Il remplit la charge de Phyſicien de ſa ville natale, où il enſeigna encore l'Anatomie, & il y mourut le 20 Avril 1630, à l'âge de 60 ans. Ses Ouvrages ſont:

Disputatio de fœtu humano. Gedani, 1607, *in*-4.

De usu ventriculorum cerebri. Ibidem, 1616, *in*-4.

De seminario pestilenti intrà corpus vivum latitante. Ibidem, 1626, *in*-4. *Francofurti*, 1638, *in*-4.

An ventriculi actio primaria sit chylosis? Gedani, 1630, *in*-4.

De renum officio in Re Medicâ & Venereâ. Tous ces Ouvrages ne sont que de petites pieces Académiques. La derniere a reparu après la mort de l'Auteur avec le Traité de *Thomas Bartholin*, qui est intitulé : *De usu flagrorum in Re Medicâ & Venereâ. Hafniæ*, 1670, *in*-8.

Nicolas Oelhaf, Médecin de Dantzick, de la même famille que le précédent, peut-être son fils, a écrit sur les plantes des environs de cette ville. Son Ouvrage a paru sous ce titre :

Elenchus plantarum circa Dantiscum suâ sponte nascentium, earumque Synonyma Latina & Germanica, loca natalitia, florum tempora & vires exhibens. Dantisci, 1643, *in*-4. *Ibidem*, 1656, *in*-4, avec les augmentations de *Laurent Eichstad.*

Il y a encore plusieurs personnages de ce nom, les uns natifs de Nuremberg, les autres de Dantzick, qui se sont distingués dans les Sciences.

OLARGUES ou DE OLARGIS, (Jean D') Médecin du XV siecle, naquit dans le Languedoc, suivant *Jean-George Schenckius. Astruc* pense de même, mais il entre là dessus dans un plus grand détail. Il croit qu'il prit naissance dans le lieu d'Olargues au Diocese de Saint Pons, à une journée & demie de Montpellier, & que selon l'usage du quatorzieme & quinzieme siecle, il prit le nom de sa patrie pour le sien. Ce Médecin, qui étoit sorti de l'Ecole de Montpellier, a composé un Traité *De Urinis*, dont il y avoit un exemplaire manuscrit dans la Bibliotheque de *Schenckius.*

OLDERMAN, (Bernard) Docteur en Médecine, étoit de Rostoch. Il se fit beaucoup de réputation dans son Art, qu'il exerça dans sa patrie dès l'an 1606. Trois ans après, il se rendit à Brunswick, en qualité de Médecin stipendié, mais il abandonna bientôt cet emploi, car il passa à la Cour de Holstein-Gottorp en 1610. Dans la suite, il fit la Médecine à Kiell, ville de la Basse-Saxe ; & après voir servi Sophie, Reine Douairiere de Dannemarc, à titre de premier Médecin, il mourut le 4 Août 1631, âgé de 51 ans. On ne connoît point d'Ouvrage de sa façon.

OLEARIUS (Jean-Godefroid) est Auteur d'un Ouvrage intitulé :

Specimen Floræ Hallensis, sive, designatio plantarum hortuli sui, quibus is instructus fuit annis 1666, 1667 & 1668. *Halæ Saxonum*, 1668, *in*-12.

Séguier, qui cite cet Auteur, se borne à lui attribuer encore un Traité en Allemand, imprimé à Leipsic en 1665, *in*-12. On connoît mieux les deux suivans :

Philippe-Christian Olearius, fils d'*Adam*, naquit le 14 Avril 1658, à Slefwick en Dannemarck. Il prit le goût des Sciences à l'Ecole de son pere qui lui inspira aussi celui des voyages, comme un moyen propre à se perfectionner dans l'étude de la Médecine qu'il avoit embrassée. Ce ne fut qu'après avoir parcouru la Hol-

lande & l'Angleterre, qu'il vint prendre le bonnet de Docteur à Erfort en 1689.

Adam Olearius, un des plus savans Ecrivains Allemands du XVII siecle, étoit habile dans les Mathématiques, dans les Langues Orientales & dans la Musique. Il accompagna, en qualité de Secretaire, l'Ambassadeur que le Duc de Holstein envoya, en 1633, en Moscovie & en Perse, & ne revint dans sa patrie qu'en 1639. L'étude fit alors sa principale occupation; elle fut avantageuse au public, car il mit au jour des Ouvrages qui en furent bien reçus. On remarque parmi eux:

Pinacotheca Rerum Naturalium Gottorpiensis. Slesvici, *in-folio transverso*, ou forme d'Atlas.

Relation d'un voyage en Moscovie, Tartarie & Perse, traduite de l'Allemand par *Wicquefort*. Paris, 1666, deux volumes *in*-4. Leyde, 1719, quatre tomes, deux volumes *in-folio*, grand papier. Il y a encore une édition de 1726, deux volumes *in-folio*, qui passe pour la meilleure. On a joint, à toutes ces éditions, le voyage de *Jean-Albert de Mandelslo* aux Indes Orientales, aussi traduit de l'Allemand.

OLMO, (François) de Bresse en Italie, étudia la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat. Il se distingua dans sa patrie, non seulement par les succès de ses cures, mais encore par ses talens dans la Poésie: on peut même dire qu'il étoit savant en toute sorte de Littérature. Sa réputation ne se concentra pas dans le sein de sa ville natale; elle s'étendit chez les étrangers qui eurent souvent recours à lui dans leurs études, & le consulterent sur les matieres les plus difficiles.

Olmo mourut à Bresse en 1612, dans un âge avancé, après trois jours de maladie. On a de lui plusieurs Opuscules en Italien, tant en prose qu'en vers, dont le Recueil a paru à Venise en 1578, *in*-8.

OLYMPICUS de Milet, Médecin Méthodique, fut appellé par *Galien* un diseur de bagatelles. Il est plus ancien que lui, car il eut pour disciple *Apollonides* de Cypre, qui fut le maître d'un *Julien* qui vécut du tems de *Galien*. On met la naissance d'*Olympicus* vers l'an 68 de l'Ere Chrétienne.

OLYMPIODORE est placé par *Saumaise* entre les Auteurs Grecs des derniers siecles; il est cependant bien apparent qu'il a vécu long-tems avant eux. En effet, *Olympiodore* ne dit pas un mot de *Stephanus* qui fleurissoit vers l'an 620 de salut, & qui étoit savant dans la Chymie; mais comme il s'est lui-même beaucoup appliqué à cette Science & qu'il en a écrit, il est tout vraisemblable qu'il n'auroit pas manqué de citer *Stephanus*, si celui-ci l'avoit devancé. Il parle souvent de *Zosime* Panopolitain, qui vécut vers la fin du troisieme siecle & qui écrivit en Grec sur la Chymie. Delà on a conclu que l'*Olympiodore*, dont nous parlons, est celui qui naquit à Thebes en Egypte, & qui écrivit l'Histoire de son tems depuis l'an 400 de salut jusques 425. Il la dédia à Théodose le jeune, qui étoit alors sur le trône des Empereurs d'Orient.

OLYMPUS, Médecin du XXXIX siecle, fut attaché à la Reine Cléopatre, si fameuse par sa beauté & ses débauches. Il devoit être fort âgé, lorsqu'il passa chez cette Princesse qui mourut à 39 ans, peu de tems après avoir perdu

perdu Marc-Antoine qui s'enfonça un poignard dans le ſein 30 ans avant J. C Cléopatre n'ayant pu ſe faire aimer d'Auguſte, le vainqueur d'Antoine, & craignant de ſervir à ſon triomphe, ſe fit piquer par un aſpic, & mourut de cette morſure. Elle avoit communiqué ſon deſſein à *Olympus* qui fut témoin de l'exécution & qui en écrivit l'Hiſtoire.

OPHEMIUS, (Michel) Profeſſeur Royal d'Anatomie & de Chirurgie en l'Univerſité de Louvain, ſa patrie, prit le bonnet de Docteur, avec *Pierre Caſtelan* de Grammont, le 23 Août 1618. Ce nouveau grade le rendit habile à remplir la premiere Chaire, à laquelle les Licenciés ne parviennent point; il ne l'obtint cependant que le 12 Mai 1631, à la mort de *Thomas Fienus. Michel Ophemius* fut Recteur de l'Univerſité de Louvain en 1624.

Ce Médecin n'a rien donné au public. Le nombre de Profeſſeurs en la Faculté de Médecine de Louvain qui ont laiſſé quelques Ouvrages, n'eſt même pas fort conſidérable; mais comme j'y ai pris mes degrés, l'attachement & la reconnoiſſance m'ont engagé à rappeller la mémoire de ceux qui ſe ſont diſtingués dans la Chaire, quoique je n'euſſe rien à dire de leurs productions.

OPORIN (Jean) étoit de Bâle, où il naquit le 25 Janvier 1507, de *Jean Herpſt*, Peintre. Comme le nom de ſon pere ſignifie *Automne* en Allemand, il ſe fit appeller *Oporinus*, du mot dont les Grecs ſe ſervent pour exprimer cette ſaiſon de l'année. C'étoit la manie des Gens de Lettres de ſon ſiecle de donner à leur nom une tournure Grecque ou Latine.

Oporin eut toutes les peines du monde à trouver les moyens de ſubſiſter pendant le cours de ſes études; car après avoir vécu pendant quatre ans dans la compagnie des pauvres écoliers à qui la ville d'Ausbourg fourniſſoit charitablement la nourriture, il fut obligé de gagner ſa vie, ſoit en enſeignant les petits enfans, ſoit en copiant d'anciens Manuſcrits qu'il vendoit à Froben, célebre Imprimeur. Suivant le conſeil de ſes amis, il ſe mit enfin à étudier la Médecine, & croyant y faire des progrès plus grands & plus rapides, il s'engagea au ſervice de *Paracelſe*, en qualité de Secretaire & de diſciple. Las de vivre avec un tel Maître, il ſe mit enſuite à enſeigner le Grec à Bâle; & ce fut alors qu'il ſongea à ſe faire recevoir Docteur en Médecine dans cette ville. Mais comme il venoit d'avoir atteint ſa trentieme année, une fauſſe honte l'empêcha de ſubir à cet âge les examens préliminaires; il abandonna ſon projet, même ſa Chaire de Langue Grecque, & devenu Imprimeur, il s'aſſocia à Robert Winter. Il ne retrancha cependant rien de ſon goût pour l'étude; car il donna quantité d'Ouvrages au public, tant ceux des Anciens qu'il traduiſoit en Latin, que d'autres compoſés de ſon tems. *Voglerus* aſſure qu'*Oporin* lui ſeul fourniſſoit au travail de trente preſſes d'imprimerie; peut-être y a-t-il là dedans un peu d'exagération: on ne peut cependant diſconvenir qu'il n'ait mis au jour beaucoup de Livres, puiſqu'on a dit de lui:

Poſteritas obſtricta mihi non nomine vanô es,
Per me namque audis ſæcula priſca loqui.

Ce ne fut que par une application continuelle qu'*Oporin* put employer les mains d'un nombre considérable d'ouvriers ; il craignoit si fort d'être distrait de ses études, qu'il avoit mis cette Inscription sur la porte de son Cabinet ;

Quisquis es,
Rogat te Oporinus etiam atque etiam,
Ut si quid est quod à se velis,
Perpaucis agas, deindè actutum abeas,
Nisi tanquam Hercules defesso Atlante veneris suppositum humeros.
Semper enim erit, quod & tu agas, & quotquot huc attulerint pedes.

Oporin mourut le 6 Juillet 1568, âgé de 61 ans. *Joris* a fait imprimer sa vie à Strasbourg, en 1569.

OPSOPOEUS, (Jean) de Bretten dans le Palatinat, où il vint au monde le 25 Juin 1556, se rendit habile dans les Langues Grecque & Latine, & fut Correcteur de l'Imprimerie de Wéchel qu'il servit pendant deux ans à Francfort, en cette qualité. En 1578, il se rendit à Paris pour y étudier la Médecine ; & pendant les six années qu'il employa à cette étude, il y fit de si grands progrès, qu'à son retour en Allemagne, on lui donna les Chaires de Physiologie & de Botanique à Heidelberg, où il devint encore premier Médecin de Fréderic IV, Electeur Palatin. Il mourut dans cette ville le 23 Septembre 1596, âgé de 40 ans, & laissa au public un Recueil de quelques Ouvrages d'*Hippocrate*, qui est intitulé :

Hippocratis Coi, Medicorum Principis, Jusjurandum, Aphorismorum Sectiones octo, Prognostica, Prorrheticorum Libri duo, Coaca præsagia, Græcus & Latinus Textus accuratè renovatus, Lectionum varietate & Cornelii Celsi versione calci subditâ. Francofurti, 1587, *in*-12.

Simon Opsopoeus, son frere, étoit aussi de Bretten, où il naquit le 6 Janvier 1576, après la mort de son pere. Il étudia la Médecine à Heidelberg, à Marpurg, & pendant deux ans à Padoue ; mais de toutes les parties de cette Science, l'Anatomie & la Chirurgie furent celles par lesquelles il se distingua davantage. Il y fit même tant de progrès, que la Faculté d'Heidelberg crut devoir tirer parti de ses talens par la Chaire qu'elle lui donna dans ses Ecoles en 1614. Il en jouit peu d'années, car il mourut le 4 Juin 1619. Les Ouvrages qu'il a laissés, n'ont guere été bien accueillis de ses contemporains.

OPTATUS. Voyez CESAR OPTATUS.

ORELLUS, (Jean-Pierre) de Locarno, ville de Suisse à portée du Milanez, se distingua dans la pratique de la Médecine au commencement de ce siecle. On a de lui un Ouvrage écrit en Italien, dans lequel il traite des maladies les plus dangereuses, de leurs causes, signes, pronostics, & de leur cure. Il y a joint un Recueil des remedes chymiques & autres qui passoient pour d'admirables secrets. Cet Ouvrage a paru à Milan en 1711, *in*-8.

ORIBASE, célebre Médecin du IV siecle, naquit à Pergame, patrie de *Galien*, & non point à Sardes, comme on l'a conjecturé de ce qu'il avoit demeuré dans cette ville. Il fut élevé avec *Magnus* & *Ionicus* à l'Ecole de *Zenon* de Chypre, qui, à ce que l'on croit, enseignoit alors à Sardes, mais qui passa ensuite à Alexandrie, où il fut considéré comme un des plus fameux Professeurs. *Eunapius* qui entendoit fort bien la Médecine, & qui est apparemment le même à qui les quatre Livres *De Euporistis* sont adressés, représente *Oribase* comme l'homme le plus savant de son tems, le plus habile dans sa profession, & le plus aimable dans la société. Il en parle aussi comme d'un personnage extrêmement considéré, & dont le crédit eut assez d'influence pour contribuer à l'élévation de Julien sur le trône des Empereurs. Ce Prince lui en sut tant de gré, qu'il le nomma à la Questure de Constantinople; mais il n'agit point en cela uniquement par reconnoissance, il y fut encore porté par la grande confiance qu'il avoit en lui, ainsi qu'il paroît d'une de ses Lettres.

Après la mort de Julien, arrivée en 363, la fortune d'*Oribase* changea bien de face. Ce Médecin tomba en disgrace, sous les Empereurs suivans, par l'envie de ses ennemis. On poussa la persécution jusqu'à le dépouiller de tous ses biens; mais Valentinien II y mit le comble, en le bannissant de l'Empire & le livrant entre les mains des Barbares. *Oribase* soutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame: son courage & son savoir lui mériterent l'amour & le respect des peuples chez qui il avoit été exilé; il les surprit même tellement par les grandes cures qu'il fit au milieu d'eux, qu'ils l'adorerent comme le Dieu tutélaire de leur nation. La conduite des Barbares fit du bruit dans l'Empire; on ne put s'empêcher de l'admirer, & de reconnoître enfin qu'*Oribase* ne devoit ce traitement qu'à la supériorité de son mérite. Il revint en grace & fut rappellé de son exil; dans le tems qu'*Eunapius* écrivoit son Histoire, c'est-à-dire, environ l'an 400, il jouissoit même d'une réputation & d'une fortune éclatante. Cet Ecrivain, qui tenoit un rang honorable parmi les Médecins les plus célebres du regne de Valentinien, de Valens & de Gratien, parle toujours avantageusement d'*Oribase*. Sa profession lui donnoit le moyen d'en apprécier le mérite, & son âge celui de connoître le fonds des choses & d'en juger mûrement, puisqu'il étoit alors parvenu à sa 49e. année.

La Médecine n'étoit déja plus traitée du tems de notre Auteur, comme elle l'avoit été anciennement. On s'attachoit moins alors aux signes & aux descriptions des maladies, qu'au détail des secours de toute espece qu'on croyoit propres à les guérir. Mais comment étoit-il possible, de bien appliquer les remedes, sans avoir une connoissance parfaite des signes & des causes, qui seule peut en régler l'administration? *Oribase* sentit toute l'inconséquence d'un pareil procédé; & pour remédier aux abus qu'avoit introduit cette méthode d'étudier la Médecine, il conçut le projet de tracer un meilleur chemin dans ses *Collections*. Ce fut à l'ordre de l'Empereur Julien qu'il les écrivit en Grec; elles sont en soixante-dix Livres, selon *Photius*, & en soixante-douze, au rapport de *Suidas*. Il compila cet Ouvrage, non seulement de *Galien*, mais encore de tous les Médecins qui avoient précédé ce dernier, & il y ajouta tout ce qu'il avoit appris par sa propre expérience. De tous ces Livres, il ne reste que les quinze premiers, & deux autres

qui traitent de l'Anatomie ; ceux-ci sont comptés le 24e. & le 25e. de la Collection, par le Traducteur *Rasarius*. Les derniers ont paru sous ces différens titres :

Collectaneorum Artis Medicæ Liber, quô totius humani corporis sectio explicatur, ex Galeni Commentariis. Parisiis, 1556, *in-8. Joanne-Baptistâ Rasariô interprete. Basileæ*, 1557, *in-8.*

Oribasii Anatomia ex Libris Galeni. Parisiis, 1556, *in-8*, en Grec. *Lugduni Batavorum*, 1735, *in-4*, en Grec, avec la Version Latine de *Rasarius* & les notes de *Guillaume Dundass* qui a procuré cette édition.

Oribase fit un abrégé de sa grande Collection à l'usage de son fils *Eustathius*. Il est en neuf livres, & il a paru sous ce titre :

Synopseos ad Eustathium filium Libri novem, quibus tota Medicina in compendium redacta continetur. Joanne-Baptistâ Rasariô interprete. Venetiis, 1554, 1571, *in-8. Parisiis*, 1555, *in-8. Basileæ*, 1557, *in-8.*

Notre Médecin écrivit, outre cela, quatre Livres sur les remedes & un sur les maladies qu'il adressa à *Eunapius*, son ami. Ils sont intitulés :

Euporiston, hoc est, paratu facilium Libri tres. Medicaminum compositorum & Trochiscorum confectio. Medicinæ Compendii Liber unus. Curationum à capite ad pedes Liber unus. Ex interpretatione Anonymi. Basileæ, 1529, *in-folio. Venetiis*, 1558, *in-8.*

Photius parle encore de deux autres pieces qui subsistoient de son tems. L'une consistoit en quatre & l'autre en sept Livres, qui étoient purement un Abrégé des Ouvrages de *Galien*, & que le rédacteur avoit dédié à l'Empereur Julien. *Paul* fait aussi mention de cet Abrégé ; mais il est perdu de même que quelques autres Traités, dont parle *Suidas*. Il n'en reste rien qu'un petit nombre de Recettes citées par *Aëtius*.

Les Commentaires sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, mis au jour par *Gonthier d'Andernach*, comme étant d'*Oribase*, sont supposés. C'est au moins la pensée de *Gesner* & du Baron *de Haller*. On les a donnés sous ce titre :

Commentaria in Aphorismos Hippocratis hactenus non visa, Joannis Guintherii Andernaci industriâ velut è profundissimis tenebris eruta, & nunc primùm in Medicinæ studiosorum utilitatem edita. Parisiis, 1533, *in-8. Basileæ*, 1535, *in-8. Patavii*, 1658, *in-12.*

Passons maintenant à la notice des Ouvrages d'*Oribase*, dont *Photius* & *Suidas* font mention.

I. Quatre Livres des Commentaires sur la Médecine tirés des Ecrits de *Galien* par ordre de l'Empereur Julien l'Apostat, à qui ils sont dédiés. *Oribase* en fait mention lui-même dans la Préface de son *Synopsis* ; mais il y a long-tems qu'ils sont perdus, on ne croit pas même qu'ils aient jamais été publiés.

II. Son *Synopsis* compilé de *Galien* & d'autres Médecins, par ordre de Julien qui avoit agréé le premier Ouvrage. Il ne nous reste de cette compilation, qui étoit selon *Suidas* en 72 Livres, que les quinze premiers, le 24e. & le 25e. Les uns & les autres ont été traduits en Latin par *Jean-Baptiste Rasarius*, Médecin de Novarre, avec la Préface d'*Oribase* à l'Empereur Julien, & c'est d'eux qu'est composé le second Tome des *Opera omnia* imprimés à Bâle en 1557, *in-8*, sous le titre de *Collectorum ad Imperatorem Julianum Cæsarem Augustum Libri XVII, qui ex magno septuaginta Librorum volumine ad nostram ætatem soli pervenerunt.*

III. Le *Synopsis* des soixante-douze Livres précédens, écrit après la mort de

Julien, adressé à *Eustathius* & divisé en neuf Livres. Cet Ouvrage qui existe en entier, a été traduit par *Rasarius*, ainsi qu'on l'a déja dit.

IV. *Euporista*, ou remedes faciles à préparer, en quatre Livres. Cet Ouvrage est dédié à *Eunapius*, ou comme on lit dans quelques Manuscrits, à *Eugenius*. Ce dernier sentiment est celui de *Photius*; on lit cependant *Eunapius* dans les Manuscrits, dont les Traducteurs Latins se sont servis. Ces quatre Livres ont été mis en Latin par un Anonyme, ainsi qu'on l'a remarqué ci-devant; & *Jean Sichar* les a publiés, avec *Cælius Aurelianus* sur les maladies chroniques, à Bâle en 1529, *in-folio*, & non pas *in-8*, comme on le dit dans le *Lindenius Renovatus* de *Mercklein*. Le même Ouvrage fut traduit derechef par *Rasarius*, avec le reste des Ecrits connus d'*Oribase*, & imprimé à Bâle, 1557, *in-8*, en trois Tomes, ainsi que dans les *Medici Principes* de Henri Etienne, Paris, 1567, *in-folio*. Il y a une ancienne Traduction Latine manuscrite des Ouvrages d'*Oribase*, fort différente de celle qu'on a mise au jour, tant par rapport à l'ordre des Livres, qu'aux matieres qui y sont traitées; & c'est celle-là qui se trouvoit dans la Bibliotheque de *René Moreau*, à ce que dit *Labbe* dans sa *Bibliotheca nova Manuscriptorum*, page 214. Il y a encore un Abrégé des Ecrits d'*Oribase* fait par un certain *Théophanes*, à l'ordre de l'Empereur Constantin Porphyrogenete qui mourut en 959, après un regne de 48 ans. Cet Ouvrage qui est en Grec, se trouve en Manuscrit dans la Bibliotheque Impériale de Vienne.

Antoine Cocchi a publié à Florence en 1754, *in-folio*, un Livre *De fracturarum signis* de la façon de *Soranus*, avec deux Livres d'*Oribase*, qui traitent *De fractis & de luxatis*. Il les a tirés d'un ancien Manuscrit de la Bibliotheque de Florence. *Vidus Vidius* a traduit en Latin un autre Livre *De machinamentis*, de même qu'un Livre *De laqueis*, qui ont paru dans la neuvieme édition de *Galien* chez les Juntes, & parmi les Ecrivains en Chirurgie, à Zurich, 1555, *in-folio*. Ce sont-là les foibles preuves que nous avons de l'attention d'*Oribase* à traiter de la Chirurgie instrumentale & de celle qui demande l'opération de la main; encore est-il douteux si ces Livres sont réellement de lui. *Freind* ne semble pas le croire, au moins quant aux deux derniers.

Ce Médecin Anglois remarque que la diction d'*Oribase* est extrêmement variée, & que delà il arrive qu'un endroit de cet Auteur jette souvent de la lumiere sur un autre. Mais ce qui nous est plus avantageux encore, c'est qu'il y a quantité d'endroits, tant dans la Médecine que dans l'Anatomie de *Galien*, qui seroient inintelligibles, si l'Auteur, qui fait le sujet de cet Article, ne s'étoit donné la peine de les éclaircir. *Oribase* étoit, en tout sens, un homme de génie & d'expérience; *Freind* ajoute même que si nous nous donnons la peine de parcourir les Ouvrages de ce Médecin, ce qui n'a vraisemblablement été fait par aucun de ceux qui se sont mêlés d'en juger, nous y trouverons des regles de pratique très-raisonnées dans un grand nombre de cas. On y trouve d'abord divers fragmens des Anciens qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Tels sont ceux tirés des Ecrits d'*Archigene*, d'*Hérodote*, qui étoient en réputation parmi les Médecins attachés à la Secte Pneumatique; tels sont encore des extraits appartenans à *Possidonius* & à *Antyllus*. Le premier de ces Auteurs est cité honorablement par *Galien*, & le second a composé plusieurs Livres, dans lesquels il a sémé différentes choses

touchant l'Art Gymnaſtique, dont *Oribaſe* a profité. Celui-ci ne s'eſt point borné à de pareilles recherches; il a parlé de pluſieurs médicamens que ſes prédéceſſeurs n'avoient point décrits. Il vante encore l'utilité des ſcarifications dans la cure des maladies, & il dit en avoir tiré le plus grand parti dans la ſuppreſſion des regles, dans les fluxions ſur les yeux, dans la céphalalgie, dans la difficulté de reſpirer, & même chez les vieillards. Il ajoute qu'il employa ce remede avec ſuccès durant le regne d'une peſte qui ravageoit l'Aſie, & qu'en étant atteint, il ſe fit ſcarifier la jambe juſqu'à perdre deux livres de ſang; ce qui le rétablit en ſanté, ainſi que pluſieurs autres à qui il conſeilla la même opération.

Il eſt a peine fait mention de cette maniere de tirer le ſang, avant *Oribaſe.* Les ſcarifications, dont il parle, ſont différentes de celles qu'on pratique à l'occaſion des ventouſes; celles-ci n'ont été miſes en uſage que par les Médecins Arabes, au-lieu que notre Auteur faiſoit de profondes inciſions à la peau, ſans autre préliminaire. *Galien* a dit quelque choſe de cette pratique; il ſemble même qu'il s'en ſervoit pour remplacer la ſaignée: mais apparemment que ces ſcarifications n'étoient plus du goût des contemporains & des prédéceſſeurs immédiats d'*Oribaſe*, puiſqu'il a paſſé pour en avoir rappellé le ſouvenir.

Ce Médecin eſt le premier qui faſſe mention d'une eſpece de mélancholie qui faiſoit que ceux qui en étoient atteints, ſortoient pendant la nuit de leur maiſon, imitoient les loups de toute façon, & rodoient autour des tombeaux juſqu'au jour. *Donat ab Altomari* & *Pierre Foreſt* rapportent des hiſtoires de pareilles maladies.

La Matiere Médicale fut auſſi l'objet des recherches d'*Oribaſe.* On a déja dit qu'il avoit donné la deſcription de pluſieurs médicamens nouveaux; mais à cela près, il ſuivit aveuglément *Galien* dans cette partie de l'Art de guérir, comme dans l'Anatomie, & pour cette raiſon, il en a été appellé *le Singe.* On voit aſſez qu'il ne ſe mit pas fort en peine d'éclaircir les Ouvrages de ceux qui avoient traité de la Matiere Médicale, & qu'il ſe perſuada, à notre déſavantage, que la connoiſſance qu'il avoit des drogues, dont les Anciens s'étoient ſervi, paſſeroit à nous avec la même facilité qu'elle étoit parvenue juſqu'à lui. C'eſt à cette raiſon qu'on doit généralement attribuer les difficultés qui ſe rencontrent ſi ſouvent dans la lecture des Auteurs qui ont parlé des plantes, des médicamens, & même de la pratique de ceux qui les ont devancés.

Quant aux recherches Anatomiques d'*Oribaſe*, on ne trouve rien qui le diſtingue, ſinon la deſcription des glandes ſalivaires. C'eſt la ſeule découverte que les Hiſtoriens lui attribuent & dont *Galien* n'a point parlé.

ORIENTAUX. (Etat de la Médecine chez les) Les Chinois, & d'autres nations voiſines, ont eu la réputation d'avoir été verſés dans les Arts & dans les Sciences, dès long-tems avant que les Européens leur communiquaſſent ce qu'ils en ſavoient; mais comme la plupart des connoiſſances qu'on leur attribue, partent des faux ſyſtêmes qu'ils ſe ſont formés, il paroît qu'il y a quelque choſe à rabattre de la réputation dont ils ont joui, & qu'à bien des égards, l'Hiſtoire de leur Médecine eſt plus curieuſe qu'utile. On ne peut cependant s'empêcher d'entrer dans un aſſez long détail ſur l'état de l'Art de guérir chez ces peuples. Ce que

nous allons en dire, eſt tiré en partie de *Schulze*, que l'Auteur du Diſcours Hiſtorique, qui eſt à la tête du Dictionnaire Univerſel de la Médecine, a ſuivi; & en partie du Tome premier de l'Hiſtoire de la Chirurgie par M. *Dujardin*, qui a conſulté *Ten Rhyne*, l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, & ſur-tout *Cleyer* dans ſon Ouvrage *De Medicina Sinenſi*, ainſi que les Hiſtoires de la Chine de *Martini* & de *Duhalde*.

Commençons par faire connoître, d'après M. *Dujardin*, le caractere des Chinois & des Japonois. Une nation, dit il, dont l'origine ſe perd dans les tems les plus reculés, qu'un reſpect ſuperſtitieux pour l'antiquité, dont elle eſt jalouſe, aſſervit à tous ſes anciens uſages, & qui n'eut jamais d'autre ambition que de reſter iſolée dans les vaſtes contrées qu'elle occupe, peut bien figurer dans l'hiſtoire des connoiſſances médicinales avec les peuples les plus anciens. Les Chinois ſont froids & tranquilles, autant du moins par éducation que par tempérament. Dès l'enfance on les accoutume à l'ordre, à la raiſon, aux uſages reçus. Leurs mouvemens ſont meſurés & preſcrits par des rites & des cérémonies qui glacent l'ame & éteignent le ſentiment.

Les Japonois, colonie Chinoiſe, pourſuit M. *Dujardin*, ont des mœurs & un caractere plus libres, plus développés; la religion & les uſages favoriſent ce développement. On exerce la mémoire des enfans par des poëmes où l'on célebre les belles actions de leurs ancêtres, où l'on inſpire le mépris de la mort, & où le ſuicide eſt vanté comme le plus grand acte d'héroïſme. Le Légiſlateur craignant que la religion fût impuiſſante ſur eux pour les porter à l'amour, convertit en culte l'amour même. Ce point de Religion, qui n'eſt pas le moins reſpecté, conduit ſûrement à plus d'excès que d'omiſſions. Les Chinois ſemblent n'avoir eu d'autre but que d'émouſſer la violence & l'impétuoſité de l'ame, & les Japonois que de prévenir ſon engourdiſſement, ſa langueur. Ainſi les mœurs des deux nations ſont fort différentes; mais leur Médecine étant à-peu-près la même, nous confondrons, en ce point, l'hiſtoire des deux peuples.

Entre les Nations Orientales qui ſe diſputent l'antiquité de la Médecine, les Chinois, les Japonois & les habitans de Malabar paroiſſent les mieux fondés. Les Chinois, dont l'hiſtoire eſt confirmée en pluſieurs points par celle des Japonois, aſſurent que leurs Rois ont inventé cette Science long-tems avant le déluge. Mais quels furent le rang & la dignité de ceux qui l'exercerent dans la ſuite? C'eſt ce que l'éloignement des tems ne nous permet pas de ſavoir. Si l'on en croit *Jean Neuhoſius*, le Corps des Médecins eſt peu conſidérable parmi eux; on ne doit cependant point concevoir delà une opinion déſavantageuſe de leur habileté, puiſqu'il eſt certain que les Européens leur ont ſouvent confié le ſoin de leur ſanté préférablement à leurs compatriotes Médecins.

L'apoplexie, la paralyſie, l'épilepſie, la cécité, maladies ſi communes au Japon, & qui ſont les ſuites de la perverſité des mœurs de ſes habitans, ont rendu les Médecins très-néceſſaires parmi eux; & à la Chine comme au Japon, la Médecine y eſt non ſeulement cultivée à raiſon de l'utilité qu'on lui reconnoît pour le rétabliſſement de la ſanté, pour la conſervation de la vie, mais encore par l'opinion établie également dans les deux nations, que cette Science a une liaiſon

très-étroite avec le mouvement des aſtres, pour leſquels ils ont de la vénération.

Il y avoit autrefois à la Chine des Ecoles Impériales de Médecine : aujourd'hui, les Médecins qu'on y eſtime le plus, ſont ceux qui tiennent de pere en fils leur ſavoir. Comme ils n'ont point de Phyſique, preſque aucune connoiſſance des parties du corps humain & de leurs uſages, ni par conſéquent des cauſes des maladies, leur Médecine dénuée de tout principe, n'eſt qu'un amas informe de ſyſtêmes, de tâtonnemens, de conjectures.

Ten Rhyne rapporte que de la plus haute antiquité, toutes les parties de la Médecine étoient exercées à la Chine & au Japon, comme chez toutes les autres nations, par une ſeule perſonne ; c'étoit même une loi de *Wacquan*, un de leurs Médecins qui exiſtoit il y a environ deux mille ſept cens ans. Depuis ce tems, leur Médecine a été partagée en trois parties : les remedes internes ſont adminiſtrés par les Médecins que les Chinois nomment *Phondo* & les Japonois *Iſiaphondo*. Ceux qui appliquent les remedes externes ſont les Chirurgiens, & leur nom générique eſt *Gecqua*. La troiſieme claſſe, qui traite les maladies des yeux, eſt nommée par les Chinois *Bukſieu-Sinkai*, & par les Japonois *Méesja*.

Le ſyſtême anatomique & phyſiologique des Chinois eſt ſingulier. Le capitaine, eſt le ſang, *Hivé* ; ſon eſcorte ce ſont les eſprits, *Ki*. Le ſang coule dans les vaiſſeaux, & les eſprits au dehors ; ils ſont dans un mouvement continuel de circulation, & doivent faire dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. Ils prétendent que pendant une reſpiration, c'eſt-à-dire, pendant l'intervalle d'une expiration & d'une inſpiration, le pouls bat communément quatre fois, & que le ſang fait ſix pouces de chemin : en douze heures Chinoiſes, qui font un jour & une nuit, ils comptent treize mille cinq cens reſpirations. Le chemin du jour ſera de huit cens dix *tchang*, meſure qui a dix *tché* ou pieds, chacun de dix pouces. Or, le plus court chemin du ſang & des eſprits dans le corps humain, n'eſt que de ſeize *tchang* ; par conſéquent le ſang fait en un jour & une nuit cinquante fois ce tour, parce que dans ce même eſpace de tems ſe fait la converſion des cieux, dans ce qu'ils appellent les cinquante maiſons céleſtes. Ils croient encore que quelques humeurs dominent à certaines heures, dans une partie plus que dans une autre.

Les Chinois & les Japonois établiſſent deux principes de la vie, qui ſont la chaleur vitale, *yo* ou *yam*, & l'humide radical, *yn* : les eſprits ſont le véhicule de la chaleur naturelle, le ſang eſt celui de l'humide radical. Ils les placent en différentes parties du corps qu'ils diſtribuent par membres & par régions, & ils les font circuler par des arteres qui leur ſont propres. Mais comme la chaleur vitale & l'humide radical portés dans le ſang, mêlés enſemble à une juſte température, font la ſanté & entretiennent la vie, les Chinois comptent encore deux autres vaiſſeaux pour les charier ; ils les nomment *Kée-miak* & *Rak miak*. Ces canaux paroiſſent être réellement des arteres, ſi l'on a égard au mot *miak* qui ſignifie pouls. Le premier qui contient l'ame & dans lequel eſt renfermée la chaleur innée, eſt long de cent ſoixante-deux pieds & ſe porte en haut. Le ſecond qui eſt privé d'ame, parce qu'il porte l'humide radical, eſt long de trois cens ſoixante-cinq pieds.

Il

Il n'a été queſtion juſqu'ici que d'arteres internes, mais il y a de plus deux veines ou arteres externes qu'on nomme *yn-kio* & *jo-kio*. Celle-ci, qui eſt l'artere de la chaleur innée dans le jaret, commence à la malléole externe & finit aux yeux; l'autre, qui eſt l'artere de l'humide radical, commence à la malléole interne & finit pareillement aux yeux. Chacune de ces arteres eſt longue de ſept pieds & demi.

Il y a enfin deux autres arteres connues ſous les noms de *tok-miak* & de *nim-miak*. La premiere commence au périnée, & traverſant le corps en devant, va ſe perdre à la levre ſupérieure ſous le nez; la ſeconde, qui a la même origine, paſſe par derriere & va finir au même endroit. La longueur de l'une & de l'autre eſt de quatre pieds & demi.

Les Chinois, comme les Egyptiens & les Chaldéens, admettent les influences céleſtes dans leur Médecine. Ils croient que la chaleur innée, qui domine pendant le jour, eſt d'une nature ſolaire, & que l'humide radical, qui regne pendant la nuit, eſt d'une nature lunaire. Comme le printems exerce ſon empire ſur les végétaux, il l'exerce de même ſur le foie; l'été domine ſur le cœur, l'automne ſur le poumon, l'hiver ſur les reins. L'eſtomac eſt ſoumis à chacune des quatre ſaiſons de l'année, ou au moins aux dix-huit derniers jours des quatre mois lunaires, qui ſont le troiſieme, le ſixieme, le neuvieme & le douzieme. Ainſi l'année eſt diviſée par les Chinois en cinq ſaiſons, qui ſont compoſées chacune de ſoixante-douze jours; or 72 multipliés par 5 donnent 360 jours, dont les Médecins compoſent l'année lunaire qui commence vers notre mois de Février.

Les Chinois & les Japonois croient appercevoir des rapports mutuels entre certaines parties. Ainſi, du côté gauche, les petits inteſtins ont une relation marquée avec le cœur, la véſicule du fiel avec le foie, les arteres avec les reins. Du côté droit, les grands inteſtins répondent au poumon, l'eſtomac à la rate, & la troiſieme partie du corps à la porte de la vie ou au rein droit.

Ces différentes parties ſont, ſelon eux, les ſieges naturels de la chaleur vitale & de l'humide radical; c'eſt de chacun de ces endroits que ces élémens de la vie paſſent dans les autres parties du corps par le moyen des eſprits & du ſang, auxquels les Chinois ont attribué une ſorte de circulation dès la naiſſance de leur Médecine.

Toute cette Phyſiologie paroîtra ridicule & pitoyable; cependant à travers le brouillard, il perce quelquefois de légeres lueurs de vraiſemblance. Les Chinois conſiderent le corps humain comme une machine harmonique, comme une eſpece de luth, dont toutes les parties, par le moyen des nerfs, des veines & des arteres, rendent différens ſons, ou plutôt ont une propriété relative en raiſon de leur figure, de leur ſituation, de leurs divers uſages. Ils prétendent que par le moyen des différens ſons, ou des touches variées de ces organes, on peut juger infailliblement de leur diſpoſition actuelle, comme une corde plus ou moins tendue, touchée en un lieu ou en un autre d'une maniere plus ou moins forte, rend différens ſons, ce qui fait connoître ſi elle eſt trop tendue ou trop lâche.

Les Chinois ont établi dans le corps de l'homme douze ſources de la vie ; mais ils n'en ſont point demeurés-là, ils ont cherché à connoître par des ſignes extérieurs les diſpoſitions internes de ces ſources. Ils ont cru les trouver dans la tête, ſiege de tous les ſens qui exercent les opérations animales. Ils ſe ſont figuré des rapports néceſſaires entre ces ſens & les ſources de la vie ; ils ont cru que la langue ſe rapportoit au cœur, les narines au poumon, la bouche à la tête, les oreilles aux reins, les yeux au foie. Ils prétendent tirer de la couleur du viſage, de celle des yeux & des ongles, de l'état des narines & des oreilles, du ſon de la voix, des ſaveurs que la langue éprouve ou deſire, la diſpoſition du tempérament & des préſages de la vie ou de la mort du malade. Mais, à juger de toute cette Théorie par ce que nous en apprend *Cleyer*, ſi la nature eſt uniforme & réguliere dans ſes opérations, on ne ſauroit faire grand fonds ſur une pareille doctrine. On y entrevoit l'abus de l'expérience, & un peu de preſtige, comme dans le ſyſtême du pouls, auquel on a prodigué plus d'éloges & donné bien plus d'importance, qu'il ne paroît en mériter.

C'eſt principalement ſur le pouls que les Chinois fondent les obſervations qui les conduiſent à la connoiſſance des maladies. Ils y mettent beaucoup de façon & même d'attention ; on a cependant lieu de croire que leurs ſuccès ne partent point tant de leur ſcrupuleuſe méthode à cet égard, que des moyens de guériſon qu'ils trouvent dans leur Matiere Médicale. En effet, leur doctrine ſur le pouls paroît être le produit d'un ancien préjugé, plutôt que celui d'une expérience raiſonnée. L'Auteur des *Anecdotes de Médecine* parle ainſi des regles qu'ils obſervent dans la pratique. Les Chinois veulent que les Médecins qui tâtent le pouls, jouiſſent d'une bonne ſanté, aient l'eſprit libre & dégagé de tout ſouci, ne ſoient pas fatigués, afin que leur reſpiration ſoit naturelle. Alors, ils doivent tâter le pouls pendant l'intervalle de pluſieurs reſpirations ; de maniere que pendant l'eſpace d'une ſeule reſpiration, qui eſt compoſée de trois tems, ſavoir, l'inſpiration, le repos & l'expiration, ils comptent le nombre des pulſations. Si le pouls ne bat pas plus de cinq fois ou moins de quatre, il eſt certain que l'homme ſe porte bien & que ſon pouls eſt régulier. Le nombre des battemens de l'artere eſt-il au deſſus ou au deſſous de celui indiqué, l'homme eſt déja malade ou ne tardera pas à le devenir. Si le pouls bat ſept ou huit fois, les eſprits ſont ſubjugués, le ſang deſſéché ; s'il bat dix fois, c'eſt un ſigne mortel & le malade ne tardera pas à deſcendre dans le tombeau. Le pouls qui ne bat que deux fois, eſt très-dangereux, & celui qui ne bat qu'une ſeule fois, eſt funeſte ; mais s'il ne bat qu'une ſeule fois dans l'intervalle de deux reſpirations, la mort eſt très-prochaine.

Cette méthode leur vient, diſent les Chinois, d'un certain *Lippe* ou du Roi *Hoamti* qui, ſelon leur Chronologie, vivoit 2688 ans avant l'Ere Chrétienne. Mais toute vraie que puiſſe être cette méthode à certains égards, elle devient fautive par le changement néceſſaire que le Médecin obſervateur impoſe à ſa reſpiration, en conſéquence de l'attention qu'il donne au nombre des battemens du pouls ; c'eſt cependant ſur ſa reſpiration qu'il regle le nombre de ces battemens, & c'eſt ſur ceux-ci que le pronoſtic eſt fondé.

Quant à la Thérapeutique, les Chinois ont recours à un ancien Livre qu'on pourroit appeller le Code de leur Médecine, & ils ordonnent les remedes qu'ils y trouvent prefcrits, fans cependant négliger ceux que l'expérience peut leur avoir appris. Pour l'empyeme, ils font flétrir à la chaleur du feu une feuille de Figuier qu'on nomme *Indien*, & ils l'appliquent fur le côté malade. *Ten Rhyne* ajoute, fur la foi d'un Praticien Chinois, que cette feuille, fans aucune autre préparation, eft fi attractive, que dans les fuppreffions des lochies où l'on fe fert de ce topique, fi on ne l'ôte à tems, il eft à craindre qu'il ne porte le trouble dans les humeurs & dans toute l'économie animale, au point même de produire des fyncopes mortelles. Dans les abfcès des glandes internes & externes, les Japonois appliquent un autre médicament végétal qu'ils nomment *Racquakph.* C'eft une efpece de feve Chinoife rampante, dont la racine eft jaune & d'une odeur agréable; elle ne differe de nos haricots que par un peu d'amertume. On en cueille la racine le fixieme mois de l'année Chinoife & Japonoife, & on la fait fécher à l'ombre. Sa vertu eft de corriger la malignité de l'air, de guérir le vertige, les douleurs de tête, de divifer les humeurs atrabilaires, de faire mourir les vers des inteftins & de chaffer les vents.

Dans la cure des hernies, on fait rentrer les parties échappées avec les mains frottées d'huile, mais fans art ni méthode : enfuite ils lavent la partie malade avec le fuc de *Gin-feng*, & celui d'une autre plante qu'ils nomment *Keou-Ki*. Les Chinois regardent le lait de femme comme un excellent collyre dans les ophthalmies, mais les yeux d'éléphant qu'ils y font tremper auparavant donnent à ce procédé curatif un air de charlatanifme ou de fuperftition. Le fiel du même animal, délayé dans l'eau, eft un remede qu'ils eftiment fouverain pour éclaircir la vue; ils l'emploient encore dans la tympanite des enfans, & fur les abfcès qu'ils en frottent : ce remede opere ce qu'il peut, la Nature fait le refte. Ils vantent la cendre de la peau de l'éléphant pour cicatrifer les plaies & les ulceres, non comme déficcative, mais parce qu'ils croient que la chair de l'éléphant, étant bouffie & maffive, a la propriété de fermer les plaies en moins d'un jour, par le feul contact des parties. Cette cendre, mêlée avec de l'huile, eft encore employée comme topique dans la tympanite des enfans. Pour guérir les furoncles & les apoftemes, ils fe fervent de la chair de chameau, qu'ils croient propre à fortifier les nerfs & à donner de l'action aux folides. Dans les tumeurs ou apoftemes qui furviennent à la tête, & dans les maladies de la veffie, ils font de la feuille de Thé un ufage interne & externe; les dames Chinoifes prennent même des bains d'eau de Thé, foit pour certaines maladies de leur fexe, foit par propreté. En général, les Chinois & les Japonois ont coutume d'employer dans le traitement de leurs maux deux médicamens: le premier eft le *Racquakph*, dont nous venons de parler; le fecond, qu'ils nomment *Kui-kiu* ou *Xin-kiu*, eft une racine noueufe & fibreufe, qu'ils eftiment très-efficace pour guérir les maux de tête de caufe froide, purifier le fang, en faciliter la circulation, tempérer les autres humeurs & fortifier le cœur.

Comme ils n'ont point de Chymie, ils emploient ces végétaux en forme d'apozeme; ils n'ont même d'autre menftrue que l'eau pour tous les médicamens qu'ils

tirent des trois regnes. Si ces remedes font fans fuccès, ils en ont deux autres qu'ils empruntent de la Chirurgie, & qu'ils regardent comme fpécifiques. Toute maladie qui réfifte à ceux-ci, qui font le *Moxa* & la ponction avec les aiguilles, eft réputée incurable. Le *Moxa* eft la meilleure & prefque l'unique reffource des Japonois dans la plupart de leurs maladies : auffi voit-on, dans cet empire, tous les hommes couverts des ftigmates & des cicatrices que laiffe l'application de ce cauftique. Il paffe pour un remede fi certain & un préfervatif fi sûr, que les criminels condamnés à une prifon perpétuelle, ont la permiffion de fortir tous les fix mois pour fe le faire appliquer. Les perfonnes libres y ont recours jufqu'à trois fois par an au renouvellement des faifons, à-peu-près de la même maniere qu'en Europe on fe fait faigner & purger, pour diminuer la pléthore ou prévenir l'orgafme des humeurs. Ces peuples, ennemis irréconciliables de la faignée, comme moyen deftructif du principe de la vie, y fubftituent le *Moxa*, dont le fréquent ufage, à ce qu'ils prétendent, donne de la force & de la vigueur : l'application s'en fait à tout âge & en toute faifon, fans diftinction de condition ni de fexe. Les Japonois fe croiroient malheureux fi on les privoit de ce remede : par lui, dit *Ten Rhyne*, ils éludent & charment prefque toutes les douleurs ; à peine trouveroit-on un homme qui n'en ait éprouvé les bons effets.

Les Chinois appellent indifféremment l'application du *Moxa* & celle des aiguilles, *Xin-Kieu.* Au Japon, le nom particulier de ceux qui appliquent les aiguilles, eft *Furritatte* : s'ils joignent à cet Art celui d'appliquer le *Moxa*, on les appelle *Farrawyts-tenfas.* Les Japonois ont emprunté ces remedes des Chinois, qui n'en font pas un fi fréquent ufage. Il eft tout naturel que ceux qui pratiquent habituellement cet Art, y foient les plus exercés & les plus habiles ; cependant, ce font les Médecins qui fe chargent de l'appliquer dans les cas difficiles & chez les Grands. M. *Dujardin*, que je fuis, fait la réflexion que c'eft par un de ces abus qui ne font que trop ordinaires, qu'on voit les Médecins du Japon fe mêler de ces opérations. Mais fi cet Auteur, qui étoit Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, vivoit encore, je ferois tenté de lui demander, fi ce n'eft point un abus bien plus grand, de voir les Chirurgiens fe mêler en Europe du traitement des maladies les plus difficiles, qui n'ont jamais été de leur reffort.

Voici la préparation du *Moxa* à la Chine & au Japon. On ramaffe les feuilles les plus tendres de l'Armoife & de fes fommités; après les avoir fait fécher à l'ombre, on les frotte dans les mains, on en ôte les cotons, les fibrilles, & l'efpece d'étoupe qui refte eft confervée pour l'ufage. L'Armoife, ainfi préparée, prend le nom de *Moxa* ; le plus ancien eft réputé le meilleur. On en forme entre les doigts de petites maffes d'une figure pyramidale, qui excedent un peu le volume d'un pois; quelquefois on enveloppe dans un papier cette laine végétale, & on la comprime dans la main, afin qu'elle foit plus uniformément broyée; on en coupe des globules gros environ comme deux plumes à écrire, qu'on applique avec l'extrêmité des doigts à l'endroit malade ou douloureux, qu'il s'agit de brûler; le fommet de cette étoupe s'allume avec une mêche ou quelque matiere enflammée. A la Chine, les riches portent le luxe jufques dans les remedes; ils fe fervent

d'un bâton allumé ou d'une efpece de bougie compofée de mufc, d'aloès en poudre, & d'autres aromates propres à flatter l'odorat. Le feu, ne gagnant l'étoupe qu'avec affez de lenteur, ne la réduit pas tout-à-fait en cendre; il refte à la bafe un petit fegment, de maniere que l'épiderme eft attiré fans violence, & qu'il s'y éleve une petite veffie ou puftule : le plus fouvent la trace du feu n'eft qu'une tache cendrée. Il attire à vue d'œil les humeurs peccantes & les abforbe de maniere, qu'elles font totalement confommées fans que la peau le foit: car, dit *Ten Rhyne* dans fon enthoufiafme pour ce remede, à la chaleur de cette étoupe, les humeurs affluent plus précipitamment qu'un homme ne court à l'incendie, lorfque la cloifon de la maifon voifine eft en feu.

L'application du *Moxa* n'eft pas auffi douloureufe qu'on pourroit le croire; les enfans même la fupportent fans verfer beaucoup de larmes. Aux perfonnes foibles & délicates, cette opération fe réitere communément jufqu'à trois & quatre fois; lorfque les malades font forts & charnus, ou que les vents font profondément cachés, comme dans la goutte fciatique, on répete l'application du feu vingt, trente, cinquante fois, & même plus, jufqu'à ce que les flatuofités opiniâtres cedent enfin à fon activité. Il n'y a nulle fuite fâcheufe à craindre. *Ten Rhyne* eft cependant forcé de convenir que ce remede, tout bienfaifant qu'il eft lorfqu'on l'adminiftre prudemment, jette les malades dans des angoiffes qui vont jufqu'à la fyncope, quand on porte l'application à un certain excès. Pour l'ordinaire, quand l'opération eft finie, on peut toucher & comprimer à fon gré la partie malade, parce que le cautere végétal, en brûlant, appaife la douleur & la diffipe le plus fouvent tout-à-fait.

Après l'application du *Moxa*, le topique vulgaire des payfans Japonois eft la feuille de plantain légerement flétrie par l'action du feu, ou broyée entre les mains. Si cette feuille eft appliquée humide & chaude par fon côté nerveux, elle fait fuinter une férofité femblable à celle que produit notre cautere. Si on l'applique par le côté liffe, la plaie fe ferme bientôt fans laiffer de cicatrice remarquable. Lorfque les Japonois ne prennent pas cette précaution, la plaie fe couvre de chaires fongueufes qui produifent un pus fanieux, d'où réfultent des cicatrices difformes. Il ne faut pas précipiter la chûte de l'efcarre, quoiqu'elle ait peu d'adhérence, mais en confier le foin à la nature, & laiffer la matiere purulente s'écouler à loifir. C'eft pour cela qu'en appliquant les feuilles par le côté fibreux, & les y laiffant plus long-tems, la férofité s'échappe plus aifément, & que l'application des mêmes feuilles par le côté uni, doit durer moins de tems, pour ne pas cicatrifer le petit ulcere.

Les premiers jours après l'application du *Moxa*, on touche à plufieurs reprifes la partie cautérifée, avec le bout du doigt ou avec un linge propre trempé dans l'eau chaude légerement marinée, pour ne point y caufer l'inflammation & la fievre. On a obfervé que, par ce moyen, la férofité purulente s'échappe plutôt & plus sûrement de la partie ulcérée.

Les Médecins de la Chine & du Japon diftinguent par des figures fingulieres, qui font partie de leur Art, les endroits où doit fe faire l'application du *Moxa*, & c'eft en cela que confifte toute leur fcience & toute leur habileté. Ces figures, qui font gravées, furent d'abord compofées par un habile Médecin Chinois,

nommé *Oyt*, sous le regne de la famille *Sio-nojo*, qui est de l'antiquité la plus reculée; on y voit la marche des vaisseaux, telle qu'ils l'imaginent. Les endroits qu'il faut piquer, sont désignés par des points verds, & ceux qu'on doit brûler, par des points rouges. Il ne faut pas croire qu'une légere erreur dans le local précis, soit un obstacle au succès du remede; cependant plusieurs faits prouvent qu'il importe de ne point s'écarter des principes. D'ailleurs, les lieux de l'application different selon le genre des maladies, le caractere des humeurs, & la nature des parties subjacentes. Les préceptes de l'Art tiennent à la distribution des vaisseaux & au mouvement du sang, que les Chinois & les Japonois connoissent mieux, à ce que prétend *Ten Rhyne*, qu'aucune nation de l'Europe: ce qui n'a pas la moindre vraisemblance. On a même été au delà de la prétention de cet Auteur; car toute ridicule que soit la Théorie des Chinois sur la révolution des fluides dans le corps humain, on n'a pas craint d'avancer qu'ils avoient connu la circulation du sang long-tems avant nous. *Cleyer* date l'opinion Chinoise de plus de quatre mille ans, quoique d'autres se bornent à ne lui donner que quatre cens ans d'ancienneté. *Paschasius* aura sans doute donné lieu à cette erreur. Quoiqu'il ait transcrit avec peu d'exactitude, dans son Traité des nouvelles inventions, imprimé en Latin à Leipsic en 1700, *in*-4, le nombre d'années fixé par *Cleyer*, il aura passé pour avoir corrigé l'exagération de celui-ci, & son autorité n'en aura que mieux contribué à tromper beaucoup d'autres.

Quoique le *Moxa* soit mis au rang des remedes les plus efficaces à la Chine & au Japon, les Médecins de ces contrées ne l'emploient point à tout usage; il y a beaucoup de maladies où ils le conseillent, mais il en est d'autres où ils le défendent. *Ten Rhyne*, qui s'est particulierement attaché à remarquer les effets de ce caustique végétal, & qui a recueilli là dessus quantité d'observations, s'écrie à ce sujet: cet accord, cette sympathie entre les parties, dépend donc d'un arrangement, d'une distribution de vaisseaux inconnue aux Médecins de l'Europe! *Ten Rhyne* l'a pensé ainsi, parce que, prévenu en faveur des Chinois, il a trouvé beaucoup de finesse dans leur systême de la circulation du sang, de l'esprit vital & de l'humide radical. Si notre façon de penser ne s'accorde pas avec les idées Chinoises sur le cours & le mouvement circulaire des liqueurs, nous n'en sommes que plus près de la vérité; mais comme notre Médecine est devenue trop discoureuse, l'étude des parties nous a fait négliger la science pratique de l'ensemble, ou de cette conspiration des parties entr'elles, si bien observée par *Hippocrate* & par tous les vrais Médecins. En cela seul, la Médecine des Chinois, toute empirique, toute imparfaite qu'elle est, même à cet égard, est digne de quelque attention.

Passons maintenant à ce qui regarde la ponction, autre moyen curatif si vanté à la Chine & au Japon. Pour pratiquer cette opération, les Médecins desirent dans l'aiguille, qu'elle soit longue, ronde & bien affilée. Le manche doit être tourné en spirale; la matiere de l'aiguille est presque toujours d'or, rarement d'argent, jamais d'autre métal.

Le maillet doit être d'ivoire, d'ébene ou de quelque autre bois très-dur; il est poli des deux côtés, mais percé de petits trous peu profonds, comme

un dez à coudre, pour recevoir la tête de l'aiguille ; le manche eſt creuſé dans ſa longueur, pour lui ſervir d'étui, & elle y eſt retenue par un ruban de ſoie, fixé à l'extrêmité du manche.

L'aiguille doit être introduite dans la partie affectée par une ſimple piquure, ou en la tournant entre le pouce & le doigt indicateur, ou en l'enfonçant légerement avec le maillet, ſelon la nature de la maladie & la ſtructure de la partie ſur laquelle on opere.

On applique aux perſonnes foibles les aiguilles, à l'abdomen ; & aux perſonnes fortes, au dos ou quelquefois aux lombes.

Lorſqu'on a de la peine à ſentir le pouls, on pique le bras aux environs des veines.

L'aiguille doit être légerement imprimée dans la partie malade, à moins que la néceſſité n'exige le contraire ; mais pour l'ordinaire la profondeur de la piquure eſt d'environ un demi pouce. L'aiguille doit être retenue dans la partie, l'eſpace de trente reſpirations, ſi le malade peut le ſupporter ; ſinon on la retire pour la remettre de nouveau à trois, quatre, cinq, ou ſix repriſes, ſi le malade en a le courage & que le mal ſoit opiniâtre. Pour ſubir cette opération, le malade doit être à jeun.

La ponction eſt ſpécialement pratiquée dans les maladies de la tête & du bas-ventre. On la fait à celle-là dans la céphalalgie, l'affection ſoporeuſe, l'épilepſie, le vertige, les maux de tête récens & invétérés, l'ophthalmie, la lippitude, dans le commencement de la ſuffuſion, dans le rhume du cerveau. On pique l'abdomen dans les douleurs de colique, dans la dyſſenterie, l'anorexie, l'affection hyſtérique, les dérangemens de ſanté qui viennent d'excès de boiſſon, & dans les douleurs vagues.

On perce l'uterus des femmes enceintes, lorſqu'avant le terme de l'accouchement le fœtus fait des mouvemens extraordinaires. On porte même la témérité juſqu'à percer le fœtus qui fait éprouver de vives douleurs à la mere par ſes mouvemens exceſſifs. Enfin, l'on fait uſage de la ponction dans le rhumatiſme, dans les fievres intermittentes & continues, dans la mélancholie hypocondriaque, dans les maladies vermineuſes des inteſtins, dans celles qui en ſont les ſuites, comme la diarrhée, la dyſſenterie, dans le *cholera-morbus*, ſur-tout dans la paſſion iliaque, & dans d'autres maux produits par les vents des inteſtins ; car ce ſont les vents que les Chinois & les Japonois croient être la cauſe de tant de maladies différentes.

La ponction ſuit, dans ſes effets, à-peu-près la même marche que le *Moxa* ; elle n'agit vraiſemblablement qu'en appellant dans la partie irritée une plus grande affluence d'humeurs, à moins que l'imagination, diſpenſatrice de tant de biens & de maux phyſiques & moraux, n'aide l'action de ce remede.

Pour ce qui eſt de la maladie vénérienne, elle eſt auſſi commune à la Chine qu'en Europe ; ſes noms vulgaires ſont *Yang-meï-tchouang*, ulcere ſemblable à un fruit d'un blanc purpurin, dont la peau eſt ridée, & *tien-pao-tchouang*, ulcere accompagné d'une grande ampoule. Elle a encore trois autres dénominations moins uſitées, particulieres aux Chinois, & qui ſemblent être priſes de certains accidens

ſenſibles de la maladie, dont la méthode curative conſiſte à attaquer le virus à force ouverte, ou à le miner lentement, en l'expulſant par les ſueurs.

A la Chine, comme en Europe, le Mercure a le premier rang parmi les remedes anti-vénériens. Jamais les Chinois ne l'emploient ſans être préparé; alors ils le nomment *Kin-fen*, *tſin-fen* ou *Chyou-yn-fen.* La préparation de ce minéral ne ſe fait que dans une province de l'Empire; une ſeule famille en a le ſecret: on conjecture que c'eſt un Mercure ſublimé corroſif. Mais la méthode que les Chinois mettent en uſage & par laquelle ils prétendent emporter d'aſſaut la maladie, eſt communément ſuivie de rechûte; à plus forte raiſon celle qui a pour objet de diſſiper en détail le virus vénérien; car les remedes, dont ils ſe ſervent à cette intention, ne ſont pris que dans la claſſe des ſudorifiques & des toniques végétaux. Ils en font une décoction à laquelle ils ajoutent du vin.

Quoique le Médecin Chinois, conſulté par le P. *Foureau*, Jéſuite, n'ait point parlé d'une troiſieme méthode, qui eſt la fumigation mercurielle, un autre Médecin, nommé *Li-chen-tchen*, en a fait une mention expreſſe dans ſa grande *Matiere Médicale*, publiée vers la fin du ſeizieme ſiecle de notre ere. Cet Ouvrage eſt mis par les Chinois au rang des Livres claſſiques de Médecine. Heureuſement pour ces peuples que la Vérole eſt plus bénigne chez eux qu'en Europe, car à peine verroient-ils une ſeule cure ſe terminer à leur gré. La fréquence des rechûtes prouve aſſez que les Chinois ont de trop foibles armes pour combattre cet ennemi, quoique moins terrible dans leur pays que dans nos climats; mais c'eſt moins au remede qu'à la maniere de l'adminiſtrer, qu'ils doivent s'en prendre.

De tout ce qu'on vient de dire, il paroît que leur Théorie, pour être fort ancienne, n'en eſt ni plus philoſophique, ni moins imparfaite. Ce qui contribue à la défigurer, c'eſt l'aſcendant que l'Aſtrologie a pris ſur leur Médecine, ainſi qu'on le remarque dans l'Hiſtoire de tous les peuples, chez qui on trouve les traces les plus anciennes de l'Art de guérir. Mais à travers ces défauts, telle eſt l'induſtrie, telle eſt l'expérience des Médecins Chinois, qu'ils ſe ſont acquis le reſpect, l'eſtime & la confiance, non ſeulement de leurs compatriotes, mais encore des Européens qui ont vécu ou qui vivent aux Indes; & c'eſt avec raiſon que le célebre *Boile* s'eſt ſervi de cet exemple, pour relever les avantages de la pratique & le mérite de l'expérience.

Quant aux *Bramines*, on dit qu'ils ont commencé à cultiver la Médecine en même tems que les Prêtres Egyptiens: ſi cette époque étoit fondée en preuves, elle ſeroit sûrement d'ancienne date. Quoiqu'il en ſoit, ſi nous connoiſſons quelque choſe de l'Art de guérir dans le Malabar, nous en avons l'obligation au fameux Danois *Jean-Erneſte Grundler*, qui en fit le voyage en 1708, en qualité de Miſſionnaire. A peine ce ſavant homme fut-il arrivé dans cette contrée, qu'il ſe mit à lire les Ouvrages des Médecins & à converſer avec les plus habiles d'entre les *Bramines.* On en reçut, peu de tems après, un petit Ouvrage, intitulé *Medicus Malabricus*, par lequel on apprend que l'Art de guérir, fort ancien d'ailleurs parmi ces peuples, eſt entierement contenu dans un Traité diviſé en ſix parties, qu'ils appellent en leur langue *Vagadaſaſtirum.* A les en croire, la Médecine fut

fut inventée par le premier des dieux qui en fit part aux dieux ſubalternes, de qui les prophetes la reçurent. Ces derniers la communiquerent au reſte des hommes ; mais cela ne ſe fit pas en un jour : cette Science employa des milliers d'années à deſcendre du ciel en terre.

Elle y deſcendit fort imparfaite, ou elle perdit beaucoup entre les mains de ceux qui la cultiverent ; car le peu que les Médecins de la côte de Malabar ont de théorie, eſt plein d'erreurs & d'abſurdités, comme on en pourra juger par leur doctrine du pouls, vis-à-vis de laquelle celle des Chinois eſt bien raiſonnable. Ils prétendent que la ſource du pouls eſt ſituée à quatre doigts au deſſous du nombril, & qu'elle ſe diviſe en ſoixante-douze mille arteres qui vont ſe diſtribuer dans toutes les parties du corps. Ce réſervoir a quatre doigts de large ſur deux de long ; il eſt figuré comme le corail, & c'eſt le lieu de la conception de l'homme. Ce qu'ils débitent ſur la reſpiration n'eſt pas mieux raiſonné. Ils reconnoiſſent ſix ſaveurs générales, qui ſont l'acide, le doux, le ſalé, l'amer, l'acre & l'aſtringent ; elles ſervent de caractere particulier aux ſix claſſes dans leſquelles ils ont partagé leurs médicamens. Ils diviſent les maladies en huit eſpeces différentes : cette diviſion ſert de regle à leur Pathologie. On paſſe ſucceſſivement de l'étude de l'une à celle de l'autre, & il faudroit être parfaitement inſtruit de tout ce qui les concerne, pour exceller dans l'Art de guérir. Mais comme la perfection eſt un point auquel il eſt impoſſible d'atteindre dans des matieres de cette étendue, chaque Médecin ſe borne ordinairement à deux genres de maladies, & néglige l'étude des autres, pour ſe livrer tout entier à l'étude de celles qu'il a choiſies. Le premier ordre de Médecins eſt compoſé de ceux qui traitent les enfans ; le ſecond, de ceux qui guériſſent de la morſure des animaux vénimeux ; le troiſieme, de ceux qui ſavent chaſſer les démons & diſſiper les maladies de l'eſprit ; le quatrieme, de ceux qu'on conſulte dans les cas d'impuiſſance & pour tout ce qui concerne la génération ; le cinquieme, pour lequel ils ont une vénération particuliere, eſt compoſé de ceux qui préviennent les maladies ; le ſixieme, de Chirurgiens & de tous ceux qui ſoulagent les malades par l'opération de la main ; le ſeptieme, de ceux qui retardent les effets de la vieilleſſe & qui entretiennent le poil & les cheveux ; le huitieme, de ceux qui s'occupent des maux de tête & des maladies des yeux. Chaque ordre a ſon dieu tutélaire, au nom duquel les opérations ſont faites & les remedes adminiſtrés : cette cérémonie eſt une partie du culte qu'on lui rend. Le vent préſide aux maladies des enfans ; l'eau à celles qui proviennent de la morſure des animaux vénimeux ; l'air à l'exorciſme des démons ; le vent violent à l'impuiſſance ; le ſoleil aux premieres atteintes des maladies, & l'ame, qu'ils regardent comme une eſpece de divinité, aux maladies de la tête & des yeux.

L'homme, diſent-ils, apporte en naiſſant le germe de trois maladies principales. La premiere eſt *le Wodum*, les vents ou la flatulence ; la ſeconde, le *Bittum* ou vertige ; la troiſieme, le *Tcheſtum* ou les humeurs impures. C'eſt ſelon les circonſtances dans leſquelles on s'eſt trouvé, & la conduite qu'on a tenue, qu'on eſt attaqué de l'une ou de l'autre de ces maladies. Elles donnent naiſſance à toutes les autres ; & comme les Malabares ont fait l'énumé-

ration de celles qui appartiennent à chacune, ils en comptent 300 & plus pour la premiere branche; ils distinguent 792 maladies de l'esprit, & la somme des maladies, tant de l'ame que du corps, se monte à 2887.

Pour découvrir la nature des maux qui affligent l'humanité, ils ne s'en tiennent point au pouls, ainsi que les Chinois; ils cherchent encore des indices dans les excrémens & particulierement dans les urines. Lorsqu'ils ne croient pas en avoir suffisamment pour former un pronostic, ils ont recours à une expérience singuliere. Ils remplissent un vase de l'urine du malade, ils y laissent tomber de l'extrêmité d'une paille une goutte d'huile pure: si la goutte s'enfonce dans l'urine & s'y arrête, le malade mourra; au contraire, ils assurent avec confiance qu'il en échappera, si la goutte d'huile nage sur la surface de l'urine. Ils ont grand soin de consulter les astres avant que de juger d'une maladie: un Médecin qui va visiter son malade, examine superstitieusement tout ce qui peut lui servir d'augure en chemin faisant, le vol des oiseaux, les objets qu'il rencontre, le messager qui l'est venu chercher, & quant à lui-même, quelle est, par exemple, la posture qu'il tenoit quand on l'a fait appeller.

Les Médecins de Malabar ont rassemblé un grand nombre d'observations exactes sur le choix des médicamens, les lieux qui les produisent, le tems de s'en pourvoir, la maniere de les préparer & de les conserver après la préparation. Ils ont fixé la nature des boissons & des alimens dont on doit user en chaque saison; ils ont même poussé l'attention jusqu'aux vaisseaux propres à les contenir. Ils sont enfin entrés dans un détail étonnant sur le régime, & leur exactitude, à cet égard, va jusqu'à déterminer le tems & la durée de la veille & du sommeil en telles & telles maladies; quand & combien de fois le malade peut se nettoyer les dents & laver la bouche; de quelle maniere il doit être logé, &c.

Leur Chymie est divisée en quatre Livres qu'ils tiennent du dieu *Tschiewen*. On y a traité du Mercure, de l'Antimoine, du Souffre & des autres minéraux; du Vitriol, de l'Alun, des Sels, du Corail, des Pierres, des Métaux, des Instrumens & de leur usage dans les diverses opérations. Ils ont des médicamens composés & ils préparent des pilules universelles. Quant aux purgatifs, ils ont coutume de les administrer avec des véhicules analogues à leur nature & à l'effet qu'ils en attendent; le régime, qu'ils prescrivent, varie selon le genre de la maladie. La saignée n'est point en usage parmi eux; ils font très-rarement & plus mal-adroitement encore des scarifications: à peine connoissent-ils les clysteres; il n'y a que ceux qui ont quelque habitude avec les Médecins Européens, qui osent pratiquer la saignée & se servir des autres remedes que nous employons.

La Chymie des Malabares est absolument bornée aux compositions médicinales, dans lesquelles ils ne manquent jamais de faire entrer la fiente & l'urine des vaches; mais cette dégoûtante manipulation est moins fondée sur les effets qu'ils attribuent aux excrémens de cet animal, que sur la profonde vénération que la Religion leur prescrit pour l'animal même. Les murs & le pavé

des maisons & des rues sont enduits de fiente de vache ; cette matiere séchée leur tient encore lieu de charbon. Là, le Médecin n'est point distingué de l'Apothicaire : c'est le même homme qui ordonne & prépare les remedes. On ne peut exercer la Medecine sans être inscrit sur les registres des Bramines : il est expressément défendu de passer d'une branche de la Médecine à une autre ; il faut renoncer à cette Science, où se mêler de la partie qu'on tient de ses ancêtres. Cette police est la même que celle des Egyptiens ; & si l'on compare la pratique d'une contrée des Indes avec la pratique d'une autre contrée, ou même avec celle de l'ancienne Egypte, on y remarquera beaucoup de ressemblance. Il est au reste bien probable que la Médecine des Indiens tire son origine de l'Egypte.

Il seroit à souhaiter que nous eussions une Traduction du *Vagadasastirum* ; car il n'est point douteux que cet Ouvrage nous éclaireroit beaucoup sur la préparation, l'usage & les propriétés des médicamens, tant simples que composés qui nous viennent des Orientaux. Peut-être trouveroit-on peu de différence entre les Livres du dieu *Tschiewen* & ces Ouvrages d'*Hermès*, que les Egyptiens regardoient comme le dépôt qui renfermoit des regles inviolables pour eux dans la pratique de la Médecine.

Si nous considérons les liaisons étroites de cette Science avec la Religion des Chinois & des Malabares, nous ne pourrons douter qu'elle ne soit très-ancienne parmi eux. Si d'ailleurs on fait attention à l'attachement presque invincible qu'ils marquent pour leurs coutumes bonnes ou mauvaises, on a lieu de présumer que les changemens qui se sont introduits dans leur Médecine, sont moins partis de leur façon de penser, que de la communication qu'ils ont eue avec nous. C'est l'exemple des Médecins Européens qui a fait perdre sa premiere forme à leur pratique.

Tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur la Médecine des Chinois, n'est pas moins incertain que le fonds de leur Histoire, sur laquelle on a publié tant d'Ouvrages qui se contredisent. On sait maintenant que l'origine de cette nation ne remonte pas beaucoup au delà des tems de *Yao*, que leur Chronologie ne présente rien de satisfaisant que depuis l'an 841 avant Jesus-Christ, & que *Fou-hi*, plus heureux en Europe qu'en Chine, est regardé au delà des mers comme le fondateur de la Monarchie, pendant que les Historiens Chinois ont affecté de n'en pas parler. Mais nous sommes au moment d'être éclaircis sur tout ce qui a rapport au vaste Empire de la Chine ; on a déja publié à Paris en 1776, *in*-4, le premier Tome des *Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences & les Arts, les mœurs & les usages des Chinois &c*, par les Missionnaires de Pékin. Cet Ouvrage est le fruit des recherches de deux Chinois qui sortirent de leur patrie à l'âge de dixneuf ans & passerent en France, pour apprendre les Langues & les Sciences de l'Europe. Ils y apprirent le François & le Latin, ils y étudierent les Humanités, la Philosophie &c. chez les Jésuites, & se retirerent à Saint Lazare après la dispersion de la Société. Louis XV les protégea & leur fit donner les meilleurs Maîtres de Paris, sous qui ils firent des cours de Physique, d'Histoire Naturelle, de Chymie, & apprirent tout ce qui concerne les Arts utiles de l'Europe. Enrichis de ces connoissances, ils s'embarquerent au mois de Décembre 1765 pour retourner en Chine, d'où ils ont envoyé différens Mémoires sur l'Histoire de

leur pays. C'eſt d'eux qu'on a appris qu'il y a beaucoup de fables ſur l'antiquité des Sciences à la Chine, & que les monumens qui en reſtent par écrit, ſont pour la plupart altérés. Suivant ces Miſſionnaires, le plus ancien livre Chinois qu'on connoiſſe, eſt de *Yô-tſée* qui vivoit du tems de *Ouen-ouang*, c'eſt-à-dire environ onze cens quarante ans avant l'Ere Chrétienne. C'eſt ainſi que le porte une ancienne tradition qu'ils ne garantiſſent pas. Mais ils font une remarque qui intéreſſe l'Hiſtoire de la Médecine Chinoiſe. Le célebre *Ma-touan-lin*, diſent-ils, a fort judicieuſement obſervé que les événemens ont détruit de fond en comble le ſyſtême de *Tſin-chi-hoang* par rapport aux Sciences & aux Arts, & ont anéanti tous ſes projets. « Il avoit excepté, dit *Ma-touan-lin*, de la proſcription générale des an» ciens livres, ceux qui traitoient de la Médecine, de la Divination, de l'A» griculture, & aucun de ceux-là n'eſt parvenu juſqu'à nous. » C'eſt par le feu que ces livres furent anéantis 213 ans avant Jeſus-Chriſt.

On annonce de nouveaux éclairciſſemens ou preuves relatives à l'antiquité & l'origine des Chinois, dans les papiers publics. On aſſure que les volumes ſuivans de la collection des Mémoires envoyés par les Miſſionnaires, contiendront différens articles ſur la petite vérole, ſur les Arts utiles, ſur l'Hiſtoire Naturelle & en particulier ſur les plantes & les fleurs particulieres à la Chine. C'eſt d'après cet enſemble qu'on pourra donner quelque choſe de poſitif ſur l'état de la Médecine des Chinois & les remedes qu'ils emploient dans le traitement des maladies.

OROBIO, (Iſaac) Eſpagnol, fut élevé dans le Judaïſme par ſes pere & mere, quoiqu'ils fiſſent profeſſion extérieure de la Religion Catholique. Il étudia la Philoſophie Scholaſtique à la mode de ſon pays, & s'y rendit ſi habile, qu'il fut nommé Lecteur en Métaphyſique dans les Ecoles de l'Univerſité de Salamanque. Il s'appliqua enſuite à la Médecine qu'il exerça à Séville avec aſſez de ſuccès; mais ayant été accuſé de Judaïſme, il fut mis dans les priſons de l'Inquiſition, d'où il ne ſortit qu'au bout de trois ans. La crainte de ſe voir encore arrêté l'engagea à quitter l'Eſpagne; il ſe retira en France & demeura quelque tems à Toulouſe, où il pratiqua la Médecine, faiſant toujours profeſſion extérieure de la Religion Catholique. Las de feindre & de maſquer ſes ſentimens, il paſſa à Amſterdam, ſe fit circoncire & profeſſa ouvertement la Religion de la Synagogue. Il mourut dans cette ville en 1687, & laiſſa trois petits Ecrits qu'il avoit compoſés, en Latin, au ſujet de la fameuſe conférence qu'il eut ſur la Religion Chrétienne avec Philippe de Limborch, Théologien Remontrant, natif d'Amſterdam. Ces écrits ont paru avec l'Ouvrage de ce dernier, qui fut imprimé à Goude en 1687, *in*-4, ſous le titre d'*Amica collatio cum erudito Judæo de veritate Religionis Chriſtianæ.* On a d'autres pieces de la façon d'*Orobio*, mais elles ſont demeurées en manuſcrit.

ORPHÉE, à qui la Fable donne *Apollon* pour pere & *Clio* pour mere, a été regardé comme Médecin. Qui ne l'étoit pas dans l'Antiquité fabuleuſe? Il fut du voyage des Argonautes, auſſi bien qu'*Eſculape*; ce qui prouve qu'ils étoient contemporains. La Grece crédule & ſur-tout prodigue de l'apothéoſe, décerna à *Orphée* les honneurs accordés aux demi-dieux & aux héros; ſa tête dépoſée dans une caverne de Lesbos, rendoit des oracles, au rapport de *Philoſtrate.*

Les Grecs, qui ont cru qu'*Orphée* étoit de Thrace & Roi du pays, l'ont fait passer pour un homme à-peu-près du caractere de *Mercure* ou *Hermès Trismégiste*, c'est-à-dire, pour un homme universel. Ils ont cru, en particulier, que c'étoit à lui qu'on devoit rapporter l'invention de la magie & de l'expiation des crimes. D'autres ont écrit qu'*Orphée* étoit Egyptien; aussi il y a apparence qu'il est plus ancien que les Grecs ne l'ont débité. Il en est de lui à-peu-près comme d'*Esculape* que la Mythologie Grecque a mis au nombre de ses héros, après l'avoir enlevé à d'autres nations.

Ce trait prépare déja à croire l'existence d'*Orphée* fabuleuse, & *Cicéron* n'en a point douté. Il est vrai qu'on a quelques pieces de Poésie sous le nom de ce Médecin, dans lesquelles il est parlé des vertus de certains simples & de la guérison de certaines maladies; il est vrai encore que *Pline* a reproché à ce Poëte d'avoir examiné les plantes avec trop de curiosité, relativement à leurs vertus magiques: mais il y a long-tems qu'on a reconnu que ces Ouvrages lui sont faussement attribués. On ne peut cependant disconvenir qu'ils ne soient anciens, puisqu'on les attribuoit déja à *Orphée* du tems de *Cicéron*, qui nous apprend qu'ils étoient d'un autre Poëte, nommé *Cercops*.

Galien parle d'un *Orphée*, à qui il donne le surnom de Théologien; celui-ci a écrit des Livres touchant la maniere de composer divers poisons.

ORSATO, (Jean-Baptiste) habile Médecin & Antiquaire, né à Padoue en 1673, mourut en 1720. Son goût pour l'étude lui fit partager son tems entre les Belles-Lettres & la Médecine qu'il cultiva avec un égal succès. Il regne une profonde érudition dans tous ses Ouvrages, dont les principaux sont, une Dissertation, en forme de Lettre *De Lucernis antiquis*, un petit Traité *De Sternis Veterum*, & un autre *De patera antiquorum*.

ORTELIUS (Vite) naquit le 1 Août 1501, à Winsheim au Marquisat d'Anspach. Il enseigna la Langue Grecque à Wittemberg & fut plusieurs fois Doyen de la Faculté des Arts; mais comme il ne se bornoit point à remplir les devoirs de sa Chaire & qu'il s'appliquoit encore à l'étude de la Médecine, il demanda les honneurs du Doctorat en cette Science & il les reçut, en la même Université de Wittemberg, le 4 Février 1550. Quoique la fondation de cette Université datât de l'an 1504, personne n'y avoit pris le bonnet de Docteur en aucune Faculté, avant *Ortelius*. Ce Médecin mourut le 3 Janvier 1570, & laissa plusieurs Ouvrages de Littérature.

Il ne faut point le confondre avec *Abraham Ortelius* qui naquit à Anvers le 4 Avril 1527. *Guillaume*, son pere, étoit d'Ausbourg. Une constante application à l'étude le rendit habile dans les Langues, dans les Mathématiques & sur-tout dans la Géographie; ses connoissances en ce dernier genre le firent regarder comme le Ptolomée de son siecle, & lui mériterent la charge de Géographe Royal. Il avoit pris pour emblême le globe terrestre qu'il saisissoit de la main, & ces mots pour devise; *Manu ornavit; mente contempsit*. Ce savant homme mourut dans sa patrie le 28 Juin 1598, à l'âge de 71 ans & fut enterré dans l'Eglise de l'Abbaye de Saint Michel, Ordre des Prémontrés, où l'on mit cette Inscription sur son tombeau:

Piæ Memoriæ ſacrum.
ABRAHAMO ORTELIO
Antverpiano, Geographo Regio,
Fratri cariſſimo,
ANNA ORTELIA *cælebs*
Cælibi H. M. F. CIↃ. IↃ. XCVIII.
Hæc meta laborum.

Juſte Lipſe compoſa cette autre inſcription pour honorer la mémoire d'*Ortelius* :

ABRAHAMI ORTELII,
Quem urbs urbium Antverpia edidit,
Rex Regum Philippus Geographum habuit,
Monumentum hìc vides.
Brevis terra eum capit,
Qui ipſe orbem terrarum cepit,
Stilô & Tabulis illuſtravit,
Sed mente contempſit,
Quâ cœlum & alta ſuſpexit,
Conſtans adverſum ſpes aut metus.
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis :
Quietis cultor, ſinè lite, uxore, prole,
Vitam habuit quale alius votum ;
Ut nunc quoque æterna ei quies ſit,
Votis fave Lector.
Obiit IIII *Kal. Julii, Annô* CIↃ. IↃ. XCIIX.
Vixit ann. LXXI, *menſ.* II, *d.* IIXX.
COLII EX SORORE NEPOTES B. M. POSS.

On a pluſieurs Ouvrages de la façon d'*Abraham Ortelius*, comme :

Theatrum orbis terrarum.

Synonyma Geographica. Antverpiæ, 1578, *in*-4. Sous le titre de *Theſaurus Geographicus. Ibidem*, 1578, 1596, *in-folio.*

Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes, ab Ortelio & Joanne Viviano deſcriptum. Ibidem, 1588, *in*-8. *Jenæ*, 1684, avec les Opuſcules de *Conrad Peutinger.*

Aurei ſæculi imago. Antverpiæ, 1598, *in*-4, avec figures. Il y décrit la vie, les mœurs & la religion des anciens Allemands.

Deorum, Dearumque Capita, è veteribus Numiſmatibus, Franciſci Sweertii curâ, Gallæi manu. Bruxellis, 1683, *in*-4.

Quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'*Abraham Ortelius* ait fait une étude particuliere de la Médecine, il a cependant compoſé un Traité qui eſt cité dans la Bibliotheque

Botanique de *Séguier*; & c'eſt à raiſon de cet Ouvrage, qui ſuppoſe que ſon Auteur avoit quelques connoiſſances des plantes, qu'on a fait mention de lui dans cet Article :

Syntagma herbarum encomiaſticum. Antverpiæ & Lugduni Batavorum, 1614, *in*-4.

ORTLOB, (Jean-Fréderic) d'Oels en Siléſie, fut reçu Docteur en Médecine à Leipſic le 18 Septembre 1684. Quoiqu'il eût fait aſſez de progrès dans ſes études, il ſe rendit juſtice & ſentit combien il étoit encore éloigné de cette perfection de connoiſſances, que doit avoir un Médecin qui veut ſe diſtinguer de la foule. Ce fut pour ſe mettre en état de figurer un jour avec honneur dans l'exercice de ſa profeſſion, qu'il voyagea en Hollande, en Angleterre & en France. Il y vit les hommes les plus célebres & profita tellement de leurs lumieres, qu'étant revenu à Leipſic, où il ſe fit aggréger à la Faculté, il ne tarda pas à y être ſucceſſivement nommé à la Chaire extraordinaire d'Anatomie & à l'ordinaire de Phyſiologie. *Ortlob* étoit Médecin de Fréderic-Auguſte, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, & Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, ſous le nom de *Démocede*, lorſqu'il mourut le 12 Décembre 1700. Nous avons de lui :

Analogia nutritionis plantarum & animalium. Lipſiæ, 1683, *in*-4. La date de cette Diſſertation fait voir que cet Ecrit n'eſt autre choſe qu'une Theſe qu'il ſoutint pendant le cours de ſes études.

Hiſtoria partium corporis humani. Ibidem, 1691, *in*-4. Il y avance une opinion ſinguliere ſur le mouvement du diaphragme. Il prétend que cette cloiſon muſculeuſe agit paſſivement, & qu'elle ne ſe meut qu'en conſéquence de l'action du cœur, à raiſon de l'attache du péricarde.

Diſſertatio de veſicatoriis. Lipſiæ, 1696, *in*-4.

Hiſtoria partium & œconomiæ hominis ſecundùm naturam, ſeu, Diſſertationes Anatomico-Phyſiologicæ in Academia Lipſienſi publicè ventilatæ & in uſum Philiatrorum collectæ. Ibidem, 1696, *in*-4. C'eſt un Recueil de trente-ſept Diſſertations.

OSAIBÉA, (Ebn Abu) Auteur Arabe du treizieme ſiecle, communément nommé *Abu Elaigbbas*, a compoſé une Hiſtoire des Médecins, qui eſt fort ample & diviſée en quinze chapitres. Il n'y traite pas ſeulement de l'origine de la Médecine & de ce qui concerne les anciens Médecins Grecs, mais encore de l'Hiſtoire des Médecins Chrétiens, Mahométans, Arabes, Egyptiens, Syriens, Juifs, &c. Le manuſcrit de cet Ouvrage, qui s'étend juſqu'à l'an 1239, ſe trouve dans la Bibliotheque de Leyde. *Herbelot*, qui donne à cet Auteur le nom de *Mouaffek Ben Ahmed Ben Caſſem*, *Ben Abi Oſſaïbeâh*, dit qu'il mourut l'an de l'Hégire 668, de ſalut 1269 ; ce qui porte à croire qu'il eſt différent de cet *Abi-Osbaia* qui a vécu au plutôt dans l'onzieme ſiecle.

OSIRIS ou APIS, fils de *Jupiter* & de *Niobé*, ſelon la Fable, & ſelon d'autres, fils de *Saturne* & de *Cybele*, regna quelque tems ſur les Argiens, puis ayant cédé ſon royaume à ſon frere *Egialée*, il voyagea en Egypte dont il ſe rendit maître. Ce fut dans ce pays qu'il épouſa *Io* ou *Iſis*. Les Egyptiens,

ſes nouveaux ſujets, lui durent les loix excellentes qu'il établit parmi eux, & l'introduction des Arts utiles qui contribuerent tant à la félicité publique. Une Inſcription fut la récompenſe des ſoins généreux d'*Oſiris*. Elle ſe voyoit dans la ville de Nyſa, que quelques-uns placent en Arabie & d'autres en Egypte, & elle étoit écrite en caracteres ſacrés. Voici le ſens qu'elle préſentoit. « Mon pere » eſt *Cronos*, le plus jeune de tous les dieux. Je ſuis le Roi *Oſiris*, qui ai » porté mes armes par toute la terre, juſqu'aux contrées inhabitables des Indes, » juſqu'à celles qui ſont ſous l'Ourſe, juſqu'aux ſources du Danube, & ailleurs » juſqu'à l'Océan. Je ſuis le fils ainé de *Cronos* & le rejetton d'une belle & » noble race; je ſuis parent du jour; il n'y a point de lieu au monde où » je n'aie été, & j'ai rempli tout l'Univers de mes bienfaits. »

Diodore, qui rapporte cette Inſcription, fait entrevoir qu'on doit placer l'invention de la Médecine parmi les bienfaits, dont *Oſiris* a rempli l'Univers. Saint *Clément* d'Alexandrie parle plus ouvertement; il dit qu'*Apis*, Egyptien naturel, a inventé la Médecine avant qu'*Io* vînt en Egypte. *Cyrille*, qui étoit de la même ville que *Clément*, ajoute qu'*Apis* Egyptien, l'un des plus conſidérables qui ſerviſſent dans les temples de ſa patrie, entendoit la Philoſophie Naturelle, & qu'il fut le premier qui inventa l'Art de la Médecine, ou qui l'exerça avec plus de ſuccès que ceux qui l'avoient précédé.

Il ſemble d'abord qu'il y a de la contradiction dans ce qu'on vient de rapporter, & que cet *Apis*, dont parle *Cyrille*, doit être différent d'*Oſiris* qu'on a dit avoir été Roi, puiſque le premier eſt nommé Prêtre d'Egypte. Il n'y a cependant là aucune contradiction; car le Sacerdoce & la Royauté furent ſouvent réunis dans la même perſonne. *Plutarque* nous apprend d'ailleurs qu'*Apis* & *Oſiris* étoient, ſelon la tradition des Egyptiens, deux noms différens d'un même homme; & il ajoute que *Sérapis* eſt ſon troiſieme nom, mais que *Sérapis* eſt un mot Egyptien, & *Oſiris* un mot Grec.

Ces différentes dénominations d'une même perſonne n'ont point été reçues par tous les Auteurs anciens; il en eſt qui veulent que *Sérapis* ne ſoit pas le même homme. Les uns ont cru que celui-ci n'eſt point différent de *Pluton*; mais d'autres repliquent que les Egyptiens donnerent ce dernier nom à *Oſiris*, parce qu'il introduiſit l'uſage d'enſevelir les morts, de les transférer dans un ſépulcre, & de leur rendre d'autres devoirs: ce qui lui mérita l'honneur d'être appellé le *Dieu des morts* & le Souverain des enfers.

On a encore voulu que *Sérapis* fût le même qu'*Eſculape*. *Voſſius* le fait paſſer pour *Joſeph*, à qui les Egyptiens rendoient les honneurs divins, en reconnoiſſance des bienfaits que leur nation en avoit reçus. Mais cette variété d'opinions ne doit point ſurprendre; il eſt même bien difficile de percer juſqu'au vraiſemblable, à travers le cahos de la Fable & de la Mythologie. Et pour tout dire, *Oſiris*, à qui *Plutarque* donne le nom de *Sérapis*, a encore paſſé pour être le même que *Dionyſius* ou *Bacchus*. Au moins eſt-il vrai que le lierre conſacré particulierement à *Bacchus*, s'appelloit en Langue Egyptienne *Chenoſiris*, qui ſignifie *plante d'Oſiris*.

OSTENFELD,

OSTENFELD, (Christian) savant Médecin du XVII siecle, que la curiosité & l'amour des Sciences engagerent à faire de longs voyages, étoit de Wibourg, ville de Dannemarc dans le Nord-Jutland, où il naquit le 14 Septembre 1619. A peine eut-il obtenu le degré de Bachelier en Philosophie dans les Ecoles de l'Université de Copenhague, qu'il lui prit déja l'envie de voyager, & qu'il se mit en route pour la Hollande, l'Angleterre & la France qu'il parcourut. Il étoit revenu à Wibourg en 1642, & on lui confia la direction des Ecoles de cette ville. En 1643, il fut reçu Maître-ès-Arts à Copenhague & n'en continua pas moins de remplir les devoirs de sa charge; mais comme le goût qu'il avoit pour les voyages, s'étoit fortifié par les premiers qu'il avoit faits, il saisit l'occasion qui se présenta, en 1647, d'en entreprendre d'autres avec les Comtes de Holk, qu'il accompagna en qualité de précepteur. Il abdiqua dès lors son emploi à Wibourg, suivit ces jeunes Seigneurs, & vit avec eux les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Savoie, l'Italie & la France. Au bout de trois ans, il revint dans sa patrie, mais il n'y fit pas un long séjour; car il en sortit pour la troisieme fois, en 1651, & parcourut encore les Pays-Bas & l'Allemagne, d'où il passa à Venise & ensuite à Padoue, dans le dessein de s'appliquer à la Médecine. La maturité de l'âge, les connoissances qu'il avoit recueillies dans ses courses, & plus encore son goût décidé pour cette Science, dont il fit une étude méthodique & constante, lui mériterent à Padoue une réputation qui l'éleva au dessus de ses condisciples, & enfin le bonnet de Docteur qu'il reçut le 19 Mai 1655. Sa promotion le guérit de son humeur ambulante. Ce ne fut qu'alors qu'il songea de bon à se fixer dans sa patrie, où il fut accueilli avec distinction. Le 23 Janvier 1656, on le nomma à une Chaire de Médecine à Copenhague; il fut même choisi Recteur de l'Université de cette ville en 1657, & Bibliothécaire en 1662. Mais comme *Ostenfeld* avoit plus d'une sorte de mérite, on lui donna encore entrée dans le Conseil Aulique & on l'employa dans plusieurs affaires d'Etat. Il mourut le 31 Août 1670, après avoir rendu beaucoup de services à sa patrie & mis au jour les Ouvrages suivans, qui dans le fonds ne sont pas bien considérables:

Oratio in obitum D. Thomæ Finckii. Hafniæ, 1656, *in*-4.
Prodromus Exercitationum de Medicinæ fundamentis. Ibidem, 1656, *in*-4.
Dissertatio de fœtûs humani generatione. Ibidem, 1667, *in*-4.

OVERDATZ (Louis) étoit d'Enghien, ville du Hainaut, où l'on croit qu'il naquit vers l'an 1630, de *Pierre Overdatz* & de *Jeanne de Clercq*. Il fit de bonnes études de Médecine qui lui mériterent le bonnet de Docteur en cette Science; après quoi, il alla se fixer à Bruxelles, où il étoit, en 1668, Médecin du Marquis de Castel-Rodrigo, Gouverneur des Pays Bas. Dans les patentes de Charles II, signées le 20 Juillet 1677, par lesquelles ce Prince l'ennoblit, il est qualifié *Médecin du train de l'Artillerie du Roi au Pays-Bas. Overdatz* finit ses jours à Bruxelles; mais on ignore la date de sa mort qui doit être arrivée au plutôt en 1682. Ce Médecin a donné un Traité abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir, à l'usage des pauvres. Il est écrit

en Flamand, & il fut imprimé à Bruxelles en 1668, *in*-12. La ville de Mons, ma patrie, éprouva les ravages de la peste qui désoloit le Brabant. Cette maladie y regnoit en 1667; mais les sages précautions qu'on y prit, en arrêterent heureusement les progrès.

OVIÉDO, (Jean-Gonsalve D') en Espagnol, *Gonçalo Hermandez de Oviedo y Valdes*, naquit à Madrid vers l'an 1478. Il fut élevé parmi les pages de Ferdinand, Roi d'Aragon, & d'Isabelle, Reine de Castille, & il se trouva à Barcelone en 1493, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage à l'Isle *Haiti*. Comme *Oviédo* avoit lié connoissance avec les compagnons de ce voyageur, & que depuis il s'étoit souvent entretenu avec ceux qui revinrent des Isles Antilles pendant le cours des années suivantes, il ne lui fut pas difficile de se mettre au fait de ce qui s'étoit passé dans ces premieres navigations au nouveau monde. Les recherches d'*Oviédo* & les services qu'il avoit rendus à l'Espagne pendant la guerre de Naples, déterminerent le Roi Ferdinand à l'envoyer, en 1513, à l'Isle Haiti, nommée par Colomb *Hispaniola*, aujourd'hui Saint Domingue, pour être directeur des mines d'or & d'argent de ce pays. Il s'acquitta de cet emploi à la satisfaction de son maître; & comme il avoit le cœur bon & humain, il mit à profit ses connoissances sur les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant la guerre de Naples contre les François, & chercha dans le nouveau monde, d'où ce mal étoit venu en Europe, les remedes que l'on employoit le plus efficacement contre lui. Il ne se borna cependant point à ces premieres recherches; il les étendit à tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ces riches & vastes régions, & à son retour en Espagne, il en rassembla le recueil qu'il dédia à Charles-Quint, en 1525, sous le titre de *Summario de la Historia general y natural de las Indias Occidentales*. Il augmenta depuis cet Abrégé & il le publia, en 1535, sous cet autre titre: *La Historia general y natural de las Indias Occidentales*. C'est dans cet Ouvrage qu'*Oviédo* prétend que la vérole est endémique dans l'Isle Haiti, & que delà elle est passée en Espagne & ensuite à Naples. *Astruc*, qui en fait mention dans le Traité qu'il a écrit sur cette maladie, cite l'opinion de cet Auteur Espagnol à l'appui de celle qu'il avoit lui-même sur l'origine de la vérole. Il est vrai que l'Auteur d'une Brochure qui parut en 1774, sous le titre d'*Examen Historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe*, réfute le témoignage tiré d'*Oviédo* & déduit des paroles de cet Espagnol plusieurs conséquences qui détruisent l'assertion d'*Astruc*. Mais ces conséquences sont d'autant plus fausses, qu'il fait parler *Oviédo* avant son départ pour l'Isle de Saint Domingue en 1513, pendant que la premiere édition de son Ouvrage date de 1525. Ainsi, au-lieu de la conséquence qu'on tire, page 66 de la Brochure: *Donc Oviédo avoit vu la vérole avant l'arrivée de Margarit de l'Amérique*; il faudroit dire: donc *Oviédo* avoit vu la vérole avant son départ pour le nouveau monde en 1513, & il en avoit eu tout le tems. Ces autres conséquences ne sont pas plus justes: *Donc Oviédo savoit que les vérolés souffroient des douleurs, avant d'avoir vu Margarit, donc alors la maladie vénérienne étoit connue, & très-connue en Espagne avant* 1496. Il est bien plus naturel d'inférer qu'un Ecrivain qui publioit son Ouvrage 30 ans après cette date, n'avoit pris les notions qu'il avoit de la vérole que depuis l'arrivée de *Margarit*, mais qu'il les

avoit perfectionnées par des obſervations qu'il recueillit lui-même en Amérique. Quoi qu'il en ſoit de cette diſcuſſion, *Oviédo* vante l'uſage du Bois de Guaïac pour la guériſon de la maladie vénérienne; & ſi l'on en croit *Falloppe*, cet Eſpagnol fut le premier Européen qui s'en ſervit à cette fin. Telle eſt la penſée de la plupart des Auteurs ſur le compte d'*Oviédo*, relativement à la connoiſſance qu'il avoit de la vérole & à ce qu'il en a écrit; mais d'autres y ont mis plus de fineſſe; & ſans faire attention à ce qu'*Oviédo* dit lui-même en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire Naturelle des Indes Occidentales, ils ont imaginé cette anecdote. *Oviédo*, diſent-ils, étoit à Naples lorſque la vérole commença à s'y faire ſentir vers la fin du XV ſiecle. Il fut atteint de cette maladie, & faiſant réflexion qu'elle étoit venue de l'Amérique, il ne douta point qu'il n'y eût dans ce pays-là des remedes propres à s'en délivrer. Dans cette penſée, il entreprit d'y aller; & comme il vit qu'on employoit le Bois de Guaïac avec ſuccès, il ſe mit au fait de la maniere dont on s'en ſervoit, & fut guéri par l'heureuſe expérience qu'il en fit ſur lui même. A ſon retour en Eſpagne, il s'érigea en Médecin des maux vénériens qu'il traita avec le Guaïac; & cette méthode lui réuſſit ſi bien, qu'il devint fort riche en peu de tems, & laiſſa beaucoup de biens à ſes enfans. Cette hiſtoire, faite à plaiſir, ne s'accorde ni avec le caractere d'*Oviédo*, ni avec l'emploi qu'il avoit rempli à Saint Domingue, ni avec ce qu'il a écrit lui-même.

OWEN, (George) natif de la Province de Worceſter en Angleterre, fut reçu Docteur en Médecine à Oxford l'an 1527. Il ſe fit aggréger au Collège Royal de Londres en 1544, quoiqu'il fût déja premier Médecin de Henri VIII. On dit qu'il fit l'opération céſarienne à Jeanne Seymour, troiſieme femme de ce Prince; & voici ce que le Pere d'Orléans rapporte à ce ſujet dans ſon Hiſtoire des révolutions d'Angleterre. « A peine eut-on enlevé le corps d'Anne de Boulen » de deſſus l'échafaud, qu'Henri épouſa Jeanne Seymour qui le rendit pere d'un » fils. La naiſſance de ce Prince coûta la vie à ſa mere. Comme elle étoit en » travail d'enfant, le Roi ayant été averti qu'il falloit ſe réſoudre à perdre la Reine, » ſa femme, ou ſon fruit : allez, dit il, qu'on ſauve le fruit : il eſt aſſez de » femmes au monde, mais on n'a pas quand on veut un fils. Sur cette déciſion, » on ouvrit les entrailles à Jeanne Seymour; & on en tira Edouard VI. » *Owen* fut encore premier Médecin de ce dernier, ainſi que de Marie qui lui ſuccéda. Des poſtes auſſi brillans lui procurerent la plus haute conſidération. Il la méritoit par lui-même, car il a paſſé pour un des plus grands Médecins de ſon tems, & il a joui de cette réputation juſqu'à ſa mort arrivée le 10 Octobre 1558.

P.

PAAW, (Pierre) dit *Pavius*, naquit à Amſterdam en 1564. Il commença ſes premieres études à Amersfort, ſous *Jean Geſſelius*, & les finit dans ſa patrie. A l'âge de ſeize ans, il ſe rendit à Leyde pour y faire ſon cours de Médecine, & après avoir aſſiſté aux Leçons de *Bontius*, d'*Heurnius* & de *Rembert Dodoens* pendant quatre ans, il alla à Paris pour y profiter de celles de *Duret* & de *Jean Fabre.* De Paris, il paſſa à Orléans & delà à Nantes, deſcendit la Loire & s'embarqua pour le Dannemarc. Comme le but de ſes voyages étoit de ſe perfectionner dans la Médecine, il pouſſa ſes courſes juſqu'à Roſtock, où il reçut le bonnet de Docteur en 1587, & ſe mit enſuite en chemin pour l'Italie. Il y fréquenta les Ecoles de Padoue & ne manqua aucune des diſſections du célebre *Fabrice d'Aquapendente.*

Paaw étoit né avec un tempérament mélancholique; & de ce chef, il n'en fut peut-être que plus propre à tirer parti de la profondeur des méditations qui perfectionnerent ſes talens. Mais comme il avoit encore l'eſprit perçant & la mémoire sûre, il acquit de ſi grandes connoiſſances, & ſe fit tant de réputation à ſon retour à Leyde, qu'il obtint une Chaire, en 1589, dans les Ecoles de Médecine de cette ville. Dès qu'il ſe vit fixé par cet emploi, il épouſa *Marie*, fille de *Jean Hauten*, Secretaire de Leyde. Toute ſon ambition fut alors de remplir honorablement la Chaire qu'on lui avoit confiée; il y mérita, en effet, l'eſtime du public & de ſes Collegues; il en fut même regreté à ſa mort arrivée le premier jour d'Août 1617, à l'âge de 54 ans. On lui doit les ornemens qui parerent le Théatre Anatomique de Leyde dans ſon établiſſement, ainſi que la formation du Jardin Botanique de cette ville. On lui doit encore les Ouvrages ſuivans:

Tractatus de exercitiis, lacticiniis & bellariis. Roſtochii.

Notæ in Galenum de cibis boni & mali ſucci. Ibidem. Il y a apparence que ces deux pieces ſont les Diſſertations qu'il ſoutint lorſqu'il prit ſes degrés à Roſtock.

Hortus publicus Academiæ Lugduno-Batavæ, ejus Ichnographia, deſcriptio, uſus; additô quas habet ſtirpium numerô & nominibus. Lugduni Batavorum, 1601, *in*-12, 1603, 1629, *in*-8.

Primitiæ Anatomicæ de humani corporis oſſibus. Ibidem, 1615, *in*-4, avec de figures de ſa façon ſur les *Sinus* du crâne. *Amſtelodami*, 1633, *in*-4.

Succenturiatus Anatomicus, continens Commentaria in Hippocratem de capitis vulneribus. Additæ ſunt annotationes in aliquot capita Libri octavi C. Celſi. Lugduni Batavorum, 1616, *in*-4.

Notæ & Commentarii in Epitomen Anatomicam Andreæ Veſalii. Ibidem, 1616, *in*-4. *Amſtelodami*, 1633, *in*-4.

De valvula inteſtini Epiſtolæ duæ. Oppenheimii, 1619, *in*-4, avec la premiere Centurie des Lettres de *Guillaume-Fabrice Hildanus.* L'Auteur nie l'exiſtence de la Valvule du Colon.

De peste Tractatus, *cum Henrici Florentii additamentis. Lugduni Batavorum*, 1636, *in*-12.

Anatomicæ Observationes selectiores. Hafniæ , 1657 , *in*-8. On les a insérées dans les III & IV Centuries des Histoires Anatomiques & Médicinales de *Thomas Bartholin*.

Methodus Anatomica. Cet Ouvrage est demeuré manuscrit ; M. *de Vick*, Médecin d'Amsterdam , l'avoit dans sa Bibliotheque.

PACCHIONI, (Antoine) célebre Médecin, Membre de l'Académie de Bologne, de Sienne & des Curieux de la Nature , étoit de Reggio dans le Modénois , où il naquit en 1664. Il fit ses premieres études dans sa patrie, avec beaucoup de succès , & s'appliqua ensuite à la Philosophie & aux Mathématiques. Dès qu'il eut fini son cours de Médecine , il alla à Rome , où il s'attacha à *Malpighi* qui le produisit dans la pratique. L'estime de ce savant Maître lui procura la confiance des habitans de Tivoli , chez qui il exerça son Art avec beaucoup de réputation pendant près de six ans. Au bout de ce terme , on le rappella à Rome , où il se fit connoître si avantageusement de *Lancisi* , que ce Médecin l'associa à son travail au sujet de l'explication des planches d'*Eustachi*. Tour à tour disciple & ami de *Malpighi* & de *Lancisi* , il suivit le goût de ses Maîtres & s'occupa beaucoup de la dissection. La dure mere fut le principal objet de ses recherches anatomiques ; mais tout ce qu'il a écrit n'est pas conforme à la vérité. Il a prétendu , entre autres choses , avoir découvert quelques glandes conglobées dans les environs du sinus longitudinal, pendant que *Nuck* en a formellement nié l'existence, & que *Malpighi* , ce scrutateur attentif des glandes , n'en a point parlé. *Mery* a cependant communiqué à l'Académie des Sciences de Paris une observation qui semble appuyer l'assertion de *Pacchioni*. Mais ce point n'est pas celui sur lequel notre Médecin a eu plus à se défendre ; son sentiment sur la structure musculeuse de la dure mere a été combattu par plusieurs Anatomistes , & en particulier par *Baglivi* , *Bazani* & *Fantoni*.

A travers ces défauts, les Ouvrages de *Pacchioni* sont estimables par tant d'endroits, qu'ils ont été recueillis sous le titre d'*Opera omnia* avec figures. On les a réimprimés après la mort de l'Auteur, arrivée à Rome en 1726 ; l'édition publiée dans cette ville en 1741 , *in*-4, est la quatrieme. Les éditions séparées sont :

De duræ matris fabricâ & usu Disquisitio Anatomica , *quam clarissimo Lancisio sacram esse voluit. Romæ*, 1701, *in*-8.

Dissertatio Epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ, *indèque ortis lymphaticis ad piam meningem productis*, *ad clarissimum Virum Lucam Schroeckium. Ibidem*, 1705 , *in*-8.

Dissertationes binæ ad spectatissimum Virum Joannem Fantonum datæ, *cum ejusdem Responsione*, *illustrandis duræ meningis & ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ. Ibidem*, 1713, *in*-8. C'est dans ces Ecrits que sont contenues les défenses de *Pacchioni* & les objections de *Fantoni*.

Dissertationes Physico-Anatomicæ de dura meninge humanâ, *novis experimentis & lucubrationibus auctæ & illustratæ. Ibidem*, 1721, *in*-8.

Parmi les nouvelles pieces dont on a enrichi l'édition de 1741, on remarque:

Epiſtola ad Ludovicum Teſti de novis circa ſolidorum & fluidorum vim in viventibus, ac duræ meningis ſtructuram & uſum obſervationibus.

Veſicantium damna in multis morbis.

Prolapſi cordis Hiſtoria.

PACCHIUS ANTIOCHUS, diſciple de *Philénides*, fit la Médecine au commencement du premier ſiecle, & mourut ſous le regne de Tibere, quelques années avant cet Empereur qui finit ſa vie voluptueuſe l'an 37. On ne connoît ce Médecin que par *Scribonius Largus* qui en parle dans ſon Livre *De compoſitione medicamentorum*, au ſujet d'un antidote contre la douleur de côté, exempte ou accompagnée de fievre. M. *Goulin* rend ainſi le texte de *Scribonius*, page 233 de ſes *Mémoires Littéraires*, *Critiques*, *Philologiques*, *Biographiques & Bibliographiques*, *pour ſervir à l'Hiſtoire ancienne & moderne de la Médecine*: » Il obſerve » que les Anciens ont connu les effets merveilleux de cet antidote, mais que » la célébrité de ce remede eſt due ſur-tout à *Pacchius Antiochus* qui s'enrichit » beaucoup par les nombreux ſuccès qu'il obtint en l'employant pour les cas » les plus difficiles; mais, ajoute-t-il, tant qu'il vécut, il ne communiqua ſa » compoſition à perſonne. Après ſa mort, la recette de cet antidote fut remiſe à » Tibere dans un écrit qui lui étoit adreſſé (ſans doute par le Médecin qui lui » faiſoit de ſon antidote une eſpece de legs) & dépoſée enſuite dans les Biblio- » theques publiques où je l'ai recueillie, dit *Scribonius*, n'ayant jamais pu me la » procurer avant ce tems, bien que j'aie mis tout en uſage pour la découvrir. » Il ſe renfermoit tout ſeul pour le compoſer, & ne ſe fioit qu'à lui-même; & » afin de mieux tromper ſes gens ou ſes éleves, il faiſoit broyer plus de drogues » qu'il n'en entroit dans ſon antidote. Au reſte, il déclaroit, dans cet écrit, qu'il » n'étoit pas de ſon invention, mais qu'il en avoit ſuivi les bons effets avec ſoin. »

PACIUS, (Fabius) neveu de la femme d'*Alexandre Maſſaria*, étoit de Vicenze, ville d'Italie dans l'Etat de Veniſe, où il naquit en 1547, au ſeptieme mois de la groſſeſſe de ſa mere. Il ſe mit de bonne heure à étudier les Belles-Lettres, les Langues ſavantes & la Philoſophie, & il y fit de grands progrès malgré ſa jeuneſſe. Ce fut ſur-tout du côté des Belles-Lettres qu'il ſe fit alors admirer; il donna au public une Comédie Italienne, intitulée *Eugene*, qui fut généralement goûtée.

De l'école des beaux Arts, il paſſa à celle de la Faculté de Médecine. Comme il s'appliqua à cette Science avec autant d'ardeur que de goût, il ſe mit ſi bien au fait des regles de la ſaine pratique, qu'étant revenu à Vicenze, il mérita la confiance de ſes concitoyens avant que d'avoir obtenu le titre académique, ſur lequel le public fonde ordinairement la ſienne. Il fit la Médecine dans ſa patrie dès l'an 1568, & ne fut reçu au Doctorat à Padoue que le 9 Juin 1575. Déja ſuffiſamment connu à Vicenze par les preuves qu'il avoit données de ſon ſavoir, il n'y parut qu'avec plus d'éclat, & malgré les occupations d'une pratique nombreuſe, il y enſeigna encore la Philoſophie & la Médecine. Ces leçons privées ne tarderent point à mettre au jour l'étendue & la ſolidité de ſes talens; les per-

ſonnes les plus diſtinguées dans les Sciences rendirent juſtice à ſon mérite & l'honorerent lui-même de leur amitié. Sa réputation paſſa bientôt à Pavie, à Meſſine, & en d'autres villes plus célebres encore par les Univerſités qu'on y avoit fondées; elles témoignerent à l'envi le plaiſir qu'elles auroient de ſe l'attacher en qualité de Profeſſeur. *Pacius* étoit bien en état de remplir les Chaires qu'on vouloit lui confier; mais l'amour de la patrie & le ſoin de ſa famille le retinrent ſi fortement, qu'il ne fut pas même ébranlé par les offres avantageuſes que lui fit faire le Roi de Pologne pour l'attirer à ſa Cour, en qualité de premier Médecin de ſa perſonne. A peine put-on le déterminer à quitter ſa ville natale pour aller à Veniſe, où il s'arrêta peu de tems. Empreſſé de revenir chez lui, il y paſſa des jours heureux au milieu de ſa famille qui le perdit l'onzieme d'Octobre 1614, à l'âge de 67 ans. Ses fils, héritiers de ſon nom comme de ſa réputation, ont fait honneur à l'un & à l'autre; ils ont eu la ſatisfaction de voir les Ouvrages de leur pere accueillis dans toutes les Ecoles d'Italie. *Tomaſini* dit qu'il en compoſa pluſieurs, mais qu'ils ne furent pas tous imprimés. Les Bibliographes ne parlent que des deux ſuivans:

Commentarius in ſex priores Galeni Libros Methodi medendi. Vicentiæ, 1598, *in-folio.*

Commentarius in ſeptimum Galeni Librum Methodi medendi, quæſtionibus phyſicis & medicis refertus: accedit de Morbo Gallico per methodum curandô. Vicentiæ, 1608, 1610, *in-folio.*

PACQUOTTE, (Charles-Guillaume) Conſeiller-Médecin ordinaire de ſon Alteſſe Royale Léopold, Duc de Lorraine & de Bar, enſeigna dans les Ecoles de la Faculté de Pont-à-Mouſſon. Comme il y avoit ſoutenu, en 1718, une Theſe ſur la convenance des Eaux de cette ville avec la ſtructure du corps humain, & leur efficacité contre les maladies les plus opiniâtres, l'accueil qu'on fit à cette Theſe l'engagea à la traduire en François, & à la joindre à la fin de la Diſſertation ſuivante:

Diſſertation ſur les eaux minérales de Pont-à-Mouſſon. Nancy, 1719, *in*-12. Ces eaux, qui ſont ferrugineuſes, ont leur ſource au milieu des vignes à mi-côte, en montant au château de Monçon.

On a encore de la façon de *Pacquotte:*

Diſſertation ſur la maladie épidémique qui regne dans le Pays Meſſin. Pont-à-Mouſſon, *in*-8.

PÆON, certain perſonnage que les Poëtes ſont Médecin des Dieux, eſt cité par Lucien qui en parle en ces termes: *Omnium Medicus in cælo deorum.* Homere dit, dans le cinquieme Livre de l'Iliade, que Pluton, bleſſé par Hercule, fut guéri par *Pæon*; mais comme *Euſtatius* & les autres qui ont laiſſé des Commentaires ſur Homere, aſſurent que ce nom veut dire en Grec *guérir*, & qu'il appartient à *Apollon* à qui il a été conſtamment donné, on s'arrête ici, pour renvoyer le Lecteur à l'Article APOLLON.

PAIRE, (G. DE) Docteur en Médecine, fut Bourguemeſtre de la ville de Hui, ſa patrie, où il exerça ſa profeſſion avec honneur. Il a publié un Ouvrage ſous ce titre:

Observations sur les Eaux Minérales de Sainte Catherine à Hui. Liege, 1720, *in*-12.

PAISEN (Matthias) étoit d'Hambourg, où il naquit le 4 Février 1643. Il fit son cours de Médecine à Leyde, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur en 1666, il parcourut le reste de la Hollande, & voyagea ensuite en Angleterre & en France. De retour à Hambourg, il mérita la confiance du public & celle des Magistrats; car il étoit chargé du soin de l'Hôpital de cette ville, lorsqu'il mourut le 9 Octobre 1670. *George Matthias* dit qu'il écrivit plusieurs Ouvrages, entr'autres une Lettre contre le Triumvirat intestinal d'*André Cassius*; mais *Manget* se borne à citer quelques observations qu'on trouve dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature.

PAITONI (Jean-Marie) naquit à Venise au commencement de ce siecle, de *Barthélémi* & d'*Elisabeth Santinelli*, sœur du célebre Pere Stanislas Santinelli de l'Ordre des Somasques, qui s'est distingué à Rome par ses emplois & ses Ouvrages. *Jean-Marie* fit ses premieres études dans sa patrie, mais il se rendit à Padoue pour le cours de Rhétorique. Il ne l'eut pas plutôt achevé, qu'il revint à Venise, où il s'appliqua successivement à la Philosophie, aux Mathématiques, à l'Anatomie, à la Botanique, & aux autres parties de la Médecine. Ses progrès furent si rapides, qu'on lui accorda les honneurs du Doctorat en cette derniere Science, quoiqu'il ne fût âgé que de 17 ans. Trop jeune pour marcher seul dans les routes épineuses de la pratique, mais d'un esprit assez réfléchi pour observer les démarches de la Nature, il se mit sous la direction de *François Ludovici*, célebre Médecin de Venise, & il apprit, sous lui, l'art important de voir les maladies en visitant les malades. Ce fut alors qu'il redoubla d'ardeur pour l'étude; il embrassa toutes les Sciences qui ont quelque rapport avec la Médecine, & sur-tout l'Histoire naturelle qu'il aima & cultiva particulierement. Déja plein de connoissances à l'âge de 19 ans, il osa en faire part au public dans de savantes Dissertations sur la génération de l'homme. Elles sont écrites en Italien, sous ce titre : *Della generazione dell' huomo, Discorsi.* La premiere & la seconde partie ont paru à Venise en 1722, *in*-4, la troisieme & la quatrieme en 1726, dans la même ville & sous le même format. *Paitoni* y soutient le systême des Ovaristes. Il se fonde sur la reproduction de quantité d'animaux par les œufs, des végétaux par les semences, d'où il conclut que la Nature, uniforme dans ses opérations, emploie des moyens semblables pour la génération des animaux vivipares. *Pierre Bianchi* de Raguse s'éleva contre le sentiment de notre Auteur, & prit cette querelle d'autant plus à cœur, que l'opinion de *Vallisnieri*, son maître, y étoit attaquée. *Bianchi* écrivit plusieurs Lettres à ce sujet, auxquelles *Paitoni* répondit par un Ouvrage intitulé :

Vindiciæ contra Epistolas Petri Bianchi. Faventiæ, 1724, *in*-4.

On a encore de la façon de notre Médecin :

De vita & meritis Fabricii Bartholeti commentarius. Venetiis, 1740, *in*-8.

PALAMEDE, personnage du XXIX siecle du monde, empêcha, par ses conseils, que la peste qui ravageoit l'Hellespont & Troye même, n'attaquât personne dans le camp des Grecs qui étoient devant cette ville. Le lieu qu'occu-

poient les assiégeans étoit fort mal-sain ; mais *Palamede* ayant eu l'avantage de prévoir la maladie, les précautions qu'il suggéra pour l'éviter réussirent d'autant mieux, qu'elles partoient d'une diete capable de rendre les Grecs moins susceptibles de la contagion.

Palamede avoit prédit cette peste, sur ce que plusieurs loups étoient descendus du Mont Ida & s'étoient jettés sur le bétail & même sur les hommes. Assez Philosophe pour raisonner sur l'importance du régime en pareille conjoncture, il ordonna qu'on mangeât peu, qu'on s'abstînt de toute chair d'animaux, & qu'on fît beaucoup d'exercice. Avec tout cela, dit *Leclerc*, *Palamede* ne prétendoit pas être Médecin. Si l'on en croit *Philostrate*, il refusa même d'être instruit de la Médecine par *Chiron*, parce qu'il regardoit cette Science comme ennemie de Jupiter & des Parques, & que le supplice d'*Esculape*, qui avoit été foudroyé, lui faisoit peur. Cet Auteur ajoute que si *Palamede*, qui en savoit plus que *Chiron*, avoit cru la Médecine utile aux hommes, il l'auroit inventée, aussi bien que tant d'autres belles choses, dont on lui a attribué la découverte. Mais *Philostrate* ne fait pas attention que la Médecine étoit déja inventée, puisque de l'aveu même de *Palamede*, elle étoit pratiquée par *Chiron* & par *Esculape*. Il s'égare encore sur le mépris qu'il prête à *Palamede* au sujet de la Médecine. En effet, ce Héros Grec eut bien recours à cette Science, puisqu'il l'employa pour garantir ses compatriotes de la peste, dont ils étoient menacés, & qu'il tira parti des préceptes de la diete, sur lesquels rouloient principalement les opérations de la Médecine ancienne.

PALATIUS, (Philippe) de Trévi, dans le Duché de Spolette en Italie, étudia la Médecine à Padoue sous *Jean-Baptiste Monti*, *Victor Trincavelli* & *Gabriël Fallopio*. Il n'eut pas plutôt reçu le bonnet de Docteur en l'Université de cette ville, qu'il donna tant de preuves de son habileté, qu'on sentit dès lors tout ce qu'il vaudroit un jour. En effet, il fut recherché dans les principales provinces d'Italie pour les personnes les plus distinguées ; mais ce qui releve davantage son mérite, c'est qu'il ouvrit le chemin à *César Magatus*, pour simplifier la Chirurgie. Il vit avec peine les abus qui résultoient de la méthode mal-adroitement officieuse des Chirurgiens du XVI siecle dans le traitement des plaies, & il publia un petit Ouvrage dans lequel il donne des conseils utiles pour la réforme de ces abus. Il est intitulé :

De vera methodo quibuscunque vulneribus medendi cum eo medicamento, quod aquâ simplici & frustulis de Cannabe vel de lino constat. Perusiæ, 1570, *in*-8. Quoique ce Livre ne comprît qu'environ cinquante pages, dont une partie traite encore de matieres étrangeres à son principal objet, il fut si bien reçu en Italie, que *Barthélémi Blondus* orna l'édition Latine de cette Epigramme :

Si chartas numeres, parvus, si pondera rerum
Species, te Lector, judice, magnus erit ;
Auctorisque Liber, scriptum nisi nomen haberet
Crederet auctorem quilibet Hippocratem.

PALFIN, (Jean) Chirurgien & Anatomiste, étoit de Courtrai, où il naquit en 1649, peut-être en l'année suivante. Cet homme est recommandable par le grand amour qu'il eut pour son Art ; il l'enseigna publiquement à Gand, en qualité de Lecteur, & il s'acquit assez de réputation dans cette ville. Il s'en fit même chez l'étranger par les Ouvrages qu'il publia ; mais comme ils sont presque entierement tirés de ceux d'autrui, & qu'on y trouve peu d'Observations qui lui soient propres, on n'a pas tardé à les apprécier à ce qu'ils valent. Dans son Anatomie Chirurgicale, qui parut en Flamand à Leyde, *Palfin* fait mention des instrumens les plus nouveaux de son tems & donne la description de plusieurs autres, parmi lesquels on remarque un Bistouri herniaire, fort ressemblant à celui dont *Ledran* s'est fait honneur.

Comme *Palfin* étoit fort curieux de tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de la Chirurgie, il passa plusieurs fois à Londres & à Leyde, pour y voir par lui-même les progrès que faisoit cet Art utile dans ces deux villes. Il alloit presque tous les ans à Paris, & il y recueilloit, de la bouche des savans Maîtres de cette Capitale, les principes des nouvelles méthodes & le détail des découvertes les plus intéressantes. Ce n'est pas que *Palfin* n'en fit quelquefois lui-même. Vers l'année 1722, il apporta à Paris une sorte de *Forceps*, connu sous le nom de *Tire-tête de Palfin*, revendiqué ensuite par *Ledoux*, Chirurgien d'Ipres, & qui a subi depuis ce tems-là bien des corrections & des perfections. M. *Levret*, qui en parle, croit que la premiere idée de cet instrument est due à la cuillere de *Paré* laquelle fait exactement la moitié de l'instrument de *Palfin* ; & que celui-ci fit son *Forceps* en ajoutant une seconde cuillere, les deux se regardant par le creux.

Notre Chirurgien mourut à Gand en 1730, à l'âge de près de 80 ans. On a de lui une Ostéologie en Flamand, qui fut bien reçue lorsqu'elle parut à Gand en 1701, *in*-12. Elle fut réimprimée à Leyde en 1702 & en 1727, sous le même format, & traduite en Allemand, Breslau, 1730. L'Auteur en avoit préparé une édition Françoise, mais il mourut au moment qu'il alloit la donner à l'Imprimeur ; ce contretems n'empêcha cependant point qu'elle ne fût publiée à Paris en 1731, *in*-12. Les autres Ouvrages de *Palfin*, sont :

Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération, avec le Traité des monstres de *Fortunio Liceti*, & la description de celui né à Gand en 1703. Leyde, 1708, 1724, *in*-4, en Flamand.

Anatomie Chirurgicale, ou description exacte des parties du corps humain, avec des remarques utiles aux Chirurgiens dans la pratique de leur Art. Leyde, 1710, 1718, *in*-8, en Flamand. Leipsic, 1717, *in*-8, en Allemand. *Palfin* n'est pas le premier qui ait tenté de concilier l'Anatomie avec la Chirurgie ; plusieurs Auteurs l'avoient fait avant lui & mieux que lui. Mais comme son Ouvrage n'étoit pas sans mérite, *Devaux*, Chirurgien de Paris, le sollicita à le mettre en François ; & comme l'Auteur ne possédoit qu'imparfaitement cette Langue, il l'aida encore dans sa Traduction. Il veilla même à l'édition qui fut publiée à Paris en 1726, deux volumes *in*-8. Il en parut une seconde dans la même ville, 1734, deux volumes *in*-8, avec figures ; elle est due aux soins de *Boudon*, Docteur en Médecine établi à Ven-

dôme, qui l'a revue, corrigée & augmentée, qui l'a même enrichie de notes dans le premier volume & refondue dans le ſecond. L'Editeur y a joint les Obſervations Anatomiques & Chirurgicales de *Ruyſch* & celles de *Briſſeau*. M. *Antoine Petit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur d'Anatomie, de Chirurgie & de l'Art des Accouchemens, n'a pas jugé l'Ouvrage de *Palfin* indigne de ſon attention. On lui doit l'édition de Paris de 1753, en deux volumes *in*-8, avec un grand nombre de figures en taille-douce; mais il a entierement refondu ce Traité, qu'il a encore enrichi d'une Oſtéologie nouvelle. L'Anatomie Chirurgicale a paru en Italien, Veniſe, 1758, trois volumes *in*-8; en Allemand, 1760, *in*-12.

Palfin a traduit en Flamand le Traité des maladies des yeux d'*Antoine Petit*, Chirurgien à Mery ſur Seine, auquel il a joint, dans la même Langue, la découverte publiée par l'Académie des Sciences de Paris ſur la véritable opération de la Cataracte, une Lettre écrite par *Woolhouſe* ſur le même ſujet, le Mémoire de *Dominique Anel* touchant la guériſon de la fiſtule-lacrymale, & diverſes Obſervations qui lui ſont propres. Cette Traduction a paru à Leyde, 1714, deux volumes *in*-4.

PALINGENE, (Marcel) fameux Poëte du XVI ſiecle, dont le véritable nom étoit *Pietro Angelo Manzolli*, eſt connu par un Ouvrage en douze Livres, qui a paru ſous le titre de *Zodiacus vitæ*. Il y en a différentes éditions, entre autres, celles de Bâle, 1548, *in*-12, & de Lyon, 1581, même format. L'Auteur dédia ce Poëme, vers l'an 1530, à Hercule II d'Eſth, Duc de Ferrare, dont on prétend qu'il étoit Médecin, quoique d'autres aſſurent qu'il n'eut jamais cette qualité, mais qu'il fut ſimplement un de ces ſavans Luthériens que la Ducheſſe de Ferrare reçut à ſa Cour & qu'elle honora de ſa protection.

Malgré la variété d'opinions ſur l'état de *Palingene*, j'ai groſſi de ſon nom le Catalogue des Médecins. S'il eſt vrai qu'il en ait exercé la profeſſion, c'eſt bien moins par cet endroit, que par ſes talens poétiques qu'il eſt connu aujourd'hui. Son *Zodiacus* renferme des maximes judicieuſes & philoſophiques, mais auſſi il contient tant de raiſons pour faire valoir les difficultés des libertins contre la Religion Catholique, & lance d'ailleurs tant de traits ſatyriques contre l'Egliſe, le Pape, les Cardinaux & le Clergé, qu'on ne doit point s'étonner que la Congrégation de l'*Index* ait mis cet Ouvrage au nombre des Livres hérétiques de la premiere claſſe. Une cenſure auſſi juſtement méritée n'a point empêché *de La Monnerie* de donner une Traduction Françoiſe de ce Poëme. Elle parut en proſe l'an 1731, avec des notes; mais elle n'eſt point eſtimée.

PALLADIUS, ou *Pallade* le Sophiſte, Médecin Grec qui étudia à Alexandrie, vécut, ſuivant quelques Auteurs, vers l'an 126 de l'Ere Chrétienne. *Freind* penſe différemment; non ſeulement il croit que ce Médecin fleurit poſtérieurement à *Galien*, mais encore il le met après *Aëtius* & *Alexandre* qui ont été en réputation, le premier dans le cinquieme & le ſecond dans le ſixieme ſiecle. L'Hiſtorien Anglois appuie ſon ſentiment ſur ce que *Pallade* cite *Galien* en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, & qu'il copie juſqu'aux expreſſions d'*Alexandre* & d'*Aëtius*, en parti-

culier le chapitre *De Epiala* du Livre des fievres de ce dernier. Tous les Ecrits de *Pallade* n'ont pas vu le jour ; on n'a de lui que les ſuivans qui ont paru en Latin, ſous ces titres :

Breves interpretationes ſexti Libri de morbis popularibus Hippocratis. Baſileæ, 1581, *in*-4, avec les *Medici antiqui Græci* de *Jules-Paul Craſſus* de Padoue.

Scholia in Librum Hippocratis de fracturis. Græcè & Latinè, ex interpretatione Jacobi Santalbini, Metenſis Medici, Operum Hippocratis ſectione ſextâ. Francofurti, 1595, *in-folio*, avec les Œuvres d'*Hippocrate* de l'édition d'*Anuce Foës*.

De febribus conciſa Synopſis. Pariſiis, 1646, *in*-4, de la verſion de *Jean Chartier. Lugduni Batavorum*, 1745, *in*-8, en Grec & en Latin, avec les notes de *Jean-Etienne Bernard* ; on y a joint *Gloſſæ Chemicæ & excerpta de Poëtis Chemicis*.

PALLADIUS RUTILIUS TAURUS, Auteur qui vécut environ l'an 129 de ſalut, a compoſé un Traité des choſes ruſtiques, dans lequel il diviſe par mois les travaux de l'Agriculture en général, & ceux de la Botanique en particulier ; on lui eſt même redevable d'avoir donné les noms des plantes les plus utiles & d'avoir répandu beaucoup de lumieres ſur leur culture. Les éditions de cet Ouvrage de *Palladius* ſe ſont extrêmement multipliées. Il y en a de particulieres, mais celles qui comprennent les Livres *De Re Ruſtica* de Caton, de Varron & de Columelle, ſont en plus grand nombre. Parmi les premieres éditions, on remarque les ſuivantes :

Palladii de Re Ruſtica Libri XIV. Pariſiis, 1536, *in*-4.

De arborum inſitione Liber verſibus Hexametris & Pentametris, ſive Palladii Liber ultimus. Acceſſerunt Columella de cultu hortorum & Nicolai Bartholomei Hortulus. Pariſiis, *in*-4.

Idem, cum Columella, ab Andrea Rivino illuſtratus ; item Strabi Hortulus, Moretum Septimii Sereni, & aliorum Poëmata. Lipſiæ, 1654, *in*-8.

Les Œuvres de *Palladius* en Italien, par *Pierre Marino* de Foligni. Veniſe, 1528, *in*-4. En François, par *Jean Darces*. Paris, 1554, *in*-8. En Allemand, par *Melchior Herren*. Strasbourg, 1538, *in-folio*, & dans la même Langue, par *Théodore Maius*. Magdebourg, 1613, 1621, *in-fol.*

Voici maintenant la notice des éditions de *Pallade* qui ont paru avec les Ouvrages de Caton, de Varron, de Columelle, &c.

Venetiis, 1470, *in-folio, Georgii Merulæ auſpiciis.*

Ibidem, 1472, *in-folio, curis Franciſci Colutii Verzinenſis.*

Regii, 1482, *in-fol.*

Venetiis, 1494, *in-folio, cum interpretatione Julii Pomponii Fortunati in carmina Columellæ, & Codri, Grammatici Bononienſis, in carmina Palladii.*

Bononiæ, 1494, *in-fol.*

Regii, 1496, *in-folio, cum exſcriptionibus & commentariis Philippi Beroaldi.*

Venetiis, 1496, *in-fol.*

Regii, 1498, *in-folio, cum Georgii Merulæ enarrationibus priſcarum vocum, & Philippi Beroaldi notis ad Columellam.*

Ibidem, 1499, *in-fol.*

Bononiæ, 1504, *in-folio, cum annotationibus & commentariis Beroaldi quæ in aliis impreſſionibus non extant.*

Parisiis, 1513, *in-fol.*
Venetiis, 1514, *in-8.*
Florentiæ, 1515, *in-4*, *à Nicolao Angelo recogniti, cum expositione dictionum obscurarum.*
Ibidem, 1521, *in-4*, *ex recognitione Nicolai Angeli, cum commentariis Julii Pomponii Fortunati in Librum de cultu hortorum Columellæ, & cum adnotationibus Beroaldi.*
Tiguri, 1528, *in-8*, *cum Georgii Alexandrini enarrationibus.*
Venetiis, 1528, *in-8.*
Parisiis, 1529, *in-folio*, *cum annotationibus Merulæ, & enarrationibus Beroaldi in Columellam, & Pomponii Fortunati in eumdem Commentariis, & Codri Grammatici scholiis in Palladium.*
Lutetiæ, 1533, *in-fol.*
Venetiis, 1533, *in-8.*
Coloniæ, 1536, *in-8.*
Lugduni, 1536, *in-4.*
Basileæ, 1536, *in-4.*
Lugduni, 1541, *in-8*, sans le Livre de Columelle.
Parisiis, 1543, *in-8.* On trouve dans cette édition : *M. Cato & M. Ter. Varro per Petrum Victorium Florentinum restituti : Palladius cùm Victorii explicationibus ; ejusdem in Catonem, Varronem & Columellam castigationes : Vocum priscarum enarrationes per Georgium Alexandrinum : Philippi Beroaldi in Columellam annotationes : Aldus de dierum generibus : Columella de Re Rustica.*
Venetiis, 1545, *in-4.*
Lugduni, 1549, *in-8*, *cum Victorii castigationibus.*
Parisiis, 1554, *in-4.*
Lugduni Batavorum, 1589, *in-8.*
Heidelbergæ, 1591, *in-8*, *cum indicibus Sylburgii.*
Genevæ, 1595, *in-8*, *cum ejusdem indicibus.*
Lipsiæ, 1735, 2 *vol. in-4. Auctoribus Rei Rusticæ accesserunt, Vegetius de Mulomedicina, Gargilii Martialis fragmentum, & Ausonii Pompæ de instrumento fundi liber, cum editionibus propè omnibus & Mss. pluribus collati, cum notis variorum & Lexico Rei Rusticæ : item Joannis Baptistæ Morgagni Epistolæ IV, & Julii Pontederræ notæ in Catonem, curante Joanne Matthia Gesnero, Eloquentiæ & Poëseos Professore Gottingensi.*
Paris, 1775, six volumes *in-8.* Traduction Françoise d'anciens Ouvrages Latins, relatifs à l'Agriculture & à la Médecine Vétérinaire, par M. *Saboureux de la Bonneterie*, Avocat au Parlement. Le Tome cinquieme renferme l'Economie Rurale de *Palladius.*

PALMA (George) étoit d'Altorf, où il naquit en 1543. Après de bonnes études de Médecine, il se fit aggréger au College de Nuremberg, & parvint en 1568 à la charge de Physicien de cette ville, où il mourut le 20 Avril 1591. On ne connoît de lui d'autres Ouvrages que des Lettres Médicinales, dont *Jean Hornung* a grossi sa *Cista Medica* imprimée à Nuremberg en 1625, *in-4.*

PALMARIUS. Voyez PAULMIER (Julien LE)

PALU, (Victor) de Tours, prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de la Faculté de Paris en 1630, ſous le Décanat de *Jean Pietre*. Il fut Médecin du Comte de Soiſſons, qui fut tué à Sedan, & après la mort de ce Prince, la dévotion, dit *Gui Patin*, lui monta à la tête & il ſe mit au rang des Janſéniſtes du Port Royal à ſept lieues de Paris. Il mourut dans cette ſolitude, de la violence d'une fievre pourprée, le 21 Mai 1650, âgé de 46 ans. On a de lui quelques pieces académiques :

Stadium Medicum ad Lauream Scholæ Pariſienſis emenſum. Pariſiis, 1630, *in*-8.

Quæſtiones Medicæ tres : I, *An Epicraſeos Lex excludat omnem omninò Phlebotomiam & Catharſim* ? II, *An dentium dolori Tabacum* ? III, *An riſus vitam producat* ? *Cum Panegyrico funebri Caroli Pariſienſis. Turonibus*, 1642, *in*-8. Le Recueil Chronologique des Queſtions propoſées dans les Ecoles de Médecine de Paris, mis au jour par M. *Baron*, n'attribue à *Palu* aucune de celles qu'on vient de citer, ſoit comme Bachelier, ſoit comme Préſident.

PALUDANUS, en Flamand VANDEN BROECK, (Bernard) naquit, le 23 Octobre 1550, à Steenwyck dans la Province d'Over-iſſel. En 1580, il obtint le bonnet de Docteur en Philoſophie & en Médecine à Padoue, & fut fait, dans la ſuite, Comte Palatin par l'Empereur ; on trouve même des lettres où il eſt titré Chevalier de Jéruſalem. Après avoir voyagé en Europe, en Aſie & en Afrique, il ſéjourna quelque tems à Zwoll, & fut penſionné comme Médecin de cette ville ; delà il ſe rendit à Enkhuiſen, où il eut le même emploi. En 1591, il fut appellé à Leyde pour y remplir la Chaire qu'on lui offroit ; mais on lui fit tant d'inſtances pour demeurer à Enkhuiſen, qu'il ne put ſe refuſer aux vœux de ſes habitans, à qui il continua ſes ſervices juſqu'à ſa mort arrivée le 3 Avril 1633.

Paludanus avoit beaucoup de pénétration, d'éloquence, une érudition variée, & ſur-tout une exacte probité. Il a compoſé divers Ouvrages, dont le plus connu conſiſte en des notes ſur les voyages de *Linſchot*. L'Ouvrage écrit en Flamand a paru à La Haye en 1599, *in-folio*, mais il a été traduit en François, ſous ce titre :

Hiſtoire de la navigation de Jean-Hugues Linſchot aux Indes Orientales, avec les annotations de Paludanus & des figures. Amſterdam, 1619, *in-folio*, 1638, même format. Cette derniere édition eſt la troiſieme Françoiſe.

PALUDANUS, autrement nommé VANDEN BROECK, (Jean) prit en 1625 le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Univerſité de Louvain, ſa patrie. On l'engagea à aller exercer ſa profeſſion à Dieſt, ville du Duché de Brabant ſur le Demer, & il en fut nommé premier Médecin ; mais il s'y fit tant de réputation par les ſuccès de ſes cures, que la Faculté de ſa ville natale le rappella au bout de quelques années dans ſes Ecoles & travailla à lui faire donner la Chaire Royale des Inſtitutes, qui étoit vacante par la mort de *Pierre Caſtellan*. *Paludanus* ſe diſpoſoit à y monter lorſqu'il mourut lui-même le 17 Septembre 1632.

PAMPHILE, Médecin qui vécut dans le premier siecle, sous l'Empire de Claude, gagna beaucoup d'argent à Rome par un médicament dont il se servit avec succès, lorsque la maladie appellée *Mentagra* désola ses habitans les plus notables. Cette maladie avoit été apportée d'Asie par un Chevalier Romain, natif de Pérouse. C'étoit une mauvaise dartre qui commençoit par le menton & s'étendoit successivement aux autres parties du visage, ne laissant que les yeux libres, & descendoit enfin sur le cou, sur la poitrine & sur les mains, remplissant toutes ces parties de taches affreuses. *Pline* appella cette maladie *morbus ingenuus*, ou mal de condition, parce qu'elle n'attaquoit, ni les femmes, ni les esclaves, ni le peuple, mais seulement les hommes qualifiés. On fit venir à Rome des Médecins d'Egypte qui traiterent ce mal par des cauteres; mais soit que les succès n'eussent pas répondu aux remedes, soit qu'enfin les Médecins de la Capitale eussent mieux connu la nature de cette dartre, on eut recours aux derniers, & sur-tout à *Pamphile* qui assuroit en avoir trouvé le remede spécifique.

Il n'est point étonnant que ce Médecin se soit enrichi par les cures qu'il fit de cette maladie, puisque, suivant *Pline*, Manilius Cornutus, Gouverneur d'Aquitaine, traita pour la somme de 200 sesterces, c'est-à-dire, pour 20000 livres, avec celui qui entreprit de le guérir. *Pamphile* aura sûrement profité de la circonstance, & n'aura pas manqué de tirer de son remede le meilleur parti possible. Mais ne pourroit-on pas supposer que la somme, dont Manilius Cornutus a convenu avec celui qui promit de le guérir, doit s'entendre des petits sesterces? Cela n'est même pas vraisemblable. Après que les Historiens ont dit unanimement que cette maladie avoit enrichi les Médecins qui ont réussi à la traiter, ce ne seroit point leur faire faire grande fortune, que de mettre le prix de chaque cure à quarante livres tout au plus, valeur de deux cens petits sesterces, réduits à notre monnoie. On doit donc entendre les gros sesterces, qui à la vérité n'étoient pas des pieces de monnoie mais le terme par lequel on exprimoit une somme composée de mille petits sesterces. C'est ainsi qu'en France le sol vingt fois répété fait une livre numéraire, & qu'en Flandre le patar répété de même fait un florin, quoiqu'en l'un ni l'autre de ces pays on n'ait point d'espece de monnoie qui valût précisément la même somme. Il en étoit ainsi chez les Romains; le petit sesterce, *Serstertius*, mille fois répété, faisoit le gros sesterce, *Sestertium*.

PANACÉE, fille d'*Esculape* qui fut révérée comme une Déesse, participa aux mérites, aux talens, & conséquemment à la réputation de son pere. L'Antiquité a cru qu'elle présidoit à la guérison de toutes les maladies.

PANAROLI, (Dominique) Médecin & Philosophe natif de Rome, se distingua autant par son érudition que par son éloquence. Il étudia dans sa patrie, où il s'appliqua principalement à la Botanique sous *Pierre Castel*, & mérita, par ses progrès, la place de Professeur public en cette Science à laquelle le Pape Innocent X le nomma. *Panaroli* passa de cette Chaire à celle d'Anatomie, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée à Rome en 1657, au grand regret de ses concitoyens. On a de lui:

Il camaleonte essaminato. Rome, 1645, *in*-4.

Polycarponia, seu, variorum fructuum labores. Romæ, 1647, *in*-12.

Il mare essaminato. Rome, 1656, *in*-4.

Aërologia, cioe Discorso dell'aria. in-8.

Il est encore Auteur de quelques autres Opuscules, comme : *De necessitate Botanices. Plantarum in Amphitheatro Romano crescentium Catalogus. Arcanorum fasciculus primus & secundus.* On les trouve à la suite de son principal Ouvrage qui a paru sous ce titre :

Jatrologismorum, seu, Medicinalium observationum Pentecostæ quinque, utilibus præceptis, singularibus medelis, reconditis speculationibus, portentosis casibus refertæ. Romæ, 1652, *in*-4. *Hanoviæ*, 1654, *in*-4.

PANCKOW (Thomas) ou PANCOVIUS, naquit le 27 Janvier 1622, dans un village près de Rupin, ville de la moyenne Marche de Brandebourg. Il commença ses études de Médecine à Rostock, & il alla les continuer à Leyde, où il reçut les honneurs du Doctorat en 1649. Ce fut à Berlin qu'il se fixa pour la pratique. Il y fut nommé Médecin de la Cour en 1654; mais il ne jouit pas long-tems des avantages que lui procuroit cet emploi & que lui méritoit l'étendue de ses talens, car il mourut dans cette ville le 9 Décembre 1665. On ne connoît d'autre Ouvrage de sa façon, qu'un Herbier portatif en Allemand; il fut apparemment bien estimé, puisqu'il parut à Ulm en 1654, *in*-4, avec figures; à Berlin, même année & même format; à Leipsic en 1656 & en 1679, *in*-4; à Cologne en 1673, *in*-4, avec les corrections de *Barthélémi Zorn*; à Jene en la même année, & encore en 1676, *in*-4.

PANTALÉON, (Saint) de Nicomédie, fit ses cours d'Humanités & de Philosophie avec beaucoup de succès, & ne réussit pas moins dans l'étude de la Médecine, qu'il exerça ensuite sous *Euphrosine*, premier Médecin de l'Empereur Maximien que Dioclétien s'associa en 286. Maximien, qui connoissoit la beauté de l'esprit de *Pantaléon*, sa douceur, son honnêteté & sa prudence, fut bientôt informé de son habileté dans l'Art de guérir, & prit dès lors la résolution d'en faire un des Médecins de sa personne. Mais un saint Prêtre, nommé *Hermolaus*, ayant instruit cet habile Médecin dans la Religion Chrétienne & l'ayant baptisé, l'engagea à se consacrer à la visite des prisonniers & des pauvres malades. *Pantaléon* suivit ce conseil; & comme il guérissoit les maux les plus désespérés, non pas, à la vérité, par des médicamens, mais par la vertu du saint nom de Jesus-Christ, les Médecins jaloux des cures surprenantes qu'il opéroit, le dénoncerent comme Chrétien à Maximien qui étoit alors à Nicomédie. Il ne rougit point de sa foi vis-à-vis de l'Empereur, & pour le convaincre de la toute-puissance du vrai Dieu, qu'il servoit, il guérit miraculeusement un paralitique désespéré en présence de toute la Cour. Maximien n'en fut que plus indigné; & après lui avoir fait souffrir divers tourmens, il le condamna à perdre la tête. La sentence fut exécutée le 27 de Juillet, dans l'une des premieres années du quatrieme siecle.

PANTALÉON (Henri) étoit de Bâle, où il vint au monde le 13 Juin 1522. Après avoir étudié les Langues & les Belles-Lettres, il s'appliqua à la Théologie des Réformés & fut reçu à la Licence; mais ayant changé de dessein, il se mit à enseigner la Dialectique & la Physique dans son pays, & continua cet exercice pendant quarante ans. Las de répéter toujours la même chose, il prit le parti de la Médecine, quoiqu'il fût déja dans un âge avancé; il reçut le bonnet de Docteur en cette Science, qu'il pratiqua jusqu'à sa mort arrivée le 3 de Mars 1595, dans sa soixante-treizieme année. *Pantaléon* a composé divers Ouvrages, tant de Médecine que d'Histoire, les uns en Latin les autres en Allemand; il a même traduit quelques Auteurs en cette derniere Langue. On remarque parmi les Livres qu'il a publiés, celui qui parut à Bâle en 1565, *in-folio*, & qui contient les Eloges des Hommes Illustres d'Allemagne, sous le titre de *Prosographia Heroum & illustrium Virorum Germaniæ.* Il en dédia la troisieme partie à l'Empereur Maximilien II qui le créa Comte Palatin. On remarque encore parmi les Ouvrages de *Pantaléon*, une Histoire Latine de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem imprimée à Bâle en 1581, *in-folio.*

PANTHOT, (Jean) fils & frere d'un Chirurgien de Lyon, prit le parti de la Médecine qu'il étudia à Montpellier, où il reçut le bonnet de Docteur. Ce fut à Lyon qu'il exerça sa profession; il y fut même Doyen du College des Médecins. Vers l'an 1702, il se fit tailler par *Horace Panthot*, son frere. Il avoit alors 63 ans, & l'opération qui fut faite au grand appareil, dut être répétée trois fois en six mois; il en guérit cependant à sa grande satisfaction & celle de l'opérateur. Sa qualité de frere & de convalescent l'engagea à faire valoir les talens d'*Horace*, par un de ces Ouvrages, dont nous allons donner les titres. *Jean Panthot* étoit un laborieux Ecrivain; car il fit insérer plusieurs Observations importantes dans le Journal des Savans, & les Bibliographes lui attribuent les Traités suivans:

Traité des Dragons & des Escarboucles. Lyon, 1691, *in*-12.

Traité de la Baguette, ou la Recherche des véritables usages auxquels elle convient. Lyon, 1693, *in*-4 & *in*-12.

Réflexions sur l'état présent des maladies qui regnent dans la ville de Lyon, dans le Royaume & en diverses parties de l'Europe, depuis la fin de 1693 jusqu'à présent. Lyon, 1695, *in*-12. Une des causes de cette maladie, suivant l'Auteur, fut le froid excessif de l'hyver de 1693.

Dissertation sur l'usage des Bains chauds, & principalement de ceux d'Aix en Savoie. Lyon, 1700, *in*-4.

Dissertation instructive & très-curieuse pour la pratique de trois opérations de la Pierre faites en six mois de tems. Lyon, 1702, *in*-4. Il est lui-même le sujet de cette observation, où il s'attache à relever les connoissances & la dextérité de son frere qui l'avoit opéré.

PANTIN, (Guillaume) Médecin natif de Tielt en Flandre, vint au monde au commencement du XVI siecle. Il est tout probable qu'il étudia la Médecine à Louvain; du moins il est certain qu'il y fit un séjour considérable, & qu'il

y donna des Leçons fur *Celfe*, mais fans être revêtu de la qualité de Profeffeur public. Peut-être ne fit-il que remplacer *Jérémie Drivere* abfent ou malade ; car on fait que ce Docteur faifoit beaucoup de cas des talens de *Pantin*. Celui-ci quitta Louvain pour fe rendre à Bruges, où il fut nommé à la charge de Médecin-Penfionnaire, qu'il exerça jufqu'à fa mort arrivée le 2 Octobre 1583. Son corps repofe dans l'Eglife paroiffiale de Sainte Walburge. On rapporte, comme un trait fingulier, que quelques années avant fa mort, les Rebelles étant entrés à main armée dans Bruges, il alla à leur rencontre fans autre arme que deux livres, l'un au devant de la poitrine, l'autre fur le dos. C'étoit en effet aux livres & à l'étude que *Pantin* avoit le plus d'attachement, & ce fut pour s'y livrer tout entier, qu'il ne voulut jamais s'engager dans le mariage. On a de lui :

Aurelii Cornelii Celfi de Arte Medica Libri octo, multis in locis jam emendatiores longè, quàm unquam antea, editi. Ampliffimi atque eruditiffimi in duos quidem priores Libros Commentarii, & in reliquos Annotationes breviores, fed quæ jufti Commentarii vicem, ficubi rei difficultas exquirebat, explere poffe videantur. Bafileæ, 1552, *in fol*.

PAPA, (Jofeph DEL) d'Empoli, petite ville de Tofcane, où il naquit en 1649, eut l'avantage d'avoir *François Redi* pour Maître en l'Univerfité de Pife. Après y avoir reçu le bonnet de Docteur en Philofophie & en Médecine, il y enfeigna d'abord la Logique, fut enfuite Profeffeur extraordinaire, puis ordinaire de Médecine Pratique, & finit par être premier Médecin du Grand-Duc, fon Souverain. Il mourut en 1735, & laiffa les Ouvrages fuivans :

Lettere intorno alla natura del Caldo e del Freddo. Florence, 1674, *in*-8.

Lettera nelle quale fi difcorre fe il fuoco e la luce fieno una cofa medefima. Florence, 1675, *in*-8.

Exercitatio de præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur, deque eorum hiftoriâ, qualitatibus & officiis. Florentiæ, 1733, *in*-4. *Venetiis*, 1735, *in*-8. *Leidæ*, 1736, *in*-8, avec le Traité *De fanguine ejufque ferô* de *Jérôme Barbati*.

Confulti Medici. Rome, 1733, deux Tomes en un volume *in*-4. Venife, 1734, *in*-4.

Trattati vari fatti in diverfe occafioni. Florence, 1734, *in*-4. C'eft le Recueil de fes Opufcules.

PAPARELLA, (Sébaftien) Médecin Italien, étoit de Monte-Sancto & fleuriffoit vers le milieu du XVI fiecle. Il exerça fa profeffion à Péroufe, où il confacra une partie de fon tems à la compofition des Ouvrages dont voici les titres :

In Hippocratem de natura hominis Commentarii duo. Venetiis, 1551, *in*-4.

Libri duo de Catarrho. Ibidem, 1556, *in*-4. *Papiæ*, 1562, *in*-8.

De efficientia primi motoris in naturalium rerum omnium facturâ, Liber. Perufiæ, 1564, *in*-8.

De Calido Libri tres. Ibidem, 1573, *in*-4.

De Indicationibus curativis Liber. Ibidem, 1573, *in*-4.

L'Auteur, qui a revu tous fes Ouvrages, en a fait imprimer le Recueil à Macerata en 1582, *in-folio*.

PAPES qui ont été Médecins. L'état de Clerc qui fut anciennement celui de tous les Médecins, leur ouvrit non feulement la porte des bénéfices & des dignités dans les Chapitres, mais encore celle de l'Epifcopat; on remarque même que plufieurs Souverains Pontifes avoient exercé la Médecine avant leur exaltation; & que d'autres n'ont point dédaigné de s'appliquer à l'étude & en quelque forte à la pratique de cette Science, malgré la charge éminente dont ils étoient revêtus. On trouve, dans le IVe. fiecle, Saint Eufebe, fils d'un Médecin & Médecin lui-même; dans le XIIIe. Jean XXI, grand Sectateur de la doctrine des Arabes, & qui avoit été Médecin de la Faculté de Montpellier. Il a compofé quelques Ouvrages, entre autres, celui intitulé: *Le tréfor des pauvres.* Nicolas V, qui fiégeoit dans le XVe. fiecle, eft mis au nombre des Médecins par le Jurifconfulte *Tiraqueau.* Paul II, qui fut élevé au Pontificat dans le même fiecle, alloit voir les malades, leur ordonnoit des remedes, leur prefcrivoit généralement tout ce qui convenoit à leur état, & le leur fourniffoit d'une main également intelligente & libérale.

PAPILE, Diacre de l'Eglife Romaine, qui vivoit dans le deuxieme fiecle, étoit Médecin. Il fut martyrifé à Pergame pour la foi de Jefus-Chrift dans la perfécution des Empereurs Marc Aurele & Lucius Verus.

PAPIN, (Nicolas) Médecin, étoit oncle d'Ifaac Papin, ce Théologien Calvinifte qui abjura fes erreurs en 1690, entre les mains du grand Boffuet. Il paroît que *Nicolas* étoit un homme également habile & appliqué, car on a de lui plufieurs Ouvrages fur des matieres de Phyfique & de Médecine. Tels font:

De pulvere fympathetico Differtatio. Parifiis, 1644, 1650, *in*-8. *Patavii*, 1654, *in*-8. *Norimbergæ*, 1660, *in*-12, 1662, *in*-4, dans le *Theatrum Sympatheticum.* En François, Paris, 1651, *in*-8.

Raifonnemens touchant la falure, flux & reflux de la mer, l'origine des fources, &c. Blois, 1647, *in* 8.

Prolufio de aurium ceruminum ufu inventô. Salmurii, 1648, *in*-12. L'Auteur y parle des furdités occafionnées par l'amas & l'épaiffiffement de la liqueur cérumineufe dans le canal auditif externe. Cette efpece de furdité eft affez commune.

La poudre de Sympathie défendue contre les objections de Cattier. Paris, 1651, *in*-8. Dans un Difcours publié à Paris, en la même année, *Ifaac Cattier* avoit affez mal mené les partifans de la poudre de Sympathie; il avoit même traité leur opinion d'erronée, de folle & d'extravagante. Cet Ecrit engagea *Papin* à faire imprimer l'Ouvrage dont on vient de parler; mais *Cattier* ne le laiffa pas longtems fans réponfe.

Confidérations fur le Traité des paffions par Defcartes. Paris, 1652, *in*-8.

Cordis diaftole adversùs Harveianam innovationem defenfa. Alenconii, 1653, *in*-4.

PAPIN, (Denis) fils du précédent, étoit natif de Blois. Il prit, comme lui, le bonnet de Docteur en Médecine, mais il fe diftingua davantage par les inventions, dont il enrichit la Phyfique, que par les lumieres qu'il repandit fur l'Art de guérir. La principale de fes inventions eft la *Machine* qui porte fon nom. Elle eft faite en forme de cucurbite, très-propre à amollir les os pour en tirer du bouillon, & d'une utilité fi généralement reconnue pour d'autres

usages, qu'on n'a pas manqué de travailler à la perfectionner. Comme l'Auteur avoit été élu Membre de la Société Royale de Londres le 1 Décembre 1680, il passa l'année suivante en Angleterre, pour prendre place dans cette Société, & ce fut alors qu'il publia l'Ouvrage qui annonce sa découverte, sous le titre de *New Digester or engine &c.* Londres, 1681, *in*-4. Cet Ouvrage qui parut bientôt en François, est intitulé:

La maniere d'amollir les os & de faire cuire toutes sortes de viandes en peu de tems & à peu de fraix. Paris, 1682, 1721, *in*-12. Amsterdam, 1688, *in*-12. *Papin* donna une augmentation de son premier Traité & la fit imprimer à Londres en 1687, *in*-4, sous le titre de *Continuation of the Digester.* On l'a aussi mise en François.

Comme ce Médecin étoit Calviniste, il y a apparence que ce fut la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, qui l'empêcha de revenir dans sa patrie; car on le trouve ensuite à Marpurg, où il enseigna les Mathématiques, & en 1707, il fit imprimer à Francfort une Dissertation, *in*-8, qui est intitulée:

Ars nova ad aquam ignis adminiculô efficacissimè elevandam.

PAPIUS (Jean) naquit le 15 Juillet 1558 à Iphoven, dans l'Evêché de Wurtzbourg en Franconie. Il étudia à Strasbourg, d'où il se rendit à Bâle pour y prendre le bonnet de Docteur en Médecine qu'il obtint le 2 Février 1583. La même année, il passa à Heidelberg & ne tarda point à y remplir la Chaire de Philosophie Aristotélicienne; mais les difficultés qu'on lui fit sur la Religion prétendue Réformée qu'il professoit, l'engagerent à quitter cette ville. Il se retira à Gratz en Stirie, & fut chargé de la direction du college, qu'il se vit obligé d'abandonner au bout de quelque tems, au sujet des nouvelles difficultés que les Catholiques Romains lui susciterent sur sa religion. La bonne envie qu'il avoit d'être occupé, lui fit chercher à s'établir ailleurs. Il se rendit d'abord à Tubingue où il exerça sa profession pendant trois ans; mais ayant été nommé premier Médecin de la Cour d'Anspach, & en 1603, Professeur Primaire de la Faculté de Konigsberg, il se fixa dans cette derniere ville pour le reste de sa vie, qu'il finit le 11 Avril 1622. On a de lui:

De medicamentorum præparationibus & earum causis Tractatus. In quo epitome totius Artis Chymicæ, quæ illa est ministra Medicinæ, & Judicium de Pharmacopæa Quercetani, continetur. Wittebergæ, 1612, *in*-8.

PARABOLANI, *Parabolains;* c'est le nom qu'on donnoit à ceux qui avoient soin des malades dans les Hôpitaux établis par les premiers Empereurs Chrétiens. Ce terme vient du mot Grec *Parabolos*, qui signifie jetté au hazard, exposé, aventuré, parce que ces gens-là risquoient leur vie & leur santé, par charité pour les malades, singulierement lorsqu'ils étoient attaqués de maladies contagieuses.

Godefroid, Jurisconsulte François, prétend que les *Parabolains* étoient des especes de Clercs ou Ecclésiastiques, parce qu'il est parlé de leur office dans le Code, au titre *De Episcopis & Clericis.* Il peut bien être que quelques-uns fussent Ecclésiastiques, mais il est vraisemblable qu'ils ne l'étoient pas tous. Il peut

aussi être vrai, comme plusieurs Savans l'ont pensé, que ceux qui se chargeoient de cet emploi, le faisoient en conséquence de quelque vœu ou par motif de religion. Mais la raison pour laquelle il est fait mention des *Parabolains* dans le Code, au titre que l'on vient de citer, est que leur élection dépendoit des Evêques. Leur nombre pour la ville d'Alexandrie étoit fixé à six cens, comme on le peut inférer d'une loi du Code qui les oblige à vaquer assiduement à leurs fonctions auprès des malades, & à rester perpétuellement dans les Hôpitaux sans en sortir, même pour assister aux spectacles publics, auxquels le peuple étoit invité, ou pour aller entendre les plaidoyers des Avocats, comme il étoit permis à toutes autres personnes.

Il paroît par les termes, dans lesquels s'énoncent les loix au sujet des *Parabolains*, que ce mot étoit en usage & l'office établi antérieurement aux loix même; ensorte que les Empereurs Théodose & Justinien semblent n'avoir fait autre chose que de régler la forme des élections, les fonctions attachées à cet office & le nombre des officiers, dont le nom pouvoit être fort ancien au tems de la publication de ces réglemens.

La méprise de ceux qui ont pensé que les *Parabolains* étoient proprement des Médecins, est une erreur qu'il importe de relever. Ce qui les a trompés, est le mot Latin *curare*, employé dans les loix où sont détaillées les fonctions attachées à cet office; terme qui signifie également *guérir* & *soigner*. Mais il est évident que dans l'endroit où il est employé, il doit être pris dans le second de ces deux sens, & que *curare debilium ægra corpora*, qui sont les termes propres de la loi, ne signifie autre chose que prendre soin des corps foibles & infirmes des malades. Ajoutez à cela, que si les *Parabolains* eussent été les Médecins des Hôpitaux, leur élection n'auroit pas dépendu des Evêques & des Prêtres; c'eût été aux Archiâtres ou Médecins en chef des grandes villes à les choisir, parce que ces Archiâtres étoient eux-mêmes obligés de visiter les pauvres.

PARACELSE (Philippe Aurele-Théophraste BOMBAST de HOHENHEIM) naquit en 1493 dans un petit bourg près de Zurich en Suisse, dont le nom *Einsidlen* signifie en Allemand Hermitage; c'est delà qu'*Erasme* de Roterdam prit le surnom d'Hermite qu'il donna à *Paracelse*. Le Baron *de Haller* ne pense pas de même sur le lieu de la naissance de notre Médecin; il assure qu'il vint au monde au village de *Gaiss* dans le Canton d'Appenzel, & qu'il étoit de la famille de *Höhiner* qui y subsiste encore.

Le pere de *Paracelse*, connu sous le nom de *Guillaume de Hohenheim*, étoit, suivant l'opinion commune, fils naturel d'un grand Maître de l'Ordre Teutonique; on ajoute qu'il se rendit assez habile dans la Médecine & qu'il exerça cet Art dans la Carinthie, depuis l'an 1504 jusqu'en 1534, qui est celui de sa mort. Comme il s'étoit beaucoup appliqué à l'étude de la Chymie, il inspira le même goût à son fils, qui cultiva ensuite cette Science sous plusieurs Maîtres, & d'abord sous *Jean Tritheme*, Abbé de Spanheim, homme d'une grande réputation, dans cette partie, au commencement du seizieme siecle. *Paracelse* en apprit quelques secrets, mais il abandonna ce premier Maître pour aller entendre *Sigismond Fugger de Schwatz*, Chymiste fameux qui, par sa propre expérience & par le commerce

continuel qu'il entretenoit avec cette foule d'artiſtes, dont il étoit entouré, paſſoit pour le prodige de ſon tems. *Paracelſe* parle non ſeulement fort au long de tous les Maîtres qu'il avoit ſuivis, mais il fait encore le détail de ſes voyages, & dit avec cette emphaſe qui lui étoit naturelle, qu'il avoit parcouru la France, l'Eſpagne, le Portugal, l'Angleterre, la Marche, la Pruſſe, la Pologne, la Lithuanie, la Hongrie, la Valachie, la Tranſilvanie, la Croatie, l'Illyrie, & pluſieurs autres pays, il ajoute même que par-tout il s'étoit entretenu ſur la Médecine avec les Docteurs, les Chirurgiens, les Baigneurs, les Femmes, les Magiciens, les Alchymiſtes, les Nobles & les Payſans.

Ce fut par la longue énumération de ſes travaux littéraires & le pompeux étalage des connoiſſances qu'il avoit tirées de ſes voyages, que *Paracelſe* chercha à ſe faire un nom dans le monde. Les circonſtances étoient favorables; l'étude de la Chymie n'occupoit que peu de perſonnes, elle croupiſſoit d'ailleurs dans l'obſcurité, & il ſe montra comme un homme qui vouloit en relever le luſtre. Il eſt vrai qu'il dut cet avantage à la fortune & au hazard autant qu'à ſon mérite, mais ſes voyages, ſon eſprit vif, ſon application, ne laiſſèrent pas de lui donner d'abord une ſupériorité qu'il ſoutint par des apparences de magie. Tout ce qu'il fit de mieux, fut de s'appliquer en Hongrie à la connoiſſance des métaux & de ſe mettre au fait des ſecrets de la Chymie métallique. Quant à la Médecine, il la pratiqua à ſa mode & d'une maniere toute nouvelle. La méthode de *Galien* lui parut trop lente, il mit en uſage les médicamens les plus actifs, dans le deſſein d'accélérer la cure des maladies, ſans trop s'embarraſſer s'il n'avançoit point auſſi la mort des malades. Il réuſſit mieux dans la Chirurgie; car, au témoignage d'*Oporin* qui fut ſon ſecretaire pendant deux ans & qui d'ailleurs ne le flatte guere, il étoit très-expert pour la guériſon des ulceres, même les plus déſeſpérés.

Sa Médecine, quoique toute extravagante à bien des égards, trouva des admirateurs; eh quel eſt l'homme qui n'en trouve pas? Il ſe vit bientôt dans une réputation dont il avoit beſoin pour raccommoder ſes affaires, car les biens qui lui étoient venus de la naiſſance étoient fort médiocres, mais les maladies vénériennes lui en procurerent de conſidérables.

Ce fut des Livres de *Baſile Valentin* qu'il tira la doctrine de trois élémens. Il l'adopta ouvertement dans la ſuite; il eut même l'effronterie de publier ce ſyſtême ſous ſon nom, & d'établir le ſel, le ſouffre & le mercure, comme les trois principes dont on lui devoit la découverte. Il faiſoit grand cas d'*Hippocrate* & de quelques Anciens; mais il avoit un ſouverain mépris pour les Docteurs de l'Ecole & ſingulierement pour les Arabes. Le ton avec lequel il publia ſes ſentimens, fit tant d'impreſſion ſur les habitans de Bâle, que les Magiſtrats de cette ville l'engagerent à enſeigner publiquement la Médecine dans leur Univerſité, & lui aſſignerent de gros appointemens. En 1527 & 1528, il fit des leçons tous les jours pendant deux heures, quelquefois en Latin, mais plus fréquemment en Allemand. Il expliqua ſes propres Ouvrages, & particulierement les Livres intitulés: *De compoſitionibus*, *de gradibus*, *de tartaro*; Livres, dit *Van Helmont*, pleins de bagatelles & vuides de choſes. Gravement aſſis dans ſa Chaire, *Paracelſe* fit brûler les Œuvres de *Galien* & d'*Avicenne* à la premiere leçon. « Sachez, dit-il, Mé-

» decins, que mon bonnet est plus savant que vous ; ma barbe a plus d'expé-
» rience que vos Académies : Grecs, Latins, François, Italiens, je serai votre
» Roi. » Il apostrophe encore les Médecins dans un de ses Ouvrages, où il dit. :
« La Nature entiere viendra à mon secours pour m'aider à noyer dans le Lac
» de Pilate (*) toute votre Astronomie & les éphémérides de vos saignées. Je
» veux que mes fourneaux mettent en cendres *Esculape*, *Avicenne* & *Galien*, &
» que tous les Auteurs qui leur ressemblent, soient consumés jusqu'aux dernieres
» particules par un feu de reverbere. » Ailleurs, il s'emporte d'une maniere plus extravagante encore ; elle caractérise d'autant mieux la ridiculité de sa façon de penser, qu'il y fait parade du sot orgueil avec lequel il s'attribue la monarchie de la Médecine. « Vous me suivrez & je ne vous suivrai point. Vous me sui-
» vrez, dis-je, vous *Avicenne*, vous *Galien*, vous *Rhazés*, vous *Montagnana*,
» vous *Mésué*. Ce ne sera pas moi qui vous suivrai, mais vous me suivrez, vous
» dis-je, Messieurs de Paris, Messieurs de Montpellier, vous Sueves, vous Mis-
» niens, vous de Cologne, vous de Vienne, & tous autant que vous êtes que le
» Danube & le Rhin nourrissent, vous que les Isles de la mer enferment, vous
» aussi Italie, vous Dalmatie, vous Athenes, toi Grec, toi Arabe, toi Juif. Je
» serai le Monarque, la Monarchie m'appartiendra ....., » je laisse le reste, où il y a pour le moins autant d'impertinences. Je remarquerai seulement que ce qui avoit si fort échauffé *Paracelse*, c'est que certains Médecins l'avoient appellé *Cacophrastus* par dérision, au-lieu de *Theophrastus*, qui étoit celui de ses noms qui lui plaisoit le plus. Qui auroit jamais attendu d'un Suisse une pareille rodomontade ?

Mais si *Paracelse* s'élevoit si haut, ses sectateurs ont encore plus outré les louanges qu'ils lui ont données. *Crollius* a dit que depuis le tems de Noë jusqu'au sien, il ne s'étoit trouvé personne qui eût égalé cet Auteur ou qui en eût approché ; qu'il étoit le vrai Monarque de la Médecine, &c. Quoique cet éloge soit on ne peut pas plus exagéré, il correspond assez à la réputation que *Paracelse* s'étoit d'abord attirée à Bâle ; car il fut accueilli par une foule d'auditeurs dans l'Ecole qu'il avoit ouverte dans cette ville. Mais il n'eut pas lieu de se glorifier long-tems de ses succès ; il se vit bientôt seul dans son Ecole : son auditoire l'abandonna, parce que personne ne pouvoit entendre son jargon. La désertion de ses disciples l'obligea à quitter sa Chaire ; le langage qu'il y avoit tenu, étoit un mêlange d'Allemand & de mots barbares & inintelligibles. Il ne vouloit point de Latin qu'il regardoit comme indigne d'un Philosophe ; selon lui, c'étoit en Allemand qu'on devoit prononcer les oracles de la Chymie Médicinale ; aussi fut-il le premier qui ait enseigné la Médecine en cette langue.

Pendant son séjour à Bâle, *Paracelse* traita *Jean Frobenius*, savant Homme & célebre Imprimeur de cette ville, qui étoit fort tourmenté de la goutte au talon du pied droit. Il vint à bout de le guérir. Il fit passer le mal du talon aux orteils, ensorte que *Frobenius* ne put jamais les fléchir, quoiqu'il n'y sentît

(*) Le Mont Pilate est situé en Suisse dans le Canton de Lucerne, il y a un Lac au haut d'un de ses sommets.

pas de douleur & qu'il se portât bien ; mais comme cet Imprimeur mourut d'apoplexie au mois de Novembre 1527, c'est-à-dire, peu de tems après avoir été délivré de la goutte, on ne manqua pas d'attribuer sa mort aux fortes doses de *Laudanum*, dont il avoit fait usage par le conseil de son Médecin qui employoit fréquemment cette drogue. Cependant cette cure fit du bruit dans les premiers jours de la guérison de *Frobenius* ; & *Paracelse*, tout glorieux de ce succès apparent, écrivit à Erasme qui souffroit de la gravelle depuis long-tems, pour lui offrir son secours. Le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici la lettre de l'un & la réponse de l'autre ; elles lui donneront un échantillon du style de *Paracelse*, ainsi qu'une preuve de la façon de penser d'*Erasme* sur le compte de ce Médecin.

Theologorum patrono eximio D. Erasmo Roterodamo doctissimo, suoque optimo, Theophrastus Paracelsus.

Quæ mihi sagax musa & alstoos tribuet medica : candidè apud me clamant : similium judiciorum manifestus sum auctor : regio hepatis pharmacii non indiget, nec aliæ duæ species indigent laxativis. Medicamen est magistrale, arcanum potius ex re confortativa & melleis abstersivis, id est, consolidativis. In defectum hepatis essentia est secunda, quæ de pinguedine renum, medicamina regalia sunt peritæ laudis. Scio corpusculum mesuaticas tuum non posse sufferre coloquintidas, nec aliud turbidatum, seu minimum de pharmaco. Scio me aptiorem & in arte mea peritiorem, & scio quæ corpusculo tuo valeant in vitam longam, quietam & sanam, non indiges vacuationibus. Tertius morbus est (ut apertiùs loquar) quædam materia, seu ulcerata putrefactio, seu natum phlegma, vel accidentale colligatum, vel si fæx urinæ, vel tartarum vasis, vel mucilago de reliquis ex spermate, vel si humor nutriens viscosus, vel bituminosus ; pinguedo resoluta, vel quicquid hujusmodi fit, quando de potentia salis (in quo coagulandi vis) coagulabitur, quemadmodum in silice, in berillo potius : similis hæc est generatio. Hæc non in te nata perspexi. Sed quicquid judicavi, de minera frusticulata marmorea existente in renibus ipsis, judicium feci, sub nomine rerum coagulatarum.

Si, optime Erasme, mea praxis specifica T. Excellentiæ placuerit, curo ego ut habeas & Medicum & Medicinam. Vale.

THEOPHRASTUS.

Voici la réponse d'*Erasme* :

Rei Medicæ peritissimo Doctori Theophrasto Eremitæ, Erasmus Roterodamus S.

Non est absurdum Medico, per quem Deus nobis suppeditat salutem corporis, animæ perpetuam optare salutem. Demiror undè me tam penitus noris semel dumtaxat visum. Ænigmata tua, non ex Arte Medica, quam nunquam didici, sed ex misero sensu verissima esse agnosco. In regione hepatis jam olim sensi dolores, nec divinare potui, quis esset mali fons. Renum pinguedines ante plures annos in lotio conspexi. Tertium quid sit, non satis intelligo, tamen videtur esse probabile mihi, id molestare, ut dixi. Hisce diebus aliquot nec medicari vacat, nec ægrotare, nec mori, tot studiorum laboribus obruor. Si quid tamen est, quod citra solutionem corporis potest mihi lenire malum, rogo, ut communices : quod si distraheris, paucissimis verbis ea, quæ plusquam laconicè notasti, usiùs explices, aliaque præscribas remedia quæ, dum vacabit, queam sumere. Non possum polliceri

polliceri præmium Arti tuæ, ſtudioque par, certè gratum animum polliceor. Frobenium ab inferis revocaſti, hoc eſt, dimidium mei; ſi me quoque reſtitueris, in ſingulis utrumque reſtitues. Utinam ſit ea fortuna, quæ te Baſileæ remoretur. Hæc ex tempore ſcripta vereor, ut poſſis legere; benè Vale.

ERASMUS ROTERODAMUS
Suapte manu.

Ces lettres ne ſont pas datées; mais ces mots de la réponſe: vous avez rappellé du tombeau *Frobenius*, c'eſt-à-dire, la moitié de moi-même, font voir que cet ami du célebre *Eraſme* vivoit encore quand celui-ci écrivoit, & la ſuite prouve que *Paracelſe* étoit encore à Bâle. Au reſte, *Eraſme* n'eut pas le ſoulagement qu'il attendoit; ſon mal empira au-lieu de diminuer, ainſi qu'il paroît de quelques-unes de ſes lettres.

Paracelſe ne fit pas un long ſéjour à Bâle après la mort de *Frobenius*, car on ſait qu'il ſortit de cette ville au mois de Juillet 1528. Il date de Colmar, du 8 de ce mois, la dédicace du troiſieme Livre de ſa grande Chirurgie qu'il adreſſe à un Echevin de la même ville. On dit que ce fut le dépit qui le porta à quitter Bâle. Il avoit fait aſſigner un Chanoine nommé *Lichtenfels*, pour l'avoir guéri d'un mal d'eſtomac avec trois pilules de *Laudanum*; mais les juges, conſidérant moins l'excellence du remede que ſa petite quantité & le peu de peine que cette cure avoit coûté au Médecin, ne lui adjugerent qu'une gratification fort modique, au-lieu de la ſomme de cent florins, dont il étoit convenu auparavant avec ſon malade. *Théodore Zwinger*, qui rapporte ce fait, ajoute que *Paracelſe* fut tellement piqué de ce que les juges avoient voulu taxer ſon induſtrie, qu'il s'emporta contre eux & qu'il ſe retira bruſquement de la ville de Bâle. Ce fut à cette époque que *Jean Oporin* abandonna ſa femme pour ſuivre *Paracelſe* en Alſace; il demeura auprès de lui pendant deux ans en qualité de Secretaire, dans l'eſpérance de ſe mettre au fait de la Médecine, que ce nouveau Maître s'étoit engagé de lui enſeigner en ſix mois d'étude.

Les mœurs de *Paracelſe* étoient auſſi dérangées que ſon eſprit étoit inconſéquent. Juſqu'à l'âge de 25 ans il ne but que de l'eau, mais il ſe prit alors de tant de paſſion pour le vin & il en but avec tant d'excès, qu'il fut preſque toujours ivre. Il ne vécut qu'avec des porte-faix, & ne quittoit ordinairement leur compagnie qu'après avoir paſſé la meilleure partie de la nuit à boire. Quand il avoit dormi quelques heures, il ſe levoit en furie, & la tête pleine de vapeurs du vin, il prenoit ſon épée & pouſſoit des bottes contre la muraille. Agité comme un phrénétique, tout ce qui ſe préſentoit à lui devenoit l'objet de ſa fureur, & *Oporin* crut cent fois voir le moment où il alloit être percé. Après que *Paracelſe* avoit éveillé tout le voiſinage par ſes fougues, plus calme & plus tranquille il dictoit à ſon Secretaire quelques chapitres de ſes Ouvrages. Tant de folies & de déréglemens n'arrêterent cependant point le cours de ſa réputation; comme il fut un des premiers qui introduiſirent l'uſage de l'*Opium* en Allemagne, les ſuccès qu'il obtint de ce médicament le firent beaucoup conſidérer. Ses Ouvrages ont auſſi contribué à lui faire des partiſans. Tout ce qu'il a écrit n'a pas été publié, car il ſe trouve pluſieurs Traités de ſa façon qui ſont demeurés en manuſcrit dans

les Cabinets des Curieux. Mais le recueil de ses Ouvrages imprimés n'est déja que trop volumineux, ainsi qu'il paroît des éditions suivantes:

Operum Medico-Chymicorum, sive Paradoxorum Tomi duodecim. Basileæ, 1589, *in*-4. *Francofurti*, 1603, quatre volumes *in*-4.

Opera omnia Medico-Chymico-Chirurgica. Genevæ, 1652-1658, trois volumes *in-fol.* En Allemand, Strasbourg, 1607, dix tomes *in*-4, & 1616, *in-fol.* On a publié séparément différens Traités de la composition de *Paracelse*, dont nous épargnons au Lecteur la longue énumération, pour nous borner à sa Chirurgie qui a vu le jour en plusieurs Langues. Elle fut imprimée en Allemand, à Ulm en 1536, *in-folio*, à Erfurt, en 1549, *in*-4, à Strasbourg en 1566, *in-fol.* En Latin, sous ce titre: *Chirurgia magna ex versione Josquini Dalhemii. Argentorati*, 1573, *in-fol.* Les éditions Françoises sont intitulées: *La grande Chirurgie de Philippe Auréole Théophraste Paracelse*, traduite en François sur le Latin de *Josquin d'Alhem*, par *Claude Dariot.* Lyon, 1593, *in*-4. Montbelliard, 1608, *in*-8.

Tout ce que *Paracelse* a fait, roule sur des matieres Philosophiques & Médicinales; mais la lecture en est rebutante, parce que le peu de bon qui s'y trouve, est absorbé par le mauvais qu'on y rencontre à tout instant. Le style de cet Auteur est d'ailleurs d'une obscurité impénétrable; on ne trouve même dans ce qu'il a écrit, ni méthode, ni jugement. Ses idées sont celles d'un visionnaire & d'un esprit faux, digne d'être mis en parallele avec les effrontés qui montent sur des trétaux & qui se font un revenu de leur babil & de leur impudence. Aussi se vantoit-il de prolonger la vie à son gré par les vertus de son Elixir; il en démentit cependant lui-même la merveilleuse propriété, car il tomba malade dans une auberge à Saltzbourg, & après quelques jours de fievre, il y mourut le 24 de Septembre 1541, âgé seulement de 48 ans. Il fut enterré dans l'Hôpital de Saint Sébastien, à qui il avoit donné tout son bien qui n'étoit pas considérable. Voici l'Epitaphe qu'on mit sur son tombeau:

CONDITUR HIC PHILIPPUS THEOPHRASTUS
Insignis Medicinæ Doctor,
Qui dira illa vulnera,
Lepram, *Podagram*, *Hydropisim*,
Aliaque insanabilia corporis contagia,
Mirificâ arte sustulit,
Ac bona sua in pauperes distribuenda, *collocandaque honoravit.*
Annô 1541, *die* 24 *Septembris*
Vitam cum morte commutavit.
Aurea pax vivis, *requies æterna sepultis.*

Boerhaave, dans sa Chymie, & le Docteur *Shaw*, dans ses Notes, font les remarques suivantes sur *Paracelse*, qu'on peut appeller un homme extraordinaire à plus juste titre que grand. C'est du discours Historique, qui est à la tête du Dictionnaire Universel de Médecine, que j'ai tiré ce que je vais dire.

Dans l'état où étoit la Médecine du tems de *Paracelse*, il n'est pas étonnan

qu'il ait passé pour un excellent Médecin & un habile Chirurgien. Le langage de cette Science étoit un composé aussi ridicule que barbare de Latin, de Grec & d'Arabe; & *Galien* commandoit aussi despotiquement dans les Ecoles de Médecine, qu'*Aristote* sur les bancs de la Philosophie. La Théorie étoit fondée sur les qualités, leurs degrés, leurs tempéramens, & toute la Pratique se bornoit à saigner, purger, faire vomir & donner des clysteres. La Pathologie qui conduisoit à une telle Pratique, n'avoit que des principes erronés; mais tel que fût son état du tems de *Paracelse*, il mit encore cette partie de la Médecine dans une position plus mauvaise, car il rappella la vieille empirique par le peu d'attention qu'il donna à l'Histoire des maladies & à l'étude des signes qui en forment le caractere.

Il dut une partie de sa réputation à la connoissance qu'il avoit de l'efficacité du Mercure dans les maladies vénériennes, qui commencerent alors à infecter l'Europe & à s'y répandre; connoissance qu'il tenoit vraisemblablement de *Jacques Carpus*, grand Anatomiste & Chirurgien de Bologne, le seul qui sût guérir la vérole en procurant la salivation à ceux qui en étoient attaqués, & en mettant en usage les frictions mercurielles.

La plupart des Ecrits qui portent le nom de *Paracelse* ont bien l'air d'être supposés; en effet, ils sont en si grand nombre & d'un caractere si différent entre eux, qu'il est presque impossible qu'ils soient sortis de la même main. On pourroit conjecturer que les disciples de ce Médecin ne trouverent pas d'autres moyens de mettre leurs productions à l'abri de la critique, qu'en les publiant sous le nom de leur Maître. Cependant, outre les Livres *De compositionibus*, *de gradibus*, *de tartaro*, qu'il expliqua publiquement, il y en a quelques autres qu'on peut regarder comme originaux. Tel est celui de la peste, celui des Minéraux, le Traité *De longa vita*, & l'*Archidoxa Medicinæ* que *Bodenstein* mit au jour du vivant de *Paracelse* ou très-peu de tems après sa mort.

Cet Ouvrage est appellé *Archidoxa Medicinæ*, parce qu'il contient les maximes principales de cet Art. Il y en eut d'abord neuf livres publiés, mais l'Auteur entiché de la Monarchie qu'il vouloit s'attribuer dans la Médecine, parle ainsi dans ses Prolégomenes: « J'avois résolu de donner les dix Livres de l'*Archidoxa*; j'en ai » cependant réservé le dixieme dans ma tête: c'est un trésor que les hommes ne » sont pas dignes de posséder, & il n'en sortira que quand vous aurez tous ab» juré *Aristote*, *Avicenne*, *Galien*, & promis une soumission parfaite au seul » *Paracelse*. » Ce dernier Livre parut enfin; je ne dirai point par quel moyen, mais j'avouerai que c'est une piece bien extraordinaire. Qu'elle soit de *Paracelse* ou non, c'est ce qu'on n'oseroit assurer; mais on ne peut se dispenser de dire à sa louange, qu'elle contient la plupart des découvertes dont les Chymistes, qui lui succéderent immédiatement, se sont fait honneur. Il faut encore mettre au nombre des Ouvrages de *Paracelse* les Livres *De arte rerum naturalium*. Tous les autres peuvent être regardés comme supposés, mais particulierement les Ouvrages Théologiques.

Ce Médecin a transmis dans ses Ecrits l'air important qu'on remarquoit dans toutes ses actions. Les promesses ne lui coûtoient rien; mais elles étoient pour l'ordi-

naire moins magnifiques encore que le fondement n'en étoit léger. L'impudence avec laquelle il s'engageoit à faire vivre, par le moyen de ſon Elixir, un homme auſſi long-tems que Mathuſalem, eſt un exemple de cette ſuffiſance outrée qu'on lui a reprochée. Peut-on rien imaginer de plus ridicule que *Paracelſe* délibérant avec lui-même juſqu'où il étoit à propos qu'il prolongeât ſa vie ? Ces extravagances ſont d'un homme qui s'en rapportoit à ſon imagination plus volontiers qu'à l'expérience. Et comment concevoir que celui qui ſe vantoit de poſſéder le ſecret d'allonger la vie à diſcrétion, ſe ſoit laiſſé mourir à la fleur de ſon âge ? *Paracelſe* étoit encore charlatan par rapport à ce qu'il ſavoit, & il ne parloit point de ſes connoiſſances réelles avec le ton décent qui convient à un Médecin.

Tous les Chymiſtes de ſon tems, & beaucoup de ceux qui l'ont ſuivi, ſe ſont accordés, je ne ſais pourquoi, à le croire poſſeſſeur d'un remede univerſel, & *Paracelſe* s'en eſt fait honneur le premier. Il jure ſur ſon ame & il prend tout le ciel à témoin qu'il n'y a point de maladie, quelle qu'elle ſoit, qu'il ne puiſſe guérir avec une ſeule & même préparation métallique. Mais l'homme qui a le mieux connu *Paracelſe*, *Van Helmont*, n'en croit rien ; & quoiqu'il ſoit preſque continuellement occupé de l'éloge de cet Auteur, il nous avertit que ſes Ouvrages ſont parſemés de menſonges. Au reſte, quand *Paracelſe* auroit pour lui un plus grand nombre de témoins, ils ſeroient tous démentis par ſa fin. Sa mort prématurée détruit toutes ſes prétentions à un remede univerſel.

Diſons pourtant à ſa gloire qu'il entendit très-bien la Chirurgie & qu'il opéra avec beaucoup de ſuccès ; qu'il connut la pratique de la Médecine auſſi bien qu'aucun de ſes contemporains ; qu'il fut le ſeul de ſon tems qui eût le ſecret de préparer les métaux de façon à les rendre utiles à la Médecine ; que l'*Opium* fut ſon remede particulier & qu'avec lui il fit quelques cures merveilleuſes ; enfin, qu'il fut peut-être l'unique avec *Carpus*, qui connût bien les propriétés du Mercure. Quant à la Pierre Philoſophale, nous n'avons pas de preuves qu'il en ait poſſédé le ſecret, & nous en avons de très-fortes qu'il ne le poſſédoit pas.

Voilà ce qu'on a dit de *Paracelſe*. Ceux qui auront la patience de parcourir les Ouvrages qu'il nous a laiſſés, s'appercevront aiſément qu'il avoit l'imagination vive, mais déréglée, & la tête pleine d'idées creuſes & chimériques. Tel étoit le caractere de ſon eſprit, qu'il ſeroit étonnant qu'il n'eût pas donné dans toutes les rêveries de l'Aſtronomie, de la Géomancie, de la Chiromancie & de la Cabale ; Arts, dont l'ignorance du XVI ſiecle entretenoit la vogue. Entre les abſurdités qu'on remarque dans ſes Ouvrages, on trouve quelques bonnes choſes qui ont ſervi aux progrès de la Médecine. On ne peut d'abord diſconvenir qu'il n'ait attaqué, avec ſuccès, les qualités premieres, le chaud, le ſec, le froid & l'humide ; ce fut lui qui commença à détromper les Médecins & à leur ouvrir les yeux ſur le faux d'un ſyſtême qu'on ſuivoit depuis le tems de *Galien*. Il oſa le premier traiter la Philoſophie d'*Ariſtote* de fondement de bois, & l'on peut dire qu'en découvrant le peu de ſolidité de cette baſe, il donna lieu à ſes ſucceſſeurs d'en poſer une plus ſolide. Son opinion touchant les ſemences, qu'il ſuppoſe avoir toutes exiſté dès le commencement, a été adoptée par d'habiles gens qui n'ont que le mérite de l'avoir expoſée d'une maniere plus vraiſemblable. Ce qu'il a

avancé ſur les principes chymiques, le Sel, le Souffre & le Mercure, a ſes uſages dans la Phyſique & dans la Médecine. On ne peut diſconvenir, d'un autre côté, qu'il n'eût une grande connoiſſance de la Matiere Médicale, & qu'il n'eût beaucoup travaillé ſur les végétaux, ſur les animaux & ſur les minéraux. Il avoit fait un grand nombre d'expériences; mais il eut la vanité de cacher les découvertes auxquelles elles l'avoient conduit. C'eſt de quoi ſe plaignoit *Gontier d'Andernach.* J'avoue, dit-il, que *Théophraſte Paracelſe* eſt un très-habile Chymiſte & qu'il a mis dans ſes Ouvrages d'excellentes choſes; mais il eſt fâcheux qu'il y ait mêlé un grand nombre de frivoles & de fauſſes, ſans compter qu'il a répandu une ſi grande obſcurité ſur les meilleures, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe les entendre & en profiter. Il ſeroit à ſouhaiter que *Galien* eût été moins diffus & plus exact, & *Paracelſe* moins obſcur & plus ſincere; mais chacun a ſes bonnes qualités & ſes vices; il faut profiter du bon & laiſſer le mauvais.

On peut dire de *Paracelſe* ce qu'on a dit de *Poſtel*, que c'étoit l'aſſemblage de très-grandes qualités réunies aux vices les plus odieux, c'eſt-à-dire, que *Paracelſe* n'étoit pas ſans mérite; mais ce qu'il a valu, n'a pu lui faire trouver grace auprès du Chancelier *Bacon* qui le traite avec beaucoup de ſévérité. Les Chymiſtes, dit-il, ont à leur tête une eſpece de monſtre; c'eſt *Paracelſe.* Singe d'Epicure dans ſa Météorologie, il nous donne comme des oracles, ce que l'autre ne propoſe que comme une opinion. Le deſtin regle tout dans Epicure; mais plus aveugle que le deſtin, plus capricieux que le hazard, *Paracelſe* ne s'en rapporte qu'à lui-même. Plus une choſe eſt abſurde, & plus il eſt prompt à l'aſſurer: quelles rêveries que ſes reſſemblances, correſpondances & paralleles! Quelle fureur d'établir des rapports entre des choſes qui n'en eurent jamais! Ses principes ſont, à la vérité, fondés dans la nature; on en peut tirer quelque avantage; mais il ſe tourmente ſans fin pour y rapporter tout. Son adreſſe à ſe tromper lui-même eſt prodigieuſe. Ce n'eſt cependant pas encore ce qu'on peut lui reprocher de pis. Que dirai-je de la manie avec laquelle ce ſacrilege impoſteur a ſouillé les choſes divines en les aſſociant aux choſes naturelles, a confondu le ſacré & le profane, les fables & les héréſies, la raiſon & la religion; ſans ceſſe occupé, je ne dis pas à éclipſer la lumiere de la nature, comme les anciens Sophiſtes, mais à l'étouffer entierement? Les Sophiſtes abandonnerent l'expérience, *Paracelſe* la fit mentir; non content de ne pas entendre ſa voix, il en imagina des réponſes, & par les fauſſetés qu'il lui a fait débiter, peu s'en fallut qu'il ne dégoûtât les amateurs de la vérité de la conſulter après lui. Il ſe fit encore un devoir d'exalter à tout propos les préventions auſſi abſurdes qu'impoſantes de la Magie; il appuya de toute ſa force les promeſſes extravagantes des Sorciers. Les erreurs ſcellées de ſon autorité ont trouvé de l'accès dans les eſprits qu'il avoit faſcinés par ſon babil, enſorte que l'on peut dire qu'il a été le miniſtre de l'impoſture qu'il avoit créée. Ses diſciples, enthouſiaſtes comme lui, embraſſerent les opinions de leur Maître ſur la promeſſe qu'il ne leur tint jamais, de leur en donner des preuves; auſſi n'eurent-ils pour les défendre que cette ſuffiſance impertinente de *Paracelſe*, ſur laquelle ils les avoient adoptées. Ils lierent leurs dogmes le plus étroitement qu'ils purent avec la religion, dont ils emprunterent la ſu-

périorité, la pompe & les mysteres; ressources ordinaires des ignorans & des fourbes. Si les Paracelsistes s'accorderent tous dans les promesses qu'ils firent au monde, c'est qu'ils étoient unis ensemble par un même esprit de mensonge qui les dominoit. Cependant en errant en aveugles à travers les dédales de l'expérience, ils tomberent quelquefois sur des découvertes utiles. Ils cherchoient en tâtonnant, (car la raison n'avoit aucune part dans leurs opérations.) & le hazard leur mit sous la main des choses précieuses. Ils ne s'en tinrent pas là; tout couverts de la cendre & de la fumée de leurs laboratoires, ils se mirent à former des Théories. Ils tenterent d'élever sur leurs fourneaux un systême de Philosophie; ils s'imaginerent que quelques expériences de distillations leur suffisoient pour cet édifice immense; ils crurent que des opérations & des mêlanges, la plupart du tems impossibles, étoient les seuls matériaux dont ils avoient besoin, plus imbécilles que des enfans qui s'amusent à construire des châteaux de cartes. Ainsi pensoit le Chancelier *Bacon*; comme il pensoit en Philosophe, il parla juste.

Cette critique paroîtra peut-être outrée; mais un compatriote de *Paracelse*, M. *George Zimmermann*, Docteur en Médecine, ne traite pas mieux notre Auteur, page 124 du premier volume de son Ouvrage sur l'Expérience, édition Françoise de 1774. Quoique le Traducteur n'y ait point présenté le portrait de *Paracelse* avec tous les traits de l'original, il en a dit assez, pour faire connoître la maniere de penser de M. *Zimmermann* sur le compte de son compatriote. » *Paracelse*, Suisse, » du canton d'Apenzel, grand Chymiste, Chirurgien, Astrologue, osa bâtir un » systême de Médecine tout nouveau sur les ruines des Anciens. Il brûla publique- » ment, à Bâle, du haut de sa Chaire, les Ouvrages de *Galien* & d'*Avicenne*. Il » dit, dans son premier Livre de la Peste, qu'on ne trouve rien chez les An- » ciens qui nous soit d'un véritable secours, parce qu'ils ignoroient la Cabale & » la Magie; & que conséquemment ils ne pouvoient connoître même l'origine » des maladies. Il ne rougit pas de dire que *Galien* lui avoit écrit des enfers, » & que lui avoit disputé contre *Avicenne* dans les parvis des séjours téné- » breux. Il avoit l'imagination si déréglée, & le cerveau si disposé aux rêveries » les plus grossieres, qu'il adopta tous les contes de sorcellerie, de la Cabale, » & toutes les folies de l'Astrologie, de la Géomancie, de la Chiromancie, & » qu'il assura même à ses disciples qu'il consultoit le diable quand Dieu ne vou- » loit pas l'aider.

» *Paracelse* se vantoit de savoir guérir les maladies incurables, avec certains » mots ou caracteres, dont il élevoit la vertu au dessus de toutes les forces de » la nature; il osa même avancer que par le moyen de la Chymie, il produiroit » un enfant vrai & vivant qui, à la grosseur près, ressembleroit dans toutes ses » parties aux enfans ordinaires. Malgré ces rêveries, ce miserable soutenoit qu'il » n'avoit jamais étudié la nature que dans la nature même & non dans les livres. » Du reste, il vivoit comme un animal immonde, & trouvoit son plus grand » plaisir dans la conversation des gens les plus dissolus & les plus vils. Le langage » qui n'a été donné aux hommes que pour se faire entendre, est toujours dans » *Paracelse* un verbiage incompréhensible. Ses Ecrits se sentent tous de l'ivresse » dans laquelle il étoit continuellement avec tous ses amis ivrognes comme lui. Le

» ton myſtérieux avec lequel il écrit, ſembloit cacher aux idiots les vérités les » plus importantes. Perſonne ne pouvoit, ſelon lui, le réfuter; en effet perſonne » ne le comprenoit.

» Avec ces qualités, *Paracelſe Bombaſt* s'étoit emparé de la monarchie en Mé» decine; & il tient encore le premier rang parmi les ignorans entêtés de l'Al» chymie. Voici comme il parle dans la Préface de ſon Livre intitulé *Paragra» num*: c'eſt à vous à vous ranger derriere moi, *Avicenne*, *Galien*, *Rhazès*, » *Méſué*, *Montagnana*; derriere moi, Docteurs de Paris, de Montpellier, de » Souabe, de Cologne, de Miſnie, de Vienne. Vous iſles de la mer, toi Italie, » toi Athenes, toi Grec, toi Arabe, toi Iſraélite, derriere moi; la monarchie eſt à » moi. Il étoit toujours miſérable avec ſon art de faire de l'or; ſon remede univerſel » & infaillible dans toutes les maladies n'a jamais pu le guérir de la goutte, » de ſa toux, & de la roideur de ſes articulations. Lui qui poſſédoit la *pierre* » *de l'immortalité*, ſe laiſſa cependant mourir avant ſa cinquantieme année. En vain » les fourberies, la témérité, les extravagances, la ſuperſtition de cet homme » ſont-elles conſignées dans ſes Ecrits, ſes ſectateurs en ont fait une divinité. »

Mais quoiqu'on ait dit de *Paracelſe* & des Chymiſtes qui le prirent pour guide, on ne doit pas ſe laſſer de répéter qu'il faut diſtinguer le bien & le mal qu'ils ont fait; car il eſt conſtant qu'on ne peut, ſans injuſtice, leur refuſer quelques louanges. Ils ont contribué aux progrès de la Médecine, premierement, en démontrant la fauſſeté du ſyſtême de *Galien* qui fut dès lors banni de cette Science. Il eſt vrai qu'ils lui en ſubſtituerent un autre qui n'eſt pas mieux fondé; mais leur Théorie étoit trop romaneſque, trop manifeſtement fauſſe, pour être ſérieuſement embraſſée par d'autres que par des enthouſiaſtes, & par conſéquent elle étoit d'autant moins funeſte, qu'elle étoit moins ſpécieuſe; d'autant moins dangereuſe, que le nombre de ceux qui pouvoient l'adopter étoit plus petit. Secondement, pour avoir remis en vogue des remedes importans dans la cure des maladies, au nombre deſquels on peut compter le Mercure, l'Antimoine, le Souffre, le Nitre, l'Opium, le Fer, dont ils ont fait différentes préparations & dont ils nous ont appris pluſieurs uſages. C'eſt d'eux que nous tenons encore les eſprits volatils d'urine, de même que ceux de corne de cerf, de ſang & d'autres ſubſtances animales. En voilà aſſez pour apprécier *Paracelſe* & ſes Sectateurs.

PARADIN, (Jean) natif de Saint Jean de Lône, petite ville de Bourgogne, fut Médecin de François I, Roi de France. Il mourut après l'an 1588, âgé de plus de 80, mais on ne ſait pas préciſément en quelle année; ce fut cependant avant la fin du XVI ſiecle. On a pluſieurs Ouvrages de la façon de *Paradin*, les uns en proſe, les autres en vers.

PARAVICINI, (Fabrice) Médecin de la Faculté de Milan, étoit de la Valteline, Seigneurie des Griſons. Il exerça ſon Art pendant 40 ans à Trezzo dans le Milanez, où il mourut au mois de Mai 1695, dans ſa ſoixante-quatrieme année. On a de lui pluſieurs Ouvrages en Italien, tant ſur le ſoulagement à donner aux vieillards, le régime de vie, la mauvaiſe pratique des Médecins qui traitent les

malades abſens, que ſur les Eaux Minérales de Maſino. Voici les titres de ces Ouvrages :

Soglievo dell'eta cadente. Milan, 1690, *in*-8.

La Regola del vivere. Milan, 1690, *in*-8.

Abuſo de Medici, nel medicare gli abſenti infermi. Milan, 1694, *in* 8.

Acque Minerali di Maſino. Milan, 1694, *in*-8.

Pierre-Paul Paravicini, Médecin aggrégé au College de Côme, & citoyen de Milan en 1547, avoit déja écrit ſur ces Eaux Minérales. Son Ouvrage eſt intitulé :

De Maſinenſium & Burmenſium Thermarum hactenus incognitarum ſitu, naturâ & miraculis, Epiſtola, Mediolani, 1545, *in*-4. *Jean-Pierre Paravicini*, Médecin de Milan, donna une édition Italienne de la même Lettre avec des augmentations, tant de ſa part, que de celle de *Jean-André Malacrida*, Médecin de Sondrio. Elle a paru ſous le titre d'*Avertimenti Sopra li Bagni del Maſino.* Milan, 1658, *in*-12.

PARDOUX, que d'autres nomment PIDOUX, (André) naquit dans le Viennois, Pays de France dans le Dauphiné, & prit le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de la Faculté de Paris le 19 Décembre 1558.

PARDOUX, que d'autres appellent auſſi PIDOUX, mais qui eſt plus connu ſous le nom de PERDULCIS, (Barthélémi) étoit neveu du précédent. Il naquit en 1545 à Bouillec, petite ville du Vivarais. Son oncle le fit venir à Paris & lui procura une bourſe au College de Montaigu, où il fit ſon cours d'humanités & de Philoſophie. *André*, qui ſe voyoit ſans eſpoir de poſtérité, l'adopta au ſortir de ce College & le fit étudier la Médecine, dont il prit le bonnet en la Faculté de Paris l'an 1572, qui étoit le 27e. de ſon âge. Peu de tems après ſon Doctorat, il épouſa la niece de ſon oncle.

La Chaire & le Cabinet firent plus d'honneur à *Barthélémi* que la vogue de la pratique. Il étoit ſi timide, qu'il ne put jamais atteindre à la réputation de ſes confreres ; peut-être que le défaut de ces manieres qui répandent un Médecin dans le grand monde autant & mieux que ſes talens, retint celui, dont nous parlons, dans le cercle obſcur des pratiques bourgeoiſes, des Colleges & des Couvens. C'eſt ainſi qu'en parle *René Moreau* dans ſon Livre *De illuſtribus Medicis Pariſienſibus.* On voit delà que dans ce tems, comme aujourd'hui, les malades vouloient autre choſe que d'être guéris, & que la ſcience dépouillée du ton qui la releve aux yeux des Grands, n'eſt point un titre ſuffiſant pour mériter leur confiance.

Pardoux mourut d'apoplexie en 1611, âgé de 66 ans, & laiſſa les Ouvrages ſuivans en manuſcrit ; ils ont cependant été imprimés depuis ſa mort.

Univerſa Medicina ex Medicorum principum ſententiis, conſiliiſque collecta, à Renato Charterio primùm edita. Pariſiis, 1630 & 1641, *in*-4, par les ſoins de *G. Sauvageon* qui a augmenté cette édition d'un Livre *De animi morbis. Lugduni*, 1649, 1690, *in*-4.

In Jacobi Sylvii Anatomen & in Librum Hippocratis de natura humana Commentarii. Pariſiis, 1643, *in*-4. Le Manuſcrit fut tiré de la Bibliotheque de *Gabriël Naudé.*

Pardoux étoit d'un tempérament robuſte, & d'un caractere bénin, libéral & pieux. Il fit pluſieurs belles fondations dans l'Egliſe de Saint Etienne, ſa paroiſſe. Il

Il étoit infatigable à l'étude, patient dans les peines & les embarras de la vie; il fut cependant tellement accablé de contradictions, qu'il se plaint de n'avoir jamais goûté la douceur du repos. C'est pour cette raison qu'il fit graver, en lettres d'or, l'Anagramme de son nom sur une des cheminées de sa maison :

BARTOLOMEUS PERDULCIS.
PER MULTOS LABORES DUCI.

PARÉ, (Ambroise) de Laval au Pays du Maine, où il naquit en 1509, s'appliqua de bonne heure à la Chirurgie. Il en prit les exercices, non seulement dans les Hôpitaux, mais encore dans les Armées, où il travailla dès l'an 1536, en qualité de Chirurgien de René de Montejean, Capitaine général des gens de pied, qui fut fait Maréchal de France en 1538. *Paré* devint Chirurgien ordinaire du Roi Henri II en 1552, & servit encore les Rois François II, Charles IX & Henri III. La cure qu'il fit des accidens arrivés à Charles IX, lui procura d'autant plus de réputation, que le mal demandoit un secours prompt & efficace. *Antoine Portail* avoit saigné ce Prince & malheureusement piqué le tendon. Les symptômes effrayans qui parurent, ne tarderent pas à mettre la vie du Roi en danger; mais *Paré* calma bientôt les allarmes des Courtisans par l'application des remedes qui arrêterent les progrès du mal. Cet heureux succès lui mérita les attentions les plus singulieres de la part de Charles IX; & la France admira, dans la suite, les soins que prit le Monarque pour conserver à ses peuples son plus grand Chirurgien. Tout le monde sait que *Paré* étoit Calviniste, & qu'il ne tint pas aux auteurs du massacre de la Saint Barthélémi, qu'il ne fût sacrifié à leurs fureurs. Charles IX, qui avoit eu la foiblesse de consentir à cette barbare exécution, qui l'autorisoit même par son exemple, puisqu'il tiroit avec une arquebuse sur ses sujets, voulut épargner à son Chirurgien d'être la victime de cette cruelle journée. Il l'enferma dans sa chambre, en disant : *est-il raisonnable d'ôter la vie à un homme qui, par sa science, pourroit la sauver à tout un petit monde*? Le Roi ne voulut cependant sauver la vie à personne, dit Brantome, sinon à Maître *Ambroise Paré*, son premier Chirurgien & le premier de la Chrétienté. Il ajoute que Charles IX *l'envoya quérir & venir le soir dans sa chambre & garde-robe, lui commandant de n'en bouger, & disoit qu'il n'étoit raisonnable qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde, fût ainsi massacré.* On a remarqué, au sujet de la journée de la Saint Barthélémi, que malgré que tous les Médecins attachés au Calvinisme eussent été condamnés à la mort, il en périt bien peu dans cette horrible boucherie qui inonda la France de sang le 24 Août 1572. *Paré* survécut jusqu'au 20 Décembre 1590, & comme il fut enterré le 22 dans l'Eglise de Saint André des Arts au bas de la nef, il est bien apparent qu'il donna des preuves de Catholicité avant que de mourir.

Ce fut principalement par sa nouvelle méthode de traiter les plaies d'armes à feu que ce Chirurgien se distingua dans son Art; avant lui, on avoit la cruelle coutume de verser de l'huile bouillante dans les plaies de cette espece, sous le prétexte imaginaire du poison, dont on les croyoit infectées. Mais il prouva que la poudre à tirer n'a rien de vénimeux, que les balles ne brûlent point, &

qu'il faut traiter ces plaies avec des remedes doux. Ce fut à ce ſujet qu'il publia à Paris, en 1545, 1552 & 1564, un Ouvrage, *in-8*, intitulé : *Maniere de traiter les playes faites par harquebuſes, fleches, &c.* On a regardé *Paré* comme l'inventeur de la ligature des vaiſſeaux ; mais il eſt lui-même fort éloigné de s'attribuer cet honneur, puiſqu'il dit qu'*Hippocrate*, *Galien*, *Avicenne* & quantité d'autres en ont parlé avant lui. En général, ce Chirurgien fut plus heureux Opérateur que profond Anatomiſte ; il a cependant diſſéqué dans les Ecoles de la Faculté de Paris avec l'habileté, dont on étoit capable de ſon tems, & il eſt le premier qui ait donné la deſcription de la membrane commune des muſcles. Sa *Brieve collection de l'adminiſtration Anatomique* fut imprimée à Paris en 1549, *in-8*.

Quoique *Paré* ne fût pas lettré, qu'il eût même été obligé de prier le Médecin *Jean Canape* de lui faire une Verſion Françoiſe de quelques Livres de *Galien* qu'il avoit goût de lire, il n'a pas laiſſé de rendre ſon nom recommandable à la poſtérité par les Ouvrages qu'il lui a tranſmis. Comme il avoit remarqué qu'il y avoit très-peu de Livres de Chirurgie en François, quoiqu'il y en eût aſſez d'autres en cette Langue, il réſolut de mettre à la portée des Chirurgiens de ſa nation ce qu'il y avoit de plus beau dans un Art qu'il exerçoit depuis plus de 40 ans, avec beaucoup de réputation. Il travailla donc à ſon grand Ouvrage qui contient vingt-ſix Traités, avec figures, & qui fut imprimé à Paris en 1561, en un gros volume *in-folio*. Les éditions de cette ville ſe ſont beaucoup multipliées ; car on a encore celles de 1575, 1579, 1585, 1598, 1607, 1614, 1628, même format. Celles de Lyon ſont auſſi en grand nombre, & elles datent de 1639, 1641, 1652, 1664, 1685, *in-folio*. C'eſt à *Jacques Guillemeau*, Chirurgien ordinaire des Rois Charles IX & Henri IV, qu'on doit la Traduction Latine des Œuvres de *Paré*, ſon Maître ; elle a paru ſous ce titre :

Ambroſii Paræi, opera novis iconibus elegantiſſimis illuſtrata & Latinitate donata. Pariſiis, 1582, *in-folio. Francofurti*, 1594, 1610, 1612, *in-folio*. Ce Recueil a été mis en pluſieurs autres Langues. En Anglois, Londres, 1578, 1634, *in-folio* : en Allemand, Francfort, 1601, 1635, *in-folio* : en Hollandois, Leyde, 1604, *in-folio*, Amſterdam, 1615, 1636, 1649, *in-folio*, Harlem, 1627, même format.

L'Ouvrage de *Paré* renferme non ſeulement tout ce qui concerne l'Art de la Chirurgie, mais encore pluſieurs Traités de Médecine, qu'il fit faire par de jeunes Médecins & qu'il s'attribua. C'eſt ainſi que le dit feu M. *Aſtruc* dans l'Hiſtoire ſommaire de l'Art d'accoucher, & voici comme il s'explique, page LXXXIII, en parlant du Traité de la génération de l'homme, qui fait le vingt-quatrieme des Œuvres de notre Chirurgien : « On trouve dans ce Livre un détail de la » conduite qu'on doit tenir dans les différentes eſpeces d'accouchemens, qui eſt » aſſez bon ſuivant les lumieres de ſon tems ; mais qui ſeroit meilleur, ſi ce qu'il » dit ſur les accouchemens n'étoit pas noyé dans un tas de queſtions difficiles, » inutiles & étrangeres à la matiere qu'il traite. Mais c'étoit le goût dominant de » cet Auteur, qui faiſoit parade d'érudition Grecque & Latine & de citations » d'anciens Auteurs qui ont écrit dans l'une ou l'autre de ces langues, & qui pre- » noit plaiſir à traiter les queſtions les plus épineuſes de la Médecine, dans les » Ouvrages qu'il faiſoit ou plutôt qu'il faiſoit faire ; car, quand on voit cet étalage » dans les Ecrits d'un Chirurgien qui n'avoit point de lettres, il eſt bien difficile

» de ne pas se prêter aux reproches qui lui ont été faits, même de son vivant, d'a» voir fait travailler pour lui plusieurs jeunes Médecins. » *Riolan* n'a point porté un jugement plus favorable sur le compte de *Paré*; il assure que l'ambition de transmettre son nom à la postérité engagea ce Chirurgien à grossir le recueil de ses Ouvrages. *Paré* auroit mieux établi sa réputation, dit *Van Hoorne*, s'il se fût borné à mettre au jour un petit volume, dans lequel il auroit consigné l'histoire de ses cures les plus intéressantes, les observations qu'il avoit recueillies de sa longue pratique, & les remedes dont l'expérience de tant d'années lui avoit constaté l'efficacité.

PARIS, (Thomas) ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit d'Evreux en Normandie. Avant sa réception dans la Compagnie des Chirurgiens de Paris, il avoit pris le bonnet de Docteur en Médecine à Rheims; & comme il s'étoit attaché à relever l'honneur de ce titre Académique par une étude persévérante, il se distingua pendant trente ans par les Leçons d'Anatomie & de Chirurgie qu'il donna avec beaucoup d'éloquence, tant en public qu'en particulier. Au bout de ce tems, il lui prit envie de retourner dans sa patrie; il s'y fixa avec le titre de Médecin du Roi, & il y mourut le 5 Août 1702.

PARISANUS, (Emile) natif de Rome, étudia la Médecine à Padoue sous *Fabrice d'Aquapendente*, & fut ensuite la pratiquer à Venise dès le commencement du XVII siecle. Il se distingua dans cette derniere ville par des cures heureuses, mais il ternit sa réputation par afficher des talens qu'il n'avoit pas. Sans être autrement Anatomiste, il traita de la structure du corps humain, & mit dans ses Ecrits presque autant d'ignorance que d'orgueil & d'amour propre. Il se répandit en invectives contre les Anatomistes de son tems, & sur-tout contre *Riolan*, dont il fut ennemi juré. Celui-ci, qui l'a accusé de n'avoir jamais disséqué, ne fut pas insensible aux grossieretés que *Parisanus* lui prodigua; il s'emporta contre lui en ces termes: *Sit honor auribus, nec odor in naribus qualis est ejus cacata charta, annalium volusianorum fatô dignissima, quæ Parisani fatuitatem declarat; deferatur in vicum vendentem thus & odores & piper, & quidquid chartis amicitur ineptis.* Langage satyrique que se permettoient alors les Gens de lettres, & que l'urbanité de notre siecle n'a point encore entierement su bannir des Ecrits des Modernes.

Une des erreurs Anatomiques dans lesquelles *Parisanus* est tombé, roule sur le mouvement du diaphragme. Il soutient opiniâtrément que ce muscle se contracte, lorsqu'il se voute, ou pendant l'expiration, & qu'il est dans l'état de relâchement lorsqu'il s'applatit, ou pendant l'inspiration. Mais tels que soient les Ouvrages de ce Médecin; je ne puis me dispenser d'en donner les titres & les éditions:

Nobilium exercitationum Libri duodecim de subtilitate microcosmicâ. Accessit Par & sanius judicium de seminis à toto proventu, ac de stigmatibus. Venetiis, 1623, 1633, *in-folio.* Son *par & sanius judicium* porte en titre une froide allusion à son nom *Parisanus*.

Nobilium exercitationum de subtilitate pars altera. Lapis Lydius de Diaphragmate ad Joh. Riolanum juniorem. De seminis à toto proventu, ac de stigmatibus ad Mundinum Mundinum; ubi obiter vera Aristotelis vita & gesta. De calido innato ad Academicos Patavinos. De cordis & sanguinis motu ad Guilielmum Harveum. Venetiis, 1635, *in-fol.*

Nobilium exercitationum de subtilitate pars tertia. De seminis à toto proventu : de principiis generationis, singularis certaminis lapis lydius ad Johannem Gallego. De visione ad Andream Laurentium, &c. Venetiis, 1638, *in-fol.* Si l'on en croit M. *de Haller*, la quatrieme partie de ce volumineux Ouvrage a paru peu d'années après la troisieme.

PARISIUS, (Pierre) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Trapani en Sicile. Il passa, l'an 1570, au Fort de la Goulette en Afrique, & par ses soins, il délivra de la peste la garnison qu'Alphonse Piémentel y commandoit. La même maladie s'étant aussi glissée à Palerme en 1575, il attaqua ce fléau épidémique avec un égal succès ; & le Magistrat de cette ville fut si sensible aux attentions qu'il prit pour en garantir ou guérir les habitans, qu'il lui fit des présens magnifiques & lui donna des Lettres de noble citoyen, qui sont datées du 19 Novembre 1575. Le talent de *Parisius*, pour la guérison de la peste, ne manqua pas de faire beaucoup de bruit après de pareilles preuves ; il fit en particulier tant d'impression sur l'esprit de Henri-Gusman, Comte d'Olivarés, que ce Vice-Roi de Sicile envoya notre Médecin à Malthe, en 1593, pour travailler à la cure de la maladie contagieuse qui désoloit les habitans de cette isle. *Parisius* s'acquitta encore de cette commission épineuse avec tant de succès, que Hugues Laubeinz Verdala, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, poussa sa reconnoissance jusqu'à recevoir les deux fils de ce Médecin au nombre des Chevaliers. A son retour en Sicile, *Parisius* fut accueilli comme un autre libérateur à qui tant d'hommes devoient la vie & la santé ; mais à peine y avoit-il joui d'un peu de repos pendant quelques années, que le Grand-Maître Martin Garzés, qui avoit succédé à Verdala, le rappella à Malthe, où il demeura jusqu'en 1603. Peu de tems après, il mourut à Palerme au grand regret de toute la ville, dont il s'étoit fait admirer par 40 ans de pratique la plus heureuse & la plus brillante. Ce Médecin a écrit plusieurs Ouvrages en Italien, dont voici les titres :

Auvertimenti sopra la peste, è febre pestifera, con la somma delle loro principali cagioni. Palerme, 1593, *in-4.*

Aggiunta agli Auvertimenti sopra la peste. Palerme, 1603, *in-4.*

Brieve Discorso sopra il medicamento del vino ed oglio per guarire ogni sorte di ferita. Palerme, 1603, *in-4.* Il a paru une Traduction Françoise de cet Ecrit ; elle est intitulée : *Discours touchant le médicament du vin & de l'huile pour guérir les blessures.* Paris, 1607, *in-8.*

PARKINSON, (Jean) Apothicaire de Londres, né en 1567, se distingua par l'étude de la Botanique. On a de lui quelques Ouvrages sur cette belle Science ; ils sont écrits en Anglois, mais les titres commencent par ces mots Latins :

Paradisi in sole Paradisus terrestris. Londres, 1629, *in-fol.* La seconde édition a

paru dans la même ville, avec des augmentations & des corrections, 1656, *in-fol.* L'Auteur y traite fort au long de l'Histoire des Fleurs.

Theatrum Botanicum. Londres, 1649, *in-fol.*

PARTAGE DE LA MÉDECINE en plusieurs mains. *Celse* remarque que ce fut à-peu-près du tems d'*Hérophile* & d'*Erasistrate* que la Médecine, qui jusqu'alors avoit été exercée avec toutes ses dépendances par un seul homme, fut partagée en trois parties, dont chacune fit, dans la suite des tems, l'occupation d'une personne différente. Ces trois branches étoient la Médecine *Diététique*, la *Pharmaceutique* & la *Chirurgique.* La premiere employoit le régime pour guérir les malades, la seconde les médicamens, la troisieme l'opération de la main. Cela ne doit cependant point s'entendre, comme si ceux qui employoient les médicamens & l'opération de la main, n'eussent point mis la diete en usage : on ne doit point croire non plus que par cette division l'on ait voulu marquer les trois professions par lesquelles la Médecine s'exerce aujourd'hui, c'est-à-dire, celles des Médecins, des Apothicaires & des Chirurgiens. Ceux qui se mêloient de la Diététique, étoient les mêmes que nos Médecins, & ils avoient pour leur département les maladies internes, dont la cause est, pour l'ordinaire, difficile à trouver. Ceux-ci furent de tout tems les plus estimés, parce que pour exercer leur profession en habiles gens, ils étoient obligés de connoître toute la nature, c'est-à-dire, d'être Philosophes.

Ceux qui exerçoient la troisieme partie, différoient de nos Chirurgiens en ce qu'ils n'embrassoient pas tant de choses qu'eux. Ils ne se mêloient que de la Chirurgie proprement dite, c'est-à-dire, de la seule opération de la main, & n'entreprenoient point les maladies qui peuvent se guérir par un autre moyen. Ils ne devoient pas même, selon *Celse*, traiter les plaies & encore moins les ulceres & les tumeurs, si ce n'est dans le cas où il falloit nécessairement faire quelque ouverture ou incision.

Les maladies, qu'on vient de nommer, étoient le partage de ceux qui exerçoient la Pharmaceutique. Ils traitoient ces maux extérieurs par l'application des remedes qui arrêtent le sang, qui mondifient, qui font suppurer, qui font percer ou vuider un abscès, qui consolident, qui font croître les chairs. Ceux-ci, en un mot, entreprenoient toutes les maladies qui peuvent se guérir par l'application extérieure des médicamens; que s'ils n'en pouvoient venir à bout par ce moyen, & qu'il fallût employer le fer ou le feu, ils remettoient alors leurs malades aux Chirurgiens. On voit par-là combien ils différoient de nos Apothicaires.

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit Médecins remplissoient seuls tous les devoirs de ces trois professions; on ne reconnoissoit tout au plus que deux ordres dans la Médecine, ou il n'y avoit que de deux sortes de Médecins. Les premiers, qu'on appelloit *Médecins architectes*, servoient seulement les malades de leurs conseils & donnoient les ordres aux seconds qui étoient connus sous le nom de *Médecins manœuvres;* ceux-ci travailloient de leurs mains sous les yeux des autres, soit pour les opérations, soit pour la composition & l'application des remedes. Mais comme les derniers, qui étoient les serviteurs des premiers & quelquefois leurs enfans ou leurs disciples, s'ingérerent de faire seuls ce qu'ils n'avoient fait aupa-

ravant que ſous la conduite d'autrui, il arriva delà qu'ils ſe formerent un département particulier, chacun de ce qu'il entendoit le mieux par rapport à la Chirurgie ou à la Pharmacie, en ſorte que l'Art de guérir ſe trouva partagé, comme on l'a dit au commencement de cet Article.

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie avoient le même nom qu'ils ont aujourd'hui : on les appelloit *Chirurgiens* ou *Médecins-Chirurgiens*, c'eſt-à-dire, Médecins qui opéroient de la main. Ceux qui s'attachoient à la Pharmaceutique ou à la Médecine médicamentaire, étoient nommés *Pharmaceutæ* ; car le mot *Pharmacopœus* ſe prenoit en mauvaiſe part, & dans l'uſage ordinaire il ſignifioit un empoiſonneur. Le nom de *Pharmacopola* marquoit chez les Anciens une autre eſpece de profeſſion. On appelloit ainſi, en général, tous ceux qui vendoient des médicamens, quoiqu'ils ne les préparaſſent pas ; mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hui Charlatans ou Bateleurs, qui montent ſur le théatre & qui vont courant le monde pour vendre des médicamens. On les appelloit, à cauſe de cela, *Circulatores*, *Circuitores*, *Circumforanei.* On leur donnoit auſſi le nom d'*Agyrtæ*, du mot qui ſignifie *aſſembler*, parce qu'ils aſſembloient le peuple autour d'eux, & qu'il ne manquoit pas alors de ſots pour les écouter, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui. On les appelloit auſſi *Sellularii Medici*, Médecins ſédentaires, parce qu'ils ſe tenoient aſſis dans leurs boutiques, en attendant les chalands.

On ne ſait ſi ceux qu'on appelloit *Pharmacotribæ*, c'eſt-à-dire, mêleurs ou broyeurs des drogues, étoient les mêmes que les *Pharmaceutæ*, ou ſi l'on appelloit ſeulement ainſi ceux qui compoſoient les médicamens ſans les appliquer. Ces derniers pouvoient être les valets des Droguiſtes, qu'on nommoit *Seplaſarii* & *Pigmentarii* ; ceux-ci vendoient aux Médecins toutes les drogues dont ils avoient beſoin. Mais ces marchands ne ſe piquoient pas toujours de la plus exacte fidélité ; ils étoient ſujets à vendre des drogues, tant ſimples que compoſées, qui ſe trouvoient mal conditionnées ou mal faites ; & il y avoit autrefois, auſſi bien qu'aujourd'hui, beaucoup de ſupercheries dans ce métier. C'eſt ce qui obligea *Pline* à cenſurer les Médecins de ſon tems de ce qu'ils ne s'attachoient pas à bien connoître les drogues, & de ce qu'ils les prenoient telles qu'on les leur donnoit ; il leur reprocha encore la confiance aveugle qu'ils avoient à ceux qui vendoient les médicamens compoſés, au-lieu de les préparer eux-mêmes, comme avoient fait les anciens Médecins. Mais ce n'étoit pas ſeulement des Droguiſtes que les Médecins achetoient les remedes d'uſage, ils tiroient les Simples les plus communs des Herboriſtes, qu'on appelloit en Latin *Herbarii.* Ceux-ci ne négligeoient rien pour faire valoir leur métier ; ils affectoient ſuperſtitieuſement de cueillir les Simples en de certains tems, avec diverſes précautions & cérémonies ridicules : ils étoient même fort ſujets à tromper les Médecins, en leur donnant une herbe ou une racine pour une autre, lorſque ceux-ci ne les connoiſſoient pas. Les Herboriſtes, & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient des lieux deſtinés à tenir leurs Simples, leurs Drogues & leurs Compoſitions : on appelloit ces lieux *Apothecæ*, du mot Grec qui ſignifie une place quelconque où l'on renferme quelque choſe.

Ce qu'on vient de dire du partage de la Médecine en différentes mains, eſt conforme à l'état dans lequel les choſes étoient du tems de *Celſe*, c'eſt-à-dire, au

premier siecle de l'Ere Chrétienne ; mais l'usage changea dans la suite, & quoique les noms eussent été les mêmes, les emplois ne se ressemblerent plus, parce que les ministres de la santé empiéterent les uns sur les autres, ou qu'ils exercerent plus d'une profession. C'est ainsi que ceux qu'on nommoit *Pimentarii* ou *Pigmentarii*, qui n'étoient que Droguistes, firent les fonctions d'Apothicaires : on le trouve au moins ainsi dans un passage d'*Olympiodore*, ancien Commentateur de *Platon* ; il y est dit que le Médecin ordonne & que le *Pimentarius* prépare & sert ce que le Médecin a ordonné. On ne peut marquer avec exactitude la date de ce changement ; tout ce que l'on sait, c'est qu'*Olympiodore* vécut environ 400 ans après *Celse*, mais on ignore s'il parle d'une chose nouvellement ou depuis long-tems en usage.

La division de l'Art de guérir en plusieurs mains ne changea pas subitement la face de cette profession ; plusieurs Médecins suivoient encore la coutume ancienne du vivant de *Celse*, & même après lui. Quoique le département de la diete fût celui dont ils tiroient leur nom, ils ne se bornerent point à ce seul moyen, ils employerent les autres remedes connus, malgré qu'ils n'eussent plus sous eux des serviteurs pour saigner, ventouser, donner des lavemens, appliquer des cataplasmes & des emplâtres, oindre, fomenter, baigner, préparer & administrer des médicamens par leurs ordres. Il arriva même qu'après *Hérophile*, sous lequel on a dit que la révolution s'étoit faite, divers Médecins écrivirent sur la Chirurgie & sur la Pharmacie ; d'où l'on peut conclure qu'ils n'avoient point renoncé à leur premier état, & qu'ils s'étoient réservé le droit de connoître de tout ce qui dépend de la Médecine. Quant aux médicamens, quoiqu'on en trouvât des descriptions dans les Ecrits des anciens Médecins, ces descriptions étoient trop dispersées pour être utiles à tout le monde ; on en sentit l'inconvénient ; mais ce ne fut proprement qu'au tems du partage de la Médecine que l'on commença d'écrire sur cette matiere, & d'en former des recueils qui fussent capables de remédier à la rareté extrême des Livres, dont *Galien* a fait mention. *Hérophile* mit le premier beaucoup de médicamens en usage. Il fut imité par ses disciples qui, par vénération pour la pratique de leur Maître, ne manquerent pas d'en traiter à part. Les Médecins Empiriques qui leur succéderent, s'occuperent aussi de la même matiere.

Tel fut l'ordre avec lequel la Médecine fut exercée chez les Grecs & les Latins. Toute partagée qu'elle fût cependant en plusieurs mains, elle revint quelquefois sur ses pas & tint, de tems en tems, encore quelque chose de ses premiers usages. Mais lorsque cette Profession eut passé sous l'empire des Arabes, la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie formerent chez eux des états distincts. *Avenzoar*, qui vivoit dans le XII siecle, s'excuse de ce que, sans faire attention à la coutume de son pays & à l'exemple de son pere, il s'étoit appliqué aux deux dernieres, que les Médecins abandonnoient alors à des mains étrangeres, *servitoribus aut ministris* ; & suivant le Docteur *Freind*, dans son Histoire de la Médecine, ceux qui pratiquoient cette Science faisoient pour la plupart si peu de cas de la Chirurgie & de la Pharmacie, qu'ils mettoient au dessous d'eux de les entendre. Fatal préjugé qui retarda si long-tems les progrès de ces deux dernieres parties de l'Art de guérir !

Comme la Médecine des Grecs, des Latins & des Arabes prit vigueur dans

les Gaules, après le renouvellement des Sciences, l'ordre établi dans la distinction des ministres de la santé n'y fut que plus généralement adopté. Les Médecins François sentirent trop l'étendue de l'Art, pour ne point chercher à se reposer sur d'autres personnes, & à leur confier les fonctions les moins essentielles de leur profession. Cette considération corrigea le partage introduit dans le siecle d'*Erasistrate* ; mais des circonstances particulieres donnerent cours à un nouveau plan plus marqué & d'une nature toute différente. D'un côté, le mépris que l'orgueil des siecles gothiques avoit inspiré contre ceux dont les talens dépendoient de la main ; de l'autre, les défenses que l'Eglise avoit faites aux Ecclésiastiques d'exercer la Chirurgie ; enfin, l'horreur qu'inspiroient les opérations de cet Art qu'on regardoit comme cruelles, malgré la nécessité de les faire ; tout cela interdit l'exercice de la Chirurgie aux Médecins qui étoient alors compris dans le Clergé. Ceux-ci eurent donc recours à des mains étrangeres pour faire pratiquer sur le corps humain les opérations nécessaires aux différentes maladies, & ils établirent ainsi la premiere classe des ministres de la Médecine, *les Chirurgiens*. Le même préjugé contre les opérations manuelles, & le désintéressement dont se piquoient les Ecclésiastiques à qui tout commerce étoit d'ailleurs interdit, porterent encore les Médecins à se reposer sur la fidélité des Droguistes pour la composition & l'exécution de leurs formules : ce qui forma un second Corps de ministres, *les Apothicaires*.

Mais le partage de la Médecine, tel qu'il a été ainsi établi, a-t-il apporté au public tous les avantages qu'on pouvoit espérer d'un partage conforme à la nature des choses & à l'essentiel de la Médecine ? Ecoutons ce que dit là dessus M. *Verdier*, Docteur en Médecine & Avocat au Parlement de Paris, Tome I de la *Jurisprudence de la Médecine en France*. Depuis un moment je parle d'après cet Auteur, & je continue de le suivre sur l'importance de la parfaite désunion de la Pharmacie d'avec la Médecine, ainsi que sur la nécessité de la réunion des connoissances Chirurgicales & Médicinales dans la même personne. Cette réunion ne doit cependant point confondre la pratique de la Médecine & de la Chirurgie dans un même sujet ; elle doit au contraire être telle que le Médecin & le Chirurgien, se bornant l'un & l'autre à ce qui est du ressort de leur profession, s'enrichissent l'esprit d'une plus grande étendue de savoir, mais ne fassent point dans le champ d'autrui d'incursions également préjudiciables au bon ordre, à l'avantage de l'humanité, & aux progrès des Sciences qu'ils cultivent.

Nul Médecin, nul Jurisconsulte n'a encore désapprouvé la désunion de la Pharmacie ; les avantages qui en résultent, sont trop sensibles. Seroit-il possible en effet qu'un Médecin, occupé dans son laboratoire à la conduite de ces compositions de plusieurs jours, pût se livrer en même tems aux méditations profondes & à l'étude continuelle que l'Art requiert ? Ne seroit-il pas encore par-là empêché de rendre les services que le public a droit de lui demander à toute heure & à tout moment ? Est-il naturel de croire que ces Pharmacies aussi multipliées qu'il y auroit de Médecins & de Chirurgiens, pussent comprendre un assortiment assez parfait, tandis que celui qui seroit pour

en

en faire usage, n'auroit peut-être pas occasion d'employer deux ou trois fois dans sa vie certaines substances, dont la prompte destruction demande un renouvellement fréquent & dispendieux ? Aussi voit-on dans les petites villes, où la Pharmacie est entre les mains des Chirurgiens, leurs boutiques garnies seulement de drogues consacrées à la routine, & dépourvues de ces remedes puissans, si nécessaires à la pratique de la Médecine.

Le seul abus qu'il me semble, poursuit M. *Verdier*, qu'on pourroit opposer à mille avantages de cette nature, seroit qu'un Pharmacien poussé par quelque motif de vengeance, d'un intérêt sordide ou d'un orgueil intolérable, en substituant des remedes les uns aux autres, mît un Médecin dans la fatale nécessité de commettre des fautes. Il en sera indubitablement, lorsque, cherchant à obvier aux effets de ces remedes clandestins qu'il attribue à la Nature, il voudra suppléer au défaut d'effet de ceux qu'il aura prescrits. Un tel abus, il est vrai, est si funeste aux malades & si honteux pour ceux qui y donnent lieu, que, si l'on n'en avoit point d'exemples, on ne soupçonneroit pas même qu'il y eût des gens assez méchans pour sacrifier ainsi la vie des hommes à leurs passions. Mais est-il d'excès où la cupidité du cœur humain n'ait fait monter sa malice ? Est-il avantage pur d'où elle n'ait su tirer profit, pour rendre nuisibles les choses les meilleures & les plus utiles de leur nature. Aussi, bien loin que cet abus ait fait renoncer aux avantages de cette désunion, on a seulement tâché de le pallier par plusieurs loix prescrites aux Apothicaires, qui en réglant leurs devoirs & leurs fonctions, missent les malades à l'abri de leurs *qui pro quo*.

En est-il de même de la désunion de la Chirurgie ? Il sembloit qu'en offrant moins d'objets à saisir, on faciliteroit la voie aux génies médiocres qui, s'ils étoient surchargés de l'étude de ces deux professions réunies, ne pourroient exceller ni dans l'une ni dans l'autre : mais on n'a pas fait attention que ces distributions économiques des Sciences ne devoient regarder que des objets qui n'ont point entre eux une liaison essentielle. Or la liaison de la Chirurgie à la Médecine est telle, qu'il seroit impossible d'assigner les limites de l'une & de l'autre. L'Anatomie, le changement de l'état naturel des parties dans la maladie, en un mot, les mêmes connoissances qui nous indiquent les moyens de la Chirurgie, nous apprennent à les mettre en pratique. Si l'on excepte quelques opérations dans lesquelles on suit presque toujours la même méthode, toutes les autres varient à l'infini, suivant le siege, la cause, la nature de la maladie & mille autres circonstances : la plupart des opérations ne peuvent donc être pratiquées que par une main conduite par un esprit enrichi des plus profondes connoissances de la Médecine. Sur ces principes, un Chirurgien ne sera-t-il pas un opérateur mal-adroit dans les cas qui demandent des lumieres qu'on ne peut tirer que de l'étude de la Médecine, & comment pourra-t-il profiter de ces lumieres, s'il n'a point travaillé à les acquérir ? D'un autre côté, pourra-t-on regarder comme un habile Médecin celui qui ignorera la Chirurgie, en tant que les connoissances qui l'éclairent, découlent de celles de la Médecine ? Il est donc de la plus grande nécessité, pour le bien public, que l'un & l'autre de ces ministres de la santé se mettent au fait de tout ce qui peut les diriger dans leur Art respectif. Le Chirurgien, en se bornant au manuel des opérations, parviendra à

l'adreſſe de les pratiquer par l'habitude, & ſe conduira dans les variations ſans nombre qui s'y rencontrent, ou par les lumieres qu'il aura puiſées lui-même dans l'étude de la Médecine, ou par celles qu'un habile Médecin ſe fera fait un devoir de lui communiquer. Mais il faut auſſi que le Médecin, ſe bornant également à la pratique de ſa profeſſion, n'ait rien négligé dans l'étude de la Chirurgie ſi intimement unie à la Médecine, qu'elle en eſt une branche; il faut même qu'il ait pouſſé ſon attention juſqu'à s'être exercé de l'œil & de la main aux opérations chirurgicales.

Cette matiere a mérité l'attention de M. *Petit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris. Il eſt sûrement le meilleur juge que l'on puiſſe choiſir pour décider la queſtion, puiſqu'il a fait connoître évidemment, en tant d'occaſions, combien la ſcience de la Médecine & la dextérité de la Chirurgie ſont liées entre elles, influentes l'une ſur l'autre & inſéparables. Je me fais donc un devoir de rapporter ce qu'il a dit dans la ſeconde partie du diſcours prononcé le 27 Novembre 1757, à l'ouverture du Cours de Chirurgie. Il a propoſé cette Queſtion: *Si le partage de la Médecine en pluſieurs mains eſt avantageux au public?* Et il a conclu pour la négative. Tout ce qu'il dit de la France, eſt également vrai pour les autres Etats. " Le partage de la Médecine étoit fait pour „ hâter les progrès de cette Science, & il les a retardés: il promettoit à la ſociété „ des Médecins & des Chirurgiens excellens, chacun dans leur partie, & il n'a „ fourni en général que des Docteurs ſans expérience & des Opérateurs mal- „ adroits: il devoit favoriſer la juſte adminiſtration des ſecours médicinaux, & „ il n'a ſervi qu'à y jetter des difficultés ſans nombre, qu'à lui enlever toute „ sûreté, & ce qui eſt plus fâcheux encore, je le dis en gémiſſant, il en a privé „ preſque entierement la plus grande & la plus chere partie de l'humanité. "

Mr. *Petit* prouve le premier effet du partage de la Médecine par pluſieurs exemples frappans, qui ſont voir que pendant près de douze cens ans, juſqu'au renouvellement des Sciences en Europe, la Chirurgie s'anéantit preſque entierement par l'oubli profond dans lequel les découvertes des Grecs & des Arabes furent plongées. Il attribue cet anéantiſſement à l'inconſidération des Médecins qui confierent à leurs eſclaves, & dans la ſuite aux Barbiers, le ſoin des opérations de la Chirurgie; & à une ſemblable inconſidération des Chirurgiens Lettrés qui négligerent leurs fonctions naturelles, pour courir après des objets étrangers.

» Mais, pourſuit le Médecin que je copie, nous avons encore à reprocher au » partage de la Médecine des maux bien plus graves. Il a privé la ſociété de » Médecins expérimentés, pour la ſurcharger d'une multitude innombrable de » Chirurgiens ſans talens & ſans connoiſſances...... Depuis qu'en France les Bar- » biers ſe ſont emparés de la Chirurgie, ils ont fait deſcendre cette profeſſion dans » la claſſe des métiers les plus communs; & comme c'eſt le propre de ces ſortes » d'états de fournir un débouché facile & sûr pour une infinité de citoyens nés » ſans biens, & dont l'éducation a toujours été fort négligée, il eſt arrivé qu'une » très-grande quantité de ces hommes s'eſt jettée dans la Chirurgie: en conſé- » quence de quoi le nombre des Chirurgiens s'eſt multiplié beaucoup au delà du » néceſſaire, & l'Etat s'en eſt, pour ainſi dire, trouvé inondé. Or il a fallu que

ce déluge des gens rendus inutiles par leur excessive multiplication, trouvât les
» moyens non seulement de subsister, mais encore de fournir à une sorte de
» luxe, puisque tout état a le sien; il s'en manque cependant de beaucoup que
» la Chirurgie puisse les fournir ces moyens. Cette profession ne sauroit occuper
» qu'un assez petit nombre de sujets: la nécessité a donc forcé les Chirurgiens
» à jetter la faulx dans la moisson d'autrui; ils ont cherché dans l'exercice de la
» Médecine une subsistance que leur propre état leur refusoit. Il en a dû coûter
» sans doute à d'honnêtes gens de s'emparer sans aucun droit du champ d'autrui;
» & il est naturel de présumer que les premiers Chirurgiens qui se sont ingérés
» dans une profession qu'ils n'avoient point étudiée, qui leur étoit interdite par
» les loix, qui met celui qui l'exerce sans science & sans caractere dans le cas
» de commettre des homicides journaliers, & par conséquent d'être une peste pu-
» blique; il est, dis-je, à présumer qu'ils ne l'ont fait qu'en tremblant, avec
» modération, & maudissant tout bas la malheureuse nécessité qui les y contraignoit.
» Mais ces tems sont bien changés. Comme il n'y a point de désordre avec le-
» quel, à la faveur de l'impunité, on ne se familiarise à la longue, les Chirurgiens
» d'aujourd'hui regardent la Médecine comme leur domaine; ils l'exercent publi-
» quement sans droit & sans connoissances: les loix & l'honneur se taisent, per-
» sonne ne s'avise seulement de songer à l'énormité du désordre, personne ne
» prend garde au grand nombre de citoyens à qui il en coûte la vie tous les jours.
» Or les Médecins, privés de leurs fonctions par l'avidité des Chirurgiens, ne sau-
» roient se perfectionner dans une Science qui demande absolument une expé-
» rience que la pratique peut seule donner....... Ce n'est que chez le peuple
» que les jeunes Médecins pourroient se livrer à son exercice, & les Chirurgiens
» sont en possession de les en écarter. Leur jeunesse, ce tems si précieux pour
» l'étude, se passe donc loin des malades, & par conséquent en pure perte pour
» eux & pour la société..... Et ils ne parviennent que rarement à exceller dans
» une profession où les hommes médiocres sont souvent bien dangereux..... Pen-
» dant que les Chirurgiens s'occupent des fonctions étrangeres, & qu'ils enlevent
» aux Médecins les moyens d'acquérir l'expérience que leur état exige, ils per-
» dent de vue leur état lui-même: quand il s'agit d'une opération un peu grave,
» leur inexpérience les force d'avoir recours à quelques-uns de ces hommes dis-
» tingués qui ont su se préserver de la contagion commune, qui se sont bornés
» à leur état, & à qui le public, pour récompense de leur mérite, donne à juste
» titre sa confiance...... Pour que dans un Etat le nombre des Médecins & des
» Chirurgiens fût en proportion des besoins, celui des premiers devroit être très-
„ grand: les maux qui demandent les secours de la Médecine sont très-fréquens
„ & multipliés à l'infini. Il faudroit que celui des derniers fût fort petit; les cas
„ Chirurgicaux ne sont pas communs. Or le contraire s'est fait parmi nous: &
„ pour comble de désordre, les Chirurgiens, quoique déja trop nombreux de
„ beaucoup, ont abandonné à d'autres la plus grande partie de leurs fonctions.
„ Presque tous les accouchemens se font par des femmes qui la plupart savent à
„ peine lire; il y a des gens qui, sous le nom de Herniaires, sont en possession
„ de traiter les descentes; les opérations qu'on fait sur les dents, appartiennent
„ aux Dentistes; je ne sais combien de charlatans, soi-disant Oculistes, courent

„ la France; & dans nos provinces, le peuple s'adresse aux bourreaux pour la „ réduction des fractures & des luxations. Tout le trouble vient donc, dira quelqu'un, de ce que les Chirurgiens abandonnent leur état pour faire la Médecine; „ seroit-il donc impossible de porter une loi qui leur en interdise l'exercice? „ Mais la loi est toute faite, & quoique fort sage, elle ne sauroit avoir d'exécution. Il y a dans Paris plus de six cens citoyens qui, sans autre titre que „ celui de Chirurgiens, vivent du produit de la Médecine: la Chirurgie n'en „ pourroit au plus employer que cent, comment ferez-vous subsister la multitude „ restante, si votre réglement s'exécute à la rigueur?

„ Il ne sera pas difficile de sentir que le désordre, dont nous nous plaignons, „ a dû rendre l'administration des secours de la Médecine plus embarrassante, „ plus difficile, moins sûre, & qu'enfin tout le peuple a dû en être privé. En effet, „ y a-t-il rien de plus embarrassant pour un Médecin, que de discerner le vrai „ caractere d'une maladie, qu'un traitement mal entendu aura forcé de prendre „ des symptômes différens de ceux qui lui sont naturels? Dans les maladies graves, les momens sont précieux; tout dépend des commencemens; y a-t-il rien „ de plus difficile que de guérir, quand les instans qu'il falloit saisir pour entamer la guérison, sont perdus sans retour? Bien souvent le malade est encore „ plus embarrassé que le Médecin: les conseils que celui-ci donne, passent en revue devant le Chirurgien, qui presque toujours hors d'état d'en pénétrer les „ raisons ni les motifs, pour se donner un air d'importance & de connoisseur, „ blâme ouvertement ceci, suspend son jugement sur cela, refuse souvent d'exécuter ce qui est prescrit, applaudit quelquefois d'une maniere équivoque & „ propre à faire naître des doutes, & ne semble s'approcher du malade que pour „ bannir de son esprit le calme & la tranquillité si nécessaires pour la guérison. „ Les assistans prennent delà occasion d'excéder le Médecin de demandes importunes & ridicules, de doutes mal fondés, & vont quelquefois jusqu'à faire à „ ses ordonnances des changemens d'une dangereuse conséquence: cependant le „ mal gagne; le Médecin dérouté se force en vain d'y mettre obstacle; & la mort, „ qui vient terminer les jours & l'inquiétude du malade, excite de vains regrets, sans faire naître les moindres remords dans le cœur des ceux qui l'ont „ fait descendre sous la tombe.... C'est encore pis, quand il s'agit des cas chirurgicaux; alors la plus grande partie des Chirurgiens écarte ouvertement les Médecins. Ils prétendent pouvoir se suffire à eux-mêmes: autant les vrais Savans sont „ modestes, autant les demi-Savans sont-ils pleins de vanité! Les Chirurgiens nourrissent celle de leurs éleves par leur exemple, par des Discours & par des Ecrits, „ dont le but est de leur persuader que leur Art est plus ancien & plus certain „ que la Médecine elle-même... . Il arrive en conséquence de ces préjugés, „ que les Chirurgiens affectent de dédaigner les conseils des Médecins, c'est „ pourtant, quoiqu'on en dise, des principes de la Médecine que la Chirurgie „ emprunte ce qu'elle a de certitude & de succès

„ Enfin, qui refusera de convenir que dans l'état actuel la nation se trouve „ privée des bienfaits de la Médecine, quand il saura que les habitans de nos „ campagnes, ceux de nos petites villes, le bas-peuple des grandes, & cette multitude

„ infinie d'hommes utiles qui montent nos vaisseaux, n'ont pour les secourir dans „ leurs infirmités que des Chirurgiens qui ne peuvent absolument savoir la Médecine, „ puisqu'il est de fait qu'ils ne l'ont pas étudiée; & que même le grand nombre „ n'a qu'une foible routine de la Chirurgie. „

D'après une peinture si naturelle, si fidelle, si touchante & si pathétique des désordres qui naissent de la profession séparée des Chirurgiens qui ne sont point instruits dans les principes de la vraie Médecine, il est facile de se représenter combien le public en est la victime. Si l'on y ajoutoit les cabales, les dissentions & les calomnies, en un mot, toutes les représailles injustes, auxquelles les Médecins doivent faire face pour parer les entreprises des Chirurgiens qui voudroient anéantir leur profession, le tableau seroit encore plus sombre & plus effrayant. Ils ont apparemment oublié ces Chirurgiens, que c'est aux Médecins qu'ils ont obligation de leur avoir transmis le précieux dépôt de leur Art; que c'est encore à eux qu'ils doivent une infinité de rares connoissances dont ils profitent aujourd'hui, dont ils se parent même en les rajeunissant. Les Médecins n'ont pas la foiblesse de prendre ombrage de la science des Chirurgiens; ils voudroient les voir tous de vrais Savans: ils le deviendront, quand on les verra embrasser toutes les parties de leur Art, étudier les principes de la Médecine sur lesquels il est fondé, & se borner à l'exercice de leur profession. Ils cesseront alors de faire des incursions sur un champ qui ne leur appartient point, parce qu'ils trouveront assez de quoi s'occuper dans leur Art; & ils avoueront de bonne foi que le véritable Médecin est initié dans tout ce qui regarde la Chirurgie. C'est ainsi que cesseront tous les désordres dont on vient de parler; au moins, si quelques-uns subsistent encore, on devra les attribuer à la malice des hommes, & ils ne pourront plus être regardés comme l'effet du partage de la Médecine. Qu'il est à souhaiter qu'un chacun travaille à faire regner dans les trois professions ce concert & cette harmonie d'où dépendent tous les fruits de leur distinction; on s'applaudiroit par les avantages précieux que l'Art & le public en retireroient. Le Médecin, tout occupé aux fonctions de l'esprit, pousseroit bien plus loin ses recherches; le Chirurgien, en faisant une application particuliere des principes de la Médecine à l'opération, deviendroit un opérateur plus éclairé, plus sûr, plus industrieux, plus parfait; l'Apothicaire, toujours occupé dans son laboratoire, enrichiroit l'Art des découvertes & des phénomenes que la Nature & son industrie y présenteroient à ses yeux.

Le titre de Docteur en Médecine, que les plus grands Chirurgiens ambitionnent & se procurent aujourd'hui, est une preuve bien certaine de leur aveu sur la nécessité de la réunion des connoissances médicinales & chirurgicales dans la même personne. Comme les grands Maîtres sont au dessus des tracasseries de ces esprits médiocres, qui, à tort & à travers se font un métier de leurs excursions dans le champ de la Médecine, ils n'étudient cette Science, que parce qu'ils sont intimement convaincus de son influence sur l'Art important qu'ils exercent avec tant de distinction. Uniquement occupés des progrès & de la pratique de la Chirurgie, ils sentent combien les lumieres que leur donne l'étude de la Médecine, sont capables d'éclairer leur expérience dans les opérations, & combien en même tems elles sont propres à reculer les bornes de

leur Art. Quelle différence entre le ſavoir de ces premiers Maîtres, & celui de cette foule de Chirurgiens qui inonde nos campagnes! On ne peut apprécier ceux-ci à ce qu'ils valent, ſans jetter des regards de compaſſion ſur l'humanité qu'ils déſolent par leur ignorance.

PARTHENIUS de Nicée, Poëte Grec qui eſt regardé comme Médecin, vécut vers la fin du XXXIX ſiecle du monde, & aſſez dans le XL, pour avoir pu être le Maître de *Virgile* dans la Langue Grecque. Il écrivit un Livre des maladies de l'amour, dont *Commelin* nous donna un édition Grecque & Latine en 1601, *in*-8, ſous ce titre : *De amatoriis affectibus Liber.* Ce Poëte fut pris par Sylla dans la guerre contre Mithridate ; mais il fut remis en liberté à cauſe de ſon ſavoir.

Quant à ce *Parthenius*, qui eſt Auteur d'un Dialogue intitulé : *De humani corporis ſectione*, qu'on trouve parmi les Opuſcules de *George Valla* publiés à Strasbourg en 1529, *in*-8, ce n'eſt pas le même. Celui-ci eſt des derniers Grecs, & non point contemporain de *Carpi*, comme un Ecrivain bien récent l'a avancé.

PARTIBUS. (Jacques DE) Voyez DESPARS.

PASCHAL, (Jean) de Seſſa, ville de Campanie au Royaume de Naples, vécut au commencement du XVI ſiecle, & ſe fit eſtimer par un Ouvrage de ſa façon ſur la maladie vénérienne qui occupoit alors tant d'Ecrivains. Voici le titre de cet Ouvrage :

De morbo compoſito, qui vulgò apud nos Gallicus appellatur, Liber. Neapoli, 1534, *in*-4, & dans le premier Tome de la Collection de Veniſe.

PASCHAL, (Michel-Jean) Médecin natif de Valence en Eſpagne, fleuriſſoit dans le XVI ſiecle. Il avoit étudié dans ſa ville natale ſous *Louis Collado*, à Montpellier ſous *Jacques Faucon*, & il avoit fait de ſi grands progrès ſous ces habiles Maîtres, qu'il ne tarda pas à ſe diſtinguer parmi ſes Collegues, lorſqu'il vint ſe fixer dans ſa patrie. Il y écrivit un Traité *De morbo Gallico* qu'on trouve dans le ſecond Tome de la Collection de Veniſe ſur cette maladie ; il s'occupa encore à traduire, en Catalan, l'Ouvrage de *Jean de Vigo* qui eſt intitulé : *Practica in Chirurgia*, & ſa verſion parut à Valence en 1537, *in-fol.* Nous avons un autre Traité de la façon de ce Médecin, ſous le titre ſuivant :

Praxis Medica, ſive, Methodus medendi. Valentiæ, 1555, *in*-8. *Pierre-Paul-Pereda* a fait des notes ſur cet Ouvrage, qu'on trouve dans les éditions de Lyon de 1587, 1602 & 1664, *in*-8 ; *Charles Spon* a même joint quelques additions à la derniere.

PASCOLI, (Alexandre) de Pérouſe dans l'Etat Eccléſiaſtique, enſeigna la Médecine dans les Ecoles de l'Univerſité de cette ville. Il a publié, au commencement de ce ſiecle, une Anatomie du corps humain en trois Livres. Dans le premier, il a fait la deſcription des organes ; dans le ſecond, il s'étend ſur leurs uſages & fonctions ; dans le troiſieme, il paſſe aux remarques que la

pratique lui a donné occaſion de faire ſur les maladies. Il eſt vrai qu'on trouve dans cet Ouvrage quelques notions Anatomiques qui appartiennent à l'Auteur; mais c'eſt bien peu de choſe en comparaiſon de celles qu'il a tirées des Ecrits de *Borelli*, de *Malpighi*, de *Bellini*, de *Redi*, de *Bartholin*, de *Vieuſſens* & de pluſieurs autres. Voici les titres des Traités que nous devons à *Paſcoli* :

Il corpo umano, o breve ſtoria dove con nuovo metodo ſi deſcrivono tutti gli organi ſuoi. Perouſe, 1700, *in*-4. Veniſe, 1712, *in*-4, & 1727, trois volumes *in*-8. Les éditions Latines, qui ſont intitulées *De corpore humano vitam habente*, ont paru à Rome, 1728, trois volumes *in*-8, & 1738, *in*-4. Veniſe, 1735, *in*-4.

Delli febri teorica e practica ſecondo il nuovo ſiſtema. Veniſe, 1701, *in*-4.

Del moto. Rome, 1723, *in*-4.

Ripoſte ad alcuni conſulti. La premiere partie, Rome, 1736, *in*-4; la ſeconde, Rome, 1738, *in*-4.

PASINI, (Louis) Profeſſeur de Philoſophie & de Médecine en l'Univerſité de Padoue, ſa patrie, ſe diſtingua dans le XVI ſiecle par toutes les qualités d'un grand praticien. Sa réputation ſe répandit tellement dans les villes de l'Etat de Veniſe, que les malades les plus diſtingués l'appellerent ſouvent à leur ſecours; mais comme il n'aimoit point à quitter Padoue, ce fut en vain qu'ils employerent les moyens les plus preſſans pour l'engager à ſe rendre auprès d'eux. Il fallut à *Paſini* un ordre exprès du Doge, pour l'obliger à aller voir le Duc d'Urbin qui commandoit l'Armée de la République. Ses ſervices plurent beaucoup à ce Prince qui le retint auprès de ſa perſonne & ne permit plus qu'il le quittât; mais la mort du Duc ayant laiſſé *Paſini* le maître de ſuivre ſon goût, il s'empreſſa de retourner à Padoue, où il reprit les exercices de la Chaire. La Médecine lui doit beaucoup; il en avança les progrès par la plus grande application à l'étude, ainſi que par le goût de l'obſervation qu'il mit d'autant plus à profit, qu'il avoit de rares connoiſſances des ſecrets de la Nature. Il eſt auteur de quelques Ouvrages dont les Bibliographes font mention:

De Peſtilentia Patavina anni 1555. *Patavii*, 1556, *in*-8.

Liber, in quo de Thermis Patavinis ac quibuſdam aliis Italiæ Balneis tractatur. On le trouve dans la collection de Veniſe *De Balneis*.

Ce Médecin étoit grand amateur d'Antiquités; ſa Bibliotheque étoit non ſeulement riche en Manuſcrits de toute eſpece, mais encore en Vaſes & Lampes anciennes, en Médailles, Sceaux & Statues. On met ſa mort au 22 Août 1557, à l'âge de plus de 80 ans. Voici les vers qu'on grava ſur ſon Tombeau:

Philoſophus jacet hìc Ludovicus maximus ille,
Paſinô celebri ſanguine progenitus.
Egregiè doctus, Medicâque peritus in Arte,
Creditus à cunctis æmulus Hippocratis.
Filius hunc tumulum, pariterque piiſſima Conjux
Erexere; Viro hæc, Natus at ipſe Patri.
Huc qui te confers, lymphas inſperge ſacratas,
Ac pro defuncto, quæſo, precare Deum.

Les Hiſtoriens parlent d'*Antoine Paſini*, autre Médecin Italien, qui eſt Auteur d'un Ouvrage, avec des notes, ſur la Traduction des Œuvres de *Dioſcoride* miſe au jour par *Matthiole*. Il eſt intitulé :

Annotazioni ed emendazioni nella tradozione d'Andrea Matthioli de cinque Libri della Materia Medicinale di Dioſcoride. Bergame, 1591, & 1600, *in*-4.

PASTOPHORES, eſpece de Prêtres, furent ainſi appellés parce qu'ils portoient de longs manteaux, ou, parce qu'ils ſervoient à porter le lit de Venus en certains jours de cérémonie. C'étoient eux qui avoient le plus de vogue dans la pratique de la Médecine en Egypte: de quarante-deux Livres attribués à *Hermès* l'Egyptien, il en étoit ſix qu'on leur faiſoit apprendre. Le premier traitoit de la conſtruction du corps; le ſecond, des maladies; le troiſieme, des inſtrumens néceſſaires; le quatrieme, des médicamens; le cinquieme, des maladies des yeux; le dernier, des maladies des femmes. Si ces Livres étoient véritablement de *Mercure* ou d'*Hermès*, on ne peut nier qu'il n'ait réduit la Médecine en Art: au moins étoit-il vrai que ces Livres, qui étoient appellés *Sacrés*, ſe gardoient avec grand ſoin dans les Temples d'Egypte. C'étoit ſans doute ſur un d'entre eux, que *Diodore* appelle en particulier le *Livre Sacré*, ſans nommer l'Auteur, que ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte devoient ſe régler; en ſorte que s'ils ne pouvoient pas ſauver le malade, après avoir ſuivi les préceptes que contenoit ce Livre, ils étoient exempts de blâme; mais s'ils s'en étoient écartés de quelque maniere que ce fût, & que le malade fût venu à mourir, on les condamnoit comme meurtriers. Ce trait d'Hiſtoire ne fait pas preuve de la ſageſſe des Egyptiens; une telle loi ne buttoit qu'à tenir la Médecine dans une enfance éternelle, & à mettre des entraves aux progrès qu'elle auroit pu faire chez ce peuple induſtrieux. Il n'étoit pas de moyen plus sûr pour empêcher l'expérience & la raiſon de ſe prêter mutuellement leurs lumieres.

PASTOR DE GALLEGO, Docteur-ès-Arts & en Médecine, dont *Nicolas Antonio* fait mention dans ſa Bibliotheque d'Eſpagne, étoit d'Origuela, ville du Royaume de Valence avec une Univerſité. Il publia, au commencement du XVII ſiecle, un Ouvrage intitulé :

Brevis Epitome valde utilis ad prædicendum futura in morbis acutis. Oriolæ, 1624, *in*-4.

PATERNUS, (Bernardin) célebre Médecin du XVI ſiecle, étoit de Salo, ville d'Italie dans le Breſſan. Son pere, qui étoit auſſi un excellent Médecin, l'éleva avec beaucoup de ſoins, auxquels il correſpondit par un goût décidé pour l'étude. Il fit tant de progrès dans celle de la Philoſophie & de la Médecine, que dès l'âge de 19 ans il enſeigna la premiere ſcience, & ſoutint des Theſes dans la ſeconde avec un applaudiſſement ſi général, qu'il n'étoit parlé que de la ſubtilité de ſon eſprit. La Nature s'étoit ſurpaſſée à lui en donner un qui pût le conſoler des défauts de ſon corps; car *Paternus* étoit l'homme du monde le plus mal-fait. Il avoit les yeux enfoncés, le nez camus, une épaule plus haute que l'autre; en un mot, il étoit la véritable copie d'Eſope par ſon eſprit & par ſon corps.

Il enseigna la Médecine à Pise, à Mont-Réal en Sicile, à Pavie & à Padoue. Dès l'an 1536, la République de Venise l'avoit nommé Professeur extraordinaire de Médecine Théorique en l'Université de la derniere ville; mais il monta à la place de premier Professeur ordinaire dans la même Chaire en 1563. Le Cardinal Grimani le fit venir à Rome où il le retint pendant quelque tems. Comme il n'y étoit pas à son aise, il n'eut pas plutôt appris que la ville de Vérone lui avoit donné une marque publique de l'estime qu'elle avoit conçue de son mérite, en lui accordant des Lettres de citoyen, qu'il passa dans ses murs pour remercier François Venerio & les autres personnes qui avoient contribué à lui procurer cet avantage.

Paternus passa la plus grande partie de ses jours à Padoue. Il ne manqua cependant point d'occasions d'en sortir, car diverses personnes de considération, des Princes même, tâcherent de l'attirer à leur service; mais les offres les plus obligeantes ne furent pas capables de le tenter. Celles qu'Etienne Bathori, Roi de Pologne, lui avoit fait faire, semblerent néanmoins l'avoir ébranlé; il délibéra quelque tems s'il accepteroit le parti qu'on lui avoit proposé de passer à la Cour de ce Prince; mais son âge avancé & les incommodités qui en sont les suites, le détournerent d'entreprendre un tel voyage. Il mourut le 22 Juillet 1592, & laissa quelques Ouvrages qui furent bien reçus de ses contemporains. Voici leurs titres:

De humorum purgatione circa morborum initia tentandâ. Epistola quod cœna prandio liberalior, etiam in catarrho esse debeat. Romæ, 1547, *in*-8. *Spiræ*, 1581, *in*-8. Il défend une mauvaise cause dans la Lettre qui est jointe à ce Traité.

Consilium de Balneis Aquensibus apud Aquas Statiellorum, quod, unà cum Julio Delphino & Joanne Cellanova, Ferdinando Gonzagæ de Luto dedit. Dans la Collection *De Balneis.*

Explanationes in primam Fen primi canonis Avicennæ. Venetiis, 1596, *in*-4, par les soins de *Bernardin Caïus* de Venise.

Consilia Medica. On les trouve dans le Recueil que *Laurent Scholz* a publié à Francfort en 1598, *in-fol.*

PATIN (Gui) naquit le 31 Août 1601 à Hodenc en Bray, village à quatre lieues de Beauvais, & non point à Hodan, comme le disent quelques Mémoires. Il fut d'abord correcteur d'Imprimerie à Paris, & il réussit si parfaitement dans le travail que cette place demande, que *Riolan*, à la seule vue de quelques-unes de ses corrections, jugea avantageusement de sa capacité & lui donna son amitié. *Patin* ne tarda pas effectivement à s'élever par son esprit & par ses talens, car il reçut les honneurs du Doctorat dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris en 1627. Ce fut dans la même ville qu'il exerça son Art, mais il y fut moins connu par son habileté, que par l'enjouement de sa conversation & par son caractere satyrique. Rien n'échappoit à sa langue caustique & mordante. Non content de fronder les opinions de ses contemporains, de déchirer même leur réputation, il sembloit qu'il avoit encore pris à tâche de narguer la mode de son tems par la singularité de son habillement, qui ressembloit à celui qu'on avoit porté un siecle auparavant. Mais

comme il avoit l'esprit vif & la mémoire trés-ornée, on lui passa quelquefois les défauts qui déparoient son mérite, & il n'eut pas de peine à s'introduire dans les meilleures Maisons de Paris ; il avoit sur-tout un accès libre chez le premier Président de Lamoignon qui se délassoit souvent avec lui de l'embarras des affaires. *Patin* s'exprimoit en Latin d'une maniere si recherchée & si extraordinaire, que tout Paris accouroit à ses Theses comme à une comédie : l'air de *Cicéron* qu'il avoit dans le visage, & le caractere de son esprit qui ressembloit beaucoup à celui de *Rabelais*, donnoient de l'ame à toutes les paroles qui sortoient de sa bouche.

Gui Patin mérita les premiers honneurs de sa Faculté ; il en fut élu Doyen en 1650 & continué en 1651. Depuis, il succéda à *Riolan* le fils en la Chaire de Médecine au College Royal où il enseigna avec réputation. Les querelles au sujet de l'Antimoine, qui s'éleverent de son tems dans la Faculté de Paris, allumerent sa bile à qui il donna un libre cours, pour d'autant mieux réussir à décrier ce minéral qu'il regardoit comme un vrai poison. Il avoit dressé un gros registre de ceux qu'il prétendoit avoir été les victimes de ce remede, & il nommoit ce registre le *Martyrologe de l'Antimoine.* On s'attend bien que les injures ne furent pas épargnées dans cette dispute ; comme elles tenoient quelquefois lieu de raisons chez *Gui Patin*, il ne manqua pas de les prodiguer, & on les lui rendit amplement. A tous les reproches généraux que pouvoient se faire des Sectateurs d'*Hippocrate* & de *Galien*, que la différence des opinions divisoit, ils ajouterent des accusations particulieres & des personnalités. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise ; la querelle devint même si dangereuse, qu'il fallut que le Parlement ordonnât à la Faculté de décider au plutôt sur les dangers ou l'utilité de l'Antimoine. Les Docteurs s'assemblerent le 29 Mars 1666 ; quatre-vingt-douze furent d'avis d'admettre le Vin Emétique au rang des remedes purgatifs : *Gui Patin* fut inconsolable de cette résolution.

Ce Médecin mourut septuagénaire en 1672, avec la réputation d'un bon Littérateur. Il avoit une belle Bibliotheque & connoissoit bien les livres ; mais son goût n'est pas toujours sûr dans le jugement qu'il en porte. Il avoit promis de donner plusieurs Ouvrages au public, entre autres, une Histoire des Médecins célebres ; mais il paroît qu'il s'est borné à la vie de *Simon Pietre*, Docteur en 1586, & à quelques anecdotes qui appartiennent à la vie d'autres Médecins. On lui doit un bon recueil sur cette matiere. Ayant recouvré, sous son Décanat, les Registres de la Faculté, en date de 1395, qui étoient égarés depuis plus d'un siecle & demi, il en fit un extrait qui est passé entre les mains de MM. *Geoffroy*. Il nous reste encore, de la façon de *Patin*, des *Notes* sur le Traité de la peste de *Nicolas Allain ; Le Médecin & l'Apothicaire charitables* ; *De valetudine tuendâ per vivendi normam ; Notæ in Galeni Librum de sanguinis missione ; Quæstio de sobrietate ; An totus homo Naturâ sit morbus ? Réponse touchant les fievres malignes, & l'usage des potions cordiales, de la saignée & des vésicatoires.* C'est M. *de Haller* qui attribue ce dernier Ouvrage à *Gui Patin ;* il dit même qu'il fut imprimé à Paris en 1650, *in* 8. Viennent ensuite les *Lettres* de notre Médecin en six volumes *in*-12. Il ne faut les lire qu'avec défiance, car la plupart des anecdotes politiques & littéraires qu'on y trouve, sont ou fausses ou mal fondées. D'ailleurs, l'Auteur

y déchire impitoyablement ſes amis & ſes ennemis ; il y attaque ſans ceſſe le Miniſtere du Cardinal Mazarin, les Chymiſtes & les partiſans de l'Antimoine ; & non content de lâcher la bride à ſon penchant à la médiſance, il laiſſe, dans la plupart de ſes Lettres, des traces de celui qu'il avoit à l'impiété. *Voltaire* parle ainſi de ce Médecin, dans le ſecond volume du ſiecle de Louis XIV : « Son Recueil » de Lettres a été lu avec avidité, parce qu'il contient de nouvelles anecdotes » que tout le monde aime, & des ſatyres qu'on aime davantage. Il ſert à faire » voir, combien les Auteurs contemporains, qui écrivent précipitamment les » nouvelles du jour, ſont des guides infideles pour l'Hiſtoire. Ces nouvelles ſe » trouvent ſouvent fauſſes ou défigurées par la malignité ; d'ailleurs cette multi» tude de petits faits n'eſt guere précieuſe qu'aux petits eſprits. »

Patin eut deux fils, *Robert* & *Charles*. Le premier fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1650, & mourut, en 1670, au village de Cormeilles en Pariſis où ſon pere avoit une maiſon. *Robert* a laiſſé un fils qui a été Avocat au Parlement de Paris, & pour tout Ouvrage, celui intitulé : *Paranymphus Medicus anni* 1648, *de antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Pariſienſis. Pariſiis*, 1663, *in*-8. Il ſera parlé de *Charles* dans l'Article ſuivant.

PATIN, (Charles) habile Médecin & célebre Antiquaire, étoit de Paris, où il naquit le 23 Février 1633. Il fut élevé avec beaucoup de ſoins par *Gui Patin*, ſon pere, & comme il y correſpondit par ſon application à l'étude, il fit des progrès ſi ſurprenans, qu'à l'âge de 14 ans, il ſoutint ſur toute la Philoſophie des Theſes Grecques & Latines, auxquelles aſſiſterent 34 Evêques, le Nonce du Pape & pluſieurs autres perſonnes de diſtinction. On le deſtina au Barreau ; il fut même reçu à la Licence ès Droits à Poitiers, & enſuite Avocat au Parlement de Paris ; mais il abandonna bientôt l'étude des Loix pour ſe livrer tout entier à celle de la Médecine, qui flattoit davantage ſon inclination. Il pratiqua cette Science avec ſuccès, & il l'enſeigna avec beaucoup de réputation dans les Ecoles de la Faculté de Paris, dont il étoit Docteur depuis 1656 ; mais la crainte d'être empriſonné lui fit quitter la France, où il ne pouvoit plus demeurer ſans danger d'être puni de ſa mauvaiſe foi. On attribue ſa diſgrace à un Prince du ſang qui l'accuſa d'avoir débité quelques exemplaires d'un Ouvrage ſatyrique, dont il s'étoit chargé de procurer l'anéantiſſement.

Il ſe mit alors à voyager, & il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suiſſe & l'Italie. Sa diſgrace & ſon éloignement toucherent au vif ſon pere, dont il étoit tendrement aimé ; mais il eut la conſolation de le voir devenir célebre dans la connoiſſance de l'Antiquité & de la Médecine. Las de voyager, *Charles Patin* ſe fixa à Padoue ; il y fut nommé à une Chaire extraordinaire le 19 Septembre 1676 ; mais il paſſa à la premiere de Chirurgie le 29 Octobre 1681, enfin à celle de Pratique le 9 Octobre 1683. Comme il remplit ces places avec diſtinction, la Seigneurie de Veniſe lui accorda le titre de Chevalier de Saint Marc, l'Académie Impériale des Curieux de la Nature le reçut dans ſon Corps, ſous le nom de *Galien* I, & il fut long-tems Chef & Directeur de l'Académie des *Ricovrati*. Ce Médecin mourut à Padoue le 2 Octobre 1693, & laiſſa un grand nombre d'Ouvrages en Latin, en François & en Italien, dont voici la notice :

In Stirpem Regiam Epigrammata. Parisiis, 1660, *in*-4, avec la Traduction Françoise à côté.

Itinerarium Comitis Briennæ. Parisiis, 1662, *in*-8. Il n'en est que l'Editeur.

Familiæ Romanæ ex antiquis Numismatibus ab Urbe condita ad tempora D. Augusti. Ibidem, 1663, *in-folio*. Cet Ouvrage fut tiré de la Bibliotheque de *Fulvius Ursinus*, Chanoine de Saint Jean de Latran.

Traité des Tourbes combustibles. Paris, 1663, *in*-4. La Tourbe, suivant le sentiment assez général des Physiciens, n'est que le débris d'herbes & des plantes pourries, converties par cette putréfaction en une terre noire & combustible.

Relations Historiques de divers voyages en Europe. Strasbourg, 1670, *in*-12. Bâle, 1673, *in*-12. Lyon 1674.

Imperatorum Romanorum Numismata. Argentorati, 1671, *in-folio. Amstelodami*, 1697, *in-folio.*

Thesaurus Numismatum. Amstelodami, 1672, *in*-4. *Venetiis*, 1683, *in*-4.

Practica delle Medaglie. Venise, 1673.

Suetonius illustratus cum Notis & Numismatibus. Basileæ, 1675, *in*-4.

De Numismate antiquô Augusti & Platonis. Ibidem, 1675, *in*-4.

Encomium Moriæ Erasmi, cum figuris Holbenianis. Ibidem, 1676.

Oratio inauguralis de optima Medicorum Sectâ. Patavii, 1676, *in*-4.

Oratio de Febribus. Patavii, 1677, *in*-4.

Oratio de Avicenna. Ibidem, 1678, *in*-4.

De Numismate antiquô Horatii Coclitis. Basileæ, 1678, *in*-4.

Oratio de Scorbuto. Patavii, 1679.

Judicium Paridis in Numismate Antonii Pii. Basileæ, 1679, *in*-4.

Epistola & Dissertatio in Numismata varia. Patavii, 1679, *in*-4.

Le Pompose festi de Vicenza. Padoue, 1680.

Natalitia Jovis in Numismate Antonini Caracallæ. Patavii, 1681.

Quod optimus Medicus debeat esse Chirurgus, Oratio. Ibidem, 1681, *in*-4.

De Numismatibus quibusdam Neronis, Disquisitio. Bremæ, 1681.

Lycæum Patavinum, sive, icones & vitæ Professorum Patavii annô 1682 *publicè docentium. Patavii*, 1682, *in*-4.

Oratio probans quod Medico-Chirurgo liceat, absque Artis dedecore, bestiis etiam mederi. Venetiis, 1682, *in*-4.

Oratio quâ probatur Medicinam Practicam non satis æstimari. Ibidem, 1683, *in*-4.

Dissertatio Therapeutica de Peste. Augustæ Vindelicorum, 1683, *in*-4.

Thesaurus Numismatum à Petro Moroceno collectorum. Venetiis, 1684, *in*-4.

Commentarii in tres Inscriptiones Græcas Smyrnâ nuper allatas. Patavii, 1685, *in*-4.

Circulationem sanguinis Veteribus cognitam fuisse. Ibidem, 1685, *in*-4.

Flores Medicinæ. Ibidem, 1686, *in*-4.

Idea capitis humani. Ibidem, 1686, *in*-4.

Commentarius in antiquum Monumentum Marcellinæ. Patavii, 1688, *in*-4.

Oratio, in febribus medendis inspiciendum esse lotium. Ibidem, 1688, *in*-4.

Commentarius in antiquum Cenotaphium Marci Artorii, Medici Cæsaris Augusti. Ibidem, 1689, *in*-4.

Vanam esse Astrologiam ac Medico planè indignam. Patavii, 1691, *in*-4.
Discours, *Emblêmes*, *Lettres* contre le Journal des Savans.

La femme de *Charles Patin* étoit savante, ainsi que ses deux filles ; elles furent toutes trois de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, & elles donnerent au public des Ouvrages de leur composition. Sa femme est Auteur d'un Recueil de réflexions morales & chrétiennes. *Charlotte*, sa fille ainée, a fait une Harangue Latine sur la levée du siege de Vienne, & des *Tabellæ selectæ*, *in-folio*, qui contiennent l'explication de 41 tableaux des plus fameux Peintres. On compte parmi les productions de *Gabriëlle*, sa fille cadette, le Panégyrique de Louis XIV & une Dissertation imprimée à Venise en 1683, *in*-4, sur le Phénix d'une Médaille de Caracalla.

PATINA, (Benoit) Médecin natif de Bresse dans l'Etat de Venise, vint au monde en 1534. Il se distingua tellement dans la pratique de son Art, que sa réputation passa jusqu'à Vienne, où l'Empereur Maximilien II le fit venir, pour le consulter sur la palpitation de cœur, dont il étoit fortement incommodé. On ne sait rien du soulagement que ce Prince reçut de ses conseils ; mais on sait que la consultation de *Patina* fut imprimée à Bresse en 1573, *in*-8, sous ce titre : *Pro Divo Maximiliano Cæsare semper augusto, de cordis palpitatione Consilium.*

Ce Médecin rendit de grands services à la ville de Padoue pendant le regne d'une maladie pestilentielle qui désoloit ses habitans. On met sa mort au 2 de Juillet 1577. Il a passé pour le meilleur Poëte satyrique de son tems ; mais il fit jetter au feu tous ses Ouvrages en ce genre, pendant sa derniere maladie. Ce qui nous reste de lui se réduit à quelques Traités de Médecine, dont il a lui-même publié le Recueil :

Opuscula de Re Medica. Libri tres de venenis quæ in corpore humano fiunt. Commentarius de natura & curatione febrium in quibus adparere solent peticulæ. Brixiæ, 1572, *in*-8.

PATROCLE, fils de *Menætius* & de *Sthénelé*, lia amitié avec *Achille* qui lui apprit quelques-uns de ces excellens remedes qu'il tenoit lui-même du Centaure *Chiron*. Ce fut à ce titre que *Patrocle* eut la réputation d'entendre la Médecine & plus particulierement encore la Chirurgie ; au moins, la connoissance qu'il avoit de certains remedes pour le traitement des plaies, fut utile à *Euripile* qui implora son secours. Suivant *Homere*, *Patrocle* conduisit le blessé à sa tente, lui fit une incision à la cuisse, tira le dard, nettoya la plaie, & y appliqua une racine broyée, dont l'effet fut d'arrêter le sang, de dessécher la plaie & de calmer les douleurs. Qu'étoit-ce que cette racine ? On n'en sait rien. Tout se réduit aux conjectures que *Wedelius* a rapportées dans une de ses Dissertations.

PAVÉ, (Jean-Gabriël) Médecin du XVII siecle, eut assez de réputation en Lorraine. Au sortir des Ecoles de Montpellier, où il avoit pris le bonnet de Docteur, il vint se fixer à Nancy, & il y publia un Recueil de tous ses

Actes Académiques, qu'il dédia à la Duchesse Nicole, femme de Charles IV, sous le titre de *Stadium Medicum Monspeliense*, 1645, *in-folio*.

PAVIUS. Voyez PAAW.

PAUL D'EGINE, ainsi nommé parce qu'il étoit natif de cette isle, aujourd'hui *Engia* dans la Grece, fut un des plus célebres Médecins de son tems; il est même encore respecté des Modernes, qui ont beaucoup puisé dans ses Ouvrages. Il vécut, selon *Réné Moreau*, environ l'an 380, ou, comme d'autres veulent, en 420, sous l'Empire d'Honorius & de Théodose le jeune; mais *Freind* ne le place que dans le septieme siecle, & se range du sentiment d'*Herbelot* qui met *Paul* sous le regne d'Heraclius & dans le tems des conquêtes d'Omar, second Calife des Musulmans, mort l'an 25 de l'Hégyre, ou 645 de salut.

On dit que ce Médecin parcourut toute la Grece, qu'il voyagea même en d'autres pays, pour y faire des observations sur son Art. Comme il avoit étudié à Alexandrie avant la prise de cette ville par Amrou, il y copia une partie des Ouvrages d'*Alexandre* Trallien qui fut son Auteur favori, & dont il emprunta jusqu'aux expressions. Au retour de ses voyages, il fit un Abrégé des Œuvres de *Galien*, & composa quelques autres Traités qui lui appartiennent. A la tête d'un de ces Traités, on trouve deux Vers Grecs, dont on a donné cette Traduction Latine :

Pauli laborem nosce, qui plurimas
Terras obivi, Æginâ natus patriâ.

Les éditions les plus connues des Ouvrages de *Paul*, sont les suivantes :

Salubria de sanitate tuendâ præcepta, Guillelmô Copô Basiliensi interprete. Argentorati, 1511, *in*-8. *Noribergæ*, 1525, *in*-8. *Argentorati*, 1538, *in*-4, avec les explications de *Sébastien Austrius*.

De Re Medica Libri septem. En Grec. *Venetiis*, 1528, *in-folio*. *Basileæ*, 1538, *in-folio*, avec la Préface de *Jérôme Gemusæus* qui fit quelques corrections au texte de cette édition & mit au bas plusieurs notes. En Latin. *Basileæ*, 1532, *in-folio*, *ex Versione Albani Torini*: le sixieme Livre manque à cette édition. *Parisiis*, 1532, *in-folio*, *ex Johannis Guntherii Andernaci Versione, adjectis ejusdem Annotationibus in singulos Libros. Basileæ*, 1534, *in*-4, *ex versione Albani Torini*: on a joint le sixieme Livre à cette édition. *Coloniæ*, 1534, *in-folio*, *ex Versione Joannis Guntherii. Coloniæ*, 1546, *in-folio*, *ex ejusdem Versione à Remberto Dodonæo recognitâ. Basileæ*, 1546, *in*-8, *ex Versione Torini. Lugduni*, 1551, *in*-8, *ex Versione Guntherii, additis notis Jacobi Goupylii. Basileæ*, 1555, *in*-8, *ex Versione Torini. Basileæ*, 1556, *in-folio*, *ex interpretatione Jani Cornarii, adjunctis castigationibus. Lugduni*, 1563, *in*-8, *cum notis Goupylii, ex Versione Guntherii. Parisiis*, 1567, *in-folio*, *ex interpretatione Cornarii, cum Artis Medicæ Principibus. Lugduni*, 1589, *in*-8, *cum notis Goupylii & scholiis Dalechampii.* Il y a des Bibliographes qui font mention d'une édition Grecque de Bâle, en 1551, *in-folio*, & de deux

Latines de la même ville, en 1528, & 1539, *in*-8. Ils citent encore une édition Latine de Strasbourg de 1542, *in-folio*, & deux de Venise, de 1542 & de 1553, *in*-8, avec les notes de *Jacques Goupil* & les scholies de *Jean-Baptiste Camotius*.

De crisi & diebus criticis, eorumque signis. Basileæ, 1529, *in*-8, avec le Livre *De urinis* de la façon d'*Actuarius*.

Pharmaca simplicia ex Libro VII Pauli Æginetæ, Othone Brunsfelsiô interprete. Argentorati, 1531, *in*-8.

Paul fut en grande considération parmi les Médecins Arabes qui l'appellerent *Bulos al Ægianithi*. Ils ne s'en tinrent point au jugement d'autrui sur ses Ouvrages ; ils voulurent en décider par eux-mêmes, & ce fut *Honani*, fils d'*Isaac*, qui les traduisit en leur langue. Comme sa Version comprend neuf Livres, on ne sait si l'exemplaire Grec, sur lequel il a travaillé, contenoit deux Livres de plus que nous n'avons, ou s'il n'y avoit de différence que dans la division de l'Ouvrage. Ce dernier sentiment est celui de *Fabricius* qui prétend que les neuf Livres d'*Honani* ne contenoient que les sept que nous possédons ; mais que ce Médecin Arabe divisa le sixieme & le septieme, qui sont assez longs, chacun en deux portions, c'est ce qui a donné les deux Livres surnuméraires.

Les descriptions de maladies que *Paul* d'Egine nous a laissées, sont courtes & succintes, mais exactes & entieres. Son mérite principal est d'avoir bien connu les maux particuliers aux femmes, & notamment d'être entré en détail sur les accouchemens & la conduite des accouchées : à travers de tout ce qu'il a écrit de bon à cet égard, on est fâché de trouver les erreurs qu'il a débitées sur la nécessité de ramener la tête du fœtus à l'orifice de la matrice, quand l'enfant ne présente ni cette partie, ni les pieds. Ce Médecin avoit tant à cœur la pratique des accouchemens, qu'il se fit un devoir d'en instruire les femmes qui vouloient s'y appliquer ; & ce fut pour cette raison que les Arabes le surnommerent *Alkavabeli*, *Obstetricius*, l'Accoucheur.

Quant aux opérations de Chirurgie, *Paul* est de tous les Anciens celui qui en a le mieux écrit, étant même à certains égards préférable à *Celse*. *Fabrice* d'Aquapendente en avoit une si haute opinion, qu'il prend par-tout pour texte, la doctrine de *Celse* & de *Paul*. Il est étonnant que ce dernier n'ait point été traité aussi favorablement par tout le monde, & qu'il soit un de ces écrivains infortunés à qui l'on n'ait point rendu justice. Si l'on en croit le Docteur *Freind*, il n'a point été estimé ce qu'il valoit, & on l'a méprisé long-tems sans l'avoir lu & parce qu'on ne le lisoit pas. Cependant si l'on examine attentivement le travail de cet Auteur, on ne trouve point ce qu'on imagine généralement, que ce ne soit qu'un copiste ; on s'apperçoit, au contraire, qu'il avoit mûrement discuté la pratique des Anciens & qu'il étoit fondé en raisons dans ce qu'il a admis ou rejetté. Il n'est même pas toujours de l'avis de *Galien*, & dans plus d'une occasion, il a le courage de réfuter les sentimens d'*Hippocrate*.

C'eſt dans ſon ſixieme Livre qu'il traite des Opérations Chirurgicales, & comme il le fait en maître expérimenté & , pour ainſi dire, *ex profeſſo*, *Freind* regarde ce Livre pour le meilleur Corps de Chirurgie que l'on eût avant le rétabliſſement des Sciénces & des Arts. *Paul* y fait mention de pluſieurs opérations & de pluſieurs pratiques qui paroiſſent avoir été ignorées de ſes prédéceſſeurs. Il décrit, avec beaucoup d'exactitude, les différentes eſpeces de Hernies, & il expoſe, avec préciſion, la maniere de faire l'inciſion dans le cas où l'inteſtin ne peut être replacé ſans y avoir recours. Il n'eſt pas moins exact au ſujet de l'ouverture des arteres derriere les oreilles par une inciſion tranſverſale, & en parlant de l'application du cautere. De tous les Ecrivains, dont les Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous, il eſt un des premiers qui aient décrit la Bronchotomie & conſeillé l'extirpation du cancer à la mammelle. Au reſte, ſa Chirurgie a été ſi bien accueillie en France dans le XVI ſiecle, qu'elle a été traduite en la Langue du pays par *Pierre Tolet*, Médecin de Lyon, & imprimée en cette ville l'an 1539.

PAUL JOVE. Voyez JOVE.

PAUL de Middelbourg, Evêque de Foſſombrone, ville d'Italie dans l'Etat de l'Egliſe au Duché d'Urbin, fut en grande eſtime dans les XV & XVI ſiecles. Son nom *De Middelbourg* vient de celui du lieu de ſa naiſſance, qui eſt la capitale de la Zélande, où il vit le jour en 1445. Il fit ſes études en l'Univerſité de Louvain, & durant ſon ſéjour qui fut de pluſieurs années, il y apprit non ſeulement la Philoſophie & la Théologie, mais encore la Médecine & les Mathématiques. Il excella tellement dans cette derniere Science, que *Jules-Céſar Scaliger* le regardoit pour le premier Mathématicien de ſon tems. De retour en Zélande, *Paul* ſe fit Prêtre & ſe mit en devoir de communiquer à ſes compatriotes les connoiſſances dont il s'étoit enrichi à Louvain; mais comme les Sciences n'étoient point alors cultivées dans ce pays qui ſe reſſentoit encore de la barbarie des ſiecles précédens, on n'y put goûter un homme qui en faiſoit profeſſion. La choſe alla même ſi loin, qu'il fut banni de la Zélande & ſon petit patrimoine confiſqué. Moins ſenſible à cette perte, qu'au traitement qu'il recevoit de ſes concitoyens, il ſortit de Middelbourg pénétré de douleur; il la reſſentit même ſi long-tems, que la vivacité des expreſſions dont il ſe ſert dans ſa Lettre Apologétique ſur la célébration de la Pâque, ne préſente rien moins que l'éloge de ſa patrie.

Cet injuſte traitement le ramena à Louvain, où il s'attacha plus particulierement encore aux Mathématiques & publia quelques Ouvrages en ce genre, qui lui firent de la réputation. Son mérite reconnu engagea la Seigneurie de Veniſe à l'appeller à Padoue pour y remplir la Chaire des Mathématiques; il ſe rendit dans cette ville, mais il s'y arrêta peu, car il ne tarda point à paſſer plus avant en Italie, & par-tout il ſe fit admirer par ſon éloquence & ſa belle latinité. Il ſe fixa enfin auprès de François-Marie de la Rovere, Duc d'Urbin, qui le fit ſon Médecin & lui donna l'Abbaye de Caſtel-Duranti. Ce fut à la recommandation de ce Prince, ſoutenue de celle du ſacré College & de l'Archiduc Maximilien, depuis

depuis Empereur, qu'il parvint à l'Evêché de Fossombrone le 30 Juillet 1494, cinq jours après la mort de Jérôme Santuccio, son prédécesseur.

Paul fut en si grande considération à la Cour de Rome, que les Papes Jules II & Léon X le nommerent Président du cinquieme Concile de Latran, qui commença, sous le premier, le 10 Mai 1512, & finit, sous le second, le 16 Mars 1517. Il dédia à Léon quatorze livres *De Paschali observatione*, & dix-neuf *De die Passionis Dominicæ* à l'Empereur Maximilien I. Il en écrivit encore plusieurs autres sur différens sujets; mais comme aucun n'a rapport à la matiere que je traite, je passe à sa mort qui arriva à Rome le 15 Décembre 1534, à l'âge de 89 ans. Son corps fut enterré dans l'Eglise des Allemands de Sainte Marie *dell anima*, & les Exécuteurs de son testament firent mettre cette Inscription sur son Tombeau:

PAULO ANTISTITI FORO-SEMPRONIENSI
A Middelburgo, insigni Inferioris Germaniæ Oppido,
Viro liberalium Artium disciplinis,
Pietate, animique moderatione, longè omnibus anteferendo,
Ab Julio II & Leone X, Pont. Max.
Ad præsidendum Lateranensi Concilio electo & evocato;
Vitæ suæ curriculô annorum LXXXIX in gloria exactô,
Restitutâque Deo Romæ inter cæremonias Ecclesiasticas divinâ sui parte,
PETRUS VORSTIUS,
Episcopus Aquensis, Referendarius & S. Rotæ Locum-tenens,
ET FREDERICUS CALVARIUS,
Utriusque Censuræ Doctor & Eques,
Executores Poss.
Obiit XIX Kal. Januarii
Ann. Salutis CIↃ. IↃ. XXXIV.

PAUL de Venise. Voyez SARPI.

PAUL, (Jean de Saint) Médecin dont *Astruc* parle, sous l'an 1400, dans l'Histoire de la Faculté de Montpellier, étoit François selon *Schenckius*, & de Salerne, selon d'autres. *Astruc* avoue qu'il n'a ni preuve ni conjecture pour mettre *Jean de Saint Paul* au rang des Médecins sortis de l'Ecole de Montpellier; tout ce qu'il assure, c'est que cet Auteur est ancien, & qu'on lui attribue des Ouvrages écrits sous ces titres: *Breviarium Practicæ. Medicinæ simplices. De morbis particularibus. De morbis simplicibus.* Ces Ouvrages n'ont point été imprimés.

PAUL, (Pierre-François) Médecin de Florence fort attaché à la doctrine de *Galien*, fut en réputation vers l'an 1528. Son érudition lui mérita l'estime de tous ceux qui le connurent, & il en laissa des preuves dans un Ouvrage, où il parle non seulement des effets de la saignée, mais encore du manuel de cette opération. Il est intitulé:

Adversùs Avicennam de Venæ-Sectione. Venetiis, 1533, *in*-4, avec quelques Opuscules de la façon des Membres de la nouvelle Académie de Florence. *Lugduni*, 1534, *in*-8.

PAULET, (Jean-Jacques) d'Anduze, petite ville de France dans le Bas-Languedoc, Docteur des Facultés de Montpellier & de Paris, a pris en objet la destruction de la petite vérole, pendant que tout le monde s'occupoit de l'Inoculation. La plupart des Ouvrages que nous avons de ce Médecin, roulent sur cette matiere :

Histoire de la petite vérole. Paris, 1768, deux volumes *in*-12.

Mémoire pour servir de suite à l'Histoire de la petite vérole. 1768, *in*-12.

Le secret de la Médecine, ou préservatif contre la petite vérole. 1768, *in*-12.

Avis au peuple sur son plus grand intérêt. 1769, *in*-12.

Recherches historiques & physiques sur les maladies épizootiques. Paris, 1775, deux volumes *in*-8. L'exercice de la Médecine Vétérinaire n'a commencé à devenir sensiblement avantageux, que depuis que le traitement des maladies épizootiques a été dirigé d'après les connoissances que fournissent concurremment la Physique, la Chymie, l'Anatomie & la Médecine.

Nouveaux faits & observations qui confirment qu'on peut se préserver de la petite vérole. Paris, 1776, *in*-12. Après avoir dit que la petite vérole ne se communique point par l'entremise de l'air, après avoir prouvé que le germe inné de cette maladie est une chimere, l'Auteur rapporte des certificats pour appuyer la possibilité d'éviter ce fléau, au moyen des précautions qu'il indique.

PAULI (Jean-Guillaume) naquit à Leipsic le 19 Février 1658. Il étudia dans l'Université de sa ville natale, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur en Médecine le 24 Novembre 1681, il aima mieux prendre le parti de perfectionner ses connoissances par les voyages, que celui de se jetter prématurément dans la pratique. Il sortit de chez lui peu de tems après sa promotion & commença ses courses par l'Italie, d'où il passa successivement en France, en Espagne, en Angleterre, en Dannemarc, dans les Pays-Bas & en Allemagne. Résolu qu'il étoit de se fixer dans sa patrie, il n'y fut pas plutôt rentré, qu'il chercha à obtenir quelque place dans la Faculté de Médecine. Ce fut en 1691 qu'il en devint Assesseur; en 1703, il obtint la Chaire de Physiologie, celle d'Anatomie & de Chirurgie en 1706, & celle de Pathologie en 1720. Ce Médecin survécut peu d'années à sa promotion à cette derniere place, car il mourut le 13 Juin 1723. On a de lui plusieurs Dissertations Académiques; des Commentaires sur l'Anatomie & la Chirurgie de *Van Hoorne*, qui parurent à Leipsic en 1707, *in*-8, sous le titre d'*Annotationes in Opuscula Anatomico-Chirurgica Joannis Van Hoorne;* & un Ouvrage intitulé : *Speculationes & Observationes Anatomicæ*, imprimé dans la même ville de Leipsic en 1722, *in*-4.

PAULI (Simon) vint au monde le 6 Avril 1603 à Rostock, ville d'Allemagne dans le Cercle de la Basse Saxe : *Henri*, son pere, Médecin de Sophie, Reine Douairiere de Dannemarc, mourut en 1610; mais la considération, dont il avoit joui à la Cour de Copenhague, ne laissa pas son fils sans protecteurs, car ce fut à leur sollicitation que Christiern IV le gratifia d'une pension capable de fournir aux frais de ses études. Aidé d'un secours aussi puissant que nécessaire pour voyager utilement & commodément, il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, la France & l'Allemagne. La célébrité de *Riolan* l'arrêta assez long-tems à

Paris pour profiter des instructions de ce savant Maître; mais il s'arrêta davantage à Wittemberg, où il fut reçu Docteur en Médecine le 17 Août 1630. D'abord après sa promotion, il se rendit à Lubeck dans le dessein de s'y fixer. Des circonstances inattendues lui firent quitter cette ville, en 1632, pour passer à Rostock, où il demeura jusqu'en 1639, qu'il alla s'établir à Copenhague & remplir les Chaires d'Anatomie, de Chirurgie & de Botanique de la Faculté de cette ville. En 1648, il fut nommé Médecin de Cour, & de cette place il monta, en 1656, à celle de premier Médecin de Fréderic III qui lui donna, en 1666, la Prélature d'Arhusen dans le Nord-Jutland, charge qui est demeurée dans sa famille. A la mort de Fréderic arrivée le 19 Février 1670, *Pauli* devint premier Médecin de Christiern V qui lui succéda. Il occupa ce poste pendant dix ans, & mourut le 25 Avril 1680, âgé de 77, aprés avoir enrichi sa profession de plusieurs Ouvrages, dont voici les titres & les éditions:

Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus. Rostochii, 1639, 1640, *in*-4. *Argentorati*, 1667, *in*-4, avec des augmentations, telles que *Doses medicamentorum: Programma de officio Medicorum: Oratio de Hippocrate: Laurembergii Botanotheca. Ibidem*, 1674, *in*-4. *Hafniæ*, 1668, *in*-4, avec une Table de matieres qui est fort étendue. *Francofurti ad Mœnum*, 1708, *in*-4, avec un Commentaire de sa façon, *De abusu Tabaci Americanorum veteri*, *& herbæ Thée Asiaticorum in Europa novô*. Ce Commentaire a paru séparément à Rostock en 1661, *in*-4, à Strasbourg en 1665 & 1681, *in*-4, à Londres en 1746, *in*-8. Le *Quadripartitum* tire son nom des quatre saisons de l'année, suivant lesquelles il est divisé.

Oratio de Anatomiæ origine, præstantiâ & utilitate. Hafniæ, 1643, *in*-4. *Francofurti*, 1656, *in*-4.

Oratio ad Professores & Studiosos Rostochienses, cur, sicut inter Plastas Phydias, inter Pictores Apelles, itâ inter Medicos Hippocrates celebretur, nemove hâc ætate similis ei existat? Hafniæ, 1644, *in*-8. C'est l'Oraison sur *Hippocrate*, qu'on a joint à l'édition de Strasbourg de 1667, pour augmenter le volume du *Quadripartitum.*

Programma quô Theatrum Anatomicum auspicatus est. Hafniæ, 1644, *in*-4.

Icones Floræ Danicæ. Ibidem, 1647, *in*-4. Cet Ouvrage qui est différent du *Quadripartitum*, contient 393 figures de *Lobel*, quelques-unes de *Taberna-Montanus*, & plusieurs qui appartiennent à l'Auteur.

Viridaria Regia varia & Academica. Hafniæ, 1653, *in*-12. Sous ce petit volume, on trouve le Catalogue des plantes du jardin de Copenhague, celui du jardin de Paris par *La Brosse*, ceux de Varsovie, d'Oxford, de Padoue, de Leyde & de Groningue.

Digressio de vera, unicâ & proximâ causâ Febrium. Francofurti, 1660, *in*-4. *Argentorati*, 1678, *in*-4. On a joint à cette seconde édition: *Relatio de periculosissimô, difficillimô Anatomicô & Chirurgicô casu.*

Methodus dealbandi ossa pro Sceletopoeia. Hafniæ, 1668, *in-folio*, 1673, *in*-4.

Observationes in coctura ossium, præsertim Sterni. On les trouve dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget.*

PAULI, (Jacques-Henri) fils du précédent, naquit à Copenhague où il étudia la Médecine avec beaucoup de succès. En 1658, il se mit à voyager,

mais ce fut avec tant de méthode & de fruit, qu'il rapporta dans sa patrie une infinité de connoissances qu'il avoit puisées chez l'étranger. Elles lui mériterent, en 1662, la Chaire d'Anatomie dans les Ecoles de l'Université de sa ville natale ; & comme ses talens ne se bornoient point à la Médecine, on lui donna la charge de Professeur d'Histoire en 1664, & en même tems, le titre d'Historiographe du Roi Fréderic III. Il abandonna ces emplois dans la suite, & ce fut lorsqu'on le jugea capable d'en occuper d'autres dans les affaires d'Etat, dont il s'acquitta si bien, que Christiern V l'ennoblit en 1697. *Pauli* ajouta alors à son nom celui de *Rosenschild*. On a de lui une bonne édition des Observations de *Bellini* sur la structure des reins, & le Traité suivant qui est de sa façon :

Anatomiæ Bilsianæ Anatome, occupata imprimis circa vasa meseraïca & labyrinthum in ductu rorifero. Hafniæ, 1663, *in*-4. *Norimbergæ*, 1664, *in*-4. *Argentorati*, 1665, *in*-8. On a joint aux deux dernieres éditions : *Joannis Jacobi Wepferi de dubiis Anatomicis Epistola cum Responsione.*

PAULLINI, (Christian-François) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Arion* I, & de celle des *Ricovrati*, étoit d'Eisenach dans la Thuringe, où il naquit le 25 Février 1643. Les villes de Konigsberg, de Copenhague, de Kiell & de Rostock, furent celles où il étudia les différentes sciences qui l'ont distingué ; il ne s'y borna cependant point, car il fut couronné Poëte à Hambourg, promu à la Maîtrise-ès-Arts à Wittemberg, & reçu Docteur en Médecine à Leyde, lorsqu'il passa en Hollande au retour d'un voyage d'Angleterre. Dès qu'il eut pris le bonnet de Docteur, il parcourut encore la Norwege, la Suede, la Courlande & la Livonie ; il avoit même formé le dessein de voir toute l'Italie, mais il en fut empêché par la maladie qui le retint en Allemagne. Il fit sa profession à Hambourg, à Altena & dans tout le Holstein jusqu'en 1675 qu'il passa en France, après avoir obtenu le titre de Comte Palatin en récompense de ses bons offices. A son retour de France, l'Evêque de Munster le prit à son service en qualité de premier Médecin & d'Historiographe ; mais en 1689 il retourna à Eisenach, où il mourut le 10 Juin 1712, après avoir été retenu chez lui pendant sept ans par une paralisie de tout le côté droit. Ce Médecin a publié beaucoup d'Ouvrages, la plupart plus curieux qu'utiles ; ils sont intitulés :

Cynographia curiosa, seu, Canis descriptio : accedit Joannis Caii Libellus de Canibus Britannicis. Norimbergæ, 1685, *in*-4.

Theatrum illustrium Virorum Corbeiæ Saxonicæ. Jenæ, 1686, *in*-4.

Bufo breviter descriptus. Norimbergæ, 1686, *in*-4.

Sacra herba, seu, nobilis Salvia descripta. Augustæ Vindelicorum, 1688, *in*-4.

Tractatus de Anguilla. Lipsiæ, 1689, *in*-12.

Talpa descripta. Francofurti & Lipsiæ, 1689, *in*-12.

Lagographia curiosa, seu, Leporis descriptio. Augustæ Vindelicorum, 1691, *in*-8.

Lycographia, seu, de natura & usu Lupi Libellus. Francofurti, 1694, *in*-8.

Observationes Physico-Medicæ. Norimbergæ, 1695, *in*-4. *Lipsiæ*, 1706, *in*-8.

Onographia, seu, de Asino. Francofurti, 1695, *in*-8.

Flagellum salutis, en Allemand. Francfort, 1698, *in*-8.
De pagis antiquis Germaniæ Commentarius. Francofurti, 1699, *in*-12.
Historia Visbeccensis. Ibidem, 1699, *in*-12.
De Jalappa Liber singularis. Ibidem, 1700, *in*-8.
De Theriaca cœlesti reformatâ. Ibidem, 1701, *in*-8.
De Lumbrico terrestri Schediasma. Francofurti & Lipsiæ, 1703, *in*-8.
De candore Liber singularis. Lipsiæ, 1703, *in* 8.
Disquisitio curiosa : an mors naturalis plerumque sit substantia verminosa ? Francofurti & Lipsiæ, 1703, *in*-8.
Nucis moschatæ curiosa Descriptio Historico-Physico-Medica. Ibidem, 1704, *in*-8. *Erfordiæ*, 1704, *in*-8.

PAULMIER, (Julien LE) dit *Palmarius*, né à Coutances en Normandie d'une famille noble & ancienne, fit ses études à Paris, où il fut reçu Docteur de la Faculté, après avoir obtenu le même honneur à Caen. Comme il avoit demeuré dix ans avec *Fernel* & qu'il avoit su profiter des instructions de ce savant Maître, il acquit la réputation d'un des plus habiles Médecins de son siecle. Il en fit la preuve dans la personne du Roi Charles IX; car ce Prince ayant été réduit au plus triste état par des veilles immodérées, il entreprit de le guérir & il y réussit. Il suivit ensuite le Duc d'Anjou, frere de ce Monarque, dans les Pays-Bas, & s'y signala comme guerrier & comme Médecin. Sur la fin de sa vie, il se retira à Caen, où il mourut en 1588, âgé de 68 ans. On a de lui :
Traicté de la nature & curation des plaies de pistolet, harquebouse & autres bastons à feu. Paris, 1568, *in*-8. Caen, 1569, *in*-4. L'Auteur y suit l'opinion de son siecle & déclare que la brûlure est le principal symptome qu'il faut combattre.
De morbis contagiosis Libri VII. Parisiis, 1578, *in*-4. *Francofurti*, 1601, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1664, *in*-8.
De Vino & Pomace Libri duo. Parisiis, 1588, *in*-8. Le même Ouvrage en François. Caen, 1589, *in*-8.

PAULMIER, (Pierre) de Coutances en Normandie, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris vers l'an 1595. Cette Faculté avoit fait un Décret, en 1566, contre l'usage des remedes antimoniaux, à l'occasion d'un Médecin de Montpellier, nommé *de Launay*, qui se servoit de ces remedes à Paris; & ce Décret étoit conçu en ces termes : *Universi Collegii Medicinæ Facultatis conventu habitô super Stibii seu Antimonii judiciô & lege ferendâ, sancitum est omnium, qui in Medicina claruerunt, auctoritate atque rationibus, cùm alibi sæpè tùm nuper apud Patronum Regium deductis, ipsum Stibium deleterium esse, & inter ea simplicia, quæ venenatâ qualitate pollent, annumerandum, nec posse quâvis arte emendari, ut intrò citra molestissimam noxam possit assumi. Datum in Scholis Medicinæ, tertiò Calendas Augusti, annô* 1566. *Simon Pietre* étoit alors Doyen de la Faculté.
Ce fut conformément à cette résolution, que le Parlement défendit, la même année, de se servir de remedes antimoniaux en Médecine. Cette défense n'empêcha cependant point que quelques Médecins ne les missent en usage; mais l'es-

prit de la plupart des Membres de la Faculté de Paris fut toujours le même, c'eſt-à-dire, fort animé & prévenu contre cette ſorte de remede. On trouve encore des traces bien marquées de cette prévention au commencement du XVII ſiecle; & ſans parler de *Théodore Turquet de Mayerne*, contre qui la même Faculté lâcha le Décret le plus violent le 5 Octobre 1603, on regarda comme une levée de bouclier, la hardieſſe avec laquelle *Paulmier* s'aviſa d'employer les médicamens tirés de l'Antimoine & d'écrire pour la défenſe de la Chymie. La réputation dont ce Médecin jouiſſoit, n'empêcha pas la Compagnie, dont il étoit Membre, de ſévir contre lui & de le chaſſer de ſes Ecoles en 1608. Pluſieurs perſonnes trouverent qu'on l'avoit puni trop rigoureuſement, & d'autres blâmerent ouvertement la conduite qu'on avoit tenue à ſon égard. Cependant, ſi l'on en croit ce qui eſt dit dans les Remarques qui éclairciſſent l'Eloge Hiſtorique de la Faculté de Médecine de Paris, prononcé aux Ecoles le 16 Octobre 1770 par M. *Jacques-Albert Hazon*, la choſe n'alla pas ſi loin. On lit dans ces Remarques, page 74: » Je dois dire à la louange de M. *Pierre Paulmier*, qu'il abjura ſes erreurs, & » rentra dans le giron de la Faculté; car il avoit été menacé d'être rayé du » tableau. » La peine fut donc ſimplement comminée, & la conduite de l'accuſé en empêcha l'exécution.

Voici ce qui eſt rapporté à la même page au ſujet de la même affaire. « 1603. » 1604. Dans le commencement du dernier ſiecle, l'Alchymie regnoit encore. Si » elle n'avoit poſé que des principes ſolides de Métallurgie, la Faculté ne ſe ſe- » roit pas oppoſée aux Ecrits des Alchymiſtes dont elle pouvoit tirer quelque » utilité pour la Chymie: elle ne les auroit pas condamnés. Mais l'Alchymie pré- » tendoit ſe revendiquer l'Art de guérir, appliquer ſes principes au corps hu- » main, & combattre les principes d'Hippocrate & de ſes Sectateurs, fondés ſur » l'obſervation de la nature, le méchaniſme des fonctions & la marche des ma- » ladies. Les Alchymiſtes, en un mot, publierent pluſieurs Libelles pleins d'er- » reurs, oppoſés à la bonne Médecine; on en peut juger par le Livre de *Pierre* » *Paulmier*, intitulé: *Lapis Philoſophicus Dogmaticorum, contra Hippocratis, Galeni &* » *veterum Medicorum doctrinam* ..... MM. Duret & Riolan, avec les Doyens » Gilles Héron & François Duport, furent chargés de l'examen de ces Ecrits. » Comme M. Riolan fut le rédacteur de ces cenſures, & qu'il employa plus » de travail que les autres Commiſſaires, la Compagnie lui fit préſent d'une ſaliere » d'argent d'un bon poids, pleine de ſel, ſymbole de la ſageſſe de ſes remarques, » avec une inſcription gravée ſur l'endroit le plus apparent: *Facultas ſaluberrima* » *hoc me munere donavit.* De plus, en conſidération des ſervices du pere, elle fit » remiſe au fils de 180 livres qui devoient entrer dans ſes coffres, pour ſon Doc- » torat. Elle l'établit Archidiacre des Ecoles, & caſſa l'élection des Etudians qui » en avoient nommé un autre, quoique ce fils de Maître & Bachelier eût requis » la préférence. »

La vigueur de ce procédé n'arrêta pas la vogue que prenoit l'Antimoine; comme les Empiriques s'en ſervoient utilement au préjudice des Médecins, leurs ſuccès frapperent ſi vivement quelques Membres de la Faculté, qu'ils en devinrent jaloux & commencerent à employer ſecretement ce minéral, qui fut enfin mis au rang des purgatifs dans l'Antidotaire fait en 1637. Mais pluſieurs Médecins

s'étant ouvertement déclarés pour l'Antimoine environ l'an 1650, l'usage en devint très-commun, & la question si l'on pouvoit s'en servir, fut regardée dans l'Ecole comme problématique. *Jean Chartier* composa un Livre pour la défense de ce minéral & l'intitula : *Le plomb des Sages.* Vers le même tems, c'est-à-dire, environ le milieu du XVII siecle, *Eusebe Renaudot* mit au jour le *Panégyrique de l'Antimoine justifié & triomphant*, pendant que le satyrique *Gui Patin* tenoit un gros Registre des malades tués par l'effet de l'Emétique ; il appelloit ce Registre le *Martyrologe de l'Emétique, ou le témoignage de la vertu énétique* (ab enecando.) *Jacques Grevin* avoit déja traité l'Antimoine de poison dans un Ouvrage publié en 1566, c'est-à-dire, la même année que parut le Décret de la Faculté ; cet Auteur insiste avec force sur la nécessité de proscrire le débit de ce minéral, ainsi qu'il avoit été fait par le Ministere public au sujet de l'Orpiment & du Vif-argent.

La division de sentimens fut si grande après le milieu du XVII siecle, les esprits s'échaufferent tellement au sujet des préparations antimoniales, & les contestations sur leurs qualités salutaires ou nuisibles allerent si loin, qu'on fut obligé d'avoir recours à l'autorité du Parlement, qui ordonna à la Faculté de Paris de s'assembler pour délibérer sur cette matiere. En exécution de cet Arrêt, les Docteurs furent convoqués pour le 29 Mars 1666. De cent deux qui opinerent, il s'en trouva quatre-vingt-douze qui furent d'avis de mettre l'Emétique au rang des remedes purgatifs ; & suivant leur avis, la Faculté fit un Décret pour en approuver l'usage. Le 10 Avril de la même année, le Parlement rendit un Arrêt par lequel, conformément au Décret, il permit aux Docteurs en Médecine de se servir d'Antimoine, d'en écrire, d'en disputer, & fit défense à toutes personnes d'en faire aucun usage que par leurs avis. Ainsi finit la célebre dispute sur l'Antimoine, dont le Docteur *Paulmier* avoit manqué d'être la victime 58 ans auparavant. Voici les titres des Ecrits qu'il a publiés pour défendre sa cause :

Lapis Philosophicus Dogmaticorum, quô Scholæ Medicæ judicium de Chymicis declaratur, censura in fraudes parachymicorum defenditur, assertô veræ Alchemiæ honore. Parisiis, 1609, *in*-8.

Confutatio objectionum quas Censorii, ementitô Scholæ Medicæ Parisiensis nomine, Palmario proposuerunt. Ibidem, 1609, *in*-8.

Laurus Palmaria frangens fulmen subventaneum Cyclopum, falsô Scholæ Parisiensis nomine evulgatum. Ibidem, 1609, *in*-8.

PAUSANIAS, fils d'*Anchitus* & disciple d'*Empédocle* d'Agrigente, étoit d'une ville de Sicile qui ne subsiste plus & qui portoit le nom de Gela ou Cherza. *Pausanias* se fit beaucoup de réputation par ses connoissances médicinales environ 444 ans avant la venue de Notre Seigneur. Son Maître avoit conçu tant d'estime pour lui, qu'il composa en son honneur une Epigramme dont parle *Diogene de Laerce*, & qui fut ainsi rendue en Latin :

Pausaniam Anchiti natum, Phœbique nepotem,
Clarum aluit Medicum patria clara Gela.
Qui multos diris homines languoribus ægros
Eripuit furvis Persephones thalamis.

PAYNGK, (Aſſuerus) de Huſum, ville de Dannemarc, premier Médecin de Fréderic III, étoit fils de *Pierre-Théodore Payngk*, Chymiſte du Roi Chriſtian IV. *Aſſuerus* mourut le 13 Mai 1657, âgé de 59 ans, & laiſſa un Recueil ſous le titre d'*Operationes Chymicæ rariores*, que *Thomas Bartholin* inſéra dans ſa *Ciſta Medica* imprimée à Copenhague en 1661, *in*-8.

PAYS-BAS. (Progrès des Sciences dans les) Le VIII ſiecle ſembla promettre un nouveau jour aux Lettres & aux Sciences. Charlemagne travailla de tout ſon pouvoir au rétabliſſement des études ; il attira des Savans étrangers par l'honneur & par les récompenſes, & les chargea d'éclairer ſes vaſtes Etats, en y répandant les connoiſſances qui avoient été concentrées juſqu'alors dans les Ecoles épiſcopales & monaſtiques. Il établit des Ecoles dans les principales villes de ſon Empire, & même dans ſon palais ; mais comme les Maîtres qui préſidoient à cette ſage inſtitution, ne ſe bornoient pas uniquement aux études qui convenoient à ceux qui ſe deſtinoient à la Cléricature, les laïques purent profiter d'un enſeignement plus ſortable à leur goût & aux places qu'ils tenoient dans le monde. Les fruits qu'on étoit en droit d'eſpérer de cet établiſſement, ne furent cependant point auſſi grands que les vues de Charlemagne avoient ſemblé le promettre ; la mort de ce Prince, arrivée à Aix-la-Chapelle en 814, replongea les Sciences dans l'état de langueur d'où il les avoit voulu tirer, & comme les lumieres, qu'on devoit à ſes ſoins, étoient encore trop foibles pour ſe ſoutenir ſans le ſecours des Maîtres qu'il avoit protégés, elles ne tarderent point à s'éteindre. On fut encore obligé d'aller étudier dans les Ecoles épiſcopales ou monaſtiques. Dans nos Provinces, c'étoit principalement à Liege, à Saint Amand, à Lobbes, à Saint Bertin, qu'on ſe rendoit, en attendant la fondation des Ecoles ſéculieres. Dans le XIII ſiecle, le goût des Sciences attiroit encore les jeunes gens dans ces pieuſes retraites ; mais l'enſeignement ne s'étendoit guere au delà des premiers rudimens, des principes de la Langue Latine, de la Religion & de quelques connoiſſances ſur la Poéſie & l'Hiſtoire. C'étoit beaucoup ſavoir dans un tems où la plupart des gens du monde végétoient dans l'ignorance la plus profonde ; ceux qui vouloient s'inſtruire plus amplement, ſe rendoient dans les Univerſités de France & d'Italie.

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne & Souverain des Provinces Belgiques, n'eut pas plutôt ſuccédé à ſon pere, Jean Sans-peur, en 1419, qu'il ſentit combien les Sciences influent ſur le bonheur des Etats. Il travailla à ranimer le goût des Lettres dans l'eſprit de ſes ſujets & il eut l'avantage de trouver des hommes qui n'attendoient que le moment d'être protégés, pour ſeconder ſes intentions. Les ſuccès ſuivirent de ſi près les grands deſſeins de ce Prince, qu'on vit paroître, ſous ſon regne, quantité d'Hiſtoriens & de rédacteurs de Chroniques, dont les Ouvrages ſont d'autant plus recherchés aujourd'hui, qu'on y trouve les faits rendus avec la plus exacte vérité, & qu'ils ſervent à confondre les Ecrivains modernes que la paſſion ou l'intérêt national a portés à falſifier le fonds hiſtorique des événemens.

La Maiſon de Bourgogne ne ſe borna pas à réveiller l'amour des Lettres & à protéger les Savans, elle s'attacha à recueillir les Ouvrages les plus eſtimés

timés, & elle forma une collection riche pour le tems, dont les précieux restes ont donné naissance à la Bibliotheque Royale de Bruxelles.

Comme les Pays-Bas n'eurent point d'Université avant la fondation de celle de Louvain, en 1426, par Jean IV, Duc de Brabant, les amateurs des Sciences furent obligés de passer dans les Ecoles étrangeres. Ceux qui vouloient étudier la Médecine, alloient s'instruire en France, mais principalement en Italie. Padoue & Bologne furent les Universités les plus suivies par les Médecins des Provinces Belgiques; ils ne sortoient de ces Ecoles qu'après avoir pris leurs grades, ou ils s'y fixoient, pour correspondre à l'empressement qu'on avoit de mettre au grand jour les talens supérieurs, par lesquels ils s'étoient distingués pendant le cours de leurs études.

Antoine Perrenot, connu depuis sous le nom de Cardinal de Granvelle, avoit étudié dans les principales Académies de l'Europe, & s'étoit rendu savant dans les Langues, les Belles-Lettres & l'Eloquence. Plein de goût pour les Sciences qu'il aimoit, il travailla à les faire fleurir dans les Pays-Bas, & il eut la satisfaction de voir qu'il ne leur manquoit que de l'encouragement, pour exciter les peuples à faire fruit des heureuses dispositions qu'ils avoient reçues de la nature. Mais les troubles qui s'éleverent dans nos Provinces en 1578, arrêterent les progrès qu'il étoit d'autant plus aisé alors de faire dans les Sciences, qu'on avoit augmenté le nombre des Professeurs, en établissant une Université à Douay en 1562. Les Pays-Bas devenus le théatre de la confusion, de la guerre & de la politique, cesserent d'être la patrie des Savans; les Sciences effrayées chercherent ailleurs un asyle tranquille, que leur refusoient des provinces dévastées par les horreurs qui accompagnent les guerres civiles.

A ces tems de trouble succéderent des jours plus heureux; les Lettres reprirent plus de vigueur, de célebres Ecrivains donnerent au public les fruits de leurs veilles & de leurs études. Il est vrai que les Ouvrages sortis de leur plume ne furent point de nature à en imposer à la multitude; comme ils ne roulent, pour la plupart, que sur des matieres utiles & scientifiques, qu'ils sont d'ailleurs écrits en Latin ou en Flamand, nos voisins n'y trouverent point cette finesse d'esprit, cette teinte légere & brillante, qu'ils regardent comme la pierre de touche du génie. L'objet de nos Ecrivains fut toujours d'approfondir les choses; ils s'attacherent plus à résoudre les difficultés des Sciences, qu'à briller par la diction : il leur suffit de faire preuve de savoir & de jugement.

Les Pays-Bas changerent de Souverain à la suite du Traité d'Utrecht conclu en 1713. Le Gouvernement tout occupé à guérir les plaies de l'Etat, ne porta guere son attention sur les Lettres qui languissoient faute d'émulation. Pour leur donner plus d'activité, il étoit nécessaire qu'un heureux concours de circonstances vînt y contribuer. Suivant l'Auteur du Discours préliminaire qui est à la tête du premier Tome des Mémoires de l'Académie Impériale & Royale des Sciences & Belles-Lettres de Bruxelles, « il fallut que le ciel mît sur le Trône une Princesse » qui fait de l'amour de ses peuples, la base de son Gouvernement, & qui regarde, » comme un devoir sacré, le soin d'éclairer ses sujets. Il fallut que la paix & l'a-

» bondance fiſſent lever ſur ſon Empire des jours heureux & tranquilles, & que
» le Dépoſitaire de ſa puiſſance ſuprême fût un Prince chéri des peuples, un Pro-
» tecteur déclaré des Arts & des talens utiles, aſſez bienfaiſant pour les accueillir,
» aſſez éclairé pour en apprécier le mérite. Il fallut qu'un Miniſtre, ami des
» Lettres, & doué d'un génie profond, ſecondât ſes glorieux deſſeins; qu'il conçût
» un projet de rétabliſſement & les moyens de le réaliſer, qu'il eût aſſez de fer-
» meté pour ne point ſe décourager par la rencontre de quelques obſtacles, qui
accompagnent toujours les entrepriſes de cette nature. »

Le feu Comte de Cobenzl, Miniſtre Plénipotentiaire de ſa Majeſté aux Pays-Bas, animé par les conſeils de M. *Schoëfflin*, Profeſſeur d'Hiſtoire & de Droit public à Strasbourg, procura l'érection de la Société Littéraire de Bruxelles en 1769. S. M., continue l'Auteur du Diſcours préliminaire, ayant aſſigné les fonds néceſſaires pour la diſtribution de deux prix annuels & pour les autres beſoins de ce Corps, on fut convaincu, dès le premier concours, que la Littérature Belgique n'étoit pas ſi profondément enſevelie, qu'il ne fut facile de la reſſuſciter. Mais la mort inopinée du Comte de Cobenzl fut une nouvelle preuve du peu de fonds qu'on peut faire quelquefois ſur les apparences les plus flatteuſes. La Société naiſſante, foible, ſans appui, ſans chef, ſe vit à deux doigts de ſa perte, & le Public ne douta plus qu'elle n'allât tomber dans un oubli éternel, dès la ſeconde année de ſon exiſtence.

Heureuſement pour les Lettres, le Comte de Cobenzl fut remplacé par M. le Prince de Starhemberg. Dès ſon arrivée à Bruxelles, S. A. ſe fit rendre compte de l'état de la Société Littéraire, & vit bientôt que ce Corps n'étoit engourdi & foible, que parce qu'il étoit deſtitué de cette influence heureuſe qui émane du Trône, & qui porte la vie & la force dans tous les états. M. le Prince de Starhemberg obtint des Lettres Patentes de ſa Majeſté, par leſquelles la Société Littéraire fut érigée en Académie Impériale & Royale des Sciences & Belles-Lettres. Ce Décret qui eſt daté de Vienne le 16 Décembre l'an de grace mil ſept cent ſoixante-douze, étoit accompagné d'un Réglement qui preſcrit la forme de l'établiſſement & les devoirs des Académiciens.

Tout annonce un avenir floriſſant à cette Compagnie de Savans. Comme ſa fondation eſt marquée au coin de la ſageſſe & de la bienfaiſance de l'Auguſte MARIE-THERÈSE, dont le regne ſera à jamais mémorable par tant d'autres établiſſemens utiles; comme cette Académie a pris naiſſance ſous les heureux auſpices de S. A. R. le Séréniſſime DUC CHARLES de Lorraine & de Bar, Gouverneur-Général de nos Provinces; comme S. A. le Prince de Starhemberg ſe fait un devoir de correſpondre aux vues de l'Impératrice qu'il repréſente en qualité de Protecteur du Corps Académique, les fruits que la Nation recueillera des travaux de ce Corps, ne manqueront pas de jetter une infinité de lumieres ſur la Littérature des Pays-Bas, & de remuer les reſſorts du génie par l'émulation. Déja d'excellens Mémoires ont été couronnés; déja l'Académie elle-même a publié en 1777 le premier Tome des Mémoires ſortis de la plume de ſes Membres. On remarque dans les uns & dans les autres des vues utiles, curieuſes & ſavantes: la Phyſique & la Médecine n'ont point été oubliées, & ces deux Sciences ne manqueront pas d'être éclairées par les connoiſſances lumineuſes qui partiront

d'un Corps, à qui des travaux assidus ne tarderont point à donner la consistence la plus solide, la plus utile & la plus avantageuse aux progrès des Sciences & des Belles-Lettres.

PECHLIN (Jean-Nicolas) étoit de Leyde, où il naquit en 1646. Après de bonnes études, il obtint, en 1667, le bonnet de Docteur dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de sa ville natale, & voyagea ensuite en Italie, dont il visita les Universités les plus célebres. Enrichi par les connoissances qu'il avoit recueillies de la bouche des premiers Maîtres, il ne lui manquoit plus que l'occasion de les communiquer; & il la trouva cette occasion, en 1673, dans la Chaire qu'on lui confia à Kiell dans le Holstein. Son mérite y fit du bruit. L'Académie des Curieux de la Nature le reçut au nombre de ses Membres, en 1678, sous le nom de *Télamon*, & la Société Royale de Londres lui donna entrée dans son Corps en 1691. Mais dès l'an 1680 le Duc de Holstein-Gottorp l'avoit nommé son premier Médecin, & dans la suite, il en devint Bibliothécaire & Conseiller. En 1698, il accompagna ce Prince à Stockholm, & il s'y rendit encore, en 1704, avec le Prince Héréditaire, auquel il étoit attaché en qualité de précepteur. Ce fut dans cette Capitale que *Pechlin* mourut au mois de Février 1706. On a de lui plusieurs Ouvrages, dont la plupart font preuve de son éloquence & de la beauté de son esprit. Le principal a paru sous le titre de *Metamorphosis Æsculapii & Apollinis Pancreatici*; il le lâcha contre *Sylvius de le Boë* & *de Graaf*, sous le faux nom de *Janus Leonicenus Veronensis*. Les autres Traités de sa façon sont intitulés :

De purgantium medicamentorum facultatibus. Lugduni Batavorum, 1672, *in*-8. *Amstelodami*, 1702, *in*-8, avec des augmentations.

De vulneribus sclopetorum. Kilonii, 1674, *in*-4.

De aëris & alimenti defectu, & vitâ sub aquis. Ibidem, 1676, *in*-8.

De habitu & colore Æthiopum. Ibidem, 1677, *in*-8. C'est dans le réseau cutané qu'il établit le siege de la couleur des Negres. Il semble croire que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est naturellement empreinte, & il est le premier qui ait avancé cette opinion. *Barrere*, Médecin de Perpignan, l'a fait revivre vers le milieu de ce siecle, mais elle a été solidement réfutée.

Théophilus bibaculus, sive, de potu Theæ. Francofurti, 1684, *in*-4. *Parisiis*, 1685, *in*-12. Cet Ouvrage, qui est écrit en style poétique, a pour objet de vanter l'usage du Thé, à qui l'Auteur prodigue les plus grands éloges.

Observationum Physico-Medicarum Libri tres. Hamburgi, 1691, *in*-4. On trouve d'excellentes remarques dans ce Recueil, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de *Pechlin*.

PECQUET, (Jean) Docteur de la Faculté de Montpellier, étoit de Dieppe. Il avoit l'esprit vif & remuant, & tout propre à faire des découvertes: c'est à lui qu'on doit celle du Réservoir du chyle & du Canal Thorachique, qu'il fit par rencontre, en 1647, lorsqu'il étudioit la Médecine à Montpellier. Après cet heureux prélude, il alla faire sa profession dans sa ville natale; mais s'étant bientôt rendu à Paris, il se livra à d'ultérieures recherches pour découvrir complettement ce qu'il n'avoit fait qu'entrevoir. M. *Portal* dit qu'il s'occupa de l'Anatomie avec

Mentel, Médecin célebre de la Faculté de Paris, avec *Pierre Mercenne* & *Jacques Duval*, ſes illuſtres confreres. Il profita encore des conſeils d'*Adrien Auzot* de Rouen, & de *Louis Gayant*, Chirurgien diſtingué de Saint Côme, à qui *Pecquet* dit devoir beaucoup.

Notre Médecin ſut ſi bien uſer de ce que le hazard lui avoit offert, il s'expliqua en de ſi bons termes & avec tant de netteté pour mettre ſa découverte en évidence, qu'il en eut autant d'honneur que s'il l'avoit faite au moyen des recherches préméditées. Cette découverte répandit ſon nom dans toute l'Europe, & l'y fit connoître dans un âge où à peine auroit-il oſé lever les yeux ſans ce coup de fortune : mais comme les hommes à talens ne manquent jamais d'envieux, on s'efforça de diminuer ſa gloire, en diſant qu'*Euſtachi* l'avoit prévenu en indiquant la vraie poſition du Canal Thorachique qu'il avoit vu dans le cheval. Mais *Pecquet* a bien ajouté aux travaux de ce grand Anatomiſte, & l'on ne peut diſconvenir que c'eſt à lui que nous ſommes obligés de la parfaite connoiſſance que nous avons des veines lactées qui portent le chyle au Réſervoir. C'eſt encore lui qui a démontré que le chyle paſſe delà par des veines particulieres à travers la poitrine, juſqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la ſouclaviere & enſuite droit au cœur. C'eſt dans l'Ouvrage ſuivant que l'on trouve tout cet expoſé :

Experimenta nova Anatomica, quibus incognitum hactenus chyli receptaculum, & ab eo per thoracem in ramos uſque ſubclavios vaſa lactea deteguntur, avec une Diſſertation Anatomique de la façon de *Pecquet*, qui eſt intitulée : *De circulatione ſanguinis & chyli motu. Hardervici*, 1651, *in*-12. *Pariſiis*, 1651, *in*-4. *Ibidem*, 1654, *in*-4, avec la Diſſertation *De thoracicis lacteis* contre *Riolan* qui avoit cenſuré les expériences Anatomiques de l'Auteur, parce qu'elles renverſoient le ſyſtême de la ſanguification le plus reçu de ſon tems. *Lugduni Batavorum*, 1654, *in*-12. *Heidelbergæ*, 1659, *in*-8, avec le Recueil de *Syboldus Hemſterhuys*, intitulé : *Meſſis aurea. Amſtelodami*, 1661, 1700, *in*-12. *Genevæ*, 1685, *in-folio*, dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget*, ainſi que dans la plupart des éditions de l'Anatomie Réformée de *Thomas Bartholin*. Il y a une Traduction Angloiſe de l'Ouvrage de *Pecquet*, Londres, 1653, *in*-8.

Ce Médecin eut la jambe caſſée dans les rues de Paris, par la chûte qu'il fit de ſon cheval qui s'étoit abattu ſous lui ; mais il en guérit heureuſement. Ce fut l'eau de vie qui le fit mourir. Cet homme avoit ſon foible ; il conſeilloit l'uſage de cette liqueur comme un remede à tous maux, & il en buvoit lui-même ſi abondamment, qu'elle fut enfin pour lui une eau de mort. Il finit ſes jours à Paris au mois de Février 1674. M. Fouquet, dont il étoit Médecin, s'amuſoit de lui à ſes heures perdues, & lui faiſoit expliquer les plus belles queſtions de la Phyſique. *Pecquet* en avoit beaucoup de connoiſſances ; & c'étoit à elles, ainſi qu'à ſes talens anatomiques, qu'il devoit l'entrée de l'Académie Royale des Sciences, où il avoit été reçu en 1666.

PEDROSA, (Louis Rodriguez DE) de Lisbonne, avoit à peine vingt ans lorſqu'il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Salamanque, où il enſeigna cette Science au delà d'un demi ſiecle. Il étoit déja fort avancé en âge, lorſqu'il publia, en 1666, le premier Tome d'un Ouvrage intitulé : *Selectæ Philoſophiæ &*

Medicinæ difficultates, quæ à Philosophis vel omittuntur, vel negligenter examinantur. Salmanticæ, in-folio. Il en avoit neuf autres Tomes prêts à être mis sous la presse, mais sa mort en a privé le public.

PEFFINGER, (Jean) de Strasbourg, où il naquit le 2 Janvier 1728, étudia les Langues, la Philosophie & les Mathématiques sous les plus habiles Maîtres de cette ville. Ce fut en 1747 qu'il commença à fréquenter les cours de Médecine; mais il ne le fit pas long-tems dans sa patrie, car il se rendit à Jene, en 1748, pour y entendre les leçons du célebre *Hamberger*, & au mois d'Avril de l'année suivante, il se mit à parcourir les différentes Universités de l'Allemagne. De retour à Strasbourg, *Peffinger* y continua ses études de Médecine, & le 30 Mars 1751, il soutint une These sous la Présidence de M. *Eisenmann.* Au mois d'Octobre suivant, il se rendit à Paris pour y profiter des cours d'Anatomie & s'exercer aux opérations chirurgicales. Le 30 Mai 1753, il fut reçu Docteur en Médecine à Strasbourg, où il parvint, le 24 Août 1759, à la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie vacante par la mort de *Boecler.* Il a rempli cette Chaire jusqu'en 1768 qu'il a été nommé à celle de Pathologie & de Pratique. On a de lui une bonne Dissertation *De musculari vi & naturâ*, qu'il soutint pour son Doctorat.

PEILIGK (Jacques) vécut vers la fin du quinzieme siecle. Il est le premier qui ait donné des planches d'Anatomie, car celles de *Magnus Hund* & de *Carpi* ne parurent que deux ou trois ans après. On doit bien s'attendre à l'inexactitude des figures de *Peiligk;* ses descriptions ne valent guere mieux, puisqu'il les a tirées des Arabes qui n'excelloient pas en Anatomie. L'Ouvrage suivant, qui est de la façon de cet Auteur, a paru sous le voile de l'Anonyme, selon M. *de Haller* qui en avoit un exemplaire dans sa Bibliotheque :

Compendiosa capitis physici declaratio, principalium humani corporis membrorum figuras liquidò ostendens. Lipsiæ, 1499, 1518, *in-folio.* Le *Thesaurus veræ Philosophiæ & divinæ sapientiæ* qui parut à Leipsic en 1505, *in-folio*, n'est point un nouveau titre de l'Ouvrage que je viens de citer, comme l'a dit l'Historien de l'Anatomie & de la Chirurgie; c'est un Traité tout différent qui appartient à *Alberus* & dont *Peiligk* n'est que l'Editeur. Voyez là dessus *Methodus studii Medici* par M. *de Haller*, page 499.

PEIRESC, (Nicolas-Claude Fabri, Seigneur de) naquit le premier Décembre 1580 au Château de Bougencier en Provence. Il étudia le Droit dans plusieurs Universités & fut Conseiller au Parlement d'Aix; mais il ne se borna pas à cette Science, il se rendit habile en beaucoup d'autres sous les Maîtres les plus célebres, avec qui il fut lié toute sa vie. Il finit par embrasser l'Etat Ecclésiastique, & mourut à Aix le 24 Juin 1637. *Peiresc* a laissé un grand nombre de Manuscrits sur différentes matieres, mais ils n'ont point de rapport à mon objet. Ce qui intéresse la Médecine, c'est que ce Savant a supérieurement cultivé l'Anatomie; au moins *Gassendi* qui a écrit sa vie, *Pecquet*, & quelques autres Auteurs lui rendent ce témoignage. *Pecquet* nous apprend que *Peiresc* fut témoin des recherches qu'il fit sur le réservoir du chyle dans un pendu, une demi-heure après son supplice, & il ajoute que *Peiresc* lui-même avoit eu soin de faire manger le cri-

minel avant que la ſentence de mort lui fût prononcée. La curioſité de ce Savant l'engagea à diſſéquer les yeux de différens animaux, à faire des expériences ſur la viſion, & à déterminer le degré de convexité des cryſtallins.

PELLEGRINI, (Pompée) de Bologne, prit le bonnet de Docteur en Médecine dans cette ville, où il enſeigna enſuite la Philoſophie juſqu'à ſa mort arrivée le 28 Février 1542, à l'âge de 49 ans. Il eſt Auteur d'un Ouvrage ſur la nobleſſe de la Médecine, qu'il fit imprimer à Bologne.

PELLETIER, (Gaſpar) de Middelbourg en Zélande, s'appliqua à la Médecine & ſe fit recevoir Docteur en l'Univerſité de Montpellier, où il fut Aide de *Richer de Belleval*, Démonſtrateur d'Anatomie & de Botanique. De retour dans ſa patrie, il s'y diſtingua tellement par la pratique de ſon Art, que les Magiſtrats lui conferent la charge de Médecin ordinaire de leur Hôpital. Mais il avoit trop de mérite pour en demeurer-là ; en effet, on lui en reconnut tant, qu'il finit par être Echevin & enſuite Conſeiller de ſa ville natale. Peu de tems avant ſa mort, il demanda la ſurvivance de ſa place de Médecin de l'Hôpital pour ſon fils *Adrien* qui s'étoit déja fait un nom par ſes ſuccès ; elle lui fut accordée le 23 Septembre 1658. *Pelletier* le pere mourut l'année ſuivante, & laiſſa au public un Ouvrage intitulé :

Plantarum, tùm patriarum, tùm exoticarum, in Walachria Zelandiæ Inſulâ naſcentium, Synonyma. Middelburgi, 1610, *in*-8. Ce Livre, qui eſt aujourd'hui fort rare, fut dédié par l'Auteur à la Régence de Middelbourg, dont il reçut un baſſin d'argent en préſent, enſuite de réſolution priſe le 16 Juillet 1610.

PELLETIER (Jacques) naquit dans une bonne famille du Mans le 25 Juillet 1517. Il fut Principal du College de Bayeux, & puis de celui du Mans à Paris, où il mourut au mois de Juillet 1582. On n'a pas de peine à croire que les devoirs attachés à ces places ne laiſſerent guere à *Pelletier* le tems de s'occuper de la pratique de la Médecine ; mais il avoit encore pour elle moins de goût que de loiſir. Il avoit cependant fait de bonnes études ; car la Notice des Médecins de Paris, par M. *Baron*, fait mention de lui comme Licencié, ſous le Décanat de *François Brigard*, élu en Novembre 1558 & continué en 1559. Les Bibliographes lui attribuent d'ailleurs les Ouvrages dont voici les titres :

De peſte Compendium. Baſileæ, 1557, *in*-8.

De conciliatione locorum Galeni Sectiones duæ. Pariſiis, 1560, *in*-4. *Ibidem*, 1565, *in*-8, avec le Traité de *Jérôme Cardan*, qui eſt intitulé : *Contradicentium Medicorum Libri duo. Marpurgi*, 1607, *in*-8.

Pelletier s'eſt occupé davantage de l'étude des Belles-Lettres & des Mathématiques ; il n'y a cependant point également réuſſi, car il vaut mieux du côté des dernieres. Quoiqu'en diſe *La Croix* du Maine, qui le fait paſſer pour un *fort excellent Poëte Latin & François, bien verſé en l'Art oratoire, Médecine & Grammaire, en toutes leſquelles Sciences il a écrit des Livres*, on ne peut s'empêcher de remarquer que ſes Œuvres Poétiques, imprimées à Paris en 1581, *in*-4,

ſont aſſez mauvaiſes, auſſi bien que ſes Traductions de l'Art Poétique en Vers François, de quelques Odes d'*Horace*, de deux premiers Livres de l'Odyſſée, du premier Livre des Géorgiques, & des Epigrammes de *Martial.* On a encore de lui un Art Poétique en proſe, où il y a de bonnes maximes & des penſées juſtes; des Dialogues ſur l'Orthographe & la prononciation Françoiſe, où il veut réformer l'une & l'autre par un ſyſtême ridicule qu'il a ſuivi dans ſes Ouvrages, & qui en rend la lecture fort déſagréable. *Pelletier* étoit Secretaire de l'Evêque du Mans, lorſqu'il compoſa ces Dialogues. Les Traités qu'on a de lui ſur les Mathématiques ſe réduiſent principalement à des Commentaires Latins ſur *Euclide*; à un Livre de l'uſage de la Géométrie; à d'autres ſur la meſure du cercle, ſur la maniere de tirer l'Horoſcope, ſur l'Arithmétique, ſur l'Algebre. Ils ſont aſſez eſtimés; c'eſt au moins ce qu'il a fait de mieux: mais il n'a point trouvé la quadrature du cercle, comme il le prétendoit.

PELOPS, précepteur de *Galien*, ſe fit de la réputation dans le deuxieme ſiecle par ſes Ouvrages ſur la diſſection des muſcles. Au défaut de cadavres humains, il faiſoit ſes démonſtrations ſur les bêtes; il prenoit, par exemple, la langue d'un bœuf pour en faire connoître les muſcles; mais cette méthode a été la ſource de cette infinité d'erreurs qu'on trouve dans les Ecrits des Anciens. Il en falloit cependant bien agir ainſi dans le ſecond ſiecle, parce qu'il étoit difficile de ſe procurer des cadavres humains ſur leſquels on pût travailler aux progrès de l'Anatomie. *Pelops* paroît avoir été attaché à pluſieurs maximes d'*Hippocrate*, & d'après lui, il regardoit la tête comme le principe des veines & de tous les autres vaiſſeaux.

PELSHOFER, (Jean-George) de Gratz en Styrie, vint au monde l'an 1599. Après de bonnes études, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle, & paſſa enſuite à Hayna en Siléſie, où il fit ſa profeſſion, à titre de Phyſicien de cette ville. Mais il abandonna cet emploi en 1627 pour ſe rendre à Wittemberg, où il enſeigna publiquement la Médecine juſqu'à ſa mort arrivée le 11 Juillet 1637. Tout ce qu'on a de lui ſe réduit à quelques Diſſertations Académiques; mais il a publié le Traité *De Opio* de *Jean Hartmann*, & le *Tyrocinium Chymicum* de *Jean Beguin*, avec des notes.

PENNA (Jean DE) tira ſon nom de celui de ſa ville natale, *Penne*, dans le Haut Languedoc. *Toppi* parle de lui dans ſa Bibliotheque, parce qu'il fit la Médecine à Naples avec diſtinction, & qu'il y mourut en 1388. Son corps fut inhumé dans l'Egliſe des Céleſtins, où l'on mit cette Inſcription ſur ſon Tombeau:

Hìc Requieſcit
Vir juſtus & veridicus
MAGISTER JOANNES DE PENNA,
In Medicinali atque Phyſicâ Excellentiſſ.
Et in aliis Perſpect.
Obiit
Ann. Domini MCCCLXXXVIII.
Die VIII *Menſ. Maii*, X *Indict.*

On a de ce Médecin: *Reprobationes in Tractatum Comminantium Francisci de Bononia de animatione fœtûs. Lugduni*, 1529, *in-folio*, avec la *Summa Medicinalis* de *Thomas de Garbo.*

J. J. W. de Penna, Conseiller Médecin de l'Empereur, Proto-Médecin du Royaume de Hongrie & des Provinces adjacentes, Président perpétuel du Conseil de santé, a donné un Ouvrage intitulé:

Historia Constitutionis Pestilentis, annis 1708, 1709, 1710, 1711, 1712 & 1713 *per Thraciam, Sarmatiam, Poloniam, Silesiam, Daciam, Sueciam, Saxoniam, inferiorem Austriam, variaque loca S. R. I. grassatæ. Viennæ*, 1714, *in-8.*

PENOT, (Bernard-George) savant Chymiste, natif de Port Sainte Marie en Guienne, fut réduit à la misere par ses recherches sur la Pierre Philosophale. Il mourut au commencement du XVII siecle à l'Hôpital d'Yverdun en Suisse, âgé de 98 ans.

Ce Chymiste ne fut pas plutôt revenu de son aveugle prévention pour le Grand-Œuvre, qu'il en déconseilla la recherche à tout le monde; il avoit coutume de dire que s'il avoit un ennemi dont il voulût tirer vengeance, il tâcheroit de l'engager à s'occuper du pénible & ruineux travail dans lequel il avoit passé la meilleure partie de sa vie. Il paroît en effet qu'il ne cessa de courir après la Pierre Philosophale que dans un âge très-avancé, c'est-à-dire, lorsque les passions ont moins d'empire sur l'homme. Ses yeux s'ouvrirent alors; il sentit tout le poids de la pauvreté à laquelle il étoit réduit, sans espoir de s'en tirer; & il prouva par sa fin que le métier qu'il avoit fait, n'est point propre à s'enrichir. *Penot* a consigné ses délires dans les Ouvrages dont voici les titres:

Tractatus varii de vera præparatione & usu medicamentorum chymicorum. Francofurti, 1594, *in-8. Ursellis*, 1602, *in-8. Basileæ*, 1616, *in-8.*

Apologia in duas partes divisa ad Josephi Michelii, Middelburgensis Medici, Scriptum. Francofurti, 1600, *in-8.*

Tractatus de quarumdam herbarum salibus, eorum præparatione & variâ administratione. Ursellis, 1601, *in-8.*

Tractatus de Denario Medico, quô decem medicaminibus, omnibus morbis internis medendi via docetur. Bernæ Helvetiorum, 1607, *in-4.* 1608, *in-8.*

Quæstiones tres de corporali Mercurio. Quinquaginta-septem Canones de Opere Physico, quibus Ars dilucidior fit. Etc. Argentorati, 1613, *in-8*, dans le second volume du Théatre Chymique.

PERDU, (Benoit) de Gravelines, où il naquit en 1615, fut inscrit au College des Médecins de Tournay le 26 Novembre 1647. La réputation qu'il s'étoit acquise dans cette ville par une expérience de plus de trente ans, lui mérita la troisieme pension; une de celles dont le Magistrat récompense les talens de ses Médecins. Elle lui fut accordée le 20 Mars 1675, & il pratiqua encore plus de vingt ans depuis cette époque. *Perdu* mourut à Tournay le 5 Juillet 1694, âgé de 78 ans, & laissa un Ouvrage intitulé:

Statera sanguinis, sive, Disceptatio de Saphenæ sectione in febribus, tùm in viris, tùm

tùm in prægnantibus. Et de quibusdam aliis casibus. Tornaci, 1668, *in-8.* On trouve l'Epigramme suivante à la tête de cette Dissertation:

Miror quàm varium faciant tua nomina sensum:
Si Perdu *tu sis, quî Benedictus eris.*
Verùm si Perdu *tu es, tu es cognomine tantùm;*
Nomine, reque simul, tu Benedictus eris.

Philippe-François, son fils, étoit de Tournay. Il fut inscrit au College des Médecins de cette ville le premier de Février 1663, & il succéda à la pension de son pere le 13 Juillet 1694. Il en a joui peu d'années; car il est mort le 11 Octobre 1702.

PERDULCIS. Voyez PARDOUX.

PEREDA, (Pierre-Paul) Médecin du XVI siecle, étoit de Xativa au Royaume de Valence en Espagne. Il enseigna dans la Capitale de ce Royaume, & donna assez de célébrité à ses Ecoles par son attachement à la doctrine de *Galien*, dont il fit preuve dans ses Leçons & ses Ouvrages. Il en a écrit plusieurs, comme: *De causis & signis morborum internorum. Commentaria in sex Libros Galeni, de differentiis morborum, de causis morborum, de differentiis symptomatum, de symptomatum causis. Commentaria in Librum primum & secundum Galeni de differentiis febrium.* Ceux-ci sont demeurés en manuscrit, mais le suivant a été imprimé plusieurs fois, sous ce titre:

In Michaëlis Joannis Paschalii Methodum curandi morbos Scholia. Barcinone, 1579, *in-8. Lugduni*, 1585, 1600, 1602, 1619, 1630, *in-8. Ibidem*, 1664, *in-8, accedit Caroli Sponii Chymica Appendix, & Disputatio Medica, an Cannabis & aqua in qua mollitur possint aërem inficere?*

PEREIRA, (George-Gomez) célebre Médecin Espagnol, natif de Medina-del-Campo, vécut au commencement du XVI siecle. Il affecta de combattre les opinions anciennes & d'en soutenir de nouvelles; on dit même qu'il est le premier qui ait écrit que les bêtes sont des machines sans sentiment. Il avança cette ridicule opinion en 1554; mais comme elle n'eut point de partisans, elle tomba dès sa naissance. *Descartes* la releva dans le siecle suivant, & plusieurs prétendent que c'est de ce Médecin qu'il en avoit emprunté l'idée; il y a cependant apparence que ce Philosophe, qui imaginoit plus qu'il ne lisoit, ne connoissoit ni *Pereira*, ni son Ouvrage. D'ailleurs *Pereira* n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Trois cens ans avant J. C. un Cynique, que l'on croit être *Diogene*, avoit enseigné que les bêtes n'avoient ni sentiment, ni connoissance.

On attribue à *Pereira* des opinions sur d'autres matieres de Physique & de Médecine, aussi hardies, pour le tems, que celle sur l'ame des bêtes; mais elles sont peut-être mieux fondées, sur-tout celle où il combat & rejette la matiere premiere d'*Aristote*. Il ne fut pas non plus d'accord avec *Galien* sur la doctrine des fievres, mais il eut tort de le maltraiter. Toute la grace qu'il lui fait, c'est

de lui supposer de la sincérité dans ses assertions, & de le taxer simplement d'ignorance, dont la trop crédule postérité a été la dupe.

Le Livre, où *Pereira* soutient que les bêtes sont des automates, est fort rare; il fut vendu en France jusqu'à 200 francs. L'édition originale est de Medina-del-Campo, 1554, *in-folio*, mais il en parut une autre à Francfort en 1610. L'Auteur lui donna le titre d'*Antoniana Margarita*, pour faire honneur au nom de son pere & de sa mere. On a encore de ce Médecin une Apologie de ses sentimens, en réponse à l'Ouvrage de *Michel de Palacios*, Théologien de Salamanque, qui l'avoit vivement attaqué. Le Traité suivant, également rare & cher aujourd'hui, est aussi de la façon de *Pereira* :

Novæ veræque Medicinæ experimentis & evidentibus rationibus comprobatæ Pars prima. Methymnæ Duelli, 1558, *in-fol.* Il traite des fievres dans cette partie.

PÉREZ, (Gaspar) premier Professeur de Médecine en l'Université de Séville, vécut dans le XVI siecle. Les Bibliographes lui attribuent un Traité en Espagnol, qui est intitulé :

Del Balsamo y de sus utilidades para las enfermedades del cuerpo humano. Séville, 1530, *in*-4.

PERFORATUS. (André) Voyez BORDE.

PERGAME. (Temple de) Ce Temple fut bâti à l'occasion d'un certain *Archias* qui ayant été guéri de quelque maladie à Epidaure, transporta à Pergame le culte d'*Esculape* à qui il attribuoit sa guérison. Quelques Savans ont cru, sur un passage de *Lucien*, que ce Temple n'avoit été élevé à l'honneur d'*Esculape*, que par la raison que ce Dieu avoit eu sa boutique à Pergame : mais *Lucien* n'a voulu marquer par cette boutique que le Temple même du Dieu, où on alloit chercher à se guérir comme dans les boutiques des Médecins qui, avant l'établissement de la Médecine Clinique, demeuroient sédentaires chez eux en attendant les malades.

Esculape ou ses Prêtres avoient leur boutique à Epidaure & dans tous les lieux où ils s'étoient établis, aussi bien qu'à Pergame. Cette boutique étoit dans le Temple ou dans quelque appartement voisin, & les Prêtres y préparoient & tenoient les médicamens qu'ils donnoient aux malades qui venoient les consulter. Mais il y avoit un moyen plus mystérieux par lequel le peuple cherchoit à obtenir la guérison de ses maux ; c'étoit de recourir aux cérémonies religieuses, dont les Prêtres avoient établi l'usage, pour d'autant mieux abuser de la crédulité du vulgaire. On s'adressoit immédiatement à la Divinité par la cérémonie de l'*incubation*, qui étoit précédée de jeûnes, d'expiations, de lustrations & de sacrifices, afin de se rendre le Dieu de la Médecine plus propice & plus favorable. Après toutes ces formalités préliminaires, les malades se couchoient dans le Temple, le Sacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond silence par respect pour le lieu ; car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raisons pour ne pas s'exposer aux regards curieux & indiscrets des profanes. Lorsque le Sacri-

ficateur croyoit tout son monde endormi, il saisissoit ce moment pour faire sa ronde & s'emparer des offrandes qui avoient été transportées de l'autel sur la table sacrée. Il emportoit toute cette victuaille pour manger avec sa famille ; car puisqu'il guérissoit pour le Dieu, il étoit juste qu'il mangeât pour lui les noix, les figues, les gâteaux & les autres comestibles qu'on offroit, suivant le différent rit de chaque Temple. Le lendemain on disoit que l'Immortel avoit tout consommé.

Vers le milieu de la nuit, lorsque tout étoit calme, *Esculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faisoit les fonctions, accompagné de plusieurs femmes qu'on faisoit passer pour les filles du Dieu, visitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable ; un aide le préparoit sur le champ & le Dieu en faisoit l'application. Quelques-uns de ces malades guérissoient par hazard & d'autres se croyoient guéris, ce qui revient à-peu-près au même. Je n'entrerai point dans un plus grand détail des religieuses supercheries, dont les Prêtres se servoient pour accréditer le culte de la Divinité qui leur donnoit à vivre ; on peut voir ce qu'a dit là dessus M. *Dujardin* dans l'*Introduction* à l'Histoire de la Chirurgie, & sur-tout *Henri Meibomius* dans sa Dissertation *De incubatione in fanis Deorum, Medicinæ causâ, olim factâ.*

Il faut que le Temple de Pergame ait été autant & plus célebre que celui d'Epidaure, puisque l'Empereur Caracalla se rendit exprès dans le premier pour consulter le Dieu sur sa maladie. On trouve d'ailleurs quantité de médailles des Antonins, où *Esculape* est représenté, qui ont toutes été frappées par les Perganiéniens. Ceux de Smyrne ont aussi frappé plusieurs médailles à l'honneur d'*Esculape* & des autres Divinités de la Médecine ; on en trouve même à l'honneur des Médecins de la Secte d'*Hérophile* & d'*Erasistrate*, qui ont été frappées par les Smyrnéens, ainsi qu'on peut le voir dans la Dissertation que le Docteur *Méad* a donnée à ce sujet, & à laquelle il a joint l'empreinte de ces médailles.

PÉRIANDER, Médecin du XXXVII siecle, s'acquit une assez grande réputation dans la cure des maladies ; mais s'étant mis ensuite à faire des Vers, il y réussit si mal, qu'Archidamus, fils d'Agesilaus, Roi de Lacédémone, le railla en lui demandant, lequel étoit plus avantageux de passer pour un mauvais Poëte, ou d'être regardé comme un bon Médecin.

PERNIS, (Eustache DE) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Catane, ville de Sicile, où il mourut dans un âge peu avancé l'an 1554. *Antonin Mongitore* le dit Auteur d'un Ouvrage intitulé :

In Librum Galeni, quos purgare conveniat, quibus medicamentis & quô tempore, Commentaria. Neapoli, 1597, *in*-4.

PERRAULT, (Claude) né à Paris en 1613, s'appliqua à la Médecine, dont il prit le bonnet dans la Faculté de sa ville natale en 1641, sous le Décanat de *Guillaume du Val. Perrault* avoit de grandes connoissances dans sa profession de Médecin ; il composa même des Ouvrages qui en font preuve ; mais comme il naquit Architecte, ce goût naturel lui fit en quelque sorte aban-

donner l'Art de guérir. Ce fut sans aucun Maître qu'il devint habile dans les Méchaniques & dans tout ce qui a rapport au dessin. Bon Physicien, grand Architecte, il encouragea les Arts sur la protection de Colbert, & il employa sa faveur auprès de ce Ministre, pour faire récompenser les gens de mérite: comme il ne connoissoit ni la haine, ni la jalousie, quiconque excelloit dans quelque genre que ce fût, étoit assuré d'avoir sa recommandation.

Ce fut lui qui se chargea de dessiner les modeles sur lesquels les planches de son *Vitruve* ont été gravées. La belle façade du Louvre du côté de Saint Germain l'Auxerrois, l'Arc de Triomphe du Fauxbourg Saint Antoine, l'Observatoire, la Chapelle de Sceaux, tous ces Chefs-d'œuvres furent élevés sur ses dessins. *Boileau* lui a cependant disputé la gloire que lui ont procuré les trois premiers morceaux; il prétend que dans la façade du Louvre on a suivi le dessin du célebre *de Vau*: mais c'est une injustice qui fait peu d'honneur à ce Poëte. Comme Architecte, *Perrault* doit être mis au rang des premiers hommes de son siecle; comme Médecin, il est encore recommandable, & la Faculté de Paris n'a pas dédaigné de placer son portrait dans la salle où elle tient ses assemblées, parmi ceux de *Fernel*, de *Riolan*, &c. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les registres de cette Faculté: *Die 6 Novembris ann.* 1692, *depicta tabella M. Claudii Perrault ad me Decanum Henricum Mahieu missa ab illustrissimo fratre & donô data, scholæ nostræ lumen ac sidus meritò potest appellari. Varia in lucem ab eo sunt emissa Opera Physica, quibus nihil esse pictius, aut elegantius, aut verosimilius.... Dum cameli putrescentis viscera curiosius indagat, scrutatque scalpellô, tetrâ quâdam aurâ afflatus, mox è vivis ereptus est. Sicut tanti viri memoria vivet apud doctos quosque, sic apud nos Collegas ipsius perpetua debet esse.*

Quoique le goût de *Perrault* pour les Arts l'éloignât de la pratique de la Médecine, la douceur de ses mœurs & la bienfaisance de son caractere l'y ramenerent quelquefois; il l'exerça dans sa famille, pour le soulagement des pauvres, pour celui de ses amis, à qui il conserva souvent la vie & la santé. Le cœur de *Perrault* étoit trop bon pour aimer les satyres, & comme il se déclara hautement contre celles de *Boileau*, il ne tarda pas de se brouiller avec lui. Le Juvenal François s'en vengea en le plaçant à la tête du quatrieme Chant de son Art Poétique, sous l'emblême de ce Docteur de Florence, qui

> Laissant de Galien la science suspecte,
> De méchant Médecin devint bon Architecte.

Perrault, indigné contre le Poëte, s'en plaignit à Colbert. Ce Ministre en parla au Satyrique qui se contenta de lui répondre; *il a tort de se plaindre, je l'ai fait précepte.* En effet, il avoit dit à la suite de la métamorphose du Médecin:

> Son exemple est pour nous un précepte excellent:
> Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent.

Mais cette réponse ne satisfit point le Médecin, que son ennemi avoit voulu rendre la fable du public. *Perrault* eut encore plus de sujet de se plaindre, lorsque *Boileau* lui adressa cette Epigramme:

Oui, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célebre Assassin;
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein;
Perrault, ma Muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant Médecin,
Mais non pas habile Architecte.

L'Académie des Sciences qui ne jugeoit point du mérite des hommes par les satyres, s'associa *Perrault* comme un Savant capable de lui faire honneur. Il contribua en effet à la réputation de cette Compagnie; il avoit même bien solidement établi la sienne, lorsqu'il mourut à Paris le 9 Octobre 1688, à l'âge de 75 ans.

On a de lui une excellente Traduction Françoise de *Vitruve*, entreprise par ordre du Roi, enrichie de savantes notes & de belles figures: la seconde édition est de Paris en 1684, *in-folio.* Un Abrégé de *Vitruve.* Un Livre intitulé: *Ordonnances des cinq especes de Colonnes, selon la méthode des Anciens*, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'Architecture. Un *Recueil de plusieurs Machines* de son invention. Quatre volumes d'*Essai de Physique.* Paris, 1680, *in-12.* Des *Mémoires* pour servir à l'Histoire Naturelle des animaux. Ils avoient déja paru en partie l'an 1667, mais on en a une édition plus complette de Paris, 1671, 1676, deux volumes *in-folio*, avec figures. Ce sont des descriptions & des dissections faites, avec *Du Verney*, de Quadrupedes & d'Oiseaux tirés de la Ménagerie du Roi. Cet Ouvrage parut en Anglois, par *Alexandre Pitield*, Londres, 1687, *in-folio*, & fut réimprimé en François à Amsterdam, 1736, *in-4*, avec les Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes par *Denis Dodart.* Le Recueil des *Œuvres Physiques* de *Claude Perrault* & de *Pierre*, son frere aîné, fut publié à Leyde en 1721, & à Amsterdam en 1727, deux volumes *in-4.* C'est à notre Médecin qu'appartiennent encore la plupart des opinions que *Stahl* a soutenues avec tant de chaleur, & dont il a voulu se faire honneur. Dans le *Traité du bruit* qui parut en 1680, *Perrault* dit que l'âme préside aux actions vitales, & le Professeur de Hall n'en parla qu'en 1685.

PERSIUS (Philippe) naquit en 1569, à Elrich, petite ville dans le Cercle de la Haute Saxe. Après avoir été reçu Maître-ès-Arts & Docteur en Médecine à Bâle, il alla faire sa profession à Lintz, & devint Médecin ordinaire des Etats de la Haute Autriche. Les services qu'il rendit, à titre de cet emploi, lui mériterent les bontés de l'Empereur Ferdinand II qui le créa Comte Palatin & l'ennoblit. De Lintz, il passa à Ratisbonne, & ensuite à Ortenbourg où il s'attacha à la maison des Comtes de ce nom. Il mourut dans ce dernier endroit, en 1644, à l'âge de 75 ans. On a de lui une Dissertation, en Allemand, sur les maladies les plus communes en Autriche, & des Consultations qu'on trouve parmi les Observations de *Grégoire Horstius*, imprimées à Ulm en 1628, *in 4.*

PERSON, (Claude) de Châlons-sur-Marne, fut disciple de M. *Ferrein*, & prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris l'an 1744. Il alla faire sa profession dans sa patrie, où il mourut en 1758. On a de lui un Ouvrage intitulé:

Nouveaux Elémens d'Anatomie raisonnée. Paris, 1749, *in*-8. L'Auteur ne le donne que comme un Livre élémentaire en faveur de ceux qui aiment à connoître la structure du corps humain, sans avoir embrassé l'état de Médecin, ni de Chirurgien.

Person donna, en 1743, à l'Académie des Sciences un Mémoire sous le titre de *Recherches sur le mouvement du cœur, & expériences qui prouvent que le cœur se raccourcit dans la contraction.* Il y soutient la cause de M. *Ferrein.*

PERSONA, (Jean-Baptiste) de Bergame dans l'Etat de Venise, étudia les Belles-Lettres & la Philosophie à Milan, & la Médecine à Padoue sous *François Piccolomini.* Il n'eut pas plutôt reçu le bonnet de Docteur, qu'il alla pratiquer dans sa ville natale; mais il ne s'y attacha point tellement, qu'il ne se rendît de tems à autre à Venise & en plusieurs endroits de l'Italie, où des personnes de distinction le retinrent souvent pendant tout le cours de leurs maladies. *Persona* étoit à Bergame, lorsqu'il fut attaqué de celle dont il mourut en 1620. Nous avons de lui:

In Galeni Librum, cui titulus est: Quod animi mores corporis temperiem sequantur, Commentarius singularis. Bergomi, 1602, *in*-4.

Discursuum Medicinalium unicus Liber. Ibdem, 1603, *in* 4.

Scholia in Galeni tres Libros de Venæsectione. Ibidem, 1611, *in*-4.

Noctes solitariæ, sive, de iis quæ scientificè scripta sunt ab Homero in Odyssea. Venetiis, 1613, *in*-4.

PERZOES, Médecin du VII siecle, a écrit un Livre *De Indorum sapientiâ.* Ce furent les récompenses que lui promit Chosroës II, Roi de Perse, qui l'engagerent à ce travail. *Freind*, qui traite cet Ouvrage de ridicule, dit qu'il fut traduit de l'Arabe en Grec par *Siméon* d'Antioche, Ecrivain du XI siecle.

PETERMANN, (André) étoit de Werben au Cercle de la Basse Saxe, où il naquit le 7 Mars 1649. Il fut promu au Doctorat dans la Faculté de Médecine d'Altorf en 1673, & fit ensuite sa profession à Torgau & à Leipsic. La Chaire d'Anatomie & de Chirurgie qu'il obtint dans cette derniere ville en 1689, l'y fixa en qualité de Professeur extraordinaire; mais il ne tarda pas de passer au rang de Professeur ordinaire, car il y parvint en 1691. *Petermann* s'acquitta des devoirs de son état avec beaucoup de réputation; il s'y soutint même jusqu'à sa mort arrivée le 5 Août 1703. Ce Médecin se distingua dans la pratique des accouchemens, & il écrivit un Ouvrage, en Allemand, sur cette matiere. Il est encore Auteur des suivans;

Brevissima manuductio ad Praxim Medicam. Lipsiæ, 1706, 1750, *in*-8.

Observationes Medicæ. Ibidem, 1707, *in*-8.

Chymia. Ibidem, 1708, *in*-4 & *in*-8.

On doit l'édition de ces Ecrits à *Benjamin-Benoit Petermann*, son fils. Celui-ci,

qui étoit natif de Leipsic, reçut les honneurs du Doctorat à Hall en Saxe en 1703, obtint l'emploi de Médecin de la Préfecture de sa ville natale en 1708, & parvint à celui de premier Physicien en 1719. Comme il s'étoit particulierement attaché à la pratique des accouchemens, ainsi qu'avoit fait son pere, il commença d'en faire profession en 1715, & continua depuis avec distinction. Il mourut le 17 Avril 1724, âgé seulement de 44 ans. On lui attribue un Ouvrage intitulé : *Observationum Medicarum Decas I*; mais comme il parut à Leipsic en 1707, *in*-8, c'est-à-dire, avant que ce jeune Auteur puisse avoir eu assez d'occasions pour observer, il est plus probable que ce Recueil est de son pere, & qu'il en est simplement l'éditeur.

PETIT, (Antoine) célebre Anatomiste, né à Orléans, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris le 25 Novembre 1746, & Membre de l'Académie Royale des Sciences en 1760. Les talens qui le distinguent dans l'Art de guérir, lui mériterent la charge d'Inspecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume en 1768, & l'année suivante, la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, où son éloquence persuasive attire à ses Leçons un concours prodigieux d'auditeurs. Cet habile Médecin a donné au public les Ouvrages suivans:

Lettre d'un Médecin de Montpellier, au sujet de l'examen public que le Sieur Louis a subi à Saint Côme en 1749, *pour servir d'éclaircissement à ce qu'en dit M. Fréron. In*-4, 1749 & 1774.

Anatomie Chirurgicale publiée ci-devant par Jean Palfin, &c. Nouvelle édition entierement refondue & augmentée d'une Ostéologie nouvelle. Paris, 1753, deux volumes *in*-8. Cet Ouvrage attira à M. *Petit* la critique la plus vive & la plus hardie de la part de M. *Portal*, Auteur de l'*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie*. M. *du Chanoy*, disciple & profecteur de M. *Petit*, se chargea de venger son Maître, dont l'Article avoit été répandu de toutes parts, long-tems avant la publication de l'Histoire de l'Anatomie. Cette manœuvre indécente, à laquelle il paroît que M. *Portal* s'est prêté, ne manqua pas de faire sur *du Chanoy* la plus vive impression; elle augmenta encore par la lecture de l'Histoire de l'Anatomie, & il sembla au zélé disciple que ce Livre renfermoit une critique injuste & si peu sensée, qu'il ne pouvoit se défendre de prendre la plume, pour en montrer le faux & justifier M. *Petit* des torts qu'on lui avoit donnés gratuitement. A ce sujet, il adressa à M. *Portal* une Lettre imprimée en 1771; mais comme il eut l'imprudence de n'y point ménager M. *Bouvart*, Membre de la Faculté de Paris, celle-ci prit le parti de l'exclure de ses Ecoles. Il y rentra cependant à la demande de quelques Docteurs, après avoir prononcé un Discours de repentir en pleine assemblée.

Discours sur la Chirurgie. Paris, 1757, *in*-4. Il fut prononcé aux Ecoles de Médecine, à l'ouverture du Cours.

Consultation en faveur des naissances tardives. Paris, 1764, *in*-8. L'Auteur croit la chose possible; mais son opinion & ses preuves ont été combattues par M. *Bouvart*, à qui M. *Petit* a répondu. On trouve sa replique dans le *Recueil des pieces relatives à la question des naissances tardives.* Paris, 1766, deux volumes *in*-8.

Premier & second rapport en faveur de l'Inoculation. 1766, *in*-8.

Deux Consultations Médico-Légales ; la premiere tendante à prouver qu'un Briquetier de la ville de Liege, trouvé mort dans sa chambre le 11 *Avril* 1766, *s'est pendu & fait mourir de lui-même ; la seconde, pour Demoiselle Famin, femme du Sieur Leneret, accusée de suppression, exposition & homicide de deux enfans.* Paris, 1767, *in*-8. On a encore différentes autres Consultations de M. *Petit* sur des sujets intéressans.

Il y a déja trois ans que M. *Vicq d'Azyr*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, supplée M. *Petit*, au Jardin du Roi dans l'exercice de la Chaire, dont ce dernier est titulaire.

PETIT, (François) plus connu sous ce nom que sous celui de *Pourfour du Petit*, naquit à Paris le 24 Juin 1664, de parens qui étoient dans le commerce, & qu'il perdit étant encore enfant. Ses études lui coûterent beaucoup d'application & de peines, & il y réussit peu par un défaut de mémoire qui se montroit également par la difficulté d'apprendre & par celle de retenir. Il ne trouva de la facilité que lorsqu'il fut dans sa seconde année de Philosophie ; la Physique de *Descartes*, que son Professeur enseignoit, lui plut & l'attacha. Il étoit né pour cette étude, & il en a fait toute sa vie le principal objet de son application. Curieux de multiplier ses connoissances à cet égard, il se mit à voyager presque au sortir de son Cours ; il parcourut la plus grande partie des Provinces du Royaume de France & la Flandre, observant par-tout la Nature, & recherchant avec soin le commerce des hommes qui l'avoient observée. Un de ceux avec qui la liaison devint plus intime & dont il retira aussi le plus d'instructions, fut M. *Blondin* établi à la Rochelle, qui avoit une Bibliotheque choisie, un jardin de plantes médicinales & un Cabinet de curiosités naturelles. Il lui apprit l'Anatomie & finit par lui conseiller de se faire Médecin. *Petit* suivit ce conseil, alla à Montpellier vers la fin de 1687, y étudia la Médecine sous *Chirac*, fit un Cours de Chymie, & ayant reçu le bonnet de Docteur, revint à Paris en 1690. Il y suivit les Cours d'Anatomie de *du Verney*, ceux de Botanique de *Tournefort*, ceux de Chymie de *Lémery*, & s'acquit bientôt l'estime & l'amitié de ces trois grands Hommes. Les années 1691 & 1692 se passerent dans ces exercices, auxquels il joignit celui de la Chirurgie pratique, dont il se mit au fait dans l'Hôpital de la Charité. C'étoit le fort de la guerre commencée en 1688. *Petit* se présenta pour aller servir dans les Hôpitaux de l'Armée Françoise, il fut agréé & partit le 1 Avril 1693. Il travailla successivement dans les Hôpitaux de Mons, de Namur & de Dinant, par-tout il donna des preuves de son zele, de son désintéressement & de sa capacité. Il fit établir dans les Hôpitaux même des Laboratoires de Chymie & des Chambres d'Anatomie ; il exerçoit encore ses éleves à connoître les plantes, à les cueillir & à les préparer dans la saison & dans les circonstances les plus convenables, soit pour en tirer des remedes, soit pour les garder & en faire un sujet d'étude. C'est ainsi qu'il assembla un grand nombre de plantes qu'il dessécha avec soin ; elles firent le commencement d'un Herbier de trente gros volumes *in-folio*, qu'il a laissés.

Il revint à Paris après la paix de Riswick en 1697, & l'année suivante, il se rendit au Camp de Compiegne. Mais la succession à la Couronne d'Espagne ayant rallumé la guerre en Europe, *Petit* fut encore employé dans les Hôpitaux. Après

la Paix d'Utrecht en 1713, il ſe fixa à Paris, où il fut reçu de l'Académie des Sciences en 1722. Trois ans s'étoient à peine écoulés, qu'il obtint la place de Penſionnaire Anatomiſte, vacante par la vétérance de M. *du Verney*. Ce fut la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans les différentes parties de ſon Art, qui lui ouvrit l'entrée de cette célebre Compagnie. Il excelloit ſur-tout dans la cure des maladies des yeux. Il imagina & fit conſtruire un *Ophthalmometre*, inſtrument deſtiné à meſurer les parties de l'œil, & pluſieurs autres machines, pour conſtater ce qu'il avançoit ſur toute cette matiere, ou pour diriger la main de ceux qui doivent opérer ſur cet organe délicat. Une des plus importantes étoit un globe de verre creux, repréſentant au naturel un œil dont le cryſtallin étoit cataracté.

Cet habile homme mourut à Paris le 18 Juin 1741. On remarque dans les Ecrits qu'il a publiés un ſtyle négligé & ſans aucun agrément, parce qu'il n'avoit jamais ſu ou voulu ſavoir ce que c'étoit que de limer un Ouvrage. Renfermé dans les faits & dans les expériences, il s'embarraſſoit fort peu des phraſes. Je ne parlerai point des Mémoires qu'il a communiqués à l'Académie, je me borne à dire que ſes principaux Ecrits ſont:

Trois Lettres d'un Médecin des Hôpitaux du Roi à un autre Médecin de ſes amis, ſur un nouveau ſyſtême du cerveau. Namur, 1710, *in*-4. La troiſieme contient une critique ſur les trois eſpeces de *Chryſoſplenium* des inſtitutions de Botanique de *Tournefort*, trois nouveaux genres de Plantes, qui ſont la *Dantia*, la *Prouvenzalia* & le *Calamus aromaticus*, & quelques nouvelles eſpeces. La ſeconde Lettre a quelque rapport avec la premiere, puiſqu'elle traite de la nature du fluide nerveux.

Diſſertation ſur une nouvelle méthode de faire l'opération de la Cataracte. Paris, 1727, 1752, *in*-12. Il admet le fiege de la Cataracte dans le cryſtallin.

Lettre dans laquelle il eſt démontré que le cryſtallin eſt fort près de l'uvée, & où l'on rapporte de nouvelles preuves de l'opération de la Cataracte. Paris, 1729, *in*-4. Il croit que, pour faire cette opération, il faut percer le cryſtallin, ouvrir ſa capſule intérieurement & en arriere, ſans intéreſſer la partie antérieure, & déplacer enſuite le cryſtallin en le pouſſant par en bas.

Lettres contenant des réflexions ſur ce que M. Hecquet, Docteur en Médecine, a fait imprimer touchant les maladies des yeux. Paris, 1729, *in*-4. Il y réfute victorieuſement l'exiſtence des Cataractes membraneuſes.

Lettres contenant des réflexions ſur les découvertes faites ſur les yeux. Paris, 1732, *in*-4. Il y revendique la méthode de faire l'opération de la Cataracte, donnée par M. *Ferrein* dans une des douze Theſes qu'il ſoutint à Montpellier en 1732; mais d'un autre côté, *Ferrein* a prétendu que c'étoit à lui que *Petit* étoit redevable de cette méthode. C'eſt ainſi que les plus grands Hommes ſe diſputent ſur leurs découvertes, comme s'il n'étoit pas poſſible que deux perſonnes euſſent en même tems la même idée.

Etienne Pourfour du Petit, fils du précédent, naquit à Paris, & reçut le bonnet de Docteur, en 1746, dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de ſa ville natale. On a de lui des *Remarques* adreſſées à l'Auteur du Mercure de France ſur l'extrait du Mémoire de M. *Daviel*, inſéré dans le Mercure d'Août 1752. Ce

Médecin prétend que la méthode que ſuivoit *Daviel* dans l'opération de la Cataracte, ſe trouve décrite dans les Ouvrages d'*Avicenne* & de *Rhasès*; mais il eſt difficile de prouver cette aſſertion.

PETIT, (Jacques) natif de Pierrefite, village ſitué une lieue au delà de Saint Denis près de Paris, commença dès l'âge de treize ans à s'appliquer à la Chirurgie. Il entra d'abord à l'Hôtel-Dieu de Paris, & il y donna tant de preuves de ſa capacité & de ſon attachement au bien des malades, qu'on ne manqua pas de le fixer dans cette Maiſon, où il mourut le 22 Août 1708, à l'âge de 97 ans. Il en étoit depuis long-tems le premier Chirurgien. Les malades trouverent en lui autant de charité que d'adreſſe. La crainte de manquer à ce qu'il leur devoit, l'éloigna conſtamment de toute occupation étrangere aux engagemens de ſa place. Caractere rare! Les ſuccès de ſes cures l'avoient tellement répandu dans la ville & chez les Grands, qu'en ſe refuſant aux ſervices qu'on exigeoit de lui, il ſe refuſa en même tems aux récompenſes que ſes talens lui auroient méritées. Il n'y avoit dans ſa conduite ni ſingularité, ni oſtentation. Ses vues étoient pures; & s'il donna au monde le bel exemple du mépris qu'il faiſoit des richeſſes, c'eſt qu'il craignit de les acquérir aux dépens de ſon devoir.

PETIT, (Jean-Louis) célebre Chirurgien, étoit de Paris, où il naquit d'une famille honnête le 13 Mars 1674. Il fit paroître dès ſa plus tendre jeuneſſe une vivacité d'eſprit & une pénétration peu communes à cet âge; M. *de Littre*, célebre Anatomiſte qui demeuroit dans la maiſon de ſon pere, tira un augure favorable de ces diſpoſitions qu'il ſoutint par des témoignages de tendreſſe, auxquels le jeune *Petit* parut toujours ſenſible. L'attachement de cet enfant & ſa curioſité le conduiſoient quelquefois à la chambre où *de Littre* faiſoit ſes diſſections; & dès-lors on crut appercevoir en lui le germe de ſes talens pour la Chirurgie. Les diſſections faiſoient ſon amuſement, loin de l'effrayer; on le trouva un jour dans un grenier, où, croyant être à couvert de toute ſurpriſe, il coupoit un lapin qu'il avoit enlevé, dans le deſſein d'imiter ce qu'il avoit vu faire à *de Littre*. Cet habile Anatomiſte ne manqua pas de cultiver cette inclination. Son jeune Eleve, dès l'âge de ſept ans, aſſiſtoit régulierement à ſes leçons; & il y fit des progrès ſi rapides, qu'il avoit à peine douze ans, quand *de Littre* lui confia le ſoin de ſon Amphithéatre. Il apprit enſuite la Chirurgie ſous *Caſtel* & ſous *Mareſchal*, & fut reçu Maître à Paris en 1700. Il étoit né, dit M. *Leſne*, pour l'Art qu'il exerçoit; il eût créé la Chirurgie, ſi elle n'eût pas été connue; il en a été le flambeau pendant ſa vie. On ſe rappelle encore l'influence qu'il avoit ſur la pratique de l'Art dans la Capitale: il étoit appellé dans toutes les maladies importantes; il y avoit peu d'opérations difficiles & délicates qu'il ne fît ou auxquelles il ne préſidât; & ſes conſeils en aſſuroient preſque toujours les ſuccès.

La réputation que lui procura la pratique de la Chirurgie, fit paſſer ſon nom dans les pays étrangers. Il fut appellé, en 1726, par le Roi de Pologne, & en 1734, par Dom Ferdinand, depuis Roi d'Eſpagne. Il rétablit la ſanté de ces Princes qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra ſa patrie aux poſtes les plus brillans, & ne manqua pas d'y trouver

de justes estimateurs de son mérite. Il étoit Membre de l'Académie des Sciences depuis 1715, & il devint Directeur de celle de Chirurgie, Censeur & Professeur Royal des Ecoles. La Société Royale de Londres l'avoit aussi reçu dans son Corps.

Cet habile Homme mourut à Paris le 20 Avril 1750, âgé de 76 ans, un mois & quelques jours, après avoir fait d'importantes découvertes & inventé de nouveaux instrumens pour la perfection de son Art, à qui il fit autant d'honneur par les qualités de son cœur, que par celles de son esprit. Son humeur étoit naturellement assez gaie, & il aimoit à recevoir chez lui ses amis. Ses manieres se sentoient plus d'une cordialité franche que d'une politesse étudiée. Il étoit cependant vif, sur-tout quand il s'agissoit de sa profession. Une bévue en Chirurgie l'irritoit plus qu'une insulte; mais il n'étoit sujet qu'à ce premier mouvement. Aussi prompt à revenir qu'à se fâcher, il ne conservoit aucun levain, quelque grave qu'eût pu être l'offense. Sa sensibilité pour les miseres des pauvres étoit extrême; soins, remedes, attentions, rien ne leur étoit épargné.

On a de lui un *Traité des maladies des os*, avec les machines & appareils qui servent à leur guérison. Il en donna l'Essai en 1705. Paris, *in*-12. Leyde, 1709, sous le même format. Mais il augmenta cet Ouvrage, dont on a des éditions de Paris, 1723, 1735, 1741, 1749, 1756, 1758, deux volumes *in*-12. M. *Antoine Louis*, qui a procuré la derniere, y a joint un Discours Historique & Critique sur ce Traité. Il y a encore deux éditions en Allemand, l'une de Dresde, 1711, *in*-8, l'autre de Berlin, 1743, deux volumes, même format. Les Ecrits de *Petit* ne se bornent point à ce Traité; on trouve plusieurs Mémoires de sa façon parmi ceux de l'Académie des Sciences, & dans le premier volume de l'Académie Royale de Chirurgie. M. *Lesne*, autrefois éleve de ce grand Homme, & depuis ancien Prévôt du College & Conseiller de Comité de l'Académie de Chirurgie, a donné au public les Œuvres posthumes de M. *Petit*, sous le titre de *Traité des maladies chirurgicales & des opérations qui leur conviennent.* Paris, 1774, trois volumes *in*-8, avec beaucoup de figures d'instrumens de Chirurgie. L'Editeur a mis à la tête de cet Ouvrage un Discours préliminaire de sa façon, & depuis, il a publié un supplément au Traité de son Maître.

Les Ecrits du célebre *Petit* prouvent qu'il connoissoit aussi parfaitement la Théorie de son Art que la Pratique. Il ne fut cependant point à l'abri des traits de l'envie; peut-être n'y fut-il plus exposé qu'un autre, que parce qu'il étoit dans la plus haute réputation. Il eut à soutenir plusieurs querelles littéraires au sujet de son Traité des maladies des os. On ne peut disconvenir que ses adversaires n'aient agi avec beaucoup de vivacité à son égard; ils l'accuserent de penser trop favorablement de lui-même, & d'étendre trop loin son opinion sur les causes des maladies qu'il attribue presque toutes à la vérole. Ils lui passerent de l'esprit & de l'expérience, mais ils lui reprocherent de n'être point Lettré; comme si l'on ne pouvoit être bon Chirurgien, sans ce titre.

Nicolas Andry, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, fit plusieurs

remarques ſur le Traité des maladies des os, dans le Journal des Savans; *Petit* y répondit par des *Lettres* écrites à l'Auteur de l'Extrait du Livre intitulé des maladies des os, inſéré dans le Journal du mois de Mars 1724. Il y ſoutient que le Danſeur *Cochoix* ſe caſſa le tendon d'Achille, & que cette hiſtoire n'eſt point celle rapportée par *Ambroiſe Paré*, que même la cure eſt différente. Il ajoute & confirme par de nouvelles expériences que c'eſt la ſynovie, & non point le calus ou l'exoſtoſe, qui procure le déplacement du Fémur. *Andry* repliqua par un petit Ouvrage ſous le titre d'*Examen* de divers points d'Anatomie, de Chirurgie, de Phyſique & de Médecine, au ſujet de deux Lettres touchant l'expoſé qu'on a fait, dans le Journal des Savans, d'un Traité ſur les maladies des os. Paris, 1725, *in*-12. Ce Médecin ſe livre à des reproches minutieux; il perſiſte à nier que la rupture du tendon fût véritable, & prétend que les inſtrumens inventés par *Petit*, pour la réduction des os luxés, ſont défectueux.

A toutes ces attaques en ſuccéderent d'autres. Un Anonyme publia, en 1726, des *Diſſertations* en forme de Lettres, au ſujet de l'Auteur des Lettres ſur les maladies des os. Cet Ecrivain traite *Petit* avec beaucoup de vivacité, non ſeulement au ſujet de ſon Ouvrage ſur les maladies des os, mais encore à l'occaſion des Mémoires de ſa façon qui ſe trouvent dans le Recueil de l'Académie des Sciences. Il va juſqu'à attribuer à *Boſſuet* une Diſſertation ſur la déglutition, que notre Chirurgien avoit fait mettre ſous ſon nom dans les Mémoires de cette Académie. Il lui reproche d'avoir trop attribué aux mouvemens de la langue, & trop peu aux muſcles de la luette; d'avoir mal décrit l'articulation de la machoire inférieure; après quoi, il cenſure la conduite des Chirurgiens qui ſe mêlent d'exercer la Médecine. Quelques-uns attribuent ces Lettres à M. *Hunauld*.

Rien ne frappa tant l'habile Chirurgien dont je parle, que de voir M. *Winſlow*, qui en qualité de Cenſeur Royal avoit approuvé ſon Ouvrage ſur les maladies des os, ſe rétracter de ſon approbation dans une lettre écrite à M. *Bignon* & inſérée dans le Journal des Savans du mois de Mai 1725. *Winſlow* s'y plaint de ce que *Petit* n'avoit rien changé dans ſon Traité, après lui avoir promis de le corriger. Mais la modération de l'Auteur lui fit paſſer l'éponge ſur toutes ces chicanes; il ſe borna à mériter par ſes talens une réputation qui le mît au deſſus des impreſſions qu'elles auroient pu faire ſur le public. On doit cependant ajouter que les conteſtations auxquelles le Livre des maladies des os a donné lieu, ont beaucoup contribué à ſa perfection. Loin de porter le découragement dans l'eſprit de l'Auteur, elles n'ont ſervi qu'à piquer ſon émulation: *Petit* a ſu profiter des avis qu'on lui a donnés, il a corrigé les fautes qu'il avoit faites, & il a jetté un nouveau jour ſur certains endroits qu'il n'auroit jamais penſé d'éclaircir. Telle étoit la façon d'agir de ce célebre Chirurgien; comme il ne cherchoit rien de plus que les progrès de ſon Art, il n'en coûta rien à ſon amour propre pour les avancer. Auſſi a-t-on dit de lui, qu'il eſt un de ces flambeaux faits pour éclairer la Chirurgie & pour y porter un nouveau jour; que même depuis *Ambroiſe Paré*, il eſt celui dont la réputation a été le plus juſtement méritée, & dont les Ouvrages ont été le plus favorablement accueillis de ſa nation & des étrangers.

Jean-Louis Petit eut un fils qu'il destina à lui ressembler. Il naquit à Paris le 28 Mai 1710. Rien de ce qui peut contribuer à une excellente éducation ne fut négligé pour la sienne. Lorsqu'il eut fait ses Humanités, son pere interrompit pour quelque tems le cours de ses études, afin d'essayer s'il s'accoutumeroit à la vue des premiers objets de la Chirurgie, pour lesquels ceux qui commencent ont une sorte d'horreur. Mais le jeune homme ayant bientôt déclaré sa vocation pour cet Art, son pere y donna volontiers son consentement; il exigea cependant de lui qu'il partageât son tems entre l'Anatomie & la Philosophie. Le fils eut d'autant moins de peine à suivre les intentions de son pere, qu'elles étoient conformes aux siennes; il termina son Cours de Philosophie par la prise du bonnet de Maître-ès-Arts en l'Université de Paris l'an 1729.

Ce fut alors qu'il se livra tout entier à la dissection. Après y avoir fait d'admirables progrès, il puisa à l'école de son pere ces rares connoissances qui le firent recevoir Maître en Chirurgie l'an 1730, & qui lui mériterent d'être nommé, en 1732, à la place de Démonstrateur Royal, comme substitut de son pere. Ses talens étoient si généralement reconnus, que son âge ne fut point un obstacle aux différentes prétentions qu'il forma. Il demanda d'être employé à l'Armée, & il fit la Campagne de 1733, en qualité de Chirurgien Aide-Major; mais il fut pourvu l'année suivante de l'emploi de Chirurgien-Major, & servit sur le Rhin dans les Campagnes de 1734 & 1735. Un Chirurgien-Major d'une Armée de cent mille hommes, n'ayant pas encore vingt-quatre ans, est une espece de phénomene capable d'exciter l'envie des Chirurgiens les plus âgés, d'allarmer le soldat, de surprendre tout le monde: mais nomme-t-on le fils du célebre *Petit*? Tout le monde applaudit au choix du Ministre.

Après avoir profité de ce que la Chirurgie Militaire lui avoit donné occasion d'apprendre, il commença à mettre en ordre les idées vastes & lumineuses qu'il avoit sur plusieurs parties essentielles de son Art. Il travailla à un grand Ouvrage sur les épanchemens, dont il lut une partie dans une séance publique de l'Académie, quoiqu'il fût très-incommodé & dans un état qui faisoit peine à ses amis. Il continua cependant de venir assidument aux Assemblées pendant sa maladie, & comme on lui représentoit la nécessité de rester chez lui & de ne songer qu'à sa santé, il répondit avec courage qu'il vouloit mourir à l'Académie. On l'y vit encore le 6 d'Août 1737, & il mourut le 19, n'ayant pas encore 28 ans accomplis.

Ce jeune homme projettoit un Traité d'Ostéologie & de Myologie avec de nouvelles planches, par lesquelles il avoit dessein de corriger les défauts auxquels les yeux délicats ne s'accoutument point, quoiqu'ils les voient par-tout. Il disposoit aussi très-sérieusement ses matériaux pour faire le Cours public des Principes, lorsque la mort l'a enlevé à son pere, à ses amis & à la Chirurgie.

PETIT, (Pierre) Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, Bachelier de celle de Paris, Membre de l'Académie de Padoue, étoit de Paris, où il naquit en 1617. Quoiqu'il eût acquis beaucoup de connoissances dans l'Art de guérir par ses études, un secret penchant l'arracha à la pratique de cette

profession; la Philosophie, l'Histoire, la Poésie Latine eurent pour lui plus d'attrait, & il en fit sa principale occupation. Ce fut par la beauté de ses Vers qu'il entra dans l'Académie de Padoue, où il tenoit sa place dans la Pleyade de Paris : les Savans appelloient ainsi l'assemblage de sept plus habiles Poëtes Latins de cette Capitale, par allusion aux Pleyades, constellation composée de sept étoiles. Nous avons un Recueil de ses Poésies qu'il fit imprimer en 1683, & qu'il dédia à M. Nicolaï, Président de la Chambre des Comptes; il y mit à la tête un Traité de la Fureur Poétique, qui est curieux. On trouve dans ce Recueil son Poëme intitulé *Codrus*, qui est remarquable par l'élévation & la magnificence des idées, le choix & l'élégance de l'expression, la force & l'harmonie des Vers. On peut faire le même éloge de son Poëme de la *Cynomagie*, ou du mariage du Philosophe Cratès avec Hipparchie. On a aussi un Poëme sur la Boussole; sur les regrets de la ville de Paris privée de la présence de son Roi; sur la chicane, qu'il composa contre un de ses alliés qui lui avoit suscité un procès; sur le Thé. Ce dernier fut imprimé à Leipsic en 1685, *in*-4, sous le titre de *Thée, sive de Sinensi Herba Théé*, avec l'Epigraphe de *Nicolas Pechlin* sur cette plante & plusieurs autres descriptions. On a encore quelques Vers François de la façon de *Petit*, entre autres, des Sonnets qui sont bien foibles. Cet Auteur mourut le 13 Décembre 1687, dans la 71e. année de son âge. *De la Monnoye* a honoré sa mémoire de cette Epitaphe :

Par tribus unus erat, Medicus, Vatesque, Sophusque,
Unus & ætatem dignus obire trium.
Par tribus at quamvis fuerim, mihi vix tamen eheu!
Unius ætatem fata dedere Viri.

Un des amis de *Pierre Petit* a composé cette autre Epitaphe que l'on devoit graver sur son Tombeau dans l'Eglise de Saint Etienne du Mont à Paris; mais ce projet ne fut pas exécuté.

D. O. M.
Adsta Viator & pellege.
In hoc vertice Parnassi Parisiensis
Eximius Poëta,
Pleadis clarissimum sydus,
Asyli Patavini ornamentum,
PETRUS PETITUS
Positus est
Ex adverso RENATI CARTESII,
Insignis Peripateticus, Medicus, Philologus,
Sybillæ, Amazonum, Nympharum, Vatumque præco magnificus.
Scaligeris, Salmasiis, Casaubonis,
Æquiparandus.
Adeste Musæ omnes

Et Alumno cariſſimo
Parentate mecum & flores ſpargite ;
Adeſte pii & preces fundite.
Obiit ſeptuagenariô major idib. Decemb. 1687.
CLAUDIUS NICASIUS
Divionenſis
Ex debito amicitiæ.

Les Ouvrages de ce Médecin ne ſe bornent point aux Poéſies dont je viens de parler ; il a compoſé beaucoup de Traités, également curieux & intéreſſans, dont voici les titres :

De motu animalium ſpontaneô Liber unus. Pariſiis, 1660, *in*-8. Il y ſoutient la cauſe d'*Ariſtote* contre *Deſcartes.*

De Lacrymis Libri tres. Ibidem, 1661, *in*-12.

Exercitationum de ignis & lucis naturâ defenſio. Ibidem, 1664, *in*-4.

Diſſertatio de nova Renati Carteſii Philoſophiâ. Ibidem, 1670, *in*-8.

Miſcellanearum Obſervationum Libri quatuor. Trajecti ad Rhenum, 1682, *in*-8.

De Amazonibus Diſſertatio. Pariſiis, 1685, *in*-12. *Amſtelodami*, 1687, *in*-8. La ſeconde édition, qui fut augmentée par l'Auteur, eſt enrichie de notes critiques de la façon de *Bernard de La Monnoye.*

De Sybilla Libri tres. Lipſiæ, 1686, *in*-8.

De natura & moribus Anthropophagorum. Trajecti ad Rhenum, 1688, *in*-8.

Homeri Nepenthes, ſive, de Helenæ medicamento luctum abolente Diſſertatio. Ibidem, 1689, *in*-8. Il prétend que le *Népenthès* doit ſe rapporter à une plante, mais il n'en déſigne pas l'eſpece. Pluſieurs croient que ce médicament n'eſt point autre choſe que l'*Opium.*

Commentarii in tres priores Aretæi Cappadocis Libros. Londini, 1726, *in*-4. On trouve ces Commentaires, avec les notes de *Jean Wiggan*, dans l'édition des Œuvres d'*Arétée* qu'*Herman Boerhaave* a fait paroître à Leyde en 1735, *in-folio.*

Traité de la nourriture qui peut ſe tirer de l'eau.

PETIVER, (Jacques) Apothicaire de Londres & Membre de la Société Royale de cette ville, mourut en 1718. Savant au delà de ſon état, il s'appliqua à l'Hiſtoire Naturelle avec tant de ſuccès, qu'il enrichit cette belle Science d'une infinité de Mémoires qu'on trouve dans les Tranſactions Philoſophiques, de Planches, & d'Ouvrages publiés ſous ces titres :

Muſei Petiveriani Centuriæ decem, rariora Naturæ continentes, videlicet, Animalia, Foſſilia, Plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digeſta, & nominibus propriis ſignata. Centuria prima. Londini, 1692 & 1695, *in*-8. Les ſeconde & troiſieme Centuries ont paru en 1698 ; les quatrieme, cinquieme, ſixieme & ſeptieme en 1699 ; la huitieme en 1700 ; les neuvieme & dixieme en 1703.

Gazophylacii Naturæ & Artis Decades X, in quibus animalia, quadrupedes, aves,

pisces, reptilia, insecta, vegetabilia, item fossilia, corpora marina, & stirpes minerales è terra erutæ, lapides figurâ insignes, descriptionibus brevibus & iconibus illustrantur. Hisce annexa suppellex antiquaria. Londini, 1702, *in-folio*, avec figures.

Pterigraphia Americana icones continens plus quàm 400 *Filicum variarum specierum, videlicet, arborescentes, scandentes, spinosas, floriferas, aliasque perraras, necnon muscos, lycheres, fungos, coralla, spongias, aliaque non pauca submarina; cui adjiciuntur crustacea, testacea, aliaque animalia fere omnia ex Insulis Charibæis. Londini*, 1712, *in-folio*, avec vingt planches.

A Catalogue of Mr. Ray's English Herbal illustrated with figures on folio copper plattes &c. Londres, 1713, *in-folio*, en Anglois & en Latin, avec cinquante Planches qui contiennent 600 figures de plantes.

English Herbal continu'd with the fourth-leaved flowers. Londres, 1715, avec vingt-deux nouvelles Planches. Le Chevalier *Hans Sloane* a procuré une seconde édition de cet Ouvrage à Londres, 1732, *in-folio*, mais on en a tiré bien peu d'exemplaires.

Plantarum Etruriæ rariorum Catalogus è Cæsalpino, Boccone, Mentzeliô, Raiô. Londini, 1715, *in-folio*, en une seule feuille.

Monspelii desideratarum Plantarum Catalogus è Raio, Magnoliô, Chabræo, C. & J. Bauhinô, ordine alphabeticô. Londini, 1716, une feuille *in-folio.*

Plantæ Silesiacæ rariores ac desideratæ à Caspare Swenckfelsio excerptæ & methodô Rayanâ digestæ. Londres, 1717, une feuille *in-folio.*

Plantarum Italiæ marinarum & Graminum icones, nomina, &c. Londini, 1715, *in-folio.* On a rassemblé cinq planches dans cette feuille.

Hortus Peruvianus medicinalis, or the South sea herbal, containing the names, use &c. of divers medicinal plants lately discovered by Father Feuillée one of the King of France's herbalists. Londres, 1715, avec cinq planches.

Graminum, Muscorum, Fungorum submarinorum & Brittannicorum Concordia. Londini, 1716, *in-folio.*

Petiveriana, seu, Naturæ Collectanea III domi forisque Auctori communicata. Londini, 1717, *in-folio.*

Et quantité de figures de plantes qui ont été données au public en différens tems.

PETOSIRIS, Egyptien entendu dans les Sciences, a été contemporain de *Nechepsus*, s'il est vrai qu'il ait écrit à ce Roi d'Egypte, & que la lettre qu'on dit avoir de lui dans la Bibliotheque Impériale de Vienne, ne soit pas supposée. En ce cas, il auroit vécu vers l'an du monde 2550.

Les Livres de *Petosiris* furent anciennement fort recherchés par ceux qui faisoient dépendre la Médecine de l'Astrologie. *Juvenal* se moque des Dames Romaines de son tems, qui n'osoient prendre aucune nourriture dans leurs maladies, sans avoir auparavant consulté ces Livres sur l'heure la plus convenable. Voici comme parle le Poëte :

Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, nisi quam dederit Petosiris.

Ce

Ce qui revient à l'entêtement qu'ont encore aujourd'hui ceux qui ne se conduisent que par certains almanachs, où sont marqués les bons & les mauvais jours soit pour la saignée, soit pour la purgation. Pitoyables restes de l'ignorance de nos peres, & de leur aveugle confiance à l'Astrologie.

PETRÆUS (Henri) naquit en 1589 à Smalkalde au Cercle de Franconie. Il étudia aux fraix du Prince de Hesse-Cassel, dont il étoit sujet, & après avoir fait deux fois le voyage d'Italie, de France, d'Angleterre & d'Hollande, il reprit la route d'Allemagne. Les Langues de ces différens pays, qu'il avoit apprises avec une facilité admirable, le mirent à portée de converser avec les Savans, d'en lire les meilleurs Ouvrages, & de faire une ample moisson de ces connoissances qui lui mériterent l'accueil le plus distingué à son arrivée à Marpurg. On l'y nomma Professeur d'Anatomie, de Botanique & de Chirurgie en 1610, c'est-à-dire, qu'on le crut digne d'être Maître, avant que d'en avoir le titre; car il ne reçut le bonnet de Docteur qu'en 1611. L'excès de l'étude jetta *Petræus* dans la mélancholie, dont il eut de fréquens accès. Celui du 19 Mai 1620 fut si violent, qu'il se jetta par la fenêtre, se brisa la jambe, & ne fit que languir après cette chûte. Les accidens qui survinrent à la fracture, l'emporterent le 2 Août de la même année, dans la trente-unieme de son âge. Il fut beaucoup regreté & mérita de l'être, car les Ouvrages qu'il a laissés, font également preuve de la délicatesse de son génie & de son amour pour le travail. Voici les titres qu'ils portent:

Oratio Encomiastica studii Anatomici laudes & utilitates varias complectens. Marpurgi, 1610, *in*-4.

Nosologia Harmonica, *Dogmatica & Hermetica. Tomus I. Marpurgi*, 1614, *in*-4. *Tomus II. Ibidem*, 1616, 1623, *in*-4. Le but de l'Auteur, dans cet Ouvrage, est de concilier la Secte Chymique, dont il étoit partisan, avec la Galénique.

Enchiridion Chirurgicum, en Allemand. Marpurg, 1617, *in*-4.

Agonismata Medica Marpurgensia. Marpurgi, 1618, *in*-4. C'est un Recueil de Dissertations Académiques.

Epistola de singulari Arthritide vagâ scorbuticâ. Ulmæ, 1628, *in*-4, avec les Observations de *Grégoire Horstius.*

PETRI, (André) Docteur en Médecine & excellent Praticien, étoit de Pérouse, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise. Son attachement à la Religion prétendue Réformée lui fit abandonner sa patrie pour se retirer à Bâle, où il mourut, en 1575, dans un âge avancé. Son Testament fait honneur à sa mémoire. Il légua un revenu annuel assez considérable à celui des Docteurs en Médecine de l'Université de Bâle, qui voudroit se charger du soin des pauvres malades: c'est par ce trait d'humanité qu'il a mérité l'attention des Auteurs Allemands qui ont écrit l'Histoire des Médecins.

PETRI, (Corneille) Médecin du XVI siecle, étoit de Leyde. Il a écrit plusieurs Ouvrages qui ont contribué à l'avancement de la Botanique & de la Matiere Médicale; au moins a-t-il fait pour elles tout ce que permettoit la méthode que l'on suivoit de son tems. Le Recueil de ses Ouvrages a paru sous ce titre:

Annotatiunculæ aliquot in quatuor Libros Dioscoridis Anazarbæi. Experimenta & Antidota contra varios morbos, tùm à se, tùm à Johanne Spiringo, Academiæ Lovaniensis Physicô, observata. De rebus occultis in Natura mirandis, & alia quædam lectu digna. Antverpiæ, 1533, *in*-8. L'Auteur y a joint une Préface dans laquelle il se plaint de cette foule de Médecins ignorans qui, après un court séjour à Montpellier ou en Italie, revenoient alors dans les Pays-Bas pour y trancher du Docteur, sous l'appareil imposant du faste qu'ils affichoient pour éblouir le public. C'est ainsi que la facilité à faire des dupes a toujours donné lieu au Charlatanisme.

PETRI DE HARTENFELS, (George-Christophe) naquit le 13 Février 1633 à Erfort, Capitale de la Haute Thuringe. Il étoit fort jeune, lorsqu'il perdit ses pere & mere. Deux honorables personnages se chargerent du soin de son éducation & l'envoyerent, en 1648, à Jene, où il s'appliqua à la Philosophie pendant un an. De cette ville, il passa à Groningue, & après y avoir reçu le bonnet de Maître-ès-Arts au mois de Décembre 1650, il commença son Cours de Médecine sous les Professeurs *Antoine Deusingius* & *Munting* le pere. Son dessein étoit de continuer ses études dans cette Académie & d'y demander les honneurs du Doctorat, mais ses tuteurs trouverent à propos de le rappeller à Erfort, où il s'appliqua encore à la Médecine pendant deux ans. En 1654, il se rendit à Leipsic pour y achever son Cours & y recevoir les honneurs du Doctorat; il ne les reçut cependant point, car s'étant attaché à la Maison du Comte de Ruthen en qualité de précepteur, & depuis comme Médecin, il tarda jusqu'en 1659 à prendre le bonnet, qu'on lui donna à Jene le 4 Janvier. De retour chez le Comte de Ruthen, il y demeura encore jusqu'en 1662 qu'il alla se fixer à Erfort, où il apprit la nouvelle de sa réception dans l'Académie Impériale d'Allemagne, sous le nom d'*Achille*. En 1663, il devint Membre de la Faculté de Médecine, & en 1666, Jean-Philippe de Schoenborn, Electeur de Mayence, l'honora du titre de son Médecin. Depuis cette derniere année, jusqu'en 1690 qu'il obtint la vétérance dans sa Compagnie, il occupa successivement différentes Chaires. Il survécut jusqu'au 6 Décembre 1718, jour auquel il mourut des suites d'un flux de ventre qui l'avoit épuisé. Ce Médecin étoit alors dans la 86e. année de son âge. On a de lui des Observations qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, & les Traités suivans, faits dans le goût de cette Académie:

Asylum languentium, seu, Carduus Sanctus, vulgò Benedictus. Jenæ, 1669, *in*-8. *Lipsiæ*, 1698, *in*-8.

Elephantographia curiosa. Erfordiæ, 1715, *in*-4.

PETRICIUS, (Sébastien) de Pilsna, ville de la petite Pologne, étudia à Cracovie où il fut reçu Maître-ès-Arts en 1583. Il voyagea ensuite dans les Pays-Bas & en Italie, dont il fréquenta les plus célebres Ecoles de Médecine; mais il s'arrêta à Padoue plus que par-tout ailleurs, & ce fut dans cette ville qu'il reçut les honneurs du Doctorat. A son retour en Pologne, il occupa les premieres places & devint un des plus célebres Professeurs de l'Université de Cracovie; il lui fit même beaucoup d'honneur par son érudition,

quoiqu'il ait vécu dans un tems où les factions de l'Etat & les troubles de la guerre ne favorisoient pas les progrès des Sciences & des Belles-Lettres. *Petricius* les cultiva non seulement avec distinction, mais pour encourager les autres à s'y appliquer, il composa encore des Ouvrages de Médecine qui en facilitoient l'étude, & donna des Traductions en Polonois de différens Traités d'*Aristote*, ainsi que des Œuvres du Poëte *Horace*, afin de réveiller le goût de sa nation.

Son fils, *Jean-Innocent*, aussi Médecin, fut Historiographe de l'Université de Cracovie.

PETRIOLI, (Cajetan) Chirurgien de Rome, publia en 1741 un Recueil, *in-folio*, des Planches Anatomiques exécutées par Berretini, célebre Peintre de Cortone. Plusieurs de ces Planches sont extraites des Ouvrages de *Vésale* & de *Casserius*; il y en a cependant d'originales.

Le même *Petrioli* avoit déja publié à Rome en 1740, *in-folio*, les Planches d'*Eustachi*, avec le précis de la vie de ce célebre Anatomiste & des remarques intitulées: *Riflessione anatomiche sopra le note del S. Lancisi fatte sopra le tavole del Eustachi.* M. *de Haller*, qui releve quelques-unes des fautes de *Petrioli* sur la structure du corps humain, le traite d'homme à paradoxes, & dit qu'il fut tout-à-la-fois Médecin & Chirurgien. On a encore un Discours de sa façon sur l'utilité de l'Anatomie, qui a paru à Rome en 1753, *in-4*, sous le titre d'*Apologia Anatomica.*

PETRON ou PETRONAS, Médecin que *Celse* dit avoir vécu avant *Erasistrate* & *Hérophile*, mais bientôt après *Hippocrate*, c'est-à-dire, entre le milieu du XXXVII siecle & le commencement du suivant, n'est connu que par la singularité de sa pratique. *Celse* rapporte que *Petron* faisoit couvrir les fébricitans, afin de provoquer les sueurs & d'exciter la soif. Lorsque la fievre diminuoit, il ordonnoit de l'eau froide; & s'il venoit à bout d'augmenter les sueurs par cette méthode, il croyoit avoir sauvé son malade. Si les sueurs ne paroissoient point, il redoubloit la dose d'eau & excitoit le vomissement. Lui arrivoit-il de guérir le malade par l'une ou l'autre de ces voies, il lui ordonnoit de manger sur le champ de la chair de porc rotie & de boire du vin, sinon il le faisoit vomir derechef à force d'eau salée. C'étoit en cela que consistoit principalement sa pratique. Toute singuliere qu'elle fût dans plusieurs points, elle ne plut pas moins aux malades que les sectateurs de la doctrine d'*Hippocrate* n'avoient pu guérir, qu'à ceux que les partisans d'*Hérophile* & d'*Erasistrate* n'ont pu assez promptement soulager dans la suite.

Galien parle aussi de *Petron*. Après avoir condamné la méthode de ceux qui macéroient leurs malades par de trop longues abstinences, il le blâme pour être allé à l'autre extrêmité, c'est-à-dire, pour leur avoir donné trop de nourriture.

PETRONIUS, Médecin dont le nom est rendu différemment dans les Auteurs. *Dioscoride* le distingue d'un *Diodotus*, quoique *Pline* de deux n'en fasse qu'un. *Petronius Diodotus*, dit le dernier, celui qui a écrit un Livre intitulé:

Antilegomena, les contradictions, ou *Anthologoumena*, Recueils: ces expressions ne laissent aucun doute sur l'unité de la personne qui portoit ces deux noms. Ce Livre pourroit être celui où *Petronius Diodotus* avoit traité des plantes ; au moins *Pline* remarque que ce Médecin y condamnoit l'usage du *Seris*, qui est une espece de Chicorée que les Botanistes ont divisé en trois sortes, dont la premiere est appellée *Seris domestica latifolia* par *Dioscoride.* Saint *Epiphane* n'a pas suivi le sentiment de *Pline ;* il distingue bien *Petronius* d'avec *Diodotus*, mais il confond le premier avec *Niger.*

PETRONIUS, (Alexandre-Trajan) de Citta di Castello, ville d'Italie dans l'Ombrie, a rempli avec beaucoup d'honneur & de réputation, la charge de premier Médecin du Souverain Pontife Grégoire XIII, qui fut élevé à la Papauté en 1572 & mourut le 10 Avril 1585.

Petronius fut ami particulier & Médecin de Saint Ignace de Loyola. Il traita ce Saint Fondateur d'un mal d'estomac, dont la cure avoit été dirigée sur de mauvais principes; il changea de méthode, & le malade fut bientôt tiré d'affaire. On rapporte que *Petronius*, s'étant un jour couché pour quelque incommodité, & ayant fait exactement fermer les fenêtres de sa chambre pour que la lumiere n'y passât point, fut subitement éveillé & ébloui par celle qui remplissoit tout l'appartement. Il appella, & ayant demandé à sa femme d'où pouvoit venir cette clarté, elle lui répondit que le Pere Ignace venoit d'entrer dans sa chambre pendant qu'il dormoit, qu'il étoit encore au chevet de son lit, que d'ailleurs personne n'y étoit venu, & qu'on n'avoit pas touché aux fenêtres qui étoient encore fermées. Cette merveille étonna ce pieux Médecin, & le convainquit de la sainteté du Pere Ignace qu'il respecta depuis comme un homme tout céleste.

La famille de *Petronius* s'est beaucoup distinguée à Rome par les emplois qu'elle a occupés & les Ouvrages qu'elle a donnés au public. Le Médecin, dont nous venons de parler, ne s'est pas rendu moins recommandable ; il s'est même fait connoître avantageusement par la plupart des Ecrits qu'il a publiés :

Proposita, seu, Aphorismi Medicinales 149. *Venetiis*, 1555, *in*-8.

De Aqua Tiberina. Romæ, 1552, *in*-8.

Dialogi de Re Medica. Ibidem, 1561, *in*-4.

De Morbo Gallico Libri VII. Venetiis, 1566, *in-folio*, dans le second Tome de la Collection *De Morbo Gallico.* L'Auteur est d'une prolixité qui dégoûte d'autant plus qu'il ne dit rien de neuf, sinon ce qu'on y trouve sur la cure de la Gonorrhée virulente qui subsiste quelquefois après la salivation.

De victu Romanorum & de sanitate tuendâ Libri V. De alvo sinè medicamentô molliendâ Libelli duo. Romæ, 1581, *in-folio.* Cet Ouvrage fut traduit en Italien par *Basile Paravicini*, & imprimé à Rome en 1592, *in*-4.

PETRONUS ou DE PETROGONE, (Antoine-Vincent) de Salerne, commença par enseigner la Philosophie dans sa patrie, fit ensuite la Médecine à Naples, d'où il se rendit à Pise en qualité de Professeur ordinaire en cette derniere Science. Il mourut le 18 Juin 1655, âgé de 41 ans, & laissa un Ouvrage Polémique qui fut imprimé à Venise en 1647, *in*-4, sous le titre de *Litterarium duellum inter*

Salernitanos & Neapolitanos Medicos, in quo de intestinorum phlegmone controvertitur casus. On y a joint *Michaëlis Roccii Apologia, & aliud ejusdem Autoris litterarium de hepatis inflammatione duellum.*

PETRUCCI, (Joseph) naquit à Rome en 1648. Il étudia la Médecine dans l'Université de cette Capitale du monde chrétien, & il y reçut les honneurs du Doctorat en 1668. Tout jeune qu'il fût alors, il donna les plus grandes espérances sur ce qu'on pouvoit attendre de lui dans un âge plus mûr; & comme il ne les démentit point, il fut par la suite également bon Professeur & habile Praticien. On met sa mort en 1711, & on le dit Auteur d'un Ouvrage intitulé:

De Capsulis renalibus earumque usu. Romæ, 1676, *in*-12. Cet Anatomiste admet une cavité dans la glande sur-rénale, & il y fait découler l'atrabile, dont il arrange ensuite la circulation suivant son systême. Toute hazardée que soit son opinion, on n'a pas laissé de joindre l'Opuscule qui l'annonce, à celui de *Gaspar Bartholin* sur les ovaires des femmes, & à un autre de *Jean Verle* sur l'œil. L'édition est de Lyon, 1696, *in*-12, sous le titre de *Thomæ Petruccii, Gasparis Bartholini & Joannis Verle Opuscula nova Anatomica.* Je dis *Thomas Petrucci*, car il est le même que *Joseph*; peut-être portoit-il l'un & l'autre de ces noms. Mr. *de Haller* qui en parle sous le premier, cite une édition de Rome de 1680, *in*-12, qui est intitulée: *Specilegium Anatomicum de structura & usu Capsularum renalium.* Ce Traité est orné de quelques figures, mais elles ne valent pas grand'chose.

PETTY, (Guillaume) savant & laborieux Ecrivain Anglois, étoit de Rumsey dans le Comté de Southampton, où il naquit le 26 Mai 1623. Il commença par être ouvrier; mais la nature qui ne l'avoit point fait pour cet état, lui inspira le goût de l'étude, en conséquence duquel il s'appliqua aux Langues Latine & Grecque avec assez de succès. Après ce premier pas, il changea d'idée, se mit dans le commerce qu'il alla exercer à Caen en Normandie, où il demeuroit en 1641, lorsque son inclination pour l'étude l'emporta sur toutes les vues qu'on avoit sur lui. Entraîné vers les Sciences, pour lesquelles il se sentoit un goût inspiré par le génie, il s'appliqua d'abord aux Mathématiques & à la Philosophie, & passa ensuite à Paris, où il fit de l'Anatomie son affaire principale. Il n'en fut pas plutôt instruit qu'il retourna en Angleterre par les Pays-Bas, se rendit à Oxford vers l'an 1647, & se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine en l'Université de cette ville. Disciple en public, il y devint bientôt Maître en particulier, & fit du bruit par les Leçons d'Anatomie & de Chymie qu'il donna aux jeunes Etudians. Ses connoissances sur la structure du corps humain & son adresse dans les dissections lui méritèrent l'estime de *Thomas Clayton* qui le demanda pour Adjoint dans son Amphithéatre. Ce Professeur avoit un foible bien contraire à son état; il lui étoit impossible de supporter la vue d'un cadavre mutilé, & pour cette raison, il obtint que *Petty* s'acquitât des fonctions qu'il ne pouvoit remplir lui-même. Celui-ci ne négligea rien pour rendre ses démonstrations publiques autant & plus brillantes que celles qu'il avoit faites dans ses Cours privés; & comme il avoit tout lieu d'espérer qu'il parviendroit un jour à l'emploi de Professeur d'Anatomie, il prit le parti de demander le bonnet de Doc-

teur en Médecine, qu'il reçut le 7 Mars 1649. Il réussit dans ses vues; car *Clayton* ayant abdiqué sa Chaire d'Anatomie en 1650, il fut nommé pour le remplacer au commencement de Janvier de l'année suivante. Peu de tems après, il se fit aggréger au College des Médecins de Londres; il passa même dans cette ville pour y enseigner la Musique dans le College de Gresham: mais il quitta cette Chaire qui convenoit si peu à son état, pour se rendre en Irlande, où il exerça la Médecine à Dublin & fut pourvu de divers emplois civils. La réputation, dont il y jouissoit, lui mérita d'être un des premiers Membres de la Société Royale d'Angleterre; il parvint encore à l'emploi de Médecin du Roi Charles II qui le créa Chevalier en 1661. Cette charge le rappella à Londres, où il mourut, le 16 Décembre 1687, au milieu des grands biens qu'il avoit amassés, & ce qui est plus flatteur encore, au comble de la réputation la plus étendue & la mieux méritée. Il la devoit à ses Ouvrages, la plupart en Anglois, sur les Mathématiques, les Méchaniques, la Physique, l'Histoire Naturelle & la Politique. Il excelloit dans tous ces genres.

PEU, (Philippe) ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit de Paris, où il mourut le 10 Février 1707. Il pratiqua long-tems la Chirurgie à l'Hôtel-Dieu; mais ayant pris du goût pour l'Art des Accouchemens, il en fit son unique occupation & se répandit bientôt dans le monde par ses succès. Il avoit, dit-il, assisté à plus de cinq mille accouchemens, lorsqu'il songea à donner un Ouvrage sur cette matiere, dont la premiere édition fut publiée à Paris en 1694, *in*-8, sous le titre de *Pratique des accouchemens.* Ce Chirurgien y condamne l'usage des crochets de *Mauriceau*, la section Césarienne sur la femme vivante, & fait beaucoup de remarques sur les contours du cordon ombilical, si capables de retarder la naissance des enfans. *Mauriceau* se trouva offensé de la critique de *Peu*, & le mena assez mal dans une édition de ses Œuvres, où il l'accuse d'avoir falsifié différentes observations dans le Livre qu'il avoit mis au jour. *Peu*, qui fut sensible à ce reproche, défendit sa cause dans un Traité imprimé à Paris en 1695, *in*-8, sous le titre de *Réponse aux Observations de Mauriceau.*

PEUCER, (Gaspar) fameux Médecin & Mathématicien, étoit de Bautzen ou Budissen dans la Haute Lusace, où il naquit le 6 Janvier 1525. Dès ses plus tendres années, il eut tant d'inclination pour l'étude, que tout le tems que ses compagnons d'Ecole employoient au jeu & au divertissement, il le donnoit à la lecture. Il fut même si constant dans l'amour des Lettres, qu'il ne cessa jamais d'en donner des preuves; jusques-là qu'étant en prison, ainsi qu'on le dira ci-après, il s'occupa continuellement à lire, à méditer & à faire des vers. Comme il manquoit de papier & d'encre, il écrivoit ses pensées sur la marge de quelques vieux livres qu'il avoit dans sa chambre, & il faisoit de l'encre avec des croutes de pain brûlées & détrempées dans le vin ou la bierre.

Peucer fut nommé à la Chaire des Mathématiques en l'Université de Wittemberg, & il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de gloire; mais comme depuis long-tems il s'étoit sérieusement appliqué à l'étude de la Médecine,

il se présenta au Doctorat en la même Université, & il en reçut les honneurs le 30 Janvier 1560. Ce grade lui fraya le chemin à la place de Professeur de Médecine qu'il avoit obtenue dès le 10 Novembre de l'année précédente, sous la condition de s'y rendre habile par sa promotion dans la Faculté.

Ami particulier de *Mélanchton*, dont il avoit épousé, en 1550, une fille nommée *Magdelaine*, il renchérit sur son beau-pere qui mourut en 1560, avec la réputation d'un homme paisible & modeste, & il fit imprimer, en 1565, à Wittemberg, un cinquieme Livre de la *Chronique de Carion ;* piece pleine d'emportemens contre l'Eglise Romaine & ses chefs. Il n'est point étonnant que ce Médecin se soit fait un devoir de mettre au jour un Ouvrage aussi scandaleux ; ayant hérité du génie violent & impétueux de *Luther*, il voulut suivre les traces de cet Apostat qui avoit employé les armes de la calomnie la plus noire & la plus atroce, pour augmenter son parti par la haine qu'il inspiroit contre les Souverains Pontifes.

Auguste, Electeur de Saxe, tint long-tems *Peucer* prisonnier à Dresde & ensuite à Leipsic, parce qu'il s'efforçoit de publier la doctrine des Sacramentaires dans ses Etats. Il demeura en prison depuis 1576 jusqu'en 1586, qui est l'année de la mort d'Auguste. Christian I, fils de ce Prince, le mit alors en liberté à la sollicitation de la Cour d'Anhalt. *Peucer* se retira dans les Etats de son protecteur, & mourut à Dessaw le 25 Septembre 1602, à l'âge de 78 ans. On a de lui quelques Ouvrages qui n'ont point de rapport avec la Médecine, comme *Elementa doctrinæ de circulis cœlestibus. De dimensione terræ:* mais ceux qu'il a écrits sur cette Science, sont en plus grand nombre.

Appellationes quadrupedum, insectorum, volucrum, piscium, frugum, leguminum, olerum & fructuum omnium. Wittebergæ, 1551, *in*-8. *Lipsiæ*, 1559, *in*-8, *cum vocabulis Rei Nummariæ, ponderum & mensurarum.*

De præcipuis divinationum generibus. Wittebergæ, 1553, 1572, 1580, *in*-8. *Servestæ*, 1591, *in*-8. *Francofurti*, 1593, 1607, *in*-8. En François, par *Simon Goulard*, Anvers, 1584, *in*-4. L'Auteur y fait preuve de la crédulité la plus aveugle. Il faut certainement en avoir eu beaucoup, pour débiter tous les contes puériles dont son Livre est parsemé. A travers ce défaut, on lui attribue l'honneur d'avoir parlé de la circulation du sang ; mais semblable à tant d'autres, il ne connoissoit que celle qui se fait par les poumons.

Propositiones de propriis rebus physicis. Francofurti, 1557, *in*-8.

Oratio quâ continetur explicatio Aphorismi Hippocratis 42, *partis secundæ, qui est de Apoplexia. Wittebergæ*, 1560, *in*-4.

De dignitate Artis Medicæ. Ibidem, 1562, *in*-8.

Propositiones de Hydrope, Arthritide & Pleuritide. Francofurti, 1563, *in*-8.

Commonefactio de Peste quæ latè per Europam vagatur. Wittebergæ, 1565, *in*-8.

Vitæ illustrium Medicorum. Argentorati, 1573.

Oratio de sympathia & antipathia rerum in natura. Francofurti, 1574, *in*-8.

Tractatus de Febribus. Ibidem, 1614, *in*-8.

Practica, seu, Methodus curandi morbos internos, tùm generalis, tùm particularis. Ibidem, 1614, *in*-8.

PEYER, (Jean-Conrad) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Pythagore*, étoit de Schaffhouse, où il naquit dans une famille noble le 26 Décembre 1653. Il fit ses études à Bâle, mais il les interrompit par un voyage de Paris, où il suivit les Leçons du célebre *Duverney*; il revint ensuite poursuivre son cours de Médecine dans la même ville de Bâle, & il y obtint le bonnet de Docteur l'an 1681. Résolu qu'il étoit de se fixer dans sa patrie, il ne tarda point à s'y rendre; & en même tems qu'il se distinguoit dans la pratique de son Art, il se fit beaucoup de réputation dans la Chaire d'Eloquence, de Logique & de Physique, qu'il remplit successivement. Cet habile Homme mourut à Schaffhouse le 29 Février 1712. Il a rendu son nom illustre, pour avoir fait mention des glandes intestinales avec quelque exactitude; avant lui, on ne les connoissoit que sur ce que *Severinus*, *Wepfer*, *Stenon*, *Malpighi* & *Pechlin* en avoient dit. *Peyer* s'occupoit à disséquer le ventricule & les intestins du coq d'Inde, lorsqu'il apperçut un grand nombre de glandes dans le canal intestinal. Il les chercha ensuite dans l'homme & les trouva si apparentes, qu'il s'empressa d'annoncer sa découverte au public, mais avec assez de modestie, pour se borner à l'honneur d'avoir décrit ces glandes plus au long qu'on n'avoit fait avant lui. On est convaincu aujourd'hui que dans l'état de santé elles séparent le fluide qui sert à humecter les intestins, & que dans la diarrhée & la purgation, elles fournissent la plus grande partie des humeurs qu'on évacue dans ces circonstances. Voici les titres des Ouvrages de ce Médecin:

Exercitatio Anatomico-Medica de glandulis intestinorum, earumque usu & affectionibus. Schafhusæ, 1677, *in*-8. *Amstelodami*, 1681, *in*-8.

Methodus Historiarum Anatomico-Medicarum. Parisiis, 1678, *in*-12. Son objet principal est de tracer la maniere qu'on doit suivre dans la dissection des cadavres, lorsqu'on a en vue de reconnoître les causes des maladies. Cet Ouvrage est dédié à *Duverney*.

Peonis & Pythagoræ, id est, Harderi & Peyeri Exercitationes Anatomicæ & Medicæ. Basileæ, 1682, *in*-8.

Parerga Anatomica & Medica septem. Genevæ, 1681, *in*-8. *Amstelædami*, 1682, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1750, *in*-8, avec une Observation *circa Urachum in fœtu humano pervium.*

Experimenta nova circa Pancreas. Genevæ, 1683, *in-folio*, dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget. Amstelodami*, 1683, *in*-8, avec l'Ouvrage de *Brunner* qui est intitulé: *Experimenta nova circa Pancreas.*

Merycologia, sive, de ruminantibus & ruminatione Commentarius. Basileæ, 1685, *in*-4, avec figures.

Jean-Jacques Peyer, fils du précédent, étoit aussi de Schaffhouse. Il se distingua dans la pratique de la Médecine, & mit au jour un Recueil intitulé:

Observationes Anatomicæ Numerô L. Lugduni Batavorum, 1719, *in*-8. C'est d'après quelques dissections de cadavres humains, mais un plus grand nombre d'ouvertures de bêtes en vie, qu'il amassa ces Observations. Celle qui concerne l'Ouraque, & qui est de la façon de son pere, fut publiée par ses soins à Leyde en 1721, *in*-8.

PEYRILHE

PEYRILHE, (Bernard) de Pompignan en Languedoc, fut reçu dans le College des Chirurgiens de Paris le 6 Août 1768. Il eſt Conſeiller du comité perpétuel, Membre des Académies de Toulouſe & de Montpellier, Profeſſeur Royal de Chymie Chirurgicale aux Ecoles de ſa Compagnie. On a de lui:

Remede nouveau contre les maladies vénériennes, ou Eſſai ſur la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils. Paris, 1774, *in*-12.

Diſſertatio Academica de cancro. 1774, *in*-12. Cette Diſſertation a remporté le prix de l'Académie de Lyon en 1773. La même en François, Paris, 1776, *in*-12.

M. *Peyrilhe* a diſtribué quinze ſtances, avec des notes, le 27 Avril 1775, jour de la rentrée publique dans les nouvelles Ecoles; & comme il eſt plein de zele pour l'illuſtration de la Chirurgie, il s'eſt chargé de continuer l'Hiſtoire de cette Science, dont feu M. *Dujardin* a publié le premier volume en 1774, *in*-4. S'il travaille dans le même goût que cet Auteur, l'Hiſtoire de la Chirurgie ſera en même tems celle de la Médecine, au moins juſqu'au ſiecle de l'exacte diviſion de ces deux parties de l'Art en différentes mains.

PEYRONIE (François DE LA) naquit à Montpellier, le 15 de Janvier 1678, de *Raymond La Peyronie*, Chirurgien de cette ville. A l'âge de quinze ans, il avoit fini ſes études dans ſa patrie au College des Jéſuites; il fit enſuite deux années de Philoſophie, après leſquelles il entreprit un ſecond Cours de Phyſique conforme à ſon objet, qui étoit de ſe livrer à ſon goût pour la Chirurgie. Ce fut pour le ſatisfaire qu'il aſſiſta régulierement aux Démonſtrations publiques & particulieres d'Anatomie, qu'il ſuivit les Hôpitaux, qu'il accompagna les Chirurgiens célebres chez les malades, qu'il vit les opérations & les panſemens. Il ne négligea pas les Leçons des plus habiles Profeſſeurs en Médecine de Montpellier: enfin toutes ſes études, tous ſes pas, toutes ſes converſations tendirent à le mettre en état d'exercer un jour la Chirurgie.

Il avoit fait en peu de tems des progrès ſi rapides dans cet Art, que ſa jeuneſſe étoit le ſeul obſtacle à ſa réception à la Maîtriſe. Son pere demanda la diſpenſe d'âge; on l'accorda au mérite du fils qui, à dix-neuf ans, ſoutint avec éclat des examens rigoureux, & fut reçu Chirurgien avec l'applaudiſſement de toute la ville de Montpellier. *Chirac* conſeilla alors à ſon pere de l'envoyer à Paris, où *Mareſchal*, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu & depuis premier Chirurgien du Roi, le prit chez lui comme penſionnaire, & ſe fit un plaiſir de communiquer ſes lumieres à un éleve qu'il vit enſuite à ſon côté dans le poſte le plus diſtingué du Royaume. Lorſque *La Peyronie* ſe crut en état de reparoître dans ſa patrie avec une ſorte de célébrité, il y retourna, & débuta par donner chez lui des Leçons particulieres d'Anatomie & de Chirurgie. Il compta tous les Etudians de Montpellier au nombre de ſes diſciples, & ſe fit une réputation ſi brillante par ces Leçons, qu'il fut choiſi Profeſſeur public aux Ecoles de Médecine; emploi dont il s'acquitta avec un égal ſuccès. La place de Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier vint enſuite à vaquer, & elle lui fut donnée; peu de tems après, il fut encore nommé Chirurgien-Major de l'Armée envoyée ſous les ordres du Maréchal de Villars contre les rebelles des Cévennes.

La Peyronie se distingua dans tous ces emplois, mais il eut bientôt occasion de se signaler sous les yeux de Louis XIV. Le Duc de Chaulnes étoit attaqué d'une fistule qui avoit résisté aux soins de plusieurs Chirurgiens. *Chirac* conseilla de faire venir *La Peyronie*, & le Duc de Chaulnes fut guéri. Cette cure porta Louis XIV à charger M. de Chaulnes & *Chirac* de ne rien épargner pour fixer *La Peyronie* dans Paris. Ce Chirurgien eut beaucoup de peine à se rendre à cette proposition; mais le procédé du généreux convalescent leva tous les obstacles & détermina *La Peyronie* à faire ce qu'on demandoit de lui. Le Duc acheta à son insu une charge de Chirurgien de la Prévôté de Paris, qui l'aggrégea à la Communauté de Saint Côme; & peu de tems après, il lui fit avoir celle de Chirurgien-Major de la Compagnie des Chevaux-Légers. Enfin on y ajouta encore la place de Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité. *La Peyronie* enseigna aussi l'Anatomie à l'Amphithéatre de Saint Côme & du Jardin du Roi, en qualité de Démonstrateur.

Tant de places le conduisoient à grands pas à la premiere. Dès l'an 1717, c'est-à-dire, deux ans après son établissement à Paris, il fut nommé premier Chirurgien du Roi en survivance; & ce qui est bien digne de remarque, ce fut *Marefchal* lui-même qui demanda que *La Peyronie* lui fût associé. Devenu titulaire de la charge de premier Chirurgien en 1736, il reçut de Louis XV de nouvelles preuves que ses services lui étoient agréables. Ce Prince lui avoit déja fait présent d'une charge de Maître d'Hôtel de la Reine, & il lui avoit donné des Lettres de Noblesse en 1721. Il le gratifia, en 1737, d'une pension de dix mille Livres; & lorsqu'en 1738 il eut guéri M. le Dauphin d'un dépôt considérable à la machoire inférieure, Sa Majesté lui en marqua sa satisfaction par le don d'une charge de Gentilhomme ordinaire de sa Chambre.

Le Roi voulut ainsi ajouter des honneurs à ses bienfaits; mais *La Peyronie* n'étoit jaloux que des distinctions littéraires qu'on accorde à son Art, & il eut la satisfaction de les recevoir. Il étoit depuis long-tems Associé Anatomiste de l'Académie des Sciences de Montpellier; celle de Paris le réclama à son tour, & le nomma à une place d'Associé libre en 1732. L'Académie de l'Institut de Bologne le mit aussi au nombre de ses Membres.

Comme *La Peyronie* étoit également jaloux de tout ce qui pouvoit contribuer à l'honneur de son Art, il profita de sa faveur auprès du Roi, pour procurer à la Chirurgie des distinctions qui animassent à la cultiver & des établissemens qui servissent à l'étendre. Il est celui de tous les Chirurgiens François qui ait montré le plus de zele & qui ait fait plus de dépense pour la perfection & les progrès de son Art: c'est une gloire qui lui est propre & qu'il ne partage point, c'est un mérite qui lui est unique & personnel. On ne peut entendre le récit des choses que *La Peyronie* a faites pour l'illustration & la perfection de la Chirurgie, sans être frappé d'étonnement & d'admiration. Il travailla d'abord de concert avec *Marefchal*, & sur leurs représentations, le Roi créa, en 1724, cinq Démonstrateurs dans l'Amphithéatre de Saint Côme. C'est encore à ces deux Hommes célebres qu'on doit l'idée d'une Académie de Chirurgie, qu'ils eurent la permission de former en 1731. Cette entreprise n'étoit pas aisée

à exécuter, dit l'Auteur de l'Eloge de M. *Quesnay*. Il s'agissoit de rassembler les Chirurgiens en un Corps qui fût le dépôt des connoissances & le foyer des lumieres. *La Peyronie* avoit compris que dans la réunion des Membres épars, l'émulation, mere des succès, animeroit tous les Académiciens; que l'expérience isolée de chaque Praticien qui, dans le plus long exercice, ne peut produire qu'un petit nombre de faits souvent inexacts & mal observés, se comparant, se critiquant mutuellement, il en résulteroit une Théorie plus sûre, guide infaillible de la Pratique. Cette idée, qui réunit aujourd'hui tous les suffrages, dut en son tems paroître bizarre & peut-être extravagante. Comment tirer la Chirurgie de l'avilissement où elle se trouvoit? Comment se flatter d'élever à l'état d'Académiciens des gens, dont quelques-uns savoient à peine lire, & qui étoient confondus dans une classe obscure d'artisans? Voilà ce que *La Peyronie* a osé concevoir & ce qu'il a exécuté. Il n'a cependant pu être le témoin de la perfection qu'on a donnée à l'établissement de l'Académie confirmé de la maniere la plus authentique par des Lettres Patentes enrégistrées au Parlement; mais comme il prévoyoit la solidité future de cet établissement qu'il avoit tant à cœur, à sa mort arrivée à Versailles le 25 Avril 1747, dans la soixante-dixieme année de son âge, il légua à la Communauté des Chirurgiens de la Capitale les deux tiers de ses biens, sa Bibliotheque, & sa Terre de Marigny qui fut vendue au Roi deux cens mille livres. Cet illustre Citoyen légua aussi à la Communauté des Chirurgiens de Montpellier deux maisons qui lui appartenoient dans la grande rue de cette ville, avec cent mille livres pour y faire construire un Amphithéatre sur le modele de celui de Paris. Il institua la même Communauté Légataire pour le tiers de ses biens. Tous ces legs renferment des clauses qui ne tendent qu'au bien public, à la perfection & aux progrès de la Chirurgie. C'est autant par ces belles fondations, que par la supériorité de ses talens, que ce Chirurgien a immortalisé son nom, qui ne cessera jamais d'être cher aux vrais amateurs de l'Art important qu'il a tant illustré.

La Peyronie étoit aimable dans la société. Les agrémens de son esprit, ses manieres engageantes, inspiroient aux malades la confiance & la gaieté si propres à accélérer la guérison. Ennemi du luxe & de l'ostentation, ses meubles, son train, ses équipages, tout annonçoit la modestie & la simplicité. Il sembloit fuir les dépenses étrangeres au bien public. Il ne refusoit jamais son ministere aux pauvres; il les voyoit même par préférence, & sa main habile & libérale leur prodiguoit des secours de toute espece. Sa maison, & sur-tout sa Terre de Marigny, étoient l'asyle de l'indigence & de l'infirmité.

Ce Chirurgien n'a fait imprimer aucun Ouvrage; ce qu'on a de lui se réduit à des Mémoires & des Observations qu'on trouve dans le Recueil des Académies dont il étoit Membre.

PHARMACIE (La) est cette branche de la Médecine pratique, qui apprend à connoître, à conserver & à préparer les différens médicamens que le Médecin & le Chirurgien peuvent employer pour secourir la Nature & avancer le rétablissement de la santé. Les premiers Médecins paroissent s'être peu occupés de cette partie de l'Art de guérir, parce qu'ils n'ont employé qu'un petit nombre de remedes simples, auxquels ils ne faisoient subir presque aucune préparation. *Hip-*

pocrate & les plus anciens Médecins de l'Ecole Grecque fondoient principalement leur pratique sur l'observation des mouvemens de la Nature dans les maladies; & comme ils faisoient consister presque toute la méthode de les guérir dans la *Diete*, c'est-à-dire, en des regles concernant la nourriture des malades, on ne voit pas que ces Médecins se soient servi de beaucoup de médicamens, & encore ceux qu'ils donnoient, étoient fort peu composés. Ce ne fut qu'au tems d'*Hérophile*, & de ses sectateurs que l'usage en devint plus grand: ces Médecins commencerent à compter, plus que leurs prédécesseurs n'avoient fait, sur l'utilité qu'on peut en tirer. *Erasistrate*, contemporain d'*Hérophile*, se plaint déja de ce que ceux qui faisoient des compositions royales & des antidotes qu'ils appelloient *Les mains des Dieux*, y faisoient entrer des médicamens tirés des plantes, des animaux, des minéraux, de la terre, de la mer, &c. Mais quelque composés que fussent ces antidotes, dont *Erasistrate* se plaignoit, il y a apparence qu'ils ne l'étoient pas autant que ceux qu'on fit dans la suite. Peut-on imaginer un assemblage de drogues plus grand que celui qu'on remarque dans la fameuse composition qu'*Andromachus*, Médecin qui vivoit sous Néron, a décrite sous le nom de *Galené*, c'est-à-dire, *Tranquille*, & qu'on a ensuite appellée *Thériaque?*

Comme les expériences sur les simples se multiplierent de jour en jour, les Médecins crurent que plus ils en joindroient de ceux qui ont une propriété semblable ou approchante, plus ils seroient sûrs d'atteindre à leur but. Il se peut aussi que, comme la connoissance que l'on avoit des qualités des simples & de la nature des maladies étoit fort imparfaite, ces mêmes Médecins s'imaginerent qu'en mêlant ensemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtiendroient pas par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre. Mais de telle maniere qu'ils se soient conduits, on n'y trouve pas moins de preuves de leur ignorance par rapport à la propriété des simples, que sur la nature des maladies; car la Polypharmacie a été de tout tems, comme aujourd'hui, la pierre de touche qui décide du peu de connoissances pratiques du Médecin qui s'y livre.

Les expériences qu'on faisoit dans la Médecine ancienne avec ces amas de drogues mal combinés, réussirent cependant quelquefois; mais ce fut moins par un effet du mêlange des remedes, que par le cas fortuit & heureux: le médicament se trouvoit plus savant que celui qui le donnoit. *Pline* & plusieurs après lui ont d'autant plus condamné cette Pharmacie indigeste des Anciens, qu'ils ont cru que l'on n'avoit ainsi entassé tant de drogues les unes sur les autres, que pour faire valoir le métier, *Ad ostentationem Artis*. Suivant eux, l'avantage que l'on a prétendu en tirer par rapport à la guérison des maladies, n'a pas été le premier objet de ces énormes compositions. Ce fut principalement en faveur des Princes qu'on imagina ces antidotes, qu'un respect pour l'Antiquité, que l'on pourroit appeller en quelque façon superstitieux, a fait conserver jusqu'à ce jour, malgré la confusion qui regne dans le mêlange des drogues qui les composent, & le peu de choix qu'on y a apporté.

Qu'auroit dit *Pline*, s'il eût passé en revue, où s'il eût connu toutes les especes de médicamens qu'on remarque dans la Pharmacie des Anciens? Non seulement on a multiplié les antidotes au point d'en imaginer un pour la plupart des mala-

dies, mais on s'eſt encore étudié à préparer les drogues ſous toutes les formes poſſibles. Delà ſont venus le *Catapotium* des Grecs, ou le *Globulus*, le *Glomeramus* & *Pilula* des Latins; les *Trochiſci* ou *Paſtilli*; l'*Electon pharmacon* ou l'*Eclegma* qui ſe prend en léchant; les *Potiones*, les *Decocta*, l'*Hydromel* ou l'*Aqua mulſa* des Latins; l'*Hydromelon*, l'*Hydroroſatum*, le *Rhodomelon*, l'*Omphacomeli*, le *Myrtites*, l'*Apomeli*, le *Rhoites*, & tant d'autres compoſitions analogues, qui ne différoient que par les ingrédiens qu'on ajoutoit au miel. Suivent les *Onguens* des Anciens, qui n'étoient que des huiles dans leſquelles on faiſoit infuſer les Simples dont on vouloit tirer la teinture; le *Cérélæon*, mêlange d'une très-petite quantité de cire avec l'huile; les *Cérats*, les *Emplâtres*, les *Collyres* nommés aujourd'hui ſuppoſitoires, pour les diſtinguer de ce médicament qu'on emploie pour les yeux, &c.

Mais *Pline* ne ſe borna pas à condamner les remedes compoſés; il déſapprouva encore les Simples qu'on tire des pays étrangers. La nature, diſoit-il, cette bonne mere, cette ſage ouvriere, n'a point fait les emplâtres, les antidotes, les collyres. Les ouvrages de la Nature, ſe trouvent tout faits & tout achevés. Les remedes qui croiſſent dans les pays éloignés, n'y croiſſent pas pour nous. Les ſeuls remedes que la Nature avoue, ſont des remedes familiers, que l'on trouve aiſément, que l'on prépare ſans dépenſe, & qui ſont tirés à peu de fraix, des choſes mêmes dont nous vivons. Ce raiſonnement de *Pline* eſt ſpécieux; il n'en eſt cependant pas moins faux, car il ne peut ſoutenir le parallele des conſéquences que cet Auteur en tire & de celles qu'on peut en tirer. Il faudroit auſſi ſe ſervir de tant d'autres productions de la Nature dans l'état qu'elles ſortent de ſon ſein; & comme la terre ne nous produit pas le pain tel que nous le mangeons, quelqu'un s'aviſeroit-il de dire qu'il vaut mieux ſe ſervir du bled dans l'état qu'on le moiſſonne?

Pline n'eſt pas mieux fondé en ce qui regarde les remedes tirés des pays étrangers. Il ſe peut que ſi nous connoiſſions bien toutes les propriétés des plantes qui croiſſent ſous nos yeux, nous pourrions nous paſſer de la plupart de celles que nous tirons des autres pays: mais étant convaincus combien nos connoiſſances ſont bornées à cet égard, pourquoi refuſerions-nous de profiter de ce qui a été découvert ailleurs? Il eſt vrai que c'eſt un abus d'employer des remedes compoſés, lorſque les médicamens les plus ſimples & purement naturels peuvent ſuffire: mais les malades eux-mêmes ne ſont-ils pas ſouvent la cauſe de cet abus? Et les Médecins ne ſont-ils pas quelquefois dans l'obligation de s'y prêter? Il faut ſatisfaire l'idée d'un malade qui n'auroit aucune confiance à ſon Médecin, s'il ne lui ordonnoit beaucoup de remedes, & en apparence fort compoſés & fort rares. *Galien* rapporte qu'un malade de cette eſpece lui répondit un jour: *Gardez pour les pauvres ce que vous m'ordonnez-là; il me faut quelque remede d'un plus grand prix.* On trouvera ſans doute cette façon de penſer déraiſonnable & ridicule; elle l'eſt en effet: mais bien des malades penſent encore de même dans notre ſiecle. En fait de remedes, ainſi que de pluſieurs autres choſes, le prix tient lieu de mérite chez les perſonnes qui ſe croient pêtries d'un autre limon que le reſte des hommes. Il y a un luxe juſques dans les maladies. Ce ne ſont cependant pas toujours les malades qui exigent des remedes rares & compoſés: les Médecins attachés à la vieille routine, ou plus curieux de feuilleter les Ouvrages Pharmaceutiques

que le grand Livre de la Nature, ne croient rien faire de mieux pour l'honneur de l'Art, pour le soutien de leur réputation, & pour l'avantage des malades, que de recourir à de pareils remedes. Polypharmaques par goût ou par ostentation, ils négligent les médicamens préparés de la main de la Nature, parce qu'ils ne la connoissent, ni dans ses productions, ni dans ses mouvemens.

La Pharmacie s'augmenta considérablement sous les Médecins Arabes; s'ils n'ont pas été plus exacts que les Grecs & les Romains dans le choix des substances qu'ils ont fait entrer dans leurs médicamens, ils ont porté plus de soins dans les préparations qu'ils leur ont fait subir. Il est vrai qu'ils ne sont pas sans reproche à cet égard; mais on ne doit pas moins les regarder comme les restaurateurs de la Pharmacie. Ils ont d'abord fait connoître plusieurs médicamens simples, dont les Grecs n'ont point parlé. Ils ont encore rendu l'usage du sucre plus commun dans la Médecine, au-lieu qu'auparavant on n'employoit presque que le miel. Cette découverte du sucre a donné lieu aux Arabes d'inventer un grand nombre de compositions propres à diminuer l'aversion qu'ont naturellement les hommes pour tout ce qui s'appelle médicament. C'est avec le sucre qu'ils ont fait leurs syrops & leurs juleps, par le moyen desquels ils ont cherché à joindre l'agréable à l'utile. C'est aussi avec le sucre qu'ils se sont avisés de faire ce que nous appellons des Conserves; ils l'ont même fait entrer dans plusieurs de leurs Electuaires ou Confections, entre lesquelles une des plus remarquables est la Confection *Alkermes.* Tous ces médicamens déplaisoient souverainement à *Gui Patin*, qui avoit coutume d'appeller les Apothicaires des *cuisiniers Arabesques.*

Nicolas Myrepsus, un des derniers Auteurs Grecs selon *Freind*, recueillit avec beaucoup de travail toutes les Recettes des médicamens composés qui étoient dispersés dans les Ouvrages des Grecs, des Latins & des Arabes. Il en forma une espece de Pharmacopée universelle qu'il partagea en quarante-huit sections; cette compilation, que *Myrepsus* fit au plus tard en 1300, a été long-tems la regle de toute l'Europe pour la Pharmacie. La Faculté de Médecine de Paris l'adopta dès l'an 1332, mais avec de certaines corrections, & le conserva à son usage jusqu'en 1637, que la vétusté du Dispensaire Grec, les progrès de la Matiere Médicale & de la Pharmacie Galénique & Chymique, sembloient exiger un nouveau Code.

Il s'en falloit de beaucoup que les découvertes des Arabes eussent perfectionné la Pharmacie; on gémissoit de la voir surchargée; & ce ne fut qu'après que la Chymie eut éclairé cet Art de son flambeau, qu'il parut faire des progrès solides. Les travaux des *Charas*, des *Lémery*, des *Quincy* ont mis la premiere main à la réforme; différens grands Hommes s'en sont occupés depuis; mais c'est principalement à l'attention des Corps de Médecine dans la composition de leurs Dispensaires, que nous sommes redevables de l'état de la Pharmacie moderne.

On est cependant encore en droit de se plaindre de la trop grande abondance qu'on a jettée dans cette partie de la Médecine; il semble même que le goût de la Polypharmacie des Arabes se soit perpétué jusqu'à nous. En effet, nous sommes tellement surchargés de médicamens, que l'embarras

de faire un choix convenable aux circonſtances, nous arrache ſouvent des regrets ſur l'immenſité de nos richeſſes en fait de remedes. Tous les jours on travaille à en augmenter le nombre, ſans trop penſer que peu de bons médicamens ſuffiſent au Médecin qui connoît bien l'état de ſon malade.

On a parlé ailleurs du partage de la Médecine en trois Profeſſions; mais l'exiſtence légale des Apothicaires en Europe ne date que depuis peu de ſiecles. Comme ils ſont un des bras du Médecin, ils ont ſouvent coopéré, par leur ſavoir, à enrichir l'Art de guérir de leurs découvertes. Par leur application & leur fidélité, ils ont mérité la conſidération attachée à un état qui fait ſouvent la ſûreté de la Médecine, & qui contribue à ſes ſuccès dans la pratique. La profeſſion des Apothicaires eſt cependant ſuſceptible de différens points de réforme, dont le public tireroit de grands avantages. Le point le plus eſſentiel ſeroit de ne permettre l'exercice de la Pharmacie qu'à des hommes inſtruits & qui auroient fait preuve de leur capacité, de borner même le nombre des Maîtres en proportion de l'étendue & de la population des villes. L'Allemagne nous fournit là deſſus un exemple à ſuivre. Les Apothicaires y jouiſſent de la plus grande réputation; ſi le nombre des Pharmacies y eſt peu conſidérable, & s'il eſt ſagement limité pour chaque ville, il eſt toujours ſuffiſant pour les beſoins des citoyens. Peu importe que la profeſſion des Apothicaires ſoit conſidérée en Allemagne comme une affaire de lucre; pour que le public ſoit bien ſervi, il faut que cette profeſſion puiſſe mettre ceux qui l'exercent au deſſus de l'état d'aiſance. C'eſt le ſeul moyen de garantir les Médecins & les malades de toutes les fourberies, infidélités, négligences, ſubſtitutions, que le peu de fortune des Apothicaires, à raiſon de leur trop grand nombre dans la même ville, rend ſi communes aujourd'hui. Quand on dépend du débit pour vivre, on eſt aiſément tenté d'augmenter ſon profit par des expédiens illicites: le ſentiment & l'honneur ne tiennent pas toujours contre les cris des premiers beſoins.

PHARMACION. Voyez ASCLÉPIADE.

PHAYER, (Thomas) Anglois, étoit de la Principauté de Galles. Il s'appliqua d'abord à l'étude des Loix; mais attiré par goût vers la Médecine, il ne s'occupa plus que de cette Science, en laquelle il reçut le bonnet de Docteur le 21 Mars 1559. Dès l'an 1544 il avoit déja écrit pluſieurs Ouvrages en ſa Langue maternelle, comme ſur la Peſte, ſur le choix des veines pour la ſaignée, & quelques autres. *Phayer* étoit auſſi Poëte; il a même publié *Virgile* en Anglois. *George Matthias* ajoute qu'il mourut dans ſon pays le 12 Août 1560.

PHÉRÉCYDE, Philoſophe qui a été mis au nombre des ſept ſages de la Grece, fut diſciple de *Pittacus* & Maître de *Pythagore.* Il n'étoit point Syrien, comme quelques Auteurs le diſent, mais de l'Iſle de Scyros, l'une des Cyclades, où il naquit vers la XLV Olympiade qui commença 600 ans avant l'Ere Chrétienne. Il fut, dit-on, le premier qui ſoutint que les animaux

ſont de pures machines, & il compoſa un Traité du principe univerſel de la Nature ; il paſſe même pour être Auteur du Livre de *la Diete* qui ſe trouve parmi les Œuvres d'*Hippocrate*. On ajoute que *Phérécyde* eſt l'un des premiers, entre les Grecs, qui aient écrit en proſe.

Ce Philoſophe, dangereuſement malade dans l'Iſle de Délos, eut la conſolation de recevoir la viſite de *Pythagore* qui l'aimoit comme ſon pere. Le diſciple n'eut pas plutôt appris l'état de ſon cher Maître, qu'il s'embarqua & ſe rendit à l'Iſle, où il fit donner tous les ſecours néceſſaires à ce vieillard. Mais le grand âge & la violence de la maladie ayant réſiſté à tous les remedes, *Pythagore* ſe chargea du ſoin d'enſevelir ſon Maître, & repartit pour l'Italie, après lui avoir rendu les derniers devoirs. On dit que *Phérécyde* finit ſes jours par une maladie bien cruelle. Une ſueur épaiſſe ſortit de toutes les parties de ſon corps, & ſe changeant bientôt en une infection affreuſe, elle remplit ſes chairs de vermine : *Pline* rapporte même qu'il en ſortoit des ſerpens ; expreſſion qui doit s'entendre des vers aſſez gros pour en avoir impoſé par leur figure.

PHILALTHEUS, (Lucille) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Campo-Nocera dans le Padouan. Il fit premierement ſa profeſſion à Bologne, d'où il paſſa en 1535 à Naples. C'eſt delà que le Marquis de Vaſti, Gouverneur de Milan, le tira pour l'engager à ſon ſervice en qualité de Médecin; il lui donna toute ſa confiance pendant trois campagnes. *Philaltheus* revint enſuite à Milan, où il demeura pendant vingt-cinq ans ; mais comme il étoit Profeſſeur de la Faculté de Pavie, il ſe rendoit de tems en tems dans cette ville pour y remplir les devoirs de ſa Chaire, qui ne demandoit point apparemment une réſidence fixe. Ce Médecin a mis en Latin le Commentaire Grec de *Simplicius* ſur la Phyſique d'*Ariſtote*, & l'a fait imprimer en Italie. Sa Verſion fut encore publiée à Paris en 1544, *in-fol.* On a de ſa façon :

Conſiliorum de graviſſimis morbis Tomus primus. Il parut à Bâle, mais *Manget* ne dit pas en quelle année. *Tomus ſecundus. Papiæ*, 1565, *in*-8.

Libellus de methodo recitandi curas ad eos qui lauream petunt. Papiæ, 1565, *in*-8. *Spiræ*, 1581, *in*-4.

PHILARETE eſt le même que *Gilbert Fuchs* ou *Gilbert de Limbourg* ; il eut un frere, dont j'ai parlé à l'Article FUCHS (*Remacle*), qui naquit comme lui dans la ville de Limbourg, Capitale du Duché de ce nom. On ne connoît rien des études de ce Médecin ; tout ce qu'on ſait de lui, c'eſt qu'il s'établit à Liege en 1530, que trois Evêques de cette ville, ſavoir George d'Autriche, Robert de Berghes & Gerard de Grosbecque, le chargerent du ſoin de leur ſanté, & que l'un d'eux le pourvut d'un Canonicat de la Collégiale de Saint Paul dans la même ville. Comme *Philarete* jouiſſoit de la plus grande réputation, il ne manqua pas d'occaſions de ſe placer ailleurs. Emmanuel-Philibert, Duc de Savoie, l'invita à paſſer dans ſes Etats, & le Magiſtrat de Louvain lui préſenta, en 1554, la premiere Chaire de Médecine vacante par la mort de *Jérémie Thriverius*. Mais il refuſa tous ces avantages, & leur préféra celui de ſervir à la Cour des Princes de Liege, où il paſſa le reſte de ſa

vie

vie avec la plus grande diſtinction. *Jean Stadius* en a parlé comme d'un homme très-habile dans la Science dont il faiſoit profeſſion. Inſtruit par une longue expérience, éloquent dans ſes diſcours, grave dans ſes manieres, *Philarete* mérita l'eſtime de ſes contemporains, qui le regreterent à ſa mort arrivée à Liege le 8 Février 1567, dans la 63e. année de ſon âge. Il fut enterré chez les Religieuſes de l'Ordre de Saint François, que les Liégeois appellent les *Sœurs de Haſque*. Le jour & l'an de ſa mort ſont exprimés par ce Diſtique numéral, dans lequel on a ſupprimé la valeur de la Lettre D, en l'écrivant en petit caractere :

sEXtô IdUs febrUI MedICUs gILbertUs, In arte
aLtUs et eXCeLLens, fUnere VICtUs obIt.

On a de lui quelques Ouvrages :

Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate & Galeno. Lugduni, 1541, *in*-4.

Polybius, de ſalubri ratione victûs, Latinè verſus & commentariis illuſtratus. Antverpiæ, 1543, *in*-12.

Gerocomice, hoc eſt, Senes ritè educandi modus & ratio. Coloniæ, 1545, *in*-12.

De acidis fontibus Sylvæ Ardennæ, præſertim eô, qui in Spa viſitur, Libellus. Antverpiæ, 1559, *in*-4, avec fig. L'Imprimeur Jean Bellere publia encore cet Ouvrage en François : *Des Fontaines acides de la foreſt d'Ardenne, & principalement de celle qui ſe trouve à Spa*. Anvers, 1559, *in*-4, avec figures. Il y a auſſi une édition Françoiſe de Liege, 1577, *in*-8. Comme *Philarete* fut le premier qui écrivit ſur l'uſage & les vertus des eaux de Spa, *Juſte Lipſe* compoſa ces Vers pour être mis au bas de ſon portrait gravé *in*-4 :

Princeps aquarum, quas ſalubribus venis
Produxit, aut producet alma Natura,
Spadana lympha, alumna Eburonum terræ,
Vires adepta in virus omne morborum ;
Hic nobilem te fecit, & tenebroſô
Oblivionis vindicavit à regno.

PHILETAS, Médecin dont *Galien* fait mention, a paſſé pour être Auteur du Livre de la *Diete* qui eſt dans le Recueil des Ecrits d'*Hippocrate*. Ce Livre eſt auſſi attribué à *Ariſton* : & l'on vient de voir qu'on en a encore fait honneur au Philoſophe *Phérécyde*.

PHILINUS, diſciple d'*Hérophile*, qui vécut dans le XXXVIII ſiecle, étoit de l'Iſle de Cos. *Athénée* nous apprend que *Philinus* avoit écrit touchant les plantes, & qu'il avoit fait quelques Commentaires ſur *Hippocrate*. Il faut qu'il ait enſuite abandonné la doctrine de ce ſavant Maître, puiſqu'il eſt regardé, ainſi que *Sérapion* d'Alexandrie, pour chef de la Secte Empirique.

PHILIPPE, Médecin du XXXVII ſiecle du monde, étoit de l'Arcananie, Province de la Grece. *Quint-Curce* dit qu'Alexandre le grand fut attaqué d'une maladie ſi dangereuſe, que tous ſes Médecins l'abandonnerent, à l'exception de *Philippe* qui ſe fit fort de le guérir. De telles prétentions ne manquent guere d'exciter la jalouſie : mais les ennemis de *Philippe* ne ſe bornerent pas à cette paſſion, ils allerent juſqu'à la calomnie, & firent paſſer à Alexandre des lettres qui portoient que ce Médecin avoit deſſein de l'empoiſonner par le breuvage qu'il vouloit lui faire prendre. Ce Prince fut d'abord en peine de ce qu'il devoit faire dans une conjoncture ſi délicate ; ſoupçonnant néanmoins que ces lettres pouvoient être un artifice des ennemis de *Philippe*, & ſe repoſant d'ailleurs ſur la fidélité de ce Médecin, il prit la réſolution de lui donner à lire l'avis qu'il avoit reçu, tandis qu'il feroit ſemblant de prendre le breuvage. Il imagina ce ſtratagême pour reconnoître s'il paroîtroit quelque changement ſur le viſage de ſon Médecin; mais l'égalité d'eſprit & la contenance ferme avec leſquelles il vit que *Philippe* liſoit les accuſations dont on le noirciſſoit, le perſuada de l'innocence de l'accuſé, & il ne fit point de difficulté de prendre ce remede, qui le guérit.

Ce *Philippe* pourroit bien être le même qui eſt appellé Epirote par *Celſe*; l'Arcananie faiſant partie de l'ancienne Epire. Il ſervit, dit le même Auteur, à la Cour d'Antigonus Gonatas, ſucceſſeur d'Alexandre en Aſie ; mais comme Antigonus ne monta ſur le trône de Macédoine que 48 ans après la mort de ce Conquérant, qui arriva en 3681, il faut ſuppoſer que *Philippe* étoit alors fort âgé.

PHILIPPI, (Guillaume) de la petite ville de Halle dans la Province d'Hainaut, naquit vers l'an 1600. Il fit ſa Philoſophie au College du Lis à Louvain, & il remporta la troiſieme place de ſon cours, à la promotion générale du 30 Octobre 1617. Dès l'année ſuivante, on le rappella dans ce College pour y enſeigner la Philoſophie. Il y occupoit l'une des deux premieres Chaires, & il étoit Licencié en l'un & l'autre Droit, lorſqu'il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de Médecine en 1629. Ce ne fut cependant point à Louvain qu'il prit ſes degrés en cette derniere Science ; il ſe rendit à Douay en 1632 ou 1633, & il s'y fit recevoir à la Licence. De retour à Louvain, il continua de remplir les devoirs de Profeſſeur de Philoſophie, & ne tarda pas à obtenir la Chaire Royale des Inſtitutes de Médecine ; mais on fit quelques difficultés de l'admettre à cette Chaire, lorſqu'il préſenta ſes Lettres Patentes à la Faculté le 23 de Janvier 1635. On refuſa d'accepter ſes Lettres, parce qu'il avoit pris ſes degrés ailleurs ; cependant le 13 de Février ſuivant, on lui permit de commencer ſes Leçons, à condition qu'il ſe feroit aggréger à la Faculté de Louvain.

Philippi s'étoit attiré de plus grandes tracaſſeries au ſujet de ſa Chaire de Philoſophie. Il s'étoit marié avec une Demoiſelle nommée *Eliſabeth Luyckx*, ſans en faire part à ſes confreres du Lis. Ceux-ci l'apprirent par occaſion, & le pourſuivirent par devant le Conſeil de Brabant, prétendant que ſon mariage étoit incompatible avec la charge de Profeſſeur de Philoſophie. Le nouveau marié ſe défendit, & parvint enfin à obtenir une ſentence en ſa faveur ; elle fut pronon-

cée le dernier de Septembre 1630, mais avec cette clause pour l'avenir, que les Professeurs de Philosophie qui se marieroient, seroient privés de leur Chaire. Ceci a toujours été observé depuis, par la raison que l'état de Clerc qui étoit anciennement celui des Membres des Universités, a persévéramment été une condition nécessaire aux personnes qui composent la Faculté des Arts.

Philippi profita long tems du bénéfice de la sentence qu'il avoit obtenue. Il conserva sa Chaire de Philosophie jusqu'au 9 Mai 1650 qu'il l'abdiqua, pour se borner à celle de Médecine, dont il remplit les fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 20 Mai 1665. Ce Médecin n'a rien écrit que les Traités suivans :

Medulla Logicæ. Lovanii, 1661, *in*-4. L'Auteur y renchérit sur les principes d'*Aristote* ; mais le galimatias qu'on y trouve paroissoit alors admirable pour former le goût des jeunes gens.

Medulla Metaphysicæ. Ibidem, 1663, *in*-4.

Medulla Physicæ. Ibidem, 1664, *in*-4. M. *Paquot*, dont les Mémoires m'ont donné cet Article, remarque que ces deux derniers Ouvrages ne sont pas plus moëlleux que le premier.

Jean-Antoine, un des fils du Médecin dont je viens de parler, fut Docteur & Professeur de la Faculté de Droit en l'Université de Louvain.

PHILISTION, Médecin du XXXVII siecle, que *Diogene-Laërce* fait originaire de Sicile, étoit de Locres suivant d'autres. Il a passé pour Empirique, comme le remarque l'Auteur du Livre intitulé : *Subfiguratio Empirica*, qui est attribué à *Galien* ; &, selon *Athénée*, il a écrit touchant la maniere d'apprêter les viandes. Tout ce qu'on sait de lui d'ailleurs, c'est qu'on voit, par les fragmens de ses Ouvrages, qu'il faisoit servir la respiration au rafraîchissement de la chaleur naturelle ; que des quatre qualités premieres, le chaud, le froid, l'humide & le sec, il croyoit que les unes étoient actives & les autres passives ; qu'il avoit inventé une machine pour réduire les luxations, & que dans les ulceres anciens & sordides, il faisoit usage du chou broyé, ou en décoction, avec la farine d'orge. *Philistion* eut quelques disciples, entre autres, *Eudoxe* le Cnidien ; il eut aussi un frere qui est cité par *Cœlius Aurelianus* sans le nommer autrement.

PHILOLOGUS, (Thomas RANGONUS dit) étoit de Ravenne, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise. Il étudia la Médecine à Padoue, où il remporta les honneurs du Doctorat; delà il passa à Ferrare, & pendant qu'il y faisoit sa principale affaire de la pratique de son Art, il voulut relever ses connoissances par celles de l'Astrologie & des Mathématiques, auxquelles il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur. Mais comme sa profession lui étoit d'une foible ressource dans cette ville & qu'il en tiroit trop peu de parti pour vivre convenablement, il se rendit à Venise, où il fut tellement suivi, qu'il amassa des richesses considérables. Suivant l'Historien de l'Université de Padoue, *Philologus* y obtint, en 1496, une Chaire, de laquelle il passa à celle d'Astronomie qu'il ne remplit que pendant cinq ou six ans; il l'abandonna en 1520, pour ne plus s'occuper que de la pratique de la Médecine. Suivant le même Historien, qui a été le guide de *Manget* & d'*Astruc*, *Philologus* mourut en 1557, à l'âge de près de 90 ans. *George*

Matthias fixe différemment les principales époques de la vie de ce Médecin; car après l'avoir fait paſſer à Veniſe en 1520, il ajoute qu'il obtint une Chaire à Padoue en 1558, & qu'il mourut en 1577.

La maiſon que *Philologus* avoit à Padoue, fut convertie en College pour trente-deux Ecoliers, ainſi qu'il étoit ordonné par ſon teſtament. Mais ſes bienfaits ne ſe bornerent point à cette diſpoſition; comme il avoit autant à cœur les progrès des Sciences que l'avantage de ceux qui s'y appliquent, il enrichit encore la Médecine par différens Ouvrages de ſa compoſition. Voici leurs titres:

Liber de omnibus modis curandi Morbi Gallici. Venetiis, 1538, *in*-4, 1545, 1575, *in*-8.

De vita hominis ultra 120 *annos producendâ. Ibidem*, 1553, 1560, *in*-4. Ce Traité fut traduit en Italien & parut en cette Langue l'an 1566, *in*-8.

De vita Venetorum commodâ. Ibidem, 1558, *in*-4.

De modo collegiandi. Venetiis, 1565, 1574, *in*-8.

De microcoſmi affectuum, Maris, Fœminæ, Hermaphroditi, Gallique miſeriâ. Ibidem, 1575, *in*-8. Comme les trois derniers Ouvrages ont été publiés après l'an 1557, ils ſemblent confirmer l'opinion de *Matthias* ſur la mort de *Philologus* en 1577, s'il eſt vrai qu'il n'y ait point d'édition antérieure.

PHILOMIDES, Médecin du XI. ſiecle, fut diſciple d'*Aſclépiade*. Il étoit de Dyrrachium; mais comme il y avoit anciennement deux villes de ce nom, l'une en Macédoine, & l'autre en Laconie qui faiſoit partie du Péloponneſe, on ne ſait pas dans laquelle il prit naiſſance. Il eſt au moins conſtant qu'il fit honneur à ſa patrie par les Ouvrages qu'il compoſa ſur la Médecine & qui ſont en quarante-cinq Livres.

PHILON de Tarſe, Médecin que l'on croit avoir vécu dans le XI. ſiecle, ſous l'Empire d'Auguſte, eſt Auteur du *Philonium*, cet électuaire calmant qui ſe trouve encore aujourd'hui dans les boutiques de nos Apothicaires, mais que les Codes Pharmaceutiques ne diſpenſent pas comme cet ancien Médecin. *Philon* en a décrit la compoſition en vers élégiaques & d'une maniere ſi énigmatique, qu'il falloit bien poſſéder la Mythologie ou la Fable, pour deviner ce qu'il vouloit dire. Voici comme il s'explique: *Prenez* des cheveux roux & odorans du jeune garçon, dont le ſang eſt encore répandu dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dragmes que nous avons de ſens;

Du Nauplium Euboïque, une dragme;

Autant du meurtrier du fils de Menætius que l'on conſerve dans des ventres de brebis;

Ajoutez vingt dragmes de flammes blanches, & autant peſant de feves de pourceaux d'Arcadie;

Avec une dragme de la plante qui eſt fauſſement appellée racine & qui vient d'un pays nommé à cauſe de Jupiter Piſſéen;

Ecrivez *Pium* & ajoutez à la tête de ce mot l'article maſculin des Grecs: prenez dix dragmes de cette derniere drogue, & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des filles du Taureau d'Athenes.

Galien nous donne l'explication de cette énigme, qui se réduit à ceci. Il faut prendre du Safran, du Pyrethre, de l'Euphorbe, du Poivre blanc, de la Jusquiame, du Spica Nardi & de l'Opium, le poids qui est marqué de chaque drogue, & incorporer tout cela avec du Miel Attique.

Plusieurs Médecins ont suivi l'exemple de *Philon* & se sont expliqués d'une façon aussi obscure que lui; cette manie passa même jusqu'au siecle de *Paracelse* qui créa des mots nouveaux & qui s'en servit dans la description de plusieurs médicamens. Les Livres de Chymie sont encore remplis de semblables baragouins, & les Auteurs des XV & XVI siecles ont d'autant plus volontiers adopté ce langage, qu'il servoit de voile au mystere qu'ils aimoient tant dans leurs procédés, & qu'il relevoit, aux yeux du peuple, le ton renchéri qu'ils mettoient jusques dans les plus petites choses. Si l'on ne regarde que l'intérêt personnel de ces Ecrivains, on trouvera qu'ils ont eu raison d'employer des expressions qui n'étoient bien connues que d'eux; parce que cette méthode leur valut la considération dont le public honore communément tout ce qui a l'air mystérieux. Mais si l'on considere l'Art, on verra combien de pareilles supercheries en ont retardé les progrès. Aujourd'hui que les Médecins se sont mis à la portée de tout le monde dans leur langage & leurs écrits, ils en sont moins considérés de cette portion d'hommes qui pense comme le peuple; en revanche, leurs talens & leurs succès parlent bien avantageusement pour eux chez les personnes qui ne se refusent point aux lumieres du siecle dans lequel nous vivons.

Galien parle d'un autre *Philon* qui étoit de la Secte Méthodique, & qu'il ne faut pas confondre avec le précédent; car on sait qu'il y a eu un *Philon* Méthodique qui vécut dans le deuxieme siecle du tems de *Plutarque*, dont il fut l'ami.

PHILONIDES, Médecin qui est cité par *Scribonius Largus*, *Galien* & *Marcel* l'Empirique, naquit à Catania en Sicile, & mourut avant que Tibere montât sur le trône des Empereurs Romains, c'est-à-dire, avant l'an 14 de salut. *Pacchius Antiochus* avoit étudié sous lui. On attribue à *Philonides* un Traité des fievres qu'on a inséré dans la Collection de Venise; & *Athénée* parle d'un Livre sur les couronnes & les onguens de la façon de ce Médecin. Cependant *Manget* paroît en douter: il dit que ce Livre pourroit bien appartenir à *Philomides* de Dyrrachium.

Manget a cité un autre *Philonides* dans sa Bibliotheque. Celui-ci étoit d'Enna, ville située au milieu de la Sicile, où il y avoit anciennement un Temple dédié à Cérès. Il a écrit, selon *Dioscoride*, un Traité de l'Ellébore blanc; il en a même composé un autre plus étendue sur la Médecine, puisque *Galien* fait mention du XVIII Livre de cet Ouvrage.

PHILOSOPHES (Les) ne se mêlerent pas plutôt de la Médecine, qu'ils y introduisirent le *Raisonnement*. Jusques-là on avoit vu les Médecins, ou si l'on veut, comme dit M. *Dujardin*, page 139 de son Histoire que je vais citer, « les Chirurgiens exercer un Art muet, ou marcher à la lueur incertaine & » trompeuse de la simple routine. Maintenant, les Philosophes vont faire de

» l'étude du corps humain & de sa nature une portion de leur domaine ; ils
» regarderont cette intéressante étude comme le résultat de la sagesse : car,
» disoit expressément *Démocrite*, l'objet de la Médecine est de guérir les maux
» corporels, & celui de la sagesse de guérir les maladies de l'ame. On verra
» donc les Philosophes porter dans l'Art de guérir le jargon de leur Physique ;
» ils donneront le plus souvent leurs hypotheses pour des faits, & leurs rêve-
» ries pour des découvertes. Sans avoir plus de connoissances anatomiques
» que leurs prédécesseurs, ils oseront expliquer les ressorts & les mouvemens
» compliqués de notre machine ; enfin ils se perdront en raisonnemens. Mais
» avons-nous droit de leur faire un crime de leurs erreurs ? Ils nous ont frayé
» la route ; leurs fautes mêmes ont instruit nos peres, & les ont empêchés d'en
» faire de semblables. C'est ainsi que la raison s'épure, que les connoissances
» se développent, que les Sciences & les Arts s'avancent insensiblement vers
» la perfection. Nous avons cette obligation à *Pythagore* & à ses disciples. A
» la vérité, ce Philosophe négligeoit trop l'expérience par l'orgueilleuse déman-
» geaison de tout expliquer ; mais il faut peut-être aller quelquefois au delà du
» but, pour frayer des routes nouvelles & faire entrevoir quelques vérités utiles. »

C'est donc aux Philosophes que nous devons cette partie de la Médecine qu'on appelle *Physiologie*, qui traite particulierement du corps humain tel qu'il est dans son état naturel, qui cherche à rendre raison des fonctions de ce corps, en examinant ses parties & tout ce qui à rapport à sa structure. Cette révolution arriva vers la dixieme année du XXXV siecle. Mais la Philosophie & la Médecine s'étant étendues par les connoissances qu'on avoit acquises pendant le terme d'environ 110 ans, qui s'écoulerent entre le tems de *Pythagore* & celui auquel commença la guerre du Péloponnese, il fallut nécessairement partager ces deux Professions, chacune pouvant occuper un homme tout entier. *Hippocrate* fut le premier qui entreprit ce partage ; il en sentit le besoin, quoiqu'il ne se fût pas tenu simplement à cette sorte de Médecine qui étoit héréditaire dans sa famille, & qu'il eût pénétré dans la Philosophie aussi avant qu'aucun homme de son tems.

Ce pere de la Médecine remarqua que les Philosophes qui s'étoient mêlés de cet Art avant lui, avoient été forts en raisonnemens, mais d'une ressource bien foible du côté de l'expérience ou de la pratique. Il déclara donc qu'il ne s'ensuivoit pas que pour être Philosophe l'on fût Médecin, à moins que d'avoir fait une étude particuliere du corps humain, de s'être instruit de divers changemens qu'on y observe tant en santé qu'en maladie, & d'avoir appris les moyens de le conserver & de le rétablir. Il déclara encore, que ces connoissances ne pouvant s'acquérir que par une longue expérience, il falloit pour cela un homme tout entier, qui devoit quitter le titre général de Philosophe pour prendre le nom de Médecin, sans qu'il s'abstînt pour cela de philosopher dans sa profession.

Les fils d'*Hippocrate*, *Polybe* son gendre, *Praxagore* & *Dioclès*, suivirent le systême de ce grand Maître, & ne s'appuyerent pas si fort sur le raisonnement, qu'ils n'y joignissent l'expérience qui fit toujours le principal fondement de leur Art. Mais la plupart des Médecins qui vinrent immédiatement

après eux, ne les imiterent pas ; car au-lieu de chercher à soutenir, par des raisons solides, les remedes que l'expérience de leurs prédécesseurs avoit autorisés, ils ne raisonnerent au contraire que pour décrier ces mêmes remedes, & firent tous leurs efforts pour renverser en un moment ce que l'expérience de plusieurs siecles avoit établi. Ils firent néanmoins une chose qui fut très-utile ; comme ils s'appliquerent fortement à l'Anatomie, ils pousserent cette partie de la Médecine beaucoup plus loin qu'on n'avoit fait auparavant.

Une des grandes causes qui a si long-tems arrêté les progrès que l'Art de guérir pouvoit faire & qui a détruit ceux qu'il avoit déja faits, fut le penchant des Philosophes de toutes les Sectes à suivre les écarts de leur imagination. Les inconvéniens qui en ont résulté, prouvent assez combien il étoit important de suivre le plan d'*Hippocrate*, & combien nous avons à regreter qu'on ne l'ait pas toujours suivi. On eut le chagrin de voir de misérables hypotheses, des distributions futiles, des causes occultes, un jargon inintelligible, substitués aux observations exactes, aux détails des faits & aux expériences confirmées par des événemens certains. Il est vrai que les Médecins ont eu, dans tous les siecles, un nombre de cures heureuses pour justifier les hypotheses philosophiques sur lesquelles ils avoient appuyé leur pratique ; mais de quel poids peut être cette preuve, quand on n'ignore pas qu'il y a des incommodités si légeres, que la Nature les guérit en dépit des mauvaises manœuvres du Médecin, & des tempéramens si vigoureux, qu'ils résistent aux remedes les plus actifs ? Ce qu'il faudroit démontrer en faveur des systêmes, c'est que leurs auteurs & leurs partisans ont conservé la vie à un grand nombre de malades, en comparaison de ceux à qui ils n'ont pu apporter des secours efficaces.

Mais qu'est-il besoin d'établir une démonstration qui sera toujours litigieuse ? Les preuves que nous avons de l'insuffisance des Théories sont si multipliées, qu'on est obligé d'avouer que la Médecine ne peut jamais se perfectionner que par des observations judicieuses, d'après lesquelles on pourra raisonner avec sûreté. Si l'on prend le contrepied, on travaille à pure perte ; il ne faut point, dit *Baglivi*, tendre le cordeau suivant les pierres qu'on a posées les unes sur les autres, mais il les faut arranger ces pierres dans la ligne tracée par le cordeau. Semblables au maçon inexpérimenté qui éleve une muraille qui s'écroulera bientôt, parce qu'elle est hors de plomb, ceux qui donnent un libre cours à leurs imaginations avant que d'avoir observé, doivent s'attendre qu'ils ont élevé un édifice de peu de durée. En effet, que sont devenus tous ces systêmes qui ont paru depuis que la Médecine a été réduite en Art ? En se succédant les uns aux autres, ils se sont détruits mutuellement. Que sont devenus en particulier ceux que les Médecins du XVIIe. & du XVIIIe. siecle ont imaginés comme à l'envi les uns des autres ? Ils ont disparu avec leurs Auteurs, & quelquefois ceux qui les avoient mis au jour, ont eu assez de bonne foi pour en avouer publiquement l'insuffisance. Que doit-on penser des systêmes, quand on voit celui de *Boerhaave*, cet homme si sage, si modéré, si savant, déja méprisé de nos jours ? Voici comme parle à ce sujet le Traducteur du Traité de la dyssen-

terie par *Zimmermann*, page X de sa Préface : *il seroit à souhaiter que toutes les maladies fussent présentées de même dans les Ouvrages de Médecine. Il est moins facile de se tromper après des faits, qu'avec des hypotheses physico-chymiques, telles que celles qui font la base des Aphorismes de* Boerhaave. *Sans le disciple, je crois que le maître ne seroit plus guere lu aujourd'hui* Il y auroit bien à rabattre de cette censure, si l'on se donnoit la peine de l'analyser.

Nos Théories de nouvelle date valent-elles mieux ? Elles supposent à la vérité beaucoup de génie ; elles ont même été appuyées d'autorités dignes de considération ; mais parce qu'elles n'étoient point fondées sur la Nature, les meilleures se sont trouvées défectueuses, & l'Art qu'elles devoient perfectionner, suivant l'intention de leurs auteurs, en est devenu moins certain, comme il arrive toujours lorsqu'on se détourne de la route qui seule peut conduire au vrai. Il y auroit bien de la gloire pour un Médecin qui pourroit guérir les maladies avec la même facilité, que les autres se sont imaginés les pouvoir expliquer. Mais entre la Théorie & la Pratique il y a bien de la différence, & si l'on n'est extrêmement attentif aux symptômes, sur-tout dans les maladies aiguës, quelque savant que soit un Médecin, il est impossible que sa pratique soit bonne. Ne craignons point de présenter ici la pensée de l'ingénu & célebre *Gaubius*, & par la crainte de diminuer la force des expressions, en les traduisant, rendons-les telles qu'on les lit dans la Préface de sa Pathologie : *Scilicet pulchrum est rerum quarumvis reddere rationem posse, nod os difficiles ingenii acumine solvere, locis obscuris, ubi prudentia, errorem aut præcipitium metuens, timidô pede incedit gradumve sistit, solem quasi manibus gestare : pulchrius etiam, quæ sensuum aciem cautæque rationis solertiam fugiunt, naturæ arcana conjecturis & quâdam veluti divinatione explicare, ut qui per somnium detegat, quod vigilanti incomprehensibile sit : pulcherrimum denique, systema concinnare atque apponere totum teres, rotundum, omnibusque numeris absolutum, in quo tirones nihil non exæquatum inveniant. Laudarem & ego, si morbi opinionum commentis cederent ; si quò loquacior Medicus, eò perfectior esset ; si ad hypothesin sese natura flecti fingique sineret : saltem ferenda putarem, si sola Medicum contemplatio faceret, neque cum Praxi Theoria aliquid haberet commune, suisve erroribus, sibi servatis, morborum curationes non contaminaret. Verùm nimis profectò manifestum est quam plurima, nec parvi momenti, mala ex hoc fonte in artium præstantissimam invehi. Quodsi tristissimas mecum reputo, quæ ex incauto pertinacique hypothesium atque falsorum dogmatum usu in facienda Medicina profluunt, consecutiones, tot sanitates perversô regimine pessumdatas, tot morbos incongruâ medicatione in longum protractos, tot illatas mortes ; non sinè animi dolore quandoque dubius hæreo, plus ne emolumenti, an noxæ, humano generi medendi scientia afferat. Sed mitto hæc, ne ejus osoribus nimio plus instructis arma ministrem.*

Mais que de raisons n'a-t-on pas de se plaindre des Médecins Systématiques ? C'est sur eux que doivent tomber tous les propos qu'on tient sur le compte de la Médecine, cet Art immuable, éternel, fondé en principes certains, & toujours salutaire. Si l'on mettoit d'un côté tous les Ouvrages qui ont été écrits sur la Théorie, & que de l'autre, on y plaçât tout ce qui a uniquement rapport à la Pratique, on auroit peine, dans un Art où il ne s'agit purement que de guérir les maux attachés à l'humanité, à deviner les motifs d'une

d'une inégalité ſi marquée dans les partages. On ſeroit encore plus embarraſſé de déſigner la deſtination de ces Livres multipliés de Théorie ſyſtématique, & ſi c'eſt pour faire face, ou pour ſuppléer aux beſoins de la Pratique qu'ils ont été publiés. Outre ces déſavantages, les Théories ne s'accordent point entre elles & ne peuvent guere prétendre de s'accorder jamais. De toutes les Sciences, la Médecine eſt cependant celle qui ſouffre le moins impunément les altercations, les doutes ou l'erreur. D'ailleurs, la diſtance eſt immenſe entre la ſpéculation la plus ſublime & la pratique la plus ſimple, pour l'uſage qui doit en réſulter. A laquelle appartient-il de tracer le plan de conduite qui doit ſervir de regle à l'autre? Dans la Théorie, les eſprits ſont partagés comme les opinions. Le conflit de ſentimens, la multiplicité de connoiſſances idéales peut enfanter des doutes, & rarement s'ouvrir une route sûre juſqu'à la vérité. La Pratique unie dans ſa marche n'arrête ſes regards que ſur un objet; elle ne s'en tient qu'à ce qu'elle touche & à ce qu'elle voit. Chez elle rien n'eſt gratuit, rien n'eſt arbitraire. Dans la Théorie, ſouvent le talent de la parole, manié avec art, avec éclat, avec autorité, ſubjugue nos eſprits, quelquefois ſans nous donner le tems de nous reconnoître : ſéduits par les plus ſpécieuſes apparences, nous adoptons ſans balancer. Dans la Théorie, ce ſont les ſubtilités des raiſons qui priment; au lit des malades, c'eſt la juſteſſe du raiſonnement qui prévaut. Là rien n'en impoſe; la vérité ſe préſente ſeule, nue, ſans appareil : en Théorie, ſouvent elle ſe ſouſtrait aux yeux de ceux qui la cherchent par la façon même dont on s'y prend pour la chercher. On croit en Théorie qu'il eſt toujours glorieux d'apprendre ou d'imaginer. Eclairé dans la Pratique par le flambeau d'une ſaine expérience, on s'eſtimeroit trop heureux d'oublier ce qui doit devenir inutile ou nuiſible à la guériſon des malades. Il eſt vrai qu'un Médecin pourra ſe faire de la réputation par ſa Théorie; mais il ne ſera jamais grand Médecin ſans l'obſervation, qui eſt tout dans notre Art. Qu'on ne s'imagine point qu'il faut avoir vieilli dans la pratique, pour acquérir l'expérience néceſſaire au traitement des maladies; on peut être jeune & fort expérimenté, parce qu'on a puiſé dans les bonnes ſources, qu'on a profité des obſervations d'autrui, & qu'on a le précieux talent de voir & de bien voir par ſoi-même. Quelle différence entre l'homme qui ſait peſer & réfléchir, & celui qui ne ſait qu'imaginer & parler. S'agit-il d'ordonner dans la chaleur de la diſpute ou dans l'oiſiveté du Cabinet? C'eſt-là où le ſpéculateur a toujours dix recettes à choix pour chaque période d'une maladie aiguë. Au lit du malade, le Médecin Praticien n'en a qu'une qui marque. Point d'alternative, point de répit. S'il n'a pas rencontré la bonne, ce malade, victime de la mépriſe, la payera peut-être de ſa vie. *Sydenham* ne brilloit en rien moins qu'en Théorie, mais *Sydenham*, attentif obſervateur de la Nature, faiſoit vingt viſites à ſon malade & une ſeule ordonnance. On doit convenir que dans toutes les maladies, il y a toujours quelque choſe qui demande une attention particuliere, dont le défaut a ſouvent coûté la vie à la perſonne, à qui on auroit pu la ſauver. C'eſt pour cela que *Celſe* a obſervé, à la fin du deuxieme chapitre du ſecond Livre, qu'il y a des choſes ſi particulieres à certains malades, que ſi l'on néglige d'y faire attention, il eſt bien difficile de connoître

l'iſſue de leurs maux. Tout ce que je viens de dire d'après de célebres Ecrivains, dont je ne ſuis que l'écho, n'exclut cependant point la ſpéculation. Il faut de la Phyſique, il faut de la Théorie ; on en a toujours eu, mais elle doit être ſaine. Elle ne la devint & l'on n'en connut les fruits, que quand il fut permis aux Profeſſeurs d'avouer qu'ils ignoroient quelque choſe. Le célebre *Gaubius* a uſé de cette permiſſion dans ſon excellente Pathologie : on devroit l'imiter.

Perſonne ne peut révoquer en doute que les mêmes moyens qui ont donné l'origine à un Art & qui ont favoriſé ſes progrès, ne duſſent auſſi le porter au degré de perfection dont il peut être ſuſceptible. Or le berceau & l'école de la Médecine ſe trouvent dans l'obſervation, & cet Art eſt celui de tous ceux, que nous connoiſſons, qui ſoit le plus dans le cas d'en attendre des avantages. Ce n'eſt que depuis qu'on s'eſt remis à obſerver, qu'on l'a vu s'élever au point où il eſt aujourd'hui, & ce ne peut être que par des obſervations commencées, ſuivies, achevées avec les précautions requiſes, qu'il eſt en état de parvenir à ce degré de certitude, qui lui aſſigneroit enfin ſa place parmi les Sciences qui jouiſſent des prérogatives de l'évidence & de la démonſtration. L'obſervation eſt ſans contredit la partie la plus importante de la Médecine, mais c'eſt auſſi la plus difficile; c'eſt vraiſemblablement pour cette raiſon que nous avons en ce genre un ſi petit nombre d'Ouvrages dignes d'être lus. Quelle différence entre les Ecrits d'*Hippocrate* & ceux de quelques-uns des plus habiles Médecins modernes? En remontant juſques aux ſiecles les plus reculés, on voit avec plaiſir que le but de nos premiers Légiſlateurs a été d'aſſurer à la Médecine un dépôt de connoiſſances, qui ſoit la baſe de ſa certitude. Qu'on en juge par les monumens reſpectables qui nous reſtent & qui ſont les fruits de leur génie obſervateur. Aſſidus au lit des malades, ils ſembloient ne le quitter, que pour mettre par écrit l'hiſtoire des phénomenes, du cours, de l'heureux ou funeſte événement des maladies, de l'application des remedes & de leurs effets. Interpretes de la Nature, dont ils peignoient les mouvemens, la vérité s'exprimoit par leur bouche : ce n'eſt plus qu'aux dépens de cette même vérité qu'ils n'ont plus été imités. Si l'on s'en étoit tenu au plan ſage que nous avoient tracé *Hippocrate*, *Galien*, *Arétée*, *Alexandre Trallien*, &c, nous n'aurions plus de regrets ſur le paſſé, plus de plaintes ſur le préſent, moins de ſouhaits à former pour l'avenir.

Ce n'eſt pas, il eſt vrai, une choſe facile, médiocre & commune, que de connoître ce qui mérite d'être obſervé, & de ſavoir donner un ordre méthodique & commode à ſes obſervations. Si un Médecin n'a pas un grand amour pour ſa profeſſion, s'il n'eſt pas en même tems un homme de probité & d'eſprit, il n'eſt point du tout étonnant de le voir marcher ſur les pas des autres, ſans ſe mettre en peine de chercher, hors de la routine qu'il ſuit, ce qui peut ſervir à perfectionner ſon Art. La puſillanimité, le défaut de courage, la pareſſe, nous portent à une lâche & ſervile imitation. Les autres, dit-on, ſe ſont comportés ainſi : pourquoi n'agirions-nous pas comme eux? L'expérience journaliere nous fait voir que pour ſe diſtinguer dans l'Art de guérir, ces ſortes de connoiſſances ne ſont point néceſſaires; pourquoi nous donnerions-nous de la peine pour acquérir ce qui nous eſt inutile? Ainſi penſent ceux qui ne ſont point apparemment réflexion, qu'un

homme ne doit jamais entreprendre de pratiquer la Médecine, s'il n'eſt réſolu de l'exercer le mieux qu'il eſt poſſible, ſans aucun égard à ce que font les autres & ſans ſe conformer aveuglément à l'uſage. Les vues d'intérêt, celles d'une réputation promptement acquiſe, doivent moins toucher l'ame du Médecin, que le plaiſir de faire ſon devoir & de le faire bien, que la ſatisfaction d'être utile aux hommes & de ſuivre une route qui tend à la perfection de ſon Art. Il faut l'aimer cet Art & l'aimer paſſionnément, pour parvenir à s'y diſtinguer; ſinon, on végete dans le cercle des connoiſſances communes: on voit des malades, mais on n'eſt pas Médecin.

PHILOTAS, Médecin natif d'Amphiſſa, vécut dans le quarantieme ſiecle, ſous l'Empire d'Auguſte. Il fit ſes études à Alexandrie lorſqu'Antoine y demeuroit, & *Plutarque*, de qui l'on tient cette circonſtance, ajoute que *Philotas*, ſoupant un jour avec le fils de Marc Antoine le Triumvir, déconcerta un certain autre Médecin qui étoit de la compagnie & qui ſe rendoit à charge à tout le monde par ſa préſomption, en lui faiſant ce ſophiſme:

Il faut boire de l'eau froide, quand on a un peu de fievre;
Or tous ceux qui ont la fievre, ont un peu de fievre:
Donc il faut donner de l'eau froide à tous ceux qui ont la fievre. Ce Médecin, qui apparemment n'étoit pas grand Logicien, demeura muet; & le fils d'Antoine en eut tant de plaiſir, qu'il fit préſent à *Philotas* de tous les vaſes d'argent, dont le buffet étoit chargé.

Galien parle d'un autre *Philotas* qui avoit décrit en vers la compoſition d'un médicament; celui-ci eſt appellé le compagnon de *Criton* qui vivoit ſous Trajan. On trouve dans *Celſe* la compoſition d'une emplâtre céphalique, qu'il attribue à un *Philotas*.

PHILOTHEUS. Voyez NIPHUS.

PHILOTIME, diſciple de *Praxagore*, vécut dans le XXXVIIe. ſiecle. On ne ſait rien autre choſe de ſes ſentimens, ſi ce n'eſt qu'il ſuivoit ceux de ſon Maître: non content d'ôter au cerveau l'origine des nerfs, & au cœur celle des arteres, il aſſuroit encore que l'un & l'autre ſont inutiles. *Galien*, qui nous apprend combien il trouvoit cette opinion de *Philotime* ſinguliere, convient cependant qu'il avoit fait des découvertes en Anatomie & en Chirurgie. *Celſe* cite ce Médecin comme un Auteur grave, au Chapitre XX de ſon huitieme Livre. C'eſt au ſujet de la luxation du *fémur*, dont la réduction, dit-il, eſt difficile ou ne ſe ſoutient guere. Il en eſt, ſuivant cet Ecrivain, qui prétendent que cet os ne peut jamais être contenu dans ſa loge naturelle après qu'on l'y a remis; mais il ajoute qu'*Hippocrate*, *Dioclès*, *Philotime*, *Nileus* & *Héraclide* de Tarente aſſurent d'y avoir réuſſi.

PHILOXENE eſt encore cité par *Celſe*, au ſujet de la Chirurgie. Il dit que cet Art, s'étant répandu depuis qu'*Hippocrate* en avoit traité, fut enſeigné par des Profeſſeurs particuliers; qu'il fit même beaucoup de progrès en Egypte ſous *Philoxene*, dont les Ouvrages contenoient tout ce qu'on ſavoit alors de mieux ſur cette partie de la Médecine. Les Auteurs ne diſent rien de poſitif ſur le tems

auquel *Philoxene* a vécu ; il eſt cependant probable qu'il a ſuivi *Hippocrate* de près.

PHOCUS, fils d'*Ornytion* & petit-fils de *Siſyphe*, eſt compté entre les Médecins qui ont vécu du tems de la guerre de Troye, pour avoir guéri Antiope qui étoit devenue furieuſe. La reconnoiſſance engagea cette dame à lui donner la main.

PHOCYLIDES (Jean) eſt un de ces Savans du XVII ſiecle, à qui la fureur de changer de nom, fit prendre celui qu'on vient de marquer. Son pere, qui s'appelloit *Fokke Hansken* ou *Focco Joannis*, étoit fils de *Jean Folkers*, petit-fils de *Folker Meynaerds*, arriere-petit-fils de *Meynaerd* ; & notre Auteur, pour continuer cette filiation, fut nommé *Jean Fokkens*, avec le ſurnom de *Holwarda*, qui lui fut donné par rapport au village de Holwerden en Friſe, où il naquit le 19 Février 1618. Il fit toutes ſes études à Franeker, ſa Philoſophie ſous *Arnould Verhel*, ſon cours de Mathématique ſous *Adrien Metius*, celui de Médecine ſous *Ménélas Winſemius*. Il étoit Profeſſeur extraordinaire de Logique depuis un an, lorſqu'il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 19 Août 1640. *Phocylides* ſe jetta bientôt dans la pratique ; mais comme il paſſa le reſte de ſa vie à étudier les Mathématiques & à enſeigner la Philoſophie, on voit aſſez que les malades ne furent pas les premiers objets de ſon occupation. Ce ne fut point auſſi par la Médecine qu'il ſe diſtingua ; & ceux qui ont parlé de lui, ſe bornent à dire qu'il étoit bon Mathématicien & habile Philoſophe pour ſon tems. Une langueur, qui lui ſurvint en 1650, l'emporta le 22 Janvier de l'année ſuivante. M. *Paquot*, de qui j'ai tiré cet Article, donne à ce Médecin les Ouvrages dont voici les titres :

Diſſertatio Aſtronomica in Lansbergium. Franekeræ, 1640, *in*-12.

Epitome Aſtronomiæ reformatæ. Ibidem, 1642, *in*-12.

Sciagraphia Logicæ generalis. Ibidem, 1643, *in*-12.

Collegium Logicum, *Diſputationibus duodecim. Ibidem*, 1646, *in*-12.

Elementale Logicum. Ibidem, 1648, *in*-12.

Le miroir du monde, ou la deſcription du globe terreſtre par *Sébaſtien Francus.* Ce Traité parut en Flamand ; mais *Phocylides* avoit pris ſoin de le corriger, d'y joindre ſes propres remarques, & de l'enrichir de courtes deſcriptions géographiques.

Philoſophia naturalis, *ſive Phyſica vetus-nova. Harlemi*, 1651, *in*-12.

Aſtronomie Friſonne. En Flamand. Harlem, 1652 & 1663, *in*-12.

PHRISIUS. Voyez FRISIUS.

PIANERO, (Jean) Médecin natif de Quinzano près de Breſſe, ſe diſtingua, dans le XVI ſiecle. L'Empereur Maximilien II l'appella à ſa Cour, où il demeura pendant quelque tems : mais dès qu'il eut rempli l'objet pour lequel il avoit été mandé, il retourna dans ſa patrie, & il y mourut vers 1570, âgé de plus de 90 ans. On dit que ce Médecin a compoſé divers Ouvrages ; cela peut être ; je n'en ai cependant vu aucun cité par les Bibliographes que j'ai conſultés.

PICCOLHOMINI, (Archange) Médecin & Profeſſeur d'Anatomie en l'Univerſité de Rome, étoit de Ferrare, où il naquit en 1526. C'eſt ainſi que je l'ai marqué dans la premiere édition de ce Dictionnaire, qui contient aſſez de fautes, ſans que M. *Goulin* en multiplie le nombre, ainſi qu'il a fait à la note de la page 93 de ſa Lettre à M. *Fréron*. Il y reproche à M. *Portal* d'avoir mis la naiſſance de *Piccolhomini* en 1556; c'eſt une erreur, mais l'Hiſtorien de l'Anatomie l'a corrigée dans ſon premier ſupplément, page 602 du cinquieme volume. Il lui reproche encore d'avoir eu le malheur de copier *Manget* & moi, qui l'avions dit avant lui; mais *Manget* ne dit mot de l'année de la naiſſance de *Piccolhomini*, & quant à moi, je l'ai bien expreſſément fixée en 1526. C'eſt ainſi qu'on s'oublie quelquefois dans la chaleur de la compoſition. J'eſpere que M. *Goulin* ne me ſaura pas mauvais gré d'avoir fait cette remarque; elle ne diminue rien de la reconnoiſſance que je lui dois pour les lumieres qu'il m'a communiquées par ſes *Mémoires*.

Si l'on en croit *Riolan*, *Piccolhomini* fut plutôt Philoſophe qu'Anatomiſte; *Haller* ſoupçonne même, par l'inexactitude des figures qui ſe trouvent dans ſes Ouvrages, qu'il n'a jamais, ou que bien rarement, diſſéqué de corps humains. Il eſt vrai que ſes Prélections Anatomiques ſont parſemées de Diſſertations de Phyſiologie & de queſtions entierement étrangeres à l'Anatomie; mais ſi l'on fait attention aux découvertes, dont on lui fait honneur dans cette derniere Science, on ne peut diſconvenir qu'il doit l'avoir mieux cultivée qu'on ne le croit communément. En effet, il paſſe pour avoir diviſé la ſubſtance du cerveau en deux portions, l'une médullaire & l'autre cendrée; pour avoir ſoutenu que tous les nerfs partent de la moëlle allongée; pour avoir remarqué que le diaphragme n'eſt point percé par l'aorte, mais qu'elle paſſe entre ſes piliers. Il a auſſi remarqué le merveilleux méchaniſme de la Nature à l'entrée du Colon, c'eſt-à-dire, les valvules qui s'ouvrent embas, & il a dit qu'elles étoient placées-là pour prévenir le retour des excrémens. Il a décrit la membrane particuliere de la graiſſe, ainſi que la ligne blanche de l'abdomen; il eſt même un des premiers qui aient donné le nom de *ligne blanche* à cette partie. Il a tiré des uſages & de la fin de chaque muſcle, les noms qu'il leur a aſſignés; en un mot, il s'eſt étendu fort au long ſur la ſtructure de nos organes. Tout cela ſe trouve dans le ſecond des Ouvrages dont je vais donner les titres:

In Librum Galeni de humoribus Commentarii. Pariſiis, 1556, *in*-8.

Anatomicæ Prælectiones explicantes mirificam corporis humani fabricam. Romæ, 1586, *in-folio*, avec de mauvaiſes figures. Le même, avec une Préface & des corrections de la main de *Jean Fantoni*, eſt intitulé: *Anatome integra reviſa, Tabulis explanata, & iconibus mirificam humani corporis fabricam ad ipſum Naturæ archetypum exprimentibus. Veronæ*, 1754, *in-folio*.

PICHARD, (Remy) Ecuyer, Conſeiller-Médecin ordinaire de Charles IV, Duc de Lorraine, étoit de Nancy, où il naquit ſur la fin du XVI ſiecle. Ce Médecin avoit de la lecture & de l'érudition, il ſavoit les Langues & connoiſſoit l'Antiquité, il raiſonnoit fort bien ſur ce qui regarde ſa profeſſion; mais

l'abus continuel qu'il fit de son savoir, le rendit obscur & fastidieux. On l'appelloit communément *le Dictionnaire des proverbes*, parce que sa maniere d'écrire étoit pleine d'allusions, de *dictums* populaires, de façons de parler basses & triviales, qui rendoient ses Ouvrages ennuyeux & dégoûtans. Je ne sais s'il en a composé plusieurs ; Dom *Calmet* ne parle que du suivant dans la Partie Littéraire de son Histoire de Lorraine :

De l'admirable vertu des saints exorcismes sur les princes des enfers, possédant réellement vertueuse Demoiselle Elisabeth de Ranfaing, *avec ses justifications contre les ignorances & calomnies du Pere* Claude Pithoy, *Minime.* Nancy, 1622.

Le Pere *Pithoy* s'étoit ouvertement déclaré contre la possession de cette Demoiselle, malgré les consultations faites à ce sujet par ordre de M. Jean de Maillane de Porcelet, Evêque de Toul; & ce fut ce qui anima *Pichard* à écrire contre lui. Dom *Calmet*, Abbé de Senones, attribue cette possession aux maléfices d'un Médecin qui fut brûlé à Nancy le 2 Avril 1622, avec une fille complice de ses crimes. Voici le fait tel que le rapporte cet Historien : la Demoiselle de Ranfaing, veuve de M. Dubois, Prévôt d'Arches, avoit fait voeu de chasteté pour empêcher qu'on ne la recherchât en mariage, lorsqu'un Médecin du pays, qui joignoit la Magie à sa profession, en devint passionnément amoureux. Après avoir employé les caresses, les promesses, & tout ce que sa passion put lui inspirer, il mit en œuvre les maléfices. La jeune veuve commença à en ressentir les effets le 28 Février 1618. Le fréquent usage des sacremens & l'exercice de la plus sévere mortification, lui firent surmonter les premiers effets de la magie ; mais ce malheureux Médecin employant de plus grands maléfices, Dieu permit qu'elle fût véritablement possédée. Ainsi parle l'Abbé de Senones; cependant tout le monde ne pensa point comme lui dans le tems même de l'événement, car les partisans du Pere *Pithoy* étoient en grand nombre.

S'il étoit possible d'éclaircir aujourd'hui cette affaire, ne pourroit-on pas trouver que tout le crime du Médecin amoureux à consisté dans quelques philtres donnés dans l'intention de remuer le tempérament de la jeune veuve, pour l'amener par-là à condescendre aux voeux de son amant. On n'étoit point assez éclairé alors, pour sentir l'inutilité des philtres à l'effet d'exciter à l'amour déterminément envers telle ou telle personne. Le Médecin ébloui par les fausses lumieres de son tems, eut recours à cet expédient qui le fit passer pour Magicien. Il étoit punissable ; mais il ne devoit pas grossir le nombre de ces malheureux qui ont été brûlés comme sorciers, & qui dans le fonds, n'étoient la plupart que des imbécilles qui pensoient l'être.

PICTOR, (George) laborieux Ecrivain, étoit de Villingen, ville d'Allemagne dans la Forêt Noire, où il vint au monde l'an 1500. Après avoir été Maître d'Ecole, il s'appliqua à la Médecine, dont il reçut le bonnet de Docteur à Fribourg en Brisgaw. On l'arrêta dans cette Université pour y remplir une Chaire; mais l'emploi de Médecin de la ville d'Ensisheim, dans la Haute Alsace, lui fit abandonner Fribourg en 1540, pour aller briller sur ce nouveau théatre. En effet, il ne s'y fit pas moins d'honneur par les succès de sa pratique, que par les nombreux Ouvrages qu'il publia & dont voici les titres :

Tuendæ valetudinis ratio dialogis ſeptem conſcripta. Baſileæ, 1554, *in*-8. *Antverpiæ*, 1562, *in*-16, avec l'Ecole de Salerne. *Pariſiis*, 1580, *in*-12. En Allemand, à Mulhauſen, 1561, *in*-8.

De peſte & papulis puerorum Libri duo. Baſileæ, 1555, *in*-8.

Rei Medicæ totius compendioſa Tractatio. Ibidem, 1558, 1560, *in*-8.

Sermonum convivalium Libri decem. Ibidem, 1559, *in*-8.

Scholia in Marbodæum de Gemmis & lapidibus. Ibidem, 1559, *in*-8.

Scholia in Marſilii Ficini Librum de ſtudioſorum valetudine tuendâ. Baſileæ, 1559, *in*-8.

Scholia in Æmilium Macrum, cum graduum compendiosâ Tabulâ. Ibidem, 1559, 1581, *in*-8.

Medicinæ tàm ſimplices quàm compoſitæ, ad omnes fermè corporis humani præter naturam affectus. Ibidem, 1560, *in*-8.

Leporarium, quorumdam animalium, quadrupedum & avicularum continens naturas & proprietates Rem Medicam concernentes. Ibidem, 1560, *in*-8.

Separati Sermones, aphoriſticâ brevitate, in omnes fermè præter naturam affectus, conſcripti. Baſileæ, 1562, *in*-8.

Pantopolion animalium, plantarum, metallorum, &c. naturas carmine comprehendens. Item, *De apibus & cerâ. De dæmonibus ſublunaribus ac ſpeciebus Magiæ. Ibidem*, 1563, *in*-8.

Scholia in Antonii Gazii de evacuandi ratione Librum. Ibidem, 1565, *in*-8.

Arnoldi Catalani, ſive, Villanovani, Regulæ generales curationis morborum, commentariis illuſtratæ. Baſileæ, 1565, *in*-8.

Phyſicarum Quæſtionum Centuriæ tres. Ibidem, 1568, *in*-8.

PIDOUX. (André) Voyez PARDOUX.

PIDOUX. (Barthélémi) Voyez PARDOUX.

PIDOUX (Jean) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Poitiers l'an 1571; mais ayant obtenu, en 1588, l'aggrégation à la Faculté de ſa ville natale, il s'y fit de la réputation & fut ſucceſſivement Médecin des Rois Henri III & Henri IV. Dans la ſuite, il retourna à Poitiers, où il fut Doyen de la Faculté de Médecine & Profeſſeur de Chirurgie, & mourut en 1610. On a de lui :

Les Fontaines de Pougues en Nivernois, Diſcours qui peut ſervir aux Fontaines de Spa & autres acides de même goût, & un Avertiſſement ſur les bains chauds de Bourbon l'Archambaud. Paris, 1584, *in*-8. Nevers, 1608, *in*-12.

Diſcours de la vertu & de l'uſage de la Fontaine de Pougues. Poitiers, 1597, *in*-4. Nevers, 1598, *in*-8, avec les obſervations d'*Antoine* du *Fouilloux*.

Pidoux eut un fils, nommé *François*, qui naquit à Poitiers en 1586, & prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de cette ville l'an 1609. Il fit long-tems honneur à cette Compagnie, car il vécut juſqu'en 1662. Ses Ouvrages ſont :

Exercitatio Medica in actiones Juliodunenſium Virginum. Pictavii., 1635, *in*-8.

Germana defensio Exercitationum. Ibidem, 1636, *in*-8. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la possession des Religieuses Ursulines de Loudun, dont on a accusé Urbain Grandier, qui fut condamné à être brûlé vif le 18 Août 1634.

De febre purpureâ quæ annô 1651 *Pictavium afflixit. Augustoriti Pictonum*, 1656, *in*-4.

PIENS (François) passa de l'exercice de la Chirurgie à l'étude de la Médecine, dont il fit le cours à Franeker, où il reçut le bonnet de Docteur après le milieu du XVIIe. siecle Il alla ensuite pratiquer à Hoorn dans la Westfrise, & il paroît que ce fut avec succès; au moins fit on beaucoup d'estime d'un Ouvrage de sa façon, qui parut sous ce titre :

Tractatus de Febribus in genere & in specie, ex Veterum ac Recentiorum scriptis perpensus, seu, Febris Heautontimorumenos. Neomagi, 1669, *in*-8. *Genevæ*, 1689, *in*-4, par les soins de *Jean-Jacques Manget* qui l'a enrichi de ses notes, de plusieurs observations & opuscules, & de quelques remedes choisis.

PIERRE D'AUVERGNE, ancien Médecin de Paris, fut Doyen de sa Faculté en 1329, après avoir été Recteur de l'Université en 1275. On trouve dans la Bibliotheque de Saint Antoine de Venise un Manuscrit de sa composition, sous le titre de *Questions Philosophiques*.

Quand on a dit que *Pierre d'Auvergne* avoit été Doyen de sa Compagnie, cela ne se doit point entendre, comme s'il avoit occupé cette place par choix de ses Confreres. Le premier Doyen élu fut *Hugues le Sage* en 1338; jusqu'alors l'Ancien avoit été le Doyen. Cet usage s'est conservé dans la Faculté de Théologie de Paris, ou l'Ancien préside.

PIERRE d'ESPAGNE. Voyez JEAN XXI.

PIERRE, (Michel DE SAINT) Chirurgien du Duc de Lorraine Charles II, que d'autres nomment Charles III, passe pour Auteur d'un Ouvrage écrit en François, sous le titre de *Tables Anatomiques.* Mais suivant M. *Goulin*, dans sa Lettre à M. *Fréron* au sujet de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*, il paroît que *Jacques Guillemeau* a eu la plus grande part à cet Ouvrage; car dans l'édition que celui-ci en donna en 1586, *in-folio*, il parle ainsi dans son Avertissement au Lecteur : *Par quoy comme ainsi soit que long temps paravant, accompagné de Michel de Saint Pierre .... j'eusse mis en lumiere six tables générales Anatomiques....*

PIETRE, (Simon) fils d'un riche Laboureur, naquit à Verade, village à deux lieues de Meaux. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1549, élu Doyen de sa Compagnie en 1564 & continué en 1565. Ce Médecin mourut le 25 Juin 1584; mais peu s'en fallut qu'il ne coulât pas de si longs jours. Il auroit augmenté le nombre des victimes de la Saint Barthélémi en 1572, si *Riolan*, son gendre, ne l'eût engagé à se refugier à Saint Victor pendant le massacre, & à y demeurer jusqu'à ce que la tempête fût calmée. Ami intime de *Ramus*, & regardé ainsi que lui comme Protestant, il

auroit sans doute été enveloppé dans les horreurs de cette cruelle journée & sacrifié, avec *Ramus*, *Charton*, Médecin de Paris, & *Lamblin*, à la haine implacable de *Jacques Charpentier*, Docteur lui-même de la Faculté ; mais ayant été averti à tems, il échappa au danger qui en fit périr tant d'autres.

Simon Pietre fut appellé à la derniere maladie de Charles IX, avec *Legrand*, qui étoit comme lui au rang des plus célebres Médecins de Paris. Ils ne purent cependant réussir à guérir ce Prince, parce que le premier Médecin, *Jean Mazille*, avoit, dit-on, appellé du secours trop tard : la Reine qui le pensoit ainsi, voulut faire punir *Mazille* de sa négligence.

PIETRE, (Simon) surnommé *le grand*, fils du précédent, étoit de Paris. Il fut promu au Doctorat en la Faculté de Médecine de cette ville l'an 1586, devint Professeur au College Royal, & mourut en Juin 1618, âgé de 53 ans. C'est ainsi que le rapporte M. *Chomel*, dans son Essai Historique sur la Médecine en France ; mais il n'est pas d'accord avec *Matthias*, qui fixe la mort de *Pietre* au 4 Juillet 1614.

Quoiqu'il en soit, *Pietre* fut extrêmement regreté. Il étoit le Médecin de son tems le plus savant & le plus habile. *Gui Patin* l'appelle *Vir maximus & planè incomparabilis*; & *René Moreau*, ce bon juge en mérite, a dit de lui : *Vir Medicæ Artis tantùm sciens & intelligens*, *quantùm humanâ mente capi & concipi potest.* On apprend de *Jacques Mentel*, que *Pietre* avoit donné deux Cours de Médecine à ses Ecoliers, l'un selon *Hippocrate* & l'autre suivant *Galien.* Comme il avoit d'admirables talens pour la Chaire, il abrégeoit élégamment ses cahiers, dictoit chaque fois quinze ou seize lignes seulement, qu'il expliquoit pendant trois quarts d'heure avec une facilité & une éloquence singuliere. Sa réputation étoit aussi grande chez les étrangers qu'à Paris ; les Médecins les plus célebres se faisoient gloire d'avoir été ses disciples.

Pietre mourut d'une fievre pourprée qu'il avoit contractée chez un malade de la rue Saint Honoré. La femme de ce malade découvrit brusquement le corps de son mari, en priant le Médecin de l'examiner ; celui-ci se sentit frappé d'une vapeur qui l'affecta tellement, qu'il en avertit à son retour chez lui & ne put diner. Le lendemain la fievre le prit & il en mourut au bout de neuf jours. *Mentel*, qui rapporte ce fait, dit qu'il le tenoit de la fille de *Simon Pietre*, Madame *Chasles*, qui avoit épousé un Médecin de la Faculté de Paris, promu en 1629, & qui a joui de beaucoup de célébrité.

Pietre défendit, par son testament, qu'on l'enterrât dans l'Eglise, de peur de nuire à la santé des vivans. *Philippe Pietre*, son fils, Avocat au Parlement de Paris, lui fit cette Epitaphe qui fut placée sur son tombeau au cimetiere de Saint Etienne du Mont :

SIMON PIETRE,
Vir pius & probus,
Hìc sub dio sepeliri voluit,
Nè mortuus cuiquam noceret,
Qui vivus omnibus profuerat.

Cet exemple de tant de Médecins qui se sont fait enterrer hors des Eglises, n'a point fait sur l'esprit des hommes toute l'impression qu'elle devoit. La vanité, qu'on pousse jusqu'à la sépulture, a converti en usage un abus d'autant plus intolérable, qu'on infecte le Temple du Seigneur par des exhalaisons putrides qui nuisent aux vivans qui vont présenter leurs hommages & leurs vœux à l'Etre suprême. On doit cependant dire, à l'honneur de notre siecle plus éclairé que les précédens, qu'on s'accoutume, dans plusieurs endroits, à savoir qu'on ira gîter après sa mort dans un cimetiere. Puisse la sage ordonnance qu'on a édictée en certaines Provinces, avoir lieu dans tous les pays! La santé des vivans y trouvera son compte, & la vanité des mourans sera satisfaite, s'ils se souviennent de ce bon mot du Poëte Horace: *Cœlô tegitur qui non habet urnam.*

Mais revenons à *Simon Piètre.* On lui a attribué six Consultations qui se trouvent parmi celles de *Fernel*, imprimées à Paris en 1585, *in*-8; il n'est cependant point apparent qu'elles soient de lui, puisque ce n'est point à l'âge de 20 ans qu'on se mêle de donner des conseils en Médecine. Or, en supposant, avec *Chomel*, qu'il mourut en 1618, âgé de 53 ans, il doit être né en 1565; conséquemment il n'étoit que dans sa vingtieme année en 1585. Il est donc certain que c'est à *Simon Pietre*, le pere, que ces Consultations appartiennent. Il n'en est pas de même des Ouvrages suivans qui sont de la façon du fils:

Disputatio de vero usu anastomoseon vasorum cordis in Embryo. Augustæ Turonum, 1593, *in*-8.

Lienis censura in acerbam admonitionem Andreæ Laurentii, Turonis, 1593, *in*-8.

Nova demonstratio & vera historia anastomoseon vasorum cordis in Embryo, cum corollario de vitali facultate cordis in eodem Embryo non otiosâ. Turonis, 1593, *in*-8. Il s'étend sur les usages du trou ovale & du canal artériel dans le fœtus.

PIETRE (Nicolas) naquit dans le Senonois en Champagne. M. *Baron* le nomme entre les Médecins de Paris, sous *François Brigard* élu Doyen en Novembre 1558 & continué en 1559. Mais ce n'est qu'incidemment au nom de *Pietre*, que je parle de celui-ci, qu'il ne faut point confondre avec *Nicolas*, second fils du premier *Simon.*

Ce *Nicolas Pietre* étoit de Paris. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de sa ville natale en 1598, & nommé Doyen de sa Compagnie en 1626; charge qui lui fut continuée en 1627. Il mourut l'Ancien de la Faculté le 23 Février 1649, à 78 ou 80 ans. *Gui Patin*, qui ne parloit jamais des *Pietre* qu'avec une forte d'enthousiasme, disoit de celui-ci: *Vir eximius, cui vix unquam ullum ventura ætas parem inveniet.*

Jean Pietre, fils de *Nicolas* dont je viens de faire mention, étoit appellé par le même *Patin*: *Vir doctrinâ & pietate insignis.* Il prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris l'an 1610, fut élu Doyen de cette Compagnie en 1628, continué en 1629, enfin il mourut le 19 Septembre 1632.

Il y eut un autre *Jean Pietre*, qu'on n'oseroit point assurer être le fils du

Précédent, mais qui étoit de la même famille que lui. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1634, & parvint en 1648 au Décanat, dans lequel il fut continué au mois de Novembre de l'année suivante. La réputation, dont il jouit, fit honneur à la mémoire de ses ancêtres; & comme elle ne fut point exposée aux vicissitudes du caprice des hommes, parce qu'elle étoit solidement établie, il en jouissoit encore à sa mort arrivée à Paris le 18 Janvier 1666. Son corps fut porté à Saint Méderic, sa paroisse, & delà à Saint Nicolas des Champs, où il fut enterré auprès de *Nicolas Pietre.* Ce Médecin n'a laissé qu'une fille.

PIGHY (Jacques) naquit à Vérone en 1647. Il se distingua par son savoir & son éloquence dans les Ecoles de Médecine de Padoue, où il enseigna l'Anatomie & la Botanique. Le 29 Avril 1680, ses talens lui mériterent une place dans la Société Royale de Londres; mais il survécut peu d'années à sa réception, car il mourut en 1683.

PIGRAY, (Pierre) Chirurgien célebre sous le regne de Henri IV & de Louis XIII, exerça sa profession à Paris, sa patrie, à l'Armée & à la Cour, & par-tout avec la plus grande réputation. Eleve d'*Ambroise Paré*, il fut regardé comme l'héritier des connoissances de cet habile Maître; en effet, il profita si bien des leçons qu'il en avoit reçues, qu'il fit des progrès rapides dans son Art & qu'il augmenta considérablement sa fortune. *Pigray* mourut le 15 Novembre 1613, & laissa ces Ouvrages au public:

Chirurgica cum aliis Medicinæ partibus conjuncta. Parisiis, 1609, *in*-8. C'est un précis des Ecrits de *Paré*, mais avec des réflexions & des observations propres au rédacteur.

Epitome præceptorum Medicinæ Chirurgicæ, cum ampla singulis morbis convenientium remediorum expositione. Parisiis, 1612, *in*-8. En François, Lyon, 1628, 1643, 1673, *in*-8. Rouen, 1638, 1658, *in*-8. En Hollandois, Amsterdam, 1633.

PILANDER, (George) Médecin du XVI siecle, étoit de Zwickau au cercle de la Haute Saxe. *Thorman* fut le nom de sa famille, mais il le changea en celui de *Pilander*, pour se conformer au goût de la plupart des hommes de Lettres de son tems, qui avoient la manie de se donner un nom différent du leur. Son application à l'étude le rendit très-habile & lui mérita beaucoup de réputation en Italie, où il demeura assez de tems. Il étoit à Rome en 1542, & ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il traduisit *Hippocrate* en Latin; mais cet Ouvrage n'est pas son coup d'essai. Il avoit déja publié en cette Langue quelques morceaux du même Auteur, comme *Hippocratis de morbis Libri quatuor, cum præfatione & argumentis*, dont l'édition est de Paris, 1540, *in*-4.

Pilander étoit en chemin pour revenir dans sa patrie, lorsqu'il fut attaqué à Milan de la maladie qui le mit au tombeau.

PILARINO, (Jacques) Médecin natif de Céphalonie en Grece, reçut les honneurs du Doctorat à Padoue. Il retournoit dans sa patrie pour satisfaire aux ordres de son pere qui l'avoit rappellé dans le sein de sa famille, lorsqu'un mar-

chand lui propofa de paffer dans l'Isle de Candie avec lui. Il s'y rendit, malgré les ordres refpectables qui lui enjoignoient de revenir à Céphalonie ; il s'y jetta même bientôt dans la pratique de la Médecine & il l'exerça avec tant de fuccès, qu'il ne tarda pas à amaffer affez de fortune pour fuivre le penchant qu'il avoit de voyager. Il alla d'abord à Conftantinople, où il acquit de la réputation ; mais il en fortit à la fuite d'un Bacha qui le conduifit en Syrie. Il y fut fuivi dans fa profeffion, fpécialement à Alep, dont le féjour lui plut pendant quelque tems. Delà il fe rendit en Egypte qu'il parcourut prefque toute entiere, & après un court féjour à Alexandrie, il paffa à Smyrne, où il s'attacha au Conful de la République de Venife. Il avoit mérité l'eftime des habitans de ces contrées par les fuccès de fes cures, lorfqu'il prit la réfolution de retourner en Europe, pour lui faire part des connoiffances qu'il avoit acquifes dans fes voyages. Ce fut pour les augmenter encore, qu'il pouffa fes courfes à travers la Tranfylvanie, la Valachie, la Moldavie & la Mofcovie. Il eut quelque envie de fe fixer dans ce dernier pays, où la fortune fembloit lui rire ; mais il ne put jamais fe faire aux manieres groffieres de fes habitans. Il retourna à Conftantinople, paffa encore à Smyrne, & fe rendit enfin à Venife, bien réfolu d'y jouir, dans le fein des Lettres, des richeffes qu'il avoit amaffées par fes talens. Il s'étoit déja formé une ample Bibliotheque, il fe faifoit journellement un plaifir de la confulter dans le filence du Cabinet, il jouiffoit même d'une réputation brillante dans cette ville, lorfqu'il fe vit attaqué de l'Hydropifie qui le conduifit au tombeau le 7 Juin 1718, à l'âge de 60 ans. Dès qu'il fe fentit mortellement atteint, il fe fit tranfporter à Padoue, bien moins pour y chercher du remede à fon mal, que pour guérir fon ame de l'état de réprobation où la retenoient les erreurs de l'Héréfiarque Photius qu'il avoit fuivies jufqu'alors. Il les abjura, & mourut dans la foi de l'Eglife Romaine. Son corps fut enterré dans le cimetiere des Freres Mineurs de l'étroite obfervance, où l'on mit cette Epitaphe fur fon tombeau :

D. O. M.
MEMORIÆ
JACOBI PILARINO NOB. CEPHALENI,
MED. DOCTORIS,
Viri apud Dacos, Mofchos & Thracas,
In Afia & Ægypto,
Ex Arte, prudentiâ, probitate,
Et rerum publicarum adminiftratione Clari,
FRATRES MM. PP.
Obiit Annô falutis MD.CC.XVIII, ætatis LX.

On a trouvé dans le Cabinet de *Pilarino* une Relation de fes voyages en Italien. Elle eft demeurée manufcrite en mains de fes héritiers ; mais il avoit publié lui-même les Ouvrages fuivans :

Nova & tuta Variolas excitandi per tranfplantationem Methodus, nuper inventa & in ufum tracta, quâ ritè peractâ, immunia in pofterum præfervantur ab hujufmodi con-

tagiò corpora. Venetiis, 1715, *in*-12. *Norimbergæ*, 1717, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1721, *in* 8; ſous ce titre : *Jacobi Pilarini & Emmanuëlis Timoni Tractatus de nova Variolas excitandi per tranſplantationem methodô.*

La Medicina difeſa &c. Veniſe, 1717, *in*-12. C'eſt un Ecrit contre celui que *Gazzola* a intitulé : *Il mondo ingannato da Falſi Medici.*

Ce fut apparemment à Conſtantinople que *Pilarino* obſerva le cours de la petite vérole priſe par l'inoculation, & qu'il ſe mit au fait de pratiquer cette méthode, qui s'eſt perfectionnée entre les mains des Anglois & des François. L'Inoculation a été fort en vogue chez ces deux nations depuis le milieu de ce ſiecle, mais elle ne ſemble plus avoir aujourd'hui le même nombre de partiſans.

PILET DE LA MESNARDIERE, (Hyppolite-Jules) Poëte né à Loudun en 1610, fut reçu à l'Académie Françoiſe en 1655, & mourut à Paris le 4 Juin 1663. Il s'étoit d'abord appliqué à l'étude de la Médecine, il l'avoit même pouſſée juſqu'à la priſe de bonnet en la Faculté de Nantes ; mais il ne tarda point à abandonner l'exercice de cette profeſſion, pour ſe livrer entierement aux Belles-Lettres. Il étoit encore jeune lorſqu'il écrivit un Ouvrage contre *Marc Duncan*, pour prouver que la poſſeſſion des Religieuſes Urſulines de Loudun n'étoit point l'effet d'un cerveau dérangé par la mélancholie, mais la ſuite des maléfices employés à leur égard. Cette démarche plut au Cardinal de Richelieu, qui le protégea au point de le nommer ſon Médecin & de lui procurer la charge de Lecteur ordinaire de la chambre du Roi ; d'autres diſent, la charge de Maître d'Hôtel du Roi.

La Meſnardiere trouva le ſecret de plaire à la Cour & de s'y faire goûter ; il n'étoit cependant qu'un bavard éloquent. Ses Ouvrages contribuerent à ſa réputation. On a de lui une *Poëtique* qui n'eſt point achevée & qui ne comprend preſque que le Traité de la Tragédie & celui de l'Elégie. Paris, 1640, *in*-4. Elle devoit encore avoir deux volumes, mais la mort du Cardinal de Richelieu, à l'ordre duquel il l'avoit entrepriſe, l'empêcha d'y mettre la derniere main. Ses autres Ouvrages ſont : *Le caractere Elégiaque.* Paris, 1640, *in*-12. *Raiſonnemens ſur la nature des eſprits qui ſervent aux ſentimens.* Paris, 1638, *in*-8. Une Traduction aſſez fidele des treize premiers Livres de *Pline.* Une Verſion ou plutôt une Paraphraſe du Panégyrique de Trajan par le même *Pline.* Paris, 1638, *in*-4.

Le fait concernant la poſſeſſion des Urſulines de Loudun eſt tiré au clair depuis long-tems. On eſt d'accord que la haine contre Urbain Grandier, Curé de cette ville, porta des perſonnes ou mal intentionées ou trop crédules, à perſuader à ces Religieuſes qu'elles étoient enſorcelées par ce Curé. Ces Filles le publierent ainſi, & leurs dépoſitions, toujours ſoutenues par la haine de ceux qui avoient mis les Grands dans leur parti, firent condamner le pauvre Grandier à être brûlé vif ; ce qui fut inhumainement exécuté. *Duneau*, Médecin de Saumur, & *Jacques Boutreux*, homme de Lettres de la ville d'Angers, ont écrit contre la poſſeſſion des Urſulines de Loudun.

Mais en rejettant le crime de ſortilege, dont on a noirci la mémoire d'Ur-

bain Grandier, je ne prétens pas laver ce Curé de tant d'autres actions qu'on lui reproche. Tout le monde convient que Grandier étoit un mauvais Prêtre. Il avoit été condamné, par sentence de son Evêque, à jeûner tous les vendredis au pain & à l'eau, à cause de sa vie scandaleuse. Par une autre sentence, il fut interdit des fonctions sacerdotales pour cinq ans dans le Diocese de Poitiers, & pour toujours dans la ville de Loudun, malgré sa qualité de Curé. C'est ainsi qu'en parle le Pere d'Avrigny, Jésuite, dans ses Mémoires Chronologiques. C'étoit assez que Grandier fût un méchant Prêtre, sans le faire encore passer pour Magicien.

L'imagination fait bien du chemin chez les Filles cloîtrées qui ne connoissent rien au delà de leurs devoirs de Religion. Il est arrivé que toute une Communauté de Filles, dans ma Province, fut attaquée du *Diabétes*. Epuisées par un écoulement d'urines surabondant, qu'elles ne soupçonnoient pas être une maladie, leur tête s'affoiblit au point de croire qu'elles étoient ensorcelées. Un aventurier, soi-disant Prêtre, les confirme dans leur opinion; l'imagination échauffée croit voir & entendre les choses les plus extraordinaires; on en assure l'existence & la vérité; on passe enfin jusqu'à se soumettre aux exorcismes que propose l'aventurier qui n'avoit ni la qualité, ni le pouvoir de les faire. Le mal augmente avec le prestige; la rumeur s'en répand: mais la prudence du juge n'eut pas plutôt obligé ces Filles à se faire traiter convenablement par des Médecins, que la maladie réelle, dont elles étoient attaquées, fut guérie. On doit cependant ajouter que nombre de ces Religieuses ont été les victimes du *Diabétes* & des écarts de leur imagination. Il étoit péri presque un tiers de la Communauté, avant qu'on la dispersât en maisons étrangeres.

PIN, (Jean DU) Religieux de l'Abbaye de Vaucelles, étoit vraisemblablement du Cambresis, où il naquit en 1302 ou 1303. François de La Croix du Maine dit qu'il étoit Théologien, Médecin, Orateur & Poëte; cela peut-être, car on enseignoit encore différentes Sciences dans les Monasteres au siecle de *du Pin*. Ce Religieux mourut en 1372 à Liege ou dans les environs, à l'âge de 70 ans, & fut enterré chez les Guillemins dans un fauxbourg de cette ville.

Plusieurs Auteurs ont parlé de lui comme d'un homme de mérite, ils ont même cité ses Ouvrages avec éloge; mais les suivans, qu'on lui attribue, n'ont aucun rapport avec la Médecine:

Le Champ vertueux de bonne vie, appellé Mandevie, ou les Mélancolies sur les conditions de ce monde, en prose & en vers.

Evangile des femmes en vers. C'est un Livre de Morale pour l'instruction des personnes du sexe.

PINCIER (Jean) vint au monde, en 1556, à Santen en Westphalie. Il demeura pendant quatre ans en Pologne, d'où il passa en Italie, & vint ensuite se faire recevoir Docteur en Médecine à Bâle. A son retour en Allemagne, il trouva l'occasion de se placer à la Cour de Nassau-Dillembourg, en qualité de Médecin, & par la protection du Prince de ce nom, il fut nommé à la

Chaire de Physique dans l'Université d'Herborn fondée en 1584. La Faculté de Marpurg lui présenta la Chaire d'Anatomie qu'il refusa, mais il y accepta celle de Physique, dont il remplit les devoirs jusqu'à sa mort arrivée le 6 Mars 1624. On a de lui :

Meditationum variarum Liber quartus. Francofurti, 1601, *in*-8. Il avoit composé cet Ouvrage en quatre Livres, mais il ne voulut pas publier les trois premiers.

Otium Marpurgense in sex Libros digestum, in quibus fabrica humani corporis perspicuô carmine describitur. Herbornæ, 1614, *in*-8. Si ses vers sont clairs, ils ne sont pas harmonieux. On peut en juger par les deux suivans qui concernent les attaches de la matrice à l'intestin *rectum* & à la vessie :

Recto intestino, posteà namque cohæret
Anticæ madidæ vesicæ & pectinis ossi.

Parerga otii Marpurgensis Philologica. Ibidem, 1617, *in*-8.

PINEAU, (Séverin) de Chartres, ville de France en Beauce, fut reçu Maître au College de Saint Côme à Paris ; il en étoit l'Ancien, lorsqu'il mourut le 29 Novembre 1619. Non seulement *Pineau* étoit Lettré, mais il faut que ses cours, qu'il faisoit avec beaucoup de méthode, étoient fréquentés par des Lettrés, puisqu'il s'exprimoit ordinairement en Latin. Il eut le titre de Chirurgien du Roi, & il se rendit célebre par l'opération de la Taille qu'il pratiquoit au grand appareil. Il l'avoit appris de *Colot*, dont il étoit zélé partisan & même allié, car il avoit épousé *Genevieve* sa cousine. On a de *Pineau* un *Discours touchant l'invention & instruction pour l'opération & extraction du calcul de la vessie*, qui fut imprimé à Paris en 1610, *in*-8. On lui doit encore un Traité des signes de la virginité, qu'il avoit d'abord écrit en François, mais qu'il traduisit en Latin sur les représentations qu'on lui fit, qu'il étoit de la décence de ne rien publier sur de pareilles matieres qu'en cette derniere langue. Voici le titre qu'il donna à son Ouvrage :

Opusculum Physiologicum, Anatomicum, verè admirandum, Libris duobus distinctum, tractans analyticè primò notas integritatis & corruptionis virginum, deindè graviditatem & partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis & ilium distrahi dilucidè docetur. Parisiis, 1598, *in* 8. *Francofurti*, 1599, *in*-8. *Francofurti & Lipsiæ*, 1650, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1610, 1639, 1641, *in*-12. Il y a dans les dernieres éditions quelques figures qui ne se trouvent point dans celle de Paris, & différentes pieces qui ont presque toutes du rapport avec le titre de cet Ouvrage. *Ibidem*, 1660, *in*-12. *Amstelodami*, 1663, *in*-12. En Allemand à Erfort, 1724, *in*-8. Cette édition a été proscrite par les Magistrats qui en ont défendu le débit, parce que le Traducteur avoit mis trop peu de ménagement dans ses expressions. Il y a en général de bonnes choses dans le Traité de *Pineau*, mais il y en a beaucoup d'autres qui ne valoient pas la peine d'être exposées avec la liberté que l'Auteur s'est permise.

PINELLI, (Flaminio) de Mont-Alcino, petite ville de Toscane, étudia la Médecine pendant dix ans en l'Université de Sienne, où il reçut le bonnet

de Docteur. Dès l'an 1716 il y enseigna & démontra l'Anatomie en qualité de Substitut, mais il passa en 1717 à la charge de premier Lecteur en cette Science. On a de lui :

Lettera de Bagni di Petrivolo. Rome, 1716, *in-4.*

Le Journal Italique cite deux observations, l'une sur une grossesse de deux ans, l'autre sur un fœtus monstrueux, que *Pinelli* adressa à *Lancisi*, dont il eut une lettre en réponse.

PINTOR, (Pierre) Docteur en Médecine, étoit de Valence en Espagne, où il naquit en 1423. Il se distingua beaucoup à Rome par la subtilité de son esprit & la profondeur de ses connoissances ; il y parvint même à la charge de premier Médecin du Pape Alexandre VI. Ce Pape étoit originaire de Valence ; & n'étant encore que Cardinal, il avoit résidé en Espagne, en qualité de Légat de Sixte IV, depuis 1472 jusqu'en 1479. Mais comme son séjour fut partagé entre la Cour & Valence, dont il étoit Archevêque, il y a lieu de croire qu'il s'étoit attaché *Pintor* & l'avoit emmené à Rome avec lui : peut-être aussi n'y attira-t-il ce Médecin qu'après son retour en Italie, ou après son exaltation qui se fit en 1492. Du moins est-il certain que *Pintor* étoit à Rome au mois de Mars 1493, & qu'il prenoit le titre de Médecin d'Alexandre VI. Il survécut peu de tems à ce Souverain Pontife, car il mourut 17 jours après lui, le 4 Septembre 1503. On l'enterra dans l'Eglise de Saint Onuphre, où l'on mit cette Epitaphe sur son Tombeau :

D. O. M.
MAGISTRO PETRO PINTORI VALENTINO,
Alexandri VI. Pont. Max.
Medico Celeberrimo,
Qui vixit annos LXXX.
Sabatta Conjugi Pientiss. Posuit,
Qui obiit Annô salutis Christianæ MDIII,
Die IV mens. Septembris.
Nè PETRUS PINTOR P. F.
Separi Urnâ jaceret,
Sabatta Mater
Eôdem Tumulò condi curavit,
Qui vixit ann. XXXVIII,
Obiitque ann. Jubilæi M. D,
Die verò XXII mens. Novembris.

Pierre Pintor a publié un Ouvrage intitulé :

Aggregator sententiarum Doctorum omnium de præservatione & curatione pestilentiæ. Romæ, 1499, *in-folio.*

L'Auteur d'une Brochure imprimée à Paris, en 1774, sous le titre d'*Examen Historique*

Historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, ajoute que ce Médecin a fait imprimer à Rome, l'an 1500, un autre Ouvrage qui est intitulé : *De morbo fœdo his temporibus affligenti*; il assure même que l'unique exemplaire, dont on connoisse l'existence, est entre les mains de M. *Cotunnio*, Professeur d'Anatomie à Naples. Ce Livre, qui est un petit *in*-4 en caracteres gothiques, contient vingt-deux Chapitres; & *Pintor*, qui l'écrivoit en 1496, y parle si distinctement de la vérole, que l'Auteur de l'*Examen Historique* en conclut que cette maladie étoit connue en Europe, avant que les Espagnols passassent en Amérique. Les assertions de cet Auteur ont quelque chose d'éblouissant, mais quand on les examine de près, on ne les trouve point assez convaincantes, pour assurer que la vérole ait existé en Europe avant le retour de la Flotte Espagnole qui avoit abordé à l'Isle Haiti.

PINUS, (Pierre-Matthieu) ami intime de *Barthélémi Eustachi*, célebre Médecin du XVI siecle, étoit d'Urbin dans les Etats du Pape. Héritier des Planches Anatomiques d'*Eustachi*, il les conserva comme un précieux dépôt, qui de ses mains passa dans l'obscurité, d'où *Jean-Marie Lancisi* les tira en 1714. On a de la façon de *Pinus :*

Annotationes in opuscula Anatomica Eustachii, ex Hippocrate, Aristotele, Galenô, aliisque authoribus collectæ. Venetiis, 1563, *in*-8, avec les Opuscules d'*Eustachi.*

Compendium instar Indicis in Hippocratis Coi Opera omnia. Ibidem, 1597, *in-folio.*

PIQUET, (Honoré) Médecin dont il est parlé dans une Inscription mise en son honneur sur la façade des Ecoles de Montpellier, étoit fils d'un Gentilhomme Bolonois & d'une femme de bonne Maison, qui le mit au monde à Bertas en Provence. *Astruc* croit qu'il prit ses degrés dans la Faculté de Montpellier; il est au moins certain qu'il y tint dans la suite un rang honorable. Mais avant d'y parvenir, le mauvais état de ses affaires lui fit entreprendre des choses qui lui procurerent le désagrément qu'il méritoit. Se voyant sans fortune, il retourna en Provence où il se mit à tenir une école de Grammaire; il se rebuta cependant bientôt d'un emploi si pénible, & se rendit à Orange dans le dessein d'en rétablir l'Université qui étoit oubliée depuis long-tems. A cet effet, il osa faire donner le degré de Maître & de Licencié en Théologie, ainsi qu'en Droit Canon & Civil, & donna lui-même le titre de Docteur en Médecine à ceux qui le demandoient. Une pareille entreprise étoit trop contraire au bien public pour être tolérée; on en porta des plaintes au Roi Charles VIII, & par une Ordonnance datée de Melun le pénultieme de Novembre 1485, défenses furent faites à *Piquet* de donner en ladite ville d'Orange, Maîtrise, Licence, Bachelerie ni autres degrés en quelque Faculté que ce soit.

Une ordonnance si précise termina cette affaire & renversa les projets de *Piquet;* mais comme ce Médecin avoit de la ressource dans son imagination, il sut tellement se pousser à la Cour & s'y faire considérer, qu'il vint à bout d'obtenir l'établissement de quatre Professeurs stipendiés dans la Faculté de Montpellier. Il obtint d'abord cette grace de Charles VIII; mais ce Prince étant mort subitement avant que la déclaration fût expédiée, il eut le bonheur de la faire confirmer par

Louis XII, dès le commencement de son regne; car le diplome fut donné à Paris le 29 Août 1498. On prétend même que *Piquet* devint Médecin de ce Roi.

Entre les quatre Docteurs nommés dans le diplome, à qui Louis XII assigne des gages, le Médecin, dont je parle, est nommé le second, & on lui donne la qualité de Doyen; mais il devint Chancelier en 1502, à la mort de *Garcin*, & l'on croit qu'il garda cette place jusqu'en 1513. Voici maintenant l'Inscription dont il a été fait mention au commencement de cet Article :

HONORATUS PIQUETUS
Philosophorum & Medicorum suâ tempestate facilè princeps,
Quem Mater ingenua à Patre Bononiensi nobili,
Apud Bertasium Provinciæ edidit.
Primus quingentas libras pro hac Universitate
A Carolo VIII impetravit;
Subindè Christianissimi Francorum Regis Ludovici XII
Medicus cum apice honoris effectus est.
Semper honor, nomenque tuum, laudesque manebunt.

PIRRUS, (Antoine) Docteur en Philosophie & en Médecine, natif de Platia en Sicile, se distingua tellement dans ce Royaume, qu'il en fut nommé Proto-Médecin en 1520. L'Empereur Charles V l'honora de son estime, & les Ecrivains de son tems qui lui accorderent la leur, en ont parlé avec beaucoup d'éloge. *Pirrus* mourut à Palerme en 1532, après avoir donné au public l'Histoire de sa ville natale, & un Ouvrage qui contient des éclaircissemens sur les constitutions du Proto-Médicat de la Sicile.

PISANELLI (Balthasar) de Bologne, exerça la Médecine dans sa ville natale, vers le milieu du XVI siecle. Il a écrit un Discours Italien sur la peste, dont il y a une édition de Rome de 1577, & quelques autres Ouvrages qui roulent sur le livre d'*Aristote* qui traite de l'ame, sur la Comete de 1582; mais le principal a paru sous ce titre:

Trattato della natura del cibi e del bere, nel quale le virtu e i vizi di quelli si palesano. Venise, 1584, *in*-4, 1601, *in*-12, 1619, *in*-8. La Traduction Latine par *Arnould Freitag* est intitulée : *De esculentorum potulentorumque facultatibus Liber. Herbornæ* 1593, 1614, *in*-8. *Genevæ*, 1620, *in*-16. *Bruxellis*, 1662, *in*-12. *Osnabrugæ*, 1677, *in*-12.

PISANUS, (Pierre-Paul) Médecin natif de Messine en Sicile, fut en grande réputation dans le XVII siecle. Il l'avoit méritée par les services rendus à sa patrie, tant en qualité de Médecin du grand Hôpital, qu'en celle de premier Professeur de pratique dans ses Ecoles, & de Prieur du College, charge qu'il remplit plusieurs fois avec beaucoup de dignité. Roderic de Mendoza, Duc de l'Infantado & Vice-Roi de Sicile, eut en lui la plus grande confiance, qui augmenta encore, lorsque ce Médecin l'eut tiré des bras de la mort, en le guérissant de la maladie dangereuse qu'il fit à Palerme. On ne connoît rien de la façon de *Pisanus*, que le Dispensaire de l'Hôpital auquel il étoit préposé :

Antidotarium speciale fuera domûs magni Hospitalis nobilis Urbis Messanæ. Venetiis, 1646, *in-4.*

PISANUS ou DE PISIS (Barthélémi) fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de Pise, ville d'Italie dans la Toscane. Son savoir & son expérience lui mériterent la place de Médecin du Pape Léon X, & celle de Professeur en la Sapience de Rome. La jalousie lui suscita des ennemis qui l'accuserent d'ignorance ; il fut même tellement en butte aux traits que *Jérôme d'Eugubio* lança contre lui, qu'il se vit obligé de se défendre par un Ecrit intitulé :

Bartholomæi Physici, servi Papæ, Apologia, vel quorumdam à se dictorum, & ab Hieronymo de Eugubio concurrente suô impugnatorum Defensio sive Purgatio, & dictorum ejus in eundem Retorsio vel Improbatio. Romæ, 1519, *in-4.* Il s'agissoit de l'interprétation d'un passage d'*Avicenne.*

On a encore de lui : *Epitome Medicinæ Theoricæ & Practicæ*, qui parut à Florence *in-4*, mais sans date.

PISIS, (Jean DE) Médecin du XV siecle, étoit Docteur des Facultés de Paris & de Montpellier. Dès l'an 1393, il avoit été reçu au Baccalauréat dans la premiere, mais il trouva quelques difficultés, en 1395, pour son admission à la Licence. Les Médecins de Paris ne pouvoient alors être mariés ni bigames, parce qu'ils étoient Clercs, & ce ne fut qu'en 1452 que le Cardinal d'Estouteville les tira de cet état. Le mariage que *Jean de Pisis* avoit contracté après le Baccalauréat, parut un motif suffisant pour l'exclure de la Licence. On proposa la question dans une assemblée solemnelle de la Faculté, tenue aux Mathurins le 13 Février 1395, & on la décida en sa faveur, sur le fondement qu'il avoit observé les statuts dans le tems de son Baccalauréat & pendant tout le cours de sa Licence qui avoit duré deux ans, qu'il n'avoit plus de serment à prêter pour être ultérieurement promu, & qu'ainsi le réglement ne devoit s'entendre que de ceux qui se présenteroient pour le Baccalauréat, conséquemment qu'il ne devoit plus le regarder. Mais toute favorable que lui fût cette résolution, on ne l'admit à la Licence qu'en 1408. Le serment, dont on vient de parler, eut non seulement lieu avant la réforme de 1452, mais encore depuis ; ce ne fut que par celle de 1600 qu'on cessa de l'exiger, pour s'assurer du célibat des Bacheliers, avant que de les admettre au *principium.* Il est vrai que la Faculté ne se soucioit pas d'admettre dans son Corps des Etudians Prêtres, mais aussi elle ne pouvoit souffrir que la Compagnie fût mélangée d'Ecclésiastiques & de Laïques, toujours libres d'entrer dans l'état du mariage.

Si nous avons renvoyé la Licence de *Jean de Pisis* à l'année 1408, c'est pour nous conformer à ce que dit M. *Lorry*, Editeur des Mémoires sur l'Histoire de la Faculté de Montpellier par *Astruc.* Celui-ci met cette Licence & la prise de bonnet de Docteur en 1395. Mais ce n'est point seulement sur la date de la réception de *Jean de Pisis* que M. *Lorry* combat le sentiment d'*Astruc* ; il le contredit encore sur un autre point. Suivant l'Historien de la Faculté de Montpellier, notre Médecin étoit Chancelier de cette Compagnie en 1410 ; ce-

pendant M. *Lorry* prouve par les Regiſtres de la Faculté de Paris & le relevé qu'en a fait M. *Baron*, que *Jean de Piſis* étoit Doyen de cette même Faculté en 1410 & 1411 : ainſi ſa promotion à la dignité de Chancelier doit avoir eu lieu plus tard.

Un petit volume *in*-4, imprimé à Lyon en 1527, contient le Tréſor des pauvres attribué à *Arnauld de Villeneuve*, auquel on a joint un *Traité de Médecine, lequel a compoſé Maître Girard de Solo, réformé & abbrégé par Monſeigneur Maître Jean Piſcis, Maître-ès-Arts à Paris & en Médecine à Montpellier.* C'eſt ainſi qu'on a quelquefois appellé *Jean de Piſis*, dit autrement *Jean de Piſes*.

PISO. Voyez LE POIS.

PISON, (Guillaume) Docteur en Médecine dans le XVII ſiecle, étoit de Leyde. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie au Breſil & dans les Indes Occidentales; mais comme il y porta le goût de l'obſervation, il ne lui fut pas difficile de ſe mettre au fait de tout ce qui regarde les pays qu'il parcourut. Les libéralités de Maurice, Comte de Naſſau, qu'il ſuivit au Breſil en qualité de Médecin, contribuerent beaucoup au ſuccès de ſes travaux, & le mirent en état de conduire ſes Ouvrages à leur fin :

Hiſtoria Naturalis Braſiliæ, in qua non tantùm plantæ & animalia, ſed & indigenarum morbi & mores deſcribuntur. Lugduni Batavorum & Amſtelodami, 1648, *in-fol* Ce volume, qui eſt en quatre livres, contient plus de 500 figures, mais aſſez mal gravées. *Jean de Laet*, qui en eſt l'Editeur, l'a augmenté de l'Ouvrage de *George Marcgraff*, publié ſous le titre d'*Hiſtoriæ rerum naturalium Braſiliæ Libri IV*, dont les trois premiers concernent les plantes du Breſil.

De Indiæ utriuſque Re Naturali & Medicâ Libri XIV. Amſtelodami, 1658, *in-fol*. C'eſt la ſeconde édition, à laquelle on a joint *Jacobi Bontii Tractatus ſex, & annotationes in Guillelmi Piſonis Hiſtoriam de plantis & animalibus*.

PISONI (Homobone) naquit à Crémone. *Alexandre*, ſon pere, qui exerçoit la Chirurgie dans cette ville, eſt Auteur d'un petit Ouvrage intitulé : *Breve compendio della dottrina del Magati.* Il parut à Crémone en 1693, *in*-12, avec les *Dilucidazioni* de *Sancaſſani.*

Homobone s'appliqua à la Médecine, dont il mérita les premiers honneurs dans ſa ville natale. La Faculté de Padoue le chargea, en 1698, d'enſeigner la Pratique dans ſes Ecoles, en qualité de Profeſſeur extraordinaire durant les vacances; & comme il s'acquitta de cet emploi avec diſtinction, on lui augmenta ſes appointemens en 1713 & en 1714, & l'on finit par le nommer premier Profeſſeur de Médecine pratique en 1728. *Homobone Piſoni* mourut le 23 Septembre 1748, après avoir enſeigné pendant cinquante ans avec tant d'aſſiduité, qu'il ne manqua jamais de donner ſa Leçon.

Cet Homme a fait ſa profeſſion avec honneur. Comme il étoit d'un caractere droit, la flatterie & la duplicité furent pour lui des vices inconnus; attaché à ſon devoir, il n'enviſageoit que lui ſeul dans tout ce qu'il faiſoit. Egalement attaché à ſes ſentimens, lorſqu'il les croyoit fondés, il n'en auroit changé pour

perſonne : malheureuſement, il tenoit fortement aux vieilles opinions & ne ſe rendoit pas toujours à l'évidence des nouvelles. Pendant que l'Europe entiere convenoit de la circulation du ſang, il s'éleva contre la vérité de cette découverte ; il oſa même ſe meſurer avec le célebre *Morgagni* qui ne lui oppoſa que des faits démonſtratifs, mais qui ne le convainquit pas de la réalité du mouvement circulaire. Tout ce qu'on put faire, ne diminua rien de ſon attachement aux paradoxes qu'il avoit adoptés ; il les étala juſques dans ſes Ouvrages. Voici leurs titres :

Ultio antiquitatis in ſanguinis circulationem, hoc eſt, Opuſculum in quo ſanguinis circulatio refellitur. Cremonæ, 1690, *in*-8.

De uſu Veſicantium. 1694.

Methodus medendi & inquiſitio in ſanguinis circulationem. Patavii, 1726, *in*-4.

De regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum. Patavii, 1735, *in*-4. Partiſan du régime chaud & des médicamens de même nature, il en conſeille l'uſage ; mais il ne fait pas grand cas de la ſaignée, il la condamne même dans les maladies des femmes groſſes & des enfans.

Specilegium curationum, cui acceſſit Diſſertatio de inconſtantia Medicinæ. Ibidem, 1742, *in*-4.

PISTOR (Simon) naquit à Leipſic de *Nicolas*, Profeſſeur en Médecine qui mourut en 1462, à l'âge de 60 ans. *Simon* enſeigna auſſi la Médecine, & fut le premier, entre les Allemands, qui eut écrit ſur les maux vénériens. Comme ſes Ouvrages parurent à la fin du XV ſiecle & tout au commencement du ſuivant, *Aſtruc* ne les regarde que pour des Theſes ou Diſſertations Académiques ſur ces maladies. En effet, il n'étoit guere poſſible que, quatre ans ſeulement après l'apparition de la Vérole en Italie, on en fût aſſez inſtruit en Saxe, pour écrire quelque choſe de bien conſidérable à ce ſujet. Il paroît que *Piſtor* ne connoiſſoit pas mieux cette maladie que *Nicolas Léonicene* qu'il cenſure, & dont il avoit pu voir l'Ouvrage imprimé à Veniſe en 1497. Le Médecin de Leipſic a cru que la vérole avoit été rangée par les Anciens dans la claſſe des puſtules, exanthemes, ou comme il dit, *alhumere* ; & qu'elle dépendoit d'une propriété occulte des corps céleſtes. C'eſt apparemment cette doctrine qu'il ſoutient dans les pieces ſuivantes, & c'eſt elle encore que *Martin Polich*, dit *Mellerſtad*, a cenſurée à ſon tour :

Poſitio de Malo Franco. Lipſiæ, 1498, *in*-4.

Declaratio defenſiva poſitionis de Malo Franco. Ibidem, 1500, *in*-4.

Confutatio conflatorum circa Poſitionem quandam extraneam & puerilem Doctoris Martini Mellerſtad de Malo Franco. Ibidem, 1501, *in*-4.

PISTORIUS (Jean) naquit en 1546 à Nidda, ville de la Haute Heſſe. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine, il fut même reçu Docteur avec applaudiſſement ; mais s'étant jetté dans la pratique, il s'en dégoûta, parce que ſes remedes n'opéroient pas toujours les effets qu'il en attendoit. Convaincu que la Nature couvre quelquefois ſes jeux d'un voile impénétrable, il ſe livra à l'étude d'une Science qui n'eſt pas ſoumiſe à ſes caprices, & prit le parti de la Juriſ.

prudence qui lui réussit mieux ; elle lui valut la place de Conseiller d'Ernest-Fréderic, Margrave de Bade-Dourlach. La Religion Protestante qu'il abandonna pour embrasser la Catholique, le détermina ensuite à étudier encore la Théologie ; & après en avoir reçu le bonnet de Docteur, il devint successivement Conseiller de l'Empereur, Prévôt de la Cathédrale de Breslau & Prélat domestique de l'Abbé de Fulde. On met la mort de Pistorius en 1608, & entre ses Ouvrages, on compte les suivans :

Artis Caballisticæ, hoc est, reconditæ Theologiæ & Philosophiæ Scriptores. Basileæ, 1587, *in-folio.*

Illustrium Scriptorum, qui rerum à Germanis gestarum historias & annales posteris reliquerunt, Collectio. Francofurti, 1613, *in-folio.* Ce Recueil n'est pas moins curieux que rare, mais c'est dommage qu'il ait été mal rédigé.

Rerum, Familiarumque Belgicarum Chronicon magnum. Francofurti, 1654, *in-folio.*

L'Abbé *Ladvocat* fait mention de *Jean Pistorius*, dont il est ici question ; mais je ne sais si celui qui est cité par *Manget*, & que ce Bibliographe dit aussi natif de Nidda, est le même. On lui attribue :

De vera curandæ pestis ratione, Liber unus. Quâ medicatio paulò aliter quàm hactenus à communibus Practicis factum sit proponitur. Francofurti, 1568, *in-8.*

Dæmonomania Pistoriana. Magica & Caballistica morborum curandorum ratio, ex lacunis Judaïcis ac Gentilitiis hausta, post Christianis proposita. Cum antidoto prophylactico Jacobi Heilbronneri. Lavingæ, 1601, *in-8.*

Astruc parle d'un *Jean Pistorius* ou *Pistoris* natif de Nismes, qui fut reçu Docteur en Médecine à Montpellier l'an 1605. Il a écrit :

Microcosmus, seu, Liber Cephale Anatomicus de proportione utriusque mundi, in cujus calce reviviscit Pelops. Lugduni, 1612, *in-8.* Il y décrit la structure du cerveau. Je doute que le *Consilium anti-podagricum* imprimé à Halberstadt en 1659, *in-4*, & que *Lipenius* met sous le nom d'un *Jean Pistorius*, soit du Docteur de Montpellier, ainsi que M. *Portal* le dit dans son Histoire de l'Anatomie.

PITARD, (Jean) Chirurgien de Saint Louis, de Philippe le Hardi & de Philippe le Bel, Rois de France, mourut en 1315, âgé de 87 ans.

Comme il s'étoit appliqué de bonne heure à la Chirurgie, & qu'il y avoit fait beaucoup de progrès, il n'étoit point encore âgé de trente ans, lorsqu'il mérita la confiance de Saint Louis. Il accompagna ce Prince dans ses expéditions en la Terre Sainte, & de retour en France, il s'occupa davantage des moyens propres à accélérer la marche trop lente de son Art, que de ceux qui pouvoient augmenter sa fortune. Pénétré des désordres que les Chirurgiens épars & sans chef causoient à l'humanité, il proposa à Saint Louis de les réunir, & il obtint de lui la confirmation des statuts nécessaires à l'établissement de la Société, dont il avoit jetté les premiers fondemens. On sait assez que de pareilles entreprises demandent du tems pour être poussées à leur fin, & l'on sait encore que les statuts de cette Compagnie ont eu besoin d'être confirmés & augmentés en 1379 & 1396.

Ce fut en 1260 que *Jean Pitard* & les Chirurgiens de son tems s'assujettirent au réglement qui les réunissoit ; mais cette Compagnie étoit moins dans son prin-

cipe une société destinée à l'avancement de la Chirurgie, qu'une confrérie de piété établie sous l'invocation de Saint Côme & de Saint Damien, dans laquelle il étoit permis à tout le monde de se faire inscrire. Cependant les Chirurgiens de Paris profiterent insensiblement de cette institution pour travailler de concert à la perfection de leur Art; ils sentirent tout le bien qui pouvoit résulter de leur réunion, & pour l'ennoblir, ils convinrent de n'admettre parmi eux que des Maîtres-ès-Arts de l'Université.

Cette qualité de Maîtres-ès-Arts leur donna l'idée, en 1437, de demander à être reçus au nombre des Ecoliers & Suppôts de l'Université de Paris. *Jean De sous-le-four*, de concert avec plusieurs autres, présenta une requête à cette fin, & sa demande lui fut accordée comme grace, mais sous la condition qu'ils assisteroient, ainsi que les autres Ecoliers, aux leçons de la Faculté de Médecine. *Guillaume Vavasseur*, Chirurgien ordinaire de François I, alla plus loin; il obtint, en 1544, que le College de Saint Côme seroit étroitement uni à l'Université & qu'il jouiroit de tous ses privileges, à condition que les Chirurgiens qui le composoient, seroient parfaitement instruits dans le Latin, & que tous les Maîtres assisteroient le premier lundi de chaque mois à la visite des pauvres malades, depuis dix heures du matin jusqu'à midi. Alors les Chirurgiens ne purent plus recevoir aucun aspirant parmi eux, sans l'avis de quatre Docteurs de la Faculté de Médecine qui devoient être présens à l'examen. Le Pape voulut à son tour que les Chirurgiens lui eussent quelque obligation. Il envoya des Bulles en France pour confirmer les privileges qui leur avoient été accordés par le Roi & par l'Université, & ces Bulles furent publiées à Paris le 18 Février 1594, par le Cardinal de Plaisance.

Louis XIII, à l'imitation de ses prédécesseurs, renouvella tous les privileges de la Société de Saint Côme; il voulut même être inscrit dans la Confrérie des Saints Martyrs, & il orna les armes de la Société d'une fleur de lis rayonnante. Les Chirurgiens, par reconnoissance, firent graver avec distinction le nom de Louis XIII dans une Inscription qu'ils mirent à leur College en 1615; mais les Membres de la pieuse Confrérie, oubliant les titres de leur existence académique, accordée par l'Université sous les conditions énoncées ci-dessus, ajouterent à cette Inscription le nom fastueux de *College Royal des Maîtres Docteurs Chirurgiens de Paris*. Tout le monde sait combien les Corps sont jaloux de soutenir les qualités qui les distinguent; aussi cette usurpation, de la part des Chirurgiens, occasionna dans la suite beaucoup de démêlés avec la Faculté de Médecine. Semblables aux poulains qui lancent des coups de pied contre leur mere, lorsqu'ils sont rassasiés de leur lait, les Chirurgiens manquerent peu d'occasions de se soulever contre les Médecins de Paris, de qui ils tenoient la plupart des connoissances de leur Art. Mais tirons le rideau sur cette espece de guerre civile qui ne s'est terminée que de nos jours. Si nous l'entr'ouvrons pour un moment, que ce soit uniquement pour amener le croquis de l'histoire de la Chirurgie Françoise à l'époque la plus flatteuse pour elle, l'établissement de l'Académie Royale.

Outre les Chirurgiens gradués de l'Université, il s'étoit établi à Paris une Communauté de Barbiers-Chirurgiens, que leurs succès dans les petites opérations porterent à entreprendre des cures plus importantes. *Jean de Pracontal*, premier Bar-

bier du Roi Henri III, étoit le chef de cette nouvelle Compagnie en 1577. Il obtint de *Claude Rousselet*, Doyen de la Faculté de Médecine, élu en Novembre 1576 & continué en 1577, que les Barbiers fussent reçus au nombre des Ecoliers de l'Université; mais les Chirurgiens de robe longue, jaloux des progrès de ces nouveaux artistes, eurent avec eux une contestation qui ne finit qu'au bout de soixante ans par la réunion des deux Corps. La Faculté s'étoit servie de tems en tems de la Communauté des Barbiers pour réprimer les prétentions des Chirurgiens de Saint Côme; privée de ce secours, elle suscita aux deux Sociétés réunies une affaire bien plus importante, que celle qu'elles venoient de terminer entre elles. La Faculté prétendit qu'il ne devoit pas être permis aux Barbiers-Chirurgiens de prendre, comme les autres, la qualité de Bacheliers, Licenciés, Docteurs; qu'ils ne devoient porter que le titre d'Aspirans, de Maîtres & de Communauté, & qu'ils ne pouvoient faire aucune Leçon, ni Acte public. La Faculté conclut enfin qu'il falloit ôter l'Inscription que les Chirurgiens de Saint Côme avoient mise à leur College: *College des Maîtres Docteurs Chirurgiens de Paris & Ecole Royale.*

La contestation ne fut terminée que le 7 Février 1660, lorsque la Faculté obtint un Arrêt du Parlement, qui défendoit les Leçons publiques; en conséquence les Médecins prétendirent faire ôter une chaire haute, placée dans le lieu de l'assemblée des Chirurgiens. Sur cette Requête, il fut ordonné par le Parlement que les Chirurgiens-Barbiers prendroient à l'avenir les simples qualités d'Aspirans & de Maîtres, & leur Corps, le titre de Communauté. On leur défendit de faire aucune Leçon & Acte public; on leur permit seulement de faire des exercices particuliers pour l'examen des Aspirans, & des Démonstrations Anatomiques à portes ouvertes, sans qu'aucun d'eux pût porter la robe & le bonnet, excepté ceux qui étoient ou seroient reçus Maîtres-ès-Arts; permettant cependant à ceux qui avoient été reçus avec la robe & le bonnet, de les porter leur vie durant. Le Parlement ne parla point de l'Inscription dans son Arrêt.

Les Chirurgiens de la Communauté de Saint Côme ne se déconcerterent point pour les dispositions contenues dans cet Arrêt; tout au contraire, ils chercherent les moyens de rendre les démonstrations publiques plus brillantes & plus suivies. A l'imitation des Médecins qui avoient élevé, en 1617, un Amphithéatre Anatomique dans le Jardin de leur College, pour y faire les démonstrations de Chirurgie, la Société de Saint Côme en fit bâtir un qui fut achevé en 1694. Les édifices, qui lui appartiennent, ont même été considérablement augmentés depuis; cette Compagnie est aussi devenue plus nombreuse par la réunion de tous les Chirurgiens du Roi, des Maisons Royales & autres; & *Félix*, fils de *Félix*, l'un & l'autre Chirurgiens & Barbiers du Roi, fit dresser, en 1699, de nouveaux Réglemens pour le Corps entier des Chirurgiens réunis, dont l'observation fut ordonnée la même année.

Il n'y a plus actuellement qu'un seul Corps de Chirurgiens à Paris, sur-tout depuis qu'on en a exclu la Barberie & que tous les Membres sont obligés d'être Lettrés. Pour qu'un Aspirant y soit reçu Maître, il passe par des épreuves qui peuvent garantir sa capacité. Mais ce Corps a beaucoup augmenté sa réputation

tion & s'est rendu plus utile au public, depuis l'établissement de l'Académie Royale qui a tenu sa premiere séance le 18 Décembre 1732. Cette Académie, à qui M. *de La Peyronie* a fait des legs considérables, est composée du premier Chirurgien du Roi & des Maîtres Chirurgiens de Paris divisés en trois classes, sans y comprendre les étrangers. Elle tient ses séances tous les mardis, & elle propose chaque année le sujet des prix qu'elle donne dans une assemblée publique, le mardi d'après la Trinité. On est occupé aujourd'hui à achever les bâtimens superbes qu'on a élevés à l'usage de l'Académie; la munificence de Louis XV, les soins de M. *de La Martiniere* qui préside à la Chirurgie, & le bon goût qui regne par-tout dans cet édifice, en ont fait un monument digne de l'ancienne Rome.

C'est à l'occasion de *Jean Pitard*, ce premier moteur de l'établissement de la Communauté de Saint Côme, que j'ai tracé ce foible crayon des révolutions arrivées dans un Corps devenu aujourd'hui si célebre. J'ai donné ailleurs, avec plus d'étendue, l'Histoire de cette Compagnie. Il me suffit d'ajouter que les talens supérieurs, les connoissances lumineuses & le zele ardent de ses Membres, assurent à la Chirurgie un état autant glorieux pour elle, qu'avantageux à l'humanité.

Je finirai cet Article par un trait de la bienfaisance de *Pitard*, qu'on lit dans l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*. Ce Chirurgien avoit sa maison dans la rue de la Licorne, quartier de la Cité; elle a été rebâtie en 1611. On y voyoit, il n'y a pas long-tems, cette Inscription:

Jean Pitard, en ce repaire,
Chirurgien du Roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix,
Dont Dieu lui donne son Paradis.

Ce puits qu'il avoit fait faire à ses fraix à l'usage du public, lui mérita cette marque de reconnoissance. C'étoit un vrai service qu'il rendoit dans ce tems-là, où l'on n'avoit peut-être point l'industrie de clarifier les eaux de la Seine qui sont bourbeuses en certains tems de l'année.

PITCAIRN, (Archibald) grand partisan des principes méchaniques dans la Médecine, étoit d'Edimbourg, où il naquit le 25 Décembre 1652, d'un pere qui étoit marchand & Magistrat de cette ville. Après avoir fait un Cours de Philosophie dans sa patrie, il y étudia la Théologie & ensuite la Jurisprudence, mais avec tant de contention d'esprit, qu'il en tomba malade & fut menacé de phthisie. On lui conseilla l'air de Montpellier où il se rendit, & sa santé s'y rétablit parfaitement. Il lui prit alors envie d'étudier la Médecine, & ce fut sans doute la célébrité des Ecoles de cette ville qui lui en inspira le goût. Il se prépara à cette étude par celle des Mathématiques, & après y avoir fait de grands progrès, il ne s'occupa plus que de son premier dessein. Pour l'exécuter avec cette sage lenteur qui en assure le succès, il retourna à Edimbourg, où il s'appliqua à la Botanique, à la Pharmacie, à la Matiere Médicale &

aux autres parties de la Médecine ; après quoi il vint se perfectionner à Paris. Ses talens firent du bruit à son retour en Ecosse, & il y prit le bonnet de Docteur ; mais comme sa réputation ne tarda point à passer dans les pays étrangers, les Curateurs de l'Université de Leyde lui firent offrir une Chaire dans la Faculté de Médecine de cette ville en 1692. Il l'accepta & prononça sa Harangue Inaugurale le 26 Avril de la même année : *Boerhaave* fut au nombre de ses disciples. Tout occupé de calcul & de démonstrations mathématiques, *Pitcairn* ne se mit pas toujours à la portée de ses éleves ; ses Leçons étoient pour la plupart un langage difficile à comprendre. On lui en fit des reproches ; mais piqué de ce que les principes de Méchanique & de Géométrie, qu'il adaptoit aux loix de l'Economie animale, ne plaisoient pas aux Médecins de la Faculté de Leyde, il retourna en Ecosse, en 1693, sans prendre congé de personne, & il abandonna ainsi une Chaire où il se voyoit peu écouté. Cette démarche annonce assez la mauvaise humeur où les Médecins de Leyde l'avoient mis ; il ne chercha plus qu'à se venger du peu d'estime qu'on avoit fait de sa doctrine, & au ton qu'il prit dans ses Ecrits, on vit d'abord quel étoit le démon qui l'agitoit. Du fond de l'Ecosse, il parut vouloir regner sur toute la Médecine, lui qui l'ignoroit assez pour la réduire à trois problêmes. Il avoit l'esprit vif, mais trop peu en garde contre les écarts de l'imagination ; entiché de sa marotte, il établit un systême mal assorti avec l'étendue de l'Art de guérir. On remarque d'ailleurs une infinité de paradoxes dans ses Ouvrages. Méchanicien outré, il s'épuise en calculs & en positions géométriques ; il s'emporte dans la supputation des forces de l'estomac, jusqu'à les faire monter à l'équivalent du poids de 12951 livres.

Pitcairn étoit marié, lorsqu'il mourut dans son pays le 20 Octobre 1713. On a de lui plusieurs Dissertations qui furent imprimées à Roterdam en 1701, *in*-4, à Edimbourg en 1713, même format ; sous le titre de *Dissertationes Medicæ.* Elles parurent depuis à Roterdam en 1714, & à Venise en 1715, *in*-4, sous le titre d'*Opuscula Medica.* Nous en avons encore d'autres éditions, comme :

Elementa Medicinæ Physico-Mathematica. Londini, 1717, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1718, *in*-4. En Anglois, Londres, 1727, *in*-8.

Opera omnia Medica. Venetiis, 1733, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1737, *in*-4.

PITTALUS ou SPITTALUS, comme l'appelle *Suidas*, Médecin d'Athenes, vécut dans le XXXVI siecle, à-peu-près du tems d'*Hippocrate. Aristophane* l'introduit dans la scene à l'occasion d'un malade qui souffroit des yeux, à qui il conseille de s'adresser à *Pittalus* ; ceci fait croire que ce Médecin jouissoit d'une grande réputation, ou peut-être qu'il se mêloit particulierement de traiter le mal dont parle le Poëte Grec. *Pittalus* fut d'ailleurs fort considéré & il eut plusieurs disciples.

PITTON, (Jean-Scholastique) Docteur en Médecine, étoit Provençal. Après être devenu veuf pour la seconde fois, il résolut de se faire Prêtre & demanda dispense de sa bigamie ; mais il se maria pour la troisieme fois le jour que sa dispense arriva de Rome. Outre les Ouvrages, dont nous parlerons,

il travailla vers la fin de ſa vie à un Commentaire ſur l'Hiſtoire Naturelle de *Pline*, mais ſa mort arrivée en 1690 l'empêcha d'y mettre la derniere main. Son goût pour les recherches hiſtoriques nous a procuré les Traités ſuivans :

Hiſtoire de la ville d'Aix. Aix, 1666, *in-fol.* On ne fait pas grand cas de cette Hiſtoire, parce qu'elle eſt mal écrite, qu'il y a peu d'ordre, & que les circonſtances les plus intéreſſantes y ſont mal détaillées.

Annales de l'Egliſe d'Aix, avec des Diſſertations Hiſtoriques contre *Launoy*. Lyon, 1668, *in*-4. Cet Ouvrage eſt regardé du même œil que le précédent.

De conſcribendâ Hiſtoriâ rerum naturalium Provinciæ. Aquis Sextiis, 1672, *in*-8. L'Auteur ne donne ici que le plan d'une Hiſtoire Naturelle de Provence. Les objets indiqués ne ſont que les Sommaires d'un plus grand Ouvrage qu'il méditoit. Il a ajouté à la fin pluſieurs Diſſertations qui ne regardent point l'Hiſtoire Naturelle, pour groſſir, comme il le dit lui-même, ſa petite brochure, & pour faire voir apparemment à ſes ennemis qu'il n'ignoroit pas le Latin.

Les Eaux chaudes de la ville d'Aix, de leur vertu, à quelles maladies elles ſont utiles, & de la ſaiſon de s'en ſervir. Aix, 1678, *in*-4. C'eſt le ſeul Ouvrage de *Pitton* qui ait rapport à la Médecine.

Sentimens ſur les Hiſtoriens de Provence. Aix, 1682, *in*-12. Cette piece eſt la meilleure qu'il ait publiée.

PIZZUTUS, (Paul) Gentilhomme natif de Palerme, ſe fit beaucoup de réputation, vers le milieu du XVII ſiecle, dans les emplois de Conſeiller de ſanté & de Proto-Médecin du Royaume de Sicile; mais ce fut moins aux poſtes qu'il occupoit, qu'à ſa profonde érudition & au mérite le plus rare, qu'il dut l'eſtime, & en quelque ſorte la vénération que ſes concitoyens lui témoignerent. La ville de Parlerme doit à ſes ſoins l'établiſſement du College de Médecine qu'on y a fondé en 1645. Comme il en fut pluſieurs fois Doyen, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit lui donner de la célébrité & le rendre utile au public. Ce Médecin mourut dans ſa ville natale le 16 Juillet 1684, & laiſſa quelques Ouvrages ſur les Conſtitutions du Proto Médicat. Tels ſont :

Notulæ pro officio Proto-Medicatûs. Panormi, 1647, *in*-8.

Conſtitutiones & Capitula, necnon Juriſdictiones Regii Proto-Medicatûs officii, cum Pandectis ejuſdem reformatis, ac pluribus renovatis, atque elucidatis. Ibidem, 1657, *in*-8. C'eſt l'Ouvrage de *Jean-Philippe Ingraſſias*, avec des augmentations & des éclairciſſemens.

PLACOTOMUS, en Allemand, BRETTSCHNEIDER, (Jean) Médecin natif de Murſtadt, prit le bonnet de Docteur à Wittemberg le 7 Juin 1543. L'année ſuivante, on le nomma à la Chaire de Profeſſeur Primaire en l'Univerſité de Konigsberg; mais s'étant brouillé avec *André Aurifaber*, ſon Collegue, il fut congédié en 1549. Il alla alors s'établir à Dantzick, dont il étoit premier Médecin à ſa mort arrivée dans cette ville vers 1574, à l'âge de 60 ans. *Placotomus* étoit ſavant, & comme il poſſédoit parfaitement la Langue Grecque, il fit uſage de ſes connoiſſances, à cet égard, pour la publication de quelques-uns des Ouvrages, dont voici les titres :

Oratio de ratione discendi & præcipuè Medicinam. Lipsiæ, 1552, *in*-8. *Argentorati*, 1607, *in*-12.

De destillationibus chymicis. De causa conjuncta & temperamentô Santalorum & Camphoræ. De Venæ sectione in omni Pleuritide. De odoribus. Francofurti ad Viadrum, 1553, *in*-8 & *in*-12.

Pharmacopœia in compendium redacta. Antverpiæ, 1560, *in*-8. *Lugduni*, 1561, *in*-12. Le *Dispensatorium cum scholiis Joannis Ludovici Bertaldi*, imprimé à Turin en 1614, *in*-4, & attribué à *Placotomus*, paroît être le même Ouvrage.

Polybi, de diæta salubri, sive, de victu privatorum Libellus. Antverpiæ, 1561, *in*-16.

Hippocratis Aphorismi in locos communes digesti. Ibidem, 1562, *in*-12.

Commentarii in Libellum Helii Eobani de tuenda bonâ valetudine. Accesserunt ejusdem Placotomi Opusculum de natura & viribus cerevisiarum & mulsarum. De causis, præservatione & curatione ebrietatis. De causa conjuncta, & alia aliorum Opuscula. Francofurti ad Viadrum, 1568, *in*-8. *Basileæ*, 1571, *in*-12.

PLAIA, (Melchior) Apothicaire & savant Botaniste, se distingua tellement à Palerme parmi ceux de sa profession, qu'il parvint à l'emploi d'Examinateur des Apothicaires du Royaume de Sicile. C'étoit un homme d'une probité à toute épreuve & d'une conduite très-exemplaire. Il mourut d'apoplexie à Palerme le 11 Septembre 1704, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Nicolas de Tolentin. Le zele qu'il avoit pour l'instruction des éleves, lui a fait composer un Ouvrage sous le titre de *Lucidarium Pharmaceuticum*, mais sa mort précipitée l'a empêché de le mettre au jour. On a cependant de lui :

Tyrocinii Pharmaceutici examen in tres libros distinctum. Panormi, 1682, *in*-12.

PLANCHON (Jean-Baptiste-Luc) naquit à Renaix en Flandre le 5 Novembre 1734. Après de bonnes études qu'il fit dans l'Université de Louvain, il fut reçu à la Licence dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de cette ville le 14 Mars 1758. Déja mûr par l'âge, mais plus encore par une application constante & suivie, il se rendit à Leuze, petite ville du Hainaut, où il exerça sa profession pendant un an & demi. Au bout de ce terme, il passa à Perwuelz, Bourg de la même Province, & se consacra au service de ses habitans pendant six ans & demi. Mais le génie de M. *Planchon* demandoit un théatre plus vaste; il se fit aggréger au College de Médecine de Tournay le 10 Février 1767, & il trouva dans cette ville de justes appréciateurs de son mérite. Il se distingua sur-tout par son goût pour l'observation, & à ce titre, il enrichit le Journal de Médecine de quantité de Mémoires intéressans. Les principaux roulent sur les suites des couches; sur le mal de gorge gangreneux qui regna à Perwuelz en 1765 & 1766; sur les Hydropisies; sur les Hémorrhagies scorbutiques avec éruption pétéchiale, qu'il regarde comme un scorbut aigu; sur une fluxion catarrhale de la vessie; sur les Fievres intermittentes & éruptives; sur les affections du Foie & des Poumons; sur les Epidémies; sur les vers; sur la Colique; &c. Il aspira bientôt à instruire le public par une voie plus difficile que celle du Journal, où l'annonce des pieces ne dépend que du choix du Rédacteur de ce Recueil Périodique, & quelquefois de son indulgence. M. *Planchon* n'eut jamais besoin de re-

courir à cet expédient officieux ; ses observations furent toujours publiées avec éloge. Cet accueil l'engagea à se mesurer avec les Savans qui concoururent pour le prix proposé par l'Académie de Dijon. Il s'agissoit de *déterminer dans quels tems des maladies & dans quelles circonstances on doit suivre la méthode rafraîchissante ou l'échauffante, & exposer les especes, la nature & la maniere d'agir des remedes à employer dans l'une & dans l'autre de ces méthodes*; & il obtint le second *Accessit* en 1770. La même année, l'Académie d'Amiens décerna l'*Accessit* à la Dissertation de M. *Planchon* sur la Fievre miliaire. L'Auteur fit imprimer cette piece à Tournay chez Serré, & sa Dédicace au Magistrat de cette ville lui valut un présent d'émulation de la part de ce Corps Municipal.

Déja connu de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, M. *Planchon* en fut nommé Correspondant le 6 Juillet 1775. Il sentit tout le prix de cet honneur, & travailla à faire voir qu'il en étoit digne par son Mémoire *Sur la Médecine agissante & expectante*, qui fut couronné par cette Académie en 1776, avec celui de M. *Voullonne*, Docteur & premier Professeur de la Faculté de Médecine d'Avignon. Le Mémoire de ce dernier n'a d'autre avantage sur celui de M. *Planchon*, que les graces & l'énergie du style. Ce foible défaut n'a pas empêché le Médecin, dont je parle, de mettre son Ouvrage au grand jour. On y trouve des tableaux tracés de main de Maître, qui transportent les Lecteurs aux lits des malades & rendent sensibles les motifs qui, dans l'occasion, doivent décider les Médecins à agir, ou à rester dans l'inaction prudente d'un Observateur attentif & vigilant. Ces expressions sont celles de M. *Maret*, Secretaire de l'Académie de Dijon.

M. *Planchon* a fait imprimer son Mémoire sous ce titre :

Le Naturisme, ou la Nature considérée dans les maladies & leur traitement conforme à la doctrine & à la pratique d'Hippocrate & de ses sectateurs. Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon sur la Médecine agissante & expectante. Tournay, 1778, *in*-8. Cette piece a mérité à l'Auteur la qualité de Correspondant de la Société Royale de Médecine à Paris ; sa nomination date du 9 Juin 1777.

PLANCY ou PLANTIUS, (Guillaume) que certains Ecrivains nomment *La Planque*, sans trop savoir sur quelle autorité, naquit au Mans ou peut être dans la Province du Maine. Il a vécu pendant dix ans avec *Fernel*, & il a épousé la niece de ce célebre Médecin. Un aussi habile Maître n'a pu manquer de lui inspirer le goût de s'appliquer à la Science qu'il exerçoit lui-même avec tant de distinction ; *Plancy* fit son cours de Licence à Paris en 1552 & 1553, & suivant toute apparence, il fut reçu Docteur en 1554. On met sa mort en 1568.

Matthias dit qu'il commença à écrire dès l'an 1536, qu'il traduisit de Grec en Latin différens morceaux d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Plutarque*, de *Philon*, de *Synesius*, & qu'il fit des notes sur les Ouvrages de *Fernel*. Suivant M. *Goulin*, on doit en particulier à *Plancy* :

Une édition des Lettres Grecques de *Guillaume Budé*, laquelle parut en 1540 à Paris. *Budé*, qui termina sa carriere en cette année, lui avoit communiqué son Manuscrit.

Hippocratis Aphorismi Græcè & Latinè. Parisiis, 1555, *in*-16. *Genevæ*, 1595, *in*-12. *Parisiis*, 1637, *in*-24. Suivant *Lipenius*, il y a encore une édition de Lyon de 1561, *in*-12, & dans le Catalogue des Livres de *Falconet*, on en cite deux autres, l'une de Geneve, 1580, *in*-12, l'autre de Paris, 1621, *in*-16.

La vie de *Fernel*. Elle fut imprimée pour la premiere fois avec les Œuvres de ce Médecin, dans l'édition de Francfort de 1607, *in*-8.

PLANERI (Jean) naquit en 1480 à Quinzano dans le Bressan. Il fit ses premieres études à Venise, & se rendit delà à Padoue pour ses cours de Philosophie & de Médecine, qu'il finit l'un & l'autre par la prise du bonnet de Docteur. De retour à Quinzano, il s'occupa entierement de la pratique; il y acquit même tant de réputation, qu'il fut appellé en Allemagne, où il rendit de grands services aux Empereurs Ferdinand I & Maximilien II, ainsi qu'à plusieurs Seigneurs de leur Cour. Mais comme le vrai mérite est souvent exposé aux traits de l'envie, le sien anima la jalousie des Médecins Allemands, au point qu'il ne put tenir contre les persécutions qu'ils lui susciterent. C'est pourquoi il prit le parti de retourner dans sa patrie, où il mourut en 1570, à l'âge de 90 ans. Ses Ouvrages sont:

Dubitationes & solutiones in III Galeni de diebus criticis. Venetiis, 1574.

Febrium omnium simplicissima divisio & compositio ex Galeno & Avicennâ. Ibidem, 1596, *in*-4.

In tertium Galeni de diebus criticis Scholia.

Consilium Viennæ propositum de Morbo Gallico.

Consilium Brixiæ editum de curatione Dysuriæ.

Collegia ad morbos varios Viennæ habita.

Epistolarum Liber.

Opusculum de Lacte.

Liber de immortalitate animæ adversùs Pomponatium.

PLANERUS ou PLANER (André) vint au monde, en 1546, dans le Comté de Tirol. Il fit le cours de ses études à Tubingue, où il prit le bonnet de Maître-ès-Arts le 20 Février 1566, & celui de Docteur en Médecine le 19 Décembre 1569. De cette ville, il passa à Strasbourg, il y enseigna même avec une sorte de célébrité; mais au bout de quelques années il revint à Tubingue, car on l'y retrouve en 1578, remplissant alors la Chaire de Philosophie & de Médecine dans les Ecoles de l'Université. Il s'acquitta des devoirs de ce double emploi avec beaucoup de réputation; il fut encore plusieurs fois chargé de celui de Recteur; & comme il mérita l'estime de ses Collegues par ses vertus sociales, il emporta leurs regrets dans le tombeau, où il descendit en 1607, à l'âge de 61 ans. On publia à Tubingue un Recueil de ses Theses de Médecine, mais lui-même avoit déja mis au jour:

Methodus investigandi locos affectos. Tubingæ, 1579, *in*-4.

Orationes tres. I, *De definitione Artis Medicæ.* II, *De Arte parvâ Galeni.* III, *De Arte Dialecticâ & organô Aristotelis. Ibidem*, 1579, *in*-4.

De methodo medendi Liber unus. Basileæ, 1583, *in*-8.

De methodo medendi Liber secundus. Ibidem, 1585, *in*-8.

PLANQUE, (François) Docteur en Médecine, mourut le 19 Septembre 1765, à l'âge de 69 ans. Comme il avoit à cœur les progrès de son Art & qu'il aimoit le travail, il commença, dès l'an 1748, à publier une espece de Dictionnaire fort intéressant, sous ce titre:

Bibliotheque choisie de Médecine, tirée des Ouvrages périodiques François & Etrangers, avec plusieurs pieces rares & des remarques. Paris, 1748 & suiv. 9 volumes *in*-4. Il y a aussi une édition *in*-12. Comme cet Ouvrage demandoit une continuation à la mort de l'Auteur, il en a paru quelques volumes depuis cette époque.

Planque a donné, en 1751, une nouvelle édition du *Tableau de l'amour conjugal* de *Venette*, à laquelle il a joint des notes, & en 1758, une édition des Observations de Médecine & de Chirurgie de *Vander Wiel*.

PLANTECOVIUS, (André) savant Médecin de la ville de Lubeck, sa patrie, naquit en 1661. Il commença ses études dans le lieu de sa naissance, & passa successivement à Jene, à Leipsic & à Kiell, pour les continuer, soit dans les Ecoles de Philosophie, soit dans celles de Médecine. Persuadé de l'utilité des voyages & du grand parti qu'en peut tirer un homme qui sait profiter de ce qu'il voit & de ce qu'il entend, il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Sicile, la Suisse, l'Angleterre, la Hollande, & s'arrêta pendant ses courses à Padoue, pour y demander le bonnet de Docteur en Médecine qu'il obtint en 1687. De retour à Lubeck, il y fit sa profession avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1731. On a trouvé dans son Cabinet plusieurs Manuscrits de sa façon sur les Antiquités & les Belles-Lettres; car sa science s'étendoit au delà de la Médecine; il s'étoit même formé une Bibliotheque en tout genre, dont le Catalogue fut imprimé à Lubeck en 1731, *in*-8.

PLANTIUS. (Guillaume) Voyez PLANCY.

PLATEA, (Pierre DE) de Monte S. Juliano en Sicile, naquit le 26 Avril 1606. Sans être savant, il exerça la Médecine à l'Empirique, & avec tout le succès qu'il pouvoit attendre des remedes dont il faisoit mystere. Il s'établit premierement à Palerme, mais voyant qu'il n'y faisoit pas fortune, il se rendit à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il y fut accueilli par la famille des Colomnes qui l'honorerent de leur bienveillance & de leur protection, & qui firent tous les fraix du Laboratoire qu'il avoit établi pour la préparation de ses remedes. Si l'on en croit *Antonin Mongitore*, dans sa Bibliotheque Sicilienne, la Chymie réussit si bien à ce Médecin, qu'il en tira plusieurs médicamens, dont les effets reconnus, dans les maladies les plus graves, contribuerent beaucoup à sa réputation. Cet Historien ajoute qu'il auroit pu se prévaloir de ses découvertes pour amasser des richesses; mais il en tira si peu de parti, qu'il distribua ses remedes gratuitement à tout le monde, spécialement aux pauvres qu'il aidoit encore de sa bourse. Une conduite aussi désintéressée fit croire qu'il avoit le secret de la Pierre Philosophale, & cette opinion s'accrédita tellement dans le monde, que lorsqu'il voyagea en Italie & en France, il reçut les mar-

ques de la plus grande confidération de la part des amateurs de l'Alchymie. *Platea* revint à Rome après cette courfe, & il y mourut dans le Palais des Colomnes au mois de Septembre 1678. On ne connoît de lui que la piece fuivante :

Breve & utile difcorfo di Chirurgia, divifo in fei Trattati. Rome, 1650, *in-4*, à la fuite d'un Ouvrage intitulé : *Il Chirurgo Trattato di Tarduccio Salvi da Macerata.*

PLATEARIUS, (Jean) Médecin de Salerne qui vécut vers la fin du XIII fiecle, s'attacha beaucoup à la Matiere Médicale. C'eft fur elle que roulent principalement les Ouvrages que nous avons de lui :

Expofitiones & Commentationes ad Nicolai Antidotarium. Venetiis, 1497, *in-folio*, avec les Ecrits de *Sérapion. Ibidem*, 1527, *in-folio*, avec ceux de *Méfué.*

De fimplici Medicina Liber, infcriptus circa inftans, quô fimplicia medicamenta ufitatiora alphabeti ferie defcribuntur. Lugduni, 1512, *in-4*, à la fin du Difpenfaire de *Nicolas. Parifiis*, 1582, *in-4*.

Practica brevis morborum curandorum, etiam febrium ; unà cum Libro de fimplici Medicina. Lugduni, 1525, *in-folio*, avec les Œuvres de *Sérapion* & le *Thefaurus pauperum.*

PLATER, (Félix) fils de *Thomas*, étoit de Bâle, où il naquit en 1536, la même année qu'*Erafme* de Roterdam y mourut. Son pere, qui étoit de Sion dans le Valais, s'appliqua à l'Art de guérir fous le Médecin de l'Evêque de Porentru, & il fit tant de progrès à l'école de cet habile Maître, qu'il fe trouva en état d'aller pratiquer cet Art dans fa patrie. Il quitta Sion pour venir occuper la place de Principal du College de Bâle, où fon fils étudia fous fes yeux.

Au fortir de ce College, *Félix Plater* fe rendit à Montpellier, & fut immatriculé dans le Regiftre de la Faculté de Médecine le 4 Novembre 1553. Tout jeune qu'il étoit, il fe diftingua tellement pendant fon cours, qu'il obtint les honneurs du Doctorat le 28 Mai 1556. Il retourna alors à Bâle, on dit même qu'il y prit de nouveaux degrés en 1557 : ce qui eft certain, c'eft qu'il y fit fa profeffion avec tant d'honneur, qu'il fut nommé à une Chaire de Médecine en 1560, & qu'il mérita, dans la fuite, la confiance de tous les Seigneurs & Princes du Haut Rhin, fpécialement des Princes de Montbelliard chez qui il fut très-fouvent appellé.

Ce Médecin eut beaucoup de goût pour la Botanique & l'Hiftoire Naturelle ; fes connoiffances en ce genre, & celles qu'il avoit d'ailleurs, ne contribuerent pas peu à donner de la célébrité à l'Univerfité de Bâle, où il enfeigna pendant plus de cinquante ans. Il emporta tous les regrets du Corps Académique, à fa mort arrivée dans cette ville le 28 Juillet 1614, dans la 78e. année de fon âge. *Plater* montra, dès fon enfance, tant de curiofité pour les entrailles des animaux, qu'il parut fouvent envier le fort des bouchers, ainfi que la commodité qu'ils ont d'examiner & de connoître la difpofition des parties intérieures des corps. C'eft ainfi que la Nature l'annonça comme un fujet propre

à devenir grand Médecin ; il le fut en effet, & il laissa des preuves de son habileté dans ses Ouvrages.

De corporis humani structurâ & usu Libri tres. Basileæ, 1583 & 1603, *in-folio*, avec des planches qui sont tirées pour la plupart de *Vésale* & de *Coiter;* car il n'y a que celles qui représentent l'organe de l'ouie & de la vue, qui appartiennent à l'Auteur.

De febribus Liber. Francofurti, 1597, *in*-8.

Praxeos Medicæ Tomi tres. Basileæ, 1602, trois volumes *in*-8. *Ibidem*, 1625, 1656, 1736, *in*-4. *Emmanuel Kœnig* a orné la derniere édition d'une Préface de sa façon.

Observationum Libri tres. Basileæ, 1614, 1641, 1680, *in*-8. Il y a de bonnes choses dans ce Recueil, mais c'est dommage qu'il soit surchargé de formules.

Consilia Medica. Francofurti, 1615, *in*-4, dans la Collection de *Brendelius.*

De Gangræna Epistola. Dans la premiere Centurie des Lettres d'*Hildanus* imprimées à Oppenheim en 1619, *in*-4.

Quæstionum Medicarum paradoxarum & endoxarum Centuria posthuma. Basileæ, 1625, *in*-8, par les soins de *Thomas Plater*, son frere. *Parisiis*, 1632, *in*-8, 1641, *in*-12. *Basileæ*, 1656, *in*-4, avec *Praxeos Medicæ Tomi tres.*

Quæstiones Physiologicæ de partium in utero conformatione. Lugduni Batavorum, 1650, *in*-12, avec le Traité *De notis virginitatis* par *Séverin Pineau.*

De mulierum partibus generationi dicatis. Argentinæ, 1597, *in-folio*, parmi les *Libri Gynæciorum* publiés par *Israël Spachius.*

Thomas Plater, frere de *Félix*, enseigna aussi la Médecine à Bâle. Il eut deux fils qui s'appliquerent à l'étude de cette Science. L'ainé, *Thomas*, naquit à Bâle le 24 Juillet 1574, prit ses degrés à Montpellier en 1597, succéda à son pere en l'emploi de Professeur de la Faculté de sa ville natale, où il mourut le 4 Décembre 1628. *Félix* qui étoit plus jeune de 30 ans, & qui apparemment étoit le fruit d'un second mariage, vint au monde dans la même ville de Bâle en 1605. Il y remplit successivement les Chaires de Logique & de Physique pendant vingt ans, & se distingua dans la pratique de la Médecine jusqu'à sa mort arrivée en 1671. Il laissa un fils, *François*, né à Bâle en 1645, qui s'appliqua à la profession de ses ancêtres & suivit si bien les exemples qu'ils lui avoient laissés, qu'il participa à la célébrité de leur nom. Pour faire honneur à celui de *Félix Plater*, son grand oncle, il publia une nouvelle édition de ses trois Livres d'Observations, à laquelle il joignit un Ouvrage de la façon de son pere, sous ce titre :

Observationum selectiorum è diariis practicis passim excerptarum Mantissa. Basileæ, 1680, *in*-8.

PLATNER, (Jean-Zacharie) naquit à Chemnitz en Misnie le 16 Août 1694. Son pere, qui étoit un des premiers commerçans de cette ville, le destina dès son bas âge à lui succéder un jour dans le négoce qu'il tenoit lui-même de ses ancêtres ; mais il ne le disposa à cet état que par des études propres à lui rendre l'esprit plus solide, & voulut qu'il fît ses cours d'Humanités & de Philosophie, avant que de se jetter dans les affaires du commerce. *Jean*

Zacharie étoit d'une assez foible complexion, & pour cette raison, autant que par égard pour les succès de ses premieres études, ses parens changerent de dessein & consentirent à lui laisser prendre le parti de la Médecine, pour laquelle il témoignoit beaucoup de goût. Il en commença le cours à Leipsic en 1712, & demeura sur les bancs de la Faculté de cette ville jusqu'en 1715, que la réputation de l'Univerlité de Hall l'attira dans ses Ecoles. Pendant l'hiver suivant, il s'appliqua à l'étude de la Métallurgie dans les fameuses minieres de Chemnitz, après quoi il revint à Hall, où il reçut les honneurs du Doctorat le 25 Septembre 1716.

Ce Médecin fut un de ces hommes, dont le goût décidé pour la profession qu'il avoit entreprise, tourna en une sorte de passion. Il ne négligea aucun des moyens qui pouvoient perfectionner ses connoissances; & comme il savoit que la conversation avec les Maîtres de l'Art étoit le meilleur de tous les genres d'application, il prit le parti de voyager pour se mettre à même de profiter de leurs instructions & de leurs conseils. Ce fut dans cette vue qu'il parcourut les principales Universités de l'Allemagne, d'où il se rendit à Lyon par la Suisse & la Savoie. Il alla ensuite à Paris pour y faire une étude particuliere de l'Anatomie & de la Chirurgie, & ses progrès correspondirent à son application. Mais comme il s'attacha par préférence à la cure des maladies des yeux par l'opération de la main, il acquit tant de connoissances dans cette partie de l'Art, que, suivant le témoignage du Baron *de Haller*, il vint à bout de guérir des maux que *Saint-Yves* avoit manqués. A son départ de Paris, il prit sa route par la Hollande, où il rendit visite aux célebres Professeurs de l'Université de Leyde, *Boerhaave* & *Albinus*; il continua ensuite son chemin & il arriva à Chemnitz en 1719.

Les avantages qu'on lui faisoit espérer à Leipsic, le déterminerent à s'y rendre en 1720. L'année suivante, il fut nommé Professeur extraordinaire d'Anatomie & de Chirurgie, mais il ne tarda pas à obtenir une place plus distinguée parmi les Docteurs Régens de la Faculté. En 1724, il obtint la Chaire de Physiologie vacante par la mort de *Rivinus*; en 1737, il passa à celle de Pathologie, & en 1747, à celle de Thérapeutique. Presque en même tems, on le nomma Doyen perpétuel de la Faculté & Médecin Conseiller de la Cour de Saxe. Ces honneurs le flatterent beaucoup, mais il n'en jouit guere; car il mourut subitement le 19 Décembre 1747, dans la 54e. année de son âge. Le matin de ce jour il avoit visité ses malades, & l'après-dînée il avoit donné sa leçon. Il rentra chez lui vers six heures du soir, & un instant après il mourut par la violence d'un accès d'asthme. Nous avons différens Ouvrages de la façon de ce Médecin qui parurent, le premier par les soins de l'Auteur, le second par ceux de son fils, *Fréderic Platner*, Professeur en Droit, le troisieme aux dépens du Libraire *Fritsch*.

Institutiones Chirurgiæ rationalis, tùm Medicæ, tùm manualis. Lipsiæ, 1745, 1758, 1761, *in*-8, avec figures. *Venetiis*, 1747, *in*-4. En Allemand, Leipsic, 1748 & 1749, deux volumes *in*-8. C'est un précis de Chirurgie que *Platner* a tiré des meilleures sources & auquel il a joint ses propres observations.

Opusculorum Chirurgicorum & Anatomicorum Tomi duo. Dissertationes & Prolusiones. Lipsiæ, 1749, *in*-4, avec figures.

Ars medendi singulis morbis accommodata. Lipsiæ, 1765, *in*-8. Ce Traité, dont *Platner* avoit légué le Manuscrit à *J. Benjamin Boehmer*, son disciple, sous la condition de ne le jamais rendre public, a vu le jour par l'empressement du Libraire *Fritsch* à qui il en est tombé une copie entre les mains, dix-huit ans après la mort de l'Auteur. Le fils de celui-ci a fait les plus vives instances à l'Imprimeur pour l'engager à respecter les dernieres volontés de son pere; mais le profit que *Fritsch* crut retirer de son édition, & l'utilité dont on lui dit que cet Ouvrage pourroit être au public, le firent passer au dessus de toutes les représentations. Tel que soit ce Traité, il est fort éloigné d'être ce qu'il auroit été, si l'Auteur y avoit mis la derniere main.

PLATON naquit à Athenes la premiere année de la LXXXVIII[e]. Olympiade, qui revient à l'an du monde 3576, avant J. C. 428. Il descendoit, par son pere *Ariston*, de Codrus, Roi d'Athenes, & par sa mere *Péryctyone*, de Dropides, frere de Solon, ce célebre législateur des Athéniens. Son premier nom fut *Aristoclés*, mais il le quitta pour prendre celui de *Platon* qu'on lui donna, soit à cause de la largeur de ses épaules & de son front, soit à cause de son style ample & diffus. Il a paru peu d'hommes qui eussent été autant favorisés de la Nature que ce Philosophe. Une physionomie heureuse, de grandes richesses, une naissance illustre, & plus que tout cela, le plus beau génie, furent son partage. Ses parens ne négligerent rien pour son éducation. Il eut d'abord beaucoup de goût pour la Peinture & pour la Poésie; il apprit même à peindre, fit des Odes & des Tragédies: mais ce goût ne fut que passager. A l'âge de vingt ans, il commença à suivre *Socrate* qui le dégoûta de ces amusemens; il comprit, par les leçons de ce grand Homme, que la Philosophie est la véritable étude du Sage, & il résolut de s'y livrer entierement.

A vingt-huit ans, c'est-à-dire, après la mort de *Socrate*, il alla étudier à Mégare, sous *Euclide*; delà à Cyrene, sous le Mathématicien *Théodore*; puis en Italie, sous *Philolaüs* & *Euritus*; enfin en Egypte, chez les Prêtres de cette nation. Il se transporta aussi en Perse pour y consulter les Mages; son dessein étoit même de pénétrer jusqu'aux Indes pour y entendre les Gymnosophistes, mais les guerres de l'Asie l'obligerent de revenir dans sa patrie, où il ouvrit une Ecole de Philosophie dans un Jardin appartenant à un citoyen nommé *Academus*, dont le nom a été immortalisé pour avoir cédé ce terrein à *Platon* & à ses disciples, qui prirent delà le nom d'*Académiciens*.

A l'exemple de *Pythagore*, de *Démocrite* & d'autres Philosophes, *Platon* traita de diverses choses concernant la Théorie de la Médecine. Il reconnoissoit quatre élémens, le feu, l'air, la terre & l'eau. Il enseignoit que c'est par la moëlle de l'épine que commence la formation du corps humain, & que la colomne osseuse est destinée à la mettre en sûreté. Les os ne sont, selon lui, qu'une terre subtile, pure & tenue, dont la moëlle forme une masse en y jettant tour-à-tour du feu & de l'eau; de maniere que ces deux élémens n'ont plus la faculté de lui faire perdre la consistance qu'elle a acquise. Ce qu'il dit sur la formation des chairs & des nerfs est appuyé sur les différentes combinaisons des élémens. Il croyoit l'ame immortelle renfermée dans la tête, & l'ame mortelle dans le

reſte du tronc, mais il donnoit à celle-ci différens ſieges, ſuivant qu'elle remue les paſſions, ou qu'elle eſt avide d'aliment, de boiſſon & de tous les autres beſoins du corps. *Platon* a débité bien d'autres rêveries ſur ce qu'il appelle ame inférieure, ainſi que ſur la génération. Fondé ſur la métempſycoſe, il imaginoit que les hommes injuſtes & puſillanimes étoient changés en femme à la ſeconde génération. Il regardoit la matrice comme un animal avide de concevoir, & il déduiſoit de cette propriété des idées plus ſingulieres les unes que les autres. En général, celles qu'il avoit ſur l'économie du corps humain ſont aſſez mauvaiſes, & malheureuſement la célébrité de ſon nom les accrédita, toutes groſſieres qu'elles étoient. Ainſi penſa le divin *Platon* qui prouve, par ſon exemple, qu'il échappe aux grands Hommes des abſurdités bien propres à conſoler l'ignorance & à corriger l'orgueil du ſavoir.

Ce Philoſophe parle avec eſtime des ſentimens d'*Hippocrate*, mais on eſt en droit de lui reprocher de les avoir plus ſouvent défigurés qu'éclaircis. Il ne penſoit cependant pas comme lui touchant les qualités néceſſaires à ceux qui exercent la Médecine. On doit avoir, dit-il, dans une ville de bons Médecins qui, outre l'étude requiſe pour apprendre leur profeſſion, aient vécu depuis leur jeuneſſe avec un grand nombre de malades, & aient eux-mêmes paſſé par pluſieurs ſortes de maladies, tellement qu'ils ſoient naturellement infirmes & valétudinaires. *Hippocrate* veut au contraire un Médecin qui ſe porte bien: en effet, celui qui ſait ſe conſerver en ſanté par les regles de ſon Art, fait préſumer de ſon intelligence pour rendre le même ſervice aux autres.

Quelques Auteurs ont dit que *Platon* avoit choiſi exprès l'Académie, le lieu le plus mal ſain qu'il y eût à Athenes, pour y demeurer avec ſes diſciples, par cette raiſon même que ce lieu étoit mal ſain, & dans la penſée que la mauvaiſe diſpoſition du corps rendroit l'eſprit meilleur. Mais il eſt bien permis de douter que ce Philoſophe ait fait choix de l'Académie dans cette vue, quoiqu'en diſe M. *Le Camus*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui prête cette idée à *Platon*, & qui l'adopte lui-même dans ſon ingénieux Ouvrage intitulé : *Médecine de l'Eſprit*, où il remarque que la ſanté foible rend ſouvent l'homme plus propre à tirer parti des facultés de ſon ame. *Platon* mourut ſubitement dans un feſtin l'an 348 avant J. C., le jour qu'il commençoit ſa quatre-vingt-unieme année. Il n'a point été marié. On a différentes éditions de ſes Œuvres, telles que celle de Bâle, 1534, deux volumes *in-folio*, celle d'Henri Etienne, 1578, trois volumes *in-folio*, de Francfort, 1602, même format.

PLAZZONI, (François) de Padoue, profeſſa l'Anatomie & la Chirurgie dans l'Univerſité de cette ville depuis l'an 1619 juſqu'en 1622, qu'il mourut à la fleur de ſon âge & fut beaucoup regreté. Il paroît qu'il méritoit de l'être; car on chargea le mur de l'Amphithéatre de Padoue de ces deux Vers faits à ſon honneur:

Tot poſt Anatomes ſublimia lumina, primum
Plazzonum dedit his Urbs Patavina Scholis.

On a de la façon de ce Professeur :

De vulneribus sclopetorum Tractatus. Patavii, 1605, 1643, 1658, 1669, *in*-4. *Venetiis*, 1618, *in*-4. Cet Ouvrage est écrit avec assez d'ordre & de clarté, & il contient plusieurs remarques intéressantes.

De partibus generationi inservientibus Libri duo. Patavii, 1621, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1644, *in*-4, 1664, *in*-12. Ses descriptions sont d'autant plus exactes, qu'il ne s'est point borné à rendre celles des Auteurs qui l'ont devancé, mais qu'il a eu recours à la dissection des cadavres pour s'en assurer par lui-même.

PLEMPIUS (Vopiscus-Fortunatus) a fait honneur à l'Université de Louvain par son savoir. C'étoit un homme d'esprit ; il aimoit d'être éclairci sur les matieres controversées, & il se faisoit un vrai plaisir de discuter les questions les plus agitées de son tems.

Plempius naquit à Amsterdam le 23 Décembre 1601. Après avoit fait son cours d'Humanités à Gand & celui de Philosophie à Louvain, il alla prendre les premieres leçons de Médecine à Leyde, d'où il passa en Italie. Il s'arrêta principalement dans les villes de Padoue & de Bologne ; disciple de *Spigelius* dans la premiere, il fit sous lui de grands progrès dans l'Anatomie, mais ce fut dans la seconde qu'il prit le bonnet de Docteur. De retour en Hollande, il exerça la Médecine dans le lieu de sa naissance, il le fit même avec tant de réputation, que l'Infante Isabelle, Princesse des Pays-Bas, l'appella à Louvain pour y enseigner les Institutes dans la Chaire vacante par la mort de *Jean Paludanus.* Il s'y rendit en 1633, abjura la Religion prétendue Réformée pour embrasser la Catholique, & prit de nouveau le bonnet de Docteur en la même année, pour se conformer aux usages de l'Université. *Plempius* ne remplit pas long-tems cette Chaire, car il succéda, en 1634, à *Gerard de Vileers* dans celle de Pratique. Peu de tems après, il fut nommé à la Principalité ou Présidence du College de *Breugel*, qu'il abandonna pour épouser *Anne-Marie Van Dive* de famille patricienne. Il mourut à Louvain le 12 Décembre 1671, & fut enterré dans l'Eglise des Augustins, où l'on mit cette Epitaphe sur son Tombeau :

D. O. M.
FRANCONI VAN DIVE ET CATHARINÆ UUTTEN-LIMMINGEN,
GREGORIO ET BARBARÆ VANDEN HEETVELDE
Conjugibus,
Majoribus hìc sepultis adjungi voluit
ANNA MARIA VAN DIVE,
CORNELII ET CATHARINÆ VANDEN ZANDE FILIA,
Uxor dilectissima
CLARISSIMI DOMINI VOPISCI FORTUNATI PLEMPII,
Patriciæ apud Batavos Familiæ,
Medicinæ Doctoris, Professoris Primarii,
& hujus Academiæ IV Rectoris,

Viri totò Orbe Celeberrimi.
Satis dixi.
Devixit illa VIII *Novembris* MD.CLXI.
Hic XII *Decembris* MD.CLXXI *cineribus Uxoris conjunctus.*
R. I. P.

On doit les Ouvrages ſuivans à ce Médecin :

Un Traité des muſcles, en Hollandois. Amſterdam, *in*-8.

Ophthalmographia, ſive, de oculi fabricâ, actione & uſu. Amſtelodami, 1632, *in*-4. *Lovanii*, 1648, 1659, *in-folio.* M. *Portal* eſtime d'autant moins ce Traité, qu'il le regarde comme un fruit précoce de notre Auteur qui avoit, dit-il, à peine atteint l'âge de dix-huit ans, lorſqu'il le publia. Mais la premiere édition eſt de 1632, & *Portal* fixe lui-même la naiſſance de *Plempius* en 1601 ; ce Médecin étoit donc âgé de 31 ans.

L'Anatomie de *Cabrolius* miſe en Hollandois avec des notes. Amſterdam, 1633, *in-folio.*

Fundamenta ſeu Inſtitutiones Medicinæ. Lovanii, 1638, *in*-4. *Ibidem*, 1644, *in-folio*, avec ſon *Ophthalmographia. Ibidem*, 1653, *in-folio*, avec *Daniëlis Vermoſt breve Apologema pro Auctore. Ibidem*, 1664, *in-folio. Amſtelodami*, 1659, *in*-4. *Plempius* doutoit de la circulation du ſang dans la premiere édition de ſes Inſtitutes, mais il en fut un zélé défenſeur dans la ſeconde.

Animadverſiones in veram praxim curandæ tertianæ propoſitam à Doctore Petro Barba, Ferdinandi Cardinalis ac Belgii Gubernatoris Archiatrô. Lovanii, 1642, *in*-4.

Antimus Coningius Peruviani pulveris defenſor, repulſus à Melippo Protymo. Lovanii, 1655, *in*-8. *Coningius* eſt le nom ſuppoſé du Pere *Honoré Fabri*, Jéſuite ; *Protymus* eſt celui que prit *Plempius* pour décrier le Quinquina.

Avicennæ Canonis Liber primus & ſecundus ex Arabica Lingua in Latinam tranſlatus. Lovanii, 1658, *in-folio.*

Tractatus de affectibus pilorum & unguium. Ibidem, 1662, *in*-4.

De Togatorum valetudine tuendâ Commentarius. Bruxellis, 1670, *in*-4.

Manget & *Lipenius*, qui citent un *François Plempius* dans leur Bibliotheque, lui attribuent ces deux Ouvrages :

Munitio Fundamentorum Medicinæ Vopiſci Fortunati Plempii adversùs Jacobum Primeroſium. Amſtelodami, 1659, *in*-4.

Loimographia, ſive, Tractatus de peſte. Ibidem, 1664, *in*-4.

Mais il paroît qu'ils ſe ſont trompés en interprétant la lettre capitale F par le nom de *François*, au-lieu de celui de *Fortunatus.* Pluſieurs autres Bibliographes s'accordent à donner ces Ecrits au même *Plempius*, dont j'ai parlé : on ſait d'ailleurs que *Primeroſe* avoit attaqué les Inſtitutes de ce Médecin par un Ouvrage publié, en 1657, ſous le titre de *Deſtructio Fundamentorum Plempii*, & que celui-ci ne manqua pas de lui répondre. *Gerard Blaſius* prit même part à cette querelle littéraire par ſon *Impetus J. Primeroſii in V. F. Plempium retuſus*, qui parut à Amſterdam en 1659, *in*-4.

PLESSIS (Charles Arthur DU) Médecin d'Avranches, ville de la Basse Normandie, se fit faire une incision au col de la vessie, pour se guérir d'une ischurie opiniâtre à laquelle il étoit sujet, & qui avoit résisté à tout remede interne. Ce fut *Riolan* qui lui conseilla cette opération, conjointement avec *André Gaudin*, Médecin de Cahors, & *Le Roux*, Médecin de Saint Malo. Le succès correspondit aux vues du malade qui donna part de sa guérison à *Riolan* par une lettre datée du Pont-Orson en Normandie, le dernier Juin 1651. On a de la façon de *du Plessis*.

Promptuarium Hippocratis ordine alphabeticô digestum. Parisiis, 1685, *in*-4.

PLINE. Voyez CAIUS PLINIUS SECUNDUS.

PLINIUS VALERIANUS, Médecin à qui *Paul Jove* a attribué le Livre *De Re Medica*, dont *Caïus Plinius secundus* est Auteur. Un ancien Monument, trouvé à Côme, induisit cet Historien en erreur; comme il y étoit fait mention d'un *Plinius Valerianus*, Médecin, il crut de bonne foi que l'Ouvrage de *Pline* l'Ancien lui appartenoit. Voici l'Inscription qu'on lisoit sur ce Monument:

D. M.
C. PLINII VALERIANI
Medici
Qui vixit
Ann. XXII, M. VI, D. V.
Parentes.

PLISTONICUS, disciple de *Praxagore*, vécut dans le XXXVII siecle. Ce Médecin a écrit quelque chose touchant les humeurs & sur l'usage de l'eau pour la conservation de la santé. Il a aussi parlé de la préparation des alimens dans l'estomac; mais ce qu'il en dit ne s'accorde pas avec le sentiment d'*Hippocrate*. Celui-ci attribuoit la digestion à la coction, & *Plistonicus* soutenoit qu'elle se fait par une espece de putréfaction. Quelques Modernes ont rajeuni cette derniere opinion.

PLUKENET, (Léonard) né en 1642, prit le bonnet de Docteur en Médecine & fut reçu de la Société Royale de Londres. Il étoit un de ces Anglois à qui le goût des Sciences tourne, pour ainsi dire, en passion, & fait faire les plus grands progrès dans la partie à laquelle ils s'appliquent. La Botanique occupa si sérieusement *Plukenet*, qu'il se procura de toutes les parties du monde une collection de plantes seches dont il fit graver les figures, & qu'il publia différens Ouvrages considérables sur cette matiere. *Séguier* en rapporte ainsi les titres & les éditions:

Phytographia, seu, stirpium illustriorum & minùs cognitarum icones, tabulis æneis summâ diligentiâ elaboratæ, quarum unaquæque tabulis descriptoriis, & notis suis propriis & characteristicis desumptis insignita, ab aliis ejusdem sortis facilè discriminatur. Pars prior. Londini, 1691, *in-folio. Tab. icon.* 72.

Pars ſecunda. 1691, *in-folio*, *à Tab.* 72 *ad* 120.
Pars tertia. 1692, *in-folio*, *à Tab.* 120 *ad* 250.
Pars quarta. 1696, *in-folio*, *à Tab.* 250 *ad* 328.

Almageſtum Botanicum, ſeu, Phytographiæ Pluknetianæ onomaſticon, methodô ſyntheticâ digeſtum, exhibens ſtirpium exoticarum rariorum, novarumque nomina, quæ deſcriptionis locum ſupplere poſſunt, cui (ad ampliandum regnum vegetabilium) acceſſere plantæ circiter 500 *ſuis nominibus ſimiliter inſignitæ, quæ nullibi niſi in hoc opere (ſex ferè plantarum chiliades complectente) memorantur; adjiciuntur & aliquot novarum plantarum icones. Londini*, 1696, *in-folio. Oxonii*, 1696, *in-folio*, par les ſoins de *Moriſon. Sloane* reproche à l'Auteur d'avoir ſuppoſé, dans ſon Recueil, des plantes qui n'exiſtent pas, & d'en avoir défiguré d'autres. C'eſt un grand défaut; mais on ne doit pas moins lui ſavoir gré, pour avoir parlé de celles qui n'étoient pas connues.

Mantiſſa Almageſti Botanici, plantarum noviſſimè detectarum ultra millenarium numerum complectens. Londini, 1700, *in*-4, *cum iconibus à Tab.* 328 *ad* 350.

Amaltheùm Botanicum, id eſt, ſtirpium Indicarum alterum cornucopiæ millenas ad minimum & bis centum diverſas ſpecies novas & indictas nominatim comprehendens, quarum ſexcentæ & inſuper ſelectis iconibus, æneiſque Tabulis illuſtrantur. Londini, 1705, *in*-4, *cum iconibus à Tab.* 350 *ad* 454.

Linné, dans ſa Bibliotheque Botanique, parle d'une édition complette des Ouvrages de *Plukenet*, qui parut à Londres en 1720, *in*-4; mais *Séguier* ne l'a jamais vue.

PLUMATIUS, (Bernardin) de Vérone, étudia la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat en cette Science. *Bernardin Paternus* & *Alexandre Maſſaria*, qui parlent de lui avec éloge, l'ont regardé comme un Dialecticien ſubtil, un Philoſophe de grand poids, & un Médecin très-expert. C'eſt à ces qualités qu'il dut la réputation dont il a joui dès la fin du XV ſiecle, & qu'il a conſervée juſqu'aux premiers jours de l'an 1560, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſa mort. Il a donné quelques éclairciſſemens ſur la doctrine d'*Hippocrate*, & en particulier ſur l'opinion de ce grand Homme au ſujet des eunuques qu'il croyoit à l'abri de la goutte. *Plumatius* explique ce paſſage par la maniere de vivre de l'ancien tems; & comme il prend delà occaſion de s'étendre ſur les avantages de la ſobriété, il remarque que la Médecine des Romains, avant l'arrivée des Médecins Grecs, conſiſtoit principalement à ne manger qu'une fois le jour, à ne jouir des plaiſirs de l'amour qu'une fois la ſemaine avec ſa femme, à ſe faire vomir une fois le mois, & à ſe faire ſaigner une fois chaque année.

PLUMIER, (Charles) Religieux Minime, né à Marſeille le 20 Avril 1646, fut contemporain de *Tournefort* & n'eut pas moins de goût que lui pour la Botanique. Le célebre Pere Maignan, ſon confrere, lui apprit les Mathématiques, l'art de tourner, de faire des lunettes, des miroirs ardens, des microſcopes & autres ouvrages curieux. Il alla enſuite à Rome pour s'y perfectionner dans l'étude de ſon état, & continua de s'y appliquer aux différens genres de connoiſſances qu'il avoit cultivés en France; mais trop de con-

tention d'esprit ayant dérangé sa santé, il quitta les Mathématiques pour s'adonner à la Botanique qui distrait davantage que l'étude pénible du Cabinet. Son inclination le portoit d'ailleurs à la recherche des plantes, & il y donna tout son loisir sous un habile Italien. Comme il avoit déja fait de grands progrès dans cette partie à son retour en Provence, ses Supérieurs le placerent au Couvent de Bormes, lieu maritime & champêtre près d'Hieres, où il avoit la commodité d'herboriser. Quelque tems après, Louis XIV l'envoya en Amérique pour en rapporter les plantes, dont on pourroit tirer en France quelque utilité pour la Médecine. Le Pere *Plumier* fit trois voyages différens aux Antilles, mais il s'arrêta plus volontiers à l'Isle Saint Domingue. Il vint ensuite demeurer à Paris, où il fut affilié à la Province de France. Ce fut alors qu'il présenta les fruits de ses travaux au Roi, qui, pour récompenser son mérite, lui donna une pension avec le titre de son Botaniste. Le célebre *Fagon* l'engagea à faire un quatrieme voyage pour découvrir, s'il étoit possible, d'où vient que le Quinquina qu'on apporte en Europe depuis la fin du dernier siecle, a moins de vertu que celui qu'on apportoit au commencement qu'on le connut. Le savant Minime consentit de courir encore une fois tous les risques de cette périlleuse entreprise; il partit; mais la mort l'arrêta au Port de Sainte Marie proche de Cadix, où il finit sa carriere en 1704, à l'âge de 58 ans. Comme sa piété étoit aussi éclairée que sincere, l'étude de la Nature l'avoit enflammé d'un amour infini pour celui qui en est l'Auteur; il voyoit la main de Dieu par-tout, dans la mousse qui croît sur la terre, ainsi que dans les arbres qui couronnent les forêts.

On a plusieurs Dissertations de sa façon dans le Journal de Trévoux & celui des Savans, comme sur la Cochenille, sur l'organe de l'ouie de la grande Tortue de mer, sur le Crocodile, sur le Colibri, sur la Tortue, &c., & l'on a trouvé dans son Cabinet quelques Ouvrages écrits de sa main, qui sont dans la Bibliotheque des Minimes de Paris. Ces Manuscrits contiennent non seulement les figures & les descriptions d'environ 900 plantes Amériquaines, mais encore l'Histoire d'un grand nombre d'Oiseaux, de Poissons, de Coquilles & d'Insectes qu'il avoit vus & dessinés en Amérique; & comme il étoit aussi habile Graveur que Dessinateur, il avoit déja gravé lui-même une bonne partie de ces dessins. Ses Ouvrages les plus considérables ont été imprimés sous ces titres :

Description des plantes de l'Amérique avec leurs figures. Paris, 1693, *in-fol.* En Latin, par *Jean Burmann*, sous le titre de *Plantarum Americanarum Fasciculi decem.* Amsterdam, 1755-1760, *in-folio*, avec 262 planches. Le Traducteur a joint la description de chaque plante aux figures de celles que le Pere *Plumier* avoit dessinées dans ses trois voyages aux Antilles.

Traité des Fougeres de l'Amérique. Paris, 1695 & 1705, *in-folio*, en François & en Latin sur deux colomnes.

L'Art de tourner. Lyon, 1701, *in-fol.* Paris, 1749, *in-fol.*

Nova Plantarum Americanarum genera. Parisiis, 1703, *in-4.*

PNEUMATIQUE (La Secte) s'établit vers le commencement du premier siecle de l'Ere Chrétienne. La différence des opinions qui regnoient alors parmi les Médecins lui donna naissance ; *Athénée* d'Attalie la fit valoir, s'il n'en fut pas le fondateur. Il ne croyoit point que le feu, l'eau, l'air & la terre fussent les véritables élémens ; il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualités premieres de ces quatre corps, c'est-à-dire, au chaud, au froid, à l'humide & au sec, dont les deux premieres tiennent lieu, selon lui, de causes efficientes, & les deux dernieres, de causes matérielles. A ces élémens ainsi entendus, il en ajoutoit un cinquieme qu'il appelloit *Esprit*, dont la propriété étoit de pénétrer tous les corps & de les conserver dans leur état naturel. Ce sentiment est tiré des Stoïciens, & pour cette raison, *Galien* ne balance point de donner à *Chrysippe*, l'un des plus célebres d'entre ces Philosophes, le nom de Pere de la Secte Pneumatique. *Virgile* paroît avoir eu la même opinion sur les propriétés de l'*Esprit*, ainsi qu'il l'insinue dans ces Vers du sixieme Livre de l'Enéide :

Principiô cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentem globum Lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit : totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Athénée appliqua le systême des Stoïciens à la Médecine, & voulut faire croire que la plupart des maladies venoient de ce que l'*Esprit* souffre ou reçoit le premier quelque atteinte. Mais comme nous avons perdu tous les Ouvrages de ce Médecin, à l'exception de quelques chapitres qui se trouvent dans *Oribase* & dont on ne peut tirer aucune lumiere, soit pour éclairer l'opinion d'*Athénée*, soit pour apprécier l'usage qu'il en faisoit par rapport à la pratique de la Médecine, on ne sait point ce qu'il entendoit par cet *Esprit*, ni comment il concevoit qu'il souffre. On peut seulement recueillir de la définition qu'il donne du pouls, qu'il croyoit que cet *Esprit* est une substance qui pouvoit être plus ou moins étendue ou resserrée. » Le Pouls, disoit-il, n'est autre chose qu'un » mouvement qui se fait par la dilatation naturelle ou involontaire de l'*Esprit* » qui est dans les arteres & dans le cœur ; lequel *Esprit* se mouvant de lui-» même, meut en même tems le cœur & les arteres. » Cette définition est bien obscure. Mais *Daniel Leclerc* croit qu'*Arétée*, qui est mis par lui au nombre des Médecins de la Secte Pneumatique, n'entendoit autre chose, par cet *Esprit*, que la matiere de la respiration. On le pourroit inférer de plusieurs passages de cet Auteur, qui semble le confirmer, lorsqu'il dit que la cause de l'Asthme est la froideur & l'humidité de l'*Esprit*. A ce compte, *Athénée* auroit regardé l'air comme la cause de la plupart des maladies ; mais tout universel que soit cet agent, c'est lui faire jouer un trop grand rôle, que d'en faire dépendre cette foule de maux qu'on suppose lui avoir été attribuée par les Pneumatiques. L'action que l'ame exerce sur le corps par le ministere des nerfs, ne quadreroit-elle pas mieux avec ce que ces Médecins appelloient l'*Esprit* ? On y retrouveroit l'*impetum faciens* dont parle *Hippocrate*.

Au reste, les Pneumatiques étoient une espece de Dogmatiques ; ils ne faisoient pas proprement une Secte distinguée, & ils raisonnoient à-peu-près comme les derniers : en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Empiriques & les Méthodiques, qui ne vouloient presque point de raisonnement.

PODALIRE, second fils d'*Esculape* & frere de *Machaon*, a pu naître, selon M. *Goulin*, vers l'an 2785, & florissoit conséquemment dès les dix ou quinze premieres années du XXIXe. siecle. Quoiqu'*Homere* ne l'eût jamais employé, non plus que son frere, qu'à des opérations chirurgicales, on peut conjecturer que nés d'un pere tel qu'*Esculape*, ils étoient Médecins de profession & n'ignoroient rien de ce qu'on savoit alors dans l'Art de guérir, qui étoit encore dans son enfance.

Podalire se trouva à la guerre de Troye, & comme il revenoit de cette expédition, il fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où il fut reçu par un berger qui n'eut pas plutôt appris qu'il étoit Médecin, qu'il le mena au Roi Damæthus, dont la fille étoit tombée du haut d'une maison. Cet accident fournit à *Podalire* une belle occasion de montrer son savoir, puisqu'en saignant des deux bras cette Princesse, il lui conserva la vie. Damæthus, plein d'admiration & de reconnoissance, la lui donna en mariage avec la Chersonese pour dot. Notre Médecin-Chirurgien y fit bâtir deux villes, l'une qu'il appella *Syrnum* du nom de *Syrna* sa femme, & l'autre *Bybassus*, qui étoit le nom du berger qui l'avoit reçu après son naufrage. *Podalire* eut plusieurs enfans, entre autres *Hippolochus* qu'*Hippocrate* mettoit au nombre de ses ancêtres.

C'est dans cette cure de *Podalire* qu'on trouve le plus ancien exemple de la saignée, dont l'Histoire fasse mention. Etienne de Byzance, le seul Auteur qui rapporte ce fait, est cependant trop éloigné des tems dont il parle, pour mériter quelque confiance. En supposant même le fait exact, ce n'est sûrement pas la premiere saignée qui ait été faite ; & sans parler de l'Hippopotame ou cheval marin qui, selon *Pline*, a enseigné cette opération aux hommes, une ancienne tradition des Egyptiens pourroit faire soupçonner que la saignée est de leur invention. D'ailleurs, l'Anatomie étoit à peine connue chez ce peuple, & toutes les connoissances médicinales tenoient encore au plus grossier empirisme, qu'il avoit déja porté la saignée & même l'artériotomie à une sorte de perfection.

POIRIER, (Louis) de Richelieu dans le Bas-Poitou, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1676. Il devint premier Médecin de Louis XV à son avénement au trône en 1715, & mourut le 30 Mars 1718.

POIS. (LE) Voyez LEPOIS.

POISSONNIER, (Pierre-Isaac) de Dijon, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Paris en 1744. Les charges qu'il a remplies, celles qu'il remplit encore, les titres que ses talens lui ont mérités, tout cela parle bien avantageuse-

ment en sa faveur. Il a été premier Médecin des Armées du Roi; il est Directeur & Inspecteur de toute la Médecine dans les Ports & Colonies, Conseiller d'Etat, Médecin Consultant du Roi, Professeur & Lecteur au College Royal de France, Censeur Royal; il est Membre des Académies de Paris, de Dijon, de Stockholm, de Pétersbourg & de Londres. On a de lui :

Discours prononcé à l'Académie Impériale de Pétersbourg. 1759, *in*-4.

Suite du *Cours de Chirurgie* de M. *Col-de-Villars. in*-12.

Formulæ generales ad usum nosocomiorum castrensium. 1758, *in*-8.

M. *Poissonnier* est encore Médecin Consultant de la Société & Correspondance Royale de Médecine, établie à Paris par arrêt du Conseil du 29 Avril 1776. Il a pour Collegue, dans ce département, M. *Poissonnier Desperrieres*, Docteur en Médecine, Chevalier de l'Ordre du Roi, Médecin honoraire servant par quartier dans la Maison de Sa Majesté, Adjoint à la place d'Inspecteur général des Médecins de la Marine & des Colonies. Celui-ci a publié un *Traité des maladies des gens de mer*, & un autre sur les *maladies de Saint-Domingue.*

POLCASTRI (Sigismond) naquit à Padoue dans une famille patricienne vers le milieu du XIV siecle, s'il est vrai qu'il mourut en 1440, à l'âge de 94 ans, comme le dit l'Historien de l'Université de Padoue. *Matthias* n'est pas de ce sentiment; il met la mort de *Polcastri* en 1473, au même âge de 94 ans, conséquemment sa naissance doit tomber en 1379.

A peine eut-il été reçu Maître-ès-Arts dans les Ecoles de sa ville natale, qu'on le chargea d'y enseigner la Philosophie; mais s'étant ensuite appliqué à la Médecine, il prit le bonnet de Docteur en cette Science, & remplit successivement les principales Chaires de la Faculté. *Polcastri* enseigna à Padoue pendant plus de cinquante ans. Il étoit d'un tempérament si robuste & si bon, qu'aucune incommodité ne l'empêcha jamais de donner la leçon à ses disciples. Il avoit même encore tant de force à l'âge de 70 ans, qu'ayant perdu sa premiere femme & avec elle les quatre fils qu'il en avoit eus, le desir de perpétuer son nom le fit passer en secondes noces. Devenu pere de trois fils, il répandit des larmes de joie sur *Jérôme*, le puîné, lorsque d'une main tremblante il lui mit le bonnet de Docteur-ès-Arts sur la tête. Parmi les Ouvrages que ce Médecin à laissés, on remarque :

Commentariorum Libri tres in Aphorismos Hippocratis.

Commentarii in Opera Galeni.

De Febribus Libri duo.

De venenis & eorum cognitione Libri duo.

Mais les Bibliographes ne citent que le suivant qui ait été imprimé :

Quæstiones, quarum prima de actuatione Medicinarum: secunda, de appropinquatione ad æqualitatem ponderalem: tertia, de restauratione humidi substantifici: quarta, de reductione corporum: quinta, de extremis temperantiæ. Venetiis, 1506, *in-folio.* Tout y respire la doctrine d'*Avicenne*, qui étoit si fort au goût des Médecins du quinzieme siecle.

POLI, (Martin) de Lucques, où il vit le jour le 21 Janvier 1662, se sentit, dès la plus tendre jeunesse, beaucoup d'inclination pour la Chymie. L'exem-

ple d'un de ses oncles qui étoit passionné pour cette Science, lui en fit naître le goût, & cet oncle se fit un plaisir de le fortifier. A l'âge de seize ans, il s'occupoit déja aux opérations chymiques & préparoit de lui-même des médicamens; mais comme son pere le gênoit par des représentations sur son attachement à la Chymie, il quitta sa ville natale à l'âge de dix-huit ans & se rendit à Rome, où son oncle étoit convenu de lui faire passer les secours nécessaires à sa subsistance. Ce fut-là qu'il se livra entierement à la recherche de la nature des métaux & qu'il travailla à diverses expériences qui firent du bruit. En 1691, il obtint du Cardinal Altieri la permission d'établir à Rome un Laboratoire public en qualité de Chymiste extraordinaire, & en 1700, on lui expédia des Lettres Patentes avec le titre d'Apothicaire.

Son assiduité au travail, son attention au résultat des expériences, la justesse des conséquences qu'il en tiroit, lui firent trouver un secret important qui regardoit la guerre. Il passa en France, l'an 1702, pour le présenter à Louis XIV. Ce Prince loua l'invention & récompensa l'inventeur; mais préférant les intérêts de l'humanité aux avantages qu'il auroit pu tirer du secret de *Poli*, il voulut que ce Chymiste en supprimât la connoissance, pour ne point multiplier les moyens destructeurs que les gens de guerre emploient pour se donner la supériorité sur les ennemis de l'Etat. *Poli* obtint une pension, avec le titre d'Ingénieur du Roi & celui d'Associé étranger surnuméraire à l'Académie Royale des Sciences, en attendant qu'il vînt à vaquer une des huit places destinées à ceux qui ne sont pas regnicoles.

Poli retourna en 1704 en Italie, où il ne tarda pas à être employé par Clément XI & par le Prince Cibo, Duc de Massa. Ce fut pendant son séjour à Rome qu'il mit au jour un Ouvrage intitulé:

Il Trionfo degli Acidi vindicati dalle calunnie di molti Moderni. Rome, 1706, *in*-4. Selon lui, les acides sont très-injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, puisqu'au contraire ils sont d'une grande ressource contre plusieurs maux très-graves. Ce Chymiste s'applaudiroit bien, s'il vivoit encore, de voir l'usage avantageux qu'on fait aujourd'hui des acides & des acescens dans la cure des fievres bilieuses, putrides, & autres maladies qui proviennent de l'alcalescence du sang. Comme *Poli* avoit exactement analysé cette liqueur animale, il a démontré qu'elle ne contient aucun principe acide.

Ce Chymiste retourna en France l'an 1713, & prit sa place d'Associé étranger à l'Académie, où il avoit cessé d'être surnuméraire, en 1703, par la mort de Vincent Viviani. Ses découvertes furent bien reçues à Paris; mais sa Théorie, qui choquoit la Philosophie corpusculaire encore dominante, eut de grandes contradictions à essuyer. Il fut mieux accueilli à la Cour; le Roi augmenta sa pension en 1714, & lui donna ordre de faire venir sa famille en France. Ce Chymiste obéit avec d'autant plus de plaisir, qu'il se voyoit utilement connu à Paris par ses remedes. Sa famille arriva le 28 Juillet de la même année, mais ce fut pour être témoin de sa mort; il expira le lendemain.

POLINIERE, (Pierre) de Coulonce, près de Vire en Basse Normandie, naquit le 8 Septembre 1671. Il fit ses Humanités à Caen & son Cours de Philo-

ſophie au College d'Harcourt à Paris, ſe livra enſuite à l'étude des Mathématiques, de la Phyſique expérimentale, de la Géographie, de l'Hiſtoire Naturelle, de la Chymie, de la Médecine, & prit le bonnet de Docteur en cette derniere Science. *Poliniere* eſt le premier qui ait été choiſi pour démontrer les expériences de Phyſique dans les Colleges de Paris; la nouveauté excita la curioſité du Roi, & il eut l'honneur d'en faire un Cours en ſa préſence. Cet homme ne connoiſſoit que ſes machines & ſes livres. Tout abſorbé dans le fonds des choſes, il en donnoit les explications les plus claires, mais avec ſi peu d'élégance, qu'il n'y avoit que l'envie de voir ſes expériences qui pouvoit lui faire pardonner la platitude de ſes diſcours. Il s'exprimoit ordinairement ainſi à la premiere Leçon: *Meſſieurs, nous allons commencer par le commencement & nous finirons par la fin;* voulant marquer par-là qu'il alloit faire ſes expériences avec ordre & méthode.

Poliniere mourut ſubitement dans ſa maiſon de campagne à Coulonce, le 9 Février 1734, à 63 ans. Il avoit publié des Elémens de Mathématiques dans ſa jeuneſſe, mais ſon Traité de Phyſique expérimentale fit plus de bruit. Il eſt intitulé :

Expériences de Phyſique. Paris, 1709, *in*-12. Il a eu beaucoup de vogue avant les Leçons de l'Abbé *Nollet*, & l'Auteur excité par l'accueil que le public fit à ſon Ouvrage, l'augmenta conſidérablement dans la quatrieme édition qui parut en 1734, deux volumes *in*-12. Il y en a une cinquieme, Paris, 1741, deux volumes *in*-12, avec figures. On a traduit ce Traité en pluſieurs Langues.

POLISIUS, (Melchior) de Javer en Siléſie, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue l'an 1628. Après ſa promotion, il ſe fixa à Francfort ſur l'Oder, où il épouſa la fille de *Samuel Scharlach*, Profeſſeur de la Faculté de Médecine de la même ville; & à la mort de ſon beau-pere en 1635, on le nomma à la Chaire qu'il laiſſoit vacante. Il l'occupa long-tems, car il mourut l'Ancien de ſa Compagnie le 10 Octobre 1671.

Samuel-Godefroid, ſon fils, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, ſous le nom d'*Homere*, & Médecin de la ville de Francfort ſur l'Oder, ſa patrie, mourut en 1700. On a de lui pluſieurs Obſervations dans les Mémoires de l'Académie Impériale, & une Diſſertation imprimée particulierement ſous ce titre :

Myrrhologia, ſeu, Myrrhæ diſquiſitio curioſa. Norimbergæ, 1688, *in*-4. Elle ſe trouve auſſi dans les *Miſcellanea* des Curieux d'Allemagne.

POLITIUS, (Antoine) citoyen de Palerme, étoit de Calata-Girone en Sicile. Docteur en Philoſophie, en Droit & en Médecine, il ſe diſtingua ſi bien dans la derniere Science qu'il exerça à Palerme, qu'il fut nommé Médecin de l'Inquiſition. Il vivoit encore en 1625, mais on ne ſait juſqu'à quelle année il pouſſa ſa carriere; tout ce que les Hiſtoriens ajoutent, c'eſt qu'il mourut à Palerme & qu'il laiſſa les Ouvrages ſuivans :

De Quinta eſſentia ſolutiva, atque brevi epilogô componendorum medicamentorum, cum aliquibus Philoſophiæ & Medicinæ problematibus. Panormi, 1613, *in*-4.

De Febribus peſtilentialibus graſſantibus Panormi, Conſultatio. Ibidem, 1625, *in*-4.

Apologia de Aneuryſmate prætensô pro Marchione de Geraci. Panormi, 1620, *in*-4.

POLLICH, (Martin) natif de Mellerstadt en Franconie, se fit estimer dans le XV siecle. Il enseigna pendant vingt ans la Philosophie à Leipsic, & s'y mit ensuite sur les bancs de la Faculté de Médecine qui le reçut au nombre de ses Docteurs. La réputation qu'il s'étoit acquise dans la Chaire de Philosophie, lui mérita d'être appellé *Lux mundi*; mais toute exagérée que soit cette louange, on ne peut disconvenir qu'il n'ait été digne d'éloge. Il accompagna Fréderic, Duc de Saxe, dit le Sage, en qualité de Médecin, dans le voyage qu'il fit en Terre Sainte l'an 1493; & ce Prince ayant déclaré à son retour, en 1495, qu'il vouloit établir une Université dans ses Etats, *Pollich* l'engagea à faire choix de la ville de Wittemberg pour cette fondation qui eut lieu en 1502. Ce Médecin fut un des premiers Professeurs de la nouvelle Académie; il en fut même le premier Recteur. Quelques Auteurs ajoutent qu'il y enseigna d'abord la Théologie & le Droit; cela peut-être, mais il y enseignoit sûrement la Médecine, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 27 Décembre 1513. On a de lui :

Responsio ad superadditos errores Simonis Pistoris de Malo Franco. Lipsiæ, 1501, *in*-4.

POLYBE de Cos, disciple & gendre d'*Hippocrate*, fut un des plus célebres Médecins du XXXVIe. siecle. *Galien* loue beaucoup son adresse & son expérience, & lui rend le témoignage de n'avoir jamais abandonné la pratique, ni les sentimens de son beau-pere; cependant, si les Ouvrages qu'on lui attribue sont réellement de lui, on doit convenir qu'il s'est quelquefois écarté de la doctrine de son Maître, & notamment sur le passage de la boisson dans la trachée artere & le poumon. *Polybe* étoit un homme d'un caractere sérieux, qui préféroit la retraite & l'étude au tumulte du monde & aux plaisirs. Plein de zele pour sa patrie, il aima mieux la servir dans l'enseignement & l'exercice de son Art, que de chercher les faveurs de la fortune dans les places que sa réputation auroit pu lui procurer. C'est à lui que les jeunes Médecins de la Grece durent leur éducation après la mort d'*Hippocrate*; il leur apprit gratuitement ce qu'il avoit puisé dans la pratique & l'observation.

On dit *Polybe* auteur de plusieurs Livres dont quelques-uns existent encore aujourd'hui. Tels sont ceux qui traitent des moyens de conserver la santé, des maladies, de la nature de la semence; ils ont été mis en Latin par *Albanus Torinus* & imprimés à Bâle en 1544, *in*-8. *Jean Placotomus* & *Guinther* d'Andernach ont donné une Version du premier Ouvrage, avec des notes. Il est cependant assez probable que ces Livres sont supposés; mais ceux qui se trouvent dans les éditions d'*Hippocrate*, comme le Livre *De natura pueri* & d'autres qui ont déja passé anciennement pour être de *Polybe*, lui font beaucoup d'honneur. Ils sont les mieux raisonnés de tous les Livres attribués à son beau-pere.

POLYCLETE, Médecin de Phalaris, Tiran d'Agrigente en Sicile, vécut dans le XXXV siecle. Le Tiran étoit attaqué d'une maladie qu'on croyoit mortelle, lorsqu'il eut recours à *Polyclete* qui lui rendit la santé. Cette cure déplut beaucoup aux Agrigentins, dont Phalaris s'étoit fait détester par ses cruautés; ils s'étoient

flattés que la mort alloit les délivrer du joug d'un maître plus odieux encore par sa barbarie que par son usurpation. Mais Phalaris n'en fut que plus sensible au service que *Polyclete* lui avoit rendu ; il témoigna à ce Médecin toute sa reconnoissance, le combla de présens ; il eut même la générosité de déférer à sa recommandation, en donnant la liberté à Calleschrus qui étoit accusé d'avoir attenté à sa vie.

POLYDAMNA, Femme de *Thon*, Egyptien, est mise au rang de celles qui ont entendu la Médecine, parce qu'elle avoit connoissance de plusieurs remedes que l'Egypte produit. C'est ainsi qu'en parle *Homere* : mais on a déja remarqué que peu de chose suffisoit anciennement pour regarder quelqu'un comme Médecin. La sphere étroite des notions qui éclairoient alors l'Art de guérir, & le besoin que les peuples sentoient avoir de cet Art, ont souvent mérité le nom de Médecin aux personnes qui s'étoient distinguées par la plus petite découverte.

POLYIDE, petit-fils ou neveu de *Mélampe*, étoit d'Argos. La Fable dit que Glaucus, fils de Minos, Roi de Crete, tomba en jouant dans un tonneau plein de miel, sans que personne s'en apperçût. On le chercha long tems sans pouvoir le trouver, & pour cette raison, on fit venir d'Argos un Devin, ou un Médecin suivant l'état des choses de ce tems-là, qui ne tarda pas à découvrir l'endroit où le jeune Prince étoit caché. *Polyide* étoit ce Devin. Minos le voyant si habile homme, crut qu'il pourroit bien encore rendre la vie à son fils ; & pour l'obliger à y travailler sérieusement en cherchant à sauver la sienne, il imagina le cruel expédient de le faire enfermer dans le même tonneau. Comme ce Médecin étoit auprès du cadavre sans savoir à quoi se résoudre, il apperçut un serpent qui s'en approchoit & le tua. Peu après vint un autre serpent qui, ayant vu le premier sans vie, sortit promptement & rentra ensuite en apportant d'une certaine herbe, dont il couvrit tout le corps du serpent mort. Cette herbe le fit revivre aussi-tôt. *Polyide* s'empressa d'essayer ce remede sur Glaucus, & le succès ayant été le même, il appella quelques passans qui en allerent porter la nouvelle au Roi qui fit mettre ce Médecin en liberté. C'est ainsi que les cures des Anciens, souvent habillées à la Grecque, sont rendues par la Fable avec des traits imposans qui en obscurcissent l'histoire.

POMA. (Joseph) Voyez POMIUS.

POMET, (Pierre) Marchand Droguiste de Paris, né le 2 Avril 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans sa profession. Il rassembla à grands fraix des drogues de toutes les especes, & il en fit le sujet d'un Ouvrage qu'il publia sous ce titre :

Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux & des minéraux. Ouvrage enrichi de plus de quatre cens figures en Taille-douce tirées d'après Nature ; avec un discours qui explique leurs différens noms, les pays d'où elles viennent, la maniere de connoître les véritables d'avec les falsifiées, & leurs propriétés, où l'on découvre

vre l'erreur des Anciens & des Modernes; le tout très-utile au Public. Paris, 1694, *in-folio.* En Allemand, Leipsic, 1717, *in-folio.* En Anglois, Londres, 1725, *in-4.* Les démonstrations que *Pomet* fit de son Droguier au Jardin du Roi furent extrêmement suivies; il manquoit cependant quelque chose à l'aisance des amateurs pour le soulagement de leur mémoire. Le Démonstrateur en fit la réflexion, & donna au public un petit Ouvrage intitulé:

Catalogue de toutes les drogues simples & composées qui formoient sa collection. Paris, 1695, *in-8.* On en fit un Extrait imprimé dans la même ville en 1697, *in-12;* mais ce Catalogue y reparut en entier en 1709, *in-8.*

Ce curieux Marchand fit aussi une liste de toutes les raretés de son Cabinet, dont il se proposoit de publier la description. Il n'en eut pas le tems, car il mourut à Paris le 18 Novembre 1699, à l'âge de 41 ans, le jour même qu'on lui expédia le brévet d'une pension que Louis XIV venoit de lui accorder.

Joseph Pomet a fait réimprimer l'*Histoire générale des drogues* de son pere. Paris, 1735, deux volumes *in-4;* mais les figures de cette édition ne sont point aussi belles que celles de la premiere. Cet Ouvrage présente un Droguier assez complet, qui n'est cependant pas sans défauts. L'Auteur a quelquefois donné dans le fabuleux, & les plantes ne sont point exprimées avec cette justesse qui rend leurs figures d'après Nature.

POMIS, (David DE) Médecin Juif, mourut en 1578, âgé de 62 ans. Il se disoit de la Tribu de Juda, & se faisoit descendre d'une ancienne famille qui fut emmenée au tems de la prise de Jérusalem par Tite.

Ce Médecin a composé un Dictionnaire de la Langue Hébraïque & de l'Hébreu des Rabbins, sous le titre de *Tsemah David.* Il parut à Venise en 1587, & fut d'autant mieux reçu de ceux qui aiment à lire les Ouvrages des Docteurs Juifs, qu'il contient de savantes remarques sur la Littérature de cette nation. Mais *David de Pomis* ne s'est point borné à ce Livre, il a encore écrit:

Enarratio brevis de Senum affectibus præcavendis & curandis. Venetiis, 1588, *in-4.*

De Medico Hebræo Enarratio apologetica. Ibidem, 1588, *in-4.*

POMIUS ou POMA (Joseph) naquit en 1565 en Sicile, dans une famille qui étoit originaire de Mazara. Il étudia les Lettres Humaines dans sa patrie, & passa à l'âge de seize ans à Naples, où il s'appliqua avec beaucoup de fruit à la Médecine & aux Mathématiques. Il se rendit ensuite à Salerne pour y prendre le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine; il le reçut l'an 1585, & ne tarda point à se fixer à Palerme. *Pomius* avoit des talens; mais comme il connoissoit tout le besoin de les perfectionner par l'étude du Cabinet & par l'expérience, il vit d'abord plus de malades qu'il n'en traita. Mûri par l'âge, il fit sa profession avec tant de succès, que le Magistrat de Palerme lui accorda le droit de Bourgeoisie, à titre de récompense, & que la Noblesse, ainsi que les gens de Lettres, lui donnerent toute leur confiance & l'honorerent d'une estime particuliere. Il méritoit l'une & l'autre; car il excelloit non seulement dans la Médecine, mais encore dans les Beaux-Arts, & spécialement dans la Poésie

Italienne & Latine. Un Manuſcrit qui eſt demeuré en mains de ſes héritiers, fait preuve de la délicateſſe de ſon goût dans la derniere; il purgea les Epigrammes de Martial de toutes les obſcénités qui révoltent, mais ſans altérer la beauté de la verſification.

Pomius mourut à Palerme en 1620, à l'âge de 55 ans, & laiſſa au public les Ouvrages ſuivans:

De curandis febribus putridis Ars Medica. Panormi, 1603, *in*-4.

Quando in febribus putridis medicandum? Quæſtio Medica ad Hippocratis & Galeni mentem examinata. Ibidem, 1605, *in*-4.

PONA, (François) de Vérone, où il naquit en 1594, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue à l'âge de 20 ans. Il ſe fit aggréger au College des Médecins de ſa ville natale, & il s'y diſtingua, non ſeulement par ſon habileté dans l'Art de guérir qu'il connoiſſoit mieux que perſonne de ſon tems, mais encore par ſon ſavoir dans les Langues & les Belles-Lettres. Ce furent ces talens qui lui ouvrirent l'entrée de pluſieurs Académies d'Italie à qui il fit honneur; il obtint même, en 1651, le titre d'Hiſtoriographe de l'Empereur Ferdinand III, mais il mourut peu de tems après. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages en proſe & en vers, dont les Bibliographes font mention. Tels ſont:

Diſputatio de Lycanthropia.

De vitiata reſpiratione.

De Lue venereâ.

Farrago Medica peregrina remedia continens.

Theoria Anatomica plantarum.

Conſultationum Medicarum Centuriæ tres.

Antidotus Bezoardica adversùs omnia venena. Veronæ, 1622, *in*-12.

Il Paradiſo de' fiori e Catalogo delle piante chè ſi poſſono avere del Monte Baldo. Vérone, 1622, *in*-4.

La Maſchera Jatropolitica, overo cervello e cuore prencipi rivali &c. Milan, 1627, *in*-12.

Elogia. Veronæ, 1629, *in*-4.

Medicinæ anima, ſive, rationalis praxis Epitome, ſelectiora remedia ad uſum Principum continens. Ibidem, 1629, *in*-4.

Trattato de veneni e lor cura. Vérone, 1643, *in*-4.

Prudentia Medica. Venetiis, 1650, *in*-12.

Academico-Medica Saturnalia. Veronæ, 1652, *in*-8.

Jean Pona, Apothicaire de Vérone, étoit de la famille du précédent, peut-être ſon pere. Il a écrit:

Plantæ, ſeu, ſimplicia quæ in Baldo Monte & in via ad Baldum reperiuntur, cum iconibus. Veronæ, 1595, *in*-4. *Antverpiæ*, 1601, *in-folio*, avec l'*Hiſtoria rariorum ſtirpium* de *Charles l'Eſcluſe. Editio altera, cui additæ ſunt nonnullæ ſtirpes inſignes ab Honorio Bello Vicentino in Creta obſervatæ. Baſileæ*, 1608, *in*-4. Le même Ouvrage en Italien, ſous le titre de *Monte Baldo deſcritto.* Veniſe, 1617, *in*-4, avec figures.

Del vero Balſamo degli Antichi. Veniſe, 1623, *in*-4.

Je ne ſais ce qu'étoit *Jean-Baptiſte Pona* de Vérone, dont on a *Daphnis, ſeu, de cura tertianæ febris*, dans un Recueil de Poéſie imprimé à Vérone en 1590, *in*-4, ſous le titre de *Liber ſingularis carminum.*

PONCE DE SANTA CRUZ, (Antoine) fils d'*Alphonſe* qui étoit Médecin, naquit à Valladolid, ville d'Eſpagne dans la vieille Caſtille. Il étudia la Médecine dans ſa patrie & il y remporta les honneurs du Doctorat. Animé par l'exemple d'un pere qui avoit joui d'une grande réputation, il ſe fit une affaire de ſe diſtinguer dans la profeſſion qu'il avoit embraſſée. Il y réuſſit en effet ſi conſtamment, que la célébrité, dont il jouit, lui mérita la premiere Chaire de Médecine dans les Ecoles de Valladolid, & bientôt après l'emploi de premier Médecin de Philippe IV, Roi d'Eſpagne. Son ſavoir, ſon expérience, ſa prudence, le firent conſidérer à la Cour. Le Roi le combla de beaucoup de bienfaits, & le gratifia d'une riche Abbaye dans le territoire de Burgos; il l'honora même de ſes regrets, lorſqu'il le perdit environ l'an 1650, à l'âge de plus de 60 ans, ſuivant *Matthias*, & de plus de 80, ſuivant *Manget* qui s'appuie de l'autorité de *Nicolas Antonio*, Auteur de la Bibliotheque Eſpagnole. L'année de l'édition du premier Ouvrage attribué à notre Médecin me décide en faveur du ſentiment de *Manget.*

Parmi les Ouvrages d'*Antoine Ponce*, on en trouve un de la façon de ſon pere, ſous le titre de *Dignotio & cura affectuum melancholicorum.* Les ſiens ſe reſſentent du goût de ſa nation qui étoit alors toute Avicenniſte; on y remarque la plus grande vénération pour les Arabes & le plus conſtant attachement à leur doctrine. Ce n'eſt pas qu'on ne travaillât auſſi ſur les Ecrits d'*Hippocrate* & de *Galien*, & que les Médecins Eſpagnols ne publiaſſent quelquefois des Commentaires ſur leurs Ouvrages; mais les Arabes tenoient le haut bout dans les Ecoles. Voici le Catalogue des Traités que nous devons à *Antoine Ponce.*

De las cauſas y curacion de las febres con ſecas peſtilenciales. Valladolid, 1600, *in*-8. S'il n'avoit eu que 60 ans à ſa mort, il auroit été Auteur à l'âge de 10.

Opera in Avicennam. Matriti, 1622, 1637, deux volumes *in-fol.*

Opuſcula Medica & Philoſophica. Ibidem, 1624, *in-fol.*

De impedimentis magnorum auxiliorum in morborum curatione Libri tres. Ibidem, 1629, *in*-4. *Barcinone*, 1648, *in*-8. *Patavii*, 1652, *in*-12.

Prælectiones Valliſoletanæ in Librum Hippocratis Coi de morbo ſacro. Matriti, 1631, *in-folio.*

In Libros Galeni de morbo & ſymptomate. Ibidem, 1637, *in-fol.*

PONCEAU (Jacques) étoit d'Orléans, où il naquit dans une famille diſtinguée vers le milieu du XV ſiecle. Il étudia la Médecine à Montpellier, y prit le bonnet de Docteur, fut Maître des Comptes à Paris & Médecin de Charles VIII. Sa mémoire eſt encore chere à la Faculté de Montpellier, envers laquelle il fut toute ſa vie ſi reconnoiſſant, qu'il en défendit les privileges & ſes immunités avec beaucoup de zele, & qu'il tâcha de lui procurer tous les avantages qui dépendirent de lui. Cette Faculté ne fut pas ingrate; du vivant même de ſon bienfaiteur, elle fit mettre une Inſcription en ſon honneur ſur a façade des Ecoles. Elle eſt conçue en ces termes:

JACOBUS PONCEAU;
Primarius Aurelianensis,
Tempore hôc præsenti floret,
Qui præter Medicinæ Doctoratum ibi adeptum,
Apud Carolum VIII, *Francorum Regem*, *tantô honore habetur*,
Ut ejusdem Consiliarius, *Computorumque Magister & Medicus primus existat*,
Beneficiique in Montispelii Universitate accepti memor,
Libertates & privilegia semper tutatus est,
Ut clarissimus & hujus villæ præcipuus benefactor.

PONS, (Jacques) Docteur en Médecine, étoit de Lyon. Il y exerça sa profession vers la fin du XVI siecle, & s'y distingua non seulement par les succès de sa pratique, mais encore par les Ouvrages qu'il fit imprimer dans cette ville, sous les titres suivans :

Sommaire Traité des Melons. Lyon, 1583, *in*-8, 1586, *in*-16, 1680, *in*-12.

Lettre à M. Fontaine. Lyon, 1599, *in*-8.

De nimis licentiosâ sanguinis missione quâ hodie plerique abutuntur, brevis Tractatio. Lugduni, 1596, 1600, *in*-8.

Medicus, seu, Ratio ac via aptissima ad rectè, tùm discendam, tùm exercendam Medicinam. Accesserunt, in Tyronum gratiam, breves in Historiam plantarum Rovillii Annotationes. Ibidem, 1600, *in*-8.

Claude Pons, Docteur en Médecine exerçant à Lyon, a donné un *Parallele des viperes & herbes Lyonnoises avec les Romaines & Candiottes*, dans lequel il accorde la préférence à la Thériaque de Rome & de Venise sur celle de Lyon. Cet Ouvrage déplut à *Louis de la Grive*, Apothicaire du Roi & Garde-Juré en la ville de Lyon, qui publia une Critique des Paradoxes avancés par *Claude Pons*, & l'intitula :

Antiparallele des viperes Romaines & Herbes Candiottes, auquel est preuvé la Thériaque Lyonnoise n'avoir pas seulement les vertus & les effets du Thériaque Diatessaron, mais aussi du grand Thériaque d'Andromachus. Lyon, 1632, *in*-8.

Claude Pons fit une Réponse aux argumens allégués par *Louis de La Grive* contre les quatre Paradoxes de son Traité de la Thériaque :

Sycophantie Thériacale découverte dans l'Apologie du Parallele des Viperes & Herbes Lyonnoises, avec les Romaines & Candiottes ; illustrée de quatre nouveaux paradoxes, du vin, du miel, de la squille, & du tems auquel la Thériaque doit être composée, avec une exacte méthode d'user d'icelle. Lyon, 1634, *in*-8.

Il n'y a point de composition officinale sur laquelle on ait plus écrit, que sur la Thériaque d'*Andromaque*. On ne sait quel génie conduisit ce Médecin dans l'assemblage énorme qu'il fit de toute sorte de drogues ; assez instruit pour sentir le ridicule des mêlanges qu'il faisoit, des raisons plus fortes le firent passer au dessus de celles qui sembloient le détourner de son entreprise. Il combina toutes les formules des Empiriques ; il fit un composé qui paroît monstrueux, mais qui dure encore & qui durera toujours, qui sera toujours l'écueil de tous les raisonnemens & de tous les systêmes, & qu'on ne bannira jamais.

PONTANUS, (Jean) collegue de *Jean Placotomus* dans la nouvelle Université de Konigsberg où il enseigna dès l'an 1549, fut successivement premier Médecin d'Albert, Duc de Prusse, de Jean-Fréderic & de Jean-Guillaume, Ducs de Saxe. Il suivit le dernier dans un voyage à Vienne, & mourut dans cette Capitale en 1572. On soupçonne que ce fut par le poison. Ce Médecin n'a publié aucun Ouvrage; on n'auroit même rien de sa façon, si d'autres Ecrivains n'eussent pris la peine de faire imprimer ce qu'il a laissé :

Epistola de Lapide Philosophorum. Elle se trouve parmi les Opuscules Chymiques qui ont paru à Leyde en 1599, *in*-8, & à Francfort en 1614, *in*-8.

Methodus componendi Theriacam & præparandi Ambram factitiam. Lipsiæ, 1604, *in*-4, avec les Conseils recueillis par *Jean Witich.*

De prodigiosis Episcopi Spirensis jejuniis. Bernæ Helvetiorum, 1604, *in*-4, avec le Traité de *Paul Lentulus* sur l'abstinence d'Apolline Schreier.

PONTANUS (Jean-Isaac) naquit à Helsingor, ville de l'Isle de Selande en Dannemarc, d'un pere qui étoit d'Harlem, & que ses affaires avoient obligé de quitter sa patrie. Il étudia la Médecine à Bâle, où il prit la maladie hypochondriaque pour sujet de sa These, lorsqu'il reçut le bonnet de Docteur en 1601. Après sa promotion, il demeura constamment dans les Pays-Bas, enseigna la Philosophie & les Mathématiques à Hardewick, & fut Historiographe du Roi de Dannemarc & de la Province de Gueldres.

Pontanus mourut à Hardewick en 1640, à l'âge de 69 ans. C'étoit un homme d'une application infatigable, mais qui valoit mieux pour compiler que pour imaginer; il n'a cependant pas laissé d'enrichir la Littérature de plusieurs Ouvrages estimables :

Analectorum Libri tres, in quibus ad Plautum, Apuleium & Senecas, ac passim ad Historicos antiquos & Poëtas censuræ. Rostochii, 1599, *in*-4.

Itinerarium Galliæ Narbonensis, & Glossarium prisco-Gallicum. Lugduni Batavorum, 1606, *in*-12.

Historia Urbis & Rerum Amstelodamensium. Amstelodami, 1611, *in-folio.*

Origines Rerum Francicarum. Harderwici, 1616, *in*-4. On y trouve beaucoup d'érudition.

Disceptationes Chorographicæ de Rheni divortiis atque ostiis, & accolis populis. Partes duæ adversùs Cluverium. Amstelodami, 1617, *in*-8. C'est un Livre savant & judicieux.

Observationes in Tractatum de Globis Cœlesti & Terrestri, auctore Robertô Huesiô. Ibidem, 1617, *in*-4. *Oxonii*, 1663, *in*-8.

Notæ & Observata Politica ad Librum Primum L. Flori, unà cum Oratione Isagogicâ ad eumdem Florum. Amstelodami, 1626, *in*-16.

Apologia pro Historia Amstelodamensi contra Pontum Heuterum. Ibidem, 1628, 1634, *in*-4.

Collectanea & Notæ ad Macrobium. Lugduni Batavorum, 1628, *in*-8.

De Pigmæis Theoremata. Harderwici, 1629, *in*-4.

Cornelius Tacitus integritati suæ restitutus. Amstelodami, 1630.

Rerum Danicarum Historia Libris X, unà cum Chorographica ejusdem Regni Ur-

biumque Descriptione. Ibidem, 1631, *in-folio.* Cette Histoire va jusqu'en 1548. M. de Westphal, Chancelier dans le Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second Tome de ses *Monumenta inedita Rerum Germanicarum*, qui parut à Leipsic en 1740.

Poëmatum Libri VI. Amstelodami, 1634.

Discussionum Historicarum Libri II. Ibidem, 1637, *in-8.*

Historicæ Geldricæ Libri XIV. Ibidem, 1639, *in-folio.* C'est le meilleur de ses Ouvrages. Arnould Slichtenhorst en a donné une Traduction Hollandoise à Arnheim, 1654, *in-folio.*

Pontanus a laissé plusieurs Manuscrits de sa composition, entre autres, une Bibliotheque des femmes qui se sont rendues illustres par leur savoir. Le principal mérite de cet Auteur consiste dans le discernement qu'il a mis dans ses compilations. Les Ecrivains qui s'appliquent à l'Histoire ne sont guere que des compilateurs ; ils ne peuvent rien donner de neuf que ce qu'ils ont recueilli par des recherches laborieuses. Ceux qui ont écrit avant eux, leur fournissent le reste, dont ils ne font usage qu'après avoir soumis leurs preuves à l'examen d'une saine critique.

Notre Historien avoit la manie de faire des vers, mais il n'en a fait que de détestables. *Schreverius* reçut de lui un jour cette Enigme, dont il lui demandoit le mot :

Dic mihi quid majus fiat, quò plura demas?

Il saisit cette occasion pour lui faire sentir les défauts de sa versification, & au-lieu de lui dire que le mot demandé est le *Trou*, il lui répondit sur le champ :

Pontano demas carmina, major erit.

PONTEDERA, (Jules) célebre Botaniste de ce siecle, étoit de Pise. Sa mere lui inspira le goût qu'il eut toute la vie pour la connoissance des plantes. Elle en étoit elle-même si bien au fait, qu'après que son fils eut succédé à l'Abbé *Viali* dans la Chaire de Botanique en l'Université de Padoue, elle prenoit soin du Jardin, pendant qu'il alloit herboriser dans les Alpes. Les peines que se donna ce nouveau Professeur pour remplir les devoirs de la charge qu'on venoit de lui confier, lui mériterent une si grande réputation, que la République de Venise doubla ses appointemens, en récompense de tout ce qu'il avoit fait pour l'embellissement du Jardin de Padoue. On peut voir le compte qu'il rend de ses travaux & la description de ce Jardin dans les lettres qu'il adressa en 1722, à *Nicolas Comnene Papadopoli*, Docteur en Droit Canonique & Professeur en l'Université de la même ville. *Manget* les rapporte en entier. *Pontedera* en a écrit d'autres à *Michel-Ange Tilli* & au Comte *Louis-Ferdinand Marsigli*; mais on lui doit des Ouvrages plus considérables. Tels sont :

Compendium Tabularum Botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italia nuper detectæ recensentur. Patavii, 1718, *in-4.* Il y a joint une lettre à *Guillaume Sherard*, sur les plantes qu'il avoit découvertes & leurs figures qu'il se proposoit de faire graver.

Anthologia, sive, de Florum naturâ Libri tres. Accedunt ejusdem Dissertationes XI habitæ in Horto publico Patavino. Ibidem, 1720, *in*-4, avec figures.

Antiquitatum Latinarum Græcarumque enarrationes & emendationes. Ibidem, 1740, *in*-4.

PONTOUX, (Claude) Poëte François & Docteur en Médecine, étoit de Châlons-sur-Saône, où il naquit dans une famille noble. Il fit un voyage en Italie, au retour duquel il mourut dans sa patrie vers l'an 1579. Ce Médecin n'a rien écrit sur son Art; ce qui nous reste de lui, consiste en quelques Ouvrages assez mauvais, tant en prose qu'en vers, comme des Elégies, des Stances, des Odes, une Traduction Françoise de la Harangue de Saint Basile le Grand à ses disciples & à ses neveux, &c.

Nicolas Pontoux, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier & Poëte comme le précédent, étoit aussi de Châlons, où il vit le jour en 1574. Il mourut le 9 Septembre 1620, âgé de 46 ans. Si *Nicolas Pontoux* n'étoit pas fils de *Claude*, il étoit au moins de la même famille.

PORT, (François DU) de Crepy en Valois, étoit Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, dont il fut élu Doyen en Novembre 1604 & continué en 1605. Il mourut le 4 Septembre 1624, & laissa plusieurs Ouvrages de sa façon:

De signis morborum Libri IV carmine celebrati. Parisiis, 1584, *in*-8. Comme les regles de la versification avoient empêché l'Auteur de traiter sa matiere avec assez de clarté, il y joignit des notes pour expliquer plus au long la cause de chaque signe de maladie.

Moyen de cognoistre & guarir la peste. Paris, 1606, *in*-8, en François & en Latin. Le Latin est sous ce titre: *Pestilentis Luis domandæ ratio.*

Medica Decas in singula Librorum capita Commentariis illustrata. Lutetiæ, 1613, *in*-4. C'est une nouvelle édition de son premier Ouvrage, mais avec des augmentations considérables, car celui-ci est en dix Livres. Il a mis en vers les causes, les signes & la cure des maladies, & a rendu le tout plus intelligible par des Commentaires.

Henri Vander Port, Médecin Hollandois du XVII siecle, eut le même goût pour traiter de la Médecine en vers. On a de lui:

Magni Hippocratis Aphorismi, metricâ paraphrasi, Græcè & Latinè editi. Ultrajecti, 1657, *in*-24.

PORTAL, (Paul) Chirurgien natif de Montpellier, obtint la Maîtrise à Paris ensuite des services rendus à l'Hôtel-Dieu de cette Capitale, ainsi qu'il est de coutume en vertu des privileges de cette Maison. Il ne fut pas plutôt répandu dans le public, qu'il s'y distingua par la pratique des accouchemens, dont il s'étoit fait une étude sérieuse depuis plusieurs années; il s'acquit même dans cet Art une réputation qu'il soutint par ses succès jusqu'à sa mort arrivée le premier Juillet 1703. On a quelques Ouvrages de sa façon:

Discours Anatomiques sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire. Paris, 1671, *in*-12.

La pratique des Accouchemens soutenue d'un grand nombre d'Observations. Paris, 1685, *in*-8. Elle a paru en Hollandois, Amsterdam, 1690, *in*-8.

La conformité de nom m'engage à dire un mot de M. *Antoine Portal*, Lecteur du Roi & Professeur de Médecine au College Royal de France, Professeur d'Anatomie de Monseigneur le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences de Paris &c. Ce Médecin a donné au public quelques observations qu'il a jointes à la suite de celles que M. *Lieutaud* a recueillies dans son Ouvrage intitulé: *Historia Anatomico-Medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia. Parisiis*, 1767, deux volumes *in*-4.

Précis de Chirurgie Pratique, contenant l'Histoire des maladies Chirurgicales, & la maniere la plus en usage de les traiter; avec des Observations & Remarques critiques sur différens points. Paris, 1768, deux volumes *in*-8, avec figures. Si l'on peut ajouter foi aux notes qui se trouvent au bas des pages 6 & 7 de la Lettre de M. *Duchanoy*, ce Précis de Chirurgie a bien l'air d'avoir été fait à la journée par des mains étrangeres.

Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'origine & les progrès de ces Sciences, &c. Paris, 1770, 1773, six volumes *in*-12. L'Auteur s'est apperçu un peu tard du grand nombre de fautes dont cette Histoire est parsemée; il en a corrigé quelques-unes dans le second supplément. C'est à M. *Goulin* qu'il a l'obligation de les avoir connues. La Lettre de celui-ci à M. *Fréron* lui en indiqua plusieurs qu'il est essentiel de rectifier par un *Errata*; mais si on vouloit s'arrêter à toutes les fautes qui se trouvent dans l'Ouvrage de l'Historien de l'Anatomie, cet *Errata* pourroit en former le septieme volume. Je dois cependant rendre justice à M. *Portal*; il y a de bonnes choses dans son Histoire, & j'ai la sincérité d'avouer que je n'ai pas manqué d'en profiter pour la rédaction de ce Dictionnaire.

PORTE, (Jean-Baptiste LA) Gentilhomme Napolitain qui est plus connu sous le nom de *Giovan-Battista de La Porta*, mourut en 1615, à l'âge de 70 ans. Sa grande application à l'étude des Belles-Lettres & des Sciences, sur-tout des Mathématiques, de la Médecine & de l'Histoire Naturelle, lui avoit fait un nom en Italie. Il tenoit souvent chez lui des assemblées de Savans, où les étrangers étoient bien reçus; mais pour y être admis, il falloit apporter quelque nouveau secret, soit pour la conservation de la santé, soit pour l'avancement des Arts méchaniques. Cet usage inviolablement observé fit donner le nom d'Académie *Di secreti* à ces assemblées. Ce fut-là que prit naissance le Traité de la Magie Naturelle que *La Porte* mit au jour en vingt Livres, & dont il y a quantité d'éditions sous différens formats. Cet Ouvrage qui renferme bien des chimeres, porta la Cour de Rome à défendre ces sortes d'assemblées; mais le Traité qui en étoit sorti n'en eut pas moins de cours dans le monde, parce qu'il ne manque jamais de sots qui courent après les inepties plutôt qu'après les bonnes choses. Il y en a cependant d'utiles dans cet Ouvrage, puisqu'on y trouve la description de la Chambre obscure, de la Lanterne magique, du Porte-voix, & de quelques autres inventions qui ont enrichi la Physique.

On a encore de la façon de *La Porte* un Traité fort curieux sur les notes

occultes des Lettres, qui fut imprimé à Naples en 1563, *in-4*, & à Strasbourg en 1606, avec des augmentations, sous ce titre: *De occultis litterarum notis.* C'est un Ouvrage sur la maniere de cacher sa pensée dans l'écriture ou de découvrir celle des autres. On y donne plus de 180 façons de se cacher, mais on en laisse une infinité d'autres à deviner & qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'on propose. Tout ce que *Tritheme* a fait sur cette matiere, est bien inférieur à ce que *La Porte* en a écrit; la diversité, l'exactitude, l'abondance que celui-ci a mises dans son Traité, surpassent non seulement toute la diligence du premier à multiplier les méthodes de se cacher, mais la maniere même en est plus nette & plus exacte. *La Porte* est encore Auteur d'un Traité de Physionomie en six Livres, qui prouve combien il étoit attaché aux rêveries de l'Astrologie judiciaire. Il en a publié d'autres sur des matieres plus sérieuses, dont voici les titres & les éditions:

Phytognomica octo libris contenta, in quibus nova facillimaque affertur methodus quâ plantarum, animalium, metallorum, rerum denique omnium ex prima extima faciei inspectione quivis abditas vires assequatur. Neapoli, 1583, 1588, *in-folio. Francofurti*, 1591, 1608, *in-8. Hanoviæ*, 1654.

Pomarium & de Agricultura. Neapoli, 1583, *in-4*. Le même qui est intitulé: *Villæ Libri XII, in quibus verus plantarum cultus, certaque insitionis ars &c exhibentur. Francofurti*, 1592, *in-4*.

De refractione, Optices parte, Libri IX. Neapoli, 1593, *in-4*.

Pneumaticorum Libri tres, cum duobus Libris curvilineorum elementorum. Ibidem, 1602, *in-4*.

Physionomia cœlestis. Ibidem, 1603, *in-4. Argentorati*, 1606, *in-8. Leidæ*, 1645, *in 12. Francofurti*, 1650, *in-8*.

De destillationibus Libri IX. Romæ, 1608, *in-4. Argentorati*, 1609, *in-4*.

De aëris mutationibus. Romæ, 1614, *in-4. Venetiis*, 1615, *in-4*.

PORTE. (Anselme De) Voyez ANSELMUS DE JANUA.

PORTIUS, (Luc-Antoine) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature & de celle des *Investiganti*, étoit de Naples où il naquit en 1639. Il enseigna la Médecine à Rome vers l'an 1672, & après s'être distingué dans cette ville, il passa à Venise. L'accueil qu'il y reçut de la principale noblesse, dont il mérita la confiance, étoit bien capable de le fixer; mais *Portius* aimoit à voyager; il se rendit à Vienne en 1684. Comme il demeura plusieurs années dans cette Capitale de l'Autriche, il se saisit de l'occasion de la guerre contre les Turcs en 1685, pour écrire son Ouvrage sur l'Art de conserver la santé du soldat dans les Camps. Le grand nombre de personnes qu'il avoit traitées au retour de la Campagne & les réflexions qu'il avoit eu lieu de faire sur leur état, lui firent connoître l'importance des précautions qu'il convenoit de prendre pour mettre l'Officier, ainsi que le soldat, à l'abri des maladies. Il forma son plan en Médecin éclairé & l'exécuta si bien, que l'Empereur Léopold lut le Manuscrit de son Traité avec beaucoup de satisfaction. L'Auteur le dit ainsi dans son Epitre Dédicatoire.

Au sortir de Vienne, il retourna à Naples, où il occupa la premiere Chaire

d'Anatomie. On ne dit point en quelle année il revint dans sa patrie, mais on sait qu'il y enseignoit encore en 1711. Les Ouvrages de ce Médecin sont les uns en Italien, les autres en Latin; voici la notice des derniers.

Paraphrasis in Hippocratis Librum de veteri Medicinâ. Romæ, 1681, *in*-12.

Erasistratus, sive, de sanguinis missione. Ibidem, 1682, *in*-12. *Venetiis*, 1683, *in*-12. Il y rejette la saignée conformément au goût des Médecins Italiens de son tems.

De Militis in castris sanitate tuendâ. Vindobonæ, 1685, *in*-8. *Neapoli*, 1701, 1728, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1739, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1741, *in*-8. En François, sous le titre de *Médecine Militaire*. Paris, 1744, *in*-12. Ce Livre est autant estimable par la solidité des maximes qu'il contient, que par la simplicité avec laquelle elles sont exposées.

Opuscula & Fragmenta varia de Tumoribus. Neapoli, 1701, *in*-12.

De motu corporum & de nonnullis fontibus naturalibus. Ibidem, 1704, *in*-12.

Opera omnia Medica, Philosophica & Mathematica in unum collecta. Neapoli, 1736, deux volumes *in*-4.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec un autre du même nom qui étoit aussi de Naples, mais plus ancien que lui, car tous ses Ouvrages sont du XVI siecle. C'est *Simon Portius* qui enseigna la Philosophie à Pise, & mourut à Naples en 1554, à 57 ans. Nous lui devons :

De Capitis dolore, Encomion. Neapoli, 1538, *in*-8. *Florentiæ*, 1551, *in*-8.

De bonitate aquarum Epistolæ. Bononiæ, 1543, *in*-4. *Romæ*, 1545, *in-folio*. On a joint à ces deux éditions tout ce qu'*André Thurinus* a écrit sur cette matiere.

Aristoteles vel Theophrastus de coloribus. Florentiæ, 1548, *in* 8, *Parisiis*, 1549, *in*-8.

De coloribus oculorum. Florentiæ, 1550, *in*-8.

Opuscula de immortalitate animæ. Neapoli, 1578, *in-fol.*

De rerum naturalium principiis Libri II. Marpurgi, 1598, *in*-8.

Les Bibliographes citent encore *Scipion Portius*, Médecin natif de Catane en Sicile, où il enseigna la Philosophie pendant plus de 60 ans. Il mourut dans sa patrie en 1627, à l'âge de 90. On a de lui :

Primordia in Arte Dialectica erudiendis necessaria. Messanæ, 1593, *in* 4.

Opus Physiologicum, in quo varia quæsita, scituque digna, hactenus controversa, diligenter discussa elucidantur. Ibidem, 1618, *in*-8.

PORTUS, (Antoine) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Fermo dans la Marche d'Ancone. Ses talens l'avoient fait connoître si avantageusement dans plusieurs villes d'Italie, que lorsqu'il se montra à Rome, il y fut recherché de tout le monde. Le Pape Sixte V eut en particulier tant de confiance en lui, que peu de tems après son exaltation qui tombe au 12 Avril 1585, il le nomma son premier Médecin, & le combla de ses plus grandes faveurs. *Portus* a publié :

De Peste Libri tres. Accedit de Variolis & Morbillis Liber unus. Venetiis, 1580, *in*-4. *Romæ*, 1589, *in*-4.

Ce Médecin eut trois fils qui faisoient toute sa joie & sa consolation; mais il eut la disgrace de les perdre. L'Epitaphe qu'il fit graver sur leur Tom-

beau, dans l'Eglise de Latran, est un témoignage subsistant de la douleur qu'il ressentit à leur mort; ce monument prouve encore que ce pere survécut à l'année 1616. Voici cette Epitaphe :

D. O. M.
BERNARDINO PORTO
Hujus Ecclesiæ Canonico,
Utriusque Signat. Ref.
Abbreviatori Parci Majoris,
Protonotario Apost. Particip.
Qui
Ab ipsa pueritiâ
Magnum Pietatis & Religionis,
Aliarumque Virtutum,
Omnibus specimen dedit.
Cum ad majora properaret,
Morte præventus est.
ALEXANDRO PORTO
Viro strenuo
Et œconomicâ laude imprimis ornato.
FABIO PORTO
Adolescenti bonæ spei
Et Humanioribus Litteris erudito.
ANTONIUS PORTUS
Patritius Firmanus & Romanus Civis,
Pater mœstissimus
Dulcissimis Filiis posuit.
Vixit Bernardinus
Ann. XLII, *mens.* II, *dies* XXIII.
Obiit VII *Kal. Septemb.*
MDCXVI.
Vixit Alexander
Ann. XL, *mens.* II, *dies* XIX.
Obiit id. Februarii ejusdem Anni.
Vixit Fabius
Ann. XVII, *mens.* III, *dies* XXI.
Obiit X *Kal. Maii*
MDLXXIX.

PORTZIUS, (Jean-David) Docteur en Philosophie & en Médecine étoit de Baccarach, ville du Bas Palatinat fameuse par ses vins. Il avoit étudié à Pa-

doue ſous *Pierre de Marchettis* & à Leyde ſous *Jean Van Hoorne*, avant que de ſe faire recevoir au Doctorat; il fit enſuite ſa profeſſion en Allemagne, où il ſe diſtingua après le milieu du XVII ſiecle. On a de lui :

Bacchus enucleatus, ſive, examen Vini Rhenani, imprimis Baccarenſis anatomia chymica. Heidelbergæ, 1672, *in-12. Leovardiæ*, 1674, *in-12.*

Demonſtratio brevis Medico-Chirurgica de Tumoribus & in ſpecie de ſpina ventoſa. Leovardiæ, 1679, *in-12.* Il regarde l'acide & l'alcali comme la cauſe principale des Tumeurs, & il en établit les différences ſur les proportions & l'activité de ces deux principes.

POSIDIPPUS vécut dans le deuxieme ſiecle ſous l'Empire de Marc-Aurele. On accuſa ce Médecin d'avoir tué Lucius Verus qui regnoit avec Aurele, en le faiſant ſaigner mal-à-propos; mais la maladie qui fit périr cet Empereur étoit une Apoplexie, pour laquelle il eſt ſouvent néceſſaire de recourir à la ſaignée. Il eſt vrai que l'Apoplexie humorale, & ſur-tout celle qui eſt l'effet de l'indigeſtion, ne ſouffre guere ce remede; & c'étoit peut-être le cas où ſe trouvoit Lucius Verus: mais le fait n'eſt point aſſez éclairci pour juger *Poſidippus*. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que de ſon tems, ainſi qu'aujourd'hui, le public s'arrogeoit le droit de condamner ou d'approuver la conduite des Médecins, & que les Médecins eux-mêmes donnoient un libre cours à leur jalouſie, en ſe cenſurant les uns les autres.

POSSEVIN, (Antoine) Médecin natif de Mantoue, étoit en réputation au commencement du XVII ſiecle. Il compoſa l'Hiſtoire de ſa patrie, celle du Montferrat & quelques autres Ouvrages, parmi leſquels il y en a un touchant la Médecine, qui eſt intitulé :

Theoricæ morborum Libri quinque carmine conſcripti. Mantuæ, 1604, *in-8.*

Il étoit neveu d'*Antoine Poſſevin* de Mantoue, ce Jéſuite autant illuſtre par ſa piété & ſes travaux héroïques pour la Religion, que par ſes Ecrits. Il mourut à Ferrare le 26 Février 1611, à 78 ans. C'eſt de lui dont *Vander Linden* & *Manget* parlent ſous le nom d'*Antonius Poſſevinus ſenior*, au ſujet d'un gros Ouvrage *in-folio*, imprimé à Veniſe en 1603, à Cologne en 1607, ſous le titre de *Bibliotheca ſelecta de ratione ſtudiorum.* Le quatorzieme Livre contient vingt-huit Chapitres touchant la Médecine.

POSTEL (Guillaume) naquit à Barenton en Normandie. Comme il n'avoit que huit ans, lorſqu'il perdit ſon pere & ſa mere qui moururent de la peſte, la miſere le chaſſa de ſa patrie; mais à l'âge de quatorze, il ſe tira de la pauvreté en ſe faiſant Maître d'Ecole dans un village près de Pontoiſe. Dès qu'il y eut amaſſé une petite ſomme, il ſe rendit à Paris, où pour éviter la dépenſe, il s'aſſocia avec quelques Ecoliers qui n'étoient pas plus à leur aiſe que lui & dont il eut le malheur d'être volé. Dépouillé juſqu'à ſon habit, il fut tellement ſaiſi du froid, qu'il en contracta une maladie qui le retint pendant deux ans dans un Hôpital. Sorti de cet aſyle de la miſere, il alla glaner en Beauce pour ſe procurer du pain; mais ſa laborieuſe induſtrie lui ayant enfin donné un habit

décent, il vint continuer ses études au College de Sainte Barbe à Paris, où il s'engagea au service de quelque Régent. Il s'attacha ensuite à la Médecine, & se fit recevoir quelque part Bachelier en cette Faculté.

Ses progrès furent si rapides dans tout ce qu'il entreprit, qu'en peu de tems il acquit une science universelle. François I, touché de tant de mérite, voulut le tirer de l'indigence; il l'envoya à ses fraix en Orient pour y faire la recherche des plus précieux Manuscrits. Parmi ceux que *Postel* rapporta, on remarque un Ouvrage d'*Abenbeitar* ou *Ebnbitar*, Médecin Arabe du XII siecle. Ce savant voyageur faisoit beaucoup de cas de ce Manuscrit; il étoit même persuadé qu'avec ce secours on pourroit rétablir plusieurs endroits de *Dioscoride*, de *Galien* & d'*Oribase*; mais on a reconnu que cet Ouvrage n'est qu'une simple compilation qui roule sur les médicamens.

A son retour d'Orient, *Postel* obtint la Chaire de Professeur Royal des Mathématiques & des Langues, avec des appointemens considérables. Sa façon d'enseigner ne plut pas; sa maniere de vivre plut encore moins; & je ne sais par quelle raison il se fit enfin tant d'ennemis, qu'il perdit ses places & fut obligé de quitter la France. Il passa à Vienne & s'en fit chasser. Delà il se rendit à Rome, où il entra dans la Société que formoit alors Ignace de Loyola: mais son esprit préoccupé du Rabbinisme & de l'Astrologie Judiciaire, le fit mépriser du Saint Fondateur qui ne voulut pas déshonorer son Ordre naissant, en y retenant un fanatique. *Postel* exclu d'une Société où il s'étoit mis par légereté, se consola du mépris qu'on faisoit de lui & se retira à Venise, où ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha ensuite comme un insensé. De retour à Paris en 1553, il continua à débiter ses extravagances. Il enseigna que les femmes n'avoient point été rachetées par le sang de notre Seigneur J. C. & qu'une vieille fille Vénitienne, nommée la *Mere Jeanne*, devoit achever ce grand ouvrage. Cette absurdité & beaucoup d'autres lui firent des affaires; mais comme il étoit plus fou que méchant, on se contenta de lui donner le Monastere de Saint Martin des Champs pour prison. Les Savans le consultoient dans cette retraite, où il faisoit éclater une science prodigieuse à travers les folies qui lui échappoient de tems en tems. La connoissance des Langues contribua beaucoup à son savoir; il en possédoit tant de différentes, qu'il assura un jour le Roi Charles IX qu'il pourroit aller à la Chine sans se servir d'interprete. Ce Savant à surchargé le monde littéraire d'une foule d'Ecrits, dont la plupart sont bien rares aujourd'hui.

Postel étoit d'une stature assez haute; la longue barbe blanche qui ornoit son visage majestueux, le rendoit vénérable. Ses dernieres années furent les plus sages de sa vie. Il mourut le 6 Septembre 1581, à l'âge de 76 ans, & fut honorablement enterré dans la Chapelle de la Sainte Vierge de l'Eglise de Saint Martin des Champs.

Nicolas Postel, Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Caen vers la fin du XVII siecle, a communiqué à l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* une Observation sur les Trompes de la matrice d'une femme attaquée de fureur utérine, dont le corps fut disséqué dans les Ecoles de Caen en 1684. Ce Médecin eut apparemment quelques démêlés littéraires avec ses Collegues, car il a publié un Ouvrage intitulé:

Factum contre les Médecins de Caen, ou Dissertation sur les Péripneumonies d'hiver. 1685, *in*-12.

POSTHIUS (Jean) naquit en 1537 à Germersheim, ville du Bas Palatinat. Il fit ses Humanités dans son pays, & son cours de Philosophie à Heidelberg, où il fut reçu Maître-ès-Arts en 1558. On ne sait pas trop à quoi il s'occupa jusqu'en 1563 qu'il commença d'étudier la Médecine, mais on sait que bientôt après il se mit à voyager, & qu'il parcourut l'Italie & la France pour y suivre les Maîtres les plus célebres. Il fut disciple de *Laurent Joubert* & de *Guillaume Rondelet* à Montpellier, & se rendit delà à Valence en Dauphiné, où il prit le bonnet de Docteur en 1567. Au retour de France il s'arrêta à Anvers, mais pendant peu de tems; il y fut cependant assez connu pour qu'on lui confiât l'emploi de Médecin de l'Armée qui défendoit les Pays-Bas alors en troubles. Les horreurs de la guerre firent bientôt prendre à *Posthius* la route d'Allemagne, & il se rendit en 1568 à Wurtzbourg, où il servit l'Evêque pendant dix-sept ans, en qualité de Médecin. En 1585, il passa à Heidelberg & remplit la même charge à la Cour de Jean Casimir, Administrateur, & de Fréderic IV, Electeur Palatin; mais la peste l'obligea de sortir de cette ville, en 1597, pour se retirer à Mosbach, où il mourut le 24 Juin de la même année, à l'âge de 60 ans. Son corps fut honorablement enterré à Heidelberg.

Comme ce Médecin s'étoit beaucoup appliqué à l'Anatomie sous *Rondelet*, il a jetté quelques lumieres sur cette partie essentielle de l'Art de guérir. Il conseille de conserver les attaches des muscles, tant à leur origine qu'à leur insertion, afin de pouvoir mieux découvrir leurs usages. Il est encore un des premiers qui aient parlé distinctement de la valvule du Colon. On a de lui des Ouvrages en prose & en vers, & l'on remarque parmi ceux-ci: *Gemershemii Parerga Poëtica. Wirzeburgi*, 1580, *in*-12.

Il a mis en Latin les deux Livres *De diætis* d'un Juif nommé *Isaac.* Il a publié *Observationes Anatomicæ in Realdi Columbi Cremonensis Anatomiam*, qui ont été imprimées à Francfort en 1590, *in*-8, avec l'Ouvrage du même *Columbus.* Le Docteur *Douglas* lui attribue la *Mantissa Anatomica* qui parut à Copenhague en 1611, *in*-8, avec les V & VI Centuries Anatomiques de *Thomas Bartholin*; mais le célebre *De Haller*, que la mort a enlevé à la République des Lettres le 12 Décembre 1777, dit que cet Ouvrage appartient à *Rhodius.*

Erasme Posthius, fils de *Jean*, naquit à Wurtzbourg le 3 Août 1582. Il étudia la Médecine à Padoue pendant deux ans, & delà il passa à Bâle, où il fut promu au Doctorat en 1613. L'exemple de son pere lui inspira le goût de voyager; il retourna en Italie & la parcourut, ainsi que la France, l'Angleterre & les Pays-Bas. Il mourut dans sa patrie le 27 Décembre 1618, âgé seulement de 36 ans.

POTAMON d'Alexandrie, habile Philosophe qui vivoit sous Auguste, fut Chef de la Secte *Eclectique*, ainsi appellée, parce que ses partisans choisissoient, parmi les opinions courantes, celles qui leur paroissoient les plus saines & les plus probables. C'est ainsi que *Potamon* prit un sage milieu entre l'incertitude des Pyrrhoniens & la présomption des Dogmatiques. Il emprunta de chaque école de Philosophie ce qui

pouvoit perfectionner les connoiſſances de l'eſprit humain, & donna naiſſance à une maniere de raiſonner qui paſſe encore aujourd'hui pour la meilleure. C'eſt ſur les mêmes principes que les grands Maîtres de notre ſiecle ont établi la Théorie Médicinale.

POTIER ou POTERIUS, (Pierre) Médecin du XVII ſiecle, grand amateur des remedes chymiques, étoit d'Angers. Il exerça ſon Art en Italie, où il fut aſſaſſiné par un perfide ami. Les Ouvrages qu'il a laiſſés ſont tous marqués au même coin; il n'eſt occupé que de relever les ſuccès de ſes cures & de vanter les merveilleux effets des remedes ſecrets qu'il employoit pour y parvenir. C'eſt avec oſtentation qu'il parle de ces remedes, & il ſe fait une fête d'annoncer qu'il n'a eu aucun beſoin de la ſaignée, ni des médicamens communément en uſage, pour guérir ſes malades. Un Médecin de notre ſiecle s'attire malheureuſement la confiance du public par les mêmes raiſons; *Ailhaud* prétend guérir tous les maux par ſes ſeules poudres, & l'on croit ce qu'il dit, malgré le grand nombre de perſonnes qui ont été les victimes de leur aveugle crédulité.

Les Ouvrages de *Potier* conſiſtent en trois Centuries d'obſervations, dont la premiere fut imprimée à Veniſe en 1615, *in*-8, à Cologne en 1622 & 1625, *in*-12; la ſeconde à Bologne en 1622, *in*-8, & a Cologne en 1623, *in*-12; la troiſieme en 1643, *in*-4, avec les précédentes & les deux Livres *De Febribus.* Ces derniers ont encore été publiés à Paris en 1647, *in*-4, avec la *Pharmacopæa Spargyrica, id eſt, nova & inaudita, rariora & efficaciſſima, ad graviſſimos quoſque morbos remedia conficiendi, ratio.* Ce Traité de *Potier* a paru ſéparément à Bologne en 1622, *in*-8, 1635, *in*-4, & à Cologne en 1624, *in*-12.

On a des éditions complettes des Œuvres du même Médecin, ſous ce titre:

Opera omnia Medica ac Chemica. Lugduni, 1645, 1653, *in*-8. *Francofurti*, 1666, *in*-8. *Ibidem*, 1698, *in*-4, avec les notes de *Fréderic Hoffmann.* Tout ce qui tient à la Polypharmacie n'a été nulle part plus accueilli qu'en Allemagne, & par une ſuite de ce goût général, on a cherché à deviner les ſecrets de *Potier* dans un Ouvrage imprimé à Francfort & à Leipſic, *in*-4. Il eſt intitulé: *Manes Poteriani, id eſt, Petri Poterii Inventa Chymica, anxiè hactenus deſiderata, ſecundùm mentem Autoris elaborata.*

POTTER, (François) Curé de Kilmington dans la Province de Sommerſet en Angleterre & Membre de la Société Royale de Londres, étoit de Meyre dans le Comté de Wilh, où il naquit en 1594. Il étudia à Oxford, & pendant qu'il y faiſoit ſa principale affaire de la Théologie, il s'appliqua aux Mathématiques & à l'Hydraulique avec beaucoup de ſuccès. On dit que ce fut lui qui imagina, en 1640, la méthode de guérir les maladies par la transfuſion du ſang; cette idée fut accueillie comme le ſont toutes les nouveautés, mais elle finit par être condamnée. *Potter* mourut aveugle au mois d'Avril 1678.

POUPART (François) naquit au Mans. Il fit ſes cours d'Humanités & de Philoſophie chez les Peres de l'Oratoire de ſa ville natale, vint enſuite à Paris où il s'appliqua avec ardeur à la Phyſique & à l'Hiſtoire Naturelle. La modicité de ſa fortune, qui tenoit un peu de l'indigence, auroit dû, ſemble-t-il,

le détourner de l'étude de ces Sciences qui ne fourniſſent pas ordinairement de promptes reſſources pour mettre leurs amateurs en état de vivre à l'aiſe ; mais cette réflexion ne l'arrêta pas ; il ſe laiſſa aller où ſon goût le portoit. Comme celui qu'il avoit pour l'étude des inſectes étoit le plus attrayant, il employa une partie de ſon tems à les obſerver & à les diſſéquer ; & pour avancer les progrès qu'il eſpéroit de faire dans cette étude, il s'appliqua ſérieuſement à l'Anatomie & à la Chirurgie. La pratique de l'une & de l'autre lui parut même néceſſaire, & pour cette raiſon, il ſe préſenta à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il ſubit les examens & fut reçu avec applaudiſſement. Mais il étonna tout le monde quand il avoua qu'il n'avoit que la Théorie, & qu'il ne ſavoit pas même ſaigner. On l'inſtruiſit alors dans la Pratique de la Chirurgie pendant trois ans, & chacun s'empreſſa à le diriger dans les opérations de cet Art, ainſi que dans les diſſections anatomiques. *Poupart* ſe fit enſuite recevoir Docteur en Médecine à Rheims, & en 1699, il fut admis à l'Académie des Sciences en qualité d'Eleve de *Mery*.

Ce Médecin mourut à Paris au mois d'Octobre 1708. Il n'étoit point Philoſophe ſeulement par ſes connoiſſances, il l'étoit encore par ſa conduite. Réduit à un genre de vie fort incommode & fort étroit, il le ſupportoit avec gaieté. Son extérieur étoit modeſte, & cette modeſtie avoit paſſé juſqu'à ſon cœur. On a de lui une *Diſſertation ſur la Sangſue* dans le Journal des Savans, un *Mémoire ſur les inſectes hermaphrodites*, l'*Hiſtoire du Formica Leo*, celle du *Formica Pulex*, des *Obſervations ſur les Moules*, une *Diſſertation ſur l'apparition des eſprits* à l'occaſion de l'aventure de Saint Maur, & d'autres Mémoires dans le Recueil de l'Académie des Sciences. Il paſſe auſſi pour Editeur d'une *Chirurgie complette* qui eſt extraite de pluſieurs Traités écrits ſur cet Art, & que le célebre *Haller* regarde comme un Ouvrage différent de celui de *Le Clerc*, qui porte le même titre.

Il ne faut point confondre le Savant, dont je viens de parler, avec *Olivier Poupard*, Médecin natif de Saint Maixent en Poitou, qui a mis au jour, en 1580, une Traduction Latine des Aphoriſmes d'*Hippocrate*, & l'année ſuivante, un Abrégé en la même Langue des Livres de *Galien* ſur la méthode de guérir. Il eſt encore Auteur des Ouvrages intitulés :

Traité de la ſaignée contre les nouveaux Eraſiſtratiens qui ſont en Guyenne. La Rochelle, 1576, *in*-12. Il eſt fort éloigné de condamner la ſaignée, il la croit même néceſſaire & fort utile ; mais comme l'abus engendre de grands maux, il blâme également ceux qui ſaignent toujours & ceux qui ne ſaignent jamais.

Conſeil divin touchant la maladie divine & Peſte en la ville de la Rochelle. La Rochelle, 1583, *in*-12.

POUPPÉ DES PORTES (Jean-Baptiſte-René) étoit le cinquieme Docteur en Médecine que ſa famille avoit produit. Il naquit à Vitré en Bretagne le 28 Septembre 1704. A l'âge d'environ vingt ans, il commença à s'appliquer à la Médecine. Il étudia d'abord l'Anatomie ſous *Duverney* & *Winſlow* ; enſuite il ſe livra à la Botanique avec d'autant plus de confiance, que prévenu en faveur des ſpécifiques, il ſe perſuadoit que la connoiſſance des plantes le conduiroit à la ſcience de guérir toutes les maladies. C'eſt ainſi qu'il le dit lui même dans une lettre à ſon frere, inſérée dans l'Avertiſſement qui eſt à la tête d'un Ouvrage

de

de sa façon, dont on donnera le titre. Mais revenu de cette prévention, il se mit bientôt à suivre les Hôpitaux, parce qu'il étoit convaincu de l'importance de l'observation dans l'Art de guérir. Assidu à se rendre dans ces asyles ouverts à l'humanité souffrante, il se bornoit aux maladies qui lui paroissoient les plus considérables, & il en décrivoit l'histoire chaque jour en rentrant chez lui. Ses après-midi étoient consacrées à la lecture des meilleurs Livres. Au bout de six ans d'étude à Paris, *Des Portes* alla à Rheims se faire recevoir Docteur. Ses talens le firent bientôt connoître. Il fut choisi à l'âge de 28 ans, pour remplir les fonctions de Médecin du Roi dans l'Isle de Saint Domingue. A cette qualité il réunit ensuite celle de Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Arrivé à sa destination, il rendit les services les plus importans à la Colonie : c'est à lui que l'on doit, en quelque sorte, le rétablissement de l'Hôpital du Cap. Il n'y avoit pas plus de vingt lits dans cette Maison, lorsqu'il commença à en être chargé ; & avant sa mort, on en avoit augmenté le nombre jusqu'à cent. C'est encore à lui qu'on doit le réglement qui fut dressé, par lequel tout Chirurgien, avant d'exercer aux Isles, devoit servir l'Hôpital pendant un an, non seulement pour s'instruire des maladies du pays, mais aussi pour aider aux pansemens & seconder le zele des Freres de la Charité. *Des Portes* mourut au Quartier-Morin, Isle & Côte Saint-Domingue, le 15 Février 1748, âgé de 43 ans, 5 mois.

J'ai tiré cet Article du VI Cahier de supplément à l'année 1770 du Journal de Médecine, dans lequel M. *Roux* a consigné ces détails de la vie d'un homme qui a si bien mérité de l'humanité. On a de lui:

Histoire des maladies de Saint-Domingue. Paris, 1770, trois volumes *in*-12. Elle renferme d'excellentes observations sur l'air de Saint Domingue, & il en résulte que la corruption qui regne dans cet air est une des principales causes des maladies du pays. Le troisieme volume est un Traité des plantes usuelles de l'Amérique. On y a joint aussi deux Mémoires curieux, l'un sur le Sucre, l'autre sur une source d'Eau chaude trouvée dans l'Isle de Saint-Domingue, au Quartier de Mirbalais.

POURFOUR. (François) Voyez PETIT.

POURMAN ou PURMANN, (Mathieu-Godefroid) Chirurgien Allemand, se fit de la réputation dans les Troupes de Brandebourg depuis 1674 jusqu'en 1679. Il se retira alors à Halberstadt, où il se dévoua au service des malades attaqués de la peste qui s'étoit glissée dans cette ville peu de tems après son arrivée. En 1685, il se rendit à Breslau, & on l'y retint par de gros appointemens.

Pourman, a écrit plusieurs Ouvrages en sa Langue maternelle. Tels sont : une Chirurgie curieuse ; une Chirurgie véritable en cinq Traités qui passent pour être fort utiles aux Chirurgiens d'Armée ; un Livre des devoirs du Chirurgien pendant la peste, dans lequel il donne pour regle, ce qu'il avoit pratiqué lui-même pendant l'Epidémie d'Halberstadt ; un autre sur la méthode de traiter les maladies vénériennes. C'est d'après *Goelicke* que *Manget* parle de ce Chirurgien dans sa Bibliotheque des Ecrivains en Médecine. *Haller* dit qu'il étoit homme d'esprit, & qu'il osa éprouver la transfusion du sang sur lui-même ; mais

il ajoute qu'il s'épuisa d'ailleurs en recherches inutiles sur les causes des maladies, qu'il eut une confiance aveugle en certains médicamens qui ne pouvoient point opérer tout ce qu'il en attendoit, & qu'il entassa formules sur formules dans ses Ouvrages. En général, il comptoit trop sur les drogues dans la cure des maladies chirurgicales, il abusoit des topiques, & il poussoit la crédulité jusqu'à ajouter foi à la poudre de sympathie. Partisan des Anciens, il recommanda l'usage des cauteres & des tentes, & ne sentit point assez les inconvéniens du tamponnement dans la cure des plaies. Quant aux opérations délicates ou difficiles, on ne voit pas qu'il s'y soit beaucoup distingué ; cependant *Freind* le cite pour avoir pratiqué la Bronchotomie, & d'autres disent qu'il trépana deux fois le Sternum.

POZZI (Joseph-Hippolyte) naquit en 1697 à Bologne, & reçut de la Nature un génie étendu & un esprit plein de vivacité. Au sortir de la Philosophie, il s'appliqua à la Médecine, prit le bonnet de Docteur en cette Science, & fut chargé de donner des leçons d'Anatomie dans les Ecoles de sa ville natale. L'an 1732, il fit imprimer deux Discours & un Traité complet d'Anatomie, rédigé en forme épistolaire. On lit aussi de lui, dans le second volume des Actes de l'Institut de Bologne, une Dissertation assez savante *De Malo Punico.*

Quoiqu'il se soit appliqué toute sa vie à l'étude de la Médecine & de l'Anatomie, il n'a pas laissé d'entretenir commerce avec les Muses. La Poésie a été sa plus chere occupation jusqu'à sa mort arrivée en 1752. Il faisoit des Vers avec la plus grande facilité. Il fut marié trois fois, & il eut des enfans de toutes ses femmes. Etant devenu veuf, & se trouvant à Rome, lorsque le Cardinal Lambertini fut élu Pape sous le nom de Benoit XIV, celui-ci le fit son Camérier d'honneur & son Médecin extraordinaire. *Pozzi* a laissé pour héritier de son nom & de ses talens, M. *Vincent Pozzi*, aggrégé au College des Médecins de Bologne, Professeur public de Chymie & Coadjuteur du célebre *Jacques Beccari* dans l'Institut de la même ville.

Le Recueil des Poésies de notre Médecin a paru à Venise en 1776, trois volumes *in*-8. Il est en Italien. Un de ces volumes contient les Rimes joyeuses de l'Auteur, parmi lesquelles il y a un sonnet où il se peint ainsi lui-même :

» Je suis maigre & effilé ; je suis franc & hardi ; & il y a deux ans que j'en » avois trente-six ; mes membres sont proportionnés, & je ne voudrois être ni » plus beau, ni plus laid que je ne le suis. Je n'ai pas de richesses, mais je ne » suis pas dans le besoin ; j'ai cinq enfans, & dans deux mois, j'en aurai six ; » j'ai été jusqu'à présent mari de trois femmes, sans parler de mes autres faits. » J'aime les échecs & les cartes ; je suis colere & je m'emporte aisément ; je » tiens ma place parmi les Médecins & parmi les Poëtes. Je devrois être sage » & je suis fou ; je mange bien, je bois encore mieux, & j'étudie peu. Voilà ma vie & voilà mon portrait. » On ne peut leur reprocher d'être flattés.

PRADILLES, (Jacques) de Montpellier, reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de cette ville, sous *André Du Laurens.* Après sa promotion qui date de 1590, il suivit pendant quelques années les exercices de la Faculté, & fut nommé, en 1603, à la Régence que *Jean Hucher* laissa vacante.

Il succéda, en 1617, à *Jean Varandè* dans la place de Doyen, & mourut deux ans après, le dernier jour d'Avril 1619.

PRÆDAPALIA. Voyez BERTAPALIA.

PRANAGORE ou PRAXAGORE, fils de *Néarque*, naquit à Cos. Il fut contemporain de *Diocles* & vécut conséquemment dans le XXXVII siecle. L'Anatomie excita son attention & sa curiosité, mais réduit à ne disséquer que des brutes, ce qu'il savoit en Anatomie étoit très-superficiel & point exact: c'est le jugement qu'en porte *Galien* qui certainement avoit lu les Ouvrages de *Praxagore*, dont il faisoit peu de cas. Ce Médecin n'en eut cependant pas moins de réputation; elle fut même telle, qu'elle lui attira des disciples, entre autres *Philotime*, *Plistonique* & le fameux *Hérophile*, qui ont cultivé tous trois l'Anatomie, & rendu publics leurs travaux & leurs observations.

Praxagore est un des derniers *Asclépiades* qui aient eu quelque réputation dans l'Art de guérir. L'opinion où il étoit que les nerfs tiroient leur origine du cœur, & que les arteres parvenues à l'extrêmité des parties se convertissoient en nerfs, l'avoit conduit à regarder le cerveau comme une excrescence ou une appendice de la moëlle épiniere. Il prétendoit aussi que les arteres ne contiennent point de sang, d'où l'on peut inférer qu'il commença à distinguer les arteres des veines. *Erasistrate*, après lui, fit la même distinction & s'expliqua plus clairement sur le contenu de ces différens vaisseaux; selon lui, les veines ne sont naturellement remplies que de sang, & les arteres que d'esprit ou d'air.

Tout attaché que parût le Médecin, dont nous parlons, à la Secte des Dogmatiques, il osa abandonner la méthode d'*Hippocrate*. Il rapportoit les causes des maladies à la qualité des humeurs; il en distinguoit même de dix especes, sans compter le sang: mais un systême aussi mal arrangé n'a pu influer sur sa pratique, sans le conduire plus souvent à l'erreur qu'à la vérité. On trouve dans *Cælius Aurelianus* quelques fragmens de sa doctrine. Ses procédés curatifs dans la passion iliaque tenoient plus à l'art de tourmenter les malades qu'à celui de les soulager. Après avoir long-tems continué les vomitifs sans succès, dans la vue de faire évacuer par en haut les excrémens contenus dans les intestins, il ouvroit quelquefois la veine, & remplissoit le canal intestinal d'air qu'il injectoit par l'anus. Lorsqu'il avoit mis le malade à ces cruelles épreuves, il incisoit le ventre & même l'intestin, dont il tiroit les matieres retenues, & le recousoit. Sa pratique n'étoit ni plus douce ni plus efficace dans le traitement de l'épilepsie; il commençoit par faire raser la tête, & après plusieurs remedes rebutans & inutiles, il employoit le fer & le feu. *Cælius Aurelianus* & *Galien* citent plusieurs de ses Ouvrages, dont la perte ne mérite pas nos regrets, si l'on en juge par ce qui nous en reste: on trouve dans la méthode curative de *Praxagore* plus de témérité que de raisonnement, plus d'essais que d'observations. C'est ainsi qu'au rapport de *Celse*, les sectateurs d'*Hippocrate* s'égarerent dans la pratique, en imaginant différentes manieres de traiter les maladies.

PRATENSIS ou DU PRÉ (Jean-Philippe) naquit en 1543 à Arhusen, ville de Dannemarc dans le Nord-Jutland, de *Philippe Du Pré*, François de nation, qui fut Chirurgien de Christian III. Il voyagea dans les pays étrangers aux dépens de la Cour, avec *Pierre Severini*, & il en rapporta le titre de Docteur en Médecine qu'il prit en Italie. En 1571, on le nomma Professeur en cette Science à Copenhague ; mais il ne remplit sa Chaire que pendant peu d'années. Il lui survint un crachement de sang en enseignant, & il en mourut entre les bras de ses auditeurs le premier de Juillet 1576. On a de lui quelques Ouvrages de Poésie, d'Astrologie & de Médecine, & parmi ceux-ci une Dissertation *De ortu & progressu, subjectis & partibus Medicinæ*, qui fut imprimée à Copenhague en 1572.

PRATENSIS ou A PRATIS, (Jason) Docteur en Médecine natif de Ziriczée en Zélande, étoit fils de *Thomas*, lui-même savant Médecin. *Jason* fleurissoit vers l'an 1520. La diversité de ses talens le fit connoître avantageusement, & en particulier du côté de la Poésie, dans laquelle il excella pour la composition des vers héroïques. Il mourut dans sa ville natale le 22 Mai 1558, & fut enterré dans le chœur du Temple principal, où l'on grava cet éloge funebre sur son tombeau :

EPITAPHIUM
Eruditissimi ac celeberrimi Viri
JASONIS PRATENSIS,
Medici Ziriczæi.
Obiit XI Kal. Junii
MDLVIII.

Scaldia quæ pratis, latisque extenderis agris,
Aspice PRATENSIS *posthuma busta tui:*
Hic situs est, non quem Colchis malè sentit Iason,
Aut qui Medææ struxerat arte dolum :
Sed Urbs quem peperit Medicum, Zirizæa, suâque
Arte dedit firmâ posse salute frui.
Ecce per immensum diffusa volumina mundum
Optima victuri dant monumenta Viri,
Quæque per Aönios cecinit doctissimus hortos
Et tot conspicuô carmina fulta pede.
Sufficiat genuisse duos : LÆVINUS, IASON,
Nomina sunt opibus splendidiora tuis.

Nous avons les Ouvrages suivans de la façon de ce Médecin :
Libri duo de Uteris. Antverpiæ, 1524, *in*-4. *Amstelodami*, 1657, *in*-12.
De parturiente & partu Liber. Antverpiæ, 1527, *in*-8. *Amstelodami*, 1657, *in* 12.
Liber de arcenda sterilitate & progignendis liberis. Antverpiæ, 1531, *in*-4. *Amstelodami*, 1657, *in*-12.

De tuenda valetudine Libri quatuor. Antverpiæ, 1538, *in*-4.

De Cerebri morbis, hoc eſt, omnibus ferè curandis, Liber. Baſileæ, 1549, *in*-8.

La bonne Latinité de ces Ouvrages les feroit eſtimer, ſi les maximes frivoles que l'Auteur a répandues juſques dans ſa pratique, ne rendoient fautif ou inutile tout ce qu'il avance ſur la cure des maladies. On eſt d'ailleurs rebuté de la lecture de ces Ouvrages par la crédulité de l'Auteur, qui eſt extrême. Il débite les contes les plus ridicules & les hiſtoires les plus apocryphes ſur l'art de faire des enfans, & les viſites que les jeunes veuves reçoivent pendant la nuit de la part de leurs maris qu'elles ont enterrés. La foi qu'il ſemble ajouter à de pareils contes, inventés par des veuves incontinentes pour pallier leurs déſordres, fait elle ſeule la preuve la plus complette de l'imbécille crédulité de *Pratenſis*.

PRÊTRES PAÏENS (Les) ont fait aſſez de figure dans la Médecine ancienne. Succeſſeurs de ces hommes ſans miſſion qu'un Charlataniſme ſuperſtitieux avoit fait regarder comme Médecins, ils s'enhardirent à promettre la guériſon aux malades, & ſoutinrent leurs promeſſes par l'appareil impoſant de leur miniſtere. Comme le commerce qu'on leur attribuoit avec les Dieux les mettoit beaucoup plus à portée d'abuſer de la crédulité du vulgaire, déja trompé ſi groſſierement ſur tous les objets de ſon culte, ils convertirent les preſtiges en cérémonies religieuſes, & parmi elles, ils accréditerent ſingulierement l'*Incubation*, qui conſiſtoit à coucher dans le Temple de quelque Divinité pour obtenir la guériſon de ſes maux. On ne ſauroit bien détailler tout ce qui a rapport à cette matiere, ſans recourir aux Auteurs qui en ont fait l'objet de leurs recherches; mais comme M. *Du Jardin* s'eſt attaché à raſſembler tout ce qu'ils ont dit de mieux, je me bornerai à rapporter ce qu'il en a laiſſé dans ſon Hiſtoire de la Chirurgie que je vais copier.

Pour que perſonne ne mourût entre les mains des Prêtres, ils n'admettoient à l'incubation que des malades ſuſceptibles d'une guériſon prompte & facile; & pour éviter d'autant mieux d'être trompés ſur cet article, quoiqu'ils le fuſſent quelquefois, ils obligeoient les malades à conſulter auparavant le Dieu dont ils imploroient le ſecours. Miniſtres connus de la Divinité, les Prêtres en devenoient alors l'ame & l'organe, & ils ne manquoient pas de dicter les réponſes à leur gré.

Quand le malade étoit admis, il y avoit des cérémonies préalables, auxquelles on mettoit un appareil propre à en impoſer au peuple toujours avide du merveilleux. Du ſanctuaire ou du fond des temples, il ſortoit quelquefois une agréable vapeur qui rempliſſoit le lieu où ſe tenoient les conſultans: c'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout par ſa préſence. Après ces préparations cérémonielles, venoient les jeûnes, les expiations & les luſtrations, pour leſquelles on préféroit l'eau de la mer, quoiqu'à ſon défaut celle de fontaine ſuffît: car il eſt bon d'obſerver que le Dieu ne ſe communiquoit pas à des ſujets impurs. A ces religieuſes grimaces ſuccédoient les ſacrifices, & chaque temple avoit les ſiens. Par-tout on s'accordoit ſur leur néceſſité, preſque par-tout on différoit dans

la maniere & dans l'espece. En certains endroits, on sacrifioit à *Esculape* des moineaux, & en d'autres c'étoit des coqs : à Cyrene, ce Dieu agréoit le sacrifice des chevres & le rejettoit à Epidaure. A Titane, on lui offroit le taureau, l'agneau & le porc; l'*Esculape* d'Athenes, bien plus sobre, se contentoit de noix, de figues & d'autres menues denrées semblables. Tous ces dons, qui étoient de précepte légal, n'excluoient pas la pieuse générosité des dévots ; les Prêtres s'en seroient bien gardés. Leur vigilance, sur l'article de leurs intérêts, avoit été jusqu'à faire établir, à Epidaure & à Cyrene, une loi qui défendoit aux citoyens, ainsi qu'aux étrangers, de rien emporter des victimes ou de ce qui avoit été consacré aux Dieux. Tout devoit être consommé dans l'enclos du temple. Les Prêtres se faisoient ainsi payer cherement la peine de sacrifier des victimes dont ils mangeoient la chair.

Après toutes ces formalités, on passoit à d'autres cérémonies qui, pour avoir un objet plus sérieux, n'en étoient pas moins illusoires : je parle de celles qui se rapportoient directement à la guérison. La Divinité, dans tous les temples, se communiquoit d'une maniere particuliere, mais dans celui d'Athenes elle exerçoit en personne ; c'est ce qu'on apprend par le *Plutus* d'Aristophane, le morceau de l'antiquité qui répand le plus de lumieres sur notre sujet.

Quand les ablutions & les sacrifices étoient finis, les malades se couchoient, le Sacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond silence par respect pour le lieu : car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raisons pour ne pas s'exposer aux regards curieux & indiscrets des profanes. Lorsque le Sacrificateur croyoit tout son monde bien endormi, il saisissoit ce moment pour faire sa ronde & s'emparer des noix, des figues, des gâteaux & des autres offrandes qui avoient été transportées de l'autel sur la table sacrée, & emportoit toute cette victuaille pour manger avec sa famille ; car puisqu'il guérissoit pour le Dieu, il étoit juste qu'il mangeât pour lui. Le lendemain on disoit que l'Immortel avoit tout consommé.

Vers le milieu de la nuit, lorsque tout étoit calme, *Esculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faisoit les fonctions, accompagné de plusieurs femmes qu'on faisoit passer pour les filles du Dieu, visitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable ; un aide le préparoit sur le champ & le Dieu en faisoit l'application. Quelques-uns de ces malades guérissoient par hazard & d'autres se croyoient guéris, ce qui revient à-peu-près au même. Comme les Charlatans de nos jours, les Prêtres avoient des gens affidés qui ne venoient dans les temples que pour faire éclater la puissance de la Divinité. C'est ce qu'on voit par cette inscription de la fameuse table d'*Esculape*, qui fut trouvée parmi les débris d'un temple de ce Dieu, dans une isle du Tibre. « Le Dieu a rendu ces » jours-ci l'Oracle suivant au nommé Caïus qui étoit aveugle ; qu'il se présentât » à l'Autel sacré ; qu'après avoir fléchi les genoux, il pasśât de la droite à » la gauche, & mît ses cinq doigts sur l'autel ; qu'ensuite il levât la main & » l'appliquât sur ses yeux. Il l'a fait & il a recouvré la vue en présence du » peuple qui a fait éclater sa joie, en voyant les miracles qui se faisoient sous » notre Empereur Antonin. »

L'objet de ces faux miracles qu'ils publioient de tems à autre, étoit de réveiller l'attention du peuple & de soumettre les incrédules. Pour l'ordinaire, ils prescrivoient des remedes naturels, mais assaisonnés de superstition. S'agissoit-il d'en consigner les bons effets sur des tablettes publiques? C'étoit toujours des maladies graves, désespérées, incurables, qu'ils avoient guéries. On en jugera par les Inscriptions suivantes :

« Lucius avoit une pleurésie formée, en sorte qu'on désespéroit de sa vie. » Le Dieu lui a rendu cet Oracle : Qu'il vînt prendre de la cendre sur son » autel & que l'ayant mêlée avec du vin, il l'appliquât sur son côté; ce » qu'ayant fait, il a été guéri, a rendu publiquement graces au Dieu & en » a reçu les félicitations du peuple. »

» Julien vomissoit ou crachoit du sang, de façon que l'on n'en espéroit plus » rien. L'Oracle du Dieu lui a répondu, qu'il vînt dans son temple, qu'il prît » des pigeons sur son autel & qu'il en mangeât pendant trois jours avec du » miel : ce que Julien ayant fait, il a été guéri, & il est venu en rendre » au Dieu ses actions de graces, en présence de tout le peuple. »

« Le Dieu a rendu cet Oracle à Valerius Aper, soldat, qui étoit devenu aveu- » gle : qu'il prît du sang d'un coq blanc, qu'il y mêlat du miel, & qu'il en fit un » collyre, dont il mettroit sur ses yeux pendant trois jours. Il a vu, & il est venu « rendre publiquement graces à *Esculape*. »

Les remedes qu'on décrit ici, sans être énergiques, sont au moins indiqués & relatifs aux circonstances; ils ont donc pu être utiles : mais si l'on peut inférer delà que les Prêtres avoient quelques connoissances dans l'Art de guérir, on ne sauroit excuser l'abus qu'ils en faisoient. On voit dans ces Inscriptions, & spécialement dans la derniere, combien ils cherchoient à en imposer sur la nature du mal. La difficulté de voir de ce soldat qu'on dit aveugle, avoit vraisemblablement sa cause dans une violente ophthalmie, puisque nos Oculistes modernes font encore appliquer, dans le même cas, le sang de pigeon, qui, toute superstition à part, a la même vertu que celui du coq blanc. Voilà de ces supercheries particulieres à ces charlatans : mais quelquefois aussi les Grands s'avilissoient jusqu'à conspirer avec eux pour tromper le Prince & le peuple. Deux hommes de basse condition, payés sans doute pour contrefaire, l'un l'aveugle, l'autre le boiteux, se présentent à l'audience de Vespasien, & le prient de vouloir bien leur accorder le remede que *Sérapis* leur avoit révélé en songe. Il ne s'agissoit que de cracher dans l'œil du premier & de toucher du bout du pied le second. L'Empereur avoit trop de bon sens pour s'exposer au ridicule de cette cérémonie; mais pressé par ses courtisans, moins délicats que lui sur les suites de cette flatterie insigne, il touche les prétendus malades & ils sont guéris. Les Prêtres, gagés pour captiver le peuple par l'attrait du merveilleux, repaissoient souvent sa crédulité de pareilles chimeres. Près du temple que le Censeur Fulvius avoit fait bâtir à *Apollon*, sur le Mont Soracte, il y avoit un College de Prêtres, qui, pour accréditer les oracles du Dieu dont ils étoient les ministres, marchoient sur des charbons ardens, qui ne leur faisoient aucun mal, parce qu'ils s'étoient auparavant frotté les pieds de certaines drogues connues des Bateleurs modernes

qui avalent du feu & font d'autres prestiges de cette espece. On sait que *Junon*, sous le nom de *Lucine* qu'elle partageoit avec *Diane*, étoit invoquée dans les accouchemens, & qu'elle avoit en cette qualité un culte particulier à Rome. Les Dames Romaines qui ne pouvoient avoir d'enfans, se rendoient à certaines heures dans son temple. Là dépouillées de leurs vêtemens & dévotement prosternées, elles recevoient avec docilité plusieurs coups de fouet qu'un Luperque ou Prêtre de Pan leur appliquoit avec des lanieres faites de peau de bouc. Si cette fustigation ne les rendoit pas fécondes, elle avoit au moins la propriété de les disposer à le devenir. On eut pu exécuter chez soi la recette; mais on lui croyoit une toute autre vertu, lorsqu'elle étoit administrée dans le temple & par les mains d'un Prêtre. L'histoire ancienne, remplie de traits semblables, n'offre peut-être pas un tour de charlatanisme aussi impudent que celui-ci. Une femme qui avoit dans le corps un ver extraordinaire, se trouvant abandonnée des plus habiles Médecins, vint à Epidaure pour prier *Esculape* de l'en délivrer. Comme ce Dieu étoit alors absent, (car on croyoit que les Dieux quittoient quelquefois leurs temples & faisoient des voyages en certains pays) les Ministres du temple la firent coucher dans le lieu destiné à l'incubation, & préparerent l'appareil nécessaire pour la cure. L'un d'eux ayant coupé la tête à cette femme, tira le ver qui étoit effrayant & d'une longueur prodigieuse. Ils se mirent ensuite en devoir de lui remettre la tête & de la rajuster comme auparavant; mais ils ne purent en venir à bout. Heureusement le Dieu revint, & après les avoir réprimandés d'avoir entrepris une cure qui n'étoit pas de leur compétence, par son pouvoir irrésistible & divin, il remit la tête sur son tronc & renvoya l'étrangere en bon état. C'est à des pieges si grossiers que se prenoient & le peuple & les gens les plus instruits, & les Grands même, qui tous étoient peuple sur cet article. Mais doit-on en être surpris? Malgré toute la Philosophie, dont on fait honneur à notre siecle, on voit des Charlatans publier des cures presque aussi ridicules, qui cependant s'établissent dans la crédulité publique.

Après des guérisons aussi spécieuses, un malade manqué par les Prêtres auroit eu bonne grace de se plaindre! Combien de raisons n'avoit-on pas à lui opposer? On lui reprochoit la modicité de ses présens, ou ses crimes, ou quelque omission dans le cérémonial des préparatifs, & tous les jours on payoit de cette monnoie l'imbécille crédulité des dévots qui vouloient bien s'en contenter. De tems en tems il se trouvoit des gens éclairés, assez courageux pour déchirer le voile qui couvroit ces misérables prestiges. On lit que Polémon dormant dans le temple d'*Esculape* pour apprendre de lui les moyens de se guérir de la goutte, ce Dieu lui apparoît & lui ordonne de s'abstenir de boire froid. Polémon lui répond: *Que ferois-tu, mon ami, si tu avois à guérir un bœuf?* Il y a plus: quoique dans trois grandes Ecoles de Philosophie on traitât les Oracles d'impostures, il y avoit peu de Grecs qui ne les allassent consulter sur leurs maladies. On exécutoit même avec la plus grande exactitude toutes leurs ordonnances, quelque rebutantes qu'elles fussent, & l'on cherchoit à éluder celles des plus habiles Médecins. C'est un reproche que faisoit *Galien* à ses contemporains, & nous aurions le même droit de le faire aux nôtres.

On a vu ce qui se pratiquoit dans le temple d'Athenes. Ailleurs, le Dieu se bornoit

bornoit à prescrire des remedes aux malades, & à leur promettre la santé; quelquefois il les guérissoit miraculeusement pendant le sommeil. Là il prescrivoit des remedes, tantôt assez clairs, tantôt énigmatiques, que les Prêtres se chargeoient toujours d'expliquer. Si les songes n'étoient pas susceptibles d'une interprétation satisfaisante, on faisoit dormir de nouveau les malades, avec la précaution de leur remplir l'esprit des idées les plus propres à leur inspirer des songes favorables. L'imagination prévenue de tout ce qu'on leur avoit inculqué des guérisons & des oracles du Dieu, le lieu même & les circonstances, les disposoient à se retracer, la nuit, les idées dont ils avoient été préoccupés pendant le jour. Les plus petites attentions n'étoient point oubliées pour les succès. On savoit que certains alimens rendent le sommeil difficile : on les interdisoit aux malades. Quelquefois pour ébranler encore plus l'imagination du sujet, on le faisoit coucher sur des peaux de victimes immolées aux Dieux. Si tous ces soins ne réussissoient pas, un Prêtre officieux faisoit pour lui l'incubation, & alors il étoit toujours sûr d'avoir un songe, vrai ou supposé. Mais pour en être réduit à cette ressource, il falloit que le malade n'eût fait aucun rêve; s'il en avoit fait un, quelqu'il fût, les Prêtres ne devoient jamais rester court; car, dit Artémidore, les compositions des Dieux sont simples & sans énigmes; lors même que les Dieux parlent obscurément, ils se font suffisamment entendre. Témoin cette femme, qui ayant une inflammation à la mammelle, songea qu'un agneau l'allaitoit. Elle y appliqua, en forme de cataplasme, l'*Arnoglosse*, c'est-à-dire le plantain, & elle fut guérie. Arnoglosse signifie en Grec, *Langue d'Agneau*. Par cette heureuse interprétation, on peut juger combien les Prêtres avoient beau jeu pour expliquer ces sortes de songes.

Le fameux imposteur Alexandre avoit eu l'adresse de proposer des moyens curatifs encore plus faciles & plus commodes. Il suffisoit d'envoyer un billet cacheté, qui contenoit les demandes que l'on vouloit faire à l'Oracle. Ce billet étoit décacheté par le Ministre; celui-ci, après y avoir écrit ce qu'il vouloit, avoit l'art de le refermer sans qu'il y parût. Le lendemain on le recevoit tout cacheté avec la réponse de l'Oracle, où il y avoit toujours assez de laconisme & d'ambiguité pour cadrer à tous les événemens; semblable au soulier de Théramene qui pouvoit être chaussé par toutes sortes de personnes, ou à la mesure Lesbienne, instrument de plomb qu'on pouvoit appliquer également à toutes sortes de figures, droites, obliques, longues, carrées, &c.

Entre les preuves sans nombre que nous pourrions rapporter de cette ambiguité captieuse, il en est une d'autant plus frappante, qu'elle intéressoit le plus puissant Potentat de l'univers. Alexandre le grand étant tombé malade à Babylone, quelques-uns des principaux de sa Cour passent une nuit dans le temple de *Sérapis* & demandent à ce Dieu, s'il ne seroit pas à propos de faire apporter le Roi lui-même, pour qu'il le guérît plus commodément. Le Dieu répond : *Qu'il vaut mieux pour Alexandre qu'il demeure où il est.* Quelque pût être l'événement, *Sérapis* auroit toujours eu raison. S'il eût laissé venir Alexandre, & qu'il fût mort en chemin ou dans le temple, à quel discrédit ne se seroit-il pas exposé! Si le Roi recouvroit la santé sans sortir de Babylone, quelle gloire pour l'Oracle! S'il mouroit, c'est qu'il lui étoit plus avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit

étendre plus loin, ni peut-être même conſerver. Il fallut s'en tenir à la derniere leçon, qui fut tournée effectivement à l'avantage du Dieu, dès qu'Alexandre fut mort.

D'autres fois les Prêtres preſcrivoient des remedes avec des circonſtances bizarres; de maniere qu'ils étoient toujours maîtres d'aſſurer, tant que le malade n'étoit pas guéri, qu'on n'avoit encore pu les trouver. Tel eſt celui que l'Oracle indiqua à Phéron, fils de Séſoſtris & ſon ſucceſſeur au trône d'Egypte. Ce Prince, follement irrité de voir la crue exceſſive du Nil, décocha contre ſes eaux une fleche: c'étoit un crime énorme aux yeux des Egyptiens qui avoient la plus grande vénération pour ce fleuve. Peu après Phéron devint aveugle, c'eſt-à-dire, qu'il perdit pour un tems la faculté de voir, par une inflammation ulcéreuſe de la conjonctive & des paupieres, ou par quelques maladies de cette nature, ſi communes encore aujourd'hui en Egypte, tant par les vapeurs humides dont l'athmoſphere eſt chargée pendant les débordemens du Nil, que par les ſables que des vents impétueux élevent pendant les chaleurs brûlantes de ce climat. Quoiqu'il en ſoit, les Prêtres ne manquerent pas de faire entendre à ce Prince que c'étoit le châtiment de ſon crime, & cet aveuglement dura dix ans. La onzieme année, l'Oracle de la ville de Butés publia que le terme de la punition étoit expiré, & que le Roi recouvreroit la vue, en ſe lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'auroit connu d'autre homme que ſon mari. Il commença par l'urine de la Reine, ſa femme, qui fut ſans effet; il mit enſuite à la même épreuve, & avec auſſi peu de ſuccès, celle de toutes les autres femmes de la ville. La femme de ſon jardinier, plus fidele ou plus heureuſe que les autres, fournit enfin de ſon urine, & celle-ci guérit le Prince. La reconnoiſſance lui fit épouſer cette femme; mais toutes les autres furent raſſemblées, & brûlées avec la ville. Si les Prêtres n'avoient eu d'autre vue que de faire perſévérer le Roi dans l'uſage d'un remede ſalutaire, qui ne pouvoit agir que lentement, & le prémunir contre le dégoût par un eſpoir toujours renaiſſant, la ruſe eût été innocente; mais elle ne devoit intéreſſer ni la vie, ni même l'honneur de celles qui fourniſſoient le remede. On ſait qu'alors, ainſi que de nos jours, on vouloit guérir promptement: ſi la maladie eſt longue, on ſe dégoûte bientôt des remedes. Ce n'eſt point à la Nature qu'on s'en prend, c'eſt au Médecin. On n'apperçoit ni ſon habileté, ni ſa prudence, on ne voit que ſa lenteur; la patience échappe, il eſt congédié. Vient enfin un Charlatan, qui n'eſt quelquefois que l'heureux témoin du bienfait de la Nature diſpoſée par le Médecin, & plus ſouvent encore l'aſſaſſin complaiſant du malade dont il accélere la mort en lui promettant la ſanté.

Les Prêtres, ainſi que nos Charlatans, euſſent volontiers amené l'uſage de ſe faire traiter par procuration; mais toute leur facilité, leur condeſcendance, ne purent les garantir d'être croiſés par quelques fourbes, auſſi ruſés qu'eux, qui entreprirent ſur leurs droits. Les temples ne conſerverent donc pas conſtamment le privilege excluſif des oracles & des incubations; ces cérémonies ſe pratiquoient auſſi dans des antres & des cavernes: leur obſcurité inſpire je ne ſais quelle horreur favorable à la ſuperſtition. Il y avoit à Niſa, près de Rhodes, un de ces antres devenu fameux. Les malades qui avoient confiance aux Dieux guériſſeurs, ſe rendoient dans un village voiſin chez des Prêtres qui faiſoient, pour les malades,

les incubations. Ils menoient ces malades dans l'antre, où ils restoient plusieurs jours sans manger; & pendant ce tems-là, ils tâchoient d'avoir des songes bienfaisans par l'entremise des Prêtres qui leur servoient d'initiateurs. Cet antre étoit inaccessible, & d'un abord dangereux pour tous ceux qui n'y entroient pas sous les auspices des Prêtres. Les impostures & les prestiges de ces Charlatans révérés, avoient répandu parmi le peuple, naturellement crédule & superstitieux, une aveugle mysticité qui ne lui laissoit rien voir de naturel, ni dans les maladies, ni dans leur traitement : il lui falloit par-tout du merveilleux. Les remedes paroissoient bien plus spécifiques, quand ils étoient annoncés par des songes ou par des visions. Ces songes salutaires étoient devenus si familiers & tellement en vogue, qu'il ne falloit pour s'en procurer ni temple, ni caverne : on en avoit également chez soi. Le préjugé, joint au desir de rêver conformément à son état, étoit un sûr moyen d'en obtenir : la Théologie païenne avoit sur cela des principes qu'on admettoit sans examen. Elle enseignoit que le sommeil étoit le tems le plus convenable pour entendre la voix des Dieux; qu'ils ne parloient pas à nos oreilles, mais à notre intelligence, & que la veille étoit sujette à trop de distractions, pour que des mortels fussent capables du recueillement qu'exigeoit cette auguste communication. On peut juger combien ce jargon mystique avoit de pouvoir sur des esprits subjugués par des prestiges continuels.

Pour tenir toujours en haleine la superstition populaire, on multiplioit par-tout les objets de culte. On avoit consacré à certaines Divinités des fontaines, dont les eaux avoient la réputation de guérir les maladies. Si toutes ces fontaines avoient eu quelque principe minéral pour fonder la superstition, elle eût été plus excusable; mais la plupart n'étoient que des eaux ordinaires. Près du temple d'Amphiaraüs, il y avoit une fontaine qui portoit son nom : ses eaux ne servoient ni aux sacrifices, ni aux lustrations, ni aux ablutions des mains; elles n'étoient destinées qu'à recevoir les pieces d'or & d'argent des pieux imbécilles, qui s'imaginoient avoir trouvé dans la réponse de l'Oracle quelque soulagement à leurs maux. Les Prêtres, pour mieux en imposer encore, rendoient jusqu'aux animaux complices de leurs impostures. On publioit qu'un cheval malade & abandonné, qui de son propre mouvement alloit tous les jours boire à une fontaine consacrée à *Esculape*, avoit par sa bienfaisance recouvré la santé & l'embonpoint. Les Romains eurent aussi de ces fontaines merveilleuses; l'Oracle de Gérion, près de Padoue, étoit accrédité par une fontaine dont les eaux, selon Claudien, rendoient la parole aux muets & guérissoient les maladies.

Il y avoit de plus dans les carrefours des especes de Bateleurs à tréteaux, comme les nôtres, qui, à l'imitation des Prêtres, se mêloient de faire, pour la cure des maladies, des expiations & des prestiges. Le peuple imbécille couroit leur acheter cherement un espoir frivole, dont il étoit toujours dupe; mais les Prêtres ne vouloient avoir rien de commun avec eux, » parce qu'ils étoient, dit M. de Fonte-» nelle, des Charlatans plus nobles & plus sérieux, ce qui fait une grande diffé-rence en ce métier-là. » En effet, ni les Bateleurs, ni les antres, ni les fontaines n'eurent jamais la célébrité des temples; la majesté de ces asyles consacrés par la Religion, en imposa toujours aux hommes. On y déposoit les instrumens de Chirurgie, fort rares alors, & tout ce qu'on croyoit digne d'être conservé &

tranſmis à la poſtérité ; on y inſcrivoit les remedes qui avoient opéré quelques guériſons éclatantes, afin qu'ils puſſent ſervir à d'autres en pareille occaſion. Ceux qui s'étoient trouvés ſoulagés, pour marquer leur reconnoiſſance, envoyoient de petits tableaux, contenant le détail de la maladie & des remedes auxquels on croyoit devoir ſa guériſon ; d'autres y faiſoient mettre la repréſentation des parties de leur corps qui avoient été l'objet de la cure. Il y avoit encore pluſieurs autres eſpeces de tableaux ; ſur les uns étoient peintes les perſonnes guéries, d'autres portoient une ſimple inſcription ou formule de reconnoiſſance; quelques-uns contenoient le nom de la perſonne convaleſcente, l'hiſtoire de ſa maladie, & le remede qui l'avoit guérie : tous ces dons étoient de matiere plus ou moins précieuſe, ſelon la fortune ou la ferveur des particuliers. Ils étoient ſuſpendus dans les temples, comme des témoignages irrécuſables du pouvoir de la Divinité bienfaiſante, & c'étoit autant de moyens sûrs pour entretenir la crédulité des dévots ; comme aujourd'hui les deſcriptions de toutes ces cures imaginaires ou infidellement rapportées, que les Charlatans répandent avec tant de profuſion dans les places publiques, ſont autant de pieges pour les ſots.

Les Prêtres, comme les Charlatans modernes, moins jaloux de guérir effectivement les malades que d'en impoſer, décrioient les vrais Médecins qui, contens d'employer leurs ſoins, leurs lumieres au ſoulagement des malades, dédaignoient les menſonges autoriſés par la Religion & révérés par le vulgaire. C'eſt ce que fait bien entendre Ariſtophane, lorſqu'il dit expreſſément : *qu'il ne pouvoit y avoir de bons Médecins à Athenes, où ils étoient mépriſés & mal payés.* Ces Prêtres impoſteurs étoient donc l'opprobre de l'Art, comme les Charlatans le ſont encore aujourd'hui. Malheureuſement, les digues qu'on oppoſe au Charlataniſme ſont trop foibles : il n'eſt encore parmi nous qu'un trop grand nombre de ces ames mercénaires, qui, pour parler le langage de *Pline*, ſe font un vrai trafic de la vie des hommes. Mais eſt-ce aux réflexions les plus ſages, aux raiſonnemens les plus énergiques, même aux exemples les plus effrayans qu'on a ſous les yeux, que céderont jamais les abus en cette matiere ? La Charlatanerie ſe fonde ſur un genre de crédulité, contre lequel il eſt bien peu d'eſprits forts. L'eſpérance eſt mere de l'illuſion ; & comme on croit aiſément tout ce qu'on deſire, on courra toujours à ces gens féconds en promeſſes, avec d'autant plus de fureur, que des remedes violens & adminiſtrés au hazard ont quelquefois opéré des révolutions heureuſes & inattendues. Ces ſuccès qui frappent l'eſprit du vulgaire ſont, aux yeux de l'homme inſtruit, d'une conſéquence très-dangereuſe. Mais on ne voit que le ſuccès du moment ; on vante avec enthouſiaſme ces cures iſolées, ſouvent illuſoires & toujours ſuſpectes ; on les raconte avec complaiſance, & on oublie des milliers de victimes immolées à l'ignorance & à la cupidité meurtriere de ces impoſteurs. On peut appliquer à nos Charlatans ce que Tacite dit des Aſtrologues de Rome : ce ſont des trompeurs toujours proſcrits, toujours conſervés : *Genus hominum... fallax quod in civitate noſtrâ & vetabitur ſemper, & retinebitur.*

PREVOST, (Jean) de Dilſperg dans le Dioceſe de Bâle, naquit le 4 Juillet 1585. Il fit ſon cours d'Humanités à Dole, & celui de Philoſophie,

partie à Molshem, partie à Diligen. S'étant ensuite décidé à étudier la Théologie, Léopold, Archiduc d'Autriche & Evêque de Strasbourg, qui le soutenoit dans ses études, voulut qu'il en allât prendre les leçons en Espagne, & pourvut libéralement à toutes les dépenses de cette entreprise. *Prévost*, qui aimoit à voyager, demanda la permission de voir l'Italie avant que de se rendre à sa destination. On le lui permit ; mais s'étant arrêté à Padoue comme par hazard, il y perdit bientôt le goût qu'il avoit eu pour la Théologie. Ce fut d'abord par curiosité qu'il entra dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de cette ville ; *Hercule Saxonia* y donnoit sa leçon dont il fut tellement enchanté, qu'il ne put résister au penchant qui l'entraîna dès lors vers la Science qui s'occupe de la guérison de nos maux. Il se livra donc tout entier à l'étude de cette Science : mais comme le cours de Théologie qu'il devoit faire en Espagne, étoit l'unique raison qui lui avoit mérité les bontés de l'Archiduc, ce Prince n'eût pas plutôt appris qu'il vouloit être Médecin, qu'il lui fit retrancher sa pension.

Prévost se vit alors fort à l'étroit. Privé d'un secours si nécessaire à la continuation de ses études, il n'auroit pas tardé à éprouver toutes les rigueurs de l'indigence, si, pour se soustraire à la misere, il ne se fût mis à enseigner la Rhétorique & la Philosophie à de jeunes gens qui demeuroient à Padoue. Il vécut du peu d'argent que lui valurent ces instructions privées, jusqu'à ce qu'Alexandre Vigontia, riche Gentilhomme qui cultivoit les Belles-Lettres, l'eût tiré de cet état de pauvreté, en le prenant chez lui. *Prévost* ne s'occupa plus alors que de l'étude de la Médecine. Il suivit, avec la plus grande assiduité, les célebres Professeurs de Padoue, *Saxonia*, *Rudiüs*, *Minadoüs*, & fit sous eux des progrès si considérables, qu'on lui donna le bonnet de Docteur en 1607. Sa promotion l'anima plus que jamais à se pousser dans la carriere où il étoit entré ; il sentit tout le besoin qu'il avoit d'y réussir pour se suffire à lui-même. Aussi se répandit-il si avantageusement dans le public au bout de quelques années, qu'il fut nommé, en 1613, à la charge d'Interprete public d'*Avicenne* dans les Ecoles de Padoue, à laquelle on joignit, en 1617, la Chaire de Botanique & la direction du Jardin, que la mort d'*Alpini* laissoit vacantes. Dès le 12 Janvier de la même année, il avoit été nommé second Professeur extraordinaire de Pratique ; mais le 6 Mai 1620, il obtint la premiere place, & il conserva sa Chaire de Botanique pendant l'une & l'autre de ces deux Régences.

Ce Médecin mourut de la peste le 13 Août 1631, après avoir perdu ses enfans de la même maladie. La douceur de ses mœurs, la profondeur de sa modestie, son attachement à l'Université de Padoue, son désintéressement qu'il avoit poussé jusqu'à refuser une Chaire à Bologne qui valoit le double de la sienne, lui mériterent les regrets de ses collegues & ceux de la Nation Allemande à Padoue. Celle-ci fit mettre cette inscription dans les Ecoles de Médecine de cette ville, pour perpétuer la mémoire de ce savant Professeur :

JOANNI PREVOTIO RAURACO,
Philoſopho ac Medico inſigni,
Practicæ extraordinariæ Profeſſori Primario,
Civi & Doctori deſideratiſſimo,
NATIO GERMANA ARTISTARUM
Poſuit Annô 1634.

Prévoſt eſt Auteur des Ouvrages ſuivans :

De remediorum cùm ſimplicium, tùm compoſitorum materiâ. Venetiis, 1611, *in*-12.

De Lithotomia, ſeu, calculi veſicæ ſectione Conſultatio. Ulmæ, 1628, *in*-4, avec les Obſervations de *Grégoire Horſtius. Leidæ*, 1638, *in*-4, avec le Livre *De Calculo* par *Beverovicius*.

Medicina pauperum, cum Libello de Venenis & eorum alexipharmacis. Francofurti, 1641, *in*-12. *Lugduni*, 1643, *in*-12. *Pariſiis*, 1654, *in*-24. *Patavii*, 1660, *in*-12, 1718, *in*-8.

De compoſitione medicamentorum Libellus. Rinthelii, 1649, *in*-12. *Francofurti*, 1656, *in*-12. *Amſtelodami*, 1665, *in*-12. *Patavii*, 1666, *in*-12.

Opera Medica poſthuma. Francofurti, 1651, *in*-12. *Ibidem*, 1656, *in*-12. *Hanoviæ*, 1666, *in*-12. C'eſt un Recueil de la plupart des Traités précédens, auxquels on a joint celui qui ſuit ; mais les autres ont paru ſéparément.

Smeïotice, ſive, de ſignis medicis Enchiridion. Venetiis, 1654, *in*-24.

Selectiora remedia multiplici uſu comprobata. Francofurti, 1659, *in*-12. Le même ſous le titre d'*Hortulus Medicus ſelectioribus remediis refertus. Patavii*, 1666, 1681, *in*-12. Cet Ouvrage paroît le même que celui qui traite *De compoſitione medicamentorum*.

Tractatus de Urinis. Ibidem, 1667, *in*-8.

De morboſis Uteri paſſionibus Tractatio. Ibidem, 1669, *in*-8.

PREYSS de Springenberg (Valentin) naquit le 29 Avril 1553 à Francfort ſur l'Oder, de *Chriſtophe*, Profeſſeur de Poéſie en cette ville, qui alla enſuite enſeigner l'Eloquence à Konigsberg. L'amour du pere pour l'étude paſſa dans l'eſprit du fils ; il prit du goût pour la Médecine, dont il reçut le bonnet de Docteur à Valence en Dauphiné au mois de Septembre 1584. A ſon retour en Allemagne, il s'arrêta quelque tems à Elbing dans la Pruſſe Royale, & ſe rendit enſuite à Konigsberg, où il obtint la premiere Chaire de Médecine en 1588, & même celle de Phyſique, mais il ne conſerva cette derniere que juſqu'en 1594. Ce Médecin mourut le 28 Novembre 1601. *Matthias* qui en parle dans ſa Chronologie des Médecins, ne lui attribue aucun Ouvrage, non plus que *Lipenius* & *Manget* ; mais on trouve quelques morceaux, ſous le nom de ſon pere, dans le Catalogue de la Bibliotheque de *Falconet*, comme : *Vita Ciceronis. Oratio de imitatione Ciceronianâ.*

PREZATUS, (Gabriël) de Bergame dans l'Etat de Veniſe, commença ſon cours de Médecine à Bologne, & vint l'achever à Padoue où il remporta les honneurs du Doctorat. Gagé par pluſieurs villes d'Italie, il voltigea d'un endroit à l'autre pour y rendre ſervice aux malades qui l'appelloient à leur ſecours, & il

mena une vie ambulante jusqu'à ce que la Faculté de Bologne lui eût présenté une Chaire, en 1477, qu'il remplit avec assez de réputation. Il se lassa bientôt des exercices académiques; car au bout de quelques années, il se retira dans sa patrie, tout décidé d'y vivre tranquillement & de ne s'occuper que de l'étude du Cabinet. La peste qui s'étoit glissée à Bergame, lui fit cependant changer de dessein en 1503. Il ne se contenta pas de voler au secours de ses compatriotes, il écrivit encore un Traité, sous le titre de *Flagellum Dei*, dans lequel il leur donna la méthode préservative & curative de cette maladie. Ce bon citoyen survécut aux ravages de l'Epidémie qui avoit désolé sa ville natale, car il n'y mourut qu'en 1509.

PRIMEROSE, (Jacques) fils de *Gilbert*, Ministre Ecossois, naquit à Saint Jean d'Angely en Saintonge. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Bordeaux, passa ensuite à Paris où les libéralités de Jacques I, Roi d'Angleterre, le mirent à l'aise pendant ses études de Médecine, & vint ensuite à Montpellier pour y demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint, suivant *Matthias*, en 1617. Au mois de Mars 1629, il se fit aggréger à l'Université d'Oxford, & ne tarda pas à se rendre à Hull dans le Duché d'Yorck, où il se fit beaucoup de réputation par la pratique de son Art. Il s'en seroit fait également par ses Ecrits, s'il ne se fût point refusé à la découverte de la circulation. *Guillaume Harvée* venoit d'en faire la démonstration, lorsque *Primerose* se mit au nombre des adversaires de ce Médecin, en écrivant contre lui & ses partisans des Ouvrages pleins de raisonnemens captieux, qu'il opposa aux observations les plus certaines. Voici les titres de ces Ouvrages parmi ceux des autres Ecrits que nous lui devons:

Exercitationes & Animadversiones in Librum de motu cordis & circulatione sanguinis, adversùs Guillelmum Harveum. Londini, 1630, *in*-4. *Leidæ*, 1639, *in*-4.

Animadversiones in Joannis Walæi Disputationem quam pro circulatione sanguinis proposuit. Addita est de usu Lienis sententia. Amstelodami, 1639, 1641, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1656, *in*-4.

De vulgi erroribus in Medicina. Amstelodami, 1639, *in*-16, 1644, *in*-12. *Roterodami*, 1658, 1668, *in*-12. *Lugduni*, 1664, *in*-8. En François, par *de Rostagny*, Lyon, 1689, *in*-8. En Anglois, par *Robert Wittie.*

Animadversiones in Theses quas pro circulatione sanguinis in Academia Ultrajectensi Henricus le Roy proposuit. Lugduni Batavorum, 1640, 1644, 1656, *in*-4.

Enchyridion Medicum Practicum. Amstelodami, 1650, 1654, *in*-12.

Ars Pharmaceutica. Ibidem, 1651, *in*-12.

De morbis mulierum & symptomatis Libri V. Roterodami, 1655, *in*-4.

Destructio Fundamentorum Medicinæ Vopisci Fortunati Plempii. Ibidem, 1657, *in*-4, avec figures.

De Febribus Libri IV. Ibidem, 1658, *in*-4.

De morbis puerorum Partes duæ. Roterodami, 1659, *in*-12.

PRINGLE, (Jean) Docteur en Médecine, Chevalier Baronnet de la Grande Bretagne & Médecin ordinaire de la Reine, Membre de la Société Royale de Londres & ci-devant Médecin général des Armées du Roi d'Angleterre, eut pour

pere un des plus fameux Profeſſeurs en Médecine de l'Univerſité d'Edimbourg. Il commença lui-même par y enſeigner la Philoſophie Morale; mais ſon goût l'ayant enſuite déterminé à ſe conſacrer à la Médecine, la réputation de *Boerhaave* l'attira à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur en 1730. Sa Diſſertation Inaugurale qui rouloit ſur le deſſéchement des vieillards, *de Marcore Senili*, annonçoit déja ce qu'on devoit attendre de lui.

La guerre étant ſurvenue en 1742, M. *Pringle* ſuivit les Armées, & par les ſervices qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de Médecin du Duc de Cumberland, & enſuite celle de Médecin Général des Armées du Roi d'Angleterre. En 1750, il donna ſes Obſervations ſur la nature & le traitement des fievres des Hôpitaux & des Priſons. Elles étoient adreſſées en forme de Lettre au Docteur *Méad*, ſous ce titre :

Obſervations on the nature and cure of Hoſpital and Jayl Fevers, to M. Mead. 1750, *in*-8. Ces Lettres furent publiées à la hâte, à l'occaſion de la maladie contagieuſe qui enleva quelques-uns des Magiſtrats de Londres, qui avoient tenu les Aſſiſes du mois de Mai 1750. Cette maladie tiroit ſon origine de Newgate, priſon qui a le déſavantage de recevoir, de toutes les autres, les criminels qu'on y conduit dans le tems des Aſſiſes. L'air renfermé, l'humidité & la mal-propreté du lieu & de ceux qui l'occupent, rendent comme impoſſible d'y éviter un mal qui ſe communique ſi aiſément.

Cette fievre des priſons a tant de rapport avec la fievre peſtilentielle des Hôpitaux, qui cauſe de ſi grands ravages dans les Armées, que M. *Pringle* n'a pas voulu priver ſes Lecteurs des Obſervations qu'il avoit publiées dans ſa Lettre ſur ce ſujet. Il les a donc refondues, & après y avoir fait les changemens & les corrections qu'il a cru néceſſaires pour les perfectionner, il en a fait un Chapitre à part qu'il a inſéré dans un Ouvrage intitulé :

Obſervations on the diſeaſe of the armes in camp and garniſon. Londres, 1752, *in*-8. En François, ſous ce titre : *Obſervations ſur les maladies des Armées dans les Camps & dans les Garniſons.* Paris, 1755, 1771, deux volumes *in*-12. La ſeconde édition Françoiſe a été revue, corrigée & augmentée ſur la ſeptieme Angloiſe. M. *Pringle* a joint à ces Obſervations, ſept Mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques. Ils furent ſucceſſivement préſentés à la Société Royale, depuis le 28 Juin 1750 juſqu'au 13 Février 1752; & cette Compagnie les reçut avec tant d'applaudiſſemens, que dans ſon Aſſemblée du 20 Novembre 1752, elle gratifia leur Auteur de la Médaille annuelle, aſſignée, par le Chevalier Copley, à celui qui dans le cours de l'année ſe diſtingueroit par quelque découverte curieuſe & utile. Perſonne ne la méritoit à plus juſte titre que *Pringle*.

PRISCIANUS. Voyez THEODORUS PRISCIANUS.

PROCHYTA, (Jean DE) ainſi nommé parce qu'il étoit Seigneur de l'Iſle de Prochyta dans le Royaume de Naples, exerçoit la profeſſion de Médecin dans le XIII ſiecle. On ne le cite point ici comme un homme qui s'eſt diſtingué dans ſon Art, mais uniquement comme un des principaux auteurs de l'horrible maſſacre qui fit périr tant de François le jour de Pâques 1282. Voici ce qu'en dit

dit M. *Desormeaux*, page 186 du second volume de son Abrégé Chronologique de l'Histoire d'Espagne, en parlant de *Prochyta*.

Attaché jusqu'à la fureur à la Maison de Souabe & brûlant du desir de venger le sang du jeune Conradin, héritier des deux Siciles, à qui Charles d'Anjou, Roi de Naples, avoit fait perdre la vie sur un échafaud; mais piqué dans son particulier, de se voir dépouillé de ses biens & de ses charges, après avoir eu beaucoup d'autorité dans la Sicile sous le regne de Mainfroi; l'esprit de vengeance & d'ambition le porta à former cette fameuse conspiration, si connue sous le nom de *Vêpres Siciliennes.* Il avoit associé à son entreprise le Pape Nicolas III, qui mourut deux ans avant qu'elle fût exécutée. Michel Paléologue, Empereur de Constantinople, l'aida d'un secours d'argent, & le Roi d'Aragon, qui seul devoit profiter de tous les crimes de cette horrible journée, entra dans son complot, ainsi qu'une infinité d'autres personnes.

Charles d'Anjou, plus guerrier que politique, plus Chevalier que Roi, n'apprit cet affreux projet que par l'exécution. La fureur des Siciliens éclata le jour de Pâques 1282, au son de la cloche qui appelloit le monde à Vêpres. Jamais vengeance ne se signala par des effets plus barbares: tout ce qu'il y avoit de François dans la Sicile fut tué sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de condition. Ils périrent tous, à l'exception de Guillaume de Porcelets Gentilhomme Provençal, que les Siciliens renvoyerent chez lui; sa haute probité, sa sagesse & la douceur qu'il avoit toujours montrée dans son Gouvernement de Pouzzol, lui mériterent d'être le seul épargné dans cet horrible massacre.

Si je n'ai pas copié mot à mot ce que dit M. *Desormeaux*, ç'a été pour combiner ce qu'il rapporte, avec ce que d'autres Historiens ont écrit au sujet des Vêpres Siciliennes; mais j'ai cru devoir le citer, parce qu'il assure que *Jean de Prochyta* étoit Médecin. Le Nouveau Dictionnaire Historique portatif, que j'ai suivi, ne parle point de cette qualité de Médecin.

PROCOPE-COUTEAUX (Michel) naquit à Paris en 1684. Il quitta l'habit ecclésiastique pour se consacrer à la Médecine, qu'il étudia dans les Ecoles de la Faculté de sa ville natale, où il reçut le bonnet de Docteur en 1708. Quoiqu'il fût bon Théoricien, l'amour du plaisir lui permit peu de se livrer à la pratique. Il mourut à Chaillot le 21 Décembre 1753, avec la réputation d'un homme aimable. Un esprit vif, une humeur gaie, un caractere complaisant, faisoient oublier qu'il étoit petit, laid & bossu. On a de lui beaucoup de Poésies fugitives, répandues dans différens Recueils. Il travailla à la Comédie des Fées avec *Romagnesi*, & à la Gageure avec *La Grange*. Ceux de ses Ouvrages qui concernent la Médecine, sont intitulés:

Analyse du systême de la Trituration tel qu'il est décrit par Hecquet. Paris, 1712 & 1727, *in*-12. Il y attaque avec force le systême de *Philippe Hecquet*, son confrere; mais *Philippe-Bernard Bordegaraye*, autre Médecin de Paris, le défendit par un Ecrit publié en 1713, sous le titre de *Réponse à Procope sur l'Analyse du systême de la Trituration.* Paris, *in*-12. Notre Auteur lui repliqua en plaisantant par la piece suivante:

Extrait des beautés & des vérités contenues dans la Réponse de Bordegaraye. Paris, 1713, *in*-12.

On a encore de la façon de *Procope*.

Discours sur les moyens d'établir une bonne intelligence entre les Médecins & les Chirurgiens, prononcé aux Ecoles de Médecine, le Dimanche 16 *Janvier* 1746. Paris, 1746, *in*-4. Ce titre ironique annonce tout le sel dont ce Discours est assaisonné.

Art de faire des garçons.

Un homme tel que le Médecin dont je viens de parler, avoit trop souvent plaisanté pendant sa vie, pour qu'on ne s'égayât pas sur son compte, après sa mort. *La Procopiade ou l'Apothéose de Procope* parut en 1754, *in*-12.

PROCOPIUS vécut dans le VI siecle du tems de Justinien I. Quelques Auteurs ont dit qu'il a été Médecin de profession, & ils en ont jugé ainsi à la vue de ses Ouvrages, où les faits qui ont rapport à la Médecine sont mieux détaillés que chez les autres Historiens. *Procopius* a écrit, en Grec, deux Livres de la guerre des Perses, deux autres de la guerre des Vandales, & quatre de celle des Goths; ils ont été imprimés au Louvre en 1662, en Grec & en Latin, par les soins du Pere Maltret, Jésuite, & traduits en François par le Président Cousin.

Parmi les choses qui concernent la Médecine, on remarque d'abord que notre Historien parle avec éloge de plusieurs Médecins, & qu'il rapporte différentes anecdotes qui les regardent. Il raisonne d'ailleurs sur les maladies, & suivant lui, c'est à l'eau du Pô qu'on doit attribuer la diarrhée & la dyssenterie qui désolerent l'Armée Romaine : les soldats qui ne buvoient d'autre eau que celle de ce Fleuve, en eurent l'estomac tellement affoibli, que la digestion en fut dérangée. Il dit que la famine qui se fit sentir dans l'Emilie, ou la Lombardie en deça du Pô, fut si grande, que ceux qui échapperent à ce fléau, durent reprendre l'aliment à petite portion, à la maniere des enfans, par la crainte d'être suffoqués par la nourriture. La bile étoit chez eux si exaltée, que tout leur corps étoit teint en jaune. Il dit encore que le souffre du Vésuve rend le pays d'alentour si fertile, & l'air si bon pour les hectiques, que les Médecins ont coutume d'y envoyer de pareils malades, & que ceux-ci s'en trouvent bien. *Procopius* ne détaille pas moins au long la nature des plaies de Trajan, d'Artabaze qui commandoit les Perses dans l'Armée de Bélisaire contre les Goths, & d'Arzés, un des aides de camp du même Général ; il en donne toutes les circonstances en de si bons termes, que l'on s'apperçoit aisément qu'il s'exprime en connoisseur.

C'est sur ces fondemens que le Docteur *Freind* établit son opinion. Suivant lui, *Procopius* s'étoit appliqué à la Médecine dans sa jeunesse, avant d'étudier les Loix & de se mêler des affaires publiques. Peu importe après cela qu'il ait été Médecin ou non ; il suffit qu'il a parlé en homme de cet état, & comme ne feroit pas mieux un Auteur, dont l'Art de guérir feroit l'occupation principale. Pour le bien juger, il faut voir ce qu'il a écrit sur la peste qui ravagea Constantinople en 543 ; la description qu'il en donne, est faite avec

autant d'ordre & de précision, que s'il avoit eu en vue de tracer une Histoire Médicinale.

Procopius fut Secretaire de Bélisaire pendant toutes les guerres que ce Général fit en Perse, en Afrique & en Italie. Il devint ensuite Sénateur, obtint le titre d'*Illustre*, & fut fait Préfet de Constantinople. Il mourut après le milieu du sixieme siecle, vers la fin du regne de Justinien.

PRODICUS de Sélymbre ou de Sélivrée, ville de Thrace, a eu la réputation d'avoir inventé la Médecine onguentaire. *Le Clerc* croit que ce *Prodicus* est le même qu'*Herodicus*, Auteur de la Médecine Gymnastique, à laquelle appartenoit particulierement la méthode de traiter les maladies par les onguens & les huiles simples & composées. Mais comme *Galien* parle de deux Médecins du nom de *Prodicus*, il y a apparence qu'un des deux est pris pour *Herodicus*, Maître d'*Hippocrate*; & ainsi l'autre pourra être un véritable *Prodicus*, disciple de ce dernier, dont *Galien* cite quelques Ouvrages. Il ne paroît cependant point en faire grand cas; car il l'accuse de n'avoir pas suivi la méthode d'*Hippocrate*, mais de s'être arrêté à pointiller sur des mots, au-lieu de s'appliquer à l'Observation.

PROFECTUS, (Jacques) Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XVI siecle, étoit d'Andria, ville de la Terre de Bari au Royaume de Naples. Il enseigna long-tems l'une & l'autre de ces Sciences dans la Capitale de ce Royaume; il le fit même avec beaucoup de réputation, & il pratiqua surtout la derniere avec tant de succès, que Paul III le tira de Naples & le nomma son Médecin, à son avénement au Souverain Pontificat le 13 Octobre 1534. On a de la façon de *Profectus*:

Symposium de Vinis. Romæ, 1536, *in*-8. *Venetiis*, 1559, *in*-8.

PROPHATIUS ou PROFATIUS, Juif du XIV siecle, dont *Astruc* fait mention dans ses Mémoires, naquit en Espagne selon quelques Auteurs, & suivant d'autres à Marseille; mais il est plus probable qu'il étoit de Montpellier. *Prophatius* s'appliqua beaucoup à l'Astronomie, il y fit même tant de progrès, qu'il parvint à observer la plus grande déclinaison du Soleil; ce qui sert à fixer la Théorie du mouvement de la Terre & de l'inclinaison de son axe. Presque tous les Astronomes, comme *Copernic*, *Reinholds*, *Clavius*, *Justinus*, &c., relevent beaucoup cette Observation. Il composa des Tables des seconds mobiles, avec les équations de la Lune & du moyen mouvement de la tête du Dragon, auxquelles il joignit une Table de la longitude de plusieurs pays, dont la plupart sont d'Afrique ou d'Asie. Il donna aussi des Regles sur l'Almanach qu'il composa à Montpellier même. Ces Ecrits sont dans la Bibliotheque du Vatican, suivant la remarque de *Bartolocci* dans sa grande Bibliotheque Rabbinique.

On ne connoît aucun Ouvrage de Médecine de *Prophatius*, mais il ne laisse pas d'être apparent qu'il étoit Médecin. On sait que presque tous les Juifs qui avoient du savoir, se mêloient alors de l'étude de la Médecine, même les

Rabbins, quoiqu'attachés plus particulierement à l'étude de leur Loi & de leur Religion qui sembloit devoir les occuper tout entiers. D'ailleurs, l'Astronomie avoit dans ce tems-là une liaison si étroite avec la Médecine, que rarement on pratiquoit celle-ci sans s'occuper de celle-là. C'étoit un moyen de se faire valoir; car la maniere dont le Médecin se conduisoit dans l'administration des remedes par l'observation de l'aspect des astres, relevoit beaucoup sa science aux yeux du public.

Astruc ne fait point de difficulté de mettre *Prophatius*, quoique Juif, au rang des Médecins & même des Régens de la Faculté de Montpellier. Guillaume, fils de Mathilde, avoit permis en 1180 à tout le monde de professer la Médecine dans cette ville, sans aucune exception; & comme il y avoit alors beaucoup de Juifs, & des Juifs accrédités, il y a apparence qu'ils ne manquerent pas de profiter du droit d'y étudier & d'y enseigner. On doit même avouer que c'est aux Juifs que la Faculté de Montpellier est redevable de la réputation qu'elle a eue dès les premiers tems de son origine. Elle n'étoit point encore érigée en Corps Académique, qu'elle avoit déja des Maîtres & des Ecoliers qui lui permettoient de croire qu'elle ne tarderoit point à obtenir une existence légale; & parmi ces Maîtres, on remarque des Juifs, dont la célébrité contribua à celle de la ville de Montpellier. Comme les Médecins de cette nation étoient presque les seuls dépositaires de l'Art en Europe dans les Xe., XIe. & XIIe. siecles, ce fut à eux qu'on eut recours pour s'initier dans la doctrine des Arabes qu'ils communiquerent aux Chrétiens.

PROSIMUS, (Jean-Dominique) Gentilhomme natif de Messine en Sicile, prit des degrés en Philosophie, en Droit & en Médecine. Ce fut à Naples qu'il étudia la derniere Science; il y fit même tant de progrès, que s'étant jetté dans la pratique, il ne tarda point à se distinguer parmi les plus savans Médecins de cette Capitale. Mais l'amour de la patrie plus fort que tout ce qui l'attachoit à Naples, le rappella à Messine, où il enseigna la Métaphysique, avec une réputation toujours égale, jusqu'à sa mort arrivée en 1651. On a de lui:

Medica Consultatio de sanguinis missione.

Tractatus de Pleuritide.

De faucium & gutturis anginosis ulceribus Medica Consultatio. Messanæ, 1633, *in*-4.

Pro calumnia, Oratio ad Illust. & Excell. Dominum Petrum Faxardum, in Siciliæ regno Regias vices & clavum moderantem. Messanæ, *in*-4.

Epistola Medica Clarissimo Viro Antonio Sanctorello, Neapolitani Gymnasii Medicinæ Theoricæ Professori primario. Ibidem, *in*-4.

PROTESILAUS étoit fils d'*Iphiclus*. Il rendit sa mémoire illustre parmi les Héros du siege de Troye, parce que ce fut lui qui le premier perdit la vie sous les murs de cette ville. Mais son nom est aussi consigné dans les Fastes de la Médecine, & ce sont les connoissances qu'on lui attribue, qui l'ont fait passer jusqu'à nous. Elles étoient ces connoissances infiniment supérieures à celles que la Fable accorde à bien d'autres Héros de l'Antiquité, s'il est vrai, comme

Philostrate l'assure, qu'il n'y avoit point de maladies que *Protesilaus* ne guérît, mais qu'il se distinguoit particulierement par ses succès dans le traitement de l'Hydropisie, de la Phthisie, de la Fievre quarte & des maladies de l'œil. Cela fait un bon échantillon de son savoir.

PROTOSPATARIUS ou PROTO-SPATHARIUS, (Théophile) Anatomiste Grec, que *Fabricius* met sous l'Empire d'*Heraclius* au commencement du septieme siecle, vécut plus tard selon *Freind;* le Baron *de Haller* le renvoie même au douzieme siecle. Il étoit certainement Chrétien. D'anciens Manuscrits insinuent qu'il étoit moine; mais la suite de cet Article fera voir que c'est mal-à-propos qu'on l'a fait passer pour tel.

Théophile a composé cinq Livres de la structure du corps humain, dans lesquels il a fait entrer un excellent abrégé de l'Ouvrage de *Galien* sur l'usage des parties. On trouve dans ces Livres bien des choses qui ne se rencontrent point dans les Ecrits des Médecins antérieurs à notre Auteur. Suivant lui, la premiere paire des nerfs, qui des ventricules antérieurs du cerveau va s'épanouir sur la membrane pituitaire, est l'organe immédiat de l'odorat. Il dit encore qu'il y a deux muscles employés à fermer la paupiere; les Modernes les ont réduits à un seul qu'ils appellent orbiculaire. Le muscle releveur de la paupiere ne lui étoit pas inconnu, non plus que la substance de la Langue, qu'il dit musculeuse. Il parle d'un ligament très-fort & très-serré qui unit les vertebres & qui est commun à toutes leurs articulations. Il est probable qu'il n'ignoroit pas que la substance des testicules est vasculaire; car il fait mention d'un nombre prodigieux de vaisseaux aussi déliés que des cheveux, qu'il dit être dispersés dans le tissu glanduleux de ces parties.

Les Livres de *Théophile* ont été publiés, en Grec, à Paris, 1555, *in* 8, & on les trouve en Grec & en Latin, à la fin du douzieme volume de la Bibliotheque Grecque de *Fabricius*. Il y auroit une édition de Paris plus ancienne que celle de 1555, s'il étoit vrai qu'on en eût publié une autre, en Grec, dans cette ville l'an 1540, ainsi que *Douglas* l'a dit; mais il y a apparence qu'il s'est trompé; car *Vander Linden* & *Fabricius* nous apprennent que l'édition de Paris de 1540, n'est qu'une Traduction Latine de *Junius Paulus Crassus* de Padoue. *Vander Linden* l'annonce sous ce titre: *In Galeni de usu partium Libros Epitome, quam de corporis humani fabricâ inscripsit.* Cette Traduction, qui est imprimée *in*-16, avoit déja paru à Venise en 1536, *in*-8, à Bâle en 1539, *in*-4, & depuis elle fut publiée dans la derniere ville en 1581, *in*-4, avec les Ouvrages de quelques anciens Médecins Grecs.

Théophile a aussi donné des Commentaires sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, & un Traité des urines & des excrémens en XVII Chapitres. On y reconnoît facilement un homme instruit, plein de la lecture d'*Hippocrate*, & sur-tout des Aphorismes de ce grand Maître qu'il cite souvent & fort à propos. Dans le Traité des urines, il paroît ne répéter que ce qu'ont dit avant lui *Galien* & d'autres Médecins anciens. *François Morel* donna une édition Grecque & Latine de ce Traité, qu'il publia en 1608, *in-folio*, d'après un Manuscrit de la Bibliotheque du Roi de

France. On avoit déja imprimé cet Ouvrage à Venise en 1483, 1493 & 1523, à Bâle en 1553, avec un Commentaire d'*Albanus Torinus*, à Paris en 1567, *in-folio*, avec le Traité du Pouls de *Philarete*. Il y a encore des éditions de Leyde Grecques & Latines de 1703, ainsi que de 1731, *in*-8, avec les notes de *Théophile Guidot*, Médecin de Bath en Angleterre.

Feu M. *Chomel*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à qui je dois beaucoup d'éclaircissemens sur les matieres contenues dans ce Dictionnaire, parle ainsi de *Théophile* dans son *Essai sur l'Histoire de la Médecine en France*. » Il est plus intéressant de connoître *Théophile*, surnommé *Proto-Spatharius*, c'est-» à-dire, *Chef des Porte-Lances* ou *Hallebardiers*, Préfet du Prétoire ou Capitaine » des Gardes de l'Empereur. Cet Auteur a écrit en Grec fort correctement. Il » parloit d'après *Hippocrate*, *Galien*, & un autre Médecin qu'il appelloit *Magnus*, » & pour lequel il paroît qu'il avoit beaucoup d'estime. Il est prouvé par son » *Traité de la structure du corps humain* qu'il étoit Chrétien, puisqu'avant de parler » de la structure du Poulmon, il invoque Jesus-Christ, seul vrai Dieu, par qui » tout est fait & sans lequel rien n'est fait. Dans le Livre IV, Chapitre XVI, » en parlant de l'œil, lumiere du corps: *ainsi*, dit-il, *que parle dans les Saints* » *Evangiles*, *Jesus-Christ*, *notre vrai Dieu*. » La qualité de Capitaine des Gardes contredit ouvertement le sentiment de ceux qui de *Théophile* font un Moine. Mais ne pourroit-on pas objecter qu'elle ne s'accorde guere avec l'application qu'il a donnée à l'étude des Médecins, dont il a profité pour la composition de ses Ouvrages? Il y a trop d'exemples d'Auteurs en Médecine qui ne furent jamais Médecins, qui font tomber cette objection, pour qu'on ne l'apprécie pas à ce qu'elle vaut. D'ailleurs, comme l'érudition & le goût de l'étude sont de tous les états, rien n'implique qu'un homme de guerre ait employé le loisir de la paix à écrire sur une Science qui intéresse toutes les conditions.

PROVANCHIERES, (Siméon DE) Médecin natif de Langres, ville de France en Champagne, vécut dans le XVI siecle. Un phénomene singulier le fit appeller avec *Jean Ailleboust*, depuis Médecin ordinaire du Roi Henri III; ce fut pour examiner un fœtus pétrifié dans le sein de sa mere. *Ailleboust* publia à cette occasion un Ouvrage intitulé: *Portentosum lithopædion*, *sive*, *Embryon petrefactum urbis Senonensis*. Il parut à Sens en 1582, *in*-8, & depuis avec *Exercitatio de hujus indurationis causis naturalibus*, par le même, Sens, 1587, & Bâle, 1588, aussi *in*-8. *Siméon de Provanchieres* mit le premier Ecrit d'*Ailleboust* en François, sous ce titre: *Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens*. Sens, 1582, *in*-8. On a d'autres Ouvrages de la façon du Médecin dont il est question dans cet Article, comme:

La Chirurgie de Jacques Houllier. Paris, 1576, *in*-4.

La Chirurgie de Fernel, *translatée du Latin & enrichie de brieves annotations & d'une méthode chirurgique*. Paris, 1579, *in*-16.

Aphorismorum Hippocratis enarratio poëtica. *Senonis*. 1603, *in*-8.

Discours sur l'inappétence d'un enfant de Vauprofonde qui n'a bu, ni mangé depuis dix-neuf mois. Sens, 1612, *in*-8. Paris, 1616, *in*-12.

PROVENZALI, (Jérôme) Médecin du XVI ſiecle, naquit à Naples dans une famille noble. La Philoſophie, la Théologie & la Médecine furent tour-à-tour les ſujets de ſon application ; il réuſſit même ſi bien dans ces différens genres d'étude, qu'il fut regardé en Italie comme un des plus habiles hommes de ſon tems. Il exerça en particulier la Médecine avec tant de réputation, qu'étant allé à Rome pour y faire preuve de ſes talens, il fut aſſez heureux que de plaire au Pape Clément VIII, qui le nomma ſon Médecin. Mais comme ce Souverain Pontife s'apperçut bientôt que *Provenzali* poſſédoit autant la ſcience de conduire les ames dans le chemin du ſalut, que celle de guérir les corps de leurs maux, il lui donna l'Archevêché de Sorrento au Royaume de Naples. Ce Prélat venoit d'être choiſi par Paul V, pour paſſer en Pologne en qualité de Nonce, lorſqu'il mourut fort regreté en 1612, après avoir gouverné ſon Dioceſe pendant treize ans & ſept mois. Il a écrit un Traité *De ſenſibus* qui parut à Rome en 1597, *in*-4.

PSELLUS (Michel) vécut à Conſtantinople dans le XI ſiecle, & paſſa pour un des Grecs les plus ſavans de ſon tems. Anne Comnene, cette Princeſſe illuſtre par ſon ſavoir & par ſon eſprit, qui vécut peu d'années après *Pſellus*, lui rend ce témoignage ; mais *Zonaras* n'en parle point auſſi avantageuſement, & tout le monde convient aujourd'hui qu'il ne fut qu'un compilateur, comme preſque tous les Ecrivains du moyen âge. Il faut cependant qu'il ait eu de la réputation à Conſtantinople, puiſque Conſtantin Ducas lui confia l'éducation de Michel Ducas, ſon fils, dit Parapinace, qui ſuccéda à Romain Diogene. La diſgrace de l'éleve amena celle du Maître. Parapinace fut obligé de deſcendre du trône, dont Nicephore Botoniate s'empara en 1078, & *Pſellus*, perſécuté juſqu'au dépouillement de ſes biens, fut contraint d'embraſſer la vie monaſtique, quoique dans un âge fort avancé. Il ne ſurvécut pas à ſa diſgrace, car il mourut l'année même que Nicephore parvint à l'Empire d'Orient.

Le goût de *Pſellus* pour les Arts & les Sciences occultes lui a fait écrire pluſieurs Livres qui ſont aujourd'hui enſevelis dans la pouſſiere des Bibliotheques. Tel eſt celui que *Gaulmin* a traduit du Grec en Latin, & qui fut imprimé en ces deux Langues, Paris, 1615, *in*-8, ſous ce titre : *De operatione Dæmonum Dialogus.* Mais il nous reſte de *Pſellus* quelques Ouvrages qui valent mieux :

De victûs ratione Libri duo. Baſileæ, 1529, *in*-8. C'eſt ainſi que *George Valla* intitula la Traduction qu'il fit du Traité de la propriété des alimens, que notre Auteur dédia à l'Empereur Conſtantin Ducas.

Nomenclator gemmarum quæ magis in uſu ſunt, cum earum Medicinis. 1594, *in*-8. Et ſous ce titre : *De Lapidum virtutibus, Græcè & Latinè, cum notis Phil. Jac. Mauſſaci & Joannis Stephani Bernard. Lugduni Batavorum*, 1745, *in*-8.

Synopſis Legum verſibus Græcis edita, cum Latina interpretatione. Fr. Boſqueti. Pariſiis, 1632, *in*-8.

Arithmetica, Muſica & Geometria. Turnoni, 1692, *in*-12.

PSITZER, (Jean-Nicolas) de Nuremberg, où il naquit en 1634, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Strasbourg, & fervit fa patrie, en qualité de Phyficien ordinaire. Il mourut le 4 Janvier 1674, & laiffa quelques Ouvrages en Allemand fur le Jugement des plaies, fur la nature des femmes & leurs maladies, fur les maladies des enfans.

PSYCHRESTUS, (Jacques) célebre Médecin du V fiecle, étoit natif d'Alexandrie & originaire de Damas. Il fit de grands progrès en Philofophie & en Médecine fous *Hefychius* le pere, que le defir d'apprendre avoit fait voyager pendant long-tems. Inftruit par cet habile Maître, il fe diftingua bientôt dans fa profeffion ; il s'y acquit même tant de gloire, qu'il furpaffa tous fes contemporains & qu'il égala les plus renommés d'entre les Anciens. Il paffa pour un homme divin aux yeux de la multitude ; jamais on ne vit de Médecin qui s'attirât plus de confiance par le fuccès de fes cures, & qui la méritât davantage par la certitude de fon pronoftic. On difoit communément que l'ame d'*Efculape* avoit été tranfportée dans fon corps. Léon de Thrace, qui parvint au trône des Empereurs d'Orient en 457, le nomma fon premier Médecin & le combla de préfens ; il pouffa même fi loin l'eftime qu'il fit de fon mérite, qu'à la priere du peuple, il ordonna de lui élever une ftatue près du Bain de Zeuxippe que Sévere avoit bâti. Les Athéniens honorerent auffi la mémoire de *Pfychreftus* par plufieurs monumens publics.

Ce Médecin ne penfoit pas à plufieurs égards comme les anciens Grecs. Il fe fervoit fréquemment de lavemens & de fuppofitoires, mais il n'aimoit pas la faignée, & il employoit rarement le fer & le feu dans les maladies chirurgicales.

PTOLOMÉE, Egyptien, qui étoit Prêtre & Médecin, vécut dans le premier fiecle du tems d'Augufte & de Tibere. Au rapport des Anciens, il a écrit un Ouvrage affez confidérable qui contient l'Hiftoire de fon pays.

PUBLIUS DECIMIUS EROS MERULA, Affranchi de Publius, étoit Médecin Clinique & Chirurgien Oculifte. Je ne dirai rien du tems auquel il a vécu ; on ne peut tirer là deffus aucune lumiere des Auteurs qui parlent de lui. Ils fe contentent de remarquer que le gain qu'il fit dans fa profeffion fut fi grand, qu'il donna fept cens fefterces pour l'achat de fa liberté ; qu'il paya deux mille fefterces à la République pour une charge de Sextumvir ; de plus trente mille fefterces pour les ftatues qu'il fit mettre dans le Temple d'Hercule ; trente-un mille quatre cens fefterces pour paver les rues ; & qu'il laiffa encore dix-neuf mille fefterces de patrimoine. Ce qui fait en total quatre-vingt-trois mille cent fefterces.

Si ce qu'on vient de rapporter s'entend des petits fefterces, *Seftertius*, dont le mille, fuivant l'Abbé Mongaut, valoit environ quatre-vingt-quatorze livres de France, ce Médecin aura gagné la fomme de fept mille huit cens onze livres, huit fous de France ; & à ce compte, il n'aura pas été auffi riche que quelques Savans l'ont cru. Mais en fupputant fur les grands fefterces, *Seftertium*, que les Romains défignoient, ainfi que les petits, par la marque HS, & qui, fans être une piece de monnoie, faifoient une fomme compofée de mille petits fefterces, *Pu-*

blius

blius Decimius aura gagné mille fois plus, c'eſt-à-dire, ſept millions huit cens onze mille quatre cens livres de France; & ſuivant ce calcul, on ſera fondé à dire qu'il a fait une fortune bien conſidérable.

C'eſt de l'Inſcription ſuivante qu'on a tiré ce qu'on vient de dire ſur le gain que *Publius Decimius* a fait dans ſa profeſſion; mais quoiqu'on ne ſache pas bien ce que ſignifient les marques ajoutées aux ſeſterces des dernieres ſommes, on s'eſt fondé ſur la conjecture de *Scaliger*, pour ſuppoſer qu'elles ſont chacune le nombre de dix mille.

P. DECIMIUS P. L. EROS MERULA
MEDICUS CLINICUS, CHIRURGUS OCULARIUS, VI. VIR.
Hic pro libertate dedit HS IↃↃↃ.
Hic pro Seviratu in Remp. dedit HS o-o o-o.
Hic in ſtatuas ponendas in Ædem Herculis dedit HS ┌I┐ ┌I┐ ┌I┐.
Hic in vias ſternendas in publicum dedit HS ┌I┐ ┌I┐ ┌I┐ ↃↃ o-o o-o.
Hic pridie quàm mortuus eſt reliquit patrimonii HS o-o ┌I┐ ┌I┐.

Il eſt à propos d'ajouter ici une note du Pere *Griffet*, Jéſuite, ſur l'évaluation du petit ſeſterce. Ce ſavant Ecrivain s'exprime ainſi dans l'*Errata* de l'Hiſtoire de Tancrede de Rohan imprimée à Liege en 1767, *in*-8, avec quelques pieces concernant l'Hiſtoire de France & l'Hiſtoire Romaine. » La plupart de ceux qui ont » entrepris d'évaluer le prix du *Seſtertius*, comparé à la valeur de notre monnoie, » n'ont pas fait aſſez d'attention à ces changemens. Par exemple, *Budé*, dans » ſon Livre *De Aſſe*, évalue le *Seſtertius* des Romains à environ deux ſols de la » monnoie de France; & c'eſt apparemment d'après lui, que l'Abbé de *Saint* » *Réal* & l'Abbé de *Montgaut* ont fait, à peu de choſe près, la même évalua» tion. Mais *Budé* écrivoit ſous le regne de François I, où le marc d'argent, porté » à ſa plus haute valeur, étoit à 14 livres, au-lieu qu'aujourd'hui il eſt un peu au » deſſus de 50 livres; & dans le tems que l'Abbé de *Saint Réal* écrivoit, ce même » marc d'argent étoit à 26 livres 10 ſols; ce qui doit faire, comme l'on voit, une » différence notable entre l'évaluation du *Seſtertius*, faite du tems de *Budé*, & » celle que l'on en doit faire dans des ſiecles poſtérieurs. » Suivant le même P. *Griffet*, page 399 de l'Ouvrage cité, » le *Seſtertius* étoit une petite piece d'ar» gent, dont le poids & la valeur nous ſont connus, parce que quelques-unes » de ces pieces ſont parvenues juſqu'à nous: on les a peſées, & il s'eſt trouvé » qu'elles valoient un ſol dix deniers & demi de notre monnoie. » Ceci ſuffit pour fixer au juſte le gain qu'a fait *Publius Decimius*, ſoit qu'on l'évalue ſur le petit ſeſterce, ou ſur le grand.

PUELLEZ, (Thomas) Médecin Eſpagnol & Profeſſeur à Salamanque, abandonna ſa Chaire pour ſuivre, en France, Marie-Thérese d'Autriche que Louis XIV épouſa le 9 Juin 1660. Il fut attaché à cette Princeſſe en qualité de premier Médecin.

PURMANN. Voyez POURMAN.

PUTEANUS. (Guillaume) Voyez DUPUY ou DUPUIS.

PUTEUS, (François) Médecin du XVI siecle, étoit de Verceil en Piémont. Défenseur zélé des Ouvrages de *Galien*, il ne put voir son Anatomie censurée par *Vésale*, sans prendre la plume pour la défendre. Il écrivit:

Apologia pro Galeno, in Anatome examen contra Andream Vesalium, cum Præfatione in qua agitur de Medicinæ inventione. Venetiis, 1562, *in*-8. Il se récrie de ce qu'on donne une trop grande liberté aux Auteurs de faire imprimer leurs Ouvrages, quelque corrects qu'ils puissent être. Il auroit souhaité qu'on eût porté ses principales découvertes dans un édifice public, sur des tableaux particuliers, comme on faisoit autrefois dans l'Isle de Cos. Si un tel ordre eût été observé, l'Ouvrage de *Vésale*, continue *Puteus*, n'auroit pas vu le jour; parce que ce Médecin n'avoit aucune connoissance de son Art, & qu'il n'a critiqué *Galien*, que parce qu'il étoit incapable de sentir les beautés de ses Ecrits. Pitoyable récrimination contre le Prince des Anatomistes, pour se venger de ce qu'il avoit relevé les erreurs de *Galien* sur la structure du corps de l'homme! Si l'on dépouilloit l'Apologie de *Puteus* de toutes les invectives & injures dont il l'a surchargée, en cessant d'être une satyre, elle ne seroit plus rien; mais ces sortes de Livres injurieux n'ont eu malheureusement que trop de cours dans tous les siecles, & la passion, qui les a dictés, a toujours paru trop modérée à la crédulité de ceux qui les lisoient en vue d'y prendre des armes pour soutenir leur parti.

PUZOS, (Nicolas) vint au monde à Paris en 1686. Son pere, qui avoit été Chirurgien-Major des Armées, obtint, pour récompense de ses services, le poste de Chirurgien-Major d'une Compagnie des Mousquetaires, qu'il remplit avec distinction pendant trente ans. Il destina son fils à la même profession, mais il crut qu'il ne pouvoit l'y destiner avec plus d'avantages, qu'en lui faisant faire de bonnes études & un cours de Philosophie dans l'Université de Paris.

Nicolas Puzos, ayant fait provision de ces lumieres qu'on puise dans la Littérature & qui sont plus essentielles aux Chirurgiens qu'on ne croit, apprit les Elémens de son Art, & bientôt après fut employé dans les Hôpitaux Militaires, où, depuis 1703 jusqu'en 1709, il eut de fréquentes occasions d'acquérir de l'expérience. Les Batailles d'Hochstet, de Ramillies, d'Audenarde & de Malplaquet, furent pour lui une source féconde d'observations. Il étoit Aide-Major de l'Armée à cette derniere affaire; mais comme dans l'intervalle des Campagnes il revenoit à Paris, il fut reçu Maître en Chirurgie l'an 1707.

L'amitié que *Clément*, le plus célebre Accoucheur de son tems, avoit pour *Puzos* le pere, fit espérer au fils des progrès plus rapides dans cette partie de la Chirurgie, s'il s'y attachoit. *Clément* lui en donna les premiers principes. Il trouva dans son Eleve les plus heureuses dispositions, & voulant les faire valoir pour la pratique, il lui affecta pour domaine les Fauxbourgs de Paris & les villages voisins, dont il avoit, pour ainsi dire, acquis le droit de disposer, parce qu'il s'étoit depuis long-tems consacré au service des pauvres.

Après beaucoup d'expériences dans le peuple, *Puzos* mérita la confiance de

plusieurs femmes d'un haut rang ; les voyages que *Clément* fut obligé de faire dans une Cour étrangere, avoient donné lieu à son Eleve d'étendre sa réputation. S'il eut la modestie de ne point aspirer aux premieres places, dès lors les connoisseurs crurent qu'il étoit bien fait pour les remplir.

L'institution de l'Académie de Chirurgie en 1731, fut pour lui un événement auquel il prit part en bon citoyen. Sans émolumens, puisque la Société n'en donnoit point alors, il venoit aux Assemblées avec plaisir, avec exactitude cette Compagnie étoit encore au berceau, lorsque *Puzos* en fut nommé par le Roi Vice-Directeur en 1741. Il en devint ensuite Directeur ; place qu'il occupa depuis 1745 jusqu'en 1751. On ne sauroit faire trop d'éloges de la façon dont il s'y est montré. Modéré dans la dispute, occupé de chercher le vrai, faisant accueil aux Observateurs, il remplissoit les devoirs de sa charge à la satisfaction de tout le monde. Au mois de Mars 1751 le Roi lui accorda des Lettres de Noblesse, par un motif qui manifeste en même tems la bonté du Souverain pour ses peuples, & la haute capacité de *Puzos*. Il est dit dans ces Lettres : « l'Art » à la perfection duquel il a dévoué ses talens, est d'une si grande importance » pour la société civile, que nous regardons comme un objet digne de notre at- » tention, d'illustrer ses travaux par un titre d'honneur capable d'inspirer de l'é- » mulation à tous ceux qui se destinent à marcher sur ses traces. » *Puzos* jouissoit de la plus haute considération à laquelle pouvoit aspirer un Homme d'Art qui avoit bien mérité de sa patrie, lorsque le Roi y ajouta la décoration dont on vient de parler. Il n'en profita pas long-tems. Depuis quelques années il étoit sujet à une espece d'asthme ; il tomba tout-à-fait malade au mois de Mars 1753, & il mourut le 7 Juin suivant, dans sa soixante-septieme année.

Ce Chirurgien, quoique d'un tempérament délicat, étoit actif, laborieux, aussi dur à lui-même qu'il étoit complaisant pour les autres. Jamais homme ne fut plus fortement occupé des devoirs de sa profession. Sans cesse emporté par le tourbillon des affaires, il ne se permettoit nulle sorte de dissipation, & le peu de tems que lui laissoient ses malades, il le donnoit aux travaux du Cabinet. Sa charité pour les pauvres ne se bornoit pas à secourir gratuitement ceux qui avoient recours à lui ; il en étoit volontiers le Chirurgien, mais il y en avoit bien un plus grand nombre, dont il étoit le Trésorier.

Comme *Puzos* avoit pratiqué l'Art des Accouchemens pendant quarante ans avec la plus grande distinction, il a laissé nombre d'Observations utiles, que M. *Morisot Deslandes*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a recueillies & publiées sous ce titre :

Traité des Accouchemens contenant des Observations importantes sur la pratique de cet Art ; *deux petits Traités, l'un sur quelques maladies de la matrice, & l'autre sur les maladies des enfans du premier âge ; quatre Mémoires, dont le premier a pour objet les pertes de sang dans les femmes, & les trois autres sur les dépôts laiteux.* Paris, 1759, *in*-4. A la tête de l'Ouvrage, il y a une Dissertation de la façon de l'Editeur, dans laquelle on prouve que le vrai Médecin fait la Chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, & que sans être Accoucheur, il est instruit de tout ce qui concerne les Accouchemens. Cette Dissertation est suivie de l'Eloge

de *Puzos* par *Morand*, Secretaire de l'Académie de Chirurgie : l'extrait que j'en ai fait, m'a fourni l'Article du célebre Accoucheur dont je viens de parler.

PYTHAGORE s'est avisé le premier d'introduire la Philosophie dans la Médecine, & a remué, en conséquence, tous les ressorts de son imagination pour expliquer les causes des maladies & différentes choses de ce genre. Il y a plusieurs opinions sur sa patrie & sur le nom de son pere ; mais le sentiment le plus général est qu'il naquit à Samos d'un Statuaire nommé *Mnésarque*. Il y a aussi différentes opinions sur la date de sa naissance : les uns la placent à la troisieme ou quatrieme année de la XLIII Olympiade, c'est-à-dire, à l'an du monde 3398 ou 3399, avant l'Ere Chrétienne 606 ou 605 ; d'autres le font naître 40 ans plus tard. L'Abbé Lenglet Dufrenoy est de ce nombre. Fondé sur l'autorité de Dodwel, habile Ecrivain Irlandois qui mourut au commencement de ce siecle, il remarque dans les Fastes de l'Histoire Grecque, premier volume de ses Tablettes Chronologiques, qu'on croit que *Pythagore* est né la premiere année de la LIII Olympiade, 568 ans avant la venue de Notre-Seigneur.

Dès l'âge le plus tendre, *Pythagore* sentit que la vertu & le savoir formoient seuls le mérite des hommes. Il résolut donc d'acquérir l'une & l'autre, & ne négligea rien pour se rendre universel. Après avoir étudié jusqu'à l'âge de dix-huit ans, sous un certain *Hermodamas* & sous les Prêtres de Samos, sa curiosité fut si peu satisfaite des instructions qu'il en avoit reçues, qu'il résolut d'aller chercher, dans les pays étrangers, les secours qu'il ne trouvoit point dans sa patrie. Il se rendit d'abord à Syros, où il prit les leçons du Philosophe *Phérécyde* ; delà il passa à Milet, où il se lia avec *Thales* qui lui conseilla de voyager en Egypte. Ce fut-là que les Prêtres, qui étoient alors comme les dépositaires du savoir des autres nations, l'initierent à leurs mysteres. De l'Egypte, où il avoit séjourné vingt-cinq ans, il pénétra dans la Chaldée, & il y conféra avec les Mages les plus célebres de Babylone. Enfin, après avoir parcouru les contrées les plus renommées par la culture des Sciences, il revint à Samos dans le dessein d'y ouvrir une Ecole de Philosophie ; mais ayant trouvé cette ville pleine de troubles & de dissensions par la tyrannie de Polycrate, & ne pouvant s'accommoder d'un séjour peu propre à un homme qui ne cherchoit que la paix, il s'en bannit lui-même pour se retirer dans la partie la plus florissante de l'Italie, qu'on appelloit la Grande Grece. Il se fixa à Crotone, ville sur le bord de la Mer Ionienne, aujourd'hui Cotrone sur le Golfe de Tarente, & il y fonda une Ecole devenue célebre, où il cultiva également l'esprit & le cœur de ses disciples. Il instruisoit les personnes de toute condition dans leurs devoirs, & c'étoit avec tant de douceur, qu'il se faisoit aimer d'un chacun. Il fut aussi bien récompensé de ses peines ; car jamais Philosophe n'a eu des disciples plus fideles & plus reconnoissans. Il y a apparence que ce fut à Crotone qu'il apprit ce qu'il savoit de Médecine & d'Anatomie. Quant à ce qui regarde cette derniere Science, il n'est point nécessaire de supposer qu'il ait disséqué des animaux pour acquérir les connoissances qu'il en avoit, puisqu'on peut être instruit de la structure du corps, sans être Anatomiste.

On dit que *Pythagore* époufa *Theano*, fille de *Brontin*, Crotoniate; mais d'autres foutiennent que *Theano* ne fut que fa maîtreffe. Quoiqu'il en foit, il en eut une fille & deux fils; le fecond, nommé *Theulagés*, continua l'Ecole de fon pere, où il eut le célebre *Empédocle* pour difciple. *Damo*, fa fille, avoit un efprit propre aux Sciences & un naturel porté à la vertu; un pere, tel que *Pythagore*, ne manqua pas de cultiver ces heureufes difpofitions, & cette fille ne tarda pas à devenir l'exemple des Dames de Crotone.

Quelques Auteurs prétendent que ce Philofophe mourut paifiblement à Métaponte, ville de la Grande Grece fur le Golfe de Tarente, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Selon d'autres, le peuple de Crotone, animé par un jeune homme de cette ville que *Pythagore* n'avoit pas voulu admettre dans fon Ecole, vint mettre le feu à fa maifon, un jour qu'il y étoit renfermé avec fes difciples. Ce Philofophe heureufement échappé au danger, erra de ville en ville, & vint enfin fe refugier à Métaponte. Mais la haine contre les Pythagoriciens s'étant répandue fur ces entrefaites dans toute la Grande Grece, la perfécution fe ranima contre lui avec tant de fureur dans ce nouvel afyle, qu'il fut obligé de fe fauver dans un Temple confacré aux Mufes, où il fe laiffa mourir de faim. On a déja remarqué, dans le cours de ce Dictionnaire, combien les Hiftoriens fe font plu à mettre du merveilleux ou de l'extraordinaire dans la mort des grands Hommes de l'Antiquité; mais de quelque façon que *Pythagore* ait fini fes jours, fa mémoire ne laiffa pas d'être en vénération chez les peuples de la Grece, qui l'honorerent comme un Dieu & convertirent fa maifon en Temple.

Celfe affure que ce Philofophe hâta les progrès de la Médecine; il paffa même, felon *Elien*, pour avoir parcouru les villes dans le deffein de guérir les maladies, plutôt que pour y enfeigner la Philofophie. Mais quoiqu'en difent ces Auteurs, il paroît qu'il s'occupa beaucoup plus des moyens de conferver la fanté, que de ceux de la rétablir, & qu'il chercha plus à prévenir les maladies par le régime, qu'à les guérir par les remedes. La maniere, dont *Celfe* s'exprime, porte au moins à le croire ainfi: l'application à l'étude, dit-il dans fa Préface, toute néceffaire qu'elle foit à la culture de l'efprit, eft contraire à la fanté du corps. Les méditations, les veilles, amoindriffent bientôt les tempéramens les plus forts; c'eft pourquoi la Médecine a fait dès le commencement partie de la Philofophie, & la contemplation de la Nature a toujours marché de pair avec la fcience de fe conferver en fanté. Le Docteur *Cocchi* prend les chofes fous un autre point de vue dans fa Differtation Italienne, qui fut traduite en François & publiée à Paris en 1762, *in*-8, fous le titre de *Régime de Pythagore*. Non feulement il regarde ce Philofophe comme Auteur du Régime frais végétal, qui a tant d'influence fur la confervation de la fanté & la cure de certaines maladies, mais il ajoute qu'il fut profond Mathématicien, & qu'il pouffa la Géométrie beaucoup au delà des élémens qu'en avoient donné les Egyptiens. Il fe fervit, continue le Traducteur de *Cocchi*, de l'Arithmétique, comme d'un calcul univerfel & analytique. Il fut grand Phyficien & Aftronome. Il pofféda de plus l'Hiftoire Naturelle & la Médecine, qui n'eft autre chofe que le réfultat de diverfes notions fcientifiques, jointes à une certaine fagacité. Il eft vrai que ce Philofophe, ainfi que fes difciples, pour dérober fa

doctrine à l'intelligence du peuple, l'enveloppa d'expressions étranges & singulieres, qui devinrent très-obscures peu de tems après que l'explication verbale en eût été interrompue. Mais si les circonstances, où il s'est trouvé, nous étoient connues, son systême, que nous regardons comme obscur & dangereux par sa nature, ne nous paroîtroit plus tant s'éloigner de ce caractere de sagesse que l'on remarque dans le reste de sa conduite. Peut-être le plaisir de faire du bien aux autres; peut-être aussi le desir de la louange, dont les plus grands Hommes sont le plus avides, l'engagerent à ne point supprimer certaines vérités que la prudence exigeoit en même tems qu'il cachât à la multitude. Car anciennement on croyoit ne pouvoir gouverner le peuple qu'à la faveur de quelque fausseté adroitement insinuée dans le public, & qu'on avoit soin de soutenir & de répandre de plus en plus par tous les moyens & tous les ressorts possibles. Et comme toutes les vérités, par le rapport qu'elles ont nécessairement entr'elles, contribuent également à détruire l'erreur & à découvrir l'imposture, les Sectes philosophiques ne pouvoient manquer de devenir suspectes à la tyrannie. Delà vient que les Pythagoriciens, & généralement toutes les Ecoles de Philosophie se virent obligées dans la suite de se servir, pour leur propre sûreté, de la fameuse méthode de deux manieres d'enseigner, l'une cachée & l'autre publique; l'une privée, claire & directe; l'autre obscure, oblique & symbolique. Cette considération paroît avoir échappé à certains Auteurs qui ont traité les préceptes de *Pythagore* de visions. A l'égard de ceux qui lui ont attribué des enchantemens & des miracles, ce seroit une grande simplicité dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, d'entreprendre de leur répondre sérieusement.

Il pensoit que la santé est le fondement de la félicité humaine, & qu'elle dépend d'une harmonie ou rapport du mouvement & des forces; qu'elle consiste dans la permanence de la figure, comme la maladie dans le changement qui se fait dans la même figure; que les événemens auxquels le corps humain est sujet, résultent de sa conformation originaire, relativement à la combinaison des causes extérieures; que le cerveau & le cœur sont les deux principaux instrumens de la vie; que les liqueurs du corps humain se distinguent en trois substances, selon la différence de leur densité: en sang, en eau ou lymphe ou sérosité, & en vapeur; qu'il y a trois sortes de vaisseaux, les nerfs, les arteres & les veines; que la matiere prolifique, animée par son application au corps de l'embrion, y met en mouvement le sang dont se forment ensuite les parties plus dures, charnues & osseuses. Cette matiere prolifique, ou le sperme, étoit, selon lui, l'écume du sang le plus pur, mais composé de deux substances, l'une grossiere & l'autre subtile; elle provenoit du cerveau en forme d'émanation. M. *Le Camus*, Médecin de la Faculté de Paris, a adopté ce systême dans notre siecle, en disant que le cerveau étoit une graine animo-végétale, qui servoit à la reproduction des animaux. J'ai emprunté cette remarque de M. *Goulin*, dans ses Mémoires littéraires & critiques pour servir à l'Histoire de la Médecine.

On nous a transmis quelques-unes des maximes que *Pythagore* croyoit nécef-

ſaires à la conſervation de la ſanté. Si vous voulez vous bien porter, accoutumez-vous, diſoit-il, à des mets ſimples & que vous puiſſiez trouver par-tout. C'eſt pour cette raiſon qu'il s'étoit interdit les viandes, & qu'il s'étoit réduit aux légumes & à l'eau ; il proſcrivit cependant les feves, à l'imitation des Egyptiens. Il ne permettoit de s'approcher des femmes que quand on étoit incommodé par l'excès de vigueur; il blâmoit, d'ailleurs, l'intempérance en tout, ſoit dans la nourriture, ſoit dans le travail.

L'harmonie, dans laquelle il faiſoit conſiſter la ſanté, conſtituoit auſſi la vertu, tout ce qui eſt bon, & Dieu même ; l'Univers ne ſubſiſtoit que par elle. Selon ſa célebre & myſtérieuſe doctrine des Nombres, chaque Nombre avoit ſa dignité & ſon degré de perfection; mais cette doctrine attachoit aux Nombres impairs bien d'autres propriétés qu'aux Nombres pairs. Les premiers repréſentoient l'eſpece maſculine, & les ſeconds l'eſpece féminine. Entre tous les Nombres, celui de ſept étoit le plus énergique. Cette opinion fit éclorre celle des années climactériques, qui prit naiſſance dans la Chaldée; & il eſt vraiſemblable que ce fut-là que *Pythagore* puiſa ſa doctrine des Nombres. Le Docteur *Cocchi* la releve au point de dire qu'il n'appartient qu'aux vrais Médecins d'en ſentir l'importance, ſur la viciſſitude alternative de l'augmentation & de la diminution des maladies dans les jours impairs, & du progrès par périodes ſepténaires de tout ce qui arrive, & de tout ce que l'on peut obſerver ſur le corps, ſoit dans l'état de maladie, ſoit dans l'état de ſanté.

Notre Philoſophe avoit certainement de grandes connoiſſances; mais il y a quelquefois de l'enthouſiaſme chez ceux qui en ont fait l'éloge, comme il y a des imputations flétriſſantes dans les Ecrits des Auteurs qui ont parlé déſavantageuſement de lui. C'eſt faire tort à *Pythagore* que de dire qu'il n'avoit d'autres notions ſur les maladies, que celles des peuples chez qui il avoit voyagé, & des Magiciens qu'il avoit conſultés; qu'il croyoit que l'air eſt plein d'eſprits & de démons auteurs des prodiges, des ſonges & des maladies qui ſurviennent, ſoit à l'homme, ſoit à la bête ; qu'il reconnoiſſoit une vertu magique dans les plantes, qu'il avoit même écrit ſur cette matiere un Livre que *Pline* lui attribue de concert avec toute l'Antiquité ; qu'il n'a rien dit de remarquable ſur les propriétés naturelles des plantes, à l'exception du Chou, à qui il en attribuoit de particulieres. On a été plus loin. On a dit que le ſyſtême de ce Philoſophe n'étoit qu'un tiſſu d'abſurdités qu'il inventa ou qu'il adopta ; que tout le mérite de cet Homme extraordinaire ſe réduit à avoir pris des chimeres pour des réalités ; à avoir ſuppoſé dans l'économie animale des loix imaginaires, au-lieu d'avoir découvert celles qui en remuent les reſſorts ; à avoir arrêté les progrès de la ſcience, en enſeignant à ſes contemporains & en tranſmettant à la poſtérité des erreurs ſcellées de ſon autorité. A travers ces imputations, on a cependant l'indulgence de gliſſer qu'une ſeule choſe l'excuſe; c'eſt qu'après tout, ſa Théorie n'a été ni meilleure, ni plus mauvaiſe que beaucoup d'autres qu'on a appuyées dans la ſuite ſur différens ſyſtêmes de Philoſophie: réflexion bien humiliante pour l'eſprit humain.

Mais ſi l'on reſpecte les droits de l'impartialité, on doit convenir que *Pythagore* n'a rien négligé de ce qui pouvoit orner ſon eſprit & augmenter ſa ſphere de

ſes connoiſſances ; il paroît même qu'il y a réuſſi, puiſque *Pline* & *Plutarque* rapportent que le Sénat de Rome le déclara le plus ſage de tous les Grecs deux cens ans après ſa mort, & qu'en vertu de ce titre, il lui érigea une ſtatue ſur la place des Comices. Quant à ſon ſavoir en Médecine, on doit principalement l'attribuer au ſéjour qu'il fit en Egypte. Il n'eſt point douteux qu'il n'ait donné des leçons ſur cette Science dans ſon Ecole, mais il l'eſt encore moins qu'elles n'alloient pas au delà de la Théorie, car on ne lui ſuppoſe aucune cure. Peut-être que ce qu'il en a dit, auroit davantage influé ſur les progrès de l'Art de guérir, s'il n'y avoit point mêlé quelques-unes des erreurs qui l'avoient infecté juſqu'alors. Au reſte, comme ce Philoſophe n'a point écrit, & qu'il s'eſt borné à inſtruire ſes diſciples à qui il dévoiloit les ſecrets de ſa doctrine, on ne peut guere le juger par lui-même. Nous n'avons d'autres connoiſſances de ſes ſentimens, que celles que nous tenons des Auteurs qui l'ont ſuivi ; car on ne croit pas que les fragmens qu'on lui attribue, ſoient de lui.

PYTHOCLES, Médecin, eſt cité dans le ſeptieme Livre des maladies épidémiques d'*Hippocrate*. Il y eſt dit qu'il donnoit de l'eau, ou du lait mêlé avec beaucoup d'eau à ſes malades : voilà tout ce qu'on en ſait.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

E R R A T A.

Page 22	Ligne 15	*Id Pſeudo-Galenicos*	Liſez.	*In Pſeudo-Galenicos*
40	15	avoit donnés		a donnés
122	27	v traite		y traite
132		C'eſt une erreur d'avoir mis l'exiſtence de MAGNUS dans le quarantieme ſiecle du monde & ſa mort vers l'an 29 de ſalut ; ce Sectateur d'*Athénée* ne naquit qu'à cette derniere époque.		
146	12	*Qui annos P. M. LX*		*Qui annos P. M. L.*
185	6	raiſon		critique
211	6	quelque		quelles que
231	43	our		jour
252	lig. dern.	qu		qui
268	37	*Laxici*		*Lexici*
305	17	*vulgat a*		*vulgata*
309		effacez l'article MOHT. (Paul)		
319	1	Crimine		Criminel
444	32	avec de		avec des
464	lig. dern.	*uſiùs*		*fuſiùs*
533	lig. dern.	'emploi		l'emploi
549	37	étendue		étendu
552	21	*nod os*		*nodos*
589	9	Louvaiu		Louvain
603	lig. dern.	a façade		la façade